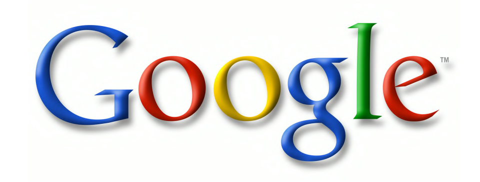
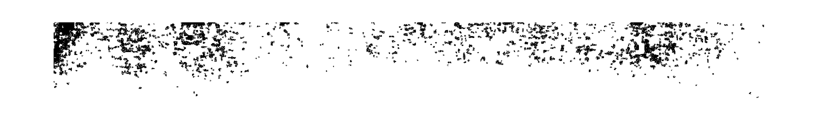




[redacted]







L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.

PROVINCES DANUBIENNES

ET ROUMAINES.



PROVINCES DANUBIENNES
ET ROUMAINES,

PAR MM. CHOPIN ET A. UBICINI.

BOSNIE, SERVIE,

ERZEGOVINE, BULGARIE, SLAVONIE,

ILLYRIE, CROATIE, DALMATIE,

MONTENEGRO, ALBANIE,

PAR M. CHOPIN.

VALACHIE, MOLDAVIE,

BUKOVINE,

TRANSYLVANIE, BESSARABIE,

PAR M. UBICINI.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC LVI.



L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

PROVINCES DANUBIENNES,

PAR M. CHOPIN.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPOQUES PRINCIPALES, DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'A LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — INFLUENCE DU SOL SUR LE CARACTÈRE ET LES INSTITUTIONS.

De même que l'être physique est inséparable de l'être moral, ainsi deux éléments constituent les agglomérations d'individus ou les peuples : le sol où ils habitent et les institutions qui les réunissent en sociétés. Les régions de plaines et méditerranées, ouvertes à toutes les invasions, semblent être fatalement destinées à la dépendance; leurs richesses appellent la conquête; tôt ou tard elles complètent les États qui ont grandi dans des conditions plus favorables à la lutte, et elles ne jouissent du repos qu'aux dépens de leur liberté.

Ce qui est obstacle pour le fort est une garantie pour le faible; les montagnes, les côtes maritimes abruptes et semées d'écueils, les marécages, les déserts sont des remparts naturels qui ont sauvegardé les nationalités ou leur ont permis de survivre à toutes les défaites. Quant aux fleuves, également favorables à l'attaque et à la défense, ils réunissent ceux même qu'ils séparent, et le commerce tend à rapprocher par les relations les intérêts que la politique divise.

Il semble que la guerre soit née dans les montagnes, et que la fable des Titans n'apparaisse dans les âges mythologiques que pour exprimer cette vérité sous le voile d'une ingénieuse allégorie. C'est là que l'oiseau de proie établit son nid, que les animaux féroces cachent leurs tanières. Les fugitifs viennent demander à ces retraites de l'homme primitif un asile contre l'oppression du vainqueur ou la vindicte des lois. Le montagnard est accessible à tous les instincts de la vengeance et d'une liberté sans frein; il croit que l'habitant de la plaine lui est hostile en sorte que le pillage ne satisfait pas moins son orgueil que ses besoins : selon l'expression du Circassien, *ne descendre que pour remonter, c'est vivre deux fois*. Dans la montagne l'avantage du lieu supplée au

nombre; là une poignée d'hommes déterminés peut arrêter une armée entière. Des retranchements naturels, des précipices, des positions qui, à chaque pas, dominent ou tournent l'ennemi, la facilité de l'attaque et de la résistance, tout donne au montagnard, quand il se borne à défendre sa retraite, un avantage incontestable sur le soldat discipliné, qui marche entouré de toutes les entraves de la guerre savante.

Mais la lutte, si favorable dans la montagne, change de caractère dans la plaine; la fuite qui, dans une gorge ou un défilé, n'est souvent qu'un piége peut devenir fatale devant un ennemi supérieur que rien n'arrête; et dans ces conditions, des expéditions lointaines deviennent presque impossibles aux montagnards. D'un autre côté, l'habitude de ne compter que sur soi irrite l'orgueil et entretient des haines héréditaires de tribu à tribu, de famille à famille, et la désunion paralyse souvent ces fiers courages. Aussi l'histoire nous montre les montagnards redoutables chez eux, mais inhabiles à conserver leurs conquêtes. Ceux qui ont acquis une gloire durable par les armes, comme les Macédoniens et les Perses, avaient déjà renoncé à l'indépendance de la vie isolée. Les Helvétiens et plus récemment les habitants des Carpathes, des Alpes illyriennes et de l'Hémus ont été soumis de nom plutôt que de fait, et dans les luttes séculaires de leurs puissants voisins, Grecs, [redacted]

res avancent toujours, et l'aval grossit de ce qu'elle n'a point écra bien de peuplades ont été absorb ces invasions où elles ont perdu leur langue et leur nom! En eff là seuls les suivaient en corps qui s'associaient volontairement tune des envahisseurs, tandis vaincus dont la réunion eût été reuse étaient distribués séparém le reste du butin entre les vai dont il leur fallait prendre les n le langage. Quand ces révolution trouvées mêlées aux destinées de historiques, elles apparaissent dans leurs annales, mais au del rares limites tout est resté chaos tère : les traditions mille fois r l'incertitude des appellations, l'l de ne considérer les peuples qu'au point de vue de la conquê sence presque complète de mon toutes ces causes ont restreint la sance des origines à des études c rales.

Les peuplades agricoles qui contraient sur le passage de ce courants d'invasion étaient e comme les autres, et lorsque l' tion victorieuse s'arrêtait pour définitivement, elle offrait un où étaient représentées toutes l diverses, toutes les variétés de avec leurs souvenirs religieux, l ditions héroïques et l'expérience de leur vie antérieure. C'était [redacted]

lant quelle différence entre les
t les idées de l'un et de l'autre!
s lagunes, le coin le plus aride,
solé des côtes de l'Adriatique,
ait la sécurité et la grandeur
: les Vitaliens de la Baltique,
ues de la Méditerranée et de la
e, si fameux par leurs dépré-
se sont adonnés à la piraterie,
e la nature de leurs retraites
ait; ils n'ont cédé que lorsque,
: faire la grande guerre mari-
se sont trouvés hors du cercle
pérations habituelles.
Montesquieu a dit de l'influence
peut donc s'étendre aux loca-
tte observation paraîtra frap-
on l'applique à des popula-
pant un espace borné et em-
un caractère local nettement
: phénomène est déterminé
eurs causes. Le sentiment
té, sans lequel le type est in-
ou mérite peu d'être étudié,
que chose de sa force quand,
re communiqué de l'individu
lle. il passe les limites de la
ssi, dans des conditions géo-
s qui isolent les habitants, les
tnaturellement républicaines;
nfluences individuelles entre-
lors des rivalités qui changent
es éléments de force et de pro-
es que la liberté s'agite, l'aris-
paraît, et dans ces luttes de
lique le but est trop souvent
Au reste ce qui nous semble
et désordre est pour le Servien
ntenégrin le mouvement et
angers aux idées abstraites et
d'une civilisation avancée, ils
it à exercer dans leur pléni-
cultés de l'homme primitif, et
de la vie est pour eux le su-
rectif des chances contraires.
ts principaux résument leur
politique : l'indépendance in-
dans les masses, et au-dessus
tie du clan. Les délits privés
s par les anciens; mais, dès
ctes touchent aux prétentions
, ils entraînent souvent des
rmes.
leurs alliances, aussi bien que
res, sont presque toujours ac-
s. leur politique reste isolée de
même que leurs intérêts. Indifférents aux dangers qui menacent leurs voisins, ils ne s'inquiètent que de ce qui les touche directement; presque toujours la connivence d'un chef avec l'étranger se rattache à quelque vengeance de parti ou à des rivalités d'influence. La Russie est surtout habile à exploiter ces divisions : à un instant donné, elle est en mesure de jeter dans la balance des partis tout le poids de ses intérêts occultes : c'est ce qu'elle fait depuis un siècle, par ses agents accrédités ou secrets, dans les provinces moldovalaques, en Servie, en Albanie et dans les parties insoumises du Caucase.

Quand il s'est rencontré à la tête de ces tribus guerrières des hommes dont le regard avait plus de portée, et qui savaient rallier à une action commune tous ces éléments de force, on les a vues s'élever rapidement; mais cette prospérité, née avec un homme, tombait avec lui; ce n'était qu'un heureux accident. Après l'avortement des grands efforts tentés par le génie, il y a un instant de prostration qui permet aux ambitions médiocres de s'imposer; la lutte des influences recommence, et la politique étrangère, dont le but est de diviser, triomphe par l'effet irrésistible d'un système arrêté et suivi.

Une agitation instinctive et l'amour des armes ont souvent mêlé les peuples du bas Danube, ainsi que les Illyriens, les Serviens et les Albanais, aux grandes guerres européennes; mais plus d'une fois l'histoire, confondant le guerrier avec la cause qu'il servait, l'a dépouillé de son titre national. C'est ainsi que des annalistes hongrois ont imaginé des circonstances romanesques pour faire de Jean Corvin Hunyade un fils naturel de l'empereur Sigismond, tandis que le vainqueur de Belgrade était Valaque : dans les dernières guerres qui ont amené l'indépendance de la Grèce, combien de fois la France n'a-t-elle pas applaudi comme Hellènes ces intrépides Souliotes qui n'étaient que des Albanais?

Cette existence à part qui ne se révèle au monde politique que sur les champs de bataille échappe aux avantages comme aux vices des peuples avancés : le brigandage y a ses règles et son point

d'honneur ; les passions ne s'y déguisent que pour arriver plus sûrement à leur but ; c'est la chasse avec toutes ses ruses, sauf cette seule différence que l'homme est alternativement le chasseur et la proie. La férocité des montagnards dans la guerre s'explique par les mœurs des peuples qui, tour à tour, se sont disputé leur territoire, depuis les versants des Alpes illyriennes et les vallées du Pinde et de l'Hémus jusqu'au bassin du Danube inférieur et à la Bessarabie. Les Romains d'Occident et d'Orient, les Avares, les Bulgares, les Hongrois, les empereurs d'Allemagne, les Polonais, les Mongols, les Russes et les Turcs leur ont fait une guerre d'extermination ; on s'étonnerait même qu'ils aient pu survivre à tant de revers, si on ne les voyait se recruter sans cesse de tous ceux qui échappaient à d'autres vainqueurs. Quand leurs voïvodes ont été cruels, ils ont égalé les Domitien les Christiern et les Jean IV.

Leur rôle fréquent d'auxiliaires les a familiarisés avec les progrès de l'art militaire; mais l'absence d'un système régulier d'administration et de finances ne leur permet pas d'utiliser toutes leurs ressources ; d'ailleurs, surveillés par des voisins puissants et ambitieux, ils ne peuvent que difficilement entrer dans la voie des réformes. Placés entre les Autrichiens et les Polonais catholiques, les Bohèmes protestants, les Grecs et les Russes qui professent les doctrines de Photius, et les mahométans, dont la [redacted]

il y a confusion et incertitude dans ce qui est le moins sujet au changement, dans les conditions géographiques. La détermination précise d'un lieu mettra en défaut toute la sagacité de l'érudit ; quand les textes ne s'accordent pas ou qu'ils se taisent, chaque point contesté enfantera des volumes de commentaires. Dès qu'on aborde un sujet spécial, il se révèle des difficultés qu'on n'avait pas même soupçonnées. Quand Pierre le Grand vint à Paris, il y a cent quarante ans à peine, il corrigea de sa main le tracé de la mer Caspienne ; et aujourd'hui que l'attention se porte sur l'Orient nos ingénieurs relèvent tous les jours des inexactitudes dans les cartes russes, même pour le cours du Danube et le littoral de la mer Noire. Il a fallu la guerre actuelle pour attirer notre intérêt sur l'Illyrie, la Servie et les provinces danubiennes. La politique remanie sans cesse les frontières sans respect pour les nationalités. Pendant longtemps les Valaques, les Moldaves et les Transylvains n'ont fait qu'un même peuple ; aujourd'hui la Moldavie et la Valachie forment deux principautés distinctes, sous la souveraineté du sultan et le protectorat contesté du tsar, tandis que la Transylvanie est autrichienne. Sans doute ces changements sont communs à tous les États ; mais si l'on s'habitue bientôt à ceux qui affectent les grands pays, à cause de la fréquence des rapports, il n'en est pas de même [redacted]

es âges. Chez les anciens la science
our ainsi dire, individuelle; cha-
: trouvait obligé de la refaire à
.u; c'est au point que des auteurs
:s ignoraient jusqu'au nom des
ns spéciaux qui les avaient pré-
En l'absence de ces académies
nos jours coordonnent et com-
les données de toutes les scien-
s idées des anciens sur le monde
: se réduisaient aux périples, à
es voyages, aux relations avec
›nies et aux détails que fournis-
des guerres sans cesse renais-
Mais les historiens de leur temps
ıaient en général tout ce qui con-
les vaincus; et quand plus tard les
ırent changés, ils aimèrent mieux
nsecret sur leurs défaites que d'en
ettre consciencieusement le sou-

:olonies étaient dans des condi-
articulièrement favorables pour
voir et pour recueillir les tradi-
nais, comme leur établissement
ıe conséquence de la conquête,
fallait assouplir la haine que le
portait à leur mère-patrie, en tâ-
'effacer les mœurs et les sou-
nationaux, pour absorber toutes
istances dans l'unité romaine.
:curité redouble quand on essaye
onter aux origines; la multitude
/asions, le vague des données
logiques, le mélange des races,
ırition de quelques-unes, l'ab-
resque totale de données et de mo-
:s, l'invraisemblance des systè-
:sultat naturel des difficultés du
es piéges que cachent si souvent
ılogies étymologiques, tout est
e aux recherches consciencieuses.
; sage est de ne pas promettre ce
ıe saurait donner. Nous nous
:erons donc de faire de notre
dans l'impossibilité de faire bien.

CHAPITRE II.

›'ŒIL SUR LES PROVINCES DA-
ıENNES DANS LES TEMPS AN-
S.

u'à Philippe de Macédoine, les
:es dont nous nous occupons ont
s ou moins sous l'influence de
lisation grecque. Les Alpes no-
et illyriennes, le Pinde et ses
ramifications, le mont Hémus brisaient le flot des invasions qui se répandaient dans le bassin du Danube et se dirigeaient les unes vers la mer Ionienne et le golfe Adriatique, les autres vers le Pont-Euxin. Cette influence passa ensuite aux Macédoniens, lesquels durent la céder à Rome républicaine, qui la conserva sous ses deux formes d'empires d'Occident et d'Orient.

Les Daces ou Gètes, peuplade scythique qui habitait les bords de l'Oxus, eurent cependant leurs époques de gloire; mais ce ne fut que lorsque les grands intérêts politiques se débattaient en dehors de leur sphère d'action; ils durent céder quand ils furent eux-mêmes le but direct de quelque grande expédition, parce que leurs ressources ne répondaient pas à leur courage. Darius, après avoir franchi le Danube, ne fut pas plus heureux en Scythie qu'il ne l'avait été contre les Grecs, et il s'empressa de repasser en Asie avec les débris de son armée. Alexandre le Grand, trouvant que la Dacie lui offrait plus de dangers que de gloire, porta ses forces sur un plus brillant théâtre. Lysimaque, roi des Thraces, échoua dans une expédition semblable: enveloppé de tous côtés, et manquant d'eau et de vivres, il dut son salut à la générosité de Dromichétès, roi des Daces, auquel il donna sa fille en mariage.

La Thrace des anciens, qui s'étendait sur une partie de la Macédoine depuis l'espace renfermé entre le Strymon, la chaîne de l'Hémus et le Pont-Euxin jusque sur le Danube et le Borysthène, jeta souvent ses hordes dans la Mœsie et la Dacie; les limites entre ces pays restèrent longtemps flottantes et suivirent la fortune des invasions. Il paraît que les tribus dont se composait la population des Thraces formaient une confédération guerrière, où chacune conservait ses mœurs et ses institutions. Ainsi Homère, qui parle de Rhésus comme d'un roi des Thraces, se sert de la désignation de chefs pour Piroüs et Acamas : Θρῄκας ἦγ' Ἀκάμας καὶ Πείροος ἥρως. Les Odryses, dont le territoire était renfermé entre le Strymon et l'Euxin, paraissent appartenir à la même nation. Ils eurent plusieurs rois, dont le dernier, Chersoblepte, parvint à s'em-

parer de quelques places maritimes. Philippe le soumit et réunit ses États à la Macédoine, qui depuis y recruta ses meilleurs soldats. Les Gaulois occupèrent aussi pendant quelque temps une partie de la Thrace; mais ils furent expulsés par les Odryses. Enfin, sous Vespasien, tout le pays devint une province romaine. Ainsi, dès les temps les plus reculés, il semble que la destinée de ces peuples soit d'être vaincus, à cause de la disproportion des forces, sans qu'ils renoncent jamais à une indépendance qui est comme un produit naturel du sol.

A l'époque des expéditions des Romains dans la Gaule Cisalpine, le consul Quintius Flaminius traita si cruellement les Boïens que l'émigration leur parut préférable au joug des vainqueurs. Leurs restes vinrent s'établir au confluent de la Save et du Danube, de sorte que le sang gaulois mêlé à celui des Daces et des Sarmates coule peut-être dans les veines des Serviens, non moins rebelles que leurs ancêtres à toute domination étrangère.

Vers 165 ans avant J.-C., Paul Émile mit fin au royaume de Macédoine; l'Illyrie et l'Épire eurent le même sort et virent leurs places fortes démantelées; cent cinquante mille habitants furent vendus comme prisonniers, et Rome put s'avancer sur le Danube sans que les légions quittassent son territoire. La Grèce avilie fut jugée assez faible pour obtenir quelques priviléges : Carthage était détruite; bientôt la répu-

[redacted]

pelle celles en *bria* qui se retrouvent dans un assez grand nombre de villes habitées par les Thraces, aux environs du Bosphore et du Pont-Euxin.

Les rivages du Danube ont aussi été ravagés par les Cimbres. Repoussés des bords de la Baltique par une forte inondation, ils franchirent en grand nombre l'Ister, envahirent le Noricum et dévastèrent la Thrace et la Macédoine; puis le torrent alla se perdre dans les vallées des Alpes helvétiques.

On a déjà pu remarquer, dans ce qui précède, que les Illyriens, les Thraces, les habitants de la Dacie et de la Mœsie avaient, malgré leur isolement, opposé une résistance opiniâtre aux efforts des États les plus puissants. Un roi de Pont conçut le projet de renouveler en Asie et pour les provinces qui avoisinent le Bosphore la tentative d'Annibal. L'entreprise était grande : plus que tout autre peut-être, Mithridate pouvait espérer de l'accomplir. Il s'agissait d'appeler tous les peuples las du joug de Rome à une guerre de délivrance, de réunir dans cette cause commune l'Asie et l'Europe, et d'opposer au courage et à la discipline de l'orgueilleuse république la puissance du nombre et celle d'une volonté forte. Mais comment rallier dans une action commune des peuples d'origine diverse et presque toujours hostiles entre eux ? il étudia leurs mœurs, s'appliqua à les bien connaître et se familiarisa avec leurs idiomes. Il s'entretenait, dit-on, avec leurs députés en employant la langue de

[redacted]

e souciait peu de moraliser vaincus; pour elle la religion la sanction et le complément des priviléges du patriciat; mprunté aux Grecs leur phileurs arts, leur littérature, sant partie de la conquête; s qu'elle civilisait à son insu et l'esprit positif de son admiles peuples soumis s'irritaient e des aphorismes légaux avec des proconsuls et l'impudeur du fisc. Mithridate exploita tous ces griefs; et, sachant beaucoup exiger à condition p promettre, il appela à lui euplades belliqueuses, et pennte années il tint suspendues s du peuple roi.

thes, qui s'étaient montrés pendant la longue lutte de ntre les Romains, disparaisi de la scène de l'histoire, ls n'y figurent plus sous le . L'hostilité contre Rome se ncore après la mort de Mir des expéditions de piratetes de l'Illyrie et de l'Épire, la Grèce, le littoral du Pontis les embouchures du Tyras ube jusqu'à Sinope servirent aux pirates, dont le nombre ait de tous les mecontents. nt la dévastation et l'effroi les côtes de l'Italie, et meome elle-même. Il fallut des immenses et Pompée pour e.

s du système romain s'étaient sein même de la conquête rre sociale et par celle des es barbares savaient déjà que exercé impunément la tyranonnurent bientôt que dans les iles c'était surtout leur force t de la victoire. Quand César t les soldats romains de Pomi ses soldats, qui comptaient rangs des Gaulois et des Illyes, *faciem feri!* il pronostimême la chute de l'empire fonder. Les partisans les plus de la république, voyant que it sans remède, se tuèrent: acceptèrent la clémence du l'on vit le sénat envahi par des Espagnols et des Gaulois. Les événements qui suivirent le meurtre de ce grand homme ont montré qu'il avait bien jugé son époque : ce qu'avait commencé le génie guerrier de César, la politique déliée d'Auguste l'acheva, et l'avénement du christianisme vint hâter la ruine du vieux monde.

CHAPITRE III.

DACES.

Tandis que les Germains s'agitaient menaçants dans le Nord, les Daces s'efforçaient de rétablir leur puissance : un de leurs rois, Bérébistès, aidé de l'expérience du philosophe égyptien Dicénæus, étendit sa domination des rivages de l'Euxin jusqu'à la Bavière. Auguste confia à Statilius Scaurus le soin d'arrêter la marche conquérante de ce prince. Vaincu sans être découragé, Bérébistès mit à la paix des conditions telles qu'Octave dut les repousser. Ce Dace venait de se déclarer pour Antoine lorsqu'il fut tué par les siens. Après sa mort, plusieurs chefs se partagèrent la Dacie. Rhodus, un d'eux, se laissa gagner par Crassus, qui, après s'être emparé de quelques forts, retourna en Thrace. Ce succès, dû à la trahison de transfuges grecs, mit en relief le courage des Daces; ils s'entre-tuèrent plutôt que de se rendre. Le reste de leurs guerriers parvint à se réfugier dans les montagnes; Cotyson, leur chef, fonda la ville de Cotyn ou Choczin, où dix-sept siècles plus tard Sobieski battit les Turcs. Crassus défit Cotyson, qui périt dans la mêlée ; mais quelques années plus tard les Romains furent obligés de se retirer. Tibère, envoyé par Auguste, remporta sur les Daces quelques avantages. Filius Caton les attaqua avec des forces considérables; mais, défait en bataille rangée, il ne dut son salut qu'à une retraite précipitée.

Au temps de Domitien, les Daces reparaissent comme ennemis de l'empire: ils triomphent d'Appius Sabinus, qui périt dans le combat. La lutte allait s'engager plus terrible, lorsque Duras, leur chef, céda le pouvoir à Décébale.

Ce dernier joignait la prudence à une grande valeur; il réussit à réunir sous un seul drapeau ses compatriotes.

qui obéissaient à plusieurs princes; et représentant aux Parthes et aux Sarmates que le même péril les menaçait, il contracta avec eux une alliance qui doublait ses forces contre les Romains. Ainsi préparé, il marcha contre Fuscus, chef de la garde prétorienne.

Depuis Auguste, la politique de l'empire tendait à conserver plutôt qu'à faire de nouvelles conquêtes. Décébale offrit la paix; mais il exigeait qu'on lui payât, à titre de tribut, deux oboles pour chaque Romain. Accepter une proposition si nouvelle, c'eût été reconnaître son infériorité ou son impuissance. Fuscus précipita sa marche pour venger la majesté de l'empire et l'orgueil blessé de son maître; mais ce général perdit la bataille avec la vie. Julien, qui le remplaça, répara cet échec, et remporta une victoire signalée près de Talpa en Valachie.

Domitien, vaincu par les Marcomans, n'en fut pas moins forcé de payer un tribut au roi des Daces, ce qui fit dire à Tacite, à l'occasion du triomphe de cet empereur, qu'il était plus facile de triompher que de vaincre.

L'habileté de Décébale avait relevé la Dacie, le génie de Trajan ruina cette prospérité naissante. Le roi fut réduit a demander lui-même la paix. L'empereur, qui savait vaincre et profiter de ses avantages, poursuivit l'ennemi sans lui laisser le temps de réparer ses pertes, et l'hiver seul suspendit les hostilités. [redacted]

et les proscrits dont les dissensi l'empire avaient multiplié le nom

La capitale de la Dacie, Tsarm thuse, fut occupée militairement affaiblir Décébale dans le foyer puissance et au centre de ses resso

Sans donner aux étymologie importance dont on a souvent nous dirons en passant que le n cette ville semble indiquer une c orientale. En effet, la syllabe *sar* les Slaves ont fait *tsar*, se retrouv quemment dans les noms appellat Médes et des Assyriens, comm mana *sar*, Nabuchodono *sor*, Th phala*sar*, Nabopola*sar*, etc. Les R selon Karamzin, emploient ce mo le sens oriental, et nullement dans l' tion de *César*, dénomination bea plus récente et empruntée à un n famille. Ainsi, Tsarmizégéthusa si rait capitale des Mœsiens et des

Décébale ne regardait cette pa comme une trêve: il lève une nouve mée, attaque les Iasyges, alliés d mains, détruit les forts du Dan massacre les garnisons que Trajan placées pour tenir le pays en r L'empereur accourt, accompagn drien, et campe sur la rive dro fleuve, où il fait hiverner ses tr De là il surveille les alliés dout les mouvements de l'ennemi; m que la saison le permet, il fai sur le Danube ce pont magnifiq Apollodore de Damas fut l'arch [redacted]

e l'architecte avait fait son plan prévision des crues extraordi- D'un autre côté, depuis plus de : siècles, il est peu probable que in fleuve comme le Danube n'ait ié. La seconde objection, tirée nature des matériaux, offre un re plus plausible.

prise de possession du Danube Romains alarma Décébale; il la ses propositions de paix, sollicitant le secours des peuples ; mais la crainte qu'inspirait le Trajan les retenait. Alors, en ême du pont, il construit une fortifiée, résolu de s'y défendre la dernière extrémité. Les Ro- détruisirent cet ouvrage et firent id carnage des Daces. Désespé- s vaincre autrement que par un Décébale forma le projet de son adversaire au milieu de ses ies; mais le complot ayant été ert, Trajan attaqua Tsarmizégé- Lorsque l'armée fut arrivée de- capitale des Daces, le premier le qui s'offrit à ses regards fut s d'un officier romain suspendu railles. Les légions, indignées, ent aussitôt l'assaut, et la ville portée. Les autres places eurent e sort; ceux qui ne craignaient nt que la servitude se tuèrent; res se rendirent ou s'enfuirent s montagnes. Quant à Décébale, : bien qu'il était destiné à orner nphe du vainqueur, il se donna t. Un des siens indiqua à Trajan où il avait caché ses trésors; et eur y fit élever un temple dédié er Inventor. La Dacie, réduite ince romaine, fut divisée en Dacie ie, transalpine et méditerranée. oie romaine qui, des Portes- , menait jusqu'en Bessarabie, re- utes ces contrées à l'empire. releva la capitale des Daces, qui nom d'Ulpia Trajana ; on attri- e prince la fondation d'Iassi (*mu- m Iassiorum*) et celle de plu- autres villes.

cupation de la vallée du Danube ur Rome d'une haute importance: ôté, elle couvrait l'Illyrie et le m, et de l'autre la Thrace. La guerre des Daces ouvrit une ère de rapports plus fréquents entre l'empire et l'Orient; mais Rome devait rester la capitale du monde aussi longtemps que régnerait l'idée païenne; ce fut seulement lorsque le christianisme eut triomphé que les avantages de la situation de Byzance, maîtresse du Bosphore, ouvrant ou fermant à son gré les communications maritimes entre l'Europe et l'Asie, décidèrent Constantin à y établir le siége de l'empire.

Déjà le commerce romain avait établi des relations avec les villes grecques parsemées sur le littoral du Pont-Euxin; Une d'elles, Tomi, doit sa célébrité à l'exil d'Ovide. Elle s'élevait sur la côte occidentale de la mer Noire, entre Straton et Istropolis, dans l'ancienne Mœsie. Si les ennuis de l'exil n'ont pas donné à la description qu'en a laissée le poëte des couleurs trop sombres, il dut y expier cruellement son imprudence ou sa faute :

Nasonisque tui quod adhuc non exsulat unum
  Nomen ama : Scythicus cætera Pontus habet.
Proxima sideribus tellus Erymanthidos. Ursæ
  Me tenet adstricto terra perusta gelu.
Bosporos et Tanaïs superant, Scythiæque paludes
  Vixque satis noti nomina pauca loci.
Ulterius nihil est nisi non habitabile frigus :
  Heu! quam vicina est ultima terra mihi!

Ce que dit Ovide de la sévérité du climat peut s'expliquer par un fait physique incontestable : à mesure que l'on avance vers l'est, le froid, sous la même latitude, devient plus intense. Dans une autre élégie, le poëte nous donne l'étymologie grecque du mot *Tomi :* Médée, pour se soustraire au ressentiment de son père, coupe en morceaux le corps de son frère, et expose ces restes sanglants sur le rivage où va débarquer le vieillard :

Sed vetus huic nomen, positaque antiquius urbe
  Constat ab Absyrti cæde fuisse loco.
Inde Tomi dictus locus hic; quia fertur in illo
  Membra soror fratris consecuisse sui.

Les vers suivants donnent une idée des mœurs incultes du pays :

Non liber hic ullus, non qui mihi commodet aurem
  Verbaque significant quid mea norit adest.
Omnia barbariæ loca sunt, vocisque ferinæ,
  Omnia sunt Getici plena timore soni.
Ipse mihi videor jam dedidicisse latine;
  Jam didici Getice Sarmaticeque loqui.

De Tomi, Ovide fut transporté à Akerman en Bessarabie. Un autre poëte, Pouchkin, exilé comme lui dans la Tau-

ride, rapporte, dans un de ses poëmes (les Bohémiens), que les paysans ont conservé la tradition du séjour d'Ovide dans ces contrées. Ils racontent encore de nos jours qu'un homme, dont les paroles avait la douceur du miel mourut dans les environs de Bielograd en recommandant de transporter ses restes dans la terre natale. Kogalnitchan, dans son Histoire de la Valachie et de la Moldavie, confirme ces détails.

Ainsi, au milieu de tant de révolutions et après dix-neuf siècles, des hommes simples, qui ignorent sans doute jusqu'au nom d'Auguste et de tous les conquérants qui ont ravagé le monde, n'ont pas cessé de rendre au génie ce témoignage naïf d'admiration et de pitié.

Adrien, qui avait succédé à Trajan, jugea que l'empire, en prenant une extension si considérable, ne pourrait résister sur tous les points aux barbares. Peut-être trouvait-il plus facile de détruire l'œuvre de son oncle que de l'imiter. Quoi qu'il en soit, il fit démolir le pont de l'Ister, et il aurait renoncé à la Dacie si on ne lui eût représenté que cet abandon livrerait les colons romains à la merci des barbares. Cet empereur repoussa vigoureusement quelques excursions des Sarmates, mêlés aux Daces sortis de leurs montagnes. Sous le règne d'Antonin, plusieurs peuplades vinrent s'établir dans la Dacie; et c'est à ce mélange de races qu'on attribue le grand nombre de vocables étrangers qui s'in-

vait tout oser, trahit Alexan
bienfaiteur, brigua et obtint
qu'en ensanglantèrent ses cruautés
cet empereur qui persécuta si
ment les chrétiens, était né en P
Il avait gouverné la Mœsie, et
dans cette province en combatta
les Goths, qui exigèrent un t
Tribonianus Gallus, son su
Valérien avait lutté avec bonhe
ce même peuple, mais les Sar
échappèrent. Alors il marcha c
Perses. Fait prisonnier par S
écorché pour que sa peau servi
phée au vainqueur, il eut pour
seur Régillus, Dace d'origin
l'insouciant Gallien, les tyran
cèdent ou plutôt se renversent
de rapidité que leurs noms ne se
qu'avec peine dans la mémoire
dit que la confusion des fronti
gagné jusqu'au trône. Les monu
l'antique civilisation s'écroula
les efforts des barbares. Les G
naient Delphes, qui avait surv
dévastations. Toutes les conq
Trajan dans la Dacie furent perd
l'empire. Un Illyrien, Claude II
la fortune chancelante de Rom
truisit une armée innombrable c
anéantit leur flotte; mais se
furent aussi éphémères que
une épidémie l'emporta après
de règne. A l'Illyrien Claude
Aurélien, né en Pannonie. Son
et sa vigueur extraordinaires l

, et leur persuada de sauver
ar le meurtre de son maître.
osture ne fut découverte que
: avait porté ses fruits ; le traî-
é aux bêtes (1).
propagea dans la Mœsie et la
la culture de la vigne, qui
ncore de nos jours en Vala-
Hongrie ; de toutes les con-
es de l'industrie sont les plus
t les plus faciles. Il employa
s à reconstruire un grand
villes détruites par la guerre
des canaux ; mais il eut l'im-
l'annoncer que bientôt il es-
oir se passer de l'armée. Des
ges ne convenaient point à la
des camps ; elles lui coûtè-
.
on successeur, chassa les Sar-
la Thrace, et assura par cette
tranquillité de l'Illyrie.
longtemps l'unité de l'em-
t plus qu'un mot : Dioclétien
i'il valait mieux partager le
ent que de le voir péricliter
pouvoir unique. Né en Dal-
e famille obscure, il eut foi
liction qui lui promettait le
dans cette confiance, il ne
en de ce qui pouvait l'y faire
Avant de partir pour l'O-
associa Maximien, homme in-
s brave et d'une résolution
Deux généraux, Galérius et
Chlore, furent nommés Cé-
ce partage, les provinces de
surent à Galère, et la Thrace
n. Deux légions illyriennes,
et les Heracléens, ainsi appe-
om qu'avaient pris les deux
, furent spécialement char-
i garde de Rome. Dioclétien
arche conquérante des Goths
ant une ligne de camps for-
ong du Danube ; maître des
il refoula l'ennemi dans la
Ce prince joignit au mérite de
: celui d'une abdication sin-
é à Salone, aujourd'hui Spa-
plaisait à cultiver de ses mains
des plantes potagères : « Si tu voyais mes belles laitues de Salone, écrivait-il à Maximien, tu ne me conseillerais pas de reprendre le fardeau de l'empire. »

spiration de Pahlen, dont Paul I[er]
, reussit par les mêmes moyens ;
spirateur russe fut plus heureux
Moesthée.

CHAPITRE IV.

LA DACIE ET LES PROVINCES VOISINES DEPUIS CONSTANTIN. LES GOTHS.

Constantin réprima les invasions des barbares ; à l'exemple de Trajan, il fit construire un pont sur l'Ister. Ce prince était né à Naïssus en Dacie. Il montra des talents militaires dans la bataille d'Adrianopolis, où il défit Licinius ; mais ce qui a rendu son nom à jamais célèbre, c'est d'avoir transporté à Byzance le siége de la puissance orientale de l'empire. Depuis cette mesure, corollaire admirable du triomphe du chistianisme, Rome, la ville païenne, n'a plus qu'une importance secondaire ; c'est en vain qu'elle veut lutter contre ses destinées : elle donnera longtemps encore son nom au système dominateur ; mais désormais tous les grands intérêts graviteront vers l'Orient ; l'Europe du monde barbare sera complexe. Constantinople résumera à elle seule l'influence grecque et latine sur la civilisation de l'Asie.

C'est vers le commencement du IV[e] siècle que le christianisme s'introduisit chez les Goths. Au concile de Nicée, ils étaient représentés par leur évêque Cléophile. Un demi-siècle plus tard, Ulphilas prêchait l'Évangile dans la Dacie, retombée sous le joug des barbares. Depuis cette époque l'élément religieux commence à se mêler au mouvement politique ; ce n'est pas en vain que Constantinople est devenue chrétienne. Mais jusqu'à quel point les Goths de cette époque étaient-ils chrétiens ? Est-il probable que l'organisation toute guerrière de ce peuple lui laissât le temps et les moyens d'étendre à tous les barbares dont se recrutaient ses armées les doctrines de l'arianisme ? sans doute quelques-uns des chefs étaient chrétiens, et leurs bandes se disaient chrétiennes ; mais les nouveaux venus, les auxiliaires, ceux que le torrent avait entraînés dans une expédition commune n'étaient qu'à demi convertis, ou étaient restés entièrment païens.

Sortis d'abord de l'Asie, les Goths s'établirent dans la presqu'île Scandinave, sur les bords et dans les îles de la Baltique. Les uns prirent le nom de Visigoths ou Goths de l'Occident, et les autres d'Ostrogoths ou Goths orientaux. Les Gépides, venus comme eux de la Scandinavie, paraissent appartenir au même peuple. Ils remontèrent les bords de la Vistule, et suivirent la chaîne des monts Carpathes. Ils s'étendirent aussi dans la Prusse et chassèrent devant eux les Burgundes, les Hérules et les Vandales. Ces derniers, comme les Vendes et les Venètes, étaient probablement d'origine slave. Les Goths, poussant devant eux les Bastarnes, traversent le pays des Jazyges et des Roxolans, et parviennent jusqu'aux embouchures du Tanaïs et du Borysthène. De là, courant vers le sud-ouest, ils envahissent la Dacie et s'avancent jusqu'à Marcianopolis, capitale de la seconde Mœsie, qui échappe à la destruction en payant un tribut aux vainqueurs. L'empereur Décius essaya en vain d'arrêter le torrent; il fut battu et perdit la vie. Dès lors les barbares eurent le passage libre. La richesse du butin qu'ils avaient fait attira sur leurs traces de nouvelles hordes, et il fallut tous les efforts de Constantin pour les contraindre à porter ailleurs leurs ravages. Les Vandales étaient en guerre avec les Goths, et l'empereur, dans le but d'affaiblir les barbares les uns par les autres, avait [redacted]

partage des meilleurs solda
minuait les dangers à l'extérie
en même temps à la sédition d
bien moins favorables.

La Thrace, au temps de C
formait cinq provinces, sav
Thrace européenne; 2° l'Hém
montes); 3° Rhodope; 4° la M
Scythie.

La Macédoine se divisait er
nombre de provinces : 1° la
proprement dite; 2° l'Ach
Crète; 4° la Thessalie et 5° l'I

L'Illyrie occidentale se cor
six provinces, savoir : les de
nies, la Servie, la Dalmatie,
maritime et la Norique médit

Dans ces provinces, com
toutes celles qui reconnaissai
de l'empire, l'oppression et l
des agents du fisc détruisaient
partie les bons effets qu'a
produire des lois sages et l'u
ministration. Il était facile d
que les abus de la force, re
odieux par leur contraste ave
ceptes de la religion nouvell
vaient s'exercer longtemps a
nité sur des races qui avaient
l'énergie et le nombre, et qui
pris à compter et à juger leu
On crut atténuer le péril en
attributions judiciaires et adi
ves : on nomma des maîtres d
sur les points les plus menac
avait deux sur le Danube, et [redacted]

mœurs militaires. Ainsi les
le mieux combinées étaient
;e que le patriotisme n'exis-
ns les masses; il se produi-
de beaux faits d'armes, des
ourage individuel; mais les
s battaient en courtisans,
se concilier la faveur du
ur l'intérêt et la gloire de
n mot le dévouement civi-
re et la vertu un souvenir.
rbares, au contraire, l'op-
urrissait l'énergie, et la haine
en commun.
révision que les provinces
ttendaient qu'une occasion
ur reprendre les armes, on
vec une dureté qui aurait
ener ce résultat.
mains étaient dégénérés,
s rendaient stériles les avan-
portaient les barbares; un
de domination, l'amour du
rétentions que faisait naître
l'indiscipline et le désordre
rté et surtout l'absence de
ques constataient leur in-
nme nation. Habitués à la
servaient les Romains pour
comme ils les avaient com-
faire du butin, ou même
pour occuper leur courage
; que la défection offrait un
essait pour eux d'être hon-
n mot, ils aimaient le triom-
que la gloire.
eaient l'exploitation de leurs
nérales, non qu'ils les mépri-
squ'ils dépouillaient les pa-
mples, mais dans la crainte
ffrissent un appât à la cupi-
e, qui se serait servie de leurs
orger leurs propres chaînes.
les indications naturelles
pour mettre les vainqueurs
:. Siscia, en Illyrie, avait
s monnaies. Les esclaves et
s employés à fouiller les mi-
ëlent les montagnes de cette
'enfuyaient fréquemment;
nge d'un asile, ils commu-
ıx barbares les connaissances
e leur profession.
nerce que faisait l'empire
vinces danubiennes était sur-
lérable par le transit des
marchandises qui passaient par la mer Noire; la Thrace, la Mœsie et la Dacie leur fournissaient du bois, du bétail et des grains; les mêmes produits composent aujourd'hui le commerce d'exportation de ces provinces. Quant au trafic des métaux, des armes fabriquées et des objets de luxe, les règlements les plus sévères l'interdisaient spécialement. Mais toutes ces précautions, indices de faiblesse et de crainte, n'empêchaient pas des hommes résolus de trouver des armes; quand l'empire était menacé d'un autre côté, il fallait bien qu'il prît à sa solde ces barbares dont il se méfiait. Dans les guerres de Constance contre Sapor, roi des Perses, les Thraces faisaient la principale force des légions. Rome était comme un vieillard dont les excès ont usé la constitution robuste; entourée de barbares avides, elle les voyait se disputer d'avance son héritage, incertains s'il fallait encore attendre ou frapper. Un soldat, Magnence, est proclamé dans la Gaule, et fait assassiner dans Rome son concurrent Popilius Nepotianus. Un autre barbare, Vétranien, essaye à son tour la pourpre; puis, voyant ses partisans vendus à Constance, il se dégoûte de la lutte, et se retire à Pruse. Magnence, vaincu sur la Drave après une lutte désespérée, se poignarde à Aquilée. L'audace, l'assassinat, la trahison, le suicide, et jusqu'à la satiété, étaient déjà familiers aux barbares; Rome n'avait plus rien à leur apprendre. Tour à tour auxiliaires intéressés ou hostiles, ligués ou seuls, on les voyait défendre ce qu'ils avaient dévasté, et ruiner ce qu'ils venaient de défendre. Sur le Tigre et l'Euphrate, comme sur le Rhin et le Danube, leur instinct se manifestait par l'incendie des villes, des forts, de tous les établissements qui leur paraissaient une menace ou un indice de puissance et de prospérité, représailles terribles des longues déprédations romaines.

A cette époque, le christianisme comptait encore de nombreux adversaires, qui attribuaient à l'abandon des dieux tutélaires du Capitole des revers qui n'étaient qu'une conséquence naturelle d'un système de domination universelle au profit d'abord d'une seule classe, et plus tard d'un seul

rêtèrent. Ils paraissaient même disposés à rétrograder, lorsque le général romain, dans la crainte qu'ils ne lui échappassent, leur fit suggérer le conseil de l'attaquer à l'improviste. Les Goths, dupes de ce stratagème, passèrent le fleuve sur des barques grossièrement construites, que détruisit sans peine la flottille impériale. Théodose, après avoir triomphé presque sans combattre de l'imprévoyance des ennemis, enrôla les uns et dispersa les autres dans la Thrace et l'Asie Mineure. Là, exempts d'impôts et astreints seulement à fournir au besoin un contingent militaire, ils reconnurent la suprématie de l'empire, mais sans renoncer à leur langue, à leurs lois et à leurs usages. Ulphilas traduisit dans leur idiome les saintes Écritures, en employant les caractères grecs, et c'est par cet évêque que les doctrines ariennes prévalurent longtemps parmi les Goths convertis. La morale de l'Évangile n'adoucit qu'à la longue la férocité de ce peuple aventureux : à la table même de Théodose, deux de leurs chefs se prirent de querelle, et l'un d'eux, Priulf, fut frappé mortellement par son adversaire.

Les provinces danubiennes et celles qui s'étendent sur la côte orientale de l'Adriatique, tantôt envahies, tantôt reprises et toujours disputées, formaient le point de jonction entre l'Europe et l'Asie. Après Théodose, quand la séparation de l'empire eut lieu définitive- [redacted]

mer Adriatique jusqu'aux bo
Danube, tout tremblait devant
victorieuses d'Alaric. Arcadi
l'espoir de le désarmer, lui cé
mandement des provinces qu
de ravager. Les places de la
illyrique, Margum, Ratiaria,
Thessalonique, si importante
fabrication des armes et des ma
guerre, lui fournirent le m
ses expéditions, et secondèr
samment ses moyens d'attaqu

Salué roi par les siens, il i
le monde du regard, incertain
qu'il allait se faire, et venda
tour ses services à l'Orient et
dent. L'Italie lui paraissait t
plus facile à défendre dès qu
parvenu à s'en emparer. C'est
que les destinées de Rome l'ap
Mais il rencontra un rude a
dans Stilicon, qui le vainquit
tia, et arrêta pendant longt
autres barbares, Vandales, B
Suèves, qu'il tailla en pièces
plaines de Florence. Vaincu
découragé, Alaric s'était relev
nouvelles forces; Stilicon l'apai
de concessions, et l'entraîna da
d'Honorius ; il espérait rattac
l'Illyrie à l'empire d'Occident
Goth nourrissait des espéran
ambitieuses : il exigeait des
et l'abandon d'un territoire
conquêtes qu'il méditait. Tand
licon voulait tout accorder, le
[redacted]

»utes les ressources du génie délié
:ecs contre les hordes du Nord,
antôt victorieuses, tantôt repous-
:éparaient bientôt leurs pertes, et
ient imposer aux Romains dégéné-
:s cessions de territoire et l'igno-
: d'un tribut. L'eunuque Eutrope
:rnait le faible Arcadius. S'étant
Gaïnas, qu'il regardait comme
trument docile, ce Goth envoyé
ombattre ses compatriotes, se joint
et rentre en vainqueur dans Cons-
ople. Bientôt chassé lui-même,
tte dans la Thrace, franchit le Da-
et périt dans un combat que lui
lldès, roi des Huns, qui envoie sa
Arcadius.
ut à la même époque que le préfet
mius fit mettre en état de défense
aces fortes de l'Illyrie, entourer
antinople de nouvelles murailles,
struire une flottille destinée à sur-
le cours du Danube. Ces sages
es lui permirent de repousser les
au delà de ce fleuve.

CHAPITRE VII.

MŒURS DES HUNS.

Huns, peuples de la grande fa-
nique ou plutôt ouralique et dont
avons parlé incidemment, pren-
vers la fin du quatrième siècle, un
répondérant parmi les autres bar-
Ils habitèrent longtemps sur les
occidentales de la mer Caspienne.
le milieu du troisième siècle, on
trouve entre les Roxolans et les
nes, dans le voisinage du Borys-
inférieur. L'empereur Carus périt
une expédition dirigée contre eux.
ard ils occupèrent le pays qui s'é-
entre le Pont-Euxin et le Danube,
t de là qu'ils se précipitèrent sur
rovinces de l'empire comme sur
roie.
caractère physique des Huns les
ochait de la race mongole, dont ils
ent peut-être qu'une variété. Ils
nt la tête grosse, les os maxillaires
nent prononcés, les yeux petits et
ues, le buste développé, la taille
e et les jambes arquées par l'habi-
du cheval. Ils maniaient habile-
leur monture, et semblaient ne faire qu'un avec leur coursier; ils mangeaient et dormaient en selle. Leur peau huileuse et olivâtre et leur regard féroce leur donnaient un aspect si hideux qu'on les disait nés de l'accouplement de démons avec des sorcières. Comme les Kalmoucks de nos jours, ils se nourrissaient de chair crue, macérée entre le cheval et le cavalier. Selon Ammien Marcellin, on aurait pu les prendre pour des bêtes fauves se dressant sur leurs pattes, ou pour ces figures grossières sculptées sur les corniches des ponts. Ils habitaient en plein air, protégés seulement par des peaux de mouton qui leur servaient de vêtement. Leurs familles les suivaient sur des chariots, et les prisonniers prenaient soin du bétail. Leurs campements étaient déterminés par l'abondance des pâturages. Des éclaireurs battaient le pays dans toutes les directions et au moindre danger se repliaient sur les détachements qui formaient le corps de bataille.

Voyant l'impossibilité de leur résister, le roi des Goths Hermanaric préféra une mort libre à la honte du joug. Désormais aucun obstacle sérieux ne pouvait empêcher les Huns de pousser leurs excursions jusque sur le territoire de l'empire. A mesure qu'ils se rapprochaient de Constantinople, le butin qu'ils faisaient devenait plus précieux; c'en était assez pour appeler sur cette ville tous les dangers de l'invasion. On les éloignait momentanément en leur donnant de l'or, et l'or les rappelait. Après s'être annoncés comme des ennemis implacables, leurs princes profitèrent de la terreur qu'ils inspiraient pour étendre leur domination. Parmi ces rois on cite Balamir, dont le nom paraît slave; Donat, qui fut assassiné; Roilas, qui franchit le Danube, menaça Constantinople, et périt d'un coup de foudre. Rugulas recevait de Théodose trois cent cinquante livres d'or; il venait de conclure un traité avec Valentinien III lorsqu'il mourut, laissant le pouvoir à ses deux neveux, Bléda et Attila.

CHAPITRE VIII.

ATTILA.

Dans Attila l'histoire a personnifié, pour ainsi dire, le fléau des invasions.

L'Église le surnomma le fléau de Dieu, attribuant à la colère céleste des maux qui semblaient dépasser la mesure humaine. Attila se glorifiait de ce titre et faisait tout pour le mériter : on dit même qu'il le regardait comme un présage favorable qui l'appelait invinciblement à la conquête du monde. Avant même que ses exploits l'eussent rendu célèbre, une circonstance fortuite l'avait désigné à un peuple ignorant et superstitieux comme appelé à des destinées extraordinaires. On raconte qu'une génisse s'étant blessée au pied dans un pâturage le berger qui la gardait decouvrit sous l'herbe la lame d'une épée, et qu'il la porta au roi. Attila reçut cette arme comme un signe de la volonté des dieux, qui lui donnaient la mission de combattre et d'exterminer.

Quelquefois la parole de ce guerrier farouche est empreinte d'un caractère d'élévation qui rappelle les *saga* scandinaves : *La terre tremble sous moi, l'herbe cesse de croître où mon cheval a passé*. Comme pour concentrer dans son action toutes les forces du monde barbare, il subjugue et entraîne après lui les hordes qui se rencontrent sur son passage : épouvantées ou fascinées, elles suivent. Cependant la Perse arrête un moment sa marche victorieuse; il se détourne et se jette sur les provinces de l'empire. Maître du cours du Danube, il laisse une trace de sang de la Mœsie à la frontière illyrienne : Sirmium, Marcianopolis, Naissus, Sardique sont at-

rançonner à son gré l'empire. Vo il accorder à quelqu'un des sien gratification extraordinaire, il le geait d'une mission pour Con nople, sachant bien que la cour riale ferait tous les sacrifices po dans l'espoir de se rendre le négoc favorable. Parmi ces envoyés d des Huns figurèrent Oreste et Éd devenus célèbres dans l'histoire titres bien différents : l'un fut d'Augustule, dernier empereur d dent; l'autre donna le jour à Od qui ouvre la série des rois barba l'Italie. Oreste et Edécon retour près d'Attila, accompagnés de Ma qui était chargé de suivre les né tions avec le roi lui-même, en s rant des conseils du sophiste Pr auquel nous devons des renseigne curieux sur les mœurs de ces bar Son récit est heureusement résum l'historien Cantu, que nous allons s

« Ils partirent de Constantinople, « d'un nombreux cortége d'homm « chevaux, et se dirigèrent vers Sar « qu'ils trouvèrent en cendres. Ils « rent ensuite Naïssus, arsenal n « florissant, qui n'offrait plus « amas de décombres, ou quelqu « lades languissaient dans les ruin « églises. Le reste de la ville était j « d'ossements. Enfin, ils passèrent « nube sur des barques faites de « d'arbres creusés. Déjà Maximin « eu avec les envoyés du roi de « relles de prééminence, et bientô

[redacted]

« Ce vaste royaume des Huns ne « possédait pas une seule ville. Ce qui « formait leur capitale était un camp « dressé entre le Danube, la Theiss et « les monts Carpathes....

« Les tentes mobiles s'étaient converties en cabanes disposées symétriquement et assez nombreuses pour suffire à toute la cour. Onégèse, favori « du roi, avait fait construire un bain « de pierres. Un vaste palais de bois, « entouré d'une palissade de planches « lisses et flanquée de tours, servait « d'habitation aux femmes d'Attila. « Chacune d'elles y avait son appartement séparé, et comme il ne leur était « pas interdit de communiquer avec les « hommes, les envoyés furent admis « dans celui de Cerca, qui tenait le premier rang parmi elles. C'était un édifice bien construit, que soutenaient « des colonnes en bois tourné, sculpté « et verni, et qui ne manquaient ni de « régularité dans les proportions ni de « goût dans les ornements. Cerca reçut « les ambassadeurs couchée sur un lit « de parade, dans une salle élégante, « dont le plancher était recouvert d'un « tapis. Des esclaves se tenaient autour « d'elle, et ses jeunes suivantes brodaient des vêtements destinés aux « vainqueurs du monde. Déjà les Huns « se plaisaient à étaler une grande profusion d'or et de pierreries sur leurs « armes et sur leurs habillements, et à « charger leurs tables de vases précieux.

« Attila, au contraire, affectait la « plus grande simplicité. Il faisait usage « de vases et de coupes de bois, et ne « mangeait ni viande ni pain. A son « entrée dans la salle du banquet, on « faisait une libation en son honneur, « puis les hôtes prenaient place à de « petites tables disposées autour de celle « du roi, où ne s'asseyaient à ses côtés « que ses fils ou des princes d'un rang « élevé. A chaque service, Attila buvait « par trois fois à la santé d'un des chefs « de sa suite, qui se levait aussitôt, et « répondait par un toast. Les ambassadeurs romains assistèrent à un de « ces banquets. Quand les tables furent « dressées, les convives se mirent à « boire, et l'intempérance se donna « toute carrière. Deux bardes chantaient « près du lit d'Attila ses exploits et « ceux de ses aïeux, entremêlant le récit de passages qui rappellent les « chants guerriers de l'ancienne Islande : « *Quand nous combattions avec l'épée, « les aigles jetèrent des cris de joie, et « les vierges pleurèrent longtemps.... « Les heures de la vie s'écoulent, à « l'heure de la mort nous sourirons.* « Ensuite les bouffons parurent, et la « salle retentit d'un rire bruyant. Seul, « Attila restait grave; seulement, de « temps en temps, il caressait les joues « d'Irnach, le plus jeune et le plus « chéri de ses fils. »

Marcien, qui venait de succéder à Théodose, répondit aux envoyés des Huns qu'il avait de l'or pour ses amis et du fer pour ses ennemis. Attila s'apprêtait à tirer vengeance de ce défi, lorsque les événements le jetèrent au milieu des luttes de l'Occident. A cette époque, les Francs envahissaient la Gaule, et trouvaient dans Aétius un adversaire non moins habile que valeureux. Opposant barbares à barbares, il sauva peut-être l'Europe dans les plaines de Châlons. Le roi des Visigoths Théodoric était resté sur le champ de bataille, jonché de cent cinquante mille cadavres. Attila, retranché dans son camp, s'apprêtait à une résistance désespérée, lorsque les deux armées, abusées par un artifice d'Aétius, rétrogradèrent simultanément, et le roi des Huns reprit le chemin de la Pannonie. Blessé dans son orgueil parce qu'on lui avait refusé la main d'Honoria, sœur de Valentinien, il mit à feu et à sang la haute Italie, et détruisit Aquilée, Padoue, Altinum. Les habitants échappés à ce massacre trouvèrent un refuge dans les lagunes, et l'expédition du barbare donna naissance à Venise, cette reine déchue de l'Adriatique, qui expie aujourd'hui une prospérité de quatorze siècles.

Il semble que la mission d'Attila ait été de détruire plutôt que de fonder. Rome le vit à ses portes; mais il n'entra point dans l'ancienne capitale du monde. Peut être jugeait-il nécessaire de laisser un but à l'activité inquiète des barbares, et espérait-il assurer définitivement ses conquêtes en réunissant sous ses bannières toutes les hordes qui venaient tour à tour se faire une part dans les dé-

pouilles de l'empire. Mais les destins avaient marqué le terme de sa carrière; au milieu des réjouissances qu'il célébrait à l'occasion de son mariage avec la jeune Hildegonde, il fut emporté subitement par une hémorrhagie. La puissance des Huns tomba avec ce chef extraordinaire, et bientôt la discorde se mit entre les barbares que son ascendant avait réunis. Les Visigoths restèrent maîtres de la Pannonie; les Gépides s'emparèrent de la haute Mœsie et d'une partie de la Dacie; les Huns proprement dits, qui combattaient toujours au premier rang, épuisés par tant de guerres et ne voyant aucun de leurs chefs qui fût digne de succéder à Attila, essayèrent en vain de maintenir leur prépondérance. Ils reprirent peut-être leurs noms de tribus, et leurs restes se mêlèrent aux Sarmates et aux Slaves.

Peu d'années après, Rome, prise et reprise par les Vandales, tomba au pouvoir des Hérules. Les barbares ne se contentaient plus de piller en passant; Odoacre ceignit la couronne. Les rôles étaient désormais bien changés : cette Rome antique, naguère conquérante et impitoyable, n'avait plus que l'ascendant de la mansuétude chrétienne; et elle trouvait dans la religion nouvelle la résignation à tous les maux qu'elle souffrait à son tour. C'en était fait de l'ancienne civilisation si Constantinople n'en eût conservé les restes jusqu'à l'instant où les États modernes, [redacted]

tèrent sur la Mœsie et la Macédoine; et, pénétrant jusque dans la Grèce, ils ruinèrent un grand nombre de cités florissantes; enfin, chargés de dépouilles, ils franchirent le Danube, traînant après eux plus de cent mille captifs. Constantinople se croyait à l'abri derrière son enceinte de murs fortifiés; mais un tremblement de terre en fit écrouler une partie, et les Bulgares, sous la conduite de Zamergan, s'avancèrent jusqu'aux faubourgs de la ville impériale. Bélisaire était alors en disgrâce; on se hâta de lui rendre le commandement de l'armée, il battit l'ennemi et le contraignit à repasser le Danube.

Sous Justin II, neveu et successeur de Justinien, les Avares envoyèrent de nouveau demander à l'empereur de leur céder un établissement, et de leur payer le prix qu'ils mettaient à leur alliance; mais ils reçurent pour réponse que les Romains verraient d'un œil indifférent la résolution qu'il leur plairait de prendre. L'effet ne répondit pas à la fierté de ces paroles; quelques années plus tard, le kacan des Avares imposait ses volontés à Maurice, qui s'empressait de lui envoyer soit un éléphant, soit un lit d'or ou des vases précieux, tout en lui payant un tribut énorme. Priscus vainquit les Avares en cinq rencontres; mais ses troupes se mutinèrent, et l'indiscipline eut le même résultat qu'une défaite.

En l'année 565, Alboin, roi des Long- [redacted]

le nom de Huns blancs, quittèrent alors la Dacie sous leur khan Boïan, et s'établirent en Pannonie, où venaient successivement camper toutes les hordes pour se jeter de là soit sur la haute Italie. soit sur les terres de l'empire d'Orient. Pépin, fils de Charlemagne, détruisit leur ring, c'est-à-dire leur camp principal; car, tout avides qu'ils fussent de pillage, ils avaient conservé les mœurs nomades de leurs pères.

Ainsi les Francs, héritiers de l'empire d'Occident et protecteurs de l'Église, refoulaient de tous côtés le monde barbare.

CHAPITRE X.

VALAQUES.

C'est à la suite de leurs victoires en Pannonie que les Romains de la colonie trajane, qui s'étaient réfugiés dans les Carpathes, sortirent de leurs retraites, et redescendirent dans la Dacie Supérieure, sous le nom de Valaques, qui, dans la langue des Goths, des Hongrois, des Bohêmes, des Polonais et des Illyriens, correspond à *Welches*, c'est-à-dire Romains, Italiens ou habitants du Latium (Wloch, Olach, Lasses, Wlassi).

Les débris des hordes qui, tour à tour, avaient occupé cette province durent se mélanger avec les premiers colons, dont ils altérèrent la langue et le type national. En effet, nous regardons comme peu probable que les Valaques soient restes une race romaine pure; et c'est déjà beaucoup que le caractère primitif ne se soit pas entièrement effacé au contact de tant d'éléments hostiles ou étrangers. Déjà, vers la fin du septième siecle, un grand nombre de colons de la Dacie Aurélienne, inquiétés par les Bulgares, avaient passé le Danube, et s'étaient établis le long de l'Aluta, dans cette partie de la Valachie qui correspond au banat de Craïova. Nous dirons en passant que le mot banat est formé de l'expression slave *ban*, qui signifie comte, seigneur; et il est bon de remarquer que, dans la Turquie d'Europe, les noms de dignités, comme ceux que diverses localités gardent encore, sont souvent slaves; ce qui indique d'une manière certaine l'ancienne prédominance de cette race nombreuse et guerrière, qui souvent n'a figuré dans l'histoire que sous ses diverses appellations de tribus.

CHAPITRE XI.

BULGARES, SLAVES.

C'est aussi vers la fin du septième siècle que les Bulgares, sortis des rives du Volga, vinrent jeter leur influence au milieu des révolutions dont les provinces danubiennes étaient le théâtre. Quelquefois seuls, plus fréquemment réunis aux Daces, ils portèrent souvent la terreur et la dévastation dans le nord de l'empire. Ils passèrent le fleuve et vinrent s'établir dans le pays qui aujourd'hui encore porte le nom de Bulgarie. Sophie devint leur capitale, et les empereurs, forcés de ménager des voisins si belliqueux, se firent souvent leurs tributaires. Au temps de Léon, les Bulgares et les Valaques, réunis sous leur roi Cram, s'avancèrent jusque sous les murs de Constantinople, tandis qu'un frère de ce prince mettait le siége devant Adrianopolis. Léon essaya de se débarrasser de son ennemi par un assassinat; mais, échappé à ce piége, Cram court à Andrinople, emporte la ville, et force vingt mille captifs à venir s'établir sur les bords du Danube. Deux ans après, Bogoris, successeur de Cram, embrassa le christianisme, que les Daces ou Valaques professaient déjà depuis cinq siècles. Les mêmes intérêts et la même religion cimentèrent l'union de ces deux peuples, qui ne formèrent plus qu'un seul État jusqu'à l'arrivée des Madgyares ou Hongrois en 879.

Vers la fin du neuvième siècle les Slaves se constituent en gouvernements distincts. Destinés providentiellement à arrêter la marche des Mongols, des Tartares et des Turcs, et à transmettre à l'Asie la civilisation de l'Europe, ils ont méconnu leur mission en voulant conquérir pour eux-mêmes et sans profit pour les vaincus, en détachant successivement de la famille européenne des nations inférieures quant au nombre, mais supérieures par leurs lumières et leur passé historique. Enfin, telle a été l'imprudence de leurs agressions que l'Europe chrétienne s'est

armée pour la défense de l'islamisme; et que l'Autriche, si souvent menacée par la Turquie, l'Autriche, qui ne dut peut-être son salut qu'à l'héroïque Sobiesky, oublie sa politique héréditaire pour conjurer un danger plus pressant.

CHAPITRE XII.

MORAVIE, POLOGNE, RUSSIE, BOHÊME.

Parmi les États slaves qui se formèrent les premiers figure la Moravie, dont Sviatopolk ou Swientopulk étendit les limites et qui embrassait presque toutes les provinces dont se compose l'Autriche actuelle proprement dite. L'autorité qu'elle exerce sur ces pays date de Henri l'Oiseleur. Mais deux États dont les destinées sont bien différentes apparaissent presque en même temps sur la scène de l'histoire : la Pologne et la Russie.

Les chroniques nomment Lech comme le premier chef des Slaves polonais, et lui attribuent la fondation de Gnesne. Krakus, qui lui succéda, bâtit Kracovie. L'histoire de Wanda, sa fille, a tous les caractères d'une légende; la fiction, qui s'empara d'un fait historique, l'altère au point de le rendre méconnaissable. Puis, après Leszek et Popiel, vient Piast, simple cultivateur, dont les descendants régnèrent longtemps en Pologne, en Silésie et dans le duché de Moravie.

Il paraît qu'antérieurement à l'ar- [redacted]

vor, répondirent à cet appel, et vinrent s'établir chez les Slaves septentrionaux, suivis d'une troupe nombreuse d'aventuriers scandinaves pour être en mesure de soutenir par la force les droits que l'inconstance ou la réflexion aurait pu de nouveau leur contester.

Ruric s'établit à Novogorod; et l'existence de cette ville, dont le nom est slave, prouve qu'au milieu des incursions des hordes de l'Oural, des Goths et des Normands ou Scandinaves quelques tribus de race slavonne avaient déjà fondé, dès le neuvième siècle, des établissements assez considérables. Sinéous prit possession de Biélo-Ozéro, et Trouvor d'Izborsk dans le pays des Krivitches. Smolensk et Polotsk gardèrent leur indépendance. Ainsi la domination de ces princes s'étendait sur les gouvernements actuels de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie, de Novogorod et de Pskof, et la réunion de leurs États prit le nom de Russie, appellation qui a vainement exercé la sagacité des historiens.

Deux ans après (864), Sinéous et Trouvor étant venus à mourir, Ruric s'empara de leur héritage; d'un autre côté, deux chefs scandinaves, Ascold et Dir, se séparèrent du prince de Novogorod, et se rendirent maîtres de Kief, ville déjà ancienne et alors tributaire des Khazares. De là ils descendirent le Borysthène sur deux cents barques, parvinrent à la mer Noire, qu'ils cotoyèrent [redacted]

t danubiennes de l'empire
ctivité inquiète des Valaques,
et des Bulgares. Ce que ces
ient dans un but de pillage
ête, Henri l'Oiseleur entre-
ire pour la défense de l'Alle-
ns ces temps de troubles et
ontinuelles la guerre était un
ne ressource; en réunissant
éparses, on pouvait composer
redoutable. Henri le comprit;
sous ses drapeaux tous les
rêts à mettre leur courage au
qui pourrait les solder, refusa
l'exigeaient les Hongrois, et
yer une défaite sanglante à
de Mersebourg. Non moins
inistrateur que bon capitaine,
de puissants moyens de dé-
a les fortifications, et confia
raves la surveillance des fron-
on, qui lui succéda, hérita de
é, et battit complétement les
ur les bords du Lech; de cette
la dernière de leurs invasions.
ême époque s'agitaient les
la Bohême. L'évêque Métho-
tre de la Moravie, avait prê-
gile dans ces contrées; mais
itions païennes étaient loin
incues. Le duc Wenceslas fa-
christianisme; Boleslas, son
sassine; et, soutenu par les
âtres, il essaye de les attacher
ne en rétablissant leur poly-
ossier. Cependant Prague, déjà
implore le secours d'Othon
oleslas à reconnaître la suze-
roi d'Allemagne. Ce prince,
heureux dans l'Occident, cei-
ôt la couronne impériale.
que les Othon relèvent l'em-
harlemagne en ramenant à
éléments épars de la puis-
nanique, on peut déjà remar-
it curieux; c'est la résistance
des Slaves à se laisser péné-
s mœurs et les institutions de
e; ils peuvent supporter pa-
la conquête; mais ils se comp-
t et restent eux-mêmes. Au-
encore des villages, isolés au
populations allemandes, gar-
langue et le type national, au
le voyageur les reconnaît pour
premier coup d'œil.

Dès cette époque, les deux rameaux principaux de la souche slave, les Polonais et les Russes, grandissent dans des conditions différentes : les Polonais, plus mêlés au mouvement général de l'Europe, empruntent de l'Occident, avec l'influence du christianisme, quelque chose de l'esprit aventureux et chevaleresque des Saxons et des Normands; ils semblent avoir pour mission de contenir et de civiliser les Russes, qui, à leur tour, doivent réagir sur l'Asie; mais, en se rapprochant de l'aristocratie allemande sans en avoir l'esprit de suite et la gravité, ils ne développent que les qualités individuelles; la nation restée slave ne peut suivre le chef dans ses transformations; et, si elle ne le reconnaissait au courage, elle pourrait croire qu'un chef étranger la guide au combat; de là un défaut d'ensemble dans les vues politiques, une habitude de traiter les affaires du pays en regardant au dehors et une propension à faire triompher son parti par tous les moyens possibles, sans s'inquiéter si le bien de l'État doit en souffrir. Le Russe, au contraire, est resté longtemps isolé dans ses institutions; le despotisme des Mongols a brisé chez lui le ressort de la liberté, et plus tard ses princes ont continué de le gouverner asiatiquement. Ils n'ont emprunté à la civilisation européenne que des théories et des applications; ils ont fait de leur pays une sorte d'atelier, où des mains esclaves forgent les chaînes du monde. Leurs seigneurs ont beau étaler toutes les recherches du luxe, se montrer polis et éclairés, l'enveloppe laisse toujours voir l'Asiatique; plus ils mettent d'art à se déguiser, plus ils restent fidèles à leur nature. Trop longtemps on ne s'est pas effrayé de leurs progrès; aujourd'hui que le plus dangereux de leurs empiétements a donné l'éveil, on peut juger combien ils étaient près du but à la difficulté qu'on rencontre à trouver leur côté vulnérable. Les causes d'agrandissement, aussi bien que celles de décadence, tiennent à la génération des faits; et pour qui sait les voir le passé explique le présent.

CHAPITRE XIII.

DÉVELOPPEMENT DE LA PUISSANCE DES POLONAIS ET DES RUSSES.

Le règne de Boleslas le Brave marque le commencement de la puissance des Polonais, et cependant un acte de dépendance signale cette ère de brillants succès; le héros reçoit la couronne royale des mains d'Othon III. Il réunit plusieurs provinces sous son sceptre, et remporta sur les Russes de grandes victoires. La destruction de l'opulente Kief et le combat où il défit Yaroslaf près du Boug, que les Russes appelaient, depuis leur désastre, le fleuve Noir, sont les traits les plus saillants de ce règne.

Le développement de la puissance des Russes présente un caractère moins brillant et plus heurté. A mesure que l'influence des Variègues se fond dans l'élément slave, le pouvoir semble avoir une marche moins sûre et moins précise; le Russe ne s'assimile qu'incomplétement; il lui faut un guide ou plutôt un maître. L'étendue du territoire, les luttes des princes apanagés, les ravages des Petchénègues et autres barbares fractionnent et paralysent ses efforts en les réduisant à des questions d'intérêt local ou privé.

Parmi leurs incursions les plus célèbres, la tradition rapporte celle d'Oleg, qui porte l'empreinte de l'esprit aven- [redacted]

à l'exemple de son tuteur, fit un dition contre Constantinople; n feu grégeois détruisit une partie flotte, et les Russes se retirèren des pertes énormes. Sans se lais courager par ce revers, Igor h préparatifs d'une seconde tentat se trouvait déjà aux embouchu Danube lorsque l'empereur lui poser la paix, s'engageant à lui p même tribut que recevait Oleg. C ditions furent acceptées et réglées suivante par un traité. Cependant l pesait aux Variègues; ils se jetèr les Drevliens, qui habitaient le de la Volhynie. Ceux-ci trouvè joug russe si pesant qu'ils se r rent, et massacrèrent Igor et se gnons. Olga, femme d'Igor, ven mort, et reçut le baptême à Co nople : son fils Sviétoslaf refus jurer le culte des anciens Sla prince se signala par de nom victoires sur les Khazares, les ches, les Ossiens, Alains d'orig les Kassogues ou Tcherkesses. phore Phocas lui envoya de rich sents pour l'engager à marcher les Bulgares, qui inquiétaient l' Le prince russe saisit avec empres l'occasion de faire de nouvelle quêtes, et s'avança sur le Dan tête de soixante mille hommes. des Bulgares ne put résister à de si considérables, et les Russes rèrent de l'ancienne Mœsie. Ce [redacted]

cruel est surtout célèbre pour avoir adopté la religion grecque.

CHAPITRE XIV.

CONVERSION DE VLADIMIR.

Les conséquences de la conversion des Russes ont puissamment réagi sur la politique de l'Orient. Disciplinés par les Variègues, forts par le nombre et réparant facilement leurs pertes, il est probable qu'ils auraient fini par s'emparer de Constantinople. Devenus chrétiens, ils portèrent leur activité dans des querelles intestines, dont profitèrent les Mongols. Délivrés de leur joug, ils se trouvaient dans un état si voisin de la barbarie que l'Europe civilisée vit leurs progrès sans inquiétude, et les prit même sous sa tutelle, pour les opposer à la marche envahissante des Turcs. Tout à coup le jour se fit dans ce chaos, et l'énergie de Pierre le Grand fascina le monde; les limites de l'empire russe s'étendirent de tous côtés avec une rapidité sans exemple; et à l'instant même où l'on prodiguait au réformateur les encouragements et les louanges il méditait ce testament fameux dont les plans si habilement suivis par Catherine et Alexandre détruisent aujourd'hui des alliances séculaires, en cimentent de nouvelles et bouleversent toutes les données diplomatiques des cabinets. La lutte est partout; mais le nœud de la question est Constantinople, dont le sort dépend des provinces danubiennes.

Les rapports de l'empire grec avec Kief avaient depuis longtemps familiarisé les Russes avec les notions du christianisme; mais, s'il comptait déjà un assez grand nombre de prosélytes, les masses étaient restées idolâtres, et il fallait l'autorité du prince pour les entraîner. Les annalistes russes racontent ainsi la conversion de Vladimir :

« Les princes voisins envoyèrent à ce « prince des ambassadeurs pour l'en« gager à adopter leur religion. Les Bul« gares le sollicitaient d'embrasser le « mahométisme; les houris faillirent le « décider; mais la circoncision lui parut « un usage odieux, et la défense du vin « contrariait ses habitudes et celles de « son peuple. Le vin, dit-il, fait la joie « des Russes; nous ne saurions nous en « passer. Il renvoya les députés des Al« lemands catholiques en leur disant : « Ce n'est point du pape que nos pères « ont reçu une religion. Il rejeta le ju« daïsme, parce que les juifs n'avaient « plus de patrie; enfin le culte grec fit « une profonde impression sur son es« prit. Alors il assembla les boïards et « leur demanda leur avis. Tout homme « loue sa religion, répondirent-ils; si vous « voulez choisir la meilleure, envoyez « des hommes sages dans les différents « pays, afin qu'ils puissent reconnaître « quel est celui de tous les peuples qui « honore Dieu de la manière la plus di« gne de lui. La magnificence du culte « grec frappa ces députés d'admiration; « ils rendirent compte au prince de leur « mission; et, comme il hésitait encore, « les anciens le déterminèrent par « l'exemple de son aïeule Olga.

« Dans la première ferveur de son « zèle, il lève une forte armée, et se « rend par mer dans la ville grecque de « Kherson, décidé à conquérir le bap« tême comme un butin. Après avoir « fait débarquer ses troupes sur le ri« vage du golfe, il cerne la ville de tous « côtés. Mais les Khersonésiens lui « opposent une résistance opiniâtre; « enfin, un traître, nommé Anastase, « informe les Russes que la place n'é« tait approvisionnée d'eau que par des « puits dont il leur indique la position. « Vladimir ruina les conduits, et les « Khersonésiens furent obligés de se « rendre. Après cette victoire, il fit de« mander aux empereurs Basile et Cons« tantin la main de la princesse Anne, « leur sœur, leur déclarant qu'en cas de « refus il attaquerait Constantinople.

« L'empire était déchiré par des sé« ditions; les généraux Sclérus et Phocas « étaient en pleine révolte contre leurs « souverains. Il fallut subir les condi« tions de Vladimir, dont les empereurs « espéraient d'ailleurs se faire un allié « puissant. Ils exigèrent seulement de « lui la promesse de se faire chrétien. « La princesse, bien qu'à regret, s'em« barqua pour Kherson, dont son arri« vée signala la délivrance. La chronique « rapporte que Vladimir souffrait beau« coup d'une ophthalmie et qu'il re« couvra l'usage de la vue au moment « où l'archevêque lui fit l'imposition

« des mains. Les boiards, témoins de « cette guérison miraculeuse, se firent « immédiatement baptiser, et à la suite « de cette solennité on célébra les fian- « çailles.

« Vladimir donna des secours à Ba- « sile; renonça à sa nouvelle conquête; « et n'emmena avec lui de Kherson, où « il fit bâtir une église, que quelques « prêtres et ce même Anastase qui lui « avait facilité la prise de la ville. Il se « contenta, au lieu de butin, de vases « saints et de reliques. De retour à « Kief, il détruisit les idoles, et ordonna « au peuple de se faire baptiser. A l'en- « droit même où s'élevait la statue de « Péroun, dieu des Slaves, qui présidait « à la foudre, il éleva une église sous « l'invocation de saint Basile, et appela « de Constantinople des architectes pour « bâtir un temple à la sainte Vierge.

« Cependant tous les Russes ne reçu- « rent point le baptême; et jusqu'au « douzième siècle le paganisme sub- « sista dans quelques provinces. »

Cet événement, dont l'avenir devait révéler toute l'importance, produisit bientôt un effet favorable sur les mœurs des Russes. Le christianisme servit de lien aux nombreuses peuplades qui devaient tour à tour s'absorber dans l'unité de l'empire slavo-russe. Peut-être est-ce à cette cause que l'Europe est redevable d'avoir échappé au joug des Mongols, des Tartares et des Turcs. Les grands princes furent leurs tributaires; mais la

CHAPITRE XV.

LES VÉNITIENS.

Un peuple que la nécessité avait rendu commerçant et industrieux, les Vénitiens exercèrent une grande influence sur les destinées de l'Orient. Ils disputèrent aux empereurs d'Allemagne les côtes de l'Adriatique, et tirèrent leurs meilleurs soldats des pays slaves qui bordent le rivage oriental du golfe. Déjà ces insulaires avaient résisté à Charlemagne et forcé son fils Pépin à une retraite désastreuse. Sous les premiers Carlovingiens, ils reconnurent la suprématie de Constantinople; mais c'était une dépendance de nom plutôt que de fait. En 827, ils envoient une flotte contre les Sarrasins qui infestaient la Méditerranée. Vers la même époque ils avaient des vaisseaux à Alexandrie, lorsqu'ils en emportèrent furtivement les reliques de saint Marc. Leurs rapports fréquents avec les Grecs leur permirent de perfectionner leur architecture navale, et les mêmes causes qui firent fleurir leur commerce les formèrent à une politique prévoyante et déliée.

Vers l'an 900, les Hongrois mirent cette république en grand danger; ils ravagèrent les côtes; et déjà il ne leur restait plus qu'à franchir le bras de mer qui sépare Venise de Malamocco, lorsque leur flotte fut assaillie et détruite aux mêmes lieux où Pépin avait été vaincu. Le commerce intérieur de l'A-

rèrent de ces corsaires dan-
Dalmatie ainsi que l'Istrie se
leurs libérateurs. Cependant
ent pas à trouver pesante la
de la république dont les
e même origine qu'eux,
prospérité d'un œil jaloux;
ent à des révoltes fréquentes.
a fut la plus sérieuse.
s de Venise combattirent
les Normands, qui, non
s'être établis dans l'Italie
, faisaient souvent des ex-
les côtes.
ion de Venise l'appela à
le important dans les croi-
e sut faire tourner au profit
ions commerciales les se-
prêtait aux Occidentaux et
les rivaux, les Génois et les
erent comme elle d'impor-
es en Orient. Ces rapports
les les plus florissantes de
ient avoir pour résultat la
s lumières et de la civilisation
e devait au christianisme;
almatie aux bouches du Da-
rre, soit d'attaque, soit de
ait toujours les peuples en
leurs voisins turbulents ne
nt de loisir que pour se pré-
luttes nouvelles. La supé-
États plus avancés leur appa-
e comme une menace; et ils
nt comme suffisamment po-
ouvaient échapper a la ser-

rad le Salique, les Polonais
cés de renoncer à une partie
quêtes; la Bohême reconnut
té de l'Empire. Déjà, à cette
ilée, les efforts des Slaves
manquent d'ensemble et
urs succès tiennent à un
ne savent point profiter de
on dirait que la fatalité les
iver à l'Allemagne les che-
nube et du Bosphore. Dans
randes luttes le plus pur de
ule pour des intérêts étran-
victoire elle-même les su-
a les affaiblit.

HAPITRE XVI.

par les Bohêmes et les Rus-
lonais recourent à Henri le

Noir. Boleslas le Brave avait laissé la couronne à son fils Mieczylas, prince faible qui avait épousé Rixa, fille de l'archiduc palatin du Rhin et nièce d'Othon III. Des guerres malheureuses marquèrent son règne, et sa mort fut le signal de l'anarchie. La régente, qui ne cachait pas son aversion pour les Polonais, fut obligée de s'exiler, emmenant avec elle le jeune Casimir, que plus tard les Polonais rappelèrent. Ce fut sous le règne de ce prince que le catholicisme s'établit définitivement dans la grande Pologne, pour s'étendre ensuite dans les provinces dépendantes. Casimir, sagement conseillé et animé par le désir de bien faire, rétablit l'ordre, réprima sévèrement les factieux, et fit rentrer dans leurs limites les Poméraniens et les Prussiens. Boleslas II, qui lui succéda, s'attira l'animadversion de Rome pour avoir décrété que les évêques du royaume ne pourraient être élus que parmi les nationaux. Au lieu de consacrer son génie guerrier à réparer les pertes du pays, ce roi chevaleresque se fit le champion des princes voisins que des révolutions avaient chassés de leurs États. Il rétablit Béla sur le trône de Hongrie et força Wratislaw, duc de Bohême, à se réconcilier avec son frère, dont il avait usurpé les droits. Sa générosité et sa bravoure auraient pu faire revivre l'époque glorieuse de Boleslas le Grand, il avait forcé les Prussiens à reconnaître sa suzeraineté, et il lui eût été facile de reprendre la Moravie pour appuyer les frontières du Danube; mais il aima mieux replacer sur le trône de Kief Isiaslaf, alors en querelle avec ses frères. Les guerres d'apanages que se faisaient à cette époque les fils d'Yaroslaf offraient au héros polonais une occasion favorable pour étendre ses limites au delà du Borysthène; peut-être eut-il l'intention de faire de Kief une seconde capitale, d'où il aurait pu surveiller les mouvements des Russes. Quoi qu'il en soit, le séjour prolongé qu'il fit dans cette ville riche et voluptueuse, eut pour résultat que les princes russes reconnurent la suzeraineté polonaise. Mais le danger auquel il s'attendait le moins et qu'il ne pouvait conjurer avec le glaive allait l'atteindre au milieu des

plaisirs où languissait son courage. Grégoire VII, qui portait si haut la tiare, brisa le sceptre de Boleslas. Soutenu par le pape, Stanislas, évêque de Cracovie, excommunia le roi, qui le tua de sa main à l'instant où il célébrait la messe. Cette violence, qui peut donner une idée des mœurs de l'époque, attira sur sa tête les foudres du Vatican. L'intimité de Boleslas avec des princes schismatiques faisait craindre à l'Église que tout ce qu'elle avait gagné en Pologne depuis Casimir ne lui échappât; Grégoire lança l'interdit sur tout le royaume, et, désormais abandonné et fugitif, le monarque alla terminer misérablement ses jours en Hongrie.

CHAPITRE XVII.

CROISADES.

Si le mouvement religieux qui précipita l'Europe féodale contre les infidèles d'Orient eût été mieux réglé, ou plutôt si l'idée où l'on était qu'une guerre sainte dispensait de toutes précautions, Dieu lui-même devant dans ce cas remédier et pourvoir à tout, ce passage continuel des croisés à travers la Hongrie et les provinces Danubiennes aurait pu procurer aux chrétiens un point d'appui et des ressources matérielles importantes. Les chefs de ces expéditions si pleines de hasards et d'obstacles auraient pu recruter dans ces pays, la plupart convertis au christianisme, des soldats aguerris et habitués au climat. [redacted]

leur ruine politique, et l'i des croisés, dont le nombre un embarras qu'un avantage

sancti Petri per manus nostras vel eidem beato Petro Apostolorum pr fidelitate exhibita, devotis precibu indubitanter asservans illam suan vestro consensu ratam fore ac apostolicæ auctoritatis gratia a donaretur. Cujus votis ac petitio justa videbantur, tum ex consensu ex devotione poscentis tandem as buimus, et regni vestri guberna parte beati Petri tradidimus, ea tentione atque desiderio charitat Petrus vos et regnum vestrum on tra bona sua apud Deum interc todiat, et cum omni pace honor gloria idem regnum usque ad fi nere vos faciat et hujus militiæ fi impetret vobis apud supernum re sempiternam. Quin etiam nos esse noverit vestræ nobilitatis ad quæcumque justa negotia huj toritatem pro sua necessitate pot *dubio* continuo petitionum suaru tur effectum. Præterea ut hæc e quæ litteris non continentur cor arctius infigantur misimus hos n tros, quorum unus vester notus amicus, qui et ea quæ litteris su vobis exponent et quæ minus su explebunt. Quibus pro reverenti tri, cujus legati sunt, vos mites præbeatis, et quidquid vobis dixe nostra patienter audiatis, atque i credatis, et quæ ibi ex auctoritat [redacted]

violences des croisés, la
s Grecs, l'ambition des em-
ccident, les incursions des

Russes et des Polonais qui venaient pour suivre sur les deux rives du Danube les Cumans, les Patzinaces ou Petchénègues concouraient à isoler les Illyriens, les Bulgares et les Valaques, et les forçaient à regarder comme ennemis tous les peuples que les hasards de la guerre leur donnaient tour à tour pour voisins. En prenant part à ces luttes avec le rôle d'auxiliaires, ils profitaient rarement de la victoire, et le seul avantage qu'ils en recueillaient, c'était d'être toujours prêts à combattre. Attaqués au nord, souvent agresseurs au midi, passant d'une alliance à l'autre, il leur eût été difficile de s'occuper d'institutions durables, et de songer à une confédération qui, en rendant leurs intérêts solidaires, aurait pu donner de l'unité à leur politique et de la force à leur or-

a multa delectione ministrantium
ue suscipiuntur ab his qui præla-
us et auctoritate et corde deligere
r. In hoc autem cognoscimus
ntia Vestra Beatum Petrum Apos-
cipem sinceris affectibus diligit,
iam ejus ardenti spiritu dilatatur,
mita donatione vestris eum obla-
orantes, debitores nobis fieri de-
iens in Domino confidimus, pro-
ide et nos qui illius servi dicimur,
mus, vestræ charitati in Christo
us, et curam ministerii, ad quod
tis Apostolici Principatus oc-
ensatio, licet indignos, ordinavit
, in ea parte quam vobis necessa-
itum fore cognoverimus, tanto
bis impartiri cupimus, quanto
tionem vestram et in obediendo
et in promerendo devotiorem
Verum quia christianæ religionis
ida dispensatio ab his proxime
endet qui Dominici gregis pas-
ores esse videntur, illud vobis
ndendum est quod Episcopi terræ
abentes certum metropolitanæ
nec sub aliquo positi magisterio,
pro sua quisque ordinatione va-
 regulas et decreta sanctorum
i sunt et absoluti. Deinde vero,
ta hominum multitudine, adeo
iscopi, et amplæ singulorum pa-
subjectis plebibus curam Epis-
nullatenus exequi aut adminis-
Pro his et aliis causis quas hic
misimus, hos legatos ad vos di-
enus vobiscum pertractatio ne-
Ecclesiasticam auram et ædifica-
oris Christi, quod est fidelium
ertinent, ea quæ emendanda sunt,
sanctorum Patrum statuta diffi-
obis diffinienda referant. Eos
nos audite, memores quod in
ipulorum ad Evangelium Veritas
vos audit me audit; et qui vos
ernit. Et ut fructuosus apud vos
ionis eorum fiat, propter reve-
tolicæ legationis, qua funguntur,
enigno favore juvate. De cetero
vos, et exhortamur in Domino
um vitæ vestræ quem ignoratis
at, et terrorem divini judicii
s oculis habentes, commissam
tem sollicita et Deo placita ad-
studeatis, præparantes vobis
divitias in operibus bonis, et thesaurizantes firmum et immobile fundamentum ut vitam æternam possideatis. Scire enim debetis, quoniam supernus arbiter, quæ vobis commisit, irrequisita non relinquet, cui tanto restrictius responsuri estis, quanto ampliora sunt vera et judiciorum moderamina quæ tenetis. Deus autem omnipotens, cujus Majestas est super omnes principatus et regna, dirigat cor et actus vestros ad omne opus bonum, in omni prudentia et exercitatione virtutum, quatenus expleto hujus lubricæ et cito perituræ lucis cursu, Beatorum Petri et Pauli Apostolorum principum meritis et intercessionibus ad veram et sempiternam gloriam pervenire mereamini, detque vobis devicta per Jesum Christum Dominum nostrum inimicorum vestrorum superbia, pacis et tranquillitatis gaudia, ut ex bonis quoque præsentibus cognoscatis futura, quanto sint desiderio appetenda. Quæ nimirum si vos delectant, inter omnia servanda est vobis charitas, quam, quod inviti dicimus, in pecunia quam *Regi* Ruscorum abstulistis, violasse videmini. Quapropter condolentes vobis, multum vos rogamus et monemus ut pro amore Dei et sancti Petri quidquid sibi a vobis vel vestris ablatum est, restitui faciatis, non ignorantes quoniam qui aliorum bona injuste auferunt, nisi emendaverint, si emendare potuerint, nullatenus in regno Christi, et Dei partem habere credendi sunt, hoc autem a vobis eadem charitate quæ dicimus, pro salute animæ vestræ recipi concupiscimus. Datum Romæ XII Kal. Maji, Indictione XIII. (Albertr. ex cod. ms. Biblioth. Principum Corsinorum Romæ.)

ganisation intérieure. A cette époque, les Sarrasins ne les menaçaient pas encore directement, et leur zèle religieux n'était pas assez fervent pour les jeter dans des guerres qui affaiblissaient leurs voisins, c'est-à-dire leurs ennemis naturels.

Grégoire VII avait porté à son comble la puissance pontificale. La fin du monde, pronostiquée pour l'an mille, avait produit depuis plus d'un siècle un redoublement de ferveur religieuse. qui se manifestait par des pèlerinages en terre sainte, ou qui s'exaltait aux récits de tout ce que les chrétiens de la Palestine avaient à souffrir de la haine des infidèles. Les croisades résumèrent ce sentiment, qui d'abord fut complétement étranger à la politique. Ce ne fut que plus tard que l'intérêt et l'ambition, au milieu de tant d'obstacles et de périls, modifièrent l'inspiration première, quelquefois jusqu'au point de la subordonner entièrement.

Le pays qui fut le théâtre de cette grande lutte, après avoir été longtemps gouverné par les califes Abassides, était tombé au pouvoir des Turcs. Sans les haines de secte et de famille à famille, qui armaient les uns contre les autres les adorateurs du prophète, il est probable que l'islamisme aurait fait la conquête du monde; mais, bien que divisés entre eux, ils n'oublièrent jamais ces préceptes du Koran : « Combattez les ennemis de votre religion; tuez-les quel-

[redacted]

Que les fidèles qui restei
soient pas traités à l'égal
défendent la religion au p
et de leurs biens. Dieu éle
dessus de ceux-là. Tous p
souverain bien, mais à
degré ceux qui meurent e
Celui qui quittera sa pat
fendre la religion sainte
bondance et de nombreux
Le fidèle qui, ayant aban
mille pour se ranger sous
de Dieu et de ses apôtre
mourir recevra sa récom
gneur clément et miséric

Mahomet, en se donnant
régénérer le monde à un pe
et belliqueux, a fondé sa d
sensualisme et l'abnégatio
sent dans son système to
sant s'exclure. Le premi
croyant est de convertir le
ples par le glaive; mais l
que le Koran lui propose
térielle; il se montrera
et impitoyable dans la h
victoire l'énervera par les
sances qui l'attendent da
élus. La corruption et l'én
pour les musulmans une
fatale de leurs croyances;
vent d'énergie dans le péri
sent dans leurs superstitio
idées religieuses se modifi
tact de la civilisation eu
lien qui les rattache en co

[redacted]

fait seul de l'affaiblisse-
ıssie, et s'il paraît impos-
éger indéfiniment Cons-
n'est guère plus aisé de
: magnifique possession
: d'un souverain quelcon-
ue le sultan, sans voir
une foule de causes hos-
s grands intérêts rivaux.
it de jouer la Grèce prouve
être considérée que comme
de la Russie; et ce serait
trange illusion que de la
de présider aux destinées
npire d'Orient.
des éventualités inquié-
nferme l'avenir, le plus
ître est de faire durer le
longtemps que possible,
ı morale de la politique,
erves; de telle sorte qu'en
: au courage des Turcs
ous reprocher de sympa-
taines formules des cons-
ıanes, telles que celle-ci:
'ande partie des légistes a
à tous mes fils et descen-
à régner de faire mourir
ur assurer la tranquillité
.

s avons dit de l'absence
les princes qui se parta-
ovinces Danubiennes se
ıe manière sensible dans
qui précéda la première
042, les Valaques, domi-
les Petchénègues, font
mpératrice Zoé, tutrice de
rphyrogénète, et combat-
Bulgares.

PITRE XVIII.

COMAINS.

1086, les Comains ou
nt parti pour Salomon,
rie, qu'avait dépossédé
Pologne. Leur chef,
ıues nomment Kutescu,
prix de ce service, ob-
aineté de la Transylvanie,
ngagait à épouser sa fille:
édition fut malheureuse;
débris de leur armée s'é-
r les terres des Grecs, ils
ment défaits par Nicolas
Maurocatocalus, général de l'empire. Deux ans après, les Comains passèrent en Transylvanie, où ils exercèrent de grands ravages. Saint Wladislas, roi de Hongrie, qui faisait alors la guerre aux Dalmates, quitta ses conquêtes et courut à la rencontre de l'ennemi, qu'il tailla en pièces sur les bords du fleuve Themes. Le vainqueur promit la vie sauve à ceux des captifs qui consentiraient à recevoir le baptême; mais, regardant comme une lâcheté de changer de religion à la suite d'une défaite, ils préférèrent la mort. Ce fait prouve que les Cumans et les Petchénègues qui occupaient à cette époque presque toute l'ancienne Dacie ne doivent pas être confondus avec les Valaques romains, convertis au christianisme depuis plusieurs siècles.

CHAPITRE XIX.

PASSAGE DES CROISÉS EN HONGRIE ET EN BULGARIE.

Au lieu de réunir par la force du lien religieux les débris des peuplades chrétiennes, les croisés indisposèrent même les peuples qu'ils n'avaient pas à convertir, et leur passage à travers des pays alliés ressemblait à celui d'une armée conquérante. La multitude que conduisait Gauthier, après avoir traversé l'Allemagne, périt presque entièrement dans la Bulgarie. Pierre l'Ermite ne fut guère plus heureux. Lorsqu'après bien des mécomptes ceux qui le suivaient furent arrivés en Hongrie, et qu'ils virent suspendues aux murs d'une ville les armes des compagnons de Gauthier, ils se regardèrent comme en pays ennemi, et ne songèrent plus qu'à la vengeance. Bientôt l'ignorance des lieux, le manque de vivres et la nécessité de se disperser pour en trouver les livrèrent sans défense, au milieu des solitudes et des marécages, à tous les dangers d'une guerre réelle; et ce ne fut qu'à grand'peine que Pierre put conduire jusqu'à Constantinople les débris d'une armée qui se croyait invincible. Une troisième troupe qui avait commencé par massacrer les juifs, établis en grand nombre sur les bords du Rhin, ne put dépasser la Hongrie, et une quatrième périt presque tout entière devant la forteresse de Mersebourg. Vint

ensuite la véritable armée des croisés, conduite par des chefs exprimentés qui menaient cent mille chevaliers à la guerre sainte. Une multitude innombrable se pressait derrière les bannières, et consommait en passant les ressources de villes entières. La haute noblesse féodale, la chevalerie, le clergé dans les divers degrés de la hiérarchie, tous les ordres des laïques, depuis le vassal jusqu'au paysan attaché à la glèbe, témoignaient que le mouvement des croisades avait ébranlé toute la chrétienté. Les rois seuls manquaient, mais on remarquait parmi les princes Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine; Hugues, frère du roi de France; Robert de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant; Robert, comte de Flandre; Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre; Raymond, comte de Toulouse; Bohémond et Tancrède, princes des Normands de la Pouille et de la Sicile. L'empereur Alexis s'efforçait de déguiser ses craintes : il n'eut rien de plus pressé que de faciliter le passage du Bosphore à une armée dont la présence seule était une menace et dont la magnificence de Constantinople excitait l'admiration. Le mauvais vouloir d'Alexis se manifesta bientôt d'une manière non équivoque. Après des efforts inouïs, les croisés étaient sur le point d'emporter Nicée, lorsqu'ils virent flotter sur les remparts de cette ville le drapeau de l'empire. Les croisés ne tardèrent [redacted]

vit de merveilleuses chos infidèles, les uns, et c'ét heureux, étaient décapi percés de flèches ou contra du haut des tours ; d'autre longuement torturés ou l feu. On voyait par les rue de la ville des monceaux mains et de pieds. Homm marchaient au milieu d Mais tout cela n'était que auprès de ce que je pourrai Venons au temple de Sal avaient coutume de célébr et leurs solennités. Si je r fut fait en cet endroit, or me croire. Il me suffira dans le temple et sous le Salomon on chevauchait jusqu'aux genoux, jusqu' chevaux. »

La fondation du royau salem n'offrait que peu d durée au milieu de popu la haine était sans cesse r fanatisme; mais elle eut sensible sur la politique et l'Occident. D'un côté, ell Europe les développement monarchique, et de l'aut tribua à répandre dans le manoirs la culture et la ci Grecs. Enfin le nom de F senta en Asie l'idée et la pu tiennes, et prit, pour ne pl le premier rang dans toute [redacted]

oli et Ascalon, à laquelle con- ; puissamment les flottes de e Gênes, de Pise, et même de ɪt de Norvége, les pèlerins t possédèrent toute la côte, de- deron jusqu'aux frontières de Le prince d'Antioche rejeta la e du roi de Jérusalem; mais ı d'Édesse et de Tripoli se re- : pour ses vassaux. Les Latins : leur royaume au delà de e, et les mahométans ne con- de leurs conquêtes en Syrie atre villes d'Hems, de Hamah, de Damas. Les lois, le lan- mœurs et les titres de la na- çaise et de l'Église latine fu- tés dans ces colonies d'outre- n la jurisprudence féodale, paux États et les baronies su- s passèrent aux héritiers mâles s; mais le luxe et le climat de antirent la race mélangée et des premiers conquérants; le nouveaux croisés d'Europe événement incertain, et sur ne pouvait compter. Le nom- ssaux tenus au service militaire t à six cent soixante-six cheva- pouvaient espérer le secours de s en plus sous la bannière du Tripoli. Chaque chevalier mar- ombat accompagné de quatre u archers à cheval; les églises lles fournissaient cinq mille t quinze sergents, probable- soldats d'infanterie, et la to- forces régulières du royaume t pas le nombre de onze mille : faible défense contre les trou- nbrables des Turcs ou des Sar- lais la sûreté de Jérusalem se rincipalement sur les chevaliers tal, de Saint-Jean et du temple on, sur cette étrange associa- vie monastique et de la vie mi- t qui résumait assez fidèlement traits caractérisques de la vie a fleur de la noblesse d'Europe porter la croix et à prononcer le ces ordres respectables dont ne et la valeur ne se sont pas ı, et la donation de vingt-huit nes ou manoirs, dont ils furent ment enrichis, les mit en état ir des troupes régulières de cavalerie et d'infanterie pour la défense de la Palestine. L'austérité du couvent ne tarda pas à se perdre dans l'exercice des armes. L'avarice, l'orgueil, la corruption de ces moines militaires scandalisèrent bientôt le monde chrétien; leurs prétentions d'immunité et de juridiction troublèrent l'harmonie de l'Église et de l'État, et la jalousie de leur émulation menaçait continuellement la tranquillité publique. Mais, dans le fort de leurs désordres, les chevaliers de l'Hôpital et du Temple conservèrent leur caractère de dévouement religieux et d'intrépidité. Ils négligeaient de vivre suivant les lois du Christ; mais il étaient toujours prêts à mourir pour son service; et cette institution transporta du saint sépulcre dans l'île de Malte l'esprit de la chevalerie, cause et effet des croisades (1). »

Le climat de l'Orient agit sur la constitution physique et par suite sur les mœurs des Occidentaux comme un dissolvant dont l'effet est aussi prompt qu'infaillible. Il semble que les lois de la nature y soient empreintes d'un fatalisme qui passe des institutions dans la vie individuelle. La fréquence des épidémies, contre lesquelles l'art n'a que des ressources impuissantes, fatigue l'énergie et façonne l'âme à une résignation apathique, qui lui montre dans les voluptés sensuelles l'attrait d'un larcin fait à l'avenir. Le courage des Turcs se manifeste sous une influence analogue. Ils marchent au combat avec la certitude que l'heure de la victoire est écrite au livre de la destinée; vaincus, ils ont le mérite du martyre; vainqueurs, ils se regardent comme les instruments d'un saint triomphe.

CHAPITRE XX.

DEUXIÈME CROISADE.

La seconde croisade trouva les Grecs plus disposés à profiter pour eux-mêmes des secours des Latins qu'à favoriser la cause de l'Église. Pour cette fois, deux puissants monarques, Conrad III, empereur d'Allemagne, et Louis VII, roi

(1) Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. II, p. 364 et suiv., de la traduction française de M. Guizot.

de France, se mirent à la tête de l'expédition. La route des Allemands était toute tracée. Ils passèrent le Danube à Ratisbonne, traversèrent la Hongrie, les deux Pannonies, le pays des Bulgares, la Thrace; puis, après s'être arrêtés à Philippopolis et à Andrinople, où l'empereur Manuel les accueillit avec une feinte bienveillance, ils arrivèrent à Constantinople et passèrent en Asie. Là, trompés par leurs guides auxquels Manuel avait donné la mission de les égarer, ils virent leur armée se fondre au milieu de déserts arides et de combats continuels où le nombre et le courage étaient inutiles. L'expédition des Français eut une issue presque aussi malheureuse. Ils côtoyèrent l'Asie Mineure pour être à portée de leur flotte; mais la longueur de la route ne tarda pas à les décourager. Les barons arrivèrent seuls à Antioche, laissant la multitude qui les avait suivis à la merci des infidèles. Les deux souverains se retrouvèrent à Jérusalem, où Conrad s'était rendu comme pèlerin; ils se concertèrent pour délivrer Damas; mais leur rivalité fit avorter ce projet, et ils reprirent le chemin de l'Europe, laissant les Sarrasins dans la persuasion que l'Asie était le tombeau des armées des Latins. Si la troisième croisade ne peut être comparée aux deux premières pour le zèle et la ferveur religieuse, elle se distingue entre toutes par le caractère des princes qui la conduisaient. Les affaires des Latins se trouvaient dans un état presque

huit ans, oublia ses démêlés avec Henri le Lion, et prit la croix. Richard d'Angleterre et Philippe de France suivirent son exemple; et les chrétiens de Tyr, reprenant courage, allèrent mettre le siége devant Saint-Jean d'Acre.

Cependant Frédéric s'avançait vers l'Orient à la tête d'une armée puissante. Fidèle à la politique de ses prédécesseurs, Isaac l'Ange ne négligeait rien pour entraver la marche des croisés. Il commence par contester au vieux monarque le titre d'empereur, et refuse de le laisser passer, à moins qu'il ne donne des otages. Frédéric se fraye un passage les armes à la main, emporte la ville d'Iconium, passe le mont Taurus, et perd la vie comme Alexandre pour s'être baigné dans le même fleuve. Frédéric de Souabe, son fils, fut emporté par la peste au siége de Ptolémaïs. Ce ne fut qu'au printemps de la seconde année que les flottes de France et d'Angleterre parurent en vue de la ville assiégée.

Il y a six siècles et demi que les bannières de ces deux puissances rivales se réunirent dans les plaines d'Orient. Alors Constantinople était hostile, et le but des puissances occidentales était l'abaissement du Croissant. De nos jours, le même théâtre s'ouvre à une lutte toute politique. La lutte est entre la croix latine et la croix grecque. L'Église anglicane, n'étant sympathique qu'à elle-même, apporte dans la lutte des intérêts de prépondérance et de commerce. Les Turcs profitent avec étonnement d'un

guerre. Son héroïsme a laissé
n terrible souvenir. En Syrie,
prononçaient son nom pour
rs enfants; et, si un cheval
écart, le cavalier le gourman-
nt : « Aurais-tu aperçu le roi

ura de Jaffa et de Césarée
a aux débris du royaume de
mais Ascalon ne lui livra
ines. Il était sur le point de
Jérusalem, quand la jalousie
s de prudence détacha de lui
gnons, à l'instant même ou
ait trop épuisé pour lui dis-
iomphe. Henri VI retint in-
en captivité le héros qui avait
eur des Sarrasins; et la troi-
ade n'eut d'autre effet impor-
relever en Asie la réputation
ire des Francs, et de justifier,
de Constantinople, toutes
que les expéditions des La-
nt inspirées aux empereurs

s fondés en Orient par les
èrent tour à tour entre les
Latins et des Turcs, pour
itivement au pouvoir de ces
e royaume de Jérusalem, qui
la Palestine avec les villes
de Tyr et de Ptolémaïs, eut
er roi Guy de Lusignan; le
lesse, conquis dans l'origine
n, frère de Godefroy de Bouil-
tint à plusieurs princes fran-
'en 1144 où l'atabeg Zenghi
maître; la principauté d'An-
ba en partage à Boémond,
Tarente, dont les héritiers
nts y réunirent le comté de
i avait été fondé par Raymond,
Toulouse. Les mameluks les
nt d'Antioche en 1268 et de
1289. Enfin, le royaume de
e Richard Cœur de Lion en-
recs, fut cédé par ce prince à
signan, dont la postérité regna
jusqu'en 1487, epoque où
assa sous la domination des

ès des premières croisades
cessairement en faire recher-
ise. L'expérience avait cruel-
uvé que les échecs des Latins
ent être attribués ni à leur
faiblesse numérique ni à leur infériorité comme force militaire. Malgré le courage fanatique des Turcs, ce qu'il y avait de plus difficile en Orient pour une armée chrétienne, c'était, non de vaincre, mais de subsister. Il était donc de la plus haute importance d'avoir comme point d'appui entre l'Asie et l'Europe une ville riche et dont les ressources fussent à la disposition des Latins, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Cette ville était et ne pouvait être que Constantinople, passage nécessaire pour ceux qui arrivaient d'Europe par la Hongrie, et entrepôt des produits du bassin du Danube et de ses nombreux affluents. Tous ces éléments de succès avaient été paralysés par le mauvais vouloir des Grecs, ce qui attira justement sur eux la catastrophe qu'ils voulaient écarter.

CHAPITRE XXII.

QUATRIÈME CROISADE.

La quatrième croisade fut prêchée par Foulque de Neuilly, sous les auspices du pape Innocent III; les comtes de Flandre et de Champagne, Eudes, duc de Bourgogne, et Boniface, marquis de Monferrat, se croisèrent. Six barons, parmi lesquels étaient Geoffroi de Villehardoin, furent députés à Venise pour obtenir de cette république des vaisseaux de transport. Ces derniers, maîtres de la mer, ne refusèrent pas leur flotte; mais ils exigèrent pour prix de leur concours une somme d'environ quatre millions. Les chevaliers, après avoir réuni toutes leurs ressources et vendu leurs joyaux et leur argenterie, se trouvaient encore bien loin de pouvoir atteindre ce chiffre : on les tint quittes du reste à condition qu'ils assureraient à Venise la possession de Zara, place importante de la Dalmatie. Pendant que les croisés pressaient le siége de cette ville, un jeune prince grec vint les supplier d'aller replacer sur le trône Isaac l'Ange dépossédé par un usurpateur. Alexis fit valoir à leurs yeux tout l'avantage qu'ils tireraient de l'occupation de Constantinople; et il appuya ces raisons, déjà si plausibles, de l'offre d'une grosse somme d'argent. Quant aux Vénitiens, rien ne pouvait leur être plus agréable qu'une proposition dont l'heureuse issue devait

ouvrir à leur commerce le Bosphore, la mer Noire, tout l'orient de l'Europe et les mers occidentales de l'Asie.

Quand les Français, portés sur les flottes de Venise, arrivèrent en vue de Constantinople, la grandeur de l'entreprise fit battre le cœur aux plus hardis. Soixante mille cavaliers déployés sur le rivage les attendaient. On s'attendait à une sérieuse résistance. Les chevaliers débarquèrent tout armés, et prêts à monter à cheval. Les Grecs, qui avaient compté faire peur et non combattre, se débandèrent, et dans cette confusion, dont les Vénitiens tirèrent habilement parti, la ville fut prise aussitôt qu'attaquée.

Isaac l'Ange passa de son cachot sur le trône. Il s'agissait pour lui de se débarrasser au plus tôt de ses libérateurs; il surchargea le peuple d'impôts pour acquitter les promesses d'Alexis, de sorte qu'on en vint bientôt à regretter l'usurpateur. Les croisés, qui redoutaient quelque perfidie, se payaient de leurs propres mains et se livraient aux dernières violences. Murzouffle, prince de la famille impériale, crut l'occasion favorable; il s'empara du pouvoir, et les Latins se virent obligés de recommencer le siége de la ville, qu'ils reprirent et dont ils dévastèrent une partie. Murzouffle fut précipité du haut d'une tour. Il était facile de prévoir le sort de la nouvelle conquête; elle dut passer sous la domination des Latins. Baudoin eut le titre d'empereur, et les Vénitiens obtin-

faiblesse, qu'ils se virent réduits à vendre le plomb de leurs palais et à se chauffer avec les poutres dorées de leurs résidences. Ce qu'une république avait fait, une autre république le défit par esprit de rivalité : les Grecs de Nicée rentrèrent à Constantinople, sous Michel Paléologue, à l'aide des Génois, cinquante-neuf ans après la chute de Murzouffle.

Au reste ces provinces, jadis florissantes, ces villes qui avaient tenu le premier rang dans la période de la civilisation antique, perdaient peu à changer de maîtres. La plupart de ceux qui s'en étaient adjugé la possession au moment du premier partage n'en connaissaient pas même la position géographique; plusieurs avaient été gagnées aux dés, puis partagées, troquées ou vendues comme objets faisant partie du butin. Les Vénitiens, plus éclairés, échelonnèrent leurs possessions de manière à doubler les ressources de leur marine et de leur négoce. Ils s'étaient fait céder Lazi, au fond du Pont-Euxin, sur la côte de l'Asie Mineure; Nicopolis, dans le bassin de la Propontide; au nord, Héraclée, Ægos-Potamos et Radosto; sur la côte méridionale, Nicomédie; Gallipoli à l'extrémité du détroit de l'Hellespont; sur l'Hèbre de Thrace, Adrianopolis, aujourd'hui Andrinople; deux places dans l'île d'Eubée, Oréos et Caristos, et, outre les îles de l'Archipel et les ports dont nous avons déjà parlé, Patras dans le détroit qui sépare le golfe de Corinthe de la mer



gtemps essayé des voies de la
a, excommunia Frédéric, qui
se justifier aux yeux de l'Eu-
artit enfin pour la terre sainte,
ıdre que le Vatican levât l'in-
ais les rigueurs de l'Église le
partout; et le patriarche de Jé-
déclara soumises à l'interdit
terres où paraîtrait le rebelle.
ds maîtres du Temple et de
n refusèrent de servir sous ses
t Frédéric dut consentir à ce
s son propre camp, tout se fît
lât, non en son nom, mais au
Dieu et de la république chré-
: fut au milieu de ces difficultés
pereur noua des négociations
oudan d'Égypte, alors maître
lem. Les musulmans avaient
: en grande vénération, tout
ı que les chrétiens; mais les
icrés à la possession desquels
les uns et les autres n'étaient
ıêmes. Les Sarrasins ne vou-
s renoncer au temple que les
ent construit sur les ruines de
Salomon, et qui avait été une
ns du prophete, dans la vision
it vu transporté dans les régions
Les Latins combattaient pour
sion du saint sépulcre et de
âtie sur le tombeau de Jésus-
ıns s'arrêter à ce que la pré-
musulmans et de fidèles dans
ause et témoin de tant de luttes
s pouvait avoir de périlleux
ıge, on en vint à un accommo-
Frédéric proposa de laisser le
ous la garde des mahométans,
on que le soudan lui rendrait
le la ville et une partie de son
. Toutefois, il réserva aux pè-
faculté de visiter aussi le tem-
rvu qu'ils ne s'y permissent
te qui blessât la croyance des
s de l'islamisme; et, de leur
musulmans eurent le droit de
Jérusalem, aux mêmes con-
Cette transaction, d'une modé-
resque philosophique, eût été
ine d'une paix solide, si l'esprit
que et les intérêts politiques
ssent laissé un caractère provi-

ille de Jérusalem ayant été li-
en effet, par le soudan aux of-
« ficiers de Frédéric, celui-ci, à la tête
« de ses troupes, y fit son entrée comme
« dans la capitale de son nouveau royau-
« me. Mais le patriarche, qui l'avait
« devancé, avait déjà soumis à l'inter-
« dit cette ville et l'église elle-même du
« saint sépulcre, comme profanées par
« la présence d'un excommunié. Aucun
« prêtre ne voulait y célébrer la messe,
« et Frédéric, qui devait y recevoir la
« couronne de son royaume de Jérusa-
« lem, fut obligé de la prendre de ses
« propres mains sur l'autel, pour la
« placer sur sa tête.

« Grégoire IX, instruit de ces traités,
« écrivit à tous les princes de l'Europe
« pour les informer de son entière dés-
« approbation; il appelait une pareille
« paix *un forfait exécrable, qui inspi-*
« *rait l'horreur avec l'étonnement.*
« Mais Frédéric, qui suivait de près, à
« la tête de son armée, les lettres par
« lesquelles il avait annoncé le recou-
« vrement de Jérusalem, contraignit
« bientôt le pape à changer de lan-
« gage (1). »

La France, qui avait donné l'impulsion aux premières croisades, supporta seule le poids des dernières. Échappé d'une maladie grave, saint Louis fit vœu de délivrer le saint sépulcre. Cette fois la flotte partit d'Aigues-Mortes et de Marseille, et, après avoir relâché en Chypre, cingla vers Damiette, qui fut emportée. La bataille de Mansourah, donnée avec des troupes épuisées par la famine et la peste, eut une issue fatale. Malgré la magnanimité du roi et le courage de ses guerriers, les Égyptiens eurent l'avantage; et, comme les vaincus étaient dans l'impossibilité de regagner Damiette, saint Louis et les siens furent faits prisonniers. Respecté même de ses ennemis, il fut mis à une énorme rançon, et passa quelques années en Palestine comme simple chevalier, avant de rentrer en France; mais sa destinée était de clore, par une mort sainte, cette grande époque des croisades, qui accéléra la chute de l'empire grec et creusa une limite profonde entre l'Asie musulmane et la civilisation de l'Europe.

(1) Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. II, p. 447 et suiv.

CHAPITRE XXIV.

INFLUENCE DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE SUR LES PROVINCES SLAVES.

Tandis que les nombreuses peuplades d'origine slave, ou formées d'un mélange où l'élément slave dominait, suivaient, les unes la fortune des Russes, les autres celle des Polonais, l'Allemagne se glissait, pour ainsi dire, entre les deux partis, et tendait à absorber, une à une, les possessions que la conformité d'origine, de religion et d'intérêts semblait devoir rattacher aux destinées polonaises. En 1109, l'empereur Henri V, aidé par l'ambitieux Sbigniew, bâtard de Boleslas III, attaqua et couvrit de ses armées tout le territoire qui s'étend de la Vistule à l'Oder. Boleslas repoussa courageusement cette agression injuste, et fit essuyer une défaite sanglante aux Allemands dans les champs de Hundsfelt. Henri se tira de ce mauvais pas par une double alliance. Le partage de la Pologne en duchés, après la mort de ce prince, fut le signal de guerres fraternelles qui déchirèrent l'État, et entraînèrent l'abandon de la Silésie. Vers la même époque, la fondation de l'ordre des chevaliers Teutoniques ou Porte-glaive, qui s'étaient donné la mission de convertir les païens du Nord, ferma aux Polonais les chemins de la Baltique, ce qui les mit, pour l'industrie et le commerce, à la merci des Juifs et des étrangers.

La fondation de l'ordre Teutonique, [redacted]

teur, un conseil et un contre-poids de l'autorité royale, attira bientôt à elle les prérogatives du chef de l'État, et prépara les voies à l'anarchie. Leszek le Blanc céda à Coloman, fils du roi de Hongrie, des droits exclusifs sur la Gallicie, et donna à son frère Conrad le duché de Mazovie qu'inquiétaient les Prussiens idolâtres. Conrad appela à son secours les chevaliers Teutoniques, leur concéda des terres qu'ils s'engageaient à restituer à la fin de la guerre, sauf à conserver pour eux la moitié des pays qu'ils auraient conquis. Telle est l'origine de cette puissance prussienne qui, plus tard, fut la première à proposer le partage de l'État qui l'avait accueillie. Peu de temps après, Sviatopolk, gouverneur de Poméranie, tue de sa main le débonnaire Leszek, et fonde une principauté qui échappe à la suzeraineté de la Pologne.

A toutes ces causes d'affaiblissement il faut ajouter l'introduction des lois allemandes, qui s'établirent dans le royaume sous le nom de lois de Magdebourg. Le nombre des colons allemands, qui contribuèrent puissamment à rendre le pays florissant par l'agriculture et l'industrie, était devenu si considérable, qu'ils réclamèrent et obtinrent le droit d'avoir leur juridiction propre. Cette mesure indique à elle seule combien les lois du royaume étaient vicieuses ou mal exécutées.

CHAPITRE XXV.

[redacted]

phyte, chargé de cette mission, r le front du prince Slave la e impériale, et le proclama césar le Russie.

onseils que Vladimir donna à lorsqu'il sentit sa fin prochaine preints d'un esprit de sagesse et : que l'époque rend surtout re- ble. Cependant tous ses actes pas à l'abri de reproche. Les avaient donné plus d'une fois e de la cruauté et de la perfidie; n'était pas une raison pour que l prince violât le droit des gens personne de leurs ambassadeurs. e de Mstislaf vit renaître les s des princes apanagés; il eut fermeté pour réprimer ces dé- au milieu de ses guerres contre manieus et les Polovtsi; mais, rt, tout retombe dans la confu- Novogorod, fatiguée de l'ambi- bulente de ses princes, secoue le Kief, et se donne des institu- publicaines. Ainsi la même ville it appelé les Variagues est la e à établir sur cette terre de le un gouvernement électif fondé institutions libres. Elle garda ips son indépendance et sa ur, et prit rang parmi les villes ues.

CHAPITRE XXVI.

FONDATION DE MOSCOU.

egnes se succédèrent au milieu erres et des trahisons; sous Isiaslaf, il est fait mention pour ière fois de Moscou. Les annalistes ent que cette ville fut fondée par s, souverain de Vladimir (1147). ice, arrivé sur les bords de la , dans les terres d'un boyard Étienne Koutchko, le fit dé- a la suite d'une querelle, ce qui cha pas la fille de ce dernier ier André, fils de Georges. Mos- leva sur l'emplacement de cette ce, et porta longtemps le nom utchkovo. C'est a Georges ou surnommé Dolgorouki (Longue- qu'on attribue sa fondation. ladimir prit avant cette ville tance d'une capitale, et Kief dé- u à peu de son rang. Rien ne montre d'une manière plus frappante les efforts que fait la Russie pour se constituer définitivement que ses tâtonnements continuels pour fixer le siége de l'empire : en moins de trois siècles, on voit Novogorod, Kief et Vladimir choisies successivement pour résidence des grands princes. Moscou doit garder plus longtemps la suprématie, parce qu'elle se trouve au centre de la population russo-slave, Pétersbourg, malgré sa magnificence, ne pouvant être considérée que comme une forteresse destinée à commander les trois golfes dont les glaces et les rochers défendent les approches du Nord.

A cette époque, le christianisme ne réagissait que faiblement sur la grossièreté des mœurs : ainsi lorsque Vladimirko, prince de Galitch, après avoir vainement tenté de déposséder Ysiaslaf, ne dut son salut qu'à la clémence de Géisa, roi de Hongrie et allié du grand prince, il ne se fit aucun scrupule de violer ses serments, et comme on lui reprochait ce manque de foi, quoiqu'il eût juré sur la croix, il se contenta de répondre : Elle était si petite!

Tandis que Rostislaf régnait à Kief, André, prince de Vladimir, ravagea le pays des Bulgares, et réduisit en cendres plusieurs de leurs villes. L'activité des Russo-Slaves rayonnait au loin, et, quoique ces expéditions ne se rattachassent à aucun plan, à aucun système arrêté, elles n'en donnaient pas moins une haute idée de leurs forces, et laissaient partout des traces que retrouva leur politique, lorsque le lien du despotisme eut réuni sous une même volonté toutes ces tendances hostiles et divergentes. Les empereurs grecs les craignaient et les ménageaient : Manuel, dans la guerre que leur fit Étienne III, roi de Hongrie, fut puissamment secouru par Rostislaf, prince dévot que les papes gouvernaient à leur gré.

Mstislaf occupait le trône de Kief, et André régnait à Vladimir. Le premier assembla tous les princes alliés pour accabler de concert les Polovtsi qui occupaient les bords du Dniepr et gênaient le commerce des Russes : ils battirent l'ennemi et revinrent chargés de butin. Les chefs se plaignirent de ce que Mstis-

laf s'était attribué une part trop considérable, et la discorde se mit entre eux. D'autres causes envenimèrent encore la querelle; le prince de Kief, brusquement attaqué et vaincu, vit sa capitale au pillage. Pendant trois jours, les maisons, les monastères, les églises furent dépouillés par la rapacité de ces bandes victorieuses; et depuis ce désastre, la puissance de cette ville, que les Orientaux appelaient la seconde Bysance, ne fit que décroître. André la céda à Gleb, son frère, ce qui assura le premier rang à Vladimir.

La grande principauté comprenait alors (1169) les gouvernements actuels d'Yaroslavl, de Kostroma, de Vladimir et de Moscou, une partie de ceux de Novogorod, de Toula et de Kalouga; elle avait sous sa dépendance les principautés de Kief, de Riazan, de Mourom, de Smolensk et de Polotsk; mais Novogorod, de même que les princes de Galitch et de Tchernigof, avaient conservé leur indépendance. Il n'entre pas dans notre cadre de suivre toutes les révolutions qui continuèrent à se produire en Russie: nous nous bornerons à présenter les phases principales de l'agrandissement de sa puissance, pour expliquer l'influence qu'elle exerce sur les provinces Danubiennes et ses efforts constants pour s'emparer des détroits de la mer Noire, seul débouché de ses provinces méridionales, les plus fertiles de l'empire. Certes, le cabinet de Pé- [redacted]

les Danois fondent Revel et étendent leurs conquêtes en Esthonie; les Lithuaniens font trembler leurs anciens maitres; les Polonais et les Russes s'épuisent en luttes intestines; partout le vice des institutions arme des prétentions rivales, et rend les victoires stériles. Tandis que les Etats slaves, au milieu de cette confusion, s'ouvraient cependant aux influences civilisatrices, une invasion formidable allait décider du sort de la Russie, passer le niveau du despotisme asiatique sur tous ces trônes chancelants, et isoler la Pologne, en la laissant à la merci de l'Allemagne.

CHAPITRE XXVII.

TARTARES.

« Dans la Tartarie chinoise, et au « sud du gouvernement d'Irkoutsk, er« raient des hordes de Mongols, de « même origine que les Turcs d'Orient. « Vers la moitie du douzième siècle, « ce peuple devint puissant par ses con« quêtes. Le khan Bagadour laissa « son jeune fils Temoutchin à la tête « de quarante mille familles. Après « s'être signalé par des victoires et « d'atroces cruautés, il se déclare in« dépendant des Tartares; et, de gré « ou de force, il soumet les chefs des « autres hordes. Il campait à la tête de « son armée sur les bords du fleuve « Amour, lorsqu'un ermite vint lui « promettre l'empire du monde, au nom [redacted]

s, demeurés seuls, succom-
Bientôt les Mongols pour-
: les Polovtsi jusqu'à la mer
où tout dut plier sous leur
et leur valeur. Une grande
le de Polovtsi se refugièrent
t répandirent la nouvelle de
des Mongols. Les princes
ésolurent de s'opposer à ce
Déjà leur armée était à Za-
à l'île des Variègues sur le
lorsqu'arrivèrent dix ambas-
tartares pour annoncer qu'ils
laient qu'aux seuls Polovtsi.
oyés sont massacrés et les
se préparent à la guerre.
russe remporta d'abord quel-
ntages; mais, dans une ac-
érale, les Polovtsi plièrent et
e désordre dans les rangs des
alliés. A peine la dixième
leurs troupes put-elle échap-
désastre. Mstislaf se retira
h, et Vladimir, prince de
k, se réfugia à Kief. Un autre
, fils de Roman, paya de sa vie
longue résistance. Les prin-
a Russie méridionale avaient
é du secours au grand prince
; mais son neveu Vassilko
onheur d'arriver trop tard.
ud de la Russie, dévasté par
ares, était dans la conster-
lorsque les Tartares, las de
ne trouvant plus de résis-
e détournèrent tout à coup
ient. Genghis-Khan vint au-
le ses généraux victorieux,
a contre le roi de Tangut ».
e conquérant s'était-il éloigné,
nion se mit entre les princes.
était déchirée par les factions;
passait tour à tour de l'al-
Hongrois à celle des Polo-
Russes. Les princes allaient
avage jusque dans la Carélie
nde, et semblaient vouloir
force de violences, le système
tion des Tartares. La famine
r ces malheureuses provinces,
gols reparurent.
is-Khan était mort en 1227,
pour héritier Octaï, son fils
prince, après avoir conquis

« les provinces septentrionales de la « Chine, et détruit l'empire des Niu- « Tché, envoya son neveu Bâti pour « soumettre les pays situés au nord de « la mer Caspienne. A la nouvelle de « cette invasion, les Bulgares s'étaient « retirés précipitamment. Trois ans « après, le chef tartare paraît sur les « bords du Volga, et, en 1237, il li- « vre aux flammes la *grande ville*, ca- « pitale des Bulgares : puis, se frayant « un chemin à travers d'épaisses fo- « rêts, il pénètre dans la principauté de « Riazan, et fait sommer les Russes de « lui livrer la dixième partie de leurs « biens : Quand nous aurons tous mordu « la poussière, répondirent les princes, « vous pourrez les prendre en entier. « Georges rejeta les mêmes proposi- « tions; et, trop confiant dans ses « forces, il résolut de punir à lui seul « ces audacieux étrangers. Bâti marche « sur Riazan, ruinant sur son passage « des villes florissantes dont il exter- « mine la population. Après six jours « de siége, la ville est emportée, et le « prince Georges est massacré avec sa « famille et tous les habitants.

« A Colomna, Bâti rencontre Vsévolod, « fils de Georges, qui réuni à Roman, « livre et perd une bataille décisive; « après ce nouveau succès, il brûle « Moscou, et fait prisonnier Vladimir, « second fils de Georges. Le grand « prince sort enfin de sa capitale qu'il « laisse sous la défense de ses deux fils « Vsévolod et Mstislaf, et se retire avec « sa petite armée pour attendre l'arrivée « de ses frères. Le chef tartare ne tarda « pas à paraître devant les murs de « Vladimir, et envoya un fort détache- « ment vers Souzdal qui se rendit « sans résistance et dont la population « fut massacrée. Les Vladimiriens, en « voyant les préparatifs du siége, re- « connurent que leur perte était inévi- « table. Vsévolod, les princes, les « boïards et les principaux citoyens re- « çurent solennellement la tonsure mo- « nacale pour consacrer à Dieu les der- « niers jours de leur vie. Enfin l'assaut « commence, et l'ennemi pénètre dans « la ville. Vsévolod et Rostislaf tom- « bent au milieu des rangs ennemis; « tout ce qui résiste périt par le fer; « tout ce qui échappe aux flammes de-

ire de Russie chopin.)

« vient la proie du vainqueur. Pendant « l'espace de trois semaines, les Tartares prirent, sans compter les bourgs « et les villages, quatorze villes de la « grande principauté, égorgeant tous « les habitants ou les traînant en esclavage. Georges, qui campait sur les « bords de la Site, marche enfin à la « rencontre de l'ennemi, mais il succombe à son tour et Vassilko tombe « entre les mains du vainqueur, qui, « blessé de la fierté de ses réponses, « le fait mettre en pièces par ses soldats. Les nombreuses hordes des « Tartares se portèrent précipitamment « sur Novogorod; après avoir pris Tver, « elles mirent le siége devant Tarjek. « Cette ville ruinée, Bâti rétrograde, « arrêté dans sa marche par des marécages; il se porte sur Kozelsk dans « le gouvernement de Kalouga; cette « place, après une résistance d'un mois, « eut le sort des autres villes. Rassasié « de carnage, Bâti se retira sur le « Don. »

Ce qui caractérisait l'invasion des Mongols, c'était l'esprit de suite qui présidait à toutes leurs opérations militaires. L'organisation de leurs armées, la distribution de leurs forces, les alliances qu'ils savaient se ménager ou qu'imposait la terreur de leur nom, tout révèle un système où la guerre n'était que l'instrument d'une politique pleine de prévoyance et d'astuce. Les Slaves ne tardèrent pas à en faire l'expérience. D'abord, ils ne regardèrent leurs défaites

viens, et se rend maître de Mou de Gorokhovetz. De là il se diri la Russie méridionale. Périasl ruinée; Tchernigof, après une reuse résistance, est livrée aux fl L'avide Mongol convoitait les ri de Kief. Mangou, petit-fils de G Khan, fut envoyé pour exami moyens de défense de cette vill l'aspect le frappa d'admiration proposer aux habitants de se r mais les Kiéviens massacrèrent putés. Ce trône si menacé, et fuite de Michel laissait vacant, l'ambition de Rostislaf; mais D prévient et le fait arrêter. Le pr Galitch, mesurant le danger, l Dmitri le soin de défendre Ki court demander du secours au Hongrie. Mais les Tartares s'emp de donner l'assaut. Après deu d'une lutte terrible, les Kiéviens vaincus, et la ville n'offrit bientô amas de décombres. Temples, ments, tombeaux, tout fut détru historiens russes rapportent que appréciateur du courage dont avait fait preuve, lui laissa la vi accorda sa confiance; ils ajout ce fut grâce à ses conseils que de la horde victorieuse, après s'é paré de Vladimir, de Galitch, grand nombre de villes de la Rus ridionale, prit la résolution de les Karpathes pour attaquer la grie.



peuple; car il amenait avec
quarante mille familles aux-
aient journellement se joindre
bris échappés à la fureur des
Ces réfugiés représentèrent
Béla qu'il ne fallait rien né-
r repousser le péril qui les
Enfin, le roi, informé de la
Bâti, visita les frontières du
fia les passages et y plaça des
mais les Hongrois regar-
précautions comme inutiles,
ient que les Cumains exagé-
lessein le danger. L'événe-
s justifia que trop complète-
5 mars 1241, Bâti n'était plus
emi-marche de Pesth. Deux
s, les Hongrois attaquèrent
s et essuyèrent une défaite
Ces derniers s'étaient fait pré-
quarante mille ouvriers, em-
planir les obstacles naturels
s montueux et coupé de lacs
s, opposait à la marche d'une
s Hongrois aimèrent mieux
la trahison qu'à leur propre
ésastre qui les frappait. In-
un prisonnier que plusieurs
s'étaient vus forcés de com-
s les rangs des Tartares, ils
que Kuthen avait appelé les
Hongrie, et le malheureux
éré avec ceux qui l'entou-
tte injustice irrita leurs com-
la Cumanie se souleva; et
sion vint en aide aux Tartares
nt cent mille Hongrois sur
du Theiss. Pendant trois ans
rent la Hongrie, la Transyl-
Bulgarie, et toute la région du
l'occupent aujourd'hui les Va-
les Moldaves. Les villes de
t de Moramos, situées dans
gnes durent à cette circons-
chapper au joug des oppres-
e tous côtés les vaincus accou-
ur y chercher un refuge. Leur
ne suffisant point à ce surcroît
ition, elle se répandit dans la
et ajouta d'autres éléments
au mélange des races roma-
cause religieuse contribua à
cette migration. Ces Valaques
nt le rit grec, tandis que les
reconnaissaient la suprématie
latine. Déjà, en 1234, le pape
Grégoire IX écrivait au roi Béla, pour l'engager à forcer les Valaques schismatiques à entrer dans le giron du catholicisme (1). Ce furent tous ces mo-

(1) La correspondance des papes renferme souvent des détails précieux pour l'histoire de ces provinces, où les annalistes de l'époque ont laissé régner tant d'incertitude; nous citerons les lettres suivantes :

Innocentii P. IV. ad Regem Russiæ. (In tutelam Divi Petri et Romani Pontificis suscipitur). Regi Russiæ Illustri Innocentius Episcopus servus servorum Dei.

Cum te ac Regnum tuum, utpote plantationem novellam, proponamus prosequi speciali prerogativa gratiæ et favoris, votis tuis libenter annuimus, et petitiones tuas quantum cum Deo possumus favorabiliter exaudimus. Tuis itaque supplicationibus inclinati, personam tuam et Regnum prædictum sub beati Petri et nostra protectione suscipimus, et præsentis scripti patrocinio communimus. Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostræ protectionis infringere, vel ei usu temerario contraire. Si quis autem hoc attemplare præsumpserit, indignationem Dei omnipotentis, beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, et nostram se noverit incursurum. Datum Lugduni, V Nonas Maij anno tertio. (1246).

Innocentii P. IV. ad Regem Russiæ. (De religiosis apud eum perpetuo mansuris). Regi Russiæ illustri. Innocentius episcopus servus servorum Dei.

Cupientes tuis votis annuere, ac volentes in omnibus quantum cum Deo possumus tuæ satisfacere voluntati, dilectos filios fratres Alexium et..... socium ejus, qui cum ipso fuit in Bohemia, ordinis Prædicatorum, tibi ad morandum tecum duximus concedendos, committentes eis auctoritate præfata eamdem auctoritatem quam habent ei qui sunt ad Tartaros destinati. Datum Lugduni, V Nonas Maij. Anno tertio. (1246)..... Ces deux lettres sont adressées à Daniel prince de Galitch ou de Galicie.

Innocentii P. IV. ad Joannem Regem Russiæ. Ad Ecclesiæ unitatem redire satagentis, ut benigne suscipiat Legatum Apostolicum, eique contra Tartaros consilium et auxilium impendat. Joanni illustri Regi Russiæ Innocentius episcopus, servus servorum Dei.

Cum is qui secundum suæ omnipotentiam majestatis nec loco potest nec tempore comprehendi, utpote incircumscribilis, et immensus, stabilis manens, dat cuncta moveri, faciat spiritus suos angelos, et ministros, cœlorumque altitudine inclinata carnem assumens humanam, pro eo quod deliciæ suæ sunt esse cum filiis hominum, discipulos quos elegerat, in mundum destinaverit universum, ut omni prædicarent Evangelium creaturæ, suo

tifs qui déterminèrent les habitants de Fogaras à s'expatrier : la Valachie, dévastée par les Tartares, était alors presque déserte, à l'exception du banat de Craïova qui pendant longtem été le séjour des Templiers, du expéditions des croisés dans l sainte. Cette migration des V s'accomplit, en 1241, sous la de leur prince Rodolphe le Noi

CHAPITRE XXX.

Les tartares sur le Dan

En Moldavie', les tribus étaient constamment inquiétées Tartares Nogaïs qui occupaient sarabie et infestaient les embo du Danube, de sorte que les pla cessaires à l'existence de leur brable cavalerie, n'offraient plu bitations ni cultures. Cependa partie de ces provinces était re Cumains, ce qui fit donner à Moldavie le nom de Cumanie N Budjac était peuplé de Tartares et selon Kogalnitchan, cet état d dura jusqu'en 1354, époque ou fils de Bogdan, roi de Maramos, Moldavie et y fonda la principau nom. Quelquefois, surtout à épоques, on trouve les Valaqu fondus avec les Bulgares par l listes hongrois, bohêmes et p c'est qu'alors les deux races, distinctes prenaient le nom de se trouvait dominante. Ainsi, les Bulgares s'emparèrent de la ils s'unirent aux Valaques, et, rent avec eux le royaume qui jusqu'à la mort de Samuël. Ce

nos instruxit exemplo, ut ejus sequentes vestigia, cum assumpti simus in plenitudinem potestatis, nec per ipsos possimus singulis negotiis imminere, inter eos quos in partem sollicitudinis evocavimus, onera, quasi Jethro usi consilio, dividamus unicuique secum dum virtutem propriamque variis temporibus imminent, committendo. Sane cum in partibus vestris mores et ritus Græcorum, qui superstitiose, ac dampnabiliter ab unitate ecclesiastica recesserunt, fuerunt hactenus non sine animarum periculis observati, et nuper, gratia favente divina, illuminata sint corda vestra, ut recognoscentes Romanam Ecclesiam, matrem aliarum omnium, et magistram, ac summum Pontificem successorem Petri, cui collatæ sunt claves Regni cœlestis ligandi et solvendi, et Jesu Christi vicarium, esse caput, quia cum unus sit Dominus, una fides, unum baptisma, unum principium, unum corpus ecclesiæ militantis; corpus cum pluribus capitibus monstruosum, et sine capite acephalum conseretur, ad devotionem et obedientiam Apostolicæ Sedis, et nostram redire, sicut accepimus, affectetis, nos et assurgentes in laudem, qui oculos Tobiæ per collinum ex felle piscis illuminare dignatus est, et aperire oculos cæci nati, ac exultantes cum muliere, quæ juxta veritatem evangelicam, dragmam quæ perierat reinvenit; venerabilem fratrem nostrum.... Archiepiscopum Prussiæ et Esthoniæ, Apostolicæ Sedis legatum virum utique secundum cor nostrum, morum

oire sur les Grecs, lorsque son
'ladislas le tua et se soumit à
eur. Mais Basile, le soupçonnant
ir des intentions perfides, en-
s troupes qui lui livrèrent près
achium un combat où il perdit
Depuis cette époque, la Bulgarie
une province de l'Empire, qui
Basile le surnom de Bulgaro-
n destructeur des Bulgares. Le
ent des croisades contribua à
r les Bulgares ou Valaques
soumission; mais, lorsque le
it réparé leurs pertes, ils re-
e sentiment de l'indépendance.
mpereur Isaac l'Ange, à l'é-
de son mariage avec la fille
a, roi de Hongrie, exigea des
butions extraordinaires des pro-
. Les Bulgares surtout en furent
tentés. Pierre et Asan, deux
Valaques du mont Hœmus,
l'un avait reçu un soufflet de
ereur, jurèrent de tirer ven-
e de cet outrage. Ils profitèrent
fermentation des esprits pour
r le peuple à la révolte.
e on hésitait encore, quelques
es qui se prétendaient inspirés,
dirent le bruit que Dieu promet-
e succès à la rébellion. Alors les
ues descendirent de leurs mon-
s, sous le commandement de
e et d'Asan, et s'étant joints aux
res, ils dévastèrent le territoire
Empire. Isaac l'Ange marcha
e eux (1187); mais à son ap-
e, ils se retirèrent dans leurs
s. L'Empereur les poursuivit;
la faveur d'un brouillard, il
sa les rebelles, qui franchi-
e Danube, et allèrent demander
cours aux Romans et aux Cu-
de la Dacie. Accompagné de
uveaux alliés, Asan repassa le
e et chassa les Grecs de la Mœ-
Jean Cantacuzène, beau-frère
e, marcha contre les rebelles
egagnèrent leurs montagnes.
nt que les ennemis avaient pris
e, et qu'ils n'oseraient pas venir
uer, Cantacuzène établit son
au milieu des plaines, sans
urer de fossés, et en négligeant
s les précautions ordinaires. Les
res et les Valaques y pénétrè-
« rent pendant la nuit, et firent un
« grand carnage dans l'armée grecque.
« Cantacuzène, avec un petit nombre
« d'hommes, s'estima heureux de re-
« gagner Constantinople.

« Isaac l'Ange, après cette défaite,
« rassembla une plus forte armée, et
« résolut de marcher en personne contre
« les Bulgares. Arrivé à Taurocome,
« il apprit que les ennemis pillaient les
« contrées voisines de Lardée, et qu'a-
« près avoir fait un butin immense, ils
« se disposaient à retourner dans leurs
« montagnes. Il pressa sa marche, et
« quatre jours après, il rencontra l'en-
« nemi près de Bérée. Les Valaques mi-
« rent le butin sous la garde d'un
« détachement, et se préparèrent au
« combat.

« Nicétas qui avait accompagné l'Em-
« pereur, en qualité d'historiographe,
« décrit tous les détails de la bataille,
« et la manière de combattre des Bul-
« gares et des Romans qu'il appelle
« Scythes et Valaques. Ils firent d'abord
« dit-il, plusieurs décharges de flèches,
« puis ils prirent les lances à la main.
« Ils feignaient de prendre la fuite pour
« engager les Grecs à les poursuivre; et
« ils revenaient à la charge avec la rapi-
« dité de l'oiseau. Ils répétèrent plu-
« sieurs fois cette manœuvre, et voyant
« que la victoire penchait de leur côté,
« ils cessèrent de fuir, mirent le sa-
« bre à la main, et, poussant des cris
« terribles, ils fondirent sur les Grecs
« avec une impétuosité sans égale,
« tuant tous ceux qui résistaient et
« atteignant les autres dans leur fuite.
« Isaac l'Ange se sauva à peine avec
« son armée; et le printemps suivant
« il se remit en campagne contre Asan,
« qui avait pris le titre de roi. Il per-
« dit trois mois devant une forteresse,
« et se retira pour revenir l'année sui-
« vante. Pour cette fois, il pénétra
« jusqu'à l'Hémus, où les Valaques,
« après l'avoir enfermé dans des défilés,
« détruisirent son armée, et ils se seraient
« probablement emparés de sa personne,
« si quelques cavaliers ne se fussent
« sacrifiés pour lui donner le temps de
« fuir.

Les Valaques profitèrent de leurs avantages; ils s'emparèrent de quelques places importantes, parmi lesquelles

étaient Nissus et Varna. Bientôt les troubles de Constantinople leur permirent de saccager Philippopolis et Sardique, et de pénétrer dans Andrinople. De nouveaux succès signalèrent les expéditions des deux frères, contre les armées des Grecs, et ils ne les durent pas moins à leur courage qu'à l'imprudence de leurs ennemis qui s'engageaient, à la suite de quelques avantages, dans un pays montagneux et coupé dont les Valaques connaissaient toutes les issues. Asan et Pierre périrent tous deux assassinés. Jean leur succéda, et s'avança subitement dans la Thrace et la Macédoine. Parmi les chefs Valaques de cette époque, Kogalnitchan, dont nous abrégeons le récit, parle d'un guerrier nommé Chrysus auquel Alexis Comnène se vit réduit à demander la paix. Alors les Cumains, menacés par les Russes, laissèrent les Valaques à leurs propres forces. Jean, que les annalistes appellent souvent roi des Bulgares, parce que le pape Vincent III lui conféra ce titre pour l'attirer à l'Église latine, ne resta pas longtemps en bonne intelligence avec l'empereur Baudouin. Celui-ci répondit avec fierté à Jean qui lui faisait des ouvertures pacifiques, qu'il ne devait point lui écrire comme à un égal, mais comme à son suzerain. Blessé de cette prétention, Jean secourut Andrinople, qui venait de se révolter contre l'empereur, et battit complétement les Latins. Le comte de Blois, et un grand [redacted]

Le doge Dandolo ramenait, mille périls, les restes d'une a venait de soumettre un empire taille avait été perdue le 24 av Dandolo, le promoteur de cet prise, qui semblait se termin manière si déplorable, succom mois après, et fut enterré dans l Sainte-Sophie.

Jean qui n'avait délivré An que dans l'espoir de s'en emp mit à exercer toutes sortes de contre les Grecs, et prit le su Roméoctone, ou destructeur mains. Il vainquit en plusieurs tres Henri, frère et successeur douin, prit parti pour Lascari vança jusqu'à Constantinople. C dont la cruauté a terni les exp enlevé par une mort subite, assiégeait Tessalonique. Ses E prenaient le banat en Valachi attribue la fondation de Craïc du roi Jean).

Burala, son neveu, lui suc préjudice de son fils, nommé a qui remonta sur le trône, d après (1217). Il chercha à s sur le trône par des alliances princes grecs et le roi de Hong dore Lascaris voulut le traite sal; mais Jean battit l'empere fit prisonnier. Après cette vi prit Andrinople, Serres, s'emp Thessalie et porta ses armes vic jusque dans l'Illyrie. La polit [redacted]

Il eut pour successeur Michel
lequel la Bulgarie jouit d'une
dont témoigne le silence de
Cependant, après une campa-
se contre les Grecs, il conclut
ne paix qui mécontenta les
et fut tué par Coloman, fils
s Asan qui ravit sa couronne,
reuve, et périt également de
ite. Avec lui s'éteignit la bran-
is Valaques sortis d'Asan,
erre et de Jean. En suivant
onologique, on trouve ensuite
e chassa du trône Tœchas.
' répudia sa femme pour
ne, fille de Théodore Lasca-
près dix-sept ans d'un règne
des guerres continuelles, il
une bataille par Cordocuba,
toriens byzantins nomment
C'est vers cette époque que
fs des Tartares qui ont pris
uvre une série de nouvelles
iles à la Bulgarie, et qui pré-
i asservissement aux Turcs
an. Nous nous contentons
en passant, Tertirès, Cumain
Tzacas, fils d'un khan des
assassiné par Sviètoslaf, qui
i 1322; Georges, fils de ce
chel Straschimir et Alexandre
i Sisman dont le règne, comme
is de le dire, marque l'époque
issement de la Bulgarie à
toman.

ie des États slaves sur les
Danubiennes se trouvait pour
arrêtée par la conquête des
des Turcs. La Pologne et la
e même que la Hongrie et la
menacées par les invasions de
e trouvaient de plus en plus
ans le mouvement des inté-
nds, et quoique les mœurs
fusassent à une assimilation
l'élan religieux suffisait pour
' provisoirement contre l'en-
e tendance générale, résultat
sité, n'empêche pas le désor-
aire jour à travers toutes les
n systeme vicieux, où tout
des hasards de la guerre et
re des chefs.

CHAPITRE XXXI

POLITIQUE DES PRINCES RUSSES SOUS LE JOUG DES MONGOLS.

En Russie, les princes ne se montrèrent, durant la longue période du joug mongol, ni moins turbulents, ni moins ambitieux. La politique des kans consistait à les opposer les aux autres, et à tenir toujours en réserve des prétentions rivales qui leur répondaient de la soumission de ceux qui ne régnaient que sous le bon plaisir de la Horde. C'est absolument la même marche que suit la Russie depuis plus d'un siècle dans les provinces qu'elle protége, en attendant qu'elle les trouve mûres pour la conquête définitive. Mais les Russes de nos jours se trouvent arrêtés par des obstacles que la politique la plus déliée ne saurait faire disparaître. En encourageant l'esprit de lutte, ils ont excité l'ambition des chefs, et l'énergie des peuples; et ces deux éléments leur deviendront hostiles, dès que l'omnipotence du pouvoir protecteur sera sérieusement mise en question.

Dans le conflit qui agite actuellement toute l'Europe, il se présente trois solutions dont chacune offre des difficultés que la counquête seule serait impuissante à écarter :

1° Les provinces Danubiennes resteront-elles sous la souveraineté des Turcs; ou en d'autres termes, la Turquie pourra-t-elle, sans renier les principes qui la constituent en État, accorder aux populations chretiennes des droits et des garanties qui, placées sous le patronage de la France et de l'Angleterre, ôteront jusqu'au prétexte d'une intervention moscovite?

2° Balancera-t-on l'influence russe en Orient, en augmentant celle de l'Autriche?

3° Enfin, établira-t-on un nouvel État, la Pologne, par exemple, ou une confédération des États slaves et moldovalaques?

La première de ces hypothèses est celle qui répond le mieux aux nécessités actuelles parce qu'elle entraîne peu de changements et que tout en garantissant l'existence de la Turquie comme État européen, elle lui montre en même temps au prix de quelles réformes volontaires elle pourra peut-être tirer de ses propres ressources assez de force

pour se faire respecter : mais le succès dépend d'une entente inaltérable entre la France et l'Angleterre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et quelle que soit l'attitude de l'Autriche.

La seconde hypothèse, l'augmentation de l'influence autrichienne, en lui laissant la haute main sur la Servie qu'elle menace déjà par ses possessions Illyriennes, ne donnerait probablement qu'un déplacement d'embarras. Le gouvernement de cet empire n'est pas moins despotique de sa nature que celui de la Russie. Il lui faut constamment opposer l'esprit de l'Allemagne conquérante, à celui que pousse les nationalités annexes à se reconstituer; et l'esprit allemand lui-même, unanime seulement en ce qui touche la prépondérance germanique, s'y manifeste sous deux tendances bien distinctes, qu'on pourrait appeler la tendance autrichienne, ou brutalement militaire, et, la tendance saxonne, plus libérale, et plus soucieuse des anciennes libertés. Dans ce conflit d'aspirations si diverses, le gouvernement suit une marche mixte, qui consiste à affecter des dehors de modération dans les questions secondaires, tandis que tous les moyens lui sont bons s'il s'agit d'intérêts d'une haute portée politique. Pour les Allemands progressistes, l'Orient commence aux frontières de la Bavière. Les provinces Danubiennes ne gagneraient donc rien à un contact plus intime avec l'Autriche, et le slavisme surtout serait loin de lui être

contre la Turquie les Russes, et d
contre ses sujets chrétiens si ces d
cherchaient dans leurs nouveaux
ges les éléments d'une indépendan
maturée, qui armerait infaillib
les prétentions des puissances

Pour mieux nous rendre con
la situation actuelle, continuons à
rapidement le développement d
historiques; ils s'enchaînent d
en siècle : quand l'ordre mor
civilisation se trouvent en dange
presque toujours à ceux-là mêmes
souffrent, qu'on est en droit d'en
buer les causes premières.

A la mort d'Yaroslaf, son
Sviétoslaf monta sur le trône,
que les fils du Tsar défunt dur
contenter de leur apanage. Ce m
succession était souvent adopt
la descendance des princes vari
Comme il fallait que les Mongo
firmassent ces investitures, Ale
et André allèrent faire leur sour
à la Horde; le premier reçut d
Tartare le gouvernement de la
méridionale; André celui de Vl
Sviétoslaf réclama en vain con
partage qui donnait la supériorit
neveux, et mourut deux ans apr

CHAPITRE XXXII.

ALEXANDRE NEWSKI.

Le caractère d'Alexandre, m
de souplesse et de courage, type d
mand et du Grec, mérite d'être

t le surnom de Newski. Il mou-
s la disgrâce des Mongols, après
is la tonsure monacale. Ce fut
règne d'Alexandre Newski que

Nogaï se déclara indépendant, et fit alliance avec Michel Paléologue. Ce morcellement de la Horde exposa plus directement aux déprédations des Tartares les provinces voisines de leurs nouveaux établissements, mais il contribua par la suite à leur affaiblissement général.

Tandis que le sang coulait en Lithuanie, où le pouvoir était le prix de l'assassinat, et que Novogorod faisait et défaisait ses princes, Berga, khan des Tartares se convertit à l'islamisme, et entraîna par son exemple un grand nombre de Mongols. Léon régnait à Galitch ; la Prusse méridionale obéissait à des grands princes qui n'étaient que les lieutenants des successeurs de Genghis ; l'empire grec ne subsistait que par la désunion de ses ennemis ; les Vénitiens dominaient dans l'Adriatique et dans les mers de la Grèce ; et les Génois fondaient Caffa sur l'emplacement de l'ancienne Théodosie.

icem Susdaliensem (de amplectenda
e catholicæ unitate, ac de indicandis
rum incursionibus. Nobili viro Alen-
exandro) Duci Susdaliensi Innocen-
scopus Servus Servorum Dei.
futuri seculi, princeps pacis, semina-
consilii, Redemptor noster Jesus
menti claræ memoriæ Jeroslai proge-
si rorem suæ benedictionis infudit,
i inæstimabilem suæ notitiæ gratiam
ili largitate concedens sibi viam præ-
n heremo, per quam ipse fuit ad ovile
dominicum, velut ovis, quæ longo
oberraverat per desertum, quia sicut
lio fratre de plano Carpino de Ordine
Minorum, pronotario nostro ad gen-
ricam destinato referente dedicimus;
er tuus novum hominem affectans in-
e conscientia Jemeris militis consiliarii
entiæ romanæ Ecclesiæ matris suæ in
fratris manibus devotæ, ac humiliter se
quod quidem confestim claruisset
us, nisi tam subito tamquam feliciter
ventus eum de medio subduxisset.
m ipse præsentis seculi cursum tam
mino consumarit, pie credendum est,
ambiguitate semota tenendum quod
u aggregatus consortio in æterna bea-
requiescat, ubi lux fulget, quam
it locus, redolet odor quem non spar-
s, et caritatis viget amplexus quem sa-
n divellit. Cupientes itaque te una cum
æ beatitudinis participem fieri qui in
hereditate suus hæres legitimus extitisti
illius evangelicæ mulieris quæ lucernam
, ut dragmam perditam inveniret, vias
nus, apponimus studium, et diligen-
hibemus, ut ad hoc te prudenter pos-
ducere, quod tui patris vestigia salu-
niteris cunctis temporibus imitanda,
od sicut corde sincero, et mente non
ad suscipienda mandata, et docu-
mana Ecclesiæ dedicarat, sic tu, relicto
nis invio, quod ad æternæ mortis damp-
n perducit, unitatem ejusdem Eccle-
obedientiam amplexeris, quæ per di-
; semitam suos cultores procul dubio
l salutem. Nec est in hoc nostra certe
odianda petitio, quæ nostrum adem-
ficium, tuis est commodis profectura ;
m a te sollummodo postulemus, ut
imeas, et ex tota ipsum mente dili-
sius mandata conserves, profecto sani
i non videreris habere consilii, si tuam
in hoc nobis, imo Deo cujus vices licet immeriti obtinemus in terris, negares obedientiam impertiri. In hoc autem obedientia nullius quantumque potentis honor minuitur, sed ex hoc omnis potestas, et libertas temporalis augetur, quia illi digni populorum præsunt regimini qui sicut ipsi alios præcellere cupiunt, sic divinæ student excellentiæ famulari. Hinc est quod Nobilitatem tuam rogamus, monemus, et hortamur attente, quatenus Romanam Ecclesiam matrem recognoscere, et ipsius Pontifici obedire, ac Apostolicæ Sedis obedientiam subditos tuos efficaciter studeas invitare, ita quod ex hoc in æterna beatitudine fructum consequi valeas, qui non perit. Sciturus quod in hoc nostris, imo Dei potius beneplacitis te cooptes, te inter cæteros catholicos principes reputabimus specialem, et ad tuum incrementum honoris semper diligenti studio intendemus. Ceterum quia pericula possunt facilius evitari, si contra ipsa per providentiæ clipeum muniamur, pro speciali munere petimus, ut quam cito tibi constiterit, quod Tartarorum exercitus versus Christianos dirigat gressus suos, id quam totius fratribus de domo Theotonica in Livonia commorantibus intimare procures, ut, cum istud per eosdem fratres ad notitiam nostram pervenerit, qualiter ipsis Tartaris viriliter cum Dei adjutorio resistamus, maturius cogitare possimus. Super eo autem quod collum tuum noluisti subdere jugo tartaricæ ferita tis, prudentiam tuam dignis in Domino laudibus commendemus... Datum Lugduni X. Kal. Febr.; anno V. (1248).

Les règnes qui suivirent présentent la plus déplorable confusion; tandis que le nord est ravagé par les Danois, les Suédois, les chevaliers Teutoniques, les Lithuaniens, on voit les princes russes quelquefois résister timidement aux Mongols, plus souvent les aider dans leurs guerres, soit entre eux, soit contre les Bulgares : les liens du sang, l'amour de la patrie, ne comptent plus pour rien pour ces chefs à la fois pusillanimes et avides, et l'on dirait que l'excès du mal les entraîne fatalement aux déterminations les plus propres à le faire durer. A peine les dissensions des chefs étaient-elles vidées par le meurtre ou par les armes, que le vainqueur était obligé d'aller se faire confirmer à la Horde; souvent il mourait avant de s'être prosterné devant le khan; ou bien, lorsqu'à force d'humiliation, il s'était fait concéder une autorité précaire, il trouvait, à son retour, que de nouveaux troubles remettaient tout en question. Quelquefois deux princes rivaux se rencontraient à la Horde; c'est ainsi que Dmitri, se trouvant en présence de Georges, assassin de son père, le tua de sa main, sous les yeux du khan Uzbek. Si un sentiment généreux se manifeste au milieu de cette dépravation générale, ce n'est qu'un accident, et bientôt le courage lui-même se renie, ne trouvant rien autour de lui pour se soutenir. Alexandre venait de recevoir l'investiture de la grande principauté; tout à coup le bruit se répand que Schevkal, cousin d'Uzbek, réunissait une

sera le prix de la victoire. Alex
épouvanté s'enfuit à Novogorod
villes sont brûlées ou pillées; e
Russes auxiliaires se rendent lâche
complices de toutes ces dévastat
Uzbek, satisfait, conféra la digni
grand prince à Jean de Moscou,
avoir fait périr le prince de Riazan,
le trône encore ensanglanté fut o
par Jean Koropol, son fils.

CHAPITRE XXXIII.

GÉDIMIN.

« Depuis le milieu du treizième s
« l'histoire des provinces méridio
« de la Russie se sépare de cell
« Nord; mais la puissance des Li
« niens grandit rapidement sous le
« tre de Gedimin. Cet homme ext
« dinaire, fils d'un écuyer, se déba
« de son souverain par un crime,
« la principauté de Pinsk à ses provi
« et s'allia à plusieurs princes rus
« leur donnant ses filles en maria
« unit ses fils Olgerd et Lusba
« premier à la fille du prince d
« tebsk, et le second à celle du p
« de Vladimir : celui-ci hérita de
« nage de Volhynie. La chroniq
« thuanienne rapporte qu'après la
« de Georges Daniélovitch, ses
« Vladimir et Léon, princes de Vol
« et de Galicie, attaquerent la Lith
« au moment où Gédimin était o
« d'une guerre contre les Allem
« Léon prit Brzest et Droguitchi

« pour chef son neveu Mindovg, qui « professait la religion chrétienne. Ensuite Gédimin s'empara de toute la « Russie méridionale jusqu'à Poutivle « et Briansk. Tout en se rapprochant « du siége de la domination des Tartares, « le prince lithuanien sut se ménager « leur alliance, et échapper à l'humi- « liation du tribut : il prit le titre de « grand prince de Lithuanie et de « Russie, et établit sa résidence à Vilna, « dont il fut le fondateur. Il avait té- « moigné au pape Jean le désir de se « réunir à l'Église latine; mais c'était « probablement à un moment où il « croyait avoir besoin de la Pologne ou « de l'Allemagne, contre les Russes et « les Mongols. Quoi qu'il en soit, les « chevaliers Teutoniques qui interve- « naient au nom de Rome dans ces sortes « d'affaires, laissèrent voir des préten- « tions qui blessèrent le héros lithua- « nien, et il congédia assez durement « les ambassadeurs du saint Père. Si ce « prince ne fut pas exempt de tous les « vices de son siècle, du moins il s'éleva « au-dessus des souverains de cette épo- « que par des vues sages et une admi- « nistration éclairée, qu'il savait faire res- « pecter par sa bravoure. »

CHAPITRE XXXIV.

JEAN KALITA.

Le règne de Jean Kalita (1328) inaugura la puissance future de Moscou, qui devint le siége des métropolitains. Il se rendit à la Horde avec Constantin, frère d'Alexandre de Tver. Uzbek leur fit un accueil bienveillant, donna à Constantin l'investiture de Tver; mais il exigea qu'on lui amenât Alexandre. Comme les habitants de Pskof, où se dernier s'était réfugié, refusaient de le laisser partir, Jean les frappa d'interdit; et cette mesure, nouvelle en Russie, eut un plein succès. Alexandre s'enfuit près de Gedimin; puis il revient à Pskof, tandis que les Novogorodiens achetaient l'alliance de la Lithuanie au prix de cessions importantes dans la Carélie, pour s'appuyer contre les prétentions de Jean Kalita.

Cependant Alexandre ne perdait pas l'espoir de recouvrer son apanage de Tver.

Tout à coup il quitte Pskof et va lui-même se livrer à Uzbek, qui, appréciant ce qu'il y avait de courageux dans cette démarche, le réintégra dans ses droits. Jean, plus avide et plus souple, allait à son but avec moins de résolution et d'éclat; il obéissait servilement à ses maîtres, mais il faisait tourner le pouvoir qu'on lui confiait au profit de sa politique. Peut-être serait-ce lui attribuer des vues trop profondes que d'admettre chez ce prince le plan de subordonner peu à peu les princes apanagés pour grouper autour de la principauté de Moscou toutes les ressources et les forces de résistance que possédait la Russie et qui se neutralisaient, dans des luttes d'ambition, sans profit pour le peuple.

Il est probable que sa conduite eut pour mobile son propre intérêt, mais il n'en faut pas moins reconnaître qu'il traça le premier la voie qui devait plus tard conduire les Russes à l'affranchissement de l'étranger, pour les courber définitivement sous le despotisme de leur tsar. Pressé de se défaire d'Alexandre, dont le caractère résolu gênait ses projets, il le calomnia auprès d'Uzbek, qui le fit massacrer ainsi que son fils Féodor.

SIMÉON ET JEAN IVANOVITCH.

Siméon, fils de Jean, fut le premier qui prit le titre de Grand-Prince de toutes les Russies. Sous son règne, Olgerd succéda à son père Gédimin et suivit ses traces. A la mort d'Usbek, qui eut lieu vers la même époque, son fils Tchanibek s'empara du pouvoir en assassinant ses deux frères. Le nord était ravagé par les Suédois, les chevaliers Teutoniques, les Lithuaniens et la turbulente Novogorod; dans le sud, les Polonais et les princes de Galicie se disputaient la Volhynie. La peste noire qui avait désolé l'Asie vint étendre ses ravages sur l'Europe (1349).

Le règne de Jean Ivanovitch, frère de Siméon, ne dura que cinq années; il montra de la faiblesse, et fut inquiété par André, qui avait reçu de Tchanibek l'investiture de Nijni, Gorodetz et Souzdal. La ville de Briansk se soumit à Olgerd, qui convoitait également Smolensk. L'attention se fatigue à suivre les trahisons et les

crimes de cette époque. Outre les grandes causes religieuses et politiques qui armaient l'Occident contre les idolâtres du Nord, les Slaves schismatiques et les Tartares mahométans, une foule d'intérêts secondaires entraient en lutte, et augmentaient la confusion générale. A la Horde, Berdibek assassine Tchanibek son père; les révolutions fréquentes attaquant la source même de l'autorité, les princes se hâtaient de profiter de la faveur, ignorant si, à l'instant où ils prenaient possession de leur apanage, le nouveau khan n'en avait pas disposé en faveur de quelque rival.

Ce fut sous le règne de Jean Ivanovitch que la Valachie se constitua en principauté; et que ses chefs, de même que ceux de la Moldavie, prirent le titre slave de voïvodes.

Au milieu de ce relâchement général de tous les liens politiques, le clergé gardait seul le dépôt de la nationalité, et c'est surtout de cette époque que date l'influence qu'il conserva jusqu'à Pierre le Grand. Le peuple, qui voyait tout changer autour de lui excepté les formes de son culte, s'habitua à confondre ses espérances avec le sentiment religieux; et comme les prêtres avaient son ignorance et ses vices, il mêla à cette tendance de grossières superstitions, tandis que l'oppression des Tartares, représentée par les princes russes eux-mêmes, les façonnait à la résignation par le fatalisme, qui est resté le trait le plus ca-

[redacted]

CHAPITRE XXXV

TROUBLES ET AFFAIBLISS DE LA HORDE.

Ce Naurouz éleva Dmitri de la dignité de Grand-Prince périt de la main de Khidyr, tartare, qui lui-même est ass Themis Khoja, dont le règn jours. Tandis que les khans nent et s'égorgent, Olgerd re ses conquêtes, les limites de nie, et Dmitri Ivanovitch de l declare compétiteur du Gra et le somme de comparaître à Le khan Mourouth, que press les armes de Mamaï, se décide du prince de Moscou. Dmitri c peine douze ans lorsqu'il ceign ronne; sa démarche, qui anno résolution au-dessus de cet âge sans doute été suggérée par le qui l'entouraient; guidé par l seils, il força son rival à se de Souzdal, établit la supré Moscou sur les souverains d de Starodoub, de Rostof; jeta ments du Kremlin dans la capit couragea la résistance des Rus les Tartares, qui plièrent dans rencontres. Mais un ennemi n terrible que les Mongols, le vie le menaçait; il détruisit l'a Grand-Prince à la sanglante j Trosten. Des bords de ce lac, lithuanien marche sur Moscou,

[redacted]

même sort; mais bientôt ces désastres furent vengés par une grande victoire. Pour la première fois, les Mongols, sur les bords de la Voja, se virent défaits en bataille rangée. Mamaï mit à feu et à sang la province de Riazan, et se retira pour se préparer à une nouvelle lutte.

Sur ces entrefaites, le vieil Olgerd mourut : son fils Jagellon, qui lui succède, fait périr le vieux Kiestouti, compagnon de gloire de son père, et contraint Vitovte à se réfugier en Prusse. Dmitri profite de ces dissensions entre les princes lithuaniens, pour reprendre quelques-unes de leurs conquêtes. Mais les Russes n'étaient pas moins divisés que leurs voisins. Oleg, jaloux de Dmitri, avait fait une alliance avec Jagellon et Mamaï, qui s'apprêtait à une invasion formidable. Cette coalition enflamme le courage de Dmitri; à sa voix, les provinces se lèvent. Tous ceux qui peuvent porter une arme marchent résolûment à l'ennemi. Ces troupes, le dernier espoir de la Russie, reçoivent la bénédiction de Serge, abbé du monastère de la Trinité. « Vous vaincrez, lui dit-il; mais la victoire vous coûtera cher. » Il leur associe deux moines qui jadis avaient porté le casque : « Voilà, s'écrie-t-il, une arme qui ne périt jamais : qu'elle vous tienne lieu de cuirasse ! » Les princes de Briansk et de Polotsk amenèrent des renforts à Dmitri. Ces chefs, fils d'Olgerd, avaient saisi l'occasion de se déclarer contre le parti de Jagellon. Déjà l'armée russe comptait plus de cent cinquante mille combattants. Alors arrivent au camp de Dievitchié les ambassadeurs de Mamaï pour exiger l'ancien tribut. Dmitri semble hésiter; il consent, dit-il, à payer un tribut modéré; mais il ne ruinera pas ses peuples pour gorger d'avides étrangers : une telle réponse valait un défi. Le Grand-Prince voit encore son armée se grossir de quelques troupes auxiliaires : il passe l'Oka; et ce mouvement rapide fait trembler Oleg, prince de Riazan. L'armée russe poursuit sa marche vers le Don, dont le nom doit bientôt s'unir à celui de Dmitri vainqueur. Le fleuve est traversé pour ôter tout espoir de retraite aux lâches, et pour isoler les Mongols des auxiliaires lithuaniens qui s'approchent, et l'armée se déploie dans les champs de Koulikof. Longtemps la victoire resta indécise; déjà les Tartares s'étaient ouvert un chemin jusqu'aux grands drapeaux, lorsque le prince Vladimir Andréiévitch, avec la réserve, sort d'un bois qui le couvrait, et fond à l'improviste sur l'ennemi qu'il met en fuite. Mamaï, témoin de la déroute des siens, s'écrie : Le Dieu des chrétiens est puissant! et il est entraîné au milieu des fuyards. Cent mille morts, un matériel immense et un riche butin furent les trophées de cette journée, qui valut à Vladimir le surnom de brave, et à Dmitri celui de Donskoï.

A cette nouvelle, Jagellon rebrousse chemin en toute hâte, et le Grand-Prince rentre en triomphe dans sa capitale. S'il eut poursuivi les restes de l'armée vaincue, il aurait peut-être frappé la Horde au cœur dans cette même campagne. Toutefois la vengeance n'était pas réservée à Mamaï. Le khan, vaincu par Tochtamysch, qui avait su se ménager la faveur de Tamerlan, termina obscurément sa carrière en Crimée. Tochtamysch, que le revers de Mamaï avait rendu prudent, consacre une année à ses préparatifs de guerre; puis, appuyé par Oleg, il entre en Russie, où la terreur de son nom l'avait précédé. On eût dit que ce n'étaient plus les mêmes Russes qui avaient triomphé à Koulikof : ils n'osent attendre les Tartares, et s'enferment dans leurs places fortes. Dmitri s'enfuit à Kostroma. On résista trois jours devant Moscou, qui fut prise et pillée; trop tard pour sa gloire, Dmitri rentra dans sa capitale, dont il essaya de réparer les désastres; et, après s'être donné la satisfaction de détruire Riazan pour la punir de sa complicité avec l'ennemi, il envoya son fils Vassili s'humilier en son nom devant Tochtamysch, et se réconcilia avec Oleg par l'entremise de l'abbé Serge.

CHAPITRE XXXVI.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS EN POLOGNE.

Tandis que les divisions ruinaient la puissance des Tartares, l'Église romaine perdait une grande partie de son influence par la translation du saint-siége à Avignon; la condamnation des Templiers prouvait au monde que la politique, tout en s'appuyant sur l'élément

religieux, se sentait assez de force pour le subordonner à la raison d'État. Cette émancipation des trônes et la conduite peu édifiante de quelques papes conduisirent à une liberté d'examen d'où plus tard sortit la réformation.

La Pologne, séparée des Slaves schismatiques, ne se rattachait à l'Europe occidentale que par une religion commune; dès l'instant où cette religion était ébranlée, il était facile de prévoir qu'à la longue la lutte contre ses voisins lui deviendrait défavorable.

Casimir le Grand, à son avénement au trône, se trouvait menacé par Jean, roi de Bohême, qui prenait le titre de roi de Pologne. Pour désarmer les prétentions de la maison de Luxembourg, il fit cession à ce prince de la Slavie, et abandonna aux chevaliers Teutoniques la Poméranie, en échange de quelques domaines. Son but était de grouper les provinces du royaume de manière à lui donner cette unité administrative qui lui manquait. D'un autre côté, il obtint que la Bohême renoncerait à la Mazovie; il occupa Galitch, et s'efforça d'organiser la Russie-Rouge à l'instar des possessions polonaises.

Il comprit que la guerre n'était qu'un moyen extrême et que le but de tout gouvernement sage doit être le développement de la prospérité intérieure, par de bonnes lois qui favorisent le progrès des lumières, de l'agriculture, du commerce et des arts. Il éleva des forts et [redacted]

à l'ordre équestre ses droits et priviléges, et à le réintégrer dans ceux qui lui avaient été enlevés. Telle est l'origine des *Pacta conventa*, contrat qui obligeait le souverain et la noblesse, laquelle, à cette époque, représentait à elle seule la nation. Depuis ce moment, le trône de Pologne fut électif; et les empiétements successifs de l'ordre équestre rendirent le monarque tellement dépendant, que, dans les grandes crises de l'État, l'autorité désormais flotta au gré des passions et des partis. Sous le règne de Casimir, les Juifs, persécutés dans le reste de l'Europe, se répandirent en Pologne, où, avec la souplesse et la ruse qui les caractérisent, ils s'emparèrent bientôt de toutes les transactions. Au reste, ces *pacta conventa* ont une origine trop rapprochée de la bulle d'or de Charles IV (1356) pour qu'on n'y voie pas un des nombreux effets de l'influence de l'Allemagne.

L'avénement de Louis de Hongrie interrompit la ligne des Piast; ce règne, stérile pour la Pologne, était comme le présage qu'elle n'aurait rien à gagner en choisissant ses souverains parmi les princes étrangers. Louis combla la noblesse de nouvelles faveurs, et obtint d'elle, à force de concessions, que la couronne de Pologne pourrait passer dans la ligne féminine de sa famille. En effet, à la mort de Louis, sa fille Hedwige l'emporta sur les autres prétendants. Cette jeune princesse, que le feu roi avait fiancée à Guillaume, duc d'Autriche, ne se [redacted]

; inconvénients s'élevaient à côté
avantages. Formée de cette zone
e et sans profondeur, la Pologne
uvait mêlée à tous les intérêts des
es scandinaves, comme à ceux
gitaient l'Allemagne, la Russie et
urquie. A la moindre secousse, il y
, sur un point et sur l'autre, solu-
de continuité, tandis que, en temps
ix. l'éloignement du centre du pou-
avorisait les influences locales et les
tions privées. Si elle eût profité des
ions qui lui permettaient de s'arron-
ers le Nord, la Pologne eût proba-
ent arrêté le développement rapide
Russie et de la Prusse, ou bien, en
ndant vers le sud-est, elle aurait pu
rporer ces provinces, slaves d'ori-
, que leurs fleuves et leurs monta-
protégent d'une manière si admi-
, et qui attendent encore aujour-
l'arrêt définitif de leur destinée
que.
gellon prit le nom de Wladislas
cevant le baptême, et jura, avant
, sacré par l'archevêque, l'ob-
tion des *pacta conventa*. Bientôt
tit pour Vilna avec la reine Hed-
, dont les vertus et la persuasion
plus pour la conversion du peu-
ue n'avait pu faire en deux siècles
aive des chevaliers Teutoniques.
doles disparurent; on éteignit le
acré; et de nombreuses églises s'é-
ent dans ces lieux si souvent ensan-
es par les persécutions de l'Ordre
fanatisme païen. Si la Pologne
compté beaucoup de rois comme
rige, elle aurait sans doute imposé
is au lieu d'en recevoir. En l'ab-
de Jagellon, qui guerroyait contre
id de Wallenrod, grand maître de
re, elle apprend que les Hongrois
ent d'envahir les terres russiennes:
'arme aussitôt; se met à la tête
roupes qu'enflamme l'héroïsme de
jeune reine, bat l'ennemi près de
nysl, poursuit ses avantages, et re-
, tant par les négociations que par
nes, plusieurs places importantes,
itre autres Lemberg et Galitch.
avoir doté la Pologne d'un grand
re de fondations utiles, elle mou-
la fleur de l'âge, mélange extraor-
e de vertus, de grâce et de force
. Les Polonais contemplent avec
vénération, dans le couvent de Czenstokowa, une étole brodée de ses mains.

L'union de la Pologne et de la Lithuanie avait d'abord été appuyée par l'Église comme un fait religieux, mais l'Allemagne et l'ordre Teutonique ne la voyaient qu'avec une appréhension jalouse. Jagellon, pour rendre moins sensible ce que cette incorporation subite d'une population belliqueuse à un État longtemps rival pouvait avoir de blessant pour les chefs lithuaniens, avait d'abord confié le gouvernement du grand-duché à son frère, qui se fit détester, ce qui suggéra à Witold, leur cousin, le projet de s'emparer de la couronne ducale. De là des tentatives continuelles de la part de ce dernier, qu'excitaient à la révolte les chevaliers Teutoniques. Jagellon voulut désarmer Witold à force de générosité; il lui donna le gouvernement du duché; ce qui irrita son frère et le porta à la rébellion. La bataille de Gründwald brisa la puissance de l'Ordre (1410); le grand maître Ulrich tomba lui-même dans l'action; et, si Jagellon eût profité de la victoire, c'en était fait peut-être de ces ennemis dangereux. Ils eurent recours à l'intrigue, caressèrent l'ambition de Witold, lui promirent la Samogitie, et le déterminèrent à une honteuse défection. Une dernière lutte n'eut pas pour eux une issue plus favorable; elle amena la paix de Thorn, par laquelle il fut stipulé qu'ils payeraient à la Pologne six cent mille florins, qu'ils lui restitueraient plusieurs domaines, et que Witold recouvrerait la Samogitie. L'intervention de l'empereur Sigismond et la turbulence de Witold empêchèrent ce traité de porter ses fruits. La possession du cours du Dniéper, la Moldavie et la Valachie tributaires; l'influence de la Pologne sur les Tartares de Crimée, tout semblait désigner à Jagellon de quel côté la Pologne eût été moins vulnérable; la fatalité le rattacha aux intérêts de l'Occident. Ce fut sans doute pour ne pas porter ombrage à l'empereur qu'il refusa la couronne de Bohême; ce qui eût donné une grande force à l'élément polono-slave. Il aima mieux caresser la noblesse, comme pour faire oublier son origine lithuanienne. Ce fut sous son règne que se tinrent les premières dié-

tines, où l'on préparait les questions qui devaient être débattues à la diète. Les nobles, qui n'avaient d'abord que voix consultative en matières d'impôt, discutèrent bientôt toutes les questions de prérogative royale, et dépensèrent plus d'énergie et de combinaisons savantes pour le triomphe des partis qu'il n'en eût fallu pour sauver la nationalité polonaise.

En Pologne, sous Wladislas Jagellon, et en Russie sous Dmitri Donskoï, l'usage de la poudre à canon modifia la tactique militaire. Autrefois les places n'étaient entourées que de fossés que dominaient des murailles la plupart du temps en bois ou de terre. Les siéges duraient peu; et, quand les assiégeants étaient nombreux, la défense était regardée comme impossible. Le nouveau système de fortifications rendit plus difficile le rôle de l'attaque. Les peuples nomades, dont les forces principales consistaient en cavalerie, ne purent séjourner autour des villes attaquées qu'autant que les environs leur fournissaient des fourrages. La force corporelle, qui assurait souvent l'avantage aux barbares, fut soumise aux mêmes chances que la faiblesse relative, et les grandes invasions devinrent impossibles. Il fallut un autre genre de courage pour braver la destruction, et la part de l'intelligence fut plus grande dans la victoire.

CHAPITRE XXXVII.

WASSILI.

princes russes commençaient à emprunter aux Mongols leurs formes despotiques et leurs jugements sommaires.

« Cependant un ennemi redoutable, « Tamerlan, poursuivait dans le Nord « le khan Tochtamysch, qu'il avait déjà « vaincu près de l'emplacement actuel « d'Iékatérinoslaf. Il traverse le Volga, « et pénètre dans les provinces du sud-« est de la Russie. A cette nouvelle, les « Russes tremblent comme des victimes « dévouées; mais Vassili se hâte de ras-« sembler une armée, et s'apprête à lut-« ter contre le khan de Samarkande, « dont le pouvoir était reconnu par vingt-« sept nations. L'image miraculeuse « de la Vierge fut envoyée au camp de « Koutchkof, et l'espérance se ranima « dans le cœur des Russes. Tamerlan « remonta le cours du Don, marquant « son passage par des dévastations; il « va prendre la route de Moscou; tout « à coup il s'arrête, reste quinze jours « dans l'inaction; puis il se détourne « vers le sud et disparaît, méprisant « peut-être un ennemi qui ne pouvait « lui apporter que des dépouilles bien « chétives, comparées au butin qu'il « avait trouvé à Smyrne et à Damas. Il « redescend le Don, détruit Azof; et, « maître de la Circassie et de la Géor-« gie, il s'arrête au pied du Caucase « pour y célébrer la fête de la Victoire. « Bientôt il apprend qu'Astrakhan est « en pleine révolte. Il marche contre la « cité rebelle, la ruine, et reprend le

au khan Makmet qui le pré-
oury, frère de Dmitri Donskoï.
rd, Makmet, exilé par son frère
n, vient demander un asile à Vas-
le repousse avec ingratitude. Le
, qui n'avait avec lui que trois
uerriers, refuse de sortir de la
; il résiste à toute une armée, et
e un chemin jusqu'à Kasan, alors
es, la relève et la voit en peu de
peuplée par les Tartares de la
l'Or, par ceux d'Astrakhan, d'A-
e la Tauride, qui le saluent pour
uverain. Telle fut l'origine du
e de Kasan.

gne de Vassili, inauguré par un
ngratitude et par une défaite hon-
st marqué par des troubles et des
s. Dans une guerre contre Mak-
e grand prince, couvert de bles-
st fait prisonnier. Un de ses en-
articuliers, Chémyaka, persuade
neur de lui accorder l'investiture.
n, occupé alors contre les Bul-
ui venaient de s'emparer de Ka-
site d'abord et finit par rendre la
à Vassili qui retourne dans ses
nais Chémyaka ourdit contre lui
spiration avec les princes de Tver
lojaïsk; on l'envoie à Ouglicth,
ui avoir arraché les yeux. Maître
nde principauté, Chémyaka réta-
ystème funeste des apanages
grossir le nombre de ses parti-
ais il ne tarda pas à se rendre
par sa cruauté et ses injustices.
nt les suites de ce mécontente-
rendit la liberté à Vassili et lui
a ville de Vologda. Alors la fortu-
ge, et l'usurpateur est chassé de
le principauté; Vassili reprend le
et designe le prince Jean, son fils,
ccesseur. Après avoir réuni dans
presque tous les apanages, et im-
tribut à Novogorod, il consacra
ières années de son règne à as-
les résistances des princes apa-
our a tour ferme, clément, as-
et cruel. Ce fut vers cette époque
orde de Crimée se constitua sous
reï dont les successeurs firent si
trembler Moscou. Singulière
e des empires! C'est dans cette
resqu'île conquise par les armes
olitique de Catherine, et où les
t abrité derrière des fortifications
immenses une flotte qui menace l'Orient, que se trouve aujourd'hui le nœud de cette grande question, où la neutralité est impossible, parce que les intérêts engagés sont ceux de toutes les puissances.

Le quinzième siècle ouvre au monde une nouvelle série de données qui vont changer les conditions de l'ordre politique et moral. La découverte de la poudre à canon, celle de l'imprimerie, la chute de Constantinople, la prise de possession d'un continent dont les richesses vont décupler celles de l'Europe, l'esprit d'examen, d'où sortira celui des oppositions systématiques et des révolutions, les tendances plus savantes de la diplomatie, tout fait présager une époque de luttes et de concessions, de théories éclectiques où s'effaceront les vertus et les vices du vieux monde, pour faire place aux exigences des intérêts matériels.

CHAPITRE XXXVIII.

Au milieu de ce mouvement universel, les provinces Danubiennes ne jouent qu'un rôle secondaire, mais toutefois d'une telle importance, que, soit que leur indépendance politique se constitue momentanément, soit que leur accession vienne compléter les frontières des États conquérants, elles arrêtent ou assurent la prééminence. C'est ici qu'il convient de nous occuper de la puissance dont le joug a longtemps pesé sur elles, de cette Turquie dont la politique des tsars convoite les dépouilles, et dont l'existence a été reconnue indispensable au repos du monde, au moment même où elle semblait n'avoir plus qu'à succomber.

SOLIMAN.

Au commencement du troisième siècle, un prince tartare, nommé Soliman, quitta les bords de la Caspienne, et, pénétrant dans l'Asie Mineure, soumit diverses tribus sur son passage, et trouva la mort en voulant traverser l'Euphrate. Les guerriers qui l'avaient suivi étaient des Ogusiens ou Turcs. Il laissait quatre fils; deux d'entre eux retournèrent au pays natal; mais les deux autres, Togrul et Dundar, s'arrêtèrent dans le pays conquis entre Alep et Césarée. Peu de temps après, Dundar mourut, laissant son frère maître du pouvoir. Aladin, sultan d'Iconium, de la famille des Seldjoucides,

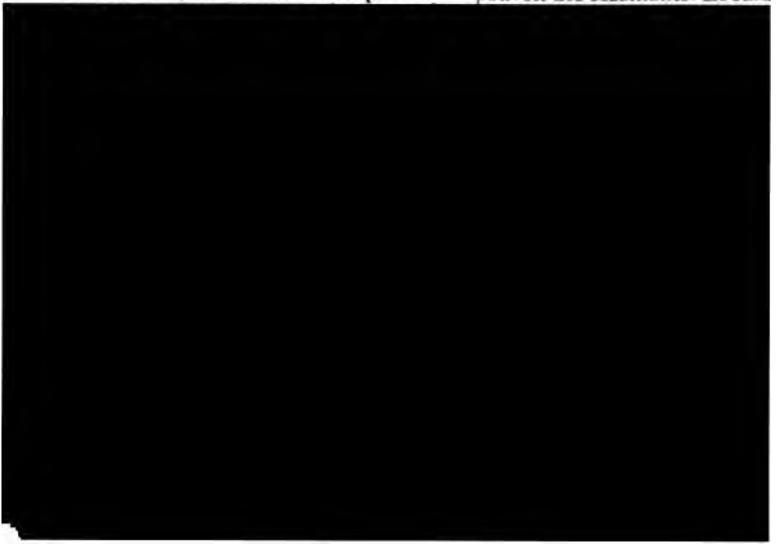
et dont le pouvoir s'étendait sur plusieurs provinces de la Syrie et de l'Asie Mineure, s'attacha Togrul et le mit à la tête de ses armées. Le Turc défendit les domaines de son bienfaiteur contre les attaques des Tartares, et conquit sur les Grecs la ville de Kutahi; cette victoire marqua le terme de sa carrière. Othman, un de ses fils, hérita de son courage et de la faveur d'Aladin, auquel il succéda vers l'an 1300. Les commencements de son règne furent difficiles : il avait à se faire pardonner son élévation, et à lutter contre les princes voisins et surtout contre les Grecs, qui se liguèrent pour arrêter le progrès de ses armes. Il les prévint et les réduisit à l'impuissance. En même temps qu'il menaçait la ville de Pruse, il imposait le Koran à tous les princes et gouverneurs de cette partie de l'Asie, et préparait ainsi un système complet de conquêtes, qui devait amener la chute définitive de l'empire grec. Son fils Orkhan venait d'emporter Pruse, lorsqu'il fut appelé pour recueillir les derniers soupirs du vieux sultan.

ORKHAN.

Orkhan établit sa résidence à Pruse; et, après s'être affermi sur le trône, il se prépara à de nouvelles conquêtes. La prise de Nicomédie et de Nicée lui ouvrit toute la Cappadoce; il établit partout des écoles où la jeunesse était instruite dans les préceptes de l'islamisme, car les vaincus étaient considérés comme esclaves. Le désir de faire triompher ses

à former les mameluks. Ces
étaient de jeunes chrétiens ac
enlevés dans la Circassie, et au
avait fait adopter la religion mu

Orkhan portait des regards a
sur l'Europe; il brûlait d'att
centre de leur puissance les (
n'avaient pu lui résister en Asie
Turcs n'avaient point de marin
quaient des premiers éléments
de la navigation. Cependant il
maîtres d'une des rives du Bos
les palais du rivage opposé se
les inviter à franchir ce faible
Le hasard, ou plutôt l'incurie d
amena bientôt le résultat dé
jour, Soliman, fils du sultan,
sur le détroit, à la tête de
hommes déterminés. Ils form
hâte un radeau, sur lequel ils
rèrent en gouvernant l'emba
l'aide de quelques perches, e
vinrent au rivage opposé. I
par un paysan dans le château
l'ancien Sestos, ils s'en emp
persuadent aux habitants, la
pilotes ou matelots, d'aller pr
la côte d'Asie plusieurs milliers
qui les attendaient. L'appât
compense eut bientôt déter
Grecs; et le lendemain Soli
maître du château Aïosa Kon
trouvait dégarni de troupes com
mier. La résistance fut plus lon
Gallipoli; mais bientôt cette p
pourvue de moyens de défense,
pouvoir des assaillants. Le sult



AMURAT.

bue à Amurat l'institution oes
valerie d'élite, dont le cou-
nt décida plus tard du succès
batailles. Pour rendre l'ar-
dévouée et plus dépendante,
une partie des terres conqui-
iers ou domaines dont les re-
attribués, mais à titre d'u-
ilement, à des sujets turcs,
gation d'entretenir un cheval
re le sultan à la guerre. Les
dont la fortune dépend de la
npériale, ont ainsi le plus
érêt à faire preuve de zèle
service militaire, et tiennent
d'avoir de bons chevaux et
rmes. C'est ainsi que la con-
nentait les forces des armées
es, où l'on a compté jusqu'à
ante mille cavaliers. Amurat
ement ses soins à l'infanterie.
léta l'organisation des janis-
it le nombre s'accrut en rai-
ii des prisonniers, et distribua
e en chambrées ou *odas*, qui
t à des chefs particuliers sous
ndement supérieur d'un aga.
ner à cette constitution une
religieuse, il envoya les pre-
ats enrôlés dans le corps vers
he dont la sainteté était en
nération. Le solitaire imposa
de son caftan sur la tête d'un
mmes, et s'écria : « Que leur
e soit fière, leurs mains tou-
orieuses, leurs épées toujours
es, leurs lances toujours prêtes
l'ennemi, et qu'ils doivent à
ge une constante prospérité. »
is ce temps qu'ils ont pris le
issaires, c'est-à-dire nouveaux
eur bonnet a conservé la forme
che du derviche, comme pour
ler que la bénédiction du pro-
ccompagne partout.

que les empereurs grecs, avant
nce de leur faiblesse, s'effor-
détruire leurs ennemis les uns
res, et se trouvaient forcément
de ceux qu'ils craignaient le
t ce qui arriva à Jean Paléolo-
prince était en guerre avec
, roi des Bulgares, qui, aidé des
des Moldaves et des Transylvains, avait remporté sur lui plus d'un avantage. L'empereur crut pouvoir conjurer ce danger en recourant à l'assistance des Turcs. Andronic et Contuz, le premier fils de Jean Paléologue, et le second fils du sultan Amurat, réunirent leurs forces et défirent l'ennemi à Sirmen. L'union des deux jeunes vainqueurs n'était qu'apparente; Andronic flatta l'ambition de Contuz, l'excita à se révolter contre son père, et lui donna lui-même l'exemple de la rébellion. Amurat soupçonna l'empereur d'être de connivence avec Andronic, et repassa promptement en Europe à la tête d'une armée formidable, après avoir déclaré à Jean que sa sévérité envers le coupable lui donnerait la mesure de sa bonne foi. L'armée des rebelles était campée à quelque distance de Constantinople; les représentations et les promesses du sultan eurent bientôt fait rentrer les Turcs dans le devoir. Les deux jeunes princes se renfermèrent à Dédémotique, où malgré une vive défense ils furent obligés de se rendre. Le sultan, après avoir fait crever les yeux de son fils, et ordonné qu'on précipitât du haut des tours de la place la garnison vaincue, exigea de Jean Paléologue qu'il traitât de même Andronic. Le faible empereur n'osa résister, mais ce supplice n'eut qu'une partie de son effet. Manuel, associé à l'empire, tenta de reprendre sur les Turcs quelques places dont ces derniers s'étaient emparés, et se retira dans Thessalonique, en priant son père de lui envoyer du secours : Jean Paléologue n'osa s'y résoudre; la ville tomba au pouvoir de Karatin, général des Ottomans, et Manuel dut se rendre à Andrinople pour implorer la clémence d'Amurat. Tandis que le sultan passait des soins de la guerre à ceux de l'administration, qu'il créait un cadilesker ou juge suprême de tous les cadis, et qu'il fixait les fonctions du grand vizir, le tsar ou despote de Servie voyait avec inquiétude les rapides progrès des Turcs. Il demanda des secours à la Bosnie, à la Hongrie et à la Pologne, qui, occupées de leurs propres dissensions ne purent l'aider que faiblement. Il attendit l'ennemi sur la Morava, et obtint d'abord quelques succès; mais bientôt la fortune changea, et Nissa, capitale du pays fut prise d'assaut.

C'est au milieu de ces désastres que le tzar de Bosnie, Twartko, vint lui proposer de céder à la fortune et de l'aider à conquérir la Hongrie. Plusieurs boyards appuyèrent cet avis, et, entre autres, son gendre Wuk Brankowitch. Lazare, se voyant si mal appuyé, se soumit au sultan, qui exigea de lui un tribut et mille soldats pour son armée. Cette humiliation pesait au prince de Servie; il voulut d'abord tourner ses armes contre les Hongrois; bientôt, comprenant que les Turcs profiteraient seuls de toutes ces discordes, il essaya de se faire un allié de celui qu'il avait eu l'intention de combattre, mais ses instances demeurèrent sans résultat. Ses envoyés réussirent mieux auprès des Albanais, des Bulgares et des Thessaliens. Cette ligue aurait pu être redoutable aux Ottomans; heureusement pour Amurat, la discorde paralysa les projets de Lazare. Il avait pour gendres deux hommes d'un caractère bien différent : l'un, Wuk Brankowitch, d'une naissance illustre et gouverneur de plusieurs provinces; l'autre Milosch, qui ne devait sa faveur qu'à son courage et à son mérite personnel. Un jour leurs femmes se prirent de querelle, chacune vantant son mari et l'élevant au-dessus de son beau-frère; Wukossawa, épouse de Wuk, s'emporta contre Marie jusqu'à lui donner un soufflet. Les deux chefs convinrent de vider cette querelle en combat singulier. Milosch démonta Wuk, mais sans qu'il y eût de sang répandu. Depuis ce moment,

[redacted]

prouverait bientôt s'il était ca
trahir sa religion et son roi.

Le lendemain matin il avait
du camp avec deux jeunes guer
déjà cette nouvelle avait répandu
ble dans les rangs des Serviens
Lazare ranima le courage de ses

Milosch s'était rendu au ca
Turcs, annonçant qu'il voulait
au sultan, et à peine se fut-il
qu'on s'empressa de le condu
tente d'Amurat. Là, s'agenouill
vant lui, selon l'usage, il s'inclina
pour lui baiser la main, et le fr
plusieurs coups de poignard, p
lançant hors de la tente, il tom
les coups des gardes après en a
molé un grand nombre.

BATAILLE DE KOSSOWO

Cependant le sort de la Servi
cidait à Kossowo (1389). Déjà le
fuyaient en désordre devant l
d'armée que commandait La
personne, lorsque Wuk livra t
sement l'aile qui lui avait été co
sorte que les Serviens, au mon
ils se croyaient sûrs de la victoir
rent enveloppés de toutes les f
l'ennemi, rendu furieux par le
du sultan. Tant que vécut Laz
Serviens tinrent ferme; mais so
s'abattit, et on le crut mort. Alo
route devint générale. Entra
même, le tsar tomba dans un fo
il fut égorgé ; selon d'autres, on
duisit à la tente d'Amurat q

[redacted]

e d'autant plus de joie que cette èvais que j'étais percé par une uemie. » Aussitôt un Triballien, au service de Lazare et qui gisait :s morts, se leva et frappa le sul- coup de poignard. On ajoute main droite du meurtrier fut dans le tombeau de sa victime.

CHAPITRE XXXIX.

BAJAZET.

:et, qui occupa le trône après t, recula les limites de l'empire nparant de la Caramanie. La te de Constantinople souriait à abition et, pour arriver sûre- ce but, il voulait soumettre les :es Danubiennes. Ce prince, sur- è l'Éclair à cause de la rapidité de iquêtes, avait commencé son rè- un fratricide. Il s'assura d'abord ne, fils de Lazare, en lui rendant rtie de la Servie. A cette épo- s Hongrois, et les Polonais au s'unir aux Valaques, aux Ser- t aux Moldaves contre l'ennemi irétienté, s'occupaient de préten- :oites et s'efforçaient de s'enlever juement leurs alliés. Mirce de e, et Mussatin, prince de Mol- :onclurent un traité défensif avec). Cette précaution n'empêcha ijazet, déjà maître d'une partie ilg rie, de prendre à Mirce Vidin w. En même temps Sigismond : des embarras de ces princes ivahir leurs États et se venger leur alliance avec le roi de . Dans cette extrémité, Mirce se du côté du plus fort et se sou- ijazet qui lui laissa sa province, itenta de lui imposer un tribut :ents piastres d'argent (1393). Ce 'etait pas onéreux, mais il repré- e suzeraineté des sultans, qui plus ugmentèrent selon leur conve- L'expédition de Sigismond contre iques, soutenus par les Turcs, oint de résultat important. Au s derniers aimaient mieux voir tiens s'affaiblir entre eux que de une part active dans des démêlés es regardaient qu'indirectement. Bajazet s'empara de la ville de qu'il avait laissée à Mirce; alors ce dernier se tourna vers Sigismond qui résolut d'attaquer les Ottomans, en réunissant les forces de plusieurs États chrétiens. Cette ligue amena la bataille de Nicopolis, dont le résultat n'est pas douteux, mais dont les détails sont appréciés diversement. Nous rapporterons cette bataille, dont le succès, selon les auteurs moldaves, est dû aux Serviens.

BATAILLE DE NICOPOLIS.

Sigismond avait réuni une armée considérable que les princes chrétiens, à la prière du pape Boniface IX, appuyaient de puissants renforts. Elle se composait, selon Kogalnitchan, de troupes hongroises et transylvaines, de Valaques, sous le commandement de Mirce; de Moldaves que guidait le prince Étienne III, dont les Turcs avaient éprouvé le courage; de chevaliers de l'ordre Teutonique, sous les ordres de leur grand prieur Frédéric de Hohenzollern; d'un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avec leur grand maître Philibert de Naillac; de chevaliers bavarois, sous le prince électeur palatin, comte de Montbéliard; de troupes styriennes, sous les ordres du comte de Cilly; et enfin de mille chevaliers français, d'autant d'écuyers et de six mille mercenaires. Les Français étaient commandés par le comte d'Eu, prince du sang et connétable; par le maréchal Boucicaut, le sire de Coucy, le prince de Bar, Guy de la Trémoille, etc., etc.

« Le 27 septembre, veille de la bataille, Sigismond avait proposé de placer au front de la bataille les Valaques et les Moldaves, comme plus habitués à soutenir le choc de la cavalerie turque, « et d'opposer les Français aux janissai- « res, tandis que les Hongrois et les Al- « lemands soutiendraient l'attaque des « Français et feraient tête aux spahis. « Mais la jeune noblesse française crut « que l'honneur national serait compro- « mis si d'autres commençaient le com- « bat. Coucy et le comte d'Eu appuyè- « rent en vain l'avis du roi, l'opiniâtreté « du connétable entraîna tout. Il par- « tagea l'armée française en avant-garde « et en corps de bataille sous les ordres « des comtes de Nevers et de Coucy, et « prit lui-même le commandement de la « colonne d'attaque. A mille pas en ar- « rière des Français se développait l'ar-

« mée hongroise, qui formait aussi l'aile « droite; les Valaques composaient « l'aile gauche; au centre se trouvaient « sous les ordres du palatin Gara, outre « ses propres troupes, celles du comte « de Cilly et les mercenaires allemands. « C'est de cette position que Sigismond, « entouré d'une garde d'élite, suivait les « mouvements de l'armée entière, forte « de soixante mille hommes selon les « uns, de cent et même de cent trente « mille selon d'autres.

« Quant à l'armée des Turcs, la « même incertitude règne sur sa valeur « numérique; les écrivains chrétiens la « portent à deux cent mille combattants, « tandis que les Orientaux ne l'évaluent « qu'à soixante mille. Ce fut devant Nico- « polis, dans une plaine de quatre lieues « de long sur deux de largeur, le 28 sep- « tembre 1396, que se livra cette bataille « célèbre, dont les suites décidèrent « sans doute du sort de Constantinople. « Les Français attaquèrent d'abord, et « enfoncèrent la cavalerie légère qui « formait le front de l'armée turque. Ils « rencontrèrent ensuite les janissaires, « qui, rompus à leur tour, allèrent se « reformer derrière les spahis qui plié- « rent sous le choc de cette cavalerie « pesante, et dont la retraite simulait « une fuite. Les chevaliers se précipi- « tèrent, croyant qu'il ne leur restait « plus qu'à poursuivre un ennemi vaincu. « Tout à coup ils rencontrèrent devant « eux une muraille de quarante mille lan-

[redacted]

« il s'embarqua sur le Danube « vint à rejoindre la flottille des

CHAPITRE XL.

Manuel Paléologue occupait trône de Constantinople, plutôt que protégé par Bajazet. Son frè dronic mourut, laissant son fils J ritier de ses prétentions. Le jeune qui avait recouvré l'usage de la vu rait à reprendre un sceptre dont l fatiguait son oncle. Il s'adressa tan, lui fit part de ses projets, et de lui abandonner Constantinopl laissait maître de la Morée. Il ob sultan une armée qu'il conduisit Constantinople, pour inquiéter et exciter un mouvement dans la c L'empereur, se voyant entre deu mis, abandonna à Jean la cou La crainte des Turcs engageait le empereur à tenir sa parole; m Grecs le pressèrent de résister à l du sultan, et promirent de le d jusqu'à la dernière extrémité. L vidence le tira de cette perplexité. lan allait à son tour faire trembler queur de Nicopolis, dont toute l s'éclipsa à la sanglante journée cyre. Le chagrin abrégea ses jo mourut témoin de la gloire du hé tare, qui lui fit de splendides ob

Les règnes de Soliman et de Mu de Bajazet, n'offrent rien de ren ble, ou du moins d'un intérêt gén dernier vainquit son frère, que ses

[redacted]

ce des Grecs en rendant à l'em-
essalonique et quelques places
r le littoral de la mer Noire.
ir Mirce, voïévode de Valachie,
ecouru Mussa, il passa le Da-
mpara de Severin, de Jénikalé,
iurgévo, ce qui le rendait maître
, et dispersa les troupes qui es-
de lui résister. Les Moldaves et
res ne furent pas plus heureux.
ce côté, il se porta rapidement
éfit Caraman Ogli, dont le père
uvré ses Etats par la protection
rian, et se contenta de prélever
t sur les provinces conquises.
ges fréquents d'Europe en Asie
en Europe avaient fait sentir
s la nécessité d'agrandir leur
Les établissements nombreux
is et des Vénitiens dans le Le-
r fournirent à cet égard des
s et des modèles. Vers l'an
soudan de Babylone, peu sou-
s traites, après avoir inquiété le
e de la république de Venise,
les riches comptoirs qu'elle
amas, tandis que les Turcs met-
feu et à sang tout le pays plat
de Négrepont, et que Mahomet
me puissante flotte qui me-
Candie. Il serait difficile de
quel côté vinrent les provoca-
ir, de son côté, le duc d'Andros,
e la république, ne cessait de
courses sur les Ottomans. La
ie, pour protéger son pavillon,
sous les ordres de Lorédan, une
quinze galères dans les mers de
tinople. Toutes ces mesures hos-
renaient sans que la guerre eût
rée. La flotte vénitienne por-
plénipotentiaires chargés de
es explications et de prévenir une
Mais, lorsque les Turcs virent
long de leurs côtes le cortége for-
qui accompagnait les ambassa-
s firent feu sur l'escadre qui ré-
ir des décharges de son artillerie.
flotte turque appareilla pour ve-
uer les Vénitiens; et, le 29 mai
s deux armées se livrèrent un
sanglant à la vue de Gallipoli.
ire des républicains fut com-
quoique leur amiral Lorédan
plusieurs blessures. Celui des
perdit la vie. Cinq galères et
plusieurs autres bâtiments restèrent au pouvoir du vainqueur, qui fit passer au fil de l'épée tous les Génois, Catalans, Siciliens et Provençaux qui se trouvaient au nombre des prisonniers. Quant aux Candiotes qui avaient pris du service dans les équipages turcs, ils furent écartelés, et l'on suspendit leurs membres à la proue des galères. Après de longs pourparlers, il fut convenu que l'on considérerait comme des malentendus tous les griefs qu'on avait de part et d'autre à se reprocher. Les prisonniers furent rendus; il fut stipulé que le gouvernement turc ne prendrait plus désormais fait et cause pour les corsaires de sa nation, et que les Vénitiens seraient en droit de les traiter en ennemis.

Mahomet donna le gouvernement d'Amasie à son jeune fils Amurat, et les dernières années de sa vie furent troublées par les guerres et les prétentions du faux Mustapha, qui voulait se faire passer pour le frère du sultan, tué à la bataille d'Ancyre. Après avoir recommandé Amurat à ses deux vizirs, il mourut à Andrinople.

AMURAT II.

Amurat II monta sur le trône en 1421. Dès les premiers jours de son règne, Manuel lui fit demander ses deux jeunes frères, en exécution de la volonté de Mahomet, qui effectivement les avait confiés aux soins de l'empereur, lorsqu'il était en guerre avec le faux Mustapha. Amurat était trop prudent pour remplir cette clause du testament paternel. Manuel saisit ce prétexte de rupture. Il fit venir de l'île de Lemnos le prétendant, avec Sinéis, son compagnon de fortune, et lui promit le trône s'il voulait accepter les conditions qu'on mettait à son élévation. Il devait restituer à l'empire tout le pays qui s'étend de la mer Noire aux frontières de la Valachie, et les places fortes de la Thessalie jusqu'au mont Athos. Mustapha promit tout ce qu'on voulut, et dix galères le transportèrent dans le port de Gallipoli. Sinéis s'empara de la citadelle, tandis que le protégé de Manuel alla se faire reconnaître dans la ville et aux environs. Cette hardiesse eut d'abord un plein succès; et l'armée que Mahomet envoya contre lui passa presque entièrement de son côté sans com-

battre. Le vizir qui la commandait vint implorer son pardon; mais Sinéis lui fit trancher la tête. Andrinople ouvrit ses portes au vainqueur, qui se crut assez solidement établi pour se montrer impunément ingrat et parjure. Le général grec qui l'avait servi, voyant toutes ses réclamations repoussées, se tourna du côté d'Amurat, qui accueillit favorablement ses avances, tout en démêlant le motif d'un si brusque changement de conduite. Il parut d'abord se résigner à cette infortune : « Que peut, disait-il, la créature contre le Créateur ? » Puis il consulta un derviche, à l'effet de savoir si Dieu favoriserait sa cause dans le cas où il entreprendrait la guerre pour rentrer dans ses droits. L'oracle, comme on peut le penser, promit au sultan l'appui du prophète et un succès non moins éclatant qu'infaillible. Le bruit de cette prétention se répandit en Europe, où le prestige de l'insolent Mustapha commençait à s'effacer. Sinéis lui fit comprendre l'imminence du danger, leva une puissante armée, et se hâta de franchir le détroit. Amurat, avant de combattre, essaya de désarmer Sinéis par des offres avantageuses; il lui fit offrir le gouvernement de Smyrne et d'Éphèse, s'il voulait abandonner Mustapha. Sinéis n'estimait pas assez l'usurpateur pour lui sacrifier toute sa fortune : dès la nuit suivante, il partit pour Smyrne, et c'en fut assez pour que toute l'armée se débandât. La fortune n'avait plus que des rigueurs pour celui qu'elle avait porté si rapidement

[redacted]

voir bientôt l'orage fondre sur effet cent mille Turcs ravagèrent salie, la Macédoine et la Thrac cette extrémité, l'empereur vo nouveler le subterfuge qui lui ava avec Mustapha, mais en faisan à ses projets un prétendant plus Il persuada à Hélias, gouverneur d frères du sultan, de placer sur l'aîné de ces princes, dont l' jeunesse lui permettrait de régne nom. Gagné par l'or de Manuel, se prêta à cette intrigue, et An vit obligé de rentrer dans ses fr pour ne pas laisser aux rebelles de devenir dangereux. Nicée étai tre de cette nouvelle révolte. A court, disperse les partisans de s frère, fait mettre à mort Hélias ceux qui avaient pris part au c et, pour ôter jusqu'à l'espoir à s mis, il fait étrangler en sa prés deux enfants dont le seul crin de devoir la vie à Mahomet.

Chez tous les peuples et dans temps on rencontre des crimes p non moins odieux; mais du m n'apparaissent dans l'histoire qu de rares exceptions : en Orien polygamie entoure souvent l d'une descendance nombreuse. cepte comme une nécessité qu gion même autorise l'aveugle le meurtre des princes qui po être un obstacle à la transmis pouvoir. Cette rigueur excessive à tout ce qui menace un des

[redacted]

ueur. Enfin, il fallut céder
. Amurat fit vendre les ha-
ame esclaves, convertit les
mosquées, et repeupla la ville
nt des gens de la campagne.
ns, n'ayant pu réussir à im-
Turcs des conditions favo-
ur commerce, recoururent
ations, et obtinrent la paix.
e contre la Servie sortit d'une
sérail. Amurat avait épousé
s qui exercèrent tour à tour
rand empire. A la fois guer-
ctueux, il avait mis son harem
veillance d'eunuques noirs,
nt de sa confiance, traitaient
istres étrangers, et s'élevaient
t selon le crédit des favo-
emière des épouses du sultan
, fille de Lazare, prince de
né, princesse de Sinope, était
et Marie, sœur de Georges
ccédé à Lazare, était la troi-
; que cette dernière fut en
sut maintenir la paix entre
Georges; mais Fatmé, dont
avaient su ramener le sultan,
le rompre cet accord, en fai-
ler à son époux que Georges
secrètement des intelligences
de Hongrie. Sémendria, ca-
Servie, fut attaquée et prise
eorges n'avait plus d'autres
que de faire précisément ce
cusait; il s'enfuit chez Wla-
t Belgrade sous sa protec-
s que cette ville, défendue
e, repoussait les efforts des
banais Scanderberg leur re-
t ce qu'ils avaient conquis
t bientôt le sultan signa à
ne paix de dix années. Amu-
ant sur la foi de Georges
. et de Dracu, croyait ne
voir à redouter du côté du
nvoya à ces princes leurs
tenait comme otages. Jean
craignait que l'orage ne tom-
Ses envoyés représentaient
ologne que les Turcs ne re-
as comme obligatoires les
s pris avec des chrétiens;
ait jouer un rôle de dupe
montrer plus scrupuleux que
s; que la paix de Szegedin
lement l'impossibilité où ils

étaient de soutenir une guerre sérieuse, et qu'il fallait profiter de leur faiblesse pour les rejeter en Asie. Ces raisons, appuyées de la promesse peu sincère de ramener l'Église grecque à l'unité catholique, enflammèrent le zèle du pape Eugène IV; et, sur l'autorisation formelle de ce pontife, Wladislas déchira le traité qu'il avait signé six semaines auparavant. Le roi, les prélats et les grands s'engageaient par un serment solennel à se trouver réunis à Orsowa le premier septembre suivant (1444), à entrer avec leur armée dans la Romanie et la Grèce, et, dans le cours de la même année, à chasser les Turcs de l'Europe. Cependant les forces dont ils disposaient étaient loin de répondre à la difficulté d'une telle entreprise; mais, comme le remarque un historien (von Hammer), si l'armée était peu nombreuse, le bagage était des plus considérables. Les Polonais se faisaient suivre de deux mille chariots. On était arrivé devant Nicopolis, lorsque Dracu, prince de Valachie, se présenta devant le roi. Il amenait dix mille cavaliers, sous les ordres de son fils. En considérant la faiblesse numérique des chrétiens, il se souvint qu'une vieille devineresse bulgare lui avait prédit que Wladislas tomberait dans le combat. Dracu était au-dessus de toute crainte; il avait lutté lui-même contre Amurat, et, dans cette guerre où les ressources et les forces étaient si inégales, il avait montré autant de constance que d'intrépidité. A cette époque, la Valachie, épuisée d'hommes, avait à peine assez de bras pour cultiver la terre. Redoutant un asservissement honteux, il avait résolu de s'unir au roi de Pologne. Cependant, prévoyant que cette campagne, avec des troupes si faibles, ne pourrait être que désastreuse, il engagea instamment Wladislas à ne point attaquer le sultan. Dans une partie de chasse, lui dit-il, Amurat se fait suivre de plus d'esclaves que vous ne comptez de soldats; d'ailleurs la saison est avancée, et c'est un obstacle de plus à vaincre. En priant le roi et les magnats de rentrer en Hongrie, de convoquer la noblesse et de demander des secours aux États voisins, il ajouta le conseil de ne pas compter sur l'empereur de Constantinople, qui n'avait guère à

donner que des promesses; que quant aux Génois et aux Vénitiens, dont les flottes se trouvaient dans l'Hellespont, elles resteraient inactives, et ne prendraient parti que pour le vainqueur; que l'alliance de la Hongrie ne leur promettait que des périls et des sacrifices, tandis que le sultan pouvait assurer à ces négociants de grands avantages de commerce en leur accordant quelques ports et la liberté des détroits. Ses représentations firent une impression profonde sur l'assemblée, plusieurs généraux se rangèrent à son avis; mais le cardinal Julien et Hunyade qui, allié de la famille de Dan, était opposé à Dracu, lui répondirent que les Hongrois n'avaient pas l'habitude de reculer devant les périls; ils accusèrent même le prince valaque de félonie, et prétendirent qu'il agissait secrètement en faveur des Turcs. Le roi appuya l'avis d'Hunyade, et résolut de poursuivre la guerre. « Puisque jusqu'ici la fortune ne vous a pas trahis, répondit Dracu à Wladislas, et que l'espoir d'être secouru, ou peut-être la fatalité, vous fait rejeter mes conseils, qu'il en soit ainsi. Pour moi, dans ces mêmes projets que mon expérience a vainement combattus, je veux vous aider de toutes mes forces, et autant que le temps et les circonstances me le permettront. » Il donna alors au roi quatre mille de ses esclaves, dont il confia le commandement à son fils. Avant de quitter Wladislas, il lui laissa deux de ses pages

[redacted]

Après quelques légers avantag
arriva en vue de Varna.

« Amurat avait abdiqué en fav
son fils Mahomet II: mais le nou
pereur n'inspirant pas assez d
fiance, les Turcs envoyèrent des
à son père pour le prier de re
les rênes du gouvernement. Le
après quelque hésitation, remont
trône, acheta la paix des Génois
payant un ducat par tête, se se
leurs vaisseaux pour passer le Bos
et vint camper avec son armée, f
quarante mille hommes, à envir
lieue des Hongrois. Le 10 no
1444, les deux armées s'ébran
Hunyade fortifia ses derrières à
de machines et de chariots. L'ail
che, appuyée à un lac, était sous les
de l'évêque de Groswardein, et co
en grande partie de cavaliers pc
Hunyade avait posté le roi avec l

cédé que de neuf années la prise de C
tinople, nous avons cru devoir entrer
détails. L'historien qui les a recuei
soin dans des auteurs peu connus en Fr
que Callimaque, Bonfinius, Turoc
Dlugoss, nous a paru s'égarer, par u
ment patriotique, en reprochant
(Histoire de Hongrie) d'avoir avancé
le conseil de guerre, lorsque Hunyad
de félonie le prince valaque, celui
son sabre contre le général hong
qu'ayant été désarmé, il fut forcé,
rançon, de donner quatre mille cavalie
ignorons la source où Engel a trou

[redacted]

s magnats dans une vallée entre et le lac, en le priant de ne se que lorsqu'il serait averti. roite entre le lac et la mer for- principale force des Hongrois. d drapeau noir du royaume rté par Étienne Bathory; l'évê- au et le ban de Thalocz com- nt cette division de l'armée. Hu- 'assigna aucune place aux Va- se réservant de les faire agir points où les secours seraient es. L'aile droite des Turcs était ordres du beglerbeg de Rou- la gauche obéissait au begler- natolie. Amurat, avec ses s, occupait le centre; devant dait un fossé hérissé de pieux : fait attacher au haut d'une raité dont Wladislas avait juré tion sur l'Evangile. Les cha- les bagages couvraient ses der-

taille commença par une charge lerie d'Asie; Hunyade avec les la culbuta et pénétra jusqu'à la sultan; mais l'imprudence de s vint tout compromettre. Im- de combattre, il s'était élancé emi qui profita de ce faux mou- Il rencontra dans la mêlée Amu- perça son cheval d'un javelot. mba, et un vieux janissaire lui la tête. Attaché à une lance, ce trophée jeta le découragement rangs des chrétiens. Les Vala- i s'étaient vus sur le point de avaient perdu un temps précieux les bagages et les tentes du sé- apprenant la mort du roi, ils se t précipitamment avec Hunyade ttre leur butin en sûreté. Amu- dit jusqu'au lendemain pour la victoire que la nuit avait de rendre décisive. Un grand de Hongrois, les évêques d'Er- Groswardein, Étienne Bathory rdinal Julien furent faits pri- . »

e de cette bataille prouve que n'avait pas fait des vœux bien pour les chrétiens, ou du moins tait ses ressentiments au-dessus autre considération. En effet, Hunyade prisonnier, et s'en fit te aux yeux du sultan. Le gé- néral hongrois avait à plusieurs reprises dévasté le territoire de la Valachie; il s'était fait donner par Sigismond, au détriment de Dracu, le bannat d'Amla et de Fogaras, et avait appuyé de toute son influence le parti de Dan, dont les prétentions hostiles avaient plus d'une fois divisé la cour et troublé le pays.

Amurat, qui n'avait repris le sceptre que pour céder au vœu des Turcs, le rendit à Mahomet après cette victoire. Heureux à la guerre, le malheur l'avait cruellement éprouvé dans ses affections; la mort de deux fils, enlevés par une maladie contagieuse, lui parut un avertissement du ciel, et le détermina à descendre du trône, au milieu de la gratitude publique. Il fit proclamer son jeune héritier à Andrinople, et se retira à Magnésie.

L'inexpérience du sultan et son goût immodéré pour les plaisirs encouragèrent bientôt les dilapidations; l'indiscipline des janissaires menaçait l'empire d'une révolution; et les conseillers de Mahomet comprirent qu'Amurat seul avait la main assez ferme pour faire rentrer les factieux dans le devoir. Au retour d'une partie de chasse, Mahomet trouva son père à Andrinople, où il venait de reprendre tous les insignes de la souveraineté. Après avoir reçu une réprimande sévère, il dut se rendre lui-même à Magnésie.

CHAPITRE XLII.

SCANDERBEG.

A cette époque, un ennemi redoutable menaçait les Turcs. Parmi les princes qui s'étaient soumis à Amurat lorsqu'il fit la conquête de la Macédoine et de l'Épire, était un chef albanais nommé Jean Castriot, qui fut forcé, pour conserver ses États, de payer un tribut au vainqueur et de lui donner ses quatre fils en otage. Trois de ses enfants périrent, empoisonnés, dit-on, par ordre du sultan. Le dernier, Georges Castriot, obtint sa faveur, et fut élevé dans la religion musulmane; mais, avec le désir de s'élever, il avait conservé la foi de ses pères. Les Turcs avaient changé son nom de Georges en celui de Skender dont les Européens ont fait Scanderbeg. Il fit ses premières armes

sous son protecteur, qui, à la mort de Jean Castriot, se garda bien de donner à ce prince pour successeur un jeune guerrier entreprenant dont le mérite et l'intrépidité lui étaient connus. Scanderbeg avait fait la campagne de Hongrie qui se termina pour les Turcs par la levée du siége de Belgrade. Là, il étudia la tactique des chrétiens, et les revers des Ottomans lui apprirent comment, pour les vaincre, il suffisait d'opposer à leur fougue une résistance opiniâtre. Un expédient hardi le débarrassa de leur tutelle. L'empereur avait laissé la conduite de cette guerre malheureuse à un pacha que l'ennemi fit prisonnier. Scanderbeg, profitant de la confusion qui s'ensuivit, attira dans sa tente l'officier qui gardait les sceaux de l'empire, et le força de sceller, au nom du sultan, un ordre au pacha d'Épire de remettre entre ses mains la ville de Croïa et tout le district qui en dépendait. Muni de cet ordre, il poignarda le pacha, qu'il enterra sur le lieu même du crime pour en effacer la trace, et se hâta d'aller prendre possession de l'héritage paternel. Un chef de ce caractère pouvait compter sur le dévouement des Albanais, et Scanderbeg disposa tout pour une sérieuse résistance. Il obtint des Vénitiens des secours considérables en argent; il paraît que le roi de Naples, Alphonse Ier, lui envoya des ingénieurs et quelque artillerie (1). Amurat résolut de réduire cet ennemi qu'il avait formé lui-

cruautés qu'il y exerça, loin d'inti l'ennemi, ne firent que l'exaspér vantage. Scanderbeg avait à pei mille hommes à opposer à soixant cavaliers et à quarante mille janis Croïa, située entre des montagne vait soutenir un long siége; la ga était d'environ six mille hommes comte d'Uruena y commandait. Q Scanderbeg, il aima mieux te campagne que de s'enfermer da retranchements. Il laissa l'ennem gager dans les défilés, qu'il oc pour lui fermer toute retraite. tillerie albanaise, qu'on avait à force de bras sur les hauteurs droyait tout ce qui paraissait s seuls chemins praticables. De non partisans interceptaient les munit les convois, et l'artillerie du com ruena faisait de grands ravages d rangs turcs. Ce fut en vain qu'Am saya de gagner le gouverneur. Tan ce dernier faisait des sorties, le prin nais tombait sur l'ennemi à l'impr et le forçait à se tenir lui-même défensive. Quelquefois, entouré d riers d'élite, il pénétrait de nuit camp des Turcs, portant, ainsi q siens, une tunique blanche sur mes pour qu'ils se reconnussent d ténèbres, et ne se retirait que lo était las de carnage. Il corresp avec les assiégés au moyen de feu més sur les hauteurs. L'armée tur fondait au milieu de ces luttes part

[redacted]

tan; il mourut dans sa cinquan-
année, après avoir célébré le ma-
le son fils Mahomet avec la fille
man-Beg, despote d'Albistan.

CHAPITRE XLIII.

MAHOMET II.

mmet inaugura son règne par le
re d'un enfant que son père avait
la princesse de Sinope. Ces exécu-
devenaient de plus en plus fré-
s; et c'est à paine si le peuple plai-
s victimes : souvent le même arrêt
t l'exécuteur de la volonté su-
agissant dans la plénitude des
rs temporel et spirituel. Tandis
sultan était proclamé à Andri-
Caraman Ogli crut pouvoir re-
s les États que lui avait enlevés
t; mais Mahomet repassa en Asie
ipa cette rébellion par sa seule
e.
éditait de plus vastes projets :
lissement de Constantinople, où
alors Constantin, excitait vive-
on ambition. Il résolut de com-
a défense du détroit en établis-
n fort en face de celui que les
occupaient déjà, pour qu'aucun
u ne pût tenter le passage sans
er au feu d'une double batterie.
e l'argent il eut des fondeurs et
génieurs grecs, et il pressa l'exé-
de ces ouvrages, sans s'inquiéter
clamations de l'empereur. Cons-
, dans cette extrémité, s'adressa
pe; mais les négociations des
qui paraissaient disposés à se
à l'Église latine quand quelque
les menaçait, avaient si souvent
la preuve de leur mauvaise foi,
pape Nicolas V exigea des preuves
de promesses.
issa donc à Mahomet tout le loisir
re ses préparatifs, et il envoya
dement à Constantinople le car-
sidore pour y régler la grande af-
e la fusion. Les plus sages con-
nt à célébrer les saints mystères
légat; mais c'était à contre-cœur,
lus grand nombre hésitait entre le
les Turcs et la suprématie de
tant il est vrai que les sectes se
ent souvent plus intolérantes
lles que pour des croyances entiè-
rement opposées. Les moines surtout ne pouvaient se résoudre à déclarer saintes des doctrines contre lesquelles ils s'étaient constamment élevés, et ils poursuivaient de leurs anathèmes ceux que le cardinal croyait avoir ramenés. Les prêtres fermaient leurs églises aux nouveaux convertis, et le peuple, excité par le zèle de ses pasteurs, oubliait Mahomet pour maudire le pape et son légat. Nicolas, informé de ces dispositions, préféra l'honneur de la tiare au salut de la chrétienté; il abandonna ces schismatiques endurcis. Les Turcs triomphaient de ces débats intempestifs; la Morée était ravagée; Thomas et Démétrius, frères de Constantin, s'étaient réfugiés dans Sparte; et Constantin, qui s'était adressé aux Génois, recevait d'eux pour tout secours quelques vaisseaux, comme si la faiblesse d'un tel appui eût du faire ressortir d'une manière encore plus frappante l'extrême abaissement de ce qui restait de l'empire romain.

Mahomet attendit la flotte génoise à l'entrée du port; mais elle passa à travers les galères des Turcs, dont elle coula quelques-unes. Cet incident n'était pas de nature à décourager le sultan. Il pressa ses préparatifs, et au printemps de l'année 1453 il parut devant Constantinople.

Son armée ne comptait pas moins de trois cent mille hommes. La ville avait un grand nombre d'habitants, mais elle était mal défendue. Quelques troupes soldées, un petit nombre de Vénitiens et de Génois, formant en tout huit à dix mille combattants, parmi lesquels se trouvaient des artisans et des bourgeois, telles étaient les forces dont disposait le dernier des empereurs de Byzance; après des siècles de désorganisation et de faiblesse, il y avait certes de l'héroïsme à accepter une lutte si inégale. Cependant, le développement de l'enceinte et l'admirable assiette de la ville pouvaient arrêter pendant quelque temps une armée plus propre à triompher en rase campagne qu'à supporter patiemment les travaux d'un siége régulier, et qu'appuyait une flotte composée de mercenaires et de marins sans expérience.

CHAPITRE XLIV.

CHUTE DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople dessine un vaste triangle dont le sommet regarde le Bosphore, et où se trouve la pointe du sérail; le côté opposé à cet angle borne la ville à l'occident, et s'appuie à la terre ferme; c'était le point le mieux défendu. Le côté sud plonge dans la Propontide, tandis que celui du nord est baigné par un bras de mer qui, en s'enfonçant dans les terres, forme un bassin spacieux entre les remparts de la ville et la lisière où s'élève Galata. L'entrée de ce port, dont la largeur est d'environ un demi-kilomètre, était protégée par des vaisseaux, et fermée par une estacade.

« Mahomet, après avoir établi sur le « côté occidental des batteries qui fai- « saient un feu continuel, résolut de pé- « nétrer dans le port, pour attaquer en- « suite la place par le flanc maritime. Il « s'empara d'abord de Galata que les as- « siégés avaient renoncé à défendre. Une « fois maître de cette position, il fit « traîner, à force de bras et de ma- « chines, soixante navires qui furent « mis à flot pendant la nuit dans ce même « port que les Grecs regardaient comme « imprenable. Le lendemain la conster- « nation fut générale lorsque les as- « siégés virent tout près de leurs rem- « parts des barques et des galères sur « lesquelles on préparait déjà des béliers « et des balistes. Ces tours de bois, dis- « posées de distance en distance, étaient « garnies de soldats, de sorte que le feu [redacted]

« dant la nuit les brèches que les « geants avaient ouvertes durant le « La promptitude de ces travaux « nait les Turcs qui trouvaient to « des fortifications nouvelles. So « les batteries de la place démon « les leurs. Le feu grégeois et l « bouillante embrasaient les tou « bois que les Turcs devaient sans « ou réparer ou remplacer.

« La flotte, transportée dans le « d'une manière si inattendue, inq « surtout les assiégés. Les vaissea « l'empereur manœuvraient po « brûler; mais les Turcs, plus habil « core pour la défense que pour l « que, en avaient coulé plusieurs. U « nitien, nommé Cop, entreprit « d'incendier la flotte ennemie à « veur des ténèbres. Il communiq « dessein à Constantin, ne lui d « dant que trois barques et qua « hommes déterminés. Cette entr « hardie, qui aurait peut-être « Constantinople, échoua par la tra « d'un Génois. Ennemi de Cop, et « par l'espoir d'une récompens « homme donna secrètement avi « Turcs du danger qui les menaçai « fois avertis, ils laissèrent approch « brûlots, et les attaquèrent à l'i « viste. On lança sur eux une gr « flèches allumées qui les enflamm « à l'instant, mais à une distance « éloignée pour que la flotte t « n'en reçut aucune atteinte. Cop « compagnons se jetèrent à la mer « ils furent retirés par les matelo [redacted]

employant tour à tour la prière. Il suppliait ses ; sujets de ne pas lui être es que ses plus cruels en- nce, qui ne manquait ni de courage, ne put que uelques semaines la prise nople, et attacher du : désastre le souvenir résistance. Il ne négligea ns familiers aux Grecs : accumulés par ses pré- n milieu des misères de ent employés à gagner de Mahomet. Le grand it des sommes considé- mit d'entraver les opéra- e. Il serait difficile d'ex- ment la lenteur des pro- iée turque. Les brèches tes de toutes parts, et les its à un petit nombre, ne us à les réparer. Les ou- nnemi se rapprochaient us de la place ; les fossés ui comblés, et le peuple, aux vaines disputes qu'à avait en perspective que les horreurs d'une ville t.

fit un dernier effort ; il mbassade à Mahomet, en i lui payer le tribut qu'il ger ; il lui représentait rait injuste d'envahir un nsentait à se soumettre. n voulait effacer jusqu'à ace de la domination des ondit qu'il regardait déjà le comme sa conquête, nstantin voulait la céder ce, il épargnerait beau- g inutilement versé ; que l lui laisserait jusqu'à sa sance de ce qui restait de empire grec. Constantin evelir sous les débris de

tout disposer pour un . Il fut donné le 29 Le sultan avait promis de leur laisser en pro- bitants avec toutes leurs se réservant que les mai- erritoire. Il plaça devant les nouvelles recrues et « les troupes d'un courage suspect. « Derrière elles étaient les janissaires « qui les poussaient en avant pour placer « les échelles, essuyer le premier feu de « l'ennemi, et préparer le chemin aux « guerriers d'élite. Vers le soir, quand « les fossés furent pleins de cadavres, « les janissaires s'élancèrent à leur tour « sur les brèches, et renversèrent les « derniers obstacles. L'attaque de cette « impétueuse milice était protégée par « une grêle de traits qui, décochés de « près, étaient d'un effet des plus meur- « triers. Justiniani reçut une de ces « flèches qui lui perça la main à travers « le gantelet ; une autre l'atteignit à l'é- « paule au défaut de la cuirasse ; et la « douleur de cette double blessure le « força d'abandonner le combat. L'em- « pereur, qui commandait sur un autre « point, apprit bientôt que la retraite « de son lieutenant avait jeté le décou- « ragement parmi les défenseurs du « rempart, et que l'ennemi, ne trouvant « plus qu'une faible résistance, occupait « déjà le couronnement des murs. Cons- « tantin jugea que tout était perdu : Ne se « trouvera-t-il pas, s'écria-t-il, quelque « chrétien qui, par pitié, veuille me dé- « livrer de la vie ? Pour ne pas tomber « vivant entre les mains du vainqueur, « il quitta ses armes et se précipita au « milieu des janissaires, qui le tuèrent « sans le connaître.

« Tandis que les chefs et les soldats « mouraient sur les brèches, le peuple « attendait dans les églises l'effet d'une « prédiction que sa faiblesse supersti- « tieuse avait facilement adoptée. Sur la « foi de cette ancienne prophétie, on « répétait que les Turcs entreraient un « jour dans Constantinople, et s'avance- « raient jusqu'à la colonne de Cons- « tantin ; qu'alors un ange descendu du « ciel remettrait dans la main d'un « homme du peuple une épée et un « sceptre, en lui disant : Venge le peuple « du Seigneur ; qu'aussitôt les Turcs « prendraient la fuite, et seraient pour- « suivis par les Grecs, sous la conduite « de ce roi choisi par Dieu même, jusqu'à « un endroit nommé Monasdéré, vers « les frontières de la Perse. Flattés de « ce chimérique espoir, les Grecs étaient « en prières dans leurs temples, lorsque « les cris des vainqueurs, le bruit des

« haches qui brisaient les portes, leur « annoncèrent la triste réalité. Les ja- « nissaires environnaient cette multi- « tude éperdue : l'avidité les rendit moins « féroces ; ils les lièrent deux à deux, sup- « putant le prix de leurs services, ou ce « qu'ils pourraient en tirer en les ven- « dant. Cependant on estime que le sac « de cette ville fameuse coûta la vie à « quarante mille hommes.

« L'amiral, qu'on reconnut à la ma- « gnificence de ses armes, fut conduit à « Mahomet. Ce prince lui ayant de- « mandé pourquoi les Grecs s'étaient « obstinées à défendre Constantinople, « il répondit : Vos premiers officiers « nous exhortaient à tenir ferme, assu- « rant que vous ne pourriez jamais nous « réduire. Le sultan se rappela aussitôt « quelques conseils que lui avait donnés « son vizir, et le fit étrangler sur-le- « champ.

« La ville, prise vers le soir, fut pillée « au milieu des ténèbres. Quelques his- « toriens ont prétendu que, lorsque la « résistance eut cessé, les Turcs s'abs- « tinrent de toute cruauté, et qu'il n'y « eut que quelques meurtres, accidents « inévitables au milieu du pillage et de « la confusion. Les dévastations s'adres- « sèrent surtout aux églises. Les Turcs « y commirent toutes les profanations « que l'ivresse de la victoire pouvait « suggérer à des soldats fanatiques, per- « suadés qu'ils honoraient leur religion « en insultant à celle des vaincus. Ils « cherchèrent longtemps le cardinal Isi-

[redacted]

« rieur de l'édifice était revêtu : C « tez-vous, leur dit-il, du butin « vous ai abandonné ; la ville et t « monuments m'appartiennent (1)

La tête du malheureux Con fut apportée au sultan qui le fit velir avec honneur. La ville fut r repeuplée par les Grecs et par di familles, qui reçurent l'ordre de s'y établir. Le reste de la Mor soumis sans résistance ; mais l'A balança longtemps la fortune du queur. Scanderbeg, dont le c avait été si fatal à Amurat, repré aux princes chrétiens combien i dangereux de laisser les Turcs p vre impunément leurs conquêtes rope. En effet, depuis qu'ils maîtres de Constantinople, ils vaient arrêter à leur gré le com des Génois et des Vénitiens dans Noire, et leur domination sur le vinces danubiennes leur permet menacer la Hongrie et de pénét cœur de l'Allemagne.

Il est rare que les questions d' térêt général déterminent les pri de grands efforts, tandis que cell touchent à des motifs particuliers nent souvent les peuples dans de longues et ruineuses. Le sort des inspirait peu de sympathie ; et l férends qui agitaient alors les États ne laissaient aux révoluti l'Orient qu'une importance seco Fatigué de ces lenteurs, et mû désir de gloire, le fils de Castrio

[redacted]

mes; mais le héros albanais, ir des siens que de lui-même, a tel parti de ses ressources, que t trois années il défit toutes les que lui opposait son puissant alla, le sultan jugea que sa pré-tait nécessaire. Il s'avanca à la cent cinquante mille hommes vestir la ville de Croïa. Tout il changea d'avis et confia la con-ce siége à Libanis, auquel il tiers de ses forces. Après de forts, le général turc se vit con-se retirer.

CHAPITRE XLV.

CAMPAGNES DE MAHOMET II.

se était d'autant plus sensible à t, qu'il avait résolu la conquête le Rhodes, dont les chevaliers ntraient partout où il y avait des à combattre. Il commença par le l'ordre un tribut, sous pré-e cette île avait toujours reconnu raineté de Constantinople. Jean ic, alors grand maître, lui ré-que leurs vœux les avaient faits mis des musulmans et non leurs res.

ligue venait de se former contre cs; le pape Calixte III y avait ter le roi de Hongrie, celui d'A-le duc de Bourgogne, les Véni-les Génois, les chevaliers de et quelques princes d'Italie. et n'attendit pas qu'on l'attaquât; a sur Belgrade avec cent cin-mille guerriers.

place, située au confluent du et de la Save, s'élève sur une le que forment les deux fleuves. de la terre, c'est-à-dire au sud t, de bonnes fortifications la dé-. Mahomet, pour l'environner en-nt, forma une chaîne de tous ses, de manière à intercepter les nications par eau. Hunyade, in-le ces dispositions, descendit le avec une flottille nombreuse, qui des renforts et des munitions. Il deux brigantins turcs, les coula, voir tué de sa main l'amiral en-ne fois la ligne forcée, il pénétra e brèche, s'empara d'une vingtaine ments et dispersa les autres. Ce succès inspira une grande confiance à la garnison, qui trouva une coopération active dans les bourgeois, les prêtres et même les femmes. Tous les assauts furent repoussés; les généraux de Mahomet périrent sur la brèche. Lui-même, blessé dans une sortie, fut sur le point de tomber entre les mains des Hongrois. Hunyade eut la satisfaction de voir l'ennemi lever le siége; et le même jour il mourut de ses blessures.

Mahomet venait de faire l'expérience que les chrétiens l'emportaient sur les Turcs en tactique navale et dans l'art d'assiéger et de défendre les places fortes. Une attaque combinée des Génois et des Vénitiens pouvait lui enlever Constantinople. Il résolut de mettre l'ancienne capitale de l'empire grec à l'abri d'un coup de main et d'en faire le siége de ses États. Il s'y construisit une résidence magnifique; et bientôt la beauté de la situation, les avantages que trouve le commerce dans le voisinage de deux mers au point de jonction de l'Europe et de l'Asie, y attirèrent une population considérable. Ce fut vers cette époque que ses généraux lui soumirent Athènes et le reste de la Morée. Ainsi, tout ce qui restait de la Grèce antique tombait avec la ville qui avait hérité de ses splendeurs et de celles de Rome païenne. Pour comble d'humiliation, les chrétiens de la communion grecque, qui déjà étaient rentrés dans la ville vaincue, demandèrent au sultan un patriarche, croyant triompher de l'Église romaine, en conservant ces dogmes qui avaient fait leur isolement et leur faiblesse, et en plaçant la croix du labarum sous la protection du croissant (1).

(1) Les Grecs orthodoxes s'écartent si peu de l'Église catholique, si ce n'est dans quelques formules, qu'on est porté à attribuer à des causes tout autres que des motifs de conscience la séparation des deux cultes. Laissons parler un historien valaque, M. Kogalnitchan. « Les Grecs orthodoxes suivent les dogmes tels qu'ils étaient au temps du concile de Nicée; et c'est cette parfaite conformité avec l'Église primitive qui leur assure la catholicité des temps, tandis que l'Église romaine peut revendiquer la catholicité des lieux, attendu qu'elle est plus répandue sur la surface du globe.

« Les Grecs ont sept sacrements et quatre

La possession de Constantinople entraîna la conquête, non-seulement des provinces qui avaient appartenu à l'em-

grands carêmes, pendant lesquels on doit s'abstenir, non-seulement de viande, mais de beurre, de lait, d'œufs, etc. Leurs jours maigres sont le mercredi et le vendredi. Ils ont dans leurs églises des images; mais ils proscrivent les statues et rejettent le purgatoire. Ils communient d'après les préceptes des pères de l'église saint Basile et saint Jean Chrysostome.

« En général, la religion grecque a eu sur le peuple une influence moins bienfaisante que la religion romaine; la cause en est que la première, opprimée par la domination des Turcs, dans un grand nombre de pays où elle s'étend, ne pouvait pas agir ouvertement, et que, dans d'autres contrées, le gouvernement s'inquiétait peu de l'instruction des ministres de la foi. En effet, que peut-on attendre, au point de vue religieux, d'un peuple qui ne comprenait pas la messe dite en grec ou en slavon, d'un peuple qui avait des prêtres aussi ignorants que lui-même, et qui, n'entendant jamais la parole de Dieu sous une forme claire et éloquente, se contentait d'observer les jours maigres et les carêmes, de faire des génuflexions devant les saintes images, de faire brûler des cierges, et de répéter *Gospodi pomiloui* (Kyrie Eleison)?.....

« Le clergé de l'Église orthodoxe se divise en deux classes : les religieux ou kalugheri (καλόγεροι), qui peuvent être revêtus des hautes dignités de l'Église, et les prêtres séculiers, qui ne peuvent devenir ni évêques ni archimandrites. Le clergé valaque est pour [redacted]

pire grec dans l'Europe orientale encore celle des États de l'Asie q taient constitués à l'époque de l'é

tantinople..... Le métropolitain et les é portent une mitre ornée de pierres pré

« Les chefs des cloîtres sont ou arc drites ou *igumeni;* les premiers gou de grands monastères sans siége d'é les autres administrent les biens d'u vent de seconde classe. Les évêqu choisis ordinairement parmi les arc drites; mais quelquefois un simple re est appelé à cette dignité : toutefois sa consécration, il doit être nommé mier jour archiatre et le second arc drite : ce n'est que le troisième jour q nommé évêque.

« Les religieux consacrés prêtres so moins nombreux que les simples frè sont divisés en deux classes: les hiéromo qui peuvent célébrer la messe, et les hi cones, qui assistent le prêtre dans le divin, sans pouvoir administrer les sa crements. Les religieux de cet ordre seuls qui se soient occupés de science théologie; les prêtres mondains ne sav leur catéchisme, et c'est à peine s'i en état d'écrire.

« Les simples frères n'ont aucune dans l'Église; ils portent le nom des emplois qui leur sont confiés, tels qu langers du saint pain, portiers, etc., sont aussi chargés de labourer les te leur monastère.

« Les prêtres mondains font maigre, les laïques, le mercredi et le vendredi d'être consacrés ils se marient; mais, u veufs, il leur est interdit de contra [redacted]

s croisés. David Comnène ré-
s à Trébisonde; le titre d'em-
e portait le chef de ce petit

ir aux siéges respectifs. Les mo-
res sont gouvernés par des abbés
igieux élisent eux-mêmes, et dont
nt confirmés par le prince. Tous
s lui rendent compte des revenus
s qu'ils dirigent, par l'entremise
stain, des évêques ou du grand
ministre de la justice et des cultes.
règne de Rodolphe le Grand, le
t une autorité temporelle absolue;
ité, déjà grande, s'en accrut sen-
Dans les temps les plus anciens le
in présidait aux assemblées géné-
sous Rodolphe, les évêques, les
ites et les abbés eurent aussi voix
, soit dans les assemblées convo-
e prince, soit dans celles où il
l'élection du souverain. Une de
ives les plus considérables était
censure. Si le prince gouvernait
'il abolit quelques priviléges, le
n pouvait lui adresser en parti-
remontrances. Si le prince persis-
devant la nation, dans le divan,
semblées publiques, qu'il lui rap-
rment prêté à son avénement au
specter les droits du peuple.
mme d'Église ne relevait que de
simple prêtre était jugé par l'ar-
e; les archimandrites par l'évê-
es évêques et l'archevêque étaient
e tribunal du prince. Les prêtres
nt tenus de payer à leur évêque
nuelle de deux à trois piastres;
s étaient affranchis de tout impôt
les assemblées nationales ils sié-
comme ministres de Dieu et
priétaires : armés du droit divin,
ient aux décrets du peuple, et
l'anathème ceux qui osaient atta-
priviléges.
es principautés de Moldavie et de
le moindre couvent a trois ou
res. Primitivement ces dotations
faites dans un but utile; car les
devaient suppléer à toutes les ins-
e secours et de charité qui man-
ièrement. Dès le seizième siècle,
e l'Église, dans les Principautés,
s considérables que ceux de tout
la nation; ces dotations étaient
s princes et, à leur exemple, par

gion catholique a de tout temps
ne aux classes inférieures du peu-

pays offusquait l'orgueil de Mahomet; il attaqua cette ville, s'en empara après quelques semaines de siége, et conduisit

ple, quoique, en général, les princes se soient montrés tolérants. Le mot papiste, dans la bouche d'un Valaque, était synonyme de païen; et, si quelque catholique embrassait la religion grecque orthodoxe, on disait : *Il s'est fait chrétien*, ou *il s'est fait baptiser*. Cette répulsion peut être attribuée à plusieurs causes. D'abord toute religion prescrit, quelles que soient les conditions qui la constituent, la stricte observation de ses dogmes, et le zèle est exclusif de sa nature; ensuite il était naturel que le clergé des Principautés partageât les répugnances des Grecs de Constantinople qui lui avait envoyé ses premiers pasteurs. Enfin, ce sentiment ne put que se nourrir et se fortifier au milieu des guerres que soutinrent si longtemps les peuples du Danube, d'un côté contre les Hongrois et les Polonais, et de l'autre contre les Turcs; et le dissentiment religieux se confondit avec la haine politique. Nous ajouterons encore que les intrigues des jésuites ont contribué à ce résultat. Ils ont employé toutes sortes de moyens pour obtenir l'entrée du pays; et ils l'obtinrent souvent de la Porte, par exemple, en 1587, sous Mihne II; mais ils ne purent jamais y faire de prosélytes. Le clergé n'avait aucun intérêt à reconnaître la suprématie de Rome; et, quant au peuple, il aurait fallu connaître ses mœurs et sa langue, et surtout le tirer de son ignorance, pour l'amener à une conversion solide et raisonnée. Les premiers apôtres prêchaient dans des conditions bien différentes; ils opposaient avec un avantage incontestable la morale de l'Évangile aux désordres du monde païen; tandis que les missionnaires catholiques n'apportaient à l'appui de leurs prétentions que la convenance d'un changement dans quelques formules. Grâce à la langue latine, les jésuites trouvèrent des auditeurs dans les communautés hongroises des Carpathes. Rodolphe le Noir, à la prière de sa femme, la princesse Marguerite, avait fondé un couvent catholique à Câmpulongu. Dans le quatorzième siècle, un évêché catholique fut aussi établi à Argessu; mais cette fondation dura peu : en effet, le dernier évêque catholique de ce siége dont l'histoire fasse mention est Paul de Vacia, qui vivait en 1480. Malgré cette défaveur, les couvents catholiques jouissaient de priviléges qui l'emportaient sur ceux de l'Église grecque orthodoxe. »

Sans discuter ici les opinions de l'auteur

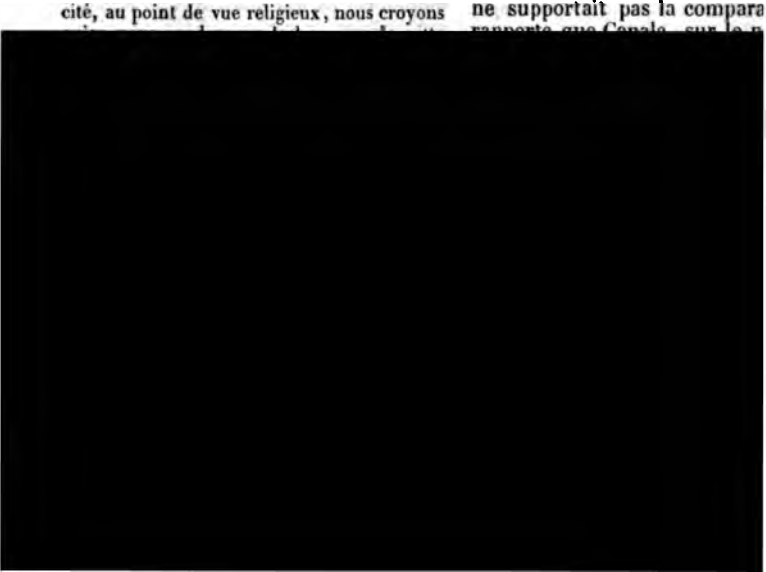
à Constantinople le prince vaincu, qui s'était laissé déposséder sous la promesse que sa fille épouserait ce sultan et qu'il recevrait comme dédommagement le gouvernement de quelque province. Au lieu de partager un trône, la jeune princesse entra dans le sérail; et son père, accusé d'entretenir des intelligences avec le roi de Perse, fut indignement exécuté. Le prince de Lesbos eut le même sort; et la réunion de la Caramanie à l'empire, au mépris des droits des enfants de Caraman Ogli, ajouta une province considérable aux nombreuses conquêtes des Ottomans. -

Au milieu de ses succès, le sultan ne pouvait oublier que Scanderbeg l'avait vaincu. Le héros albanais se concertait avec les Vénitiens pour recommencer la guerre contre les Turcs; s'il s'était montré redoutable au milieu d'un pays pauvre, et entouré de ses seuls guerriers, il était probable qu'à la tête d'une ligue puissante, il triompherait plus facilement encore de ceux qu'il avait tant de fois forcés à la retraite. Rarement la politique des sultans a reculé devant un crime; ils sacrifient sans hésiter leurs proches parents à la sécurité de l'État ou à leur ambition ombrageuse; à plus forte raison ne se font-ils aucun scrupule de se défaire d'un ennemi chrétien par la ruse et l'assassinat. Mahomet, désespérant de vaincre son rival, soudoya des misérables qui d
poignarder. Ce complot fut d
mais peu de temps après, l'h
traordinaire que la fortune
sauver de ce péril succomba à
ladie aiguë (1467). Peut-être
triomphait-il de celui que le fe
sassin n'avait pu atteindre. Il
Lisse avec la réputation du p
capitaine de son temps; car au
de plus glorieuses campagnes
troupes si peu nombreuses et
sources si restreintes.

CHAPITRE XLVI.

Débarrassé de cet ennemi, l
déjà maître de l'Attique, résol
quête de l'île de Négrepont.
tale, l'ancienne Chalcis, était
tifiée. Un pont jeté sur le cana
gagèrent les flottes de Xerxè
point stratégique qu'il importa
de défendre. Mahomet paru
bord du détroit, à la tête de
quante mille soldats; il entra
avec la moitié de son armée
le reste sur le continent pour
tête du pont. Sa flotte entou
et surveillait les vaisseaux des
qui, sous la conduite de Ca
vaient secourir la place. L'es
chrétiens, quoique moins n
que celle des Turcs, aurait p
le pont avec son artillerie, et
suite avec avantage contre des
mal commandés et dont la n
ne supportait pas la compara

cité, au point de vue religieux, nous croyons


[redacted]

ıdé comme une faveur qu'on
ıa fille unique; mais on lui
'elle était destinée au sérail
ır. Conduite devant le sul-
ıccabla de reproches, et l'ir-
ıt par sa résistance, qu'elle
ı brutalité cette mort qu'elle
Mahomet eut bientôt l'occa-
ser sa fureur contre son pro-
jeune prince avait remporté
ıes signalés sur les Perses
ıt jetés dans la Caramanie.
lui valurent la faveur de l'ar-
n père en prit ombrage. Il
qu'un prétexte lorsque son
plaindre à lui que Mustapha,
ıltan, lui avait fait l'injure
ısulmans regardent comme
glante, celle de l'outrager
ıme. Mahomet demanda au
se trouvait pas honoré que
n maître eût arrêté ses re-
tte femme qui lui plaisait;
avoir humilié le ministre, il
vivement Mustapha; et le
e ayant répliqué avec peu
ıent, il le déclara rebelle et
ler.
elques années de repos qu'il
'embellissement de Constan-
généraux du sultan lui
la Crimée, où les Tartares
blis. Caffa était alors la ville
ortante de cette presqu'île;
ıt l'autorité des Turcs. Ghi-
u khan par le sultan, établit
e à Bakhchésaraï, et ses
ı y ont conservé la souve-
qu'à la conquête des Russes,
ine II.
Mahomet porta de nouveau
n Albanie. Scutari, qui était
lus considérable de toute la
a longtemps; dans un assaut
it heures, les Turcs perdirent
ıommes. Antoine Lorédan,
ıit la place au nom des Vé-
eurs du fils de Scanderbeg,
une garnison de deux mille
oldats qui bravèrent soixante
nis, au milieu des priva-
us cruelles, et les forcèrent
iége. Sur ces entrefaites, le
rie se détermina à entrer en
et le sultan évacua l'Alba-
nitiens, voyant que la guerre traînait en longueur, sollicitaient de tous côtés des secours.

Florence, le duc de Milan, le duc de Modène, fournirent quelque argent pour armer des galères. Ni le roi de Naples, ni le pape Sixte IV qui soutenait les intérêts de ce prince, ne voulurent contribuer à cette campagne. Cette conduite du chef de la chrétienté indigna tellement les Vénitiens, qu'ils rappelèrent leurs ambassadeurs, interrompirent leurs relations avec le saint siége, et menacèrent même de faire convoquer, de concert avec la France et l'Empire, un concile où le pape serait dénoncé. De nouvelles négociations avec le sultan amenèrent une trêve momentanée; mais, de part et d'autre, on se préparait à une guerre devenue inévitable. Antoine Lorédan prit le commandement d'une flotte de cent galères, qui vint mouiller à Napoli de Romanie. Partout où les Turcs se présentèrent sur les côtes de la Grèce, ils rencontrèrent cet adversaire infatigable. Quarante mille Turcs assiégeaient Lépante; Lorédan jeta du secours dans la place, et repoussa toutes les attaques de l'ennemi. Mahomet fit assiéger Croïa, que Lorédan délivra avec le même succès. Alors, au lieu d'attendre l'ennemi, les Turcs résolurent d'attaquer les terres de la république. Le pacha de Bosnie passa le Lisonzo, battit les Vénitiens à Gradisca et s'avança jusqu'au Tagliamento et à la Piave. Du haut des tours de Venise on vit les villages en flammes; toutes les troupes disponibles et jusqu'aux habitants, qu'on enrégimenta à la hâte, marchèrent contre les musulmans, qui se retirèrent en désordre, laissant après eux la peste dont les ravages furent terribles. Tout à coup on apprit que le roi de Hongrie avait fait une paix séparée avec le sultan, et que d'ennemi il était devenu son allié. Cette défection força les Vénitiens à entrer en négociations. Ils renonçaient à Négrepont, cédaient Croïa, quelques places de la Morée, et s'engageaient à payer au Grand Seigneur un tribut de mille ducats. Dans d'autres circonstances, Mahomet aurait pu regarder ces offres comme avantageuses; mais l'alliance récente de la Hongrie et la mort du roi de Perse le laissaient libre de porter

toutes ses forces contre les Vénitiens; il résolut de les expulser entièrement de la Grèce. Il conduisit lui-même une nouvelle armée en Albanie. Malgré les efforts de Lorédan, Croïa succomba après un long siége, et ses habitants, au mépris de la capitulation, furent égorgés. Scutari soutint un grand nombre d'assauts dont un seul se prolongea durant trente-six heures sans que la nuit interrompît le combat. L'armée turque, rebutée par cette défense opiniâtre, se jeta sur Drivasto, Sebenigo, Alessio, et y commit d'atroces cruautés. Enfin, la paix fut signée au mois de janvier 1479; il en coûta aux Vénitiens les villes de Croïa et Scutari dans l'Albanie, Tenaro dans la Morée, l'île de Lemnos, et un tribut de dix mille ducats. Ils se consolèrent de ces pertes par la possession de l'île de Chypre, que leurs intrigues enlevèrent à Catherine Cornaro, héritière légitime des Lusignan.

CHAPITRE XLVII.

EXPÉDITION CONTRE L'ILE DE RHODES.

La république de Venise venait à peine de déposer les armes, que le sultan s'occupa d'une expédition qu'il méditait depuis longtemps. L'île de Rhodes était pour les Turcs une menace incessante; dans toutes les guerres contre les chrétiens, les Turcs trouvaient les [redacted]

flotte formidable parut devant R le 23 mai 1483.

La ville, qui porte le même nom l'île, s'élève, au bord de la mer, pente d'une colline, alors couver grenadiers et de vignobles. La plac tourée d'une double muraille, éta fendue par de fortes tours : un ren et un fossé large et profond environ l'enceinte. La ville avait deux ports : des galères, que protégeait le fort S Elme; l'autre, destiné aux gros vaiss communiquait au sud et au nord deux petits golfes : la forteresse de S Nicolas protégeait le premier, et u vrage moins considérable couvra second. Les vaisseaux abordèrent, gré les efforts des chevaliers, dan lieux dont les forts défendaient le n l'approche, et l'armée ottomane occuper le mont Saint-Étienne, à milles de la ville.

« Les Turcs commencèrent les « rations du siége par l'attaque d « Saint-Nicolas, dans l'espoir que « parvenaient à s'en emparer, ils ser « bientôt maîtres du grand port. O « ploya une artillerie formidable « l'attaque et pour la défense. Les « railles furent bientôt entamée « grand maître, appréciant toute « portance de ce point, s'y était p « la tête de quelques volontair « d'une garnison de troupes éprou « Les Turcs donnèrent l'assaut « leur impétuosité ordinaire. Il [redacted]

aible, le grand maître y fit
r un large fossé derrière lequel
ra à la hâte un mur de briques.
e monde était maçon, manœu-
, pionnier; les femmes, chré-
s ou juives, épouvantées du sort
s menaçait, oubliaient leur fai-
et transportaient des fardeaux
s n'auraient pas même cru pou-
ulement ébranler. Les Turcs,
eurs mortiers énormes, lan-
des pierres massives qui, per-
e toit des maisons, rompaient
pente des étages et faisaient
r tout sous leur poids. D'Au-
fit construire pour les femmes
enfants des abris en solives
es et si fortes, qu'ils étaient à
ve de la bombe et du boulet.
achines lançaient sur les Turcs
rtiers de roche; les chevaliers
ent ces machines *le tribut*, par
n du tribut annuel que Maho-
ait exigé de l'ordre. Quand la
le du quartier des juifs fut à
uinée, le pacha apprit qu'un
fossé et une muraille proté-
la ville de ce côté. Désespé-
ors de vaincre d'Aubusson, le
l turc tenta de le faire empoi-
; mais les deux transfuges qui
it chargés de ce crime, après
introduits dans la maison du
maître, furent découverts et
pièces par le peuple.
pacha, honteux d'avoir vu
· cet infâme dessein, fit une
e tentative sur le fort Saint-Ni-
Ce fort était séparé du camp
rcs par un canal assez étroit.
ogue fit construire un pont de
x, qu'il parvint, pendant la
à fixer entre le rivage et le
Alors les troupes s'élancèrent
fort. D'Aubusson fit pointer
n du côté où le tumulte annon-
nnemi. On n'était éclairé que
pots à feu, les grenades et la
ueterie. Le pont et les barques
saient sans cesse des troupes
s aux assaillants; déjà quelques
étaient parvenus à escalader
railles; mais tous y trouvèrent
t. On ne se battait pas avec
de fureur sur les deux flottes :
es galères turques furent in-

« cendiées et augmentèrent la confu-
« sion. Lorsque le jour vint éclairer
« cette scène de carnage, l'artillerie
« des forts dirigea son feu sur le pont
« de bateaux et parvint à le rompre;
« les troupes qui s'y pressaient furent
« submergées : les soldats qui étaient
« près du môle, voyant que ce moyen
« de retraite leur était enlevé, se jetè-
« rent dans les barques qu'ils purent
« rencontrer : quelques-uns se noyèrent;
« d'autres furent taillés en pièces dans
« une sortie. Le découragement com-
« mençait à gagner l'armée du pacha,
« qui échoua de nouveau dans deux
« attaques contre le quartier des juifs.
« Alors il essaya des négociations. Les
« chevaliers n'étaient pas éloignés d'ac-
« cepter une capitulation et ils sollici-
« tèrent d'Aubusson de ne pas négliger
« l'occasion de traiter dans des condi-
« tions favorables. Indigné de ces ob-
« sessions qui prenaient un caractère
« d'insubordination, le grand maître
« leur dit : « Si quelqu'un de vous ne se
« croit plus en sûreté dans la place, le
« fort n'est pas si étroitement bloqué
« que je ne puisse l'en faire sortir. » Et,
« comme personne n'osait avouer le
« premier sa faiblesse, il ajouta : « Si
« vous voulez demeurer parmi nous, il
« faut vous en rapporter à moi. Je dé-
« clare que je ferai couper la tête à qui-
« conque parlera de composition. » Ces
« paroles dignes et sévères rappelèrent
« les plus obstinés au sentiment de
« leur devoir. Mischa Paléologue, fu-
« rieux de voir ses offres rejetées, jura
« de passer tous les chrétiens de l'île
« au fil de l'épée; et les assauts re-
« commencèrent avec une ardeur qui
« tenait du désespoir. Plus d'une fois
« les fossés furent comblés de cadavres,
« plus d'une fois les janissaires se cru-
« rent assurés de la victoire; mais tout
« à coup ils rencontraient devant eux de
« nouveaux obstacles, et se voyaient
« contraints de reculer. Dans un der-
« nier assaut, d'Aubusson reçut une
« double blessure. En voyant couler le
« sang du grand maître, qui continuait
« à combattre dans la mêlée, les as-
« siégés luttèrent avec un tel achar-
« nement, qu'ils culbutèrent l'ennemi,
« dont la fuite porta la terreur jusque
« dans le camp. Enfin, après trois mois

« d'efforts, le pacha, découragé, leva le « siége de Rhodes, et ramena à Cons« tantinople les débris de sa flotte et de « son armée. »

Le commandement lui fut retiré, et le sultan l'exila à Gallipoli. Mahomet avait trop d'orgueil pour se reposer après un revers. Il fit de nouveaux préparatifs pour une double campagne. Une de ces expéditions était destinée contre l'Europe; l'autre, qu'il voulait diriger lui-même, menaçait le roi de Perse. Déjà il avait passé le Bosphore, lorsque la mort vint mettre un terme à ses espérances ambitieuses.

CHAPITRE XLVIII.

Nous venons de parcourir rapidement les époques principales des États dont l'histoire a exercé une influence directe sur les destinées des peuples du Danube. Les grandes luttes de l'Europe dans le sixième siècle, le mouvement donné aux esprits par la découverte de l'imprimerie et à l'activité commerciale par les richesses d'un nouveau monde, détournèrent l'attention des affaires politiques de l'Orient. Cette période fut fatale aux petits États; et deux empires, la Russie et la Turquie, se développèrent dans des proportions qui plus tard devaient rendre leur puissance alarmante. L'Autriche seule, plus menacée que les autres grands États, semble avoir compris de quelle importance était pour sa sécurité le

[redacted]

gionnaires. Jusqu'à présent i cepté avec empressement l protégés; mais, s'ils étaient s Turquie leur laissât une sor pendance nationale, en se c d'un tribut modéré et en ef distinctions humiliantes qui m différence impolitique entre d'un même empire, il est pro les Serviens, les Valaques et l ves n'auraient plus le même désirer la domination de la F

Nous ferons suivre ce coup néral sur les provinces qui s depuis la mer Adriatique bouches du Danube d'une his ticulière de chacune d'elles, e à nos développements plus d'étendue, selon la richesse d où les écrivains tant anciens dernes nous ont permis de p travail, comme nous l'avons observer, demanderait des r que ne comporte pas un ca étroit que le nôtre. Nous pens leurs que, pour aborder franch sujet et le traiter *in extens* attendre que l'intelligence d dialectes vienne éclairer une points, et marquer les limi l'inconnu historique et les r ments que l'on néglige, parce trouve trop vaguement indiqué l'idiome dans lequel ils sont tr permet qu'à peu d'historiens d sulter.

[redacted]

CHAPITRE I.

ie de l'Illyrie se perd dans la
emps mythologiques. On rap-
: Cadmus, fils d'Agénor, vint
n lieu appelé *Ragusa Vecchia*
nton moderne de Breno, et y
idaure. On fait venir d'Illyrius,
Cadmus, la dénomination du
t l'étendue, dans ces temps
levait se borner aux conquêtes
héros. Les Illyriens n'appa-
ır la scène historique que vers
es premiers rois de Macédoine.
parle vaguement du pays qu'ils
, et le place près des sources
s. « Cette rivière, dit-il, qui
l'Illyrie, se joint au Brongos,
eter avec lui dans l'Ister. »
e borne à indiquer les côtes
depuis le Ténare jusqu'à l'A-
. Pline n'est guère plus expli-
contente d'énumérer les peu-
riennes, sans en préciser l'é-
l'importance. Ptolémée trace
pographique de l'Illyrie qu'il
: l'Istrie et les confins de la
, en déterminant la partie in-
isqu'à la Mœsie supérieure et
ie. Mais, comme les limites de
ine, de la Mœsie supérieure
nnonie à cette époque ne sont
aucunes données certaines, la
éographique reste dans le do-
probabilités et des hypothèses.
i dire autant de P. Méla, dont
ommence à Oricum (aujour-
d'Orco) et finit à Tergeste
(1). Priscien est également
étails; et l'on peut en dire au-
osmographe Festus Avianus.
en que sa topographie de l'Il-
ncomplète, peut souvent sup-
missions de ces auteurs. Appien d'Alexandrie étend le territoire illyrien au délà des limites de la Macédoine et de la Thrace, de sorte que toute la rive droite du bas Danube s'y trouve comprise. Il tire une ligne depuis les plaines de la Chaonie jusqu'à ce fleuve. « Les Romains, dit-il, donnent à cette province une longueur de six mille stades sur une largeur de douze cents (environ 220 lieues sur 40). » Les limites de l'Illyrie varièrent encore selon les convenances administratives, lorsque cette province dépendit du Bas-Empire.

Après cet exposé sommaire de la géographie de l'Illyrie, nous nous proposons d'exposer succinctement l'ethnographie héroïque de cette province; son état depuis la conquête par les Romains, puis au temps de l'empire grec; l'étendue de sa juridiction, de ses thèmes et de ses éparchies ecclésiastiques; ses divisions politiques en royaume, bannats ou principautés et zupanies, depuis sa séparation de l'empire d'Orient, jusqu'à son démembrement par les Vénitiens et les Turcs. Enfin, nous terminerons cet aperçu par le tableau de son état actuel.

CHAPITRE II.

ETHNOGRAPHIE (suivant Appien).

Sans faire mention de Cadmus et d'Harmonie, ni d'Illyrius, leur fils, Appien commence sa fable par un autre Illyrius, fils de Polyphème et de Galatée, qui avaient quitté la Sicile pour venir s'établir sur le bord oriental de la mer Supérieure ou golfe Adriatique; l'auteur poursuit ainsi : Polyphème eut pour fils, issus de sa femme Galatée, Celtus, Illyrius et Gallus. Ils donnèrent leurs noms aux Celtes, aux Illyriens et aux Galates, qui reconnurent leur autorité. Cette tradition, entre toutes les autres, est peut-être la plus plausible. Illyrius eut pour fils Enchelea, Autarca, Dardanus, Mœdus, Taulanta, Perrhébus; ses filles furent Parthô, Daorthô, Dassarô et quelques autres. De cette lignée vinrent les noms des Taulantiens, des Perrhèbes, des Enchéléens, des Dardaniens, des Parthéniens, des Dassarètes et des Daorses. D'Autarius naquirent Pannonius ou plutôt Léone et Scordiscus, et Léone eut pour fils Treballus.

e ne fut longtemps qu'une rade
s'élève en amphithéâtre au fond
porte son nom, sur la croupe
igne dont la mer baigne le pied.
e a été construite au sommet.
on commande toute la ville, qui
n haute et en basse. La splen-
ste date du règne de Marie-Thé-
générale de cette rivale de Ve-
: du grand canal, et le golfe que
s navires de commerce, offrent
ves admirables.

à la poursuite des Argonautes, avaient fondé sur le littoral quelques colonies; l'expression *Regna Liburnorum* indique que ces Colches, qualifiés de Scythes asiatiques, parvinrent par les armes, et peut-être par leurs relations commerciales avec l'Asie, à un certain degré de puissance.

PÉLASGES. — On peut suivre, à l'aide de quelques documents historiques, la marche des Pélasges, sortis du Péloponnese, à travers la Thessalie, l'Épire, et le pays des Dodoniens, leurs anciens alliés. Au rapport de Denys d'Halicarnasse, ils étaient conduits par Cléonyme. Strabon fait aussi mention de Diomède, roi des Étoliens, qui conduisit une colonie grecque sur les côtes de l'Apulie, et qui donna son nom aux îles appelées aujourd'hui *isole di Tremiti*.

CHAPITRE III.

LIBURNES NAVIGATEURS. — Ils donnerent le nom de mer Liburnienne à l'Adriatique, occupèrent l'Apulie, l'Abruzze, et en général toute cette partie du royaume de Naples qui est renfermée a l'occident par les Apennins, à l'orient par le golfe de Venise, et qui s'étend du nord au midi depuis Ancône jusqu'au cap d'Otrante.

CONQUÊTES ET COLONIES. — Selon Fréret, les Liburnes furent les premiers colons qui franchirent les Alpes. Établis d'abord sur l'Adige, ils passèrent le Pô; puis

la rive droite du D[illegible]
[illegible] aux [illegible]
s'étendaient jusqu'à [illegible]
les Liburnes [illegible]
encore dans les îles et [illegible]
oriental de l'Adriatique.

CHAPITRE IV.

ÉTAT PHYSIQUE DE L'[illegible]

L'Illyrie peut être considé[...]
formée de bassins encaissés [...]
tre-forts de l'arête qui est le [...]
ment des Alpes Carniques. [...]
Albius, ou Polog (Nemus Di[...]
l'Illyrie, que nous divisero[ns]
rieure et Inférieure. Ce dispo[...]
carpé qui, dans son ensembl[e]
le nom d'Alpes Dinariques, [...]
le cours des eaux qui s'épanc[hent]
part dans l'Adriatique et da[ns]
la Save, qui les porte au Danu[be]

FLEUVES DE L'ILLYRIE IN[...]
Les fleuves tributaires de l'A[...]
depuis l'Istrie jusqu'à l'Acroc[...]
montagne de la Chimère, son[t]
la Czernagora, la Kerka, la [...]
Narenta, l'Arian, fleuve sou[...]
Boïana et le Drin. Pour le[s]
illyriennes situées au delà du [...]
citerons le Malis, l'Ismos, [...]
l'Isana, le Carga ou Spirnsta
le Beratino ou Ergent, et la [...]
que leur pente conduit égale[ment dans l'A]driatique.

RIVIÈRES DE L'ILLYRIE [...]

Sirmie et de l'Esclavonie, tombe, nous l'avons dit, dans le Danube, sous de Belgrade (*Alba Græca, Hungarica*).

lyrie des anciens, à l'époque du grand développement des dépen- de son territoire, s'étendait, au int, jusqu'à la région des Alpes. Le e formait sa limite du côté de la nie, et les monts Carpathes la sé- it de la Sarmatie : à l'orient, elle aignée par le Pont-Euxin, la Pro- e et l'Hellespont: au midi par la gée. Telle fut l'Illyrie d'Appien du grand Diocèse, auquel on encore la Crète et quelques îles chipel. Cette division dura jusqu'à en qui en changea les démarca-

it à l'Illyrie proprement dite, après embrement qui en sépara la Rhé- Norique, la Pannonie Aquilo- la Pannonie moyenne ou Sa- Pannonie méridionale, la Carnie niole, la Japidie et l'Istrie, elle plus composée que des provinces oniennes qui répondaient à l'Épire e et nouvelle. C'est ce que l'au- l'*Illyricum sacrum* appelle *Pecu- u proprium Illyricum*.

CHAPITRE V.

ues historiques. Ambigatus, roi ltes, se trouvant à l'étroit dans ules, envoya, sous la conduite de se et de Ségovèse, des colons qui, être emparés des provinces sep- nales de l'Italie et d'une partie lyrie, pénétrèrent jusque dans la oine. D'après cette tradition, ce rs que les Celtes Sennonais au- fondé Segna dans la Croatie au- nne, et qu'une partie de la Li- prit le nom de Japidie. Ce fait erait l'assertion de Strabon qui que les Japides sont une nation sée de Celtes et d'Illyriens. Quant burnes, réduits à un petit nombre, etirèrent dans les îles de l'Adria-

ONIES ÉTRANGÈRES. SICILIENS. Illyriens, qui commençaient alors rer à la navigation, firent alliance enys l'Ancien, vainqueur des Car- ois; et ils lui cédèrent l'île de Lissa, dont la possession lui assurait une importante position maritime.

PARIENS. — Bientôt après, une colonie, sortie de Paros par ordre de l'oracle, demanda un établissement à Denys qui lui fit concéder l'île qu'on appela d'abord de leur nom Paros ou Pharos, et dont l'appellation moderne est Lesina. Quelques années plus tard, les Pariens fondèrent Epetium, à peu de distance de Spalatro, vers l'embouchure de la Czernovnitza.

Lorsque Denys fut obligé de retourner en Sicile où une révolte avait éclaté, les Pariens succédèrent aux vainqueurs, qui leur abandonnèrent leurs possessions, et ils se mêlèrent aux Illyriens et aux Celtes, sans toutefois adopter leurs mœurs ni leur langage.

ROYAUME D'AGRON. — Nous lisons dans Polybe que la monarchie illyrienne s'éleva, sous ce prince, à un haut degré de prospérité. Sa domination s'étendait depuis les frontières de l'Épire jusqu'à la Carinthie, aux Alpes et à la mer. Cet espace, dans lequel se trouvaient comprises l'Istrie et une grande partie de la Liburnie, embrassait l'Illyrie proprement dite, et s'étendait au couchant jusqu'au Titius, au levant jusqu'aux plaines situées entre le Drilon ou Drin et l'Acrocéraune. A cette époque, l'Illyrie était séparée de la Pannonie par les Alpes Juliennes; à l'orient le mont Scodrus formait sa limite du côté de la Dardanie; enfin, sa limite occidentale touchait au Tagliavento ou Livontza et aux montagnes de la Chimère. La colonie de Trieste et la ville de Codropolis dépendaient alors du royaume d'Illyrie. Agron possédait en outre plusieurs îles de l'Adriatique; mais le voisinage des colonies pariennes l'inquiétait, et la guerre était sur le point d'éclater, lorsque la mort vint suspendre ses projets. Il laissa le trône à Teuta.

On voit figurer les Illyriens dans la guerre Médique; ce qui fait supposer qu'ils étaient assez puissants pour qu'on les recherchât comme auxiliaires. Sous Amyntas II, roi de Macédoine, ils soutinrent contre ce prince les prétentions d'Argée, frère de Pausanias; mais le règne de Philippe fut le terme de leur prospérité. Ce prince les défit en plusieurs rencontres, et reprit rapidement toutes leurs conquêtes en Macédoine. D'après

le traité qu'il leur imposa, leur territoire eut pour limite le lac Lychnedus; et il leur fallut renoncer à tout le pays compris entre le Drin et l'Acrocéraune, espace qui répond aux sandgiaks actuels d'Ochrida, de Croïa, d'Elbassan, en y comprenant le Musaché, contrée qui relève du drapeau de Bérat ou Arnaout-Beligrad.

Démembrement de l'Illyrie. Trois ans après la conclusion de ce traité, les Illyriens, vaincus de nouveau, devinrent tributaires de Philippe, qui reçut la nouvelle de leur soumission le jour de la naissance d'Alexandre.

TRIBALLES. — Les premières campagnes d'Alexandre le Grand nous donnent quelques détails sur les Triballes, mentionnés par Hérodote. Ils occupaient la rive droite du Danube, entre le mont Hémus et la petite Scythie. L'étendue de leur pays, depuis le Budgiak jusqu'à la Drina, était de quinze journées de marche ou d'environ cent vingt lieues. Alexandre, qui tourna ensuite ses armes contre les Illyriens, démembra leur territoire, et réduisit le domaine de leur roi Clitus au cours du Drin, tandis que, selon Arrien, il donna à un autre prince, nommé Glaucias, la Parthinie et les provinces qui forment de nos jours la moyenne Albanie.

CELTES. Ces peuples, dont les possessions étaient voisines du golfe Adriatique, n'eurent rien à démêler avec Alexandre, qui rechercha même leur alliance avant [redacted]

nice (Phemiki, canton de Delvino), ville de la Chaonie, lorsqu'ils furent rappelés par Teuta, leur reine, pour étouffer la révolte d'une de ses provinces (probablement la Bosnie) qui avait embrassé le parti des Dardaniens, ennemis constants de la Macédoine. Or, comme ces barbares occupaient la Servie moderne, il s'ensuivrait qu'à cette époque l'Illyrie s'étendait au delà du confluent de la Save et de la Drina, qui sont l'Angros et le Brongos d'Hérodote.

CHAPITRE VI.

GUERRES DES ILLYRIENS CONTRE ROME.

(228 av. J.-C.) — Ce fut sous le consulat de M. Amilius Barbula et M. Junius Péra, à l'époque où les Gaulois menaçaient de nouveau la République, que les Illyriens fournirent aux Romains l'occasion de porter leurs armes sur les côtes de l'Adriatique. Les pirates qui infestaient ces parages avaient enlevé un grand nombre de négociants italiens à la hauteur du port de Brindes; et même ils en avaient fait périr quelques-uns. D'abord le sénat avait négligé les plaintes portées contre leurs brigandages; mais à ces griefs, qui se renouvelèrent, vint se joindre un motif politique plus déterminant. Les Illyriens furent accusés d'avoir attaqué l'île d'Issa, soumise à Démétrius de Pharos, allié des Romains. On choisit pour ambassadeurs les deux Coruncanius, Caïus et Lucius. Pendant [redacted]

nes de vos rois. » Une réplique si hardie blessa la reine; mais, dissimulant son ressentiment, elle laissa partir les ambassadeurs. Bientôt elle envoya après eux des corsaires qui tuèrent le jeune Coruncanius avec une partie de sa suite, chargèrent l'équipage de chaînes et firent périr dans les flammes les capitaines des vaisseaux romains. Le député des habitants d'Issa, Calemporus, eut le même traitement. A cette nouvelle, le sénat fit déclarer la guerre à Teuta et aux Illyriens. Après s'être montrée cruelle, la reine montra de la faiblesse et de l'hésitation. Elle promit de renvoyer aux Romains ceux des leurs qui vivaient encore, ajoutant qu'il n'était pas en son pouvoir de leur rendre les autres qui avaient été tués sans son ordre. Le sénat, usant de modération, se contenta d'exiger qu'on lui livrât les meurtriers de ses ambassadeurs. Alors Teuta, attribuant à l'impuissance ou à la crainte la demande d'une réparation si légère, répondit qu'elle ne livrerait personne; et, comme pour braver les Romains, elle envoya sur-le-champ des troupes pour assiéger Issa.

Le sénat, de son côté, ordonna aux consuls L. Postumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, qui venaient d'entrer en charge, de partir sans retard avec des forces de terre et de mer. Le dernier commandait la flotte de deux cents vaisseaux, et son collègue était à la tête des légions. Teuta, redevenue timide, envoya Démétrius de Phare demander la paix aux consuls. Ces généraux consentirent à lui accorder une trêve, sous la condition que les Illyriens abandonneraient Corcyre dont ils s'étaient emparés récemment. Mais, à peine les Romains s'étaient-ils éloignés pour retirer cette île de leurs mains, que la reine reprit toute son arrogance; et, comme si elle n'eût plus eu rien à craindre, elle fit partir ses lieutenants pour assiéger Dyrrhachium et Apollonie. Quelques personnes prétendent, comme le rapporte Tite-Live, que ce ne fut pas Teuta qui rendit Corcyre, mais Démétrius, qui, de son propre mouvement, livra aux Romains cette île dont il était gouverneur, pour s'assurer leur protection contre le ressentiment de la reine qui suspectait sa fidélité.

Fulvius, après la soumission de Corcyre, conduisit sa flotte à Apollonie et Posthumius vint le rejoindre avec vingt mille fantassins et deux mille chevaux. Les Apolloniates se mirent avec joie sous le protectorat de Rome; les Illyriens furent bientôt chassés; et ils ne tinrent pas plus longtemps devant Dyrrhachium, qui ouvrit sur-le-champ ses portes aux consuls. Les Ardiens et les peuples de l'Illyrie qui habitaient plus avant dans les terres suivirent ce exemple. Au nombre de ces derniers étaient les Parthiniens. Démétrius fut d'un grand secours aux consuls dans cette campagne. Il allait partout vantant le pouvoir et la bonne foi des Romains, tandis qu'il faisait ressortir tout ce qu'il y avait de blâmable dans la conduite de la reine. De là les vainqueurs s'embarquèrent pour se rendre à Issa; et, pendant la traversée, ils se rendirent maîtres de plusieurs places. Nutria fut la seule que les Illyriens défendirent avec courage et dont la conquête coûta beaucoup de sang aux Romains qui y perdirent plusieurs tribuns et le questeur de l'armee.

A l'arrivée de la flotte, les assiégeants s'enfuirent précipitamment. Les Phariens furent les seuls que les Romains admirent dans leur alliance; ils conservèrent la liberté et leurs biens, en considération de Démétrius, leur compatriote, qui avait gouverné leur île sous le roi Agron. Teuta était incertaine sur le parti qu'elle devait prendre. Dans l'espoir que l'approche de l'hiver et d'autres soins importants rappelleraient les Romains en Italie, elle se retira dans la ville de Rhizon, située sur un fleuve du même nom, pour y attendre les événements.

Cependant les consuls, abandonnant à Démétrius la plus grande partie de leurs conquêtes, avaient ramené l'armée et la flotte à Dyrrhachium; mais, quand Teuta vit que Posthumius restait dans le pays avec quarante vaisseaux, et qu'avec des troupes recrutées dans les villes voisines il se disposait à défendre les Ardiens et les autres Illyriens qui s'étaient déclarés pour Rome, elle songea sérieusement à faire la paix. Dès le commencement du printemps elle envoya des ambassadeurs à Rome

pour justifier sa conduite devant le sénat et représenter qu'il ne s'était rien fait sous sa régence qui ne fût conforme aux volontés d'Agron, qu'elle avait cru devoir exécuter. Le sénat répondit qu'il accordait la paix, non aux prières d'une femme sans autorité et qui ne méritait aucuns égards, mais à Pinnéus, fils d'Agron ; à condition toutefois qu'il payerait le tribut exigé, qu'il céderait aux] Romains toute l'Illyrie, à l'exception d'un petit nombre de places, et qu'il ne pourrait naviguer au delà de Lissus qu'avec deux barques désarmées.

Par cette paix, Corcyre, Pharos, Issa, Dyrrhachium et l'Atintanie tombèrent au pouvoir des Romains. On laissa à Pinnéus tout le reste des provinces qu'avait possédées Agron. Teuta, soit par crainte, soit qu'elle eût mieux aimé tout perdre que de conserver une ombre d'autorité, abandonna le gouvernement du royaume, dont Démétrius de Phare fut chargé, sous le titre de tuteur. Ce fut ainsi que se termina la guerre d'Illyrie, et que les Romains étendirent leur domination jusqu'aux frontière de la Grèce. (Tite-Live.)

On peut conclure de ces données que les possessions d'Agron se composaient, outre les provinces situées entre l'Aouss et le Drin, du territoire des gentes Labeates (Prévalitanie) ; de la Dalmatie jusqu'au Titius, et d'une grande partie du pays qui forme aujourd'hui l'Hertzégovine. Quant aux îles de l'Adriatique, la plupart étaient occupées à cette époque [redacted]

dernier traité, il parcourait la mer avec une flotte, et pillait les Cyclades. Déjà même il avait engagé dans ses intérêts les Istriens, et forcé les Atintanes à embrasser son parti. L'alliance de Philippe, roi de Macédoine, qu'il avait aidé contre Cléomène, augmentait sa confiance, et l'encourageait dans ses projets ambitieux. Le sénat chargea les consuls M. Livius Salinator et Lucius Æmilius Paulus d'aller châtier les Illyriens révoltés. Démétrius envoya à Dimale une forte garnison, fit mourir les gouverneurs dont la fidélité lui était suspecte, et leva dans le royaume un corps de six mille hommes d'élite qu'il retint avec lui dans Phare, pour défendre l'île et la ville. Æmilius commença la campagne par le siége de Dimale qu'il emporta de vive force. Cette place passait pour imprenable. A peine ce résultat fut-il connu, que toutes les villes envoyèrent des ambassadeurs pour faire leur soumission. La conquête de Phare offrait de grandes difficultés ; abondamment pourvue de vivres, défendue par une nombreuse garnison et par son assiette naturelle, cette place pouvait supporter un long siége. Le consul, pour s'en emparer, eut recours à un stratagème. Il y fit passer pendant la nuit une partie de ses troupes qui s'embusquèrent dans les bois ; au point du jour, s'avançant lui-même vers le port avec vingt vaisseaux, il attira de ce côté Démétrius. Dès que l'action fut engagée, les Phariens sortirent successivement de la [redacted]

tions. Pinnéus, en voyant les suc- Annibal, montra plus que de la tié- ux Romains. Cependant, n'osant ir à une rupture ouverte, il paya ut qu'il devait à la république.

atius, roi des Illyriens, avait été ac- le brigandages maritimes dans la upérieure, et le sénat, avant de sé- tre lui, avait ordonné une enquête. ard, à l'époque où la guerre des ins contre la Macédoine était sur it d'éclater, des députés d'Issa t se plaindre que Gentius avait, seconde fois, ravagé leur terri- Ils annonçaient que Persée et le lyrie étaient d'intelligence, et que bassadeurs de ce dernier qui se ient alors à Rome n'y étaient que pier ce qui s'y passait. Le sénat ces députés, dont la justification i suspecte qu'on leur commanda de de l'assemblée. Tandis que les ns cherchaient à connaître quel- ient les dispositions de leurs al- roi d'Illyrie semblait n'avoir pris parti décisif. Lorsque la guerre larée, Décimus fut chargé d'aller r Gentius pour tâcher de le déci- oindre ses armes à celles des Ro- Les négociations, que les Romains l'art de prolonger pour gagner ps et compléter leurs préparatifs, rompues lorsqu'ils se virent en gir. M. Lucretius, frère du pré- int prendre en passant le contin- s alliés; il trouva dans le port de chium dix brigantins appartenant ville, douze à l'île d'Issa, cin- -quatre au roi Gentius; et, fei- le les croire préparés pour le ser- s Romains, il les emmena avec lui, sa à Corcyre et à Céphalonie. ieurs fois Persée essaya de faire Gentius en sa faveur; mais les es de ce dernier et l'avarice de furent un obstacle à ce résultat. lorsque Æmilius fut chargé de la te de la guerre en Macédoine, , voyant les Romains maîtres des es, fit offrir au prince d'Illyrie ents talents; et, lorsqu'on se fut des otages de part et d'autre, chus, un des confidents intimes de Macédoine, fut envoyé pour re cette alliance au nom de son . Cet ambassadeur trouva Gentius à Médéon sur le territoire des Labéates et reçut sa parole, tandis qu'un député illyrien se rendit à la cour de Persée à l'effet de recevoir son serment, des otages et son argent. Gentius, à la prière de Pantauchus, fit accompagner à Rhodes par des députés l'ambassade macédonienne. Dès que Gentius se fut compromis par des mesures hostiles envers les Romains, Persée retint une partie de l'argent convenu. La même avarice le priva de la coopération d'Eumene et d'un secours important que lui offraient les Gaulois.

Déjà l'on était au commencement du printemps (168 av. J.-C.); Æmilius se trouvait en Macédoine, Octavius à Orée où il avait pris le commandement de la flotte, et Anicius en Illyrie où il devait attaquer Gentius. Ce prince, fils de Pleuratus et d'Eurydice, avait deux frères, Plator, né du même père et de la même mère, et Caravantius, qui n'était que son frère utérin. Il se défit de Plator et de deux guerriers dévoués à ce prince, Etritus et Épicadus. Le bruit courut qu'il s'était déterminé à ce crime parce que Plator avait formé le projet d'épouser Étuta, fille d'Honunus, prince de la nation belliqueuse des Dardaniens. Délivré d'un rival qui l'inquiétait, il épousa lui-même Étuta, et se livra à sa violence naturelle qu'excitait encore l'usage immodéré du vin. Après s'être déclaré contre les Romains, il rassembla près de Lissus toutes ses forces qui se montaient à quinze mille hommes. Il en détache mille fantassins et cinquante cavaliers sous la conduite de son frère Caravantius pour réduire les Cavicns, et marche lui-même sur Bassania située à cinq mille de Lissus. Cette ville, alliée des Romains, aima mieux soutenir un siége que de se rendre. Déjà Appius Claudius, réunissant à l'armée qu'il amenait avec lui les corps auxiliaires des Bulliniens, des Apolloniates et des Dyrrhachiens, avait quitté ses quartiers d'hiver pour venir camper sur les bords du Génuse. De son côté, le préteur Anicius, apprenant à Apollonie les événements d'Illyrie, manda à Appius de l'attendre dans son camp où il ne tarda pas à le rejoindre. Là, réunissant aux auxiliaires qui faisaient partie de son armée l'élite des Parthiniens, il se dis-

posait à s'avancer en Illyrie pour faire lever le siége de Bassania, lorsqu'il fut retenu par la nouvelle que les brigantins ennemis exerçaient de grands ravages sur la côte. La flotte romaine eut bientôt dispersé ces pirates. Gentius, informé de la marche d'Anicius sur Bassania, leva précipitamment le siége de cette place, laissant derrière lui la moitié des siens qui ne firent aucune résistance. Les villes voisines s'empressèrent de faire leur soumission. Anicius se porta sur Scodra où s'était enfermé Gentius. Cette ville, la plus forte du pays des Labéates, était la clef du royaume. Deux rivières l'entourent : la Clausala, à l'orient, et à l'occident la Barbana qui prend sa source dans le lac Labéatis. Ces deux rivières versent leurs eaux dans l'Orconda qui sort du mont Scordus et va se jeter dans l'Adriatique; le mont Scordus, le plus élevé du pays, commande à l'orient la Dardanie, au midi la Marcédoine, et à l'occident l'Illyrie. Bien que Scodra fût une place de premier ordre, le préteur crut devoir profiter de la terreur de l'ennemi, et s'avança jusqu'au pied des remparts. Au lieu de combattre dans leurs retranchements et du haut des tours, les habitants ouvrent leurs portes, se déploient en rase campagne et commencent résolûment le combat; mais bientôt ils reculent en désordre et rentrent dans la ville, non sans essuyer une perte considérable. Gentius, frappé de crainte, sollicita une trêve; on lui accorda trois [redacted]

au camp Etléva, femme de ce prin ses deux fils, Scerdilète et Pl ainsi que Caraventius. C'est ain guerre d'Illyrie fut terminée e jours. Rome en apprit l'issue e temps que le commencement, et jours après, le roi Gentius, sa fa les principaux dignitaires de sa c rent confirmer eux-mêmes par l sence l'abaissement d'un roya d'une dynastie. On en tira un favorable pour le dénoûment p de la guerre de Macédoine.

On peut recueillir dans cette de l'histoire de l'Illyrie ancien ques données géographiques su due des États de Gentius. Parmi les principales de son royaume, o tait Uscana, place voisine de la tie, contrée appartenant à la Mac Œnéon, ville située sur la route duisait chez les Labéates, et capitale de la haute Albanie mo

Fidèles à la politique qui le si bien réussi en Grèce, les Rom clarèrent libres les Illyriens ment dits, les Taulantins, les T les Rhizzonites, les Alciniates, l ses, les Dassarètes et les Salepita lyrie fut ensuite divisée en trois tements : le premier renfermait senses (canton d'Alessio), les Ta (Durazzo) et les cantons de la ri che du Drin. Le second compren tes les tribus labéates, sans dés de noms. Le troisième était fo Agravonites (Monténégrins), de [redacted]

voit Salone servir de quar-
r à Cécilius Métellus, et plus
nsul Cnéius Cosconius s'em-
:te capitale. César, à son re-
ales, intervint dans les dé-
ms entre les Illyriens et les
au sujet de Promona. Enfin,
n et Florus nous montrent
grippa, Tibère et Germanicus
réprimer par les armes les
Illyriens. Nous nous con-
'exposer succinctement les
aux.
imposé aux Dalmates était
técution; ils osèrent même
corps de quinze cohortes
et de trois mille cavaliers
s menait au secours de Cé-
mains furent taillés en piè-
inits prisonniers à Salone,
mourut de douleur. Après
de Pharsale, les Dalmates
au vainqueur des députés
er son alliance; César se
leur accorder la paix aux
éjà stipulées; et Vatinius se
almatie avec des forces ju-
ntes pour tenir en respect
urbulents et belliqueux. Va-
au d'alliés soumis, ne trouva
des ennemis à combattre,
e devint générale lorsque
: meurtre du dictateur. Bru-
lu gouvernement de la Dal-
la Macédoine, arriva dans
s pour recueillir les débris
e Vatinius.
années s'écoulèrent avant
mains fussent en mesure
es Dalmates, qui eurent le
tifier Promona et d'étendre
êtes dans le voisinage. Oc-
: de réduire les places mari-
étaient déclarées en faveur
, tourna ensuite ses armes
nnonie. Mais, cette campa-
lement terminée, il réduisit
, qui se virent forcés à payer
posé par César. Dans cette
, Octave obtint trois fois les
triomphe, d'abord pour la
le la Dalmatie, puis pour la
ctium, et enfin pour la con-
gypte (28 av. J.-C.).
réduction de l'Illyrie en pro-
ne, Auguste lui donna pour limites à l'orient l'Arsa, à l'occident le Drin, au nord la Save et au midi les îles de l'Adriatique. Ainsi cette province comprenait les sandgiaks modernes d'Albanie, de Bosnie, de Croatie et de Servie. Les monts Ardiens ou Bebiens séparaient l'Illyrie transalpine ou septentrionale de l'Illyrie maritime, qui embrassait la Iapidie, la Liburnie et la Dalmatie proprement dite. Le Tédanius ou Zermagna séparait la Iapidie de l'Istrie et de la Liburnie; entre la Liburnie et la Dalmatie la limite était le Kerka ou Titius, et le Drin entre la Dalmatie et la Macédoine.

Dans cette distribution, les provinces illyriennes prirent le nom de consulaires et de prétoriennes. Les premières étaient échues en partage au sénat, et les secondes à l'empereur, qui était sûr d'y recruter au besoin des soldats forts et aguerris, qui, pour une haute paye, n'auraient reculé devant aucune expédition.

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ DES ÉPOQUES HISTORIQUES DE L'ILLYRIE.

Depuis l'irruption des Scythes (1280 av. J.-C.) jusqu'à la soumission de la Dalmatie sous Auguste (28 av. J.-C.).

C'est à l'ère de l'expédition des Argonautes (1280 av. J.-C.) qu'on rapporte la première invasion des Scythes à l'occident du Pont-Euxin. N'ayant pu atteindre les Argonautes, ils ne voulurent point retourner dans la Colchide, et s'arrêtèrent dans l'Istrie, où ils fondèrent une république (*respublica Polensis*). Un siècle plus tard, commence pour l'Illyrie la domination des Liburnes, qui dura environ quatre cents ans. Vers l'an 735 ils perdirent l'île de Scheria et une partie de leur établissements sur la rive orientale de l'Adriatique, tandis que la puissance des Adriésiens prenait un accroissement rapide : les Liburnes unirent leurs intérêts à ceux de ces derniers; et cette association durait depuis trois siècles, lorsque les Celtes, 430 ans avant notre ère, ruinèrent la prospérité des Adriésiens et en même temps celle des Liburnes. Ces derniers furent en outre dépouillés d'une partie de leurs possessions par les Iapides. Ils demeurèrent exposés aux déprédations de ces barbares et des Illyriens, jusqu'à ce que

Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, étendit sa domination sur le golfe Adriatique.

Pendant une période de cinquante années, les princes de Sicile, unis aux Liburnes, furent alliés du peuple romain. Enfin, les pirateries des Illyriens servirent de cause ou de prétexte aux premières hostilités entre eux et la république, ce qui amena leur chute définitive, et fit rentrer les Liburnes dans la possession des terres qui leur avaient été enlevées.

Pendant les guerres que les Romains firent aux Dalmates, les Liburnes étaient restés neutres, jusqu'à l'occupation de Promona par leurs voisins, ville dont Auguste s'empara, et qu'il rendit aux Liburnes, en déclarant l'Illyrie province romaine.

CHAPITRE VIII.

ÉPOQUE DES EMPEREURS ROMAINS.

Auguste, après avoir parcouru la Grèce, rentra dans Rome où l'on éleva des autels à la Fortune *qui préside au retour*. Onze ans avant J.-C., les Romains remportèrent de grands avantages dans la Thrace sur les Besses, commandés par Vologèse, grand pontife de Bacchus. En moins de trois années, Pison, auquel était confié le soin de cette guerre, subjugua plusieurs nations voisines.

ÈRE CHRÉTIENNE. — Tibère, adopté par Auguste et tribun pour la seconde fois, passa en Illyrie où les Dalmates s'é-

[redacted]

Dalmates restés dans la place n'e sèrent pas moins aux Romains sistance opiniâtre; enfin, un der saut livra Andétrium aux vain qui passèrent au fil de l'épée l grande partie de la garnison. Le désespéré des défenseurs d'Ardub tre à quel point les peuples de l avaient en horreur la dominati maine. Deux partis s'étaient form la ville : le premier se composait mates échappés au fer des légion et qui n'avaient plus qu'un dési de vendre chèrement leur vie. Il sentaient aux habitants qu'il n' pas plus à compter sur la bonne Romains que sur leur clémence exhortaient à se défendre jus mort. Le parti contraire trouv raisons spécieuses pour justifier blesse; les timides objectaient grands sacrifices cessent d'être lorsqu'ils deviennent inutiles; dans une lutte si inégale, il était de se flatter d'un heureux succ dissentiments allèrent si loin, qu rent le caractère d'une guerre civ femmes se rangèrent du côté le néreux. On en vint aux mains plus lâches, s'étant trouvés les pl breux et les plus forts, ouvrirent tes aux Romains. Alors les prennent une résolution extrême portées de fureur, elles mettent leurs demeures, et se précipite leurs enfants au milieu des fl D'autres trouvent également un

[redacted]

st, lui répondit Baton, que vous
r vos troupeaux par des loups
les confier à des pasteurs. »
ection des Dalmates avait cau-
ta des inquiétudes sérieuses;
même que, bien qu'appesanti
il eût un instant l'idée de se
théâtre de la guerre, et déjà
ncé jusqu'à Ariminium (Ri-
r rassurer les populations ita-
eut recours à des pratiques
ses et au ministère d'une de-
et, cette guerre terminée, il
grands honneurs à Tibère et
us.
eaux troubles avaient ramené
s la Dalmatie, lorsqu'il apprit
était mort à Nola, et que les
la Pannonie et de la Germa-
en pleine révolte. Le premier
uveau césar fut d'envoyer
s pour étouffer cette rébellion.
ant dissimulé et livré aux dé-
s plus honteuses, ce génie
cruel n'oublia cependant pas
s les admonitions de Baton.
ux gouverneurs des provinces
berger tond ses brebis, mais
s écorche pas. Les Daces re-
ous son règne; mais, trop oc-
ntrigues et des plaisirs de Ca-
issa les forces de l'empire se
les-mêmes. Caïus Caligula, qui
a, sembla prendre à tâche de
er le gouvernement impérial
nté et ses extravagances; tan-
grands de Rome tremblaient
s, un Gaulois osa lui dire la
ue penses-tu de moi? lui de-
l; — Que tu es un grand fou,
barbare. Un tribun des cohor-
nnes, Cassius Chéréas, débar-
re de ce monstre. Sous Claude,
ça Caligula, Mendus et Rufus
mmés proconsuls de la Macé-
e l'Achaïe.

CHAPITRE IX.

RATION MILITAIRE EN DALMATIE.

époque où Rome, maîtresse
, n'était menacée que par la
es princes et les vices des ci-
Dalmatie fut le théâtre d'une
n militaire. Le meurtre de
Silanus, un des personnages les plus considérables de l'empire, avait alarmé les patriciens et en particulier Vinicianus que quelques-uns voulaient porter à l'empire. Ce dernier ne vit de salut pour lui qu'en recourant à Furius Camillus Scribonianus, qui commandait alors une armée considérable en Dalmatie. Tous deux portaient une haine égale à Claude, et Camillus, qui se croyait sûr de l'affection des soldats, se déclara sans balancer contre son maître. Selon Suétone, il se fit proclamer empereur; Dion prétend qu'il agit au nom du sénat et du peuple romain, dans le but de rétablir la république. S'il eût marché sur Rome, c'en était fait de Claude; mais il se contenta de le sommer d'abdiquer; et le faible empereur en délibérait déjà avec son conseil, quand la fortune vint renverser ce hardi projet.

La temporisation, qui est toujours funeste aux conjurés déclarés, refroidit l'ardeur des légions. Au moment de se mettre en route, le vexillaire n'arracha de terre qu'avec effort le drapeau, et l'on en tira l'augure que les dieux se déclaraient pour Claude. Un changement si brusque et si inattendu dans les dispositions des légionnaires frappa de crainte Camillus qui prit aussitôt la fuite et se réfugia dans l'île d'Issa. Un simple soldat, Volagénius, l'y poursuit et l'assassine dans les bras de son épouse. L'armée, n'ayant plus de chef, se livre à une licence que rien n'arrête, et la Dalmatie est ravagée par ceux-là mêmes dont le devoir était d'y maintenir l'ordre, ainsi que par les troupes envoyées pour dompter la rébellion.

Vers l'an 70 de J.-C. les Sarmates firent une descente dans la Mœsie, où ils tuèrent Fontinus Agrippa, gouverneur de cette province. Battus par Rubrius Gallus, lieutenant de Vespasien, ils sont rejetés au delà du Danube. A la même époque parurent les Alains, que l'on croit être les mêmes que les Albaniens.

Nous ne reviendrons pas sur les Daces, dont nous avons parlé dans la première partie, en traitant des principales époques des provinces Danubiennes.

CHAPITRE X.

ETHNOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE DE L'ILLYRIE SUIVANT SCYLAX.

Hérodote range les Hénètes au nombre des nations illyriennes; mais Polybe et Tite-Live les tiennent pour Paphlagoniens d'origine. Scylax, à l'exemple d'Hérodote, passe sous silence certaines localités, ce que, du reste, la différence des temps et les changements survenus expliquent d'une manière naturelle. Scylax nomme le long des côtes de l'Adriatique les Diates, qu'on croît être les habitants du territoire de Jadera ou Zara; puis, en suivant la direction sud-est, il signale Idassa, les Aliénites, Dyeta, les Aloupsi, les Olsi, les Poditæ et les Hémiones.

Parmi les îles de cette plage il range Istris, Kuretta et les Mentorides; il ajoute qu'il y en a plusieurs autres dont on ignore les noms, ce qui est d'autant plus vraisemblable que de nos jours encore les moins considérables manquent de désignations géographiques, bien que les connaissances hydrographiques faites récemment par le capitaine Gauthier aient considérablement augmenté la somme des données relatives à l'archipel Adriatique. Les îles ci-dessus nommées nous semblent correspondre à celles de Veglia, de Cherso et de Lossini.

Katarbatis. Au delà d'Istris et de Litra, toujours dans la direction sud-est, est l'embouchure du fleuve Katarbatis. [redacted]

considérable, il se précipite
de Scardona, d'où il tomb
troisième lac, celui de Procli
de Sébenico, et se décharge e
mer, après avoir reçu pour
but les eaux de la Guduchi
distance de son embouchur
ques, comme au temps de S
montent jusqu'à Scardona
place à douze mille pas de
surés en dehors du golfe.

Lorsqu'on examine avec
texte de Scylax, en ce qui con
burnes, on serait porté à cro
fait que reproduire une relat
cienne, celle peut-être d'un a
qui voyagea par ordre de Dari
où la Macédoine était tribut
de Perse. La fable des Hémi
tards a trop de ressemblanc
des Amazones pour permet
poser que vers le milieu du
cle de notre ère, temps où v
dont nous avons le voyage
une société de femmes, d
écrivain contemporain ne fa

Quoi qu'il en soit, Scylax si
les peuples de ces contrées l
qui, à partir de la Liburnie
jusque dans la Chaonie en
cyre, île d'Alcinoüs; les Hié
qui existaient probablement
rons du Nymphæum d'Apol
de cette contrée que le com
tinue à extraire la poix fossile
calfater les vaisseaux. On [redacted]

dans le voisinage des Hylles; Denys Périégète dit seulement lléniens étaient limitrophes s, et ce témoignage nous paraît s grand poids que les indica- n texte évidemment altéré.

qu'île de Hyllis a donné ma- foule de conjectures diverses, ive toutes les fois que les don- problème géographique sont contradictoires. Dans l'hypo- tte presqu'île se serait étendue ent au rivage de la Dalmatie, ut admettre en la supposant ssi grande que le Péloponèse, dû embrasser les îles situées la côte jusqu'à Pomo, ce qui probable, à moins que quelque , dont le souvenir aurait pré- mythologique, n'ait fait dis- se vaste étendue de pays, dont culminants formeraient les les. Ce qu'on peut affirmer, e sol des plages de l'Illyrie et fre une grande analogie avec Attique.

pposé que la pointe de la pres- puyait à Trau Vecchia, l'an- e de Tragurium. Cette position promontoire arrondi.

golfe Manios que commence anius, aujourd'hui golfe de ays des Nestiens, qui est dans e, renfermait le territoire de Lissa, de Spalatro, qui forme é des Slaves. Dans la partie ppelée Brazza, on rencontre Craticas et Olynta, qui corres- robablement aux îles de Ze- a et Brazza. Bua, qu'un pont au, se rattache pour ainsi dire ferme; Pharos, aujourd'hui sa ou Lissa, sont situées dans e Manios, dont l'étendue est rnée de navigation; l'embou- Nestus et celle du Naron me- e distance de soixante-quatre s.

tus ou Tilurus, fleuve qui est a des Slaves, descend de la monts Ardyens qu'on appelle si Polog (Nemus Dei). Après i les eaux de ses sources pri- ans un lac, il coule au milieu nes abruptes dont il se dégage Tilurus que l'itinéraire d'Antonin place à vingt-deux mille pas de Salone, distance qui correspond à la position de Donara. Au-dessous de ce point, c'est-à-dire au débouché des montagnes de Mossor, le Nestus se détourne à l'occident, pour se jeter dans la mer, après un cours de vingt lieues, à peu de distance d'Alomissa.

Entre cette dernière ville et l'embouchure du Naron, la côte n'offre de remarquable que les îles de Corcyre et de Mélite (Corzola et Meleda), sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Au delà du pays des Nestiens, on rencontre le Naron, qui se prête à la navigation des trirèmes et des barques jusqu'à un comptoir situé à quatre-vingts stades de la mer (1). Au-dessus de ce point s'étend un grand lac; on y remarque une île de cent vingt stades, dont le sol est très-fertile. C'est de ce lac que sort le Naron.

Opus forme une île dont l'étendue varie suivant les inondations périodiques, et que des travaux de dessèchement pourraient faire cesser. Depuis le temps des Romains, le sol d'Opus s'est exhaussé de dix pieds, comme le prouvent des fouilles récentes. C'est à Pocitegl que s'arrêtent les Ciopule ou Zopogli, petites barques du port d'un tonneau, qui ne rencontrent plus assez de fond pour continuer leur navigation. Cependant le Naron, est le plus grand fleuve de la Dalmatie : son cours, en y comprenant ses sinuosités, dépasse

(1) Scylax, ainsi que l'abbé Fortis et Farlato, sont dans l'erreur, et paraissent n'avoir connu de ce fleuve que son embouchure et son cours jusqu'à Pocitegl dans l'Hertzégovine moderne. La ville de Narona, que Pline place avant dans les terres, n'était éloignée de la mer que de quatre-vingts stades en ligne droite. Nous conjecturons que Scylax, ayant pris la plaine de Rostok, qui est le Rastoza de Constantin Porphyrogénète, pour le lac en question, lequel n'est considérable que dans la saison des pluies et à l'époque de la fonte des neiges, aura confondu le Naron avec la Trebiza qui traverse ce grand marais ainsi que celui de la Narenta dans laquelle il se décharge. L'île dont Scylax vante la fertilité est vraisemblablement cette partie de la campagne qui s'étend entre la Narenta et le Noun. C'est à cette accumulation d'eau qu'il faut sans doute attribuer l'idée du lac.

soixante lieues de vingt-cinq au degré.

Du Naron à l'Arion la distance est mesurée par une journée de navigation. L'étendue de la côte entre ces deux fleuves n'a que dix-huit milles de développement : mais comme, dans l'indication de Scylax, il fallait contourner la presqu'île de Sabioncello, on trouve au moins soixante-six milles, ce qui est excessif pour une journée de navigation, et cependant il faudrait encore ajouter dix milles pour la distance entre Stagno et l'embouchure de l'Arion.

Tout ce littoral appartient à l'Enchélie, qui forme aujourd'hui l'État de Raguse. Les Enchéliens étaient de race illyrienne : les habitants d'Epidaure, leur capitale, avaient consacré à Cadmus et à Harmonie les écueils appelés de nos jours Pettini, sur lesquels ils avaient élevé un autel à ciel ouvert. Là s'ouvrait le port de Rhizon, aujourd'hui Cataro, et tout le territoire qui s'étend jusqu'à Buthoé (Budua) en dépendait.

De Buthoé à Épidamne (Durazzo) la navigation est d'un jour et d'une nuit, et le trajet par terre de trois jours. Cette donnée de Scylax est exacte. Épidamne ou Dyrrachium, ville grecque, était située dans le pays des Taulentins.

A deux journées de Dyrrachium on trouvait Apollonie, ville grecque. La distance directe serait de quarante-deux milles; mais l'obligation où l'on se trouve de rétrograder pour aller chercher les ponts, les bacs et les gués des fleuves [redacted]

phyrogénète, qui a écrit l'H
Basile le Macédonien, en pa
d'une place très-forte. Elle a
d'un évêché, et l'on cite s
Eulalius parmi les Eusébiens
parèrent du concile de Sardi

Oricum, port de mer, ét
tale de l'Oricie, contrée qui
geait dans la mer Ionienne et
pond à l'étendue de pays a
les modernes le Val d'Orco.
signe par le nom Oricie la
monts Cérauniens qui se te
le lac de Linguetta, en face
son, aujourd'hui Saseno ou S

Les Oriciens avaient pour
Alintanes qui habitaient au-
l'Amantide, les Chaoniens et
niens. Les ruines d'un temp
peuples avaient élevé à Pluto
bords de l'Achéron, subsisten

Quant à l'Érythie, Arrien la
l'Épire, non loin d'Ambracie

CHAPITRE XI.

ILLYRIE SUIVANT STRA

Strabon confesse qu'il ava
données topographiques sur la
tale du golfe Adriatique. Suiv
graphe, la distance depuis les
rauniens jusqu'au pays des L
de deux mille stades; il don
burnie une longueur de côtes
cents stades, au littoral de [redacted]

avec plus de rapidité qu'elles ... mis à s'écouler.
... les indications du même écri... pays des Japodes s'étendait jus... ...nonie et l'Ister. M. Gossellin ... étendue de côtes, à partir du Quarnero jusqu'à Zara Vecchia, ... stades olympiques, ou tren... ...lieues ; en tenant compte sans ... sinuosités du rivage. Il est pos... les Japodes aient eu les Pan... pour voisins, mais nous présu... ... leurs limites au nord ne dé... ...t jamais le Colapis ou tout au ...ave que quelques anciens ont ... quelquefois avec le Danube. ...les principales étaient Métu... ...num, Monetium et Vendum ...).
..., située dans la Lika, région ..., rappelle le souvenir de Mé... principale ville des Japodes et ...quelle Octave, n'étant encore ...avir, fit preuve d'intrépidité. ...fait ce rapprochement; mais ...déclare ignorer l'emplacement ...ités occupaient.
... donne au littoral des Liburnes ...s stades de plus qu'à celui des ... Selon lui, cette longueur de ...end depuis Jadera jusque vers ... Naron. Dans cette hypothèse, ...assigné cinq cents stades de cô... ...iburnes et mille aux Dalmates ...nfondus avec les premiers. A ... cette limite, il compte deux ...es jusqu'aux monts Cérauniens, ...récisément la distance qui sé... ...arènta de la Linguetta dans le ...oderne de la Chimère.
... se contente de citer quelques ... Adriatique, le fleuve Titius, ..., sans donner aucunes notions ...rieur de l'Illyrie. Il place Salum ...te de la Dalmatie. Les Saloni... ...ient plusieurs centres de popu... ...i prenaient le nom de cités, ce ...nait seulement le chef-lieu d'un ... ne répondait pas à la signifi... ...oppidum. Au nombre de ces ci... ...it Salum, Priamum, Ninia, Si... ...Andeterium, Delminium, dont ... et Appien font mention.
...nt Ardion ou Sardion partage ...tie en deux parties; l'une abou... ...r; l'autre est située au versant opposé de la montagne connue de nos jours sous les noms de Polog et de Globuk. Le pays des Ardiens paraît correspondre à la primorié des Slaves alors appelés Ouaraliens ou Paraliens à cause de leur voisinage de la mer. Venaient ensuite le Narum et les peuples appelés Daorisiens Pléréens, établis en face de Corcyre la Noire. La position de Corcyre la Noire étant donnée par rapport aux Ardiens, on peut en conclure que les Daorisiens durent occuper une partie du Xaxable et de l'Hertségovine, puisque Strabon leur assigne pour limite le golfe Rhizonique. Nous reviendrons plus tard sur les Dardaniens, les Triballiens, les Galabriens et les Thunates, nations établies au delà du mont Ardien.

CHAPITRE XII.

ILLYRIE SUIVANT PTOLÉMÉE.

L'Illyrie, d'après Ptolémée, confine au septentrion avec les deux Pannonies; au couchant avec l'Istrie, selon une ligne qui de l'origine de la Save aboutirait à la mer; à l'orient elle était bornée par la Mœsie, ou par le cours de la Save jusqu'au Danube, et par le mont Scardus; au midi elle avait pour frontière la Macédoine jusqu'à l'embouchure du Drin dans l'Adriatique. Nous ferons observer qu'il ne s'agit dans les délimitations de Ptolémée que de l'Illyrie barbare qui commençait à l'Istrie et finissait à Lissus, parce que l'Illyrie macédonienne s'étendait de ce point extrême jusqu'à l'Acrocéraune.

Ptolémée place sur le littoral de la Liburnie Alvona, Flavona, Tarsatica, l'embouchure du fleuve Œneus, Velcera, Senea, Lopsica, l'embouchure du Tedanius, Ortopla, Vepia, Argyrutum, Ænona, Jadera (colonie), l'embouchure du Titius et Scardona.

Dans l'énumération des places maritimes le même géographe nomme Salone, colonie, Epetium, bâtie près de la rivière, qu'aucun écrivain ancien n'a indiquée (1); Reguntium, Œneum, l'embouchure du Naron; Épidaure, Risinum, Acrivium, Rhizonicus Sinus, Bulva, Ulcinium,

(1) *Xarnovoritza* ou rivière des moulins. Voyez Fortis, *Voyage en Dalmatie.*

l'embouchure du Drilon et Lissus.

De tous les fleuves de cette contrée le plus connu est le Drius qui se décharge dans l'Adriatique; il prend sa source dans le lac Lychnidus, et reçoit dans son cours le Drin Blanc, qui coule des hauteurs du mont Scardus. Sur le versant opposé de la même montagne, on trouve la source du Drina, qui est le cours d'eau le plus considérable de la Bosnie, qu'elle sépare du sandgiak de Pristina, démembrement de la Servie. La Drina est le Brongos d'Hérodote. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet en parlant des Besses ou Bosniaques.

Les Japodes, poursuit Ptolémée, avoisinent l'Istrie. Au-dessus de la Liburnie, les Mazéens sont les peuples les plus occidentaux.

Il s'agit ici de la première Iapidie, qui se divisait en deux parties. L'une était voisine de la Carniole et du Timave, et s'étendait au delà de l'Istrie jusqu'à l'Arsia, où commençait la seconde Iapidie, toujours au-dessus de l'Istrie jusqu'au golfe Flanatique. Les limites de ces divisions ne sont pas connues d'une manière précise.

Il serait difficile de déterminer le territoire qu'habitaient les Mazéens, qui paraissent cependant avoir fait partie de la seconde Pannonie. Les Azales qui étaient plus à l'occident que les Mazéens, les Cytni qui s'étendaient vers l'est, les Latobiei voisins du Noricum, les Varciani, [redacted]

« dessus habitent les Comeni et
« dæi; plus loin on trouve les
« et les Sardiotes; au delà et en
« dans les terres sont les Duclé
« Pirussæ et les Scirtanes qui a
« la Macédoine. » Nous essayero
terminer l'emplacement de ces
des en rapprochant les données
de celles de Ptolémée, et nous c
rons l'Illyrie de ce dernier géogr
l'énumération des villes mari
des îles.

Ces villes maritimes étaient,
Liburnie : Tedrastrum, Arucia
tium, Stlupi, Curcum, Ausanc
narca, Salvia, Adra, Arauzon
sia, Burnum, Sidrona, Blano
poron, Nédinum. Pour la Dalma
detrium, Aleta, Hérona, Del
Æquum, Colonia Saloniana,
colonia, Enderum, Chiuna, Doc
zana, Scodra, Thermidana,
tum, Epicaria, Erminiacum.

Les îles adjacentes à la Liburni
Apsoros, Crespa, une seconde
Curieta, Sulfinium, Curicum, S
Arba et Colentum.

Pour les îles voisines de la
tie, Ptolémée cite : Issa, Tra
Pharia, Corcyra, Nigra et Meli
qui donne pour la paralie Illyri
quante-sept villes et quatorze
cipales, dont quelques-unes co
deux cités.

CHAPITRE XII.

[redacted]

des Olbonenses. Dans cette dé-
ion territoriale, les Alutes, les
s, qui donnent leur nom au golfe
que, les Lopsi, les Varvarini et
[illegible] sont régis par le droit ita-
[illegible] que les Fertinates et les
[illegible] villes du littoral (*oppida*),
[illegible], qui forme la limite de
[illegible] : Alvona, Flavona, Tarsa-
[illegible], Ortopula, Vegium, Argy-
[illegible] Corinium, Ænona, Pasinus.
[illegible] Tedanius forme la limite de la
[illegible]. Les îles sont : Absyrtium, Arba,
[illegible] Gissa, Portunata. En revenant
[illegible] continent on trouve Jadera, co-
[illegible] éloignée de cent soixante mille pas
[illegible] ; à trente mille pas plus loin est
[illegible] Colentum, dont le Titius est
[illegible] de dix-sept mille pas.
[illegible] même fleuve et dans la seconde
[illegible], Scardona s'élève entre la Li-
[illegible], qui finit et la Dalmatie, qui
[illegible]. On trouve ensuite l'antique
[illegible] des Tariotes et le fort de Ta-
[illegible] Plus loin est le promontoire de
[illegible], ou selon d'autres la presqu'île
[illegible] dont la circonférence est de
[illegible] pas ; au delà se trouvent Tra-
[illegible], cité romaine, célèbre par ses
[illegible] ; Sicum, où Claude établit une
[illegible] de vétérans ; Salone, colonie à
[illegible] mille pas de Jadera et qui
[illegible] dans sa juridiction une po-
[illegible] divisée en trois cent quatre-
[illegible] décuries.
[illegible] arrondissement des Sardiates com-
[illegible] : Burnum, Andetrium, Tribul-
[illegible] lieux illustrés par les armes ; il a
[illegible] ressort les Isséens, les Colen-
[illegible] Sépariens et les Épétiniens ; ces
[illegible] possèdent les châteaux de Li-
[illegible] et de Raitinium.
[illegible] troisième juridiction. Naronia colonie
(*conventus seu judiciarii fori*),
[illegible] et douze mille pas de Salone
[illegible] vingt mille de la mer, est située
[illegible] un fleuve du même nom. Varron
[illegible] quatre-vingt-neuf cités dans cette
[illegible] tion. De ces cités ou cantons ceux
[illegible] connaît se réduisent aux sui-
[illegible] les Cérauniens, qui forment dix
[illegible] ; les Daoriziens, qui en ont dix-
[illegible] Diates cent trois ; les Dociéates
[illegible] trois ; les Deretiniens quatorze ;
[illegible] rémistes trente ; les Dindariens
[illegible] trois ; les Glanditiones quarante-
cinq ; les Melcomani (Comains noirs) vingt-quatre ; les Narésiens cent onze ; les Scirtars soixante et treize ; les Sicu-lotes vingt-quatre. Les Vardéens, qui ravagèrent autrefois l'Italie, sont réduits à vingt centuries.

Indépendamment des peuples qu'on vient de citer, l'Illyrie fut jadis habitée par les Ozméens, les Parthiniens, les Hémasiniens, les Arthites et les Armistes.

Villes et cités grecques, romaines et illyriennes. — A cent mille pas du fleuve Naron, on trouve Epidaure, colonie grecque. Plus loin sont les villes romaines ou habitées par des citoyens romains, telles que Rhizinum, Ascrivium, Butua, Olchinium, appelée autrefois Colchinium et dont les fondateurs venaient de la Colchide. On trouve ensuite le Drillo (Barbana ou Boïana), et l'on arrive à Scodra, ville et municipe, à dix-sept mille pas de la mer. Cette province renferme encore un grand nombre de villes grecques et de cités considérables, parmi lesquelles on peut nommer les Labéates, les Endéroduniens, les Sasséens, les Grabéens, les Illyriens proprement dits ou les Taulantiniens et les Pyréens. Le promontoire Nymphæum conserve son ancien nom. Lissus (*oppidum*) municipe romain est éloignée de cent mille pas d'Épidaure.

C'est à partir de Lissus que commence l'Illyrie macédonienne. Pline range dans la province de Macédoine les Parthéniens et derrière eux les Dassarètes. Sur le rivage de la mer on trouve Denda, municipe romain ; Épidamne, dont le nom de sinistre augure fut changé par les Romains en celui de Dyrrhachium. On rencontre ensuite le fleuve Aoüs ou Æos ; Apollonie, ancienne colonie des Corinthiens, située à quatre mille pas de la mer. Sur le confin de son territoire est le Nymphæum, qu'habitent les Amantes et les Bulliones, peuplades barbares. Sur le rivage s'élève Oricum, ville fondée par les habitants de Colchos. C'est à cette limite que commencent l'Épire et les monts Acrocérauniens.

Selon Pline, les îles disséminées dans le golfe Illyrique dépassent le nombre de mille ; il nomme d'abord Cissa, Pullaria et les Absyrtides dans le voisinage de l'Istrie ; puis vis-à-vis de Ja-

dera (Zara), Issa. . . . . . . Les îles qui appartiennent à la Liburnie sont nombreuses. . . (1). Les Céladusses. . . Les Trucones. Il est sans doute question des îles appelées Κρατεῖαι par Scylax, qui indique leur emplacement dans le voisinage de Pharos et d'Issa. Pline cite ensuite Bavo et Brattia, célèbre par ses chèvres et renommée aujourd'hui pour ses sardines et ses fromages; Issa, colonie romaine et la ville de Pharia. On rencontre plus loin Corcyre la Noire, où les Gnidiens ont fondé une ville; Melite (Meleda); les Élaphytes (Calamota et Giupana. Enfin, dans la mer Ionienne, ou plutôt à l'entrée de l'Adriatique est l'île de Sazon, à trois mille pas d'Oricum, distance beaucoup trop faible et que les hydrographes modernes, d'accord avec Scylax, évaluent au tiers d'une journée de navigation.

CHAPITRE XIII.

Pline en parlant d'Olchinium et d'Oricum leur donne pour fondateurs des habitants de la Colchide; cette question ethnographique, sur laquelle il ne s'arrête pas, nous a paru mériter quelque attention, ainsi que la qualification de barbares appliquée par cet auteur aux Amantes et aux Bulliones.

Le sens historique du mythe de Celtus, Illyrius et Gallus, issus de Polyphème et de Galatée, peut se résumer dans l'idée d'une origine commune. Ainsi les Celtes ou Galates se seraient trouvés mêlés avec les Illyriens ; et ces derniers,

de la Grèce. Ces contrées, au rap
Strabon, étaient habitées par u
de peuplades d'origine galate
donnaient le nom générique de
Parmi eux étaient les Scordisq
Bastarnes, les Boïens, les Tau
Japodes et quelques autres. Les
ques de race gallique étaient mé
plusieurs points avec les Thrac
Illyriens. Les Celtes nommés c
avaient leurs établissements n
de Ségeste, le long du Noarus e
affluents. Les Celtes établis c
Thraces occupaient le territoire
entre la Save et le Danube. Ils
pour voisins les Mœsiens, les Tri
les Dardaniens. Quant aux Japo
sait qu'ils étaient établis, à peu
tance de l'Adriatique, entre les
et les Istriens ; mais leur territo
tendait assez loin dans l'intéri
terres.

Olchinium (Dulcigno), ainsi q
cum, doivent, comme Pline l'
leur origine à une colonie de C
Dans son histoire des colonies, M.
Rochette attribue la fondation de
les aux Abantes, qu'il regarde éga
comme les fondateurs d'Amantia,
et Argyrine, dont on retrouve les
dans l'Acrocéraune; mais il a dû
que les établissements grecs (co
prouvent les médailles publié
M. Mellingen) ont été envahis
peuplades de race celtique. C'es
cette cause peut-être que Pline l
lifie de barbares, afin de les dist

[redacted]

celui de la population des bourgs (s) situés sur le bord de la mer, on en y comprenant les îles, un total deux cent mille habitants pour ulation de toute la Liburnie.

territoire de la deuxième région divisé en 382 décuries, qui relede Salone. Or, la décurie se sait de mille individus; on aurait 82,000. Si l'on évalue à 12,000 ibre des habitants de Scardona alone, à 3,000 ceux de Burnum, ium et Tribullium, à 6,000 chas îles Issa, Colentinum, Lepari, n, à 2,000 les forteresses de Li- n et de Ratancum, on aura pour entus de Salone 423,000 âmes. na, chef-lieu de la troisième ré- rtii conventus) étendait sa jurisur quatre-vingt-neuf cités ou . En admettant en moyenne le conjectural de 8,000 individus aque cité, on aura un total de) âmes. Pline, qui compte 540 s dans la troisième région, est ous du calcul de Varron; ce qui ue par la diminution de populans les contrées connues et l'abè données certaines pour queltres.

uatrième région comprenait Épi- Rhizinum Ascrivium, Butua, un et Scodra, place considéras compter un grand nombre de recques dont les noms, ajoute n'étaient pas présents à sa mé- Ainsi il néglige de faire conles peuplades établies sur les u lac Labéatis, où s'élèvent enente-deux villes ou bourgades ises : les Sassœi, qu'on croit Monténegrins; les Docléates, éroduniens; les Grabéens, dont de Grabia rappelle le souvenir; tars ou Scirtones. avec leur caicirtiana, située à douze mille Lychnidus, et qui fournissaient ents soldats. Ces derniers, qui robablement les ancêtres des ars ou Albanais, occupaient les s d'Elbassan, l'Albanopolis de e. Chiuna, que ce géographe après Doclea, était encore, au e George Acropolite, un canton ice entre Croïa et Elbassan. Les le Sardia, chef-lieu de la nation des Sardéates, se retrouvent non loin du lac Ricavatz, dont les eaux se joignent à la Zem pour tomber dan les lac Labéatis. De ce dernier lac sort la Barbana (Boïana), fleuve magnifique, tributaire de l'Adriatique et qui n'est mentionné ni par Pline ni par Ptolémée, quoiqu'il soit plus navigable que le Drin.

Quant à la population de cette quatrième région, on peut l'évaluer, d'après notre calcul approximatif, à 36,000 âmes pour le rayon d'Épidaure, du golfe Rhizonique et d'Olchinium (vieux Dulcigno), en admettant, ce qui existe encore aujourd'hui, que le rapport de la population des villes à celle de la campagne est comme 1 est à 5.

D'après un mémoire inédit, adressé à la cour de Russie en 1800, le Czernagora (Montenegro); l'Hertzégovine, la Prévalitaine, le Sandgiak de Croïa et une partie de celui d'Ochrida comptaient une population mâle de 80,000 âmes de vingt à quarante ans. Il en résulterait, en admettant un nombre égal de femmes, une population générale d'environ 525,000 âmes; mais, comme il ne s'agit ici que des chrétiens, qui formaient environ la moitié de la population totale, on peut admettre pour les chrétiens et les Turcs un total qui dépasse un million; en y ajoutant l'État de Raguse ou 50,000 âmes, on arrive à un chiffre de pres de 1,400,000 individus.

Or, comme le royaume de Gentius, au temps de la conquête romaine, était beaucoup plus florissant que les contrées correspondantes ne le sont de nos jours, ce qu'attestent et le grand nombre des ruines et l'ancienne fertilité du sol, on peut sans exagération admettre que l'Illyrie des anciens renfermait une population de plus de trois millions d'âmes.

CHAPITRE XV.

ÉTAT POLITIQUE.

Avant la conquête de l'Illyrie par les Romains, les nombreuses tribus qui composaient cette contrée obéissaient à des chefs dont l'autorité ressemblait à celle des chefs de clan. Leur gouvernement offrait un mélange du régime

patriarcal et du régime guerrier, résultat des invasions fréquentes et des luttes d'établissement à établissement.

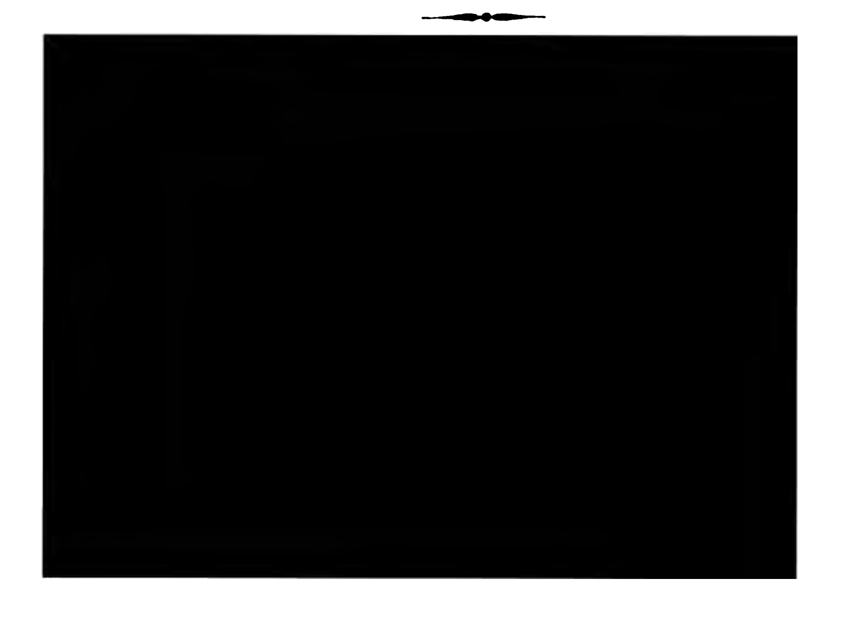
Cependant les Illyriens étaient moins incultes que les barbares proprement dits; ils avaient eu des rapports fréquents avec les Hellènes avant le siècle de Périclès, et avec les Macédoniens antérieurement au règne de Philippe. Les Sarmates, les Celtes et les Gètes devaient être parvenus à un certain degré de civilisation lorsqu'au quatrième siècle de notre ère Ulphilas composait pour eux un alphabet et traduisait les textes sacrés.

Sous la domination romaine, l'Illyrie eut à supporter tous les maux du système fiscal et oppresseur que les maîtres du monde imposaient aux nations vaincues. Cependant, comme on redoutait l'esprit inquiet et belliqueux de ces peuples, Rome, surtout sous les empereurs, leur accorda quelques prérogatives. Le titre d'*Italiens*, que reçurent diverses provinces de la Dalmatie, comportait l'exemption de l'impôt territorial et personnel et quelques prérogatives pour les ventes et autres contrats.

Le *jus municipii* conférait le droit de bourgeoisie romaine. Les villes honorées de ce privilége conservaient leurs lois et leur administration propres. Celles qui étaient agrégées à la cité romaine jouissaient du droit privé dans sa plénitude et d'une partie politique. Leurs citoyens p exercer les magistratures de servir dans les légions. Ce dern lége était largement exploité Romains à l'époque où la p libre de l'Italie ne suffisait pl crutement des armées.

La condition des peuples v réduits en provinces n'en é moins misérable et précaire. bitants perdaient la propriété biens fonds, qui étaient vendus au domaine de l'État; et ils pay tribut, signe de leur dépendanc de leurs magistrats, ils recev Rome un commandant qui avai droit de vie et de mort et dont l remplaçaient les lois du pays. branches de juridiction se t réunies entre les mains du gouv la province.

Ce système d'absorption ét plété par une fiscalité odieuse, différents emplois étaient brig autant d'empressement que les les plus honorables. Tandis causes exaspéraient les vainc portaient à la révolte, Rome s' sait de jour en jour par les exi sa corruption, et préparait avec phe des barbares l'avénement nouvelle et le règne de la p Christ.



colonie romaine. Obligé de s'é-
de cette ville, où sa parole
a la persécution, il se dirigea
s, son disciple, par Amphipo-
ollonie vers Thessalonique, où
s prosélytes. Il alla ensuite
rrhoé, ville située au delà de
; puis il se rendit à Athènes et
he. Il s'embarqua pour l'île de
u port de Cenchrée, où il ins-
t évêque. Tite, qui l'accompa-
t d'abord destiné pour la mis-
lyrie ; mais à peine fut-il arrivé
e province, où il apprit l'arresta-
saint Paul par ordre de Festus,
se rendre à Rome. De là il passa
Crète, dont il fut le premier
et saint Paul confia à Dom-
rien, natif d'Antioche, le soin
er la parole divine dans l'Il-
s instructions lui prescrivaient
ner des archevêques et des évê-
ns les lieux où les païens
des flamines ou grands prêtres
er. C'est de cette manière que
tablis l'archevêché de Ravenne
t Apollinaire, d'Aquilée par
rc et de Salone par Domnius,
t dans cette ville la couronne du
.

CHAPITRE II.

INCES DE L'ILLYRIE; DEUXIÈME
— A cette époque l'Illyrie était
n dix-sept provinces, savoir : 1° et
emière et la seconde Norique ;
a première et la seconde Panno-
Valérie; 6° la Savie; 7° la Dalma-
a Mœsie ; 9° et 10° les deux Da-
° la Macédoine ; 12° la province
alonique ; 13° l'Achaïe ; 14° et
e et l'autre Épire ; 16° la Pré-
; 17° la Crète. Dans le siècle
la Thrace fut annexée à cette
ntrée, qui s'étendait depuis le
riatique jusqu'au Pont-Euxin,
divisa en Illyrie orientale et Il-
cidentale. La première de ces
res comprenait la Thrace, les
œsies, l'Hémus et le Rhodope ;
de se composait de la Macé-
de la Thessalie, de la Grèce
Iles, des deux Épires, du pays
riens proprement dits, des deux
des Treballes et de la Pannonie
jusqu'à la Valérie et à la Mœsie supérieure.

Nous avons parlé, dans la première partie des victoires de Trajan et d'Adrien dans la Dacie, et nous avons indiqué les événements les plus mémorables dans l'histoire de l'Illyrie et des Provinces Danubiennes aux premiers siècles de notre ère. Nous avons peu de détails, pour cette époque, à ajouter aux faits principaux.

Au commencement du quatrième siècle, Scardone, Salone et Narenta furent choisies pour la résidence des autorités romaines en Dalmatie. C'est là que furent établis, sous la main des gouverneurs, les prétoires, les tribunaux et les dépôts des garnisons destinées à la défense du pays. Cet état de choses dura jusqu'à Dioclétien. Dans le partage qui suivit la mort de Constantin, la Grèce, la Macédoine et l'Illyrie échurent à Constant; mais depuis, la Dalmatie appartient tantôt aux princes d'Occident, tantôt à ceux d'Orient ; sous les fils de Théodose, Honorius eut la Dalmatie. Cette province passa ensuite aux rois barbares. Saint Jérôme, contemporain de cette époque désastreuse, trace le tableau suivant : « Les Huns se jettent sur les Alains, les Alains sur les Goths, les Goths sur les Sarmates... Et nous ne prévoyons pas la fin... Les barbares ont désolé la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dacie, la Thessalie, l'Achaïe, les deux Épires, la Dalmatie et les Pannonies. Depuis vingt ans le sang romain coule entre Constantinople et les Alpes Juliennes. » Procope estime qu'à chacune des invasions il n'y a pas eu moins de deux cent mille individus égorgés ou traînés en esclavage.

Au milieu des désordres de l'anarchie, l'Église ne perdait pas courage, et ses pasteurs désarmèrent plus d'une fois la férocité des barbares. Le pape Damase revêtit du titre de vicaire du saint-siége pour l'Illyrie orientale Asconius, archevêque de Thessalonique, à l'époque où les Goths étaient maîtres de la Macédoine. Il fallut composer avec les vainqueurs : Léon de Thrace céda aux Goths les territoires de Pantalia, Europos, Mediana, Petina, Berrhéa et une contrée désignée sous le nom de Scium. Selon nos conjectures, Pantalia était

dans le voisinage de la ville moderne de Prisrendi ; Europos dans le diocèse de Grevno ; Mediana se trouvait probablement dans le Sandgiac d'Ochrida. Petini est encore connue sous le nom de Pekini, ou Pesch, érigée en métropole au treizième siècle et siége à cette époque de l'exarque d'Albanie. Berrhéa, appelée depuis Irénopolis, est la Verria des modernes. Scium correspond sans doute à la voïvodie de Sciak.

Vers la fin du cinquième siècle l'Illyrie donna deux maîtres à l'empire : Anastase, né à Dyrrachium, et Justin, originaire de Bederiana, ville située sur les confins de la Thrace. A la même époque, les Bulgares qui s'étaient montrés sur la rive droite du Danube en 485, reparurent de nouveau. Ils vainquirent Aristus, gouverneur de l'Illyrie sur les bords de la Zurta, qui est peut-être la Zibritza, affluent du Danube. C'est vers ce temps que la Pannonie inférieure prit le nom de Savie, parce qu'elle est traversée par la Save.

CHAPITRE III.

Voies romaines. — Il était de la plus haute importance pour les Romains de communiquer librement avec leurs provinces à l'est de l'Adriatique. Le sol de ces provinces est singulièrement favorable à la guerre défensive, et c'est seulement en échelonnant des forts qui commandent les passages difficiles, qu'on peut tenir en respect les popula-

[redacted]

num, où il s'unissait à la grand militaire d'Aquilée.

De Pola, au delà du cours de l la voie romaine rencontrait A Tersatica (Tersatz), Segna, Ave Epidatium, Aneus, Ausanc Elambetès, etc., villes ou bourgs tuées dans le pays corresponda Lika autrichienne, où l'on voit des colonnes milliaires. Elle se di ensuite vers la Narenta, par Bill ad Novas, ad Fusianas, et Big Biélopolié ; de ce point elle se prol vers Narona, d'où en suivant le adriatique, elle traversait le Mont et l'Épire pour aboutir au Pélo

Il y avait encore un embranc qui partait de Trigium, pénétrai l'Hertzégovine, la Bosnie, la Se la Macédoine, et conduisait à C tinople. D'autres routes, qui tachaient à la grande voie con ouvraient des communications l'Esclavonie, la Croatie, le Bana Bulgarie.

On retrouve des vestiges de ce dans les Alpes Bébiennes, le co Zara, sur la Kerka vis-à-vis de dol ; sur le mont Kremno, dans trict de Sébénico, dans le cant mosk et à Narenta.

Les routes appelées Royales appartiennent à une époque bien rieure réunissaient la Dalmati Hongrie. La première se dirige sud-est, en passant par Murvi Brissevo, elle longeait Possidari

[redacted]

ns l'*Orient chrétien* du P. Le-
qui se borne à citer les églises
x Dacies, de la Servie et de la
, mais on trouve des renseigne-
plus étendus sur les divisions
tiques de cette portion de l'Il-
ns les recherches de l'abbé de
nville, qui a résumé les diverses
sur les évêchés et archevêchés. Il
pé dans l'exarchat de Macédoine,
e d'Épire, l'Illyrie grecque, dont
pole, fondée au cinquième siècle,
yrrhachium (Durazzo), et à la-
l attribue vingt évêchés suffra-
Il place dans l'exarchat de la
méditerranée Sardique la mé-
, avec deux évêchés. Dans la
tiorale, sans désignation de mé-
, il cite quatre évêchés. D'après
nclature, on ne trouve dans la
de Mœsie qu'un seul évêché,
Singidunum; dans la Dardanie
ni de Scupi, métropole dont le
t transporté, dans le quator-
iècle, à Pechium, exarchat d'Al-
a Prévalis, qui relevait originai-
de Dioclée, fut réunie à la Dar-
Quant à la Dalmatie, elle était
en quatre éparchies : Jadera
avec trois suffragants; Spala-
nt relevaient douze évêchés;
, qui en comptait sept, et Anti-
uit. Ainsi l'Illyrie occidentale
ait soixante-trois éparchies ec-
ques.

CHAPITRE V.

ien, parvenu à l'empire, démem-
liocèse d'Illyrie; pour honorer
de sa naissance, il voulut que
de Justiniana prît le titre d'ar-
e, et il rangea sous sa juri-
la Dacie méditerranée, la Dacie
, la seconde Mœsie, la Pré-
, la seconde Macédoine et uue
e la seconde Pannonie (1). C'est
e ce prélat fut dégagé de l'obé-
le Thessalonique : « *in Dei omnipotentis gloriam, et nostri numinis sempiternam recordationem.* »

La Prévalitaine avait Scodra pour métropole, et pour suffragant l'évêque de Dioclée; la Dardanie relevait de la métropole de Scopia (1).

CHAPITRE VI.

CHANGEMENTS POLITIQUES. — La Croatie et la Dalmatie, conquises par les Slaves sous le règne de Justinien, furent érigées en royaumes au commencement du septième siècle; en 872, le royaume des Dalmates devint la conquête des Serviens. Déjà, vers le milieu du sixième siècle, les Slaves avaient donné leur nom à une partie de la Macédoine. En 591, saint Grégoire écrivait à Jovius, préfet de l'empereur Maurice en Illyrie que les naturels s'étaient réfugiés dans les îles de l'Adriatique pour se soustraire à la fureur des Goths commandés par Élauphus. Cet ancien lieutenant de Bélisaire, qu'il avait trahi, s'empara de Muicarus (Macarska) et de Laurenta, port de mer. Ce fut un temps de luttes partielles et d'événements négligés par l'histoire, qui passe sous silence jusqu'à l'héroïsme quand il se montre sur un petit théâtre et qu'il n'exerce aucune influence sur la marche des grands intérêts de l'humanité. Un peuple éprouvé par tant de vicissitudes, dans un pays tel que l'Illyrie, devait arriver à une forme de gouvernement en rapport avec ses instincts belliqueux et avec cette indépendance si naturelle à l'habitant des montagnes.

CHAPITRE VII.

RAGUSE.

Raguse républicaine fonda sa domination sur ces rivages tant de fois conquis et jamais soumis au joug.

Les Épidauriens s'étaient placés sous la protection de Rome dès l'an 168 avant notre ère, comme l'attestent des mar-

limir, roi des Croates, avait épousé
l'un dynaste slave appelé Istok, qui
s'était uni à Beglenitza, sœur de
ur Justin, dont il eut Justinien. Ni-
emanus confirme cette citation que
pruntons à Luccari, et il s'appuie
sur l'autorité de Théophile.

(1) Le géographe d'Anville est dans l'erreur lorsqu'il prétend que Justiniana prima est la Giustendil moderne. Cette dernière ville correspond à la Justinopolis des Byzantins; Justiniana fut surnommée Achrida par les Bulgares, et qualifiée, de même que Constantinople, du titre de Nouvelle Rome.

bres conservés à Ragusa Vecchia dans le palais du gouvernement. On ignore à quelle époque cessa le patronage du sénat sur l'Enchélie; et quant à la fondation de Raguse, il n'est pas moins difficile d'en déterminer la date précise. Quelques historiographes indigènes ont reculé de plusieurs siècles l'établissement de Raguse, dans l'intention sans doute de lui donner un droit d'aînesse sur Venise. Ce qu'on peut accorder aux chercheurs intéressés d'origines, c'est que deux siècles et demi avant notre ère il existait au même emplacement quelques huttes de pêcheurs. Quand cet établissement valut la peine d'être nommé, on l'appela LAUS (escarpement), comme on nommait LAVASI, LABASI, LABEATÆ (montagnards) les habitans de la partie montueuse de la Prévalis, dont Scodra était la capitale. L'appellation primitive subsista longtemps. En effet, on lit dans les brefs des papes postérieurs à l'an 1,000 de J.-C., les noms de LAVUSA, LABUDA, LABUSAEDUM, et on les trouve confondus avec ceux de Ragusium, Rhagusa dans les archives de la république.

Paulimir, ban de Bosnie, et né à Rome, revenait pour succéder à son père : il aborda au port de Gravosa (Sainte-Croix). Accueilli favorablement par les habitants, il fit, dit-on, bâtir un fort sur le rocher nommé Laus, au lieu où s'élève le monastère de Sainte-Marie; on lui attribue également la fonda-

[redacted]

fut sur le point d'être consumée
incendie et qu'à la prière de sai
noît les flammes s'arrêtèrent
avoir dévoré les quatre cinquièm
édifices; elle ajoute qu'en mémoir
miracle la seigneurie invita deux
ragusais, établis dans l'île de Di
(Tremiti), à venir fonder un mo
dans l'île de Lacroma.

Le onzième siècle est marqu
les annales de Raguse par les pri
que Guillaume, roi de Sicile, et
Ladislas, roi de Hongrie, accor
à la république. A la même ép
on bâtit la partie septentrionale
ville; la bourgeoisie et les artisa
rent distingués en confréries de
Antoine et de Saint-Lazare. Le c
l'État portait le titre de prieur. I
clut un traité de commerce a
voïvode de Servie, et fonda à Be
(Nandor Alba) une factorerie q
encore florissante au douzième
La république établit des relation
merciales avec Constantinople. Se
cipaux comptoirs étaient Séraglio,
Bazar, Belgrade, Vidin, Bu
Andrinople : ses spéculateurs
taient seuls les mines d'or et d'
de la Bosnie et de l'Albanie.

Comme Venise et comme to
états essentiellement commerçan
guse subordonnait à ses spéculati
relations de sa politique; aussi la t
t-on simultanément alliée aux che
de la grande croisade d'Occid
aux Sarrasins; entretenant des ra

bassade à Dragotin, krale de
prince vint à Raguse, s'y fit
mourut au couvent de Debarz,
couronne à son frère.
7. Raguse venait d'échapper
et qu'un de ses patriciens,
das, avait tramé contre les li-
tat; elle avait heureusement
attaques des Vénitiens et des
cependant, affaiblie par une
et voyant les marchés de
rmés à son commerce, elle
pape, qui lui permit de tra-
es infidèles. La seigneurie,
ne serait passée de cette au-
nvoya des députés au soudan
ssi qu'aux émirs de Phénicie
s d'Iconium. Le point impor-
se concilier la bienveillance
i venait de conquérir l'Asie
sultan, flatté de l'hommage
s, leur accorda un traité de
t un firman qui les recom-
son lieutenant Evren pour
concernait les factoreries de
s établies dans la Roumélie.
es furent confirmés en 1372
, et l'État de Raguse cessa
té par les Sarrasins.
i de Sicile, conféra aux Ra-
lettres patentes, en date de
ranchises entières dans ses

les ambassadeurs de Char-
France, de Louis, duc d'An-
s de Milan et de Savoie vin-
er le sénat de négocier le
risonniers faits à la bataille
; afin de reconnaître le désin-
des patriciens qui refusèrent
icats qu'on leur avait offerts
mnité pour leur interven-
se, le roi de France leur ac-
ndes immunités commer-

Raguse renouvela les capi-
lui assuraient la protection
deux ans après, elle envoyait
Bâle les sénateurs Martolo
aurent Sorgo, qui reconnu-
raineté de Rome; mais son
e de fait s'abritait sous cette
lité.
que avait à peine réparé les
la peste qui ravagea l'En-
34 lorsque Amurat II, pour-
suivant son beau-frère George, despote de Servie, intima au sénat l'ordre de lui livrer son ennemi, qui s'était réfugié à Raguse. L'armée ottomane était sur la frontière; cependant le sénat répondit à la sommation du sultan par un refus. On rapporte qu'avant de se retirer Amurat, parcourant du regard les rochers du mont Saint-Serge, s'écria : Un État qui respecte à ce point les lois de l'hospitalité ne saurait périr! Jacques Sorgo, assisté d'Étienne Benessa, qui furent députés vers lui, obtinrent sans peine la continuation de la paix.

La seigneurie n'avait point encore stipulé avec la Porte ottomane que les ports et le territoire de l'État seraient considérés comme neutres, quand elle donna asile à quelques familles grecques de Constantinople, après que cette ville eut été prise par Mahomet II. Elle n'en accorda pas moins une généreuse hospitalité aux Lascaris, aux Comnène, aux Cantacuzène, qui cachaient encore sous la pourpre les misères de l'exil. Raguse s'honora également par l'accueil qu'elle fit à des savants tels que André-Jean Lascaris, Démétrius Chalcocondylas, Emmanuel Maraulos, Paul Tarcagnote, père de l'historien Jean, sans parler d'une foule d'écrivains distingués, qui répandirent le goût des lettres dans l'Occident.

Vers la fin du quinzième siècle, des marchands ragusais fondèrent plusieurs monastères en Servie, à Tricla en Thessalie, à Serrès en Macédoine. En 1490, Pierre de la Bantella, de Florence, établit à Raguse des fabriques de draps et autres étoffes de laine. Peut-être le commerce eût-il fait de Raguse la rivale de Gênes et de Venise si l'aristocratie n'avait cru déchoir en s'y livrant.

Vassale de Rome et de Constantinople, Raguse supportait plus impatiemment la suzeraineté des Vénitiens. Tous les trois ans le capitaine général du golfe Adriatique abordait au port de Sainte-Croix, et recevait une coupe d'argent en mémoire des droits que le pavillon ragusais payait autrefois au Doge.

C'était un jour néfaste pour la noblesse de Raguse que celui où un des patriciens, assisté de deux secrétaires, de quelques estours ou huissiers et d'une suite de valets, s'embarquait sur

une humble chaloupe pour se rendre à la galère du *Capo di mare*. On l'y attendait, suivant l'étiquette, les rames hautes, les soldats sous les armes, et la tente dressée sur le tillac. Le sénateur de Saint-Blaise, en simarre, et le bonnet carré à la main, après avoir été salué de la voix et au son des instruments, était conduit à l'entrée du château de poupe, où il était reçu par l'amiral vénitien. Après le compliment d'usage, il offrait la coupe et quelques provisions de bouche, et prenait une tasse de chocolat; cette cérémonie finie, il se retirait.

Le consul prévôt qui occupait le poste de Raguse en 1750 donne sur les mœurs de ces républicains les détails suivants :« « La république, c'est-à-dire ceux qui la « gouvernent ne souffrent pas volontiers « les étrangers de quelque distinction, tels « que consuls et négociants, parce qu'ils « se voient obligés envers eux à des ménagements et à des égards qu'ils n'ont pour « aucun de leurs sujets. L'orgueil des « nobles, qui fait tout plier sous leur autorité, s'offense d'être tenu à observer « certaines convenances à qui n'est pas de « leur caste, ce qui pourrait les déconsidérer aux yeux de leurs esclaves. Le « commerce fait par les étrangers leur « semble un empiétement sur leurs spéculations quand il sort de leur sphère, « parce qu'ils craignent toute concurrence, même éventuelle. Dans leur « système exclusif ils préfèrent être maî-

[redacted]

« rien de mieux à espérer qu « inconnus. »

En effet, à l'époque où l France portait ce jugement république était en pleine et la guerre qui éclata, en 1 la Russie et la Turquie ébranl tence politique. Orlof, qui av les mouvements insurrection Grèce, somma l'État de Ra noncer à la protection du sult dre à l'impératrice Catherin gros bâtiments dont on disp cepter les conditions d'un e de consentir à l'établissem Église grecque (1). En cas d général menaçait de bombar Dans cette extrémité, le sénat Louis XV, et une ambassade à Versailles. Mais, en attend cours de la France, on s'occ niser les moyens de défense. blique disposait de quatre ce dont quarante seulement éta sur affût. Les magasins ne que seize quintaux de poud mille boulets. Elle pouvait mille miliciens; mais ces ho armés, étrangers à la discip raient pu opposer à l'ennemi q résistance : la seule ressource à l'aristocratie, c'était d'arme mais cette mesure extrême rép à l'orgueil patricien; on a éloigner le général russe en cent mille sequins d'or.

[redacted]

réduisant la France à ses anmites, rendirent à l'Autriche s d'Illyrie. C'est ainsi que la , en balançant l'une par l'aun des cabinets de Vienne et bourg sur les provinces Dánu- sauvé la Turquie d'une ruine le.

ernement. — Le gouvernelique consistait en un grand mposé de nobles âgés de vingt ins, dont les noms étaient insn registre appelé *lo specchio* .) Ce corps unique, d'où sors les autorités, se réunissait mée au 1er décembre, sous la du *Recteur* ou chef du pouvoir pour procéder à l'élection des . Le nombre voulu d'électeurs senté par autant de boules doutres boules étaient noires. Le tirait une de ces dernières r cette année son droit électomission déterminée par le sort n de blessant, mais elle pour sur les plus capables. Le eral ainsi constitué, le choix magistratures avait lieu au à la majorité absolue des sufette même assemblée sancs lois, délibérait sur le rapannuis, exerçait le droit de naissait des dettes et créances et décidait les questions de guerre, questions qui ne se t que bien rarement, si ce u'il s'agissait de quelques contre les Monténégrins et iotes.

a session du grand conseil, ation publique passait à la *Pregati*, composée du recteur, membres du petit conseil, de diteurs de la ville, de douze ou criminels, des trois memseil des fabriques de laine et uf conseillers. Ce corps réntributions, jugeait les affait criminelles en dernier resmait les ambassadeurs, les aires, les gardes de l'arsenal, s, les receveurs des deniers s'assemblait pour délibérer férentes branches du service. du pouvoir exécutif était le ont le titre avait remplacé ceux de prieur et de comte depuis l'année 1358. Ce magistrat avait d'abord été revêtu d'une grande autorité; mais, quelques-uns d'entre eux ayant abusé de leur pouvoir, on jugea prudent d'y mettre des bornes. Au commencement de ce siècle ses attributions se bornaient à juger les causes minimes, à recevoir les ambassadeurs, à présider le sénat, composé du grand et du petit conseil, et ces deux corps séparément; à apposer le sceau de l'État sur les décrets publics. Il gardait en outre les clefs de la ville, des places fortes et châteaux de la république; enfin il convoquait les assemblées, où il avait le simple droit de vote. Ses fonctions expiraient après un mois d'exercice, et durant ce temps il recevait par jour 4 francs 40 centimes et douze langues de bœuf. Il est probable que ce haut fonctionnaire était forcé d'y mettre du sien pour les frais obligés de représentation. En cas d'empêchement motivé, le recteur était remplacé par le doyen du petit conseil. A sa mort, on fermait les portes de la ville, et les grands de l'État portaient son corps sur leurs épaules jusqu'au lieu de la sépulture.

Le bourdon de Raguse sonnait pour convoquer les différents ordres; une cloche de moindre dimension appelait le petit conseil à ses séances; enfin, une troisième avertissait la bourgeoisie de se rassembler lorsque le recteur sortait de ses fonctions; car elle avait le droit de l'accuser et de contrôler ses actes. Les cloches des classes privilégiées ne laissaient rien à désirer; mais depuis nombre d'années celles du peuple n'avait plus ni corde ni battant.

Cinq provéditeurs étaient chargés du maintien des lois, des édits, de la conservation des chartes de la république et des testaments. Leurs fonctions étaient annuelles et leur donnaient le droit de prétendre au rectorat, dignité qui offrait douze vacances dans le cours d'une année.

L'oligarchie de Raguse se divisait en deux partis rivaux, l'un appelé la *Sorbonne* et l'autre la *Salamanque*. Les noms de ces doctes corps n'avaient rien de commun avec les prétentions de ces patriciens; mais la dissidence qui régnait entre eux n'en était pas moins réelle.

En 1667, un tremblement de terre fit écrouler la chambre du conseil, et ensevelit sous ses ruines une partie des sénateurs, que l'on remplaça par des citoyens d'une noblesse moins ancienne : de là une démarcation entre les anciens et les nouveaux. Les premiers composaient la Salamanque, et les autres la Sorbonne. Il en résultait des altercations fréquentes, et les mariages entre les deux castes n'auraient pas soulevé des difficultés plus sérieuses au temps des priviléges féodaux. Les clients, les valets et jusqu'aux serfs s'associaient aux prétentions de leurs maîtres, de sorte que toute la ville était Salamanque ou Sorbonne.

CHAPITRE VIII.

USAGES ET COUTUMES.

Les nobles ne portaient aucun signe distinctif, si ce n'est une robe de juge; à l'église, au spectacle et dans les lieux publics les places d'honneur leur étaient réservées. Leurs femmes, *Gentil-donne Ragusee,* sortaient en chaise à porteur armoriées, et s'asseyaient au premier rang dans les réunions.

Le recteur sortait en cérémonie pour assister aux processions et aux fêtes publiques, que l'almanach signalait scrupuleusement; ainsi on y lisait : *Oggi sua Serenità si porta al Duomo* (Sa sérénité se rend aujourd'hui à l'église). Le recteur, vêtu d'une robe rouge, doublée de peau de lièvre, et précédé d'un

[redacted]

et lorsque ces dernières étaie
che. Alors on daignait leur a
honneurs du tabouret.

Après la citadinanza de premi
qui était la seconde de l'État
les armateurs, les marins et le
Ces derniers étaient chargés p
de défendre ses capitulations
villon à l'étranger. Cette bour
composait la partie la plus a
plus probe de la population
pendant la moins privilégiée. A
les femmes n'avaient place
terre, et le tabouret chez les
nes ne leur était point accordé

PAYSANS.—Quant aux paysa
condition était celle des serfs
et de Russie, on les considérait
bétail dont la valeur moyen
quatre cents francs par tête.
heureux n'étaient plus, il est
duits au marché; mais on le
nait dans la vente des terres.
les Vénitiens ont longtemps
cet infâme trafic.

CIVILISATION. — La civil
Raguse était tout ce qu'elle po
dans un pays où les homme
mieux que les institutions. I
la presse y était presque nul; e
des esprits, circonstrite par l
intrigues de l'aristocratie, ne
mandait pas davantage. Cepe
remarquait parmi les nobles
hommes d'un vrai mérite : les
ligieux, qui ont donné aux sien
lettres les Banduri, les Bosco

[redacted]

les moralistes se rencontre
ent dans les pays à esclaves :
rage même, qui s'est prouvé
multitude de rencontres, est
devant les rigueurs du maî-
Ragusais fait trembler d'un
un mot le paysan albanais qui
ser vingt têtes, et que des ren-
journalières avec les Monténé-
aguerri et familiarisé avec les
des périls. Ce dernier n'ignore
seigneur n'a sur son travail et
sa droit arbitraire : cependant
as brave et fort s'incline sous
ent, et met son héroïsme à
singulier effet de l'habitude,
presque une vertu de l'abjec-
réflexions rappellent un trait
le l'histoire ancienne, celui de
es qui, ayant vaincu leurs maî-
mes à la main, rentrèrent dans
l'aspect du fouet, instrument
ienne servitude (1).

. — La police municipale de
occupait plutôt de réprimer les
de les prévenir. Les églises
au culte étaient des lieux de
pour toutes les classes, au
iger de la santé publique. La

patronage était le grand moyen
r le peuple, et son principe était
ité des usages. Les artisans choisis-
airement pour apprentis de jeunes
qu'ils traitaient comme leurs pro-
. Cette conduite faisait bientôt ai-
unes gens leur famille d'adoption,
ient sans peine les mœurs grossières
natale. Ils s'établissaient presque
ns le pays, remplissaient les vides
fession périlleuse de la marine
e l'Etat, et l'éducation qu'ils
ne les transmettait à la vie civile
és à l'obéissance.
al, les domestiques étaient égale-
ntés parmi les tribus dalmates.
les maisons on célébrait par une
mille l'époque où une servante
mpli la dixième année de son
conviés lui faisaient alors quelque
quel sa maîtresse ajoutait un
Ainsi dotée la jeune fille avait le
tablir ou de rester avec ses maîtres.
nier cas, elle recevait au bout de
nées des gratifications plus consi-
eux qui se plaignent de ne pou-
r de domestiques fidèles et dé-
aient essayer de ce moyen.

ville n'avait ni fours ni boucheries : on apportait de la campagne la viande et le pain; et quand le mauvais temps empêchait les paysans de se rendre au marché, on vivait de biscuit et de salaisons, comme à bord d'un vaisseau. Les caves y sont peu favorables à la conservation des vins; le seul qui ne perde point est le malvoisie; les fontaines n'offraient pas toujours une eau saine et limpide. L'approvisionnement n'avait rien de régulier; tantôt la place était couverte de gibier et de plantes potagères, parmi lesquelles se distinguait une espèce de choux dont les habitants sont très-friands, et qu'on devrait essayer d'acclimater en France; tantôt le marché était entièrement désert.

La république en se mettant sous la protection de la Porte-Ottomane avait eu surtout en vue de se faire un appui contre les Vénitiens. Aussi elle avait cédé au Grand-Seigneur les positions de Klék, au nord-ouest de son territoire, et celle de la pointe d'Ostro à quelque distance de Cattaro. Ce territoire ainsi réduit avait une étendue d'environ trente-cinq lieues de littoral du N. O. au S. E., sur une profondeur qui variait d'une lieue et demie à une lieue jusqu'à la frontière ottomane.

CHAPITRE IX.

DIVISION EN PROVINCES.

Cette lisière était partagée en huit provinces : Raguse avec ses faubourgs, ses jardins et quelques plantations d'oliviers formait la première. La capitale n'avait pour défense qu'une garnison de cent mercenaires mal vêtus et plus mal armés, dont le chef portait le titre *de général de terre*. Il était nommé par le roi de Naples, et touchait par jour une solde 1 franc 50 centimes. Sa propre demeure eût été difficile à défendre; c'était une masure tombant de vétusté. Il ne paraissait guère en public avec les enseignes de son grade que le jour de S. Blaise, dont on solennisait la fête par le simulacre d'une petite guerre. Les Ragusais, jaloux de leur liberté, ne permettaient à la force armée que d'avoir des hallebardes et des mousquets sans batterie et sans baïonnette.

La population de cette ville était d'environ quinze mille âmes.

Canali tenait le second rang parmi les provinces. C'était la plus étendue, la mieux cultivée et la plus riche après Raguse. Elle se prolongeait depuis Cattaro jusqu'à Ragusa Vecchia. Deux princes de Servie, Hranich et Radoslas Pavlovitch, avaient vendu, en 1427, à la république ce territoire, qui comptait dix mille habitants.

Après Canali venait en troisième rang Ragusa-Vecchia (Raguse la Vieille), dont le chef lieu était bâti sur les ruines d'Épidaure, et pouvait avoir deux mille habitants.

Breno, quatrième province, serait remarquable par sa situation pittoresque si quelque végétation égayait sa vallée pierreuse. Cependant une rivière l'arrose, et l'œil s'y repose sur quelques maisons de campagne assez riantes, surtout dans la partie appelée Sabreno. Des villages suspendus au flanc des montagnes qui avoisinent le Czernagora, le mont Saint-Serge, le village de Bel-Langue et partout des rochers, tel est le paysage qu'offre cette partie de l'Enchélie. Mais une vallée dont les voyageurs viennent admirer les sites sévères et pittoresques, c'est celle que parcourt l'Arion, fleuve souterrain, qui sort du mont Bergat, dont ses flots ont miné la base. Les sondes de ce canal profond permettent aux plus gros vaisseaux de ligne d'y pénétrer. A certaines époques de l'année, on entend un

[redacted]

Slano, qui est la cinquième c
vinces, renferme six mille ha
Stagno, la sixième, en compt
Janina, placée plus avant dans
qu'île, cinq mille, et Tarstenitza
la dernière, environ trois mille.

ILES. — Les îles de la républi
maient quatre comtés, savoir
Méléda, l'ancienne Mélite, chef-
bino Poille, où aborda S. Paul,
fut appelé à Rome pour compara
vant César. Les érudits du pa
trent les ruines d'un palais c
par Agésilas, que Sévère avait
dans cette île. Nous laissons à
le soin de vérifier ce point hist
L'air de Méléda est doux et sal
séjour en est agréable; et, mal
ces avantages, la population ne d
pas onze cents habitants.

Agosta, hérissée de montagn
vertes d'arbrisseaux, d'oliviers e
gnes, a une population de dou
âmes. La navigation et la pê
sardines sont les ressources pri
des Agostains. Giupana l'ancien
ris de Pline, célèbre par la vict
vale que Vatinius, lieutenant d
remporta sur la flotte de Pom
compte que huit cents paysans,
cupent de la culture des olivi
Elaphytes (*Isole di mezzo*) ne dé
pas le même chiffre. Ainsi, en 1
population totale de la républ
Raguse se montait à environ ci
quatre mille âmes pour les h
vinces et les quatre comtés.

[redacted]

LIVRE TROISIÈME.

ILLYRIE MACÉDONIENNE.

CHAPITRE Ier.

ALBANAIS.

macédonienne, au moyen âge,
t des deux Épires; au mi-
olutions qui ont bouleversé
littoral adriatique, sa popu-
servé son type national, ses
physionomie primitive.
l'énigme des origines s'est
scure à l'historien, c'est lors-
ré de remonter à la source
mettre sur les traces de ce
: les premiers temps ouvrent
vaste aux conjectures. Les
Slaves ont exercé sur les
e action continue; plus tard
ont à moitié soumis; mais,
e toutes ces vicissitudes, ce
sté lui-même. On dirait qu'il
ns les rangs de l'étranger que
ses instincts guerriers, et lui
omment il se défendrait lui-
égularité des traits des Al-
beauté de leurs proportions
éler une race caucasienne,
mélange.
rudits, renonçant à déter-
origine, ont supposé qu'ils
thones. Quelques auteurs
escendus des Colches. Dans
èse, vers le temps de l'ex-
Jason dans la Colchide, une
de ce pays aurait fondé
(Dulcigno) sur les côtes de
édonienne, et se serait con-
tard avec les habitants du
es accueillirent ou se virent
ur laisser fonder l'un éta-

une longue suite de siècles,
sent de la scène de l'histoire,
peine si leur nom se trouve
à propos de quelque événe-
ur est étranger. Thucydide, en parlant de l'expédition de Sitalcès contre Perdiccas, rappelle leur existence. Il indique Doberus (Dibra) comme le lieu où se rassemblaient ces peuplades barbares, pour se jeter de là sur la Macédoine-Transaxienne. Ptolémée nous montre les Albanais établis au nord du fleuve Scombi (Tobi), habitant la ville d'Albanopolis (Elbassan), où leur postérité s'est maintenue jusqu'à nos jours. Il place les tribus des Skertones (Schypétars) vers la frontière de la Macédoine, près du lac Labéatis, aujourd'hui Balta. Pline donne à ce même peuple, qu'il divise en douze tribus, le nom de Scyrtari, qui lui est resté et qui désigne la race albanaise. Cet auteur place dans leur territoire Colchinium. Parmi les tribus, il cite les Colentini, les Separi, les Epetini et les Grabæi (Grabia, dans la haute Albanie).

Ils paraissent avoir été quelquefois confondus dans la désignation générale de Scythes. Anne Comnène s'exprime ainsi : « Ce fut par un Scythe aussi léger que Mercure qu'Alexis, duc de Dyrrachium, fit part à l'empereur du debarquement de Boémond en Illyrie.... les Scythes, commandés par Cantacuzène, qui étaient campés sur le fleuve Charzane (Apsus), commencèrent l'attaque contre les Français (Normands). Ce n'étaient point des nomades vivant sur des chariots... » Magius Patavinus, en déclarant leur origine asiatique, les nomme *enfants du Caucase*. Depuis longtemps déjà Æneas Sylvius avait émis la même opinion. Nous ajouterons qu'il existe des homonymies assez nombreuses dans les appellations des peuplades albanaises de l'Illyrie macédonienne et de l'Épire, et dans celles qui appartenaient aux tribus établies jadis entre le Palus-Méotide, la mer Caspienne et les contrées qui s'éten dent depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Ar-

ménie. Le peuple que les Européens nomment Albanais, et que les Turcs et les Arabes des régences barbaresques désignent sous le nom d'Arnautes, se donne la dénomination nationale de Schypétars. Il forme quatre grandes familles, qui ont toutes la même origine, ce sont : les Guègues et les Mirdites, les Toxides, les Japis et les Chamides. Sans trop forcer les analogies, on peut reconnaître dans les Guègues les Gosks ou Gogs des géopraphes arméniens. Les Mirdites rappellent les Mardaïtes, expression qui, dans la langue schype, comme dans le persan moderne, signifie les *Braves*. Les Toxides ou archers seraient les Lezgisdans ou Sagittaires de la mer Hyrcanienne; les Chamis de la Thesprotie une colonie de Schumiks asiatiques, et les Japis de l'Acrocéraune une tribu dont on retrouve l'homonyme sur la côte voisine de l'Italie. Chacune de ces quatre divisions formait d'autres ramifications, dont nous parlerons plus tard.

CHAPITRE II.

LANGUES.

De même que les dialectes établissaient une distinction ethnographique chez les anciens Grecs, ainsi l'on divise les Albanais par langues.

La première ou guegaria s'étend depuis Budua, frontière de Cataro jusqu'aux limites de l'Hertzégovine, en contournant le Monténégro; et de l'orient au [redacted]

phages); les Dardes (nomades lascéniens ou Colentini, et les I qui sont une horde de briga ciens.

A l'orient et au nord du Za bitent les Poulati, les Chôti, les les Castrati, les Bogous, les S Soanes; les Pascoli ou Koll Scodrans, les Panani. Enfin de séparation entre les rivières lent dans le lac Zenta et les du Drin est peuplée par les (mission catholique dont l'évêq par le saint-siége a sa residence

Telles sont les principales la guegaria, dont les noms s vent dans quelques parties du

CHAPITRE III.

MIRDITES.

Les Mirdites ou *braves* fo deuxième division de la langu et font la majeure partie de la p du Sandgiac ou drapeau de Cr peuplade, fidèle aux usages de et soumise à l'Église romaine, ainsi dire inconnue à l'Europe toriens de Scanderbeg n'ont nommé ces guerriers tant de queurs d'Amurat. On les trou indiqués sur quelques cartes. cins de Loretto, qui sont leu spirituels, continuaient de l sans s'occuper de leur origine histoire. Cependant les recherc ciencieuses et profondes d'un [redacted]

… nord desquels sont établies … schypes des Spassi (peut- …iks asiatiques) et celles des …s ou Tavasbars. Ainsi, au- …s des Mirdites se trouvent …it peuplades de Schypétars, …nonymes … rattachent aux des nations Mardaïtes, d'ori- …ue.

… complète de monuments et … ne permet point de dé- …oque de l'arrivée des hordes … l'Illyrie. Aux septième et …cles de notre ère, Anquetil …oit les retrouver dans le Li- … tard Justinien Rhénocète … mille de ces guerriers qui, … transportèrent à l'extré- …tale de son empire, dans … de l'Illyrie qu'ils habitent ….

… es Mirdites, dont Oroes ou … capitale et la résidence de … comprend les affluents de … du Mathis ou Madia. Dans …uvages habitent les Latzi …ou mingrélienne, les Suma- …ekhi dont le nom rappelle …euplade de la vallée du Ta- …ont les derniers rameaux de …ègue, en allant vers le lac …

…HAPITRE IV.

…a, ou toxaria, forme la …gue de l'Albanie. Les histo- …Empire rapportent que Ba- …nt la résistance des Scythes …ari, fit massacrer leurs …porta une partie de leur po- …ermé (Thessalonique) dans …, et sur les bords de l'Axius … Amurat en forma des colo- …ve dans le voyage en Perse …n'étant arrivé dans la Min- …va une peuplade nommée …ui établit une conformité … dénomination avec celle du … moyenne Albanie, et qui …ne tribu de porteurs d'arcs …rds de l'Étil.

… capitale ou plutôt le chef- … contrée, qui forme le Mu- …ica regio). Ce mot se trouve … par les historiens de Scan-derbeg et par quelques chroniqueurs des derniers temps de l'époque byzantine. En suivant toujours la trace des analogies appellatives, nous signalerons dans le Musaché les Moskhes et une ville appelée Moskhopolis par les Albanais, et Voskhopolis par les Valaques du Pinde. Nous ajouterons qu'au sud de cette région on rencontre le canton de Gheortcha, nom qui rappelle les Géorgiens de l'Ibérie.

CHAPITRE V.

La Iapouria forme le pays de la troisième langue. Les Albanais Iapides descendraient-ils des Iazyges, dont les traces se perdent, après leur marche vers le Pruth, où ils paraissent s'être mêlés avec les Daces et les colonies romaines qui, sous Trajan, fondèrent la ville d'Iassi? Cette conjecture est combattue par l'autorité de Magius Patavinus. En face de la Iapygie d'Épire, et en vue de l'Acrocéraune, on trouvait sur le continent de l'Italie une appellation toute semblable, et, selon l'écrivain que nous venons de citer, les Italiotes de cette contrée auraient été les ancêtres des Épirotes surnommés Albanais, les uns et les autres tirant leur origine des anciens Albans, sortis de la Colchide.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici l'opinion de Duplessis, historien de Scanderbeg : « On dit que les « Épirotes qui sont aussi parlés Albanois, « descendent jadis de ces nobles et an- « ciens peuples d'Italie, qui pareillement « tindrent certaine partie de la Colchide : « de laquelle quelqu'un disoit que le lan- « gage albanois, ou épirotien fust dérivé ; « peut-être selon mon jugement, ne se- « roit-ce à lui mal opiné : attendu que « Strabon a écrit qu'il y a là seize langues « en usage : joint aussi que le pape Pie II, « homme très-docte ès droits divin et hu- « main, et aucuns modernes qui ont « suivi Troge Pompée, sont presque de « cette opinion. Et de fait dit Troge « Pompée que la source des Albanois « est d'origine italienne, assurant que « les Albanois suivirent Hercule au par- « tir d'Italie, après avoir tenu pendant « un espace de temps les troupeaux de « Géryon par lui amenés en cette pro- « vince, alléché de la fertilité des her-

« bages. De ceux-ci sont issus les Alba-
« nois, desquels parti fait sa demeure
« au Péloponèse, parti en Macédoine,
« Albanie ou Épire. »

L'assertion de Trogue Pompée, vague comme toutes celles qui se rattachent à l'époque héroïque, prouve du moins qu'une tradition ancienne faisait remonter à plus de douze siècles avant notre ère l'établissement des Iapides dans l'Épire.

Comme la plupart des peuples qui ont fondé des colonies, les Albanais paraissent avoir donné à leurs nouveaux établissements des noms qui leur rappelaient la patrie; selon quelques étymologistes, dont au reste les rapprochements sont loin d'être incontestables, le val d'*Orco* aurait emprunté son appellation aux Aorses. C'est sur cette plage que fleurirent Oricum, restaurée par Hérode Atticus, et Palerte, lieu consacré aux Furies. Les Arberi ou Abari, qui habitent près des sources du Faux Simoïs, seraient les descendants des Avares, tribu des Gérides, et les Skrueli (ou Têtes-nues) auraient pour ancêtres les Scythes, qui, au rapport de Quinte-Curce, n'avaient pour coiffure que leur fronde de combat. A l'orient des Abari, dans la vallée que baigne le Célydnus, étaient les Argyrines, aujourd'hui les Argyrocastrites; on peut reconnaître les Kardouchi dans les Kardikiotes; et Ducatès, qui doit son nom récent à Michel Ducas, de la famille des Paléologues, serait la [redacted]

cruauté une vengeance éclatante après la mort de ce grand capit Albanais durent se soumettre a des infidèles. L'ordre que leu prescrit Bajazet d'embrasser l'isl fut renouvelé ; les habitants de la obéirent moins par crainte que que leur conversion leur donnait de porter des armes; quant aux tes, ils firent tête à l'orage, et re fidèles à la religion de leurs pèr

CHAPITRE VII.

CARACTERE PHYSIQUE ET MORA GUÈGUES.

Les Guègues sont regardés les habitants les plus sauvages d banie. Leur taille athlétique, leu noirs pleins de fierté, la régul leurs traits, leurs dents fortes et leur barbe épaisse et leur vigue traordinaire annoncent leur origi casienne: on les classe parmi les r cette race primitive dont l'Asie fut ceau. Endurcis par leurs habitude rales et guerrières, ils ont le teint des Grecs; leur taille ordinaire la mesure de cinq pieds et demi riche développement de leur ch osseuse les rapproche du type d melouks circassiens. Les vêtemen ges dans lesquels ils se drapent, l empreinte dans leurs regards tous leurs gestes donnent l'as plus martial à leurs masses de c [redacted]

npéries fréquentes du climat une le feutre. Une espèce de cothurne ; grossière et des socques enlacés des chevilles complètent ce cosmple et sévère.

ect des Toxides a quelque chose s négligé. Plus soumis et moins dants que les Guègues, parce que ; dont ils jouissent a modifié : le caractère originel, ils se trouis un état de transition entre la native des Albanais et la civilie l'Occident. Ils sont grands et leur taille est svelte et dégagée; rd fin et pénétrant anime leurs ui ne manquent ni d'agréments ;ularité. Des yeux bleus, un front i nez romain dont la courbure isible, un cou délié, un teint colice d'un tempérament sanguin, t les caractères physiques qui ent généralement les Toxides. ur habillement on retrouve l'antume héroïque, le cothurne, la le, la ceinture, la tunique desjusqu'aux genoux; il ne leur pour ressembler aux soldats ·hus que le casque et des panalés à leur longue chevelure. De les races albanaises, celle des est incontestablement la plus reble par son élégance et sa beauté.

apys forment une race à part : tent dans les montagnes de l'Aine, et semblent le rebut des auanais. Maigres, haves, malprour taille ordinaire ne dépasse pas ds. Leurs mouvements sont sac-ur regard sinistre, leur voix grêle ssante. Jadis pirates cruels, ils ncore de rapines; et leurs yeux ient leur proie au milieu des técе qui, plus que leur bravoure, rechercher dans les guerres de is. Leur costume est semblable les Toxides, avec cette différence ortent de préférence des couleurs ;, quoique la saleté dont ils se mérite ne permette guère de ier la couleur primitive de leurs its. La vermine les ronge, et, ne iucun usage des bains de vapeur, : pas, comme les paysans russes. ge d'être propres un jour par seIs portent pour coiffure une caige, à laquelle pendent quelques tresses de soie qui leur tombent sur la nuque.

Les Chimariotes et les Argyrocastrites sont moins barbares. Ces derniers se distinguent de loin par leurs habits d'une blancheur de neige.

A mesure que l'on s'éloigne des rochers, on retrouve sous l'influence d'une nature plus riante la race albanaise avec les avantages physiques du type national. Aux bords de la mer Ionienne, au milieu des vallons boisés de la Thesprotie habite la tribu des Chamides. On les reconnaît à leurs cheveux d'un blond châtain, à leurs traits expressifs, à leur teint uni et à leur regard plein de douceur et de bienveillance. Adonnés au commerce et aux soins des troupeaux, ils étaient loin de se montrer indifférents à leur état politique, troublé souvent par l'ambition de leurs seigneurs, dont au reste la domination était légère. Chrétien ou musulman, chacun ne relevait que de sa conscience, et l'abondance des richesses naturelles leur laissait le loisir d'entrevoir les bienfaits de la civilisation. Leurs habitations propres et élégantes, leurs villages disséminés sur des plateaux pittoresques offraient au milieu d'un peuple armé l'image de la vie patriarcale. Cette vie, à la fois facile et agitée, fut cruellement troublée par le pacha de Janina, et les ravages de la peste vinrent se joindre à ceux de la guerre pour ruiner cette belle contrée. Longtemps après cette époque de calamité, le voyageur qui visitait la Thesprotie cherchait en vain du regard ces Chamides aux vêtements diaprés de broderies et fiers de leurs armes précieuses.

CHAPITRE VIII.

FEMMES ALBANAISES.

Les femmes albanaises diffèrent entre elles selon qu'elles appartiennent aux races que nous venons de signaler. Chez les Guègues, leur regard fier, leur démarche imposante annoncent dignement les épouses ou les mères de ces intrépides guerriers. Des pistolets arment leur ceinture, des dogues terribles les escortent; elles n'attendraient pas pour se venger d'une insulte le secours de leur famille offensée. On conçoit que la crainte doit être étrangère à des enfants nourris et élevés par de telles femmes. Quand

8

le foyer est menacé, elles prennent les armes, et vont se placer dans les rangs des guerriers, dont elles excitent le courage. Chrétiennes ou mahométanes, on ne les voit jamais porter le voile que la défiance a rendu obligatoire dans les mœurs des Orientaux. La pudeur et la chasteté semblent se fortifier chez elles du sentiment de leur courage; et c'est en donnant une nombreuse famille à leurs époux qu'elles s'assurent de leur affection.

Les femmes des Toxides font l'ornement des harems. A la beauté du visage elles joignent la grâce et la délicatesse des formes; quelques-unes auraient pu servir de modèles à ces statues grecques représentant des nymphes et des divinités.

Dans l'Acrocéraunie le type féminin est pauvre et porte le cachet de la souffrance et de la dégradation; c'est pire encore chez les Arberi ou Avares, qui avoisinent le golfe d'Avlona. Leur délassement favori est la natation; elles y excellent et peuvent défier les plus intrépides plongeurs.

Les femmes chamides ont l'angle facial grec; leurs yeux sont grands et noirs, et leur longue chevelure est d'un brun châtain; leur teint, quoique peu clair, a de la délicatesse.

Chez elles l'attache du cou est irréprochable; leur port a de l'élégance, et la finesse des extrémités les fait aisément reconnaître pour Albanaises.

Cependant ces femmes si belles se fa- [redacted]

temps toutes ses forces morales. C'est surtout pour conserver son empire qu'elle souhaite d'être féconde, et lorsque la nature lui a refusé les douceurs de la maternité, elle recourt à des philtres dont l'effet détruit sa santé et abrége ses jours.

Les femmes guègues et les paysannes chrétiennes ont une destinée plus heureuse; les jouissances de la famille leur suffisent, et la religion chrétienne leur donne la résignation pour supporter les maux qu'il n'est pas donné même à la vertu de détourner.

CHAPITRE IX.

INTRODUCTION ET PROGRÈS DU CHRISTIANISME DANS L'ALBANIE.

La tradition rapporte au temps de Néron la fondation de l'Église albanaise. Les progrès de la foi nouvelle furent lents dans l'Illyrie macédonienne : ce ne fut que sous le règne de Constantin qu'on y remarqua les bienfaits de l'influence religieuse. Depuis cette époque les Mirdites ne varièrent plus dans leurs croyances. Soumis aux empereurs aussi longtemps que ceux-ci n'essayèrent point de violenter leurs consciences, ils restèrent fidèles à l'unité romaine lorsque le schisme de Photius vint séparer l'Église d'Orient de celle d'Occident. C'est à cause de leur attachement inébranlable au rite latin qu'on trouve leur pays désigné par le nom de *Latinia* (1). En vain l'on mit [redacted]

: le pontife de Rome nommer aux
; épiscopaux de l'Illyrie méridio-
ient une seule province, le Monté-
était soumise à l'Église d'Orient.
au quatorzième siècle, l'influence
s-Empire, qui marchait rapidement
a décadence, était contre-balancée
son action religieuse sur l'Illyrie
ique par les rapports de Venise, de
re d'Allemagne et de la Hongrie;
depuis la prise d'Andrinople par
it et surtout après la bataille de
olis, la persécution changea de ca-
e; aux sentiments nés du schisme
la la haine d'une secte, ennemie
able de la chrétienté. C'était dans
e et les provinces Danubiennes
Bas-Empire eût pu opposer aux
une résistance efficace; mais, au
réunir ces peuples par le lien d'une
tion qui en aurait fait des alliés
nts et intéressés à sa conservation,
it appliqué à les opposer les uns
utres, pour les opprimer séparé-
On peut juger par les efforts
poignée de braves de ce qu'au-
t faire une résistance générale et
née. Déjà maîtres de la Thrace,
res avaient à peine passé le Var-
se l'incendie des villages illyriens
a leur arrivée. Les Mirdites cou-
: aux armes, et arrêtèrent les
eurs au pied de leurs montagnes.
de guerre de Scanderbeg, les La
s'élancèrent sur les rochers de
et le Sultan recula devant le gé-
son rival et le dévouement héroï-
e quelques guerriers.
ès la mort de ce grand capitaine,
rdites virent la fortune changer
ement; harcelés par les Guègues,
raient embrassé l'islamisme, ils
idèrent à passer en grand nombre
Abruzze, où Ferdinand avait cédé
priété à Castriot la terre de Saint-
in *Galatina*. Plus tard ils offri-
couronne de Macédoine à Em-
d 1er, duc de Savoie; mais cette
e fut pas agréée.
nouvelle des malheurs qui acca-
: les fidèles Mirdites, le pape
II s'empressa d'envoyer des se-
apostoliques dans l'Illyrie latine.
ats, en arrivant sur cette terre
e du sang des martyrs, trouvèrent
iple exaspéré par la persécution, retiré au milieu des montagnes et des forêts, où ils n'avaient pour demeures que de misérables huttes ou des cavernes.

SOUMISSION CONDITIONNELLE A LA PORTE.

Il était difficile de persuader aux Mirdites qu'ils devaient respect et obéissance à leur souverain temporel; cependant ils se résignèrent à ce sacrifice. Quant à leurs armes, ils ne purent se résoudre à les quitter; et ils durent à cette fermeté de conserver le droit de propriété que les lois turques contestent aux chrétiens soumis. Naturellement fiers et vindicatifs, religieux jusqu'à l'austérité, acceptant le martyre sans le chercher, ils restèrent sur la défensive, et sauvèrent du moins leur dignité personnelle du naufrage des libertés publiques. Leurs capitulations portent qu'ils posséderaient le sol paternel, qu'ils seraient affranchis de toute capitation, qu'on respecterait leur culte et leurs églises et qu'il leur serait permis de recevoir des missionnaires romains.

A ces conditions, les Illyriens catholiques se déclarèrent les sujets du sultan, et s'engagèrent à le servir de leurs bras et à leurs frais dans les guerres contre l'étranger. Il fut stipulé seulement que, lorsqu'ils passeraient la frontière de la province, le pain leur serait fourni.

CHAPITRE X.

ORGANISATION PROVINCIALE.

L'organisation provinciale des Mirdites était simple comme leurs besoins et leurs mœurs. Vers le quinzième siècle, pour imprimer une direction unique à l'administration, ils résolurent de se donner des chefs, qu'ils nommèrent *Prinks* ou princes; *Imocim* (anciens); *Ipati* (Primats). Le premier qu'ils élurent était un descendant de la famille des Lechs (Alexandre), nommé Zacharie, dont parlent les historiens de Scanderbeg. Ils déclarèrent que sa lignée, par ordre de primogéniture et à l'exclusion des femmes, continuerait à gouverner dans le pays et les commanderait en temps de guerre. Plus tard ils associèrent à ce chef un collègue. Cette dignité fut conférée aux abbés mitrés d'Orocher, qu'on déclara les seconds

magistrats de la nation, et qui, en cette qualité, furent depuis soumis à l'élection. Les Albanais catholiques, qui servent dans les armées du Grand-Seigneur et des pachas ne contractent jamais que des engagements volontaires, et ils restent sous le commandement de leur prince ou de quelque guerrier de sa famille. Le terme et les conditions de leur engagement sont toujours stipulés d'avance; et ils emmènent avec eux leur aumônier, qui exerce en toute liberté les fonctions de son ministère suivant le rituel romain. Si la durée de la capitulation militaire est de plusieurs années, les zotes ou seigneurs d'Orocher expédient, après douze mois révolus, d'autres soldats pour relever ceux qui, passé ce temps, ont accompli leur engagement. Il résulte de cette rotation de service que les Mirdites ne sont pas exposés à perdre les habitudes et les mœurs natales à la suite d'une trop longue absence. Aussi, les trouve-t-on toujours unis entre eux, simples et prêts à payer de leur personne, au premier ordre de leur chef.

CHAPITRE XI.

MISSIONS CATHOLIQUES.

Les missions catholiques de la Haute-Albanie ont résisté à tous les orages, et se sont maintenues même à l'époque de la captivité des pontifes. A cette époque de deuil pour l'Église, les séminaires albanais, établis à Fermo et à Lorette, [redacted]

avons déjà indiqué plus haut quels étaient les archevêchés et évêchés de cette partie de l'Illyrie.

CHAPITRE XII.

MŒURS DES ALBANAIS.

Ce que nous avons dit des Albanais indique suffisamment qu'ils ont les qualités et les vices des peuples sauvages; et il faut reconnaître que les nations avec lesquelles ils se sont trouvés en rapports ne leur ont guère donné l'exemple d'une conduite propre à les améliorer, quelle que fût d'ailleurs la religion qu'elles professaient. Les Grecs du Bas-Empire leur ont appris que la civilisation n'exclut pas la fourbe et l'avidité; les Vénitiens, que le catholicisme n'empêche pas une république marchande de tout sacrifier à l'amour du gain; les croisés, que les passions violentes ne sont pas étrangères à ceux-là même qui prennent les armes pour un motif religieux; quant aux musulmans, leur fanatisme guerrier ne pouvait étonner des hommes habitués à mépriser la faiblesse et à se faire une gloire de résister à l'oppression. Forcés de lutter dans des conditions d'infériorité numérique, les Albanais ne rougissent pas d'employer la ruse, non par crainte, mais parce qu'elle est un moyen de triomphe, et qu'elle seule peut établir la parité des forces. Comme la plupart des races guerrières, l'Albanais a cette générosité native, attribut de la puis- [redacted]

seur ne les avoir connus que tes de piraterie et de brigan- les écrivains étrangers ont les Albanais un jugement dé. Le scoliaste de Denys Pé- qualifie les Mirdites de *voleurs archers*. Il les assimile aux du Caucase, et signale ceux qui ils sur les bords du golfe de vivant de rapines, cachant dans les bois au retour expéditions, et enlevant dans nocturnes des captifs pour de leur rançon.

condylas avait en vue les Cau- Zonare surnomme Messa- qu'il cite les Albanais sortis , et qu'il les montre s'em- régions maritimes de la Ma- des places d'Argyro-Polychné Castrum) et de Castoria, par- dévastant la Thessalie sans nulle part. Le même auteur excursion dans l'Acarnanie, conduite de Spataphoros; c'est allaient chercher d'abondants pour leurs troupeaux : il nous massacrant le prince Isaac, prennent dans une partie de puis mettant à la chaîne et ven- Grecs, Triballes, Napo- Catalans, Français, pour se re- chargés de butin dans les monta- la Candavie (Dévol). En 1463, trouve dévastant le Péloponèse, causent la ruine, en y appelant de Mahomet, auquel ils refu- tribut.

itch, qui probablement les avait ès, fait des Albanais le portrait : « Ils sont voleurs et loups ra- endurcis à la peine et aux mé- ndomptés, prompts à toutes , tellement agiles et dispos courent par les montagnes comme chamois, presque tous pieds

r, dans ses Alaniques, rapporte peuplades, répandues jusqu'au , excellaient dans l'art de fabri- cuirasses, professaient la reli- Jésus-Christ, et parlaient une particulière.

mœurs primitives de ce peuple subi d'altérations sensibles; transporté dans leurs villes les instincts et les habitudes de la vie rude et indépendante des clans montagnards : conduits par un homme d'une supério- riorité incontestable, ils seront capables des plus grandes choses; mais en géné- ral ils se montrent intéressés par amour- propre, l'avantage dans une transaction quelconque étant à leurs yeux le par- tage ordinaire du plus habile ou du plus fort. Aussi ne trouve-t-on pas chez les Albanais cette vertu que nous appelons esprit public, parce que l'État n'a pas assez de force pour protéger l'individu, ce qui l'habitue à ne compter que sur lui- même.

Bourgades et phara. — Chaque canton se compose de bourgades indé- pendantes, divisées en phara ou bandes. Une phara représente le développement d'une famille autour de laquelle sont venues se grouper les branches colla- térales. Cette organisation par tribus rappelle assez fidèlement celle des clans de l'Écosse.

Les villages et bourgades des Alba- nais sont construits en prévision de la guerre. Chaque habitation est crénelée et munie de meurtrières et à une dis- tance des maisons voisines qui les met hors de la portée du mousquet. Les fa- milles d'une souche commune sont dis- tribuées selon les degrés d'affinité autour d'un mamelon ou sur un plateau es- carpé, de manière à ce qu'on puisse se porter secours mutuellement, tout en se tenant en garde contre l'aggression d'un voisin. Une ville est, comme Sparte, une suite de villages composés eux-mê- mes de maisons isolées et retranchées, où les habitants se barricadent la nuit, de peur de quelque attaque imprévue. Des chiens de l'ancienne race molosse, et qui n'appartiennent en propre à per- sonne, rôdent dans la ville, qui semble confiée à leur garde.

Chaque phara a ses puits, ses fours et son marché public. Les femmes ont un lavoir commun, où elles se rendent sans distinction; et cette simplicité de mœurs rappelle les temps bibliques et les peintures naïves d'Homère. Quant aux hommes, toujours prêts à la lutte, ils ne vont qu'en armes à l'église ou à la mosquée. Cependant la belle saison amène une espèce de trêve; et au retour des hirondelles chacun sort tranquil-

lement pour vaquer aux occupations de la campagne.

La guerre peut éclater entre deux phara ou deux quartiers sans que les autres y prennent part; un démêlé de cette nature, ne touchant que des intérêts particuliers, a pour l'Albanais le caractère d'un simple duel : mais, si l'offense est commune, la réparation concerne alors toute une bourgade ou même une ville entière, et les hostilités deviennent sérieuses. Ces contestations ont quelquefois lieu pour des limites de pâturages, pour un vol de chèvres ou quelque insulte à une fille du pays.

Messages de guerre. — Après délibération des chefs de famille, lorsque la guerre contre une bourgade est résolue, on lui envoie ordinairement une missive menaçante dont les quatre coins sont brûlés, ce qui indique qu'on mettra le feu aux propriétés. Quelquefois on coupe les cheveux à quelque passant appartenant à la tribu ennemie, et on le lui renvoie dans cet état pour annoncer qu'on traitera les hommes d'une manière semblable.

Les hostilités commencent d'ordinaire par des détournements de bestiaux; puis, lorsqu'on est arrivé sur le territoire de l'ennemi, quelque guerrier lui adresse des injures à la manière des héros d'Homère, et en donnant aux paroles l'expression d'un chant provocateur. Là, comme ailleurs, quand les raisons sont épuisées, on en vient aux actes; et les [redacted]

ciations. — Les négociation ordinairement par le ministère mes. Des Albanaises appartenar milles les plus considérées s'a sans courir le moindre danger, partis ennemis, et il n'y a pas d que ces matrones respectables exposées à une insulte. Elles ne sent pas directement aux chefs; communications sont proscrites mœurs; c'est dans les harems et des femmes, dont l'influence p occulte n'en est souvent pa puissante, qu'elles viennent tr la paix; et il n'est pas rare de v négociations réussir.

Cependant, surtout chez les musulmans, la femme est moi dérée pour elle-même que parce jure qui lui serait faite retomb sa famille et sur son époux. Co Orient, elle semble nées pour et son dévouement ne doit pa reculer devant le crime. Quelqu l'instant où une alliance vient procher deux familles ennen nouvelle épouse, pour obéir à s empoisonne le mari qu'il lui a Ces actes atroces entraînent de sailles qui n'ont de terme que tion des familles. Le musulma à se défaire d'un ennemi ne se plus un scrupule d'en charger sa que son esclave.

CHAPITRE XIII.

[illegible]ui rencontre une belle proie. [illegible]xpéditions et la piraterie, loin [illegible]rdées comme des actes désho-[illegible]nduisent à la considération et [illegible]res dignités; en effet, les Alba-[illegible]nt prétendre à tout, s'ils sont [illegible]s, quelque infime qu'ait été [illegible]sion. La faveur du sultan ou [illegible]se de sérail peut faire d'un [illegible]grands chemins un pacha ou

[illegible]DE FAMILLE. — Le rôle en-[illegible]subordonné qui est réservé [illegible]s, dont les seules armes sont [illegible]t la ruse, prive les enfants [illegible]e direction morale. Les fils [illegible]tent pas leurs mères; et, [illegible]savent que c'est à cause d'eux [illegible]nservent leur faveur, ils at-[illegible] des motifs intéressés jus-[illegible]rques qu'elles leur donnent [illegible]dresse. Traitées avec une sé-[illegible]sive, les filles attendent avec [illegible] l'époque de leur nubilité; [illegible] le mariage les a livrées à un [illegible]rès un règne qui dépend d'un [illegible] de la durée de leur beauté, [illegible]uvent à leur tour de la part [illegible]nfants et de leurs rivales ces [illegible]raitements, ces humiliations [illegible]ques sourdes dont se compose [illegible]arem. L'abandon et le mépris [illegible]tage de celles qui atteignent [illegible]ordinaires de la vieillesse. La [illegible] consument prématurément, [illegible]ocité des mœurs multiplie [illegible] Albanaises musulmanes les [illegible]ntes. Sur un simple soupçon, [illegible]te, souvent même sans qu'il [illegible]accordé de se défendre, un [illegible]époux, un beau-frère dispose [illegible]sérable existence.

[illegible]ILLES ET MARIAGES. — Or-[illegible]nt les enfants sont fiancés [illegible]rceau; les parents ont hâte [illegible] les avantages d'un contrat [illegible]ement en vue d'intérêts ou [illegible]ance de famille. Le couple [illegible] vieillir au même foyer reste [illegible] l'attrait des inclinations et [illegible]athies jusqu'à l'instant où il [illegible]rd pour se dédire. Quand le [illegible]st décidé, le père du futur [illegible] de ses parents vers celui de [illegible]pour fixer le jour et les pré-[illegible]de la cérémonie. Ces accords préalables une fois réglés, le négociateur remet au père de la fille un anneau, et stipule la dot qui représente l'achat de la femme. Les conditions de ce marché s'évaluent, entre familles riches, en denrées ou en têtes de bétail. Les gens du peuple donnent une somme d'argent équivalente à une dizaine de francs. Une centaine de chèvres et de moutons, quelques paires de bêtes de somme sont regardées comme une fortune considérable; et les chanteuses de profession ne manquent pas de célébrer cette munificence dans un épithalame improvisé.

Pour la femme albanaise l'anneau de l'hymen est le symbole de l'esclavage dont elle va pour toujours porter la chaîne. Admise à la table du maître seulement aux fêtes solennelles de l'année, elle se contente des restes, et n'a d'autre prérogative que d'être au premier rang parmi les esclaves. Aux yeux du chef de la famille, il faut que son travail et ses services représentent les intérêts du prix d'achat. Dans les voyages, elle porte sur ses épaules le berceau où repose le nouveau-né, et suit à pied son mari, dont elle tient en outre le fusil, tandis que celui-ci fume tranquillement, accroupi sur la selle de sa mule. A peine daigne-t-il s'apercevoir des fatigues et du dévouement de sa compagne; et tel est l'empire de ces mœurs rigides qu'elle se trouverait offensée qu'on lui témoignât quelque compassion à l'instant où ses forces succombent dans l'accomplissement d'une tâche qu'elle regarde comme le premier de ses devoirs.

ALIMENTS. — Un pain grossier de maïs, du fromage, des oignons, de l'ail, des poireaux crus, des herbes bouillies, rarement de la viande, telle est la nourriture commune que les riches varient quelquefois en y joignant le produit de leur chasse ou de leur pêche et des pâtisseries au miel. On ne se permet un peu plus de recherche que dans les grandes occasions : alors un agneau ou un chevreau qu'on sert rôti et en entier, une tête de mouton cuite au four, une carpe ou une truite sont regardés comme des mets somptueux.

En voyage l'Albanais se contente d'un pain de maïs qu'il achète à la porte des

caravansérails, et pour boisson de l'eau des sources ou des ruisseaux qui se rencontrent fréquemment dans ces régions de montagnes. Ordinairement un seul repas lui suffit, et sans le tabac, qui lui procure une sorte d'ivresse, on aurait de la peine à concevoir comment, avec un régime si peu substantiel, il peut résister à des marches longues et pénibles. Sa constitution robuste et sa patience à toute épreuve lui permettent d'endurer les plus cruelles privations. Quand la faim le presse, il serre fortement la ceinture où pendent ses pistolets massifs et son kandgiar, et cet expédient, qu'ils appellent *le repas des forts*, les soutient pendant plusieurs heures.

Vie privée. — Dans sa bourgade, l'Albanais se lève avec l'aurore, et son premier soin est de charger sa pipe. Le pasteur, qui bivouaque sur les montagnes, devance le jour pour conduire ses troupeaux dans les pâturages. Comme dans les siècles primitifs, la famille du propriétaire se compose d'une cabane, d'une femme et d'un bœuf de labour : οἶχον μὲν πρώτιστα, γυναῖχα δὲ βουντ' ἀροτηρα. C'est le berger qui trait les brebis et qui prépare le beurre et les fromages qui se conservent dans des outres.

Vêtements. — Les grandes époques de l'année sont marquées par des fêtes : la tonte des troupeaux est une des plus solennelles. On tond les chèvres, comme, suivant Aristote, on le pratiquait en Cilicie ; et de leur dépouille on fabrique des

Maladies ; caducité préc
Si la plupart des maladies n
l'intempérance et de l'énervem
nations civilisées leur sont inc
d'autres infirmités les atteignent
d'une vie active et frugale. I
sujets à l'aliénation mentale ; ce
peut-être un effet de l'usage qu'
d'une sorte de miel ; à la cécité q
sionnent le rayonnement du so
des roches nues et le sable fin
détache ; les ophthalmies, les fièv
pilepsie sont fréquentes dans c
localités.

Comme dans tous les pays o
est une lutte pénible, la jeuness
trit vite en Albanie ; le développe
est précoce et la vieillesse prém
mais, si l'on mesure la durée de
tence par l'activité que l'homm
ployée, l'Albanais n'a pas moi
que l'habitant de l'Europe occi
qui a atteint la moyenne de la v
lisée. Ce qui prouve, au reste, qu
tigue et les privations sont la ca
cidentelle de ce dépérissement p
c'est qu'on cesse de le retrouve
les classes aisées de la société.

Le tableau suivant que donn
tuisier du paysan dalmate conf
que nous venons de dire des Alb

« Les mœurs de l'habitant de
« pagne sont tout à fait sauva
« rappellent absolument l'état de
« Son habitation n'est le plus
« qu'une hutte couverte en chau
« la distribution se réduit à un

[redacted]

la maison du maître est l'é-
sont abrités des chèvres,
des chevaux, petits, mais
et quelques bêtes à cornes
abâtardis. Ces animaux
avec sa compagne et ses
qu'il traite à peu près de
son société.

mission des femmes, comme
y est aussi grande qu'en
Une malheureuse Dalmate
menée, comme une bête de
tous les travaux les plus
au point d'altérer en elle
formes de son sexe. On la
courbée sous une charge qui
un mulet et qu'elle porte
quelquefois à une dis-
plusieurs milles, ou bien
dans la culture les fonc-
les hommes se sont géné-
réservées partout ailleurs.
œuvre d'une longue souque-
à la hauteur des épaules
sortir les bras, et garnie
broderie grossière en laine de
Sur son sein est appliquée
de cotte de maille en co-
ses cheveux sont tressés; et
encore fille, une petite ca-
, qu'elle quittera le jour de
apprend qu'elle cherche un

l'enlève ordinairement
de force; et alors ses parents
le droit de la réclamer.
premier cas, elle dépose sur
, avant de quitter la maison
, le témoignage de sa virgi-
-à-dire sa coiffure de fille,
partager la fortune de celui au-
donné sa main.

le Dalmate porte un pan-
hongroise et d'une étoffe
tissue avec la laine de ses
, une chemise de toile et
sur laquelle est roulée une
à se posent deux pistolets
. Ses cheveux sont ras-
dans une longue tresse qui
ses reins; sa tête est ga-
ardeurs du soleil par une
, et son fusil, passé en
, lui sert de défense, ou le
gibier. En hiver, il ajoute
léger une blouse de gros

« drap, toujours sortie de ses fabriques, « ou quelquefois une peau de mouton « dont la fourrure est en dedans. Sa « chaussure se compose de sandales « tissues avec des courroies qui assu- « jettissent des demi-bas de laine. « Moyennant ce simple préservatif, il « brave toutes les aspérités d'un sol ro- « cailleux; et marche des jours entiers, « en ne prenant qu'à peine quelques « instants de repos. Son régime domes- « tique consiste à faire rôtir, le di- « manche, un agneau qu'il traverse à cet « effet d'un pal, à apporter sur sa table « tout le vin de sa cave, et à ne quitter « la place que lorsqu'il ne reste plus « rien à boire ni à manger, sauf à se « nourrir le reste de la semaine d'her- « bes bouillies et arrosées d'un peu « d'huile; par caractère il est très-vin- « dicatif, et transmet à ses arrière- « petits-fils ses ressentiments, leur lais- « sant à titre d'héritage ses inimitiés « à venger. Il en résulte que le meurtre « est fréquent entre Dalmates, et que le « sang ne se lave chez eux que par le « sang.

« L'usage des chants funèbres s'est « conservé parmi cette nation : la veuve « à genoux près du corps de son époux « cherche à le rappeler à la vie par ses « plaintes modulées sur un ton lugubre « et soumises à un certain rhythme. Les « prêtres, quoique très-ignorants et ne « connaissant que la liturgie illyrique, « ont un grand crédit sur l'esprit de ces « gens simples et crédules. La confra- « ternité y est très-répandue, surtout « parmi les femmes; elles se reconnais- « sent pour sœurs au pied des autels, « quoique de familles diverses; ce qui « donne lieu à une cérémonie touchante, « où elles se mettent sous la sanction « religieuse de liens volontaires, plus « forts quelquefois que ceux du sang. »

CHAPITRE XIV.

Nous allons compléter ces données sur les mœurs des Albanais par quelques détails que nous traduisons, en les abrégeant, de l'ouvrage savant et consciencieux de M. George de Hahn, consul d'Autriche à Syra.

CÉRÉMONIES DES FIANÇAILLES ET DU MARIAGE. — Le père marie ses fils

en vertu de sa seule volonté, et sans les consulter sur le choix qu'il a fait ; et cette coutume rappelle les mariages primitifs. Rarement un garçon atteint sa onzième année sans qu'il ait été fiancé ; en général à quatorze ans il est époux. Les filles sont presque toujours mariées dans leur douzieme année. Dans certains cantons, la race n'en est pas moins vigoureuse, et offre même des proportions athlétiques.

Les fiançailles se font pour ainsi dire dès le berceau ; un fils unique atteint rarement l'âge de trois ans sans avoir été fiancé ; car l'on croit que le ciel est favorable à ceux qui ont contracté cet engagement, et que leur existence est moins exposée. La demande se fait toujours par les père et mère, ou, s'ils étaient morts par le plus proche parent du garçon. Lorsque la demande est agréée par la famille de la fille, on échange un objet, comme garantie du contrat : c'est ordinairement une ancienne pièce de monnaie d'or ou d'argent qui n'a plus cours, soit grecque, soit romaine, soit byzantine, et dont il se trouve un grand nombre dans le pays. On en trouve également d'italiennes et du moyen âge : toutes sont percées, parce que les femmes les portent enfilées dans leurs cheveux, et les enfants à leurs bonnets. Les monnaies échangées à cet effet ne doivent pas être frappées à la même empreinte. Cet acte représente la consommation de l'engagement ;

[redacted]

sur un monceau de grains d
ce qui présage au jeune cou
heureuse, et aux deux fami
cord durable. La formule
nonce en arrangeant les a
gnifie : *pain savoureux et*
commun ; ensuite les envoyé
un repas, et à leur retour d
son du futur on les reçoit
chants. La fille n'apporte po
et ne conserve pas même les
qui lui servaient dans sa fa
est achetée par l'époux, qui
un trousseau et la robe de
un fez brodé d'or et une so
gent, qui ne dépasse pas cen
C'est le prix du marché, et l
explique dans les mœurs alb
négalité entre les deux sexes
le pouvoir tyrannique de l'h
soumission aveugle de la fem

Le lundi qui précède la
gardé comme ouvrant cette
On l'appelle le *lundi de mie*
lundi qu'on porte au moul
nécessaire, cérémonie qui e
pagnée de chants et de
mousqueterie. Quand une fo
a été porté au moulin, la mo
quelque grand malheur peu
férer la cérémonie. Le jeudi
du bois, ainsi appelé parce q
donne à toutes les familles
commission d'en apporter.
les femmes se rendent en cha
la forêt, tenant à la main un

[redacted]

le monnaie dans cette sé-
l elle est arrivée au marié,
le barbouiller avec la pâte,
perplexité le plus d'argent
Celui-ci se défend d'abord,
se prêter un peu à ce que
de lui. Quant à l'argent, il
fiteuse. Ces préparatifs se
r une danse. Le vendredi
le repos. Le samedi, les pa-
ur se mettent en quête, et
orter chacun un agneau,
ls mangent toute la nuit.
ces préparatifs bruyants
logis du futur, tout est
cueilli dans la maison de la

manche des noces, toutes
sont invitées; chacune est
ar deux ou trois membres;
, dans un fort village, le
onviés n'est guère inférieur
n contribue à ces frais selon
arenté et en raison de sa
uis dix paras jusqu'à dix
pporte en outre quelque pâ-
e gourde de vin. Ceux des
n'auraient pas donné un
lle sont tenus de payer de
autres.
ixée, le cortége sort de la
tur pour se rendre chez la
être en tête, le marié en-
mmes de la famille de la
oujours à cheval, n'eût-il
pas à faire. Les femmes,
ivent être jeunes, ferment
les conduisent par la bride
chement harnaché ou un
é à la mariée.
se met en marche au bruit
ui s'adressent à la fiancée
s on l'exhorte à ne pas se
belle-mère reçoit le futur
celui-ci lui baise la main.
vase d'eau pure, y plonge
lont elle asperge le jeune
'elle lui remet ensuite. Le
l'argent dans le vase, et
tache un mouchoir de po-
ur l'épaule droite.
eçoit aussi un mouchoir
vlam est un ami du futur,
est uni par le lien de la
(en grec moderne ἀδελφο-
lien est formé à l'église;
tandis que le prêtre prononce une prière, l'un des amis boit quelques gouttes du sang de l'autre. Cette cérémonie se termine par un repas. Ce lien, du moins autrefois, était considéré comme sacré. Souvent le vlam n'est choisi que pour la noce, avant laquelle a lieu la cérémonie que nous venons de décrire. Dans celle du mariage, il est chargé de faire les honneurs à la place du futur, et de remercier lorsqu'on boit à la santé de ce dernier; car, dans les coutumes albanaises, il est obligatoire que non-seulement la mariée, mais encore le promis, se montrent des modèles de retenue et de tempérance.

Les hommes se rendent dans une pièce où un repas leur est servi. Dans toute la longueur de la salle on étale sur le plancher une nappe d'environ un pied et demi de large, sur laquelle on sert les mets. Les convives s'établissent des deux côtés les jambes croisées. Pendant le repas on porte souvent des toasts à la mariée; les parents répondent à ces vœux pour le bonheur présent et futur de la jeune fille par la formule : *Un pain savoureux, et non séparé.*

Les femmes se rendent dans la chambre où se trouve la fiancée, qui doit baiser la main de chaque personne à l'instant où elle entre. Derrière elle se tient la dame d'atours, chargée de sa toilette. Une heure après le vlam se présente chez elle pour lui mettre la ceinture et la chausser; il lui donne un baiser sur la bouche, et celle-ci lui baise la main; alors il lui attache la ceinture, et lui met des souliers dans lesquels il a glissé du riz et de l'argent; puis il retourne vers les hommes, et leur vante la beauté de la fiancée.

Quand tout est prêt pour le dénouement, le vlam dérobe deux cuillers destinées à ce larcin convenu. Les hommes de la société de l'époux doivent aussi voler quelque objet, comme une tasse, un verre, qu'ils restituent plus tard.

Lorsque la jeune fille a baisé la main à son père, à sa mère et à ses autres parents, on la fait monter à cheval, non sans quelque résistance de sa part. Une fois en selle et entourée de ses parents, elle s'incline par trois fois à droite et à gauche devant la maison paternelle, pour témoigner que cette séparation ne

l'empêchera pas de continuer à les aimer et à vénérer sa famille.

Alors elle suit le cortége du futur, couverte d'un voile rouge et saluant tout le monde sur le chemin. Ses parents ne l'accompagnent que pendant la moitié de la route; là ils la remettent à l'escorte de l'époux, et reviennent sur leurs pas. Toutes les auberges devant lesquelles passe le cortége offrent du vin et font des vœux pour le bonheur des époux; ceux qui s'abstiendraient de donner des preuves d'intérêt témoigneraient par là qu'ils sont ennemis du futur.

Quand le cortége est arrivé devant la maison de l'époux, la mère de celui-ci jette d'abord sur le couple, puis sur toutes les personnes dont se compose la suite, des poignées de riz, ce qui pronostique l'abondance et la richesse. Le fiancé descend de cheval; le père ou quelque parent aide la mariée à en faire autant. Alors on fait passer sous le ventre du cheval, comme pour le sangler, un enfant dont le père et la mère vivent encore.

Les fiancés doivent faire attention de ne point heurter du pied le seuil de l'appartement et surtout celui de la chambre où sont déposées les couronnes de mariage, et d'y entrer du pied droit.

Près de l'entrée, on tient un cerceau par lequel ils doivent passer en rampant et en se tenant par la main ; et qui [redacted]

revient le soin de payer l
bénit le mariage, et on lu
place d'honneur.

Après la bénédiction, on
ble. Pendant le repas, la m
debout dans un coin de la s
croisés sur sa poitrine, et da
du recueillement. Le marié
lence, et ne répond mêm
toasts qu'on lui porte, le
chargé de le faire à sa plac
reste de la journée, on mang
et l'on danse.

C'est le marié qui ouvre l
hommes le suivent et forme
en se donnant la main ; to
se précipite du côté de la
danse au milieu des femm
par la main et danse avec
que l'on répète ce chant :
a enlevé une colombe, que
de cette colombe? s'ébat
avec elle tout le reste de s

Vers le soir, les conviés
après avoir fait un présent
la mariée, qui leur baise la m
passe la nuit avec les fem
fiancé va dormir au milieu
pagnons.

Le dimanche matin le vla
dre les mariés et leur faire
nativement par trois fois d
ceau de pain où l'on a
couche de miel ; la jeune fi
à peine, mais le futur y m
retenue. Toutes ces cérémo [redacted]

la mère de l'époux entre dans
tre nuptiale, et si l'inspection
le elle se livre n'a pas un ré-
tisfaisant, la jeune femme est
à sa famille.
jour, la mariée se lève de
, pour laver le linge; c'est
occupation de ménage dans
de ses nouveaux parents. Ce-
, la première année de son ma-
lui épargne les ouvrages péni-
porte un fez, où pendent des
en or, qui proviennent des
qu'elle a reçus et de sa parure
son front est ceint d'un mou-
elle échange, lorsqu'elle est en-
entre une coiffure plus simple.
e place à intérêts la somme
tire de son fez, car cette va-
ppartient en propre. Elle doit
r son époux comme son maître
et en effet il peut, pour la
re faute, la répudier, sans avoir
compte de cette détermination
ne. Elle doit aussi témoigner à
-père une déférence et un res-
bornes; car tant que son mari
le pouvoir paternel s'étend si
au beau-père est en droit de
sa bru, malgré l'époux, ou,
ntent d'elle, de forcer son fils
ier. Cette dépendance lui fait
r d'attention dans tout ce qui
agréable à son beau-père et à
mère; elle assiste à leur cou-
ne se retire que lorsqu'elle en
permission formelle. Durant
ère année de son mariage et
e qu'elle soit mère, elle n'ose-
retenir familièrement avec son
présence d'étrangers, et même
s chefs de sa nouvelle famille:
se permettrait pas d'appeler
x par son nom ni de le pro-
ût-il question d'une autre per-
qui s'appellerait comme lui.
te première période, il est d'u-
elle se montre empressée non-
t avec ceux qui l'entourent,
c tout le monde; et lorsqu'elle
e quelqu'un, fût-ce un inconnu,
que soient son âge et sa condi-
e est tenue de le saluer en lui
a main.
re a droit au respect des siens
x dernières limites de la vieil-

lesse, et il conserve toujours les pré-rogatives du chef de famille. Cette déférence contraste avec les mœurs des Grecs modernes et des tribus guerrières de l'Albanie, où le grand âge est un objet de mépris et d'insultes. Cette extension du pouvoir paternel exerce une grande influence sur tous les liens de la parenté en général. Le bien du père et des fils est en commun, tous travaillent pour la maison, en quelque lieu qu'ils se trouvent et quelle que soit la profession qu'ils exercent. La disproportion des gains, le bonheur ou la non-réussite n'altèrent en rien la communauté. Après la mort du père, les frères continuent de vivre ensemble, et le bien ne se partage que lorsque la sœur a des enfants. Ce qui donne lieu à cette coutume c'est sans doute que les fils sont presque toujours en pays étrangers, de sorte qu'ils ne reviennent dans la maison paternelle que pour y faire une courte apparition et s'y remplacer alternativement.

Les femmes ont le soin du ménage, celui des champs et des vignes, ou du moins l'inspection de ces travaux. Les liens entre beaux-frères et belles-sœurs ont une grande force. Le frère, à son retour dans ses foyers, témoigne plus d'égards à la femme de son frère aîné qu'à la sienne, et il est rare qu'il apporte à celle-ci un présent de quelque valeur. Dans les maisons bien tenues, il est d'usage que l'homme qui revient de l'étranger fasse un cadeau à peu près semblable à toutes les parentes qu'il retrouve à la maison.

Il y a une chanson albanaise qui a pour sujet le désespoir d'une femme dont le beau-frère, chef de la famille, vient de mourir. Ne pouvant lui survivre, elle se précipite du haut d'un rocher. Le fait est véritable; il est arrivé au commencement de ce siècle.

Il est contraire aux bienséances qu'un mari ait des attentions pour sa femme en présence de témoins, et qu'il se permette quelques libertés avec elle. Loin de là, il affecte un ton plus dur et plus impérieux avec sa compagne qu'avec la dernière de ses domestiques; et la plupart des épouses attribueraient à un manque d'égards un traitement qui indiquerait l'attachement ou la tendresse.

Une femme grosse s'abstient de manger des grenades et des limaçons; elle ne doit pas se teindre les cheveux, à moins qu'elle ne le fasse par trois fois. Immédiatement après l'accouchement, on envoie au prêtre un vase d'eau pure pour qu'il la bénisse. Les personnes qui font l'office de sage-femme se lavent avec cette eau, de même que toutes celles qui étaient présentes lorsque l'enfant est venu au monde. Le reste de l'eau bénite est placé près de l'accouchée, et chaque visiteur, durant les premiers jours, y plonge les doigts, et en asperge l'accouchée et l'enfant, en souhaitant à la mère un lait abondant et riche.

Avant d'emmailloter l'enfant, on lui applique sur le corps une faucille avec laquelle on vient de couper de la paille, ce qui est regardé comme un préservatif contre les tranchées. C'est la mère de l'accouchée qui emmaillotte l'enfant. On fait part aussitôt de l'accouchement aux parents, qui s'empressent de visiter la mère et lui apportent les aliments qui conviennent le mieux à son état. Les femmes croient que le troisième jour après la délivrance trois femmes invisibles tiennent conseil au chevet de l'enfant et décident de ses destinées. Les Albanais appellent ces fées *Fatites* (φαω, *fatum*); de là vient l'expression : *les Fatites l'ont ainsi écrit.*

Le troisième soir qui suit la naissance s'appelle le *poganik*. M. de Hahn, dont nous suivons dans ce chapi-

l'indication des mœurs voyag hommes et celle du rôle s des femmes. Avant de se retir cun prend un morceau de l'on vient de préparer et qui s placé au-dessus du berceau du son. Les assistants ont l'hab jeter dans la pâte quelques piè gent.

L'enfant est baptisé au bout ou trois semaines. Le premie a pour parrain celui qui a bén riage; quant aux autres en conserve ce privilége; mais il céder à une tierce personne. O ment il donne à l'enfant le non aïeul s'il est décédé, ou cel grand'mère si c'est une fille. cas où ces vieillards vivraient, est à son choix. Il tient ce no jusqu'à l'instant où il le dit au Alors les enfants s'empressen porter cette nouvelle à l'ac C'est le *noun* ou parrain qui prêtre, et il fait à l'enfant quelq sents. Après la cérémonie, les donnent un repas où l'on prés ronde un verre plein de vin, quel les convives jettent des p monnaie. Ces offrandes dest l'enfant sont cousues à son

Dans les quarante premier l'accouchée et son nourrisson ne pas quitter la maison, dans la des maléfices. On y entretient sement le feu dont on ne d pas à un voisin la moindre

[redacted]

ilinie, comme en Orient, la
est regardée comme un mal-
c'est un des reproches les plus
l'on puisse faire à une femme.
il n'a que des filles ne passe pas
pour être heureusement par-
qu'il n'ait pas, comme en
s'occuper de leur dot. Les
les plus enviées sont celles où
te le plus de garçons.
rement on sèvre les enfants
n de leur deuxième année. On
se du vin, même pendant l'al-
, pour les fortifier. Cette cou-
pelle celle des anciens Grecs,
lent prendre aux nourrissons
riture substantielle. Les en-
t élevés durement ; ils vont
t la tête découverte jusqu'à cinq
, et ce n'est que plus tard qu'ils
s de pantalons. Entre huit et
et dès qu'on l'a fiancé, pour
r de se marier dans l'étran-
arçon quitte la maison avec
et reste absent trois ou quatre
l est fréquent de voir les pères
entre eux leurs fils pendant
n temps pour les habituer à
pline plus sévère.
ect pour les parents est porté
oint que le fils ne s'assied point
du père en présence d'un étran-
'il ne prend la parole que lors-
terroge. Le père a le droit de
de déshériter le fils dont il au-
plaindre.
ble que le séjour à l'étranger
que plus vif pour l'Albanais
u sol natal. Dans beaucoup
s, et même dans des districts
il est sans exemple qu'un
lu pays se soit marié dans
rée étrangère, ou qu'il y ait
é sa famille. Celui qui le fe-
it regardé comme un banni,
rait la haine générale. Ordi-
t, les fils prennent le métier du
is les exceptions deviennent
res.

CHAPITRE XV.

AILLES. — Dans des familles
la mort est un profond sujet
n, surtout lorsqu'elle frappe un
commencement de sa carrière.
A peine le patient a-t-il expiré que les femmes poussent des cris terribles qu'on pourrait comparer au hurlement des loups, s'ils n'étaient mêlés de notes hautes et perçantes. Les femmes amies de la famille du défunt se précipitent alors vers la maison mortuaire avec des lamentations bruyantes, et toutes ces voix forment un chœur lugubre.

Les sœurs, les belles-sœurs, les filles déjà grandes et la femme du mort, si celle-ci est encore jeune, s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, se roulent à terre, et s'épuisent tellement à crier qu'elles perdent la voix et le sentiment, et qu'elles ont des accès d'aliénation mentale. Les nièces et les cousines du défunt laissent tomber leur chevelure, en coupent quelques boucles, et se ceignent la tête d'un mouchoir noir qu'elles portent plusieurs mois. Quant à la veuve, elle ne quitte plus cette coiffure de deuil. Cependant, si elle est encore dans la première jeunesse, et qu'elle veuille retourner dans la famille de son père, elle s'abstient de ces démonstrations de désespoir. Toutefois, lorsqu'elle se remarie, elle porte le mouchoir de deuil avec sa parure de noce.

Les hommes ont une douleur plus calme ; et s'ils ne peuvent retenir leurs larmes, ils s'abstiennent du moins de sangloter. Ils reçoivent les visites de condoléance devant la porte de la maison mortuaire et debout dans la cour. En général, on s'aborde en se souhaitant une bonne santé et en se mettant l'un à l'autre la main sur l'épaule droite. Alors les visiteurs entrent dans la maison, et font le même compliment de condoléance aux femmes.

Le mort est déshabillé, et enveloppé dans une pièce d'étoffe ; on place ses habits sur lui ; mais on les reprend avant de l'ensevelir. Les Turcs lavent seuls le cadavre. Les femmes l'entourent, et alors commence la véritable lamentation, à laquelle prennent part non-seulement les parentes, mais les voisines du défunt, et qui a un caractère entièrement distinct de la scène bruyante que nous venons de décrire. Cette lamentation est une sorte de récitatif, composé d'un distique, chanté par une seule voix, et répété en chœur par toutes

les femmes. Ces plaintes lugubres sont réglées par l'usage, et se rapportent à la vie du défunt; cependant il arrive que la personne qui les prononce cède à l'inspiration de sa propre douleur et improvise un chant nouveau.

La sépulture a lieu ordinairement le jour du décès; mais celui qui meurt dans l'après-midi n'est enterré que le lendemain. Quand tout est prêt pour la cérémonie, le cortége se met en marche au son des cloches du village. Le prêtre marche en tête; puis les hommes, qui précèdent le cercueil avec quatre porteurs, ensuite les femmes, et enfin celles qui chantent les lamentations, escortées par d'autres qui veillent à ce qu'elles ne se laissent pas entraîner à un excès de douleur et de zèle. Les hommes accompagnent le corps dans l'église, devant laquelle les femmes s'arrêtent en continuant leurs lamentations. C'est dans l'église que les hommes donnent au mort le baiser d'adieu, ce que les femmes ne font qu'à la sortie du corps, qui est déposé dans la terre et recouvert d'une dalle. Enfin on jette sur lui les dernières pelletées de sable. Ce moment est réellement déchirant. Les femmes ne veulent point se séparer du cadavre; il faut lutter contre leur désespoir pour les empêcher de se précipiter dans la fosse. A peine la tombe est-elle couverte qu'il se fait tout à coup un grand silence. On distribue du

[redacted]

deuil est même nul si le défun
passé les limites ordinaires de
Dans ce cas. on se contente
quelques moutons, pour obteni
le pardon de ses péchés; et on le
après les funérailles, en buvant
de l'âme du mort, et en accom
ces vœux de chants funèbres
honneur.

Comme il arrive presque touj
les hommes meurent à l'étrange
cède aux funérailles comme si l
avait fini ses jours dans ses fo
cérémonie est la même, avec ce
différence que le cercueil est a
que le corps est représenté pa
teau emblématique qui est remi
tre après le service. Les femme
tent alors les lamentations sur
du plus jeune parent du défunt
les renouvellent le troisième jou

Selon le rite de l'Église gre
corps ne reste que trois jours
terre. On l'enlève au bout de ce
les os sont soigneusement net
lavés avec du vin; après quo
réunit dans un sac; et, lorsque
les a bénits, on les dépose dans
destiné à cet usage ou dans un c

CHAPITRE XVI.

Liens du sang. — Les
race sont plus intimes et plus
Albanie que dans l'Occident
transmettent de mâle en mâle

[redacted]

le George, fils de Panagioti. is l'appellation est tout en-rsonnelle et locale; ainsi les houliates descendent d'un près du village de *Tschouli.* rouverait surtout la force des ng, c'est l'interdiction, en dé-lements de l'Église, de toute tre les membres d'une même as la descendance agnatique; nce, plus puissante que la condamne, et le mépris at-nque transgresse cet usage. nariages seraient considérés e tache pour toute la parenté. embre est obligé de tirer ven-d'exiger satisfaction d'une ite à quelqu'un des siens. ment la famille entière est e des actes d'un de ses et paye à frais communs le ng. De là la loi qui menace nent la vie du meurtrier, de ses agnats. C'est pour i que les parents contribuent i composition quand la fa-nsée s'en contente. Il n'est ie toute une famille s'exile oustraire aux suites de ces ie trop souvent les mœurs nplacables.

que les réformes récentes plus de force au gouverne-ne dans l'Albanie méridio-engeance du sang tombe de us en désuétude. Ali-Pacha occupé d'en restreindre la les fonctionnaires turcs, pour la Porte la soumission du igi dans le même sens.

HAPITRE XVII.

SUR QUELQUES TRIBUS IONTAGNE DANS L'ÉVÊCHÉ DRA.

IMENTI. — Il y a déjà bien s qu'un riche pâtre vivait itrée de Triepschi. Un jeune ommé Clément, dont la fa-inconnue, vint le trouver, re lui confia la garde et le s troupeaux. Cette occupa-pprocha de la fille du ber-le nom était Bubéï et qui it de mari, parce qu'elle était paralytique. Au milieu de ces rapports journaliers, les deux jeunes gens s'aimèrent, et Bubéï devint grosse. Lorsque la mère en fut instruite, elle s'efforça par tous les moyens possibles de fléchir son mari, qui était d'un naturel sévère et rude, et de l'amener à ne point sévir contre les coupables. Elle y réussit, et on les maria. Ils eurent pour dot vingt têtes de bétail; mais ils durent aller s'établir dans une autre partie des montagnes, car le vieillard ne pouvait leur pardonner ce qu'il regardait comme une tache que la mort seule pouvait effacer.

Le pays que choisit le nouveau couple s'appelle Bestana. On y voit encore aujourd'hui les ruines d'une petite église et de quelques maisons, ainsi que des vignes devenues sauvages; et l'on raconte qu'il a fallu abandonner ce lieu à cause des vipères qui l'infestaient et qu'on y retrouve jusqu'à ce jour. Bestana est à quatre lieues environ des villages de Selze et de Wukli. Les terres qui en dépendent, comme siége du chef de la famille, n'ont jamais été partagées, et sont depuis ce temps la propriété commune des Clémenti.

Clément eut de Bubéï sept fils. Ceux-ci devinrent la tige de sept grandes familles, auxquelles on doit la fondation des bourgs de Selze, Wukli, Nikschi, Unthaï et Nartinovitch. C'est d'eux que sont sortis les Clementi de Bukova dans le Dukadschin, et ceux de Lapo dans les montagnes de Kossowo.

L'aîné des fils s'appelait Kola; c'est de lui que descendent les habitants du village de Selze. Il eut trois fils, Wui Kola, Maï Kola, Rala et Rabien Kola. Ces trois branches ont donné naissance à la population de l'endroit, qui compte trois cents cinquante feux et seize cents âmes.

Wuco était le second. Celui-ci n'eut qu'un fils nommé Déda (Dominique), lequel en eut trois : Uhsaï Déda, Giz Déda et Zek (Joseph), dont les familles ont formé le village de Wukli, et qui, réunies avec les anciens habitants, représentent cent soixante et dix maisons et treize cents âmes. Ces derniers sont le reste de la popu-

lation primitive du pays, qui, selon la tradition, fut chassée par les Clémenti, du moins en grande partie. Ils forment les familles des Ghimaï, des Pépussaï, des Dschiréaï; les Albanais les désignent par l'expression Anès, qui signifie qu'ils sont en dehors de la race dominante.

Nika était le troisième fils. Il eut plusieurs descendants mâles, parmi lesquels on compte Del Nika, Bal Nika et Unth Nika. Le premier et sa postérité fondèrent le village de Nirkschi, où l'on compte aujourd'hui soixante-quinze maisons et cinq cents âmes. Les deux autres frères se séparèrent de leur aîné; ils fondèrent le village de Unthaï dans les gorges de Blawa, à une demi-lieue au sud de la ville de Gutzinié et à six au nord de Selze. Unthaï a soixante et dix maisons et cinq cents âmes.

Les autres fils de Clément eurent également une postérité nombreuse, de sorte que cette famille parvint à un haut degré de prospérité, et donna naissance à des guerriers célèbres. Conformément au penchant naturel qui porte les Albanais à la guerre, les Clémenti ne se bornèrent jamais aux soins paisibles de la vie pastorale; mais ils se livrèrent au brigandage dès que l'occasion s'en présentait. A mesure que leurs forces croissaient, ils étendaient leurs excursions sur les terres voisines, et cette audace [redacted]

défendre. Une source d'eau vive au milieu; le côté du sud offr grande excavation, où se loge femmes, et où le bétail trouve ment un abri. C'est là que l'e les a souvent bloqués, et qu'ils s vus réduits à se nourrir d'é d'arbres. Mais, quand ils réussis à tourner l'ennemi ou à romp lignes, ils exerçaient de terrible geances dans le voisinage, et r naient à leur repaire charg butin.

La guerre qu'ils soutinrent Podgoritza ne fut pas moins r elle se prolongea durant sept an les Clémenti se virent réduits à l nière détresse; tant qu'elle du n'y eut dans le village de Selitz trois naissances mâles, et ces e restèrent valétudinaires.

Dans la guerre des Clémenti le pacha de Pekia, ils furent d' si heureux qu'ils parvinrent à quer les Turcs dans la forteres Gutzinié. En cette occasion, ils usage de gabions mobiles et b de laine, et à l'abri desquels ils ti sur l'ennemi. Déjà ils se cro certains de la victoire, et les discutaient sur le partage du terr conquis, lorsqu'une querelle s'é ce sujet; et un certain Tchiobola rieux devoir ses prétentions repou résolut de se venger en trahiss tribu. Pendant la nuit, il nou [redacted]



et montagneux qu'elle habitait.
cette époque qu'on rapporte
ses migrations des Clémenti à
i, dans les montagnes de Lap-
rès de Kossowo, à Selze, sur
oriental du lac de Scodra,
frontières du Monténégro, et
ns la Sirmie, où ils occupent
à nos jours, en conservant le
Clémenti, les deux villages de
a et de Herkowitza.
t à ceux qui restèrent dans
s, ils formèrent aussi par la
ux colonies; l'une alla s'établir
de la vallée des Clémenti,
chaîne de Prokléti et la mon-
Biskatchi, où elle bâtit le
le Boga, qui compte quarante
et quatre cents âmes; l'au-
dirigea vers le nord, et fonda
des Nartinovitch, sur la rive
du Lim, à une demi-lieue de
hure de cette rivière, dans le lac
a. Les habitants de ce village,
m que les familles qui leur sont
viennent de la tribu d'Unthaï,
mbrassé l'islamisme.

CHAPITRE XVIII.

HOTTI ET TRIEPSCHI.

hef de la tribu des Hotti et
i s'appelle Ketschi. On ignore
nt son origine; cependant tout
roire qu'il était Albanais, comme
enti; car sa postérité parle la
ngue et professe le catholicisme.
tion rapporte que, poursuivi par
s, il s'était réfugié dans une con-
e, qui porte aujourd'hui le nom
ti et qui dépend du Bergas dans
énégro. Ce Ketschi eut six fils;
Ban, Mertrot, Kaster, Was et
Lorsqu'ils furent grands, ils
un habitant du pays, et toute
mille dut s'exiler. Cependant le
t qu'il était trop vieux, et son
fils Piperi trop jeune et trop
car il boitait d'un pied) pour
r à cette émigration. Il de-
donc pour lui et pour son en-
la famille du mort, la permis-
ne pas s'éloigner, et il obtint
veur, qui, en cas semblable, est
t refusée. C'est de cette famille
nt les Piperi, dont la tribu s'é-
lève à quinze cents habitants, tous par-
lant le slave et professant la religion grec-
que. Ils sont presque toujours en con-
testation avec ceux des villes turques du
voisinage, Spunscha et Podgoritza.

Les autres frères s'établirent à Triepschi, qui est situé sur le bord septentrional du Zem, un des affluents de la Moratza, à une lieue à l'est de Gruda et de Fontena. Cependant Merkota Ketschi trouva bientôt si misérable l'existence qu'il menait dans ces rochers qu'il préféra une vie active dans un pays fertile à l'indépendance des montagnes; il alla donc se fixer dans la plaine de Podgoritza, à deux lieues à l'ouest de cette ville, et ses descendants ont donné le nom de Merkotaï au village qui s'y éleva peu à peu et qui consiste aujourd'hui en soixante et dix maisons et cinq cents âmes. Les habitants sont de la religion grecque et parlent le slave.

Les autres fils de Ketchi restèrent pendant quelque temps à Triepschi; mais il survint une grande disette; et l'on ne pouvait se procurer du grain qu'au loin, vers l'est, dans la vallée fertile du Drin-Blanc. Les deux plus jeunes partirent donc pour ce pays pour acheter du blé et le rapporter à leur famille.

En se rendant à Pékia, ils rencontrèrent deux belles filles qui se rendaient à la ville dans le même dessein. Celles-ci trouvèrent les deux garçons à leur gré, et leur demandèrent où ils venaient et qui ils étaient. Ceux-ci leur racontèrent les malheurs de leur famille, et leur confièrent qu'ils étaient de pauvres bergers auxquels le sort ne permettait de se fixer nulle part. Alors les voyageuses leur apprirent qu'elles étaient filles uniques de parents riches, et que s'ils voulaient les épouser ils hériteraient de biens considérables. Elles ajoutèrent qu'il y avait dans leur pays assez de bonnes terres pour nourrir les familles de leurs frères. Ils objectèrent que ceux-ci consentiraient difficilement à les suivre, et que pour eux il leur serait pénible d'abandonner leur vieux père; que, bien qu'ils en fussent séparés, ils avaient du moins la consolation de le visiter de temps en temps. Enfin, après quelques débats, il fut convenu que les quatre frères se rendraient au même endroit pour donner et recevoir une réponse définitive. Là-

dessus, on se sépara. De retour chez eux, les jeunes gens racontèrent ce qui leur était arrivé, et demandèrent conseil à leurs frères, qui essayèrent de les détourner de ce projet, en leur représentant qu'ils s'affaibliraient en se séparant; qu'ils seraient exposés aux insultes de chacun, et qu'à une si grande distance il était à craindre qu'ils ne se reverraient jamais. Ces raisons ébranlèrent d'abord les jeunes gens; mais enfin l'amour l'emporta, et leur départ fut résolu. En conséquence le vieux Ketschi, Merkot, qui s'était fixé à Podgoritza, et Piperi se disposèrent à partir pour Triepschi; on donna un grand repas d'adieu, et les deux jeunes gens reprirent le chemin de Pekia. Ils retrouvèrent au jour convenu les deux filles, et les accompagnèrent chez elles.

L'une d'elles était de Redschitza; celle-ci épousa Was-Ketschi, et c'est d'eux qu'est issue la nombreuse famille des Wassevitch, qui compte trois mille âmes; elle parle le slave et suit le culte grec. Les habitants passent pour de dangereux voleurs. Ils manquent rarement l'occasion de piller leurs voisins et surprennent les caravanes turques qui se rendent à Gutzinié, Biélopolié et Rosaï. Ils se distinguent suivant la contrée qu'ils habitent en Wassévitchs du haut ou du bas pays. Les premiers habitent la vallée de la Redschitza; les autres, les montagnes qui s'étendent entre la Moratza, le ruisseau de Malo-Rèka, et le Lièwo-Rèka, d'où ils prennent quel-

[redacted]

fréquentes. Ces derniers se sont
sur la crête des montagnes; pou
tablir ensuite à Lièwo-Rèka, et c'es
cette raison qu'on trouve sur les
pentes de la chaîne les anciens hal
mêlés avec les nouveaux colons. C
dant les uns et les autres ont co
le nom de Wassévitchs.

L'autorité du gouvernement tu
restée précaire dans la vallée de
chitza. Dans les temps de troubl
même dès que l'occasion se présen
habitants refusent de payer les im
le tribut. A peine la fortune s'est-e
clarée pour les Turcs que les rebell
de nouveau leur soumission, qui
cueillie ordinairement sans que le
queurs reviennent sur le passé. Qua
Lièwo-Rèkaniens du district mo
grin de Berda, ils n'ont jamais re
la souveraineté des Turcs. En 18
avaient pour chef l'archimandrite M
homme de mérite et d'expérienc
résidait dans le couvent de Saint-G
dans la vallée de la Redschitza,
lieues de Biélopolié.

L'autre fille était du district d
katschin, qui s'étend entre le I
et le Walbona, dans le voisina
Jakowo. Elle épousa Kaster Ke
et de cette union est sortie la f
des Kastrawitch, dont le langa
l'albanais et dont presque tou
membres sont mahométans.

Revenons maintenant aux deu
qui étaient restés avec le vieux
schi. L'un s'appelait Lazare et

[redacted]

r la colline, il lui cria qu'il lui
on compensation la portion de
m sud du versant, qui par suite
conventions devait lui appar-
'est pour cette raison que la
Triepschi est en possession de
u et de toute la vallée du Zem.
uvent les Hotti leur en dispu-
jouissance; et tout récemment
stations ont amené des luttes
s. Plus d'une fois les Lazaré-
ent offert à leurs voisins un li-
t pour terminer ce différend
ire; mais leur offre a été cons-
t repoussée.
n Ketschi sortent les quatre
familles catholiques de Triep-
si, réunies aux anciens habi-
comptent pas moins de sept
nes. Triepschi s'élève sur un
turellement fortifié; ses ha-
ont belliqueux, et guerroient
, non seulement avec leurs voi-
is avec les villes turques de
na et de Gutzinié; ils dévas-
ampagne, pillent les caravanes
rgnent point les Turcs dans
uentes rencontres.
e Ketschi, lorsqu'il alla s'éta-
delà du Zem, commença par
à ferme les terres d'un riche
. Sa famille s'accrut rapide-
et fut en état de lutter avec
e contre les anciens habitants,
loignèrent peu à peu et qui
it à peine quelques misérables
dans leur ancienne patrie.
, fils de Lazare Ketschi, est la
le la nombreuse tribu des Guè-
ttiens. Il eut quatre fils : Piotr
Gion Ghéga, Laï Ghéga et Jun

remier a formé le village de
a (cent quatre-vingts maisons
âmes). La postérité des trois
frères a peuplé le village d'A-
i (cent quatre-vingt-dix mai-
onze cent cinquante âmes).
Hotti, à l'exception de quatre
qui ont embrassé l'islamisme,
atholiques et parlent l'ancien
. Chacun de leurs deux villages
nière propre, et leurs guerriers
pour les plus braves entre tous
tagnards. Le porte-drapeau de
a, porte le nom de guide général
des montagnards de Skodra; et sa bannière dans l'ordre de bataille des Turcs ne cède le pas qu'à celle des Mirdites, qui est à la place d'honneur, c'est à dire à l'aile gauche. En campagne, cet enseigne reçoit triple ration; c'est un privilége qui s'est transmis à cause d'une action d'éclat.

Lorsque les Vénitiens attaquèrent Dulcigno, les Turcs vinrent au secours de la ville, et le pacha de Skodra établit son camp en face de l'ennemi. Un jour que le pacha faisait reposer ses troupes, le porte-enseigne de Traboïna se prit de querelle avec un autre montagnard; chacun d'eux prétendait être le plus brave. Échauffé par la dispute, le Hottien saisit son drapeau, et, s'élançant vers une batterie des Vénitiens, il le planta au milieu des canons. Les Hottiens se précipitèrent pour reprendre leur drapeau; le reste de l'armée suivit, et la batterie fut enlevée.

La tradition n'a guère conservé de la tribu des Castrati que le nom du fondateur. Il s'appelait Detali Bratosi. On ignore s'il était Slave ou Albanais d'origine; on rapporte seulement qu'il venait d'une contrée slave (Kutschi) lorsqu'il vint s'établir dans le lieu qu'occupent aujourd'hui ses descendants. Le motif pour lequel il dut émigrer avec ses sept fils est également inconnu. Ces derniers s'appelaient Ivan Détali, Pal Détali, Nar Détali, Gor Détali, Jer Détali, Gion Détali et Ali Détali. Ils s'établirent d'abord dans une caverne de la montagne de Vèletschiko, qui de nos jours porte encore le nom de caverne au bétail, et qui se trouve à une lieue du village de Pétrowitch, demeure des aborigènes. Les Détali vécurent sept ans dans cette retraite. Cependant leurs familles et leurs troupeaux multiplièrent singulièrement; ce que leurs voisins voyaient avec inquiétude. Un jour ils s'assemblèrent tous, c'est-à-dire les trois familles des Pétrowitch, des Tutowitch et des Sélaï, pour se consulter sur le parti qu'ils devaient prendre avec les pasteurs de la caverne. Les uns furent d'avis de fraterniser avec eux et de les associer à leur fortune, les autres voulaient qu'on les attaquât et qu'on les exterminât.

Tandis que l'on discutait sans s'arrêter à aucun parti, un vieillard centenaire s'avança au milieu de l'assemblée et parla ainsi : Mes amis, mon âge me donne le droit de vous parler de mon expérience ; écoutez mes paroles, et prenez garde de prendre une résolution dont vous auriez à vous repentir ; car, si c'est la main de Dieu qui a conduit ici ces étrangers, vous ne sauriez vous y opposer, et vous travailleriez à votre perte ; mais, si Dieu leur est contraire, ils fuiront devant vous comme les nuages devant le souffle du vent. Pour vous en assurer, faites ce que je vais vous dire. Préparez un festin, et invitez ces étrangers. Quand vous serez assis autour de la table, faites en sorte qu'aucun d'eux ne puisse atteindre de la main les mets qu'on aura servis, et alors observez bien ce qu'ils feront. S'ils se lèvent pour s'approcher de la table, tenez pour certain qu'ils sont vos esclaves ; mais si, après s'être levés, ils tirent la table du côté de leurs siéges, de sorte que vous en restiez éloignés, alors réunissez tout ce que vous possédez, et partez pendant la nuit ; autrement ils seront maîtres de vous et de vos biens. On suivit le conseil du vieillard. Détali se rendit à l'invitation avec ses sept jeunes fils, dont l'extérieur annonçait la force et la résolution. Selon la coutume du pays, on servit un veau rôti, et les hôtes étaient placés de manière à ce qu'aucun d'eux [redacted]

gence de ces peuplades. La fré
d'émigrations, occasionnées soit
meurtre, soit parce que les te
la tribu ne suffisaient plus à
soins, ont sans doute mêlé et co
les traditions de l'origine des
les. Ainsi les récits varient quel
selon les localités ; mais ces la
ont un caractère historique p
en ce qu'ils représentent fidèlem
premiers essais de civilisation c
peuple qui a conservé l'emprei
mitive ; et qu'ils peuvent nous
quer les temps obscurs dont le
loppement nous cache le berce
autres nations. Rien, selon no
peut surtout donner une idé
fidèle du passage de la famille à
de la tribu. Nous donnerons d
fin de la légende de Détali, tel
l'a recueillie M. de Hahn.

Lorsque Détali se vit maître d
il choisit une résidence d'où i
vait vaquer plus commodémen
culture des champs. C'est un l
turellement fortifié, où l'on v
core les ruines de la maison q
construisit. Une source coulait
Ses fils prirent pour eux les m
res terres, et laissèrent les ha
qui n'avaient pas émigré s'arran
reste. C'est ainsi que, de fugitifs
avaient été, ils devinrent la pa
plus considérable de la popu
Détali mourut dans un âge
entouré de ses neveux et arrière-n [redacted]

se jusqu'à celles des Hottiens et Schkriéli et Budischia. Mais leur nombre s'accrut; et il leur impossible de rester ensemble. construisirent de nouvelles demeuproximité les unes des autres. Ils ent d'abord les terres en trois s, qu'ils tirèrent au sort; la région échut à Ali Gori et à Jéro, celle à Sali et Ndoka, le centre à atschia et Leka; quant à l'est, ssa aux indigènes. Étroitement forment jusqu'à présent une tribu croissement n'a jamais amené la on. Seulement Ali, qui était berqui pendant l'hiver faisait desss troupeaux dans la plaine, la : fertile et d'une température 'y établit avec quelques-uns des laissa les autres sur la montae colonie des Castrati est compototalité de musulmans.

oteaux à vignobles dont nous rlé appartenaient depuis longux Benkaï de Triepschi. Ils fore des tribus dont se compose i; mais ils sont originaires du gro, où ils habitaient un endroit Rèka-Ivan-Beka. Leurs ancêtres quitté ce pays à cause d'un meurdepuis leur émigration leur s'était accru rapidement. C'étaient mmes braves, que distinguaient tte raison les beys de Scodra. leurs chefs de famille s'était disde manière à mériter la faveur a, qui lui accorda pour lui et sa ance les vignobles restés en jaar les coteaux de Budischia, s'étendent sur un espace d'envis quarts de lieue au pied du ka. D'abord les Benkaï venaient pschi pour cultiver ces vignes les vendanges; mais lorsque les urent devenus nombreux, elles ent données à ferme, à charge ux-ci de livrer aux propriétaires é ou, selon d'autres, la dixième les produits. Ces conditions furservées pendant très-longtemps; s choses changèrent à la suite fférend. Voici comment les cons furent rompues :

ur Kati et Déta se rendirent à hi pour y prendre les Benkaï et endanger avec eux. Comme ils étaient dans la maison du chef, ils entendirent que l'on appelait deux chiens Kat et Ded. Irrités qu'on donnât leurs noms à ces animaux, ils tirèrent leurs couteaux et les tuèrent. De retour chez eux, ils racontèrent à leurs frères l'affront qu'ils avaient reçu. Comme réparation, il fut convenu que désormais ils ne payeraient plus aux Benkaï le fermage de leurs vignes. Ils se mirent donc à vendanger sans s'inquiéter des propriétaires. A cette nouvelle, les Benkaï rassemblèrent des hommes de Triepschi et de Ketschi, et tombèrent pendant la nuit sur le bétail des Détali, que ceux-ci faisaient paître sur la montagne. Les quatre bergers qui étaient de garde se défendirent longtemps; trois d'entre eux restèrent sur la place, mais le quatrième s'échappa, et courut répandre l'alarme. Cependant les assaillants s'emparèrent des troupeaux, et les emmenèrent.

Ull Wicka, lorsque le matin il entendit le cri d'alarme, était en train de lacer ses sandales; il ne se donna pas le temps d'achever, et partit n'ayant qu'un pied chaussé. D'autres se joignirent à lui, et ils pressèrent tellement leur marche qu'ils rencontrèrent l'expédition au passage du Zem.

Ceux de Triepschi furent mis en déroute et perdirent quatre des leurs. Les Détali leur coupèrent la tête, attachèrent ces trophées à des piques, et revinrent en triomphe avec les troupeaux qu'ils avaient repris. Depuis cette victoire ils ne payèrent plus de fermage, et se partagèrent la vallée : une moitié échut aux Ivani, et l'autre aux Gotaï, qui portent encore le nom de Budischaï. Dans la suite ils devinrent redoutables à leurs voisins, ce qui les engagea dans des guerres continuelles avec les Schkrieli, les Hotti, les Kopliki et autres tribus; ils s'attaquèrent même aux pachas de Scutari, et conservèrent une telle supériorité sur les troupes qu'on leur opposait que les Turcs prirent le parti de les mettre dans leurs intérêts par des présents et de bons procédés. Ce moyen leur réussit, et pendant longtemps les Castrati se tinrent tranquilles; ils se soumirent même à un tribut de quelques paras par maison.

Il arriva cependant à un certain Tahir-Bey de les mettre sur le même

pied que les autres chrétiens, c'est-à-dire qu'ils devaient payer le baratsch, et être justiciables du cadi. Cette décision déplut aux habitants de Véletchik; ils se souvinrent de leur ancienne indépendance, et reprirent leur vie de luttes et de brigandage. Le pacha réunit une nombreuse armée, qu'il conduisit jusque dans leurs retraites. Les Detali, voyant qu'ils n'étaient pas en mesure de résister, conduisirent dans les montagnes leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux avec ce qu'ils avaient de plus précieux, ne laissant dans le village que quelques vieillards que leur faiblesse protégeait contre l'ennemi.

Au nombre de ces vieillards se trouvait Ull Wicka, petit-fils de Detali, qui pendant longtemps avait été le chef des montagnards. Quand le pacha vit que le village était évacué et que les habitants s'étaient réfugiés sur les hauteurs, il donna l'ordre de les poursuivre; car lui-même ignorait les chemins. Pour lui, il s'arrêta dans la maison d'Ull Wicka. Les assaillants éprouvèrent bientôt une vive résistance; ils étaient exposés non-seulement aux balles des hommes, mais aux pierres et aux troncs d'arbres que faisaient rouler sur eux les femmes et les enfants. Pendant le combat, Ull Wicka sortait souvent de sa maison, pour voir où en étaient les choses et en informer le pacha. Le vieillard, dans sa perplexité, fit vœu à saint Marc de lui élever une église et de célébrer solennellement sa fête s'il procurait la victoire aux siens.

[redacted]

naître nominativement la suze ottomane, tandis qu'au delà ils so mis aux charges ordinaires et à la j tion du cadi.

Ull Wicka construisit l'églis avait fait vœu de dédier à saint dont la fête y est célébrée encore d'hui.

Les hostilités avec les Turcs du jusqu'à ce qu'un pacha plus p jugea convenable de rendre au trati leurs anciens priviléges; de moment la paix est rétablie entre trict et la ville. Avec le temps, l ne put suffire aux besoins des hal dont le nombre s'était de beauc cru : alors ils suivirent l'exempl et s'étendirent dans la plaine e vallée Sèche et le bord du lac ces terres appartenaient aux bey agas de Scodra; ils les prirent à se contentèrent d'abord d'y con quelques huttes, pour y passer l pendant l'été, ils retournaient d montagnes, où l'air est plus sain peu ils vendirent ce qu'ils poss dans le haut pays, ce qui les mit d'acquérir les biens dont ils n' que les fermiers; et c'est pourq Détali se trouvent à présent plu breux dans la plaine que sur les gnes. Cependant ils ne se mêlen les uns avec les autres, et resten pés par races et par familles, d que les habitants d'un bourg so parents. Les fils et les petits-f fondé, après leur séparation, pl

[redacted]

ABLEAU EXPLICATIF DE LA TRIBU KASTRATI.

Familles.	Villages dans la montagne.	Villages dans la plaine.
100	Martinaï, Ghiokaï, Theresi.	Puta, Copani.
123	Bradosoi, Budischia	Hikuzzaï, Piètroschinaï, Skandschi, Moxetti, Dobroveda.
72	Kurtaï	Aliaï.
9	—	—
27	—	—
26	Goraï	—
11	—	—
4	—	—
37	Petrovitch.	—
428 familles avec une population de 3,157 âmes. Tous ces habitants sont catholiques, à l'exception des 72 familles des Aliaï.		

tiens habitants n'ont point de rement dits, mais des ghiobar, vent les amendes et en rendent ux assemblées générales ; ce- s aborigènes ont comme tous le droit et l'obligation de sié- ssemblées du peuple

CHAPITRE XVIII.

IARDS DANS L'ÉVÊCHÉ DE SCODRA.

tie orientale du pachalik de t formée de montagnes inhos- qui se prolongent depuis le lac plaine fertile du Drin-Blanc. gnent au nord la chaîne qui sé- aux tributaires du Danube de la Méditerranée, et qui est en nps la limite entre les langues lbanaise. Au sud, le Drin les Mirdites.

bitants de ces montagnes ap- nt à des races guerrières d'ori- aise, et sont généralement ca- ; car c'est seulement dans le de Scodra qu'on trouve des ns. Suivant la nature des loca- 'adonnent plus parti culière- griculture ou à la vie pastorale ; nt tous l'instinct guerrier. Cha- agnard ne sort qu'armé, soit ire, soit qu'il fasse paître ses ; avant même de s'endormir us son chevet ses pistolets et an. Malgré cet esprit aventu- reux, ils paraissent moins disposés à aller chercher fortune à l'étranger que les habitants de l'Albanie centrale et méridionale. Les montagnards et surtout ceux de l'est sont en général si pauvres que leur existence est une lutte continuelle contre le besoin ; mais ils tiennent ellement à leur patrie que l'exemple de leurs voisins, qui s'engagent au loin comme ouvriers ou comme soldats, les porte rarement à les imiter.

Ceux du haut pays ne payent aucun tribut à la Porte, et ne sont tenus qu'au service militaire. Les districts de Kastrati et de Schkrieli font seuls exception. Dans les premiers temps des réformes adoptées par le gouvernement turc, Hafis Pacha essaya tous les moyens pour rendre ces montagnards tributaires, et il négocia longtemps à cet effet avec leurs chefs de famille. Les Clementi et les Hotti refusèrent formellement ; mais les Kastrati et les Schkrieli se laissèrent gagner, et consentirent à payer cinq piastres par maison. A présent cette taxe est portée à dix-sept bourses ; elle est proportionnelle ; les plus pauvres sont imposés à dix piastres et les riches jusqu'à deux cents.

Ces montagnards ne reconnaissent d'autorité turque que celle du pacha de Scodra, qui, dans ses rapports avec eux, s'écarte de la règle ordinaire, et se conforme à leurs usages et à leurs traditions particulières. pour intermédiaire de ces relations, chaque district a un buluk paschi, qui représente ses intérêts et qui réside à Scodra. Cet officier doit être

mahométan. En général, cette charge est héréditaire; et il est rare qu'on demande au pacha la destitution du buluk paschi.

Il ne faut pas confondre ce fonctionnaire avec les commissaires qu'entretiennent à Constantinople les gouverneurs de provinces; en effet, il n'a point de pleins pouvoirs, mais il est comme la caution de son district.

Son premier soin est de soutenir les intérêts de ses commettants auprès du pacha. Il introduit chez ce dignitaire le simple montagnard aussi bien que le chef; il appuie leurs requêtes comme interprète et comme avocat. C'est encore lui qui est chargé de transmettre les ordres du pacha au district, qui perçoit les amendes pour meurtre et celles qu'on inflige pour de moindres délits. Le tiers de ces amendes lui revient. Dans les lieux où le tribut est exigible, c'est encore lui qui le perçoit, et le verse au trésor.

En temps de guerre il reçoit les rations et en fait la distribution, et transmet aux chefs les ordres des commandants supérieurs.

Chaque buluk paschi dispose, selon l'importance de son district, d'un certain nombre de serviteurs armés (tschausch), qu'il charge de ses commissions dans le district, où il ne se montre lui-même que rarement; et il ne le fait jamais sans en avoir obtenu l'autorisation des chefs de famille.

Les diverses tribus apparaissent comme

dans le pays. L'influence du v
la conduite des affaires dans
dépend de son mérite pers
reste, il est d'usage de donn
titre de voïvode aux autres m
conseil. Les dignités de voïv
sénateurs ou conseillers sont h
de telle sorte cependant que,
est appelé à les exercer est m
plus proche agnat le remplace
qu'il ait atteint la majorité. Ce
res reçoivent du pacha un dé
tallation, qu'on appelle dan
schkop (le bâton).

L'organisation militaire s'ac
l'organisation civile; car il y a
drapeaux que de conseils d'anc
les Kastrati et les habitants de
n'ont qu'un conseil et un dra
pendant les premiers ont six v
les derniers cinq. Le chef mil
le titre turc de baïrakdar, port
Ce grade est aussi héréditaire.
ment le voïvode est en mê
baïrakdar.

Après le conseil des anci
dans chaque district un autre
se compose des chefs des fam
térales; ses membres se nomm
bars, parce qu'ils sont chargés
lir les amendes. Ils doivent
prêter assistance aux buluk p
les exécutions qu'ils ont à fa

Cependant le souverain p
partient au peuple, qui l'exer
assemblées générales. Ces a
sont ordinaires ou extraordi

par un homme. Les absences
es d'une amende de deux à
utons. On y délibère et l'on
les intérêts de la communauté.
s'est rendu au lieu convenu,
tés du district s'asseyent en
milieu du peuple, assis ou de-
ent alentour. Chacun garde
; Le voïvode ou un autre chef
ence par un discours où il
objet de la réunion, et ordonne
es d'en délibérer. Alors ceux-
nt, et discutent à peu près
le fait dans nos commissions.
sont de retour, tout le peuple
l'exception des dignitaires. Le
ur demande alors ce qu'ils ont
ateur des ghiobars répond aux
qui ont été posées par chacun
Les propositions importantes
uvées par le peuple, auquel le
it jurer sur des fusils placés
s'ils ne changeront rien à leur
n, ou qu'on soumettra à la
n du pacha les propositions
C'est ce qui arriva lorsque, il
ues années, les habitants de
idèrent que la peine du sang
it atteindre que les personnes
ême toit ou le même troupeau
urtrier, et ne s'étendrait pas
ts ne vivant pas avec lui, fus-
n père ou son frère. Les con-
à cette loi, outre l'amende due
devaient payer à celui-ci et au
me somme d'environ mille

les questions touchent aux in-
partis, et que la montagne se
il arrive souvent qu'il est im-
e les mettre d'accord ; alors le
mpêche les ghiobars de faire
ort, et l'on se sépare en tu-
s avoir pris de résolution. Les
e parti sont si violentes que
les années les assemblées n'ont
eurs séances.
ps ordinaire le conseil des an-
it entendu, préalablement du
vec les ghiobars les plus in-
r les mesures à prendre, et le
blic se réduit à une simple for-

dant la législation ne conteste
on supérieure de l'assemblée du
Celle-ci se borne en général à
fixer et à faire rentrer les amendes en-
courues pendant une période de temps
déterminée. Mais, comme la manière de
procéder n'a rien de régulier, l'exécution
entraîne parfois des longueurs si le cou-
pable est puissant ou d'un caractère
opiniâtre. Néanmoins, attendu que l'on
ne s'occupe que de délits de notoriété
publique, les formes de la procédure
sont sommaires.

La plupart du temps les amendes sont infligées pour des contraventions aux lois sur les pâturages ou à certains usages locaux. Le condamné livre un certain nombre de moutons, et rarement il s'acquitte en argent. C'est pendant la session de l'assemblée que ces amendes sont recueillies par les ghiobars, qui se les partagent entre eux.

Le *ban du sang* n'appartient pas au district, mais au pacha. Le meurtrier et ses intimes doivent immédiatement s'exiler pour se soustraire à la vengeance des parents de la victime. L'usage est également que le meurtrier d'un homme sans parents quitte aussitôt le pays.

Dans plusieurs contrées, et nommément à Scodra, la maison de l'assassin est livrée aux flammes par le buluk paschi, et l'on exige de ses parents une amende proportionnée à la fortune du coupable. Cet usage a souvent réduit à la mendicité des familles par cela seul qu'elles avaient pour parent un homme qui, n'osant tuer un des siens, assassinait un étranger.

L'amende qui est prélevée juridiquement pour un meurtre n'a rien de déterminé. Dans les districts où la domination turque est établie, tous les biens meubles du meurtrier passent au buluk paschi et aux ghiobars. Les parents du coupable payent de trois cents à huit cents piastres, et s'ils sont pauvres, ils peuvent s'acquitter moyennant un sacrifice moindre.

Indépendamment de l'action publique, le meurtrier est exposé à la vengeance autorisée et sanctionnée par les mœurs; des représailles sanglantes menacent sans cesse les plus proches parents du coupable; et, si quelqu'un d'eux se distingue, c'est celui qui deviendra plus particulièrement l'objet du ressentiment de la famille offensée quand le meurtrier lui-même s'est mis hors de la portée de

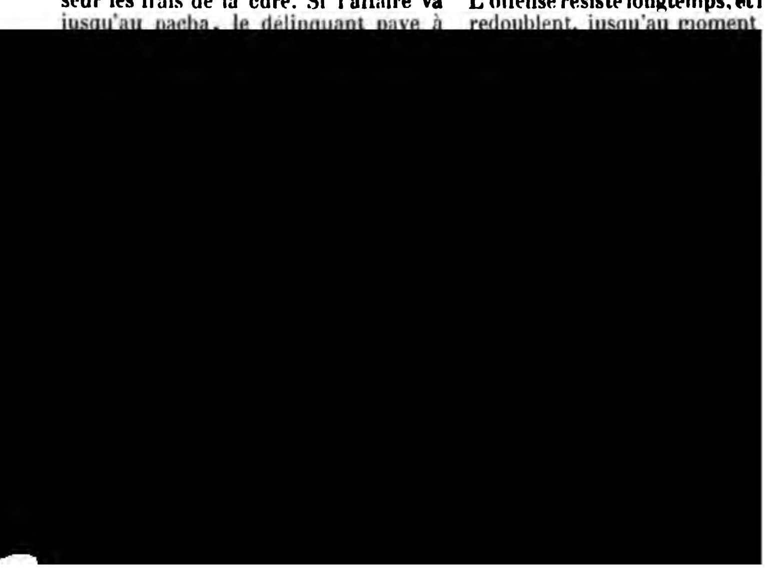
leurs atteintes. Souvent on ne se contente pas, pour venger la mort d'un homme, de tuer un des parents du meurtrier. L'Albanais vous dira qu'un homme de sa famille en vaut six. Or, comme chaque vengeance en amène une nouvelle et que la dette du sang passe du père au fils, il arrive nécessairement que les familles les plus nombreuses s'éteignent en peu d'années.

La vengeance du sang ne s'exerce jamais sur les familles étrangères qui habitent le même lieu que le meurtrier, mais seulement sur quelqu'un de ses parents.

Si le meurtre a été involontaire, celui qui l'a commis doit commencer par s'éloigner; mais la peine civile ne l'atteint pas; et il obtient ordinairement de la famille du mort l'amnistie et la faculté de revenir dans le pays. L'adultère donne à l'époux outragé le droit et lui impose le devoir de se venger du séducteur. En Albanie cette injure ne se pardonne jamais. Dans le flagrant délit, le meurtre des deux coupables n'entraîne aucune peine afflictive.

La séduction d'une fille ou d'une sœur se venge aussi par le sang; cependant l'offensé peut pardonner. Pour les simples blessures, le droit de vengeance ne s'exerce ordinairement que sur l'offenseur et l'offensé. En cas semblable, on se contente souvent d'une réparation pécuniaire ou de faire payer à l'offenseur les frais de la cure. Si l'affaire va [redacted]

le pardon, et qui se compose
du meurtrier, auxquels vie
joindre les parents les plus élo
mort, s'avance vers la maison
proche parent de la victime.
marche en avant, tenant le cruci
vangile; ensuite viennent quat
berceaux, où sont étendus des
la mamelle; puis le suppliant
les yeux bandés, les mains lié
dos et une corde au cou; au
cette corde pend un yatagan.
l'entourent, prêts à le défend
toute violence. Quand on app
la maison, les hommes ôtent
et les placent sur les berceaux
pliant est alors conduit dans la
d'où sortent tous ceux qui y l
on l'installe près du foyer. So
reste à la porte et dispose les be
manière à ce que les enfants
pieds tournés vers l'orient.
proche parent du mort dema
aux personnes du cortége le
les amène. Le prêtre ou quelqu
charge de la réponse; il expose
discours touchant combien est
faute du suppliant; il ajoute qu
pable le reconnaît lui-même, e
venu se mettre à la discrétion de
Enfin l'orateur représente que
est plus digne d'un chrétien et d
que la vengeance, et qu'il vi
mander au nom de la sainte
l'évangile et de l'innocence au
L'offensé résiste longtemps, et
[redacted]



simple s'explique d'elle-même : e pardon, les enfants n'avaient i repos assuré; aussi n'étaient-t dans la posture ordinaire du l; mais une fois le droit de ven-abandonné, on leur rend l'atti-à convient le mieux à leur sécu-i celle de leurs familles.

commence la scène de réis-comme pour exprimer le dernier de l'honneur contre la compas-ifin, au bout de quelques heures, déclare qu'il est prêt à pardon-il rentre avec les siens dans la où est le meurtrier, qui est déli-ses liens et que tout le monde e en lui disant : Qu'il te soit né! L'offensé lui adresse ces J'abandonne le glaive (la ven-); mais je veux la *chose* (la com-on), qui, dans ce district, s'élève illier de piastres. Ensuite les pa-celui qui est sous le poids de la remettent à l'offensé des armes représentent trois ou quatre fois ar, et ils continuent jusqu'à ce ui-ci déclare que le gage est suf-puis l'on transporte le tout dans sa i. La cérémonie se termine par un t, où, après avoir largement bu gé, on fait appel à la générosité fensé, qui est prié de diminuer e chose de l'amende; alors il per-le reprendre quelques-uns des ceux du moins qui dépassent la de la somme garantie, et finit culer le terme après lequel les doivent être retirés. Ordinaire-il fait remise de la moitié de la osition ou même de la somme en-et il rend en outre tous les gages. ce dernier cas il est d'usage que istié lui fasse présent de quelque de prix. Le plus grand reproche i puisse faire à un Albanais, c'est ir reçu de l'argent en réparation eurtre ou du déshonneur d'un des ; ce reproche se formule ainsi : Tu i le sang de ton frère.

elquefois, au lieu des moyens indi-plus haut, on cherche à arracher rdon de l'offensé par surprise; mais expose alors au danger de voir la on abandonnée par l'offensé ou de ouver impitoyable lorsqu'il doit en-le berceau.

Pour resserrer encore davantage les liens de la réconciliation, l'offensé et l'amnistié se rapprochent soit par la cérémonie d'un baptême, soit par la confraternité, que les Slaves nomment *pobratinia*, ou lorsqu'ils coupent pour la première fois les cheveux à un de leurs enfants.

La cérémonie de la fraternisation, dont nous avons déjà dit quelques mots, varie suivant les lieux; dans certains cantons, le parrain, après avoir lié le petit doigt de la main droite à l'un des postulants, et y avoir fait une inci-sion, mêle quelques gouttes du sang qui en coule dans un verre d'eau-de-vie, qu'il donne à boire à l'autre postulant; alors tous deux s'embrassent, et la solen-nité finit par un festin. Dans d'autres dis-tricts, le sang de l'un et de l'autre est mêlé dans la coupe d'eau-de-vie, et tous deux la vident ensemble.

CHAPITRE XIX.

VOL ET DÉTOURNEMENT DE BÉTAIL.

Le vol et surtout le détournement du bétail, lorsque le délit n'intéresse que des étrangers, ne sont punis d'au-cune peine, à moins que deux districts n'aient pris à cet égard des dispositions particulières : mais si le larcin a été commis au préjudice d'un homme du pays, il y a dans tous les districts une loi qui condamne le délinquant à une amende quatre fois, huit fois ou même douze fois plus considérable que la va-leur de l'objet volé; quelquefois le con-damné donne en outre de cette amende quatre moutons aux ghiobars.

Les débats sur ces matières sont sou-mis au pacha ou plaidés contradictoire-ment devant l'assemblée du peuple, et l'offensé poursuit civilement.

Dans les causes civiles, la procédure n'a rien de précisément formulé; le *res judicata* n'existe pas plus en Albanie que les différents degrés des instances; il en résulte que les procès qui touchent à des intérêts importants, ou entre personnages puissants, sont intermi-nables, ou que, de guerre lasse, les parties se résignent à un accommode-ment.

Les parties en viennent à un accord sur le prononcé d'arbitres choisis à l'a-

miable; ou bien, en cas de difficultés, le plaignant requiert le conseil des chefs de famille de désigner ces arbitres; enfin, si l'accusé est trop puissant, on s'adresse au buluk paschi, qui demande au pacha de les nommer. Il arrive cependant que, sur la demande des parties, le conseil procède lui-même au jugement; mais, pour ne point s'exposer à des inimitiés, les chefs n'assument guère cette tâche délicate que dans les cas où l'issue du procès n'est pas douteuse, ou que les parties appartiennent à la classe inférieure.

Dans les causes civiles, la preuve par témoins présente de notables singularités. A cause du danger auquel s'expose le témoin de la part de l'accusé et de sa famille, personne ne consent à l'être sans s'assurer d'abord une indemnité considérable, tout en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas être découvert. Le témoin non déclaré, appelé kaputzar, se rend de nuit chez ceux des membres du conseil constitué qu'il a désignés lui-même, et fait devant eux ses dépositions. S'il parvient à les convaincre, ceux-ci en informent le conseil assemblé, qui prononce le jugement.

Si la déposition du kaputzar n'est pas concluante, l'accusé doit jurer qu'il n'est pas coupable, et il faut que quatre, six, ou même douze autres personnes fassent le même serment. Les conjurateurs sont choisis par le conseil parmi les membres les plus honorables de la fa-

habitants de Hoti et de Schkriéli
sissent des femmes hors du pays,
rient leurs filles dans l'étranger.
en dépit de la tradition qui don
même origine aux Hoti et aux
schi, leurs habitants se marient
eux; ce qui a lieu également ent
des districts de Seltscha, W
Niktschi, bien qu'ils soient tou
race des Clémenti.

La femme est considérée en
comme la fin de la famille en ce
postérité n'appartient pas à la
dont elle sort, mais à celle de son
mais elle n'est pas comme dans
riage strict des Romains l'agna
agnats de son conjoint; tant qu
le mariage, elle reste membre de
mille consanguine. Ainsi, lorsqu'
tuée ou offensée, la vengeance par
ne regarde pas son époux, mais
rents à elle; et celui-ci doit se
de la frapper de manière à lui fa
blessures ou même de l'injurier
manière trop grave, s'il ne veut p
poser à la vengeance des parent
compagne, considération qui d'a
arrête rarement les maris albanais
position de la femme explique pou
indépendamment de la honte
aurait à attaquer une créature fa
désarmée, les femmes albanaise
vont toujours à la guerre avec leu
ris, sont autant que possible épa
dans le combat; c'est parce q
n'appartiennent pas à la race con

nt la bénédiction aux autels, qui se diffère jusqu'à la naissance nier enfant.

pudiation pour cause de stéri-it pas rare; mais le concubinage l'excommunication.

rémonie de la première coupe eux des enfants, dans le reste de le, et surtout dans les villes, pa-re conservée seulement parmi les turques. Les riches la célèbrent mpe et à grands frais. Des chré-mis de la famille, sont souvent être parrains. Dans le haut pays ra, cette cérémonie a lieu un ou s après la naissance de l'enfant, égard aux différentes phases de selon que c'est un garçon ou une rès un festin et quelques présents it reçus, le parrain coupe les che-l'enfant et on les brûle aussitôt. gations du parrain envers l'en-it tenues pour aussi saintes que l'impose le baptême.

les familles peu nombreuses, la nauté des biens est de règle, et le des frères, même après la mort, est moins fréquent que la con-n de la communauté. Il arrive qu'un des frères quitte la mai-rivant de son père; dans ce cas, du père compte pour deux.

émoigne peu de respect aux pa-rsqu'ils vieillissent; mais on a 'égards pour la mère que pour e. Quand des enfants mal-leurs père et mère, ce qui n'est e, ils encourent l'excommuni-Les testaments sont inconnus nie; cependant il arrive que le l'heure de sa mort, fait quelque 'église, si toutefois ses enfants y ent.

d il y a des fils, leurs sœurs n'ont lroit à l'héritage des biens meu-immeubles. S'il n'y a que des lles héritent du mobilier; mais s fonds passent aux agnats les oches du père, fussent-ils ses pa-un degré éloigné; les filles sont nues de s'établir ailleurs par un e. Cette exclusion des femmes de ge des immeubles est une consé-rigoureuse de l'idée que les Al-attachent à la race et des restric-qu'ils mettent au mariage.

CHAPITRE XXI.

DROIT ET FORMALITÉS DE GUERRE.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents sur l'origine et le développement de la tribu montre que les Albanais reconnaissent un droit de la guerre; et il serait d'un haut intérêt d'en étudier les dispositions. Les Clémenti et les Schkriéli sont continuellement en guerre avec leurs voisins turcs de Podgotitza et de Gutsinié; et leur animosité n'admet presque jamais de trêve. Les Clémenti en viennent souvent à des hostilités avec le district slave de Kutschi, tandis que les montagnards de race albanaise ne s'attaquent que dans des cas exceptionnels. Les luttes entre ces derniers se prolongent rarement, parce qu'à la première escarmouche on déclare une bersa (trêve) qui permet toutefois de recommencer le combat aussi longtemps que le différend n'est par vidé.

Un ancien usage prescrit de déclarer toute guerre. On charge ordinairement de ce soin quelques guerriers, qui accompagnent cette déclaration d'une décharge de mousqueterie. Quelquefois les hostilités sont signifiées par des femmes, parce qu'on les épargne toujours dans le combat.

Quand les pâtres de ces différentes tribus conduisent au printemps leurs troupeaux dans les montagnes, ils s'informent entre eux s'il y aura trêve pour l'été; si quelqu'un a à se plaindre au sujet de choses qui se seraient passées pendant l'hiver, on se réunit à un endroit convenu pour aplanir le différend, et, selon l'issue des négociations, on reste en paix ou l'on se déclare la guerre.

Tant que durent les hostilités, le meurtre, le vol et les violences de toute sorte ne donnent lieu à aucune poursuite en dédommagement, et la vengeance du sang ne s'exerce point à la suite des morts et des blessures reçues dans le combat.

Dans les contestations sur les limites, il arrive que l'un des partis plante un yatagan dans la terre, et défie le parti adverse de le chasser du terrain en litige. Si le parti provoqué a l'avantage et s'empare du yatagan, il devient propriétaire de la pièce de terre.

Quand on ouvre des négociations de paix, les femmes sont ordinairement

chargées du message, qui offre ainsi toutes les garanties désirables.

Les troupes se placent hors de la portée des balles, et choisissent un certain nombre de plénipotentiaires qui s'avancent au milieu des deux armées pour délibérer. Leurs décisions sont soumises aux troupes. Le rôle subordonné des femmes albanaises leur impose dans le combat, où elles accompagnent toujours leurs maris, des devoirs moins pacifiques; ce sont elles qui enlèvent les morts et les blessés, qui dépouillent les ennemis tombés et leur coupent la tête; quelquefois elles leur lancent des pierres du haut des montagnes. Les Monténégrins mettent des femmes au premier rang, et tirent derrière ce rempart, ce qui les expose aux railleries des Albanais, bien que ces derniers ne négligent pas le même moyen pour sortir d'une position critique. Les femmes slaves ont la croyance superstitieuse qu'en jetant des pierres contre l'ennemi elles assurent la victoire aux leurs. Les Albanaises des districts voisins leur ont emprunté ce préjugé; mais, lorsqu'elles assument ce rôle actif, elles peuvent s'attendre à ne pas être épargnées.

CHAPITRE XXII.

DUELS.

Le duel n'était pas inconnu dans ces montagnes; mais il n'avait ni le caractère d'une expiation ni celui d'un expé-

[redacted]

Le dernier duel a eu lieu il y a e vingt ans. C'était entre deux Slav de Liperi et l'autre de Kutschi. Le champions se présentèrent bien a pagnés sur les deux rives de la Mo Comme on ne put arriver à auc commodement, il fut décidé q deux adversaires se battraient au du fleuve; mais, avant qu'ils en vi aux mains, les deux escortes feu l'une sur l'autre, ce qui déc deux champions à se séparer. L' se termina par cette escarmouche quelques morts et blessés de c côté.

Le contingent de guerre presc le pacha, lorsqu'on l'exige au co est d'un homme ou tout au plus d par maison; dans les autres cas pule le nombre des soldats dont besoin, et qui partent sous le com dement d'un baïrakar ou de leurs bars.

Le peuple garde encore le souve ses anciennes armes, l'arc, la flè le bouclier. Il se servait aussi d'u pèce de fléau, formé d'une boule tal attachée à une chaîne et se m autour d'un manche. On trouve dans le pays de longues dagues droites, avec une garde en fer en de gantelet qui remontait jusqu'au et qui était fortement fixée à la sauce de la lame.

CHAPITRE XXIII.

ALPHABET.

[redacted]

ettres. Parmi les sons et articula-
simples, on distingue huit voyelles
gt-neuf consonnes. Cette origine
ienne, que M. de Hahn a démon-
vec autant d'érudition que de sa-
, reçoit un caractère encore plus
nt du mythe historique de Cad-
le premier fondateur connu d'une
ie illyrienne.

deux dialectes principaux de l'al-
sont le guègue, qu'on parle dans
ite et la moyenne Albanie, et le
qui est plus en usage dans le sud.
oskes, voisins des Grecs, écrivent
ngue avec les caractères de ces
rs, dont presque tous comprennent
age; les Albanais d'Elbassan se ser-
l'alphabet national. La traduction
ncien et du Nouveau Testament,
n albanais par un professeur grec
é Théodore, et des études intéres-
sur les dialectes du pays ont été
ureusement brûlées par les pa-
de ce savant, qui était en même
prédicateur. Il paraît qu'à la
l'une peste on a détruit tous ses
s dans la crainte qu'ils ne fussent
s de la contagion.

Grecs affectent de ne point parler
ais, qu'ils regardent comme une
barbare. Quant aux Slaves, ils
ent leurs idiomes partout où ils
issent. Les Toskes et les Chami-
mprennent difficilement les Mir-
t les Malsores; mais ces derniers
lent généralement le dialecte des
es. Ce sont les Chamides qui ont
le plus grand nombre de mots
tandis que les Toskes forment
les Albanais qui habitent entre
et Elbassan le passage du dialecte
aute Albanie à celui de la Toske-
es Guègues se font comprendre
a moyenne Albanie, et réciproque-
quoique certaines expressions
propres à cette province. Les Mir-
et les Chamides prétendent les
t les autres que leur dialecte est
s pur; mais il est probable que
emiers, à cause de l'isolement
se sont maintenus, ont conservé
moins d'altérations la langue pri-
.

on admet que le skype a pour base
n illyrien, il sera aisé de com-
re comment les rapports fréquents des provinces dont se composait l'Illyrie avec les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Goths, les Francs, les Hongrois, les Slaves et les Turcs ont introduit des mots étrangers que depuis a consacrés l'usage (1). Une raison non moins puissante et qui a dû contribuer à modifier le langage, ce sont les migrations fréquentes non-seulement de fugitifs isolés, mais de familles et même de tribus entières qui sont venues successivement chercher un refuge dans ces montagnes inaccessibles. Quant aux dictons et aux sentences proverbiales dont l'usage est fréquent dans la conversation des Albanais, quelques-uns leur sont communs avec tous les peuples; ce sont ceux qui ressortent si naturellement de la condition sociale qu'on les a regardés comme l'héritage de la sagesse des nations. Parmi ces derniers un grand nombre ont sans doute été transportés de l'étranger par les Albanais voyageurs; et leurs compatriotes les ont recueillis avec le même soin que leurs femmes mettent à orner leurs ajustements de médailles et de monnaies empruntées aux sociétés et aux époques diverses. Il est d'autres proverbes qui s'annoncent comme indigènes, parce qu'ils expriment plus particulièrement les mœurs du pays. Nous choisirons dans la traduction allemande de M. de Hahn quelques-uns de ceux dont la signification nous a paru la plus frappante.

1. *La chair ne peut se séparer de l'ongle*, c'est-à-dire que les liens du sang sont inaltérables.
2. *Celui qui cherche trouvera partout.*
3. *Les biens d'un avare tombent en partage à un prodigue.*
4. *Garde la pièce blanche pour le jour noir*, c'est-à-dire épargne, tandis que tu le peux, pour les temps difficiles.
5. *Se peigner quand le village brûle.*
6. *Le harnais ne fait pas le cheval.*
7. *La parole peut ébranler les montagnes.*
8. *Tel a la richesse, tel autre l'éloquence.*
9. *Le fort vinaigre endommage le vase.*
10. *Celui qui mange le premier regarde ensuite les autres.*

(1) Les tableaux suivants que l'on pourra comparer avec le lexique et la grammaire de M. Xylander (*Die Sprache der Albanesen*), donneront une idée des emprunts qu'a faits l'idiome skype aux langues étrangères.

11. *Un beau jour s'annonce par une belle matinée.*
12. *L'avarice coûte souvent cher.*
13. *Heureux celui qui persévère.*
14. *Aux grands les grands chagrins.*
15. *Quand la rose paraît, on ne voit plus la violette.*
16. *Qui fait le bien doit s'attendre à mal.*
17. *Beaucoup de boutons fleurissent, peu fructifient.*
18. *Tel lieu, tel langage.*
19. *Autant d'hommes, autant de soucis.*
20. *Ce qu'on dit à quelqu'un s'adresse souvent à un autre.*
21. *Dans toute querelle il y a une femme.*
22. *Les doigts de la main sont tous inégaux.*
23. *Les fils font des fautes, et les pères en portent la peine.* (Ce proverbe fait allusion à la vengeance du sang.)
24. *Celui qui t'irrite contre quelqu'un te tue.*
25. *Celui qui creuse la fosse d'un autre y tombe souvent lui-même.*
26. *Qui se presse trop reste en chemin.*
27. *La bouche sourit comme le printemps, et le ventre est vide.*
28. *L'enfant n'est pas né que déjà le bonnet est prêt.*
29. *Tel porte le vin qui boit de l'eau.*
30. *Les belles nuits sont comme la parure des vieilles femmes.*
31. *Ventre vide saute mal, ventre plein ne saute pas du tout.*
32. *A côté de la hauteur est l'abîme.*
33. *Ne t'abandonne ni à la joie ni à la tristesse.*
34. *Évite le sentier et le pont où le bon et le méchant passent ensemble.*
35. *Tel veille au rôti qui n'en goûte pas.*
36. *Ils sont entre eux comme l'amadou et le*

[redacted]

37. *Mieux vaut un œuf aujourd'hu poulet dans un an.*
38. *Le noyé ne craint pas de se mou*
39. *A membres oisifs ventre chôme.*
40. *Travaille en valet, tu mangeras en*
41. *Le méchant cherche des compagn*
42. *Celui qui n'a pas de poules n'a s'inquiéter du renard.*
43. *A celui qui a semé les embarra moisson.*
44. *Quand on a des pincettes, on ne pas la main,* c'est-à-dire quan des gens pour se servir, on s' cette peine.
45. *Il briderait une puce,* c'est-à-dire grande dextérité, une grande f
46. *Les cris de l'âne ne montent jam qu'au ciel.*
47. *Je ne m'intéresse au champ qu'au le bétail et la semence m'apparti*
48. *La Fortune est comme le mendia* erre de porte en porte).
49. *Celui qui est bien repu ne croit faim.*
50. *Qui se montre avare quand les le regardent pas?*
51. *Voir le loup et chercher sa trac*
52. *Deux chats triomphent d'un our*
53. *Le verre tire les secrets du vent*
54. *Savoir veut avoir.*
55. *Mange peu, et achète un cou poche.*
56. *Plus l'homme vit, plus il appre*
57. *Si l'enfant pleure, la mère lui sein.*
58. *Il cherche des épis dans la neig*
59. *Où est le glaive, là est la croya*
60. *Si tu n'as pas d'ami, prends conse bâton.*

[redacted]

...ais.	Latin.	Français.	Albanais.	Latin.	Français.
	Scala.	Échelle.	Gint:	Gens.	Nation.
...hi.	Stomachus.	Estomac.	Schoke.	Socius.	Compagnon.
	Charta.	Carte.	Prink.	Princeps.	Prince.
	Porta.	Porte.	Prophet.	Propheta.	Prophète.
	Fatum.	Destin.	Poieti.	Poeta.	Poëte.
...ris.	Gubernum.	Gouvernement.	Litoura.	Litteratus.	Littérateur.
	Rota.	Roue.	Counati.	Cognati.	Parents.
	Calamus.	Roseau.	Maskoul.	Masculus.	Enfant mâle.
...mi.	Maledictio.	Malédiction.	Pirré.	Puer.	Enfant.
...t.	Adamas.	Diamant.	Pape.	Pater.	Papa.
...tar.	Margarita.	Perle.	Memé.	Mater.	Maman.
	Piper.	Poivre.	Mik.	Amicus.	Ami.
	Jugum.	Joug.	Armé.	Arma.	Armes.
...a.	Fœmineus.	Féminin.	Nalte.	Altus.	Haut.
	Dens.	Dent.	Pliout.	Plenus.	Plein.
	Sapo.	Savon.	Paké.	Parum, pauco.	Peu.
	Scopulus.	Rocher.	Kerton.	Certo.	Certainement.
...a.	Corona.	Couronne.	Per.	Per.	Par.
	Cœlum.	Ciel.	Per.	Pro.	Pour.
	Ficus.	Figue.	Kontra.	Contra.	Contre.
	Pax.	Paix.	Di.	Duo.	Deux.
	Cithara.	Guitare.	Tri.	Triestria.	Trois.
	Mors.	Mort.	Kater.	Quatuor.	Quatre.
	Barca.	Barque.	Mige.	Mille.	Mille.
	Lagena.	Bouteille.	Eschte.	Est.	Il est.
	Spiritus	Esprit.	Koigtoig.	Cogitare.	Penser, compter.

EXEMPLES DE RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET LE FRANÇAIS.

...lbanais.	Français.	Albanais.	Français.
	Que.	Maigazé.	Magasin.
	Donc.	Moustaké.	Moustache.
	Ancre.	Maggi.	Magie.
	Four.	Mouli.	Moulin.
	Risque.	Oukhi.	Oncle.
	Traverse.	Kempé.	Jambe.
	Charretier.	Paschka.	Pâques.
	Guerre.	Porphouri.	Pourpre.
	Chapon.	Kale.	Cavale.
	Foret.	Kaléri.	Cavalier.
	Poulet.	Shale.	Sel.
	Or.	Sa.	Sable.
...olitza.	Fourchette.	Schiare.	Scie.
	Eau.	Piesche.	Pêche.
	Mois.	Nip.	Neveu.
...e.	Sourd.	Rous.	Roux.
	Bal.	Vape.	Chaud. (Vapeur.)
	Timon.	Thoua.	Doigt.
	Feuille.	Tenta.	Tente.
	Serpette.	Schent.	Saint.
	Lampe.	Ourder.	Ordre.
	Stature.	Ourderoig.	Ordonner.
	Léger.	Tomlia.	Lait.
	Air.		
	Mouche.		

D'après M. Roué, le mot *tom* signifie, dans le Jura, fromage de chèvre.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SANSCRIT.

Albanais.	*Sanscrit.*	*Français.*	*Albanais.*	*Sanscrit.*	*Français.*
Niéri. . . .	Nri.	Homme.	Stéré. . . .	Stria.	Pays.
Mad.	Mahat. . . .	Grand.	Derr. . . .	Dvar.	Porte.
Kaou. . . .	Gau.	Bœuf.	Pi.	Pa.	Boire.
Krimp. . . .	Krimi. . . .	Vers.	Kreg.	Grah.	Recevoir.
Eschte. . . .	Asthi.	Os.	Giasche. . .	Schaschta. . .	Six.
Drou. . . .	Drach.	Bois.	Nente. . . .	Neun.	Neuf.
Malli. . . .	Mala.	Monts avec forêts.			

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SLAVE.

Albanais.	*Slave.*	*Français.*	*Albanais.*	*Slave.*	*Français.*
Drou. . . .	Drvo.	Arbre.	Tédélia. . .	Nedélia. . . .	Dimanche.
Laph. . . .	Laph.	Cerf.	Torbé. . . .	Torba.	Corbeille.
Matz. . . .	Matschka. . .	Chat.	Kourba. . .	Kourva. . . .	Fille publique.
Mou.	Mysch. . . .	Souris.	Kolioubé. . .	Koliba. . . .	Maisonnette.
Kalochier. . .	Kaloudjer. . .	Moine.	Mengou. . .	Menié.	Moins.
Koukoud. . .	Kouga. . . .	Peste.	Taté.	Otatz, Otetz. .	Père.
Tim.	Dim.	Fumée.	Pi.	Piti.	Boire.
Sisé.	Sissi.	Seins.	Ghostis. . .	Gastovati. . .	Traiter.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE GREC.

Albanais.	*Grec.*	*Français.*	*Albanais.*	*Grec.*	*Français.*
Gramma. . .	Gramma. . .	Lettre.	Piskop. . .	Episkopos. .	Evêque.
Grammatiko	Grammatikos.	Écrivain.	Eleumési. . .	Eleëmosynè. .	Aumône.
Ellade. . . .	Hellas. . . .	Grèce.	Pyrgo. . . .	Pyrgos. . . .	Tour.
Pedagoga. . .	Pedagogos. . .	Maître.	Phenar. . .	Phanari. . . .	Lanterne.
Kiparis. . . .	Kyparissos. . .	Cyprès.	Didachi. . .	Didaskalia. . .	Leçon.

[redacted]

RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET LE VALAQUE.

nais.	*Valaque.*	*Français.*	*Albanais.*	*Valaque.*	*Français.*
a.	Satou.	Village.	Dit.	Di.	Jour.
	Tata.	Père.	Ghrope.	Gropa.	Fossé.
	Mama.	Mère.	Termpim.	Tourbare.	Fureur.
phioun.	Genouche.	Genou.	Phrike.	Inphricoschare	Frayeur.
e.	Phlacaraé.	Flamme.	Bgiétere.	Betraen	Vieux.
	Radicina.	Racine.			

EXEMPLES DE RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET L'ITALIEN.

nais.	*Italien.*	*Français.*	*Albanais.*	*Italien.*	*Français.*
	Pesce.	Poisson.	Kapari.	Caparra.	Arrhes.
	Camisa.	Chemise.	Phemigé.	Famiglia.	Famille.
ne.	Campana.	Cloche.	Lioume.	Fiume.	Fleuve.
a.	Carrozza.	Carrosse.	Paghouaig.	Pagare.	Payer.

ENTRE L'ALBANAIS ET L'ALLEMAND.

nais.	*Allemand.*	*Français.*	*Albanais.*	*Allemand.*	*Français.*
	Getreide.	Blé.	Mourr.	Mauer.	Mur.
	Acker.	Champs.	Palat.	Palast.	Palais.
	Bock. (Ziege.)	Bouc (chèvre.)	Par.	Paar.	Paire.
	Kelch.	Calice.	Kiouki.	Kuckuk.	Coucou.
	Jagd.	Chasse.	Moust.	Most.	Moût.
	Kaese.	Fromage.	Palzam.	Balzam.	Baume.
	Keller.	Cellier.	Pripht.	Priester.	Prêtre.
	Knie.	Genou.	Dre.	Reh.	Daim.
	Knopf.	Bouton.	Théké.	Degen.	Épee.
	Pousl (Autric.)	Baiser.	Posé.	Base.	Tante.
patois de Montauban			Paré.	Warnen.	Observer.
		Poutets.)	Koké.	Kopf.	Tête.
	Mass.	Mesure.	Tzépé.	Zopf.	Queue, tresse.
	Stadt.	Ville.	Beschtard.	Battart.	Bâtard.
	Karr.	Charrette.	Eggel.	Engel.	Ange.
	Narr.	Fou.	Oulk.	Wolf.	Loup.
Chal.	Plage.	Tourment.	Ka-Kaou.	Kuh.	Vache.
	Schere.	Ciseaux.	Ketz.	Kitzi (Autric.)	Jeune chèvre.
	Schaum.	Écume.	Phischia.	Fichte.	Pin.
	Schatten.	Ombre.	Skourtzim.	Kurtz.	Court.
	Stab.	Bâton.	Phake.	Backen.	Cuire.
	Mahl.	Farine.	Drod.	Drehen.	Tourner.
	Grube.	Fosse.	Miel.	Malken.	Traire.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SUÉDOIS ET LE GOTH.

nis.	*Suédois.*	*Français.*	*Albanais.*	*Suédois.*	*Français.*
	Hyra.	Louage.	Lound.	Lund.	Bois, bocage.
	Mjoele.	Farine.	Pliouar.	Plog-Pflug.	Charrue.
	Mudder.	Saleté, vase.	Pigé.	Piga.	Jeune fille.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE BASQUE.

Albanais.	*Basque.*	*Français.*	*Albanais.*	*Basque.*	*Fra*
Emma. . . .	Ama.	Mère.	Pospoloschka	Pospolina. . :	Caille.
Era.	Verria. . . .	Nouveau.	Lioulé. . . .	Lilia.	Fleur.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE CELTE.

Albanais.	*Celte.*	*Français.*	*Albanais.*	*Celte.*	*Fra*
Bé.	Bean.	Femme.	Mpret (roi).	Bret.	Juge.
Groua. . . .	Grouages. . .	Vieille femme.	Bourré. . . .	Baro.	Homm
Brigh. . . .	Briga.	Mont.			

CHAPITRE XIV.

Pour qu'un peuple ait une littérature d'une certaine richesse, il ne suffit pas que son organisation physique soit puissante, et que les scènes naturelles au milieu desquelles il vit offrent des sites variés et des contrastes frappants. Les passions de l'Albanais sont vives; ses haines sont implacables, sa bravoure incontestable; son caractère le porte aux expéditions aventureuses, et lorsque l'amour du sol natal le ramène dans ses montagnes, ce qu'il a observé dans l'étranger a dû compléter pour lui l'expérience et les traditions de la famille et de la tribu.

Cependant les chants de l'Albanais sont bien loin d'avoir cette force et cette variété qui distinguent la poésie des Slaves. Nous ne parlons ici ni de la littérature des Russes ni de celle des Polonais, qui ont pu emprunter aux litté-

[redacted]

bat? (Le père est le feu, et le fil mée.) *Le palais du roi est ver même est vêtu de pourpre, et s est noire?* (Le roi est la pulpe du d'eau, son palais c'est l'écorce, et l indique les pepins.) *Le fils frappe l et le père met le monde en émo* cloche et le battant.) *Qui est-ce tout le jour comme un maître, e la nuit comme un serviteur?* (Le las.) *Deux flèches aux ailes noi atteignent toujours le but?* (Les

Les contes populaires ont une c orientale, et nous les comparerio fictions des Finois si les ima étaient plus hardies et plus Nous en traduirons quelques-u l'intéressant ouvrage de M. de qui nous sert de guide. Le sen qui domine dans ces récits, d'un plicité extrême, a fait sans doute conteur n'a pas même songé à l tinguer par des titres.

Le chemin est long, et je n'ai
pour m'y conduire. — C'est
accompagnerai, mon enfant;
ment des affaires de ce côté.
; parer; j'attendrai ici que tu

a femme se rendit chez elle,
s'habiller et retourna vers la
était restée près de la source.
hèrent ensemble pendant deux
arrivèrent en un lieu écarté,
demeure de la fée aux yeux.
lle, était assise dans la mai-
it alors que la jeune femme
la vieille; mais il était trop
lui échapper.
la fée fut-elle entrée qu'elle
Maro de chauffer le four; puis
pour aller chercher du bois.
une femme demanda à Maro :
chauffes-tu le four? — C'est
re rôtir et te manger. — Rien
ste, reprit la jeune femme;
e bien ton feu si tu veux que
auffe également. — Je vais
r, poursuivit Maro, de ma-
que la chaleur ne se perde
e entra dans le four. Aussitôt
mme la poussa de ses deux
rma la porte du four sur elle.
retour de la fée aux yeux, la
me courut en toute hâte à
et raconta ce qui lui était

II.

une fois une mère qui avait
l'étranger et une petite fille
à la maison avec elle. Lorsque
t fut devenue grande, on lui
bien heureuse d'avoir sept

elle vint près de sa mère, et
la : Ma mère, est-ce que j'ai
? — Sans doute, tu en as
ils sont absents, et tu ne les
us... ils sont bien loin d'ici.
il est vrai que j'ai des frères,
ta servante Lelié Kourvé
onduire près d'eux. — Soit,
t, puisque tu as un tel désir de
t elles se mirent toutes deux
la jeune fille montée sur une
t Lelié Kourvé à pied. Elles
renues à la montée du chemin,
s trouvèrent une source; et
comme la chaleur était grande, elles eurent envie de boire. La jeune fille descendit de sa monture, et donna le cheval à tenir à Lelié Kourvé. Tandis que sa maîtresse se désaltérait, la servante s'élança en selle et s'éloigna; et sa jeune maîtresse fut obligée de suivre à pied. Lorsqu'elles arrivèrent à l'endroit où demeuraient les frères, ils prirent Lelié Kourvé pour leur sœur, et laissèrent à celle-ci le soin de la basse-cour. Et Lelié Kourvé s'assit sur un siége doré, et on lui présenta des pommes d'or.

Et la jeune maîtresse pleurait en gardant ses oies et ses poules, et le matin elle envoyait des baisers à sa mère avec les premiers rayons du soleil. Cependant, quelques jours après, les frères découvrirent la supercherie; et ils donnèrent le siége doré à leur sœur, tandis que Lelié Kourvé reprit sa place dans la basse-cour.

III.

Il était une fois trois frères qui partaient pour l'étranger. Chemin faisant ils rencontrèrent un grand trou qui conduisait dans un autre monde. Les deux aînés dirent au plus jeune : Si nous t'attachions avec une corde, afin que tu descendes dans cette caverne pour voir ce qu'il y a au fond? Après bien des représentations, le jeune frère se laissa persuader. Ils le lièrent avec leurs ceintures, le firent descendre et le laissèrent aller. Celui-ci arriva à la maison d'une vieille magicienne. Que viens-tu chercher ici? lui demanda-t-elle —. Le roi du monde supérieur, répondit le jeune homme, m'envoie pour chercher un cheveu de la beauté qui habite les profondeurs de la terre. — Mais, mon fils, comment cela te serait-il possible? Elle est gardée par un chien à trois têtes qui ne dort ni jour ni nuit. — Hé bien, ma bonne mère, dites-moi comment je puis réussir? — Prends de cette eau; et lorsque tu seras arrivé devant le gardien tu t'en frotteras le visage, ce qui l'empêchera de t'apercevoir. Avance ensuite, et si la belle de la terre dort, mets-lui dans l'oreille un peu de cette terre des morts sans qu'elle s'aperçoive de ta présence; coupe un de ses cheveux d'or, et reviens vite auprès de moi.

Le jeune homme fit ce que lui avait

prescrit la vieille ; il s'avança sans que le chien le vît, trouva la belle endormie, lui jeta un peu de terre dans l'oreille, et lui ravit un de ses cheveux d'or ; puis il retourna vers la magicienne. Que veux-tu de moi maintenant? lui dit la vieille. — Je voudrais que tu me fisses remonter dans le monde supérieur. Alors la vieille réunit par ses enchantements toutes les corneilles et les corbeaux du voisinage, attacha à la ceinture du jeune homme un morceau de viande, et les oiseaux, pour emporter cette proie, enlevèrent le tout au haut des airs. Quand ses frères le virent reparaître, ils s'étonnèrent; mais il leur dit : Pourquoi, insensés que vous êtes, m'avoir fait descendre dans ce trou? — C'est par mégarde, leur répondirent-ils, que nous t'avons laissé échapper.

Alors le jeune frère alla vers le roi, et lui remit le cheveu d'or qui avait la propriété de faire resplendir comme le soleil celui qui le tenait. Le roi prit le cheveu et le donna à la reine ; il éleva le jeune homme aux honneurs, le combla de richesses; et ses frères devinrent ses serviteurs.

IV.

Il y avait une fois un roi qui régnait sur un vaste pays. On lui prédit qu'un de ses petits-fils lui donnerait la mort, et l'on ajouta que ce meurtrier futur n'était pas encore né. Pour détourner ce danger, il fit jeter dans la mer tous les enfants mâles de ses deux filles. Cepen-

passait justement de ce côté ; (
la fille du roi, il lui demanda
faisait là et ce qu'elle avait à
Alors elle lui raconta ce qui s'ét
N'aie aucune crainte, lui dit-
toi sur tes gardes, et appelle-m
tu verras paraître la Lioubi
mots, il alla se cacher derrière u
et mit sur sa tête un bonnet qu
propriété de le rendre invisible
temps après la Lioubia parut, (
cesse appela le jeune garçon, qu
le long du rocher. Dès que la
fut proche, il lui asséna trois
massue sur la tête, et elle tor
rante. A peine eut-elle rend
nier soupir que les sources re
cèrent à couler.

Il coupa la tête de la Lioubia
la fille du roi s'éloigner sans
part de ses inquiétudes.

Cependant la princesse reto
son père et lui apprit comment
été délivrée. Aussitôt le princ
blier que celui qui avait tué la
eût à se présenter devant lui, p
avait l'intention de le nom
gendre. Lorsque cette nouvell
au jeune homme, il se rendit
du prince, auquel il montra la
Lioubia. Il épousa celle qu'il a
vrée, et le mariage fut célébré
grande magnificence.

Tandis que tout le monde
aux jeux et aux divertissements
marie, en lançant sa massue,
le vouloir son beau-père ; et air

[illegible]ques, nous nous sommes [illegible] de les reproduire. Ces mor[illegible]signent tellement des divers [illegible] dans les littératures [illegible] que d'ailleurs l'origi[illegible]me le décousu des idées [illegible] de l'expression, que nous [illegible] devoir nous dispenser d'en [illegible] traduction que le génie [illegible] allemande peut seul peut-[illegible] supportable. Nous nous bor[illegible] aux deux morceaux suivants, [illegible] ni de sensibilité ni [illegible], et où l'on retrouve les deux [illegible] plus caractéristiques de la phy[illegible] morale de ce peuple : l'amour [illegible]re natale, et l'instinct des luttes [illegible].

[illegible] DE LA PATRIE.

[illegible]t à Bender, tantôt à Buda, nous [illegible] jours s'écouler sur la terre [illegible]. Silence, ô mon âme ! plus de [illegible] l'avenir. N'avions-nous pas [illegible] décidé ce qui cause nos [illegible] Hélas ! je reste plongé dans la tristesse, et l'absence de la patrie est un sacrifice au-dessus de mes forces. N'est-ce donc rien que d'être exilé comme celui qui s'est enfui pour échapper à la peine d'un meurtre ? Qui pourrait exprimer ce que je souffre ? Qui jamais a enduré des tourments comparables aux miens ? Pour la couleuvre elle-même le sang de l'exilé serait un poison.

PLAINTE D'UN GUERRIER MOURANT.

Au delà du pont de Kiabéré, je suis tombé victime de la ruse d'un ennemi. O mes compagnons ! dites à ma mère de vendre les deux bœufs de labour pour en donner le prix à celle qui était ma joie et ma vie. Si ma mère vous questionne avec inquiétude, dites-lui que je me suis marié ; si elle vous demande avec qui je me suis uni, répondez : Avec trois balles dans ma poitrine, et six qui ont brisé mes membres. Si elle veut savoir quels sont les parents qui ont assisté au repas des noces, dites-lui que les corbeaux et les oiseaux de proie ont seuls pris place au banquet et ont tout dévoré.

LIVRE QUATRIÈME.

MONTÉNÉGRO.

CHAPITRE Ier.

[illegible]S ANCIENS. — Le fractionne[illegible] l'Illyrie à la suite de révolutions [illegible]les a introduit dans les divisions [illegible]yaume des changements qui se [illegible]dus jusque sur les dénomina[illegible]s provinces qui le composaient. [illegible] septième et huitième siècles, [illegible] l'Illyrie disparaît lui-même au [illegible] la confusion des invasions [illegible] des peuplades slaves, et nom[illegible] des Croates, des Bulgares et des [illegible]

[illegible]lmatie-Prévalitaine ou Decatera [illegible]ndait à l'espace qui forme au[illegible] le Monténégro. Ce pays montagneux qui faisait partie de l'Illyrie macédonienne, ne passa sous la domination des Romains que cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne. Les voies antiques dont on retrouve encore les traces dans cette contrée indiquent qu'on y pénétrait, à partir d'Épidaure et de l'Hertzégovine, pour descendre à Skodra, qui dépendait de l'empire d'Orient.

Le Monténégro, d'abord ravagé par les Goths, fut envahi par les Slaves, qui avaient fait de Dioclée leur capitale. Le royaume qu'ils avaient fondé se composait de la Bosnie, des deux Mœsies, d'une partie de la Dalmatie ancienne, de la Dacie Supérieure, de la Dacie Inférieure et de la partie montueuse de la

Dalmatie méridionale. Le Monténégro devint une province turque après la bataille de Kossovo, qui mit fin à l'indépendance des Serbes.

ASPECT DU PAYS. — Une particularité qui frappe d'abord le voyageur, s'il vient de Raguse ou de Cataro, c'est que le pays des noires montagnes ne justifie par son aspect que la moitié de son nom. On s'attendait à trouver des hauteurs couronnées de bois sombres, et partout où le regard peut s'étendre on ne découvre que des rocs nus et arides, qui abritent à peine dans leurs anfractuosités quelques ronces d'une végétation chétive.

Le nom slave Czrnagora, dont les Européens ont fait, par euphémisme, Tchernogora, a la même signification que la dénomination italienne; ainsi il est évident que l'un de ces mots est la traduction de l'autre.

En supposant que les Vénitiens aient imposé les premiers le nom de Monténégro à la contrée, il faut admettre que l'aspect du pays a changé depuis et que les forêts alpestres qui le couvraient auront disparu par des causes naturelles ou à la suite des guerres dont il n'a cessé d'être le théâtre. Ce qui pourrait venir à l'appui de cette hypothèse, c'est qu'en pénétrant dans le pays par l'est on rencontre des vallons boisés et des sites riants et fertiles.

Cette dernière circonstance porterait à faire supposer que le mot est originairement slave. Les annales de Ve-

supériorité des lumières, c'est s'adressaient les réfugiés pou mis dans une commune ou l la permission de s'établir sur non occupées : et ces montag talières ont peut-être signifié ment les montagnes des religie moines.

Quoi qu'il en soit, le Monténe moins par sa position géo que par les mœurs à la fois pa et guerrières de ses habitan plus que jamais l'attention de d'État et la curiosité de l'Eu l'Occident, chez lequel la civi presque entièrement effacé le ty des races primitives.

En général les voyageurs ont transmis quelques rensei sur les Monténégrins ont outré ou l'éloge. Le pillage, l'astu besoin d'une vengeance sang été représentés comme des cons si naturelles de leurs idées e institutions que ces crimes presque le complément néce leurs vertus. D'autres écrivain blâmé, sans songer que si les la morale chrétienne sont im les principes qui en découlent vent pas partout la même interp et que la force du préjugé qu temps anobli le duel en Europ à plus forte raison prescrire geance du sang chez un peup courage est le premier des méri qu'il est pour ainsi dire la

rieuses viennent à éclater, ce
m. se retirant dans ses défilés
renant sa supériorité, il force
à la retraite, et se retrouve réel-
souverain et libre. Il y a plus;
accidents de terrain si favo-
la guerre de partisans, où les
servent à la fois d'abri et de
les; sans ces gorges sans issues
montagnard s'échappe avec la
du chevreuil, en s'élançant sur
tes où l'ennemi ne pourrait
tenir immobile; sans ce coup
sûr qui s'acquiert surtout dans
tagnes, où tout ce qui ne sert
obstacle ou danger, et qui rend
presque infaillible, il y a long-
se l'indépendance des Monténé-
ait succombé. Qu'ils deviennent
nts, et leurs qualités les plus
es comme guerriers se modifie-
cessairement. Leurs admira-
pris de leur courage antique
ochant leur origine de celle de
qui commença aussi par être
de malfaiteurs, ont rêvé pour
peuple un avenir de puissance
rématie parmi les races slaves;
yons qu'ils garderontlongtemps
: rôle qui a fait leur renommée,
gardiens de l'indépendance
e, et que leur importance ces-
our où le sort des provinces da-
es sera définitivement fixé.

lonel Vialla de Sommière, qui
uverneur de la province de Ca-
1807 à 1813, place les limites du
égro entre les 36 et 37 degrés de
le et les 42 et 43 de latitude;
uit est d'environ 100 milles de
au degré, et sa surface de
les. Il comprend ce massif de
montagnes qui s'étendent depuis
de Garba, en longeant l'Hertzé-
jusqu'aux confins de Castel-
dans la direction du nord au
sur toute la province de Cataro
t en Occident.

emier aspect, la contrée ne pré-
se des rochers dont les groupes
reposent sur une base inégale
. L'absence de toute végétation
ord supposer que ce premier ri-
montagnes cache et protége les
s des habitants, et l'on s'attend
es contrastes. Cependant aucun chemin tracé ne guide dans l'intérieur du pays, et l'on s'égarerait infailliblement dans ce dédale si la mer, qu'on aperçoit à l'horizon du haut des points culminants, n'indiquait la direction à suivre. En avançant, on rencontre toujours la même scène, et la variété elle-même devient uniformité. C'est partout un entassement capricieux de rochers, les uns suspendus, les autres roulés pêle-mêle par une force qu'interroge en vain la science et qui confond l'imagination. Qu'on se figure un amphithéâtre à trois vastes gradins composés chacun de montagnes qui semblent s'élever à pic du sein de la mer, portant dans les nues leurs sommets couverts de neige et dont les flancs nus et déchirés sont noircis çà et là par quelques sapins. Ce massif de montagnes se nomme le Vermerz, qu'on ne peut gravir qu'en rampant de cavité en cavité, tantôt en s'attachant au roc qui fait obstacle, tantôt en saisissant quelque racine en saillie ou les rameaux d'un arbuste qui a trouvé un peu d'humus dans les gerçures de la montagne. Au delà, et avant d'arriver au premier plateau, on traverse un espace parsemé de fragments mobiles qui se dérobent souvent sous les pieds, et roulent avec bruit le long des escarpements.

Lorsque après une lieue de chemin et deux heures de lutte, on est arrivé sur le plan du premier gradin, on découvre l'Adriatique, tantôt unie comme une glace, quelquefois tourmentée par les vents de sud-ouest, et continuant, pour ainsi dire dans le désordre de ses vagues celui des rochers qui la dominent.

Dans le vaste rempart qui barre la route, où l'on n'apercevait d'abord aucune issue, on pénètre sur les traces des guides à travers les flancs de la montagne, par les déchirements qui se sont peut-être formés à l'époque de cet exhaussement volcanique, quand la chaleur du cratère aura fait éclater les couches supérieures déjà refroidies.

Après une heure de chemin dans ces crevasses, on fait encore environ deux lieues au delà avant d'arriver au second plateau. Ici les sites prennent un caractère plus désolé et plus sauvage; les rocs, complétement dénudés, projettent sur les flancs des précipices leurs ombres

bizarres et gigantesques : c'est la nature replongée dans le chaos après la lutte des éléments.

En approchant de ce dernier diaphragme de roches, on distingue des embrasures qui percent ces masses énormes; et après s'y être engagé, on monte par des degrés raboteux jusqu'à la base du Monte-Celo. A cette hauteur, le froid se fait sentir pendant toute l'année, et la rigueur de la température semble ajouter encore à la tristesse de cette nature sévère et muette.

Tout à coup la scène change, et l'on aperçoit vers le nord le Monte-Celo couronné de neiges dont la limite est marquée par des forêts de sapins. A travers ces arbres serpentent des ruisseaux sans nombre qui se précipitent en cascades; quelques-uns tombent dans des gouffres si profonds que l'on n'entend pas le bruit de leur chute. Sur la pente de la montagne, des troupeaux paissent parmi les bruyères. Cette zone élevée est constamment balayée par les vents, et les tourmentes y sont fréquentes, surtout en automne. Quelquefois un glaçon se détache de la cime et forme en roulant une avalanche qui va s'engouffrer dans l'abîme. Le point culminant de ce massif de montagnes s'élève à environ quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

CHAPITRE II.

POPULATION DU MONTÉNÉGRO.



de Cétinié, élevait ce nom
mille habitants.

D'après les données du c
racsay, à qui l'on doit une car
du Monténégro, les huit d
nahia renfermaient : celu
tunska 28,000 habitants; la
Czernitska avec Cétinié, la
13,000; la Rietschka 12,00
sanska 6,000; Biéloparlicko 1
péri, 9,000, Novatska-Morat
et Kutchi 12,000; en tou
107,000 habitants, répartis
familles. Les sept *Brda* ou
confédérées avec le Monténé
blent à peu près cette popul
peut armer vingt mille comb

La carte que nous venons
marque fidèlement les limit
de l'Autriche; mais elle a c
exacte, quant au tracé des
depuis les dernières guerres a
quie, qui a perdu d'une part
gagné de l'autre. Ainsi le cerc
hovo a été récemment enlevé
govine, à l'époque de la révo
bitants contre le pacha de M
Vladika a construit un fort s
de Humatz. Mais, en même
Monténégrins ont perdu au
trict de la Czernitza après qu
se fut emparé de l'île de Les
tuée sur le lac de Scutari.

Dans le district oriental d
où la population est un mélan
tiens et de Turcs, et ou par
il y a moins de contestatio

ilisation qu'au joug de la con-

ne reviendrons pas sur ce qui sur les époques qui ont précédé tième siècle et où cette partie ie, après avoir appartenu aux d'Occident et d'Orient, n'é- u joug des barbares que pour isputée par les Vénitiens, les et les Turcs. C'est surtout depuis de Kossovo (1389) que le pays refuge aux vaincus et aux exi- e sa résistance l'a rendu célè- nt les expéditions d'Amurat, c'est-à-dire le bord occidental Scutari, et les rives de la Mo- aient soumis au prince Georges avait épousé une fille du krale Lazare, le même qui tomba à e de Kossovo. Balsa n'assista défaite parce que Milosch Obi- poignardant le sultan, avança combat, lequel se livra avant e ce prince, qui s'avançait au son beau-père.

ait pour fils Strascimir, sur- ernoï ou le Noir, dont le règne n de remarquable. Son fils Czernoïévitch, contemporain beg, envoya au héros albanais le troupes auxiliaires, sous le ment de son frère Bojidar; éritable guerre de l'indépen- late que du règne suivant.

avait laissé trois fils, Ivan, André, surnommé le Brave. était l'aîné, succéda à son défendit courageusement le o lorsque les Turcs, qui plus devant eux Scanderbeg, quis la Bosnie et l'Hertzégo- ndant, trop faible pour sou- seul une lutte si inégale, il du secours aux Vénitiens, occupés des intérêts de leur que d'arrêter les progrès des Dans cette extrémité, Ivan ra ni de son peuple ni de lui- détruisit le château de Ja- lence de ses ancêtres, et que sur une île, dans le lac de endait d'une défense diffi- il se retira au milieu de ses . Au bord du torrent, alors d, et depuis Czernoïévitch- est-à-dire rivière du fils de Czernoï), il bâtit un fort, et plus loin, à l'ouest, il éleva une église et un couvent sur la plaine de Cétinié. Ainsi l'histoire de la résistance des Monténégrins commence par un généreux sacrifice et par la manifestation de leur persévérance religieuse.

Au milieu de ces soins, Ivan ne négligea point d'encourager les montagnards, de fortifier les passages et de suppléer au nombre par l'avantage des positions. La honte de céder aux infidèles et l'exemple du chef excitèrent au plus haut degré le courage du peuple. On publia que celui qui abandonnerait son poste serait revêtu d'habits de femme, et qu'armé d'un rouet et d'une quenouille il serait exclu de la société des hommes. Soit que ces déterminations eussent intimidé les Turcs, soit que d'autres soins les appelassent ailleurs, ils n'inquiétèrent point pour cette fois les Monténégrins. Les limites de ces derniers, au temps d'Ivan Czernoïévitch, s'étendaient depuis le rivage de l'Adriatique jusqu'au Lim Vert, et comprenaient probablement Plava et Bélopolié, occupés aujourd'hui par des Albanais. Quelques communes de la république de Cataro, qui s'était réunie à celle de Venise, telles que Braichi, Maïné et Pobori, mettaient les Monténégrins en communication avec la mer; et il paraît même que les fertiles vallées de Joupa et de Canale (Gerdali et Konavli) reconnaissaient l'autorité d'Ivan.

Le pouvoir de ce prince s'appuyait sur des alliances considérables : Marie, fille d'André, son frère, épousa Radoul ou Rodolphe, qui régna en Valachie de 1462 à 1476; et Angélique, sœur de Marie, donna sa main au prince serbe Stephan Brankovitch, fils du despote Georges Ier. Cette dernière est honorée comme une sainte en Servie et en Hongrie. Elle fut la mère du despote Jean et de l'archevêque Maxime. Le souvenir du règne d'Ivan est resté cher aux Monténégrins, et les chants populaires le célèbrent. On montre sur la montagne de Lovschen une source où il a abreuvé son cheval, et que les habitants appellent Ivanbegova Korita (Auge du bey Ivan), et un peu plus loin on visite avec un respect religieux

les ruines d'une de ses résidences. La dotation qu'il fit au couvent de Cétinié porte encore son nom.

Les chants serbes ne lui donnent qu'un fils Maxim : nous traduisons du slave ce récit qui retrace naïvement les mœurs serviennes :

Mariage de Maxim Czernoïévitch.

(*Jénitba Maxima Czrnoïévitcha.*)

Ivan Czernoïévitch a quitté sa demeure, et il vogue la sur mer bleuâtre, chargé de trésors ; car il va demander au doge de Venise la main de sa fille pour Maxim, son fils. Le doge reçoit ses avances avec orgueil ; mais Ivan, ferme dans sa résolution, reste à la cour du prince latin durant trois longues années. Lorsque le roi a épuisé tous ses trésors, le doge lui accorde la jeune vierge, et reçoit de lui l'anneau des fiançailles.

Ils réglèrent la cérémonie des noces ; il fut convenu que le héros servien retournerait dans sa terre natale, et que l'année suivante, après avoir recueilli les fruits de ses vignobles et de ses champs, il reviendrait chercher la fiancée, accompagné d'un nombreux cortége. Alors Ivan quitte Venise : cent Latins, le doge et ses deux fils à leur tête, reconduisent le héros. Tout lui avait réussi à souhait ; mais une idée funeste lui vint à l'esprit, et, quoique sage, une parole insensée lui échappa. « Ami, dit-il au doge, tu me reverras avec mille guerriers ; car les convives qui me suivront atteindront, s'ils ne dépassent, ce nombre. Quand je descen-

[redacted]

L'escorte accompagne Ivan ju
mer ; là il s'embarque et abor
reusement sur le rivage oriental
qu'il fut sur le territoire de Jab
aperçut de loin sa blanche deme
tour s'élève sur une hauteur e
de sveltes balcons, et ses vitrag
plendissent. Alors le cœur d'I
d'impatience ; il presse les fla
jdral, son coursier rapide, et il
violemment le mors d'acier q
nimal s'emporte, et s'élance à
désordonnés dans l'espace. Pe
d'abord dans sa demeure ne sou
le retour du héros ; enfin, debo
fenêtre de la tour, sa fidèle épo
perçoit, et bientôt elle a recon
seigneur et sa monture, le jdr
descend en hâte, et sa voix re
les serviteurs et les femmes ac
à sa voix. « Vite ! dit-elle aux un
pour aller recevoir votre maî
vous, poursuit-elle en s'adressa
femmes, que la propreté et l'o
gnent partout ! Maxim, mon fil
de la forteresse, cours au-dev
ton père, mon seigneur ; ses
annoncent la satisfaction et l
sans doute il a obtenu pour toi
du doge.

Mais déjà Ivan est sur le pré
serviteurs l'entourent ; son épou
vre de baisers ses mains et les
de son manteau ; elle détach
même ses armes brillantes, les
contre son sein, et les transpor
le haut vestiaire, tandis que le

[redacted]

este morne et pensif : il se
ce qu'il a dit au doge de la
e son fils. Ses sombres sour-
approchent, ses moustaches
ndent en désordre jusque sur
es; assis et immobile, il atta-
regards à la terre. Inquiète,
du héros relève ses longues
et les bords flottants de sa
baise les mains et les genoux
ureux père. « O mon seigneur
époux! lui dit-elle, pourquoi
rds si sombres? T'aurait-on
fiancée, ou peut-être ne te con-
pas, et tu regrettes l'or que t'a
voyage? » — « Éloigne-toi! re-
in, et puisse le ciel te confon-
es, ma demande a été agréée,
ge latine est selon mes vœux.
urrait toutes les régions de la
l'on ne trouverait pas une
parfaite ni pour le port et la
pour l'éclat des yeux et la
s traits; elle ne le cède pas
la Vila de la forêt. Quant à
rs, pourquoi les regretterais-
tour en renferme tant qu'à
perçoit-on qu'une faible por-
été distraite. Mon chagrin a
e cause : j'ai promis au doge
e de lui amener mille guer-
r célébrer les noces, et j'ai
ue mon fils Maxim les sur-
n beauté; certes si quel-
le distingue entre tous, c'est
. Que diront les Latins lorsque
nènerai un tel fiancé?
se reprit d'un ton grave :
ur, c'est Dieu qui t'a châtié;
t'a poussé à entreprendre au
mers un voyage de quarante
qui t'a retenu trois années
a demeure. Ce n'est pas sans
ie tu devais obtenir la fian-
ndant tu pouvais trouver dans
à Antivari ou Dulcigno, à Bié-
, dans le Monténégro, dans la
nontagneuse de Kutsch ou de
tz, dans Podgoritza aux de-
égantes, ou enfin dans ta pro-
nce, dans Jabliak ou son ter-
ne épouse convenable pour ton
assurer ainsi une alliance ho-
C'est l'orgueil qui t'a poussé au
ners.
reproches, Ivan s'emporte, semblable à une flamme dévorante : « Silence sur ce départ! sur la fiancée! pas une félicitation! Si quelqu'un ose m'en parler, je lui arrache les yeux de la tête! » La menace du héros vole de bouche en bouche; depuis les plus humbles jusqu'au boyards serviens, nul ne se hasarde à aborder ce sujet; nul ne vient complimenter Ivan sur son retour. Une année s'écoule; une seconde lui succède, jusqu'à ce que le cercle des saisons se soit renouvelé neuf fois. La dixième année s'ouvrait lorsqu'un navire aborde à la côte; il apportait un message du doge, de cette famille dont les liens ont vieilli avant de se former! La missive tombe sur les genoux d'Ivan; elle était ainsi conçue : « Ami Ivan Czernoïévitch! quand tu clos de haies une prairie, c'est pour la faucher toi-même ou la céder à un autre, afin que les frimas n'en flétrissent point les fleurs : quand tu fais la demande d'une belle fille, tu viens chercher la fiancée, ou tu renonces à l'union projetée. Ivan, tu m'as demandé ma fille, et tu l'as obtenue de ma confiance; nous avons réglé les conditions et les apprêts des noces; tu avais promis que l'année suivante, après la récolte de tes champs et de tes vignobles, tu reviendrais la prendre avec mille guerriers; mais neuf années se sont écoulées, et il n'est question ni de toi ni de tes convives : hâte-toi d'écrire à ma fille bien-aimée, à celle que tu as nommée ta bru, pour qu'elle puisse dégager sa foi et choisir un noble époux parmi ses égaux; c'est le conseil que je te donne à toi-même. »

Après la lecture de ce message, Ivan resta quelque temps en proie à une incertitude douloureuse; personne n'était près de lui, pas un ami sage auquel il pût se confier dans sa perplexité. Il jette un regard plein de trouble sur sa compagne et lui dit : « Chère épouse! J'ai besoin de tes conseils; dois-je écrire à la jeune fille pour dégager ma parole? Penses-tu qu'il soit convenable de le faire? « Et sa compagne lui répondit : « Depuis quand le mari consulte-t-il l'épouse? Pourquoi précisément aujourd'hui serais-je capable de donner un avis sage? Les femmes, dit-on, ont la chevelure lon-

gue et le jugement court : cependant, Ivan Czernoïévitch, je te dirai ce que j'en pense : certes ce serait pécher devant Dieu, et encourir le blâme des hommes que de flétrir l'existence de cette jeune fille et de la tenir à jamais confinée dans la demeure paternelle : écoute-moi donc, et ne te laisse pas maîtriser par l'inquiétude; ceux que la maladie a défigurés en sont-ils moins nobles et moins braves? Sois sûr que les Latins ne feront pas un sujet de querelle d'un accident involontaire. Qui donc se crée à plaisir des périls et des soucis? Seigneur! tu crains Venise, et tes tours sont pleines de richesses; un vin généreux remplit tes caves; tes greniers regorgent de grains; voilà de quoi traiter bien des convives. Tu n'as parlé que de mille guerriers; double ce nombre, choisis les hommes et les coursiers. Quand ils te verront entouré d'une telle escorte, crois-moi, les Latins rejetteront toute idée de lutte; assemble donc ces troupes brillantes et pars sans crainte pour aller chercher la fiancée. »

Une joyeuse et bruyante exclamation fut la réponse d'Ivan. Il se hâte de tracer ce message qu'un Tartare va porter au doge de Venise : « Mon cher doge, sois attentif jour et nuit; car mon départ est prochain : trente pièces d'artillerie tonneront pour te l'annoncer, et parmi ces pièces Kernia et Zelenka se feront entendre, et leur voix fera retentir la voûte du ciel.

destiné au neveu d'Ivan, le Iovan; la lettre portait : Fils sœur, capitan Iovan! je t'inv solennité des noces; tu cond belle Vénitienne en qualité de ne perds pas un instant; assem suite de cinq cents guerriers, rochers de Czernogora et dans pavlitz; que ce nombre soit dépassé s'il est possible pour fa neur à tous deux, et rends-toi av escorte près de Jabliak, dans l spacieuse.

La troisième lettre s'achem les régions montueuses de K de Bratonojitz pour être re voïvode Ilia Likovitsch, qui lu suit : « Ilia! noble chef de la Brdo! Je t'ai nommé comme aux noces de Maxim; emmène tes braves montagnards, et r dans la plaine de Jabliak.

A Militz Scheremétovitch adressa la lettre suivante : « réunis tes guerriers; appelle Drekolovitz, tous les Vassoï que toute la jeunesse, jusqu'à Lim, se joigne à ton cortége. »

Le cinquième message, Ivan vers Podgoritza, où dominèrent cêtres; il l'adressa à George K chitch, guerrier de sa famille : « noble faucon! lui écrivait-il, l t'attendent; Podgoritzains, me mes frères! armez diligemme mes et coursiers. Que sur les c brillent des selles turques et



effacent Latins et Serviens. Les ont sans doute leurs avantages : rent ciseler l'argent; ils donnent er et à l'or des formes merveil-, et ils sont sans rivaux dans e tisser la soie et l'écarlate ; mais peuvent, comme nos Podgorit- se vanter d'avoir parmi leurs guer- ant de jeunes gens au regard fier i démarche noble et imposante. » x de Jabliak et des environs furent sans missive.

e pourrait, sans en avoir été témoin rer avec quel empressement, des de la mer aux rivages de la Lim, les héros s'arment pour ré- dignement à l'appel d'Ivan. eillards, les laboureurs délient ureaux du joug, et viennent le cortége dans les plaines de t; les pâtres oublient leurs aux, tous veulent assister à la ité des noces. La foule couvre 'espace qui s'étend de Jabliak aux eaux de la Cétinia. Les cour- e touchent, le guerrier s'avance u guerrier; les lances, sembla- une forêt, agitent dans les airs nderolles qui se balancent une mer de nuages ; partout sse des tentes où viennent se re- les guerriers.

our se passe; la nuit le remplace; peine l'aube a-t-elle annoncé l'au- u'un des chefs serviens se lève; ovan le capitan; sa naissance est , et nul dans son district ne l'é- sagesse. Dans cette solennité des 'van lui a confié les fonctions de Il quitte la plaine où sommeille la foule pressée, et s'avance vers eresse et les remparts. Il est seul, ux serviteurs le suivent de loin. ne leur adresse pas une parole. nt se sillonne de rides soucieuses; ustaches descendent négligées sur ules. Il examine tour à tour les ts et les batteries, puis il cherche ard ses domaines et tourne les ers les terres du sultan, pour les r avec inquiétude sur le vaste es- ù est dressé le camp. C'est qu'en faisait naître des idées sérieuses, t de ces tentes, de ces coursiers, héros, de cette forêt de lances, de ières qui flottaient comme des nua- ges depuis Jabliak jusqu'aux eaux de la Cétinia.

Tandis qu'à cette heure matinale il parcourt ainsi les remparts, Ivan l'aperçoit, et s'inquiète de sa présence; il s'avance à sa rencontre et le saluant : « Bonjour, capitan Iovan, et quel motif te tient éveillé a cette heure? Pourquoi quitter sitôt et la tente et la compagnie de tes nobles convives? Et d'abord d'où te vient cet air soucieux? car ton visage est sombre et triste... Parle, c'est ton oncle qui t'en prie. » Iovan le capitan répondit : « Oncle Ivan, pourquoi m'interroger? C'est en vain que je te donnerais un conseil ; cependant écoute : ouvre tes celliers, et prodigue tes vins généreux à ces convives qui couvrent la plaine; fais ensuite proclamer par un héraut que le mariage est rompu, et que chacun ait à retourner dans ses foyers. Quoi qu'il t'en coûte, oncle Ivan, renonce à cette alliance. Vois, notre terre est dépeuplée; tous les nôtres ont voulu grossir le cortége; et nos frontières sont sans défense contre le Turc, dont nous ne sommes séparés que par le lac bleuâtre! Est-ce donc la première fois que des filles ont été demandées en mariage, qu'on a fiancé de nobles jeunes hommes, et qu'on a célébré des noces splendides? Était-il indispensable, pour former un cortége, d'appeler ici tout ce peuple? Faudra-t-il que nos frères entreprennent un voyage de quarante journées, au delà des mers, et qu'ils laissent leurs os chez l'étranger, dans un pays où personne ne professe notre foi, où nul de nous ne peut compter sur un ami, chez ces Latins avides peut-être de notre sang? Et quand cette jeunesse t'aura suivi au delà des mers, qui peut répondre que parmi tant de héros prompts à frapper il ne s'élèvera pas de querelle? J'appréhende que ces noces ne nous soient funestes. Oncle Ivan, écoute ce qui me préoccupe : hier au soir je m'étais étendu sous ma tente pour dormir; mes serviteurs déployèrent sous moi ma pelisse, m'enveloppèrent d'un ample manteau, et garantirent soigneusement ma tête contre l'humidité de la nuit. Mais à peine avais-je fermé les yeux que je fus agité par un songe pénible. Je voyais le ciel se couvrir de noires nuées dont le vol rapide venait s'ar-

rêter sur Jabliak ; oui, oncle Ivan, sur ta haute demeure ; le tonnerre roule et frappe Jabliak, ta noble résidence, oncle Ivan Czernoïévitch ! et elle brûle jusque dans ses fondements. De ce côté, où s'élèvent les murailles blanches de ta maison de plaisance, la foudre tombe sur ton fils Maxim : le coup ne lui fit aucune blessure ; mais ceux qui l'entouraient furent atteints mortellement. Je n'ose te donner ce songe comme un présage, quoique l'on prétende qu'il ne faut pas négliger leurs avertissements. Quant à moi, oncle Ivan, ou je périrai, ou je recevrai de graves blessures. S'il m'arrive malheur, que Dieu te le pardonne ! Tu le sais, les fils du Monténégro sont d'une race sauvage, et ils n'abandonnent jamais leur chef. Cinq cents de ces braves suivent ma bannière : où je crierai *Péril!* ils crieront *Péril!* où je succomberai ils succomberont ! Oncle Ivan, laisse-toi fléchir ! je baise ta main vénérable. Congédie tous ces guerriers ; renonce à cette alliance, à la fiancée latine, que puisse confondre la colère de Dieu !

Quand ces dernières paroles eurent frappé son oreille, Ivan s'emporta comme une flamme impétueuse : « Tu as fait là un mauvais rêve, dit-il au fils de sa sœur : c'est à Dieu de décider, entre toi et moi, celui qu'il concerne. Mais si tu as eu ce songe, pourquoi m'en parler à cette heure et quand tous s'apprêtent au départ ? Capitan Iovan ! les songes trompent, Dieu seul est vérité. Tu auras mal

des couleuvrines Zelenka et sans égales dans le pays ni dan royaumes des chrétiens, et qu' même le sultan des Grecs. I vieillard de ne pas ménager l de ces armes puissantes, dût cas ébranler les voûtes du c aussi publier dans le camp que res ne doivent pas tenir leurs trop près de la mer ni des ea froide Cétinia ; le bruit pourr frayer ; et, s'ils se jetaient dans l nos frères non préparés seraie être saisis de la fièvre. Fais-le aussi qu'on va tirer les deux coul Hâte-toi, ô mon digne neveu ! d ordres aux hérauts, et qu'ils les à haute voix : il est temps que s'arment pour le départ.

Il dit, et le capitan Iovan ex ordres. Il appelle le vieux Nédi lui-ci charge les trente canons ; la charge de Kernia et de Zel les pointe vers les nuages. Un rible jaillit de leurs flancs.

A ce bruit comparable à celui tonnerres les monts et les plai saillirent ; les flots de la Cétinia blèrent, les genoux des coursie rent et plus d'un guerrier alla le sol.

A la voix des hérauts, au so truments de guerre, les con mettent en marche, et presse sement leurs coursiers. Les succèdent, et rien ne vient



maniant son puissant coursier; t d'une haute et noble stature, membres annoncent la vigueur; beau à voir s'il n'était cruellegur é! A la gauche d'Ivan s'a-losch Obrenbegovitch, monté gnifique alezan. Ivan considère les deux jeunes gens, et s'a-à ceux qui l'entourent: « Écou-nes chefs, ce que j'ai à vous iquer: Nous allons traverser la i nous portera loin de nos de-Nous menons à sa fiancée mon fils chéri, qui certes nous nneur si la maladie n'eût dé-beauté. Le chagrin l'a tellement que sa laideur s'en est même Quand je l'ai fiancé, j'ai an-que parmi tous les convives, et latins, il ne se trouverait eul guerrier dont la beauté ne sée par la sienne: jugez de j'ai souffert en le retrouvant nees à l'humiliation qui nous evant le doge et à toutes les un affront. Or, écoutez ce que je pose: Milosch Obrenbegovitch si vous; qui ne connaît le losch, qui l'emporte en beauté nos héros? Hé bien, frères, ns Maxim de la tchélenka et he flottant, et ornons-en le osch, qui passera ainsi pour le qu'à l'arrivée de la Vénitienne demeures.

proposition, tous hésitèrent. craignait d'offenser Maxim, un sang prompt à la vengeance. ielques moments de silence, rit la parole. « Pourquoi, chef ens, noble Ivan, as-tu assemblé res pour me donner les droits s? Avant tout, jure qu'en en-Maxim les honneurs du cortége rches point à l'offenser. Dans sur la foi de nos pères, je te l'amener dans tes domaines la Venise, et cela sans donner cune querelle, à aucun repro-cette complaisance mérite un Quels que soient les présents iancé, ils me seront légitime-is. » Ivan Czernoïévitch accueil-roles avec un rire bruyant: Milosch, lui dit-il, si tu n'y cette seule condition, écoute mon serment; il est inébranlable comme le roc: Je jure que nul ne partagera avec toi les présents de noces; mais c'est peu. Dès que tu auras conduit la fiancée au delà des mers vers la blanche Jabliak, ma noble demeure, tu recevras de moi deux sacs d'or et une coupe d'or large et haute; elle contient neuf mesures de vin; j'ajouterai à ces dons une cavale grise de sang arabe dont les poulains ont la vitesse et l'ardeur du jéral; enfin j'attacherai à ta ceinture un magnifique sabre dont le prix est de trente bourses d'or.

Après cet accord, les héros détachèrent du front de Maxim la tchélenka étincelante, et revêtirent Milosch de la parure nuptiale; Maxim resta silencieux; mais il jetait autour de lui des regards sombres.

Enfin les vaisseaux de Venise les reçurent, et Dieu leur accorda une traversée favorable. Ils abordent sur le rivage, et s'avancent, en essaims bruyants, vers l'orgueilleuse Venise. Les portes de la forteresse s'ouvrent; le peuple sort en foule pour contempler le cortége du fiancé, qu'on reconnaît facilement à la tchélenka qui se balance sur sa toque et mieux encore à la noblesse de son port et à la beauté de son visage: On veut s'assurer si, comme l'a affirmé Ivan, il efface en beauté tous les guerriers.

A la nouvelle de l'arrivée des Serviens, les fils du doge accourent à la rencontre de leur beau-frère, et, après l'avoir baisé au front et sur les joues, ils le conduisent sous le portique du palais: les autres demeures accueillent les étrangers, qui, libres dans leur choix, s'y établissent par groupes de trois ou de quatre.

A Venise, c'est chez les parents de la fiancée qu'on célèbre la cérémonie des noces, tandis que les guerriers et les coursiers se reposent. Déjà trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Serviens; le quatrième commençait à peine lorsque les canons de la forteresse retentirent; à leur voix tonnante se mêlent les proclamations des hérauts et le son des instruments.

Les Serviens s'arment en hâte; car il est temps d'abandonner la terre étrangère. Cependant les chefs se

rassemblent dans une vaste cour dont ils foulent les marbres colorés. Mais pourquoi les portes en sont-elles gardées par quatre bourreaux, deux Maures et deux Latins, le sabre nu et les bras retroussés jusqu'à l'épaule? A cette vue les Serviens s'alarment; ils cherchent en vain les deux mariés; il n'est point là le beau fiancé, le noble Milosch; la vierge vénitienne, celle qu'ils sont venus chercher de si loin, est également absente. Déjà des murmures s'élèvent; cependant ils se résignent à attendre encore.

Tout à coup le pavé de la rue résonne; un bruit confus d'armes et de voix a retenti, et sur son coursier de bataille on voit s'avancer le voïvode Milosch. Sous lui le destrier bondit avec grâce; car il sent l'atteinte du mors d'acier et celle de l'éperon qui effleure ses flancs. Joyeux et le front haut, Milosch s'approche des Serviens, qui répondent à son salut par d'unanimes acclamations. Les deux fils du doge accompagnent le voïvode; ils portent de splendides présents qu'ils veulent lui remettre en présence de son escorte. L'un offre un cheval noir sans tache; ce bel animal porte la Vénitienne; il plie sous le poids de l'or et de l'argent; ses fers sont d'or, des franges d'or et de soie se jouent sur ses flancs et une agrafe de pierres précieuses étincelle sur son poitrail.

Un faucon de chasse est sur le poing de la vierge latine. Le fils aîné du doge adresse à Milosch ces paroles : « Reçois,

dont la tête s'avance en relief; l'i tion est si parfaite qu'on le croira mé et prêt à faire une blessure telle. Sur le front du reptile rayonn pierre précieuse d'un éclat si vif qu' firait à éclairer le jeune couple da ténèbres. Les Serviens, muets d'ad tion, contemplaient cette magnifi

Le frère du doge, le vieux Jez vient à son tour : sa barbe blanche d cend jusqu'à la ceinture; un bâton soutient sa marche, ses larmes co car une grande affliction le presse fois il s'est marié, et de ses sept fe aucune ne lui a donné de postéri nièce lui tenait lieu de fils et de f voilà que son enfant d'adoption le et va traverser les vagues bleuât porte sous son bras un rouleau so sement enveloppé. Tout à coup pelle Milosch, et jette sur les é du jeune homme un manteau im qui couvre et l'homme et le co Tous admirent ce présent magn la doublure seule vaut trente b d'or, et l'étoffe est d'un prix ine ble. « Ce tissu, dit le vieillard, n'a p pareil dans le monde; les rois n'e sèdent point de comparable, e même le sultan des Turcs te l'env Beau gendre, puisse-t-il te faire neur! »

Maxim jetait sur ces riches pr un regard oblique et menaçant cœur se remplissait d'envie en v ce qui lui appartenait devenir le p d'un autre.

...ique coursier; dix de ses ...ons l'entouraient. Il se rendait ...hâte vers sa mère, pour rece... le don du message. Milosch ...; il éperonne son cheval, ... autour du capitan Iovan, ...eur de la mariée; dans ce ..., il toucha légèrement la ...e. L'infortunée! le voile qui ... yeux n'était pas impénétra...; à la vue du héros, trou...; elle rejeta en arrière le ...r, et, se laissant voir à celui ... son époux, elle tend vers ....

... furent témoins de ce geste ... de n'avoir rien vu; mais il ... échappé à Ivan, qui, n'étant ... de sa colère, s'écrie: « Prends ... de Venise, que tes mains in... levées ne tombent sous ...é! Tes yeux sous le voile! ou ... de ta tête! Pourquoi re... un étranger, le beau Milosch? ..., en avant de la foule et ... un coursier noir ce héros qui ... lances de combat, et dont le ...ncelle d'or: son visage noirci ... traces profondes du fléau qui ...é. C'est Maxim, c'est mon fils, ...ble époux! Sache, ma fille, que, ... ton père t'accorda à mes de... je lui avais dit, et je le croyais ...e Maxim était le plus beau des ..., et qu'il éclipserait tous les ... des noces. A mon retour ma ... fut grande de le trouver si ... l'hésitai longtemps; enfin, pour ... avoir promis en vain, nous ...senté Milosch comme le fiancé, ...avons promis de lui laisser les ... de noces pour qu'il t'amène ...ment en Servie.

... paroles, la Vénitienne arrêta ...rsier, et refusa d'avancer plus ...fin elle lui dit: « Ainsi, ...e Ivan Czernoïévitch, tu as ... le bonheur de Maxim dans ... d'un étranger. Pourquoi ...nte, que Dieu ne laissera pas ...? Si ton fils est défiguré, ne ...as que cet accident peut arriver ...r à l'autre? Sans doute son vi... flétri; mais ses yeux ont gardé ...t, et la maladie n'a pu changer ...r. Pourquoi as-tu appréhendé de reparaître à Venise? N'avais-je pas consacré à attendre ton fils neuf années de ma jeunesse? Pendant tout ce temps, je l'ai attendu, à la cour de mon père, avec la décence qui convient à une fiancée; pendant neuf années encore, j'aurais pu l'attendre, dans votre forteresse de Jabliak, et nul de votre race ni de la mienne n'aurait eu à rougir de moi! Maintenant, beau-père, je t'en conjure au nom de ce Dieu qui nous écoute! retire à cet étranger, au voïvode Milosch, les présents de ma famille, pour les rendre à Maxim, ton fils, ou je n'avancerai plus d'un pas, dût-il m'en coûter les deux yeux!

Ivan, en proie à une anxiété douloureuse, appelle quelques voïvodes: « Si vous craignez Dieu, frères, leur dit-il, écoutez-moi: un litige s'élève au sujet des présents de noces; doivent-ils rester à Milosch?

Et parmi les guerriers nul n'osa décider cette question. Les conditions avaient été solennellement jurées; elles portaient que Milosch ne partagerait avec personne les dons que ferait la famille du doge, et Ivan avait promis d'y joindre encore les siens. Comment prononcer sur une chose déjà réglée et consentie?

Milosch s'informe du sujet de la contestation; il presse les flancs de son cheval arabe, et, s'arrêtant près d'Ivan: « Chef des Serviens, s'écrie-t-il, qu'est devenue ta promesse? Puisses-tu quelque jour être victime d'une perfidie semblable? Et vous hésitez, voïvodes, vous réfléchissez! Cependant écoute, Ivan; puisqu'il t'en coûte tant de tenir ta parole, en considération de ces nobles amis je renonce à quelques-uns de ces présents: et d'abord je te cède la Vénitienne et son coursier; car, à la rigueur, cette vierge m'appartient; elle m'a été donnée par son père et sa mère, par ses deux frères; mais laissons ce point. Je consens à te donner, ô Ivan! la fiancée latine avec sa monture, le faucon et même le sabre que je porte; mais je ne renoncerai point au manteau ni à la tchélenka ni à la merveilleuse tunique. Je veux me parer de ces dons dans ma noble résidence au milieu des miens. Sur ma foi et mon Dieu! je

garderai la tchélenka, le manteau et la tunique! »

Il dit, et les guerriers applaudissent : « Il est beau à toi, voïvode Milosch, s'écrient-ils, de prendre, noble et vaillant comme tu l'es, le parti de la paix ! » Une seule voix, celle de la Vénitienne, ne s'unit point à cette éclatante approbation. Elle avait regret, la fière jeune fille, de voir ces riches présents et surtout la tunique d'or entre les mains d'un étranger. Elle appelle à haute voix Maxim. Czernoïévitch, qui lui entend prononcer le nom de son fils, s'alarme et lui dit : « Que fais-tu? garde-toi d'appeler Maxim ! Le jeune faucon est prompt à s'élancer sur sa proie. Maintenant que Maxim est blessé, nul ne peut dire s'il épargnera son propre cortége. Pèse donc tes paroles, ô vierge latine? si tu ne veux attirer sur nous quelque malheur. Cesse de regretter ces présents, tout splendides qu'ils puissent être; écoute, ma tour de Jabliak regorge de trésors : tous ces trésors seront à toi.

Mais l'infortunée reste sourde aux prières du chef servien ; une seconde fois elle appelle Maxim ; à la troisième Maxim détourne son puissant coursier; déjà le guerrier est près d'elle et recueille ces funestes paroles : « Maxim, unique fruit de ta mère, elle ne te reverra plus ! Elle ne t'embrassera plus vivant ! Tu auras pour cercueil des lances brisées, un bouclier

Dieu de ne plus avancer d'un
Je tournerai mon coursier ver
là, déchirant mes joues avec u
d'aloès, j'écrirai de mon san
frères une lettre que leur port
faucon. Mon père assemblera
tins, qui viendront ruiner la bl
bliak, et la vengeance sera s
comme l'injure !

Maxim n'est plus maître d
reur ; de son fouet à triples la
frappe son étalon fougueux ;
jaillit des flancs du coursier, q
bre, bondit à trois hauteurs d
fait un écart si violent qu'aucu
humaine ne pourrait le conten
fait un chemin à travers la f
s'étonne, on se demande
Maxim excite ainsi le noir cour
losch, qui l'aperçoit, vient en r
rencontre : « Par le vrai Dieu
t-il, où donc Maxim court-il si

Il dit, et ne prévoit point le
l'attend. Comme il s'appr
Maxim, celui-ci, furieux, lui
javeline de bataille. Le trait
vient frapper le héros au-dess
tchélenka, à l'endroit où le fr
mence, juste entre ses yeux n
héros, tué sur le coup, tombe
val ; il tombe et Maxim se
sur lui ; altéré de son sang, il
son sabre sur le cadavre, lui
la tête, et la jette dans le sac
à l'avoine de son cheval. Il e
suite vers la Vénitienne, l'ar
djéver Iovan, et fuit avec elle



se au moins connaître
x qui survivent encore ! »
ır envoya son souffle et
peurs qui enveloppaient
Ivan commence alors ses
recherches. Partout le
ıorrible, partout on a
le même acharnement.
ers et des chevaux pour-
héros atteints mortelle-
uné interroge tous ces
il retourne les cadavres,
tes pour voir s'il ne re-
s son fils; mais il ne
r Maxim. Tout à coup
neveu le capitan Iovan,
de la mariée et dont le
ait pronostiqué ces mal-
que lui servira-t-il de le
'horribles blessures cou-
qui ne ressemble plus à
n s'éloignait en silence
e sa sœur l'aperçoit ; il se
fort et parle ainsi : « On-
ıoïévitch ! qui te rend si
a belle Vénitienne? ou
présents de noces et le
des convives ? pourquoi
as demander au fils de ta
essures lui sont doulou-

Ivan fond en larmes ; il
récaution le blessé, qui
sang : Neveu Iovan ! lui
sures sont-elles sans re-
édecin d'outre-mer ne
juérir ? Permets que je te
r à Jabliak. — Ne prends
inutile, oncle Ivan ! mes
ont pas de celles qui se
i trois ou quatre frac-
gauche, mon bras droit
ı naissance de l'épaule,
es ouvertes, et le fer a
isité mon cœur. — Cher
an, tandis que tes forces
ncore de me répondre,
ı étais près de la Véni-
nt mon fils a-t-il suc-
son corps ? et qu'est de-
?
isses-tu expirer en paix,
on fils Maxim est vi-
plein de fureur, il eut
arraché la vierge à ma
ı fuir sur son coursier
vers sa mère infortunée. » Il dit, et son âme s'échappa de ses lèvres. Ivan posa doucement sur le côté le corps du héros, et se rendit en toute hâte vers la blanche Jabliak. Près des portes une lance était plantée dans le sol, et autour de la hampe s'enlaçait la bride qui retenait un coursier noir. Assis près de là, Maxim écrivait sur ses genoux : abattue et silencieuse la fiancée se tenait devant lui attendant l'acte de divorce. Voici ce que Maxim mandait au doge. « Doge de Venise ! en recevant « cette lettre de ton fils Maxim, rassem- « ble tes guerriers latins, et passe les « mers pour détruire notre blanche Ja- « bliak. Reprends ta noble fille : elle « revient vers toi pure ; mais ses griefs « sont légitimes. Pour moi, je renonce à « mon héritage, j'abandonne royaume « et principautés. Je parcourrai les « terres verdoyantes ; j'irai jusqu'à « Stamboul, et, abjurant ma foi, je ser- « virai le sultan des Turcs. »

Cette nouvelle passa de bouche en bouche ; elle parvint jusqu'aux Obrenbegovitch. Le frère chéri de Milosch, Ivan Obrenbegovitch, après de mûres réflexions, sella son coursier, le sangla, et, s'élançant sur son dos rapide, il se signa et parla ainsi à ses frères et aux chefs de sa race : Frères ! Je veux aussi me rendre à Stamboul ; car vous avez besoin d'un appui, vous et ceux qui naîtront de votre sang. Vous le savez, il est vindicatif et sanguinaire celui qui vient de s'éloigner pour aller mendier les faveurs du sultan, et il reparaîtra peut-être avec une armée d'infidèles pour assouvir son ressentiment. Frères, et vous chefs de famille ! je vous l'affirme, tant que vivra Ivan Obrenbegovitch, vous n'aurez rien à craindre. Moi présent, Maxim n'osera lever une armée. Ce qu'il sera pour vous, je le serai pour lui !

Il dit et se dirige vers Stamboul. Arrivés aux portes de la ville, les deux ennemis se rencontrèrent, et tous deux parurent ensemble devant le sultan. Mais le Turc n'ignorait rien de ce qui était arrivé ; il accueillit favorablement les deux héros, qui prirent l'un et l'autre le turban. Ivan reçut le nom de Mahomed-beg, et Maxim celui de Scanderbeg.

Pendant neuf années, ils servirent le sultan, et neuf domaines furent leur récompense. Enfin, ils échangèrent ces possessions, et chacun d'eux obtint un pachalik. L'un et l'autre furent honorés de la queue de cheval; l'un et l'autre furent élevés à la dignité de vizir. Mahomed-beg eut en partage les vastes plaines de Doukachin (Ipek), terres bénies du ciel, et couvertes de riches vignobles, où le maïs se plaît, où le froment dore les campagnes! Quand au fils d'Ivan Czernoïévitch, il dut se contenter de la contrée de Skodra (Scutari) et des bords stériles de la Boïana, sol avare, qui se refuse à la culture, où dans de noirs marécages rampe le reptile, où mugit le buffle aux cornes menaçantes et dont le sel marin est la seule richesse.

Et le meurtre de Milosch n'est pas encore expié; l'inimitié n'a cessé de régner entre les descendants des deux nobles familles; de leur rivalité naissent des guerres fréquentes, et sans jamais s'apaiser le sang servien coule sur leurs armes.

CHAPITRE IV.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.

Tous les chants serviens ne racontent pas de la même manière les événements qui portèrent quelques Monténégrins à embrasser l'islamisme. Une

excursions des Turcs, pour al ser le reste de leurs jours à V remit donc le gouvernement a politain de Cétinié; car il n'av d'enfants. Le peuple le vit pa regret, et une foule nombre compagna jusqu'à la mer. C'e cette époque que le gouvernen Monténégrins est théocratiqu circonstance eut probableme grande influence sur l'avenir peuplades belliqueuses, et prés fois leurs croyances et leur nat

Le nouveau régent leur reco la vigilance et l'union ; il n'eu peine à leur démontrer qu'en chrétiens ils conserveraient le pendance, tandis que les privilég tiendraient des Turcs les m toujours à la merci de leur des Il leur conseilla de ne point fo prétextes d'invasion aux mu par des attaques imprudentes. côté la Porte, persuadée que l'is était en progrès parmi les gnards, fit cesser les hostilités garda la soumission entière comme un résultat que le te vait infailliblement amener. chas se bornaient donc à des i religieuses.

Les métropolitains de l' Cétinié étaient consacrés par triarches serviens d'Ipek, qui saient que de sept ans en sept visite canonique dans le Mon Le successeur d'Hermann n'av

oses restèrent dans cet état 'isarion, septième métropoli- sur le conseil des Vénitiens, nsive et fit plusieurs expédi- le territoire turc, entre les an- et 1623.

é époque, Soliman, pacha de arma des forces considérables, s montagnards, et après une ue et sanglante pénétra jus- Cétinié. L'église, le couvent and nombre de demeures fu- ts en cendres : mais son ar- ouvant que peu de ressources ays stérile, il retourna à Scu- chrétiens vaincus se soumi- t capitation, et. une longue t cette campagne, qui semblait décisive.

fin du dix-septième siècle, les rins choisirent pour métro- aniel Niégosch, de la tribu de i. Il fut consacré non à Ipek, s prédécesseurs, mais en Hon- patriarche s'était vu forcé d'é- la suite d'une guerre entre la t l'Autriche. Appelé par les ha- Zéta pour y fonder une nou- e, il s'y rendit, se fiant à la pacha de Scutari ; mais à vé, il fut saisi, et n'échappa ce du pal qu'en payant une trois mille ducats, somme idèles avaient rassemblée en isqu'aux ornements du culte. é à ce danger, le métropoli- el jugea qu'il n'y avait plus ements à garder. Il engagea énégrins à chasser du pays tous les Monténégrins mu- qui ne consentiraient point à ns la communion chrétienne. t, la nuit de Noël, on massa- ceux qui ne voulurent point ces conditions ; quelques-uns leur vie en recevant le bap-

lepuis cette époque que les grins ont dans leurs appella- onymiques des noms radica- ires, comme Alitch (fils d'Ali) vitch (fils de Hussein), quel- même le nom de la dignité se mot appellatif, comme Obren- (fils du beg Obren).

par ce crime religieux et politique que les montagnards échappèrent à la domination oppressive qui les y avait poussés. L'émancipation ne fut pas complète pour tout le pays de l'ancien Monténégro ; mais la Nahia de Katounska recouvra son indépendance entière, tandis que d'autres districts, plus voisins des possessions turques, continuèrent de payer une faible capitation sans cesser d'ailleurs d'être unis de sympathies et d'intérêts avec leurs frères chrétiens.

Depuis ces événements, qui arrivèrent au commencement du dix-huitième siècle, les Turcs ne cessèrent de harceler les Monténégrins, et ceux-ci ne négligèrent aucune occasion de leur rendre hostilités pour hostilités. Les intervalles de repos qu'on retrouve dans cette dernière période de luttes héréditaires ne peuvent être considérés que comme des trêves dont le but est moins d'arriver à la conclusion d'une paix solide que de reprendre haleine pour recommencer avec de nouvelles ressources une guerre qui a tous les caractères d'une haine de famille.

Les premières attaques des Turcs, depuis les limites de l'Hertzégovine, furent vigoureusement repoussées par les Monténégrins. C'est vers cette époque, quelque temps avant la bataille de Poltawa, que les montagnards cherchèrent une alliance parmi les peuples naturellement ennemis des Turcs. Des rapports de langage et de religion leur firent espérer de trouver un appui dans la politique russe : le parti qu'on pouvait tirer de cette peuplade belliqueuse n'échappa point à Pierre le Grand. Malgré leur faiblesse numérique, ils firent une diversion utile sur le flanc droit de Méhémet, qui parvint à couper l'armée des Russes et à les bloquer sur les bords du Pruth. La paix de Falksen, due à la présence d'esprit de Catherine, laissa les Monténégrins exposés au ressentiment du vainqueur. Souvent ils prenaient l'offensive ; quand leurs excursions réussissaient, ils massacraient les musulmans, baptisaient leurs femmes et leurs enfants, opposant propagande à propagande et cruautés à cruautés.

Sans inquiétude du côté de la Russie, les Turcs envoyèrent contre le Monté-

négro une armée de soixante mille hommes, sous le commandement du séraskier Achmed-Pacha. L'impossibilité de faire manœuvrer la cavalerie et la difficulté de trouver des subsistances pour tant de monde dans un pays pauvre et dont les habitants enlevaient ou détruisaient toutes les ressources obligèrent enfin l'ennemi à se retirer, non sans avoir éprouvé de grandes pertes. Deux ans après, en 1714, une seconde expédition, sous les ordres de Douman-Pacha-Kouproli et composée de cent vingt mille hommes, vint menacer les montagnards. Fiers de leurs premiers succès, les Monténégrins s'apprêtaient à une résistance désespérée. Cependant, comme les munitions commençaient à s'épuiser, ils accueillirent des propositions de paix; et sur la parole du général turc, ils envoyèrent dix-sept de leurs chefs pour traiter des conditions offertes. Mais à peine furent-ils arrivés au camp des Turcs que Douman-Pacha les fit arrêter et donna l'ordre d'attaquer. Cette perfidie eut un plein succès : privés de leurs meilleurs guerriers, et obligés de se défendre lorsqu'ils croyaient ne plus avoir qu'à négocier, les Monténégrins se retirèrent en désordre. S'ils eussent pris à l'avance la résolution de résister, ils se seraient défendus jusqu'à la dernière extrémité; mais ayant mis leur espérance dans une transaction traîtreusement violée, ils désespérèrent d'eux-mêmes. Ce découragement, à la suite d'une attente

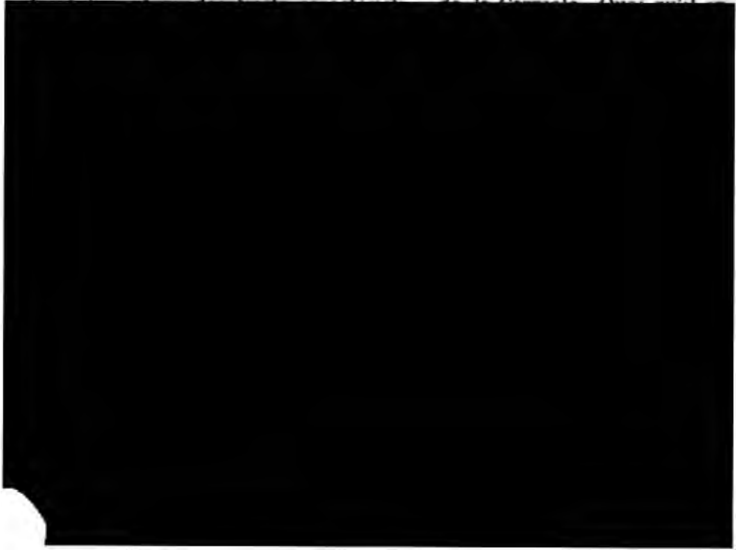
hostilités entre eux et les Turc effet, la même armée qui ava le Monténégro s'avança au su presqu'île pour attaquer la ré dans la Morée.

Après cette expédition le queurs se retirèrent, et les M grins rentrèrent dans leurs gnes. Réduits à un petit nom n'en furent ni plus soumis entreprenants; l'état de guer que réduit à de moindres pr subsista comme par le passé.

CHAPITRE V.

LE FAUX PIERRE III.

Depuis que les Monténégrins vaient en relation avec les Ru étaient informés des principau ments qui pouvaient avoir fluence sur la politique du ca Saint-Pétersbourg. La mort de reur Pierre III, qui assura la à Catherine II, causa une in assez vive parmi ces mont Quelques années après, en 1 aventurier résolut de se fair pour le prince infortuné; et c mi les Monténégrins qu'il espér quelque crédit à cette fable. pelait Stephan Mali (Étienne l mais on n'est pas d'accord su de sa naissance; quelques Tu sent né en Dalmatie, d'autre dent qu'il était Croate ou



on maître témoignait ce res-
t si mal équipé; mais bien-
uit se répandit sur toute la
l'empereur Pierre III s'était
ins le pays; cette nouvelle
a facilement chez des gens
ont l'imagination est naturel-
ortée à admettre les récits mer-

e Stéphan se vit l'objet de
ité des uns et de la considé-
s autres, il se rendit dans le
ro. Le métropolitain Sava gou-
ors le pays, et il avait désigné,
ige, son neveu Vassili pour son
r. Deux circonstances favori-
imbition de Stéphan; le vla-
i vieux, s'était retiré au cou-
taniévitch, et Vassili était ab-
a n'avait pas hésité à déclarer
han était un imposteur; mais
insinua que le vladika était
: se conformer aux instruc-
la cour de la Russie, qui avait
i le discréditer aux yeux de
; il intrigua avec tant d'a-
'il vit promptement s'accroître
e de ses partisans, et qu'il
: reconnu pour chef. Le pa-
d'Ipeck lui envoya le présent
tion; et comme les Turcs en
formés, l'imposteur fut obligé
her dans les montagnes. Cette
duisit tant de sensation dans
maritime que les Vénitiens
qu'il était temps d'intervenir.
› il y eut une rixe sanglante.
principaux habitants de cette
t écrit à Stéphan en lui en-
es armes. L'homme qui té-
ces égards à Stéphan s'appe-
e Dsacha; il avait voyagé en
et c'en était assez pour qu'on
à sa conduite un motif poli-

capitaines, Chélovitch et Korda
compromis comme intermé-
Les autorités vénitiennes firent
rimande sévère à Dsacha et
x capitaines, qui témoignè-
ir mécontentement. On vou-
envoyer à Cataro pour y don-
explications sur leur conduite,
eur refus, on envoya à Rizano
r et quarante soldats avec ordre
parer des récalcitrants.

Ce chef dissimula d'abord l'objet de sa mission, et à l'instant où les deux capitaines s'y attendaient le moins il les fit saisir et jeter dans son embarcation. Ceux-ci appelèrent au secours les Rizanotes, qui marchent toujours armés; ils accoururent et engagèrent avec les Vénitiens une vive fusillade. Le major parvint à s'échapper, et les Vénitiens, pour ne point laisser passer cette révolte sans répression, envoyèrent devant Rizano une force navale de quelques vaisseaux avec des troupes de débarquement. Mais la défense fut si vigoureuse que les assaillants furent obligés de se retirer avec des pertes assez considérables. Korda, qui était le capitaine de la commune, fut mandé à Cataro. Là il protesta qu'il n'y avait pas eu révolte, mais défense légitime contre une attaque à laquelle personne ne s'attendait, et que la population de Rizano, loin d'être hostile au doge, était prête à combattre pour lui avec le même courage dont elle venait de faire preuve. On se contenta de ces explications, pour ne point donner à un fait sans portée politique une importance qui aurait pu exciter une véritable insurrection.

Cependant les menées de Stéphan prenaient un caractère alarmant pour les États intéressés à ce qu'aucune cause d'excitation ne vînt troubler leurs rapports déjà si difficiles et si compliqués avec les provinces slaves. Venise craignait un soulèvement sur la côte orientale de l'Adriatique; les Turcs appréhendaient dans l'Albanie et la Servie des troubles qui pouvaient trouver des échos dans l'Épire, la Macédoine et la Thrace; la Russie, qui entretenait des intelligences avec les populations ottomanes soumises à l'Église grecque, ne voulait point précipiter un mouvement dont le faux Pierre III eût été le drapeau; de sorte que, par une coïncidence singulière, la rivalité de ces trois puissances ne les empêchait point de poursuivre un but commun.

Le prince Dolgorouki fut envoyé par sa cour dans le Monténégro pour prendre connaissance de l'état des choses, et pour s'assurer par lui-même jusqu'à quel point Stéphan était un homme à craindre. L'agent russe eut

bientôt appris de Sava tous les détails de cette intrigue.

Les chefs du Monténégro furent convoqués à Cétinié; ils s'empressèrent de s'y rendre à l'exception de ceux qui appartenaient au district de Zermnitza, où se trouvait un couvent qui servait de résidence à l'imposteur.

Dolgorouki affirma devant les chefs que Pierre III était mort, et qu'en Russie personne n'en doutait; de son côté, Sava exposa tous les indices qui prouvaient l'identité de Stéphan Mali; et les derniers doutes semblaient céder à l'évidence, lorsque le lendemain des décharges de mousqueterie annoncèrent l'arrivée de celui qu'on croyait démasqué. A ce bruit, les Monténégrins s'écrièrent! S'il mentait, il n'oserait paraître devant l'envoyé russe, et ils coururent à sa rencontre en le saluant du nom de seigneur. A peine arrivé à Cétinié, Stéphan fut emprisonné; mais comme Dolgorouki, pour mieux le surveiller, l'avait fait enfermer dans un appartement au-dessus du sien, le prisonnier dit à ses adhérents : Si Dolgorouki ne savait pas que je suis Pierre III, il ne m'aurait pas logé au-dessus de lui. Cette raison parut péremptoire aux Monténégrins; mais un autre motif, plus puissant peut-être sur ces montagnards, c'est qu'après avoir pris l'engagement de le soutenir il leur répugnait de l'abandonner. Dolgorouki, voyant que rien ne pouvait les désabuser, prit le parti

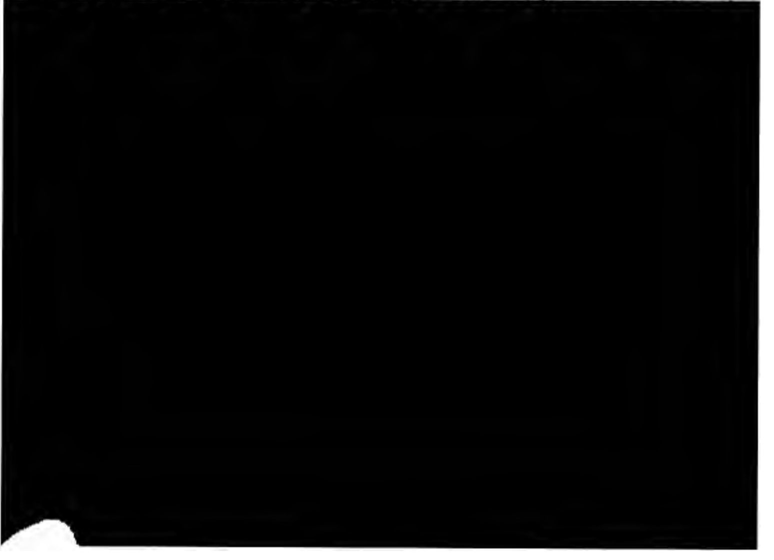
contenta d'élever quelques red
côté de l'Hertzégovine; ces
portent encore son nom. L
ment ou plutôt la générosité
ténégrins ne se démentit pas
circonstances difficiles. Sommé
Turcs de livrer Stéphan, ils s
tèrent de leur envoyer son c
bataille, prétendant que le c
été tué, et ils le cachèrent p

L'autorité de cet homme
pas moins de quatre années :
conte même de lui plusieu
qui prouveraient une certaine
au commandement. Il fit fusil
hommes convaincus de vol;
l'idée qu'on se faisait de
rité que personne n'osa touc
pistolet garni d'argent ainsi
sieurs pièces d'or qu'il avait l
le chemin de Cataro à Cétinié.
reusement pour Stéphan, se
militaires n'étaient pas à la
de son ambition; en mettan
droitement le feu à une mine
dit la vue; peu de temps a
domestique grec qui le soignait
gagner par le pacha de Scutar
sassina son maître.

CHAPITRE VI.

DERNIÈRES GUERRES DES [MON]TÉNÉGRINS.

En 1785, le pacha de Scuta
moud, profita de l'absence d



; il fit massacrer plusieurs
utrichiens qui s'étaient ren-
le lui attirés par des avances
adressées à la cour de Vienne
but d'ambition personnelle.
paix fut conclue avec l'Autri-
imoud, pacha de Scutari,
: nouveau les Monténégrins,
xte qu'ils ne payaient pas le

xpédition eut un tout autre
que celle de 1785. Le mé-
ı Pierre Petrovitch Niégosch
ses montagnards au com-
it d'une main la croix et le
autre. Mahmoud s'était flatté
née de dix mille hommes lui
our amener l'ennemi à com-
l s'engagea dans les monta-
issailli de tous côtés, car la
était partout, il se vit bien-
e reculer; blessé lui-même, il
salut qu'à une prompte fuite.
ıa était cruellement atteint
orgueil; vainqueur des trou-
ı sultan avait envoyées con-
l se flattait que rien ne
ıi résister. Empressé de ven-
front, il lève une nouvelle
eux fois plus nombreuse et
ent pourvue pour une lon-
igne; puis, confiant dans le
pénètre de nouveau dans
gnes Noires. Pour cette fois,
: des Turcs fut complet;
tous les points, leur armée
ue tout entière, et le pacha
is la mêlée. Sa tête, à côté
e sont exposées ses armes,
ıcore à Cétinié, et devant
:, dont la vue rappelle aux
ds le courage et la gloire
res, les habitants ne passent
ı se découvrir. On peut dire
itte victoire les Monténégrins
ıint soumis; mais de la défaite
ıud date leur indépendance
ι yeux des Serviens et des
nusulmans, ils forment un
ıré, ayant sa marche politi-
transactions isolées de tout
inger. Cependant cette indé-
n'est que tacitement reconnue
te, qui attend toujours une
'avorable pour faire revivre
ıes prétentions.

CHAPITRE VII.

PIERRE PÉTROVITCH NIÉGOSCH.

Le wladika Pierre Petrovitch Niégosch est un des hommes les plus remarquables qu'ait produits le Monténégro. Il s'est distingué par son courage dans un pays où la bravoure est pour ainsi dire une obligation. Sa famille était pauvre, mais ses avantages naturels et la protection du wladika, son oncle, qui l'avait désigné pour son successeur, l'appelaient à jouer un rôle auquel il n'a manqué, pour devenir historique, qu'un plus grand théâtre.

Sa taille était imposante ; sa longue barbe ajoutait à la majesté de ses traits. Charitable et hospitalier, il se plaisait à recevoir les étrangers que la curiosité attirait le Monténégro. Son instruction lui permettait d'entrevoir et quelquefois d'introduire quelques améliorations dans l'administration de ses petits États. Il parlait avec la même facilité l'italien, l'allemand et le russe, et il avait quelques notions sur la langue française. Après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie de l'Église il avait été sacré à Carlowitz avec la permission de l'empereur Joseph II; de sorte qu'à l'âge de trente ans il était déjà métropolitain. Nommé coadjuteur de son oncle, il parcourut les principales villes de l'Europe. L'empereur le reçut à Vienne avec la plus grande distinction, et le combla de présents. A Petersbourg il se lia avec l'abbé François Dubrostévitch, savant ragusais, connu dans les lettres sous le nom de Dolci, et il se l'attacha comme secrétaire. Il y a lieu de supposer que ses rapports avec l'Autriche l'avaient rendu suspect à la police de Catherine II; car il reçut l'ordre de quitter Pétersbourg, ainsi que Dolci et le comte Ivanovitch de Budua. Il retourna à Pétersbourg en 1779, et réussit tellement à se justifier des préventions fâcheuses qui avaient motivé son expulsion que l'impératrice le fit nommer membre du grand synode de Russie et le décora des ordres de Sainte-Anne et de Saint Alexandre Newski.

Il commença à gouverner sans contes-

tation lorsque le faux Pierre III fut frappé de cécité; mais ce furent surtout ses victoires sur les Turcs qui lui inspirèrent le désir d'établir dans le Monténégro une administration moins imparfaite, tout en respectant les usages et ce sentiment de liberté sans lequel ce petit pays ne serait sans doute pas plus célèbre qu'une principauté d'Allemagne.

Il forma dans chaque nahie une garde, espèce de gendarmerie, sous le nom turc de koulouk, et constitua un tribunal supérieur, composé des habitants les plus considérés dans leurs tribus. Il était occupé à donner plus d'extension à ces réformes lorsque la mort le surprit en 1830, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il termina cette longue carrière avec la sérénité d'un sage et la confiance d'une âme chrétienne. Se sentant tout à coup très-faible, il convoqua les chefs à Cétinié, pour leur recommander l'union et leur concours sincère pour l'adoption des mesures tendant à l'établissement de l'ordre et d'une bonne administration. Il leur proposa ensuite de déférer le pouvoir suprême à un de ses neveux, alors âgé de dix-huit ans seulement, parce qu'un autre neveu qui devait lui succéder venait de renoncer à l'état ecclésiastique. Il conjura tous les Monténégrins de s'engager par serment à observer pendant six mois une trêve entre les nahies, les tribus, les villages et les individus isolés, pour consacrer

signer dans son testament, fu rées solennellement sur son to Le corps, qui avait été plac l'église de Cétinié, fut exhumé suivante pour être transporté d autre endroit; comme on le dans un état parfait de conser le peuple le regarda comme u et dans cette persuasion non ment les Monténégrins, mais les grecs de la côte maritime et d sessions turques viennent encor des pèlerinages sur le lieu de pulture.

Radoï, le nouveau vladika, f sacré d'abord comme diacre et comme archimandrite par l'évê Prisren, avec la permission d tapha, dernier pacha hérédita Scodra; ce ne fut qu'en 183 fut consacré évêque de Saint-bourg.

CHAPITRE VIII.

GUERRE DES MONTÉNÉGRINS C LES FRANÇAIS.

Les principes de liberté pro par la république française excité les sympathies des pr slaves, qui ne supportaient qu'a patience le joug de Venise, de l che et de la Turquie. La campag gypte avait rendu populaire l français dans le Monténégro. I ration due au courage, l'intér



Russie, et l'on accusait le
s de jacobinisme. Le baron
gouverneur de Cataro, et
e Russie Fonton, émigré
idant à Raguse, reçurent
mbiner leurs efforts pour
les mesures civilisatrices
Le résultat de ces intri-
a que, si les deux cours
ut commun, leur politique
pas moins rivale. L'agent
bien ses mesures que l'Au-
t sur le point de perdre les
vénitiennes qui lui avaient
ar le traité de Campo-For-
signal donné, le pavillon
boré (1804) sur plusieurs
les autorités autrichiennes
r spectatrices de la défec-
itants de Grébia, qui se ré-
ns les montagnes Noires, où
ccueillis comme des frères.
lices vinrent augmenter le
nent de l'Autriche. Un
ovitch, archidiacre du cha-
grabia en Hongrie, avait
une révélation faite au tri-
pénitence, que les moines
ne foule de chrétiens aux-
isaient prêter serment d'o-
l'empereur de Russie.
t en même temps qu'il
dépôts considérables d'ar-
plusieurs monastères et à

nce de S. M. apostolique
inople en informa le di-
itôt il fut constaté que le
rébinié avait fait décapiter
l'Hertzégovine et vingt-
ux du monastère de Pliéva.
e les Français s'emparèrent
natie, le dévouement des
s à la cause des Russes
ta d'une manière encore
nte. Les Français n'avaient
atteint les bords du golfe
qu'on vit paraître douze
tagnards commandés par
Pierre Pétrovitch, agissant
son seigneur suzerain l'em-
tandre. Ces troupes, aux-
se joindre un corps russe
rfou, attaquèrent à l'im-
Français, et, après les
s, brûlèrent l'ancienne Épi-
daure, s'emparèrent de Gravosa, et après avoir incendié les faubourgs de Raguse, forcèrent le général Lauriston à se renfermer dans cette place. Mais ce succès, dû à une surprise, fut bientôt suivi de revers; les Monténégrins et les Russes, battus et dispersés deux jours après leur victoire, furent contraints de se rembarquer. Cette guerre dura longtemps, quoique les Monténégrins fussent presque toujours défaits, ils ne se retiraient jamais sans avoir vaillamment combattu. Ils ont reproduit dans leurs chants nationaux quelques épisodes de cette grande lutte. La pièce suivante, que nous avons cherchée vainement dans le recueil slave de M. Vuk, et que nous empruntons à l'ouvrage anglais de M. Kerr, d'après les données de M. Cyprien Robert, célèbre ainsi la chute de Venise.

« Deux chefs puissants se disputent « la couronne du doge de Venise; l'un « est le césar de Vienne, l'autre est « le krale (roi) Bonaparte. Le jeune « krale envoie ce message au césar : « Si tu ne veux pas me céder Venise, « j'irai avec mes Français brûler tes « villages, enlever tes châteaux forts, « et prendre ta blanche capitale. J'entrerai à cheval dans ta salle de con « seil, et je ferai un hôpital de ton « palais. Je te chasserai du sol de la « Germanie; Prague, la ville dorée, « et Milan deviendront ma proie. Je « t'arracherai l'Istrie, la Dalmatie « et Cataro, et à mon retour j'irai « me reposer royalement dans Venise.

« Le césar rassemble les seigneurs « et leur expose le contenu du mes- « sage : tous sont frappés de conster- « nation, tous sont d'avis de se sou- « mettre : seuls, les archiducs pro- « testent, et la résistance est résolue. « A cette nouvelle le krale Bonaparte « s'écrie : Pauvre César de Vienne ! tu « oses entrer en lutte avec la France ! « Hé bien, soit ! Et il part avec ses « Français, incendiant sur sa route les « villes et les villages; il traverse les « provinces malgré le vaillant Kou- « tousof, qui est accouru de Moscou au « secours du césar germain. Mais ni « le césar ni Koutousof ne purent ar- « rêter la marche de Bonaparte, qui

« entra sans coup férir dans Vienne « et humilia de ses railleries le pauvre « césar. De là il marcha sur Milan, « qui, défendue par un Slave, Philippe « Vukassovitch, ne se rendit qu'après « trois jours. Maître de Milan, il porta « ses armes dans toute l'Italie, et, « comme il l'avait annoncé, il vint « se reposer royalement dans Ve- « nise. »

Lorsque la province de Cataro fut rendue à l'Autriche, à la suite du traité de Campo-Formio, les habitants se trouvèrent blessés de voir qu'on décidât ainsi de leur sort sans leur participation; il y avait quatre siècles qu'ils s'étaient mis sous la suzeraineté de Venise, mais avec la condition expresse qu'ils recouvreraient leur indépendance lorsque cette république ne serait plus en état de les protéger. Après s'être révoltés huit fois contre les Vénitiens, il n'était guère probable qu'ils se résigneraient sans résistance à la domination d'un prince qui venait lui-même de reconnaître la loi du vainqueur. Trop faibles pour entrer seuls en lutte avec leur nouveau souverain, ils s'adressèrent à l'évêque du Monténégro pour lui demander des conseils et, au besoin, des secours.

Les Slaves de la côte étaient divisés en trois factions; la moins nombreuse et la moins énergique était gagnée par les agents de l'Autriche; la seconde, séduite par les idées de liberté [redacted]

neuf années; et voilà qu'à les jacobins veulent nous ver ami Bonaparte. Viens à nou Siniavin; protége-nous et sc de nos fils. »

C'est vers ce temps que l' niavin aida les Monténégrins ser les Français jusque dan Ils mirent également le si Cataro, dont ils réclamaient sion, comme ayant fait autr du royaume de Servie. Quant ils prétendaient s'en empai de conquête. Tandis que la f bombardait la place, Siniavi débarquer trois mille homme dix mille Monténégrins, pre vement la place du côté d Déjà les assaillants se cro de vaincre, lorsque le géné accourut de Zara avec toutes qu'il put réunir et qui se à environ seize cents homn poignée de braves eut bient les montagnards, qu'étonn charges à la baïonnette. L mirent le désordre dans les Russes, qui n'eurent que le se réfugier sur leurs vaisse ce moment les Français fure des bouches du Cataro. L essayèrent de venger cet écl excursions continuelles. Da ces escarmouches, ils coupè au général Delgorgues, qui vivant entre leurs mains. U [redacted]

ırneur Vuk! exécute bien cet ! assemble tes Niégouschi, et eux les Tséklitch, et marche r tête sur Cataro, pour y as- : les braves Français; barre :hemins et les rampes qui mè- à la citadelle, pour fermer tout ge à l'ennemi. Pendant ce temps e porterai de Cétinié à Maina, m'emparerai de Budua avec mes nes.

rès la lecture de cette lettre sa- ıent tracée, il bondit de joie et ıble un corps nombreux de guer- s'élance sur son cheval et prend ·min de Cataro. Arrivé au torrent oradja, il plante sa tente sur le , fait occuper les hauteurs et) ainsi les communications entre o et Troïtza. De son côté le vla- descend avec sa troupe près du ı, où tous les Serbes de la Pri- ə se portent en foule à sa ren- ·e et proclament la réunion de province au Monténégro.

's l'aube du jour suivant, le ka se lève, il convoque les siens s Primortzi, désormais leurs ı, et leur demande si quelqu'un peut indiquer un moyen de dé- r Budua, ce qui épargnerait le des Serbes et des braves *Fran-* Alors Pierre Djuraschkovitch :ve, et après avoir baisé la main ladika, il lui dit d'un ton res- ıeux : Hospodar, voilà le moyen peut nous conduire à Budua le moins de perte possible. Il dans cette ville autant de Ser- pandours que de soldats fran- écrivons au chef de ces pan- s, Vuko Kerstitchévitch, pour suscite quelque querelle entre iens et la garnison française; ndis qu'ils seront aux prises, nous approcherons des rem- : dégarnis de défenseurs. Le vla- adopte cet avis, et écrit au des pandours, auquel il promet grande récompense de la part de ussie.

ıko Kerstitchévitch assemble ses s, et leur fait part de ce message. pandours répondent : Il serait à nous de livrer un poste qui s a été confié; et ils refusent de « prendre part à ce que propose leur « chef. Mais celui-ci reste inébranla- « ble : Nous sommes tous Serbes, leur « dit-il; notre devoir est de ne pas nous « séparer de notre saint vladika. Enfin « il parvient à persuader un certain « nombre de ces soldats. Ils commen- « cent par se débarrasser de leurs com- « patriotes attachés à la France; puis, « tombant sur les soldats français, ils « massacrent tous ceux qui refusent de « se rendre, enchaînent les autres deux « à deux, et au point du jour ils ou- « vrent les portes de la blanche Budua. « Monté sur son haut coursier de ba- « taille et semblable à un noble fau- « con, le vladika entra dans la place, « et rendit grâces à Dieu.

« Le gouverneur Vuk, qui campait « sur la Goradja, en apprenant la prise « de Budua, dit à ses hommes : Il se- « rait honteux à nous de rester inactifs; « allons donner l'assaut au fort de « Troïtza. Cependant du haut des rem- « parts de Cataro, le puissant général « français aperçoit les mouvements « des Serbes, et s'écrie : Gloire à l'É- « ternel qui nous fait voir comment « ces chèvres des montagnes escaladent « les forteresses impériales! puis se « tournant vers son état-major : Qui « de vous, dit-il, veut aller au secours « de Troïtza? Le capitaine Campanole « lui répond : Général, donnez-moi « trois cents soldats, et je me charge « de mettre le feu à la queue de tous « ces rats de montagne, dont je conser- « verai une vingtaine pour vous les « présenter vivants.

« Campanole s'avance avec ces braves; « mais tandis que l'aigle monte vers « Troïtza, les Monténégrins l'envelop- « pent pour lui couper la retraite, et « prennent position dans les rochers. « Pris au piége, le héros lutte comme « un lion. Il forme un bataillon carré « et redescend la montagne. Déjà il « avait atteint Vermetz, lorsqu'une « balle le jette sur le gazon; un second « coup frappe le prince Schaliar qui « suivait le chef français; un troisième « atteint le porte-étendard, qui expire « avant de mesurer le sol. Cent grena- « diers tombèrent en braves, tous cou- « verts de blessures, et poursuivis par « ces rats de montagnes jusqu'au pied

« des remparts. A cette vue, les cin-
« quante Français qui défendaient
« Troïtza se rendirent, et les vainqueurs
« détruisirent le fort, après s'être em-
« parés des quatre canons verts, ces
« beaux canons français qui servirent
« à tirer de joyeuses salves en l'hon-
« neur du vladika, lorsque accompagné
« de son armée il vint rejoindre le
« gouverneur Vuko. »

Le bulletin officiel de la Grlitza ajoute quelques détails sur la prise de Budua et de Troïtza. Selon cette dernière relation, Budua fut prise le 11 septembre; cinquante-six Français y furent faits prisonniers, et le lendemain 12 du même mois Troïtza tomba entre les mains des montagnards à la suite d'une sortie malheureuse de la garnison de Cataro, qui fut rejetée dans la ville après avoir perdu trente-six prisonniers, sans compter les morts. La même relation ajoute que le fort de Troïtza sauta en l'air une heure après l'assaut des Monténégrins. La résistance de Cataro fut plus longue; le général Gautier y soutint un siége pendant plusieurs mois, et ne se rendit qu'en décembre aux Anglais, qui remirent la ville aux Monténégrins, comme ils en étaient convenus avec le vladika.

Au printemps de l'année suivante, 1814, les Autrichiens furent remis en possession de Cataro, par la volonté expresse de l'empereur Alexandre; sur un ordre de Vienne, le général

CHAPITRE IX.

LE VLADIKA PIERRE

Pierre II, neveu et succe
vladika Pierre Pétrovitch, ne
cré à Saint-Pétersbourg qu'
Il avait un grand exemple à
pensant que sa jeunesse pou
pirer peu de confiance à s
toyens, il voulut rester dan
pour s'assurer de l'esprit d
et se rendre un compte exac
sultats des réformes introd
son prédécesseur.

La situation à l'intérieur éta
surante; les Turcs, que la mo
nier vladika rendait plus entre
espéraient forcer les Monténé
connaître leur suzeraineté, et
cès en Albanie augmentaient e
confiance; le grand vizir Resc
qui avait forcé Mustapha,
pacha héréditaire de Scutari
pitulation humiliante, entre
ferments de discorde parmi l
gnards, pensant qu'il les réd
facilement en les opposant les
autres. Mais c'est en vain qu'i
l'or et qu'il offrit au jeune v
bérat héréditaire d'investiture
en avait reçu le prince de Servi
Pierre II, qui se croyait plus
dant de droit et de fait que l
tributaires du Danube, rép
n'avait pas besoin d'un b
longtemps que ses compat

t'il s'empara des défilés de Mar- avant que les Monténégrins ›nnassent son arrivée. Un chant raconte ainsi la bataille qui fut au mois d'avril 1832 :

ar la frontière, la jeune Popadia au village de Martinitch, l'aiglon pe Radovitch, eut un rêve. Elle vit age épais s'avancer du côté de r (Scutari), passer au-dessus de ritze et de Spoujé et fondre sur le : de Martinitch avec un bruit ter- le tonnerres; les éclairs étaient si a'elle et ses huit belles-sœurs en t les yeux éblouis. Mais un vent nt souffla de l'église de la monta- n autre vent s'éleva de la Jupina, troisième de Slatina, et tous les efoulèrent le nuage vers les plai- : Spoujé. Elle raconta sa vision à ari, qui, prévoyant une attaque de : des Turcs, se leva et mit en état ne carabine. »

ait encore nuit lorsque, la torche ain, les musulmans se précipitè- ar le malheureux village. Le pope itch combattit à la tête de ses iens, pour couvrir la retraite des s, lorsqu'il fut atteint et renversé e balle. — « Holà! neveux Stepho riel, s'écria l'époux de la jeune : au rêve; où êtes-vous? Je suis mortellement blessé, en défen- os demeures contre des incen- ; mais je meurs content, car j'ai chèrement ma vie. Cependant t mon corps, chers neveux, pour Turc ne profane point ma tête en)ant. Appelez aux armes tous nos ; qu'ils ne tombent pas victimes surprise! Stépho et Gabriel accou- suivis de trente pâtres, tombèrent Turcs dispersés, coupèrent trente les chassèrent du village et les ignirent à se réfugier auprès de Halil.

endant Namik Halil range en de bataille trois mille de ses ré- , et déjà son artillerie bat les es de Martinitch. Mais l'alarme lonnée, et des renforts arrivent. an Poulief, le capitan de Brnitza, t avec ses hommes; les Berdjani de et de Biélopavlitch les suivent, mbre de huit cents, et attaquent nt les trois mille Turcs et le reste de leur armée. Namik Halil eut la fortune contraire : foulé aux pieds des chevaux, il fut poursuivi jusqu'aux portes de Spoujé, et là seulement il échappa au danger. Cent soixante et quatre Turcs furent tués, et trois cents reçurent des blessures. « Il peut aller maintenant, Namik Halil, il peut aller faire sa cour au tsar de Stamboul, et lui apprendre comment il a changé des hommes inoffensifs en lions. Faucons de la Servie! qu'il est beau de vous voir montrer avec vos carabines le droit chemin à ces pachas du sublime empereur! car ils pourraient s'égarer avec leurs soldats dans la profondeur de vos forêts. Ils apprendront de vous à percevoir complétement le karatsch, à moins que, lassés de leurs fréquentes visites, vous ne préfériez trancher leurs têtes! et c'est ce qui arrivera toujours, s'il plaît à Dieu, tant qu'il y aura dans le pays libre des noires montagnes, des carabines et des cœurs de héros! »

Le grand vizir ne voulut pas se résigner à rester sous le coup d'une défaite; il s'apprêtait à marcher en personne contre les Monténégrins lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Syrie pour arrêter les progrès des Egyptiens.

Quand la paix fut rétablie, Pierre II se crut assez fort pour prendre quelques mesures de vigueur qui devaient affermir son pouvoir et faire disparaître les tiraillements et les conflits qui s'élevaient fréquemment sur des questions d'ordre et d'administration entre le vladika et le gouverneur civil. Il n'hésita pas à intenter un procès à Radovitch Niégosch, qui occupait ce poste important, et qui, soutenu par l'Autriche, aspirait à l'autorité suprême. Le vieillard, convaincu de trahison, fut exilé avec toute sa famille; on confisqua tous ses biens, et la demeure de ses ancêtres fut livrée aux flammes. Il se retira avec les siens à Cataro, où depuis sa mort, les Radovitch subsistent des libéralités de l'Autriche, cause de leur ruine. Cette question n'était pas seulement d'un intérêt local; l'antagonisme entre le vladika et le gouverneur représentait la lutte de l'influence russe contre celle du cabinet de Vienne, et l'issue de ce conflit fut la manifestation évidente de la prépondérance moscovite.

Depuis le bannissement de Radovitch, le poste de gouverneur civil resta inoccupé. Cette mesure, empreinte d'un caractère passionné, comme toutes les grandes déterminations des races slaves restées libres, aurait peut-être excité des troubles sérieux et même une guerre civile si un assassinat n'eût point débarrassé le parti de Pierre II d'un jeune guerrier du sang des Radovitch et que son mérite et son courage avaient rendu populaire. Après ce coup d'État le vladika se rendit à Vienne, où il devait s'attendre à ne pas être accueilli avec faveur. De là il partit pour Pétersbourg pour y recevoir la consécration épiscopale.

Pendant l'absence de Pierre II, le parti des Radovitch commença à remuer, soutenu par les chefs de la famille des Vukotitch. L'office de gouverneur, civil possédé autrefois par ces derniers, avait été cédé par eux aux Radovitch; ils se croyaient donc en droit ou de le revendiquer pour eux-mêmes, ou de faire réintégrer les derniers acquéreurs.

Le dernier représentant de la famille des Vukotitch avait été envoyé en Russie par le vladika pour y recueillir l'héritage du général Ivo Podgoritzanin, dont les chants serviens célèbrent la valeur. Maître d'une fortune considérable, Vukotitch retourna dans le Monténégro, où il donna à entendre qu'il avait mission de la Russie de réformer la constitution. Le sénat le crut, et le nomma son président ; la vice-présidence fut

réforme sous le nom vénéré d Pétrovitch, dont les dernière mandations avaient été si religi observées. Employant tour à to meté et l'adresse, il obtint bi autorité sans contrôle et telle de ses prédécesseurs n'aurait p ter de l'obtenir.

Il avait compris que ce qui e surtout les Monténégrins d'e rieusement dans la voie des c'étaient ces violences et ces individuels qui, en excitant la quelques familles puissantes naient souvent le reste de l et substituaient à l'action du gouvernement l'influence t des partis. Il n'ignorait pas q gie et l'esprit belliqueux des naient en quelque sorte à ces mes; mais il entreprit de leur portée politique en les isolant véritable caractère. Ainsi, en volonté fut assez puissante po rer une nouvelle guerre avec la Voici comment la querelle s'ét gée : une troupe de jeunes gu la Nahia de Czernitza avait sur dant la nuit la forteresse de massacré la garnison turque un canon. Quelques mois pl sous prétexte de se venger de de leur récolte de maïs, quelq tants de Koutschi tombèrent à viste sur la place de Jabliak, tèrent leur drapeau au nom de possesseurs, ce qui remontait

t menaça d'excommunication
résisteraient à ce décret. Les
s durent évacuer leur con-
près cet acte de justice sé-
vladika conclut une paix éter-
le pacha de Podgoritza; mais
s'était pas écoulé depuis ce
e les Turcs firent une sortie
itoire de la Brda, d'où ils en-
uelques milliers de moutons,
r tué une quinzaine de pâtres.
ants de la Brda, comme nous
, se sont volontairement réu-
Monténégro; ainsi, dans les
pays, l'injure devait être con-
omme commune. Ceux qui
é dépouillés, s'apprêtèrent à
ontre les ravisseurs le droit de
. Le vladika ne voulut voir
représailles que des querelles
res dont les gouvernements de
et de Cétinié n'avaient point
er. C'est par une conduite si
et si habile qu'il parvint à se
idérer comme le chef d'un
lièrement constitué et dont l'al-
uvait être de quelque poids
térêts si compliqués de la ques-
tale.

ant, malgré le respect des Mon-
pour les ordres de leur vla-
prit d'indépendance ne pou-
éprimer tout à coup, et par
ce peuple habitué aux rapi-
i avait tant de représailles à
ontre ses voisins. L'Autriche
ntôt l'expérience. Peut-être les
qui éclatèrent en 1838 entre
s et les montagnards n'eurent-
t lieu sans la secrète approba-
ladika et l'assentiment tacite
ie. En effet, depuis l'affaiblis-
la Turquie, la péninsule dal-
st un objet de convoitise pour
hiens, qui veulent s'assurer la
n du Danube, et pour les Rus-
dent à compléter leur systeme
tes continentales par un grand
ement de côtes, et qui, dans
nt fait de si énormes sacrifices
r une marine militaire. Aussi
s que la France a menacé les
és de l'Europe, les tendances
résultant de la configuration
que des États naturellement
ont été qu'accidentellement abandonnées : elles devaient se repro-duire à la première occasion. La Russie voit donc avec faveur tout ce qui peut alimenter la haine que les populations slaves ont pour les Allemands. A l'instant même où ces cabinets paraissent être en bonne intelligence sur les questions de politique générale, ils n'en poursuivent pas moins une guerre sourde, et préparent de longue main tout ce qui peut faciliter leur triomphe dans les luttes à venir.

CHAPITRE X.

GUERRE CONTRE LES AUTRICHIENS.

Dans la guerre de 1838 les Monténégrins n'avaient pas besoin d'être excités. La tranquillité qu'ils devaient aux nouvelles réformes avait nécessairement tourné leur activité vers l'agriculture et les relations qui fécondent le commerce et l'industrie. Ce qu'autrefois ils se procuraient à main armée ne pouvait plus être obtenu que par des transactions pacifiques et régulières. Aussi sentaient-ils plus vivement que jamais le besoin de communiquer immédiatement avec la mer. Dans toutes les occasions, ils avaient réclamé comme une restitution légitime quelques lambeaux des provinces littorales qui leur avaient appartenu jadis. Malgré les services qu'ils avaient rendus à la coalition contre la France, leurs demandes furent repoussées au congrès de Vienne. Parmi les districts qui étaient le plus à leur convenance se trouvaient ceux qui composent l'Albanie autrichienne, c'est-à-dire Malni, Paschtrovitch et la presqu'île de Loustitza.

Au milieu du dix-septième siècle, les Venitiens avaient détruit les salines qui faisaient la principale richesse de ces provinces, et depuis c'est de Rizano, c'est-à-dire d'une dépendance autrichienne, qu'ils ont tiré jusqu'à ce jour le sel. C'était déjà pour les montagnards, dont chaque guerrier connaît l'histoire de son pays non par des ouvrages tracés froidement, mais par des chants nationaux où les faits revivent avec les passions naïves des peuples primitifs, un sujet de mécontentement et qui devait tôt ou tard faire

éclater des hostilités. Un autre incident vint précipiter ce résultat.

Le canton de Paschtrovitch, où s'élève le couvent de Lastva, est un des plus riants et des plus fertiles de la côte; il s'étend d'Antivari à Budua. Ses habitants, habiles marins, étaient les alliés de Venise; le château de Saint-Étienne, situé dans une petite île, était le siége de leur gouvernement qui se composait de douze vlastels ou boïards et de six anciens (starschin). Les Vénitiens, auprès desquels ils étaient en grande estime, leur avaient accordé, entre autres priviléges, celui de former des alliances avec les familles les plus considérables de la république. Dans le remaniement que dut subir l'Europe, cette tribu échut à l'Autriche; et, bien que considérablement réduite, elle occupe encore une trentaine de villages qui sont partagés entre douze familles. Ainsi déchus de leur ancienne prospérité, les Pastrovitchi se sont vus réduits à vendre de temps à autre quelques pièces de terre à des Monténégrins qui, les trouvant plus propres à la culture qu'au pâturage, y établirent leurs demeures. Leur voisinage entraîna bientôt des actes de violence, et même des meurtres que la police autrichienne était impuissante à prévenir. Le gouvernement jugea à propos d'éloigner ces hôtes turbulents en offrant de les indemniser. On entama des négociations à ce sujet, et le vladika confirma cet arrangement. Mais lorsque les ingé-

leur colonne d'assaut, s
motif de superstition, soi
sent persuadés que des E
tireraient point sur une
femme fut tuée, et les assai
rent dans une telle fureur
vingt-huit heures, ils fire
désespérés pour s'emparer
chements; un renfort au
essayait de pénétrer dans
repoussé avec perte; cepen
nison, composée seulement
hommes, tint ferme jusq
d'un nouveau secours de
ches, qui prirent en queue
les montagnards épuisés p
gue lutte, et les obligèrent
ner les remparts pour faire
brusque attaque. Le succ
temps douteux; les enfant
mes détachaient des éclats
montagne, et les lançaient
La nuit sépara les comb
Autrichiens montrèrent la
valeur; le lieutenant Rosba
perdu un œil à la bataill
se distingua par ses charg
à la baïonnette.

Les montagnards se prép
engagement général, qui eut
jours après l'affaire de Gom
1838. Les Autrichiens s'adj
millier de Dalmates acco
guerre des montagnes. Ce
dèrent dans les gorges de P
où les Monténégrins s'ét
espérant attirer les enne

lonténégrins. Quant à ces der-
serait difficile d'évaluer leurs
resqu'ils regardent comme un
ıcré de ne point laisser leurs
ı pouvoir de l'ennemi.
lant le vladika voyait avec in-
une guerre qui s'ouvrait sous
ıx auspices; il prononça une
l'excommunication contre ceux
mmenceraient les hostilités;
e menace, chacun s'empressa
r dans ses foyers. On voit
Cétinié suspendues en tro-
têtes des grenadiers autri-
i succombèrent dans cette ba-

ites nationaux rendirent jus-
avoure de l'ennemi et surtout
ı lieutenant Rosbach, qu'ils
le grand voïévode borgne,
loups indomptables, dignes
courage de combattre contre
négrins. Mais après avoir gé-
ent reconnu le mérite mili-
ne ménagent pas les impré-
ı gouvernement « qui, au
s droits les plus saints, dé-
poliation, chasse le proprié-
a demeure héréditaire, de
on où sont nés ses enfants,
ieu lui a ordonné de dé-
in que ces derniers y abritent
ur le berceau de leurs fils.
nent, ajoutent-ils, que nos
, semblables à des étoiles fou-
tombant de la montagne, et
eintes de nos épées ont chassé
de femmes, ces usurpateurs
ux de la côte verdoyante, an-
ıage de Czernoïé vitch Ivo! »
ıt pas sans regret que les *Ju-*
ıes guerriers), de concert avec
ques, leurs voisins, renon-
aire une guerre de partisans
Dalmates. Ils pensaient que
finirait par se lasser, et qu'ils
ent enfin ces quelques lieues
u sud de Budua, qui sans lui
un avantage, permettraient
iégro de communiquer avec
européens.
cessions n'entraient pas dans
u cabinet de Vienne; mettant
s dispositions pacifiques du
il lui acheta les couvents de
ı et de Podmaïni, qui étaient sa propriété particulière et qu'il aliéna avec leurs dépendances sans consulter le peuple. Staniévitch est à deux lieues de Budua; c'est là que, pendant deux années, les vladika firent leur résidence; mais Pierre Ier l'abandonna dans le temps de la guerre qu'il fit aux Français, à cause de sa trop grande proximité de la garnison de Budua.

En 1840, l'Autriche a demandé une délimitation plus précise des frontières, et la Russie fut choisie pour arbitre par les deux parties. Le traité de paix signé à cette occasion couronna les vœux et la patience du vladika, qui vit ainsi ses États admis dans le droit public de l'Europe. Il était convaincu de la nécessité d'une réconciliation, du moins apparente, avec les Allemands; et les Monténégrins, confiants dans sa sagesse, lui laissèrent élever une potence en face de Budua, avec menace d'y faire pendre quiconque oserait dorénavant faire quelque excursion sur le territoire de l'Autriche.

Mais à peine Pierre se vit-il sans inquiétude du côté de l'occident qu'il dirigea toute l'énergie de ses montagnards contre les Turcs de l'Hertzégovine et de l'Albanie: cependant, quoiqu'ils eussent souvent l'avantage, le résultat, comme accroissement de territoire, fut insignifiant. La conquête de l'île de Vranina, dont ils s'emparèrent, en 1838, semblait leur présager la possession de tout le district de la côte du lac de Scutari, mais ils la perdirent en 1846. Les Albanais s'en emparèrent pendant que le vladika guerroyait contre l'Hertzégovine, et en rompant une trêve formellement conclue. Ces infractions aux traités ne sont que trop communes entre ces peuplades, pour lesquelles la guerre n'est que le brigandage sur une plus grande échelle. C'est ce qui rendra longtemps illusoires les réformes entreprises par des chefs qui prennent nécessairement leur point d'appui dans le droit européen. Ils se trouvent ainsi dans l'alternative d'être lésés s'ils restent fidèles à leurs engagements, ou de violer eux-mêmes les principes qu'ils ont essayé d'établir.

CHAPITRE XI.

ÉTAT PRÉSENT DU MONTÉNÉGRO D'APRÈS LES DONNÉES DE CYPRIEN ROBERT, WILKINSON, KRASINSKY, NEUGEBAUR, ETC.

Le prince Daniel, neveu et successeur de Pierre II, a été, comme lui, élevé à Saint Pétersbourg, où il a pu étudier les tendances de la politique russe. Sa tâche dans l'état présent de l'Europe est d'une difficulté extrême; pour le faire mieux comprendre nous allons, d'après les sources les plus récentes, indiquer sommairement la situation actuelle du petit pays qu'il gouverne. Depuis deux règnes, ceux des vladika Pierre I[er] et Pierre II, la marche semble désormais tracée, et l'on peut dire que la politique de ce dernier n'a été que le complément intelligent et nécessaire des volontés de son vénérable oncle. En effet, le prédécesseur du prince Daniel était un homme que ses hautes qualités et ses talents auraient fait regarder partout comme éminemment propre à gouverner. Il aimait la lecture, parlait plusieurs langues avec cette facilité que donne aux Slaves la pratique de divers idiomes dans leur première jeunesse; il s'était même distingué comme poëte dans le dialecte riche et énergique des Serviens. Il joignait à ces avantages ce coup d'œil sûr et ce tact délié qui font une science [redacted]

le droit de Krvina, ou de ve du sang par le sang; il soumit à des peines, et écarta des us qui était un reste du paganisn

Il aurait bien voulu persuad montagnards qu'il était temps noncer à la coutume barbare per la tête aux ennemis tombé champ de bataille ou à des pris massacrés de sang-froid, pour le ser sur des pieux comme d phées de victoire. « Mais, dis M. Wilkinson, vous qui con les Turcs depuis longtemps, vou comprendre mieux que person est impossible que nous renonc premiers à cette coutume, e me conviendrait peu de le pr Les Turcs ne manqueraient p tribuer ce changement à la p leurs vexations n'en deviendrai plus fréquentes et plus insuppo Si je faisais un essai de cette ce serait les inviter à envahi territoire. Je suis donc forcé d durer un usage que je regrett ment de ne pouvoir abolir. »

Cependant quel sera le résul de ces réformes? Au point de la morale et de l'humanité, l tion n'est pas douteuse; mais il pas de même à considérer l'ave litique du Monténégro. M. Cypr bert, dont l'avis est d'un gra pour tout ce qui a rapport visme en général, pense que l [redacted]

ne telle importance stratégique
raînerait probablement la con-
toute la presqu'île. Un accord
les mois entre la Russie, l'Au-
a Turquie suffirait pour mettre
énégrins dans l'impossibilité
ment de continuer la guerre,
ister.

quie se trouve, vis-à-vis de
dans une situation analogue;
s elle s'est soutenue par le
religieux; aujourd'hui elle
mpter sur les secours et les
s de l'Occident qu'à con-
refondre ses institutions et
difier dans le sens et l'esprit
lisation moderne : dans cette
ation, ce qu'elle perdra en
eut être largement compensé
ssources qui naîtront de ses
alliances et par le concours
pulations chrétiennes. Si ces
nts s'opéraient brusquement
nsition, en cessant d'être ce
tait, elle n'aurait pas eu le
devenir autre, et la guerre
aujourd'hui pour la faire
l'ornière du passé continue-
ablement pour le partage de
ifiques possessions.

du Monténégro nous paraît in-
lié à celui de la Turquie. La ré-
que s'opérant dans des condi-
rables, les montagnards n'ont
n prétexte pour continuer des
es excusables uniquement à
eprésailles; si le cimeterre ot-
brise au lieu de plier, toutes
des de la presqu'île illyrienne
uivre, dans un temps plus ou
pproché, la fortune des vain-
ou, si l'on tolère l'indépen-
quelques-unes, ce sera pour
s qui la subordonneront à des
d'un ordre général.

formes de Pierre II ont déjà
les mœurs des montagnards
nce incontestable.

nnée 1831 il établit un sénat
pouvoir législatif et judiciaire
sé de soixante membres choisis
chefs les plus considérables de
. Un tribunal inférieur, formé
rente-cinq personnes appelées
, fut institué en même temps
é des affaires d'une impor-
tance secondaire. Un corps régulier de gardes publics, auxquels on donna le nom de périanitchi (du mot slave *péro*, à cause des plumes qui garnissaient leur bonnet), forma une espèce de gendarmerie. Les militaires qui composaient ce corps d'élite touchèrent une solde annuelle de dix dollars pour l'entretien d'un cheval et pour que leur tenue ne laissât rien à désirer; ce qu'on obtient facilement des montagnards, qui aiment par-dessus tout les belles armes et les ornements militaires. Le traitement des sénateurs est fixé à deux cents francs; on leur alloue en outre une certaine quantité de farine. La paye des gardiens ne dépasse pas cent cinquante francs sans aucune autre allocation.

Les autres dignitaires sont l'archimandrite, le secrétaire d'État, le capitaine des Périanitchi et quarante capitaines ou préteurs, qui remplissent les fonctions de juges provinciaux.

Le sénat ou conseil (Soviet) est un bâtiment oblong, construit en pierre et couvert de chaume. Il n'est élevé que d'un étage. De ses deux portes l'une conduit à des salles qui servent d'étable pour les bœufs et les mulets, l'autre mène à deux appartements séparés; le premier est garni de bois de lit sur lesquels on a étendu de la paille et destinés aux sénateurs, dont les carabines pendent à la muraille; le second est la salle du conseil.

D'un côté et le long de la muraille règne un banc de pierre; au milieu est un foyer autour duquel les sénateurs se rangent ordinairement pour délibérer, et où l'on prépare leur dîner.

Quand le vladika est présent, il siége sur le banc où sa place est marquée par un tapis de laine. Tous ceux qui ne peuvent trouver à s'asseoir ainsi que les parties qui ont à comparaître occupent des siéges bas en bois autour du foyer central, et attendent en fumant leurs pipes. Toutes les fois qu'il faut prendre note de quelque chose, on appelle le secrétaire du vladika, qui va rédiger le document nécessaire dans le couvent, ou qui l'écrit séance tenante, sur ses genoux à la manière des Turcs.

Huit cents gardes nationaux sont répartis dans les différents districts, où

ils sont chargés des mesures de police, parmi lesquelles la plus périlleuse est l'arrestation des meurtriers. Si l'individu qu'ils sont chargés d'arrêter s'enferme dans sa maison, ils n'ont pas le droit de violer son domicile, ce qui serait regardé comme un attentat odieux parmi les Orientaux.

Cependant Pierre II a trouvé moyen d'éluder la difficulté. Il décréta que la demeure du criminel serait incendiée sur sa tête, en le laissant libre de périr dans les flammes, ou de s'exiler sans conserver autre chose en propre que ce qu'il peut emporter avec lui. Mort civilement, et dépouillé de ses terres et de son bétail, il n'a plus d'autres ressources que celle de se réfugier chez les Turcs, à moins qu'il ne soit accueilli par quelque bande d'Uscoques.

Cette manière sommaire de procéder rappelle certaines dispositions des codes barbares; les enfants du coupable se trouvent ainsi réduits à la mendicité; mais heureusement ces jugements ne s'appliquent que dans des cas extraordinaires et lorsqu'il est question d'atteindre quelque grand criminel, qui avec l'appui de ses amis et de ses clients trouve souvent le moyen de repousser la force armée. La propriété de ceux qui, après avoir commis quelque grave attentat, se réfugient dans les forêts n'est point confisquée.

Lorsqu'un individu est condamné à mort par le sénat, la sentence est exé-

revient au vladika, le reste es entre les sénateurs et les off gouvernement. Le vladika tien à ce que les lois répressives so rement exécutées; il y a un à Cétinié, où l'on renferme l quants : le gouvernement ne fa frais pour leur entretien; le pai dont se compose leur nourri payés par leurs parents ou le

Il était plus facile de faire aux Monténégrins une police que les impôts qui en sont le indispensable. Leur répugnan égard a été longue et opiniât tués à considérer toute espèce comme le résultat d'une dé avaient de la peine à compren pouvoir tutélaire et de leur leur demander ce qu'ils n' eux-mêmes que de leurs enne trefois ils ne donnaient aucun leurs chefs, qui se payaient de pres mains, de sorte que le b était non-seulement permis, cessaire. Ils disaient; nous co contre les Turcs, parce qu'ils lent point payer le karatch nous taxe, autant vaut-il a condition de rayas. Cependan dika persista dans sa résolution famille ou maison fut taxée cinq francs par an; et le peup il laissa le droit de contrôler de ses finances, finit par pay kniez ou princes furent fusillé pour avoir refusé de se sou

ıtait de manifestations exté-
ıi prouvent tout au plus l'ha-
chef de l'État et la confiance
ire à son peuple. Pour qu'une
ion porte ses fruits il faut qué
nés en saisissent l'esprit et la
l faut qu'elle vienne en son
: qu'on la veuille. Par une
lentielle et qui se rattache
nt à la loi de conservation,
les s'appuient instinctivement
sé, même lorsqu'ils consen-
ı laisser conduire dans une
elle. C'est donc surtout à l'en-
à la jeunesse qu'il convient de
pour le triomphe futur d'un
s'il renferme en lui des élé-
durée. Pierre II, voyant qué
ıgnards se montraient plutôt
ır déférence que persuadés,
u'il fallait prendre la réforme
mmencement; il établit des
mentaires dans les villages.
ıfants qui montraient le plus
itions apprirent à lire et à
s popes dirigent toutes ces
s se chargent ordinairement
le deux élèves, qui les ser-
ne domestiques et auxquels
nent à déchiffrer le missel de
slavon. L'institution donnée
ılus large échelle serait sans
s efficace que les moyens de
our faire disparaître les pré-
ais elle devrait s'écarter de
convient aux peuples avancés
être dégagée de toute influence
En un mot, il faudrait qu'elle
ment greffée sur les usages
le caractère national. Envoyer
capitales de jeunes Monténé-
serait s'exposer à les voir rap-
ıs leur patrie les idées et les
l'Europe avec des goûts et
les vices qui leur rendraient in-
le la vie pauvre et guerrière
ncitoyens. L'espérance a trop
rouvé que ces essais ne réus-
ınt. Transformés par un long
étranger, des jeunes gens ont
ıé se faire commis de maga-
aro que de reprendre la vie
ıères.

CHAPITRE XII.

INFLUENCE DE LA RUSSIE SUR LE MONTÉNÉGRO.

C'est un fait incontesté que la Russie, depuis Pierre le Grand, n'a point cessé d'exercer une grande influence politique sur le Monténégro; et l'on en conclut généralement que cette petite province n'est qu'une annexe de l'empire moscovite. L'or russe, payé exactement au vladika et qui forme plus de la moitié de ses modestes ressources, les rapports constants de deux gouvernements dont l'un est trop puissant pour être autre chose que le protecteur de l'autre, le rôle d'auxiliaires que les montagnards ont toujours accepté dans les conflits où se trouvaient engagés les intérêts russes en Orient, tout semble, en effet, indiquer que cette petite province est une dépendance non reconnue des vastes États du tsar.

Cette vassalité est cependant plus apparente que réelle. Les Monténégrins ont constamment trouvé dans les Russes des protecteurs; la conformité des croyances, celle du langage, qui atteste une origine commune, tout les rapprochait d'un peuple qui masquait habilement ses vues, et conservait tous les dehors d'une généreuse sympathie. Mais il y a loin de la gratitude à l'asservissement. Si les rapports entre les deux races sont de nature à les rendre en quelque sorte solidaires dans les grands conflits européens, les différences qui les séparent sont encore plus frappantes. Il y a plus de liberté dans le plus pauvre des bourgs du Monténégro qu'il n'en existe dans tout l'empire de Russie. Le despotisme moscovite sait prendre toutes les formes; il a plus d'intérêt à conserver la république telle qu'elle est qu'à ajouter à ses possessions quelques lieues de territoire; il veut affaiblir l'Autriche et la Turquie, et il entretient habilement la haine des montagnards contre les Allemands et les Turcs, qui, il faut en convenir, ont tout fait pour la mériter. Quant au subside que le consul russe à Raguse paye régulièrement au vladika, son origine remonte à la guerre que les montagnards soutinrent contre les Français, quand ces derniers étaient

maîtres de la Dalmatie; il représente une indemnité des pertes qu'essuyèrent les Monténégrins dans cette lutte, et en particulier des dommages de l'évêché, qui, à cette époque, fut privé de ses suffragants dans la circonscription dalmatique. Ce subside a donc le caractère d'un engagement obligatoire; c'est une dette qui ne peut s'éteindre qu'en vertu de conventions réciproques ultérieurement consenties.

La recommandation faite par Pierre Ier à ses sujets de ne jamais se montrer ingrats envers la Russie; le séjour qu'y firent ses deux neveux en 1840, les envois de grain à la république par les transports d'Odessa, les images saintes distribuées aux popes par le gouvernement moscovite prouvent seulement des rapports de bonne intelligence, et de la part des montagnards la volonté de s'associer à une politique dont jusqu'ici ils n'ont tiré que des avantages. Nous le répétons, la soumission entière des Monténégrins, c'est-à-dire un acte qui les assimilerait aux autres conquêtes des tsars et leur enlèverait leur nationalité, ne pourra être consommée qu'à une époque où le caractère indépendant et belliqueux de ce peuple se sera énervé au contact de la civilisation, c'est-à-dire quand ils n'auront plus dans le monde politique d'autre importance que celle de leur assiette géographique.

Les objections tirées de la confor-

tème plus généreux et plus fondé sur la réciprocité des inté

CHAPITRE XIII.

QUELQUES OBSERVATIONS SI MONTÉNÉGRO.

Extrait de Neugebaur (1)

Le vladika a créé un pouvoir il n'est point gêné par le séna il nomme les membres et qu'i que quand il le juge nécessa prévoit quelque opposition, il de lui, et dans le cas même où soumis aux délibérations ne s accepté par la majorité, ce ment n'a point de portée, parc occupations rurales des sénat leur permettent guère de s longtemps à Cétinié.

Le sceau du vladika est une deux têtes, au milieu desqu une couronne, avec le scep globe; plus bas est un lion. qu'on donne à l'évêque est *Vc nence*.

Les capitaines de district, quels roulent toutes les affair mlnistration, sont également par le vladika, de même que l nitzi. Le serdar ou chef mil chaque nahie a le rang de c est suppléé par le voïvode, q fils aîné de la famille où cette est héréditaire. Il y a en ou chaque cercle une famille où l

›Ivodes et les kniez ne trans- pas, comme en Russie, le ›us leurs enfants. La fille d'un elle rencontre un paysan, lui la main avec une déférence liale, selon l'usage du pays; lle est jeune le paysan daigne y faire attention; si elle est a certain âge, il la baise sur le l'est la fille d'un capitaine de equel hiérarchiquement est au- n voïvode, qui tient l'auberge ncontre la première en entrant rritoire du Monténégro.

néral, les distinctions sont per- s et indépendantes du titre, à la simplicité des mœurs, de l'é- ii maintient la fierté du carac- ional et de l'obligation pour 'économie et du travail.

nce Daniel est représenté par geurs que la curiosité attire Monténégro comme ayant une on solide et variée; il parle fa- l'italien et l'allemand; il a des ances étendues en géographie toire; cependant, au commen- le son règne, on craignait qu'il la main assez ferme pour pour- œuvre de son prédécesseur. Sa t peu élevée, et son physique e point la résolution ni la , sans l'appui de la Russie lui serait-il difficile de tenir et le parti opposé aux réformes gosch, et qui trouve qu'il y lus de liberté si le pays restait anciens rapports avec les Turcs. guerre actuelle, la politique ex- de l'Autriche empêche le vla- prendre une attitude décidément ›ontre la Porte; et le même mo- en suspens les Serviens. Il faut ler que l'ordre introduit depuis s années dans le Monténégro a ré une opposition sérieuse, et ieurs chefs ont payé leur résis- e leur tête : ces exécutions ont les ennemis au pouvoir; et, quoi- tenu par la majorité, le vladika posé à voir éclater des troubles rs s'il voulait assumer un rôle ns la grande lutte où sont enga- voisins.

CHAPITRE XIV.

CLERGÉ. COSTUME. IMPRIMERIE.

Le clergé est relativement très-nombreux chez les Monténégrins : on ne compte pas moins de deux mille prêtres sur une population d'environ deux cent mille âmes qui peut fournir au besoin vingt mille hommes en état de porter les armes. Ces prêtres n'ont point d'établissement spécial pour former des élèves. Ils prennent chez eux les enfants qu'ils sont chargés d'instruire; et ils leur apprennent ce qu'ils savent eux-mêmes, c'est-à-dire à lire les prières de l'Église, telles qu'elles sont imprimées à Kief, aux frais du gouvernement russe. En général, les fils de prêtres embrassent la carrière ecclésiastique. Peu d'entre eux se destinent au cloître; aussi la plupart des couvents ne comptent-ils que deux ou trois caloyers. Celui de Cétinié est le plus considérable. C'est là que reposent les restes du vladika Pierre, que le peuple vénère comme un saint. La plus ancienne église après celle de Cétinié est celle de la Moratscha, située dans le district du même nom et près de la source du fleuve auquel il doit cette appellation. On attribue l'érection du cloître de Moratscha au prince Duschan de Servie; on y montre encore une corne de buffle qui servait à la sainte communion. Un grand nombre de tombes portent des inscriptions en langue servienne, ce qui annonce que ce monument a échappé aux dévastations des Turcs. Le monastère est desservi par trois moines.

Le monastère d'Ostrog, dans le cercle de Biéloparliki, mérite d'être visité. Adossé à une paroi de rocher, il a une chapelle qui a été creusée dans le roc vif. On y montre une cuve qui communique sans doute avec quelque source et dont l'eau se renouvelle d'elle-même. On cite encore pour son ancienneté l'église de Kom, dont le vladika Pierre II était l'archimandrite; elle s'élève dans une presqu'île qui s'avance dans le lac de Scutari et qui appartient au cercle de Rietchka.

Tous les prêtres sont examinés et consacrés par le vladika. Aussi braves que les autres Monténégrins, ils ne se distin-

guent ni par leurs armes ni par un costume particulier. Dans une expédition ils marchent comme tous les autres; et en temps de paix ils cultivent leurs terres avec leurs familles. Le vladika lui-même porte le costume national, et c'est seulement lorsqu'il exerce ses fonctions spirituelles qu'il revêt les ornements épiscopaux. Ce costume est d'un grand effet : il consiste en une robe blanche, garnie de franges d'or, jetée sur une veste d'écarlate richement brodée du même métal. Sur le pantalon, qui est ample et court, est roulée en ceinture une écharpe en soie de diverses couleurs qui retient les pistolets et le iatagan. Tous les Monténégrins portent le même habillement; la richesse en fait la seule différence. Les riches ont des armes plus belles, et leur chaussure rappelle le cothurne antique. En général, les Monténégrins se coiffent d'un fez rouge ou d'un bonnet noir. En hiver, ils portent une pelisse courte, couverte d'une étoffe ordinairement rouge, et à manches fendues; quelquefois même ils ne quittent point ce vêtement dans la belle saison; la température des vallées, qui se trouvent dans plusieurs localités à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, rend souvent cette précaution nécessaire.

Les Monténégrins avaient une imprimerie avant d'avoir adopté leur constitution actuelle. Ces premiers essais de civilisation datent sans doute de la chute [redacted]

du Monténégro qui se jette de Scutari. Alors on fon une imprimerie pour le sl glise; et ce fut la première les Monténégrins. C'est là primé le bréviaire appelé l' vladika n'en possède poi plaire: mais, d'après des i qui paraissent certaines, ce été édité vers la fin du quinz Le révérend Vuk de Catar de l'église orientale, a dans que un livre intitulé *Pent* renferme les litanies depuis des Rameaux jusqu'à la Pe exemplaire, dont la pagin point indiquée, a été publ tères cyrilliens, par les soi phan de Cendéri (Scutari), imprimé par Camello Zanett ecclésiastique possède un ancien dont le millésime rem née 1519.

Ce qui explique pourquoi l gro a etabli des imprimeries tres pays du littoral de l'A quoique ces derniers eusse ports plus fréquents et plus les nations de l'Occident, c' patriarche des Serviens avait à Ipek, et que la Prévalitai par le voisinage qu'à cause de mité du langage, communiq tamment avec la Servie. La P comprend le cercle actuel de Monténégro proprement dit, l [redacted]

lont la juridiction ecclésiastique
ait aussi sur le Monténégro, re-
du patriarche d'Ipek. Depuis,
on l'a vu précédemment, l'évê-
Monténégro devint entièrement
dant, parce qu'à la même épo-
fut reconnu comme souverain
d. Les rapports des vladika avec
se donnèrent plus tard à cette
dance de nom un caractère po-
qui réveille l'idée d'un vasse-
ditionnel.
is la soumission du vladika
II au synode de Saint-Péters-
il prenait le titre d'exarque et
sur son bonnet d'évêque le voile
es archimandrites, tandis que
opolitains de la Valachie et de
avie portent le voile noir.

CHAPITRE XV.

empruntons les détails suivants
otes inédites de M. de Pouque-
nsul à Raguse en 1813. *Costume
verneur*. — Dans les solennités le
eur Bogdan portait un justau-
satin bleu, parsemé sur le de-
beilles d'or, sur lequel était jeté
teau court d'une étoffe de soie
ge foncé, dont la coupe rappe-
lanteau espagnol et qui s'atta-
r des agraffes d'or en forme de
olives. Son chapeau était garni
es blanches ou noires; sa cein-
satin cramoisi était enrichie de
s d'or représentant des feuilles
er et d'olivier entrelacées. Son
, ample vers les hanches et ré-
a naissance du genou, laissait
bas de soie ou de coton. Selon
ou le temps, il portait tantôt
s, tantôt des souliers à boucles,
oanka, chaussure ordinaire des
ards.
e les autres Monténégrins, il
t jamais sans ses armes; c'é-
e carabine chargée à balle, un
et une paire de pistolets.
ine de ce costume, dont la ri-
ffre un singulier contraste avec
rs simples des Monténégrins,
quels le luxe consiste à se parer
armes, remonte, dit-on, à l'é-
Charles-Quint. Un des chefs
avait armé un vaisseau à Cataro
pour aller complimenter l'empereur, qui entre autres présents lui donna un costume espagnol. Ce chef de la famille des Bogdanovitch rapporta le costume dans son pays, et depuis les gouverneurs l'adoptèrent.

Les cérémonies qui précèdent la réconciliation entre les familles que divise la *vengeance du sang* ressemblent à celles que nous avons décrites en traitant des mœurs des Albanais; cependant quelques différences nous ont paru devoir être signalées.

Quand un chef de famille a remarqué, à certains indices, que les parents du meurtrier et ceux de la victime ne seraient pas éloignés d'un accommodement, on constitue un tribunal de réconciliation. Il est composé de vingt-quatre membres choisis parmi les notables de l'endroit. Douze sont nommés par la famille de l'offensé, c'est-à-dire du plus proche parent de la victime, fût-ce par droit héréditaire; les douze autres sont désignés par la famille du meurtrier. Toutes les vengeances qui ont été la conséquence du premier meurtre ne changent point le caractère du procès; mais elles entrent en ligne de compte lorsqu'on en vient à débattre la compensation. Le curé du village où demeurait la victime, ou même, en son absence, toute autre personne agréée par les deux parties, remplit les fonctions de président, et son vote est déterminant en cas de partage des voix.

Quand ce tribunal, que l'on appelle *kméti* dans la langue du pays, se rassemble, on accourt des points les plus éloignés pour assister au prononcé de la sentence, qui n'a qu'une forme morale puisque l'offensé a toujours le droit de refuser la compensation.

La curiosité n'est pas le seul motif de cet empressement général. Les Monténégrins, qui paraissent si étroitement unis lorsqu'il s'agit de combattre l'étranger, sont divisés entre eux par des haines héréditaires qui tiennent à des rivalités anciennes ou récentes et à une foule de causes difficiles à apprécier en dehors de leurs mœurs. Les alliances, les contrats de vente ou de cession, les liens qui se forment ou se rompent dans les crises politiques sont autant d'obligations pour ces montagnards, dont chacun

connaît les traditions du pays et l'histoire des principales familles. La réconciliation entre deux chefs importe donc à la population en général, puisqu'elle rétablit des rapports que l'état d'hostilité avait nécessairement suspendus.

Le conseil s'occupe d'abord à etablir le calcul des *sangs répandus*.

Un sang, c'est-à-dire une blessure, est évalué à dix sequins ou cent vingt francs; la mort d'un homme, ou *une tête*, équivaut à dix blessures et se rachète en conséquence au prix de douze cents francs. La tête d'un prêtre comme celle d'un chef de commune est taxée à sept fois cette somme, à moins qu'on ne traite de gré à gré par un intermédiaire. La cérémonie s'ouvre par les préparatifs d'une messe solennelle; et l'on voit les drapeaux de toutes les paroisses flotter autour de l'église. Les cloches sonnent; mais l'on s'abstient de tirer des coups de fusil : cette démonstration favorite des Monténégrins n'a lieu qu'au moment de la séparation. Tous les membres du kméti sont à jeun, et les assistants ont revêtu leurs habits de fête.

Le cérémonial est réglé par le vladika et le gouverneur, qui ont soin de se conformer aux anciens usages.

Quand on est d'accord sur la somme à payer et dont le quarantième revient aux juges, qui en font remise au condamné, le greffier fait porter au domicile de l'offensé douze enfants portés par leurs mères. Ces enfants, qui tiennent à

arme et la jette au loin; aussitô sistants s'en saisissent et la me pièces. Le coupable, après avoi qu'il acc pte la décision de s demande à l'offensé s'il renonc mitié et à la vengeance.

Le dernier donne tous les sig violent combat intérieur; il s'agi des larmes, et lève les yeux ver comme pour demander à la mis infinie la force de pardonner. E ment, les instances des parent amis redoublent. Cœur de glace on, ne te laisseras-tu pas fléchi tendez, répond-il, mon âme n encore prête. On s'éloigne, com lui laisser le mérite d'une résolu doit venir de lui seul, et durant bat le suppliant reste immobi pieds.

Cette scène se passe dans le p fond silence. Enfin, le prêtre s dit quelques paroles à l'oreille fensé et lui montre le ciel de l c'est le terme de la lutte entre voirs du chrétien et les obliga la famille, qui venge le sang par l'offensé relève le suppliant, et to s'embrassent au milieu des appl ments de l'assemblée.

Précédés du prêtre et des arb se rendent ensuite au domicile nistié, qui fait préparer un banq comme en Albanie, la partie l souvent remise de la somme q fixée comme réparation par le on s'abandonne à la joie; on r

eul étage. Elles sont construites en grossièrement écarries, et coule dalles en schiste, placées, l'une de l'autre sans régularité ni sy- Chacun est l'architecte de sa e; lorsqu'il s'agit de quelque mo-t, comme d'un monastere ou d'un our le vladika ou le gouverneur, loie un architecte et des ouvriers rs Quant à l'intérieur des habi-, il suffira d'en décrire une pour une idée de toutes les autres.

Monténégrins couchent sur des tendues sur la terre. Le feu s'al-milieu d'une pièce spacieuse ître en terre, autour duquel sont des escabelles en bois où l'on en cercle. C'est sur ce foyer préparent les aliments qui cui-ns une marmite en cuivre sup-par un trépied de fer, nommé u, ustensile qui fait partie du mo-ans toute la Grèce, ainsi que le ti, espèce d'auge, dans lequel on pain et qui sert de berceau aux . Quelques planches fixées aux s servent à placer le laitage et des destinées à la nourriture de le. Les vêtements d'un usage er sont accrochés à des chevilles angle de la chambre. Quelques qu'on peut facilement enlever, en erte, renferment les habits de rgent et ce que la famille a de écieux. Mais le plus bel orne-l'appartement d'un Monténé-st le faisceau d'armes qui com-arsenal et celui de ses enfants.

CHAPITRE XVI.

CTÈRE PHYSIQUE, COSTUME NATIONAL.

général les Monténégrins sont tature élevée; leur attitude est s arrogance, et tous leurs mou-annoncent la souplesse et la s portent la tête haute, et je ne i de noble et de négligé dans la e suffirait à les faire recon-Comme la plupart des Orientaux, ervent leur barbe comme l'attri-a virilité. Leurs cheveux sont ra-le devant de la tête. Un homme, ls, doit montrer son front à dé-. Ils ont la jambe remarquable-ment belle, mais ils soignent peu leurs mains et ne se font jamais les ongles. Ils saluent avec grâce de la main. Respectueux sans rien perdre de leur dignité, ils abordent leurs chefs avec déférence, et ceux-ci les accueillent avec une bienveillance toute paternelle.

Leurs vêtements sont un tissu de laine de couleur bleue ou d'un gris clair. Ils consistent en une casaque à larges manches et agrafée sur la poitrine; l'un des deux pans est retroussé triangulairement sur le côté gauche, pour que la main se porte plus facilement sur les armes que retient la ceinture. Les jeunes garçons ont pour habillement une veste de dessous que recouvre une chemise sans collet, qui descend jusqu'aux genoux, et flotte librement par-dessus le pantalon. Au lieu de bas, ils portent des chaussettes de laine, bariolées de diverses couleurs; leur chaussure est la spadrille ou l'opanka, ordinairement en peau de chèvre. Leur coiffure, quelle que soit la saison, est un bonnet rouge ou violet, fixé sur la tête par un foulard roulé qui lui donne l'apparence d'un turban.

Un havresac, un bidon contenant deux litres de liquide et la struka composent, avec la giberne et les armes dont nous avons déjà parlé, tout le harnachement d'un Monténégrin.

Ce costume est de rigueur, et la raison en est simple : si les étrangers qui viennent se réfugier dans ces montagnes conservaient l'habillement de leur pays, il en résulterait une grande confusion, et dans le combat des méprises funestes pourraient avoir lieu Dans une société où tout le monde est soldat, l'uniforme n'est pas moins nécessaire que dans une armée en campagne. C'est sans doute pour ce motif que les Monténégrins qui ont exercé leur industrie hors des frontières doivent reprendre le costume national dès qu'ils rentrent dans leurs foyers.

Les femmes sont d'une taille moins élevée que les hommes; cependant leurs formes ont de l'élégance et de la noblesse; leurs yeux sont grands et expressifs; leurs dents belles, mais leur teint basané témoigne de la rudesse de leurs occupations; le développement du thorax et de la gorge annonce la santé et la vigueur; enfin par leur présence d'es-

prit et leur courage elles se montrent les dignes compagnes de ces belliqueux montagnards.

Leur habillement consiste en une tunique sans manches, jetée sur une chemise longue à manches larges. La partie inférieure, qui forme jupe, est brodée en laine de diverses couleurs. Toutes portent le poignard au côté; leurs doigts sont chargés de bagues massives d'or et d'argent; des pendants d'oreilles, fabriqués à Venise, sont un de leurs ornements favoris. Les filles portent des nattes tressées qui descendent des deux côtés de la tête.

CHAPITRE XVII.

MARIAGES, ADOPTIONS, FRATERNITÉ D'ARMES.

Les mariages dans le Monténégro rappellent ceux des Grecs et des Albanais. Les parents ne consultent point l'inclination des futurs époux, auxquels cependant il est permis de se voir quand les accords sont définitivement conclus: comme la dot n'est qu'un simple trousseau, il n'est point nécessaire de s'occuper des causes éventuelles par un contrat.

Le consentement une fois donné, le prêtre célèbre les fiançailles et s'enferme avec la jeune fille dans l'endroit le plus retiré de la maison; là, après avoir reçu sa confession, il lui donne l'absolution, et les parents lui remettent dix paras ou [redacted]

Après avoir recu la bénédiction nelle, la fiancee se place entre s et le plus proche parent de son qui sont les parrains (svati) du m Alors le cortége se met en marcl se rendre à l'église au bruit de de mousqueterie. Le prêtre ar couple à la porte de l'église; et, a avoir adressé quelques questions donne la bénédiction nuptiale, q une longue cérémonie, dont chaq tail est accompagné d'un grand n de signes de croix.

Les parrains et le prêtre ac gnent ensuite la mariée à la dem l'époux, au milieu des détonatio armes à feu et des acclamations ceux qui se trouvent sur leur p Les convives prennent place à u quet; mais la mariée mange sépar sous la surveillance des parrain le prêtre qui porte les santés et provise l'épithalame, et il est ra la gaieté des convives dégénère cence. Les fêtes durent plusieurs les invités se promènent dans les sur les chemins comme pour do mariage toute l'authenticité p Pendant tout ce temps l'époux r approcher de sa femme qu'à la d elle est gardée à vue dans un appar où elle doit passer seule plusieur

Comme en Albanie, une femm permettrait pas d'appeler en pub mari par son nom de baptême; el même de le faire dans le tête à [redacted]

: assistants et les approche en-
èvres du nouveau-né. Des deux
erceau il place la carabine, le
pistolets : ainsi, même avant
conscience qu'il existe, l'an-
onvié à faire un jour le sacri-
vie. Si c'est une fille, les fu-
a quenouille placés à côté de
au indiquent qu'elle a pour
vaquer aux soins du ménage,
r par le travail le bien-être de
.
ux qu'on adresse au ciel pour
de l'enfant ont quelque chose
et de poétique : *Que la sa-
son héritage! Qu'il brille
étoile du soir! Que son âme
nité d'une belle nuit, et son
orce du chêne! Puisse-t-il se
me moi! Qu'il soit l'ennemi
des Turcs! Que la liberté lui
urs chère! Puisse-t-il ne pas
ns son lit!* La grossesse, la
itique qui suit l'enfantement,
nt et les soins nombreux de la
modifient à peine l'existence
d'une Monténégrine. Dans
ui exige tant de ménagements,
ue de se livrer aux travaux les
de la vie rurale et domestique.
couchée, elle lave son enfant
r ruisseau qui se rencontre, le
la maison dans son tablier,
tte dans les premiers mois, et
vaquant à ses occupations
qu'elle soit grosse de nou-
st à ce défaut de précautions
attribuer le relâchement pré-
urs formes.
peuple exposé à tant de pé-
les cherche par instinct, le
s orphelins est nécessairement
le. Par la même raison que
désert est hospitalier, le Mon-
se montre compatissant pour
s restés sans famille ou dont
s sont trop indigents pour les
uffit, dans ces cas, de préve-
z ou le curé de la paroisse, et
abandonné trouve bientôt un
ption. La cérémonie qui donne
une nouvelle famille est aussi
e touchante : le père adoptif,
né de plusieurs personnes du
se présente sur le seuil de la
ec l'enfant, lui impose la main sur la tête en signe de protection, et lui dit : Je t'adopte, car mon cœur t'a nommé mon fils : cette maison est ta maison; tout ce qui m'appartient est à toi, et ce lien, la mort seul le brisera; puis, comme premier gage de la tendresse paternelle, il lui donne un baiser sur le front.

La fraternité d'armes, usage qui remonte à une haute antiquité dans la Grèce, se contracte chez les Monténégrins avec les cérémonies suivantes. Les deux amis se présentent à l'église avec quelques intimes, qui leur servent de témoins. Ils déposent à terre leurs fusils placés en croix, et après avoir juré à la face du ciel de vivre et de mourir l'un pour l'autre, ils relèvent leurs fusils, les échangent, et en cas de mort de l'un d'eux les armes fraternelles appartiennent au survivant. Il est presque superflu d'ajouter qu'un festin couronne la cérémonie.

CHAPITRE XVIII.

DIVORCE. SUPERSTITIONS POPULAIRES.

Les séparations entre époux ont plus souvent pour causes déterminantes des haines ou des rivalités de famille que des incompatibilités d'humeur ou des infractions à la sainteté du nœud conjugal. La dépendance entière de la femme et la sévérité des mœurs rendraient le divorce presque impossible si d'autres influences ne venaient le rendre indispensable. La femme n'a, dans aucun cas, le droit de demander le divorce. L'époux peut acheter celui de faire prononcer la séparation par le curé. Celui-ci, quand ses exhortations ont été sans effet, réunit les parents de l'épouse, et, après quelques débats contradictoires, il prononce sans autre guide que ses propres lumières et presque toujours dans le sens du demandeur. Ordinairement le prêtre fait apporter un bocal de vin qu'il présente aux parents des deux parties; chacun d'eux boit à son tour; si l'époux refuse de le faire, c'est un signe qu'il persiste dans la résolution de rompre avec sa femme.

Alors le prêtre boit le reste du vin; puis il prend le tablier de la femme, en donne un bord à tenir au père ou au plus proche parent de celle-ci, tandis

que le père du mari tient l'autre bord ; puis au moyen d'une serpe uniquement destinée à cet usage, il divise l'étoffe en prononçant la formule suivante du divorce : *Le ciel vous a désunis*.

Superstitions populaires. — La race slave est naturellement superstitieuse, quel que soit le gouvernement qui la régit. Le peuple russe, soumis au despotisme le plus illimité, croit aux esprits, aux revenants et a conservé après sa conversion au christianisme quelques-unes de ses anciennes superstitions païennes. Il croit au *Domovoï*, démon familier, auquel il attribue les bruits subits et sans cause apparente, les dérangements dans les meubles, etc., etc. Les Polonais ont encore, du moins dans la classe des serfs, des idées qui se rattachent aux anciennes traditions mythologiques des Scandinaves, des Prussiens et des Lithuaniens ; une de leurs personnifications les plus poétiques est celle de la peste. Les Monténégrins, si courageux en présence de l'ennemi et devant tous les dangers réels, croient aux esprits, aux sortilèges, et tremblent à l'idée seule d'une apparition. Doués d'une imagination vive, le merveilleux agit puissamment sur leur nature ardente, et l'ignorance ne leur permet point de combattre par le raisonnement des terreurs chimériques. Ils ont une foi aveugle aux présages, aux sorts ; leurs prêtres, loin de les désabuser, partagent leurs faiblesses. Quand, la nuit, le Mon- [redacted]

CHAPITRE XIX.

REMARQUES SUR LA RELIGION DES MONTÉNÉGRINS. ÉGLISES.

Les Monténégrins suivent le rit servien. Le clergé est donatiste, et nie l'efficacité du baptême tel qu'on l'administre dans l'Église latine. Ceux qui veulent entrer dans leur religion sont soumis à un nouveau baptême : On adresse au néophyte les questions suivantes : « Renonces-tu au pape ? renonces-tu à la croix romaine ? renonces-tu au jeûne du samedi ? »

On baptise les enfants le second ou le troisième jour après leur naissance. Les images (obrazy) qui ornent les églises ne sont jamais sculptées, mais peintes sur bois ou sur les murailles, selon la prescription du Deutéronome : *non facies sculptile*.

Les Monténégrins rejettent la doctrine du purgatoire ; mais ils croient pouvoir délivrer les âmes de ceux qui sont morts en état de péché mortel à force d'aumônes et de prières : ce point de doctrine a sans doute été introduit par un intérêt tout mondain. L'enlèvement d'une fille est un péché pardonnable ; enfin leurs idées sur le divorce annoncent moins encore une morale relâchée qu'un désordre que l'asservissement complet de la femme explique, s'il ne l'excuse.

On comprend aussi pourquoi le prêtre absout le vol dans une société où [redacted]

égro; à cette époque, Étienne, iervie, ayant succédé à son père ute la Dalmatie orientale, se fit ier empereur des Romains et des s. Il essaya de régler le cérémo- sa cour à l'instar de celle de itinople, et accorda plusieurs jes au clergé. Pour ôter toute in- aux Grecs, il changea le titre :opolitain de Servie en celui de he, et le déclara indépendant autre siége et chef des Églises s à son autorité.

:hitecture des églises est d'une simplicité. Le fronton, surmonté roix, est muni de trois cloches; s. soigneusement blanchis, sont n'y a de bancs et de siéges que curé et ses assistants.

el n'est autre chose qu'une pierre : et cubique placée dans le sanc- jue forme une boiserie où sont 'ement peintes des figures de :t qui s'élève jusqu'aux arceaux oûte. Ordinairement cette cloi- percée de trois portes; celle du à double battant, est cintrée coup plus grande que les deux res latérales, qui sont simple- irnies de deux rideaux.

érémonial est presque entière- :mblable à celui de l'Église grec- peuple reste debout pendant les quelle qu'en soit la durée. Ce ne profanation que de cracher à ies chiens, considérés comme les, ne sont point soufferts dans te.

'incipal luxe des églises consiste s luminaire. L'offrande d'un iombre de cierges est regardée agréable à la divinité. Les quê- t fréquentes; elles se font dans ièce de bassin qui circule cons- it dans les rangs des fidèles et pporte même dans les quêtes à e.

iopes ou curés sont mariés avant ition; leurs femmes jouissent grande considération parmi le On assigne à chaque pope une de terre qu'il doit cultiver en ie avec l'assistance de sa famille. éral les mœurs du clergé sont en dehors des jeûnes fréquents glise grecque, les prêtres peu- vent manger toutes sortes de viandes.

Les caloyers ou moines suivent la règle de saint Basile; ils observent le célibat et se soumettent à des macérations rigoureuses. Il est interdit, sous peine d'excommunication de manger des grenouilles et des tortues de terre.

Quant au costume des ecclésiastiques, il est absolument celui de tous les autres Monténégrins; ils sortent armés, et ne reprennent les insignes du prêtre que lorsqu'ils en exercent les fonctions.

CHAPITRE XX.

FÊTE DE LA PÊCHE.

Lorsqu on est parvenu au centre du Monténégro, les montagnes semblent s'abaisser, et l'on se croirait peu audessus du niveau de l'Adriatique en voyant les pics culminants percer les nuages de leur cime. C'est de ces escarpements que coulent les eaux dans la direction d'occident en orient pour aller se déverser vers le lac de Scodra et vers la Moraka de l'ancienne Prévalitaine. La première de ces rivières est la Rèkova-Czernovitch, qui prend sa source au versant du mont Goloxum, et forme non loin de Cétinié un lac du même nom, d'où elle sort pour se jeter dans le lac Labéotis. Cette rivière est extrêmement poissonneuse.

Des myriades d'oiseaux annoncent l'approche du poisson que les indigènes appellent skuranza et dont la grosseur dépasse un peu celle de la sardine. C'est un tribut que le lac envoie, deux fois par an, aux habitants de la montagne, et qui forme un des principaux revenus du vladika.

Dès que l'ouverture de la pêche est annoncée, on se rend au lac, et l'on adresse des prières à Dieu pour que les produits soient abondants. Les prêtres, comme les anciens aruspices, tirent des présages de la sérénité du ciel, de la forme des nuages et de la direction du vent, qui pronostique une pêche heureuse quand il souffle de l'est. On bénit les rives du lac et les filets. Les pêcheurs disposent à travers les joncs de grandes nasses coniques, des paniers et différentes sortes de rets.

Quand tous les préparatifs sont achevés, on fait de nouvelles prières, et

les ordonnateurs entrent les premiers dans l'eau. Ils remontent la rivière en y jetant des grains de blé et d'autres menues semences concassées et marinées jusqu'à fermentation dans un mélange d'eau et de miel. Les poissons se jetent avec avidité sur cette pâture; alors les oiseaux pêcheurs fondent sur eux en poussant des cris aigus, et les sardines, pour leur échapper, tombent dans les embûches dont elles sont entourées. Quand on juge les filets et les paniers suffisamment remplis, on les vide dans des tonnes, et l'on procède à la salaison. La même manœuvre est répétée d'heure en heure pendant quinze ou vingt jours, jusqu'à ce que les goëlands disparaissent : ce qui indique que les sardines rentrent dans le lac, d'où elles redescendent à la mer en suivant le cours de la Boïana.

CHAPITRE XXI.

CULTURE. CÉRÉALES, LÉGUMES, ARBRES FRUITIERS ET FORESTIERS.

La différence d'élévation des versants et des vallées permettrait d'obtenir dans le Monténégro des produits d'une grande variété ; mais l'imperfection des modes de culture et l'usage d'abandonner le soin des champs aux femmes ont retardé jusqu'ici les progrès des Monténégrins dans le plus utile des arts. La simplicité des besoins et l'esprit de routine, que les populations [redacted]

les raisins, sous une bonne sition, prospèrent dans certaine lités. Le figuier croît spontan mais l'olivier a besoin d'être abri tre les vents de l'est et du nord : la greffe n'y est point pratiqu fruit conserve une saveur agre y a une espèce de pêches dont ques-unes ne pèsent pas moins livre et que Pouqueville a int en France, où elle paraît s'être a tée. Dans le Monténégro ce f s'obtient pas par la greffe.

Le pommier, le poirier, l nier, le cornouiller, le cerisier, fruit fournit aux habitants diff boissons, se rencontrent à tou expositions. Dans les régions qu sinent la mer, on trouve le m lier, le caroubier et l'arbousier.

Les zones situées au-desso neiges permanentes sont plan pins, de mélèzes, de cyprès, de verts, d'ifs, d'alaternes, de b genévriers, de houx et notamm sapins. Sur la base des mo croissent des hêtres, des charm frênes, des châtaigniers, des blancs, des érables, des plan sorbiers, des platanes, des noyer tilleuls d'un port magnifique. L ble, le saule, l'aune, le coudrier, reau et le bouleau se plaisent d terres basses.

Les forêts sont peuplées de les rivières et les ruisseaux al [redacted]

rte aussi de six à sept mille de fromages. Dégagés de la reuse, ils se conservent par- mais ils sont moins agréa- lt, cassants et trop secs. Les considérables de laine, de et de suif qui s'expédient e de Cataro passent à l'é- pêche de la sardine, dont parlé dans le chapitre pré- nit un des articles les plus du commerce d'exportation : oie dans les pays voisins de jusqu'en Apulie. Quant aux x mulets, dont l'espèce est en ite et d'une apparence ché- fic qu'en fait le Monténégro nsidérable.

erce de détail consiste en bois e, charbons, fruits, miel, ux, beurre, fromages frais, de toutes espèces et légumes. hés les plus fréquentés par ards sont Cataro, Rizano, rasto, Budua, Pastrowitch, o, Raguse, Nixid dans ine et Chabiak dans l'Alba-

sports pour Cémaïk, bazar porte de Cataro, se font mulet, mais à dos de femme. *onne sono le nostre mule*, les Monténégrins aux étran- s'en étonnent. Après avoir denrées, le montagnard rap- ses foyers des étoffes, de la elques articles de mercerie illerie.

rend que les arts soient nuls ys où toutes les industries au strict nécessaire. Le clepsydre y tiennent lieu : quand le temps est serein, ard suppute avec précision du jour en observant les rochers. Les instruments métiers ont toute la rudesse les étoffes fabriquées dans it en poil de chèvre brut, te à leur poids et à leur Les femmes, condamnées à trop rudes, s'acquittent im- t de ceux qui conviendraient ur sexe. Ainsi le premier lles auront ramassé leur de quenouille.

On chercherait en vain dans le Monténégro des boulangers, des bouchers, des menuisiers et des serruriers; chacun taille ses habits comme il l'entend, fait ses chaussures avec des peaux de chèvre, sans donner au cuir d'autre préparation que celle de le fouler et de le battre dans une dissolution de sel marin.

CHAPITRE XXIII.

PROVINCE DE CATARO.

Nous avons vu que le Czernagora, considéré dans son ensemble, est un amas de montagnes dont l'accès naturel est du côté de l'Albanie. Des bateaux à vapeur d'un fort tonnage pourraient, en remontant la Boïana, traverser le lac de Scutari et remonter jusqu'à Cétinié; mais, au nord et à l'occident, les eaux du Monte Célo se perdent dans des abîmes incommensurables, qui ont leur issue dans le golfe Rhizonique, où elles surgissent, chargées de détritus et de feuilles encore fraîches, dépouilles du Monténégro.

Dans aucune autre contrée les orages ne retentissent avec un bruit aussi terrible que dans les échos de ces montagnes. Le fluide électrique fait trembler ces masses énormes jusque dans leurs fondements, et un roulement sourd sort des entrailles de la terre; dans cette grande crise de la nature il serait difficile de reconnaître quel point du ciel est le foyer de la tempête. Quand elle a duré cinq ou six heures, les torrents de pluie font monter les eaux dans le canal de Cataro; et telle est leur impétuosité qu'elles semblent jaillir du sein de la mer. Alors le bassin de la porte Gordizzio bouillonne comme la chaudière d'une machine à vapeur; la Fiumara se gonfle; les flots de l'Oroçavatz, ceux de la Glinta se pressent avec tant de violence que la montagne semble se mouvoir. Si, pendant que la Glinta est ainsi agitée, on se couche sur le sol à quelque distance du bord, on sent un frémissement qui annonce le voisinage et le désordre de son cours souterrain.

Le puits connu sous le nom de *trou du diable* rejette les pierres que les enfants s'amusent à y lancer. Les ha-

bitants, témoins de ce phénomène, craignent qu'un jour Cataro ne soit détruite par quelque tremblement de terre, comme le fut jadis Rizano ou Rhizonicum.

Après la catastrophe où périt cette dernière ville, ceux qui furent assez heureux pour échapper à la mort se retirèrent au Théodo, où ils bâtirent une ville qui fut longtemps florissante. Sur l'emplacement de l'ancienne, que l'on croit avoir été la résidence de la reine Teuta, on voit les restes d'un beau pavé en mosaïque. La partie appréciable de ces débris antiques a dix mètres de long sur trois de large; la terre se dérobe sous des atterrissements difficiles à déblayer. On aperçoit sous l'eau un édifice monumental, et dans les environs, on peut reconnaître les traces d'une voie romaine.

Castel-Nuovo. Cette place, que don Juan d'Autriche enleva aux Vénitiens et qu'il leur rendit après la mémorable bataille navale de Lépante, est entourée de haies et de vignobles. L'air est insalubre sur cette plage. A tout prendre, la situation du golfe est magnifique. La carte du capitaine Gauthier, qui en indique les mouillages et les sondes, ne laisse aucun doute sur l'importance du golfe de Cataro, qui, au besoin, pourrait abriter toute la marine de l'Adriatique.

CHAPITRE XXIV.

ZUPANIES DALMATIENNES.

[redacted]

du globe qu'il habite. C nstan phyrogénète connaissait sans do imparfaitement cette côte de matie; car il se contente de « C'est à Décatère (Cataro) q mence la principauté de Terbu s'étend vers Raguse et vers l tagues de la Serblie. »

Il est probable que sous cett indication il comprenait la Mor périeure, qui fit ensuite parti Zenta jusqu'au mont Scordu tière de la Bosnie, de la Rasc la Servie actuelle.

Zachlumié. Cette province s' depuis Raguse jusqu'au fleuv tium (Narenta). « Le littoral bité par des païens, et la régio tueuse par des Serviens baptis

Cette contrée correspond a vergik de Chalcocondylas: elle clavée dans l'Hertzégowine : démembré la zupanie de Rasto jourd'hui Rat, qui dépend du de Raguse.

Paganie. « A partir de l'O commence la Paganie, qui s'ét qu'au fleuve Zentina (Cétinia est divisée en trois zupanies : R Mokri, Dalem. » Elles sont co dans la Primorie des Slaves. deux premières zupanies sont dans le voisinage de la mer; l bitants vivent des produits de l' ture; les îles de Meleta, Curcura, et Pharos se trouvent à peu de

[redacted]

, détruits par les pirates de
vers le dixième siècle.
:rouve dans le château de Rat,
ceari, le Rataneum de Pline, dé-
Dion sous le nom de Retinum.
ar cette même plage que l'on
port de Laureata, dont s'em-
phus, lieutenant de Bélisaire.
s'appelle aujourd'hui Lavrak
des lauriers.
peut rien dire de précis ni même
nablement conjectural de Da-
pins que ce ne soit Dalminium,
été comprise dans la troisième
les Slaves indépendants.
. Nous ajouterons quelques
ır les concordances géogra-
e la Croatie. Constantin Por-
ète convient lui-même qu'il
e grande confusion dans les
géographiques de l'Illyrie de-
ıvasions des barbares. « A la
lit cet auteur, commence la
qui comprend tout le rivage
jusqu'aux frontières de l'Is-
l'Albunium. Elle se prolonge
thème d'Istrie vers les monta-
ıfine à la Serblie du côté de la
de Chlebena : au reste, on ne
er une délimitation précise du
des Croates baptisés; il règne
d une obscurité complète. »
die comprenait la Zachlumie,
ie, le canton de Canali, con-
:nues presque désertes à la
dévastations des Avares, qui
truit les colonies romaines,
celles d'une partie de la Dal-
lu theme de Dyrrachium.
es qui se trouvaient habitées
e siècle étaient Destinicum,
:en, Megyretos, Dresnès,
Salemes, Catera et Disnec.
·hant ces noms barbares de
lature ancienne, les Dalmates
font de Destinicum la ca-
Desitiatæ. Selon les mêmes
s, Tzernabucum ne serait pas
ıt Ortelius fait mention dans
, mais Zernis de l'itinéraire
achium a Constantinople,
de Byzance appelle Therna,
us, Tzerna; Megyretos était
entre de la Zachlumie; Dres-
c, Catera et Desnec étaient des
du golfe Rhizonique, que
Stritter range dans le banat de Bosnie

Les Narentani, restés païens, possédaient vers le commencement du dixième siècle les villes de Mocron, Beroulia, Osrok et Labinitza. Leur autorité s'étendait en outre sur les îles de Curcra, Cicer que les Slaves nomment Karkar, et Huar, qui est l'antique Pharos; Bratz, surnommée Britannia, qui a donné naissance à la mère de Constantin, ce qui a fait croire à quelques géographes que cette princesse était d'origine anglaise. Enfin les Narentani possédaient la ville de Lagosta. Elle est rangée parmi les Celadussæ, et inscrite dans le *statuto* (cadastre) de Raguse sous le nom de Lastre. Les indigènes l'appellent Lastovo.

CHAPITRE XXV.

ROYAUMES DE CROATIE ET DE DALMATIE AU DIXIÈME SIÈCLE.

Vers l'an 900 de notre ère, la Croatie et la Dalmatie reçurent une nouvelle division géographique. Budinus, qui avait pris en se faisant baptiser le nom de Sviatopolk ou de Svétomir, régla les démarcations de son royaume. Le pape Étienne et l'empereur Léon l'Arménien lui envoyèrent des ambassadeurs. Honorius, légat du saint-siége, assisté de deux cardinaux, Jean et Léon, plénipotentiaires de l'empereur, étant arrivé en Illyrie, trouva le roi campé dans la plaine de Dalma, ou Hilvno. On tint alors un synode où l'on régla ce qui était relatif à l'Église et à l'État; puis le prince fut couronné suivant la forme du rituel romain.

Sviatopolk fixa d'abord les limites des provinces de sa juridiction. Tout le pays arrosé par des fleuves qui se jettent dans l'Adriatique reçut le nom de région maritime, et le territoire traversé par les eaux et les affluents de la Save fut appelé Serbie ou Servie.

La première région, à partir de Dalma jusqu'au val de Vino, qu'on nommait auparavant Dalmatie Inférieure, s'appela Croatie Blanche.

Il arrêta ensuite, avec le consentement des légats du pape, que l'église de Salone serait érigée en métropole et qu'elle aurait pour suffragants les évêchés de Spalato, de Trau, de Scar-

dona, d'Aronsio, de Nona, d'Arbe, d'Absyrtium, de Veglio et d'Épidaure. L'un des légats, Jean, fut le premier évêque de Spalato, et ses successeurs sont encore qualifiés de primats de Dalmatie et de Croatie.

Sviatopolk nomma Croatie Rouge la contrée appelée précédemment Dalmatie Supérieure et qui s'étendait depuis son camp de Hlivno jusqu'à Babalona. Il lui assigna pour métropole Dioclée, qui eut pour suffragants les évêchés d'Antivari, Budua, Sorbium (Sardania), place située au nord du lac Labéatis (Balta), Bosonium, Calarum, Olchinium, Suacium (Sphacia), Scodra, Drivastum (pays des Pulati), Terbunium et Zachlumium.

La Servie fut partagée en deux provinces : la première, qui s'étendait depuis la Drina jusqu'au mont Pinus, reçut le nom de Bosnie, et il donna celui de Rascie au pays compris entre le même fleuve et la ville de Luscia ou Lissus, située à l'embouchure du Drin. Le roi établit dans ces deux provinces des bans ou ducs, des zupans (iupans) ou comtes et des sotniki (centurions).

Lorsque les Madgyars s'emparèrent de la Hongrie, les Croates, inquiétés par ce voisinage, abandonnèrent les monts Carpathes, où ils s'étaient établis depuis le troisième siècle de notre ère. Arrivés sur les bords de l'Adriatique, ils se soumirent aux empereurs d'Orient. Constantin Pogonat engagea

[redacted]

cependant on en retrou
unes dans les annales de
Charlemagne. Éginhard,
de la Croatie, rapporte q
de nombreux combats,
Tersatica (Tersatz), ville
Les possessions de ce prin
daient pas au delà du ra
satica, et il ne recevait q
hommage de Paul, seig
dera (Zara) et de Donati,
évêque. Vers le même temp
Nicéphore envoyait une
l'Adriatique pour mainte
rité sur le rivage oriental
qu'île : or, comme il était
avec Charlemagne, il par
que cette expédition avait
tée entre les deux souvera
d'Éginhard semble confirm
pothèse. La Dacie, suivan
liste, ainsi que l'Istrie, la
la Dalmatie appartenaient
magne, à l'exception des
mes qu'il permit à l'emper
de reconquérir.

Une partie de la Dacie,
lieu était Francheville, po
douzième siècle le nom
chorion. A cette époque l
la Slavonie s'étaient sou
domination impériale ; n
num, ville située au conflue
et du Danube, relevait de l'
et c'est pour cette raison q
Alba-Græca. La Bosnie étai

[redacted]

rçaient un pouvoir indépendant
villes maritimes, émancipées de
ation des Grecs, à charge par
ayer à la chambre impériale trois
ante-quatre marcs d'argent. La
; et la Croatie se trouvaient
s position à peu près semblable
de Charlemagne ; c'était moins
tion pure qu'une vassalité.
dant Venise grandissait sous la
n de l'empire ; son territoire se
lors au Dogado, qui compre-
to, Chiozza, Malamocco, Héra-
Equilie, lorsque Nicéphore es-
s'emparer de Comacchio, dont
ait la souveraineté. Paul échoua
e entreprise ; alors le doge, qui
nu Charles, auprès duquel il
ndu à Thionville, et qui, assisté
ue de Zara, avait négocié avec
un accommodement entre les
t les Grecs, intercéda de nou-
obtint la paix pour Venise et
éphore.
roniques signalent plusieurs
nes célestes qui eurent lieu vers
que (807) : on observa trois
leux de lune et la troisième de
dernier jour de janvier la pla-
Jupiter parut passer dans la
i était dans son dix-septième
le quatorze de mars celle de
fut visible sur le disque du so-
eu au-dessus du centre de cet
formant une tache nébuleuse.
mène dura huit jours.
18.) L'empire grec, entouré par
mis belliqueux et avides, ne
plus défendre ses possessions
driatique ; les Vénitiens et les
se virent donc forcés à proté-
nêmes leur commerce contre
es sarrazins et contre les Na-
qui n'avaient pas encore em-
christianisme.
temps auparavant, Haroun-al-
était mort, et l'empereur, à
barrassé de ce rival redoutable,
ter contre les Bulgares. Il crut
le danger en établissant, à
les colonies militaires des Ro-
un corps d'observation sur la
illyrique. Cette garde devait
tuer et se recruter dans les
provinces qu'elle avait mission
dre.

Les nouvelles charges pesèrent cruellement sur le peuple, et les exacteurs causèrent autant de mal qu'en auraient pu faire des ennemis déclarés. On enrôlait dans la milice tous les indigents valides, et l'on força les autres habitants à payer l'impôt pour tous, et à donner pour l'équipement de chaque soldat dix-huit pièces d'or ; ce qui équivalait à deux cent cinquante francs de notre monnaie. Toutes les autres taxes furent augmentées, et par une mesure rétroactive on en fit remonter le payement à la première année du règne de l'empereur. La capitale regorgea d'espions, qui tenaient note des dépenses de chaque famille. Le tyran eut le pressentiment de sa fin prochaine : « Je ne sais, disait-il, si c'est Dieu ou le diable qui me pousse ; mais je me sens entraîné par une force irrésistible. » Il mourut à Andrinople après avoir vu son armée presque anéantie par les Bulgares.

CHAPITRE XXVI.

ÉTAT DE LA DALMATIE (838-1340).

Vers l'année 838 les Francs étaient encore maîtres de plusieurs points de la Croatie, de la Parathalassie ou Primorie et du territoire qui s'étend jusqu'à la Save. Zonaras rapporte qu'à cette époque ils s'associèrent à une expédition dirigée contre Bari, ville occupée par les Sarrasins. Pendant cette guerre, les Narentains, alliés des mahométans, ravagèrent toute la Croatie, qui ne put jamais se relever de ce désastre.

Sous le règne de Mucimir, vers la fin du neuvième siècle, l'évêque de Nona était le seul métropolitain de la Dalmatie qui reconnût l'autorité de Rome ; plusieurs autres prélats étaient soumis au patriarche de Constantinople. Il y avait deux églises en Illyrie ; on touchait au schisme de Photius. Dès le commencement du même siècle, 809, la question de la procession du Saint-Esprit avait été agitée dans le concile d'Aix-la-Chapelle. L'année 859 fut mémorable dans l'orient de l'Europe ; l'hiver fut si rigoureux que la mer Adriatique gela entièrement, et presque à la même époque les Slaves apprirent que Rurik, aventurier scandinave, avait été nommé prince de Russie.

Il est question en 884 d'un royaume situé entre la Drave et la Save ; mais ce n'était qu'un démembrement de la Croatie, qui passa successivement sous la suzeraineté de Charles le Gros, empereur d'Occident, et d'Arnulphe, roi de Germanie. La Croatie maritime appartenait en toute souveraineté à Mucimir, comme le prouve un cartulaire de 892 souscrit par dix-huit de ses zupans. Paulémir fut couronné à Terbunium; ce prince guerrier passa la Lim, battit Glintomir, zupan de Rascie, sur les bords de l'Ibar, où il fit construire Béla, depuis siége d'un évêché qui existait encore au seizième siècle. Il poussa ses conquêtes jusqu'à Syrmium; là il convint avec les Hongrois que la Save serait la limite entre les deux royaumes.

Sa couronne échut à Riescimir, son fils posthume. Parmi les autres rois qui appartiennent à cette époque obscure, on cite encore Rodoslas et Prélimir. Ce dernier est compté comme le dixième prince de la Dalmatie.

Dans le partage qu'il fit de ses États entre ses quatre fils, ce Prélimir les divisa en autant de tétrarchies. La première, qui échut à Havlimir, comprenait la Zenta et la vallée du Drin; il y joignit les zupanies de Lusca, de Podlugia, de Gorsk, de Cepelnia. de Dulcigno, de Prapalnus, de Camerntza, de Budua, de Koutchievo et de Gripuli.

La seconde, qu'il donna à Boleslas, se composait de Terbunium avec la zupa-

[redacted]

minus (Vodin), qui établit e siége de son royaume à Scodr quérant s'empara de la Rasci Bosnie, dont il forma un ban appris la mort de Robert Guis rendit maître de Durazzo et toire qui en dépendait.

CHAPITRE XXVII

INVASION DES NORMA
(1080 - 1085.)

Jamais l'empire d'orient n plus sérieusement menacé que le règne d'Alexis Comnène. I partis des bords du Iaxarte campés à Nicée, d'où ils m Constantinople ; Robert Guis ses Normands occupait Dy tandis que les croisés épuisaie vinces effrayées de leur lice leur nombre.

Robert ne pouvait oublie faite à sa fille Hélène. Cette avait été conduite à la cour Parapinace pour épouser son tantin lorsque sa trop grand ne serait plus un obstacle à ce Mais, avant ce temps, Botoni avoir détrôné Michel, avait f mer dans un couvent la jeu avec Sybile, qui fut depuis co Roure et de Champagne. Alexis avait rappelé Hélène l'alliance de Guiscard avec impériale était devenue impo

[redacted]

d'Alberade, sa première femme.
: guerrier traversa le golfe avec
'aisseaux pour porter sur quel-
nt de la côte les troupes qu'il
ord ; il se détermina pour Dyr-
, parce que le trajet était court,
mpara d'abord de Corfou, dont
base de ses opérations. Si la
t été purement diplomatique,
entre la ruse normande et l'as-
iée de Byzance aurait pu se
re à chances égales; mais d'un
pire était en pleine décadence,
ne de l'autre une race forte et
urage chevaleresque marchait
at comme à une fête. Le duc,
de l'élite de ses guerriers, était
gné de Sigelgaïte, sa femme,
vait donné Roger. Cette prin-
ait endossé l'armure; elle ma-
cheval et un glaive avec autant
e et d'adresse qu'aucun des
d'armes de cette époque.
rt Guiscard n'attendait plus
tir que le retour de Raoul Peau-
qu'il avait envoyé à Constanti-
ur y porter son ultimatum. Cet
vint sans avoir même obtenu
se; mais il osa dire au duc que
ndu empereur qu'il comblait
ırs à sa cour n'était autre qu'un
Hector, prêtre truand et défro-
il avait vu lui-même à Constan-
: véritable Michel vêtu de l'ha-
stique, vivant et renfermé dans
e. Il ajouta que, depuis son dé-
Constantinople, Botoniate avait
régner, qu'Alexis l'avait rem-
: le trône, et qu'en même temps
établi le jeune Constantin dans
honneurs auxquels sa naissance
ıait droit de prétendre. Raoul
t de cette conduite, qu'il était
le regarder comme un commen-
de réparation, que le mariage
: s'accomplirait ultérieurement;
que la guerre, désormais sans
ttirerait sur les armes du duc
: divine.
rt, dont le caractère impétueux
t difficilement une contradiction,
ta contre Raoul; et sans doute
sentiment aurait eu des suites
s si on ne l'eût informé au même
que la flotte de Boëmond était
ar.

Le prince avait poussé une reconnaissance jusqu'aux atterrages de Corfou, et reconnu la côte d'Illyrie. Sur les indications qu'il donna à Robert, l'expédition fut immédiatement résolue. Une flotte de cent cinquante voiles appareilla de Brindes, où se trouvait le duc; elle portait environ trente mille hommes de débarquement. Cassiopée et Corfou, n'espérant pas résister à un armement si considérable, se soumirent à Robert, et d'autres cités suivirent cet exemple. L'île rapportait annuellement à l'empire quinze cents livres pesant d'or.

Tandis que le duc triomphait par la seule terreur de son nom, Boëmond s'emparait de Buthrotum, d'Avlona et de Canina, villes situées sur le continent.

La position de Dyrrachium en faisait un point d'une grande importance pour les Normands; Boëmond reçut l'ordre de s'y rendre par terre à la tête d'un corps d'armée, tandis que le duc attaquerait la place du côté de la mer. Sa flotte était poussée par un vent propice; déjà les soldats demandaient où était la ville, que leur dérobait un promontoire, lorsqu'une tempête furieuse dispersa la flotte. Robert, échappé à ce désastre, aborda sur une plage couverte de corps et de débris. La famine menaçait de faire périr les soldats que la mer avait épargnés; les naufragés n'eurent d'autres ressources que le blé et les fruits qu'ils trouvèrent dans les champs. Le duc ne se laissa pas abattre par ce revers; il réorganisa ce qui lui restait de troupes, et, après avoir fait sa jonction avec le corps d'armée de Boëmond, il vint camper le 14 juillet devant l'antique Épidaure.

Alexis, à peine informé de l'occupation de Corfou par les Normands, avait nommé Georges Paléologue gouverneur de Dyrrachium. Ce dernier prit de nouvelles dispositions défensives; Robert ne disposait plus que de quinze mille hommes, sans compter les matelots. Le général grec était digne de se mesurer avec le chef normand, et l'issue de ce conflit était douteuse. C'était jadis sur le même théâtre que César et Pompée étaient venus pour décider des destinées de Rome et du monde.

Avant l'ouverture des hostilités, Pa-

léologue fit demander à Robert pour quel motif il faisait la guerre à l'empereur. C'est, répondit le duc, pour replacer Michel sur le trône de ses ancêtres. Les envoyés du gouverneur déclarèrent que les Grecs y consentaient, et que dès qu'il paraîtrait on s'empresserait de déposer à ses pieds les clefs de la ville. Robert, qui ne s'attendait pas à tant de condescendance, se décida à leur envoyer le prétendu Michel revêtu des ornements impériaux. A l'heure fixée pour son arrivée, les habitants de Dyrrachium accoururent en foule pour voir le protégé des Normands. Mais à peine eut-il paru qu'on entendit partout, au milieu des rires et des huées : C'est Hector ! le caloyer de la Maudra ! En même temps la garnison fit une sortie, et après avoir tué quelques Normands elle rentra triomphante dans les retranchements.

Un combat naval fut livré à la flotte normande par le doge Dominique Silvio (1), et Boëmond y faillit périr; une sortie des assiégés qui occasionna des pertes considérables aux Normands; l'arrivée de Maurice, amiral de l'empereur Alexis, et le manque de subsistances dont la flotte et le camp de Robert commençaient à souffrir auraient découragé tout autre que le duc; déjà la défection des villes alliées et des troupes auxiliaires semblait ne lui laisser d'autre moyen de salut qu'une prompte retraite; mais, loin de renoncer à son entreprise, il dédaigna même

[redacted]

branlèrent la résolution opi
guerrier.

L'empereur avait mandé à
son lieutenant, de réunir un c
mée, de lever autant de sol
serait possible et de venir le j
passage de l'Hèbre. Alexis
Constantinople à la fin du m
et, arrivé au lieu qu'il avait i
y passa la revue de ses tr
garde était sous le command
Constantin Opus, les Macédo
celui d'Andronic et d'Alex
basilès; les Bardariotes, qui o
la partie de la Macédoine
l'Axius, avaient pour génér
Sarrazin d'origine, dont le
d'une bande de brigands, é
aux galères. Un corps de Var
Scandinaves attachés au servi
pereur avait pour chefs Pa
et Constantin Humberto-Po
une singulière coïncidence,
turiers du Nord allaient
d'autres aventuriers leurs con
Enfin parmi les troupes de l'
se trouvaient environ trois m
niens établis à Philippopolis
rayon de cette ville. Ces sect
chaient sous les ordres de deu
bardes, Xantas et Culéon.

Après avoir passé un mois à
nique, Alexis arriva le 15 octo
bords du Chazane (Ergent).
surprendre Robert, et il avait
marche à travers les forêts et
du mont Bagora ou Bagulat.

[redacted]

ssortir l'inégalité de la lutte. Si
it à la moitié, c'est-à-dire à
et quinze mille le nombre des
nts de l'armée impériale, on
ie les Normands étaient à peine
e cinq.

ie laisser aux siens d'autre res-
se la victoire, Robert grossit
s de tous les matelots et fit
feu à sa flotte. « Demain, dit-
oldats, nous n'existerons plus,
serons les maîtres de tout ce
ident les Grecs.

igue avait reçu l'ordre d'atta-
iemi en queue dès que le com-
:'engagé, tandis qu'un corps
res masqués par des collines
urnerait le camp de Robert.

octobre, longtemps avant le
duc, suivi de son état-major,
à l'église du martyr saint
, située au bord de la mer.
ie messe solennelle, tous les
eçurent la sainte communion.
s eurent pris quelque nour-
: duc les rangea en bataille,
ommandement de l'aile droite,
iyait à la mer, au comte Amice,
'aile gauche à Boëmond, et se
même au centre.

e impériale se développait le
i coteau voisin du rivage, sur
ù elle avait établi son camp.
ommandé aux Variègues de se
nbuscade; mais ils réclamèrent
de porter les premiers coups.
pied à terre pour se placer en
ligne. L'empereur, au centre
née, se trouvait ainsi opposé
; il avait confié le commande-
'aile gauche à Nicéphore Mé-
celui de la droite à Pacurien.
détacha quelques aventuriers
rer les Grecs dans la plaine,
ne s'avança en colonnes serrées
nts; en ce moment il voit son
: aux prises avec les Variègues,
és de haches à deux tran-
enversaient tout devant eux.
ır cette vigoureuse attaque,
inds se débandent et se pré-
ans la mer pour gagner, à la
tte grecque et vénitienne où ils
:nt d'être accueillis, au moins
prisonniers.

: vue Sigelgaïte, qui avait voulu partager avec le duc son époux la gloire et les périls de cette campagne, s'élance à cheval vers les fuyards; elle leur reproche avec indignation leur lâcheté, frappe les plus indociles, et, poursuivant les autres jusque dans la mer, elle parvient enfin à les ramener au combat. Revenus de cette panique, les Normands reforment leurs rangs et suivent l'héroïne. Déjà les Variègues étaient aux prises avec le centre de l'armée; Robert luttait avec le courage du désespoir; tout à coup il voit arriver à son secours son intrépide compagne; alors la fortune change; les aventuriers, pressés à leur tour et déjà épuisés, faiblissent et se replient dans une église voisine. Comme cet espace était trop étroit pour les contenir, les derniers accourus montent sur la toiture, qui se brise sous leur poids et écrase ceux qui avaient pu pénétrer dans l'enceinte.

Les Grecs étaient si supérieurs en nombre, que malgré la défaite des Variègues, ils se croyaient sûrs de la victoire. En effet, l'armée normande, affaiblie par ses pertes récentes, se trouvait resserrée dans un étroit espace entre la mer et une rivière; dans cette position, elle était exposée sans abri aux traits et aux projectiles de l'ennemi. Déjà les troupes de débarquement, que portaient les flottes grecque et vénitienne, descendaient sur le rivage pour se joindre aux corps auxiliaires; mais ces derniers, au lieu d'attaquer les Normands, s'étaient jetés sur leur camp, et ne songeaient qu'au pillage. En ce moment, Robert fait élever l'étendard de Saint-Pierre, et s'écrie : « Soldats! voilà votre guide! marchez à l'ennemi! craindriez-vous de misérables hérétiques quand Dieu lui-même vous conduit? En même temps il s'élance au milieu des Grecs. Le choc fut irrésistible : six mille Grecs tombèrent sur le champ de bataille; parmi leurs cadavres on reconnut des Turcs auxiliaires. Au nombre des morts étaient Constantin Ducas, frère de Parapinace, Nicéphore Synadène et une foule de capitaines d'un nom moins illustre. Le roi de Servie, Bodin, prit la fuite sans avoir tiré l'épée; quant à l'empereur, qui attendait dans un village l'issue de la bataille, il se retira en toute hâte

à l'instant où ses forces ralliées étaient encore triples de celles des Normands.

Les vainqueurs pillèrent le camp d'Alexis, qui, après avoir échappé à grand'peine aux cavaliers chargés de le poursuivre, s'était réfugié à Achrida. Ce fut, dit-on, dans cette déroute que les Grecs perdirent la croix d'airain faite d'après l'ordre de Constantin pour rappeler l'apparition miraculeuse qui lui annonçait la victoire. Alexis trouva le moyen de faire parvenir à Georges Paléologue, gouverneur de Dyrrachium, l'ordre de remettre aux Vénitiens le commandement de la citadelle et le gouvernement général du thème à un Albanais nommé Camiscarte. Comme l'hiver approchait, Robert, craignant que ses soldats ne pussent résister au froid qui est si souvent rigoureux sur les côtes de la moyenne Albanie, convertit le siége de la place en blocus. En conséquence il répartit son armée dans les places de Glabinitza, où il prit ses quartiers, à Belgrade, aujourd'hui Bérat et à Joanina. Pendant l'hiver, il fit bâtir sur une éminence un château d'où il faisait chaque jour des excursions jusqu'à Dyrrachium.

Prise de Dyrrachium (1082). Quoique doué d'un courage chevaleresque, Robert ne négligeait pas les avantages faciles que donne la ruse, et il jugeait sans doute que ce moyen lui était d'autant plus permis qu'il avait pour adversaires des Vénitiens et des Grecs.

Pendant la nuit du 18 février un noble

le vainqueur se vit obligé de
en Italie, et chargea Boëmon
tinuer la guerre.

L'année suivante, le géné
contre Alexis les batailles de
et d'Arta; mais il fut moins
devant Achrida et à Édessa;
ce double échec par la prise c
place frontière de la Bulgari
vint camper à Castoria.

En 1084, la Thessalie devi
tre de la lutte des Normand
l'empire grec. Plusieurs che
gine française s'y distinguè
Boëmond, et entre tous Brien
nétable de la Pouille et de la
fils d'Eudes, comte de Pent
avait servi avec distinction
bannières de Guillaume le Co
et c'est de sa lignée que le
queurs bretons font descendr
rons de Chateaubriand.

Il se livra près de Larisse s
née une bataille où les Norman
phèrent après une résistance o
mais comme ils ne purent s
de la ville, ils se retirèrent su
place située à l'issue du gra
du Pinde.

Il était moins difficile pour
mands de vaincre les trou
leur opposait l'empereur que
subsister une armée dans u
trée montueuse et dont les
ces se trouvaient bientôt épui
seulement par les troupes enva
mais encore par celles qui



ux de l'armée. Boëmond,
autorité méconnue, n'é-
 furieux qu'en leur promet-
chercher lui-même en Italie
réclamées. Il part en toute
barque à Avlona, laissant
le commandement de Cas-

mprit que sa présence était
n Épire; l'année suivante,
parut avec le prestige de
es navales remportées sur
Venise. Mais ces avantages
s les derniers de sa carrière
. Il tomba malade à Cépha-
e nouvelle, Sigelgaïte s'em-
ute hâte avec son fils Roger;
'arriva que pour recueillir
oupir de Robert, qui expira
t. L'armée reprit aussitôt
e rendit à Otrante, où un
bre attendait le corps du
'une tempête furieuse avait
gloutir pendant la traversée.

APITRE XXVIII.

OU ROIS DE RASCIE.

ne, formé aux dépens de la
ie, ne devint autonome qu'à
uzième siècle; vers l'année
ereur Frédéric, qui traver-
e pour se rendre à la troi-
ade, accorda à Néman l'in-
royaume de Rascie, en le
le la suzeraineté d'Isaac II,
 Constantinople.
ers de Néman furent Tiho-
mil, dont le règne ne dura qu'une année, et Simon, père de saint Sabas, patron des Serviens, dont un pacha fit brûler publiquement les reliques en 1555.

Neman II ou Krapalus fut proclamé roi de Rascie et de Servie à Pristina. Il avait épousé Hélène, Française d'origine, et qui releva Antivari. On attribue à Néman II la découverte des mines de Trépecia et de Prisrend, qu'on exploitait encore en 1455 et dont le produit fut consacré à l'érection de quarante monastères : le règne de ce prince dura vingt-deux ans.

Le prince le plus célèbre de cette maison fut Étienne Duscian, qui monta sur le trône vers 1340 et dont le règne dura environ vingt-cinq ans. Après avoir conquis la Macédoine jusqu'à Thessalonique, et subjugué l'Épire et la Béotie, il se fit couronner empereur de Romanie, d'Esclavonie et d'Albanie. Il avait partagé son empire en gouvernements : c'étaient l'Étolie, le duché de Janina, la portion de la Macédoine qui confine à l'Axius, Tricca ou la haute Thessalie, Castoria. Phères ou Serres, et le pays qui s'étend jusqu'au Danube, Ochrida et le territoire de Prélepée (Preslaba). A la nouvelle de la mort de Duscian ou Duschan, ses lieutenants, auxquels il avait confié le gouvernement de ces provinces, se firent la guerre; et c'est à cette époque qu'on voit figurer la Bosnie comme État parmi les dépendances de l'ancienne Illyrie.

LIVRE SECOND.

BOSNIE.

CHAPITRE I[er].

en, période grecque et ro-
La Triballie ou Bosnie des
tendait sur un espace d'environ quatre-vingts lieues du nord au sud-est et de soixante-dix de l'occident à l'orient. Cette partie de l'Illyrie septentrionale était enclavée entre le Verbaz, la Save et la Drina, et avait pour

frontières la Syrmie et les montagnes de la Zachlumie (Hertzégowine), qui furent longtemps occupées par les Celtes. Traversée par les armées romaines en 682, lorsque Curion, vainqueur des Dardaniens, conduisit ses légions jusqu'aux bords du Danube, elle fut déclarée province romaine au temps du triumvirat. Cette province fut soumise plutôt de nom que de fait aux empereurs d'Orient, qui comptèrent souvent des Triballes parmi les barbares dont les hordes menaçaient continuellement Byzance.

Période slave. — Lors de l'invasion des Slaves dans la Servie et peu de temps après qu'ils eurent fondé un royaume, un de leurs chefs, ou jupan, vint s'établir sur les bords de la Bosna, rivière qui a donné son nom au pays. Cependant vers le commencement du dixième siècle, les rois de la Servie méridionale, Prelimir et Crescimir, forcèrent les Bosniaques de se retirer vers la Hongrie, et incorporèrent à la Servie le territoire que les Bulgares avaient déjà dévasté en 925. Le pays avait neanmoins ses chefs particuliers vers l'an 1,000; mais il reconnaissait la suzeraineté des rois serviens. Vaincus par les Hongrois, les Bosniaques changèrent de maîtres; Béla II laissa ce pays à son fils Ladislas (1141); en 1153, Boris, duc de Bosnie, relevait de la couronne de Hongrie.

Le nom de la Bosnie était connu des Byzantins depuis le neuvième siè- [redacted]

mirent point aux Bosniaques d'
politiquement leur nationalité.]
commencement du quinzième siè
les trouve tributaires des Turcs; en
malgré les efforts des Hongro
Bosnie devient une province otto
Dans cette époque de confusion
ques noms surgissent, et dispar
avec la résistance; les peuplad
savent de se grouper en États
pendants; une bataille gagnée
naissance à un royaume qui tom
premier échec : à chaque inst
fortune des armes déplace les fron
mais l'influence du croissant est p
dérante; les infidèles pénètrent
moyenne Albanie, et les Vénit
hâtent d'occuper la Prévalitaine,
que les Montenégrins, quelquefoi
cus, mais jamais soumis, con
dans leurs montagnes le dépôt
bertés slaves.

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES MI CONVENTUELS OU CORDELI

Les mahométans, autant pa
tique que pour obéir à la loi du pr
ne traitaient en ennemis que le
versaires religieux. Quand un pa
conquis, ils concédaient à tous ceu
convertissaient à l'islamisme les
ges des musulmans, c'est-à-dire
vaincus pouvaient posséder des
fonds, porter des armes, et par
[redacted]

ait en Bosnie un grand nombre
lytes depuis que Paterne, leur
tif de Rome et banni de l'I-
it cherché un refuge dans cette
e l'Illyrie.

lu recensement des frères mi-
it à Assise treize ans après
itution, il se trouva que l'or-
cordeliers en renfermait cinq
aint François distribua dans
s parties du monde connu cette
ouée au soulagement des mi-
imaines (*diviso inter sodales*
a première cénobie qu'ils éta-
ut fondée à Sée en Normandie.
cultés que leur opposait l'igno-
les slaves méridionaux n'ar-
point leur zèle. Des lettres
Grégoire IX, datées du 7 juin
noignent qu'il existait à Bosna-
i évêque de l'ordre des frères
s et des préfets des cordeliers
nia et à Gran. La Dalmatie
quatre custodies, et le vicariat
ie huit.

idateur de l'œuvre avait désigné
à Benoît d'Arétium, qui fut le
propagateur de son ordre dans
nie. Il parcourut ces provinces
res armes qu'une croix de bois
on de pèlerin. En 1274 l'Illyrie
ne comptait pas moins de
uf custodies.

iisition essaya de s'établir dans
inces. On trouve, sous la rubri-
298 dans les annales de Wad-
es frères mineurs inquisiteurs
n Rascie, en Servie et dans
lyrie occidentale. Ils marchaient
d'exécuteurs, et ne résidaient
rt à poste fixe.

324, le P. Fabien, assisté de
sesseurs de l'ordre des frères
, établit le siége principal de
tion dans la Bosnie, et bientôt
occidentale se couvrit de cus-
d'associations secrètes, de pri-
d'échafauds. Sous le voile des
religieux, les chevaliers et les
se permirent les exactions les
ndamnables. Ces persécutions
nt des guerres funestes, qui
de 1365 à 1460. Les pauli-
aqués dans leurs retraites comme
s fauves, se virent réduits à
le secours des Turcs, et consentirent à devenir leurs tributaires; la guerre se poursuivit avec plus d'acharnement que jamais. En 1461, le légat apostolique ayant conseillé aux Bosniaques de rompre avec les Turcs, Mahomet II fit une invasion subite dans le pays, et devant ses hordes les inquisiteurs disparurent; quelques cordeliers, suivis d'un petit nombre de chrétiens, se réfugièrent dans les forêts, où plusieurs chapelles en ruines attestent leur présence et leur zèle dans ces solitudes

Les paterniens et les Grecs qui avaient favorisé l'armée ottomane ne furent pas plus épargnés que les catholiques, et les vainqueurs étendirent le carnage et la dévastation sur cette malheureuse contrée. Thomas II, qui régnait alors, fut contraint de se retirer dans la palanka de Klioutch, où il dut accepter les conditions de vasselage qu'il plut à Mahomet de lui imposer. Muni du traité qui lui garantissait le trône, il se rendit à la tente du sultan. Mais au lieu de recevoir son serment, on lui signifia, ainsi qu'à ses ministres, l'ordre d'embrasser l'islamisme : Thomas préféra la mort à l'apostasie; saisi par les bourreaux, il fut écorché vif, et le corps du martyr servit de but aux flèches des mahométans.

Quand cet orage fut passé, les catholiques sortirent de leurs retraites et se soumirent à toutes les conséquences de la servitude; à ce prix il leur fut permis de conserver la foi de leurs pères, et depuis ce temps Rome n'a point cessé de nommer des évêques de Bosnie. Le premier est celui de Trébigné, qui est ordinairement choisi parmi les religieux de l'ordre des jacobites de Raguse; le second réside à Phoïnitza, dans le couvent du Saint-Esprit. Il comprend dans sa juridiction la Srebrnitza et le sandjiac de Seraglio. Ce prélat est élu par les cordeliers, qui choisissent toujours un Bosniaque; la cour de Rome lui alloue un traitement de six à sept cents francs.

CHAPITRE III

BOSNIE DANS LES TEMPS MODERNES.

Depuis la conquête des Turcs, la Bosnie n'a point d'histoire particulière; les anciens chefs se sont faits musul-

mans, tandis que le peuple est resté chrétien. Cependant il est aisé de voir que la conversion des premières familles n'a point entièrement effacé parmi elles les souvenirs de religion et d'origine, et que leur abjuration n'a été qu'un marché et un sacrifice imposé à leur conscience en vue des privilèges de la race conquérante.

Cette sorte de demi-naturalisation des éléments de l'islamisme a porté ses fruits. Cette contrée, si heureusement partagée par la nature, où l'on trouve la plus riche végétation, des coteaux et des vallées favorablement exposés pour toutes les variétés de cultures, est pour ainsi dire abandonnée à la spontanéité de sa puissance productive; et la plupart de ses richesses meurent inexploitées sur le sol qui les a vues naître et se développer. L'industrie y est nulle, et la seule exception tient à l'esprit guerrier qui caractérise les Slaves méridionaux; on y fabrique des lames d'une trempe supérieure, et que les habitants achètent à des prix élevés. Les incrustations de leurs armes à feu et les ornements dont ils couvrent les harnais, les housses et les selles sont souvent d'une grande richesse, et témoignent du prix qu'ils attachent à la tenue militaire.

L'Autriche confine à la Bosnie par la Dalmatie, et quoique les Dalmates et les Bosniaques aient une origine commune, qu'attestent la même langue et les analogies du type physique, il est [redacted]

institutions le rend impossible. L'ho peut se résigner à un danger inévit mais il y aurait de la stupidité à le voir sans s'en préoccuper et sans faire pour s'y soustraire. Dans le vinces de la domination turque les puissants sont exposés à la destitu aux amendes, et leur vie dépend soupçon ou d'un caprice; il n'y a tre alternative pour un pacha disg que la révolte ouverte; et c'est cela que les exécutions sont somm et secrètes; quant aux faibles, il pour ennemis ceux mêmes qui devi les protéger et dont la premièr veur est de les laisser exister.

Telle est la force du Coran, qui, à dire, est à la fois la règle du gouv ment et le code universel des Otton qu'il a dompté l'esprit indépenda Slave et transporté les usages de rabie sous un ciel où erraient jad Sarmates et les Scythes. Les chr soumis au joug turc ne sont pas exe de cette influence. Ils tiennent à neur de faire des pèlerinages à Jé lem, comme les Turcs en font à la que, et l'on donne aux uns comm autres le titre de hadji lorsqu'il viennent des lieux saints; les chré désignent même le sépulcre du Sau par le nom de Kaba, avec la seule rence qu'ils le prononcent *Tiaba*.

Si le niveau du despotisme a fai paraître quelques-uns des traits naux qui distinguent le Turc du niaque, il est resté impuissant à [redacted]

Monténégrins les éléments de
nent qui font les constitutions
s.
ndant dans leurs luttes inégales
ngées les plus courageux eurent
oments de lassitude; tous n'eu-
s un zèle religieux assez pur et
ervent pour toujours combattre
érer les avantages de la victoire.
i révoltait surtout les slaves,
privation de leurs armes, signe
e de la servitude. Or, comme
ervaient leur indépendance per-
en acceptant l'islamisme, ils
t Turcs par amour pour la li-
t une fois engagés dans cette
se conduisirent à l'égard des
estés chrétiens avec autant d'in-
e que leurs nouveaux coreligion-
Depuis les dernières réformes,
sont moins criants; mais telle
ondition fatale de la Turquie et
si dire l'expiation d'une politi-
gtemps odieusement cruelle que
les vrais croyants se déclarent
s la population chrétienne est
e, et que dès que les rayahs
ités avec plus de ménagement
i contraire à toute réforme,
dire les Turcs qui observent fi-
t les prescriptions du Coran,
que l'empire touche à sa ruine.
auses que nous avons indiquées
uit considérablement le nombre
étiens dans la Bosnie. Sur une
ion qui ne dépasse pas un million
pte trois cent cinquante mille ma-
ns, quatre cent cinquante mille
s de la communion grecque et
le catholiques. Les réformes deve-
cessaires et qui sont pour ainsi
conséquence de l'intervention
des puissances occidentales dans
rêts de la Turquie ralentiront
ute cette progression et lui don-
peut-être une impulsion con-
r, comme les chrétiens sont en
majorité dans les provinces de
uie d'Europe, la protection de
s doit amener tôt ou tard sa
finitive. Ce résultat final prouve
'impuissance de la politique que
sibilité de ramener à un état nor-
e société fondée sur le droit du
t sur tous les abus du fanatisme
x.

CHAPITRE IV.

ÉTENDUE; VILLES PRINCIPALES; MINÉRAUX.

Depuis que les Turcs ont réuni à la Bosnie une partie du territoire croate enlevée aux Hongrois de même que quelques districts de la Dalmatie et l'Hertzégowine, cette province représente une superficie de huit cent quarante milles de quinze au degré, ou de deux mille trois cent trente-trois lieues de France. D'après les données de Frantz Jukitch, qui a publié à Zara (1841) une géographie de la Bosnie, on trouve des mines d'or à Svornik, à Srebrnik et à Pharès; plusieurs fleuves roulent des parcelles de ce métal, et notamment le Verbas, qui se jette dans la Save au-dessous du vieux Gradiska. L'argent se rencontre aussi aux environs de ces mêmes villes et dans les montagnes qui avoisinent Slatina et Banialuka. Diverses localités fournissent du vif-argent, du plomb, du cuivre et du fer. Le pays renferme aussi du sel fossile et quelques sources d'eaux minérales.

On compte dans ce pays si favorisé par la nature des villes populeuses et qui dans d'autres conditions politiques seraient appelées à un développement considérable : Séraïévo ou Bosna-Séraï, la plus importante de toutes, n'a pas moins de soixante-dix mille habitants; Novi-Bazar, située au sud sur la frontière de Servie, en compte seize mille; Svornik, place forte sur la Drina, vingt mille; elle fut prise en 1668 par Louis de Baden, mais rendue aux Turcs peu de temps après. Srebrnik compte environ trois mille âmes; Tesari six mille; Travnik, résidence du vizir, vingt-cinq mille; cette ville a quatre paroisses desservies par les franciscains. Phaitza (Baldasus) sur le Verbas, où résidaient jadis les rois de Bosnie, dix mille; Dervanta, dix mille, Tapla, douze mille; Phoïnitza, avec ses franciscains cloîtrés, deux mille; Livno, anciennement Helienum, quinze mille. Babovatz, où résidèrent aussi les rois de Bosnie, n'a plus que des ruines, qu'on peut visiter près du village de Sadiska.

La Kraïna ou Croatie turque, qui fait partie de la Bosnie, en forme l'extrême frontière au nord-ouest; cette province

a pour ville principale Banialuka, place forte dont la population est de trente mille âmes; elle fait un commerce assez considérable. Nous citerons encore Gradiska, en face du Vieux Gradiska, qui s'élève sur la rive gauche de la Save et dont le général Laudon s'empara en 1788; Bihatsch, ville forte sur la frontière de Croatie, et Novi sur l'Inna.

Il existe en outre un assez grand nombre de places fortifiées dans la Kraïna, qui est, de toute la frontière turque, la province la plus exposée aux dévastations et aux troubles. Les régiments de la Croatie autrichienne ont sans cesse à guerroyer avec les Croates de la Bosnie; quand ces derniers font des excursions sur le territoire autrichien, les troupes de la frontière ont le droit de les repousser jusque sur les limites turques; mais elles sont tenues de rentrer dans leurs cantonnements au bout de vingt-quatre heures.

CHAPITRE V.

RÉSULTATS DE L'APOSTASIE DES CHEFS BOSNIAQUES.

M. Ranke, dont les jugements sur les provinces turco-slaves font autorité, a expliqué de la manière suivante les rapports des Bosniaques entre eux, et ceux de la race conquise avec les vainqueurs: La distinction entre les Turcs et les rayahs existe en Bosnie comme dans les autres provinces. Les rayahs appar- [redacted]

Vaïdatch, des Philippovitch, e
prendre, ce sont de zélés mu
ils tiennent à honneur de
strictement le dogme de l'unit
suivant les interprétations du
cependant ils conservent dans
moire le nom du saint qui était
de leurs ancêtres; on dirait qu
de la race ne leur permet pa
pre entièremment avec les
religieux intimement liés au
guerriers de leurs familles. Il
rare de voir en Bosnie un bey
secrètement quelque prêtre au
de ses pères, pour qu'il donn
âmes ses prières et ses bénédi

La cause d'un état de chos
tradictoire, c'est que la conv
chef slave n'a été rien moins
tanée : il fallait qu'il se fît m
s'il ne voulait être exterminé,
furent les grands dans les au
vinces conquises. Par son ap
devenait un membre du gouv
turc; il obtenait bientôt des ti
ritables fiefs de l'Orient; et q
vassaux restaient chrétiens, les
entre eux et lui prenaient n
ment le même caractère que
existe entre le Turc et le rayal
reste de l'empire.

C'est ainsi que la nation
fractionnée en deux camps, et
hostilité s'est perpétuée jus
jours. Le guerrier slave voul
ner; il a passé du côté de [redacted]

léfendues par de vieux canons; tillerie des assaillants n'est pas :; et comme les assiégés com- isqu'à la mort, le succès d'un ns de telles conditions est or- nt douteux. D'un autre côté, les ont assuré leur prépondé- s le pays par tant de moyens urs ne suffirait pas pour les ; les capétans sont les pro- fonciers, presque tout le pays tient, et souvent même ils ont ines au delà des frontières : s rayahs qu'ils chargent de les ir, et ils ne s'en occupent que est question de toucher leurs r leur unique soin est de se des armes de prix et d'étaler luxe dans tout ce qui tient au nilitaire.

te s'est réservé le droit de in vizir non bosniaque d'ori- on comprend qu'il a les mou- eu libres au milieu d'une aris- lère et turbulente. Ce haut aire voyage rarement dans le capétans se dispensent de lui mmage, et souvent ils se font sans s'inquiéter de son au-

ulte que les beys des districts, et les timariotes s'attachent capétans, dont le pouvoir est t. qu'au vizir, dont l'autorité ransitoire. Tous participent à lance nationale, aussi bien que is musulmans, qui sont pro- du sol qu'ils cultivent. Comme ouve pas de mosquées dans les s, ils se rendent le vendredi au plus voisin pour y faire leurs

évo, ancienne résidence du ersonnage n'a qu'une influence inte. Le château fort qu'il ha- oit encore; mais c'est a peine arde à y entrer. Lorsqu'il ar- a ville, il a la faculté d'y pas- iit et le privilege d'y être dé- s dépenses; mais le lendemain de se rendre à Travnik, lieu ur officiel.

o a été régi par une sorte de nent patriarcal transmissible ement Ce gouvernement avait pport avec celui de l'Occident au moyen âge; il avait également pour base la propriété foncière et la richesse; mais il en différait en ce qu'il était moins exclusif. Quiconque s'était acquis de la considération soit par son mérite, soit parce que le hasard l'avait favorisé, ou même qu'il se fût enrichi par quelque profession manuelle, était par cela seul éligible.

La ville, qui forme comme un point de jonction avec la Roumélie, la Croatie et la Dalmatie, a accru ses ressources par le commerce. Sans doute les transactions commerciales de la Bosnie n'ont ni l'étendue ni l'importance de celles de l'Occident; mais en raison même de cette différence elles sont relativement plus lucratives. Environnée de collines agréables, et traversée par la rivière de Migliaska, Séraïévo, avec ses constructions dont la propreté repose le regard, ses ponts de pierre et ses nombreux minarets, qui s'élancent du milieu des arbres, présente un aspect non moins imposant que varié, qui éveille dans l'étranger des idées d'ordre et de bien-être.

Cette ville a la réputation d'être le foyer du fanatisme, comme elle est le centre de l'aristocratie bosniaque. On sait que tous les vieux priviléges de l'empire turc étaient liés à l'institution des janissaires; un sixième des habitants de Séraïévo participaient à ces priviléges. C'est pour cette raison qu'ils s'étaient arrogé des droits extraordinaires.

La Porte jusqu'à ces derniers temps leur envoyait un mollah pour juger les différends entre musulmans et rayahs; mais ces fonctionnaires et leurs délégués avaient à ménager les citoyens, qui gardaient le droit de les renvoyer. Le contrôle des citoyens s'étendait jusqu'aux actes du vizir, quoiqu'il eût le gouvernement de toute la Bosnie. Si l'on avait à se plaindre de lui, on envoyait une requête à l'odjak des janissaires de Constantinople pour demander son rappel. Ainsi la position d'un vizir était des plus difficiles. Pressé d'un côté par la Porte, par les banquiers qui lui avaient avancé l'argent exigé pour sa charge et par le sérail; gêné de l'autre par les priviléges de l'aristocratie et de la ville, il était loin d'exercer cette plénitude de pouvoir que les Européens attribuent généralement à un pacha.

La Porte, n'ayant d'autres organes dans le pays que le vizir et un petit nombre de fonctionnaires, n'exerçait en réalité qu'une influence bien précaire. Aussi se contentait-elle de tirer de cette province les ressources ordinaires, et elle s'estimait heureuse de n'y point rencontrer une opposition formelle.

CHAPITRE VI.

ESSAIS DE RÉFORMES.

On a judicieusement remarqué que depuis un demi-siècle la vitalité de la Turquie s'est presque exclusivement manifestée dans les mouvements qui l'ont agitée à l'intérieur. Le principe qui avait fait la force de l'islamisme, la conversion forcée ou achetée des vaincus, cessait de donner des soldats aux vainqueurs. C'est surtout avec ce surcroît de puissance militaire que les Turcs, après la chute de Constantinople, ont pu lutter contre la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et la Russie. Lorsque le prestige qui environnait le croissant eut disparu, la Turquie interrogea ses ressources et ses institutions, et attribua ses revers récents à la supériorité de tactique des Européens. Il s'agissait donc d'introduire non-seulement dans l'armée, mais dans toutes les branches de l'administration les changements reconnus nécessaires. Cette réforme, qui promettait des avantages incontestables, était à la fois difficile et périlleuse. Il

de Vienne et de Londres avaient
nouvelle direction dans l'allia
contre la France. La Turquie a
crifiée, et la Russie a mis à pr
les efforts dirigés contre la pr
rance de Napoléon. Comme le
politiques s'engendrent et s'enc
la France, le plus constant all
Turquie, a contribué à l'affaibli
ticipant à l'établissement d'un
royaume de Grèce, tandis qu
les provinces austro-slaves et
slaves se trouvaient attirées
Russie, qui déguisait son ambiti
l'apparence d'un protectorat re
Ce qui a précipité la crise actuel
que le sultan Abdul-Medjid e
résolûment dans les plans réfor
de Sélim et de Mahmoud. Nou
rons de l'historien Ranke quelq
de ses observations sur les r
tentées par la Turquie :

« Malgré la barbarie de ses
tions, l'empire turc offre un s
digne d'attention. On voit to
nations qui la composent repren
caractère propre, qui se manife
des démonstrations énergique
qu'elles accueillent ou rejettent
fluences de la civilisation, et
appuient ou combattent les e
pouvoir souverain; il est d'un
térêt de les suivre, cédant à
pressions spontanées qui s'efface
rapidement qu'elles se produis
tudier un État qui semble réc
formé, bien que les éléments qui

les villes saintes et révolu-
rabie; on retrouvait partout
raties locales, qui avaient plus
e ressemblance avec celle de
nsi, en Égypte les beys ma-
reparurent immédiatement
part des Français; des mou-
alogues se déclarèrent dans
ians l'Asie Mineure, dans les
uelque importance, et toutes
aces avaient leur point d'ap-
ordre puissant des janissaires.
'une fois le Grand-Seigneur
de guerroyer contre ces tur-
saux, et il dut maintenir des
qui portaient atteinte à son
souvent même les janissaires
itiative de l'attaque; c'est ce
en Servie, où ils visaient à un
dépendant de toute sanction
. Il était temps d'arrêter leurs
nts.

ie l'infortuné Sélim eut cou-
it commencé la lutte où il
(1807), ce fut par une réac-
: les janissaires et à la suite
éfaite que Mahmoud II par-
ne. L'esprit de réforme le fit
st vrai que ses plans n'eurent
s de mûrir. Baïraktar tomba
im, mais plus glorieusement.
ultan n'en fut que plus déter-
rer une réforme qu'environ-
de difficultés et de périls : il
avec une dissimulation pro-
ine et son penchant naturel à

sa vie ne fut qu'un combat
rebelles: il avait fait vœu de
oute espèce d'indépendance
empire. Peu lui importait
esure fût juste ou injuste,
dangereuse ou applicable;
n'hésita sur les moyens : il
ırs indifféremment à la ruse,
et à la force ouverte.

saurait nier que les mouve-
a Bosnie ne fussent son ou-
ci la marche qu'il suivit : il
s cette province un vizir avec
ı formelle de châtier rigou-
la plus légère résistance. Ce
Iélaludin-Pacha. Il apparte-
secte des Bektaschi, moines
ns qui seuls ont le privi-
iendier, mais qui en général
préfèrent vivre du travail de leurs mains. Ce Iélaludin ne se conduisait pas comme les autres vizirs; il n'avait point de harem, ne s'entourait point de courtisans, et s'appliquait uniquement à bien remplir les devoirs de sa charge. Souvent il sortait sous un déguisement pour s'assurer par lui-même si ses ordres étaient ponctuellement exécutés. Il visitait même les maisons où les chrétiens se réunissaient pour prier.

« Comme sa justice, quoique inexorable, n'avait rien d'arbitraire, il était respecté des rayahs, qui ne désiraient rien autant que d'être régis par des lois protectrices; mais par la même raison les nobles bosniaques le détestaient. Iélaludin regardait comme un devoir et ses ordres lui prescrivaient de les contenir par des mesures sévères. Comme cette aristocratie s'était fractionnée en une multitude de partis, il eut l'adresse d'attirer à lui quelques chefs et même les agas de Séraïévo. Cet appui lui permit de punir exemplairement ceux qui refusaient d'obéir à la Porte. Il fit massacrer un grand nombre de capétans, et entre autres un à Derventa, un à Banialuka; un Photschitch, et Akhmet-Baïraktar à Séraïévo. Les nobles, qui avaient vieilli dans l'habitude de l'indépendance, étaient surtout en butte à ses persécutions. Il les attaquait jusque dans leurs forteresses; c'est ainsi qu'il prit d'assaut Mostar et Srebrnitza. C'est seulement en Orient qu'on peut appeler justice un système d'oppression impitoyable dans un but légitimé par le despotisme, qu'on accepte comme l'instrument irresponsable de la fatalité.

« Devant une volonté si ferme les rebelles furent réduits à l'obéissance; mais les citoyens envoyèrent leurs plaintes à l'odjak de Constantinople. On reprochait au vizir non-seulement ses actes arbitraires, mais on l'accusait d'être chrétien. L'odjak, selon la coutume, porta ses plaintes devant le sultan. Ce prince n'aurait pu les rejeter sans péril; les janissaires de la capitale étaient encore puissants; on dit même qu'il rendit un firman pour le rappel de Iélaludin; mais, les apparences une fois sauvées, il laissa le vizir de Bosnie continuer son œuvre, et l'on attendit en vain son successeur. Selon toutes les

apparences, la conduite de Iélaludin se rattachait à un plan général et mûrement arrêté.

« Ce fut à cette époque (1820) que Mahmoud résolut d'en finir avec le pacha de l'Épire, l'ambitieux et cruel Ali, un des ennemis les plus constants de la réforme (1). Les mouvements de

(1) Les commencements de la réforme militaire en Turquie offrent un intérêt rendu plus vif par les circonstances; nous empruntons des détails curieux sur l'origine et l'organisation des *Nisam-Gédites* à M. Jugerau de Saint-Denis (Révolution de Constantinople).

« Le général Aubert-Dubayet, ambassadeur de la république française près la Sublime Porte, avait amené avec lui à Constantinople, en 1796, comme un nouveau genre de présent à sa Hautesse, des pièces de canon de campagne, montées sur leurs affuts et attelées pour servir de modèles, ainsi que des officiers, des soldats et des ouvriers d'artillerie pour instruire les topgis et diriger les fonderies et les arsenaux. Des instructeurs de toute arme, destinés à donner des leçons sur la tactique et les manœuvres aux janissaires et aux spahis, accompagnaient également cet ambassadeur.

« Les leçons des artilleurs et des ouvriers français ne furent pas perdues pour les topgis, et servirent à perfectionner le matériel et le personnel de l'artillerie ottomane. Un escadron de cavalerie fut organisé, armé, exercé à l'européenne. Mais les janissaires ayant refusé d'apprendre les manœuvres de l'infanterie française, les officiers instruc- [redacted]

la flotte impériale furent si ment combinés avec ceux d terre que la position du reb

peu nombreux. Ce corps ne e cinq à six cents hommes lorsq éclata entre la France et la Turq

« Ces soldats, payés par les soi pacha, appartenaient au dépar marine. Ils furent embarqués seaux que la Porte envoya à dans les mers de l'Asie Mineu gypte, pour croiser dans ces parag part aux opérations de l'esca commandée par le commodor Smith.

« D'après les conseils de cet soldats furent débarqués pour garnison de Saint-Jean d'Acre, naparte entreprit l'expédition défense de cette ville est due en aux soldats disciplinés de H Lorsqu'ils revinrent à Constanti l'abandon de la Syrie par l'arm ils furent reçus avec enthousiasn parait leur conduite avec cell troupes, qui s'étaient déshonor fuite honteuse aux batailles d' Mont-Thabor et de Nazareth.

Le sultan Sélim qui ne cachai dilection pour les défenseurs d d'Acre et qui voulait en faire le milice pour avoir un corps soli aux janissaires, résolut de profit sitions favorables du peuple et ces nouvelles troupes.

« Ce projet, qui devait être combattu par les ulémas et les ja [redacted]

espérée, et le sultan pouvait se de rentrer bientôt en possession es les provinces dont les pachas avaient voulu établir l'indépendance. La liberté dont jouissaient les Monténégrins lui faisait ombrage; nous avons vu

assisté de Hussein-Pacha, n'eut pas p de peine à séduire par des pré- : seymen Baschi et le Stamboul t à contenir par ses fetvahs le reste naires et la populace de Constanti- Cependant il représenta au sultan i que les circonstances fussent favo- l devait éviter autant que possible ser trop ouvertement les préjugés s; que le parti le plus sage était mer et de ne conserver dans la ca- e deux régiments de la nouvelle et d'organiser les autres dans l'in- : l'Asie Mineure, dont les habitants, rbulents et plus laborieux, oppo- peu de résistance aux ordres du . Les ministres de la Porte furent ent de l'avis du muphty.

an pour l'organisation du nouveau i prit définitivement le nom de itte (nouvelle ordonnance), fut après ces considérations dans un an. Il y fut stipulé que le corps , séparé de celui des janissaires, ne tenait plus que par le souvenir gine commune et par les mêmes tions des emplois d'officiers et sous- s odas, recevrait dans son organisa- service, sa discipline, sa solde et tériel de cette arme des modifica- ortantes et propres à les assimiler d'artillerie qui font partie des ropéennes. La marine et les bom- urent aussi assujettis à de nou- ements.

alerie nisam-géditte, armée et équi- ropéenne, ne dut être composée, ouvel ordre, que de deux esca- tingués l'un par la cornette rouge, par la cornette jaune. Les régi- infanterie furent divisés en dix s de quatre-vingts à cent hommes eurent des colonels, des lieute- nels et des chefs de bataillon. Les s eurent des capitaines, des lieu- des sous-lieutenants et le même e sous-officiers que dans les régi- nçais.

cida que les fusils des fantassins se- formes en tout aux modèles en- le gouvernement français et que ldat serait armé d'un sabre courbé aionnette.

illement des fantassins fut composé te de couleur rouge serrée au corps, de pantalons bleus ou gris prenant la jambe, mais larges, autour des cuisses, et d'un manteau bleu. Leur coiffure, au lieu du turban, fut semblable aux bonnets allongés des bostangis du sérail, parmi lesquels on choisit quelques sous-officiers. Quant à l'équipement et à la chaussure, il n'y eut rien de changé. A chaque régiment on attacha une compagnie d'artillerie, un iman et une musique militaire.

« Pour subvenir aux dépenses pour l'entretien de ce corps et pour les changements qui devaient être opérés dans le génie militaire, l'artillerie et la marine, on décida que tous les impôts affermés du produit de 15,000 à 150,000 piastres seraient affectés à cet usage et mis en régie sous la direction de l'intendant général des nisam-gédittes, qui prit le titre de nisam-géditte defterdar. On ôta tous les fiefs militaires à ceux qui n'avaient pas fait leur devoir dans la dernière guerre, et l'on décréta que tous les grands fiefs appartiendraient de nouveau à la couronne et seraient administrés pour le compte des nisam-gédittes au fur et à mesure des extinctions des titulaires survivants. Les revenus des douanes et des droits sur le tabac furent versés dans la nouvelle caisse, qui reçut aussi le produit de quelques nouvelles taxes que l'on établit sur le vin, la soie, les cotons et la laine. Ces ressources s'élevaient déjà à près de cinquante millions de piastres en 1800, et six ans plus tard elles s'étaient accrues de vingt-cinq millions

« Les nouveaux corps furent casernés hors de la ville, l'un en Asie près de Scutari et l'autre en Europe, à Levendtchifflik, sur la route de Péra à Bujukdéré. Le sultan fit bâtir pour les loger des casernes magnifiques.

« Le beglierbey de Kutuyar et le pacha de Caramanie reçurent l'ordre de lever et d'organiser dans leurs provinces des régiments de nisam-gédittes. Le premier mit peu de zèle à remplir les intentions du sultan, et ne put ou ne voulut former que deux régiments; mais Abdurrhaman, pacha plus connu sous le nom de cadi pacha, parce qu'il avait été cadi avant d'embrasser la carriere des armes, fit si bien qu'en trois années il mit sur pied huit régiments nisam-gédittes.

« Deux renégats, l'un Grec, nommé Aga; et l'autre Prussien, qui, après son abjuration, avait pris le nom de Soliman Aga, furent choisis pour chefs du nouveau corps. Tous les Européens qui consentirent à embrasser

dans le livre où nous traitons du Monténégro quelle fut l'issue de l'expédition du pacha de Bosnie. Le vieux Ali ne fut

l'islamisme furent admis dans ce service de faveur, et ils étaient sûrs, s'ils se conduisaient bien, d'obtenir un avancement rapide.

« Le nouveau corps ne tarda pas à prouver qu'il était supérieur, à nombre égal, aux janissaires. Durant les années 1803 et 1804, des bandes sorties de l'Albanie et de la Bosnie portèrent la dévastation et le pillage dans la Roumélie et la Bulgarie. La Porte ordonna aux pachas, aux sandjaks et aux ayans de ces provinces de réunir leurs troupes particulières aux janissaires du pays et de chasser les brigands; mais ceux-ci, attaqués par des chefs sans expérience et des troupes mal disciplinées, conservèrent l'avantage dans toutes les rencontres, et ils poussèrent l'audace jusqu'à s'approcher de Constantinople et d'Andrinople.

« Le sultan Sélim résolut de mettre à l'épreuve ses nisam-gédittes.

« Un des deux régiments de Constantinople, une compagnie d'artillerie légère, un escadron de cavalerie et trois régiments de la Caramanie marchèrent contre les bandits, et malgré le mépris que témoignaient les montagnards pour les troupes régulières, ils furent battus, poursuivis sans relâche, et forcés de se réfugier dans leurs défilés.

« Ces succès firent sentir les avantages de la discipline et de la tactique européennes; mais les préjugés populaires et la jalousie des janissaires étaient loin de se rendre à l'évidence. Les habitants des provinces que les

[redacted]

pas réduit aussi promptement l'avait espéré. En voyant de ruine, il retrouva toutes les r de son génie, toute l'énergie d ractère. Ses alliances, ses ric jusqu'aux efforts qu'on faisait résister excitèrent contre l une insurrection sérieuse; au p de l'année 1821, les Souliotes d'Ali se répandirent dans tout tandis que Ulysse sortait de soulevait la Livadie. On sait l'in que produisait sur l'hétairie et su nation grecque la révélation q le pacha d'un plan arrêté par et qui consistait à exterminer Grecs : Yassi et Bucharest tom même temps au pouvoir des hé Mavromichalis descendit de tagnes et s'empara de la Moré blait que la race grecque tou avait retrouvé le sentiment de nalité et qu'elle était résolue le joug qu'elle portait depuis q cles. Ali succomba, mais il lais lui pour se venger l'insurrect Grèce, à laquelle il avait pui contribué.

« Les événements ne pouvai quer d'avoir leur contre-coup e Battu par les Monténégrins, avait perdu le prestige d'une r militaire jusque-là intacte, n'inspirait plus la même terreu dant ses services étaient enc prix inestimable pour le sultan

[redacted]

t l'isolement de leurs fiefs ont comme inhérentes à leur nature. n était trop occupé ailleurs pour r à l'émancipation de l'aristo- aniaque.

moud parvint cependant à com- outes ces rébellions l'une après sur le Danube comme en Épire autorité rétablie. La Morée e se courba sous le joug. Ibra- ha y débarqua avec une armée ne, et anéantit plutôt qu'il ne la population. Il se vantait d'avoir changé le pays en un e moyen était odieux; mais il son but pas à pas, et partout l'étendard du sultan.

ésence de ces succès, Mahmoud n plan plus vaste. D'abord il marche sur celle qui avait si si à Méhémed Ali. Ce dernier a par agir en Égypte, et ce ne rsqu'il y eut détruit les vieux que le sultan marcha au même es mêmes moyens. On eut dit ait entre les deux réformateurs ilation de despotisme et de Mais le vassal n'en était pas à d'essai; malgré l'opposition nissaires, il était parvenu à se ne armée disciplinée et habillée éenne. L'idée que c'étaient ces qui avaient fini par subjuguer avait fait sur Mahmoud une n profonde. Il reprit les pro- ilim et de Baïraktar, et il re- nme l'unique moyen de sauver ie l'organisation d'une armée

onséquence de cette détermina- 6 mai 1826, dans son conseil quel assistait un commissaire nu récemment du camp égyp- édigea un fetvah portant en que, pour défendre la parole et contrebalancer la supério- infidèles, les musulmans au- se soumettre à la subordina- e formeraient aux manœuvres

.

mesure n'était pas seulement ntre les ennemis extérieurs, re des adversaires obstinés de orme. Les janissaires ne s'y pas; ils se révoltèrent selon ume; mais pour cette fois les mesures avaient été si bien prises que le succès donna doublement raison à Mahmoud. Cette milice factieuse, qui avait si souvent renversé les souverains, fut à son tour vaincue et détruite, et l'Aga fut le premier à l'abandonner. Le sultan put enfin assouvir la vengeance qui couvait dans son cœur depuis tant d'années. Les exécutions et les supplices ne lui suffirent pas; il put dire : J'ai changé jusqu'à leur nom, et donné une autre forme à leurs statuts. »

L'institution de ce corps était le centre et le point d'appui de tous les priviléges comme de toutes les résistances aristocratiques : en lisant l'histoire de Turquie, on ne peut méconnaître qu'ils ont rendu d'éclatants services, ainsi que les spahis ou timariotes; mais leur turbulence et leur fanatisme ont mis si souvent l'empire en danger qu'il serait dificile de dire si le mal qu'ils ont fait ne l'emporte pas sur les avantages dus à leur bravoure et à leur zèle religieux. Si la Turquie ne peut conserver son rang et son territoire en Europe qu'en s'élevant au niveau des nations civilisées, on ne saurait nier que la destruction des janissaires était d'une nécessité encore plus impérieuse que celle des Strélitz sous Pierre le Grand. Dans l'un et l'autre empire, ces milices étaient l'instrument des ambitieux et des intrigues d'un clergé ignorant. Dans les états despotiques, quand le maître entre en lutte, il faut qu'il triomphe ou qu'il périsse. Mahmoud a fait comme le tsar, il a écrasé la résistance; l'avenir montrera si ses peuples tireront d'une réforme prudemment graduée les avantages qui, dans l'espace d'un siècle, ont mis la Russie en état de résister à toute l'Europe.

C'était beaucoup d'avoir anéanti les janissaires à Constantinople; mais la tâche n'était pas finie; il restait à dompter leurs partisans dans les provinces. Dans quelques-unes la résistance fut molle ou nulle. Les mahométans de la Bulgarie, qui n'avaient qu'une faible part dans les priviléges aristocratiques, se montrèrent favorables au nouveau système; mais il n'en fut pas de même en Bosnie, où la noblesse avait un grand intérêt à maintenir l'ancien ordre de choses; d'ailleurs Séraïévo fourmillait de

janissaires. L'opposition prit donc dès le principe un caractère menaçant. Leur hostilité se manifesta d'abord par des remarques sur le nouvel uniforme : les nisam-gédittes portaient leur buffleteries croisées sur la poitrine; or dans la langue du pays on se sert du même mot pour exprimer *croiser* et *baptiser*. Si nous avons envie d'être baptisés, disaient les Bosniaques, nous pouvons tout aussi bien avoir recours aux Autrichiens ou aux Russes.

Le mécontentement était général dans la province. Ils forcèrent le nouveau vizir, Hadji Moustapha, et les six commissaires envoyés par le sultan, de sortir du pays. Ces officiers arrivèrent en Servie dans le courant de janvier 1827; et comme la saison rendait les chemins impraticables, ce ne fut enfin qu'après toutes sortes de mécomptes et avec les plus grandes difficultés qu'ils purent revenir à Constantinople. Le sultan vit bien qu'avant tout il devait s'occuper de rétablir son autorité dans les provinces où l'on faisait un pareil accueil à ses agents. Comme la résistance des Bosniaques s'appuyait sur un prétexte religieux, Mahmoud contint sa colère, et ne jugea pas convenable de recourir d'abord à des moyens coercitifs. Il donna la Bosnie au pacha de Belgrade, Abdurahim, homme qui, dans un corps faible et valétudinaire, joignait à une grande fermeté un dévouement à toute épreuve pour la personne [redacted]

son arrivée; il était conçu en ce
« Mahométans de Bosnie, je vo
le salut de la foi et de l'uni
nelle. Je ne veux pas vous
votre folie, je viens pour ouvri
à la lumière. Je vous rappor
dres sacrés de notre puissant
j'attends de vous l'obéissance.
cas, je suis autorisé à vous p
toutes vos erreurs. Choisissez :
de vous perdre ou de sauver
Réfléchissez avec maturité,
point vous exposer à un tardif r

Même dans ces provinces,
légitime exerce une influence
tible quand elle a la conscien
force et qu'elle agit avec vigu
cun songea à son propre salut;
des proclamations d'Abdurahi
impression profonde sur les e
avait pour lui les anciens par
Iélaludin, qui, après la mort
cha, avaient été forcés de q
pays. Parmi ces derniers ét
frères Djunschafitch, Ayul-Ag
sieurs autres personnages. Ils r
à rentrer dans Séraïévo par l
tion du vizir. Ils avaient dans l
grand nombre d'adhérents, de
les habitants formaient com
camps hostiles. Ceux qui rep
les réformes du sultan essay
tenir dans la forteresse, mais
ils furent forcés de se rendre.

Il est probable qu'un certai
en minorité toutefois, était fa [redacted]

p d'autres subirent le même
: souvent même il ne suffit pas
ire sa soumission en personne
izir ou de l'envoyer présenter
ers; quand il avait jugé quel-
ngereux, c'était un arrêt de

es pays despotiques et sur-
rient, le fatalisme religieux est
: exploité par le maître qui
comme l'instrument de la di-

e Abdurahim crut son pou-
samment affermi; il fit son
grande pompe dans Séraïévo.
as qu'il fût disposé à se con-
ıx obligations imposées dans
ers temps aux vizirs; mais
écessaire d'établir le siége de
ernement dans la ville la plus
3. Il pouvait en outre surveil-
facilement les démarches des
t chefs, et il continua à sévir
ment, décourageant les cons-
par sa vigilance et la haine
évérité impitoyable. Il punit
une centaine de citoyens;
ure que dans une seule nuit il
apiter trente. Son gouverne-
ı également sur les rayahs,
l n'épargna pas les extorsions.
e la guerre contre la Russie
sultan put compter sur le con-
e la Bosnie; et, en effet, on
ıbler à Biélina une armée de
le hommes. On était curieux
mment ces forces, organisées
: nouveau système, soutien-
eur ancienne réputation de
Le pacha obtint du prince
u'elles traverseraient la Ser-
omettant qu'elles n'y commet-
cun dégât, et que, si un œuf
para, les Serviens pouvaient
ur un prix double. (Ranke.)

CHAPITRE VII.

ECTION DANS LA BOSNIE.

eu des difficultés et des résis-
e soulevaient ses réformes,
avait déclaré par un hatti-
l considérait la Russie comme
nie naturelle, et que, s'il avait
paix avec cet empire, c'était
pour se préparer à une guerre plus efficace. Cette déclaration était en quelque sorte un appel à l'Europe sur la situation de l'Orient, et comme un engagement pris de mettre la Turquie en mesure d'offrir un point d'appui à la politique de l'Occident contre les empiétements du cabinet de Saint-Pétersbourg; mais le sens de ce hatti-schérif ne fut pas compris; et le sultan se trouva dans un grand embarras lorsque la guerre éclata sous prétexte de la question religieuse.

A considérer les choses sans partialité, on ne saurait douter que les intrigues russes trouvaient dans le désordre administratif des provinces danubiennes et dans les abus nombreux du fanatisme ottoman une ample matière à de justes récriminations : ce qui fait l'habileté de la diplomatie moscovite, c'est d'envelopper ses projets d'oppression et d'agrandissement de motifs tellement spécieux que, dans la première phase de leurs rapports, on serait tenté de les croire désintéressés, et que leur protectorat débute ordinairement non-seulement par des promesses séduisantes, mais par des sacrifices réels. Il était donc naturel que les rayahs se tournassent du côté de leurs coreligionnaires : ceux qui n'osaient le faire ouvertement paralysaient du moins par leur attitude hostile les efforts de Mahmoud, dont le danger grandissait en raison même de son zèle.

C'était avec les forces tirées de la Bosnie, qu'il avait donné ordre de rassembler à Biélina, qu'il comptait tenir en respect les Serviens, dont les dispositions en faveur de la Russie n'étaient pas douteuses. Les Serviens ne pouvaient s'y méprendre. Le prince Milosch refusa le passage aux Bosniaques, alléguant que, si le territoire de la Servie avait souffert en maintes circonstances de l'indiscipline de corps isolés, il devait craindre à plus forte raison que toute une armée ne commît des dévastations considérables; pour appuyer cette déclaration, il fit marcher des troupes sur la Drina.

Cependant il n'entrait pas alors dans les plans de la Russie que les Serviens se soulevassent; le prince Milosch, livré à ses seules ressources, devait donc se borner à rester sur la défensive. D'un autre côté, les motifs de

religion que Mahmoud mettait en avant pour exciter les musulmans contre les Russes ne pouvaient avoir un effet immédiat à l'instant où il déployait lui-même la plus grande sévérité pour forcer ses sujets à adopter la tactique européenne. Les Bosniaques, qui regrettaient leurs anciens priviléges, prévoyaient que le joug serait encore plus pesant si la victoire donnait raison à Mahmoud ; et, comme l'intérêt avait jadis déterminé leurs chefs slaves à embrasser l'islamisme, le même intérêt les portait à ne point se sacrifier pour le triomphe de leurs nouvelles croyances.

Dans ces dispositions, ils résolurent d'opposer la ruse à la ruse, et de n'en venir aux mesures extrêmes que lorsque les circonstances l'exigeraient impérieusement.

Les contingents des villes et des châteaux s'acheminèrent donc vers Orlovopolié, point qui leur avait été assigné par le sultan et qui se trouvait en face de Biélina, où l'armée servienne s'était rassemblée. Le vizir attendait un renfort de Séraïévo. Le hasard voulut que le contingent de la petite ville de Vysoko se portât sur la capitale, au lieu de se rendre directement à Orlovopolié. Le vizir envoya au commandant de ces troupes son kiaïa pour avoir des explications. Cet officier était accompagné d'un kapedjibaschi récemment arrivé de Constantinople, ce qui donnait à cette mission une certaine importance.

[redacted]

que de telles excuses n'
ceptables ; en conséquenc
rent à leurs gardes de sai
trants et de leur tranch
peine cet ordre avait-il ét
entendit retentir ces cris
fants du prophète ! ne n
massacrer ! Aussitôt les
prisonniers prirent leurs
bitants de Séraïévo qui é
complot en firent autant, e
en entraîna beaucoup d'a
ciers du vizir n'eurent p
monter à cheval, et s'en
ville, non sans entendre q
siffler à leurs oreilles. La
rieuse les poursuivit bie
qui disposait d'une force a
deux mille hommes, essa
torrent; il les distribua le
mosquée, les autres sur d
que le hasard et l'impré
leur permettaient de pre
telle position ; mais ils d
nombre ; quelques-uns s
vinrent à se réfugier dan
d'où ils pointèrent quelqu
la partie basse de la ville.
niaques attaquant isolém
du vizir conservèrent l
Après avoir résisté trois j
him dut penser à la retr
jeunes ne voulaient poi
échapper ; mais ceux qui
d'expérience parvinrent
changer de résolution. A

[redacted]

es et les Albanais appellent Sco-
ha, vint mettre dans la balance
de son ambition et de ses res-
nts. C'était, dit Ranke, un
dans toute la vigueur de la
, et il ne manquait pas d'une
culture. Il s'occupait de géo-
, ce qui se rencontre rarement
Turcs. Son père, Kara-Mah-
s'était illustré par sa défense
les troupes du sultan, qui, mal-
supériorité numérique, avaient
r devant l'intrépidité du rebelle.
age de Moustapha ne le cédait
à celui de ses ancêtres, parmi
les chants populaires citent
chernoïévitch, et les priviléges
atiques, menacés par les nou-
éformes, n'avaient pas de plus
tisan.
328, il avait consenti à faire une
contre la Grèce, mais plutôt
ontrer quelle était son influence
ir servir utilement son maître.
une lui fut favorable, et le brave
s tomba dans la lutte. Dans la
de 1829, il tint une conduite
ole, et marcha contre les Russes,
désirant que le sultan ne trouvât
lans des succès marqués les
d'écraser le parti qui conservait
des janissaires. En prenant les
il masquait habilement ses pro-
érieurs; mais il n'entra en cam-
qu'avec une circonspection qui
plus de la neutralité que du dé-
ent. Il laissa dans Scutari l'élite
troupes, et fit étrangler dans sa
un de ses parents qui devait lui
er dans son pachalik. Les exécu-
ommaires ne sont que trop fré-
s en Turquie; et, comme le gou-
nent ne se fait aucun scrupule
onner lui-même exemple, il n'y a
extraordinaire à ce que ses délé-
ient recours, dans leur propre in-
aux mêmes expédients.
te mesure prise, il se mit en mar-
t son premier soin fut d'établir
son armée une discipline sévère.
ue les députés de la Servie vin-
le complimenter à Nissa, ils le
trent entouré des corps de marau-
qui avaient payé de leur vie quel-
livres dérobés. Il se porta ensuite
iddin, ayant sous son commande-
ment une quarantaine de mille hommes qu'il se promettait bien de n'employer que pour lui-même. En effet, Diebitch passa le Balkan sans être inquiété; les amis de Moustapha répétaient tout haut qu'ils se trouvaient placés entre deux ennemis, les Russes et la Porte, et qu'il était difficile de dire lequel de ces deux ennemis désirait le plus leur perte. Le généralissime russe obtint donc à peu de frais le surnom de Zabalkanski, et la prise d'Andrinople décida la question entre les deux empires. Le but que le vieux parti turc se proposait était atteint. On attribua la défaite des Ottomans à la réforme. Dans beaucoup d'endroits les Russes furent regardés comme des libérateurs. Dans tous les quartiers de Constantinople, on tint des assemblées tumultueuses, et çà et là on vit reparaître le costume des janissaires.

Un exposé succinct de la campagne des Russes prouvera combien il est injuste d'attribuer les revers de leurs ennemis aux réformes de Mahmoud.

Le sultan n'avait rien négligé pour opposer à l'armée d'invasion une résistance vigoureuse. Méhémed-Yézid, qui avait succédé à Hussein-Pacha, avait été remplacé lui-même par Reschid-Pacha. Ce dernier arriva au camp de Schoumla le 8 mars. L'armée des Turcs comptait environ cent mille hommes, dont un tiers de troupes régulières. Diebitch se trouvait déjà depuis un mois à son quartier général d'Yassi. Vers le milieu d'avril, les Russes se formèrent en deux colonnes et passèrent le Danube à Hersova et à Kalarasch. Le 5 mai un corps d'armée cerna Silistrie, et força quelques troupes turques à se renfermer dans la place. Le même jour le général Roth attaqua le grand vizir, qui commandait des forces quadruples, et le mit dans une déroute complète. Parmi les blessés se trouvait Ali-Pacha. Par cette victoire, les Russes étaient maîtres de la position de Devno.

Le 17 juin, Silistrie, après une défense de six semaines et vingt-sept jours de tranchée ouverte, se rendit au général Krassovski. Tandis que le grand vizir essayait de reprendre Provadi, Diebitch se porta rapidement sur Yéni-Bazar, où le général Roth l'appuyait tout en observant l'ennemi. Le combat

de Yéni-Bazar fut tout à l'avantage des Russes, celui de Kouleftcha coûta plus cher aux vainqueurs; mais il décida du sort de la campagne (29 mai). Il paraît que l'action avait été longtemps douteuse, et que, sans un corps de réserve qui fit pencher l'avantage en faveur des Russes, la victoire eût été au moins incertaine. Le passage des Balkans pouvait s'effectuer sans danger depuis que les Russes étaient maîtres de Silistrie. Pendant que l'attention du vizir se portait sur Schoumla, des corps russes quittaient l'armée d'observation à la faveur de la nuit, et s'écoulaient silencieusement sur la route de Kamtchik. Le passage du fleuve de ce nom s'effectua malgré la résistance des Turcs : Rudiger pénétra dans Aïdos, et poursuivit l'ennemi dans la direction de Karnabat. Dans le même temps Roth s'emparait de Bourgas; et bientôt les passages du Balkan furent successivement occupés. Il y eut encore une affaire assez chaude près de Slivno, qui fut emportée d'assaut, et Diebitch fit son entrée à Andrinople dans les derniers jours d'août. L'armée turque n'avait pas été plus heureuse en Asie, où Paskévitch s'était emparé d'Erzroum. Ces avantages des Russes compensèrent leurs sacrifices, qui furent considérables. Selon le rapport du lieutenant-colonel Cherney, dans la première campagne qui eut pour résultat la prise de Varna et la levée du siége de Silistrie, des milliers de Russes périrent [redacted]

bablement à cause des ablutio[ns] rées que leur prescrit la relig[ion] Russes souffraient aussi beau[coup du] manque de vivres, ou plutôt [des mal]versations habituelles de leur[s admi]nistrateurs.

A Bucharest, en décembre [...] médecin en chef avouait la [...] douze mille Russes morts de [...] A Varna les officiers russes es[timaient] leurs pertes à dix mille homme[s...] listrie la mortalité était effray[ante...] Andrinople six mille malades [...] rent dans l'espace de trois m[ois...] perte totale des Russes dans [les deux] campagnes fut de cent quaran[te mille] hommes et de cinquante mille [...]

Le traité d'Andrinople était [le] dernier mot de la politique rus[se à l'é]gard de la Turquie; les circo[nstances] actuelles permettent d'en appréc[ier toute] la portée. En suivant attentivem[ent l'en]chaînement des articles, on peu[t se con]vaincre que la guerre contre la [Porte] révélait un système arrêté don[t le but] définitif était la ruine de l'emp[ire otto]man, et que la modération ne s'[y montrait] quelquefois que pour donner au[x conces]sions ultérieures l'apparence du [respect] de l'équité.

Article II. « Sa Majesté l'emp[ereur et] padischah de toutes les Russie[s rend à] la Sublime Porte la principauté [de Mol]davie avec toutes les frontière[s qu'elle] avait au commencement de la g[uerre à] laquelle le présent traité a mis [redacted]

tière suivra le cours du Da-
u'à l'embouchure de Saint-
de telle sorte que, laissant
îles formées par les divers
fleuve en possession de la
rive droite restera, comme
é, en possession de la Porte
Cependant il est convenu que
roite restera inhabitée depuis
le bras de Saint-Georges se
celui de Soulina, à une dis-
ux heures du fleuve, et qu'au-
ssement n'y sera formé, non
sur les îles qui resteront au
; la Russie; et à l'exception
ntaines qui pourront y être
ne sera permis d'y faire au-
établissement. Les bâtiments
des deux puissances auront
le parcourir le Danube dans
ours; et ceux qui porteront le
ttoman auront libre entrée
embouchures de Kili et de
elle de Saint-Georges restant
aux navires de guerre et bâti-
chands des deux puissances
tes. Mais les navires de guerre
rsqu'ils remonteront le Da-
anceront point au delà de la
e ce fleuve avec le Pruth. »
ositions mettaient à la dis-
s Russes le cours du Danube,
en échec les intérêts commer-
Autriche, et en assurant par
ié important le ravitaillement
aces maritimes.
V. « La Géorgie, l'Imérétie, la
la Gourie et plusieurs autres
du Caucase ayant été depuis
années réunies à perpétuité à
ssse, et cet empire ayant acquis
é de Tourkmantchaï les kha-
ran et de Nakhitchévan, les
es parties contractantes ont
nécessité d'établir entre leurs
ectifs, le long de cette ligne,
ère bien tracée pour prévenir
ussion ultérieure. Elles ont
pris en considération les
onvenables de s'opposer aux
que les tribus voisines ont
u'à ce jour et qui ont si sou-
romis les relations d'amitié et
ntelligence entre les deux em-
conséquence, il a été convenu
rer désormais comme formant
la frontière entre les territoires de la cour impériale de Russie et ceux de la Sublime Porte en Asie la ligne qui, suivant la limite actuelle de la Gourie, depuis la mer Noire, remonte jusqu'au bord de l'Imérétie; et de là en ligne droite jusqu'au point où les frontières des pachaliks d'Akhaltzikh et de Kars rencontrent celle de la Géorgie, laissant de cette manière au nord et en dedans de cette ligne la ville d'Akhaltzikh et le fort de Khalinanik à une distance moindre que de deux heures. Tous les pays situés au nord et à l'ouest de cette ligne de démarcation, sur les pachaliks de Kars et de Trébisonde, ainsi que la majeure partie du pachalik d'Akhaltzikh, resteront à perpétuité sous la domination de la Sublime Porte, tandis que ceux qui sont situés au nord et à l'est de la ligne mentionnée ci-dessus, vers la Géorgie, l'Imérétie et la Gourie, ainsi que le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, seront sous la domination de l'empire de Russie. En conséquence, la cour impériale de Russie abandonne et rend à la Sublime Porte le reste du pachalik d'Akhaltzikh, la ville et le pachalik de Kars, la ville et le pachalik de Bajazet, la ville et le pachalik d'Erzeroum, ainsi que les places occupées par les troupes russes qui peuvent être en dehors de la ligne indiquée. »

Les stipulations contenues dans cet article tendent non-seulement à faciliter la soumission des peuplades du Caucase en les isolant de tous côtés, mais encore à empêcher la Turquie d'Asie de seconder une armée turque destinée à couvrir Constantinople.

Article V. « Les principautés de Moldavie et de Valachie s'étant placées, par une capitulation, sous la suzeraineté de la Sublime Porte, elles conserveront tous les priviléges et immunités qui leur auront été accordés, soit par les traités conclus entre les deux cours impériales, soit par les hatti-chérifs promulgués à diverses époques. Elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale et indépendante et d'une entière liberté de commerce. »

L'article VI est relatif aux clauses

stipulées dans la convention séparée qui regarde spécialement la Servie.

Dans l'article VII, qui concerne les droits et priviléges commerciaux, on remarque les paragraphes suivants : « les sujets, bâtiments et marchandises russes seront garantis contre toute violence et vexation. Les sujets russes seront sous la juridiction exclusive des ministres et consuls de la Russie. Les bâtiments russes ne seront assujettis à aucune visite de la part des autorités ottomanes, ni en mer ni dans aucun des ports ou rades des possessions de la Sublime Porte. Toutes les marchandises ou denrées appartenant à un sujet russe, après avoir payé les droits de douane fixés par les tarifs, seront librement transportées, déposées à terre dans les magasins du propriétaire ou de son consignataire, ou transportées à bord de bâtiments de toute autre nation quelconque, sans que les sujets russes soient tenus d'en donner avis aux autorités locales et encore moins de demander leur autorisation. Les grains de provenance russe jouiront des mêmes priviléges; la Sublime Porte s'engage, en outre, à veiller soigneusement à ce que le commerce et la navigation de la mer Noire soient dégagés de toute entrave. Elle reconnaît et déclare le canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles librement ouverts aux bâtiments russes sous pavillon marchand, pour la sortie comme pour le retour. Le passage du détroit des [redacted]

un million et demi de ducats (e
dix-sept millions six cent mille fr

L'article IX est relatif à l'ind
pour les frais de la guerre; elle e
dans l'acte additionnel à dix milli
ducats de Hollande, indépenda
du territoire asiatique dont la cess
stipulée dans l'article IV.

Article X. « La Sublime Porte,
clarant son adhésion entière aux
lations du traité (sur les affaires
Grèce) conclu à Londres le 24 j
juillet 1827) entre la Russie, la G
Bretagne et la France, adhère éga
à l'acte du 10 (24) mars 1829,
d'un consentement mutuel en
mêmes puissances sur les bases
traité, et contenant les mesures d
relatives à son exécution définitiv

Article XIII. « Les hautes puis
contractantes accordent un pard
néral et une amnistie pleine et en
ceux de leurs sujets qui, pend
guerre, auront pris part aux opé
militaires, ou manifesté, soit p
conduite, soit par leurs opinion
attachement à l'une ou à l'autre d
parties. En conséquence, aucun
individus ne sera inquiété ni per
soit dans sa personne, soit dans
priété, pour sa conduite pass
chacun d'eux, recouvrant les p
tés qu'il possédait antérieureme
jouira paisiblement sous la pr
des lois, et sera libre d'en d
dans l'espace de dix-huit mois,
[redacted]

ivalents qui seront consentis de d'autre.

t à la stipulation contenue dans paré concernant les principautés lavie et de Valachie et en vertu elle les villes turques situées sur gauche du Danube, Tournovo, ivo, Braïlof, etc., devaient être à la Valachie, et les fortifica-i ont ci-devant existé sur cette jamais être rétablies, il a été ie Giourgévo serait remis aux russes et que les fortifications en rasées.

onvint également que l'évacua-provinces d'Asie qui devaient dues à la Porte, aurait lieu con-ent à une convention particu-e le général comte Paskévitch ualité pour conclure avec les idants de la Porte dans ces i.

ouve dans les négociations de la ivec l'Orient une tendance très-iable à isoler par des conven-rticulières certains points d'une nportance politique, afin d'ex-ir ces matières l'influence des étrangers et de l'annuler à la pour s'arroger une prépondé-ni, dans un temps donné, de-igence et oppression. La Porte ir ainsi dire à la discrétion de ', dont les représentations s'ar-iu besoin de griefs malheureuse-ɔp fréquents. Si la Turquie ré-it vers le passé, elle se ruinait ne; et la haine des Ottomans e nom chrétien jetait de nou-ɔmplications dans les rapports npire et les populations du rit elle travaillait résolûment à une radicale, la Russie et l'Autriche 'maient, et les provinces où vit l'esprit des janissaires la lais-uverte à une invasion qu'elles ent comme une diversion favo-urs intérêts. L'état de ses finan-rmettait pas à la Turquie de rem-ngagements des traités; elle se en outre obligée de faire une concessions qui enhardissaient its russes à exiger davantage. eur Nicolas pouvait donc dire elque apparence de raison que ottoman touchait à une période d'agonie et qu'il était temps de s'occuper sérieusement de son héritage. Comme les intérêts de la civilisation européenne étaient vitalement menacés, bien moins parce que la Turquie eût été réléguée dans le fond de l'Asie que par l'immense accroissement de la puissance russe, la France et l'Angleterre ont eu recours à la guerre, seul remède que comportât la gravité de la situation.

Au milieu de ses revers, Mahmoud n'abandonnait pas ses projets de réforme; quoique forcé à une paix désavantageuse, il couvrit Constantinople de supplices, et il mettait même le vieux parti turc dans la nécessité de faire au moins quelques démonstrations nationales. C'est ainsi que Moustapha lui-même, après avoir déclaré qu'il ne servirait le sultan qu'avec les armes et le de costume ses ancêtres, s'avança jusqu'à Philippopolis, où il fut attaqué et battu par le général Geismar. On croit que le pacha en fit trop peu pour vaincre, mais assez pour échapper au reproche d'une trahison formelle.

Moustapha ne quitta Philippopolis qu'après avoir épuisé les ressources de la province; le sultan dut acheter son départ; et il s'éloigna avec l'espoir que l'appui des Bosniaques lui permettrait bientôt de ruiner d'un même coup et Mahmoud et la réforme.

CHAPITRE VIII.

ANARCHIE DANS LA BOSNIE.

Plus les chefs s'applaudissaient de voir l'autorité de la Porte impuissante à les contenir, plus le désordre faisait des progrès. Toutes les haines privées, toutes les ambitions se donnaient libre carrière. Le fait suivant pourra donner une idée de l'anarchie qui régnait alors dans les provinces, où se trouvait le foyer de la résistance. Nous suivrons le récit de Ranke.

Ali pacha, vidaïtch de Svornik, fut nommé en 1829 pacha de Srebrnitza; il se disposait à rentrer dans la forteresse, lorsqu'il la trouva occupée par un certain Mémisch, aga du voisinage, qui avait jugé convenable d'en prendre possession. Ce chef s'était ménagé un parti parmi les musulmans et avait également armé les chrétiens. Tous les efforts de

Vidaïtch pour le chasser furent inutiles; il fut obligé de retourner à Svornik. En approchant de cette dernière ville, il fut tout étonné d'en trouver les grilles fermées. Durant son absence, un de ses parents, Mahmoud pacha, qui était l'ami de Mémisch, s'était installé dans le pachalik. Ali eut recours à la force : heureusement pour lui, il avait de nombreux partisans; mais il lui fallut reconquérir ses fonctions; et l'on se battit longtemps dans les places de la ville et dans les rues voisines de la forteresse. Peut-être la victoire lui serait-elle restée si son rival n'eût eu un allié puissant dans la personne de Hussein, capétan de Gradatchatz. Ali était trop faible contre Mahmoud et Hussein; après avoir lutté quelque temps, il se vit assiégé dans une maison, où il essaya de résister. Il avait avec lui ce qu'il aimait le plus au monde, son fils, âgé d'environ trois ans et son cheval arabe. L'étage supérieur de la maison où il tenait encore s'écroula sous le feu des assiégeants. Sa grandeur d'âme ne l'abandonna pas dans cette situation critique; il mit son jeune enfant entre les mains d'un soldat, auquel il recommanda d'aller le porter à Mahmoud, son mortel ennemi, pour qu'il prît à son égard telle décision qu'il jugerait convenable, et il se rendit lui-même à Hussein.

Mahmoud éleva le fils d'Ali comme s'il eût été le sien; quant à Hussein, il emmena Ali à Gradatchatz. Une estime mutuelle les eut bientôt réconciliés, et sans avoir egara au rang ni aux cr
Son fils l'égala en désintéressen
le surpassa en courage et en b
On l'appelait le dragon de Bosn
ot Bosna), et il signait lui-m
lettres de ce surnom populaire.
Bosniaques tenaient leurs rega
sur Hussein; on espérait que,
chef si vaillant, les droits et
viléges de la province recevrai
nouvelle consécration.

Le sultan n'avait pas renon
projets. A peine les Russes e
quitté le territoire turc qu'il ad
mesures les plus sévères contre
tisans du vieux système. Qu
même il n'eût pas été porté à
rer par conviction et par forc
ractère, la haine de ses ennem
aurait fait une nécessité. Depui
faite, on affectait de le mépriser
attribuait les revers de l'empire
don de ce qui avait fait jadis
et sa force; on allait même jusq
que tant qu'il serait sur le trô
voir de tout bon musulman éta
résister et de le combattre.

Dans l'été de 1830, Mahmou
de prévenir ses ennemis. Il réu
défaire de quelques meneurs a
et ordonna au vizir de Travni
avec vigueur dans la Bosnie. Ce f
naire, conformément à ses instr
revêtit l'uniforme qu'on lui avai
de Constantinople; ce fut le sig
rébellion.

Au nombre de plusieurs mi

izir sanctionnerait en quelque
ur rébellion. Mais le vizir trouva
en de leur échapper pendant la
ion du ramadan, et retourna à
itinople par le territoire autri-
Quoi qu'il en soit, lorsque la so-
religieuse fut passée, les chefs
blèrent à Séraïévo. Précisément
époque Moustapha-Pacha parut
e de quarante mille hommes;
monde s'attendait à le voir en-
vainqueur à Constantinople. Les
ues résolurent de s'associer à la
de Moustapha, et se mirent en
ne au nombre de vingt-cinq
ombattants. Le vieux parti turc
it sûr du triomphe; à Belgrade
onstrations allèrent jusqu'à l'en-
sme. A Nissa on proclama de
i les droits des janissaires; tout
de s'attendait à une révolution
e; mais, comme si en Orient tout
ux révoltes devait différer de la
ordinaire des choses en Europe,
ivements, au lieu de tendre au
, n'avaient pour but que le ré-
ment d'un passé dont tous les
de l'empire étaient fatalement
le sorte que le peuple allait volon-
nt au-devant du joug de l'aristo-
our échapper à une autorité uni-
du moins aurait mis l'égalité à
l'obéissance. Au printemps de
1831, les troupes de Mousta-
ancèrent jusque vers Kara Teisia,
s avoir commis mille actes de
, elles s'emparèrent de Sophie.

CHAPITRE IX.

TE HABILE DU GRAND VIZIR.

uart, qui a eu quelques conver-
avec le grand vizir, rapporte que
nouvelle réforme le sultan se
it de détruire une fois pour
es partisans du vieux système,
iller de leur autorité tous ceux
s les noms de pachas, beys et
ims, gouvernaient réellement
, et de mettre à leur place des
soldés et par conséquent dans
ndance; il voulait aussi que les
fussent perçus par des trésoriers
t qui les verseraient sans inter-
s entre les mains des autorités
Ce plan, fort sage au point de vue de l'ordre administratif, devait faire bien des mécontents et rencontrer de fortes résistances.

Les Bosniaques ne tardèrent pas à s'apercevoir que, si le sultan tenait à introduire des nouveautés, il ne renonçait pas à la ruse, moyen que ses prédécesseurs avaient rarement négligé. Le grand vizir parvint à gagner quelques-uns des chefs qui servaient dans l'armée de Moustapha; il savait que les Albanais ne se piquent pas de fidélité, et que leur orgueil s'irrite facilement contre quiconque les commande; ses promesses eurent le même effet sur ceux que leur intérêt seul avait entraînés à la révolte; de sorte que, lorsque l'action s'engagea sur les hauteurs de Prilip, la plus grande partie de l'armée du pacha passa du côté du grand vizir. Moustapha essaya de résister; mais, surpris dans une position désavantageuse, il fut obligé de se retirer sur Scutari. Couvert par sa forteresse et au centre de ses ressources, il pouvait encore être formidable, tandis que les Bosniaques faisaient une puissante diversion. Le prince de Servie essaya de détourner ces derniers de leur entreprise; il leur promettait de les faire rentrer en grâce auprès du sultan, et joignait à ses conseils quelques menaces. Hussein fit au manifeste de Milosch la réponse suivante : « Occupe-toi de ce qui te regarde; la pitance que tu as devant toi est déjà réduite : quant à moi, j'ai retourné mon assiette. Je n'ai rien à démêler avec un sultan dont la faveur dépend de ton intercession. Je suis tout prêt à me rencontrer avec toi, quels que soient le temps et le lieu. La lame de mon épée était tranchante que la tienne n'était pas encore forgée. » L'armée de Bosnie s'avança vers les montagnes, et Milosch lui laissa le passage libre.

Avant même de quitter leurs provinces, les Bosniaques avaient appris l'échec de Moustapha; et ils l'attribuèrent à la perfidie des Albanais; mais comme ils étaient sûrs d'eux-mêmes, ils marchèrent en avant avec résolution. Cependant ils n'ignoraient pas que leur entreprise était difficile; et cette fermeté de volonté, indépendante de toute illusion, honore plus leur caractère que ne l'eût fait une présomption aveugle qu'on trouve presque toujours chez les peupla-

des barbares. Pendant leur marche les guerriers chantaient : « Nous marchons, frères, vers les plaines de Kossovo, où nos ancêtres ont perdu leur renom et leur foi ; peut-être, nous aussi, perdrons-nous notre renom et notre foi ; mais il se peut que nous conservions intacts l'un et l'autre, et que nous retournions vainqueurs en Bosnie. »

Ils s'emparèrent sans difficulté de Kossovo, et partout on les reçut comme des libérateurs ; ce fut seulement à Ipek que les Albanais et les troupes du grand vizir essayèrent de les arrêter. Ali-Pacha-Vidaïtch, qui était devenu le fidèle frère d'armes de Hussein, s'empara d'Ipek ; le grand vizir envoya contre lui un corps qui fut complétement battu. Les Albanais désertèrent, et passèrent à l'ennemi. Si l'armée victorieuse avait marché sur Scutari, elle aurait probablement forcé le grand vizir à lever le siége de cette place, et la fortune du sultan pouvait être sérieusement compromise. C'était ce qu'appréhendait surtout le grand vizir, qui mit en œuvre toute son habileté pour engager les Bosniaques à rétrograder. Dans ce but, il leur fit demander par un ambassadeur quels étaient leurs griefs.

Les Bosniaques exigeaient trois concessions : la première, c'était le maintien de l'ancien état de choses dans leur province, sans qu'il pût y être introduit aucune espèce de réformes ; la seconde, que le vizir serait dorénavant choisi [redacted]

fiant à la parole du négociateur, tèrent de retourner sur leurs p sultat fut en grande partie l' grand vizir ; non-seulement les venaient apporter aux chefs les de la négociation, mais ils étaie d'une correspondance particul ceux d'entre eux qui jouissaien que influence et dont l'orgueil vait flatté qu'on les consultât. L tions rivales eurent bientôt sen corde parmi des gens qui s'étai trés si unis dans le péril. En s' au capétan Tusla, le vizir avai ment insinué qu'après tout i raissai iuste que les Bosniaque un commandant choisi par eux les hommes remarquables de tion, mais qu'une si haute d convenait ni à l'âge ni à l'ine de Hussein, et que dans son o mérite d'un guerrier consomm Tusla, l'en rendait plus digne autre. Le vieux chef donna dan il quitta immédiatement le ca Vidaïtch vit bien que la désuni tout compromettre ; il voulait à la poursuite de Tusla pour le mais Hussein l'en empêcha. E mée se retira et se contenta de voulait bien lui accorder.

Cet orage passé, le grand tourna contre Moustapha ; il œuvre dans cette lutte, devenu cile, ses moyens ordinaires, l la ruse ; enfin il parvint à le ré [redacted]

int camper à Vutchitern, d'où
t surveiller l'Albanie, la Servie,
négro et tous les mouvements
iaques. Cependant Hussein ca-
nmé vizir, avait établi sa rési-
Travnik. Comme les vizirs de
il avait nommé son Kiaïa, son
adi et les autres fonctionnai-
ment la cour de ces ministres.
ition était satisfaite; avec la
s guerriers des temps primi-
nommait lui-même *Vitiez od*
héros de Bosnie. Cette éléva-
devait à une insurrection d'un
républicain, excita la jalousie
chefs, et la discorde se mit
. Ali-Aga de Stolatz, qui jouis-
grand crédit, avait toujours
le parti du sultan. C'étaient les
l'avaient délivré des ennemis
connaissance il leur avait per-
ter les armes dont ils s'étaient
Le vizir qui avait été fait pri-
ar les Bosniaques en 1831 s'é-
é chez Ali-Aga avant de passer
he. Plus d'une fois les autres
aient attaqué, mais dans son
e Stolatz, un des plus forts de
vine, et, défendu en outre par
, qui étaient d'une bravoure et
uement à toute épreuve, il avait
ous les efforts de ses ennemis.
l'insurrection des Bosniaques
enu prudemment à l'écart.
ons rapporté plus haut com-
moud Vidaïtch s'était main-
ornik, grâce à l'assistance de
Quoique reconnaissant de ce
l voyait avec inquiétude Ali,
rival, lié d'intérêts avec Mah-
dernier avait promis de se
Kossovo; mais on l'avait at-
ement.
-Aga, de Petch, était en ré-
verte contre le sultan; il se
Hussein et ne voulait rien
mêler avec lui. Quant à Tusla,
aspirait à la dignité de vizir.
hefs, sans être unis positive-
l'ambition ou par des répu-
ersonnelles, cédaient à des
ions qui prenaient leur source
croyances religieuses; or, en
lles sont, dans une certaine
vorables à la transmission légi-
uprême pouvoir. Et en effet il
est rare de voir éclater en Orient une révolte dont le code du prophète n'ait fourni le motif ou le prétexte. Les agas de Séraïévo ne doutaient point que les concessions obtenues à Kossovo ne fussent prochainement ratifiées; mais comme le temps n'amenait aucune solution à cet égard et que le firman attendu n'arrivait point, ils commencèrent à concevoir des inquiétudes. Quoique fermement décidés à ne point se dessaisir de leurs anciens privilèges, ils commencèrent à envisager avec crainte les suites d'une insurrection si longtemps prolongée contre le souverain légitime et l'exercice d'un pouvoir qui n'émanait pas du chef de l'empire.

Le grand vizir suivait avec une satisfaction secrète les progrès de ces scrupules, et fomentait sourdement les dissentiments qui en naissaient. Il ne se considérait aucunement comme lié par ses engagements, et en voyant le désaccord qui régnait entre les capétans, les beys et les agas, dont l'union aurait offert une force invincible s'ils eussent maintenu au pouvoir celui qu'eux-mêmes y avaient porté, il n'hésita pas à frapper un grand coup, et nomma un autre vizir, Kara Mahmoud, qui vint prendre possession de sa charge à la tête de trente mille hommes, dont dix-huit mille Albanais et douze mille soldats réguliers.

La position de Hussein n'était plus la même; quoiqu'il eût encore de nombreux partisans, il manquait désormais de ce qui avait fait sa force dans le commencement de l'insurrection, de cette confiance générale qui mettait à sa disposition toutes les ressources et tous les dévouements des rebelles. Il n'était plus sur son territoire; là, dans une guerre de surprises et de détails, il aurait pu tenir en respect une armée nombreuse, la forcer à rétrograder ou à n'accepter le combat que dans une position désavantageuse. Il avait tout lieu de craindre que, s'il s'éloignait, il serait attaqué sur ses derrières. Quoique naturellement généreux, il s'était vu dans la nécessité de faire exécuter quelques agas à Séraïévo. Il put comprendre alors par sa propre expérience que les moyens qui font conquérir le pouvoir suffisent rarement pour le conserver. Cependant il

ne montra ni faiblesse ni hésitation; il fit marcher à l'ennemi l'élite de ses troupes, ne conservant autour de sa personne que les chefs dont la fidélité était douteuse.

La petite armée sur laquelle comptait Hussein n'était que de huit cents hommes; elle marcha sur Kossovo sous le commandement d'Alaïbey Todorovitch, et mit le siége devant la ville de Baniska. Là, attaquée par quinze mille hommes, elle fut presque entièrement détruite après une courageuse résistance; ceux qui survécurent à cette défaite furent envoyés à Constantinople.

Le musselim de Pryépolié, Hadji-Mui-Aga, qui avait anciennement exercé le commerce et qui était devenu un des chefs les plus braves et les plus dévoués à Hussein, occupait un pont sur la Lim avec un corps assez considérable et quelques pièces de canon : de même qu'Alaïbey, il dut céder à des forces bien supérieures. Les Turcs, après s'être emparés de sa personne, le firent monter sur un âne, la face tournée du côté de la queue, et le forcèrent à traverser ainsi la ville dont il avait été gouverneur. Indigné de cette humiliation, il s'écriait : « Il n'y a donc pas ici un Turc dont la balle me délivrera de tant d'ignominie! »

Kara Mahmoud s'avança à travers les montagnes et dans la direction de Séraïévo sans rencontrer d'opposition. Hussein ne resta pas inactif; craignant de s'éloigner de la ville de plus de cinq

Mahmoud entra vainqueu
place.

Hussein l'attaqua une se
sous les murs mêmes de S
déploya une valeur extraordi
Pacha-Vidaïtch, toujours fidè
tune de son ami, eut huit ch
sous lui dans l'action; mais t
rage ne fut point secondé, le
nombre ne voulut prendre a
à la lutte et se contenta d'e
l'issue. Cependant Kara-Mah
chèrement son triomphe; il y
un moment où il paraissait
retraite, lorsque Ali-Aga de
la tête de ses raïabs d'Her
prit les Bosniaques en flanc
en pleine déroute.

Toute résistance était de
possible. Les capétans et les
rent rien de plus pressé que d
chez eux, espérant que,
dans leurs châteaux, ils pour
tenir du vizir des conditi
désavantageuses; quant au
Séraïévo, leur salut dépen
soumission immédiate. Huss
pas le choix des moyens; i
frontière autrichienne, accom
Pacha-Vidaïtch, du mollah d
de Krupa, capétan, et d'une
viron deux cents fidèles.

Maître de Séraïévo, Kara
fit observer par ses troupes
pline sévère; les atrocités qu
pagnent que trop souvent de
quêtes furent prévenues par

puis longtemps héréditaires,
les à des musselims, créa-
uveau pouvoir. Il n'y eut
u'en faveur d'Ali-Aga, de
ut nommé pacha d'Hertzé-

et la Bosnie étaient sou-
le Monténégro protestait
les exigences du nouveau
us avons vu avec quelle
montagnards luttèrent con-
as de Scutari; Reschid ne
eureux dans les expéditions
s lieutenants pour les ré-
urcs s'apprêtaient à péné-
grandes forces sur leur ter-
que le grand vizir reçut
archer contre Ibrahim-Pa-

asser en Asie, Reschid vou-
la Bosnie des dangers
çaient les réfugiés qui s'é-
sur le territoire autrichien.
ation, les habitants de Sé-
nt révoltés de nouveau et
ué Kara-Mahmoud à Go-
entative n'ayant pas eu de
izir avait redoublé de ri-
tait à craindre qu'en l'ab-
hid les exilés eussent plus
e réussite.
urner ce danger, il invita
épart pour l'Asie tous les
ntrer en Bosnie ; le prince
servit d'intermédiaire. On
ait sécurité pour leur per-
s propriétés, en tant qu'il
ce qu'ils possédaient alors
autres valeurs ; toutes les
npire leur étaient ouvertes,
de la Bosnie. Malgré l'a-
usulmans pour leur terre
grand nombre accepta ces
uelques-uns même des plus
passèrent la frontière.
ptés de l'amnistie Hussein,
les hommes attachés à sa
ce qu'on attendait le firman
dait spécialement. Enfin ce
a à Semlin. Hussein, qui
Essek avec le rang de vizir,
fût sous une surveillance
se, fut envoyé par le gou-
utrichien à Semlin pour y
naissance des volontés du

Entouré d'une centaine de cavaliers et de ses fidèles, il entra dans cette ville avec une pompe orientale (1832). Il montait un magnifique cheval arabe couvert d'une housse richement brodée d'or et d'argent, et tenant en main une ombrelle. Lorsqu'il descendit de cheval, Ali-Vidaïtch et Krupa, capétan, qui l'avaient toujours traité en vizir, marchaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche pour le soutenir; ce fut dans cet appareil qu'il comparut devant le commandant autrichien pour entendre la lecture du firman. On leur promettait la vie sauve; mais il leur était enjoint de partir immédiatement pour Constantinople, où ils apprendraient leur destination ultérieure. Les compagnons de Hussein furent moins découragés que lui-même.

Ali, qui autrefois avait servi avec distinction le sultan, ne désespéra point de mériter de nouveau sa faveur. Hussein était dans une situation bien différente. Le gouvernement autrichien lui interdisait de séjourner sur la frontière; il lui laissait le choix de Comorn, dans l'île de Schütt, ou de retourner en Turquie; et il lui donnait vingt-quatre heures pour se décider. Hussein regrettait vivement d'avoir abandonné la Bosnie, où du moins il aurait pu tomber glorieusement sur un champ de bataille. Enfin il prit sa résolution et se rendit à Belgrade.

Depuis ce moment la Bosnie, sévèrement tenue, n'a point remué. L'administration a traité les chrétiens avec moins d'injustice; mais si les mesures arbitraires sont devenues plus rares, d'un autre côté les impôts ont augmenté dans une forte proportion, et ils pèsent lourdement sur les classes commerçantes.

Le gouvernement laisse dans le pays environ dix mille hommes de troupes régulières qui font l'exercice à l'européenne en face des mosquées, au grand regret des partisans de l'ancien ordre de choses, qui s'obstinent à attribuer aux réformes tous les revers de l'empire, sans en excepter les épidémies, les disettes et les tremblements de terre.

Quant aux capétans réfugiés, un grand nombre est rentré dans le pays; l'élément aristocratique avait jeté des racines tellement profondes que souvent

ils ont été nommés musselims dans leurs anciens districts. Ali-Pacha-Vidaïtch a obtenu le pardon qu'il espérait, et il est retourné en Bosnie. Quant à Hussein, à l'époque où les renseignements que nous abrégeons en les traduisant ont été écrits, on ignorait ce qu'il était devenu.

CHAPITRE X.

ÉTAT DE LA BOSNIE DEPUIS LA RÉFORME (D'APRÈS NEUGEBAUR (1).

En Bosnie, les mahométans de cette province parlent tous le slave, et peu d'entre eux comprennent le turc. On ne fait guère usage de cette dernière langue qu'à Travnick, où résident le mouschir et ses employés, et parce que la garnison est généralement composée de soldats tirés de l'Asie Mineure. Ces Turcs sont bien vus de la population chrétienne; comme le sultan, ils veulent le bien, et ils savent que l'on peut compter sur la docilité des raïahs quand on n'exige pas d'eux des choses injustes. Cependant les intentions bienveillantes de Hadgi-Pacha ont échoué devant les intrigues de l'aristocratie slave, qui avait acheté son rappel. C'est la marche qu'elle suit toutes les fois qu'un pacha ami de l'ordre lui porte ombrage et menace ses priviléges.

Quand la religion des sujets turcs n'est ni le sujet ni le prétexte d'une résistance politique, le gouvernement se montre d'une grande tolérance : nous [redacted]

pied d'un arbre. Là les prêtre tent les vases sacrés, et les fidè pent à la turque autour de l'a moines franciscains ont trois à Soudenska, à Phoïnitza et à K ce sont eux qui desservent t paroisses de la province; et ils sent d'une indépendance qui s avait motivé la sévérité de Leur habillement ordinaire r aucunement leur profession ; i les vêtements du pays, et ne point la barbe; mais pendant ils ont le froc. Depuis une d'années, on leur a permis de c des chapelles dans le logemen donne la paroisse. La populati elle-même leur témoigne une considération. Souvent, vers la on leur offre les produits de et on les paye pour dire des m pour obtenir la guérison des soit pour chasser le démon du possédés. Lorsque l'iman ne pour soulager un malade turc, qu'un malin esprit chrétien cause; et que, dans un tel cas ciscains ont seuls le pouvoir jurer. Un certain L. Anton acquis une grande célébrit genre d'exorcisme. Il der Oraschi, près de Travnik, et l de très-loin pour le consulter c l'intervention de ses prières. même on le fit venir à Séraïé pitale avait besoin de ses e Le moine entonna les litani [redacted]

: religieux leurs souvenirs na-
t beaucoup mieux que les peu-
Occident, qui apprennent trop
pour bien savoir celles qui les

des trois cloîtres que nous
nmés plus haut compte en-
te moines; de chaque église
au moins cent paroisses, de
plus de quatre cents fran-
xercent leur saint ministère
sans être nullement inquié-

re de Sudiska était autrefois
es rois de Bosnie; son nom
ot *soud*, qui en slave signifie
Ce sont les franciscains qui
rs subordonnés en religion;
ls remplissent plutôt l'office
e paix, et ils s'efforcent de
s parties, pour échapper à la
officielle des cadis. L'endroit
holiques se trouvent en plus
nbre est Dolatz, village qui
Travnik; on y compte trois
ons.

ie est de toutes les provinces
lle où la civilisation a fait le
progrès. La nouvelle organi-
nzimat, a beaucoup de peine
luire. En vertu de cette orga-
aque province a son gouver-
ouche des appointements d'en-
mille florins; tous les autres
sont également nommés et
l'État. Le muschir ou gou-
été jusqu'à présent fermier
s finances; il payait au trésor
ne somme pour les impôts, et
lui appartenait. Si quelqu'un
s que lui, il prenait la place
e. Ces fonctionnaires n'exer-
ainsi dire qu'en passant; il
l'ils emmènent avec eux leurs
ous les employés subalternes
serviteurs du muschir, et ne
que de lui seul. Un des der-
schirs de Bosnie payait an-
t pour les impôts directs dix
ses ou quatre cent mille flo-
Porte. Les douanes rappor-
mille bourses au gouverne-
i payait sur ces fonds les
ntretenues dans la province;
était envoyé à Constanti-

Jusqu'ici les impôts des Bosniaques étaient : 1° La taxe sur les fortunes, les professions et le bétail. Elle porte sur les Turcs et sur les chrétiens, et elle est prélevée par le muschir. 2° La capitation ou haradsch; cet impôt, qui est de quinze piastres, par tête n'atteint que les chrétiens : il est également prélevé par le muschir. 3° L'impôt sur le vin et l'eau-de-vie. Il est affermé et constitue un monopole pour le fermier. 4° Les paysans sont tenus de livrer au muschir des fourrages et autres produits de leur culture. 5° Les propriétaires fonciers ou spahis prélèvent la dîme sur tous les produits de leurs terres.

Le muschir a un substitut ou kiaïa qui fait l'office de secrétaire et veille à l'expédition des affaires en général. Les musselims ou gouverneurs de district sont les organes du muschir dans les cercles qui ont depuis dix mille jusqu'à trente mille habitants; Séraïévo fait seule exception. Le musselim exerce son pouvoir par l'intermédiaire des kavasses ou pandours qui sont aux ordres des magistrats et des chefs de la police, ainsi que par des huissiers et gendarmes. Les citations particulières sont aussi du ressort du musselim, et ce n'est que sur la demande de la partie adverse que l'affaire est portée devant le cadi, juge du district.

La Bosnie, qui forme un pachalik ou eïaleth, est divisée en trois sandgiaks : Svornik, Bosna, Kliss, lesquels renferment quarante et un districts ou cercles ou kadiluks. Les musselims sont nommés et destitués par le muschir ou gouverneur. A Svornik et dans quelques autres lieux, on a établi des *miri-murans*, qui sont choisis par la Porte et qui, ayant plusieurs musselims au-dessous d'eux, forment une espèce d'instance intermédiaire. Ils représentent comme le lien entre la justice locale, trop souvent arbitraire, et la haute direction du gouvernement.

L'administration militaire est entièrement séparée de celle de l'intérieur, même lorsque le gouverneur a le titre de muschir. D'après les renseignements recueillis par Neugebaur, l'armée turque est composée, 1° du corps placé sous les ordres du muschir de l'Arabistan; 2° du corps de l'Anatolie; 3° de celui de

Constantinople; 4° de celui de Roumélie; 5° de la garde; 6° de l'artillerie; 7° de la marine ou arsenal. Ces corps, qui portent le nom de *orda* ou camps, sont sous le commandement suprême du séraskier. Chacun des cinq premiers se compose de trente-cinq mille hommes de troupes régulières, savoir; quatre régiments d'infanterie, comptant quatre mille hommes; quatre régiments d'artillerie de deux mille hommes, chaque; deux régiments d'artillerie à cheval et deux de cavalerie, chacun de deux mille hommes. Chaque corps d'armée a mille musiciens. Le total de l'armée est de cent quatre vingt mille hommes. A chaque ordre est attaché un corps de bas chibouzouks, milice irrégulière où le soldat a une solde de soixante piastres par mois pendant tout le temps qu'il reste au service. Ils forment douze bataillons sous les ordres d'autant de *bimbaschi* ou chefs de mille hommes. On les emploie pour les avant-postes, pour surveiller les abords du camp, etc. Chaque muschir ou général de corps a sous ses ordres deux généraux de division, lesquels ont sous leur commandement deux *miri-liva* ou généraux de brigade; la brigade se compose de deux régiments. Chaque régiment est commandé par un *niri-alaï* ou colonel, qui est assisté d'un *kaankan* ou lieutenant-colonel. Chacun des quatre bataillons est sous les ordres d'un bimbaschi ou major. Chacune des cinq compagnies obéit à un *kologast* ou [redacted]

pitaine de huit cents piastre
ou bimbaschi de huit cents
quartier-maître (*ale-émni*)
cents piastres; le lieuten
(*kaakan*) de deux mille
piastres; le général de bri
liva) de douze mille piastres
de division (*férik*) de vingt
piastres; le muschir de soix
mille piastres, et le séraski
mille piastres.

On voit que les grades
sont largement rétribués, d
sans doute d'attirer au servi
officiers étrangers.

Outre sa paye, le soldat re
tions de pain, de viande, d
beurre, et cela en telle abon
peut économiser sa solde. I
touchent la valeur de leurs
argent. Les marques de di
portent sur la poitrine. L
une étoile d'argent, le serger
d'argent et une demi-lune, l
tenant une étoile d'or, le lieu
étoile d'or et une demi-lune;
une demi-lune en or et une
un diamant au milieu; le
étoile semblable, mais ento
mants; le colonel une étoi
cercle de pierreries; et pl
s'élève, plus le signe distin
marque par le nombre et la
diamants. Le temps de serv
soldat est de cinq années, a
passe encore sept ans dans la [redacted]

s manœuvres et les exercices; ortent alors l'uniforme des hus- le fez. Chaque régiment compte iommes, et une division quatre l n'y avait à l'époque où Neuge- cueillait ces notes qu'un seul co- i reçût une solde.

anisation des spahis est en elle que les conquérants ont in- partout. Le pays conquis était é entre les vainqueurs, en omme récompense, en partie ir les vaincus dans la soumis- étaient seulement tenus de er suivant leur puissance et l'é- e leurs fiefs à la défense com- es propriétaires bosniaques vin- levant d'eux; ils embrassèrent nétisme, ce qui les assimila aux nts, et ils conservèrent leurs s sous les mêmes conditions. si que la noblesse de Bosnie, re les anciens chefs slaves mahométans, jouirent eux et scendants des mêmes droits ges que les Turcs; et bientôt icile de distinguer les uns des uant aux paysans et aux vil- leur sort n'a point changé, et ui pesait sur eux comme serfs eurs chrétiens était peut-être upportable que celui que leur eur condition de raïahs. C'est stocratie, si redoutée sous le ahis, qui absorbe toutes les res- lu pays, tandis que le gouver- le la Porte montre plus de jus- humanité.

bien étudier la Bosnie il faut quelque temps à Séraïevo n Seraglio, et en turc Bosna- n venant de Spalato ou Salona, ntre cette capitale au delà de a ville est située sur le versant ne Dinarique, près des sources sna, qui se jette dans la Save s de Brod, dans l'Esclavonie, de distance des sources de la ontière de la Servie. C'est vers point que commence la Na- e reçoit l'Adriatique non loin de s. L'aspect que présente Sé- quelque distance est des plus . Des minarets d'une construc- nte s'élèvent comme des flè- lessus de magnifiques jardins; mais l'intérieur de cette ville, ouverte et dominée par un fort, est mesquin et irrégulier; les rues sont étroites et les fenêtres ne sont, en général, percées que sur les cours. Les chrétiens de l'Église orientale y ont une église. Le commerce principal consiste en armes parfaitement fabriquées et en pelleteries. Les denrées coloniales et les objets manufacturés y sont expédiés de Trieste par Spalato, ou de Vienne par Kostaniza; car Séraïévo est le point central du commerce entre Janina et Salonique.

La police veille avec une grande sollicitude à ce que le peuple ne paye pas trop cher les objets de première nécessité. Quand les bouchers sont surpris en fraude, on les cloue à leur étal par les oreilles; s'ils veulent payer une amende de mille piastres, on les délivre au bout d'une heure; pour un sacrifice de cinq cents piastres, ils n'en ont que jusqu'au soir; s'ils n'en donnent que deux cents, leur supplice se prolonge pendant deux jours, et trois jours quand l'amende est de moitié. Ils sont libres de ne rien payer; mais alors ils s'exposent à une prolongation de supplice. Les boulangers qui trompent le public reçoivent la bastonnade sur la plante des pieds.

C'est à Saraïévo qu'il faut aller pour apprendre à connaître les vrais Turcs et l'aristocratie dégénérée des Slaves renégats. Ce pays offre des sites qui ne le cèdent en beautés pittoresques à aucune autre région. Le chevalier Erco a peut-être déjà publié les vues qu'il en a dessinées. Il est vrai qu'il faut acheter ces jouissances contemplatives au prix de beaucoup de fatigues et d'ennuis. En effet, on ne peut voyager dans le pays qu'à cheval, et l'on rencontre souvent des passages si dangereux qu'il faut descendre de sa monture. En général les chemins sont détestables, parce qu'on les a pavés en quelques endroits sans se donner la peine de les entretenir.

Tous les efforts qu'on a tentés jusqu'ici pour améliorer l'état de la Bosnie ont échoué contre le mauvais vouloir des nobles, qui repoussent avec opiniâtreté ce qui pourrait amener la ruine de leurs privilèges. Séraïévo, comme

nous l'avons dit, a toujours été le foyer de la résistance et le point central du vieux parti turc.

CHAPITRE XI.

SUITE DES TROUBLES DE BOSNIE DEPUIS 1834.

Le nouveau vizir de Bosnie, Daud, avait traité avec de grands ménagements la noblesse de Bosnie, toujours prête à se révolter, et elle en avait profité pour opprimer plus que jamais la population chrétienne. Ce fut en vain que les paysans firent parvenir leurs doléances au sultan et qu'ils s'adressèrent aux Serviens : réduits au désespoir, ils se soulevèrent vers la fin de 1834 ; mais ils furent bientôt réduits à rentrer dans l'obéissance.

Au printemps de l'année suivante, ils tentèrent de nouveau de se révolter ; c'était la première fois que les raïahs catholiques se joignaient à ceux du rit grec pour obtenir une réparation commune. Jusque-là, ces derniers, encouragés par les Russes, avaient seuls osé réclamer leurs droits les armes à la main. Jovitza, un des chefs des rebelles, fut mis en liberté sur l'ordre formel de Mahmoud, qui savait bien que ce n'était pas en opprimant une classe en majorite dans le pays qu'on pouvait établir les réformes sur une base solide. Pour faire renaître la tranquillité en Bosnie, il y envoya Vedji, pacha de Belgrade, à la place de Daud.

[redacted]

son prédécesseur avait été le
Il eut assez de générosité pour c
l'œuvre de la régénération de l'(
assez de bon sens pour compr
était la véritable force de l'en
promulgua le hatti-schérif de (

L'aristocratie bosnienne vit
dignation cette proclamation
et d'une saine modération. A
d'août 1840, les nobles et leu
rents marchèrent au nombre c
mille sur Travnik, et forcèrent
à se réfugier dans les montag
pendant il avait été surpris
vaincu : il parvint à réunir
neuf mille soldats réguliers, qu
formés lui-même, et battit les
qui, à leur tour, se replièrent
raïévo. Mais la vengeance les
dans leur retraite. Vedji tranc
propre main la tête du chef des
fit exécuter une dixaine de v
et envoya dans la Croatie turqu
tachement de son armée pour
tir les restes de cette noblesse
lente. Le plus grand nombre s'
Autriche et à Raguse. De là, n'
plus rien de la force des armes
rent se contenter de recourir
gue et à la corruption pour ruin
dit de leur ennemi mortel. Ils
rent le bruit que Vedji aspirait
qu'avait joué Méhémed-Ali, e
s'appuyant sur les raïahs il esp
lever au rang de prince indé
Peut-être fit-on coïncider avec
tendu projet la double révolte

[redacted]

ns les faveurs de la cour; et leurs emplois eussent cessé éréditaires, ils les recouvrèrent agas. Sous le voile du zèle re- ils exercèrent une vengeance ble contre les paysans chrétiens aient de les vaincre; ils entrè- nme officiers dans les corps ré- objets naguère de leurs sar- et ne prirent ce parti que pour au désespoir la population chré- Ce plan leur réussit; les malheu- sans se révoltèrent encore en out ce qu'ils avaient fait en fa- gouvernement tourna contre oppression de l'aristocratie fut supportable que jamais. Les n étaient pas devenus pour cela ostiles au nouveau système, et éparaient à une protestation à née.

Kiamil, pacha qui avait gou- ndant quatre années l'eïalet de et qui est mort en 1850, était me d'une instruction solide; un jugement trop droit pour ne de quel côté étaient les plus ux ennemis de la Porte. Il s'ap- vec tout le zèle dont il était à contenir les mauvaises pas- l'aristocratie, et devint le point de sa haine. Il vit l'orage er, et on lui rendit l'existence si que, sentant venir sa fin, il ne as que ses restes reposassent en mais il recommanda de les ter à Constantinople. Dès cette l était déjà facile de prévoir un ent dans le sens rétrograde, tant des chefs de la noblesse el tous les musulmans slaves ent ou croyaient obtenir quel- ence prenaient un intérêt pas- L'aristocratie de l'Hertzégovine les mains aux meneurs de bien que Ali-Pacha, le vieux vi- fostar se persuadât alors qu'il fidèle à ses devoirs envers la e pacha était le fléau des chré- n remarquait encore parmi les la réaction Méhémed, pacha de likerditch, le cadi Kapitch de sech et Heruso de Svornik. étiens n'avaient d'espoir que er, pacha d'Ogulen, le général es turques, dont la position comme Slave et converti leur inspirait quelque confiance; on se rappelait sa conduite aussi ferme que modérée en Valachie, où l'on préférait les Turcs aux chrétiens du rit gréco-russe.

Mais tous ces mouvements partiels, toutes ces luttes où le courage, la ruse et l'égoïsme ont fait couler tant de sang n'étaient que le prélude de la grande crise actuelle, qui doit décider la question non plus dans les limites étroites d'un intérêt de fanatisme ou de parti, mais pour établir définitivement en Europe avec le règne du droit public le triomphe de la civilisation, qui a grandi au milieu de tant de secousses et de désastres.

Ses progrès rapides, la décadence et le renouvellement de sève de la race ottomane offrent un des phénomènes historiques les plus curieux à observer. Il semblait que l'esprit du Coran eût condamné l'islamisme à périr violemment s'il n'imposait pas ses doctrines au monde. Ce code était admirablement conçu pour agir sur les imaginations des Arabes, par un mélange de spiritualisme qui tendait à épurer ce que ses promesses renfermaient de sensuel et de grossier. Le ciel était proposé aux croyants comme une conquête où ils devaient retrouver après leur mort les jouissances éternisées de la vie terrestre. Dieu serait ainsi le complice de l'ambition et de toutes les passions humaines. Aussi l'élan religieux fut-il comme l'âme de leurs conquêtes, et tout ce qu'ils attaquèrent dut plier ou se briser devant eux. A mesure que leur domination s'étendait, de nouvelles races venaient augmenter le faisceau de leur puissance non-seulement par le nombre, mais en greffant pour ainsi dire sur la forte souche mahométane d'autres aptitudes que modifiaient et complétaient la vitalité et la force d'expansion de ce vaste système. Les Arabes conquirent presque tout le monde connu, et les défaites les trouvèrent résignés, mais non découragés, parce que la défaite et la victoire sont dans la main du dieu de Mahomet, et que ce dieu les relèvera après les avoir humiliés. Mais lorsque la chute de l'empire grec eut placé les Turcs, héritiers de la fortune des Arabes, au plus haut degré de splendeur, les

vices du peuple vaincu minèrent peu à peu les conditions de leur énergie et de leur puissance. Les formes et l'esprit du christianisme ébranlaient à leur insu leur foi, si jalouse lorsqu'il s'agissait de combattre; les Slaves en acceptant l'islamisme, mais sans conviction et uniquement pour conserver leurs biens et leur liberté, introduisirent dans l'islamisme, plus encore peut-être que les Grecs, des éléments qui tendaient à absorber la vitalité de la race conquérante.

La race slave est naturellement belliqueuse; mais les luttes terribles à la suite desquelles elle s'est trouvée vaincue et dispersée l'ont formée à la patience et à la dissimulation. Vous la croyez soumise, et elle attend; vous vous figurez qu'elle dort dans ses chaînes, et elle conspire. Jamais elle n'est plus dangereuse que lorsqu'elle est esclave; car à peine a-t-elle secoué le joug qu'elle s'épuise par l'abus de la liberté. Le Slave est le Turc de l'Occident; chrétien, il a le même fatalisme, et lorsque rien ne l'excite la même nonchalance. Mais le Slave renégat a les vices des deux races, et n'a gardé de son premier état que l'orgueil des castes dominantes et un courage qui devient de l'héroïsme dans les circonstances solennelles. Comme tous les peuples orientaux, il sait paraître humble devant la force lorsque toute résistance lui para possible; mais la ruse n'est pc qu'un moyen de tromper l'enne elle ne vient ni de lâcheté ni de ca personne plus facilement que lui résignant à la mort. Chez le Slave tien le sentiment religieux est m superstitions grossières; il adme lement le merveilleux, parce qu l'état d'oppression où le tient un de fer il semble qu'il trouve d merveilleux seul des chances favo Le Slave devenu mahométan co toujours le souvenir du courage déployé ses ancêtres pour la défe leur religion; il hait les chrétiens la constance l'accuse, et son fana qui est plutôt l'effet d'une cons troublée que d'une conviction ré été peut-être plus fatal à l'islamism n'eût pu l'être une résistance pérée. Cependant les vices des viennent moins de leur nature qu circonstances qui ont amené leur dance ou leur servitude. Il est pr que les conditions politiques ag en sens contraire; ils s'amélio plus promptement qu'ils ne seron rompus. Quand un peuple a co l'intelligence, la patience et le co il ne faut pas désespérer de sa re ration.



r avec avantage contre des forces
juement supérieures.
ndue du territoire servien a varié
s époques. Ainsi, après les con-
l'Étienne Duschan, vers le mi-
quatorzième siècle, ce prince
uni sous sa domination : 1° la
proprement dite ; 2° la Rascie ;
imordia, c'est-à-dire une partie
rtzégovine avec le cours de la
i jusqu'à l'Adriatique ; 4° la Sla-
5° la Bosnie ; 6° la Bulgarie ;
acédoine ; 8° la Dalmatie ; 9° la

UE. — Quoique ces provinces
, pour la plupart, conquises par
tiens, les Hongrois, les Autri-
t les Turcs, elles continuent de
a patrie des Slaves, unis en dépit
aniements politiques par la lan-
e lien non moins puissant des
souvenirs nationaux. Le Danube,
la Drina, la Morava, le Vardar
res fleuves moins considérables
ivent cités dans les chants de
es peuplades ; et la poésie les
encore de nos jours à des idées
e et d'indépendance. Des mon-
des monastères ont gardé le
nciens guerriers ; des villes de-
temps conquises par l'étranger,
Raguse, Mostar, Séraïévo, Dul-
urazzo, Scutari, Prisren, Trav-
ourd'hui déchues, revivent dans
servienne avec leur ancienne
nce historique ; de sorte que, si
me d'Ivan Tzernoïévitch ou d'É-
Duschan se reconstituait soudai-
par le courage d'un Hunyade ou
anderbeg, on pourrait croire
conquête aurait à peine altéré
urs et le génie guerrier de ses
s.
que les Slaves s'établissent
s riches contrées, elles furent
s tour à tour par les Triballiens,
daniens, les Scordisques, les
qui furent subjugués par les Ro-
Nous avons vu que sous ces
elles firent partie de la Pan-
de la Mœsie, dont elles parta-
s vicissitudes. Ravagées par les
lles ne furent qu'à demi sou-
x empereurs de Byzance.
NE. — Nous ne nous arrêterons
cuter si les Serviens tirent leur
nom des Sorabes de a Lusace : peut-être sont-ils de la même famille que les Thraces et les Sarmates ; ce qui est hors de doute, c'est qu'ils appartiennent à la race slave, et qu'après s'être établis sur le Danube ils occupèrent la Servie actuelle, la Bosnie, la Trébonie, la Primorie et quelques côtes de l'Adriatique entre Cataro et Durazzo. Quelque temps auparavant, les Croates, peuplade de la même origine que les Serviens, s'étaient emparés d'une partie de la Dalmatie, soumise dès cette époque à un joupan, sous la protection de l'empereur grec. Les Croates et les Serviens se réunirent plus tard sous l'autorité d'un grand joupan (véliki joupan).

Une circonstance qui a eu sur les mœurs et l'avenir des Slaves du Danube une influence bien remarquable, c'est qu'ils reçurent les premières notions du christianisme dans leur propre langue ; et que dès lors la liturgie et les saintes Écritures furent traduites en slavon. Comme leur conversion eut lieu à la même époque où ils reconnurent la suprématie des empereurs grecs, ces derniers purent espérer que la soumission des Serviens serait complète. Cependant ils n'acceptèrent qu'avec des restrictions la suzeraineté politique et l'excercice de la domination religieuse. D'abord toute espèce de joug paraissait insupportable à leur caractère remuant et à leurs instincts belliqueux ; et en outre ils trouvaient dans la protection de l'Église latine un point d'appui et une protection dont ils ne se firent point scrupule d'abuser en mainte circonstance.

La première condition qu'ils mirent à leur dépendance, c'est qu'ils ne seraient pas gouvernés par des officiers grecs et qu'ils choisiraient eux-mêmes leurs chefs parmi leurs compatriotes ; grâce à ce droit, ils conservèrent le principe électif, base de tout gouvernement libre.

Tandis que les Slaves orientaux s'unissaient à l'empire grec sans se confondre avec lui et qu'ils recevaient, à leur insu, dans leurs rapports avec Constantinople, l'influence d'une politique déliée et astucieuse, les Slaves de l'occident, les Moraves, les Bohèmes et même les Polonais se rapprochaient du nouvel empire élevé par Charlemagne et ten-

daient à entrer dans le giron de l'Église romaine ; ce qui modifiait profondément leurs mœurs et leurs institutions.

La Russie était trop vaste et trop puissante pour que les empereurs d'Orient pussent faire de la suprématie religieuse un argument pour arriver à la souveraineté politique ; ils se souvenaient des Variègues, et savaient comment Vladimir avait conquis le christianisme. Quant aux Serviens, leur position était toute différente. Ils occupaient un territoire qui dépendait depuis des siècles de l'empire d'Orient ; il fallut donc toute leur énergie pour repouser une domination formelle que les Grecs essayèrent plus d'une fois de leur imposer. Dans le dixième siècle, une tentative fut faite pour introduire en Servie le système financier qui régissait les autres dépendances de l'empire ; mais à l'arrivée du gouverneur chargé de la nouvelle répartition des impôts il y eut un soulèvement général ; un chef servien nommé Boïslaf, échappé des prisons de Constantinople, se mit à la tête de la révolte. Il s'empara de quelques vaisseaux byzantins richement chargés, et fit alliance avec les mécontents de l'Italie, dont une partie appartenait alors à l'empire grec. Constantin Monomaque se hâta d'envoyer une puissante armée qui débarqua sur la côte pour pénétrer de là dans l'intérieur de la Servie. Les Serviens attendirent l'ennemi dans leurs montagnes, lui fermèrent toute re- [redacted]

veraines de l'Occident étaient un i qu'ils négligèrent rarement pour quer d'une manière plus profond rupture avec l'empire grec ; et leu tique consista toujours à balance par l'autre la puissance des deu pires rivaux, la prépondérance d ou de l'autre devant nécessair entraîner leur ruine. Lorsque Fr Barberousse, à l'époque de la cr de 1189, passa près du territoi Serviens, ils le reçurent avec de g démonstrations de respect et de d ment ; ils lui proposèrent même d de lui la ville de Nissa à titre de l de les admettre comme vassaux de pire germanique. Frédéric, crai de méconter les Grecs, déclina offre ; mais, par la suite, les joup coururent, dans les circonstance ciles, non-seulement aux Allen mais à la cour pontificale, qui av térêt à ménager les Slaves à cau diocèses de l'Illyrie. C'est dans vue que le pape Grégoire VII c au grand joupan le titre de roi. L tife, non content de l'élever à la r royale, l'appelle son fils ; ce qui fai poser que le prince servien avai quelque engagement au sujet conversion.

Quoique les premières semenc christianisme eussent été répa depuis longtemps parmi les du Danube, les invasions succ de peuplades païennes avaient c [redacted]

es au culte d'Orient. Il fonda le e Khilendar, sur le mont Athos, le vénération parmi les tribus u Sud. Il y prit le froc de ca- t y mourut en grande vénéra-

ıcile de Dioclée, tenu en 1199, claré en principe la séparation oirs spirituel et temporel. Cette :ion contrariait les idées d'in- nce qui caractérisent le génie et ramena les Slaves vers la ion grecque. Saint Sava, fils de poursuivit l'œuvre de son père, l'ordre religieux sur une base :. Le patriarche de Constan- ccorda aux Serviens le privi- re leur archevêque dans le sein ıropre clergé ; et saint Sava fut er archevêque. Il établit sa ré- ı Uschitz, et le caractère sacré ut revêtu ajouta à la considé- ı'il méritait comme prince tem- fit monter son frère sur le couronnant lui-même, avec les es du rit grec, au milieu d'un nombreux de prêtres et de laï- i répétèrent après lui le *Credo* formule orientale.

nous abstenons de donner la s princes serviens ; l'histoire époque est trop confuse pour t possible de présenter cette :c ordre et sur des documents ques. Il est à espérer que quel- :es, jaloux de donner au monde :s renseignements plus com- plus exacts que ceux qu'il est le consulter, trouveront dans :es des cloîtres et surtout dans ves du mont Athos des don- combleront les lacunes et re- ıt bien des erreurs. Mais ce s avons dit suffit pour donner de ce qu'était le pays dans le :me siècle. Cette opinion est Ranke, dont nous suivrons sou- appréciations et le plan pour garde l'histoire de la Servie.

ırs circonstances ont concouru les Slaves dans leurs institu- ous avons indiqué les prin- c'est grâce à ces conditions :res qu'ils n'ont point été ab- ır les Grecs, les Allemands ou iens. Au premier abord, il paraît singulier qu'ils ne se soient pas réunis à la grande famille slavo-russe, dont les rapprochaient le langage et les croyances religieuses. Un coup d'œil rapide sur l'histoire de Russie suffira pour expliquer comment la Servie a échappé au sort de tant de peuplades qui ont payé de leur liberté l'avantage d'appartenir à un gouvernement fort. Parmi les causes qui n'ont pas permis aux Russes de s'agrandir du côté du sud, il faut compter en première ligne les querelles des princes apanagés, qui les portaient plutôt à se disputer leur héritage qu'à faire de nouvelles conquêtes, de sorte que la tendance des premiers descendants de Ruric à s'étendre vers le Danube, pour inquiéter de là Constantinople, fut abandonnée par les grands princes. Un motif plus impérieux encore fut l'invasion des Mongols, qui pesèrent sur ce vaste pays depuis le treizième siècle et qui inquiétèrent la Russie jusqu'à la destruction de la horde de Casan et l'époque l'abaissement définitif des Tartares de la Crimée. Quant à la Pologne et à la Bohême, elles n'ont point cessé d'entretenir avec l'Occident des rapports religieux et politiques.

Les Mongols, affaiblis par leurs conquêtes et trop éloignés de leur patrie pour réparer leurs pertes, furent repoussés par les tribus slavo-germaniques de la Silésie et sur les fontières de l'Autriche. Leurs armées, qui consistaient surtout en cavalerie, ne pouvaient ni se déployer ni subsister longtemps dans des contrées montagneuses. Aussi, échouèrent-ils en Servie, où l'archevêque, après avoir invoqué la protection de saint Sava et d'Arsénius, conduisit les Slaves au combat, et repoussa les infidèles.

L'empire latin, sorti des querelles qui s'étaient élevées entre les empereurs grecs et les princes croisés, manifesta des prétentions au royaume de Servie ; mais il était trop faible pour les appuyer efficacement. Baudouin II transmit ses droits sur la Servie et l'Albanie ; mais ces provinces, soutenues par les Vénitiens, s'inquiétèrent peu de ces prétentions.

Le rétablissement de l'empire grec fut le signal de nouveaux troubles. Les empereurs, dans la crainte des Latins, se virent obligés de faire quelques con-

cessions aux exigences de Rome, ce qui exaspéra le bigotisme de la populace ; ces dissentiments achevèrent d'énerver le gouvernement ; et les Serviens profitèrent de la circonstance pour prendre l'offensive : ils s'emparèrent du pays que baigne le Vardar supérieur et qui avait appartenu à leurs ancêtres ; l'impuissance de Constantinople les encouragea à faire de nouveaux empiétements, et vers le milieu du quatorzième siècle ils dominèrent sur la partie la plus considérable de l'Illyrie.

La politique de leurs princes s'attachait à favoriser dans l'empire grec le parti opposé à la cour. C'est ainsi qu'ils appuyèrent Andronic contre son frère aîné et qu'on les vit offrir un refuge à des gouverneurs tombés en disgrâce et dont le pouvoir se releva plus fort par leur appui.

Lorsque Cantacuzène revêtit la pourpre, les Serviens formaient un peuple nombreux et puissant ; les avances que leur fit le prétendant à l'empire semblaient leur présager un accroissement rapide de grandeur et de prospérité. Le nouvel empereur, voyant son autorité chancelante et ne rencontrant autour de son trône que discorde et impuissance, tandis que la capitale était livrée à des disputes puériles et à l'esprit de rébellion, devait chercher ailleurs un appui sérieux. Il s'adressa au puissant roi de Servie, Étienne Duschan, qu'il alla trouver dans sa résidence de Pristina pour l'engager à embrasser son parti.

[redacted]

la guerre étaient pour la pl gine slave, de sorte que de portantes telles qu'Édesse autres se soumirent à Dus qu'elles eussent cédé aux Cantacuzène. Ce dernier, m neur des conventions, en te la jalousie, et pour montrer qu'il pourrait désormais se p il appela à son secours les manlis, qui venaient d'envahi neure. Cette déloyauté n'eut cès qu'en attendait l'empe chan combattit avec gloire le et, par un sentiment de mag s'abstint de toute hostilité frère d'armes. Toutefois, Cantacuzène portait ses a rieuses dans la Thrace, le s'empara de la Macédoine ; Pheræ et quelques autres en son pouvoir. La ren ses exploits lui facilita de conquêtes, et le courage, j grande habileté, le fit triomph luttes douteuses. Ses États bien au delà des frontière pan Némania ; ils comprenai supérieur de la Raschka, ri donné son nom à la Rascie, Save. Menacé par Louis de marcha contre ce prince aprè la bénédiction du clergé, et neur de forcer son ennemi selon l'historien Engel, il s' Belgrade, dépossédé le ban et donna à cette province un

[redacted]

la suprématie du patriarche
ntinople devenait un contre-
ı obstacle; dans une assem-
ergé, on élut un patriarche,
glise de l'empire de Roumélie.
re atteignait un but à la fois
t religieux en annulant l'in-
l'auraient conservée les Grecs
érarchie ecclésiastique et en
ut accès aux prétentions de
ontificale. Les idées de Dus-
ent tellement arrêtées sur ce
oint qu'il promulgua une loi
e laquelle quiconque essaye-
nvertir un Servien à l'hérésie
ilt condamné aux travaux des

vel empire, résultat de la
manquait d'un point central
ssent se rattacher tant d'in-
mentanément réunis; ce dé-
emble et d'unité ne pouvait
Duschan : on rapporte qu'un
s voïwodes célébraient la fête
ge saint Michel, le tsar leur
« Maintenant où voulez-vous
s mène, en Grèce ou en Alle-
— « Partout où tu nous con-
pondirent-ils, nous sommes
uivre. »
s l'œuvre de la consolidation
difficile que celle de la vic-
lemagne, Venise, la Hongrie
avec inquiétude les forces
grouper, en se disciplinant,
ptre d'un homme de génie;
rec donnait des signes non
; d'une prochaine décadence,
plus en état de lutter contre
ne énergique des Turcs. Il
le que Duschan, se sentant
pour refouler en Asie les in-
orta plus d'une fois des re-
tieux sur Byzance, mais qu'il
par la crainte de se voir at-
fois et par les Grecs et par

tte prévision, il entretenait
rts suivis avec l'Occident;
s minérales du pays attiraient
t de Raguse des marchands
lations et les établissements
ient formes à Novobrdo, à
t à Smédérévo répandaient
ys quelques semences de la
européenne.

Pendant longtemps les Slaves avaient fourni des troupes auxiliaires aux peuples voisins; les rôles furent intervertis. Duschan se trouva assez riche pour prendre à sa solde tantôt des Italiens, tantôt des Français, que les Grecs appelaient Celtes, tantôt des Allemands. En 1355, c'est un Allemand qui commandait l'armée sous les ordres de Duschan.

Partout s'élevèrent des châteaux et des forteresses pour mettre le pays à l'abri d'une invasion; à cet effet on mit à profit les positions les plus favorables, telles qu'elles se rencontrent dans ces régions montagneuses, coupées de torrents, de rivières et de lacs.

Après les forteresses, les monuments les plus remarquables de cette époque sont les églises et les couvents (1). Ces

(1). Une belle église bien conservée est celle du couvent de l'*Ascension* ou de *Detschiani*, près d'Ipek. Elle est bâtie tout en marbre rouge. Elle a la forme d'une croix à extrémités courtes; a des contours arrondis, et est surmontée d'un très-bas dôme carré dont le toit est voûté. Le derrière de l'église présente une saillie bombée et supérieurement voûtée, avec une arche qui renferme trois fenêtres; sur les côtés, les fenêtres sont placées de même dans des parties saillantes bombées. Sur le devant il y a, outre la grande porte, deux voûtes, chacune avec deux fenêtres, et sur la porte une autre partie voûtée, surmontée d'une partie ronde. Une petite porte se trouve sur un des côtés; le pourtour des fenêtres, du portail et de la porte est orné de petites colonnes et de bas-reliefs en partie dentelés. Au-dessus du portail est représenté le baptême de Jésus-Christ par saint Jean, et sur la porte de côté se voient un dragon et un aigle.

L'intérieur est divisé comme dans toutes les églises grecques : le narthex, l'église et le lieu saint. Dans ce dernier on conserve, sous verre dans une caisse, les restes du roi Étienne, Ourosch III, surnommé *Detschani-Kral*. Cette église fut bâtie d'après ses ordres de 1327 à 1335 par l'architecte Phrat Vita de Cataro, et son achèvement fut accéléré par les conquêtes que le roi serbe fit en 1331 sur l'empereur byzantin. Elle fut consacrée à l'archange Michel en l'honneur de la cure du roi, qui, par ordre de son père Miloutin, avait été aveuglé au moyen d'un plateau de fer chauffé. Il vécut plusieurs années dans le couvent de l'archange Michel à Constanti-

derniers, presque tous élevés sur les plans d'architectes du pays, sont en grand nombre.

nople, et y recouvra presque complétement la vue.

Les Serbes ont cette église en grande vénération, et les Turcs ont profité de cette pieuse dévotion pour imposer souvent ce couvent, de manière qu'il a été obligé de recourir plusieurs fois au gouvernement serbe. D'après Vassoïévitch, le couvent patriarcal près d'Ipek est très-vaste; mais l'église de l'Ascension de Jésus-Christ est loin d'être aussi belle que celle de Detschani. Saint Sava, oncle des krales Dragoutin et Miloutin, y fut d'abord enterré; plus tard on transporta ses restes à Mileschevedo.

Le couvent de Stoudénitza, *Lavra Stoudenitchka*, ou le couvent du saint roi (*sveti kral*) est une fondation du roi Étienne Nemania Ier, qui mourut en 1199 moine dans le couvent de Khélendar au mont Athos. Son fils Ratska, moine dans le même lieu sous le nom de Sava, apporta les restes de son père à Stoudénitza en 1203, et les y enterra. Il fut amené à cette cérémonie pour réconcilier son frère Étienne avec Volkan, son autre frère, qui l'avait détrôné. De ce moment le couvent de Stoudénitza prit le nom de Lavra de Saint-Siméon, nom du roi Étienne Némania comme moine, ou celui de *Serbskaia-Lavra*. En 1227, ces ossements, réputés saints furent transportés à Jitcha par Radoslaf, fils d'Étienne Némanovitch.

Ce couvent contient deux églises; la plus petite, qui est la plus ancienne, n'est qu'une chapelle. On y descend par quelques marches;

[redacted]

Aux qualités du guerrie
dence de l'homme d'État
gnait la sagesse du législat
un digeste de lois qui, s'l
connu, pourrait donner
gnements précieux sur l
l'état civil des Serviens à
Toutefois ce que l'on en sa
montrer qu'il y avait ur
composée de clercs et de
exerçait le pouvoir législ
présidence du tsar et du
l'assemblée était la tutrice
taires fonciers, quels que
domaines, et les défenda
empiétements du pouvoir s
protégeait également le p
les vexations et l'arbitraire
Ce luxe de répression indiq
dical d'une société fondée s
et la rapine, conséquence
presque nécessaires d'une
de guerre ouverte, dont les
révélaient avec la même tu
les relations de l'intérieu
sein du foyer domestique.
coup que de reconnaître
mal et de lui opposer de
pénales.

doubles fenêtres. Les autres p
se trouvent aux extrémités
croix et dans un encadrement
de bas-reliefs. Un petit pali
portes; enfin, une quatrième
sur le côté droit du chœur. De
étroites et cintrées sont perc

[redacted]

ngement dans les mœurs fut ce
ait être, lent et progressif; car
ait bien moins d'adopter les
ns des autres pays dans ce
vaient d'utile au point de vue
ue de les appliquer avec une
onvenable : en effet, un peuple
servé son caractère national au
e tant de vicissitudes peut et
odifier par cela même qu'il est
x; mais il a le droit d'être fier
ssé et de regarder comme une
orale la brusque introduction
es étrangères. D'ailleurs l'au-
Duschan était essentiellement
; les voïwodes qui n'hésitaient
uivre dans ses expéditions re-
t leur indépendance native dans
uvernements respectifs, où les
nt les luttes d'une oligarchie
rbulente, habituée à vider les
s politiques aussi bien que les
ue soulevait le droit de ven-
r la force et le sort des armes.
de Duschan furent donc un
our la Servie précisément parce
'accommodaient au caractère

le code de Duschan, les
issaient des droits féodaux dans
conditions que les seigneurs
pe occidentale; les enfants
ent favorisés au détriment des
le service militaire les attei-
la proportion de neuf sur dix.
ns appartenaient en toute pro-
seigneurs; mais ils ne de-
urs maîtres que deux jours de
semaine; toute violence à
était légalement interdite. Le
avait pas le droit de se faire
-même; et les magistrats qui
ent des délits étaient tenus de
ur jugement avec promptitude
ilité. L'État assurait l'immu-
onastères. Les esclaves et les
s devenaient libres lorsqu'ils
t à se réfugier dans une
à la cour du roi, ou même
un simple gentilhomme. Ce
eut être considéré comme une
de l'hospitalité, vertu carac-
des Slaves et des Orientaux.
tres, les violences contre les
et les atteintes à la pro-
ent l'objet de répressions sé-

vères : mais il est probable qu'elles restèrent inefficaces, l'activité de Duschan ayant dû s'exercer presque constamment à l'extérieur.

On a reproché à ce prince une ambition excessive et d'avoir sacrifié à ses intérêts la fidélité de ses engagements. On le blâme d'avoir donné à ses conquêtes une forme politique qui faisait des annexes de l'empire de Roumélie autant d'États indépendants dont la séparation devait être amenée par un changement de règne. Ces accusations, appuyées sur des faits indépendants de son génie, puisqu'ils sont postérieurs à son règne, nous paraissent peu fondées. S'il n'eût pas fait une large part de pouvoir à ses voïwodes, dont quelques uns comptaient des krales parmi leurs ancêtres, il n'aurait pu avoir la même confiance dans leur dévouement. Quant à sa conduite avec Cantacuzène, il est au moins douteux que le prince servien n'ait pas eu des raisons solides pour se méfier de son frère d'adoption : ce qui a surtout formé les Slaves à la dissimulation et à l'astuce, ce furent les Grecs d'abord et plus tard les Turcs.

D'ailleurs, ce système de morcellement d'où est sortie la féodalité a été généralement une conséquence nécessaire de la conquête, et nous le retrouvons avec ses avantages et ses inconvénients chez les Francs, les Germains, les Scandinaves et les Russes.

Dans les expéditions qui remplirent son règne, il eut tellement besoin d'être secondé qu'il lui fallut donner à ses lieutenants un pouvoir qui remplaçât au besoin le sien : aussi imposa-t-il aux provinces conquises non-seulement des chefs choisis parmi les guerriers les plus méritants, mais même des membres de sa famille, quelquefois sans avoir égard au sexe : c'est ainsi qu'Hélène, son épouse, princesse bulgare et que les chants nationaux désignent sous le nom de Roxanda, eut en partage la principauté de Pheræ (Sérès) en Macédoine. Elle y exerça l'autorité suprême, et elle se montra à la hauteur de cette mission par la supériorité de son esprit et la mâle vigueur de son caractère. Plus d'une fois elle convoqua les grands du royaume et donna à Duschan lui-même de sages conseils. Dans l'exercice de ces

hautes attributions, partage ordinaire d'un autre sexe, elle s'habitua à sacrifier les sentiments naturels, comme le prouva plus tard sa conduite envers son fils.

Il est si rare dans l'histoire obscure que nous esquissons de rencontrer quelque phase nettement définie que nous croyons devoir revenir avec quelques détails sur la carrière de Duschan, parce que cette époque est l'apogée de la puissance servienne et l'expression la plus complète de l'ancienne civilisation des Slaves méridionaux.

La carrière d'Étienne Duschan s'ouvrit par une campagne heureuse contre les Grecs. Avant même qu'Andronic eût le temps de se préparer à la défense, l'armée servienne était maîtresse de la Macédoine et de Négrepont. De là elle s'avança victorieuse jusque sous les murs de Byzance; et le vieil empereur se vit réduit à implorer la paix. Le vainqueur, prévoyant qu'on pourrait l'attaquer par le littoral de l'Adriatique, se contenta de se faire céder plusieurs places de l'Albanie; mais il suivait d'un œil attentif les révolutions qui épuisaient l'empire d'Orient. Deux partis s'étaient formés à Byzance : l'un reconnaissait Jean et sa tutrice l'impératrice Anne, tandis que l'autre s'était déclaré pour Cantacuzène. L'alliance de Duschan que sollicitaient les princes rivaux pouvait faire pencher la balance en faveur de celui qui obtiendrait l'appui des Serviens. Duschan hésitait encore à se dé-

[redacted]

avantages considérables. excita une telle indignat voïwodes serviens que le furent sur le point d'êt Nous avons vu plus hau mésintelligence se mit quoique les historiens gr à Duschan tous les torts ture, nous regardons co bable que ce dernier ne c néreux que lorsqu'il Cantacuzène le regard instrument. Quant à l'opi plusieurs historiens que Duschan, en forçant appeler les Turcs à son cipita la chute du Bas-En pensons pas qu'elle méri tion sérieuse. Entre la co nervement de Constantin tisme guerrier des Maho ne pouvait être longte L'ambition de Cantacu moins excusable que cell le Grec voulait réussir à quand l'appui des Servie il n'hésita pas à se jete des infidèles.

Quoi qu'il en soit, D grands avantages de cett maître de l'Albanie, il cédoine en province se avoir repoussé les Hong la Bosnie, qui s'était rév para de la Dalmatie. Se successifs révèlent un pla voyant les Slaves du s

[redacted]

usieurs millions de ses sujets, au rit grec, se seraient immé-it révoltés contre lui. Lorsque Pierre, de Pacra, se rendit en l défendit à ses sujets, sous les s plus sévères, d'assister au ser-in que célébra ce prélat selon tin. Cependant les trois cents ls qu'il avait autour de sa per-mme gardes du corps et dont t étaient gentilshommes se ren-la sainte messe malgré ses in-formelles, et ils osèrent lui l valait mieux obéir à Dieu ommes. Duschan, frappé de la de cette réplique, ne sévit point ux, et il traita l'évêque avec éférence.

: que les Grecs avaient appelé s à leur secours, les Slaves du gardaient plus Constantinople e siége de l'Église d'Orient, et, ques dissidences, ils considé-patriarche élu par le clergé de mme le chef suprême de leur on. Le plan de Duschan était prince s'apprêtait à frapper le isif et à marcher sur Byzance faire couronner empereur, ı fièvre la saisit au milieu de projets et l'enleva dans la force n 1358.

: tous les conquérants qui avant d'avoir accompli leur l prévit les malheurs dont la ait menacée. Il rassembla ses et reçut leur serment de rester Urosh, son jeune fils.

CHAPITRE II.

:TION DU TSAR UROSCH.

ple a conservé le souvenir des qui suivirent la mort de Dus-s des chants qui s'éloignent sin-nt des données historiques: ıs rapporter en l'abrégeant celui nte Marko, fils de Voukaschin, rbitre entre les quatre préten-trône de Servie.

la plaine riante d'Amsel, où a blanche église de Samodresha, nt quatre camps : le premier i du roi Voukaschin, le despote ha a dressé le second ; le troi-ppartient à Goïko le Voïwode « et le quatrième à Urosch, fils de Dus-« chan.

« Prêts à s'égorger, ces chefs se dis-« putent l'héritage du tsar : tandis qu'ils « le revendiquent comme un droit, et « qu'ils se menacent du glaive, seul le « jeune Urosch reste silencieux : il n'ose « faire entendre une parole, le rejeton « du tsar, en présence des trois frères « rivaux.

« Cependant Voukaschin écrit une « missive qu'il envoie vers Prisren, la « blanche forteresse, par un héraut « chargé de la remettre au patriarche « Nédielko, avec ordre de se rendre à « la plaine d'Amsel pour décider à qui « le trône appartiendrait. C'est ce prê-« tre vénérable qui a donné au tsar « défunt les derniers sacrements et qui « a reçu la confession du mourant. Nul « mieux que lui d'ailleurs ne possède « la science des anciennes traditions.

« Le despote Ugliescha lui adresse éga-« lement un message ; et cet exemple est « suivi par le Voïwode et par Urosch, « le prince orphelin. Les hérauts empor-« tent aussitôt les quatre messages, qui « restent un secret pour tous. Ils arrivent « à la fois devant la demeure du prêtre ; « mais il est absent ; c'est à l'église « qu'il se trouve en ce moment : ap-« pelé par son saint ministère, il y cé-« lèbre la messe du matin.

« Dans leur impatience, les orgueil-« leux messagers s'irritent ; et, sans des-« cendre de cheval, ils dirigent leur « course vers l'église. Là, levant leurs « fouets retentissants sur le saint « homme : « Patriarche Nédielko, s'é-« crient-ils, hâte-toi de te rendre sur la « plaine d'Amsel. C'est à toi de déclarer « à qui appartient le trône, à toi qui as « donné la communion au tsar Duschan « et reçu sa confession et qui es versé « dans les vieilles chroniques. Suis-nous « si la vie t'est précieuse. »

« A cet outrage des larmes roulèrent « dans les yeux du prêtre. « Hommes « dont l'impiété égale l'audace, leur dit-« il enfin, quand le service sera fini, vous « recevrez ma réponse. » Les messagers « se retirent alors pleins de confusion. « Mais à peine la messe est-elle terminée « qu'ils s'assemblent devant la blanche « église, et le patriarche leur parle « ainsi : « Messagers dont l'impatience

« dépasse le zèle, écoutez ce que j'ai « à vous dire. Il est vrai que j'ai donné « la communion au tsar Duschan, de glo- « rieuse mémoire, et que j'ai reçu sa cons- « fession; mais je ne lui ai parlé que de « ses péchés, et à ce moment suprême il « n'a point été question de son trône. « Allez vers Prilip, la haute forteresse, « résidence de Marko Kraliévitch, dont « j'ai guidé la jeunesse. C'est lui qui « écrivait les secrets du tsar; et comme « moi il connaît les anciennes chroni- « ques : il doit savoir à qui Duschan « avait l'intention de laisser le trône. « Qu'il se rende sur la plaine d'Amsel; « il s'expliquera selon la vérité; car ce « héros ne tremble devant personne et « ne redoute que Dieu. »

« Aussitôt les messagers tournèrent « vers Prilip la tête de leurs coursiers; « arrivés devant sa demeure, ils agitent « l'anneau de la porte pour annoncer « leur présence; et la mère vénérable « de Marko, Euphrosine, dit à son fils : « Qui peut frapper ainsi à la porte, « cher Marko? ne seraient-ce point des « messagers de ton père. »

« Le héros se leva et alla ouvrir aux « étrangers, qui s'inclinèrent avec res- « pect devant lui. Lorsqu'ils eurent « échangé quelques paroles courtoises, « et que Marko eut appris qu'ils ve- « naient comme messagers des princes « serviens, ils lui dirent : « Noble Marko! « la discorde s'est mise entre nos chefs; « sur la plaine d'Amsel, près de l'église « de Samodresha, ils se disputent l'héri-

[redacted]

« ton enfance, ne va pas rendre « témoignage ni en faveur de « ni pour complaire à l'un de « cles; prononce, comme Dieu « selon la vérité : songe au salı « âme; mieux vaut faire le sacri « vie que de souiller ta conscie « tel péché. »

« Marko, sans répondre, pri « ciennes chroniques, sella son « l'ardent Scharatz; et, s'élan « son dos rapide, il dirigea s « vers la plaine d'Amsel.

« En le voyant s'approche « tente le roi Voukaschin s'écri « le Seigneur soit glorifié! V « fils qui accompagne les me « c'est à moi qu'il adjugera l « dont un jour il héritera lui- « Marko entend ces paroles; « passe silencieux près de la « Voukaschin. A cette vue, Ugl « Despoteres sentit une joie sc « l'augure m'est favorable, dit « neveu Marko se prononcera sa « en ma faveur : déclare que « m'appartient, ô Marko! et « gnerons ensemble dans une « fraternelle. »

« Marko, sans répondre, san « jeter un regard sur la tente « pote, pressa les flancs de s « sier.

« Quand Goïko, le second « oncles, l'aperçut, il se réjou « tour : « Gloire à Dieu! s'écri « wode, qu'il soit le bien ver

[redacted]

ça de ses carreaux de soie; et
vers l'entrée de la tente : «Dieu
é! s'écria-t-il, voici mon par-
urko Kraliévitch; nous allons
ı qui le royaume de mon père
ent. Et les deux jeunes princes,
voir échangé de tendres ca-
s'assirent sur les carreaux

les rayons du jour s'éteignaient
crépuscule, et bientôt la nuit
pa la terre de son ombre. Mais
l'aube matinale parut et que
:hes appelèrent les fidèles à
les chefs s'y rendirent pour
la sainte messe. Le service
ils s'assirent sur les bancs
du portique de l'église, et pri-
: légère collation.
ıdant Marko ouvrit le livre
:iennes chroniques et d'une
ve il prononça ces mots : « Roi
hin, mon père vénéré! n'est-
ssez pour toi de ton royaume,
l qu'il reste sans maître, tan-
tu brigues un royaume étran-
toi, oncle Ugliescha, est-ce
u pour ta gloire de ton riche
e? Oncle Goïko, ajouta-t-il
essant au Voïwode, ne saurais-
ntenter de ta voïwodie? Igno-
; (Dieu frappera sur vous
ce) que l'héritage appartient
:h? Ce livre établit ses droits :
ge du père se transmet au fils
de sa race; le tsar l'a laissé
fils lorsqu'il a échangé les
du trône contre le repos éter-

et le roi Voukaschin, donnant
signes d'une violente colère,
glaive à la poignée d'or et il
ait à frapper son fils. Marko
ant le prince irrité; car il sied
ın fils de braver le courroux
l; et devant Dieu une telle
rait impie. Il fuit donc, le
larko, et tourne rapidement
de l'église, toujours poursuivi
ıkaschin. Déjà le roi allait l'at-
lorsqu'une voix qui venait de
ui cria : « Réfugie-toi dans le
ire, ou tu périras victime de
our pour la vérité. » Les portes
ple s'ouvrirent et se refermè-
ssitôt sur lui. Voukaschin, en
« ce moment, levait le bras pour frap-
« per; mais le fer n'atteignit que la
« porte, et des gouttes de sang en dé-
« coulèrent. A cette vue le roi sentit
« un vif repentir : « Malheur à moi! ô
« Dieu vivant! s'écria-t-il; malheur à
« moi! j'ai immolé de ma main mon
« propre enfant! Roi Voukaschin, reprit
« la voix qui sortait de l'église, ce n'est
« point ton fils que tu as blessé, mais
« un ange de Dieu. »

« Alors, dans sa colère le prince
« maudit Marko : Puisses-tu, fils ingrat,
« être anéanti par le courroux céleste!
« puisses-tu n'avoir ni postérité ni tom-
« beau, et n'exhaler ton âme qu'après
« avoir servi l'ennemi de notre foi, le
« sultan des Turcs! »

« Mais Urosch, le jeune tsar, bénit
« celui que son père venait de maudire :
« Que Dieu te protége, ô Marko! Puisses-
« tu briller par ta sagesse dans les con-
« seils des chefs! Que ton glaive sème
« la mort dans la mêlée et que le renom
« de ta gloire dure aussi longtemps que
« le soleil et la lune resplendiront sur
« la voûte du ciel! » Il dit, et les vœux
« du jeune tsar eurent leur accomplis-
« sement dans l'avenir. »

CHAPITRE III.

S'il était possible de ranger dans un ordre chronologique les chants serviens, leurs données dégagées des fictions pourraient être d'un grand secours pour l'historien. Malheureusement la poésie des Slaves méridionaux est un sentiment plutôt qu'un art; le chant qu'improvise le pâtre ou le guerrier appartient à tous, et à peine s'inquiète-t-on du nom de l'auteur. Il est donc de la plus grande difficulté de rapporter les faits à des époques précises. A la confusion des dates vient se joindre celle de la variété des sources, qui présentent des différences considérables, selon le milieu national où était placé le poëte; de sorte que le même fait n'est plus le même dans le récit composé dans la Primorie ou le Monténégro que dans celui qu'ont inspiré les traditions serbes ou celles de la Bosnie et de l'Hertzégowine. Si l'on ajoute à toutes ces causes d'incertitude les changements de noms si fréquents à cette époque parmi les

Slaves, on comprendra pourquoi les documents puisés dans les sources allemandes, vénitiennes et hongroises sont si rarement d'accord entre eux. Quant aux annales turques, la négligence ou l'exagération dont elles portent le caractère, même en ce qui touche à des événements constatés, ne permet de les consulter qu'avec la plus grande circonspection.

Essayons de continuer notre récit au milieu de toutes ces incertitudes, en négligeant les détails qui ne sauraient entrer dans notre plan et, en empruntant à nos devanciers ceux qui nous paraissent offrir quelque intérêt.

Les chants serviens ne donnent que huit ans à Urosch lorsque mourut son père ; et ils le placent sous la tutelle de Voukaschin : mais l'histoire nous apprend qu'à cette époque il avait atteint l'âge de dix-neuf ans et qu'il avait épousé Hélène, princesse valaque. C'était probablement une fille du voïwode Nicolas Ier, mort en 1366.

Quoique sorti de l'enfance, Urosch était trop jeune pour que les chefs de sa famille consentissent à le reconnaître pour tsar. Le premier qui se déclara ouvertement contre son autorité fut le voïwode d'Acarnanie et de Macédoine, que les écrivains byzantins nomment Siméon, les annales russes Viatka et les serviens Bogdan. Quelques auteurs prétendent qu'il était frère utérin de Duschan ; c'est peut-être le même que

[redacted]

de l'empereur grec, soutenu Turcs auxiliaires. La résista rencontra le détermina bientô traite. Mécontent des Grecs, il s'empara traîtreusement d cuzène et le livra à Jean Pa Sa conduite avec Urosch dénc ractère également cruel et pe puis que les princes s'étaient indépendants, le jeune tsar, de toute autorité, menait une précaire, tantôt à la cour de tantôt à celle de Voukaschin. E milié de cet état d'abaissem se croyant plus en sûreté au sa famille, il alla chercher u Raguse : mais Voukaschin, toutes ses démarches, le sur chasse et le tua d'un coup d en 1368.

L'empire fondé par Dusch entièrement démembré. Le ban nie s'était approprié les provi forment aujourd'hui l'Hertzégo les Turcs, maîtres de la Cher Thrace, pressaient au sud et les provinces un instant réunie même sceptre. Amurat surpri des Serviens sur le Ténare et la pièces. Dans cette bataille Vo et ses deux frères, Ugliescha perdirent la vie. Cependant l populaires le font mourir beauc tard, à la bataille d'Amselfel donnerons ici un des chants p qui ont pour sujet cette batail

[redacted]

yaume de la terre te semble pré-
, sangle ton coursier de bataille,
boucle de ton ceinturon, fais
: le glaive à tes braves et mar-
ntre l'armée des Turcs dans
e d'un triomphe certain. Mais
loisis le royaume céleste, élève
lise sur la plaine d'Amsel, non
fondements de marbre, mais
ble à une tente soyeuse où l'ar-
Serviens, après s'être purifiée de
échés, reçoive la sainte commu-
se prépare ainsi à une pieuse
car tous tes guerriers succombe-
toi-même tu tomberas avec eux.»
tsar se recueillit, et, d'abord in-
il s'écria : « O mon Dieu ! éclai-
de votre sagesse! Les avan-
terrestres peuvent séduire, mais
: éphémères et inconstants; le
e céleste est acquis pour l'éter-
Et Lazare choisit le royaume du
il dressa une grande tente sem-
une église sur la plaine d'Am-
manda le patriarche et les douze
pour donner la sainte commu-
ses guerriers et les préparer à
rt chrétienne. »
ntôt l'armée des Turcs se préci-
la plaine d'Amsel. A la tête d'une
vaillante de Serviens s'avance
eux Bogdan, suivi de ses fils les
ugovitchs : chacun d'eux con-
uf mille guerriers; mais vingt
archent sous les ordres du père.
pt pachas sont vaincus, lorsque
le huitième tombe le vieux
; ses fils succombent avec lui
braves ne survivent point à leur
Alors s'avancent les trois Mer-
s, le ban Ugliescha, le voïvode
et avec eux le roi Vukaschin; cha-
eux commande à trente mille
rs. Le combat recommence non
terrible. Déjà huit pachas ont
e sable; mais quand le neuvième
mte, Ugliescha et Goïko tom-
eur tour, et Vukaschin s'affaisse
nombreuses blessures. Son corps
st foulé aux pieds des chevaux;
conde armée est anéantie. Après
ance le duc Stéphan. Son armée
pte pas moins de soizante mille
Il triomphe de neuf pachas; mais
incu par le dixième et avec lui
t tous ses guerriers. »

« Enfin, Lazare, le prince souverain de la Servie, fait marcher ses bataillons redoutables; les Turcs fuient devant le héros et n'osent le regarder en face. La victoire allait se déclarer pour lui, lorsqu'un traître, Vuk, trahit le noble chef... et l'infâme était son beau-fils! »

« Telle fut la fin de Lazare. Soixante dix-sept mille guerriers, l'élite de la Servie, succombèrent ainsi que leur prince dans les plaines d'Amsel; mais ils siégent près du trône de Dieu avec une couronne glorieuse. »

SECOND RÉCIT.

« Le soir avait amené l'heure du repos; Lazare était assis près de son épouse, Militza, qui lui parla ainsi : « Couronne de la Servie, tsar Lazare! C'est demain que tu pars pour la plaine d'Amsel, où t'accompagneront tes fidèles et tes voïvodes; ne laisseras-tu pas près de moi quelque serviteur qui puisse te porter mes missives, et attendrai-je seule ton retour? Si les neuf Iugovitchs, mes frères bien-aimés, te suivent sur le champ de bataille, quel nom pourrai-je invoquer comme garantie de ma parole royale? » —« Noble épouse, lui répondit le prince des Serviens, nomme celui que ton choix désigne pour rester avec toi dans la blanche tour. — C'est Boïschko, reprit la reine. — Noble Militza, poursuivit Lazare, demain, dès que naîtra le jour, quand s'ouvriront les portes de la forteresse, sors par celle qui donne sur les remparts; c'est par là que défileront en ordre les guerriers serviens, à cheval et armés de leurs lances de bataille. Boïschko Iugovitsch s'avancera à leur tête portant l'étendard de la croix. Après l'avoir saluée et bénie en mon nom, dis-lui de confier à quelque autre la bannière et qu'il retourne à la cour pour y demeurer près de toi. »

« Aux premières heures du matin, dès que s'ouvrirent les portes de la forteresse, la tsarine sortit en hâte, et s'arrêta près de la porte du rempart. L'armée s'ébranle et commence à défiler : Boïschko s'avance le premier; sur les harnais de son coursier un or pur resplendit, l'étendard sacré descend sur les flancs du noble animal; la hampe du drapeau est surmontée d'une boule dorée que domine le signe vénéré de la croix, d'où pen-

dent en flottant des houpes de soie qui se jouent sur les épaules du guerrier.

« Alors s'approche de lui la tsarine; elle saisit la bride de l'alezan, et, enlaçant son frère de ses bras, elle l'attire à elle et lui dit à voix basse : « Frère chéri, Boïschko Iugovitsch! tu resteras avec moi à Kruschovatz; le tsar a permis qu'un frère restât du moins près de sa sœur. »

« Mais le Iugovitch lui répondit : « Retourne, ô ma sœur! vers la blanche tourelle; il n'est pas aujourd'hui de guerrier qui consente à céder sa place à un autre, dût la mort l'attendre devant l'ennemi. J'irai dans la plaine d'Amsel, et je scellerai de mon sang nos saintes croyances! » Il dit, stimule son coursier et s'élance pour se remettre à la tête des siens. »

« A cette vue, Militza tombe inanimée sur la pierre. Lazare l'aperçoit, et des larmes roulent sur ses joues. Il regarde autour de lui, et, s'adressant à Goluban, son fidèle serviteur : « Prends, lui dit-il, la tsarine entre tes bras et reporte-la dans sa demeure royale, où tu resteras près d'elle pendant notre absence. »

« Une vive émotion se peignit sur les traits de Goluban; il descendit de son coursier, enleva la tsarine dans ses bras et la porta dans la haute tourelle. Mais à peine eut-il rempli ce devoir qu'impatient d'aller combattre il remonta à cheval et reprit le chemin de la plaine d'Amsel. »

« Le lendemain, l'aube blanchissait à

[redacted]

s'est livrée hier une grande batail
deux côtés les chefs ont succom
de Turcs ont survécu; mais tous
viens qui respirent encore sont s
et couverts de mortelles blessur

« La tsarine écoutait encore, lo
voit s'approcher Milutine, un d
viteurs; il surportait de sa main
sa droite brisée. Dix-sept blessur
naient le corps du guerrier, et s
sier était couvert de sang. « Parl
la tsarine en courant vers lui : n
époux est-il tombé victime de
son? »

— « Aide-moi d'abord à desc
cheval, répondit le fidèle servite
une eau fraîche sur mon front,
vin généreux répare mes forc
lantes. » Et quand les soins d
eurent ranimé le guerrier : « Par
tenant, lui-dit elle. Comment le
il tombé? Comment sont tomb
nérable Iug, mon père, et les n
vitchs? Et le fils du ban de
et Milosch, et Vuk mon autre
comment ont-ils succombé? » -
rine, répondit Milutine, ils gi
noblement sur le champ de
A l'endroit où Lazare a été
ment frappé s'élève un amas
brisées; mais les lances servier
en plus grand nombre que c
Turcs. Le vieux Iug, qui com
l'avant-garde, a péri au comme
de la bataille; les corps des ne
vitchs lui forment comme un
d'honneur. Unis dans les com

[redacted]

déserté le champ de bataille avec douze mille cavaliers, douze mille lâches comme lui! »

Nous avons donné dans la première partie de cet ouvrage le récit de la bataille d'Amsel ou de Kossovo; et l'on peut voir en comparant les chants nationaux à l'histoire que les poëtes serviens ont plutôt suivi les traditions orales, qui diffèrent d'ailleurs de province à province, que les écrivains dont la tâche s'est bornée à retracer naïvement les faits. La plaine de Kossovo a été le tombeau de la grandeur et de la liberté des Serviens, et le sentiment national a enveloppé dans le même désastre tous les guerriers illustres de cette époque; comme si toutes les gloires de la Slaméridionale avaient dû périr en même temps.

CHAPITRE IV

Vukaschin laissa plusieurs fils; mais le plus célèbre de tous est Marko, véritable personnification du guerrier servien. Dans le chant que nous avons rapporté plus haut, il est représenté comme arbitre entre les prétendants au trône de Duschan; mais ce caractère de modération et de justice n'est pas celui qu'on lui prête dans les récits nombreux dont il est le héros. On dirait que les Serviens ont composé cette figure moitié historique, moitié fantastique sur le modèle des héros de chevalerie : seulement la féerie est remplacée dans les chants serviens par la mythologie locale dont les créations ne sont dépourvues ni d'un certain sens allégorique ni de naïveté et de fraicheur. En général, ces images païennes forment un contraste singulier avec la gravité des enseignements du christianisme que le peuple a adoptés sans renoncer entièrement à ses poétiques superstitions. Nous donnerons encore deux de ces chants, pour mieux faire connaître l'Amadis ou plutôt le Roland de la Servie.

ROSANDA.

« Jamais, depuis que le monde sortit « de la main de Dieu, on n'avait vu de « beauté plus merveilleuse que celle de « Rosanda, la sœur du voïvode Léka, « de Prisren; puisse sa beauté ne pas lui « être fatale! Ni les Turcs ni les chré« tiens n'avaient encore rien contemplé « de si parfait. La musulmane au teint « éblouissant, les gracieuses Valaques, « les femmes latines à la taille svelte, « ne pouvaient être comparées à Ro« sanda. Jusqu'à l'âge de quinze ans la « vierge avait été élevée dans une re« traite profonde; une tour était sa de« meure, et elle n'en sortait ni le jour « ni la nuit.

« Cependant le bruit de sa beauté se « répandit jusque dans Prilip, la blanche « forteresse, résidence de Marko Kralié« vitch. Le jeune prince s'applaudit en « entendant les louanges données à la « vierge; il pense qu'elle sera une com« pagne digne de lui. Léka doit être un « beau-frère convenable; ils boiront en« semble un vin généreux et échange« ront de loyales paroles.

« Marko appelle sa sœur : « Monte, « lui dit-il, à l'appartement supérieur « et tire du coffre antique mon plus beau « vêtement. Aujourd'hui même je me « rends à Prisren pour demander en ma« riage la sœur de Léka. Si je suis agréé « par le voïvode j'amènerai ici la belle « Rosanda, et je m'occuperai de ton « établissement. »

« La sœur de Marko monta en toute « hâte vers l'étage supérieur et présenta « à son frère le somptueux costume. Le « héros revêt le drap précieux et le riche « velours; la toque où flotte la tchélenka « orne son front; il agrafe ses chaussures « élégantes; ceint à son côté un sabre « syrien damasquiné d'or et dont la lame « est d'un prix inestimable.

« Alors les écuyers amènent son cour« sier richement sellé et couvert d'une « longue housse flottante, garnie de la « fourrure d'un lynx. Le bel animal ronge « avec impatience un mors d'acier. »

« Au moment de partir, Marko ap« pelle ses serviteurs; les échansons ap« portent deux mesures d'un vin capi« teux, l'une pour leur jeune maître, « l'autre pour le Scharatz, afin qu'é« chauffé par la liqueur, le noble animal « puisse se tenir ferme sous le guerrier « dont le regard lance des flammes.

« Ainsi préparé, Marko traverse les « campagnes de Prilip : dans sa course « rapide il voit fuir derrière lui les vallées « et les montagnes, et bientôt il foule la « plaine d'Amsel. Mais, quittant le che« min de Mitrovitz, il se détourne, et

« prend celui qui conduit à la demeure « de Milosch, son frère d'adoption. Le « voïwode l'aperçoit de loin, du haut de « ses tours éclatantes, et aussitôt il ap- « pelle ses serviteurs. « Hâtez-vous d'ou- « vrir les portes, leur dit-il, et de sortir « pour recevoir Marko Kraliévitch avec « le respect qui lui est dû; que nul de « vous ne touche à son manteau et encore « moins à son sabre; car cette hardiesse « ne resterait pas impunie. Peut-être est- « il irrité ou échauffé par le vin; son « cheval pourrait vous fouler aux pieds. « Quand il aura dépassé les portes, et « qu'il m'aura salué d'un baiser, vous con- « duirez le coursier, et je mènerai dans « ma demeure mon frère d'adoption. »

« Il dit, et les serviteurs obéirent; « mais Marko sans s'inquiéter d'eux « galopa droit devant lui; et, après avoir « franchi la porte, il s'arrêta et s'élança « de son coursier. »

« Le voïvode Milosch s'avance au-de- « vant de son noble ami, et après l'avoir « tendrement embrassé il s'apprête à « le conduire dans la haute salle du « château. Mais Marko refuse de le « suivre; aujourd'hui, lui dit-il, je n'ai « pas le loisir d'être ton hôte. Tu con- « nais sans doute Léka de Prisren; sa « sœur est, dit-on, merveilleusement « belle; nulle femme, pas même la Vila « de la forêt, ne peut se flatter de l'é- « galer. On nous cite l'un et l'autre « comme célèbres parmi les jeunes « guerriers, cependant nous n'avons

[redacted]

« un magnifique costume. La « se balançait sur son b « martre; un triple rang d « brillait sur son justaucorps, « sur ses épaules un mantea « dessous valait seul trente « d'or. Lorsque le héros fut « lui amena le Kranich, « monture.

« Cependant Marko se fit se « mesures de vin; il en vid « donna l'autre à son cheval.

« La parure avait rehaussé « de Milosch; ses épaules so « ses traits pleins de noblesse « est élevée et ses noires moust « cendent jusque sur ses épa « Dieu te soit en aide, Marko! « la jeune fille dont ton frère « tion sera l'époux!

« Déjà les deux guerriers ch « à travers les plaines de Mi « ils se dirigent vers Novi- « saluent la demeure de Rélia « lève près du torrent de Rasc

« Rélia qui les a aperçus co « rencontre et veut les faire e « sa demeure. Marko s'y refu « truit du motif de leur voya « vite à se parer pour les suiv « les rejoint bientôt, magnif « habillé : jamais fiancé ne p « digne d'attirer les regar « vierge... Que Dieu vous soi « Marko et Milosch! qui « éclipsé par le beau Rélia?

[redacted]

: se défendre d'un mouvement 'prise et d'admiration à l'aspect it de magnificence. Les tapis t d'un drap précieux, les di- étaient couverts de velours; it brillaient la soie et l'or : des ; d'un argent étincelant por- suspendues des armes du plus ravail. Les siéges étaient d'ar- iselé, et l'or éclatait dans leurs ients.

coupes pleines de vin et ées sur une longue table toute e semblaient inviter les convi- a coupe d'or placée au bout de e marquait le siége d'honneur, la coupe de Léka; elle conte- ieuf mesures de vin. Marko t jamais rien vu de semblable. a invite les guerriers à prendre , les serviteurs leur présentent upes pleines; mais ils servent d leur seigneur. Le vin pour- ıule en abondance, le service se vec ordre et par des mains nom- s.

; semaine entière s'écoule dans tins. Souvent Marko interroge gard ses frères d'adoption; il iit que l'un d'eux s'expliquât mier, et, dans leurs discours, il ıe à reconnaître s'ils ne font ıelque allusion à la sœur de ôte; mais à peine leur adresse- elque signe d'intelligence qu'ils nt les yeux vers la terre. Voyant ersonne n'osait aborder cette ɔn délicate, Marko prit le parti :ler lui-même.

à déjà longtemps, gouverneur que tu exerces envers nous une hospitalité; ta demeure est et tes vins sont exquis; mais les entretiens que nous avons jamais l'idée ne t'est venue de lemander le motif de notre vi- ai attendu en vain qu'une ques- e ta part nous mît sur la voie ıs permît de nous expliquer. » itué aux formes d'une prudente se, Léka fit cette réponse : riko Kraltch, et vous, nobles les! me conviendrait-il de vous ıne semblable question, à moi isirais depuis longtemps votre ce? N'est-ce rien pour moi que de « converser amicalement avec de tels « hôtes, de parler de l'état du pays, et « de m'assurer que la paix règne autour « de vos demeures? Sous peu j'espère « vous rendre cette visite, et la cor- « dialité de mon accueil vous prouve « le prix que j'y mets. »

« Pendant quelques instants Marko « garda le silence; enfin il parla ainsi : »

« Les affaires n'ont rien d'inquiétant, « ô Léka! mais nous avons à te parler « d'autre chose, et j'aborderai sans détour « la question. Mille bruits sont venus jus- « qu'à nous de la beauté merveilleuse de « ta sœur, la vierge Rosanda. Ni la Tur- « quie ni les sept royaumes chrétiens « n'offrent rien de comparable; elle ef- « face tout ce que la Bosnie, la Roumé- « lie, l'Anatolie et l'Égypte ont produit « de plus parfait. Nous ne sommes pas « non plus des fiancés ordinaires; et « nous venons, ô Léka! pour te de- « mander ta sœur. Tous trois frères « d'adoption, libres tous trois, qu'un « de nous devienne son époux; les deux « autres seront le parrain et le conduc- « teur de la mariée, et désormais nous « te resterons attachés par des liens in- « dissolubles. »

« A ces mots les sourcils de Léka se « joignirent : « Laissons ce sujet, voï- « vode Marko, lui dit-il; ne te hâte « point de préparer l'anneau des fian- « cailles, ni de me présenter la coupe « de l'alliance. Une parenté telle que la « vôtre m'eût été précieuse, et je ne « pouvais attendre de Dieu une plus in- « signe faveur; mais une explication est « nécessaire. Sans doute la beauté de « ma sœur est merveilleuse, et sur ce « point les louanges ne peuvent rien « avoir d'exagéré; mais l'humeur de la « jeune vierge est ombrageuse et opi- « niâtre : sans déférence pour son frère, « elle ne connaît d'autre frein que la « crainte de Dieu. Déjà des prétendants « nombreux se sont présentés pour ob- « tenir sa main, et chacun d'eux a rem- « porté un refus blessant, à la grande « confusion de son frère. Voilà pour- « quoi j'hésite à toucher l'anneau nup- « tial et à vider avec mes nobles hôtes « la coupe des fiançailles. Si Rosanda « rejette votre demande, comment la « paix restera-t-elle entre nous? »

« A ces paroles, Marko fit retentir la

« salle d'un rire bruyant : « Que bénie soit « ta mère, Léka ! s'écria-t-il ; quoi ! tu « commandes dans une vaste contrée, « et tu n'as pas même d'autorité sur ta « sœur ! Sur Dieu et ma foi ! si j'étais « son frère, et que dans la blanche Pri- « lip elle s'aventurât à me désobéir, de « ce glaive je lui abattrais les deux « mains et je n'épargnerais pas les yeux « de sa tête ! Écoute, gouverneur Léka, « si tu n'oses t'engager sans consulter « la belle vierge, va la trouver dans la « tour qu'elle habite ; qu'elle vienne elle- « même ; peut-être n'a-t-elle jamais vu « de nobles voïvodes ; libre dans son « choix, qu'elle désigne celui de nous « qu'elle aura préféré ; les deux autres « accepteront sans murmurer la déci- « sion de Rosanda : conducteur et par- « rain, ils ne t'en seront pas moins fidè- « lement dévoués. »

« Léka se lève sans répondre ; monte à « la blanche tour et parle ainsi à la jeune « fille : « O ma sœur, beauté orgueilleuse ! « descends avec ton frère, et choisis toi- « même parmi de nobles hôtes le com- « pagnon de tes jours. Trois voïvodes « serviens t'attendent, distingués et il- « lustres entre tous : nul parti ne sau- « rait être plus digne de toi, nulle ami- « tié plus honorable pour ton frère. »

« Rosanda répondit : « Retourne près « des voïvodes, présente-leur les cou- « pes, et annonce-leur que je te suis. »

« Léka reporte à ses hôtes la réponse « de la jeune vierge. Ils attendaient,

« Milosch et Rélia attendent les « baissés. Voyant que nul d'entı « hôtes n'ose s'adresser ni à lui-ı « ni à sa sœur, Léka prend en « parole : « Sœur bien aimée, lui (« choisis entre ces trois voïvod(« nomme celui que tu préfères. « courage l'emporte à tes yeux su « autre mérite, si tu fais cas d'u « ros dont la gloire est attestée par « combats, choisis Marko et suis-le « Prilip, sa blanche demeure ; to « gueil peut s'applaudir d'une tel « liance ; si la beauté dans un gu « te séduit davantage, Milosch n'a « son égal pour la vigueur et la « expression de ses traits ; prends « ce chef la route d'Amsel, et les « ges envieront ton sort. Enfin, « grâce et l'élégance ont plus de cl « pour toi, accompagne Rélia « Novi-Basar, sa patrie : un tel part « satisfaire ton orgueil. »

« Lorsque Léka eut fini de parl « vierge frappa violemment ses bla « mains l'une contre l'autre : « Gı « Dieu, s'écrie-t-elle, s'il est des c « qui échappent à mon intelligence « est un grand nombre que je ne sa « confondre. Je cherche en vain à « pliquer comment mon frère dont « ren reconnaît le pouvoir, comme « gouverneur Léka..., à moins « n'ait perdu le sens ou qu'un : « lége n'ait ébloui sa raison, peu « faire une proposition semblable,

t également la mère de Kranich
nture de ce héros? On raconte
l'a trouvé, enfant encore, couché
litière et suçant les mammelles
cavale; c'est à cette nourriture
loit sa force. Quant à Rélia dont
uement t'a séduit, me le propo-
est le comble de la démence;
Dieu que ta langue fût devenue
e en me faisant une telle injure!
'as-tu demandé à ce Rélia quelle
famille, quels ancêtres lui ont
nis leur nom? Pour moi j'ai
re qu'il n'est qu'un bâtard
é la nuit dans les rues de Novi-
. Une Bohémienne l'enfanta et
rrit : ses qualités sont celles de
e. Voilà, frère, pourquoi je re-
s trois fiancés. »

dit et sort de la salle, laissant
uerriers couverts de confusion
yeux ardents de colère. Tout
p Marko, pareil à une flamme
, s'élance, arrache du trophée
es une épée étincelante, et s'ap-
à trancher la tête de Léka. Mi-
se précipite sur le héros, et lui
ie le fer menaçant.

ête, Marko Kraliévitch! s'écrie-
isse ce fer que Dieu puisse dé-
! Léka, qui nous a si noblement
llis, ne doit pas être responsable
folle perversité de sa sœur, et il
pas juste de punir une province
l'insolence d'une jeune fille. »

ko, voyant que Milosch protége
uverneur, n'essaie plus de saisir
e : mais il a son poignard à sa
re... il sort rapidement de la
Il foulait déjà le pavé de la cour,
l'il aperçoit Rosanda entourée
femmes et prête à remonter les
s de sa haute tour. Le héros l'ap-
: « Vierge, lui dit-il, je t'en con-
ir cette beauté dont tu es si fière!
toutes ces femmes qui t'entou-
et laisse-moi contempler ton vi-
en présence de ton frère et
e premier trouble mes regards
s n'ont pu te voir qu'impar-
ent. Je retourne à Prilip où ma
va me faire mille questions sur
uté; que je sois du moins en
e lui répondre. »

n geste, la jeune vierge écarta
ombreux cortége, et levant son
« voile : « Marko, tu peux regarder Ro-
« sanda! »

« La colère bouillonnait dans le sang
« du guerrier; il s'élance d'un bond vers
« l'altière jeune fille, et lui tranche le
« bras droit à la naissance de l'épaule;
« puis fouillant de son poignard la ca-
« vité des yeux, il les arrache de leur or-
« bite, les enveloppe dans un tissu de
« soie, et jette le tout dans le sein de la
« vierge. « Maintenant, s'écrie-t-il, al-
« tière Rosanda! choisis entre nous trois
« l'heureux fiancé! Est-ce le valet des
« Turcs que tu préfères, ou Milosch, le
« fruit d'une cavale, ou le bâtard Rélia? »

« C'est en vain que Rosanda appelle
« son frère à son secours; Léka entend
« ses gémissements, mais la crainte le
« rend immobile. Les deux amis rejoi-
« gnent Marko, ils attachent à ses flancs
« son sabre de Damas, et tous trois
« s'élançant sur leurs coursiers fran-
« chissent les vallées et les plaines ver-
« doyantes. »

Cette cruauté envers une fille libre de son choix n'a rien de déshonorant pour un héros outragé, dans les idées des Serviens. Le rôle subordonné de la femme, parmi les Slaves méridionaux, sera longtemps encore un obstacle aux progrès de la civilisation dans ces contrées.

Dans le morceau suivant, Marko triomphe d'un adversaire plus digne de son courage.

MARKO ET MOUSSA.

« Moussa l'Albanais s'était arrêté
« dans une hôtellerie de Stamboul.
« Échauffé par les vapeurs du vin, il se
« parlait ainsi à lui-même: « Depuis neuf
« années que je sers le Sultan, on ne
« m'a encore donné ni armes ni cour-
« sier, ni même une chétive tunique.
« Aujourd'hui j'en fais le serment! je
« retourne sur les côtes de la mer; je
« fermerai les ports et les routes, et j'é-
« lèverai une tour armée de crampons
« de fer où je pendrai les prêtres et les
« pèlerins du sultan. »

« Lorsque l'ivresse de Moussa se fut
« dissipée, il n'en persista pas moins
« dans sa résolution. Il partit donc pour
« la côte, pilla les navires qui entraient
« dans les ports et les convois épars sur
« les routes; l'arnaute fit un butin de

« trois cents charges d'or; et sur la « tour qu'il avait construite, il suspendit « chaque jour des corps de prêtres et de « pèlerins.

« Quand le bruit de ces brigandages « parvint au sultan, il envoya vers l'Al- « banais le visir Kouprélitch avec trois « mille guerriers. Moussa défit cette ar- « mée, prit le visir, et après lui avoir « lié les mains sur le dos il le fit ainsi « conduire à Stamboul.

« Le sultan promit des trésors à ce- « lui qui le délivrerait du brigand; mais « de tous les chefs qui acceptèrent cette « mission périlleuse, nul ne reparut « dans la ville impériale. Voyant le tsar « de Stamboul inquiet et courroucé, le « khotscha Kouprélith lui dit: Seigneur, « que n'avons-nous Marko Kraliévitch? « Ce héros pourrait seul triompher de « Moussa. » Le sultan jeta sur le khod- « scha un regard oblique, et quelques « larmes s'échappèrent de ses yeux. « Pourquoi, lui répondit-il, me parler « de Marko? Les os du guerrier sont « en poussière. Trois années se sont « complétées depuis que le cachot où « je l'ai fait jeter ne s'est pas ouvert sur « lui! » — « Gracieux Seigneur, reprit le « khodscha, si quelqu'un t'annonçait « que Marko est vivant, quelle serait sa « récompense? » — Je le ferais pacha « de Bosnie, et j'étendrais son pouvoir « à neuf années, sans exiger de lui un « para. »

« Et les portes du cachot s'ouvrirent, [redacted]

« Marko, la captivité m'a cr « défiguré; ma vue est tellen « blie que je ne distingue les « « peine. Dans l'état où je s « saurais combattre et enc « vaincre. Mais ordonne qu'o « duise dans quelque bonne « où je puisse réparer mes f « une nourriture substantiell « dante. Qu'on m'y serve la « culente du mouton, du pai « froment, un vin généreux « queurs spiritueuses. Quan « gueur sera revenue, je te l'a « et j'irai combattre l'arnaute

« Le sultan fait venir trois « le premier lave dans un b « les souillures du guerrier; « fait tomber sa barbe sous « tranchant; le troisième lu « ongles. Après ces premier « le conduit dans une hôtelle « sont prodiguées les viandes « tes, le pain du froment le « et les vins réparateurs.

« Les phases d'une lune e « taient renouvelées, lorsqu « sentit les forces lui revenir : « lui dit alors le sultan, le « furieux; ses plaintes redoubl « prêt pour la grande lutte? « « pondit : « Ordonne, ô Sult « m'apporte un bâton de co « que ce rameau parfaiteme « été détaché du tronc depuis « je veux voir si j'ai recouv [redacted]

ı bout de trois jours qu'il passa re dans l'hôtellerie il revint chez urier qui lui présenta l'arme mer- ıuse. « Cette lame est-elle bonne ? » nda Marko. « Vois toi-même, ré- t Novak, essaye-là sur l'enclume. » éros prit le glaive, le brandit sur te et en frappa l'enclume qu'un oup sépara en deux. « T'est-il ja- arrivé de forger une arme meil- ? » reprit le héros, et plein d'or- , Novak répondit : « Oui, Marko évitch, et c'était pour un guer- qui l'emportait sur toi. Lorsque sa partit pour la côte, je lui for- un glaive ; il l'essaya sur l'en- e, et il la fendit d'un seul coup le bloc qui la soutenait. »

tte réponse irrita le héros qui dit ak : « Il est juste que j'augmente alaire » ; et comme l'imprudent it la main, Marko lui abattit le droit à la naissance de l'épaule. ırier Novak, s'écria-t-il, te voilà Désormais tu n'en forgeras plus meilleurs ni de pires. Cependant, pour t'aider à vivre... » et il lui ent pièces d'or.

rko s'élança d'un bond sur son il de bataille, et prenant le che- le la côte, il parcourut rapide- le pays, cherchant et demandant ut Moussa.

matin qu'il chevauchait aux ières lueurs de l'aurore dans les s étroites de Katschanik, il aper- 'Albanais. Les jambes croisées on coursier noir, Moussa s'amu- lancer sa massue dans les airs ı recevoir avant qu'elle ne tou- e sol. Lorsqu'il fut près du bri- il lui parla ainsi : « Cède-moi le ge, Moussa, où force-moi à te le ! » — « Passe ton chemin, Marko ! dit l'arnaute et garde-toi de me quer ! Tu ferais mieux de mettre ı terre et de venir vider avec moi oupe où pétille une liqueur ver- : mais Moussa ne se dérangera e son chemin pour Marko. Si eine t'a enfanté dans un palais s coussins moëlleux, poursuivit ute, si tu as été reçu dans des s de soie et nourri de lait et iel, une forte Albanaise m'a u monde sur une pierre nue au « milieu de ses brebis ; elle a lié mes « langes grossiers avec les ronces de la « forêt ; et la farine de l'avoine a été « ma première nourriture. Mais ma « mère m'a fait jurer de ne céder le pas « à personne. » A peine le héros de Pri- « lip eut-il entendu ces paroles, qu'il « fit voler vers l'Arnaute sa lance de « bataille. Moussa reçut le coup sur sa « massue, et le trait repoussé alla « tomber loin du but. A son tour il « brandit sa lance pour en frapper son « adversaire ; mais l'arme rencontra la « massue du Servien et vola en trois « morceaux. Tous deux alors tirèrent « leur sabre et s'attaquèrent avec fu- « reur.

« Déjà le fer de Marko s'est brisé, déjà « la lame de Moussa s'est détachée de la « poignée ; c'est avec la massue qu'ils « combattent ; dans leurs mains les ar- « mes solides semblent avoir des ailes « dont les plumes se touchent, et dont « les débris jonchent la plaine ver- « doyante. Enfin, ils s'élancent de leurs « coursiers et se saisissent corps à « corps. La victoire est douteuse et leurs « forces semblent égales. La lutte avait « commencé avec l'aurore, et le soleil « atteignait la moitié de sa course ; une « blanche écume baigne les membres « de l'Albanais ; une écume blanche et « sanglante couvre le corps de Marko. « Le Servien voit que son adversaire « semble fléchir ; il le presse, mais il ne « peut parvenir à l'ébranler. Épuisé par « cet effort, il plie à son tour. Moussa « réunit toutes ses forces, l'entraîne et « tombe lui-même sur le héros terrassé.

« Le Servien pousse un douloureux « gémissement : « O ma sœur d'adoption, « Vila de la verte forêt ! s'écria-t-il, où « es-tu ? as-tu oublié tes promesses ? Ne « m'as-tu pas solennellement juré de « me secourir au moment du péril ? »

« Une voix qui descendait des nues, « celle de la Vila répondit : « Insensé ! ne « t'avais-je pas prévenu ? Pourquoi livrer « un combat le saint jour du Dimanche ? « Certes il serait déloyal de nous mettre « deux contre un ; mais qu'as-tu fait de « la gaîne de ton poignard ? » Dans ce « moment, Moussa regarda vers le ciel « pour voir d'où venait la voix. Marko tira « doucement le fer de son fourreau et le « plongea si profondément dans le flanc

« de l'Albanais que la pointe en sortit « par la gorge. Frappé à mort, le corps « du brigand écrasait Marko, qui ne « s'en débarrassa qu'avec peine. Lors- « qu'il fut debout il contempla ce ca- « davre gigantesque, et vit avec surprise « que le sein de l'Albanais renfermait « trois cœurs de héros que protégeait « un triple rang de côtes. De ces trois « cœurs l'un palpitait encore faible- « ment, le second conservait un mou- « vement rapide, dans le troisième dor- « mait un reptile venimeux. Le serpent « s'éveilla et le corps du brigand tres- « saillit. « Rends grâce à Dieu, dit le « monstre irrité, que Moussa ait suc- « combé avant mon réveil; ta perte eût « été certaine! »

« Quelques larmes brillèrent dans les « yeux de Marko : « Que Dieu me le « pardonne! s'écria-il; le vaincu l'em- « portait sur le vainqueur! »

« Il trancha la tête de l'arnaute, et « la jeta dans le sac qui contenait l'a- « voine de son coursier; puis emportant « cette dépouille vers la blanche Stam- « boul il la déposa toute sanglante aux « pieds du sultan. Et comme le tsar fris- « sonnait d'épouvante : « Rassure-toi, lui « dit Marko ; mais si cette tête inani- « mée te cause une telle frayeur, que se- « rait-ce si Moussa paraissait vivant « devant toi ? » Sans rien répondre le sul- « tan lui fit donner trois charges d'or. « Marko retourna vers la blanche Prilip, « et le mont Kotchanik garda les restes « du héros Moussa. »

truction des mahométans. Les éc qui ont accusé de trahison le fils zare, auraient pu trouver dans les n du temps une explication natur cette conduite. Il tenait du sult titre de despote de la Servie, et le queur l'opposait habilement à Vuk partager entre deux influences r les forces des Serviens ; il avait den en mariage Milèva, sœur d'Étienn sorte que ce dernier était attacl vainqueur par les doubles liens de litique et de la famille. Quoiqu'il prévoir que l'asservissement de la S serait la conséquence fatale de ses veaux rapports, il lui fallut accepte résignation une dépendance qu' était impossible d'éviter. Il ne con donc une ombre de pouvoir que s condition de combattre comme des Turcs toutes les fois qu'il en requis.

Les provinces serviennes se trou ainsi gouvernées par deux princes d rivalité servait les intérêts du s l'autorité d'Étienne n'était que to celle de Vuk, appuyée sur des se plus réels, portait ombrage à B qui profita de la première occasion s'en débarrasser.

Vuk avait reçu pour prix de s hison quelques districts de la S méridionale et de la Macédoine, il ne cessait de convoiter la porti territoire laissée à Étienne; et c il s'apprêtait à l'attaquer, le sultan tira sous un prétexte, et le fit je

e trône à George Brankovitch t réconcilié avec lui. Ce prince e, et, quoiqu'il eût atteint sa ne année, son corps n'avait rien la vigueur de l'âge mûr; sa ction naturelle au milieu des s du temps devenait souvent e et de la perfidie : ses rapports Turcs l'avaient habitué à ne rder comme obligatoire la fi- es engagements.

tentions d'Amurat sur la Servie ent sur l'alliance précédem- clue entre les familles du sul- roi Lazare, alliance qui avait itée par un mariage. La reli- ; un autre motif plus puissant x yeux des musulmans; ils ju- u'il était imprudent de laisser mains des princes chrétiens s riches et des forteresses im- . Cependant les guerres qui it Amurat en Asie suspendi- rojets; mais lorsqu'il revint en éclama la Servie comme une sa couronne, et nia les droits e. Ce dernier essaya de détour- e à force de soumission; il offrit onnaître tributaire du sultan, unit la main de sa fille Marie. oyant que ses concessions n'au- utre resultat que de retarder , il songea à s'assurer un re- tourna les yeux vers la Hon-

même époque la Bosnie était ar les musulmans, qui éten- urs conquêtes dans l'Albanie. ent de fortes garnisons sur le et occupèrent Smederevo et ainsi que Novobrdo, ville dans le voisinage des mines. , sans s'inquiéter du mécon- t des Serviens, échangea contre s et des châteaux situés en a forteresse de Belgrade. Amu- toigna un vif mécontentement, elques mesures hostiles qui ré- George à s'humilier de nou- nvoya sa fille au sultan pour le mariage projeté; les frères resse l'accompagnèrent et res- s d'elle comme otages.

suivait avec inquiétude les nou- grès des musulmans; la Polo- Hongrie, plus immédiatement menacées, étaient disposées à refouler les infidèles vers l'Orient : la supério- rité incontestable de leur marine don- nait aux occidentaux un grand avantage : on résolut d'attaquer vivement les infi- dèles. Cependant les Turcs murmuraient contre Amurat, et lui reprochaient de ne pas mettre fin par un coup de vi- gueur aux hésitations de George. Le sultan se décida à envoyer en Servie une armée considérable; d'abord battu par les Hongrois, il fut plus heureux l'année suivante; George, se voyant hors d'état de résister, s'enfuit en Hongrie avec son fils Lazare et quelques seigneurs de sa cour (1439.)

CHAPITRE VI.

TENTATIVES POUR LA RÉUNION DES ÉGLISES LATINE ET GRECQUE.

Les troubles qui avaient éclaté en Bohême et en Hongrie prouvaient l'attachement des Slaves à leurs croyances et aux formes extérieures du culte; au reste, cette constance est moins le résultat d'une conviction raisonnée qu'un dévouement sans bornes pour quiconque a su s'emparer de leur confiance par des moyens même tyranniques. On dirait qu'il faut à ces peuples une personnification de leur système, soit politique, soit religieux : ce guide une fois trouvé, ils le suivront au prix de tous les sacrifices, aussi bien pour maintenir le passé que pour conquérir les avantages d'une réforme.

Si les Slaves se sont montrés hostiles au catholicisme, c'est surtout parce que leurs princes et leurs voïvodes se trouvaient plus indépendants, en restant fidèles à la communion de l'Église orientale. Si Pierre le Grand eût voulu que ses Russes devinssent catholiques, il est probable qu'il eût été obéi. Les négociations de la cour de Rome n'ont donc échoué devant l'obstination servienne que parce que les légats du pontife s'appliquaient surtout à démontrer la supériorité de leur dogme, au lieu de montrer par des secours efficaces que l'alliance des puissances occidentales, cimentée par une religion commune, était la meilleure garantie contre les envahissements des Turcs.

D'un autre côté, les dissensions du

clergé latin ne laissaient pas aux pontifes une grande liberté d'action. Le concile de Bâle était en guerre avec le pape Eugène IV. Il fallut que le roi de Hongrie, Albert, élu empereur d'Allemagne en 1438, intervînt pour rétablir l'harmonie entre les prélats et leur chef spirituel.

Au milieu de tous ses embarras le pape Eugène essayait d'établir des missions parmi les Slaves par l'intermédiaire des métropolitains de la Pologne et de la Russie (1).

L'intolérance des Turcs ne s
cruelle qu'autant que les na
quises voulaient conserver leu
priviléges politiques. On trou
chant servien que George Br
demanda à Hunyade ce qu'i
faire relativement au culte de
dans le cas où il serait vainque
le héros hongrois lui répo
détour : « Je convertirais le
religion catholique. » George
même question au sultan : « J
repliqua le turc, une mosqué
chaque église, et mes suje
libres ou de se prosterner da
quée ou de se signer dans vot
L'opinion des voïvodes était
mieux obéir aux Ottomans qu
les ennemis de ceux-ci en a
foi latine : quand au peuple
également opprimé sous l'un
gouvernement, il aimait mie
ver le culte de ses pères.

Cependant la Servie ne

(1) Eugenius Episcopus, servus servorum Dei, venerabili fratri Isidoro Kyenu, ac totius Russiæ Metropolitæ in Lithuaniæ, Lyvoniæ et Russiæ provinciis, ac in civitatibus, diocesibus, terris et locis Lechiæ, quæ tibi jure metropolitico subesse noscuntur, apostolicæ sedis Legato, salutem.

Salvator noster Jesus Christus, filius Dei vivi, ex alto cœlorum throno descendens, exemplum nobis reliquit ut quemadmodum discipulos quos elegerat in universas mundi partes destinavit, ut omnibus creaturis Evangelium prædicarent, et sacræ christianæ fidei institutis humanum genus edocerent, ita nos, qui licet immeriti, ejus vices in terris gerentes, christiano generi præsidemus, quantum ab ipso nobis conceditur per suas semitas incedentes, ad absentes fidèles nostræ considerationis intuitum dirigimus, mittendo ad ipsos personas idoneas quæ executionem voluntatis et sollicitudinis nostræ per suas bonas operationes, Deo propitio, exequi valeant et etiam adimplere. Cum itaque juxta desiderium cordis nostri, et diutinam operam [redacted]

niæ, Livoniæ ac totius Russiæ pro
non in civitatibus, diocesibus, t
Lechiæ quæ tibi jure metropoli
noscuntur, de venerabilium frat
rum sanctæ Ecclesiæ cardinaliu
pro statu universalis Ecclesiæ a
nostrum, et apostolicæ sedis Leg
tere, cum plena potestate auctorita
facimus, constituimus, et etiam
Tibi nihilominus in eisdem P
locis ædificandis, plantandis,
corrigendi et statuendi omnia et si [redacted]

· sans lutte. George voyait
places emportées à l'exception
le qu'il avait cédée aux Hon-
de ces épidémies meurtrières,
tes sur les bords du Danube,
s l'armée chrétienne; Albert
succomba dans l'île de Schut,
upes se débandèrent. George
pas courage; il reçut un ac-
italier des Ragusains qui re-
e le livrer au sultan. Bientôt
de Hunyade et de Scanderbeg,
nger la fortune : les Turcs se
igés de lever le siége de Bel-
George recouvra toute la
la paix de Szégedin.
s'éleva contre les conditions
é, les déclara nulles et poussa
ais et les Hongrois à recom-
guerre. George Brankovitch,
on alliance avec les princes
soit qu'il se fit scrupule de
le même sultan qui venait de
ses États, refusa de prendre
tte campagne que termina la
bataille de Warna, en 1444.
continuelles fluctuations de
ouvent leur explication, sinon
se, dans l'incertitude de ses
avec ses voisins de l'Occident
t, et de l'autre avec les Turcs.
hait en vain de mettre de
de la suite dans les attaques
ais et des Hongrois contre Amu-
uvait facilement écraser la Ser-
'ils étaient occupés ailleurs.
préhendait en outre, et non
n, que la conversion au catho-
ue ses alliés exigeaient de lui
înât à des guerres sans fin, et
entre les forces belligérantes,
subir ultérieurement la loi du
. Lorsqu'il était trop vivement
les Turcs, il promettait d'o-
union des deux Églises; mais,
danger était éloigné, il revenait
mmunion dont l'abandon, qui
as coûté beaucoup à sa cons-
i aurait suscité de graves em-
l'intérieur. Quoiqu'il ne fut
ni à la générosité ni à la bra-
crut pouvoir corriger la fortune
se; quelquefois il alla si loin,
Turcs non moins que les chré-
eu le droit de l'accuser de per-
si, lorsqu'à la seconde bataille
de Kossovo Hunyade, séparé des siens, traversait la Servie en fugitif, George n'eut pas honte d'arrêter le général hongrois pour s'en faire un mérite auprès d'Amurat, et de marchander les avantages de cette prise avec les Hongrois qui, l'année suivante, tirèrent de sa déloyauté une vengeance éclatante.

La mort d'Amurat ne changea rien au sort de la Servie. Mahomet II voulut frapper l'empire grec au cœur en s'emparant de Constantinople. La conquête de cette ville permit aux Turcs de porter sur l'Europe les forces de leurs populations asiatiques, et de maintenir l'Asie par l'Europe. La Servie, boulevard de la Hongrie, fut vivement attaquée; la discorde était parmi les voïvodes; toutes les places de quelque importance tombèrent successivement au pouvoir de l'ennemi, à l'exception de Sémendria et de Belgrade. La diète de Hongrie rassemblée à Raab rejeta toutes les instances de George. Cependant le pape crut l'instant favorable pour négocier la réunion des deux Églises; mais George, qui entrait dans sa quatre-vingt dixième année, représenta qu'une religion nouvellement adoptée en vertu d'un contrat politique ne peut que paralyser la défense d'une nation menacée; le légat du pontife, Jean Capistrano, fit de la conversion des Serviens une condition *sine qua non;* et le vieux despote, inébranlable dans son refus, reprit le chemin de Sémendria.

Dans cette perplexité, George prit parti pour les Turcs, qui furent défaits à Belgrade et poursuivis par les Hongrois jusqu'à Sophie. Il mourut peu de temps après Hunyade, des suites des blessures qu'il avait reçues dans un engagement avec quelques chefs hongrois, parents de ce dernier.

Avant d'expirer, il laissa l'autorité souveraine à sa femme Hélène Paléologue comme tutrice et conseil de ses trois fils. Cette princesse offrit ses États à titre de fief au saint-siége; et cette détermination excita une révolte. Le roi de Bosnie, qui devait épouser vers la même époque une princesse servienne et réunir les deux pays sous le protectorat du pape, se déclara également vassal de Rome, et la Bosnie se souleva comme la Servie. Les Paterniens,

si mal vus du saint-siége et contre lesquels il avait été question plus d'une fois de faire une croisade, préféraient la domination ottomane : aussi le pays se soumit presque sans résistance. Dans l'espace de huit jours soixante-et-dix forteresses ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, et le roi lui-même tomba en leur pouvoir.

Ni les Bosniaques ni les Serviens ne prévoyaient combien le joug qu'ils acceptaient devait être pesant. Le roi de Bosnie fut massacré sous le prétexte que les promesses faites à des chrétiens n'étaient point obligatoires ; les hommes et les femmes furent traînés en esclavage, au nombre de plus de deux cent mille ; on saccagea les fermes et les bourgs, et l'incendie détruisit les monastères. La religion était donnée comme le motif de toutes ces horreurs ; de sorte que les chefs comprirent qu'il n'y avait de salut pour eux que dans leur conversion à l'islamisme.

Cependant les princesses s'étaient réfugiées à Rome pour faire hommage de leur couronne au saint-père, qui agréa cette réversion sur le motif que les enfants d'Hélène, ayant embrassé le mahométisme, étaient inhabiles à lui succéder. Cette transaction conclue en pays étranger, sans la participation des grands ni du peuple, n'était rien moins que défavorable à la politique des Turcs ; elle mettait les chefs dans l'obligation de se déclarer sujets du pape, sans aucuns moyens de soutenir cette prétention.

[redacted]

des, se voyant menacés p
ciers du sultan, se mirent à
la population pour leur rés
sieurs de ces hardis rés
obtinrent même de la Porte
que les visirs étaient contra
pecter.

« Mais dans la Servie
« dite, sur les bords de la M
« Kolubara et du Danube.
« turc fut observé dans toute
« Chaque année l'armée ott
« versait ces provinces pour
« royer en Hongrie, ce qui
« possible toute résistance p
« population agricole du te
« Belgrade était tenue de :
« Constantinople pour y fai
« dans les prairies du sult
« qui avait tout le caractère
« féodale. Les terres étaien
« entre les spahis, qui avaie
« le travail des habitants et
« leurs personnes et leurs
« Il était défendu aux Servie
« des armes ; aussi dans le
« les voit-on réduits à se
« bâtons. Ceux qui avaient
« s'exposaient à se les voir en
« Turcs. Un voyageur qui
« au seizième siècle parle d
« comme de pauvres esclaves
« à peine lever la tête. To
« ans on prélevait chez eux
« jeunes garçons, mesure
« atteignait la fleur de la
« et qui, en forçant cette

[redacted]

s de l'ordre le plus élevé passa
olitique. Les rapports fréquents
iens avec les Hongrois contri-
à entretenir chez les premiers
le recouvrer un jour une sorte
ndance entre deux voisins ri-
également ambitieux, tandis
uence russe, non moins dange-
ais plus patiente, se disposait
aux Slaves du Danube son
intéressé.

CHAPITRE VII.

LA SERVIE JUSQU'A LA PAIX PASSAROVITZ (1718).

ue les Turcs fussent définiti-
maîtres de la Servie, le titre de
fut encore porté par plusieurs
le l'ancienne famille régnante.
le second fils de George, avait
gé de se réfugier en Hongrie;
sans qui lui restaient le saluè-
ote de Servie; mais il dut se
cette appellation honorifique,
amais pu, malgré tous ses ef-
ercer une autorité réelle. Après
inement essayé d'intéresser à
la cour de Rome, les rois
gne et de Hongrie et la répu-
Venise, il termina ses jours
.

fils de Grégoire et petit-fils de
fut plus heureux : Mathias
vait accordé sa protection à
émigrés serviens qui, au
de plusieurs milliers, étaient
tablir dans la Syrmie. Ce Vuk,
né Zmaï ou le Dragon, à cause
ourage, fut choisi pour leur
porta aussi le titre de despote;
sions inquiétèrent souvent les

e, l'aîné des fils d'Étienne, s'é-
moine; on le trouvait partout
èle pouvait être utile à ses co-
aires. Il est connu dans les
du temps sous le nom de l'évê-
ime, et il a laissé une grande
n de sainteté.
ère Jean, qui était le plus jeune
fut le dernier des despotes ser-
est à peu près tout ce qu'on
prince, dont la femme Helène
survécut dix-huit-ans conserva
de despotisma. Cette dignité, qu'on retrouve encore dans le siècle suivant annexée au nom de quelques seigneurs serviens, ne doit plus être considérée que comme une prétention de famille à des droits éventuels.

Depuis la seconde moitié du quinzième siècle, c'est-à-dire quelques années après la chute de Constantinople, la Servie et la Bosnie, quoique toujours agitées et quelquefois en révolte ouverte, ne sont plus que des provinces turques. La paix de Passarovitz, en 1718, a donné la Servie à l'Autriche qui l'a restituée, en 1789, en vertu du traité de Belgrade.

Les empires qui doivent leur agrandissement à la conquête n'ont pas seulement occupé leur activité par des guerres étrangères; les provinces soumises, quand la communauté de dangers et de services ne les avait pas encore assimilées à la race des vainqueurs, étaient exclues des droits et des privilèges de ces derniers; elles n'ont participé à ces avantages qu'après des luttes où l'État était comme partagé en deux camps. L'ambition des classes placées en dehors des droits politiques n'était pas de renverser l'ordre établi, mais d'assumer dans l'État un rôle actif. La religion n'entrait pour rien dans ces exclusions purement politiques, et les exceptions qui se produisaient de temps à autres donnaient à tous les vaincus l'espoir d'être émancipés à leur tour. Dans le système turc, au contraire, la conquête n'est qu'une conséquence de l'obligation religieuse : le vaincu qui se convertit à l'islamisme a droit par cela seul à tous les privilèges auxquels il pourrait prétendre s'il était né croyant. Mais entre le raïah et le musulman il y a une barrière infranchissable. L'antagonisme est donc un élément nécessaire du gouvernement turc; et comme les Grecs, les Slaves et les Moldo-Valaques forment les trois quarts de la Turquie d'Europe, il s'ensuit que les vainqueurs seraient bientôt dépossédés s'ils accordaient aux raïahs d'autres droits que celui d'opprimer leurs coreligionnaires dans l'intérêt du sultan. Tant que la Turquie gardera ses institutions fondamentales, elle persistera dans le système qui a fait son péril et sa grandeur; quand elle aura cessé d'être elle-même, il lui restera, en tombant, la satisfaction de voir toutes

les nations chrétiennes se déchirer pour le partage de ses dépouilles.

« Ce qui dans l'empire romain n'était « qu'une hypothèse de droit judiciaire, « à savoir que la terre appartenait à « l'empire ou à l'empereur, et que l'oc- « cupation par le propriétaire ne re- « présentait que l'usage du domaine, « est chez les Turcs une réalité. Cet « axiome est fondé sur ce passage du « Coran : *Toute terre appartient au « calife qui est l'ombre et le vicaire « de Dieu sur la terre*. Lorsqu'il a « rempli la volonté de Dieu et du pro- « phète en répandant la vaie foi, il dis- « tribue le territoire conquis parmi les « guerriers fidèles qui l'ont aidé à vain- « cre ; quelques-uns les reçoivent à titre « héréditaire, mais le plus grand nombre « comme leur solde et en forme de fief. » (Ranke.)

Dans le dix-huitième siècle, comme dans le sixième, ce principe resta en vigueur : la totalité des dépendances de l'empire était fractionnée entre les timariotes et les spahis dont le nombre dépassait cent mille. Le corps des janissaires dont on comptait jusqu'à cent cinquante mille, qui alternaient pour le service effectif, composait une communauté puissante, véritable lien entre toutes les parties de l'empire. Les *ortas* ou chambrées de la division Dschemaat avaient le privilége d'accompagner les pachas dans les forteresses et d'en garder les clefs. En Servie comme dans les autres provinces de la Turquie les raïahs

torités, et lui servent en mê
de passe-port.

L'omnipotence des sultans
loi suprême, soit générosité so
établit quelquefois des excepti
ainsi que la Kraïna était sou
vernement héréditaire des K
chitch. Ces princes ne jouis
des priviléges des Turcs dans
nitude : par exemple, ils n'avai
droit d'empêcher tout cheval f
trer dans leurs domaines ; mai
vaient s'opposer à ce qu'un
un musulman de race formâ
blissement dans les terres de
vernement. Ils payaient le trib
toire à un bey qui résidait à
Les Raschkovitch eurent pen
longtemps un pouvoir sembla
rivla, et Klioutsch exerça le
lire ses kniézes. A Belgrade, c
sition rendait importante, l
étaient regardés comme les
taires des villages.

Au reste, rien n'est plus v
plus difficile à préciser que l
gouvernementales dans les É
potiques fondés sur la conqu
bord la différence de race et d
parmi les nations vaincues n
point de leur appliquer un
uniforme d'administration ; e
révoltes si fréquentes partout
quelquefois moins dangereux d
que de se soumettre, introduis
que révolution des altérations
tème précédent ; enfin l'exéc

va, tête) de deux piastres; et on augmentait ce chiffre pour r leur cupidité. Dans plusieurs il fut convenu qu'on leur donlix piastres pour chaque feu; représentait la totalité des dirmes de l'impôt.

dant les spahis formaient une fférente de la noblesse. Ils ne ent dans les villages ni habitaterres; ils n'exerçaient point le juridiction ni celui de réclamer l des paysans à titre de service ls ne pouvaient ni chasser les de leurs fermes ni les empêcher 'établir ailleurs. L'impôt qu'ils ent représentait pour les spahis ion du service militaire.

tan s'était réservé le revenu de villages; d'autres devaient le pacha et subvenir aux dé'administration.

les premiers temps de la cons paysans devaient au pacha rs de travail, dans l'année; mais fin du dix-huitième siècle les qui avaient pesé sur la Servie ent presque entièrement : un ır les grains que le pacha perla Noël tomba même en désué: il se contentait d'une redecuniaire dont l'usage détermiquotité et qu'on augmentait es circonstances le rendaient 'e. Cette taxe, dont on délivec les knièzes, était imposée onnellement sur les districts et les des villages et des fermes. elait *porieza* du verbe slave i, qui signifie couper, tailler sur. s propriétés n'était point porté registres : la notoriété publique i de la fortune des occupants. revenu une partie était envoyée intinople; mais en général il tiné à couvrir les dépenses de ice, telles que la paye des ja-, les frais d'administration et :.

s que les janissaires prélevaient sur les importations, ils se liu commerce, et les bénéfices tiraient rendaient leur influence rante.

'and Seigneur était non-seulechef des forces militaires de l'empire, mais le calife du prophète et l'exécuteur du Koran, source unique de la religion et de la loi. Lorsque, en 1784, il dut céder la Crimée à Catherine II, il fit une réserve pour son autorité spirituelle; et il continua d'y envoyer des mollas et des kadis.

Un molla de second rang résidait à Belgrade, et toutes les affaires spirituelles de la Servie relevaient de son autorité. Dans les villes d'une moindre importance, les kadis rendaient la justice aux musulmans comme aux chrétiens. Ils avaient la surveillance de ces derniers pour la rentrée de ce qui leur revenait dans les affaires portées devant eux et pour quelques autres droits sur les héritages, les transactions commerciales et les débats qui en résultaient. Le kadi était assisté d'un officier chargé de faire exécuter ses sentences. On voit qu'il était de l'intérêt des juges de faire naître des contestations et des procès.

L'évêque était chargé des affaires religieuses des raïahs; mais, depuis que ces prélats se choisissaient parmi les Grecs, ils étaient presque toujours de connivence avec les autorités de la province, et s'inquiétaient plus de leurs intérêts que de ceux de leurs administrés. Ils affectaient même de se montrer en public avec les insignes que le bérat leur donnait le droit de porter. Ainsi, déjà dépouillés de toute action politique, les chrétiens se trouvaient encore sous la dépendance du pouvoir par l'avarice ou la faiblesse de leurs protecteurs spirituels.

Selon Ranke, qui s'appuie de l'autorité de Zalloni (*Essai sur les Fanariotes*), « le patriarcat de Constantinople forme une constitution de banque que soutient la confiance des capitalistes : les fonds dont elle dispose servent à garantir à la Porte la rentrée des tributs divers et les présents que sont tenus de faire les hauts fonctionnaires en entrant en charge. L'intérêt de ces capitaux est alimenté par quelques sources du revenu public et notamment par les contributions que recueillent les évêques. L'évêque lui-même, dès qu'il est investi de ses fonctions, se reconnaît débiteur d'une somme convenue et qui se détermine d'après les revenus de son diocèse, et il s'engage à en servir exacte-

ment les intérêts. Son billet se négocie comme une valeur publique et jouit d'une grande faveur. On n'exige point le remboursement de ces billets dans la crainte de gêner l'administration de la sainte Église; mais à la mort de l'évêque signataire elle est responsable de ces valeurs. Les évêques, que l'obligation de tenir leur rang force à de grandes dépenses, n'épargnaient pas leurs administrés grecs de nation ni à plus forte raison les Serviens, qui les regardaient comme des étrangers.

Non-seulement ils exigeaient de l'argent des prêtres qu'ils ordonnaient; mais en Servie, ils prélevaient encore sur chaque habitation un impôt appelé *dymnitza* (*cheminée*, de *dym*, fumée). Cette taxe leur était due en vertu d'un firman, et recouvrable par la force armée avant ou malgré toute autre réclamation des propriétaires. »

Ce système de fiscalité, d'où naissaient une foule d'abus, offrait cependant de grands avantages aux Turcs, qui contrôlaient la fortune et la conduite des raïahs par leurs coréligionnaires en ouvrant en même temps la carrière des honneurs à ceux qui auraient pu soulever les mécontents. On sait que pendant longtemps les pachalics vacants étaient accordés au dernier enchérisseur; de sorte que les Fanariotes ou les banquiers arméniens avaient en quelque sorte le monopole de ces investitures; il était même passé en usage qu'ils assignaient aux pachas des secrétaires qui

pas été divisés et souvent oppo
eux.

Les spahis établis dans
voyaient de mauvais œil les e
des pachas dont l'autorité n'
transitoire, tandis que les jan
corps solidaire et compact, étai
tiles aux pachas et au spahis; e
ple respirait à la faveur de ces
Par une loi provi entielle,
poussés à l'extrême portent
leur correctif. Le Servien me
mort ou violemment outragé
personne ou dans sa famille, et
plus aucun ménagement à gar
pait avec la société et se faisait
c'est-à-dire brigand.

CHAPITRE VIII.

HEÏDUKS.

La dénomination d'heïduk
veille parmi les Serviens que l'i
homme qui s'est déclaré en gu
verte contre les autorités et
fère les dangers d'une lutte iné
conséquences de sa soumissio
lois souvent injustes. On trouv
vrai, parmi les heïduks des
qui seraient poursuivis par to
législations; mais le caractère
lité aux Turcs qu'ils prennent
tant cette vie de périls couvr
ainsi dire le délit individuel
laisser voir aux raïahs que les
de leurs oppresseurs.

Cette réputation parmi leurs

les janissaires s'abstinrent de
s trop rigoureux envers les
lans la crainte de faire d'un
un heïduk. Cependant, s'il se
ins le nombre de ces proscrits
s des exceptions honorables,
ation était en général mau-
ent ils ne traitaient pas mieux
ts que les infidèles; et comme
iges qu'ils causaient devaient
ls aux frais des raïahs, on
eux encore moins d'admira-
e peur.

les abus et les désordres, le
ndamental se maintenait par
ı des chrétiens aux musul-
s cette distribution des rôles,
ait aucune distinction entre
le race pure et les renégats de
ıne ou récente; ainsi les spahis
esque tous d'extraction ser-
arlaient le slave comme leurs

ı, il paraissait naturel à tout
que les chrétiens fussent ex-
nctions administratives, des
ments militaires et des pri-
achés à la qualité de musul-
chrétiens se résignaient par
cet état de choses; leurs ré-
et leur résistance étaient
ovoquées par l'extension ar-
onnée trop souvent à ce qui
ıté en principe.

le livre des commandements
(Maverde, cité par Hammer),
s des giaours sont spécifiés
uit : « *Ils doivent porter un*
t qui les fasse reconnaître;
meures ne doivent pas être
ıptueuses que celles des mu-
; il faut qu'ils s'abstiennent
entendre le son des cloches;
ure du cheval et du droma-
ır est interdite. »

scriptions remontent au cin-
cle de l'hégire; dans le dix-
e notre ère, Omar s'est ex-
i à l'égard des chrétiens : *Il*
s aux infidèles d'étudier l'a-
ettrés et d'enseigner le Ko-
's enfants; *surtout le port*
ur est expressément inter-
at de choses était tellement
par l'usage qu'on trouve
es mêmes défenses mention-
nées plus tard. La Servie resta dans cet état d'abaissement jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle. La période de quelques années pendant laquelle elle fit partie de l'Autriche, entre la paix de Passarovitz et celle de Belgrade, n'avait rien changé à sa dépendance, si ce n'est le nom de ses maîtres.

Non-seulement les Turcs ne permettaient pas aux Serviens de porter d'autres armes que des bâtons; mais ils leur interdisaient l'exercice des professions qui se rattachent à l'art militaire; plus d'une fois on a vu un dignitaire musulman retrousser sa manche de soie pour ferrer un cheval, sans croire aucunement déroger : ils abandonnaient comme viles aux chrétiens les autres industries mécaniques; mais pour ce qu'ils ont toujours estimé par-dessus tout, c'est-à-dire les armes de prix, les vêtements somptueux et les chevaux de race, ils tenaient à ne recourir qu'à eux-mêmes.

« Un Servien n'osait paraître dans une ville autrement qu'à pied; si quelque Turc réclamait de lui un service quelconque, il était tenu d'obéir. S'il rencontrait un musulman sur la route, il devait s'arrêter et lui céder le passage. Si par hasard il avait une arme pour lui servir de défense contre les malfaiteurs, il fallait qu'il évitât de la laisser voir. Son devoir était de supporter les injures; on lui aurait fait un crime de paraître les ressentir. » (Ranke.)

Heureusement que la constitution physique du pays avait comme séparé les Serviens en deux peuples; celui des villes, où résidaient les Turcs, et celui de la campagne, où le Slave avait conservé, avec le souvenir de la bravoure de ses pères, la haine de l'oppression et l'énergie d'une race remuante et grossière.

CHAPITRE IX.

HABITATIONS, VILLAGES.

Nous allons jeter encore un coup d'œil rapide sur les mœurs des Serviens en joignant à nos propres observations celles des historiens et des voyageurs qui ont étudié leurs coutumes et leurs usages non-seulement dans les villes,

où l'influence turque les a profondément altérées, mais dans les villages, dernier refuge de la nationalité dans les plus mauvais jours de la conquête.

Les maisons des paysans serbes se composent d'un rez-de-chaussée de deux pièces et quelquefois d'une seule. Un treillis de branchages, couvert d'argile, forme les murailles, et le sol nu tient lieu de plancher. Les solives du toit sont jointes par des chevilles en bois nommées *klin*; de sorte que le propriétaire est à la fois l'architecte, le maçon et le charpentier de sa demeure. Il n'y a guère que les riches qui emploient le fer. La hache façonne les matériaux qu'offre la forêt, et la paille ou le chaume fait tous les frais de la toiture. Les tuiles sont un objet de luxe réservé pour les maisons des spahis et des capitaines : celles qu'on emploie sont massives et concaves, comme on en voit dans nos départements méridionaux.

« Ordinairement la maison n'a qu'une « entrée avec une ou deux fenêtres; « mais on n'y trouve ni grenier ni che- « minée. Dans les habitations de paysans « un peu aisés où existent plusieurs « chambres, outre la porte de devant, « il y en a une sur le derrière. Les « portes se ferment la nuit avec des « barres en bois mises en travers, le « *Binia* des Slaves... Les portes des « chaumières sont ordinairement si « basses qu'il faut se baisser pour y

« de paille. Quelquefois on y j« « *tschardak* ou grange en osi « suspendre le maïs. Elle porte « soutiens de pierre, ce qui l'e « assez pour que les animaux n « sent y pénétrer. Le métier « est placé ou dans un angle du « dak ou dans une maisonn « osier devant la maison. Une t « bitation ne contient pas se « un couple, mais tous les chef « même famille avec leurs enfa « riés ou non. Le plus âgé ou c « est reconnu pour avoir le plu « pacité conduit particulièren « ménage commun.

« On voit rarement dans le v « des maisons des amas de l « chauffage; les forêts en four « amplement pour tous les bes

« En Servie une habitation co « de paysan coûte à ce dernie « compris le bois et la main-d' « de douze à treize francs; o « prend d'après cette évalution « que les grandes forêts dont l « est couvert rendent facile de « porter un village d'un lieu à « tre. Le gouvernement assig « paysan le bois nécessaire; cel « le couper; taille lui-même les p « les planches et les chevilles, « chant d'employer dans sa co « tion le moins de clous et de f « lui est possible. La modic « frais permet de déplacer no

ır origine, elle indique pres-
urs que les premiers ont pris
dans des temps de paix ou du
ıne tranquilité relative, tandis
utres ont primitivement servi
e aux fugitifs à l'époque de
calamité publique ou d'une
vasion.
bitations sont assez rappro-
unes des autres pour que les
puissent se réunir à un signal
ntre l'ennemi commun, assez
cependant pour que le chef
ille ait le temps de se mettre en
ıtre une attaque particulière;
que chaque maison est comme
avancé d'où le Servien peut
tout ce qui se passe autour
ans ces conditions un village
quantaine de feux occupe un
ıent aussi considérable qu'une
les capitales de l'Europe. Le
ces habitations que nous ve-
lécrire est ordinairement placé
.
e et la mère de famille sont
étaires de l'habitation, où une
particulière leur est quelque-
vée; les autres pièces sont des-
x jeunes couples.
ıas se prennent en commun, et
soirées d'hiver chacun vient
lace autour du foyer. A la mort
n des fils prend la direction de
nauté, et l'on ne se sépare que
se trouve trop à l'étroit. C'est
ment le fils aîné, *starschina*,
de aux droits du père. En gé-
familles forcées par l'insuffi-
logement de se séparer de l'ha-
principale construisent leurs
dans le voisinage, de sorte
t pas rare de trouver une rue
ıbitée par des villageois d'une
nille.
s besoins journaliers, un mé-
ien a rarement besoin de re-
une assistance étrangère. Le
i a bâti à lui seul sa maison
également sa charrue et ses
; il fabrique les jougs de ses
trait, encercle ses tonneaux
des chaussures grossières en
femmes se chargent du reste
lement. Ce sont elles qui filent
le chanvre et le lin et qui en
tissent des étoffes, qu'elles savent même teindre avec la garance. Les aliments sont fournis par le pays, à l'exception du sel, qu'on achète au dehors. Ce qui leur fait quelquefois défaut dans les villages, ce sont les forgerons et les serruriers, quand les outils ont besoin d'être réparés ou renouvelés. Le même moulin appartient à plusieurs maisons, qui s'en servent alternativement.

On voit que ce genre de vie a conservé chez les Serviens l'élément de la nationalité dans celui de la commune, et qu'il a dû résister au système tyrannique des Turcs, qui ont été obligés de répartir l'impôt non sur les individus, mais sur les familles.

L'individu s'effaçait tellement dans l'ensemble de la communauté que le Servien ne célébrait ni son jour de naissance ni la fête de son patron. Chaque famille avait son saint tutélaire, dont on fêtait le jour avec toute la solennité possible.

On doit respect et obéissance au chef de la famille; mais chez les Serviens l'affection la plus vive est celle qui règne entre frères et sœurs : le frère est le protecteur né de sa sœur, dont il fait la joie et l'orgueil. Quand un homme marié vient à mourir, sa femme s'abstient de de toute lamentation en public; sa mère et sa sœur lui rendent les derniers devoirs.

Ranke, auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, rapporte que dans quelques provinces de la Servie les habitants ont adopté un usage assez extraordinaire : lorsque de deux frères nés dans le même mois l'un est enlevé par une mort prématurée, on attache le survivant au corps du défunt, et il reste dans cette posture jusqu'à ce qu'il ait adopté parmi les jeunes gens quelqu'un qui remplace son frère, et alors c'est ce dernier qui le délie.

CHAPITRE X.

FRATERNITÉ D'ADOPTION.

La fraternité d'adoption, dont nous avons déjà parlé en traitant des mœurs des Albanais et des Monténégrins, est d'un usage très-fréquent dans la Servie. Les deux jeunes gens qui s'engagent par ce contrat s'adoptent mu-

tuellement pour frère au nom de Dieu et de saint Jean; dès lors ils se doivent fidélité, aide et protection jusqu'à la fin de leur vie. Quelquefois la sympathie n'est pas seule déterminante : ainsi un Servien choisira pour *pobratim* celui dont il aura rêvé qu'il invoquait le secours dans un moment de danger. Ce couple s'appelle frères en Dieu, frères par choix. Dans la Servie proprement dite la bénédiction de l'Église n'est pas nécessaire pour sanctionner cette alliance.

Les femmes ont aussi leurs sœurs adoptives (*posestrima*, de *sestra*, sœur), et ce lien, qui constitue une alliance entre deux familles, produit des degrés analogues de parenté comme celui de père adoptif (*pootschim*, de *otetz*, père) et de *Pomaïka* ou mère d'adoption.

Ces alliances sont regardées comme si saintes qu'elles font quelquefois obstacle aux mariages, et que les enfants de ceux qui les ont formées se distinguent par des noms particuliers, *preobrata déti*, premiers enfants de frères, et *drougobrata déti*, seconds enfants de frères, c'est-à-dire petits-fils de frères.

Un lien moins solennel, puisqu'il fait deux amis au lieu de deux frères, est celui des *droujines* : quelquefois il n'est que conditionnel et formé pour atteindre quelque but spécifié; quelquefois il semble n'être que la conséquence du droit d'hospitalité. Ainsi cette sorte [redacted]

« ma foi d'ami et de guerrier, et je t'y « ramène comme il convenait de le « faire; mais désormais ne te fie à « personne, pas même à moi : nous « avons été amis, maintenant nous « sommes séparés pour toujours. »

Comme conséquences de ces amitiés formellement conclues, un étranger accompagné d'un homme du pays est parfaitement en sûreté, parce qu'il est regardé partout comme l'ami d'un frère, et dût-il même se hasarder dans une tribu ennemie de celle de son guide, il n'aura personnellement aucun danger à redouter. On raconte que, dans le Monténégro, un homme, ayant assassiné un étranger auquel il servait de guide, fut tué par son propre frere pour qu'il ne déshonorât pas sa famille et son pays par une lâcheté si odieuse.

Chez un peuple naturellement généreux et fier, ces institutions se sont conservées avec un soin jaloux, ainsi que la vengeance du sang, dont nous avons suffisamment parlé, et qui en est, pour ainsi dire, le corollaire.

CHAPITRE XI.

FRATERNITÉS D'ADOPTION PROVISOIRES, MARIAGES, VENGEANCE DU SANG, COMMUNAUTÉS, CLERGÉ.

Dans quelques parties de la Servie, lorsqu'il s'agit d'une détermination importante, on dit ordinairement : *Ne* [redacted]

les frères et les sœurs d'é-
nfirment leur choix, ou en
uveau.
ndance complète de la femme
Slaves méridionaux ne donne
ortance secondaire au lien qui
lle à sa sœur d'adoption, tandis
que forment deux jeunes Ser-
garanti par l'honneur, et sur-
à leur affection mutuelle.
de force lorsqu'il est formel-
définitivement reconnu que
familles le regardent comme
, selon les egrés de pa-

s. — Il semble que l'institu-
lariage paraisse surtout res-
ux yeux des Serviens parce
là femme jusqu'à l'homme,
fance d'un guerrier ne peut
les soins d'une mère.
les premières ouvertures,
chefs des deux familles sont
l'accord, ils échangent les
es fiançailles, dont la valeur
ant les fortunes. Comme en
dans le Monténégro, la jeune
bjet d'un marché qui fait d'elle
e sorte la propriété de l'é-
est remise par son frère au
r du cortége qui l'accompagne
nouvelle demeure, où elle
par la sœur ou la belle-sœur
Là, comme pour préluder
rs qu'elle aura à remplir, elle
enfant, et touche de sa que-
s murailles, désormais té-
sa vie laborieuse; puis elle
r la table le pain, le vin et
st par ces préliminaires sym-
qu'elle prend possession du
ugal.
he est fermée par un morceau
ce qui indique qu'elle doit
u et ne prononcer que des
enveillantes. Elle est d'abord
comme une étrangère, et
première année on ne l'ap-
utrement que *la fiancée*. Par
re dont l'usage lui fait une
vite en public tout rapport
époux; il est rare qu'elle lui
parole en présence de per-
angères, et jamais elle ne se
t la plus innocente plaisan-
'est qu'au bout de quelques
années et lorsqu'elle a élevé plusieurs enfants qu'elle prend son rang parmi les membres de la famille.

La vengeance du sang par le sang est une coutume qui remonte à une haute antiquité; elle a dû naître des premières notions sur le droit privé, à une époque où l'action de la justice, avant d'être un des attributs de l'État, était exercée par l'offensé. Elle a précédé la compensation, qui dénote déjà une civilisation plus avancée, et elle occupe une place importante dans les codes barbares. On la retrouve encore avec toutes ses rigueurs naïves parmi les peuplades du Caucase, d'où peut-être elle a passé en Albanie avec les Colches, et de là chez les Monténégrins.

Malgré les analogies nombreuses qui rattachent la race servienne à celle de ces montagnards, la vengeance du sang est inconnue en Servie. Peut-être est-ce parce que les familles les plus considérables se sont éteintes dans les luttes contre la Turquie, et que la haine politique a fini par absorber tous les ressentiments privés; peut-être, selon la conjecture de Ranke, le système d'oppression qui a si longtemps pesé sur le pays a-t-il brisé le lien des familles et détruit l'obligation des vengeances solidaires par l'impossibilité de les exercer.

La réunion de plusieurs familles en communauté n'est sans doute que le développement naturel d'une première agglomération; mais, depuis la conquête, elle paraît fondée sur des motifs politiques plus encore que sur des liens de parenté.

Le meurtre d'un raïah était considéré par les Turcs moins comme un crime que comme un dommage : en partant de ce principe, ils condamnaient le village où l'attentat avait été commis à payer le prix du sang (krvina).

Cette amende était de mille piastres. L'argent une fois payé, le coupable rentrait dans ses foyers sans être inquiété. Tout se bornait à une réconciliation entre lui et la famille du mort, ce qui s'obtenait sans grande difficulté, attendu qu'un nouveau meurtre aurait entraîné une nouvelle amende.

La communauté formée par un

village avait le droit d'élire ses anciens et son président. L'impôt appelé *porieza* et dont nous avons parlé en traitant de la Bosnie était équitablement réparti par les villages eux-mêmes.

La fête du patron de chaque famille et celle du village qui avait le sien étaient célébrées avec une certaine solennité. Le peuple s'assemblait dans quelque plaine ou sur une hauteur voisine du village; les prêtres consacraient le vin et l'huile; puis la foule, le clergé en tête, s'avançait processionnellement dans la campagne, portant des croix et des images saintes et faisant quelquefois des stations de maison en maison. C'est ainsi que le zèle des prêtres suppléait autant que possible à l'absence des églises dans les lieux où le gouvernement ne permettait point d'en élever. Peut-être est-ce par suite de cette intolérance ombrageuse que le clergé de Servie ne jouit point de la même considération que celui de l'Albanie catholique et du Monténégro. Son rôle se bornait à célébrer les baptêmes, les mariages, les funérailles et à annoncer aux fidèles les fêtes du calendrier.

Les bénéfices que tiraient les prêtres de leur ministère étaient insuffisants pour faire vivre ceux qui n'avaient pas un petit patrimoine à cultiver; les autres faisaient valoir eux-mêmes leurs terres comme les plus pauvres paysans.

Un jour un enfant demandait à un prêtre servien : Mon père, est-ce que

fesseur. Ces visites étaient r comme des jours de fête; des entières arrivaient dès la veill saient la nuit autour du foyer tinée suivante était consacrée à sion, à la communion; le soir foire et marché, et la jeunesse aux divertissements et à la dans dit que toute la population d qui dépendait d'un couven mettre sous la protection du l avec ses plus secrètes pensées térêts, ses transactions et éphémères. C'était souvent réunions, où les familles et les parés se rencontraient, que se co les mariages.

Les moines, par cela mêm exerçaient une grande influe le district de leur circonscrip jouissaient d'aucun crédit au autorités turques, et l'isolemen étaient tenus témoigne qu'on le trop attachés à leurs devoirs sayer de les corrompre. Quoiqu ignorants que les popes, leur tion était loin d'être profon manquaient d'une direction sup qui, dans l'état de dépendanc vivaient, eût probablement m zèle en péril. En général, ils naient aux pratiques tolérées mahométans, et n'avaient d'au source que les aumônes de les (1).

(1) En Servie, le prince Milosch a



knièzes étaient obligés d'en- à leurs frais les églises; en ls avaient le droit de choisir s moines le supérieur du couvent, soit qu'il portât le titre d'igoumène (abbé) ou celui d'archimandrite.

Les couvents sont en plus grand nombre dans la Servie que dans les autres

iage, 3 piastres; pour un second, 6; troisième, 8. Enfin dans les villages chef de famille donnait au curé 12 e blé ou la valeur équivalente en t dans les villes 1 piastre 20 paras. anvier 1823, le prince Milosch ré- tte fiscalité excessive, et adressa aux e règlement suivant : Très-vénéra- s, le peuple serbe ayant manifesté son désir de voir réunis en une t livrés dans les caisses publiques seule rubrique les impôts levés sous divers noms et à différentes nous avons cru devoir en conférer knièzes, les anciens des districts et es, la régularisation de cette af- it d'autant plus urgente que des abus glissés avec le temps dans la percep- es taxes de la part des évêques, et roduit des plaintes fondées dont les e trouvent dans notre chancellerie. te assemblée, tenue les 13 et 14 dé- 822, nous avons résolu de substi- mpôt des cheminées et aux autres ecclésiastiques ce qui suit : 1° Chaque ecevra annuellement 18,000 piastres piastres par mois; pour l'ordination re, 50 piastres; en lui donnant le même somme; pour l'antimesse, s; pour la consécration d'une église, res; 2° pour la visite du tombeau tre ou d'un laïque, il doit s'entendre parents du défunt; 3° le gouverne- charge de l'impôt des cheminées taxes, et défend l'affermage des 4° les dettes des évêques serbes à Église de Constantinople restent à la gouvernement, et seront payées sur us après un accord entre lui et cette ° les revenus des sceaux délivrés par es aux protopresbytériens et par aux personnes qui se marient sont s; 6° MM. les évêques entretien- ec leur paye convenablement leurs celles, les archidiacres et leurs secré- ° M. l'archevêque de Belgrade, se près de nous et du vizir et ayant dépenses, recevra 20,000 piastres t de nos descendants. En ordonnant s ne prétendons nullement com- u défendre aux évêques de recevoir l'un les dons librement offerts en autres, pour des prières auprès les, pour la consécration de l'eau bénite, etc. De même nous ne défendons pas, mais nous recommandons au contraire à MM. les évêques de visiter souvent leurs paroissiens pour instruire le peuple et les prêtres. Nous espérons que MM. les évêques accéderont volontiers à ces désirs, qui sont les miens et ceux manifestés par le peuple serbe dans l'assemblée, d'autant plus qu'ils s'épargneront ainsi beaucoup de peine et éviteront toute oppression vis-à-vis du peuple. Nous prions MM. les archevêques de déclarer par écrit s'ils accèdent à ces propositions; dans le cas contraire, nous nous efforcerons de terminer cette affaire par les voies ordinaires. En me recommandant à vos saintes prières, je suis, etc.

Les évêques furent médiocrement satisfaits de cette ordonnance; d'après l'ancien tarif le droit de cheminée rapportait à chacun d'eux 30,000 piastres. L'Église de Constantinople accueillit d'abord le nouveau décret avec faveur, et accepta quelques sommes; mais bientôt elle éleva des réclamations, et en 1825 l'ordonnance fut abandonnée. Après de longs débats, on détermina conjointement pour le clergé des deux éparchies de Belgrade et d'Oujitze les redevances aux prêtres sous le taux suivant : Pour de l'eau bénite à une femme en couche, 10 paras; pour l'enterrement d'une personne aisée, 10 piastres; pour celui d'une personne non indigente, 5; pour un pauvre, assistance gratuite; pour un enfant, 2 piastres; pour un baptême, une paire de bas ou 1 piastre et du parrain 20 paras; pour l'extrême-onction à un knièze, ou marchand de quelque considération, 6 piastres; pour tout autre, 3; pour une grande prière, 2 piastres; pour une petite, 20 paras; pour de l'eau bénite pendant un mois, 12 paras; pour de l'encens, 12 paras, et dans les villes 20; pour les prières des morts pendant quarante jours, 20 paras; pour celles du bout de l'an, 1 piastre; pour les prières de toute une année, 1 piastre et 20 paras. Pour les redevances en denrées on suivait l'ancien usage.

D'après des règlements ultérieurs et après la réunion des six districts retenus par les Turcs jusqu'en 1835, on a augmenté le nombre des prélats serbes. Le haut clergé est composé d'un archevêque métropolitain résidant à Belgrade, et de trois évêques : celui de Tschatschak, qui a remplacé l'évêque d'Oujitze, et celui de Timok, dont la résidence est Zaïtschar. Un évêque titulaire est consacré,

provinces slaves qui dépendent de la Turquie d'Europe. Nous avons vu que les princes serviens tenaient à honneur d'augmenter le nombre de ces fonda-tions pieuses, et quoique la p n'offrent plus aujourd'hui qu ruines, on peut dire que ceux avaient érigées ont bien mér

et reste attaché au métropolitain avec quelques archiprêtres et prêtres.

Le métropolite reçoit à présent, d'après le règlement de 1839, 6,000 florins ou 15,000 francs de traitement annuel, au lieu de 3,000 florins. Il y a, de plus, certains domaines affectés à l'évêché de Belgrade, et consistant surtout en vignobles, près de Semendria. Les évêques reçoivent 4,000 florins au lieu de 3,000.

On compte en Servie environ 900 ecclésiastiques : ceux de quelques villes ont seuls un salaire fixe; les autres vivent du casuel, comme en Turquie. Il y a en outre une centaine de moines. Le prince Milosch a ordonné de se borner au nombre de prêtres nécessaire pour le service de toutes les paroisses; depuis quelques années, on s'occupe à bâtir des églises, de manière à ce que leur nombre soit en rapport avec celui des communes.

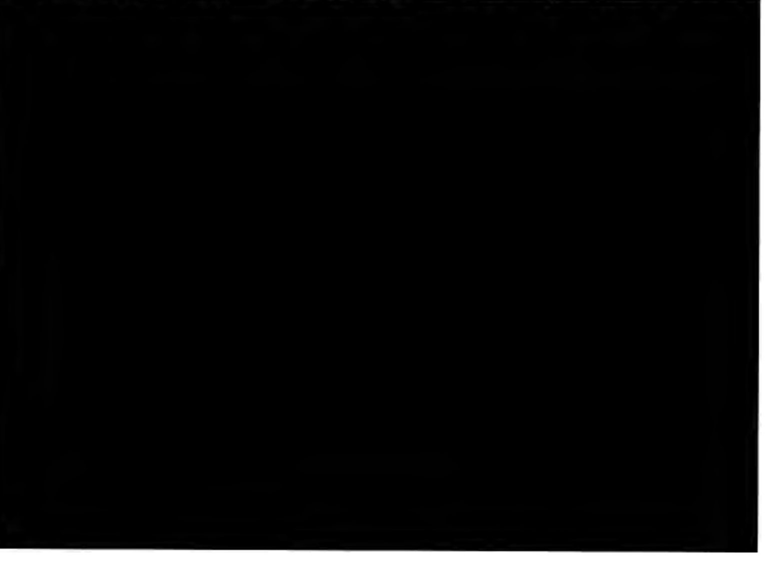
Les Slaves de Turquie ont eu pendant longtemps un patriarche particulier, indépendant de celui de Constantinople. Le moine Sava, qui se donna tant de peine pour extirper tout catholicisme dans les États de son frère le krale Étienne Némanovitch, obtint en 1221, à un synode tenu à Nicée, que les prélats serbes pourraient choisir eux-mêmes leur archevêque. Sava fut le premier Serbe revêtu de cette dignité. La confirmation seule était réservée au patriarche de Byzance; mais, en 1351, l'empereur Étienne Duschan fit tenir un synode serbe et bulgare

suivit cet exemple en 1737, à l'ins de l'empereur Charles IV.

En 1765, le patriarche Samuel d tantinople put donc se faire un motif des Turcs de ces trahisons répétées po supprimer cette dignité, et ramener le dans son giron. Il l'acheta en conséqu dès lors cette place fut à l'enchère. Les ne reçurent plus que des métropolitain dont le premier fut un certain Jean K de Constantinople.

Tant que le patriarche, les métrop et les évêques furent slaves, ils purent la main à ce que les prêtres et les moi sent quelque chose, comme le prouv manuscrits qui datent de la dominati que. Ces dignitaires étaient de la nati parlaient la langue, et savaient qu'il raient dans le pays. Au contraire, lors Grecs eurent pris la place des Slaves trouva bientôt plus de prêtres sach convenablement. On les admettait sa men, et l'on préférait à tout autre ce payait le plus. On ne pouvait naturel rien attendre de gens ne sachant pas la et appartenant à une nation hostile a ves en général et surtout aux Serbes leurs ils n'affermaient leurs diocèses q un an; ils étaient donc obligés de bler de l'argent pour rembourser le avec les intérêts et pouvoir conserv place, ou pour ne pas se trouver r d'autres concurrents offraient davant

Enfin ces prélats grecs n'étaient a



'aspect des monastères a con-
ans doute à conserver parmi
es chrétiens, en confondant
avenirs religieux et politiques,
t de nationalité qui a même
ir les vainqueurs. Peut-être
es Bosniaques ne se sont-ils
plus facilement aux exigences
misme que parce qu'ils ren-
nt plus rarement chez eux des
t des monastères.

La dissolution du patriarcat
les cloîtres fondés par les an-
s et surtout celui de Detschian,
loin de l'église de marbre où
'église du père d'Étienne Dus-
spiraient à toutes les tribus de
le servienne un mélange de vé-
et de regret d'un passé meil-
se ravivait le sentiment de leur
ité. En général, l'oppression du
ment turc ayant un caractère
s religieux et politique, les
ons vaincues, au bout d'un
temps, étaient complétement
s dès qu'elles abandonnaient
oyances, tandis que celles qui leur restaient fidèles conservaient sous le joug un esprit d'hostilité et de révolte. La politique du gouvernement a toujours tendu à désorganiser la résistance en fomentant les jalousies et les haines si fréquentes parmi les chefs slaves, et c'est dans leur division qu'il a mis sa force. Ne pouvant rompre chez les Serviens le lien religieux, il a cherché du moins à rançonner chèrement les consciences; souvent il a frappé de lourds impôts sur les églises et les monastères, tirant ainsi avantage du zèle même des raïahs, qui ne reculait devant aucun sacrifice.

On a remarqué comme un fait caractéristique de la nationalité servienne que les noms de saints, qui ont subi de fréquentes altérations chez les autres peuplades de la Slavie méridionale, se sont conservés tels qu'on les prononçait avant la conquête : la même observation peut s'appliquer aux appellations locales. En Bosnie non-seulement quelques noms sont changés, mais les noms des fêtes patronales ne répondent plus aux dates de l'ancien calendrier.

CHAPITRE XII.

COUTUMES SYMBOLIQUES ET RELIGIEUSES.

Avant qu'une peuplade adopte un culte défini qui réponde aux aspirations de l'élément moral, l'homme, dans la conscience intime que son être dépend de tout ce qui l'entoure, adresse son premier culte aux manifestations de la nature. Il prend le mouvement pour la vie et des effets purement matériels pour une cause intelligente. Le retour périodique des mêmes phénomènes lui apparaît comme une puissance inhérente à la matière elle-même; et, trop ignorant pour remonter à la cause universelle, il en adore les effets. Dans le besoin de communiquer avec des êtres supérieurs, il leur prête ses craintes et ses instincts; en un mot, il les personnifie, et cette phase du paganisme le rapproche de l'idée divine, dernier terme de l'aspiration religieuse. Cependant, lors même qu'il s'est élevé à cette conception abstraite, il reste plus ou moins accessible à la poésie des objets

chop l'envoya à Sophie en le recom-
pour cette charge; mais heureuse-
rand vizir Kourschid-Pacha en avait
sé pour un prêtre de Nisch, son
et son interprète pendant la guerre
Serbes. Celui-ci imposa ses curés
illes plus fortement que ne l'eût
rc, et lorsque la guerre éclata de
(1815) entre la Servie et les Otto-
s'enfuit en Bosnie, et passa de là
ngrie à Constantinople, en portant
e croix précieuse avec un ruban

ai qu'un Serbe pouvait aussi aspirer
évêque s'il savait le grec; mais on
dait toujours plus d'argent qu'à un

'ancien royaume serbe il y avait
êques qui prenaient le titre de mé-
s, savoir : ceux de Belgrade, de
Oujitze, de Novibazar et Prisren.
raient tous dans les villes et vivaient
seigneurs. Lorsqu'ils se rendaient
art, ils étaient à cheval, et ils avaient
'eux ou sur un cheval de parade
et une massue comme signes de
nce, et pour tenir leur rang parmi
ans ils étaient accompagnés d'un
xtrait de M. Vouk dans la *Turquie*
par Ami Boué.)

extérieurs ; même dans ses superstitions il semble demander aux merveilles de de la création de servir d'intermédiaires entre sa faiblesse et le pouvoir infini du Créateur. Le christianisme épure cette sorte de culte des objets naturels en le ramenant à sa source ; partout où il a porté ses enseignements il a commencé par faire triompher ses principes avant de détruire les formes diverses de l'erreur.

Chez les Serviens, le cercle entier de l'année est marqué par des rites qui expriment naïvement les rapports mystérieux de l'homme avec la nature.

Vers la fin de l'hiver et aux approches du carême, les Serviens célèbrent la fête des morts, qui coïncide ainsi avec la dernière période du deuil de la nature ; au dimanche des Rameaux, quand tout ce qui a vie se renouvelle, ils se réunissent de nouveau pour solenniser cette époque de promesse et de rajeunissement universel. La veille de cette fête, les jeunes filles s'assemblent sur une colline, et chantent quelque ballade sur la résurrection de Lazare. Le lendemain, avant le lever du soleil, elles se rendent à l'endroit où elles ont coutume de puiser de l'eau ; là elles dansent des rondes et repètent en chœur des chants où le poëte raconte comment le bois du cerf trouble les ondes, tandis que son œil les rend limpides.

A peine la glace et les dernières neiges ont-elles disparu que le peuple cé-

habitation du village. Le
chants est ordinairement
le choix d'un époux, le bo
vie conjugale et les soins d
nité. A chaque stance o
refrain *Lélio*, divinité qui
l'amour chez les anciens
ridionaux, et qui paraît ê
que le *Lado* des Russes et
Polonais.

On répète encore pro
ment d'autres chants sym
célèbrent les *vila* (nymphe
dansant sous les arbres do
mûrissent, ou Radischa, q
secouer la rosée des fleurs e
et qui, poursuivant quelqu
de l'attirer sous l'ombrage
mettant qu'elle y filera prè
une soie précieuse sur un
d'or. Toutes ces coutumes
pirent je ne sais quelle joi
née des premières émanati
temps.

Comme dans tout le re
rope, la puissance du soleil
en Servie à l'époque où
parvenu au plus haut degré
Le peuple associe poétiqu
du solstice avec la fête de
il croit que, par respect
curseur, le soleil s'arrête t
le ciel. Les pâtres, à cett
l'année, font le tour de leu
de leurs étables, portant
formées de l'écorce résine



ages devancent la procession
issent les vignes et les grains
qu'elle s'avance.
l'orage et à la foudre, les
les mettent sous l'influence
Élie en mémoire sans doute
sion du prophète; c'est la
rge qui, dans son courroux,
s éclairs, tandis que saint
m a le gouvernement des tem-

commencement d'août, les
les jardins réclament les soins
s, qui rentrent les produits
. L'hiver amène de nouvelles
. La veille de la fête de Sainte
fait bouillir toutes sortes de
s un vase que l'on laisse près
dant la nuit; le lendemain
observe de quel côté la cuis-
miné un renflement plus con-
et l'on ensemence sur cette
les champs en friche qui s'é-
ns cette direction.
es pratiques témoignent que
mne s'est conservée en se
nt sous l'influence des ensei-
du christianisme. Jusqu'à ce
le jure par le soleil et la terre.
nitza! Tako mi Zemlia! (que
u que la terre me préserve!)
irmations les plus ordinaires
s. L'idée de Dieu ne leur
moins présente dans toutes
actions. Jamais ils n'entre-
quelque chose sans dire préa-
: S'il plaît à Dieu; dans cer-
nstances, ils regardent même
ale comme tellement indis-
u'ils omettent le sens princi-
rase: ainsi, ils demanderont
geur: *s'il plaît à Dieu?* ce
e: Où comptez-vous aller
Dieu le permette?
leurs prières trois fois par
atin de bonne heure, avant
t le soir à l'instant où le
ouronner les travaux de la
table, ils n'ont pas de for-
e pour le *Benedicite*, chacun
s sa gratitude des expressions
ler les bienfaits du Créateur;
n'oserait accepter la place
dans un banquet s'il se sen-
le d'improviser convenable-
rière d'actions de grâces. Les

Serviens se regardent comme étant sous la protection de leur patron. L'invitation à la fête du saint que révère particulièrement une famille se fait ordinairement en ces termes: « Notre maison est aussi celle du Seigneur. Nous vous invitons à venir ce soir. Nous ne serons pas avares de ce que nous devons à notre saint tutélaire. »

« Plus l'existence est simple et laborieuse, et plus l'homme, qui reconnaît à chaque instant sa dépendance, sent le besoin de s'appuyer à un pouvoir supérieur et de croire à une protection active et toujours présente.

La piété qui porte l'âme vers le principe de l'infini et de l'inconnu admet souvent la superstition, qui attribue des effets déterminants à des causes secondaires ou purement passives. La veille de Noël, vers le soir, le père de famille va couper dans le bois un jeune chêne dont la tige soit saine et bien droite. Il l'apporte à la maison en disant: Bonsoir et heureux Noël! On lui répond: Que Dieu accorde l'un et l'autre à toi qui as la richesse et l'honneur! puis on répand sur lui les grains de blé. On place ensuite l'arbuste sur des charbons, et le lendemain matin, qui est salué par des coups de pistolet, un visiteur paraît devant la maison, et, lançant des grains à travers la porte, il crie: Le Chrsit est né. Alors ceux que le grain a touchés répondent: En vérité, il est né. Le visiteur entre alors, et en frappant le chêne embrasé avec une pièce de fer il ajoute: Autant d'étincelles, autant de bœufs, de chevaux, de chèvres, de brebis, de porcs, de ruches! Enfin, la maîtresse du logis jette un voile sur l'hôte, et l'on porte dans le verger le reste du tronc, aux cendres duquel on attribue une vertu fécondante. On ne se rend pas à l'église; mais au repas qui suit la cérémonie chacun se présente un cierge allumé à la main. Il est d'usage de s'embrasser en s'annonçant la naissance du Sauveur, et pour figurer l'union de tous les membres de la famille le père réunit en un faisceau tous les cierges et les place dans un plat où l'on a servi des grains de toute espèce et un gâteau azyme appelé tchisnitza. On rompt ensuite le gâteau, où l'on a mis une pièce d'argent, et celui à qui elle tombe en

partage est réputé le plus heureux de la société. On voit que cette dernière phase de la cérémonie rappelle notre fête des rois. La table reste servie pendant trois jours, et l'hospitalité slave n'en exclut personne.

Avec une imagination si facilement impressionnable, il n'est pas extraordinaire que les Serviens admettent l'existance d'êtres malfaisants et de génies qui neutralisent dans certaines circonstances le pouvoir des influences favorables. Le mal, que la religion chrétienne représente comme une expiation et une épreuve nécessaire à la réhabilitation de l'homme, est répandu sous trop de formes diverses dans le monde visible pour qu'il ne soit pas naturel à notre faiblesse de le personnifier symboliquement. Le christianisme lui-même repose sur l'idée du démon, cause première du péché originel, et les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, tels que les rapportent les saintes Écritures, font souvent mention d'exorcismes. De toutes les superstitions, celles qui ont trait à l'influence des esprits sont donc celles qui s'éloignent le moins, par le fond, des données de l'Église. En admettant le principe, l'ignorance a seulement varié et multiplié les types.

Les Serviens croient aux vampires, aux apparitions et aux sorcières. Ces dernières ont la faculté de dépouiller leur corps comme un vêtement; leurs ailes de feu les transportent à travers

[redacted]

Comme chez les Lithuanie
Grecs modernes, l'imaginatio
viens représente la peste sou
d'une femme voilée qui va
côté et d'autre le principe
n'est pas rare d'entendre af
des personnes atteintes du flé
ont conversé avec le fantôn
fois, comme si l'on craigna
en l'accusant cette personnific
peste, on n'attribue point à
les désastres qui la suivent;
dit que Dieu, irrité de la n
des hommes, l'envoie de tem
pour les châtier.

Une des créations les plus
du génie servien est la vila c
de la forêt. Il est souvent que
vila dans les chants populai
on veut donner une haute
beauté d'une jeune fille, c'e
qu'on la compare. Ces récits,
vien entend depuis son enfa
pent son imagination; à forc
à la vila, il croit la voir, et l
de très-bonne foi dans le pay
donné à certaines personnes
ser avec ces êtres mystérieux
se plaisent surtout dans les p
des forêts ou sur les bords d
et des lacs; en général, elles
regards de l'homme; mais sc
voix domine le murmure de
et l'on entend le bruisseme
danse ou de leur vol rapide
feuillage. Douées de faculté

[redacted]

s les traits caractéristiques
nt le souvenir vit encore
moire du peuple; nous
le lecteur ne lira pas sans
èces suivantes, dont quel-
t déjà été traduites en fran-
r des versions allemandes.
que le cadre historique doit
nt restreindre, complète-
ous avons recueilli sur le
laves méridionaux.

I.

NE FILLE INDÉCISE.

des torrents de pluie tom-
uées; le souffle de la nuit
re de givre. Je sortis pour
celui que j'aime; mais sur
olitaire je ne vis que son
n écharpe, et près de sa
nt une pomme verte. Alors
t : Si j'emportais son dol-
peut-être aura-t-il froid;
'est moi-même qui la lui
a harpe est un présent de
. j'imprimerai mes dents
omme verte; il apprendra
suisvenue. »

II.

IORT D'UN FRÈRE.

se cachait derrière les
et les guerriers, de retour
e expédition, abordèrent au
mer. Palpitante d'espoir,
ouse de George accourt;
les guerriers elle chercha
x qui font sa joie, le noble
djéver, et son frère chéri.
e de George, elle coupe sa
elure, pour honorer le djé-
eurtrit son visage; mais à
eurer son frère, elle perd
es yeux. Et avant le temps
recommencèrent à croître,
de son visage s'effacèrent;
ils ne guérirent pas!

III.

ECRET DIVULGUÉ.

ants se prodiguaient des
e tendresse; car ils se croyaient seuls; mais la prairie les voyait; elle raconta leurs amours au troupeau, qui les redit à un pâtre. Celui-ci en causa avec un voyageur, qui les confia au batelier; le batelier les révéla aux ondes indiscrètes, et celles-ci à la mère de la jeune fille.

IV.

LE VŒU IMPRUDENT.

Neuf fois la couche d'une mère avait été féconde, neuf fois elle avait enfanté une fille. Se voyant grosse de nouveau, elle priait Dieu de lui accorder un fils; mais ses prières furent repoussées, et ses neuf filles eurent encore une sœur. Lorsque tout fut prêt pour le baptême, le parrain demanda à la mère quel nom on donnait à l'enfant. Qu'on l'appelle Jeanne, répondit-elle, et puisse le démon l'emporter! Cependant la jeune fille grandissait; sa taille était svelte et gracieuse; l'éclat de son teint effaçait la rose et l'aubépine en fleur. Un jour qu'elle allait puiser de l'eau à la source de la forêt, elle entendit une voix qui lui disait : Jette ta cruche sur l'herbe verdoyante, merveilleuse Jeanne! ma retraite est pleine d'ombre et de fraîcheur; toute petite encore et vagissante sur les bras de ton parrain, tu nous fus promise par ta mère; et la jeune fille jette sa cruche sur le gazon touffu, et s'éloigne du côté où l'appelait la vila. Inquiète, sa vieille mère vint la chercher. Jeanne! s'écria-t-elle, ô mon dernier fruit, laisseras-tu mon foyer désert! Mais la jeune fille lui répondit : Femme que Dieu réprouve, retourne seule à ta demeure! n'as-tu pas toi-même décidé de mon sort lors que toute petite j'étais vagissante sur les bras de mon parrain?

LE CHARME.

Il est nuit; les guerriers se reposent; un vin doré pétille dans les coupes : mais le jeune Stoïan s'abstient de la liqueur enivrante, le café odorant fume dans sa tasse d'or. Cependant les filles revenaient de la fontaine, portant sur leurs épaules leurs cruches remplies. Au milieu d'elles s'avance la sœur d'I-

V.

van. En la voyant, Stoïan sent son cœur brûler d'amour : il jette sur le passage de la vierge un coing parfumé et une pomme vermeille; mais d'un pied courroucé la sœur d'Ivan repousse la pomme, et le coing roule en vain sur le sable. A cette vue, Stoïan s'abandonne au désespoir; tout à coup il se lève et se rend en hâte vers sa demeure : c'est par des sortiléges qu'il espère triompher de la sœur d'Ivan.

Il prend quatre feuillets qu'une magicienne a charmés. Sur le premier, il trace des lignes symboliques, et le jette dans les flammes en prononçant ces paroles : Ne te consume point, ô charme! ni toi, feuille légère! que la raison de la sœur d'Ivan s'enflamme seule! Il jette dans l'eau le second feuillet : Puisse le courant de ces ondes n'entraîner que la raison de la sœur d'Ivan! En abandonnant au souffle des vents le troisième, il prononce cette imprécation : Que les vents, respectant ce charme, enlèvent avec eux la raison de la sœur d'Ivan! Quant au quatrième feuillet, il le place sous son chevet en disant : Puisses-tu ne pas rester sur ma couche, ô charme! mais puisse, cette nuit, t'y remplacer la sœur d'Ivan!

Déjà quelques heures s'étaient écoulés, lorsqu'un léger bruit se fait entendre à la porte... on frappe... le charme a opéré; c'est la sœur d'Ivan. — Ouvre,

[redacted]

phan mourut, ne laissant à son enclos au pied de la montag sainte bénédiction. L'humeur pâtre devint si sombre que le croyaient en démence, et r qu'une vila l'avait pris pour : doption. Cependant, si Stéph sait point les choses de la vie comme tout le monde, c'était venait consulter dans les occa portantes; nul ne donnait des plus sages; et quand on venait le prêtre pour concilier quel rend, il répondait ordinairemen sez-vous à Stéphan. Un jour versait tout rêveur la verte fo venir à lui une jeune fille. De se détourna pour l'éviter; de se retrouva en face de cette apparition. Stéphan, lui dit-e barrant le passage, j'ai besoi fixes mon irrésolution. Deux pr demandent ma main; à que puisse reconnaître celui que je férer? Stéphan fit asseoir la j près de lui, et parla de l'amo jouissances de la vie conjuga mes si attrayants qu'on eût toute son âme était sur ses l jeune fille l'écoutait avec tro regardant Stéphan, elle se dis à Dieu que l'un de mes fiancé semblât! Seule la vila a recueill se dirent; mais la lune suivant mière de Stéphan, parée de gu retentissait du chant des fianç

[redacted]

les coucous firent retentir l'air plaintes; les deux premiers gé t le jour et la nuit, tandis qu'un e ne se lamentait que par inter- Les deux premiers pleuraient nère et la sœur d'Ivan, le troi- our la jeune épouse.

VIII.

KONDA.

a venait d'expirer... Konda, le ue de sa mère! Dans son déses- le ne veut point que ces restes posent loin de sa demeure; on ıne fosse dans le jardin ver- sous des orangers aux fruits st là que chaque matin la mère vient s'entretenir avec celui qui s. — O mon fils! la terre te le? N'es-tu pas à l'étroit dans ueil d'érable? et une voix faible tive répondit : Ce n'est pas la i me pèse, ce n'est point mon d'érable; le poids qui m'op- c'est la douleur de ma bien- quand elle soupire, mon âme dans le ciel... Juge du mal que it son parjure!

IX.

ATION DE SKADAR (ZIDANIÉ SKADRA).

frères, le roi Vukaschin, Uglies- oïvode et Goïko, le plus jeune, es fondements d'une forteresse. ur le rivage de la Boïana, où ujourd'hui Skadar. Depuis trois trois cents ouvriers habiles ient sans relâche; et, loin de la ville n'avait pas encore ses nts. Ce qu'on élevait le jour, renversait pendant la nuit. La ie année commençait, lorsque it entendre ces mots : « Pour- tes ces peines, roi Vukaschin? i prodiguer en vain tes trésors? tu bâtir une ville quand tu ne me en asseoir les fondements? ie tu n'y parviendras qu'après uré dans les premières pierres s, enfants de la même mère, Stoïana.

Quand le roi eut entendu cette prédiction, il appela Décimir, son fidèle serviteur : Mon fils, lui dit-il, si jusqu'à ce jour tu m'as témoigné ton zèle, attelle les coursiers au char, prends avec toi six charges d'or, et parcours le monde pour découvrir deux frères portant le même nom, Stoï et Stoïana. Amène-les, coûte que coûte, afin que nous les murions dans les fondements; car seulement alors nous pourrons élever la forteresse.

A peine Décimir a-t-il reçu cet ordre qu'il s'empresse d'atteler au char les coursiers rapides; il prit six charges d'or, et parcourut le vaste monde, cherchant partout Stoï et Stoïana (1). Son voyage dura trois années, mais il ne put découvrir les deux frères; alors il revint auprès de Vukaschin, ramenant les coursiers, le char et les six charges d'or.

Quand le roi eut appris de Décimir que toutes les recherches avaient été infructueuses, il appela Rad, le maître constructeur, et lui ordonna de reprendre les travaux interrompus. Les trois cents maçons se remirent à l'œuvre; mais la vila défaisait la nuit ce qu'ils avaient construit pendant le jour. Enfin, elle donna à Vukaschin ce dernier avertissement : Chacun de vous a dans sa demeure une épouse dévouée; que celle qui la première viendra apporter aux travailleurs le repas du matin, soit murée dans les fondations, et tu seras libre d'achever la forteresse. Le roi appela ses deux frères et leur fit part des conditions de la vila. Jurons, leur dit-il, par le Dieu vivant qu'aucun de nous ne révèlera ce secret à sa compagne, et que le sort décidera seul quelle sera la victime. Et les trois frères prêtèrent ce serment.

La nuit venue, ils rentrèrent dans leurs blanches demeures, où les attendait le repas du soir; puis chacun d'eux se rendit près de son épouse.

(1) Ces deux mots viennent du verbe slave *stoiti*, qui signifie se tenir debout, et au figuré s'élever solidement sur sa base. Le peuple aura sans doute imaginé cette légende pour assigner à une cause surnaturelle la solidité de la forteresse de Skadar ou Skadra (Scutari).

Cependant, oublieux de son serment, Vukaschin dit à sa compagne : Chère amie! garde-toi sur toutes choses de descendre demain vers la Boïana pour porter aux maîtres le repas du matin! Il t'en coûterait la vie, et tu serais murée au pied des fondements! Ugliescha ne fut pas plus discret, et il fit dans les mêmes termes la même recommandation à son épouse. Le seul Goïko resta fidèle à sa promesse.

L'aube blanchissait à peine les collines que les trois frères vinrent surveiller les travaux sur la Boïana.

Cependant deux jeunes femmes sortent de la demeure des chefs; ce sont les épouses du roi et du voïvode; l'une vient étendre sur le pré une toile nouvellement blanchie; puis elle la porte à la lingerie; mais elle n'avance pas plus loin : la seconde porte une cruche d'une terre vermeille, et va puiser de l'eau à la fontaine; puis elle échange quelques paroles avec d'autres femmes; mais là se borne sa course.

La troisième belle-sœur, la jeune épouse de Goïko, est restée au logis; un nourrisson au berceau réclamait ses soins. Sur ces entrefaites l'heure du repas du matin arrive; la mère de Goïko veut appeler les servantes et porter avec elles le déjeuner sur la Boïana. Ne prends pas cette peine, ma bonne mère, lui dit la jeune femme; berce l'enfant, j'irai moi-même; sois sans inquiétude, je me charge de tout. Ce serait pécher devant [redacted]

maître constructeur qui appell des ouvriers. La jeune femr gardait en souriant, car ell toutes ces menaces pour un Cependant on élève autour pierres et des pièces de bois matériaux atteignaient jusqu' noux; mais, dans son innoc riait toujours, tant elle éta soupçonner la réalité. Quan eut jusqu'à la ceinture, ell quel était le sort qu'on lui alors sa douleur se change poir; et s'adressant à ses bea Vous ne souffrirez pas, s'écrie si jeune on m'ensevelisse à toute vivante, ou il faut que perdu toute crainte de Di voyant que ses prières res effet, surmontant toute ho implore ainsi son seigneur : O mets pas, maître et cher épo m'ensevelissent toute vivante a de l'or; elle achètera une une captive; et, s'il faut une du moins ce ne sera pas ta jeu Enchaîné par sa parole, Go pondit rien. Alors l'infortuné au maître constructeur : Rad elle, ô mon frère en Jésus-Chr je t'en supplie, une petite ouv hauteur de mon sein; qu'ell lement assez grande pour qu allaiter mon Iohan, si toutefo bien l'apporter à sa mère! (nom du Sauveur, Rad se sen [redacted]

IAPITRE XIV.

:E EN TURQUIE ET LES SERVIENS.

ırler des derniers troubles ıé l'état actuel de la Servie, ıp d'œil sur les phases poli- ıt forcé l'empire turc à em- : nations chrétiennes un taire qui, tôt ou tard, mo- ndément le principe fon- l'islamisme.

ıut l'unité du gouvernement péril par des révoltes assez ır faire croire à un démem- ıchain et à l'indépendance pachalics importants. L'É- ısnie elle-même ont eu leurs résistance et d'isolement. ı gouvernement turc a ré- ces secousses; et il ne s'est ıent menacé que par la po- rands États européens. Le nt rapide de la puissance ıur Constantinople un dan- ıdissait chaque jour. Il se la première fois avec des sérieux lorsqu'une flotte, Catherine, promena dans la ı pavillon russe : toute la :, et, bien que les temps as mûrs, il était aisé de désormais les raïahs trou- s leurs coreligionnaires du és naturels et un appui.

ait plus aisé de préparer ent de la Turquie que de ıur le partage de ses dé- utriche, qui a un si grand r libre le cours du Danube, ıté de manière à flatter les s Slaves chrétiens. Dans 1788, l'empereur Joseph ıtre la Porte avec le cabi- rsbourg; il s'agissait non mpagne pour le redresse- ief particulier, mais de la e l'empire turc; pour ven- nme ce prince le disait lui- ıanité de ces barbares.

mirent une flotte au ser- ı croisade philosophique; riens surtout prirent une ıux opérations militaires. eu l'heureuse idée de former un corps de volontaires slaves; cette proposition fut acceptée avec empressement par les Serviens, parmi lesquels on recruta des troupes nombreuses connaissant les localités et habituées à la guerre des montagnes. Ces auxiliaires furent d'un grand secours au siége de Belgrade en 1789; et, après la prise de cette ville, le colonel Mikhalévitch, qui commandait ces volontaires, prit position entre Iagodina et Kioupri. Il s'ouvrit un passage jusqu'à la ville de Karanovitz par des chemins où jamais armée n'avait pénétré, et enleva cette place aux Turcs. Au commencement de l'année suivante, il parut devant Krouschévatz, ancienne résidence du roi Lazare. Les églises dont les Turcs avaient fait des écuries furent purifiées, et retentirent d'actions de grâces.

Les Serviens se crurent délivrés de leurs oppresseurs : ils se considéraient déjà comme sujets de l'empereur d'Autriche; et dans maintes circonstances ils se joignirent aux Allemands pour combattre l'ennemi commun.

Leurs espérances ne tardèrent pas à être déçues. Les cabinets rivaux s'alarmèrent des conquêtes de l'Autriche, qui détruisaient l'équilibre européen, et il fut question de rendre à la Turquie ses anciennes frontières. La France jugeait avec raison que l'affaiblissement de l'empire ottoman du côté de la Hongrie et sur les bords du Danube, le laisserait sans défense devant la Russie. La Prusse était indécise; elle n'avait pas encore renoncé aux plans du grand Frédéric, qui consentait à laisser l'Autriche s'étendre à l'est moyennant quelques concessions de territoire sur la frontière polonaise : il avait prévu que l'influence de la Prusse sur l'Allemagne se fortifierait de toute celle que prendrait l'Autriche sur les provinces slaves, et que la question d'Orient ne pourrait manquer d'introduire de graves éléments de discorde entre les cours de Vienne et de Pétersbourg. Le ministre Herzberg aurait donc vu sans répugnance l'Autriche s'étendre en Valachie et en Moldavie, ou du moins rentrer en possession des dépendances serviennes qui lui avaient été concédées à la paix de Passarovitz.

Mais les alliés de la Prusse, les Anglais et la Hollande, étaient peu disposés à donner les mains à ces concessions. En général, on aimait mieux conserver en Europe un état de choses dont les inconvénients et les dangers étaient connus que de voir surgir des difficultés de nouvelles combinaisons.

D'ailleurs la révolution française, dont il était encore impossible de calculer toute la portée, menaçait l'existence des monarchies, et dans la prévision d'un danger commun les souverains accueillaient instinctivement toutes les mesures conservatrices, à quelque ordre d'intérêt qu'elles se rattachassent, et renvoyaient à d'autres temps plus opportuns tout plan de remaniement politique.

Ces considérations prévalurent, et la Servie fut rendue aux Turcs. On se contenta de stipuler qu'il y aurait une amnistie pour les raïahs qui auraient servi contre les Turcs ou passé du côté de l'empereur.

Jamais les Serviens n'avaient senti plus vivement que, si leurs puissants voisins utilisaient dans l'occasion leurs ressources et leur courage, ils faisaient bon marché d'intérêts secondaires dans les traités qui les rapprochaient.

Cependant il n'est pas donné à la diplomatie de changer au gré de ses allures l'esprit d'un peuple brave et fier. Le contact de l'armée impériale avait profité aux Serviens; leurs apti- [redacted]

et indirectement par les concessions qu'elle arrachait à la Porte par les traités. Les concessions religieuses accordées aux Moldo-Valaques et aux Grecs, ne pouvaient rester étrangères aux Bosniaques, aux Monténégrins et aux Serbes.

Cependant le salut de la Turquie, du moins comme puissance politique, semble être sorti du danger même qui la menaçait. La supériorité militaire des Russes et des Autrichiens paraissait si évidente pour les sultans qu'un d'eux, Moustapha III, écrivait : L'empire est perdu il n'est donné à aucun de nous de le relever de ses ruines ! Un vizir, considérant combien il paraissait probable que les Turcs seraient rejetés hors de l'Europe, osa dire à son maître : Il y a aussi en Asie des vallées et de beaux ombrages où nous pouvons construire des kiosques.

L'orgueil musulman attribuait les revers de l'empire non pas à la supériorité de la tactique des chrétiens, mais à l'incapacité des chefs; les Turcs de Constantinople tournaient avec espoir leurs yeux vers Sélim, dans lequel ils croyaient reconnaître toutes les qualités qui distinguaient les Amurat et les Mahomet.

Nous avons déjà vu que Sélim mit tous ses soins non pas à ressusciter un passé désormais impossible, mais à lutter à armes égales contre des voisins ambitieux. Pour arriver à cette égalité [redacted]

uête de la Crimée, et qu'en 1785 un d nombre d'officiers français étaient yés à Constantinople pour y former ırtilleurs et initier l'armée à la tac- ; européenne. Les vaisseaux de la ; turque furent construits sur les èles français; on éleva des forts des côtés du canal pour garantir la contre les attaques d'une escadre e de la mer Noire. En un mot, les ıieurs français changèrent tout le me de fortification. Sur les fron- s, on répara les forteresses, et l'on nstruisit de nouvelles. Les officiers ιérite, anglais, suédois et autres nt sûrs de trouver en Turquie des ois convenablement rétribués. On ıême qu'un prisonnier russe, Turc ıissance, avait formé à la tactique péenne une troupe de renégats, ıement d'abord pour l'amusement rand vizir, et que le sultan prenait rand plaisir à les voir manœuvrer. r Aga fut le premier qui conseilla ıltan d'appliquer la réforme à l'in- rie, en commençant par les janis- s. Il paraît que, dès l'année 1793, il t sérieusement question dans le n. Il était naturel que des change- s de cette importance causas- des troubles sérieux. Nous avons raconté ailleurs comment la fer- des règnes suivants a fini par dé- ıger les résistances, sans tarir com- ment la source des anciennes ten- s et des préjugés religieux. Mais, ne il arrive dans toutes les réfor- le danger a changé de nature; le , qui se sent réhabilité par le fait ıouvelles institutions, est moins jamais disposé à tendre patiem- la tête au joug. Traité avec plus odération, il attribue à la crainte l'on voudrait lui montrer comme nséquence d'un meilleur système, us on lui accordera, plus il élèvera igences, jusqu'à ce qu'il ait obtenu ité des droits et des charges. Si les ssions vont jusque-là, les princi- Etats de l'Europe, dans l'hypothèse ; persisteraient à maintenir l'exis- de la Turquie, se verront peut- bligés de secourir les Turcs contre sujets chrétiens, et, le Koran à la , le mahométan pourra dire : Le de la parole du prophète est éternel; Dieu force les infidèles à s'entre-détruire pour le triomphe des saintes vérités.

CHAPITRE XV.

ESPRIT DE RÉSISTANCE ET TROUBLES EN SERVIE.

Le passé historique des Serviens prouve combien la lutte de la nationalité contre le despotisme a été opiniâtre et acharnée. Les pachas délégués pour administrer cette province étaient obligés de déployer une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté et à la persécution. Toujours sur leurs gardes, parce qu'ils étaient sans cesse menacés, placés entre les jugements sommaires d'un despotisme ombrageux et les périls d'une conspiration permanente, ils frappaient sans ménagement coupables et suspects. Dans l'exercice d'un pouvoir illimité, ils s'habituaient eux-mêmes à l'indépendance; plusieurs d'entre eux purent résister ouvertement aux sultans en s'appuyant sur les partis qui divisaient la population turque et même, dans certaines circonstances, sur les raïahs.

Les janissaires de Belgrade, indépendamment de tous les abus que se permettait ce corps dans toute l'étendue de l'empire, formaient une association compacte, hostile aux pachas et aux spahis; peu soucieux des ordres du sultan, ils visaient à une domination exclusive. Leurs chefs se désignaient par le nom de dahis (supérieurs). Leurs agas s'entouraient d'un appareil militaire qui éclipsait l'entourage des pachas. Sans être officiel, leur caractère était tellement considéré que l'on aimait mieux traiter avec eux qu'avec les autorités compétentes; l'empereur Joseph lui-même suivit cette marche. Ces agas, sûrs de l'impunité, se permettaient toutes sortes de violences et de crimes. C'est ainsi que peu de temps avant la guerre de 1788 l'aga Akhmet, surnommé Déli-Akhmet, fit massacrer de sa propre autorité une quinzaine de spahis, et personne n'osa lui demander compte de cet acte de vengeance.

Lorsque Belgrade fut rendu aux Turcs, le sultan résolut de refréner l'ambition

des janissaires, dont l'autorité dans cette ville balançait la sienne. Il investit le nouveau pacha Ébou-Békir d'un firman en vertu duquel les janissaires devaient sortir de Belgrade et de tout le pachalic. L'exécution de cet ordre offrait les plus grandes difficultés; la force n'eût pas suffi, le pacha s'aida de la ruse. Laissons parler l'historien Ranke, dont les données forment le fonds de notre récit : « Avant de s'aventurer à publier le « firman d'exil, Ébou-Békir jugea né- « cessaire de se débarrasser des chefs « janissaires les plus influents. Arrivé à « Nisch, sur la frontière du pachalic, « il reçut les félicitations des spahis et « de quelques autres propriétaires de la « province. Parmi ces derniers se trou- « vait Déli-Akhmet. L'aga était entouré « d'un si nombreux cortége qu'il eût été « imprudent de l'arrêter en ce moment; « mais plus tard, comme il se rendait « à une seconde audience et qu'il mon- « tait les degrés suivi seulement de « quelques personnes, il se vit tout à « coup attaqué : un serviteur du pacha, « caché en embuscade, lui tira un coup « de feu par derrière. Délivré d'Akh- « met et au milieu du tumulte que « produisit cet assassinat, Ébou-Békir « fit publier le firman.

« Les spahis rentrèrent dans les pri- « viléges dont les avaient dépouillés les « janissaires; ils prélevèrent, comme « par le passé, la dîme et la glavnitza; « les Serviens qui avaient été forcés d'é- « migrer rentrèrent dans leurs biens,

« dans la guerre de 1788, et il ét « tré à main armée dans la pos « de ses biens héréditaires, dont s « avait été expulsé.

« Il avait contracté alliance ave « tres guerriers, espèce de cond « nommés *Krdschalis*, que la « avait congédiés lors du réta « ment de la paix, mais qui n' « rien moins que disposés à re « au métier des armes. Leurs l « infestaient la Macédoine et la « rie; dès qu'un pacha était « volte contre le Grand Seigne « s'empressaient de lui offrir leu « vices; en un mot, ils prenaie « à tous les troubles qui of « un caractère sérieux; quand c « casions leur manquaient, ils se « daient dans les districts, pill « levant des contributions pou « propre compte.

« Lorsqu'ils eurent ravagé Mos « (ou Boscopolis), une des prin « villes de la Macédoine, les aut « tés s'empressèrent d'entrer en « gement avec eux, aimant mieu « payer une sorte de tribut que d « poser à une ruine totale.

« Ces aventuriers se plaisa « étaler un grand luxe d'arme « monter de beaux chevaux rich « sellés. Ils se faisaient suivre de f « captives habillées en hommes, « nées à les divertir par leurs ch « leurs danses et qui tenaient « chevaux lorsqu'ils mettaient

« héritage, il avait combattu de tout « son pouvoir les innovations. Il ac- « cueillit les janissaires expulsés de Bel- « grade et de la Servie, inscrivit son « nom sur leurs listes et fit sa cause de la « leur. Peut-être fut-il porté à prendre « la défense de ces célèbres proscrits « par la considération qui entourait leur « chef à Widin. Bajazet 1er avait nommé « lui-même Turnad-Baschi dans cette « ville, et l'y avait installé comme com- « mandant de la soixante-huitième orta. « En mémoire de cette distinction, le « chef des janissaires de Widin portait « le nom de Turnad-Baschi, comme « titre héréditaire.

« Mais un motif plus puissant pour « Pasvan-Oglou, c'était l'appât offert à « son ambition par les nouvelles réfor- « mes que les Turcs regardaient comme « contraires à la religion : telle était « leur répugnance à cet égard que le « gouvernement dut prouver par un do- « cument légal que jamais le Koran n'a- « vait interdit l'usage de l'artillerie et « des baïonnettes.

« Olivier, qui se trouvait alors à Cons- « tantinople, assure que les janissaires « refusaient formellement d'aller com- « battre contre Pasvan-Oglou (1).

« Ce fut en vain que la Porte envoya « une autre armée (1798), composée « d'Européens et de troupes asiatiques, « pour réduire le pacha rebelle. On dit « qu'en apprenant la marche de cette « armée il dit tranquillement : J'aurais « pu lever cent mille hommes, mais « j'aime mieux vaincre avec dix mille. « Et en effet il pouvait espérer de lutter « avec avantage malgré l'infériorité nu- « mérique de ses troupes. Il n'y avait « aucun accord entre les pachas qui « marchaient contre lui; en profitant « d'un instant favorable, il comptait les « battre séparément. En effet, un jour « qu'à la suite d'une longue pluie l'en- « nemi, réfugié dans des baraques et « sous des tentes, se trouvait harassé « et découragé, les Krdschalis sortirent « frais et dispos de la ville et mirent « facilement les assiégeants en déroute. « Depuis ce moment Pasvan-Oglou fut « pour tous ses voisins un objet de « crainte respectueuse.

« A des époques diverses, il s'em- « para de Tschernetz, de Nicopolis et « de Kraïova; et s'il dut renoncer à l'oc- « cupation de quelqu'une de ces places, « il ne les céda jamais qu'à des forces « bien supérieures et après les plus « énergiques efforts. Un grand nombre « d'habitants s'enfuirent de la petite Va- « lachie et se réfugièrent en Transylva- « nie; d'autres, qu'on soupçonnait d'être « favorables à sa cause, étaient punis « comme coupables de trahison (1). En « Bulgarie, la confusion était à son « comble. Enfin, lasse d'une résistance « si opiniâtre, la Porte céda et envoya « au rebelle les trois queues. Le sort de « la Servie était en quelque façon atta- « ché à la résistance du pacha de Widin.

« Ébou-Békir et son successeur, « Hadji Moustapha, qui tenait les janis- « saires à distance, administrèrent la « province dans un système entièrement « opposé au gouvernement dur et vio- « lent de leurs prédécesseurs. On laissa « les raïahs tranquilles; et ils se trou- « vèrent heureux de respirer sous des « lois équitables. Le pays devint riche « et florissant par le même moyen qu'on « employa jadis en Allemagne et en An- « gleterre, quand ces contrées étaient « encore couvertes de forêts : les habi- « tants y élevèrent des pourceaux. La « Servie gagnait à ce commerce, avec « l'Autriche seulement, 1,300,000 flo- « rins ou 3,250,000 francs. Hadji- « Moustapah, contribua surtout à cette « prospérité et mérita le nom de Srpska « maïka (la mère des Serviens).

« Personne ne fut inquiété pour « avoir servi dans le corps des volon- « taires du temps de la guerre des Au- « trichiens; Alexandre Nénadovitch, « qui avait fait cette campagne comme « officier contre la Turquie, fut même « élevé à la dignité de grand kniéze. « Quand Pasvan-Oglou, à l'instigation

(1) Les soldats disaient hautement qu'ils ne feraient jamais la guerre à un musulman qui n'avait selon eux d'autres torts que celui de vouloir empêcher que l'on ne portât atteinte à leurs droits. (Voyage dans l'empire Othoman.)

(1) Engel, *Histoire de la Valachie*. L'auteur, en ce qui concerne Pasvan-Oglou, cite Seetzen, qui, d'ailleurs, ne donne que peu de renseignements.

« peut-être des janissaires, commença à « menacer la Servie, il prit d'abord Kla- « dovo et tenta de s'emparer de l'île de « Poretsch. Dans ce danger, Hadji- « Moustapha n'hésita point à appeler les « raïahs aux armes : il leur représenta « qu'il serait plus avantageux pour eux « de vendre leur bétail pour acheter des « armes que de se laisser dépouiller de « tout par les ennemis.

« Depuis la dernière guère, il était « resté beaucoup d'armes dans le pays, « et le peuple s'en servit avec empres- « sement. L'esprit guerrier qui s'était « rallumé, à l'excitation de l'Autriche, « se manifesta avec une nouvelle vi- « gueur sous le commandement d'un « pacha ; les kniëzes eux-mêmes le- « vèrent une armée où se distingua, « comme bimbascha, Stanko, fils d'un « chef de brigands.

« Soutenus par les Turcs, mais « indépendants de tout contrôle dans « leurs opérations, les Serviens furent « encore victorieux. Stanko ne permit « point que son armée fût sur un pied « inférieur à celle des Turcs ; et il « tua sans hésiter un d'eux qui venait « de massacrer un prisonnier. Turcs « et raïahs restèrent unis dans leur in- « térêt commun, et Pasvan-Oglou ainsi « que ses janissaires rencontrèrent une « résistance insurmontable.

« Il paraît singulier, au premier coup « d'œil, que la Porte se soit résignée « non-seulement à un accommodement [redacted]

« un pacha rebelle. Hadji-Mo « ne pouvait résister à cet ordre « mettre lui-même en oppositi « le gouvernement : il obéit.

« Les conséquences de cette « étaient faciles à prévoir ; elle « des plus graves.

« D'abord les janissaires aff « de ne point presser le pacha « faire rendre leurs propriétés ; i « tinrent de toutes paroles comr « res, et ils parurent se content « leur donnât des emplois a la « et au palais. Cependant ils « rent bientôt leurs anciennes « tions, et les raïahs furent les p « à s'en apercevoir.

« A Sviléouva, dans le dist « Schabatz, vivait un homme « pour son caractère et son ho « lité. Il s'appelait Ranko, et étai « prince de Knéjina. Une fois, « il s'agissait de régler l'impô « porièza, un janissaire de Sc « Bégo Novlianin, demanda à « de l'augmenter à son profit d « ques centaines de piastres. Ce « tention peut déjà donner une « ce que les janissaires osaient « mettre. Ranko eut le courage « fuser ; mais la vengeance ne se « longtemps attendre. Bégo Nc « se garda bien de l'attaquer d « village ; mais, la première f « Ranko vint à Schabatz, le jan « assisté de quelques camarades [redacted]

tait précisément ce qu'atten-
les janissaires. Ils saisirent
t favorable, se rendirent maî-
Belgrade et assiégèrent Hadji
fort supérieur. Là il aurait pu
squ'au retour de Dervisch-Beg,
qu'il avait informé de sa posi-
nais un des krdschalis qu'il
son service se laissa gagner par
saires et les introduisit par une
e dans la place. Le même jour
visch-Beg arrivait à Grozka,
Belgrade, son père fut fait pri-
. On força Hadji-Pacha de te-
troupes à distance, et à peine
iens furent-ils dispersés et les
rrivés à Nisch que le pacha
sacré dans la forteresse. Les
res informèrent le gouverne-
ce meurtre dans les termes
: Hadji-Pacha n'était qu'un
re qui tenait le parti des raïahs;
a sa récompense.
mandèrent un pacha sans que
ention fût de lui obéir; car, en
adji, ils prétendaient s'arroger
ils tout le pouvoir. Quatre de
efs, Fotschitch-Mahomet-Aga,
, Moula-Joussouf et Kuts-
Ali, se partagèrent l'autorité su-
Ils reprirent le titre de dahis.
d'eux reçut en lot une certaine
de pays; cependant ils conti-
de tenir conseil à Belgrade, où
eaient en commun les affaires
es.
que des dissentiments s'éle-
entre eux, et ils étaient fré-
c'était le vieux père de Maho-
a qui les aplanissait toujours.
u nouveau pacha, Aga-Hassan,
ui laissa qu'un pouvoir res-
Ce furent eux qui fixèrent et
t l'impôt de la poriéza aussi
e les autres taxes, et ils éta-
un nouveau système d'admi-
on. Comme les janissaires qui
ouraient ne suffisaient point
les exigences du service, ils
ent à leur aide d'autres auxi-
Les Bosniaques et les Alba-
la nouvelle de la révolution
ait de s'opérer en Servie, accou-
en foule à Belgrade. Ces hom-
l'on avait vus arriver en haillons
la plupart vivaient jadis du mé-
« tier de portefaix, se promenaient sur
« les chemins, montant de magnifiques
« chevaux arabes, étalant des vêtements
« de velours brodés d'argent et d'or. In-
« solents avec tout le monde, ils se mon-
« traient obséquieux et rampants devant
« leurs maîtres. Ces étrangers ne furent
« point employés comme force militaire,
« mais seulement pour exécuter les or-
« dres des janissaires.

« Les dahis envoyèrent les plus con-
« sidérables d'entre leurs affidés, sur-
« tout s'ils étaient janissaires, dans les
« différentes villes, avec le titre de ka-
« badahis, et l'autorité de ces délégués
« s'y exerça avec plus de rigueur que
« jamais : il n'y avait pas un kadi qui
« eût osé risquer une observation sur
« leur conduite. Dans les villages, les
« subasches exécutaient les sentences
« des juges et des magistrats. Ces gens,
« qu'on recrutait d'ordinaire dans les
« plus basses classes des Bosniaques,
« avaient pouvoir de vie et de mort,
« vivaient aux dépens des paysans, et
« s'enrichissaient de leur travail. Sur
« un signe de leurs maîtres, ils cou-
« raient exécuter leurs ordres. Ce sys-
« tème ressemblait assez à celui qui fut
« établi en Égypte à l'époque où les Ma-
« melouks, réunis au Caire, s'étaient ap-
« proprié le pays, qu'ils administraient
« par leurs kiaschefs, sans s'inquiéter
« du pacha qu'on leur envoyait de Cons-
« tantinople.

« Cependant, en Servie, les janissaires
« allèrent plus loin encore : peut-être la
« différence qu'il y avait entre ces deux
« corps doit-elle être attribuée à ce que
« les janissaires visaient à devenir les
« seuls propriétaires du sol. Sous le titre
« de Tschitlouksahibis, ils se donnaient
« pour les maîtres du pays; comme
« pour justifier cette prétention, ils fai-
« saient bâtir de vastes maisons de cam-
« pagne. En dehors des taxes déjà
« fixées, ils demandaient le neuvième
« des produits de la terre, et exigeaient
« des habitants diverses corvées. Les
« spahis qui ne voulaient pas se prêter
« à leurs extorsions furent assez sou-
« vent exilés.

« Il résulta de tous ces abus un mal
« qui jusqu'alors avait été évité. La terre
« et le paysan furent considérés comme
« la propriété de quelques individus;

« l'usurpation menaçait de s'étendre de
« province à province. C'est de cette
« manière que Pasvan-Oglou était par-
« venu à étendre son autorité; on lui
« attribue la création des subasches.
« En Bosnie Ali-Beg de Svornik pro-
« céda de la même manière; il par-
« courait le pays en faisant garrotter les
« habitants; ensuite il les forçait à dé-
« clarer par écrit qu'ils lui avaient vendu
« leurs terres. Muni de ce titre, il se dé-
« clarait Tschitlouksahibi, et envoyait
« ses subasches dans les villages. Cette
« ligue entre les chefs de la Servie for-
« mait un système étroitement lié dans
« toutes ses parties. De même que les
« dahis avaient été utiles sous Pasvan-
« Oglou, ainsi Ali-Beg se rendit à Bel-
« grade pour se faire inscrire dans leur
« communauté.

« Contrairement à la volonté du sul-
« tan, dont le nouveau système tendait
« à placer le pouvoir du gouvernement
« dans une seule main, la Servie s'orga-
« nisait dans un esprit d'oligarchie. Tout
« y reposait sur les abus et la violence,
« que précisément il se proposait d'abo-
« lir. Malheur à qui aurait tenté d'arrê-
« ter le cours de ces usurpations insolen-
« tes dans le domaine des janissaires.
« La conduite d'Ali-Beg Vidaïtch avait
« alarmé la jalousie de quelques-uns de
« ses parents, qui excitèrent à la révolte
« le district de Spretscha. Mais avec l'ap-
« pui des dahis il triompha, et sa colère
« tomba sur les insurgés. Pillages, con-
« tributions de guerre, emprisonne-

montrés cruels par ressentiment
crainte, redoublèrent de rigueu
qu'ils se virent en droit de justifi
persécutions. Les spahis se viren
de quitter le pays; et ce fut seu
sur les frontières que quelq
d'entre eux se hasardaient à visi
tivement leurs villages. Les sul
se livrèrent aux dernières violen
enlevaient au paysan ses vêtem
fêtes, et en faisaient des houss
leurs chevaux. Ils se plaisaient
rompre le service divin, força
femmes et les filles à venir da
kolo devant leurs habitations,
vaient celles qui leur plaisaient.

La Servie offrait le spectacle
les désordres qui accompagn
guerres civiles; les vengeance
cées par ces hommes naturelle
roces avaient un caractère d'aut
odieux que les janissaires les reg
comme des représailles. Tout
d'autorité régulière était méconn
narchie s'appuyait sur elle-mêm

Les spahis dépossédés et bann
sèrent leurs plaintes à Constan
Les kniezes se concertèrent a
se réunirent dans un cloître
délibérer, et envoyerent une s
au sultan. Ils y exposaient que le
après les avoir indignement dé
les avaient réduits à se vêtir d'é
et que, non contents de s'en p
leurs biens, il les attaquaient jo
ment dans leur religion, leur m
leur honneur; que désormais

le sultan n'eût plus pour pro-
sujets que des représentations
riles menaces. Il fit savoir aux
e, s'ils ne se conduisaient pas
l'avenir, il enverrait contre eux
e, non pas une armée turque,
rait faire combattre des fidèles
s fidèles, mais des soldats d'au-
ons et d'une religion différente,
'ils s'exposaient à ce danger, ils
traités comme jamais des Turcs
nt été jusqu'alors.
ception de ce message, les da-
mandèrent : De quelle armée
veut-il parler? Il n'est pas pré-
qu'il pense à introduire des
dans l'empire : par Allah!
t-ils, il ne peut être question
aiahs! Ils se persuadèrent alors
verrait contre eux ou Dervich-
de Moustapha, ou Asam-Beg
lever les Serviens sous les
knièzes et des voïvodes. Dans
uasion, ils résolurent d'aller
es les nahies et de faire périr
chefs dont l'influence ou le
leur paraîtrait offrir quelque

t en février 1804 que les dahis
ncèrent à mettre à exécution
iminels projets en se distribuant
dans leurs circonscriptions
iales respectives. D'abord ils
ontrèrent aucune résistance.
ils entraient dans un village,
leurs baillis, les habitants,
l'usage, venaient à leur ren-
our leur offrir des vivres ou
rs chevaux. Ils profitèrent de
casion pour arrêter quiconque
ait suspect. La mort des
et des kmeti ne leur suffit
pour peu qu'un Servien jouît
ertaine réputation, soit par
oure et son éloquence, soit
rtune, il était immédiatement
é. La première victime fut
e Stanoï, de Begrlitza; puis
our de Marc Tscharapitch, de
de Séoke et de Théophane
bie, près de Smédérévo; tous
kniezès. On exécuta ensuite
ens bouloukbaschis Sanko Gad-
Boletch, Mathias de Kra-
tz, et même l'abbé du monas-
Moravtza; car la sainteté des
« fonctions ecclésiastiques n'arrêtait
« point les dahis.

« Peu de temps avant ces massacres,
« l'archimandrite Rouvim s'était enfui
« du monastère de Bogavadia. Alexa
« Nénadovitsch, soupçonné d'être l'au-
« teur d'une lettre envoyée en Autri-
« che, dans laquelle on retraçait avec
« énergie les malheurs qui acca-
« blaient les Serviens, en avait rejeté
« la responsabilité sur l'archevêque,
« qu'il savait absent. Cependant ce pré-
« lat eut la funeste idée de revenir;
« Alexa l'informa du danger qu'il cou-
« rait : Tu ne sais pas, répondit Rou-
« vim, combien est triste le séjour dans
« la terre étrangère; tu en feras à
« ton tour l'expérience. L'un et l'autre
« se flattèrent d'échapper à la vindicte
« des dahis, Rouvim parce qu'on lui
« donna l'assurance qu'il n'était plus
« soupçonné, Alexa parce qu'un de ses
« neveux travaillait comme peintre pour
« un des tyrans. Ils n'en furent pas
« moins tués, le premier par Fotschitch,
« le second par Aganlia, qui lui fit su-
« bir d'horribles tortures. Les supplices
« appelaient d'autres supplices; partout
« régnaient le deuil et la crainte. Comme
« tout le monde était suspect, il n'y
« avait de sécurité pour personne. Les
« Serviens crurent que leur extermi-
« nation était résolue. On ne voyait
« plus dans les villages que des vieillards
« et des enfants; lorsque paraissaient
« des Turcs, tous les hommes valides,
« accompagnés des épouses et des jeu-
« nes filles, se sauvaient dans les mon-
« tagnes et demandaient un refuge aux
« Heiducks. »

CHAPITRE XVI.

RÉACTION PARMI LES PAYSANS. KARA GEORGE. LES HEÏDUKS. VELIKO. JACOB NENADOVITCH. PROGRÈS RAPIDES DE L'INSURRECTION.

L'orgueil et la cruauté des dahis, l'exécution d'un plan froidement conçu, qui consistait à frapper tous ceux qu'on soupçonnait capables de résistance, auraient bientôt fait descendre la nation serbe au dernier degré de l'avilissement et de la servitude si le gouvernement turc, toujours occupé de la réforme militaire, n'eût pas compris qu'une con-

duite si violente l'atteignait gravement dans son autorité. De leur côté, les raïahs n'ignoraient point que leurs tyrans faisaient obstacle aux vues du sultan, et comme on les avait réduits à ne plus garder aucun ménagement, ils prirent le seul parti qui leur offrît une chance de salut, celui de la révolte.

Le pays est singulièrement favorable à la guerre de partisans. Il offre en descendant vers le Danube et la Save trois divisions naturelles. Celle du centre, appelée Schoumadia ou contrée de forêts, est la plus importante : elle est séparée des deux autres, d'un côté par la vallée de la Morava, qui est fréquemment inondée, et de l'autre par la Koloubara, qui forme un torrent vers sa source, et se perd ensuite dans de vastes marécages. Comme le sentiment né d'un excès d'oppression était le même partout, l'insurrection commença dans ces trois divisions sans que les chefs se fussent concertés entre eux.

« Dans la Schoumadia trois Serviens se mirent à la tête du mouvement ; c'étaient George Pétrovitch, appelé par les Slaves Czrni George et par les Turcs Kara George, c'est-à-dire George le Noir ; Janko Katitsch et Vasso Tscharapitch.

George avait pris la fuite à l'instant même où l'on s'apprêtait à le saisir : il s'occupait à rassembler un troupeau de porcs, qu'il avait l'intention d'aller vendre en Autriche. Cette profession était

[redacted]

sur son zèle : il avait à venga
tre de son frère Marc Tschar

Une seule et même pensé
toute la Servie ; le désir de l
dance s'était changé en bai
cable ; l'excès de l'oppression
de la révolte une mesure don
ger n'égalait pas celui d'un
résignation. A mesure que les
augmentaient en nombre, le
la tyrannie descendait sur un
plus considérable de la popul
classes moyennes étaient dev
pectes à leur tour ; de sorte
sonne ne pouvait se flatter d'
gné. Le désespoir sortit de
craintes ; et, devenue général
tion fut aussi prompte qu
Les Serviens trouvèrent dan
duks une coopération puissa
ces derniers on remarquait C
Véliko. Ce dernier s'était fait
passer la saison de l'hiver,
marié. Au premier signal de
tion, il retourna à son pre
de vie, et reprit ses vêteme
armes. Malheur à moi ! s'écri
en le voyant ainsi équipé ;
pour époux un brigand. Véli
sola en lui représentant qu
circonstances actuelles tout
cœur était réduit à prendr
puis il alla rejoindre ses co

La première attaque eut
le village de Sibnitza, où
Katitsch et Tscharapitch et

[redacted]

ientôt tout le pays au delà de
bara se souleva. Jacob Nénado-
mit à la tête des mécontents;
e, en mourant, lui avait fait
e de le venger; du moins c'est
e le rapporte un chant popu-
neas Lazarévitch, frère de
quoique prêtre, prit aussi les

les heïduks du district aucun
lus redouté que Kourtschia.
ent sa balle manquait le but.
se lui valut la haine des Turcs,
èrent de le tuer et l'obligèrent
er un refuge dans la montagne.
rut se joindre aux insurgés,
lui confia l'étendard.
e en même temps les districts
e l'autre côté de la Morava
rent sous la conduite de Mi-
e Klitschévatz; il était lié avec
depuis la guerre contre Pasvan-
'un caractère doux et paisible,
les dangers de la guerre à
lui faisaient courir son crédit
chesses, et son exemple fut
Pierre Théodorovitch Dobri-
uel les mêmes intérêts conseil-
suivre la même conduite.
trois districts à la fois les Turcs
assés des villages. Les vain-
tardèrent pas à attaquer les
econd ordre, où ils ne rencon-
ucune résistance; ils prirent
toudnik, qu'ils livrèrent aux
les autres cités furent empor-
ssivement; les Turcs se hâ-
se réfugier dans les places

ainsi, ajoute l'historien Ranke,
mmença l'insurrection de la
En un moment, pour ainsi
ut le pays, les douze nahies,
ites villes ou palanks et les
se trouvèrent au pouvoir de
mes raïahs qui peu de jours
vant semblaient condamnés à
e et voués à l'extermination.
les Serviens se dirent : Toute
a un chef; le peuple doit
ent avoir un guide. Dans la
adia, on proposa Glavasch, qui
nier avait signalé son courage
les Turcs; mais il déclina cet
r en disant que la nation n'au-
ais confiance dans un heïduk
« tel que lui, qui n'avait à perdre ni mai-
« son, ni champs, ni quoi que ce fût au
« monde. Le choix tomba alors sur le
« knièze Théodosi, d'Oraschie, dans le
« district de Kragouïévatz. Que Dieu
« vous soit en aide! dit le knièze : quelle
« pensée avez-vous là? Un knièze
« peut être bon à obtenir le pardon
« d'un heïduk; mais, si les Turcs re-
« viennent, qui s'inquiétera jamais
« d'un knièze?

« Comme les heïduks n'offraient pas
« au peuple une garantie suffisante, et
« que les knièzes manquaient de cette
« autorité militaire que pouvaient ré-
« clamer les circonstances, on résolut
« d'élire parmi les heïduks un guerrier
« qui eût exercé une carrière paisible; car
« l'armée ne se composait que d'indivi-
« dus appartenant à l'une ou à l'autre de
« ces deux catégories. Kara George se
« trouvait dans ce cas. Il fut proposé
« par Théodosi. D'abord George s'en
« défendit, alléguant qu'il ne savait pas
« gouverner; les knièzes lui objectèrent
« qu'ils lui donneraient des conseils.
« Il répliqua que son impétuosité na-
« turelle le rendait peu propre à occuper
« ce rang, et que son premier mouvement
« le porterait à des résolutions extrê-
« mes : on lui répondit que dans les cir-
« constances actuelles une pareille sévé-
« rité était nécessaire.

« C'est ainsi que le pouvoir, après
« une lutte de prétentions négatives,
« fut remis à George, dont l'autorité se
« trouva d'autant mieux établie qu'il
« avait paru peu disposé à l'accepter.
« Il avait fait graver sur son cachet ces
« mots : *Commandant des Serviens*,
« et ce ne fut que plus tard qu'il les
« remplaça par le titre de *Chef suprême*,
« ce qui indiquerait qu'il se regardait
« seulement comme le général de l'in-
« surrection, mais que plus tard il
« sentit la nécessité de réunir dans sa
« main les autres attributs de la sou-
« veraineté. En effet, dans le principe
« il ne remplissait ni le rôle d'un prince
« de Servie ni celui d'un général en
« chef; et il était entouré de capitaines
« qui se regardaient comme ses égaux.
« Dans la Schoumadia seulement il
« était obéi sans contrôle. Il est vrai
« que, ce district étant le plus considé-
« rable, le chef qu'il reconnaissait avait

« une certaine prépondérance sur tous « les autres.

« Jusque-là le pouvoir des dahis « avait été plutôt ébranlé que détruit. « Ils se trouvaient encore les maîtres « dans les forteresses; et comme ceux « qui les occupaient avaient toujours « été considérés comme les souverains « du pays, ils se flattaient de désarmer « les Serviens par des promesses et de « les amener à un accommodement. « Mais les raïahs se sentaient forts; les « atrocités que les Turcs avaient exer- « cées sur eux étaient trop récentes « pour qu'un compromis fût possible.

« La première fois qu'il fut question « d'entrer en pourparler, il y eut une « réunion de chefs à Drlupa. Comme « on était à délibérer, les gens des deux « suites en vinrent aux coups, et le sang « coula. Quelque temps après Fots- « chitch essaya s'il ne serait pas plus « heureux; mais il échoua également. « Enfin, le métropolitain Léonti, que « les Serviens détestaient presque à « l'égal des Turcs, vint de Belgrade « pour apporter aux insurgés de nou- « velles propositions: il lui fut répondu « que la paix ne serait possible que « lorsque les Turcs auraient livré les « dahis, auteurs de tout le mal, entre « les mains des Serviens.

« Sur ces entrefaites, un corps de « mille krdschalis, attirés par les « bruits de l'insurrection, parut sur la « frontière sous la conduite de Gous- [redacted]

« Il s'avança à la tête d'une « s'annonçait comme devan « facilement l'insurrection « Lorsque cette armée traversa « on entendait les soldats se de « ce n'étaient pas les même « qu'ils avaient vus si souve « cinquante d'entre eux cor « une mariée, cacher précipi « leurs pistolets sous leurs « à la rencontre d'un Turc « cendre humblement de che « sent-ils donc, ajoutaient-ils, « quante de ces raïahs intin « un seul Turc?

« Ali-Beg regarda comme a « de lui d'entrer lui-même en « contre un ennemi si méprisa « formément à la coutume d « il demeura à Schabatz, et « direction des troupes aux su « mais les Serviens, qui s'éta « més à la guerre dans les lu « cédentes, savaient comment « vait leur résister; et ils n'h « pas à abandonner les retran « qu'ils étaient en train d'éle « leuva; les Turcs, attribua « retraite à la crainte, s'empa « cette position; mais bientôt « viens revinrent sur leurs pa « nèrent l'ennemi, qui se tro « gêné dans tous ses mouvemen « tement bloqués, manquant « et n'ayant d'autre perspec « celle d'une destruction pr [redacted]

rre et derrière laquelle il
abrité et tirait avec tant
tude qu'entre un coup et le
n'y avait que le temps né-
mettre la main à la giberne.
mans de ce district s'em-
d'envoyer leurs enfants et
es au delà de la Drina.
gés de plus en plus par le
Serviens se décidèrent à
ge des forteresses. L'armée
madia attaqua Belgrade,
anovitch prit position de-
atz, sur le bord de la Ko-
ndis que de l'autre côté de
Milenko tenait en respect
Poscharévatz, que les Turcs
ifiée à la hâte.
emps après, le corps ser-
ienaçait Schabatz fut de
quiété par les Bosniaques.
badahi des dahis, qui,
'insurrection éclatât, était
une visite à ses amis de
sespérant de pouvoir re-
on poste, quoiqu'il fût es-
quatre-vingts vigoureux
assembla un millier d'hom-
le dessein non-seulement
un chemin au milieu des
ais de les culbuter et de les
loigner de Schabatz. Il lui
ord défaire deux cents
le commandait Kourstchia
laient le cloître de Tscho-
L'infériorité numérique de
e, même après qu'elle eut
renfort de quelques sol-
craindre à Kourtschia de
défendre sa position :
cloître est brûlé, disait-il,
che de le rebâtir; mais on
te pas un homme mort.
comprenait qu'il s'agissait
conservation de quelques
que du succès d'un siége
répondit à l'heïduk : Pen-
que la race humaine pé-
i? L'heïduk furieux aban-
cloître, et prit le chemin
nes.
lut en vain persuader aux
fendre cette position : ces
és à la guerre de partisans,
it se résoudre à combattre
rrière des murailles. Nous
« ne voulons pas, disaient-ils, attendre
« comme des femmes qu'on nous égorge
« dans une retraite forcée. Cependant
« ils prirent la résolution de s'emparer
« d'une hauteur, à la vue des Turcs, dont
« le nombre était peut-être cinq fois
« plus considérable que le leur.

« Les braves heïduks de la Servie
« trouvèrent là leurs Thermopyles : ils
« se défendirent avec la certitude d'y
« mourir : Jacob était allé chercher du
« secours; mais à son retour le sacrifice
« était consommé. Entourés de tous
« côtés sur l'éminence qu'ils occupaient,
« ils luttèrent héroïquement durant
« un jour entier jusqu'à ce qu'ils eus-
« sent épuisé leurs munitions et que
« leurs fusils, à force de tirer, fussent
« hors d'état de servir. Le plus grand
« nombre avait succombé; les autres,
« déjà blessés et tapis derrière des ar-
« bres, ne tiraient plus que de loin en
« loin. Vers la nuit les Turcs, qui avaient
« reçu des renforts, firent une attaque vi-
« goureuse et les tuèrent jusqu'au der-
« nier. Mais leur sang ne coula pas
« en vain; Noschina reprit la hauteur;
« cependant ses pertes avaient été si
« considérables qu'il se vit dans l'im-
« possibilité de rien tenter contre la
« forteresse.

« D'un autre côté, les Serviens étaient
« plus heureux; à l'instant même où
« Schabatz était si vivement pressé,
« Jacob Nénadovitch, qui était parvenu
« à se procurer une pièce de canon, eut
« la gloire de faire capituler la place.
« Elle se rendit à son neveu, l'archi-
« prêtre Alexa. Les conditions imposées
« furent que les plus violents partisans
« des dahis quitteraient le pays, et que
« les autres, auxquels on permettait
« de rester, ne pourraient entrer dans
« les nahies.

« Ce succès permit à Jacob Néna-
« dovitch et à Kara George de se porter
« contre Poscharévatz pour appuyer Mi-
« lenko. Ils amenèrent avec eux leurs
« pièces d'artillerie, ainsi que les trou-
« pes qui n'étaient plus nécessaires de-
« vant Schabatz; quelques troupes dis-
« traites momentanément du siége de
« Belgrade s'empressèrent de venir les
« joindre. Aux premiers coups de ca-
« non la garnison parlementa, et de-
« manda à sortir de la place sans être

« inquiétée. Cette demande fut accor-
« dée à condition toutefois que les chefs
« turcs livreraient aux Serviens leurs
« plus beaux chevaux arabes avec les
« housses, qui étaient magnifiquement
« ornées.

« L'armée victorieuse marcha immé-
« diatement sur Smédérévo. Les Turcs
« durent prendre l'engagement de ne
« jamais entrer dans la Nahie et de
« se conformer à tout ce qui serait ul-
« térieurement réglé à Belgrade.

« C'est devant cette dernière place
« que les insurgés purent enfin réunir
« leurs moyens d'attaque. Depuis la
« Save jusqu'au Danube, le pays était
« couvert de leurs troupes. Jacob Né-
« nadovitch campait sur le premier de
« ces fleuves, et l'armée de Tscharapitch
« occupait les bords du second, tan-
« dis que les forces de Kara George
« et de Katitsch remplissaient l'espace
« intermédiaire. Leurs deux corps, quoi-
« que distincts, s'appuyaient mutuel-
« lement, prêts à se porter selon le be-
« soin soit sur la Save, soit sur le Da-
« nube. Quant à Kourtschia, après
« s'être réconcilié avec Jacob Nénado-
« vitch, il était encore en différend
« avec ce chef à cause de la distribution
« du butin à Poscharévatz; cependant
« il s'était réuni aux assiégeants; mais
« son camp était séparé, et ses soldats
« ne reconnaissaient que sa bannière.
« Cette position mixte ne dura pas long-
« temps; irrité qu'un des siens eût été
« puni par un autre chef que lui, il leva

« doit tomber. On vit mêm
« prêtre venir à leur camp,
« d'un firman qui autorisai
« rection; du moins on pré
« ce papier, qu'on trouva aff
« le camp, n'avait pu être ap
« par lui. Il n'est guère prob
« tel acte émanât de Const
« Peut-être était-ce l'œuvre
« ques spahis.

« Le soulèvement des Serv
« un premier pas vers la d
« des janissaires. Le grand
« l'heureuse idée de faire serv
« rection du peuple au rétab
« de l'ordre, en accordant a
« le droit de participer à l'e
« l'autorité, ce qui était en mê
« un moyen de mettre fin au

« En permettant à Asam-B
« trouvait encore à Constanti
« plaider la cause des spahis
« désigna le knièze Johan
« vitch, qui s'était rendu dans l
« pour acheter des vivres d
« l'armée servienne, pour le
« chef des douanes de Belg
« même temps il chargea le
« Bosnie, Békir, de mener à b
« cette affaire, d'exiler les d
« rétablir la paix. Il serait diff
« diquer quels furent les mo
« ployés par le vizir; mais il
« tant que son arrivée avec
« mille hommes qu'il comma
« un résultat décisif. Les S
« reçurent avec toutes les

a première fois flotter l'étendard tel homme! L'aspect des autres es causa au vizir autant de dé- : que d'étonnement. Ce n'étaient les raïahs obéissants, mais une : préparée à une lutte sérieuse it les chefs portaient des armes ntes, qu'ils avaient enlevées aux .

dahis furent extrêmement alar- en voyant un pacha faire cause iune avec des chrétiens : ils aient dans cette alliance la réa- n de la menace que leur avait le sultan d'envoyer contre eux rmée composée d'hommes dont oyance ne serait pas la leur et irait sous son autorité. Un dan- core plus pressant vint augmen- urs craintes : Gouschantz-Ali, ait à leur solde, entra en négo- ns avec Békir et en même temps es Serviens. Un serviteur intime Gouschantz, qui prétendait avoir altercation avec son maître, mais ns doute agissait de connivence ii, vint les trouver, et les informa l'intention du krdschali était oduire les assiégeants dans la Les dahis, en recevant cet jugèrent prudent de s'embar- ur le Danube avec leurs trésors, descendre le fleuve jusqu'à Or- a. A peine eurent-ils pris la fuite ouschantz s'empara de la cita- Son premier soin fut de piller incipaux habitants sous le pré- qu'ils étaient amis des dahis. conduite ne l'empêcha pas de gner la plus grande déférence les ordres du Grand Seigneur, ouvrir au pacha de Bosnie les s de Belgrade à sa première ré- ion. La lâcheté qu'avaient mon- es dahis ne les sauva pas. Les ns déclarèrent qu'ils ne seraient uits que lorsqu'ils verraient à pieds la tête de leurs ennemis. onséquence le pacha fit donner nmandant d'Orschova l'ordre de les fugitifs à la populace fu- . Une nuit, quelques Serviens uits par Milenko furent reçus la forteresse. Le commandant ésigna une maison à travers les es de laquelle on voyait briller « des lumières : c'était là que logeaient « les dahis. Les Serviens s'y portèrent « en armes ; quelques coups de feu fu- « rent échangés, et bientôt après Mi- « lenko apporta au camp des Serviens « les têtes des quatre tyrans.

« Après cette vengeance terrible, « Békir déclara que tout était terminé, « et il renvoya les Serviens à leurs « troupeaux et à leurs charrues. »

CHAPITRE XVII.

ÉTAT DE LA SERVIE APRÈS LE TRIOMPHE DE L'INSURRECTION.

Dans presque toutes les insurrections les causes premières sont complexes. Les unes, qui tiennent au caractère même de la nation et qui offrent pour ainsi dire la résultante de son passé, se dérobent souvent à l'observateur, parce que la conquête semble les avoir effacées ; mais dans les grandes agitations politiques elles se révèlent tout à coup, et forment comme le fond de la résistance ; les autres causes ne sont qu'accidentelles, et elles n'auraient aucun effet considérable si l'esprit public se trouvait dans des conditions différentes. Le peuple lui-même se fait ordinairement illusion sur les motifs véritables qui le portent aux manifestations énergiques ; ce n'est point contre un principe qu'il se lève, mais contre un abus de ce principe ; lorsqu'il a triomphé, il voit de plus haut et plus loin ; alors il ne marchande plus quelques indemnités de la servitude ; c'est l'exercice complet de ses droits qu'il réclame, et lorsqu'il a obtenu ce qui était juste il est rare qu'il ne dépasse pas le but qu'il s'était proposé d'abord.

Le gouvernement turc, en appuyant l'insurrection, poursuivait un double but ; il ruinait le pouvoir des janissaires, dont les dahis étaient l'expression la plus complète, et en même temps il renfermait dans de certaines bornes les conséquences politiques de la victoire des raïahs ; mais il ne dépendait pas de lui de rétablir immédiatement l'ancien ordre de choses. Le système imposé à la Servie n'était pas tombé en même temps que ceux qui en étaient les chefs principaux. Les subasches et les kabadahis tenaient en

core dans les forteresses méridionales du pachalic. Omer-Aga, qui avait été au service de Pasvan-Oglou, et Bego Novlianin, qui s'était fait une réputation de bravoure en Bosnie, exerçaient à Oujitz une autorité arbitraire. Karanovatz dans le district de Poschéga était également à la merci des subasches les plus cruels et les plus compromis, qui venaient d'y trouver un refuge. Békir s'abusait lui-même en se croyant maître dans Belgrade. Gouschantz-Ali lui avait effectivement remis les clefs de la ville, mais il ne s'était point dessaisi de celles du fort qui la dominait. Il demandait insolemment la paye des siens, qu'ils n'avaient point touchée sous les dahis, quoiqu'il eût combattu contre les raïahs pendant tout l'été. Békir dut satisfaire à ces étranges réclamations et engager les Serviens à compléter l'arriéré d'une solde réclamée par cette bande pour s'être battue contre eux-mêmes.

L'esprit de l'islamisme est si contraire par son essence à toute institution libérale que, par cela seul que le sultan s'était emparé du mouvement insurrectionnel en Servie, chacun se croyait autorisé à ne tenir aucun compte des droits des raïahs : les krdschalis se disaient : Les dahis ont été punis pour avoir ouvertement résisté au successeur du prophète; mais maintenant que les raïahs ont des velléités d'indépendance nous agissons conformément à la loi en les forçant à rentrer dans la

pas, pour ainsi dire, rap
raïahs leur servitude. S'i
vaient un Turc, ils devaien
de descendre de cheval et ca
armes. Pouvaient-ils désorn
soudre à se charger des servi
abjects dans ces mêmes vill
courage venait de conqué
ment pouvaient-ils regard
leurs maîtres un pacha et
qui leur devaient, l'un la fav
tan et les autres leur réhabi
est vrai que, dans le princip
pérances ne s'étaient pas é
qu'à la liberté; mais les évén
leur donnant la conscienc
forces, leur montraient l
comme l'attribution naturell
queur, et ils ne pouvaient r
pour chefs que ceux qui les co
à l'ennemi. Dans ces dispositi
vinrent à suspecter des gens
loin de leur être défavoral
ainsi que les chefs de l'insur
moignèrent à Soliman-Pacha
fiance qui allait jusqu'à la b
qu'ils jugeassent qu'un Turc
contraire à leur émancipation
les partisans des dahis eussen
à dessein le bruit que Solimai
des embûches aux raïahs. Ils
se rendre ensemble à Belg
comme il leur était arrivé de s'
réunis, ils crurent s'apercevoir
man avait l'intention de s'en
de se défaire d'eux. En conséq
feignirent de n'être entrés da



t bientôt en force, saccagèrent s'avancèrent jusqu'à Schabatz. énadovitch jeta toute la faute tschia, qu'il accusa d'avoir exas- peuple, et obtint une sentence contre son ennemi. Il lui res- écuter. Ranke raconte la mort eïduk de la manière suivante : adovitch invita Kourtschia à le trouver à Novosélo sous te d'avoir à le consulter au su- s la défense des frontières. luk, sans concevoir le moindre on ni se rappeler leurs dissen- ts, arriva au lieu désigné ac- gné seulement de quatre mom- acob était entouré d'un millier mes. Les deux chefs soupèrent ble et s'entretinrent familière- Le lendemain un des hommes ob Nénadovitch se prit de que- vec un des momkis de Kourts- Celui-ci, qui était endormi, s'é- au bruit, et vit que son cheval éjà entre les mains de ses hôtes. il d'une main, il essaya de se un passage à travers les rangs is et d'arriver jusqu'à une ca- ù, adossé à la muraille, il pût du forcer les assaillants à le com- face à face. Il parvint jusque- ais couvert de blessures ; et il core assez de force pour chas- cette hutte ceux qui l'occu- . Assis par terre, il se défendit à ce qu'il eût perdu tout son Ce fut la première victime des des civiles des Serviens. Ses triotes ne parlent qu'avec ad- on de son héroïsme. »

te révolte fut fatale à Kourts- e procura aux districts de Ja- e Radjévina un régime moins e. Un vieillard de Svornik, Capétan, qui avait toujours été aux innovations d'Ali-Beg, se aux Serviens déclarant qu'il t avec ses cinq fils à marcher s Turcs. Le peuple n'avait pas une grande confiance dans ce ptuagénaire ; mais ses efforts ceux de quelques autres Ser- déterminés contraignirent les leur accorder la paix à des con- équitables ; on abolit les fonc- subasches et de tchitlouksa- hibis, et il ne fut permis aux proprié- taires de biens-fonds de se rendre dans le pays que pour y percevoir une fois par an leurs revenus. Cette interdiction était commune à tous les Turcs : il fut stipulé que, même en cas de guerre avec la Servie, les troupes du sultan pren- draient une autre route. Comme garan- tie de ces conventions, on donna des otages de part et d'autre. Les habitants consentirent à payer la poriéza ou l'impôt proportionnel et le haradsch ou capita- tion. Quant au gouvernement et à l'ad- ministration de la justice, les habitants n'avaient à en rendre compte qu'à eux-mêmes.

Cet ordre de choses établi dans les districts de Jadar et de Radjévina, qui confinent à la Servie, ne pouvait con- venir à cette province, où l'insurrec- tion avait pris naissance et s'était déve- loppée dans des conditions différentes. Les sacrifices de tout genre qu'entraîne une guerre longue et acharnée exi- geaient une satisfaction plus complète et des dédommagements qui n'eussent pas l'apparence de simples concessions. Il s'agissait pour les Serviens de s'assu- rer une position où ils ne seraient plus exposés à perdre dans un revirement de système tous les avantages qu'ils avaient si chèrement achetés. Ils sen- taient que, réduits à leurs seules res- sources, ils ne pourraient jouir que d'une indépendance précaire ; que des divisions intestines pourraient les affai- blir, et qu'une guerre prolongée contre la Turquie finirait par les épuiser.

Les agents de l'Autriche et de la Rus- sie, toutes deux intéressées à la ruine de l'empire ottoman, avaient suivi avec sollicitude les mouvements qui révé- laient dans les provinces danubiennes une tendance et une énergie dont on pourrait, dans des circonstances don- nées, tirer un parti avantageux. Il est probable que leurs ouvertures et leurs offres de service ne furent pas sans in- fluence sur la conduite des chefs ser- viens. Ceux-ci songèrent sérieusement à se ménager un appui à l'étranger ; leur position géographique ne leur per- mettait pas de s'adresser à d'autres puissances qu'à la Russie ou à l'Au- triche.

D'assez fortes raisons militaient en

faveur du cabinet de Vienne. Les insurrections précédentes avaient trouvé les Allemands ou complices ou favorables; les Serviens leur étaient redevables de leurs connaissances dans l'art militaire; d'ailleurs plusieurs tribus slaves étaient rangées sous la domination autrichienne. D'un autre côté, l'Autriche avait toujours sacrifié à ses convenances politiques les intérêts de la Servie, et dans la lutte qu'elle soutenait contre le génie de Napoléon elle eût craint de compromettre ses relations avec la Turquie.

Restait donc la Russie, puissance militaire de premier ordre, moins menacée par les conquêtes des Français à cause de son éloignement, ennemie naturelle des Turcs et offrant aux Slaves, avec la parenté de race et de langage, le lien d'une même religion. Un autre motif déterminant, c'était que le gouvernement russe avait obtenu pour la Moldavie et la Valachie précisément ce que les Serviens désiraient d'obtenir. Dans ses différents traités avec la Porte le cabinet de Saint-Pétersbourg n'avait jamais négligé de stipuler en faveur des Provinces le libre exercice de leur religion et un allégement de charges. Ainsi, par le hatti-schérif en date du 23 octobre 1802, la Porte s'était engagée à donner plus de consistance au gouvernement des Principautés et à ne jamais révoquer le prince régnant avant d'en avoir référé préalablement à la cour de Russie. En vertu du même traité, au-

« ter d'abord leur requête à Co
« nople, où il se réservait de l'a
« Forts de la protection d'une
« puissance chrétienne, leurs
« tions s'élevèrent et prirent
« ractère plus déterminé : com
« Autrichiens les avaient form
« grande guerre, de même sans
« les Russes les initièrent à la
« des négociations politiques.

« En avril 1805, les Serviens
« une assemblée à Ostrouschni
« s'y trouva des Turcs de Belgr
« même des députés des hospod
« la Moldavie et de la Valachie, e
« par la Porte et chargés d'offr
« chefs des bérats de grands p
« cependant on croyait à Consta
« ple qu'un d'eux, Ipsilanti, a
« Kara George et dévoué aux i
« de la Russie, ne négligea rie
« pousser les Serviens à la rési
« Quoi qu'il en ait été, ni les T
« les envoyés valaques n'étaient
« rises à ratifier les demandes d
« viens, qui voulaient que toutes l
« teresses du pays fussent occupé
« leurs troupes : il fallait, disaie
« qu'ils fussent en état de rep
« Gouschantz-Ali et les partisa
« dahis qui étaient maîtres da
« districts du sud. Cette récla
« n'avait rien d'exagéré : en effe
« cupation des forteresses par les
« avait toujours été pour la na
« source des plus cruels outrages
« tefois le divan ne pouvait conse



ıx, devaient compenser et au
ıt l'arriéré des taxes.
donner un caractère plus sé-
ıurs demandes, ils résolurent,
u'ils tenaient encore leur as-
à Ostrouschnitza, de ne pas
plus longtemps à attaquer
ınemis dans les forteresses
ıales.
ınséquence de cette détermi-
Kara George se présenta de-
ıranovitz. Cette place, où se
nt les subasches, quelques
auxiliaires de Novibazar et
isans attirés par les bruits de
fit une belle défense. George
'enlever les retranchements;
ısaut fut repoussé, et dans la
on enleva aux Serviens leur
ısse pièce d'artillerie. Cette
endant les négociations eu-
r effet. George représenta au
e Novibazar qu'il ne devait
ır que des Turcs du district
rade. Aussitôt après ce pacha
au camp des Serviens pour
ır que les Turcs pussent se
ans être inquiétés. Les insur-
quels il importait surtout de
er la grandeur des per-
ls avaient faites, acquiescè-
cette proposition. Tous les
vacuèrent la place, et Kara
recouvra non-seulement le
ui était sa propriété, mais il
n présent un beau cheval
ichement harnaché.
la même époque, Jacob Né-
h marcha contre Oujitz.
il traversait le district de So-
éti, archimandrite du monas-
atscha, vint à son secours. Ils
ent pas de donner l'assaut au
couronnait une montagne, et
pelle Sokol (le Faucon); mais
gèrent tous les habitants du
lan Obrenovitch, de Rudnik,
t aux assaillants, ce qui porta
s de Jacob à trois mille hom-
ux pièces de canon. L'aspect
armée, qui pouvait passer
nidable dans le pays, fit faire
ions à Omer-Aga. Vingt Turcs
avancé et qui n'avaient pris
part aux violences des dahis
anissaires allèrent à la ren-
« contre des assaillants pour tâcher d'a-
« mener un accommodement. Ils joi-
« gnirent Jacob Nénadovitch près de la
« montagne de Czrno-Kasso. D'abord
« ils refusaient de croire qu'il eût de
« l'artillerie; et lorsqu'on leur montra
« les deux canons, ils se figurèrent que
« ces armes étaient de bois. Cependant,
« après les avoir examinés et touchés,
« ils laissèrent couler quelques lar-
« mes : Où vas-tu? demandèrent-ils à
« Jacob. Pourquoi le Grand Seigneur
« des raïahs vient-il canonner une for-
« teresse du Grand Seigneur? Jacob ré-
« pondit qu'il n'était pas venu pour s'em-
« parer d'une forteresse du sultan, mais
« bien pour combattre des rebelles,
« Omer-Aga et Bégo; qu'il tenait ces
« canons du tsar lui-même; mais qu'il
« ne ferait de mal à personne si l'on re-
« mettait les coupables entre ses mains.
« Les Turcs lui répondirent que la loi
« ne leur permettait pas de livrer des
« frères à un peuple d'une autre religion.

« Jacob fit attaquer immédiatement;
« bientôt l'incendie se déclara dans la
« ville; et, comme le temps était sec, les
« flammes se communiquèrent avec ra-
« pidité aux maisons de bois. Omer-Aga
« et Bégo Novlianin prirent la fuite, et
« la garnison mit bas les armes (20 juil-
« let 1805). Il fut stipulé que les Turcs
« ne pourraient entrer dans la Nahie,
« où Jacob nomma un voïvode de son
« choix. Quant aux Turcs qui deman-
« dèrent à rester dans la ville, ils durent
« payer cinquante mille piastres au vain-
« queur et lui faire hommage de cin-
« quante chevaux arabes.

« Après cette expédition, la Servie mé-
« ridionale fut mise sur le même pied
« que les autres districts. Partout les
« forteresses s'étaient rendues, quoique
« toutes ne fussent pas encore occupées
« par des forces nationales. L'abaisse-
« ment des janissaires et des dahis
« était vu avec satisfaction par les
« Turcs dévoués au sultan et parti-
« sans de l'ancien ordre de choses. Mais
« présentement chacun se demandait :
« Dans quels rapports se trouvent donc
« les Serviens et les Turcs? Ceux-ci de-
« vaient quitter la province, et ce-
« pendant ils n'avaient pas renoncé à
« la prétention de gouverner seuls,
« tandis que les Serviens demandaient

« qu'on leur remît toutes les forteresses.

« Sur ces entrefaites les députés de la « Servie étaient arrivés à Constantino- « ple, où leurs demandes furent mises « sous les yeux du sultan.

« L'affaire était digne de l'attention la « plus sérieuse : depuis la fondation de « l'empire ottoman, jamais peut-être il « ne s'était présenté une crise plus « grave. C'était précisément lorsque « l'esprit de réforme semblait prendre « plus de consistance et de maturité que « surgissait un péril né du sein même « des améliorations qu'on voulait ob- « tenir.

« Déjà, en 1804, les Topschi avaient « été placés dans une position bien su- « périeure à celle des janissaires. Deux « escadrons de Nisamdjedides avec leurs « étendards rouges et blancs faisaient « leurs évolutions devant le palais, et « l'infanterie était armée à l'euro- « péenne ; quelques pachas, entre au- « tres Abdhurrhaman, de Caramanie, « avaient secondé avec zèle les intentions « du sultan. Enfin, en 1805, Sélim III « avait décrété que l'élite de la jeunesse « de l'empire et des janissaires entre- « rait au service militaire dans la nou- « velle milice. Ainsi c'était lorsque le « pouvoir des janissaires venait d'être « renversé par les raïahs, dans cette « même Servie où ils s'étaient flattés de « dominer sans contrôle, que le gouver- « nement leur portait un second coup « qui devait les anéantir.

« Les bandes de brigands que pour-

[redacted]

« il se fût trouvé des raïahs assez bra- « ves pour se lever contre les janissaires « et l'aider ainsi à les écraser ; il fut « même question d'une alliance entre « les Turcs et les Serviens.

« La politique des princes a toujours « été de s'appuyer sur le peuple lors- « qu'ils se sont trouvés menacés par des « classes que l'exercice de priviléges ex- « clusifs avait rendues trop puissantes. « Ce fut un malheur pour Sélim de ne « pouvoir recourir au même appui. En « effet, telle est la position d'un sultan « qu'il doit se regarder non comme le « souverain de tous ses sujets indistinc- « tement, mais avant tout comme le « prince et le chef des vrais croyants ; « de sorte que l'empire n'est pas fondé « sur l'union et la fusion des vainqueurs « avec les raïahs, mais sur l'antago- « nisme permanent de ces deux élé- « ments distincts, l'une des deux popu- « lations étant destinée à commander, « l'autre à obéir.

« Que les raïahs, dont le rôle était « de servir, prissent les armes et de- « vinssent ainsi les égaux des croyants, « c'était une chose que ne pouvaient « tolérer les musulmans, à quelque « parti qu'ils appartinssent ; car elle « était contraire aux lois fondamentales « de l'empire, à l'essence du califat, « à l'exercice de l'autorité suprême.

« Nous avons vu précédemment « qu'on avait fait un crime à Hadji « Moustapha d'avoir fait combattre les « Serviens contre Pasvan-Oglou. C'est

[redacted]

leur courage d'avoir sous-
orité souveraine à la plus
e des usurpations.
arche qu'on pouvait à la
xer d'inconséquence, Sélim
r la suivre. Il eut l'air de
ans les Serviens que des
et des rebelles, non pour
avaient fait, mais pour
s prétentions contraires à
aineté; au lieu de donner
n à leurs plaintes, il fit
ırs députés aux arrêts, et
dre au pacha de Nisch, Afis,
ıer les raïahs.
sures hostiles contre les
l'un caractère tout nouveau
maient du Grand Seigneur
, eurent l'approbation de
ıusulmans et furent énergi-
xécutées.
onte qu'un des députés,
chivkovitch, riche mar-
sé dans les langues grecque
et qui avait rendu d'im-
ervices à ses compatriotes
procurant des munitions,
à la résistance des Ser-
fis-Pacha. Il représenta à
iople que, pour prévenir
ions sanglantes, il fallait
rviens ne pussent douter
ha agissait réellement d'a-
dres du sultan, et il fit en
n le chargeât de cette com-
rrivé en Servie, il informa
les chefs du véritable état
; mais il répandit parmi
la nouvelle qu'Afis ne se
Servie qu'avec trois cents
et que, dût-il venir avec
e plus nombreuse, ils au-
son de s'opposer à son ex-
Enfin il eut l'adresse de
e à Gouschantz-Ali que Afis
au le pachalic à force d'in-
que par ce seul moyen il l'a-
rté sur lui. Hé bien! répon-
hantz, nous le chasserons
Le chef n'était pas fâché de
lgrade avec ses krdschalis,
e départ d'une partie des
s rendît depuis quelque
coopération peu néces-

si que les Serviens eurent
« le temps de se préparer à repousser,
« s'il était nécessaire, le pacha à force
« ouverte. Sur l'extrême frontière du
« pachalic, entre Kiupria et Parakin,
« Milenko et Pierre Dobriniaz prirent
« position avec une force de deux mille
« cinq cents hommes et une pièce de
« canon en fer. Deux retranchements
« les couvraient. A l'arrière-garde et
« sur la rive gauche de la Morava,
« dans la région montagneuse de Ia-
« godina, campait Kara George avec
« l'armée de la Schoumadia.

« L'arrivée d'Afis-Pacha ne fut pas une
« occasion immédiate d'hostilités. D'a-
« bord les Serviens se bornèrent à de-
« mander qu'il suivît la route ordinaire,
« celle que prenaient tous les pachas et
« qui passait par Iagodina. C'était sur
« cette direction que la résistance se
« trouvait organisée. Mais Afis, qui
« soupçonnait qu'une seconde armée
« l'attendait par ce chemin, persista à
« s'avancer le long de la rive droite de
« la Morava en redescendant vers le Da-
« nube. Les Serviens lui représentèrent
« que cette partie de la province avait
« été dévastée par la guerre et ne
« pourrait suffire aux besoins d'une
« armée. Afis témoigna son méconten-
« tement et répondit : Irais-je deman-
« der à des voleurs le chemin de Bel-
« grade?

« On assure qu'il apportait avec lui
« des cordes destinées à lier les chefs;
« quant au peuple, dont les magnifiques
« sabres et les coiffures, semblables à
« des turbans, excitaient son indigna-
« tion, il disait de lui que quelque
« chose de mieux l'attendait.

« Afis attaqua d'abord le premier re-
« tranchement, qu'il emporta malgré la
« pièce de canon qui le défendait; mais
« le second, qui était le plus fort, tint
« toute la journée, et les Turcs y firent
« de grandes pertes. Cependant leurs
« coureurs apportèrent la nouvelle que
« Kara George s'avançait avec toutes ses
« forces, qui se montaient à environ dix
« mille combattants, parmi lesquels il y
« avait au moins cinq mille monta-
« gnards : aussitôt, Afis, profitant de la
« nuit, se retira sur Parakin, et, pour
« dérober à l'ennemi sa retraite, il fit
« planter des branches d'arbres à la
« place des étendarts enlevés,

« Kara George arriva le lendemain « matin. Trouvant le camp désert, il « s'avança jusqu'à une hauteur située « en face de Parakin, et salua les Turcs « de quelques coups de mousqueterie. « Il envoya au pacha un message ainsi « conçu : Si tu es un héros, descends « dans la plaine? Pourquoi le pauvre « peuple, qui n'a fait aucun mal, au« rait-il ses maisons brûlées?

« Kara George aurait voulu ne pas at« taquer Parakin, qui appartenait au pa« cha de Leskovatz, dont il était l'obligé.

« Afis jugea qu'il lui serait difficile « de se maintenir dans sa position, « quoique à couvert derrière des mu« railles. Désespérant du succès et in« consolable de se voir obligé de céder « à des raïahs, il se retira à Nisch.

« Sa mort, arrivée peu de temps après, « a été attribuée au chagrin que lui avait « causé cet échec.

« Désormais la situation était nette« ment dessinée. Une armée turque ve« nait d'être repoussée par les Serviens : « on ne pouvait plus supposer que le « sultan prenait parti pour les raïahs. « A partir de ce moment la guerre prit « un caractère différent, et les vieilles « haines nationales se ranimèrent avec « un redoublement d'énergie. »

CHAPITRE XVIII.

NOUVELLES LUTTES ET SUCCÈS DES SERVIENS.

[redacted]

Les Turcs auraient bien voul plaine se bornât à nourrir la m mais la servitude elle-même a paré les paysans aux privation rudes travaux de la guerre, ta ceux qui prétendaient dominer perdu dans les jouissances du de la mollesse cette vigueur et tivité qui avaient fondé la fo leurs ancêtres. Leur orgueil mê pour eux un danger de plus : mépris pour leurs ennemis, chaient au combat avec la cer vaincre; mais le premier éche tait dans l'abattement, et, fer yeux sur les causes réelles de l riorité, ils reprenaient bientôt assurance et s'exposaient à de n revers.

Le port d'armes leur paraiss un raïah la plus monstrueuse d pations. Un jour le voïvode du de Smédérévo, Giuscha Voulitc visita cette ville. Ses armes étaie et sa tenue d'une grande re Comme il passait dans les rues tant un air d'importance, la s'ameuta, et dans le conflit qui vit Giuscha fut tué. Aussitôt viens coururent aux armes; i bardèrent et prirent la ville, et une garnison. Une violence en une autre; les Turcs qui ten autres forteresses, apprehendan semblable, tuèrent, pour se ve grand nombre de Serviens qu

[redacted]

s. Le sultan venait de déclarer ait résolu à étouffer l'insurrec- la Servie. Les chefs ne reculèrent ant le danger, et prirent toutefois ures que conseillait la prudence. qu'ils intéressassent un allié tà leur cause, la Porte jugea né- de frapper un grand coup. Békir, de la Bosnie, et Ibrahim, pacha tari, furent chargés de réduire elles. Ces deux généraux com- ent les meilleures troupes de , le premier avait sous ses ordres iaques et les Hertzégovins, le les Albanais et les Rouméliotes. binèrent leurs mouvements et rent dans le pays par différentes ns.

Serviens n'ignoraient pas qu'il y on-seulement de leur liberté, leur existence; vaincus, ils de- 'attendre aux dernières violences gueil blessé et d'une haine féroce; que dans ces circonstances ex- la résolution la plus généreuse même temps la plus sage. Du- longue période de leur servi- eur activité avait dû se porter travaux des champs et sur le rce du bétail et des denrées; ils saient donc parfaitement toutes ources du pays; leurs approvi- ients se trouvaient dans des lieux t ceux qui avaient pu faire quel- nomies les employaient à acheter nitions et des armes; ces avan- atériels et la connaissance des leur donnaient déjà une supé- ncontestable sur un ennemi qui ligé de traîner ses subsistances i et de s'affaiblir en avançant par ation des points stratégiques et es escortes que nécessitaient les .

erviens ont en outre à un degré uable la faculté de se plier à tout uver des expédients dans les cir- ces les plus désespérées, tandis- Turc aux prises avec la mau- rtune met tout son courage dans nation. L'instinct guerrier et le sme étaient les deux vertus qui e faisceau de toutes les aptitudes euple : non-seulement la guerre nnait plus, mais il l'aimait, parce i devait sa régénération et qu'il avait le pressentiment qu'elle aurait pour lui une heureuse issue. Le maniement des armes, les marches savantes et les évolutions lui étaient devenus familiers. Les compagnies étaient formées par les villages, les bataillons par les nahies, les armées par les districts : chacun combattait sous les yeux d'un parent ou d'un voisin; le lâche n'aurait eu que la ressource de déserter, et il eût été montré au doigt par les enfants et les femmes. L'organisation du service était simple; le même devoir obligeait tous les citoyens également. Tout Servien était soldat. Dans les cas pressants chaque maison envoyait contre l'en- nemi tous ses hommes valides; si le danger était moindre, on ne levait qu'un homme sur deux ou sur trois; de sorte que la famille pouvait vaquer aux tra- vaux ordinaires. S'il n'y avait qu'un homme dans un ménage, il alternait avec celui de ses voisins qui se trouvait dans les mêmes conditions, et chacun d'eux faisait le service pendant une se- maine. Le peuple ne recevait et ne de- mandait aucune paye. Chaque citoyen apportait ses armes et arrivait tout équipé. Les femmes se chargeaient de leur porter des vivres. Les paysans qui n'avaient point à faire de service exté- rieur conduisaient les convois à dos de mulet, soit que la guerre se fît dans le voisinage ou sur quelque point éloigné.

Un ancien compagnon d'armes de Kara-George, Raditch Pétrovitch, qui avait fait l'abandon de sa pension de ca- pitaine et qui était venu mettre son expérience au service de son ami, se rendit dans les montagnes du sud, qu'il souleva, et crut pouvoir défen- dre les défilés avec un petit nombre de combattants. A l'extrémité opposée du pachalic, Milenko prit position sur Poretsch. Cette île du Danube com- mande sur ce point la navigation du fleuve, dont les vagues viennent se pré- cipiter avec l'impétuosité d'un torrent à travers la Porte de Fer dans la direc- tion de Nisch.

La plaine que traverse la Morava bul- garienne pour se jeter dans la grande Morava offre un accès facile pour péné- trer en Servie. C'est là que se transporta Pierre Dobriniaz lorsque Parakin fut tombé au pouvoir des Serviens. Près de

la route et sur la rive droite de la petite Morava il fonda Déligrade. Mladen, qui formait son arrière-garde, s'empara de Kroujévatz et y mit garnison. Les Bosniaques, en vertu du traité qu'ils avaient conclu, furent exclus des deux districts de Jadar et de Radjévina; mais la Matschva leur resta ouverte. Cependant ils furent arrêtés dans cette direction par un retranchement que Jacob Nénadovitch venait d'élever à Czrnabara.

Tels étaient les préparatifs de défense que s'étaient hâtés de faire les Serviens : à cette époque ils ne prévoyaient pas encore combien la lutte serait terrible.

Les Bosniaques qui s'étaient avancés sur la Drina commencèrent l'attaque; et comparativement la guerre n'eut pas de ce côté une grande importance. Osman-Dschora passa cette rivière en face de Sokol, et brûla quelques fermes; mais s'étant laissé surprendre par un parti de Serviens, il périt avec un bon nombre de ses soldats. Bien autrement redoutable était le vieux Méhémet capétan, qui, après s'être réconcilié avec ses rivaux, s'était déclaré contre les insurgés; il fit des excursions dans la Matschva, qui heureusement se trouvait défendue par Stoïan Tschoupitch. Ce chef inspirait la plus grande confiance à ses guerriers : souvent on le voyait retirer une pipe de la bouche d'un soldat, et continuer à la fumer lui-même; et cependant il avait coutume de dire que la vie de ses hommes tenait à un mouve-

toute la vitesse de son cheval. U
qu'un poëte chantait ce trait d
en sa présence, il indiqua lui-mê
ques corrections au récit et fit
au chanteur d'un coursier turc.

Ces attaques n'étaient que le
d'hostilités plus sérieuses. Dans
de l'été, les Turcs marchère
Sokol avec des forces beauco
considérables. Hadji-Beg s'ava
Srebrnitza, et le corps principal
posé de trente mille hommes, p
nouveau dans la Matschva. Le v
conduisait pas cette armée en per
mais il en avait donné le comm
ment au séraskier Koulin capéta
la cruauté égalait la bravoure d
Méhémet.

Le district de Jadar fut déva
les Bosniaques malgré la ten
traité. Koulin capétan fit piller
lages sans épargner ceux qui l
nissaient des vivres; les princip
bitants furent massacrés, et l'on
sonniers les autres. Le kniès
sacrifia tout ce qu'il possédait
rançon de ses compatriotes, et
venir de ce bienfait vit encore
pays. Cependant, comme il savai
en voulait à sa vie, il fut obligé d
fuir, et il se fit laboureur pour sul

Ces dangers n'étaient pas le
dont les Serviens fussent menac
cob Nénadovitch, trop faible p
mesurer contre un ennemi si sup
avait envoyé dans le camp turc
veu Prota et Stoïan Tschapitc



importantes par la crainte
; députés sacrifiés.
: les Serviens, qui atten-
nent le retour des ambassa-
aient que penser d'un si long
ı démarche de leurs chefs ils
ju'ils avaient l'intention de
ussi, lorsque les Ottomans
andus dans les districts de
le Valiévo, les habitants du
ent de continuer leur ser-
. était pressé de revoir ses
amille, et bientôt ils se dis-
a Save était couverte de bar-
irigeaient vers le rivage au-
de l'autre côté du fleuve ce
e pillages, meurtres et in-
s ceux que les Turcs ren-
ésarmés furent traînés en
l'on s'empara de leur bé-
ıd nombre de villages firent
ion, et reçurent des knièzes
turques. Le peuple accu-
ıt ses chefs : « Pourquoi,
t-ils commencé la guerre
ne pas être en état de la
ls ont répété partout qu'ils
nt les ennemis du sultan,
a envoyé contre nous une
nd toute résistance impos-

couraient le danger d'être
ır le peuple; ils durent se
les forêts avec leurs mom-
s'avança jusqu'à Oustié,
de Belgrade, à peu de dis-
Koloubara. Encouragé par
adji-Beg essaya de se frayer
travers les montagnes de

n des Serviens était des
: Ibrahim, pacha de Scu-
e se montrer de l'autre côté
s, dans les environs de
ête d'une armée qu'on es-
e quarante mille hommes.
ıt contre toutes les forces de
lques raïahs dont les chefs
ispersés ou sans autorité
bles troupes? Ce fut dans
ances difficiles que Kara
ta le renom de grand capi-

à l'armée principale des
environ quatre cents hom-
commandement de Katitch.

Cette force, qui occupait une position favorable, parvint à arrêter l'ennemi pendant quelque temps, non toutefois sans éprouver des pertes sensibles. Le brave Katitch tomba glorieusement dans cette lutte inégale. Kara George conduisit un corps qui n'était guère plus considérable à la rencontre de Hadji-Beg à l'instant où ce dernier s'engageait dans les montagnes de Sokol. Il le joignit à Perka et le repoussa de manière à lui ôter l'envie de renouveler cette expédition. Kara George, après ce succès, se porta rapidement de l'autre côté des montagnes, dans ces mêmes districts ravagés par les Bosniaques. Il fit mettre à mort les knièzes imposés par l'ennemi, n'épargnant aucun de ceux qui avaient pris le parti de se rendre, et rassembla tous les fugitifs. Inexorable dans ses châtiments, il récompensa les braves qui n'avaient pas désespéré de la chose publique au milieu de toutes ces calamités. Parmi ces derniers on remarquait Milosch Stoitschévitch, de Pozérié. C. jeune homme avait été élevé par des prêtres, et placé comme secrétaire près d'Ilia Markovitch, qui remplissait les fonctions de Bouliukbascha, à Potzérina. Sa taille était petite et sa figure douce et avenante; mais un courage à toute épreuve animait ce corps délicate. Son maître s'était rendu aux Turcs; sa mère avait été emmenée en esclavage; quand suivi de quelques momkis, il s'était enfui dans les montagnes. Il se présenta devant Kara George, qui lui dit : Tu es mon fils et tu seras le voïvode de Pozérié. Son nom rappelait à Kara George l'ancien voïvode de cette ville, frère d'armes de Kraliévitch; et plus d'une fois le jeune homme mérita d'être comparé à ce héros. A partir de ce moment ils agirent de concert, et parcoururent le pays, excitant le peuple à la révolte. Bientôt les Turcs, inquiétés sur leurs flancs, jugèrent prudent de se replier sur Schabatz. A une heure de marche de cette station, non loin de Mischar, Kara George se présenta à la tête de sept mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, il ouvrit immédiatement un retranchement en face du camp ennemi. Il avait avec lui un mortier et trois pièces de canon.

Une crise était imminente. Les Turcs, toujours présomptueux, firent sommer les Serviens de déposer les armes. Ceux-ci répondirent : « Venez les prendre. »

Les Turcs se portèrent en avant. Deux jours de suite ils assaillirent les ouvrages ennemis, combattant du matin jusqu'au soir ; deux fois ils rentrèrent dans leur camp sans avoir remporté le moindre avantage. Cette résistance les étonnait ; cependant, confiants dans leur supériorité numérique, ils ne désespéraient pas encore du succès. En conséquence ils envoyèrent ce message aux Serviens ? « Vous avez bravement résisté pendant deux jours ; mais nous vous attaquerons une troisième fois avec toutes nos forces, et nous verrons alors s'il nous faudra évacuer le pays jusqu'à la Drina ou si nous vous forcerons à rétrograder jusqu'à Smédérévo. Ils permirent à un grand nombre de personnes qui habitaient de l'autre côté de la Save de passer le fleuve et de se placer sur les hauteurs ou sur des arbres pour avoir le spectacle de la bataille. C'est aujourd'hui, disaient-ils, que nous allons leur montrer comment nous traitons les heïduks.

Ce fut dans la première quinzaine du mois d'août 1806 que les deux armées se mesurèrent. La nuit qui précéda la bataille Kara George envoya sa cavalerie dans une forêt voisine, en lui donnant l'ordre d'attaquer l'arrière-garde des Turcs quand ils entendraient tirer
[redacted]

lieu de ce désordre, la cav
vienne déboucha de son em
tomba sur les Turcs tandis
George sortit des retranche
tête de son infanterie, et e
rangs déjà ébranlés. Tout plia :
était décidée.

« Les principaux chefs (
« turque tombèrent devant les
« ments de Mischar ; Siman
« Goraschde, le capétan de
« le séraskier lui-même, Ko
« rent des blessures mortelle
« de la jeunesse bosnienne p
« de ses drapeaux.

« Les pertes des Serviens f
« parativement légères ; le br
« Luka-Lazarévitch, en pours
« nemi avec trop d'ardeur, :
« reusement atteint. La (
« l'ennemi était complète ;
« qui avaient survécu à ce
« profitèrent de la nuit po
« les restes de l'armée à la
« des vainqueurs ; tandis qu'
« de leurs troupes se retirait à
« les autres essayèrent de r
« Drina. Mais cette retraite
« que aussi désastreuse que
« elle-même. Comme les Tu
« saient par détachements l
« Kitog, ils se virent tout à co
« et assaillis ; ils perdirent s
« un riche butin, et on leur
« les prisonniers qu'ils avaie
« puis le commencement d
[redacted]

ass le fort de Déligrade, et de ses faits les plus glorieux. s'il tenait ainsi le gros de irque en échec, Mladen et harcelaient sans cesse le pa- es engagements partiels, ce ysait tous les mouvements ni.

ute les troubles qui agitaient de l'empire ottoman aidè- amment les Serviens; mais portion des forces qu'on odant leur opposer laisse nérite de leurs victoires. Ils illirent bientôt les fruits. Kara George, après ses suc- ı Save, se porta avec une son armée vers la frontière Ibrahim demanda la paix; nement l'avait autorisé à arche.

essité d'entrer en arrange- les insurgés paraissait évi- ; Turcs, qui n'avaient devant les seuls Serviens, avaient ; comment pouvaient-ils se eprendre l'avantage quand avec laquelle tout annon- ipture prochaine, aurait jeté lans la balance?

ne assemblée que les Ser- ent à Smédérévo, ils se dé- ı envoyer à Constantinople tés chargés d'y présenter positions. Cette ambassade ait de deux kniézes et d'un eter-Itschko, Bulgare versé olitique du temps.

s avantages que les Serviens le conquérir, il n'était que s voir persévérer dans leurs réclamations; Peter-Itschko ur cause avec tant de force eté qu'on put la regarder ignée. Ce négociateur avait né en qualité d'interprète turc à Berlin; et pendant ion il avait étudié les prin- ngues de l'Europe, pour les intérêts et les ten- olitiques des divers États. I se chargea de transactions ales à Belgrade, ce qui lui crédit et de l'influence. position mixte, il avait ac- e de médiateur. Hadji-Mous- « tapha ne prenait aucune mesure impor- « tante sans le consulter, et pendant « que les Dahis étaient assiégés par les « Serviens, assistés d'un pacha turc, « on avait pu voir la tente de ce Bul- « gare à côté de celle de Kara George. « Mais jamais ses talents comme négo- « ciateur ne s'étaient révélés avec au- « tant de succès que dans cette der- « nière circonstance. Il représenta à la « Porte d'une manière si frappante le « danger auquel l'exposait une alliance « entre les Serviens et les Russes, qui « alors entraient dans les Principautés, « que le gouvernement turc crut de- « voir faire des concessions entièrement « opposées par leur nature et leur portée « à l'esprit et aux usages de la politique « ottomane. Dès la fin d'octobre, Peter « Itschko retourna à Smédérévo avec « la nouvelle que la Porte accordait aux « Serviens la possession de leur terri- « toire, un gouvernement tel qu'ils « voudraient l'établir et même l'occu- « pation des forteresses. Elle demandait « seulement, comme marque de sa sou- « veraineté, de nommer à Belgrade « un mouhasil, qui y résiderait avec cent « cinquante Turcs. En remplacement « des taxes de toutes sortes autrefois « exigibles et variant arbitrairement, « les Serviens seraient tenus à payer « un subside unique de dix-huit cents « bourses (un million cinq cent mille « francs), somme destinée à indemniser « les spahis, anciens propriétaires du « sol. On voit que par cet arrangement « la Porte faisait droit à toutes les ré- « clamations des insurgés. Ils se trou- « vaient ainsi délivrés des abus d'une « fiscalité insatiable; leurs oppresseurs « n'étaient plus soufferts dans la pro- « vince, les garnisons se composaient « de Serviens, le port d'armes était « désormais un droit; enfin la terre na- « tale qu'ils avaient si longtemps fécon- « dée pour des étrangers, ils la culti- « vaient pour eux-mêmes.

« C'était pour l'une et l'autre nation « une époque de la plus haute impor- « tance. Sans ces concessions, la Servie « n'avait d'autre ressource que celle de « se jeter dans les bras de la Russie; « cette alliance, qui eût porté le dernier « coup à la Turquie, aurait enlacé une « population active et guerrière dans

« les réseaux de la diplomatie envahis-
« sante des tsars, et l'asservissement des
« provinces danubiennes eût peut-être
« fait éclater en Orient les guerres qui
« ont désolé l'Allemagne et changé la
« politique générale de l'Europe.

« Les Serviens n'hésitèrent pas à ac-
« cepter des conditions qui n'étaient
« que la reproduction de leurs propres
« demandes, puisqu'il s'agissait seule-
« ment de reconnaître la souveraineté
« des Turcs en acquittant un tribut
« modéré. En conséquence Peter-Itschko,
« accompagné de deux kniézes, retourna
« à Constantinople pour obtenir la ra-
« tification du traité. Tout le monde
« regardait cette grande affaire comme
« réglée ; il y avait même déjà un com-
« mencement d'exécution, puisque le
« mouhasil qui devait occuper Belgrade
« était arrivé à Smédérévo en même
« temps que les députés.

« Cependant la Porte avait changé de
« résolution. Il est probable que les
« victoires de Napoléon sur la Prusse
« (1806), en augmentant la confiance
« des Turcs dans l'alliance française,
« avaient diminué la crainte que leur
« inspirait la Russie. Quoi qu'il en
« soit, tous les intérêts opposés à cette
« mesure se liguèrent pour la faire
« avorter. On trouvait qu'il était in-
« juste d'expulser les spahis, auxquels
« on n'avait rien à reprocher, et qu'une
« somme d'argent ne représentait qu'une
« indemnité illusoire, parce que le dela-
[redacted]

« tout moyen coercitif pou
« n'eut d'autre résultat q
« laisser les événements s
« d'eux-mêmes.

« Pendant ces négociati
« viens n'en pressèrent pa
« siége des forteresses qui
« core. Les vainqueurs devai
« vre leur but. Comme pr
« paix était conclue, les che
« tèrent avec leur mouhasil
« grade et Schabatz. Mais
« che ne produisit aucun
« Turcs. Békir n'était aucu
« posé à faire éloigner les
« de la forteresse que les S
« laient occuper ; ils craign
« obligé de passer l'hiver dar
« chements nouvellement él
« la place. Leurs prétention
« arrêtées nécessitaient un
« victoire

« Kara George résolut d
« reusement contre Belgra
« ses amis Tscharapitch,
« Miloï tenaient bloquée
« depuis le Danube jusqu'à

« Au nombre des krdscha
« chantz-Ali se trouvait u
« de la religion grecque, non
« qui avait contribué activ
« défense de cette place. Vo
« guerre prenait un caractè
« et que la question religieu
« le conflit, il passa du cô
« viens. Cet exemple en ent
[redacted]

de l'ennemi, passa sans être
Dans la crainte d'éveiller l'at-
les nombreuses sentinelles, au
ler directement de la tranchée
porte qu'il voulait emporter
vrir un passage aux Serviens, il
ns la ville; puis, revenant sur
, il marcha droit vers le poste
ait face aux chrétiens. Une
le lui cria : Qui vive! il ré-
: Momkis de l'Ousur-Beg
is du commandant des krds-
: comme il parlait le turc, il
ns éveiller de soupçons, et
tinuer sa route jusqu'à la der-
rde, sur laquelle il tomba brus-
t. Comme on célébrait la fête
am, on prit pour une démons-
toute naturelle les coups de
s'échangèrent sur le point où
u la lutte. Konda avait chè-
acheté son avantage; quatre
s étaient tombés. Quoique
ainsi que Mirko, il réussit, à
a seul Servien qui lui restait
n'avait reçu aucune atteinte,
la porte. Miloï se précipita
passage, tandis qu'au milieu
onfusion de l'attaque, Kara
emportait les retranchements.
res coururent aux armes, et
rent avec le courage du dé-
Le peuple tirait des fenêtres;
ne on ne pouvait faire le siége
ue maison, les Serviens mi-
eu à la ville. Alors les assiégés,
its de descendre dans les rues
ombattre, furent taillés en
par les assaillants. Dans ce
Tscharapitch, qui avait forcé
dite de Stamboul, trouva une
orieuse. A dix heures du ma-
rade était prise. Cependant les
es troupes turques s'étaient
dans la citadelle, et il n'était
le de s'en emparer.
nséquence les Serviens occu-
'île que forme le Danube du
sud; de cette manière ils
nt intercepter tous les secours
à ravitailler la place. C'est
parant de cette île que jadis
était parvenu à réduire Bel-
Vers la fin de décembre Gous-
Ali se vit forcé de capituler. Il
qua avec ses krdschalis sur
« huit navires, et descendit le Danube
« jusqu'à Widin.

« Le résultat immédiat de cette capi-
« tulation fut l'installation, comme com-
« mandant du fort, de Soliman-Pacha
« par les Serviens eux-mêmes, confor-
« mément à ce qu'on espérait de Cons-
« tantinople.

« La conduite des Serviens annonça
« d'abord la plus grande modération.
« Kara George, en s'emparant de Bel-
« grade, avait interdit le pillage; deux
« hommes, pour avoir enfreint ses ordres
« formels, furent mis à mort; et, pour
« servir d'exemple, on suspendit leurs
« restes aux portes de la ville. Sa pro-
« tection s'étendit à tous ceux qui aban-
« donnèrent la forteresse pour venir se
« mettre sous sa sauvegarde.

« Cependant il paraît probable que
« dès ce moment le massacre de tous
« les Turcs était résolu. Quand Gous-
« chantz-Ali passa avec sa flottille devant
« Poretsch, elle fut canonnée par une
« batterie que Milenko avait élevée sur
« ce point; et les Turcs n'échappèrent
« à ce danger que grâce à la rapidité
« du courant. Cependant tel était
« l'acharnement des Serviens qu'ils les
« poursuivirent en caïques et qu'ils
« attaquèrent les fugitifs jusque sur le
« territoire autrichien. La conduite de
« Gouschantz en cette circonstance est
« bien loin d'une telle déloyauté; les
« momkis chargés de conduire ses che-
« vaux par la voie de terre jusqu'à Wi-
« din avaient été pillés et tués, ce qui
« ne l'empêcha point de renvoyer
« sans leur faire aucun mal les otages
« qu'il avait emmenés de Belgrade.

« Il faut convenir qu'en général les
« Turcs se montraient peu scrupuleux
« à tenir leurs engagements, surtout
« envers les raïahs; aussi les Serviens
« ne souffrirent aucun d'eux dans la ci-
« tadelle, et leur ôterent tous les mo-
« yens de s'évader. Ne sont-ce pas, di-
« saient-ils, ces même hommes, partisans
« des dahis, dont l'oppression a été si
« odieuse et sur lesquels nous pou-
« vons enfin venger le meurtre par le
« meurtre? Leurs vêtements somp-
« tueux et toutes leurs richesses ne pro-
« viennent-ils pas du pillage de la Ser-
« vie?

« Les Turcs portaient la peine de

« leurs anciens parjures; ils avaient « appris aux raïahs la guerre et la tra- « hison. Lorsque Soliman, sur la dé- « claration qu'il ne leur serait payé à « l'avenir aucun subside, demanda à « se retirer sous la protection d'un sauf- « conduit, on eut égard à sa demande; « mais à peine s'était-il mis en marche « avec ses deux cents janissaires et plu- « sieurs familles qui avaient cru pru- « dent de l'accompagner qu'il tomba « dans une embuscade. Ses gardes, qui « auraient dû le protéger, firent cause « commune avec les assaillants, et pas « un Turc n'échappa à la mort. Le « massacre s'étendit bientôt jusqu'à « Belgrade. Pendant deux jours on « égorgea tous les Turcs qu'on put « découvrir : plus tard ceux qui s'é- « taient dérobés à la vengeance des « chrétiens, gens sans aveu pour la « plupart, furent envoyés à Widin. Il « y en eut qui se firent chrétiens, comme, « au temps de la conquête, des Serviens « s'étaient faits Turcs. Les dépouilles « des victimes enrichirent Mladen, Mi- « loï, le knièze Sima-Markovitch', Ilitch « et d'autres.

« Dans ces exécutions sanglantes la « haine du peuple contre ses oppres- « seurs se donna pleine carrière, haine « longtemps contenue, mais ravivée par « la guerre et pressée de se satisfaire « à la faveur d'une récente victoire. Les « chants populaires des Serviens n'ont « point célébré ces funestes représailles. « Les vieux knètes secouaient la tête

« losch Obrénovitch fit « actions d'éclat et qu'il « sure grave. Après Bel « est la ville la plus co « pachalic; au mois « elle tomba au pouvoi « qui pour cette fois n'of « Turcs de l'occuper.

« Les anciennes lin « territoire ne suffisaient « queurs. Jacob Nénado « paré sans difficulté de « Jadar et de Radjévin « rien négligé pour pous « ques à la révolte. D'a « voya des députés qui ré « proclamations; mais ces « été mal choisis; l'un d' « croc adonné à l'ivrogn « surpris et tué dans un « vresse; l'autre était un « voyant seul, ne voulait « sa vie. Jacob chargea « même mission quelque « més. Ils réussirent à sou « villages, et tuèrent un « « taxe; mais les Turcs « tout rentra dans l'ordr « fit construire un navire « les communications e « rivages de la Drina. « un millier d'hommes q « de l'autre côté du fleu « tranchèrent fortement. « il espérait agir sur la po « tienne de la Bosnie; « déconcertèrent ce nou

[redacted]

lant le reste de l'été, on ba-
ans avantages marqués soit en
mpagne, soit au pied des re-
ements qu'avaient élevés les
Aux approches de l'automne
es repassèrent la Drina.
ndant Milenko avait tourné ses
rs la Kraïna, où les conditions
iix n'avaient pas été observées;
olla pacha, successeur de Pas-
lou, lui opposa une forte résis-
et malgré l'assistance de Kara-
et de quelques Russes qui se
rent là pour la première fois
it rien faire de décisif. Tout se
our les Serviens à l'occupation
nontagne de Mirotsch, entre
h et la Kraïna. »
es temps de révolution, où il
renverser à tout prix l'ordre
evenu insupportable, le cou-
génie militaire sont les pre-
s vertus aux yeux du peuple.
ons vu dans le récit des évé-
qui précèdent que l'oppres-
matique des Turcs avait forcé
s, trop fiers pour accepter le
e jeter dans le brigandage. La
a pays se prêtait merveilleuse-
ette carrière aventureuse, et
le la tyrannie l'ennoblissait en
orte. Aux plus mauvais jours
itude, des Slaves chrétiens, des
ont emporté avec eux dans
sites inaccessibles le sentiment
endance servienne et la volonté
de lutter jusqu'à la mort
rs tyrans. Au milieu de leurs
ne les plus condamnables, ce
al les place bien au-dessus des
milice turbulente et avide qui
le pillage et le meurtre comme
e de ses services. Dans ce
trance entre les deux races,
turel que les uns vinssent cher-
butin et les autres de la gloire.
derniers, Veliko se distingua
exploits qui contribuèrent au
s Serviens.
mme avait demandé la permis-
oir sa propre bannière et d'ap-
volontaires autour de lui. « Je
re qu'une chose, disait-il, c'est
nquérir la Czrna-Réka, ma terre
» Les chefs serviens, sachant
ko renouvellerait ses sollicita-

tions jusqu'à ce qu'on eût exaucé ce vœu patriotique, lui accordèrent ce qu'il demandait. Bientôt il fit parler de lui. Avec une poignée de soldats, il assiégea le beg de Podgoratz. Pour réduire les troupes de la garnison, qui étaient de beaucoup plus considérables que les siennes, il imagina d'entasser des tonneaux bourrés de paille les uns sur les autres au pied de la forteresse, puis il mit le feu à ces matériaux, et bientôt les flammes enveloppèrent les tours et les créneaux; ce qui força l'ennemi à se rendre. Il donna au beg un sauf-conduit jusqu'à Widin; mais d'abord il changea avec lui de vêtement et de cheval, et s'empara de tout l'argent qu'il possédait. S'il ne put se dépouiller entièrement du caractère de sa profession, il remplit avec dignité son rôle de chef. Après la reddition de Podgoratz, il assembla tous les siens, nomma quelques bouloukbaschi et même un bimbaschi, et distribua aux troupes la moitié du butin; il envoya le reste à Belgrade. Les chefs, qui étaient habitués à des demandes de fonds, ne s'arrêtèrent pas à ce qu'avait de présomptueux la conduite d'un brave qui donnait au lieu de réclamer. Quand un corps turc s'avança de Widin contre lui, il ne parut aucunement découragé; il lutta sans désavantage avec sa petite troupe et par un coup aussi heureux que hardi il força l'ennemi à se retirer. A la faveur de la nuit, il se glissa dans le camp des ennemis, et s'écria en langue turque : Véliko est ici! Véliko est vainqueur! Aussitôt il tomba sur les gardes à demi éveillés, et les dispersa sans résistance. L'homme qui venait de rendre de tels services avait raison de se croire digne d'un commandement. A partir de cette victoire il prit le titre d'hospodar de Czrna-Réka.

Tous les épisodes de cette lutte n'eurent pas une issue également heureuse; cependant, en somme, l'insurrection triompha dans tout ce qui était d'une importance réelle, et contre toute probabilité.

Ainsi les Turcs furent définitivement expulsés du pachalic; les raïahs avaient conquis le port d'armes, signe de leur liberté; ils étaient en possession de leur territoire et des forteresses; leurs

frontières comprenaient les districts de Jadar et de Radjévina, la montagne de Mirotch et la Czrna-Réka.

Les Turcs étaient loin de s'attendre à un dénoûment semblable; le jour même de la prise de Belgrade, ou du moins vers cette même époque, Itschko avait apporté de Constantinople, au lieu de la ratification des traités, les teskères ou quittances du haratsch que les Serviens avaient effacées une fois pour toutes avec leur sang. Cet échec était humiliant pour la Turquie; et cependant il était nécessaire à sa régénération. Menacée sur le Danube par les populations chrétiennes, il fallait qu'elle perdît encore le Péloponnèse et quelques îles de la Grèce pour que son affaiblissement mît à découvert les plans ambitieux de la Russie, et que les puissances de l'Occident, justement alarmées, entreprissent la grande croisade politique dont le résultat sera la solution de ce problème : Le système de l'islamisme peut-il se consolider en se modifiant?

CHAPITRE XX.

LA SERVIE APRÈS LE TRIOMPHE DE L'INSURRECTION.

Les institutions que les vainqueurs avaient laissées aux Serviens, moins comme des concessions équitables que dans le but de les opprimer plus facilement, ne pouvaient plus suffire au milieu des premiers ferments de l'émancipation. L'autorité de leurs chefs

[redacted]

Quand le peuple des camp
tait levé, il l'avait fait de s
mouvement, sans demander
équipé et armé à ses frais :
tions lui conféraient tous les
citoyens libres. Ils ne faisaien
guerre sous le commandemen
knièzes, et ils ne nommai
leurs chefs; leurs officiers de t
étaient choisis par les voïv
s'étaient mis partout à la tête
vement.

« Les chefs dont le pouvoir
« était le plus considéré, et q
« laient voïvodes (chefs de
« avaient non-seulement le co
« ment des districts, mais
« saient d'une force qui ne re
« d'eux seuls, les momkis, qui
« la cavalerie du pays. Ces
« avaient des établissements
« districts; ils descendaient d
« notables, mangeaient à la
« chef, et recevaient de lui
« et l'équipement militaire. C
« près l'institution dont parle
« que l'on retrouve plus tard
« différentes peuplades germa
« ne recevaient point de paye p
« dite; mais ils avaient droit
« tifications et à une part du
« échange de ces avantages,
« vouaient à leur chef à la
« mort; et ils entouraient toujo
« sonne. Ses ennemis, Turcs
« étaient les leurs. Certains ch
« quelquefois cinquante mo

[redacted]

anelle, prenait le rang et les fonc- du défunt.

endant, nonobstant tous ces iges, les voïvodes n'étaient pas indants. Après la chute d'un rnement, celui qui le remplace tient ordinairement aux chefs iouvement révolutionnaire. A ue dont nous essayons de faire itre l'esprit et les événements paux, il n'y avait que peu de les dont le pouvoir fût prépon- ; c'étaient ceux qui, dès le encement de la guerre, s'étaient n avant comme chefs du mou- t et avaient mené le peuple à oire.

ob Nénadovitch avait soulevé le t de Valiévo et pris Schabatz. Lazarévitch, qu'on avait nommé le de Valiévo, se detacha peu à i ce chef. Quand Jacob s'empara tze, il nomma pour la première i voïvode dans cette ville, et cet s rencontra point de résistance ; 07, il prit possession des deux its de Bosnie, Jadar et Radjé- qui relevaient également de itorité. Milenko avait réussi à itionner Poscharévatz, quoique lé par Peter-Dobriniaz, qui agit d comme subordonné. Plus tard ko avait conquis le district et Poretsch, et Peter les terres qui ient Parakin. Ils exerçaient iutorité indépendante à l'extré- lu bassin de la Morava ; et, de que Jacob Nénadovitch, ils ent le titre d'hospodar.

s la Schoumadia, Kara-George nvesti de la même dignité. De- i mort de Katitch et de Tscha- h, son autorité s'étendait sur ta, Belgrade et Kragoujévatz. iit aussi emparé de Poschéga ; et ette partie de la Servie les seuls qui pussent se regarder comme ndants étaient Milan à Roudnik itza, qui avait succédé à son frere ia comme voïvode de Smédé-

emblait que la Servie allait se nner en hospodarats, et que la le sortirait bientôt de la lutte ces intérêts contraires. Heu- nent que George exerçait une « autorité prépondérante, parce que son « district était le plus vaste et que la « possession de Belgrade semblait in- « diquer une sorte de suprématie.

« Kara-George n'avait pas été sans « rencontrer des résistances : un jour, « pendant le siége de Belgrade, Jacob « Nénadovitch lui avait déclaré que son « autorité s'arrêtait à la Koloubara ; « mais le temps amena des modifications « qui changèrent graduellement les pré- « tentions des chefs. Depuis les événe- « ments de 1806, le commandant en « chef avait pris un ascendant décidé. « Lors de la conquête de la Potzérina, « il nomma un voïvode bien au delà « des limites de la Koloubara. Lorsque « les affaires de l'autre côté de la Morava « l'eurent appelé pour appuyer l'insur- « rection, son influence s'étendit sur le « pays qu'il avait secouru. Ses amis de « Belgrade s'étaient chargés de l'admis- « tration du gouvernement ; toutes les « troupes soldées, ainsi que les Bekjares « qui se tenaient à Belgrade, et surtout « les Krdschalis, transfuges du parti de « Gouschanz, n'agissaient que d'après ses « ordres. On s'était procuré des canons « soit à prix d'argent, soit par l'indus- « trie d'un certain Milosaf-Pétrovitch (1),

(1) Ce Milosaf était sans contredit un homme d'un mérite peu ordinaire. Il était apprenti cordonnier dans le banat. Là il étudia avec tant de succès l'art de l'horloger (le hasard l'avait fait loger dans la maison d'un fabricant qui exerçait cette profession) qu'il alla s'établir ailleurs pour se livrer à cette industrie. Il se rendit ensuite en Servie, où il proposa d'établir une fonderie de canons à condition qu'on lui fournirait le matériel. Ses premiers essais ne furent pas heureux. D'abord la masse, qui n'avait pas le degré de fusion nécessaire, cessa de couler; une seconde fois le métal coula, mais la quantité mal calculée était insuffisante. Ce double insuccès faillit être funeste à Milosaf, que quelques personnes traitaient d'imposteur. Enfin à la troisième tentative il réussit; il avait deviné par la seule force de son génie l'art du fondeur. Depuis ce moment, il eut toujours chez lui tous les accessoires d'une fonderie avec du bois et tout ce qui était nécessaire à la fabrication des roues et des affûts, ainsi que d'immenses enclumes, sur lesquelles il fabriquait lui-même ses outils; car il faisait tout de ses mains depuis les pièces les

« car l'artillerie de la forteresse de-
« vait d'abord être remise en état de
« service. Kara-George était entouré
« d'un plus grand nombre de momkis
« que les autres chefs, et aucun d'eux
« ne l'égalait en réputation militaire.
« En un mot, si les voïvodes avaient été
« considérés comme ses égaux jusqu'en
« 1806, l'année suivante avait établi in-
« contestablement sa supériorité.

« On convoquait annuellement une
« assemblée générale pour y délibérer
« sur les affaires les plus importantes
« de l'État. Peu de jours après le
« 1er janvier, tous les voïvodes avec
« leur suite se rendaient à une diète
« appelée *Skoupschtschina* (1).

« On y délibéra sur ce qu'il y aurait
« à faire au printemps, et les voïvodes
« présentèrent le compte des dépenses
« pour le service public. On y déter-
« mina également le quantum de la
« nouvelle porièza. Les plaintes de di-
« verse nature contre les individus y
« furent examinées, et plus d'une fois,
« à la suite de ces enquêtes, les voïvodes
« eux-mêmes durent subir la peine de
« l'emprisonnement. En un mot, tout ce
« qui regardait la guerre, les finances
« et la judicature fut soumis aux dé-
« cisions de l'assemblée, qui représen-
« tait sur une échelle réduite les réu-
« nions du champ de mai des anciens
« Francs.

« On y régla, non sans contesta-
« tions, la nature et l'étendue des pou-
[redacted]

« se trouvant d'ailleurs peu di
« le faire. Les hostilités cont
« pendant toute l'année, et ce
« définitive le poids et les sacı
« la guerre tombaient sur les
« les nahies et les knièjenies,
« donner à la population des
« gnes une part dans la con
« affaires.

« L'expérience avait montré
« sité d'une organisation rég
« l'assemblée s'en était sérieı
« occupée. Lorsque les députés
« à Saint-Pétersbourg passèr
« Kharkof, ils rencontrèrent d
« ville un certain Philippovit
« teur en droit et natif de l
« hongroise. Sa santé n'avait p
« aux rigueurs du climat septeı
« pressé de revoir les bords du
« il se joignit aux envoyés, qu'i
« presque regarder comme des
« triotes. Ce fut lui qui appel
« tion des Serviens sur la néce
« tablir une cour permanente
« diction et d'administration. I
« d'abord à cette idée Jacob
« vitch, en s'aidant de l'influ
« Prota. Kara-George, qui a
« en Autriche quelque goût
« droit et les avantages de l'ord
« se montra favorable à ces
« En conséquence il fut rés
« une assemblée tenue à Borak
« nouvelle insititution législati
« fondée.
[redacted]

un mode patriarcal : si la
roduisait du vin, le sénateur
ar la localité ne recevait que
et ainsi de suite pour les
roductions du sol : mais en
un district donnait à son
:ant deux têtes de gros bé-
loël, pour ses provisions d'hi-
naison où résidait le sovietnik
: du conseil) était considé-
ne la propriété du district;
habitants de cette circons-
avaient le droit d'y être logés
s se rendaient à la ville. De
nière, les sovietniks étaient
s'occuper des affaires de
nmettants, autant toutefois
ntérêts généraux le leur per-
t.

poyitch, qui le premier avait
dée de l'institution du soviet
mmé secrétaire, et en dirigea
e. Il remplit ces fonctions à
ction générale, et laissa une
n sans tache. Ce fut sous
ces de ce légiste que le sénat
ieurs résolutions importan-
t vendre les maisons et les
i avaient appartenu aux Turcs,
a d'affecter le produit des
l'entretien de l'armée. Il y a
e de lui dans laquelle il en-
éter-Dobriniaz de ne point se
péage du bac de Poscharévatz,
tissant que le sénat nomme-
fficier *ad hoc*. Il lui représente
qualite de voïvode il devait
nter de son commandement
, et que ces sortes d'affaires
point de sa compétence. On
aussi quelques règlements
s, tels que l'assiette des im-
le casuel du clergé. Mais de
s améliorations dont il dota
e les plus importantes sans
t sont ses règlements sur les
t sur l'administration de la
Avant lui, les seules écoles
assent en Servie étaient plu-
séminaires, où l'on apprenait
es éléments de la lecture, que
ables écoles. Elles se tenaient
cloîtres, et des prêtres les
nt. Les élèves (diaks), com-
pprentis dans les professions
es, rendaient à leurs maîtres
« des services de toute nature, et s'oc-
« cupaient plus du bétail et des soins
« de l'agriculture que de leurs études.
« Désormais une petite école fut établie
« dans toutes les villes de district pour
« les connaissances élémentaires; et
« l'on fonda en outre à Belgrade un
« établissement où les jeunes gens re-
« cevaient un enseignement supérieur.
« Le cours comprenait l'histoire, les
« mathématiques et les éléments de la
« jurisprudence. Jugovitch, qui avait
« professé à Carlovitz, y forma quelques
« élèves, comme lui de la Servie au-
« trichienne. Quoique cet établissement
« laissât beaucoup à désirer, il eut dans
« les dernières années des résultats re-
« marquables (1).

« Les cours de justice étaient d'une
« importance encore plus réelle. Les
« kmètes restèrent chargés des affaires
« minimes dans les villages; mais dans
« les villes de district, où résidaient
« naguère des cadis, on établit un tri-
« bunal composé d'un président, d'un as-
« sesseur et d'un secrétaire. Ces derniers
« étaient nommés par le sénat, qui leur
« donnait les instructions nécessaires,
« en se réservant les cas d'appel.

« C'est ainsi qu'une province à peine
« échappée au joug des Turcs reçut
« les semences civilisatrices, empruntées
« en grande partie à l'Autriche, mais
« fécondées par le génie national et par
« un mode réglementaire particulier au
« pays. Le sénat, qui était l'âme de ces
« réformes, contribua en même temps à
« fonder l'unité du pouvoir dirigeant.
« Le soviet représentait le pays dans
« son ensemble de la même manière
« que le sénateur représentait sa nahie.
« Au premier coup d'œil, on serait tenté
« de croire que toutes ces mesures gou-
« vernementales et d'administration
« avaient pour but d'opposer un con-
« tre-poids au pouvoir des chefs mili-
« taires; mais l'état des faits repousse
« cette conjecture. En effet, l'origine
« des sénateurs était due à l'élection.
« Ils étaient nommés par les électeurs
« libres du district; or, comment le
« peuple qui devait sa délivrance ré-

(1) C'est de là que sont sortis Protitsch, le sénateur Maxim Rankovitch, Lazare Arsénovitch et Boschko Thadditch.

« cente au dévouement et au courage
« des chefs aurait-il pu ne pas désigner
« dans son choix celui que proposait
« l'hospodar? L'élection dépendait donc
« de l'hospodar ; et comme il pouvait
« aussi disposer en faveur de ses parti-
« sans d'une certaine quantité des pro-
« duits du sol, il tenait dans ses mains
« le bien-être matériel du sovietnick.
« L'action politique de ce dernier se
« trouvait naturellement paralysée par
« ces influences. Ainsi Prota, qui fut
« pendant quelque temps président du
« sénat, ne pouvait guère se montrer
« hostile aux vues de son oncle Jacob
« Nénadovitch. Il est vrai que l'établis-
« sement d'un pouvoir central qui re-
« présentait la généralité du pays était
« par le fait même une garantie; mais
« les droits qui en dérivaient étaient
« quelquefois méconnus ou contestés.
« Malgré la décision du sénat les voï-
« vodes, quelques-uns du moins, s'ap-
« propriaient les droits de douane à la
« frontière de même que les propriétés
« enlevées aux Turcs ; car le sénat n'a-
« vait pas une autorité suffisante pour
« rendre les magistrats indépendants
« des chefs militaires. L'exercice du
« commandement avait habitué les voï-
« vodes à ne prendre conseil que d'eux-
« mêmes ; ils auraient eu de la répu-
« gnance à prendre les ordres de fonc-
« tionnaires civils. Kara-George lui-
« même, à une époque où l'institution
« du sénat était toute récente, mécon-
« tent de quelques décrets, fit sortir
[redacted]

lui-ci prétendait trouver dans les décrets de ce même sénat un instrument pour contrôler plus facilement les actes de ses rivaux. Comme les électeurs se trouvaient placés entre ces deux influences, il était naturel que leurs représentants ne fussent pas souvent d'accord dans le conseil. Examinons rapidement les partis nés de ces divergences.

Parmi les sénateurs deux surtout étaient dévoués à Kara-George ; c'étaient Mladen Milovanovitch, député de Kragoujévatz et Ivan Jougovitch, qui, après la mort prématurée de Philippovitch, avait succédé à cet homme d'État dans les fonctions de secrétaire. Peut-être n'était-il pas inférieur à Philippovitch en savoir et en habileté ; mais sans être, comme son prédécesseur, irréprochable au point de vue de la moralité des actes, Mladen était intimement lié avec Kara-George; ils étaient du même district et s'étaient voués à la même carrière, partageant la bonne comme la mauvaise fortune. Il avait aussi servi dans la guerre du temps de l'alliance offensive et défensive entre la Servie et l'Autriche, et avait été heïduk ; les liens de la famille resserraient encore tous les autres ; sa femme était la fille de son ami.

Quelquefois on le chargea de contrôler les actes de quelques voïvodes d'une autorité secondaire: cependant la guerre n'était pas son élément spécial. Quoique d'une taille haute et de formes herculéennes, il avait quelque chose de gêné dans sa démarche, et sa présence sur
[redacted]

r la possession des constructions commodes de la ville, de même le des plus riches magasins, mpter les biens en terres. En nt entre leurs mains le mono- douanes de Belgrade et d'Os- itza, ils s'étaient en quelque nparés du commerce avec l'é- Il est vrai qu'ils prenaient les ferme; mais c'était à des condi- 'ils fixaient eux-mêmes, de sorte s frais d'établissement étaient nt couverts. Dans un tel état es leurs transactions étaient nposées que consenties. Sou- forçaient les paysans à des cor- dales; en un mot, il n'était ossible de parvenir sans eux à ce fût d'avantageux ou de quel- ortance.

façon d'agir ne rappelait que , peu de temps auparavant, le it gémi sous un gouvernement ue et que ses nouveaux chefs nt commode de marcher dans voie. Heureusement qu'il y avait e parti personnellement inté- 'opposer à ces empiétements de

am Loukitch, ami de Milan et ar les districts de Roudnïk et éga, et Ivan-Protitsch, de la Milenko-Poscharévatz, combat- abus des chefs militaires avec e zèle que de persévérance : ils par obtenir un décret qui éloi- lan de Belgrade. Tous les so- confirmèrent ce décret en y ap- ur signature ou leur sceau, et orge y donna son assentiment. ea Mladen de conduire les bek- éligrade; et il obéit à cet ordre. ch, qui était, comme Mladen, opposé aux sénateurs, dut aussi ant eux.

dant, peu de temps après, Kara- dans des circonstances encore isantes, se crut en droit de res- le pouvoir du conseil.

ite des relations avec la Russie, iller d'État Rodofinikin s'était Belgrade à la sollicitation des serviens. D'abord Kara-George approuvé cette mesure. Il re- it que Rodofinikin était Grec, s gens de cette nation avaient toujours été plus que suspects aux Serviens, lesquels, à cette époque, se trouvaient en désaccord avec le métropolitain Léonti, Grec lui-même. Cependant ses représentations vinrent trop tard; les députés étaient déjà de retour, et ils avaient amené avec eux le conseiller russe.

Rodofinikin, qui ignorait probablement ce qu'on disait de lui, lia des rapports intimes avec Léonti, et n'épargna pas les blâmes aux Serviens. Il leur conseilla de mettre les momkis sur le pied de troupes soldées et de réprimer l'autorité des voïvodes. Cette conduite lui attira le soupçon des uns et la haine des autres. Kara-George était convaincu que Rodofinikin faisait cause commune avec ses tyrans. Mladen et Jougovitch ne cessaient de lui représenter qu'on attaquait les voïvodes pour le renverser lui-même et que, pour arriver à ses fins, le parti grec s'était ligué avec les adversaires politiques du commandant en chef. Le but du métropolitain et de son complice, ajoutaient-ils, était évidemment d'établir dans la Servie un gouvernement semblable à celui qui régissait les Moldo-Valaques, et l'un et l'autre étaient gagnés par les Fanariotes. Jougovitch avait pour appuyer ces conjectures des histoires toutes prêtes : d'abord Nicolas, un des députés venus de Constantinople pour faire des propositions de paix, au lieu de s'en retourner, comme il en avait reçu l'ordre, s'était attaché au service de Léonti; et quoiqu'on fût au plus fort de l'hiver, le métropolitain s'était mis en tournée avec lui, sous le prétexte de faire la collecte de la dimnitza, mais dans le but réel de fomenter une insurrection. Léonti aurait demandé au peuple pourquoi il se battait pour des chefs qui, uniquement occupés de leurs intérêts, s'enfuiraient au premier jour avec leurs richesses et l'abandonneraient à la vengeance des Turcs. Ne feraient-ils pas mieux de se soumettre tout de suite à leurs anciens maîtres? Si Rodofinikin, ajoutait Jougovitch, n'était pas d'accord avec Léonti, pourquoi le conseiller russe, à l'arrivée dans la Kraïna de nouveaux ambassadeurs de Constantinople, s'est-il offert pour négocier avec eux? Il a été à leur rencontre accompa-

gné de Léonti et de Nicolas : cependant il n'avait été nullement question entre eux de négociations, et rien n'a transpiré du secret de cette conférence.

Ces accusations, où ce qui n'était qu'hypothétique était présenté comme probable, firent juger à Kara-George qu'il était de son devoir de défendre son autorité. En effet, que pouvait-il arriver de pire pour le pays que de tomber sous la domination rapace des Fanariotes? « Il bannit immédiatement Nico-« las, fit signifier son mécontente-« ment à Léonti, et désormais s'ap-« pliqua sérieusement à établir sa pré-« pondérance dans le sénat, en y faisant « rentrer Mladen et Jougovitch. Per-« sonne n'osa s'opposer à la volonté de « Kara-George. Il est vrai que Mladen « ne prit part aux sessions que de temps « en temps ; cependant son influence, « loin d'en souffrir, ne fit que s'accroî-« tre, et il inspira plus de crainte que « jamais.

« Malgré l'opposition du gouverne-« ment civil à l'autorité des chefs mili-« taires et les divergences d'opinion « touchant les relations étrangères, « l'unité du pouvoir n'en fut pas ébran-« lée. On doit ce résultat à l'autorité du « commandant en chef, qui, bien que « restreinte par les compétences admi-« nistratives, s'étendait sur tout le pays : « cette même autorité prépondérante « dans la Skoupschtschina influait sur « les décisions du soviet. Elle était fondée

« lage du district de Kragou
« troni, son père, était pays
« première jeunesse, il vint c
« pays s'établir près du m
« En 1787, lorsque les pre
« bles agitèrent la Servie et
« tendait à une invasion a
« il prit un parti qui décida
« Décidé à fuir et ne
« laisser son père à la merc
« il l'emmena, ainsi que tou
« fut possible de prendre av
« dirigea vers la Save ; mais
« prochait de cette rivière, pl
« ou, selon d'autres, son b
« moignait de crainte. Celui-
« tant d'autres, aurait mieux
« sa soumission, et il ne ces
« ger George à retourner
« meure. Déjà la Save était d
« yeux lorsque le vieillard re
« instances : « Humilions-no
« à George, et nous obtiend
« grâce ; ne va pas en Allem
« fils ; par mon pain qui t'a
« t'exile pas. Pour moi, je s
« rester. » — « Quoi ! répond
« je vivrais pour te voir expir
« tortures ; je préfère te t
« place ! » A ces mots il déc
« pistolet sur Petroni, et ord
« de ses compagnons d'achev
« lard. Arrivé au village voisi
« paysans : « Il y a là-bas le
« homme âgé ; enterrez-le, e
« des funérailles buvez au s



: il retourna au service n'ayant rien à craindre sous Hadji-Mous- et depuis cette époque il se livra ommerce, qui l'enrichit. Les per- tions des Dabis le jetèrent dans irrection où il était appelé à jouer ôle si considérable.

ra-George ne pouvait se com- r à personne. Il restait quelque- des jours entiers sans prononcer parole et rongeant ses ongles. ent, lorsqu'on lui parlait, il dé- isait la tête sans daigner répondre. in lui déliait la langue, et dans accès de bonne humeur on l'a onduire une ronde servienne. ») (1).

méprisait l'éclat et le luxe. Dans ours de sa plus grande puissance, rtait le même pantalon bleu, la « même pelisse courte usée, et son bon- « net noir si connu de tous. Pendant « qu'il exerçait une autorité princière, « sa fille, comme les villageoises, allait « puiser de l'eau à la fontaine. Cepen- « dant, chose extraordinaire, il n'était « pas insensible à l'attrait de l'or.

« A Topolo, on aurait pu le prendre « pour un simple paysan. Assisté de « ses momkis, il éclaircissait les arbres « de la forêt ou détournait quelque « courant d'eau pour alimenter un « moulin. Ensuite il allait pêcher avec « ses gens. Il cultivait et labourait la « terre; un jour il salit les décorations « qu'il avait reçues de la Russie en met- « tant un cercle à un tonneau. C'était « devant l'ennemi que se révélait en lui « l'homme de guerre. Quand les Ser- « viens le voyaient arriver suivi de ses « momkis, ils reprenaient courage. Sa « stature haute et mince, ses épaules « larges, son visage partagé par une « forte cicatrice, ses yeux enfoncés et « étincelants l'avaient bientôt fait con- « naître. Il descendait de cheval pour « combattre, et quoiqu'une blessure « qu'il avait reçue comme heïduk lui « ôtat l'usage de la main droite, il n'en « maniait pas moins sa carabine avec une « grande habileté. Sa présence produi- « sait sur les Turcs une terreur pani- « que; car ils étaient persuadés qu'il « était invincible.

« En temps de paix Kara-George ai- « mait que les affaires suivissent leur « marche régulière, et quoiqu'il ne sût « pas écrire, il voulait qu'elles fussent « instruites et suivies selon les formes « légales; mais s'il s'apercevait qu'on les « laissât traîner en longueur, sa justice « frappait d'une manière terrible. Il « n'avait qu'un frère qui, à l'abri de son « nom, se permettait les écarts les plus « condamnables. Pendant longtemps « Kara-George avait fermé les yeux sur « sa conduite; mais enfin ce frère ayant « fait violence à une jeune fille dont les « parents disaient tout haut que c'était « pour des crimes de cette nature que « la nation s'était soulevée contre les « Turcs, le commandant en chef fut si « indigné de cette action honteuse qu'il « fit pendre le coupable à la porte de sa « demeure, et il défendit à la mère de le « pleurer publiquement.

(1) trouve dans les œuvres poétiques du orge Croly une exquisse très-remar- du caractère de Kara-George et de sa e. Ce qu'il dit de la mort de cet homme linaire n'est point d'accord avec les de Ranke, que nous nous sommes sou- mé à traduire parce qu'en Allemagne rage est regardé comme la meilleure . « L'aspect de Kara-George frappait ingularité. Ses formes fortement pro- dépassaient les proportions moyen- taille était élevée; mais sa figure al- utre mesure, ses yeux creux et son ein de fierté, que ceignait comme un ne tresse de ses cheveux noirs, l'au- it prendre pour un asiatique. » — « On qu'un Turc ayant ordonné à un en- sortir du chemin s'il ne voulait pas cervelle brûlée, Kara-George tua le n sur la place d'un coup de feu. Il able que dans cette circonstance son ment naturel fut encore excité par sa ontre les oppresseurs. » — « Cet , ajoute le même auteur, était une réations hardies nées d'une nature et des troubles civils, qui unissent à age indomptable et à un corps de fer nts qu'ils ne doivent qu'à eux-mê- une moralité douteuse. Le propre de ation est de mettre tous les esprits même niveau; mais la barbarie, au e ses scènes désolées, nous montre grandeur sauvage les contrastes les noncés, et à côté de mille détails pe- vortés des exceptions gigantesques, uissants d'une fertilité vierge. » (Al- raduct. anglaise de Ranke.)

« Cependant en général il était d'une « nature bienveillante : on lui reprochait de prêter trop facilement l'o- « reille à des accusations dont il avait « lui-même reconnu précédemment la « fausseté; une fois irrité, sa colère n'a- « vait plus de frein. Sans se donner le « temps de faire exécuter sa vengeance « par ses momkis, il tuait de sa main « celui qui avait osé l'offenser, et dans « ce cas nul n'était à l'abri de ses em- « portements. Il était redevable de sa « dignité au prince Théodosi, et cepen- « dant il le tua. Après que sa fougue « était satisfaite, il pleurait et s'écriait : « Puisse Dieu punir ceux qui ont donné « lieu à cette querelle! Plutôt irritable « que vindicatif, il ne revenait jamais « sur une offense une fois qu'il avait « pardonné.

« Tel fut Kara-George, type d'une « force extraordinaire et n'ayant pas pour « ainsi dire la conscience de sa propre « nature, dont l'énergie semblait som- « meiller jusqu'à ce que les circons- « tances vinssent tout à coup la révéler « à elle-même; alors cette puissance « d'action était irrésistible, dans le « bien comme dans le mal. Ce mélange « de grandeur et de faiblesse rappelle « le caractère des anciens héros célé- « brés dans les chants populaires des « Slaves méridionaux. Quoique la civili- « sation ne puisse avouer tous ses actes, « Kara-George n'en a pas moins joué « un rôle important dans le monde. « C'est lui qui a posé le principe de l'é-

« George (1) rien n'avait été

senté avec le costume turc et des
la ceinture. Son aspect annonçait
ment l'intelligence, mais la finesse,
ne s'attend pas à rencontrer dans
guerrier ; mais tous ses contempo
cordent à lui reconnaître une supé
turelle qui l'aurait mis au-dessus de
dans toutes les situations où la fort
pu le placer. » — Le même écrivain
passage suivant d'une note du mari
bitsch, qui fut chargé d'une missi
vie dans les années 1810 et 1811
vernement servien possède l'origin
note. — « George Pétrovitch,
Turcs ont donné le nom de Kara (le
un caractère d'une haute portée. S
annonce une grandeur d'âme qu'il j
si l'on fait la part des temps et de
tances, si l'on réfléchit à l'imposs
il s'est trouvé de recevoir de l'instr
est forcé de reconnaître dans ce ch
une âme d'une trempe virile et vrai
ligne. Sa réputation de cruauté ne
raît rien moins que fondée. Quan
n'avait pas même l'ombre d'une co
et qu'il s'est trouvé à la tête d'u
dénuée de toute organisation e
toute culture, il fut forcé d'être s
eût été dangereux d'hésiter et de
mais aujourd'hui qu'il y a des lois e
mes légales, il renvoie les cas qu
sentent aux tribunaux compétent
peu éloquent, et ses manières so
mais ses jugements en matière ci
prompts et sainement formés. A
d'adresse il joint une attention in
Comme soldat, il n'y a qu'une op

[redacted]

ıu pour le gouvernement de la . La guerre se poursuivait lus ou moins de zèle et de , selon le mouvement des af- en Europe. Enfin la politique le tourna de manière à ouvrir rviens une perspective favorable uronner leurs efforts pour con- leur indépendance. »

CHAPITRE XXI.

IE DANS SES RAPPORTS AVEC Г GÉNÉRAL DE L'EUROPE ET LA TURQUIE. (*Ranke*.)

ontre-coup de la révolution de 'est fait sentir en Turquie, non t empire, qui repose sur des ntièrement différentes, ait été hique ou contraire à cet im- événement, mais par des causes itelles qui se liaient à la nou- rection de la politique euro- , et parce que les intérêts e la situation changèrent l'an- ystème des alliances et en- ent des guerres auxquelles la e pouvaient rester étrangère. itude que venait de prendre la après la destruction du pouvoir hique, abstraction faite des es républicains, était loin d'in- les Ottomans. Le divan calcu- le peuple qui venait de con- une réforme radicale prendrait s de l'Autriche une attitude cidée, ce qui ne pouvait que ier les vues de cette dernière ce sur les Slaves méridionaux. l'esprit de conquête qui s'em- es Français révolutionnaires t jusque sur l'Orient. Napoléon nçu le projet de fonder un em- s l'est. Il s'empara de l'Égypte ses armes victorieuses dans la La conséquence naturelle de « cette expédition fut que la Turquie se « déclara contre la France et entra dans « la seconde coalition. Les côtes de « l'Italie virent des escadres turques « combattre à côté de celles des Russes ; « et le calife de la Roumélie, d'après « les ordres du sultan lui-même, ne né- « gligea rien pour rétablir le Saint- « Père à Rome.

« Napoléon finit par reconnaître qu'il « était plus prudent de se borner à gou- « verner la France que de s'obstiner à « lutter contre le monde entier à une « si grande distance de ses ressources. « Il abandonna en conséquence l'Égypte « et la Syrie, et se prépara à former un « empire d'occident (1). Ce changement « de vues ne tarda pas à amener un rap- « prochement entre Napoléon et la Tur- « quie, dont il reconnaissait l'intégrité « territoriale. Les anciens priviléges dont « jouissait la France du temps de la mo- « narchie furent renouvelés, et la Porte « lui accorda même celui de naviguer « sur la mer Noire. Ces concessions « pouvaient être faites sans danger, aussi « longtemps du moins que la paix du « continent serait maintenue. Mais pou- « vait-il en être ainsi dans le cas d'une « rupture entre Napoléon et les grandes « puissances continentales? En 1805, « par exemple, la Porte dut hésiter entre « les alliés qu'il lui convenait de choisir.

« Et en effet quelquefois l'ambas- « sadeur de Russie paraissait prépon- « dérant à Constantinople ; mais le « divan ne faisait aucun pas décisif « dans la crainte de blesser les intérêts « français.

« Telle était la situation quand on « reçut à Constantinople la nouvelle de « la victoire d'Austerlitz. La défaite des « Russes y causa une vive satisfaction ; « on commençait à croire en l'étoile de « Napoléon, et pour la première fois on « lui donna le titre de padischah ou « empereur des Français. Le vainqueur « dit à l'ambassadeur de Turquie que les « succès ou les revers de la France

; il a tué son père et son bienfai- els actes auraient bien autrement ithète désormais inséparable de lous regardons comme plus pro- le surnom de Czrni lui aura été nse du bonnet noir qu'il portait mbats et que sa taille élevée faisait de loin.

(1) Ranke a jugé les événements au point de vue des intérêts autrichiens. La république a été forcément conquérante, et l'empire n'a été qu'une magnifique protestation contre l'Europe hostile et coalisée. C'est un fait désormais acquis à l'histoire.

« étaient communs aux deux États, de « même que ceux de la Turquie intéres- « saient également l'empire français; « que l'ennemi de l'un était l'ennemi « de l'autre, et qu'il n'avait rien plus à « cœur que ses relations avec le plus « ancien et le plus utile de ses alliés.

« C'est un fait qui n'a pas toujours « été présent aux historiens que les af- « faires de la Turquie ont été presque « aussi déterminantes pour la guerre « de 1806 que celles de l'Allemagne. « En effet, dans la crainte que la pos- « session de la Dalmatie ne donnât « aux Français une influence prépon- « dérante sur les provinces danubien- « nes et par suite sur le divan, l'Angle- « terre et la Russie s'opposèrent à ce « que la Dalmatie devînt partie intégrante « du nouvel empire. Les deux alliés « auraient mieux aimé profiter des faci- « lités qu'offraient les côtes de l'Adria- « tique pour attaquer le nord de l'Italie, « alors au pouvoir des Français, et « s'emparer des bouches de Cataro. Les « Russes qui occupaient Corfou s'u- « nirent aux Monténégrins soulevés en « masse; et s'ils ne mirent pas les « Français en grand péril, du moins ils « leur suscitèrent des embarras sérieux. « Cette conduite des alliés ne pouvait « que faciliter la mission du général « Sébastiani, que Napoléon avait envoyé « à Constantinople pour y faire triom- « pher les intérêts de son souverain. Cet « ambassadeur appuyait surtout sur le « danger que présentait l'alliance russe

« En outre, les prétentic « déjà à cette époque la R « provinces du bas Danub « la jalousie de l'Autriche. « documents que nous avo « les yeux, il n'est pas dout « doption de ces mesures « raisons principales qui « l'Autriche de faire caus « avec la Russie et la Prus « des raisons encore plus g « permirent point de s'unir « et à la France. Cependa « entre ces deux derniers Ét « de jour en jour plus étroi « cès de Napoléon contre « sa marche en Pologne déte « Porte, malgré les mena « gleterre, à déclarer la guer « et à déployer solennelle « dard du prophète.

« Les Turcs croyaient po « leur jonction avec les troup « sur le Dniestr ou même su « et reprendre la Crimée. « Anglais parurent devant « nople avec une escadre c « la Porte rejeta toutes le « tions, à l'instigation surt « tiani (2) et des officiers « mentés qui composaient « qui se hâtèrent d'organise « de défense. Il en résulta qu « victorieux partout aille « contraints de se retirer. « de Napoléon signalèrent « des armes turques contr

n demande qu'on y admît des
…ntiaires turcs, et lorsque
…adeur ottoman lui fut présenté
…nstein il déclara que la France
…rquie étaient unies désormais
…a main droite l'est à la main
Il ne serait pas difficile d'in-
…comment ces relations poli-
…menèrent les grands pouvoirs
…ope à s'immiscer dans les
…ntérieures de la Turquie. On a
…ne l'alliance entre les Serviens
…sses avait emprunté des cir-
…es un certain caractère de
de durée; une division russe
…rée dans la Kraïna pour se-
…s insurgés, et Kara-George
alors du théâtre même des
… que quinze cents Turcs
…estés sur le champ de bataille,
…ur avait enlevé huit redoutes
…s leurs canons, ainsi qu'une
pleine de ducats, des chevaux
…ne quantité de riches tapis;
… qui avaient pu échapper n'a-
…uvé que leur vie; enfin que
… lui-même s'était enfui sur
…ent valaque. Il portait aux
…s cette lettre le courage des
Cette coopération contre le
…nemi ne pouvait que resser-
…en de fraternité qui unis-
…née des Serviens à leurs pro-

…nnée 1807, les Russes aidèrent
…nt les Monténégrins à attaquer
…resses de Niktschitsch et de
…. Ces montagnards étaient dé-
…'empereur de Russie au delà
… ce qu'on pourrait imaginer.
…e de leurs pétitions ils vont
…igner : *vos fidèles sujets* (1).
…recs Armatoles, qui com-
…nt à avoir le sentiment de
…portance et dont le chef
…os Blanchavas caressait déjà
de délivrer son pays, étaient
… meilleurs termes avec les
qui délivrèrent une seconde
…ga menacée par Ali-Pacha.
…re côté, Napoléon entretenait
…tions avec ce pacha, dont les
…ies pour le parti qui dominait

…ort de Strogonof à l'empereur
Lebensbilder, t. II, p. 194.

« alors à Constantinople n'étaient point
« douteuses. Ali était tout fier que Na-
« poléon eût mis de l'artillerie à sa dis-
« position (1). Il paraît qu'on avait en
« vue une attaque combinée contre les
« Sept-Iles. Les Monténégrins affirment
« que, lorsqu'ils attaquèrent Kloboug,
« les Français vinrent secourir les Turcs.
« On prétend aussi que des officiers
« français dirigèrent la résistance des
« Bosniaques attaqués par les Serviens,
« et l'on en voyait la preuve dans la
« manière dont l'artillerie des premiers
« était servie. Le fait, sans être prouvé,
« a pu paraître probable.

« Napoléon, qui, depuis sa campagne
« d'Égypte, avait une haute idée des
« aptitudes militaires des Turcs, excitait
« le sultan à quitter les voluptés du sérail
« pour se mettre à la tête de ses trou-
« pes et renouveler la gloire de ses
« ancêtres. La réforme militaire pour-
« suivie par Sélim lui paraissait le meil-
« leur moyen de parvenir à ce but, et il
« l'encourageait par tous les moyens
« possibles à persévérer dans cette voie.
« Il est certain que, dans sa première
« jeunesse, à une époque où les circons-
« tances paraissaient peu favorables en
« France à son avancement futur, Na-
« poléon avait eu l'intention de prendre
« une part personnelle à la régénération
« de la puissance militaire des Ottomans.
« Il y a une note de sa main, écrite à
« l'époque dont nous parlons, où il
« insiste sur la nécessité de réformer les
« armées turques, pour contenir par la
« crainte l'ambition des États voisins. Le
« pouvoir n'avait pas changé ses idées.
« La présence d'ingénieurs et d'artilleurs
« français suffit pour la défense de
« Constantinople, et montra ce que pou-
« vait faire une armée turque bien
« disciplinée et bien conduite.

« Ainsi les grandes puissances de
« l'Europe se rattachaient par leurs in-
« térêts et leurs sympathies aux deux
« systèmes qui divisaient l'Orient. La
« coalition était contraire à tout agran-
« dissement des peuples par les institu-
« tions; la France favorisait la réforme.

(1) Dans une lettre en date d'Osterade, 7 avril 1807, et communiquée par Ségur, on lit : Déjà des canons ont été mis à la disposition du pacha de Janina.

« Au milieu de ces deux tendances géné-
« rales, il existait un tiers parti, égale-
« ment opposé aux stationnaires et aux
« progressistes. Ce parti voulait relever
« l'ancien esprit de l'islamisme avec ses
« seuls éléments et sans admettre rien
« de conditionnel dans l'assujettissement
« des raïahs. Appuyée sur les préceptes
« du Coran, cette opinion se montra de
« nouveau formidable. Nous avons vu
« dans les chapitres précédents que
« Sélim III ne put faire exécuter ses
« ordres lorsqu'il voulut que les janis-
« saires se soumissent à la discipline
« européenne. Pour vaincre leur résis-
« tance il aurait fallu faire exécuter les
« chefs rebelles et déclarer en état de
« guerre les provinces où leur influence
« était dominante, ce qui n'eût été pos-
« sible qu'avec un appui indispensable
« à tout prince réformateur, celui des
« classes populaires; or, comme ses
« plans heurtaient les préjugés religieux,
« les masses lui étaient hostiles. Quant à
« ceux de ses sujets qui se montrèrent
« persuadés ou du moins obéissants, leur
« nombre était trop réduit pour que leur
« concours lui permît de faire la loi aux
« autres. Quand les troupes de Cara-
« manie s'avancèrent vers le Danube,
« peu de temps avant que la guerre contre
« la Russie eût éclaté, et peut-être dans
« la prévision de cette rupture, les
« Krdschalis, unis aux janissaires, qui
« occupaient une position favorable, les
« attaquèrent sur le Yéna, dans le Ba-
« baesky, et les défirent si complétement

« poser le nouveau système a
« et aux Jamaks, casernés
« châteaux du Bosphore, il y
« révolte dans la capitale : les j
« retournèrent leurs marmi
« indiquer qu'ils ne voulaient
« nourris par le sultan. Aucune
« n'avaient été prises pour les
« trer dans l'ordre. Ni les Topd
« l'organisation avait été si disp
« ni le mufti, qui devait son in
« à Sélim, ne prirent parti pou
« résulta que les ministres qu
« sanctionné ces innovations en
« l'insuccès de leur tête. On d
« le sultan serait détrôné p
« abandonné aux vices des ch
« avoir transgressé les saint
« nances du Coran. Sélim
« devant le pouvoir qu'il av
« détruire.

« Ces troubles se prolongè
« dant une année. Un partisan
« Mustafa Baïraktar, qui s'
« lui-même vizir, poursuivit
« temps ces projets de réform
« ménageant les préjugés
« mais les janissaires se r
« aussi contre lui; les ulém
« sèrent d'avoir voulu assimi
« tion aux infidèles pour la
« suite sous leur dépendanc
« une lutte longue et dout
« raktar fut renversé avec tous
« rents.

« L'ancien système militai
« sur le fanatisme, fut ré

[redacted]

ı lieu dans les relations po-
ı l'Europe.
x de Tilsitt (7 juillet 1807),
abandonna la cause des
en donna pour motif la dé-
le Sélim; dans un de ses
l qualifie cette nation *d'anti-*
꞉. Toutefois il est plus pro-
il sacrifia cette alliance à
lus pressant de s'unir avec
contre l'Angleterre (1). Il
ait la politique traditionnelle
nce, occupé avant tout de
npher le système continen-
rd il songea à partager avec
quelques provinces de la
'Europe. Il offrit également
he de prendre part à ce dé-
ent; plus tard il fut ques-
lommager la France par un
: en Allemagne, et Napo-
jeté les yeux sur la Silésie;
tôt il déclara qu'il se con-
e l'assurance qu'on le lais-
›mplir, sans y mettre ob-
vues sur l'Espagne. En re-
tte concession, il permettait
e de prendre la Moldavie et
e. Ces négociations, qui re-
es intérêts si vastes, n'ame-
cun résultat définitif.
›ngrès d'Erfurt (octobre
›oléon déclara que, si la ces-
s deux provinces était refu-
'il en résultât une guerre,
ndrait une part active que
s où la Turquie serait se-
' une puissance européenne,
ı il se rangerait du côté de
On convint que les fron-
et empire seraient reculées
)anube, et Napoléon déclara
leterre n'obtiendrait la paix
avoir reconnu l'incorpora-
ussie des provinces moldo-
t de la Finlande.

, dans ses réflexions sur la paix
rès avoir discuté cette question:
fait à Napoléon d'avoir aban-
quie était fondé, conclut ainsi:
t à savoir quel était, en 1807,
s utile à la France, ou de pro-
rquie complète satisfaction, ou
· la Russie dans le système con-
hoix alors ne pouvait être dou-

« Le cadre de cet ouvrage ne com-
« porte pas le développement de tous
« les projets qui ont été formés et aban-
« donnés à cette époque mémorable, où
« trois grandes puissances, la France,
« l'Angleterre et la Russie, réglaient les
« destinées de l'Europe; mais il était
« nécessaire de les indiquer pour faire
« comprendre sous l'empire de quelles
« influences étrangères la Servie pour-
« suivait la guerre contre la Porte et
« jusqu'à quel point l'esprit des al-
« liances internationales avait dû mo-
« difier la conduite des petits États.

« Les Serviens ne pouvaient plus ti-
« rer avantage des dissensions entre un
« sultan qui voulait la réforme et le
« pouvoir politique et religieux qui re-
« poussait toute innovation, conflit qui
« avait fait naître l'insurrection. C'était
« contre le gouvernement purement
« turc et contre toutes ses conséquen-
« ces oppressives que désormais ils de-
« vaient lutter. Mais, comme compen-
« sation, quand la guerre éclata en
« 1809, ils trouvèrent la Russie ferme-
« ment disposée à les appuyer. La réu-
« nion des provinces moldo-valaques à
« l'empire russe, telle que le congrès
« d'Erfurt l'avait stipulée, eût été d'un
« grand avantage pour la Servie.

« Cependant, en l'absence même de
« cette prise de possession par les Russes,
« les Serviens y gagnaient encore de ne
« pas craindre une attaque de Napoléon,
« qui était maître des côtes; ils pou-
« vaient ainsi avoir la certitude que leurs
« voisins les Bosniaques n'auraient plus,
« comme ils l'avaient éprouvé dans les
« guerres précédentes, des officiers
« français pour diriger leur artillerie. »

CHAPITRE XXII.

CAMPAGNES DE 1809 ET 1810. NOUVELLES FRONTIÈRES DE LA SERVIE.

Les Serviens, malgré leur courage et quelle que fût l'habileté de leurs chefs, ne pouvaient, avec leurs seules ressources, tenir tête à toutes les forces de l'empire ottoman. Leur système financier leur permettait à peine de subvenir aux dépenses d'une guerre défensive. Les Turcs étaient maîtres de transporter le théâtre des hostilités tantôt sur un point, tantôt sur un autre; quand leurs

« rait sa patrie le força de rétrograder.
« Il donna ordre immédiatement au
« knièze Sima de Bosnie et à Milenko,
« qui, aidé par les Russes, faisait le
« siége de Kladovo, de se porter avec
« toutes leurs forces sur la Morava.
« Il ne s'agissait plus d'envahir, mais
« de conserver. Sans s'occuper du voï-
« vode qu'il avait envoyé vers les Mon-
« ténégrins, il leva précipitamment le
« siége de Novibazar, abandonna sa po-
« sition à Losnitza, et arriva à temps
« pour jeter quelques troupes dans
« Kiupria, place dont l'occupation lui
« assurait un point d'appui sur la rive
« gauche de la Morava. De là il se ren-
« dit à Déligrade, où Milenko vint le
« rejoindre. Cependant rien de ce qu'ils
« entreprirent ne leur réussit, et il lui
« fallut se replier sur Kiupria. La re-
« nommée avait exagéré leurs pertes :
« le bruit s'était répandu qu'après avoir
« été totalement défaits Kara-George
« et Milenko s'étaient réfugiés avec les
« débris de leur armée dans la Schou-
« madia; de sorte que Raditch et Jokitch,
« qui commandaient à Kiupria, avaient
« jugé prudent de démolir la citadelle.

« Kara-George arriva justement à
« l'instant où Raditch était occupé à
« faire passer de l'autre côté de la Mo-
« rava ses canons et ses munitions, et à
« submerger ce qui n'était pas transpor-
« table, tandis que de son côté Jokitch
« démolissait les redoutes. Quelle ne
« fut pas la consternation de George
« en voyant la place qui lui donnait la

[redacted]

« Déjà ces derniers se trouvaient
« maîtres de tout le pays situé sur la rive
« droite de la Morava jusqu'à Pojaré-
« vatz. Le pays n'offrait que des rui-
« nes. La terreur était au comble. La
« plaine était couverte de fugitifs; ceux
« qui ne pouvaient gagner la Schou-
« madia se jetèrent dans les montagnes
« d'Omolier et de Péker.

« Rodofinikin ne se croyait plus en
« sûreté dans Belgrade : accompagné
« de Pierre Dobriniaz, il se hâta de pas-
« ser le Danube. Les Turcs se prépa-
« raient à s'avancer sur la rive gauche
« de la Morava; et Gouschantz-Ali ne
« négligeait rien pour réaliser l'engage-
« ment qu'il avait pris de rendre un jour
« visite à Kara-George dans Topola.

« Les Serviens étaient loin de se lais-
« ser aller au découragement. Mladen,
« le knièze Sima et Vouitza prirent po-
« sition en face de Pojarévatz sur la
« basse Morava; Kara-George fortifia
« le mont Lipar près d'Iagodina. Ce-
« pendant, malgré tous leurs efforts,
« il est douteux qu'ils fussent parvenus
« à quelques résultats avantageux sans
« le secours efficace que leur prêtèrent
« les Russes.

« Au mois d'août 1809, l'armée russe
« franchit le bas Danube; et toutes les
« places fortes tombèrent l'une après
« l'autre en leur pouvoir, ce qui obligea
« les Turcs de rappeler une partie de
« leurs troupes pour leur faire face. Les
« Serviens purent enfin respirer. Non-
« seulement ils réussirent à repousser

[redacted]

ux de ses coreligionnaires qui
it de ce côté un territoire lequel
faisait partie de l'empire ser-
u delà du point de jonction du
se la Drina.
Turcs le rencontrèrent dans une
où ils avaient l'avantage du
; c'était sur un plateau très-
i permettait à leur cavalerie de
lopper. Kara-George, dont la
onsistait surtout en infanterie,
oigneusement d'engager le com-
s les plaines. Tout à coup il se
ouré. Il se hâta de former en
ses troupes nouvellement or-
s, en les appuyant par son ar-
; mais cette manœuvre ne l'eût
uvé. Heureusement pour lui qu'il
outre quelques cavaliers parmi
se trouvait Voulé Ilitch de Smé-
Ce dernier s'avisa d'un audacieux
me qui décida de la victoire.
ur un rapide coursier arabe et ac-
né de momkis et de bekjares, il se
a au milieu des rangs ennemis en
n langage turc : Les Turcs
Il s'ensuivit une panique et la
totale du pacha.
s cet avantage, Kara-George
ivit sa marche et s'avança jusque
erres de Vassoïévitch et de Dobri-
'out ce qu'il y avait là de chré-
e souleva; et bientôt après
s Monténégrins vinrent félici-
s frères vainqueurs. Ce qui ex-
plus leur admiration, c'étaient
ons des Serviens, beaucoup
eux n'ayant jamais vu d'artille-
laissa près d'eux un voïvode
, et une alliance entre les deux
s fut ainsi conclue. On se prépa-
ne insurrection générale de tous
es chrétiens descendant des tri-
riennes.
George, sans perdre de temps,
sur Novibazar, place dont les
commandent les communica-
tre la Roumélie et la Bosnie; il
garnison à se retirer dans la for-
qui ne semblait pas en état de
e résistance sérieuse.
ilieu de ses succès, Kara-George
s nouvelles les plus alarmantes
t de provinces intérieures.
la faveur des inondations qui
t empêché les Russes de passer
« le Danube, les Turcs avec toutes les
« forces du pachalik de Nisch s'étaient
« jetés sur la frontière servienne du
« côté d'Alexinatz. Plus d'une fois
« Pierre Dobriniaz avait repoussé les
« invasions sur ce point, qu'il couvrait
« alors à la tête d'un corps considéra-
« ble ; cependant, sur les recommanda-
« tions de Mladen, Kara-George donna
« le commandement à Miloï, ennemi de
« Pierre et auquel celui-ci n'était nul-
« lement disposé à obéir. Cette haine, qui
« jusqu'alors ne s'était manifestée que
« dans les discussions du sénat, écla-
« tait maintenant devant l'ennemi et à
« l'instant où la frontière était sérieu-
« sement menacée.

« Ce fut en juin 1809 que les Turcs
« donnèrent le premier assaut. Ils at-
« taquèrent les ouvrages fortifiés près
« de Kaménitza, position que défendait
« Stéphan Singélitch avec trois mille
« hommes. Ce chef, knièze de Ressaver,
« était ami de Pierre Stéphan, qui avait
« à lutter contre des forces supérieures :
« il déploya un courage héroïque; mais il
« avait besoin de secours, et Miloï,
« aveuglé par l'esprit de parti, refusa de
« le soutenir. Déjà les Turcs, marchant
« sur le corps de leurs camarades,
« avaient franchi les tranchées, escaladé
« les murailles, et les Serviens désespé-
« raient de les arrêter, lorsque Stéphan,
« déterminé à ne point tomber entre
« les mains des assaillants, mit le feu
« au magasin à poudre et fit sauter
« vainqueurs et vaincus. Plus tard les
« Turcs élevèrent une tour près du che-
« min, et ils mêlèrent aux matériaux de
« cette construction les crânes des Ser-
« viens qui avaient préféré une mort
« glorieuse à la défaite. Après cet effort
« désespéré, les Turcs ne rencontrèrent
« plus de résistance. Miloï, qui s'était
« flatté dans sa présomption d'empor-
« ter Nisch et de s'y établir, se vit forcé
« d'abandonner ses fortifications, son
« artillerie et ses bagages. En ce mo-
« ment Pierre Dobriniaz revenait d'une
« expédition; il n'était rien moins que
« disposé à se battre pour Miloï. Il
« dit aux siens : Sauve qui peut! et ses
« troupes se dispersèrent.

« Ces nouvelles désastreuses parvin-
« rent à Kara-George pendant qu'il as-
« siégeait Novibazar. Le péril que cou-

« Lattre à côté d'eux. Ces forces étaient « sous le commandement de Pierre « Dobriniaz. Les Russes ne tardèrent « pas à les joindre ; et leur arrivée fut « le signal de quelques avantages. On « prit Négotin et Bersa-Palanka, et l'on « mit le siége devant Kladovo.

« Cependant les Turcs avaient eu le « temps de faire leurs préparatifs ; mal- « gré la résistance que leur opposèrent « les Russes vers le bas Danube, ils « trouvèrent moyen d'attaquer la Servie, « où ils pénétrèrent par deux points.

« Churschid, le nouveau pacha de « Nisch, marcha vers la Morava avec « une armée d'environ trente mille hom- « mes. Comme son plan d'attaque diffé- « rait de celui qu'avaient suivi ses pré- « décesseurs, il était doublement dan- « gereux. Il ne s'arrêta que peu de temps « devant les retranchements élevés dans « le voisinage de Déligrade et qui en « mainte occasion avaient coûté aux « Turcs tant de sacrifices et d'efforts. « Il se contenta de faire observer cette « position par une division de son ar- « mée. Il prit Krouschévatz et une for- « teresse près de Jassica, dévastant tout « le pays d'alentour. Ce genre d'hostilités « était incontestablement celui qui pou- « vait causer le plus de dommages à « l'ennemi. Les Serviens qui apparte- « naient aux districts ruinés par les « Turcs perdirent patience et refusè- « rent de continuer à défendre des « forteresses qui ne protégeaient plus [redacted]

« défendre notre propre pays ? N'atten- « dez pas que je vous écrive une seconde « fois ; mais venez sans perdre de temps, « et marchez en toute hâte jour et nuit. « Il y va de notre existence.

« Au reçu de cette missive, Zuccato, « qui commandait les Russes, envoya « immédiatement au secours de Kara- « George trois mille hommes sous les « ordres du colonel O' Rourke ; Véliko « leur servait de guide. Ils joignirent « les Serviens dans les montagnes qui « avoisinent Jassica ; et ceux-ci, ayant « repris courage, descendirent de nou- « veau avec ce renfort dans les plaines « de Varvarin.

« Churschid était au comble de la « joie. « Vous vous êtes toujours « plaints, dit-il à ses Turcs, de ne pou- « voir rencontrer les Serviens en rase « campagne. Hé bien ! voilà une plaine « pour champ de bataille et voilà ces « mêmes Serviens ! Voyons si vous mé- « riterez de manger le pain du sultan. « Aussitôt il attaqua les Serviens et les « Russes. Ces derniers, formés en carré, « résistèrent à tous les efforts, et for- « maient comme une forteresse vivante. « Grâce à cette fermeté, que leurs en- « nemis même leur reconnaissent, les « Serviens firent plusieurs attaques heu- « reuses et prirent sept étendards. Vers « le soir Churschid se vit forcé d'élever « un retranchement.

« Cependant le danger qui menaçait « les Serviens croissait d'une manière [redacted]

« forcé de rétrograder sur son territoire, « sérieusement menacé par les Russes « depuis qu'ils étaient parvenus à s'em- « parer de Rouschtschouk (septembre « 1810). Cette retraite permettait aux « Serviens de porter des forces contre « la Bosnie.

« Le premier soin de Kara-George « fut d'aller au secours de Losnitza. Il « prit avec lui tous les hommes que pou- « vaient fournir les districts de Kragou- « jévatz, Smédérévo, Groska et Bel- « grade, et se fit accompagner par quel- « ques cosaques. Luka et Lazarévitch « vinrent le joindre, le premier de Scha- « batz, le second de Valiévo. Le 5 d'oc- « tobre, vers la nuit, ils se trouvèrent « tous réunis à une demi-lieue envivon « du camp des Bosniaques; et là ils se « hâtèrent d'élever un retranchement. « Les Turcs n'hésitèrent pas à les atta- « quer dès le lendemain matin; mais « bientôt, chassés de leurs positions « avancées, ils furent contraints de se « mettre à l'abri des fortifications qui « couvraient la Drina. Le même soir « les Serviens complétèrent leurs ou- « vrages qui touchaient presque le camp « de l'ennemi, et le lendemain il se « livra une bataille décisive. L'attaque « commença par des décharges d'artil- « tillerie et de mousqueterie, et il s'en- « suivit une mêlée sanglante. Pendant « deux heures, dit Kara-George, nous « avons lutté homme contre homme, à « l'arme blanche. Nous avons tué bien « des Turcs et coupé bien des têtes; ja- « mais lutte ne fut plus acharnée; enfin « le champ de bataille nous est resté.

« Les pertes des Turcs avaient été si « considérables qu'ils désespérèrent du « succès de la campagne, et qu'ils repas- « sèrent la Drina. Kara-George les sui- « vit dans leur retraite, pressé d'achever « sa victoire. Cependant le pacha lui fit « proposer l'arrangement suivant : Le « fleuve séparera les deux armées, et les « Turcs, comme les Serviens, prendront « l'engagement de ne le point franchir. « Cette convention, qui équivalait en « quelque sorte à un armistice, fut « agréée de part et d'autre.

« En portant leurs regards autour « d'eux, les Serviens purent se féliciter « du résultat de cette campagne. Le gé- « néral russe O'Rourke avait pris Bania, « place qui se trouvait au pouvoir des « Turcs depuis l'année précédente; en « se retirant, il s'était emparé de Gur- « gussévatz, et Kladovo avait capitulé. « Toutes ces places furent remises par « les Russes à des garnisons serviennes.

« Sans doute le plan hardi qu'avait « conçu d'abord Kara-George et qui « consistait à s'emparer de la Bosnie, « puis, en donnant la main aux Mon- « ténégrins, à reconstituer l'ancien em- « pire des Slaves méridionaux, ce plan « était loin d'être réalisé. La Servie elle- « même s'était trouvée dans le plus « grand danger. Pendant deux ans, elle « avait combattu pour sa propre exis- « tence; mais, après cet effort, elle était « plus puissante qu'elle ne l'avait été « depuis le commencement de l'insur- « rection. Au lieu d'être circonscrit dans « le pachalik de Belgrade, son terri- « toire comprenait des districts démem- « brés des pachaliks et des sandjaks voi- « sins. Vidin lui avait cédé la Kraïna, « Klioutsch Czrna-Riéka; Nisch, les « districts et les villes d'Alexinatz et de « Bania, Leskovatz, celles de Parakin « et de Krouschévatz; Novibazar, le « célèbre monastère de Stoudénitza, « qui naguère avait donné son nom à « une nahie. Quant à la Bosnie, elle « avait perdu les districts de Jadar et « de Radjévina, démembrés de la cir- « conscription de Svornik. Ainsi, des « provinces qui n'étaient point sans im- « portance, tant par leur étendue que « par leur fertilité, venaient d'être ar- « rachées au joug de l'islamisme pour « être rendues à leurs anciens posses- « seurs. »

CHAPITRE XXIII.

DISSENSIONS PARMI LES CHEFS ; KARA-GEORGE S'EMPARE DE L'AUTORITÉ SUPRÊME.

Ranke, dont le récit nous sert de guide pour l'histoire de l'insurrection de la Servie et que nous nous contentons souvent de traduire, remonte à la campagne de 1809 pour mieux faire apprécier les causes qui mirent la discorde entre les partis déjà formés, et faillirent compromettre tous les résultats de la victoire.

Déjà, dans le camp de Losnitza et à

l'instant de la retraite des Turcs, la mésintelligence avait éclaté. Qui défendra désormais ces frontières? demanda Jacob Nénadovitch. — Celui qui les a défendues jusqu'à présent répondit Kara-George. — Point du tout, poursuivit Jacob, que ce soin regardait : c'est l'affaire de ceux qui refusent l'assistance de l'étranger et qui nous mettent l'ennemi sur les bras. Jacob convoqua ses troupes et leur présentant son neveu : « Cet homme, envoyé par moi, leur dit-il, avait trouvé pour vous un gracieux empereur; mais Mladen et Miloï ne veulent pas de protecteur; ils veulent être eux-mêmes rois et empereurs.

Lorsqu'on tint la skouptschina en 1810, Jacob Nénadovitch parut à cette assemblée, accompagné d'un grand nombre de momkis et de partisans, et son escorte éclipsait celle des autres chefs. Ces hommes, qui n'étaient pas moins de six cents, criaient dans les rues : « Nous voulons l'empereur! » Pendant la séance, Jacob accusa violemment Mladen. « Si Mladen est coupable, dit Kara-George, prenez sa place et faites mieux que lui! Vous voulez l'empereur de Russie, eh bien, j'y consens! » Ce débat accrut tellement l'influence de Jacob que Mladen et Miloï, qu'on regardait comme plus coupables que le commandant en chef, durent céder, tandis que Jacob fut nommé président du sénat. Sous prétexte qu'un si grand nombre d'officiers occasionnait trop de dépenses, il éloigna des conseillers qui lui déplaisaient, et il [redacted]

de Rodofinikin avec quelques troupes auxiliaires. Tout en excitant les Russes contre Kara-George, il recommandait aux Serviens de ne recevoir aucun secours étranger avant d'avoir élu un autre commandant en chef et renouvelé tout le sénat. L'arrivée des députés réels ne lui fit pas abandonner son plan. Il parvint à persuader à Milan de Roudnik, qui était le chef de l'ambassade, que Kara-George visait au pouvoir suprême et illimité, et les fausses suppositions ne lui manquèrent pas. Cependant, comme nous l'avons déjà dit, leurs projets avortèrent. Kara-George trouva le moyen de faire parvenir au général Kamenskoï des informations plus exactes par un de ses amis, l'archimandrite Philippovitch. C'est à la suite de ces ouvertures que Kamenskoï fit paraître la proclamation que nous avons rapportée plus haut, et l'on doit rapporter à la même cause l'union des partis et les succès de la campagne de 1810.

Cet accord momentané en présence de l'ennemi n'empêcha point les hospodars de revenir à leurs inimitiés lorsqu'ils retournèrent dans leurs foyers et même durant la campagne. Pierre Milenko et Milan se rencontrèrent au quartier général de Zuccato. Jacob Nénadovitch et ses adhérents se réunirent au camp de Losnitza; et ils profitèrent de cette occasion pour se consulter et prendre de nouvelles mesures. Kara-George était alors trop puissant, et il avait eu trop de succès dans la guerre pour qu'on [redacted]

et le commandant en chef
s entièrement sans motifs
lissait de la nature même des
erait injuste de regarder les
comme les oppresseurs du
Kara-George comme son dé-
même d'après les notions des
l'Occident, notions qui ne
être applicables à l'Orient.
urait beaucoup plus aisément
ste du caractère de ce conflit
int à la situation de la Servie
ont sortis les changements de
dont le résultat eût été tout
'était trouvé parmi les Hel-
omme du caractère de Kara-
unité d'action dans la guerre
pouvoir dictatorial.
contestable que le bien du
dait de l'obéissance des hos-
pouvoir unique; cependant
turel qu'ils prétendissent à
le indépendance; les efforts
nt faits dans leurs districts
leur donnaient ce droit, et
ce personnelle et locale leur
grand nombre d'adhérents.
souhaiter qu'une transaction
chefs les eût mis d'accord.
le cet accord était impossible
âpreté dans les rivalités te-
rgie qui était comme l'âme
ance nationale, il ne restait
ernative que celle de met-
ment les deux partis aux
que la victoire tranchât la
Kara-George avait sur ses
l'avantage d'être informé à
eurs projets. Un jour il vint
te à Luka Lazarévitch, que
lit une blessure. Il serait à
lui dit le commandant en
ous les malintentionnés fus-
pensés de la même manière!
était dans la conspiration et
it l'application de ces paroles,
ut était découvert, et ne ca-
e ce qu'il savait. Peut-être
é à cette révélation par son
chement pour Kara-George :
comme il était ambitieux,
que l'avortement du complot
sa disgrâce. Peu de temps
re Voïnovitch, secrétaire de
au camp. Kara-George mit
use pour l'attirer dans son
parti; et il tira de ses aveux des détails encore plus précis et plus circonstanciés.

Dès lors le commandant en chef résolut non-seulement de défendre son autorité, mais d'écraser celle de ses adversaires, qui bientôt lui en fournirent eux-mêmes l'occasion. Les hospodars ne parurent point à la skouptschina au jour fixé pour l'ouverture de cette assemblée, qui était le 1er janvier de l'année 1810. Milenko et Pierre Dobriniaz attendaient l'arrivée du régiment russe, et Jacob Nénadovitch ne voulait pas s'y montrer en l'absence de ses amis; de sorte que Kara-George eut le temps de se concilier les voïvodes dont l'influence n'était que secondaire et qui composaient la majorité. Il lui fut donc facile d'agir sur eux et d'ajuster leur intérêts avec les siens.

Dans cette même diète il parvint à faire passer deux résolutions dont l'esprit et la portée changeaient tout le système gouvernemental du pays. La première portait que les voïvodes ne dépendraient plus des hospodars, mais du commandant en chef, dont ils recevraient directement les ordres, et du sénat. Le gouvernement du territoire presque entier fut soumis à un remaniement complet. Les districts que jusque-là Milenko avait gouvernés par les bouloukbaschis furent partagés entre huit voïvodes. Milosch, qui tenait deux districts au nom de Milan, ceux de Roudnik et de Poschéga, fut dépouillé de l'un deux et ne garda que le tiers de l'autre. Des voïvodes, entre autres Antony Bogitschévitch, Milosch Potzéraz et Stoïan Tschoupitch, qui se trouvaient sous les ordres de Jacob Nénadovitch, furent entièrement indépendants. Ces nouvelles mesures ne pouvaient que convenir aux chefs d'une importance subordonnée, et il était naturel qu'ils appuyassent l'autorité du commandant en chef, auquel ils étaient redevables de ces faveurs.

La seconde résolution était connexe avec la première; elle la complétait pour ainsi dire par une réforme totale du sénat. Les fonctions judiciaires de cette assemblée furent séparées de ses fonctions administratives. Les premières furent attribuées a une cour suprême de justice composée des membres les moins influents du Soviet, tandis qu'on confia

les secondes aux sénateurs les plus considérables formant une espèce de ministère. On les appela curateurs (*popetchiteli*). Le premier était chargé de la guerre, le second de la justice, le troisième des affaires étrangères, et ainsi de suite pour les départements des cultes, de l'interieur et des finances.

D'abord on voulait qu'outre Mladen, Sima Narkovitch et Dosithée Obradovitch, qui étaient dévoués à Kara-George, on donnât aussi des fonctions dans ce ministère à Jacob Nénadovitch, à Milenko et à Pierre Dobriniaz. Le premier décret enlevait aux hospodars la plus grande part du pouvoir qu'ils avaient exercé jusqu'alors; ils se voyaient séparés en quelque sorte de leurs districts respectifs. Le second décret leur créait une influence en dehors de leurs relations habituelles; leur indépendance était bien réduite, puisque le ministère qui dominait sur tous les autres, celui de la guerre, était entre les mains de Mladen. Si tous ces changements eussent été acceptés, le plan de Kara-George réussissait complétement. Cependant on avait prévu le cas où les chefs intéressés auraient opposé une résistance formelle. Le sénat venait de promulguer une loi qui frappait d'exil quiconque résisterait aux récentes mesures.

Quand tous ces points furent réglés, le commandant en chef fit jurer aux voïvodes qu'ils lui obéiraient et seulement à lui. Il leur donna ensuite l'ordre [redacted]

suis rendu ici, je croyais qu'on me demanderait combien de blessures j'ai reçues, combien de mes braves étaient tombés, combien j'avais eu de chevaux tués sous moi. On m'a demandé : combien de filles as-tu embrassées? C'en est assez, partons! Il était alors à Belgrade et soutenait le parti des hospodars mécontents. Il disposait de soixante-dix hommes dévoués à sa personne, soit bekjares lorsqu'il leur donnait une paye, soit momkis lorsqu'ils étaient ses obligés. Ces gens étaient prêts à tout. Les hospodars avaient également de nombreux partisans dans la ville, et se trouvaient en situation d'entreprendre quelque chose de sérieux. Cependant il leur manquait ce qui seul peut faire réussir les projets hardis, l'unité de vues et l'accord dans l'exécution. Déjà leur parti s'était affaibli. Milan, sur lequel ils pouvaient compter avec certitude, était tombé malade à Bukarest peu de temps après que Lazare Voïnovitch eut été le rejoindre; il mourut le dernier jour de l'année 1810. Quelques personnes ont prétendu que le poison avait terminé ses jours. Mais une circonstance plus contraire encore à leurs projets, c'était que Jacob Nénadovitch avait d'autres vues et qu'il était décidé à entrer dans le sénat. Il avait marié son fils Ephrem à la fille de Mladen, et s'était uni sans arrière-pensée au parti de Kara-George. Au lieu de se rendre à Belgrade avec une forte escorte, il ar- [redacted]

it soin de le tenir éloigné.
ne lettre qui donnait avis
ivaient fait une irruption
oire de Nisch, et qu'ils
ins le voisinage de Bania.
était apportée par un
couvert de sueur. L'hei-
ias à courir au secours de
ec tous ses bekjares.
Pierre, réduits à leurs
rces, n'eurent pas le cou-
Stephen Schivkovitch,
lus riche de Belgrade et
iden, les pressait de tenter
aurait voulu qu'on com-
rendre d'assaut la maison
lais Pierre et Milenko lui
Nous avons trop peu de
mmes-nous pas trois, ré-
:ovitch, et n'avons-nous
kis? Au premier coup de
ints se soulèveront, car
testé; et les gens de la
ne demandent qu'à piller,
notre secours. Mais les
ent qu'ils n'avaient pas
le munitions pour com-
ne; sur quoi Schivkovitch
a plusieurs sacs dans l'au-
e trouvaient. Cependant
nko étaient tellement dé-
andis que Schivkovitch es-
citer, ils demeuraient as-
lire, attisant les charbons

iait plus à Kara-George
ce qu'il avait à attendre
usse et quelles étaient à
s instructions du colo-
rentes époques, il avait
de sympathie pour les
qu'il s'était laissé per-
adversaires eux-mêmes
mis et ses rivaux étaient
ifluence moscovite. Enfin
assurer par lui-même de
es.
l'il avait dîné chez Mla-
e Dobriniaz, Milenko et
que, pour faire honneur
l'avait accompagné jus-
ire, Kara-George, peut-
l'un plan préconçu, s'em-
nent contre Milenko au
s où l'on était arrivé à la
er russe. Il venait de don-ner l'ordre à ses momkis de retirer à Milenko son épée, lorsque le Russe, qui logeait dans la même maison que ce dernier, intercéda pour lui. C'était précisément ce qu'attendait Kara-George. Il ôta son bonnet, et supplia Balla (c'était le nom du colonel), *par le pain de son empereur*, de lui dire s'il était venu pour protéger la faction de Milenko. Balla répondit qu'il avait pour mission de secourir la nation sous le commandement de Kara-George. En ce cas, poursuivit ce dernier, permettez-moi de baiser votre main au lieu de celle de l'empereur. Cette assurance lui parut suffisante : sa dispute avec Milenko n'eut pas d'autres suites pour le moment ; mais dès le lendemain il s'occupa de régler définitivement toute cette affaire. Il envoya à Milenko et à Pierre un ordre qui les dépouillait de leurs commandements en les laissant toutefois siéger au sénat. Il était probable qu'ils se résigneraient à accepter; Jacob Nénadovitch était devenu leur adversaire, et ils ne pouvaient exercer qu'une influence restreinte dans le sénat. S'ils refusaient, une sentence d'exil était prête. Cependant ce fut ce dernier parti qu'ils prirent, dans l'espoir qu'on leur permettrait plus tard de vivre comme particuliers dans leurs districts. Mais comme leur pouvoir tenait moins à leurs fonctions qu'à leur influence personnelle, cette faveur leur fut refusée. Le décret qui les exilait fut immédiatement affiché au coin des rues ; tous leurs méfaits réels ou prétendus y étaient énumérés : on reprochait à Pierre Dobriniaz sa fuite de Déligrade, son départ avec Rodofinikin, ses prétentions à se donner pour ambassadeur de la nation sans en avoir le caractère, et enfin l'arriéré de ses comptes vis-à-vis de trésor de l'État. On reprochait à Milenko sa rébellion à Poretsch ; on rappelait qu'il s'était approprié les subsides donnés par la Russie pour solder ses bekjares, etc., etc. Quant au lieu de leur exil, on leur permit de choisir entre l'Autriche, les provinces moldo-valaques, la Turquie et la Russie. Ce fut pour ce dernier pays qu'ils se décidèrent. Kara-George les fit conduire par une escorte de Serviens et de cosaques à travers le district de Pojarévatz jus-

qu'au Danube, après avoir préalablement fait occuper Poretsch et Kladovo par des troupes sur lesquelles il pouvait compter.

Peu de temps après leur départ, on reçut à Belgrade une lettre de Milosch qui annonçait sa résolution de se ranger du côté des opposants. En succédant à la position de Milan, il avait adopté les mêmes vues, dans la crainte qu'à la première occasion l'on ne manquerait pas de restreindre son autorité. Dobriniaz et Milenko avaient déjà passé le Danube lorsqu'un mouvement en leur faveur se manifesta dans leurs districts. Kara-George, après avoir triomphé si heureusement des principaux obstacles, prit aussitôt les mesures que réclamaient les circonstances. Il était probable que les troupes refuseraient de combattre contre leurs compatriotes et leurs amis. Au lieu de les employer, il rassembla les bekjares et les voïvodes avec leurs momkis.

Ces forces lui suffirent pour écraser l'insurrection avant qu'elle ait eu le temps de s'étendre.

Lorsque Milosch était arrivé à Belgrade avec les voïvodes opposants, Kara-George n'hésita pas à lui demander compte de sa lettre qui était tombée entre les mains de Mladen. On le traita cependant avec beaucoup d'indulgence, et on lui laissa toute facilité pour établir que ce document n'avait rien d'authentique. Cependant il le reconnut. On feignit de

[redacted]

Les voïvodes qui continuèrent cer les hautes charges, non abus fréquents, étaient nomm chef de l'État et par conséquen dépendance. Aucun d'eux n'a position assez solide pour lui rieusement obstacle. Le sénat siéges de Pierre Dobriniaz et lenko avaient été donnés à d tures de Kara-George, adu les affaires sous l'impulsion de sée suprême, et avait renoncé indépendance. L'autorité publi constituée ; mais elle était enti concentrée dans une seule mai George était le roi de ce petit É n'était quelque chose que pa lonté ou la faveur du maître.

Pendant toutes ces luttes int où le principe de la liberté, ap brisé le joug de la domination ét avait armé les uns contre les au intérêts rivaux, jusqu'à ce que d'un homme eût vaincu ou toutes les résistances, il est curi tudier l'attitude de la Russie. toujours, la politique de cet em ressa tour à tour les différents pa soucieuse que tel ou tel chef tri pourvu que la victoire parût tribuée à son influence. Si le voulait la soumission de la l'Autriche l'eût emporté, elle n' doute pas hésité à sacrifier Kara- mais lorsqu'elle eut compris homme, non moins habile com

[redacted]

convenir de trouver la Servie
à une protection plus nette
mie est déjà apprivoisée par Kara-
un gouvernement despotique

CHAPITRE XXIV.

PAIX DE BUKAREST.

ait ou traduit de Ranke.)

ervie était un gouvernement ayant son administration pro- relevant que de lui-même; lui manquait d'être reconnu el par la sanction des autres l'Europe. La déclaration du ignieur, si même on eût pu n'aurait point suffi pour consti- les droits de l'indépendance , une province récemment ie. D'ailleurs les fluctuations les de l'empire ottoman au- ujours fait craindre que ce qui obtenu dans un temps ne fût dans un autre. Un prince de pouvait prétendre à plus de tion que les pachas voisins.

ait le caractère du gouver- ture que ses actes ne pou- spirer de confiance qu'autant ient garantis par une autre . Mais quel est l'État qui eût à assumer une responsabilité nature? Le consentement gé- 'Europe eût levé toutes les dif- mais si, dans une période de u milieu de circonstances or- il est si difficile d'amener intérêts et toutes les tendan- transaction de cette nature, se flatter d'y arriver à une le commotions et d'appréhen- verselles? Il n'y avait que peu à espérer de chaque État en r. L'Autriche, avec sa politique et sans cesse en lutte pour son existence, pouvait-elle l'ombrage au seul voisin qui s en guerre avec elle, c'est-à- Turquie, en offrant une ga- propre à indisposer le divan? uestion de s'adresser à Napo- 1811, les Turcs semblaient ne éloignés de reconnaître l'indé- de la jeune Servie; mais ils y quelques restrictions. Churs- ha avait offert à Kara-George une position semblable à celle des hospodars de Valachie et de Moldavie, et il aurait alors accepté la garantie de l'empereur des Français, qui n'était plus en bons termes avec la Russie. Il n'est pas certain que de telles propositions lui aient été faites; dans tous les cas, elles n'aboutirent à aucun résultat. D'un autre côté, comment la Servie pouvait-elle compter sur l'appui d'une puissance qui avait intérêt à fortifier l'Orient contre l'ambition des Russes?

C'était donc à la Russie seule que la Servie pouvait s'adresser; cette alliance était ancienne, et une raison plus déterminante encore, c'est que la Russie était en guerre avec les Turcs.

Lorsque Churschid pacha fit à George cette proposition, il avait surtout en vue un résultat militaire : il avait posé comme condition que les Bosniaques pourraient traverser librement le territoire serbe. Cette clause était consentie. Comme la Servie était en paix et que l'armée bosniaque n'était plus obligée de faire un long circuit pour passer le Danube, les Turcs pouvaient espérer de chasser les Russes des Principautés, et d'autant plus que ces derniers s'étaient vus obligés de faire rétrograder une partie de leur armée vers les frontières de la Pologne.

Mais Kara-George aurait-il adhéré à ces propositions? Jamais il n'aurait consenti à laisser les Bosniaques passer à travers la Servie. La haine des mahométans de la Bosnie contre les chrétiens slaves, haine alimentée par des guerres longues et sanglantes, n'aurait pas manqué d'éclater dès que les uns et les autres se seraient trouvés en présence. et aurait inévitablement conduit à des hostilités ouvertes. Ni les promesses du Grand-Seigneur ni celles du pacha n'auraient pu donner à Kara-George la conviction que ce résultat serait évité. Devait-il d'ailleurs se hasarder à rompre avec les Russes? La campagne de 1811, faite sous leurs auspices, avait été plus féconde en avantages qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Le grand vizir poursuivait l'armée moscovite sur la rive gauche du Danube, mais avec si peu de précaution que l'ennemi surprit le camp retranché que les Turcs avaient laissé

de l'autre côté du fleuve pour assurer leurs communications et qu'il réussit à s'en emparer. Cette négligence mit le vizir dans le plus grand péril : échappé avec peine de ce pas difficile, il fit des propositions de paix dans la crainte de compromettre les musulmans restés derrière lui.

Cet événement ne pouvait qu'être avantageux pour les Serviens. Kara-George avait transmis au quartier général des Russes les propositions de Churschid. Après avoir reçu une réponse, il informa les Turcs qu'il ne pouvait prendre la négociation sur sa responsabilité, mais qu'il se soumettrait à tout ce qui aurait été stipulé entre les deux empereurs à Constantinople et à Saint-Pétersbourg.

Selon toutes les probabilités, il avait reçu l'assurance que, quelles que fussent les conditions de la paix, les intérêts de la Servie ne seraient point négligés. Rien ne pouvait arriver de plus heureux pour cette province que de voir ses relations établies dans un traité conclu entre deux grandes puissances. C'était la meilleure garantie qu'elle pût se flatter d'obtenir. De cette manière la Servie se liait intimement avec la Russie; elle s'associait aux dangers et aux revers de cet empire aussi bien qu'à sa prospérité et à ses succès.

La Russie était sur le point de s'engager dans une guerre qui pouvait la conduire à sa ruine. La bonne intelli-

lopper les Turcs dans le c
puisqu'ils étaient déjà en gu
les Russes, il semblait devoi
Dans son traité avec l'Autricl
de nouveau reconnu l'intégrit
pire ottoman; il était stipul
article secret que la Turquie s
tée à se joindre à la coalition fo
tre la Russie. Il se flattait qu'e
tant aux Turcs de leur rendre
il les aurait pour alliés dans ce
que toutes leurs ressources sera
à sa disposition, et que cent
hométans, entrant à la fo
frontières méridionales de la
jeteraient le trouble et la dé
Les Français ont reproché à
d'avoir différé trop longtemp
ces propositions formellemen
tantinople. Le ministre de
étrangères affirmait au mois
1812 que l'ambassadeur de F
près de la Porte Ottomane,
Andréossy, n'agissait poin
les intérêts de la Russie. Big
son histoire de France après
Tilsitt, confirme ce fait, et
n'est que trop vrai que les in
de l'ambassadeur sur ce point
crivaient la plus stricte réserv

Peut-être Napoléon croyait-
propositions ne pourraient qu'
tées, quels que fussent les te
circonstances, par la raiso
étaient entièrement favorables
Lorsqu'il ouvrit la campagne

[redacted]

le Séreth; et ce territoire, Alexandre offrait de le res-eption de quelques districts Pruth. Il n'est pas douteux sité de concentrer ses forces r à une invasion formida-forcé à faire de telles pro-mais n'eût-il pas été im-la Turquie de les rejeter, et ments ont amené depuis éhensions qui ont justifié les e Napoléon, la Turquie n'é-s fondée alors à profiter ge positif et présent? Pou-crifier aux conséquences de la guerre des provinces ses frontières du côté du le cas même où l'alliance of-a France et de la Turquie é la défaite des Russes, à craindre qu'un arrange-quent entre Napoléon et ne renouvelât les conces-itt et d'Erfurt? Au reste, appréciations faites après prouvent seulement que déterminations politiques se resque toujours sous une , et que les traités sont etailles; on découvre plus ses qui en déterminent l'in-ou le succès.

l en soit, à l'instant même comptait sur la coopération ultanée de la Turquie, elle ner la paix avec les Russes. aité la Servie était spéciale-onnée, mais comme subor-butaire du Grand-Seigneur. ons qu'on lui faisait y étaient comme des grâces dues la générosité du sultan. Le ne s'y trouvait point; tou-que, dans un traité avec la avait reconnu des droits aux y avait eu engagement solen-ver ces clauses, au risque out le reste de nullité; et la fondée à en demander l'exé-

que, par cette convention, n'obtenaient pas tout ce qu'ils t; mais elle leur assurait l'une réelle importance. La ait toujours opposée à ce que es fussent occupées par des garnisons serviennes. Comme la Porte se trouvait dans une position différente par suite de la guerre entre la France et la Russie, cette raison subsistait dans toute sa force. Aussi fut-il stipulé que les forteresses de la Servie recevraient des troupes turques.

D'un autre côté, une amnistie générale était accordée aux Serviens ainsi que certaines améliorations reconnues comme droits, et modelées sur les priviléges de quelques îles de l'Archipel. Tout ce qui regardait l'administration intérieure était laissé aux Serviens; la Porte n'exigeait d'eux qu'un impôt modéré, et ils l'acquittaient sans intermédiaires. Les termes des traités étaient comme il suit: Il a été trouvé équitable, en considération de la part que les Serviens ont prise dans la guerre actuelle, de régler solennellement une convention qui leur donne toute sécurité. Leur tranquillité ne sera troublée sous aucun prétexte. Sur leur demande, la Sublime Porte leur accorde les mêmes priviléges qu'à ses sujets des îles de l'Archipel et autres régions.

Elle veut, en outre, comme témoignage de sa gracieuse générosité, leur laisser l'administration de leurs affaires intérieures, et ne leur imposer que des taxes légères qu'ils acquitteront directement, tous les règlements à cet effet devant être arrêtés de concert et de bon accord avec le peuple servien (1).

Ce traité, laconiquement conçu, accordait à des raïahs slaves ce qu'il leur importait le plus d'obtenir, l'exercice incontesté de leurs droits comme nation, c'est-à-dire des libertés d'où devaient sortir un jour toutes les autres. Une seule chose restait douteuse, c'était l'observation franche et entière de ces nouvelles stipulations. En admettant même que la Porte vînt à les enfreindre, les Serviens avaient le droit pour base de leur résistance, et la récente convention, quelle qu'en fût la durée, leur permet-

(1) Comme les priviléges des Serviens étaient assimilés à ceux des îles de l'Archipel, il ne sera pas inutile de rappeler que l'île de Chio n'avait qu'un cadi et un mousselim, qui toutefois étaient soumis au prince grec. Quant aux autres îles, elles pouvaient, pour tout ce qui concerne l'administration intérieure, être considérées comme des républiques.

tait de recommencer la lutte avec des ressources que la prospérité intérieure aurait doublées.

Cependant tout annonçait que les Turcs prenaient cet engagement au sérieux, d'autant plus qu'on avait le projet d'attaquer les Français dans la Dalmatie, en combinant les mouvements d'une flotte sortie des ports de la mer Noire avec ceux d'un corps d'armée qui traverserait la Servie et la Roumélie. Vingt mille hommes en infanterie, cavalerie et artillerie, éclairés par quelques sotnias de cosaques, étaient désignés pour cette expédition. Le 27 juin la première division se mit en marche sous les ordres du colonel O'Rourke. On avait établi des magasins sur la Drina, le service des subsistances était organisé, et l'on s'était procuré des guides qui connaissaient parfaitement le pays pour conduire les troupes à travers la Bosnie.

Cependant ce projet fut bientôt abandonné; on a prétendu que l'Angleterre n'approuvait pas l'expédition maritime. On représenta à l'empereur Alexandre que l'armée du Danube pouvait être employée d'une manière plus utile si elle opérait sa jonction avec un autre corps destiné à la défense du pays qu'en se consacrant à un but dont le résultat paraissait douteux.

Appréciant la justesse de ces motifs, Alexandre donna de Smolensk (le 15 juillet) l'ordre à l'armée du Danube de se réunir à la troisième armée de l'ouest,

ment. Après l'arrivée a Cons
de l'ambassadeur de France,
dans le divan les articles d
avait excité l'étonnement d
Les Turcs, perdant de vu
avaient gagné, parurent
frappés d'une chose, c'est qu'
restitué une de leurs conquêt
Morusi fut décapité pour la
avait prise au traité à l'ins
où les députés serviens entr
le camp des Turcs pour régl
détail ce qui était indiqué
généraux dans le traité origi
sur l'appui de ce même M
avaient compté; le supplice d
tecteur ne leur fit que trop
augurer le changement qui
s'opérer dans la politique du

C'était une chose fâcheu
Servie que les termes du tra
fussent rédigés d'une maniè
venait plus à l'administratio
de quelque État européen
ports ordinaires de l'empir
avec les provinces de sa dépe
stipulation portant que les g
la Servie seraient composée
ment de Turcs, tandis que l
seraient libres et se gouverne
le droit communal, pouva
claire d'après les notions gé
reçues; mais dans l'appli
soulevaient des difficultés n

Autrefois les commandan
teresses étaient en même ten



la Porte, à recevoir dans Bel-
pacha accompagné de quelques
et en temps de guerre à rece-
arnisons dans les autres forte-
ais dans les circonstances or-
ils demandaient que la défense
eur fût confiée. Comme nous
t précédemment, l'administra-
rieure était laissée aux seuls
de manière à être entièrement
ante des Turcs. Mais on ne
lus entendre parler de ces ré-
s à Constantinople. On ren-
députés au grand vizir Chur-
cha, le même qui deux ans
nt avait mis la Servie à deux
sa ruine et qui ne devait son
qu'aux obstacles qu'il avait
l'insurrection. Cependant, lors
s des députés à Nisch pour se
Constantinople, il les avait
ment accueillis. A leur retour,
ite fut toute différente; il re-
iellement de leur donner une
atisfaisante.
iputés étaient de retour vers
12) sans avoir rien obtenu de
leur mission. Toutes les né-
s furent suspendues pour être
au commencement de l'année
Ce fut alors que le com-
de la Porte, tchélébé effendi,
qua l'interprétation du traité.
la remise non-seulement de
s forteresses, mais encore de
s armes et munitions. Tous
s qui avaient été bannis pou-
entrer dans leurs villages ou
Tel était, selon lui, le sens
u traité de Bukarest. Il ne res-
à Kara-George qu'à tenir sa
et à se soumettre aux décisions
empereurs. Quant à ceux que
rprétation n'aurait pas satis-
eur laissait la faculté d'émigrer.
nait manifeste que si les Ser-
daient leurs armes, tandis que
s rentreraient dans leurs an-
possessions, il n'y avait plus
résigner au rétablissement de
abus que le courage et le dé-
t des chefs et du peuple étaient
à renverser. Les députés ne
ni ne pouvaient souscrire à de
ditions. En conséquence, vers
nps, les troupes turques vinrent
prendre position sur les frontières des Serviens. Ils avaient en outre d'autres embarras dans le voisinage : Mollah pacha, successeur de Pasvan Oglou, s'était déclaré indépendant; et la Porte était décidée à le faire rentrer dans le devoir.

Pour se sauver, ce pacha avait offert de rendre sa citadelle aux Serviens: cependant, lorsqu'il se fut agi de remplir sa promesse, il ne put se résoudre, en bon musulman, à une mesure si favorable à la cause des chrétiens; peut-être que cette proposition n'aurait pas été acceptée, attendu que les Serviens avaient reçu de Saint-Pétersbourg l'ordre formel de se tenir tranquilles et de ne fournir aux Turcs aucun prétexte plausible de rompre le traité. Sur ces entrefaites Mollah pacha, pressé par ses adversaires, se vit obligé de rendre la forteresse aux Turcs. Le bruit a généralement couru que cet homme avait payé sa rébellion de sa tête. Cependant, selon d'autres autorités parmi lesquelles figure le général Andréossy, il serait mort de la peste à Scutari.

Cette révolte avait rendu pire la position des Serviens; on reprit les négociations en mai 1813, sous les auspices les plus défavorables. Kara-George se trouva dans la nécessité d'accorder aux Turcs un point important, celui qui avait rapport aux garnisons; mais il y mit pour condition que les Serviens auraient la permission de porter comme autrefois certaines armes défensives. Il demandait aussi avec instance que les Turcs expulsés du pays n'eussent pas la faculté d'y rentrer, la tranquillité de la Servie dépendant essentiellement de cette mesure.

Jamais, des deux côtés, on n'avait été plus près d'un accommodement. Le tchélébé effendi, homme d'un âge avancé, qui maintes fois avait heureusement mené à fin des affaires importantes, se flattait de réussir également dans cette occasion. Il envoya les propositions des Serviens à Constantinople, et promit au peuple que la décision ne se ferait pas attendre. Cependant un arrangement sur ces bases, si même le gouvernement turc eût été dans l'intention de l'accepter, n'était

guère possible. En effet, les concessions réclamées par Kara-George procédaient des mêmes causes qui avaient allumé la guerre : pouvait-on supposer que les spahis, dont un grand nombre faisait partie de l'armée qui menaçait la frontière, consentiraient à se voir exclus de ce qu'ils regardaient comme leur légitime héritage, et cela à l'instant même où ils pouvaient se flatter de rentrer dans leurs droits ?

Les Turcs étaient de nouveau les maîtres de la Moldavie et de la Valachie, de Vidin et de la Bulgarie. Une circonstance contribuait en outre à les rendre confiants ; les villes de l'Arabie venaient d'être délivrées des Véhabites ; et les clefs en avaient été apportées à Constantinople. Dans des conjonctures si favorables, les armées du Grand-Seigneur pouvaient-elles hésiter devant une guerre avec les raïahs de la Servie ?

Sur ces entrefaites on reçut la nouvelle de la victoire de Lutzen ; les Russes semblaient n'être plus à craindre : d'ailleurs les Turcs ne se regardaient pas comme ayant rompu le traite de Bukarest, puisque les Serviens en avaient rejeté l'interprétation donnée par la Porte.

Déterminée à maintenir les privilèges de l'islamisme dans tous les domaines de l'empire, l'armée turque s'avança vers les frontières de la Servie et recommença la guerre.

CHAPITRE XXV.

[redacted]

dant sans avoir entre elles
connexion. Andréossy, qu
dans la réserve que lui imp
instructions, affirme que, ma
sastre des Français, la Po
point cédé à l'influence des
coalisées ; mais qu'elle trouva
traire les esprits plus favo
disposés. L'opinion publique
loin. Les Turcs, en entran
Servie, déclaraient sans dét
attendaient des secours de l
que l'intention du Grand-Sei
de tenir des forces sur la fr
la Servie, pour contenir l'A
l'empêcher de se joindre à l

C'est ce qui expliquerai
le grand vizir Churschid co
l'armée en personne, tandis
les guerres précédentes,
pacha de Bosnie dédaignait
contre les raïahs serviens.

« L'Angleterre, dit And
vorise et sème des mésintell
côté de Bagdad, pour préo
Turcs et les empêcher de ré
de guerre sur le Danube ;
mente dans la même intentio
vements parmi les Persans.
trop exclusivement occupé de
question européenne pour
du sort de la Servie : on l'
à ses propres ressources. L
ne se faisaient point illusio
minence du péril qui les me
qu'il fut informé que l'en
prochait, Kara-George or

[redacted]

sont opposés; de même que
ls des villes et ceux qui ont
re expulsés. Les Turcs sont
ntrairement à la volonté de
; ils ont résolu de décapiter
pulation mâle au-dessus de
t d'emmener en esclavage
et les femmes pour en faire
ltans et de transplanter une
dans vos districts. Mais
onc à vous de les craindre?
pas ces mêmes ennemis que
s vaincus autrefois, quand
ns pour toute ressource que
age? Aujourd'hui, au con-
s avons à leur opposer cent
canons, sept places fortes
en pierres, quarante re-
nts devant lesquels leur sang
coulé inutilement : notre
t doublé par celui de nos
, vous n'avez pas à les crain-
nt dix années nous sommes
leur résister sans aucune
étrangère; et dans six mois
rons compter sur un allié
Que toute la nation se lève
ux armes! que chacun soit
ifier sa vie pour la défense
de la religion! Puisse Dieu
ourage des fils de la Servie!
détruire le pouvoir de nos
s, qui viennent pour anéantir
!»

riens se préparèrent comme
utte à outrance : chacun se
mes, de vêtements de cam-
l'approvisionnements, et se
oste qui lui était assigné.

ie allait se mesurer sans se-
ger avec son redoutable ad-
Une grande question poli-
ligieuse était au fond de ce
us les regards se seraient
s l'Orient si des événements
t bien plus grave n'eussent
ttention de l'Europe.

gements qui s'étaient opérés
devaient réagir sur le carac-
résistance. D'un côté, l'unité
permettait à Kara-George
de toutes les ressources du
efforts de l'armée n'étaient
sés par des haines et des
personnelles; le matériel
se trouvait dans un état sa-
tisfaisant, et la science militaire avait fait des progrès sensibles depuis qu'on avait profité de l'exemple et de l'expérience des Russes. Mais d'un autre côté ce qu'on avait gagné en ordre général et en régularité dans les divers services, on l'avait perdu en énergie et en confiance. Les charges les plus importantes n'étaient plus, comme autrefois, conquises, pour ainsi dire, par une bravoure exceptionnelle; on en avait fait la récompense de l'adresse et surtout du dévouement au pouvoir. L'élément le plus vital de la résistance, cet instinct guerrier avec ses allures indisciplinées et ses saillies héroïques, ne se trouvait pas à l'aise sous un gouvernement où l'indépendance de l'homme de guerre et d'action était considérée comme un danger pour l'État et punie comme une forfaiture. Il en résultait que les caractères d'une trempe forte se tenaient à l'écart, et que la masse du peuple, qui commençait à apprécier les jouissances de l'ordre et de la paix, était moins disposée aux derniers sacrifices. Quant à la guerre considérée en elle-même, son caractère devait forcément subir l'influence des mêmes causes. Elle allait se faire avec plus de science et moins d'élan; les Serviens étaient plus capables de tenir tête à leurs ennemis en rase campagne; mais dans les engagements partiels, dans ces affaires d'embuscades, où ils n'avaient de rivaux que les Monténégrins, l'habitude de la discipline ne pouvait que refroidir le courage en substituant l'obéissance passive à l'inspiration.

Ainsi Kara-George n'avait pu changer la constitution du pays sans altérer les éléments de force qui l'avaient élevé lui-même à un pouvoir qu'il avait su ériger en despotisme. Mais si les choses étaient autres à la surface; la transformation politique était plus apparente que réelle. Un lien intime unissait toujours les hospodars à leurs vassaux, aux boulioukbaschis et aux voïvodes de second rang; depuis longtemps la solidarité du péril et des intérêts les attachait étroitement les uns aux autres. La nomination de nouveaux voïvodes, quoique favorable à l'ensemble et à l'unité de direction, avait

rompu l'harmonie dans les districts considérés isolément. On ne pouvait donc plus compter sur un système de défense qui nécessitait la coopération des influences locales.

La première idée de Kara-George, idée conforme à son passé comme à son génie, avait été de détruire tous les retranchements qui couvraient les frontières, et d'attendre l'ennemi avec toutes ses forces dans les montagnes de la Schoumadia. De cette manière il aurait eu de son côté tous les avantages naturels de cette position, et il se serait trouvé dans son propre district, où, entouré des témoignages de ses victoires, il aurait pu retrouver les Serviens tels qu'ils s'étaient montrés dans les luttes précédentes. Ce fut, dit-on, Mladen qui le dissuada de ce projet, dans la crainte de perdre quelques terres qu'il possédait sur les frontières. Sans nier que Mladen eût pris sur Kara-George un ascendant dont les résultats ne furent pas toujours favorables, nous croyons que Kara-George fut détourné de ce plan par des motifs d'un tout autre ordre. En faisant reconnaître l'existence de la Servie comme principauté distincte, le commandant en chef devait adopter en temps de guerre comme dans toutes ses relations, la marche et les formes des autres États de l'Europe, et éviter, la première fois qu'il entrait en lice comme chef de nation, de suivre une marche qui eût rappelé une de ces insurrections si fréquentes dans les vastes domaines de l'empire turc. Il jugea sans doute qu'il lui importait, pour justifier ses prétentions à l'indépendance, de prouver à l'Europe et à la Russie qu'il était en état de soutenir régulièrement toutes les charges d'une guerre injuste contre un ennemi puissant. Il espérait que, lorsque l'orage qui éclatait sur l'Occident serait calmé, la politique étrangère se déclarerait en sa faveur, et qu'au besoin l'épée de la Russie punirait les infractions faites au traité de Bukarest.

Quoi qu'il en soit, il résolut d'arrêter l'ennemi en lui opposant des troupes à la frontière et sur les points les plus favorables à la défense du pays, c'est-à-dire sur la Drina, la Morava et le Danube. Une forte réserve d[…] être placée dans le district de Jago[…] pour se porter, selon le besoin, su[…] point qui aurait besoin d'être seco[…] Ce mode de défense était sans d[…] plus systématique que celui des gu[…] précédentes, quand Kara-George, [...] moins intrépide soldat que grand [...] pitaine, volait d'une frontière à l'a[…] et se trouvait partout où était le [...] ger. Mais il y avait entre le présen[…] le passé des différences plus re[…] tables encore. Ce n'était plus [...] Jacob Nénadovitch qui défendai[…] Drina, mais le prince Sima; Déli[…] semblait chercher du regard P[…] Dobriniaz, remplacé par son rival [...] den; les fortifications sur le Danu[…] trouvaient sous le commandemen[…] l'heïduk Véliko, non moins brave, [...] vrai, que Milenko, son prédéces[…] mais inconstant, avide de butin e[…] mant la guerre pour la guerre!

C'est contre ces derniers qu[…] Turcs dirigèrent d'abord leurs atta[…] Ils avaient alors un avantage qui [...] manqua dans les guerres précéde[…] ils disposaient des forces du pac[…] de Vidin, dont les pachas ne s'ét[…] préoccupés jusque-là que de leurs [...] pres intérêts. Mais en outre les T[…] ne désiraient rien tant que de va[…] Véliko, que les Serviens regard[…] comme leur héros, et en fait de co[…] chevaleresque il n'était pas au-de[…] de sa réputation. Un jour les Ru[…] dont il prisait tellement les qu[…] qu'il refusait de croire à l'entrée d[…] poléon dans Moscou, lui ayant [...] mandé pourquoi il se faisait ap[…] heïduk, ce qui signifie *voleur*, i[…] pondit : « Je serais fâché qu'il y eû[…] la terre un plus grand voleur que m[…] Et en effet il était insatiable de [...] lage, et il aurait risqué sa vie [...] quelques piastres; mais ce qu'il [...] nait, il le partageait aussitôt. « To[…] que je possède, disait-il, est à la d[…] sition de tout le monde; mais qua[…] n'ai rien, malheur à celui qui r[…] de partager avec moi! » Son tem[…] ment ardent le portait au plaisir [...] humeur était enjouée, son abord [...] de franchise et de bienveillance. [...] pouvait lui confier sa vie, mais no[…] secret. Il aimait la guerre par-d[…]

pourvu qu'on se battît, peu rtait le but. Il demandait dans es que la Servie fût en état de ussi longtemps qu'il vivrait, rès lui elle pût jouir de la l'aimait pas à commander des irés de la charrue; il préférait kis, les bekjares et les mili- profession. On le voyait sou- reller sa femme, parce qu'elle it pas ses momkis aussi bien nême; et il ne cessait de lui Ce sont tous des frères. Per- s que lui n'était l'homme des es aventureuses et des excur- rdies, de celles surtout dont ignes étaient le théâtre. Dans actuelle il n'eut pas à rem- ôle de cette nature : il s'a- ur lui de montrer s'il aurait accès dans la défense des places rtifications de campagne.

re de Véliko, Milutin, fut le qui en vint aux mains avec les eux-ci s'étaient jetés sur des occupés à transporter ce qu'ils e plus précieux dans les mon- 'engagement eut lieu près de Les assaillants furent dispersés; utin, ne pouvant poursuivre avec ses cavaliers dans les e la montagne, dut laisser une partie des prisonniers et

nouvelle, Véliko, en atten- nemi, résolut d'aller au secours t menacé. Il fit entrer quelques e têtes de bétail dans Négotin; nt de la place, il s'aventura ns les environs de Vidin, et se nême aux portes de cette ville, s Turcs et monté sur son abe. Près de Bukovtscha, il éroute les premières troupes qui vinrent à sa rencontre.

ant, lorsque l'ennemi se pré- de dix-huit mille hommes, il se de se renfermer dans Négotin. et nuit, il inquiétait les assié- isant sortie sur sortie, et ne leur as un moment de repos. Com- elles des Turcs, ses pertes étaient mais elles portaient sur de ldats, ce qui ne laissait pas affaiblir. Enfin, les Turcs d'un s Serviens de l'autre demandè- rent du secours, les premiers au grand vizir, les seconds à Kara-George et au sénat.

Les secours réclamés par les Turcs ne se firent pas longtemps attendre : Retchep aga, le prince de Valachie Karadja et le grand vizir lui-même leur envoyèrent du renfort; ils poussèrent leurs travaux à la faveur de la nuit, et en pratiquant des mines ils s'aprochèrent des remparts. Leur artillerie ruina les tours l'une après l'autre, et ils finirent par détruire celle où se tenait Véliko lui-même. Dans cette extrémité, l'heïduk ne perdit point courage; il se contenta de descendre et d'établir sa demeure sous la voûte. Il fit fondre pour en couler des balles tous les matériaux de plomb ou d'étaim qu'on put trouver dans la place, sans en excepter les cuillers et les lampes; et, lorsque ces ressources furent épuisées, il ordonna aux siens de charger leurs armes avec des pièces de monnaie. De cette manière il parvint à tenir l'ennemi à distance. Encore s'il eût pu recevoir quelque secours! Kara-George, lorsqu'il reçut sa demande, la renvoya à Mladen, qui se contenta de répondre : « Qu'il se sauve lui-même! Dix chanteurs chantent ses louanges à sa table, personne ne chante les miennes : puisque c'est un héros, qu'il s'en tire. » Le sénat, auquel Véliko s'était également adressé et qui avait annoncé dans les termes les plus sévères qu'à Noël on ferait une enquête sur la manière dont le pays était gouverné, envoya à Véliko un bâtiment et des munitions; mais, lorsque ce secours arriva, il etait trop tard.

Un matin que Véliko faisait sa ronde, selon sa coutume, et qu'il ordonnait de réparer une redoute que le feu de l'ennemi avait endommagée, il fut reconnu par un artilleur qui pointa sa piece sur lui. Il tomba sous le coup en disant : Tenez ferme (*drjté sé*) ! Il était coupé en deux. Ses momkis recouvrirent son corps de foin, et l'ensevelirent dans la soirée près de l'église. Ils essayèrent en vain de cacher la mort de leur chef : son absence l'annonçait assez.

Il fallait que la mort frappât Véliko pour que les Serviens comprissent tout ce que valait cet homme. Si l'heïduk eût assez vécu pour voir arriver ses munitions, il aurait pu se défendre encore

longtemps, et couvrir ainsi tout le côté de la frontière. Si même il n'eût conservé que sa vie, sa présence eût pu ranimer la confiance du soldat. Lui vivant, personne n'eût osé parler de fuir ou de se rendre. Cinq jours seulement après sa mort, la garnison s'échappa à travers un marais et gagna la route de Poretsch. Alors les troupes chargées de défendre Bersa Palanka et Grand-Octava se replièrent devant l'ennemi et suivirent la même route. Schivko Constantinovitch, que le crédit de Mladen avait fait nommer voïvode de Kladovo, sans s'inquiéter de tous les efforts qu'avait coûtés la prise de cette ville, se joignit au président de la magistrature Jozo, citadin comme lui, et prit la fuite sous la protection des momkis et des bekjares. Ainsi abandonné, Kladovo eut à éprouver tous les effets de la fureur de l'ennemi. Les hommes furent empalés; et, par une allusion atroce à l'immersion du baptême, on plongea les enfants dans de l'eau bouillante.

Pendant que les vainqueurs ravageaient les nahias du voisinage, tout ce qui put leur échapper s'était réfugié à Poretsch. Là, comme le voïvode, créature de Mladen, était incapable de défendre la ville, un chef plus habile, Hadji Nicolas, avait pris le commandement. Cependant tous ses efforts ne purent conjurer le danger: il éleva une redoute sur le rivage de l'île; mais les Turcs ayant opéré une descente entre l'île et la ville, le peuple, habitué à regarder la résistance comme inutile, prit aussitôt la fuite. Les uns se jetèrent dans des barques ou des nacelles, les autres essayèrent de se sauver à la nage, et de se réfugier sur le rivage du Danube qui appartient à l'Autriche. Hadji Nicolas fut pris et décapité, et les Turcs s'avancèrent sans rencontrer de résistance jusqu'à Smédérévo.

Ces désastres sur le Danube furent suivis de nouveaux revers sur la Morava. Le grand vizir Churschid pacha était encore moins disposé que dans la campagne de 1810 à perdre son temps devant Déligrade, que défendait bravement Vouitza; il laissa une partie de son armée pour faire le siége de cette forteresse, et descendit la Morava avec le reste de ses forces.

Mladen, qui n'était rien moins que guerrier et qui se jugeait de beaucoup trop faible pour tenir tête à l'armée turque, n'essaya pas même de résister. Le grand vizir put donc continuer sa marche le long de la Morava et faire sa jonction avec l'armée du capitaine pacha. Ces corps réunis prirent position vers l'embouchure de la Morava, en face des Serviens, qui campaient de l'autre côté du fleuve. Les Turcs furent bientôt rejoints par une flottille de guerre, la plus forte qu'on eût encore vue sur la Morava.

Des trois divisions générales qui formaient leur territoire, les Serviens en avaient déjà perdu une, celle qui est au delà du cours de la Morava; la seconde, qui comprend le pays de la Koloubara extérieure, ne tarda pas à leur être enlevée. Le prince Sima n'opposa aucune résistance aux Turcs lorsqu'ils passèrent la Drina, malgré le désir manifesté par les voïvodes de ne point les laisser avancer sans combattre. Ils vinrent camper devant Losnitza, qui fut également laissée sans défense. Milosch de Pozérié avait été tué deux ans auparavant par un brigand qu'il poursuivait, et son frère lui avait succédé comme voïvode; c'était un homme sans talents militaires et sans énergie. Il eut la simplicité d'ajouter foi à l'assurance que lui donna l'évêque de Svornik qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui ni aux habitants s'il rendait cette ville, dont la défense lui avait été confiée. Les Turcs purent donc reprendre sans qu'il leur en coûtât beaucoup d'efforts le cimeterre de Koulin. Ils firent conduire sous une escorte armée leurs prisonniers à travers la Bosnie jusqu'à Constantinople, d'où aucun d'eux ne revint jamais. La mort d'Antoine Bogitschevitch avait enlevé à Losnitza son ancien défenseur. A la vérité Péter Moler, qui avait pris sa place, ne fut pas dupe des protestations de l'évêque; mais il ne fit rien pour la défense de la place, et se contenta de se dérober par la fuite à la vengeance de l'ennemi.

Le prince Sima laissait les Turcs poursuivre tranquillement leur marche sans leur livrer aucun combat sérieux; il resta même inactif lorsqu'ils attaquèrent la forteresse de Ravani, où commandaient

nts voïvodes, Stoïan Tschoupit-
osch Obrénovitch et Prota Néna-
; il ne leur envoya ni renforts
itions, quoiqu'ils en eussent
grand besoin. Pendant soixante
urs consécutifs, ils défendirent
tranchements, où ils eurent à
des privations et des fatigues
histoire des siéges offre peu
les. Enfin ils abandonnèrent la
l'ennemi, qui marcha immédia-
sur Schabatz, où était le camp
e Sima.
is les Serviens ne s'étaient trou-
un plus grand péril. En 1806,
p de personnes regardaient la
l'insurrection comme perdue ;
ndant les Turcs étaient seule-
rvenus à forcer le passage sur
pour arriver jusqu'à Schabatz,
cun des autres districts n'était
ntamé; en 1809, on désespé-
que du salut commun parce
nemi s'était rendu maître de la
te de la Morava, tandis que dans
mpagne (1813) les musulmans
victorieux sur les deux rives, et
ays, à l'exception de la Schou-
e trouvait envahi. Dans la pre-
uerre Kara-George avait sauvé
iens par la bataille du Mischar;
seconde il avait pris si habile-
mesures que la rive gauche
orava n'avait pu être inquiétée,
fut bientôt en état de repren-
té opposé.
ilieu des difficultés présentes,
regards étaient tournés sur lui.
sait pour lui de prouver qu'il
ne du pouvoir souverain et de
l'exercice des formes monar-
Cependant, par des motifs
rait difficile d'expliquer, il ne
ra ni sur la Drina ni sur la Mo-
compagné de quelques momkis,
ntra tantôt à Topola, tantôt
voisinage de Belgrade ; mais il
point sur le théâtre de l'action,
absence fit supposer à beaucoup
nnes qu il était mort.
l'eût chargé de prendre le com-
ent d'une division de l'armée
éfendre une fortesesse, il aurait
te donné de nouvelles preuves
é et de courage ; mais mainte-
e la guerre n'était plus son occupation spéciale, il ne pouvait que partager le découragement des vaincus et des fugitifs. Il n'avait plus cette énergie qui anime le brave devant l'ennemi ; tous ceux qui avaient sa confiance lui conseillaient de fuir, de sorte qu'il fut entraîné dans cette panique universelle.

Il est des hommes qui acquièrent plus facilement qu'ils ne conservent; l'espoir de parvenir aux richesses et aux honneurs les pousse en avant; mais les revers les abattent et ne leur permettent plus de juger sainement les choses.

Si nous ne nous abusons, Kara-George caressait l'idée de se réfugier dans quelque pays voisin et d'y mettre en sûreté ses trésors. Il espérait rentrer en Servie dans des circonstances plus heureuses et sous la protection de cet allié dont il avait parlé dans sa proclamation. Peut-être fut-il influencé par le consul russe, qui avait pris sur lui un grand ascendant. Tous ces motifs ne sauraient excuser Kara-George, dont le devoir avant tout était de se sacrifier au salut du pays dont il avait les destinées entre les mains. A cette époque la résistance était encore possible : les forteresses auraient pu tenir jusqu'à l'hiver, et le peuple, comme dans les guerres précédentes, aurait eu la ressource de se réfugier dans ses montagnes. Le manque de subsistances eût alors forcé les Turcs à se retirer. Enfin, si tous ces efforts étaient demeurés impuissants, du moins les Serviens auraient succombé avec gloire.

Mais les Serviens et en général les Slaves du sud ne connaissent point ce courage moral qui soutient l'homme au milieu des plus grands revers de la fortune et qui met l'honneur au-dessus de tous les dangers. Ils se montreront capables des plus grands sacrifices, pourvu qu'on leur en donne l'exemple. Mais comment, habitués qu'étaient les Serviens à recevoir l'impulsion, auraient-ils espéré le succès quand le commandant en chef lui-même semblait par son inaction reconnaître l'impossibilité de la résistance?

Le 1er octobre, il se montra au camp sur la Morava. On ne sait point au juste ce qu'il venait y faire : peut-être le dé-

couragement dont il fut témoin le confirma-t-il dans la résolution qu'il avait prise. Quoi qu'il en fût, dès le jour suivant les Turcs passèrent le fleuve en sa présence; et le lendemain Kara-George, accompagné de Nédoba, de Léonti, de Philippovitch et de son secrétaire, s'embarqua sur le Danube et passa sur le territoire autrichien. C'était, depuis la mort de Véliko, le second coup qui frappait la Servie, et ce coup était décisif. Les Turcs entrèrent sans résistance dans Smédérévo et dans Belgrade. Telles étaient les préoccupations du moment qu'on avait laissé ces places sans approvisionnements. Désormais tout le pays était livré sans défense à la merci de l'ennemi.

CHAPITRE XXVI.

RESTAURATION DU POUVOIR DES TURCS.

On eût dit que les cruautés commises par les Serviens devaient trouver leur châtiment dans le rétablissement de la tyrannie. Un motif moins excusable encore que la vengeance, la cupidité des voïvodes, avait terni l'éclat de leur triomphe; la spoliation avait suivi les massacres; et si le droit qu'a toujours le vaincu de résister à l'oppression justifiait leur récente révolte, ils n'avaient plus du moins celui d'accuser la cruauté de leurs ennemis. Les Turcs, en se montrant à leur tour impitoyables, pouvaient rappeler aux Serviens toutes les horreurs commises à Belgrade par les insurgés triomphants. L'avidité des chefs, surtout celle de Mladen, qui commandait alors la garnison, de Miloï, auquel obéissaient les bekjares, et de Sima Narkovitch, knièze de la nahia de Belgrade, avait passé toutes les bornes. Devenus riches par le pillage, ils s'étaient intimement liés avec Kara-George, qui avait prêté les mains à ces exactions. Il en était résulté qu'un parti puissant, en appuyant dans des vues intéressées le commandant en chef, se permettait des violences qui donnèrent lieu à des mécontentements d'abord et ensuite à une opposition formelle. On a pu voir dans ce qui précède que les hospodars s'étaient fréquemment révoltés contre l'autorité de Mladen et de Miloï; et, dans le fait, ces deux chefs gouvernaient Belgrade presque aussi durement que Kara-George lui-même. On en voulait surtout à Mladen, dont l'influence était prépondérante. Dans cette lutte les hospodars se virent vaincus; ceux d'entre eux qui avaient montré le plus de résolution furent obligés de s'enfuir, et l'on se priva ainsi d'une force qui, au moment du danger, aurait pu soutenir efficacement la cause du pays. Il n'existait dans la Servie ni ordre militaire ni aucune institution qui formât le lien de la nationalité; la défense commune reposait presque entièrement sur la possession et les influences locales.

Le parti qui s'était formé à Belgrade, ayant puissamment contribué à l'établissement du pouvoir monarchique, se réserva une large part dans l'exercice de l'autorité : Mladen et le knièze Sima avaient rempli les plus hautes fonctions; mais ils étaient incapables de remplacer ceux qu'ils avaient fait exiler. Dans cette fatale année de 1813 leur conduite avait été plus que jamais funeste au pays; l'un était cause de la mort de Véliko, et négligea de défendre la Morava; l'autre avait laissé les Turcs se porter sur Schabatz sans avoir même essayé de les arrêter. C'est à ces influences et aux conséquences qu'elles entraînèrent qu'on peut attribuer un désastre si prompt et si général; et c'est ainsi que se vérifia la prédiction des vieux knièzes : qu'un jour ou l'autre les atrocités de Belgrade retomberaient sur le peuple.

A peine la fuite de Kara-George fut-elle connue que les sénateurs suivirent son exemple et se réfugièrent en Autriche. A la nouvelle que les Turcs occupaient Belgrade, on abandonna le projet d'envoyer vers la capitale Milosch Obrénovitch avec un corps de deux mille hommes. Tous les chefs et les voïvodes les plus distingués mirent le Danube entre eux et l'ennemi. Vouitza, avec les trois mille hommes qu'il commandait, abandonna Déligrade, et il ne se crut en sûreté que lorsqu'il eut atteint Pantschova. L'armée servienne et tous les corps qui la composaient étaient en pleine dissolution.

Il eût été difficile de prévoir un changement si complet et si brusque. Les

vaient passé en Autriche
és dans diverses forteres-
eorge à Glatz, Mladen à
Vouitza, le knièze Sima
ent traités de même; ce ne
tard et à l'intercession de
'ils obtinrent tous la per-
sser en Bessarabie. Quant
un rang secondaire, bien
laissés libres en Autriche,
ne se hasarda à retourner
y eut cependant quelques
tèrent dans le pays; mais,
vengeance de leurs com-
s se cachèrent dans les
Les Turcs rentrèrent donc
t sans la moindre opposi-
tte malheureuse province.
ces forteresses qui avaient
efforts aux chrétiens pou-
nparée à une promenade
seul bruit de leur arrivée,
e Schabatz se mit en fuite.
nt, l'autorité des Ottomans
ablie dans les villes, les
s villages.
r des Serviens avait été si
it détruit dans une seule
qu'il avait cessé d'inspirer
leur avait fallu neuf an-
pour le maintenir, et il ne
e renverser que le temps de
endre.
: tout espoir n'était pas
les voïvodes n'avaient pas
a patrie; et parmi les hos-
seul, Milosch Obrénovitch,
sur la rive gauche de la
ant les malheurs publics
dans le passé des leçons
r. Comme il cheminait le
re, Jacob Nénadovitch vou-
ncore une fois Sabreschie,
s'était arrêté pour faire ra-
hevaux, et il essaya de lui
s'enfuir. « Que ferais-je de
riche, lui répondit Milosch,
'ennemi aura vendu comme
femme, mes enfants et ma
Non! quel que soit le sort
s compatriotes, je suis dé-
ager. »
ût rougi d'abandonner le
e du danger. Tous les rai-
de Jacob ne firent aucune
sur lui. Il poursuivit son chemin vers Broumitza, où l
meure. L'ennemi n'avait pa
paru dans les districts du sud,
podar pouvait espérer de s'y L
nir. Il mit une garnison dans O
distribua aux bekjares des vêtements et
des armes, et il se flatta que le peuple
obéirait à ses ordres. Cependant les
Turcs s'avancèrent : on jugea toute ré-
sistance impossible. Chacun, dans des
circonstances si critiques, s'estimait
heureux de pouvoir conserver sa de-
meure, sa femme et ses enfants en se
soumettant promptement aux vain-
queurs. Tous ces corps se débandèrent :
la garnison d'Oujitza, à la nouvelle de
l'approche des Turcs, s'enfuit sans avoir
brûlé une amorce.

Milosch ne pouvait résister ouverte-
ment. Cependant l'attitude qu'il avait
prise ne laissait pas que de donner à
réfléchir aux chefs de l'armée ottomane.
Ils jugèrent que pour pacifier le pays la
meilleure mesure à prendre c'était d'ob-
tenir la coopération de quelque chef ser-
vien dont l'influence aurait action sur le
peuple. Ils s'adressèrent donc à Mi-
losch, en lui promettant que, s'il vou-
lait les aider à rétablir la tranquillité et
l'ordre, ils le feraient prince et gouver-
neur avec les mêmes avantages dont il
avait joui sous Kara-George.

Cette proposition était d'une haute
importance pour la Servie, quoiqu'elle
cachât peut-être une pensée plus pro-
fonde qu'on ne l'a généralement sup-
posé. Malgré leur présomption natu-
relle, les Turcs s'étonnèrent de la
facilité avec laquelle l'insurrection ve-
nait d'être réprimée, et en comparant
cette campagne avec les précédentes
ils attribuèrent sans doute la différence
qu'ils rencontraient dans les Serviens
actuels avec ce qu'ils avaient été dans
les guerres précédentes à la forme du
gouvernement imposée par Kara-George.
Sans renoncer à aucun des avantages
que leur assurait la victoire, ils cru-
rent donc utile à leur domination de
couvrir ce qu'elle avait d'antipathique
et d'odieux aux yeux des chrétiens
d'un nom populaire et respecté. Les
Serviens y gagnaient de leur côté en
voyant que l'élément national n'était
pas entièrement proscrit par leurs an-
ciens maîtres.

Quoi qu'il en soit, Milosch ne déclina point cette proposition; dans le village de Takovo il déposa ses armes aux pieds de l'aga Ali-Sertschesma, delibascha du grand vizir. L'aga n'accepta que le sabre; il lui rendit ses pistolets, sa carabine et sa dague, en lui permettant de les porter comme autrefois, et conformément à la promesse qui lui avait été faite, il le reconnut comme grand knièze de Roudnik. Cet engagement une fois pris, Milosch s'appliqua non-seulement à pacifier son district, mais il engagea les autres voïvodes à cesser toute résistance, comme il venait de le faire lui-même. Ali aga lui témoigna toutes sortes d'égards; il alla même jusqu'à lui proposer de le présenter au grand vizir à Belgrade. Celui-ci le reçut avec de grands honneurs, et le confirma dans la dignité de grand knièze de Roudnik.

Soliman de Skopié, qui avait été nommé pacha de Belgrade, était peu favorablement disposé à l'égard des Serviens : il avait eu souvent occasion de les combattre dans les guerres précédentes; cependant il consentit à accepter ce pachalik. « Voyez! dit-il en présentant Milosch à ses courtisans, voici mon bien-aimé basch-knièze, mon fils d'adoption : vous le voyez aujourd'hui doux et modeste; mais plus d'une fois j'ai été obligé de fuir devant lui, et en dernier lieu, à Ravani, il m'a fait une blessure au bras. C'est là, ajouta-t-il en montrant la cicatrice, c'est là, mon fils d'adoption, que tu m'as mordu! » — « C'est vrai, répondit Milosch; mais désormais cette main, je veux la couvrir d'or. » Là-dessus Soliman le déclara grand prince de Roudnik, Poschéga et Kragoujévatz; il lui fit présent d'une belle paire de pistolets et d'un cheval arabe.

Plusieurs autres chefs serviens suivirent l'exemple de Milosch et se réconcilièrent avec les Turcs, tels qu'Abraham Loukitch, vieillard éloquent, qui avait été sovietnik et que tout le monde estimait, ainsi que le voïvode Axenti, qu'on fit knièze de Belgrade. On leur accorda aussi la permission de porter des armes, et quelquefois on eut égard à leur intercession en faveur de leurs compatriotes. Stanoï Glavasch était resté dans le pays; mais, comm avait été heïduk, il ne pouvait élevé à la dignité de knièze. Il eu charge de serdar dans le district Smédérévo, et on lui accorda cor aux chefs que nous venons de nom la faculté de sortir armé.

Malgré ces concessions, les T n'en étaient pas moins décidés à rep dre tous leurs droits de domina entière et exclusive. Attendu que termes du traité n'avaient point observés dans le sens de leur inter tation, ils se regardèrent comme en rement libres d'en négliger les pr pales stipulations. La conquête avait rétablis dans le pays; il gouvernèrent selon leur bon plaisir.

Le pacha tint une force impos qu'il distribua dans les diverses lo tés, même dans les places de peu d portance; par exemple à Batotsc et Hassan-Passina-Palanka, il mit à trois cents Albanais et Bosniaq que les districts voisins devaient n rir et payer. Ces troupes formaient sorte de force exécutive.

Grâce à ces mesures protectrice vit rentrer non-seulement les spa mais les Turcs qui avaient été f de s'exiler. Ils trouvèrent presque t dans les villes et les palanks, leurs sons détruites; mais ils rentrèren possession de leurs propriétés, non méditer une prochaine vengeance. effet, à peine se virent-ils définitive installés qu'ils mirent à mort ceux q regardaient comme leurs ennemis ticuliers.

Les Serviens ne pouvaient raiso blement se flatter qu'on les laiss administrer la justice, comme il été stipulé dans le traité de Buka les choses furent même pires que mais : tandis que précédemment il avait eu qu'un seul moussélim chaque district, Soliman établit fonctionnaires dans des places d cond ordre, où il n'y en avait ja existé. Quand aux cadis qui ét chargés d'administrer la justice con tement avec le moussélim, il n'e pas même question.

Le pacha éleva le chiffre de l rièza, et les Turcs eux-mêmes f chargés de percevoir cet impôt.

gea utile d'accoutumer les paysans corvées; il les employa à cons- es fortifications ; et, comme on les à ce travail des semaines entières sur laisser de repos, il en périt and nombre. Les Turcs témoi- t à cet égard une si complète rence qu'on les soupçonna d'en ué eux-mêmes plus que l'excès tigue n'en avait emporté.

les premiers soins de l'adminis- tut de retirer au peuple ses armes res. Les grandes comme les es durent être rendues. Les ser- rent chargés de parcourir le pays es recevoir ou en faire la saisie. royait souvent des femmes pleu- apercevant les armes de leurs s ou de leurs amis entre les des Turcs, qui affectaient de les r. Les femmes durent se défen- sormais elles-mêmes; celle de h fut obligée de prendre le cos- l'une paysanne lorsque le mous- isita sa demeure.

persécutions et les humiliations lles les Serviens étaient sans xposés étaient une source con- e d'irritation et d'alarmes. Le ir encore récent de leurs victoi- dait le présent insupportable, et t à l'oppression le caractère d'une .

t possible que l'issue de la grande européenne, en renversant le r du conquérant qui s'était dé- allié des Turcs, ait fait entrevoir erviens la possibilité de lutter oins de désavantage contre un nement qui, à son tour, serait é par la Russie.

ffisait du plus léger incident pour des troubles qui pouvaient con- à une insurrection générale.

814, vers la fin de l'automne, le lim de Poschéga et un ancien e, Hadji Prodan de Sjénitza, s'é- rencontrés avec les gens de leur u monastère de Tarnova, où ils cherché un refuge contre la Un jour que le moussélim et le s se promenaient dans la cam- leurs hommes se prirent de que- n leur absence. L'abbé du cloître rti pour ses compatriotes, et les furent saisis et pillés. Cette dis- pute, insignifiante en elle-même, occasionna un soulèvement général dans les districts de Poschéga et de Kragoujévatz, et il s'étendit jusque sur le territoire de Jagodina. Hadji Prodan, qui s'était hâté de quitter le moussélim, n'épargna rien pour propager l'insurrection; et il exhorta Milosch à se mettre à la tête du mouvement, comme l'avait fait autrefois Kara-George.

Mais Milosch n'aurait pu prendre un parti décisif dans de telles circonstances. Il devait beaucoup à la faveur des Turcs, et d'ailleurs il était persuadé que ce coup de désespoir, risqué sans aucune préparation, ne pouvait qu'échouer et causer la ruine totale du pays. Il crut donc devoir agir dans un sens absolument contraire. Accompagné d'Aschim-Beg, moussélim de Roudnik, avec lequel il s'était lié par une fraternité d'adoption, il se rendit à Poschéga pour y étouffer la révolte. Mais à leur arrivée Hadji Prodan s'enfuit. Milosch continua sa marche jusqu'à Kragoujévatz, où, après avoir gagné par ses conseils quelques-uns des meneurs, tels que Simon Postrevatz, Blagoï de Knitsch et Voutschitch, il n'hésita pas à échanger quelques coups de fusil avec ceux qui refusaient de se soumettre. Les insurgés tenaient déjà la campagne; mais lorsqu'ils virent que Milosch était décidément contre eux, ils profitèrent de la nuit pour se disperser. Lorsqu'ils furent instruits de ce qui s'était passé, les mécontents de Jagodina se sauvèrent dans les forêts; et, de cette retraite, ils sollicitèrent leur pardon.

Tout en s'efforçant de rétablir la tranquillité, Milosch veillait d'un autre côté au salut de ses compatriotes; il facilita la fuite de quelques-uns. Les femmes de la maison de Hadji Prodan étaient tombées entre les mains des Turcs; il parvint à les faire sauver ainsi que la plus jeune d'entre elles, sa belle-sœur, qui parvint à s'évader sous des habits d'homme. Le premier il avait donné avis de l'insurrection à Soliman-pacha en lui annonçant qu'il allait la réprimer; et il obtint la promesse que, si les Serviens rentraient d'eux-mêmes dans le devoir, on ne sévirait contre personne, à l'exception de Hadji Prodan, qui devait servir d'exemple.

Mais la conduite du pacha ne répondit point à ces promesses. Le kiaïa de Soliman ne retourna à Tschatschak que lorsque tout fut rentré dans l'ordre : il força les habitants à dénoncer les meneurs, qu'il emmena avec lui chargés de chaînes. Heureusement que Milosch parvint à le détourner du dessein qu'il avait de piller les villages insurgés dans les districts de Kragoujevatz et de Jagodina, dont il voulait réduire les habitants en esclavage. Il parvint à changer la résolution de ce fonctionnaire en le menaçant de l'abandonner et de lui laisser tout le soin de pacifier le pays. Cependant ces menaces ne purent empêcher que les plus compromis dans cette échauffourée ne fussent pris et envoyés à Belgrade. Malgré l'assurance donnée par le pacha lui-même qu'on se contenterait de leur faire payer une amende et de leur administrer un châtiment corporel, on en décapita cent cinquante devant les quatre barrières de la ville. L'abbé de Tarnova avec trente-six autres Serviens subirent le supplice du pal (décembre 1814). Ils étaient tous pleins de jeunesse et de courage, et descendaient de familles illustres; c'étaient autant de raisons pour que les Turcs se montrassent impitoyables.

Ce châtiment si cruel n'était que le prélude des mesures qu'on allait prendre pour ôter aux Serviens le désir et les moyens de s'insurger de nouveau. Sous le prétexte de rechercher les armes, [redacted]

dait par les extrémités, en fais porter à leur corps de lourdes pendues à des cordes. D'autres bâtonnés jusqu'à ce qu'ils exp d'autres embrochés et rôtis. La se refuse à retracer des atrocit autre genre.

On n'épargna pas même au ces persécutions. Parmi ceux qu exécutés à Belgrade, il se trouv ciens sénateurs entourés de la tion de tous, tels que Milia S vitch; des voïwodes vieillis et l tels que Stéphen Jacoblévitch. L tions de serdar ne purent pa protéger Stanoï Glavasch; il fut bien qu'on n'eût rien à lui re

On représenta respectueuse pacha qu'en agissant avec cette il compromettait les intérêts du Seigneur. Ce fut même l'avis d'u Bégonovlianin, qui autrefois pas épargné les Serviens. L écoutait tranquillement et se c de répondre qu'il était loin d'a la rigueur que lui prescrivaient tructions, et que, somme faite peut-être trop indulgent.

Quel parti restait-il donc à Milosch pouvait-il voir de s qu'on violât à ce point les p qui lui avaient été faites en c tion de ses services? Il se trou hasard à Belgrade lorsqu'on y la tête de Glavasch. « As-tu vu c knieze? lui demanda un Turc d [redacted]



itschka, au milieu des mon-
;oudnik, où depuis le retour
il avait fait élever une mai-
es dépendances sur la pente
a escarpé, il trouva rassem-
mlement ses momkis, mais
grand nombre de Serviens
rêts comme lui à tout entre-
Tous ces hommes avaient
leurs demeures, où il n'y
le sûreté pour eux. Le jour,
ient à faire des éclaircies dans
à planter des arbres frui-
ut, ils se rendaient dans les
ı voisinage pour s'y faire des
et délibérer sur le meilleur
ndre dans les circonstances
Il est probable qu'à cette
r espoir n'allait pas jusqu'à
ce de la patrie; mais ils ai-
ieux lutter à ciel découvert
ndre chez eux les bourreaux
La certitude de ne point suc-
ns vengeance les soutenait,
aient décidés à vendre leur
èrement que possible. C'était
ntiment qui régnait dans la
qu'éclata la première insur-

IAPITRE. XXVII.

OIRE DE MILOSCH
ouke, Ranke, Ami Boué, etc.)

·e de l'émancipation de la
out entière dans celle de deux
ara-George et Milosch Obré-
.e premier était surtout né
on; l'exercice d'un pouvoir
ısa bientôt; quand il eut mis
dans l'influence étrangère et
t plus que le chef d'un gou-
dont les éléments se refusaient
jeu régulier d'un système ad-
, il sembla renier les qualités
re; le génie du commandant
ıerva dans les intrigues diplo-
t perdit plus en énergie qu'il
né en courbant sous sa volonté
résistances; mais la Servie lui
econnaissance éternelle : il a
'elle est en état de résister
ı, et il a élevé si haut le
ational que le joug et l'hu-
bien qu'imposés momenta-
ppelleront toujours au peuple comment, dans les circonstances les plus difficiles, il a reconquis son indépendance.

Quant à Milosch, son histoire, que nous empruntons aux documents les plus authentiques, complétera celle de la Servie pour ce qui regarde la période de son affranchissement.

Milosch fut lui-même l'instrument de sa fortune. Il obtint d'abord quelque crédit à cause de ses relations de parenté avec Milan. Sa mère, Vischnia, avait d'abord été mariée, à Brousnitza, au paysan Obren, qui fut père de Milan. Elle épousa en secondes noces un autre paysan nommé Tescho ou Théodore de Dobrinié dans le district d'Oujitze: elle lui donna plusieurs enfants et entre autres Milosch, qui naquit en 1780. Comme Théodore n'était pas plus riche qu'Obren, les fils de Vischnia durent se pourvoir comme ils purent. D'abord Milan établit un petit commerce à Brousnitza, et ses affaires prospérèrent. Milosch s'employa comme pâtre; il conduisait des bœufs en Dalmatie pour le compte de ceux qu'il servait; mais bientôt après il se réunit à Milan. Les deux frères étaient si étroitement unis que Milosch avait adopté le nom patronymique d'Obrénovitch, c'est-à-dire fils d'Obren, quoique Obren fût le père de Milan, et non le sien, tandis qu'il aurait dû s'appeler Milosch Théodorovitch. Milan et Milosch réussirent dans leurs spéculations; lorsque la révolution de 1804 éclata, ils jouissaient déjà d'une grande considération dans le pays. Dès le commencement de la guerre, ils se déclarèrent contre les Dahis, et Milan fut désigné comme chef à Roudnik, à Poschéga et à Oujitze. Cependant ses goûts le portaient au repos; c'était Milosch qui se chargeait pour lui de tous les soins que réclamait la guerre. Nous avons déjà parlé de la part que prit Milan à l'opposition organisée contre Kara-George. On se rappelle qu'après la mort de Milan Milosch lui succéda dans le commandement, où il rencontra lui-même des difficultés et des obstacles. Ce fut probablement parce qu'il n'était pas entièrement favorable au parti dominant que dans la guerre de 1813 il n'avait pas jugé à propos de passer en Autriche avec les autres chefs; peut-être l'ambition ne fut-elle pas

étrangère à cette conduite : resté seul, son influence s'accrut de toute celle que les autres avaient perdue, non-seulement dans les dictricts de son commandement, où les Turcs l'avaient nommé grand knièze de trois nahies, mais dans toute la Servie, qui tenait avec sollicitude ses regards fixés sur le médiateur entre les vaincus et les Ottomans. Les Turcs le redoutaient et se trouvaient forcés de lui témoigner des égards. Tant que leur joug ne fut pas absolument insupportable, Milosch parut s'y résigner; mais, quand la persécution et les haines se montrèrent à découvert et qu'il vit sa vie menacée, il prit le parti de la révolte. Ils s'étaient promis mutuellement lui et son frère d'adoption Aschin-Beg de s'avertir si quelque danger menaçait l'un ou l'autre de la part des Serviens ou des Turcs. Milosch s'était engagé à désigner à Aschin ceux des Serviens qui étaient ses ennemis, et celui-ci avait juré d'avertir le knièze des machinations qu'on pourrait ourdir contre lui. Le vendredi qui précède le dimanche des Rameaux (1815), Milosch conduisit le mousselim hors de ses districts : l'insurrection était au moment d'éclater.

Effectivement, dès la veille, le percepteur de Jasénitza avait été chassé; un autre fut tué à Konieuscha par Jean, frère de Milosch, et par Blagoï. On attaqua ensuite Tokatlisch, prédécesseur d'Aschin-Beg et à qui le crédit de Milosch avait fait perdre sa place.



crétion avec tous les siens, et l
leur permit de s'éloigner,
qu'il voulait les accompagner l
Mais à peine furent-ils arriv
hauteur qui avoisine Roudnik
hommes, cachés en embuscad
cipitèrent sur eux et les tuè
à l'exception d'un seul. Celui-c
Pourquoi cette méchante action
Tu avais cependant donné
pour notre sauvegarde. Que
récompense comme tu le mér
comme Lomo essayait de se
le momki, tout en continuant
tira un magnifique couteau
argent et lui dit : Prends ce co
tes amis me tuent, j'aurai du
satisfaction de savoir qu'un
possède; s'ils m'épargnent,
comme un souvenir de moi. I
le gage offert : il était occ
placer dans son baudrier, le
Turc lui tira un coup de pis
la tête, et s'enfuit à toute br
ment concilier tant de cour
résolution généreuse avec u
digne duplicité!

Le jour des Rameaux (1815
se rendit à l'église de Tako
peuple s'était rassemblé par
Les vieillards eux-mêmes,
pects d'ordinaire, demandaie
volution. Tous jurèrent d'ou
ressentiments particuliers,
au knièze Milosch. En même
momkis se réunissaient à Czr
Couvert d'armes brillantes e

et que partout où l'on aper-
n vêtement vert (c'était la cou-
Turcs) il fallait tuer celui qui
it. On résolut de commencer
ités sur-le-champ. Le peuple
armes des lieux secrets où il
déposées : ceux à qui on avait
s leurs en reçurent de leurs
On éleva à la hâte des retran-
s sur les limites des districts
ik, dans les endroits où la
ut jugée le plus nécessaire.

entreprise était peut-être plus
s que ne l'avait été l'attaque
s dahis : le peuple, quoiqu'il
it beaucoup de zèle et d'ardeur,
ndant intimidé par le souvenir
écents désastres. Les Turcs
épandu dans tout le pays des
nsidérables. Il n'avait fallu que
jours au kiaïa pour rassembler
ée qui dépassait dix mille
sans compter quelques centai-
anes sous la conduite du bim-
ara-Moustapha et autant de
qu'amenait le knièze Aksenti.
ent pas des retranchements
s qui pouvaient arrêter un
ont préparé et tellement su-
n nombre. Les Turcs dans leur
r Roudnik s'avancèrent jusqu'à
'insurrection ne s'annonça pas
ous des auspices plus favora-
celle de Hadji-Prodan. Quand
le kiaïa n'épargnait aucun de
résistaient, mais qu'il faisait
uiconque se soumettait, une
erviens, parmi lesquels étaient
qui avaient demandé à grands
olution, s'empressa de mettre
mes. Les insurgés qui ne vou-
s se rendre hésitaient entre
is désespérés. Les uns propo-
se joindre aux Turcs et de les
raser le parti de Milosch ; les
u contraire, étaient d'avis de
emmes et les enfants et de se
lans les montagnes pour faire
re à mort à l'ennemi.

s on était à délibérer sur ces
ons extrêmes, on vit arriver
ts hommes de Grouja, deux
la montagne de Czrnagora
istrict de Roudnik et quelques
iens venus de celui de Jago-
secours n'était pas considérable; mais les hommes qui le composaient étaient des guerriers résolus sur lesquels on pouvait compter. Ils avaient pour commandant Johan Dobratscha, qui jusque-là s'était paisiblement occupé de commerce, mais qui déploya dans cette circonstance une énergie et un courage extraordinaires. Ce renfort ranima l'espoir des insurgés, qui résolurent de hasarder un engagement malgré leur infériorité numérique.

Le kiaïa, qui aurait mieux fait peut-être d'établir son camp à Roudnik pour tenir en respect ceux qui avaient déjà fait leur soumission et réduire ensuite les autres, quitta les montagnes, descendit dans la vallée de la Morava, et vint camper de l'autre côté de la rivière à Tschatschak, où il se flattait d'occuper une position meilleure. Milosch profita de cette faute. Il éleva un retranchement en face du kiaïa, sur la rive gauche de la Morava, au pied du mont Lioubitch. Cette montagne, qui commande la vallée, la rivière et une rangée de collines escarpées, protégeait contre les Turcs ces mêmes districts qu'ils venaient de traverser.

Il serait peu intéressant de décrire les combats qui se livrèrent sur la Morava supérieure. Cette lutte avait tous les caractères d'une guerre de brigands. De l'autre côté du fleuve, les Albanais infestaient le pays, et cherchaient non moins du butin que des hommes à combattre. Les Serviens leur échappaient en se cachant dans les défilés. Plus d'une fois les moines, avec leurs serviteurs armés, leur donnèrent la chasse. Ils les guettaient dans des embuscades et tombaient sur eux à l'improviste. Traqués de tous côtés, les Albanais n'avaient plus d'autre ressource que de se jeter dans le fleuve, où ils étaient poursuivis au milieu même du courant. Quelquefois les uns et les autres y périssaient; et les pêcheurs qui retrouvaient leurs corps leur donnaient une même sépulture.

Les Turcs ne remportèrent aucun avantage de ce côté de la Morava. Tous ceux que l'on rencontrait avec un *bourounti* du pacha où l'on promettait le pardon étaient massacrés sans miséricorde, qu'il fût Turc ou Servien. Mais ce qui était favorable à l'insurrection, c'est

que, pendant qu'on guerroyait sur ce point, la révolte gagnait les autres districts et jusqu'aux nahies de Belgrade et de Valiévo. Les spahis se flattaient de comprimer ces mouvements par la force. Ils élevèrent un retranchement à Palesch, sur la Koloubara, qu'ils avaient l'intention de faire occuper par deux ou trois cents hommes.

Déjà Milosch avait des forces suffisantes pour quitter son camp et se porter au secours de ses compatriotes. Il amena quelques troupes de Lioubitch; d'autres vinrent le rejoindre; de sorte qu'il lui fut possible d'attaquer le retranchement avant qu'on eût le temps de l'achever.

Dans les guerres précédentes, les Serviens avaient fait usage de chars à deux roues, appelés domous-arabes; c'était derrière ces charriots qu'ils s'avançaient au-devant de l'ennemi. Milosch s'en fit amener un grand nombre pendant la soirée et fit dire aux spahis que le lendemain matin, deux heures avant le jour, il leur montrerait comment les Serviens savaient combattre. Les spahis, beaucoup moins nombreux que leurs adversaires, ne furent point d'avis d'attendre un ennemi qu'ils connaissaient d'ancienne date; ils profitèrent donc de la nuit pour se retirer.

Un des principaux avantages que les Serviens tirèrent de cette retraite fut qu'ils purent enfin se procurer de l'artillerie. Ils trouvèrent près du retranchement une pièce de canon qu'ils parvinrent à mettre en état de servir. Ils en eurent bientôt une seconde qu'ils avaient jusqu'alors tenue cachée; et cette bonne fortune eut pour eux les résultats les plus favorables. A peine le bruit se fut-il répandu que, dans un engagement près des frontières, les Serviens avaient eu le dessus qu'un grand nombre d'exilés qui s'étaient réfugiés dans la Syrmie et le Banat rentrèrent dans la province. Stoïan Tschoupitch, ancien voivode de Matschva; Peter Moller, neveu de l'archimandrite Rouvim; Simon Nénadovitch, frère de Prota et fils d'Alexa; Bojo Bogitschévitsch, fils de cet Antoni qui avait si vaillamment défendu Losnitza; Paul Tzoukitch, autrefois heïduk renommé et voivode sous Kara-George; les knièzes Miloï Théodorovitch, Maxim Baschkovitch et plusieurs autr[es]
nages distingués reparurent
patrie, avec leurs momkis,
et des munitions, et engagè
adhérents et leurs compatr
joindre aux insurgés.

Avec ces nouveaux secours
pas difficile à Milosch de ch
tièrement les Turcs de Valiév
virent-ils son artillerie qu'ils
nèrent une position fortifié
Koloubara, à peu de distance
Klitschévatz. Il ne voulut pas
poursuivît : Plût à Dieu, s'
qu'ils s'enfuient jusqu'au de

Milosch revint à Lioubitch
troupes fraîches, des chef
geux et du canon. Il repou
nemi, qui plia dans le prem
gement. Ne trouvant plus
retranchements suffisaient,
élever d'autres tout près de
Il harassa tellement l'ennem
Turcs résolurent enfin de fair
taque générale. Elle fut décisi
que le résultat n'en eût au
été prévu.

Les Serviens ne pouvaient
d'avoir repoussé les Turcs; m
défendirent courageusement.
Servien, nommé Raïtch, qui
porte-étendard du temps de Kar
et qu'on avait chargé de déf
des points nouvellement for
voulut jamais céder, quoique
camarades eussent déjà succ
voulut mourir près de ses p
vendre sa vie le plus chèreme
ble. Ce retranchement tomba d
les mains des Turcs, et l'on f
d'abandonner l'autre; car l
d'hommes se faisait vivement
Lioubitch. Pour faire croire à
qu'ils étaient plus nombreux,
viens plaçaient des chevaux au
tranchées, et à côté des mante
sur des piquets figuraient des
Cependant, quelque temps ap
renforts arrivèrent, et ils furent
encore en état de se mesurer a
nemi.

Les Turcs, malgré leur su
numérique voyaient avec in
que la révolte prenait les pr
d'une guerre sérieuse. C'est d
ce que la suite rend présuma

ne d'informations précises
i se passait dans leur camp.
n kiaïa, qui avait été frappé
sortie, ne put qu'augmenter
e dans une armée composée
appartenant à des races di-
soir, une captive, échappée
mp, vint annoncer aux Ser-
un grand mouvement avait
i les ennemis; mais elle ne
re s'ils préparaient une atta-
ale ou une retraite. Les Ser-
ient des vœux pour que les
issent ce dernier parti; mais
temps ils prirent toutes les
se nécessitait une vigoureuse
Le lendemain matin ils ap-
n l'ennemi était en pleine
t qu'il s'était replié vers les
du sud, du côté des hauteurs
. Les Turcs avaient jugé sans
ils devaient profiter de ce
our mettre leur butin en sû-
s Milosch n'était nullement
s laisser s'éloigner sans com-
poursuivit les fugitifs, qu'il
es d'Ertari, et les dispersa
ent. Les Serviens leur re-
n-seulement le butin fait dans
pagne, mais tout ce qui leur
restitué, ainsi que leur ar-
ilosch traita généreusement
niers, qu'il fit conduire à
fit panser les blessés; et on
orta sur des brancards. Les
les vieillards et les enfants
bjet de soins particuliers.
x captifs valides, on leur pro-
ontures : c'était la première
dans une guerre entre des
et des Turcs les vaincus étaient
ec tant d'humanité. « Ils en
vec nous, disaient-ils eux-
comme si nous étions leurs
eurs sœurs; une religion qui
me telle conduite doit être
e. »
uvelle de cet échec, les Turcs
èrent précipitamment les po-
tranchées qu'ils occupaient à
atz; de sorte que la plus
artie du pays était délivrée
résence.
ant les Turcs étaient moins in-
ur les places qu'ils tenaient
érieur. Celle qui était le mieux fortifiée défendait Pojarévatz; et tant que les Serviens n'en étaient pas maîtres rien ne pouvait être considéré comme décidé. C'est sur ce point que, sans perdre un temps précieux, Milosch dirigea ses forces. Avant qu'il fût arrivé devant la ville, l'ennemi se présenta pour le combattre : « Délibascha, dit-il au chef des Turcs, je ne sais si tu as un autre chemin à prendre qu'à travers mes Serviens; mais ce que je sais bien, c'est que, dans notre querelle, il y va de ma vie ou de ma mort. » Il parvint à enfermer l'ennemi dans ses ouvrages, et dès le même soir il éleva quelques retranchements. C'est là que la lutte allait s'engager avec toute la fureur que peuvent inspirer la haine et le désespoir. Il semble que l'énergie de Milosch redoublait encore par la conviction où il était que les Serviens jouaient le tout pour le tout, et qu'ils n'avaient d'autre alternative qu'une victoire glorieuse ou l'oppression la plus dure et la ruine définitive du pays.

Il rappela à ses capitaines que ceux qui préféraient retourner chez eux étaient libres de le faire; mais que quiconque resterait était tenu de marcher à la tête de ses soldats; et que le premier qui fuirait, voïvode ou simple combattant, il le tuerait de sa main.

Dans la soirée on donna l'assaut, que l'on recommença trois jours de suite, et à chaque attaque les Serviens enlevèrent un retranchement. Il est vrai que ces avantages leur furent énergiquement disputés. Les Turcs se défendaient avec leurs couteaux quand ils n'avaient plus d'épée, et souvent il y eut des luttes corps à corps. Les Serviens firent un riche butin en chevaux de prix, en housses magnifiques et en vêtements de luxe.

Le quatrième et dernier retranchement, qui s'élevait entre la mosquée et l'eglise, était plus fort que les trois autres. Les Serviens réussirent à s'emparer des ouvrages; mais ils ne purent en déloger les Turcs. Ils passèrent la nuit en face des redoutes; et le lendemain matin ils renouvelèrent l'attaque. L'église présentait de grands obtacles; les Turcs avaient pratiqué des meurtrières dans les murailles, d'où ils tiraient à l'abri sur tous ceux qui s'appro-

chaient. Cependant les Serviens pénétrèrent par les brèches et s'avancèrent jusqu'à l'autel : là eut lieu un engagement terrible ; plus d'une fois les Serviens furent obligés de reculer. Enfin, après une lutte désespérée, ils s'établirent solidement dans cette position.

Les Turcs étaient au désespoir. Ils demandaient seulement que Dmitri vînt leur donner l'assurance que c'était Milosch lui-même, nommé knièze par le sultan, qui les avait attaqués ; qu'à lui seul ils pouvaient consentir à se rendre.

Milosch leur permit de se retirer à Kiupria avec leurs armes, mais sans canons, et avec autant de vivres que chacun pourrait en emporter. Ils partirent sous la conduite d'une escorte servienne.

Il ne restait plus aux Turcs qu'une place qui mérite d'être mentionnée ; elle s'élevait à la jonction de l'Izar près de Karanovatz. Elle se trouvait déjà serrée de si près qu'à l'arrivée de Milosch elle capitula sans résistance. Milosch dédaigna d'irriter les vaincus par des insultes ; il les laissa libres de retourner à Novibazar avec leurs armes et tout ce qu'ils possédaient. Le pacha Adem résidait dans cette place. Milosch lui expliqua pourquoi les Serviens s'étaient révoltés, et comment la nécessité les y avait contraints. Adem lui fit une réponse amicale, qu'il termina par cette phrase dans le langage figuré des Orientaux : « Élève-toi sur un triple rameau (1);

[redacted]

on le fit prisonnier. Milosch
dre ses décorations, lui offi
et le café, lui fit présent d
d'une pelisse de cinq cents p
laissa libre d'aller retrouv
vizir. Ali lui conseilla de ne
tracter d'alliance avec une
étrangère, et lui affirma qu
viendrait prince de Servie.

Le pays pouvait encore se
comme affranchi, du moi
rement. La campagne qu
venait d'achever ne le céda
à aucune de celles dont la S
été le théâtre. La rapidité d
rations à Polesch, l'à-propo
mesures devant l'ennemi, qu
si supérieur en forces à Lio
constance inébranlable dev
tranchements de Pojarévatz
une haute idée de ses qualités

Cependant il restait b
faire. On n'avait vaincu, et
complétement, que les forces d
naient dans le pays. Les forte
la possession, dans les guerre
tes, avait donné aux Serviens
ment de l'indépendance, étai
entre les mains des Turcs. C
vait douter que le sultan, que
alors aucune guerre avec ses
fît tous ses efforts pour repla
vie dans l'état de soumission
trouvait depuis la ruine du
ment de Kara-George. De
formidables étaient en mar
venue de la Roumélie sous

[redacted]

HAPITRE XXVIII.

NÉGOCIATIONS.

remarquer dans la conduite
qu'il ne prit les armes que
t son salut personnel sérieu-
npromis : comme l'avait fait
ge vers la fin de sa domina-
ppuya sur une influence
et s'il se montra humain
Turcs vaincus, c'est qu'il
que son élévation future
équence de sa clémence et de
ion. Brave et naturellement
il eut les défauts de son
sa race. L'ambition fut chez
bile du patriotisme. Cette
qui est l'égoïsme des grands
ne pouvait qu'être excitée
rconstances dans un pays
sait brusquement de l'exal-
a victoire à l'abattement de

me du gouvernement turc
nent empreint de fatalisme,
nge d'une manière si brus-
attendue que les raïahs eux-
umis à ces fluctuations, se
ous l'influence des mêmes
le sorte que, dans la bonne
s la mauvaise fortune, ils
nt à l'extrême. Quelques na-
surgissent et se développent,
it comme un troupeau ; de là
de force et de ruse, d'ab-
t de calcul intéressé dont
ons s'arrêtent ou dominent
constances diverses.
ons de la Porte avec la Rus-
aient au sultan la nécessité
irconspection. Des députés de
aient été envoyés au congrès
mais on leur témoigna peu
e. Quelques agents étrangers,
ngleterre, par exemple, leur
durement qu'ils pouvaient
la Russie. Et en effet cette
qui leur avait déjà prêté son
appela le traite de Buka-
end que l'ambassadeur russe
ople avait dit : « Que signifie
e faite à la Servie contrai-
: stipulations des traités ? »
époque toutes les popula-
ennes de l'empire étaient
it d'excitation extrême. Les
sujets turcs du rite grec regardaient le triomphe des puissances alliées comme étant celui de leur cause. Au milieu des préoccupations de l'époque, les cabinets étrangers avaient perdu de vue la connexion des événements récents avec les tendances des chrétiens de l'Orient ; mais la Turquie, voisine du péril, n'avait pas cessé de s'en préoccuper. Lorsqu'on apprit le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il y eut des souscriptions ouvertes parmi les chrétiens de l'Orient dont le but, selon M. de Pouqueville, était d'aider la coalition à l'empêcher de remonter sur le trône. Ces manifestations eurent lieu dans plusieurs villes et entre autres à Janina, à Castoria, à Sères, à Andrinople, à Constantinople (1).

Le dernier conflit des Turcs avec les Serviens fut promptement réglé. Il eût été fort dangereux pour la Porte que les armées envoyées en dernier lieu eussent rencontré une sérieuse résistance. Si alors la Russie avait jugé opportun de prendre fait et cause pour le parti opprimé, il aurait pu s'ensuivre une révolte générale parmi tous les raïahs. Mais les forces envoyées contre les rebelles firent halte, et offrirent d'entrer en négociations.

La question qu'on agita d'abord était la même que celle qui avait été soulevée avant la guerre de 1813, et portait sur l'interprétation du traité de Bukarest. Mais on évita de mentionner ce document, pour que la Russie ne vînt pas se poser en arbitre entre les parties. On commença par débattre ce point : Convient-il de laisser entre les mains des Serviens les armes qu'ils viennent de tourner encore une fois contre la Porte ?

Milosch avait toujours tant de confiance en Churschid, qui l'avait fait nommer grand-knièze, qu'il se rendit au camp des Turcs. Le délibascha du vizir, Ali-Aga-Sertschesma, aux pieds duquel il avait déposé ses armes à Takos, lui promit sur son honneur qu'il ne serait point arrêté, et lui donna une escorte. Sur les autres points qui lui furent proposés, Churschid se montra disposé à céder ; mais, quant à la prétention des Serviens de porter des

(1) Régénération de la Grèce, 487.

armes, il ne voulut point en entendre parler : il exigea même, comme condition préliminaire, qu'ils commençassent par les rendre, ajoutant qu'il devait les envoyer à Constantinople pour montrer au sultan qu'il y avait encore des raïahs en Servie.

Comme Milosch refusa de consentir à cette clause, il est probable qu'on l'aurait retenu au camp; car le vizir était fortement tenté d'arrêter le chef de la révolte. Heureusement le délibascha ne voulut point forfaire à sa promesse. Il dit à Milosch : « Tant que moi et mes mille délis serons en vie, tu n'as rien à craindre. » Effectivement on lui confia la garde du grand knièze, qu'il reconduisit sain et sauf à Losnitza. En le quittant il lui dit : « Je vous ai reçu ici sur ma parole; et c'est ici que je vous ramène; dorénavant ne vous fiez plus à personne, pas même à moi. Nous avons été amis; nous voilà séparés pour toujours. »

Churschid, qui, deux ans auparavant, avait fait la guerre aux Serviens précisément pour le motif en question, ne pouvait guère céder; mais le Roumélien Maraschli-Ali se montra moins intraitable. « Soumettez-vous seulement au Grand-Seigneur, dit-il, et portez à votre ceinture autant de pistolets que vous voudrez, ayez même des canons, peu m'importe! S'il plaît à Dieu, je vous placerai moi-même sur des chevaux arabes, et je vous ceindrai le sabre. » (C'étaient justement les trois choses que [redacted]

Quoique les Serviens missent leurs espérances dans les promesses du valessi, leur confiance n'alla pas cependant jusqu'à le laisser pénétrer dans le pays sur sa simple parole. Ils permirent seulement à son kiaïa de se rendre à Belgrade avec quelques troupes. On leur avait assuré que cette mesure serait d'un bon effet à Constantinople et prouverait leur désir sincère de rentrer sous la souveraineté du sultan. Tandis que les députés de Milosch, accompagnés des commissaires du valessi, partaient pour la capitale, les deux armées restèrent sur la frontière en attendant l'issue des négociations.

Comme gage de son amitié, Maraschli-Ali envoya à Milosch le rosaire qui servait à ses dévotions. Il signifia aussi à l'armée turque qui occupait la limite de la Bosnie que, la paix étant véritablement conclue, il convenait de ne pas passer la Drina; ce qui ne pouvait qu'amener de fâcheuses complications. A peine s'était-il écoulé un mois que les députés revinrent avec une réponse favorable. Le firman accordait le pardon et ordonnait à Maraschli-Ali de se rendre à Belgrade et de bien traiter les Serviens : « De même que Dieu a confié au sultan le bonheur de ses sujets, ainsi le sultan confiait celui des Serviens au pacha. »

Il semblerait, d'après cela, que l'on s'en remettait à la prudence de Maraschli-Ali pour tous les détails de la pacification, puisque le firman se bornait [redacted]

s forteresses du consentement iens, qui venaient de reconnaître veau leur dépendance. Il fut néanmoins qu'on rendrait la tion turque aussi supportable sible et que les garnisons n'u-: point des anciens priviléges par l'islamisme.

oncessions faites par Maraschli-aient particulièrement sur deux les taxes et l'exercice des droits res. Il laissait aux Serviens la on des impôts, qui furent rétablis ncien pied. Précédemment les avaient non-seulement accordé eur aux Serviens, mais on leur me permis de participer à l'ad-tion de la justice. Dans les province les mousselims n'a-oint qualité pour rendre un ju-exécutoire sans en référer au si le justiciable était Servien, ne dans le cas où le différend t un chrétien et un Turc.

régler convenablement ces ma-licates, on institua une cour de lerie, sur le modèle de l'ancien soviet. Ce haut conseil, qui sié-Belgrade, assistait le pacha, rece-mpôt perçu par les kniezes et ait compte au pacha. Il formait e temps la cour suprême de et le pacha assurait l'exécution rrêts.

s il y avait là une amélioration nte, la chancellerie étant une représentation nationale. Ce-quelques-unes des questions ut intérêt ne reçurent point de . Les relations entre les deux ons en ce qui regardait les pro-privées ne furent l'objet d'aucun ; de sorte que les Serviens en-t de nouveau des députés à Cons-le pour obtenir des règlements complets et plus rationnels. Ils èrent aux propositions qu'avait à une autre époque leur délégué schko, et ils se flattèrent d'en la confirmation.

utorités de Constantinople n'é-cependant rien moins que dis-à réaliser ces espérances. Le évitant même de donner une catégorique, renvoya les dé-u pacha ; et celui-ci affectant une grande surprise, assura qu'il n'avait reçu aucune instruction à ce sujet. Ainsi, au lieu d'avoir obtenu une exten-sion de leurs droits, les députés ne parvinrent pas même à faire régulière-rement reconnaître ceux dont ils étaient déjà en possession, mais dont l'exer-cice dépendait en quelque sorte du bon vouloir du pacha, qui les avait accordés de son propre mouvement. Lorsqu'il annonça qu'il allait quitter le pachalik, les chefs déclarèrent qu'ils abandonne-raient le pays en même temps; et, sur cette protestation, il se décida à rester. Cependant on craignit bientôt que Ma-raschli lui-même ne fût pas dans l'in-tention de tenir longtemps sa parole.

Dans la dernière guerre contre les Russes, il avait servi comme délibascha; puis on l'avait nommé pacha de Roli, district d'Asie qui, sous Tschapan Oglou, avait joui de quelque indépen-dance. Après avoir cédé d'abord aux désirs des habitants, il était parvenu peu à peu et sans éclat à les ramener à une soumission complète. Sa conduite en Servie couvrait peut-être un dessein semblable : on prétend même qu'il s'é-tait expliqué sans détour à cet égard. Les conditions dont il s'était porté ga-rant ne furent point consciencieusement observées. Souvent les mousselims in-fligeaient des peines corporelles sans que les kniezes eussent été consultés; une fois même le pacha autorisa une exécution capitale qu'aucune forme légale n'avait validée. L'arrogance des musulmans se manifestait de la ma-nière la plus blessante. On vit un déli se promener dans les rues de Bel-grade en appelant ses chiens du nom des principaux chefs de la Servie. Ce qui contenait les Turcs, c'était que les Ser-viens marchaient toujours armés; mais ce privilége, qui leur avait été accordé par Maraschli pour les amener à se sou-mettre, fut réduit graduellement. Mi-losch, qui voyait souvent le pacha à Belgrade et qui était admis à sa table, reçut enfin l'invitation formelle de re-tirer au peuple ses armes. Milosch ré-pondit que lui et les autres voïvodes rendraient volontiers les leurs; mais qu'il n'était pas en leur pouvoir de dé-sarmer le peuple. Dans cet état de choses, il n'y avait point d'apparence

que ni le sultan ni le pacha ne fussent disposés à régler d'une manière équitable les intérêts et l'administration de la province.

Comme contre-poids à l'influence absorbante du gouvernement turc, et pour ainsi dire parallèlement au pouvoir du pacha, celui de Milosch, qui était intimement lié à la cause nationale, s'étendait en se fortifiant de jour en jour. Il est vrai que Milosch était un officier du sultan; il avait été nommé grand knièze par le vizir, et confirmé ensuite dans cette dignité; mais il était en même temps le chef et le promoteur de l'insurrection à laquelle le peuple devait ses priviléges tels quels et ce qu'on lui laissait de sécurité. Il avait rendu d'importants services dans tous les districts, et la conduite de la guerre lui avait valu une autorité que reconnaissait tout le pachalik.

Cependant d'autres chefs qui avaient fait acte de courage déclinaient l'autorité du grand knièze. Johan Dobratscha, qui était venu à son secours dans un moment critique, refusait de recevoir ses ordres, et prétendait qu'il n'était pas moins knièze que lui-même. Milosch le destitua, donna sa charge à un autre, et le district où ce conflit avait causé quelque agitation finit par se soumettre au knièze récemment nommé par Milosch.

Le chef n'avait point, comme autrefois Kara-George, à lutter contre des hospodars indépendants dans leurs districts respectifs et qui pouvaient jusqu'à un certain point se regarder comme ses égaux. Il n'y eut d'ailleurs que Vouitza qui manifestât des prétentions formelles au partage de l'autorité suprême. Il fut reconnu comme hospodar, et pendant longtemps son nom fut prononcé dans les prières publiques. Le grand knièze Milosch rencontrait un antagonisme d'une nature toute différente. L'assemblée nationale de Belgrade pouvait, sauf la différence des temps, être assimilée à l'ancien soviet. Le personnage le plus considérable du sénat était le neveu de l'archimandrite Rouvim, sur le crédit duquel ce prélat avait compté pour s'échapper, parce qu'il travaillait comme peintre dans la maison d'un dahi; ce qui lui avait fait donner le surnom de Moler (expression slave empruntée au mot allemand *mahler*, peintre). Dans la dernière révolte Péter Moler avait pris les armes, comme tout le monde; mais il s'était particulièrement distingué, et avait rendu de grands services à Polesch. Peut-être avait-il été le premier à proposer un plan favorable au rétablissement de l'ordre. D'après son opinion, le pays devait être partagé entre quatre chefs dont l'autorité serait égale. Milosch avait évité de se prononcer sur ce point : «Le lièvre que vous voulez partager, leur avait il-dit, court encore dans la forêt. »

Mais, lorsqu'on s'occupa de la nouvelle organisation, Moler ne fut pas oublié, quoique dans un genre de service qui différait de ce qu'il avait ambitionné. On le fit président de la chancellerie, fonctions auxquelles il convenait mieux que tout autre; car il savait le turc et écrivait le servien. Il s'arrangea de manière à tirer un parti avantageux de sa place. Indifférent aux principes religieux, dont il se raillait, il vivait avec une jeune femme qui n'était que sa maîtresse, aimait à traiter ses amis, et la légèreté de sa conduite avait accrédité le bruit qu'il détournait à son usage les sommes qui provenaient de l'impôt. Au bout de quelque temps Milosch, qui était jaloux de lui, cessa de déposer entre ses mains l'argent qui provenait de ses propres districts et le fit passer à Dmitri, son confident intime, pour le remettre directement au pacha. Moler se trouva blessé qu'on lui préférât un étranger, et s'en plaignit à plusieurs knièzes qui étaient ses amis; il parvint même à ranger dans son parti quelques-uns des chefs des hauts districts. Mais Milosch avait dans ses intérêts un nombre bien plus considérable de voïvodes et surtout ceux de la Schoumadia et du pays au delà de la Morava. Lorsqu'on se réunit pour la skouptschina au printemps de l'année 1816, les knièzes tinrent une conférence préliminaire, et là une dispute s'éleva entre Milosch et Moler. Enfin ce dernier s'écria : « Milosch, tu mens ! » sur quoi Milosch s'adressant à l'assemblée : « Mes frères, jusqu'à présent j'ai été votre chef, dit-il; dorénavant c'est Moler qui le sera. » Mais

du parti de Milosch et leurs
aient porté la main sur l'a-
ont les amis, craignant pour
, ne bougèrent pas. Moler
né et conduit au pacha; les
i se trouvaient présents si-
pétition où ils demandaient
ni de mort, et le pacha re-
raité comme une sentence
enu de faire exécuter.
rit le premier président de
erie de la manière la plus
ur ne pas dire plus. A ses fu-
n de ses parents demanda
aux yeux à un des assistants
écution était juste. Oui, lui
lui-ci, puisque vous êtes un
lequel de telles choses peu-
r. Et cependant ce parent,
ne était au nombre des chefs,
eu assez de courage pour s'op-
que la pétition fût présentée.
Niktschitch, qui blâmait
e Moler, avait signé comme
mais il ne tarda pas lui-
prouver un sort semblable.
êque de Servie, Niktschitsch
Grec. Il avait été moine au
Stoudénitza, et plus tard ar-
e au temps de Kara-George.
ompagné des ambassadeurs
inople, il en revint évêque.
ité lui avait inspiré tant
u'il était mal vu de tout
Il étalait un faste exces-
arlait des knièzes qu'avec
évitait de traiter Milosch
. Ses rapports avec les prê-
t hautains et tyranniques,
royait l'intention d'arriver à
semblable à celui du vladika
lonténégro. Cependant son
ute personnelle ne s'élevait
'à l'idée politique. Il avait
pacha qu'il n'était pas impos-
tirer leurs armes aux Ser-
ilosch voulait appuyer cette
on l'entendit exprimer pu-
: cette opinion. Cette con-
ndit suspect aux uns et lui
madversion des autres. Il
tournée dans son diocèse
) lorsqu'il fut assassiné; on
ce meurtre à des voleurs;
plus probable qu'il fut la
n complot.

De tels actes prouvent surabondamment qu'on n'avait pas alors en Servie un sentiment net et précis du droit et de la justice. L'autorité s'appuyait sur la force et la violence; à peine daignait-on sauver les apparences : comment respecter les formes quand la vie compte pour si peu de chose?

Kara-George lui-même, l'homme qui avait affranchi son pays, paya de sa tête l'imprudence d'être rentré parmi ceux qui lui devaient tant. Voici comment les choses se passèrent.

Nous avons déjà dit que les changements survenus en Europe avaient causé une grande agitation dans les populations chrétiennes de l'empire ottoman. Le nom seul de la sainte alliance épouvantait les Turcs, qui se croyaient particulièrement menacés. Les espérances des raïahs s'accrurent en proportion de la crainte de leurs dominateurs. L'assurance que les puissances alliées n'étaient point dans l'intention de se mêler des affaires de l'Orient ne suffit pas pour tranquilliser les Turcs et pour calmer l'effervescence des raïahs. Le mouvement, en se généralisant, prit tous les caractères d'une ligue. L'hétairie fut fondée; et les membres de cette association religieuse et politique firent serment de combattre et de fatiguer les ennemis de leur foi et de leur patrie jusqu'à leur entière extermination.

En 1816, les hétairistes eurent des ramifications à Odessa, à Bukarest et même à Constantinople. Ils s'efforcèrent, dit-on, de gagner le beg de Maïna en lui donnant l'espoir de dominer un jour sur toute la Morée. Le plan d'une insurrection générale était formé; on n'attendait plus qu'une occasion favorable. La Servie se trouvait toute préparée pour la révolte : on jugea que c'était là qu'elle devait commencer. Les hétairistes s'adressèrent à l'ancien commandant en chef dans l'espoir que son ambition serait favorable à leurs vues. Kara-George avait reçu de Servie des lettres pressantes; on lui assurait que le peuple soupirait après son retour; il n'était pas éloigné de se rendre à leurs désirs. Sans passe-port et caché dans la suite d'un des membres de l'hétairie qui se rendait aux bains

de Mehadia, Kara-George quitta la Bessarabie, où il avait trouvé un refuge, et entra sur le territoire serbe. Moyennant une gratification, le batelier avait consenti à le passer de l'autre côté de la rivière. Il se rendit en toute hâte à Smédérévo chez Vouitza, qui, plus que personne, avait insisté sur son retour. Là il parla d'une nouvelle révolution, d'une insurrection du même caractère qui allait éclater en Morée et de l'assistance que recevrait la Servie d'un État puissant. Il demanda même à Milosch de se joindre à lui et de commencer la guerre sans délai.

Mais le grand knièze n'avait nullement l'intention de prendre part à un mouvement dont le succes reposait sur des éventualités. Peut-être était-il moins disposé encore à concourir à la restauration du pouvoir de Kara-George. Deux hommes de ce caractère n'auraient jamais pu gouverner simultanément. Milosch n'eut donc rien de plus pressé que de donner avis au pacha de l'arrivée de son rival. Le pacha, de son côté, lui représenta tout le danger qu'appelleraient sur la Servie de nouvelles menées révolutionnaires; il ajouta qu'en cas de révolte le Grand-Seigneur enverrait indubitablement une autre armée dans le pays, auquel il retirerait toutes les concessions déjà obtenues et qui n'étaient que conditionnelles. Il conclut en demandant à Milosch la tête de Kara-George.

En conséquence de ce message, Milosch envoya ce billet laconique à [redacted]

périt misérablement par l'ordre des Turcs et de la main d'un compatriote, une des premières victimes des mouvements qui allaient agiter toute l'Europe.

On a accusé Milosch d'avoir lui-même engagé Kara-George à rentrer en Servie; mais cette accusation ne semble pas fondée. L'ancien commandant en chef était trop admiré et trop regretté; sa réputation avait trop gagné même en son absence pour que le grand knièze eût décidé, dans la situation précaire où se trouvait le pays, de l'y appeler à ses risques et périls.

Le pacha ne voulait pas croire que la tête qu'on lui présentait était bien celle de Kara-George; mais, quand les habitants de Belgrade eurent levé tous ses doutes, il envoya ce trophée au sultan, auquel il ne pouvait faire une offrande plus agréable.

Cependant, en ce qui regardait la Servie, le résultat ne fut pas tel qu'il eût pu l'espérer. Milosch, débarrassé de tout ce qui aurait pu lui faire obstacle, c'est-à-dire de Moler, de l'évêque et de Kara-George, forma la résolution de se mettre à la tête des Serviens.

En novembre 1817, il fut nommé knièze suprême (*verkhovni knieze*) par tous les knièzes du pays. Les métropolitains de Belgrade et d'Oujitze, Agathangel et Gérassion, Grecs l'un et l'autre, et trois archimandrites serviens assistèrent à sa nomination. Il fut même réglé qu'après sa mort ses [redacted]

toute influence qui pût be-
ienne. A tous ces avantages
celui d'avoir délivré le peuple
seconde fois et d'avoir reçu
ion populaire le titre de
rême. Le zèle qu'il mettait
les intérêts de la nation lui
: de nouveaux avantages, et
ir s'affermissait de plus en

il ne fut plus douteux que
ait succéder aux longues agi-
l'Europe, les affaires de
irent plus d'importance, et
t avec sollicitude la marche
ons entre la Russie et la
lations qui n'étaient rien
micales malgré le traité de

manifeste que les conditions,
regardait la Servie n'avaient
observées; en somme, jus-
rait été impossible d'amener
un arrangement définitif.

en 1820, les autorités de
ople avisèrent qu'il serait
erminer cette affaire, pour
art aux réclamations inces-
la Russie. Les Serviens dé-
ar-dessus tout un plénipo-
our prendre une connaissance
l'état des choses et par l'in-
e duquel on pût ouvrir des
es. Mais à Constantinople,
s bonnes dispositions, on
convenable d'éluder toute
. On se contenta d'envoyer
le un des officiers du reis-
il était porteur d'un firman
t spécifiées les concessions
aux Serviens.

cessions étaient loin d'être
tance. Dans le but de rendre
ation et la juridiction de la
ore plus indépendantes de la
demandait à la province une
terminée que la nation s'en-
payer dorénavant sans qu'il
n du mode de perception.
des mousselims était désor-
nscrite dans l'enceinte des
; et l'on ne faisait aucune
e reconnaître Milosch comme
ze de toute la Servie.

nt, quelque favorables que
ces concessions, elles lais-
saient encore indécis plusieurs points importants, particulièrement en ce qui concernait les spahis qui résidaient dans les forteresses et réclamaient des privilèges seigneuriaux sur les villages. On demandait en outre certaines choses antipathiques aux Serviens. Ils devaient se reconnaître pour raïahs impériaux, comme l'avaient été leurs ancêtres; et on leur faisait une obligation d'entretenir, selon l'ancienne coutume, l'armée impériale lorsqu'elle traversait le pays. On exigeait surtout qu'ils se déclarassent satisfaits de ce qui leur était accordé; car on voulait leur ôter le droit d'adresser de nouvelles réclamations à la Russie. Ils devaient en même temps prendre l'engagement formel de ne plus rien demander au Grand-Seigneur.

Les Serviens, qui connaissaient à peu près la teneur du firman, n'hésitèrent point à l'accepter. Leurs exploits dans leurs luttes pour l'indépendance, le mouvement général des esprits parmi les populations chrétiennes de l'empire, tout nourrissait et exaltait leurs espérances. Les Turcs, qui croyaient avoir beaucoup accordé, voyaient avec indignation que les Serviens étaient loin d'être satisfaits.

Lorsque Milosch quitta Kragoujévatz, où il résidait momentanément, pour se rendre à Belgrade et prendre connaissance du firman, il lui parvint quelques avertissements sur le danger auquel il s'exposait. On assurait que le pacha avait secrètement informé les spahis de l'intention où était Milosch de prendre pour base des nouveaux arrangements les conditions de Péter Itschtko, de sorte qu'ils seraient chassés du pays. On ajoutait que, dans cette prévision, ils avaient des armes chargées et qu'ils étaient décidés à se défaire de leur ennemi dès qu'il se présenterait devant les portes de Belgrade.

Les amis de Milosch ont affirmé depuis que, s'il eût fait le voyage de Belgrade, il eût certainement éprouvé le traitement de Déli-Akhmet, que jadis Ébou-Békir avait fait assassiner. Milosch renonça donc à son dessein d'aller seul à Belgrade. Il rassembla autour de sa personne un grand nombre de

Serviens et déclara qu'il n'entrerait dans la capitale qu'accompagné de cette escorte. Le pacha refusa de le recevoir ainsi entouré, et lui donna l'ordre de venir avec douze kniëzes désarmés, et non avec une troupe si considérable et que la ville n'était pas en état de nourrir. Milosch répondit qu'il venait avec des des gens dont les intentions étaient pacifiques pour entendre la lecture du firman impérial; que c'étaient les mêmes hommes qui avaient défrayé le pacha avec sa suite à Belgrade et lui-même à Kragoujévatz, et qu'ils sauraient bien se pourvoir par eux-mêmes.

Le pacha refusa de leur ouvrir les portes; et les Serviens ne voulurent point céder. Enfin, il fut décidé qu'il y aurait une assemblée à Toptschider, à la distance d'un mille de Belgrade.

Des négociations ouvertes sous de semblables auspices et avec une méfiance réciproque ne pouvaient avoir un résultat satisfaisant.

A Toptschider, les Serviens déclarèrent qu'ils ne renonceraient point au droit qu'ils avaient de s'adresser à la clémence souveraine. On leur demanda quelles grâces ils attendaient encore. Nous demandons, répondirent-ils, l'exécution du traité de Bukarest. C'était la première fois, depuis l'année 1813, que les Serviens en référaient formellement à ce traité. Cette prétention de prendre pour base d'un arrangement des stipulations arrêtées par la Porte avec une puissance étrangère parut au commissaire turc quelque chose de si monstrueux qu'il fit seller ses chevaux et partit. Il affirmait à son retour qu'il n'y avait plus de raïahs en Servie, qu'il n'avait trouvé dans cette province que des hommes armés. Dans la crainte de traverser un pays si dangereux, il avait passé par le territoire autrichien et par la Valachie.

Ainsi on vit surgir de nouveau les obstacles qui avaient toujours empêché les deux parties de s'entendre. D'un côté, les spahis voulaient conserver leurs domaines et leurs priviléges, et de l'autre les Serviens étaient décidés à garder leurs armes. Sous l'empire de telles circonstances, toutes relations amicales étaient devenues impossibles. Enfin, les Serviens considérèrent comme rompu le traité le pacha s'était porté garant, cessèrent de lui obéir.

Cependant on reprit les négocia Constantinople. La Porte s'expri termes modérés; elle donna à ent que, si les Serviens se montraient obstinés sur certains points, le g nement pourrait accorder quelque de plus sur d'autres : pour évite d'allées et venues, on convint voyer à Constantinople des agen torisés qui rendraient moins c quée la marche des négociation épargneraient une multitude de En conséquence les réclamation que-là vagues et confuses fure digées avec plus de précision, et ques députés partirent avec les po nécessaires pour aller plaider la ca leurs compatriotes.

Cette députation était compos deux membres du clergé, l'arch drite Samuël et l'archiprêtre Vo chinovitch de Jagodina, de kniëzes, Vouitza, Ilia-Markovit Dmitri. Abraham Pétroniévitch f signé comme secrétaire.

Leurs instructions portaient en stance qu'ils demanderaient la c mation de leur indépendance da affaires de l'intérieur et une e sion de ces priviléges à tous les tricts qui avaient été conquis par George, à l'exception de celu Belgrade.

Les points principaux de leur clamations étaient les suivants : porter les limites du territoire jusqu'aux redoutes occupées par cien commandant en chef, comm avait été stipulé dans le traité d karest; 2° de fixer pour le tribut somme déterminée, qui tiendrait de toutes les taxes; 3° de reconn le kniëze Milosch comme prince ditaire et comme régissant le conjointement avec un sénat; 4 laisser aux Serviens la faculté de des églises et des couvents, de f des écoles et de propager l'instruct enfin de défendre à tout musulma l'exception de ceux des villes, de s blir en Servie.

Ce fut de cette manière que les viens interprétèrent le traité de B

c'est ainsi que l'avait autrefois té Kara-George.

qu'il n'y eût aucun doute au s contrées qui devaient parti- bénéfice d'une administration fante, elles furent spécifiées six districts séparés.

oulait rétablir la petite monar- avait existé en 1811 et 1812, s, il est vrai, avec une exten- priviléges, objet d'espérances fois déçues, mais sous la su- de la Porte et avec un sys- asez large d'indépendance en regardait l'administration inté-

avait point d'apparence que se montrât disposée à ac- de semblables réclamations; elles étaient accompagnées de ses alarmants et qu'une in- n générale de toutes les popu- hrétiennes de l'empire ottoman t imminente, le sultan fit ux arrêts les membres de la dé- . Les Serviens ne s'effrayèrent e cette mesure. On prévoyait ar ou l'autre cette conduite, en les sympathies de l'Europe en 'un peuple opprimé, aurait des ences fâcheuses pour l'isla-

ouvelle que les députés étaient le leur liberté, Milosch leur urs pouvoirs, et tourna toute itude sur les mesures d'ordre lamaient les circonstances et vers celles qui pouvaient con- l'affermissement de son pou-

CHAPITRE XXIX.

TIONS ET GOUVERNEMENT DE MILOSCH.

i rendait plus facile la tâche de , c'est que les principes sur on pouvait fonder en Servie vernement libre se trouvaient parés. Il n'avait pas besoin de e les choses par le commence- l lui suffisait de les rétablir sur pied où elles étaient au temps -George.

t surtout le cas pour ce qui t la juridiction : les actes de violence dont les Turcs s'étaient rendus coupables dans l'administration de la justice avaient été en grande partie la cause des troubles précédents, et la rupture avec le pacha actuel avait eu pour motif les attributions que le dernier traité avait assignées à son mousselim.

On institua des cours pour les différents degrés de juridiction.

Pour les villages, la cour se composait des anciens et de ce qui restait des knièzes; elle était particulièrement chargée des mesures d'ordre en matières civiles; sa compétence rappelait celle de nos juges de paix.

Ceux qui ne voulaient point accepter ses décisions en référaient à quelqu'une des cours établies dans les villes de district, dont les magistrats furent nommés dans les mêmes conditions attributives que sous Kara-George. Elles se composaient d'un président, de deux membres et d'un secrétaire. Ces magistrats n'étaient pas sans doute des hommes instruits; mais ils rendaient leurs verdicts conformément à la coutume et selon leurs lumières. Les cas embrouillés, surtout en matières de commerce, étaient portés devant les personnes de la même profession regardées comme les plus habiles, les plus expérimentées et les mieux famées. Et comme en général elles ne montraient pas moins de bon sens que de perspicacité, on s'en tenait presque toujours à la décision de ces arbitres.

Cependant, si l'on contestait la justice de ces décisions, on pouvait recourir à la cour suprême, qui n'était autre que le soviet sous Kara-George et qui, depuis 1815, avait formé la cour de chancellerie.

Si l'on pense à l'ancienne marche des affaires en Servie, où le pouvoir réel était entre les mains des voïvodes; si l'on se rappelle que le mouvement avait pris naissance au milieu d'une insurrection militaire sous des chefs isolés, on comprendra sans peine pourquoi le pouvoir judiciaire n'avait pas joui d'une grande indépendance.

Il est vrai qu'il y avait encore des knièzes à la tête des districts; mais dans le fait ils n'étaient que les suc-

cesseurs des voïvodes, des chefs militaires.

Les knièzes faisaient exécuter les jugements des cours de district; mais, comme ils leur étaient supérieurs, ils ne les traitaient pas avec beaucoup d'égards. Milosch se regardait comme le chef de la cour suprême, qui était tenue de le suivre quand il changeait de résidence. Ce ne fut qu'en 1825 que la cour suprême, après avoir reçu plusieurs améliorations, fut établie définitivement à Kragoujévatz. Le prince se réservait aussi les sentences de mort : son frère Jéphrem était le seul qui partageât ce privilége dans les districts de Schabatz et de Valiévo.

Comme la cour nationale ou suprême n'était que la continuation de l'ancien sénat, le peuple n'a jamais cessé de la regarder comme étant investie du droit de prendre part à l'administration du gouvernement. Mais l'exercice de ce droit ne lui était point accordé. Milosch ne croyait pas avoir besoin d'avis et de conseils pour les choses de haute administration.

Dans les commencements, il parut vouloir respecter au moins les knièzes. Il traitait comme ses égaux les plus distingués d'entre eux. En s'adressant à ces knièzes il les traitait de *Seigneurs*, leur présentait des pipes lorsqu'il recevait leur visite, et il approuvait généralement toutes les mesures qu'ils avaient cru devoir prendre dans leurs districts respectifs.

[redacted]

une alliance avec le pacha, (
promis de les reconnaître com
pendants, et avec les spahis.
cet appui, ils déclarèrent que dc
ils ne recevraient plus d'ordre
losch. Mais le prince trouva
moyen de les faire obéir. Il en
médiatement des troupes dans
tricts; et, s'ils n'eussent été sec
des forces expédiées en toute h
pacha, leur perte était imminent
chli-Ali donna pour prétexte (
lait prévenir une insurrection;
losch répondit qu'il savait m
personne comment il fallait s'
avec les Serviens, et que, si le
voulait être témoin d'une révo
rale, il n'avait rien de mieux à
de faire retirer ses troupes et de
dorénavant de ce qui le regard

C'était précisément à la mêm
qu'éclataient en Valachie les
excités par les hétairistes. l
craignit que les Serviens ne s(
sent à Hypsilanti, et il rappela
pes. Alors les knièzes récalci
tous ceux qui avaient pris leur
rent déposés sans qu'il en résul
désordre. Un d'eux, Topalévitz,
Grouscha, craignant d'être con
cause d'une lettre qu'il avait é
gnit d'être en démence, et s'en
tranger; Milosch lui donna Vo
pour successeur.

Ces exemples de fermeté ac
rent par degrés les knièzes à
dination et à l'obéissance; il

[redacted]

acha; il exigeait l'impôt
as autant de sévérité qu'en
oyé jadis les Turcs; quant à
l n'y avait pas eu la plus
tion. Les kniezes, de leur
ient les mousselims; ils se
les mêmes outrages et ag-
urs exactions par des con-
onnelles.
s, lorsqu'ils réfléchissaient
rigeait d'eux et aux traite-
leur fallait endurer, trou-
avaient gagné bien peu de
tant d'efforts et de sacri-
tre même avaient-ils plus
our le pouvoir qui pesait
e que ceux qui l'exerçaient
s ménagements étaient peu
aravant leurs égaux.
n de l'année 1824, deux
listrict de Roudnik, nom-
itch et Ratkovitch, vinrent
s knièzes et de Milosch. On
re au juste s'ils avaient été
isés ou s'ils furent poussés
arche par le désir d'être
x-mêmes knièzes. Ce qu'il
a, c'est qu'ils témoignèrent
écontentement et qu'ils es-
me d'exciter une rébellion.
ls trouvèrent peu de sym-
eur district, qui était celui
La première personne à la-
ressèrent pour l'engager à
eux les dénonça. En consé-
ovitch fut saisi et conduit à
s pour y subir un interro-
nt la cour suprême. On peut
dée de l'état de barbarie où
encore plongé et du cas
de la vie d'un homme par
i coupa court au procès. Le
t été confié à la garde d'un
ui-ci, auquel on avait bien
de ne pas le laisser échap-
plus sûr de lui brûler la cer-
ovitch fut également con-
ujévatz, interrogé et mis à
our le forcer à nommer ses
e paysan répondit : « Quand
hirais mes compagnons, je
as moins un homme mort. »
milieu des plus cruelles souf-

s moment Milosch et ses
oublièrent de surveillance.

Lorsqu'au milieu de l'année 1825 le knièze de Smédérévo, Péter Voulitschévitch, fut informé qu'un paysan passait pour avoir été lié avec ceux qui avaient conspiré et qu'il persistait dans les mêmes desseins, il se rendit aussitôt dans le village où demeurait cet homme pour l'arrêter. Il le fit saisir par ses momkis pendant la nuit, et on l'amena dans la maison où s'était logé le knièze. Celui-ci s'était flatté d'étouffer ainsi la rébellion ; mais elle éclata immédiatement et précisément à cause du moyen qu'il avait jugé propre à la prévenir.

Exaspérés par la conduite arbitraire de Voulitschévitch, les paysans se soulevèrent. Ils étaient indignés qu'on eût saisi un des leurs pendant la nuit, au lieu de s'être adressé à la commune, ce que prescrivait la loi, et que le knièze eût agi, précisément, disaient-ils, comme font les voleurs. Ils se portèrent en armes devant la maison du knièze, et le forcèrent à relâcher le prisonnier.

A peine Voulitschévitch fut-il retourné à Asanja, sa résidence habituelle, que le peuple de l'endroit se mit en insurrection, de sorte que le mouvement paraissait prendre les proportions d'une révolte sérieuse.

Milosch, sans perdre de temps, envoya des troupes à Asanja, sous le commandement de son frère cadet Jovan Obrénovitch. Mais cette mesure ne fit qu'aggraver le mal. Les hommes que conduisait Jovan prirent parti pour ceux contre lesquels leur chef leur ordonnait de se battre. Celui-ci se trouva dans un danger si pressant qu'il offrit d'entrer en négociations. Il consentit à plusieurs demandes des rebelles, mais conditionnellement; car il n'était pas autorisé à traiter, et tout dépendait du consentement de son frère, qui seul, disait-il, était le maître. Les paysans demandaient avant tout qu'on déposât Voulitschévitch et qu'on nommât à sa place la personne qui problablement avait excité l'insurrection. C'était un certain Miloï Djak, qui, au reste, devait ce surnom clérical à une circonstance indépendante de sa vocation : il avait été élevé par un ecclésiastique qui espérait le faire entrer dans la carrière religieuse. Il avait renoncé depuis longtemps à ce

dessein ; et, après avoir été secrétaire de Kara-George, il s'était décidé pour une profession plus lucrative, celle de marchand de cochons. Comme il traversait le pays pour affaires de commerce, il lia connaissance avec plusieurs riches paysans : il s'entretenait avec eux des intérêts du pays ; et, comme il parlait avec facilité, il se fit bientôt une grande réputation.

Jovan, comme nous venons de le dire, promit conditionnellement que Miloï serait nommé knièze; les paysans auraient regardé comme un triomphe d'avoir emporté la nomination d'un knièze. Mais le diacre était trop au courant des choses pour ne pas savoir que sa dignité future n'était rien moins qu'assurée. Il visait à une situation plus élevée. Déclarant que l'intention de Jovan était d'abuser le peuple, il se rendit à Hassan-Passina-Palanka et leva contre Milosch l'étendard de la rébellion. Le peuple accourut en foule autour de lui. On se plaignait surtout de l'arrogance des knièzes, de leur avidité insatiable, de leur inhumanité, qui rappelait celle des Turcs, et des corvées qu'ils imposaient aux paysans. Quelques-uns firent ressortir des abus d'un autre ordre, et signalèrent surtout l'impôt de la porièza comme excessif et vexatoire.

Décidés à renverser un tel gouvernement, les paysans se partagèrent en deux corps; l'un marcha contre Jovan, qui prit la fuite; l'autre sur Pojarévatz, le siége de l'autorité; ce dernier était sous le commandement de Miloï Djak, et se grossissait de moment en moment. Les insurgés pillèrent les habitations des knièzes de Jasénitza et Lapénitza, qui s'étaient attiré l'animadversion du peuple. Les premières troupes que Milosch envoya contre les rebelles furent défaites; c'était une compagnie de momkis, qui se virent forcés de rentrer dans Kragoujévatz sans leurs chevaux. Déjà l'on tremblait dans cette ville; Milosch lui-même parut hésiter. Cependant il reçut des secours de Jagodina, Poschéga, Oujitze. Voutschitch, qu'il avait fait knièze de Grouscha, était fermement résolu à le soutenir. Lorsqu'il demanda aux momkis qui venaient d'être battus où ils avaient laissé leurs chevaux, ils lui répondirent : Nous verrons demain où seront les vôt regardaient la multitude des i comme irrésistible.

Mais Voutschitch persista d opinion, et leur dit qu'ils n'aurai dû attendre qu'on les attaquât, ne convenait qu'à des femmes. commandant par Milosch, et tant sur des secours qu'on s'en de rendre disponibles, Voutschit cha contre les rebelles qui can près de Topola. Il fortifia la haut leur faisait face, et dès le len matin il commença l'attaque.

Heureusement pour les assa Miloï Djak avait été blessé au co cement de l'action et s'était vu f s'éloigner. Privés du chef qui le soulevés et dont l'influence seul tout fait, les rebelles furent bien persés.

Les vainqueurs se ruèrent sur lages où l'insurrection avait con et sur ceux où elle s'était propag commirent les mêmes atrocit accompagnent d'ordinaire les des Turcs.

De tous les incidents qui m rent la carrière de Milosch, la p répression de cette révolte fut pe le plus heureux.

Déjà un mouvement qui prése même caractère commençait dan trict de Belgrade, où il eût ét dangereux, parce que deux che tingués, fils de ce Tschapitch qui son élévation à Kara-George, alla mettre à la tête des mécontents qu'ils apprirent la déroute de leu à Topola, ils désespérèrent de p amener des changements utiles, échapper au danger qui les m ils se réfugièrent à Panschova, territoire autrichien. Il est vrai ne se rebutèrent pas pour cela : quant dans l'exil de données p sur l'état réel du pays et tromp ces illusions que les émigrés ad si facilement, ils crurent qu'en re en Servie ils feraient partag mécontentement aux autres. L poir était de faire une révoluti renverserait non-seulement le p de Milosch et des knièzes, mais c Turcs. Des maîtres d'école de B rédigèrent pour eux une procla

ult, car ce document n'existe
l'on promettait une récom-
ur la tête de Milosch et une
idérable pour celle de Vout-

s'ils jugèrent qu'il était temps
es frères Tscharapitch se ren-
ns la forêt d'Avola, accompa-
leurs adhérents domestiques.
désastre de Topola était trop
la proclamation resta sans
traqua les rebelles dans la fo-
puisqu'ils ne fussent pas étran-
vie de brigands, l'on finit par
vrir dans une caverne. Persua-
n ne les épargnerait pas, ils fi-
résistance désespérée et péri-
t. Quant aux auteurs de la pro-
n, qui n'étaient point du pays,
t mutilés d'une manière hor-

ple, quoique vaincu, n'avait pas
nservé le sentiment de sa force.
ses disaient : « Oui, cette fois,
a eu le dessus ; mais cela peut
»

dant ces révoltes toujours re-
s obligèrent le pouvoir à s'oc-
sort des paysans. Voutschitch
yé, et les kniézes de Jasénitza
épenitza n'obtinrent pas leur
tion. Outre les plaintes per-
s, il y en avait qui regardaient
de propriété ; le gouvernement
ard. Quant aux meneurs de la
bien qu'on ne les eût pas pour-
médiatement, on trouva moyen
âtier plus tard. A tout prendre,
dire qu'après la répression de
rements insurrectionnels le pou-
rouva plus fortement assis que

niézes, commandants militaires
le qu'ils savaient faire obéir,
de leur côté entièrement sous
dance de Milosch, qui se trou-
si maître absolu dans le pays.
iscipliner une nation récem-
ustraite au joug des Turcs et
happait aux rigueurs de la ser-
ue pour se jeter dans les excès
erté, cette sorte de dictature
ut-être nécessaire. Sans doute
, en exerçant despotiquement le
, n'avait d'autre but que de sa-
son ambition ; mais il y avait
une grande différence entre la domina-
tion d'un Servien élu par le peuple et l'oppression systématique et humiliante des Ottomans.

D'ailleurs l'état général des affaires était tel que, malgré bien des tiraillements d'intérêts et en dépit des mécontentements personnels, les Serviens n'avaient rien de mieux à faire qu'à obéir. Ceux qui avaient exercé jadis les hautes fonctions militaires et qui avaient tenu exclusivement dans leurs mains les rênes du gouvernement étaient encore en Servie, et ils disposaient des forteresses. Aucun traité n'établissait la nature des relations entre les Serviens et les Turcs. Maraschli-Ali était mort depuis quelques années avec le regret de n'avoir pu faire en Europe ce qui lui avait si bien réussi en Asie. Comme les conventions de la pacification n'avaient eu d'autre garantie que sa simple promesse, rien n'empêchait désormais les Turcs de profiter de la première occasion favorable pour rentrer dans leurs anciens priviléges. Ils n'avaient pas cessé de considérer les Serviens comme obligés de leur rendre certains services domestiques, suivant l'ancienne coutume. La seule chose qui garantissait aux Serviens cette indépendance qu'ils avaient achetée au prix de tant d'efforts, c'était une puissante organisation militaire, sous le chef qui les avait guidés pendant les dernières années et qu'ils avaient eux-mêmes solennellement reconnu. Tout désordre intérieur menaçait en même temps leur existence politique. Il y avait sans doute des résistances parmi les paysans, dont les regards n'allaient pas au delà d'un rayon borné ; mais l'idée qui dominait dans le sentiment national, celle de l'unité serbe, était inséparable de celle du gouvernement fondé par Milosch. Tout le monde était persuadé qu'il s'était arrogé d'avance les droits que plus tard on lui avait conférés : il avait fait construire des églises sans en demander l'autorisation au pacha ni au Grand-Seigneur; et cette liberté eut l'assentiment du peuple. C'est aux sympathies nationales qu'il dut de conserver une autorité qui sans cet appui n'aurait eu qu'un caractère précaire.

Cependant ces dispositions changè-

rent avec le temps. Les événements qui eurent une grande influence sur les destinées de l'empire turc agirent sur la Servie, qui vit enfin un ordre de choses stable et régulier succéder à tant d'incertitudes et de tiraillements.

CHAPITRE XXX.

LA SERVIE ORGANISÉE RÉGULIÈREMENT.

Un événement depuis longtemps prévu éclata dans l'Orient. Les Grecs se révoltèrent contre les Turcs. L'Europe, systématiquement pacifiée par la sainte alliance, jeta son activité dans la question de l'indépendance des Hellènes. Sans doute le sentiment de la liberté est naturel à tous les hommes, et les conditions physiques qui constituent ce qu'on appelait anciennement la Grèce sont particulièrement favorables à l'indépendance; mais l'isolement et le fractionnement du territoire sont tellement contraires à l'unité de constitutions et de vues que ce peuple dans les plus beaux jours de son histoire a rarement été d'accord pour repousser le joug étranger, tandis que son énergie a trouvé un aliment dans les rivalités et l'antagonisme. Les Turcs exploitèrent longtemps cette prédisposition nationale et ils dominèrent sur la Grèce dégénérée encore plus par l'adresse que par la force. Au clergé grec ils accordèrent des immunités et des privilèges qui paraissaient [redacted]

L'occident salua de ses acclai Albanais, qu'il prenait pour et crut applaudir à des ve tiques en envoyant des éloge frandes à des hommes coura voués à la manière des klej heïduks, mais étrangers à politique de l'Europe. Cepe ques esprits éclairés donnaie sion à ce grand mouvement, c temps préparé par la Russie, ment dans la Grèce propre mais dans le Monténégro, l turque, la Servie et les p moldo-valaques.

Nous avons déjà remarqué que les mouvements révolı qui agitaient les populations (de l'empire turc réagissaient vie. Ces mouvements étaien par les uns à l'influence occı binet de Pétersbourg, par les c'est aussi l'avis de Ranke, dres des institutions de l'islan la ruine semblait prochaine, les puissances rivales prenaie en jour un caractère plus ma supériorité. Loin d'exclure ordres d'influence comme (terminantes, nous pensons qu tionnel d'en admettre la sin Ce qui prouve que l'action d que étrangère avait prise sur ment grec et que les insu saient à une impulsion im dehors, c'est que les même [redacted]

de complicité en ce qui re-
s mesures les plus contraires
ématie ottomane. Il s'abstint
ent de demander un affran
t complet, de sorte qu'en agis-
lui-même il avait l'air de n'ê-
instrument de la volonté im-
De son coté, le sultan était sûr
ah n'échangerait pas les avan-
a position doublement avan-
contre les hasards d'un rôle
né dans le parti des hétairistes.
marqué ensuite parmi les ad-
l'Hypsilanti quelques mem-
l'ancien gouvernement serbe
exilés et entre autres les deux
ch, qui n'étaient pas moins
lui-même qu'à la domination
ans.

ant la résurrection de la Grèce
r l'Orient les regards de l'Eu-
re; la jeunesse sympathisait
souvement, qui lui rappelait
les anciennes républiques; les
ligieux saluaient le triomphe
r sur le fanatisme des maho-
t les politiques épuisaient tou-
mbinaisons pour résoudre ces
roblèmes : Que fera-t-on des
le Constantinople ?

reur Alexandre, qui avait hé-
les tendances d'un mystis-
uiet et les nécessités politi-
s'était imposées comme chef
te alliance, venait de mourir
ment à Taganrok. Nicolas,
seur, entra résolûment dans
se lui avait tracée le génie am-
ses prédécesseurs.

ernement russe donna en con-
la plus sérieuse attention aux
qui existaient entre la Porte
dont la solution, depuis plu-
ées, était demeurée suspendue.
mations portaient sur la non
du traité de Bukarest, et
tait particulièrement sur les
nts qui regardaient les Ser-

te, menacée dans son exis-
une révolution formidable,
pour banquiers et pour auxi-
rance, l'Angleterre, la Russie,
s dont une seule suffirait pour
, fut contrainte de céder aux
de l'ambassadeur mocsovite.
Le sultan fit remettre en liberté les députés serbes et promit d'entrer en négociations sur les points en litige pour arriver à une entente satisfaisante entre les parties intéressées. On suivit en conséquence à Akiermann des conférences où l'on s'occupa surtout des affaires de la Servie.

Après bien des tergiversations qui, plus d'une fois, furent sur le point d'amener une rupture, la Turquie se résigna à accepter l'ultimatum russe (1826).

Dans la convention préliminaire et qui est désignée comme explicative, la Porte s'engagea à définir d'une manière plus exacte les avantages dont le traité de Bukarest ne parlait qu'en termes généraux et vagues (1). Dans un article spécial sont spécifiées les demandes faites par les Serviens en 1820. La Porte donna l'assurance qu'elle aurait égard non-seulement à ces réclamations, mais à celles qui en seraient la conséquence et qu'on ne manquerait pas de lui adresser dans la suite. Il fut convenu qu'après dix-huit mois au plus tard elle rendrait un hatti-schérif dans lequel la convention serait exposée et qu'elle enverrait à Saint-Pétersbourg (2), où cet

(1) Convention explicative en exécution du traité de Bukarest (25 septembre, 7 octobre, 1826), art. V.

(2) Dans l'acte séparé relatif à la Servie, les demandes de la nation sont énumérées comme il suit: « La liberté du culte; le choix de ses chefs; l'indépendance de son administration intérieure; la réunion des districts séparés du territoire serbe; la réunion des différents impôts en un seul; l'abandon aux Serviens des biens appartenant à des musulmans, à charge d'en payer le revenu ensemble avec le tribut; la liberté de commerce; la permission aux négociants serviens de voyager dans les États ottomans avec leurs propres passe-ports; l'établissement d'hôpitaux, d'écoles, d'imprimeries, et enfin la défense faite aux musulmans autres que ceux appartenant aux garnisons de s'établir en Servie. » Dans la note officielle de la Porte Ottomane, la rédaction offre avec le texte des différences d'une grande portée. On y promet de régler avec les raïahs (1 (13) mai 1826) les demandes qui ne seraient pas contraires à leur condition. Dans l'*Acte particulier de la Servie*, le gouvernement turc s'engage à établir des

acte serait considéré comme faisant partie intégrante de la convention.

Par ce décret l'interprétation donnée par les Serviens au traité de Bukarest fut publiquement reconnue. Si la convention était exécutée pleinement et de bonne foi, l'État, ainsi réglé conformément à ses besoins et à ses désirs, pouvait être regardé comme jouissant des mêmes garanties que les autres puissances de l'Europe. Ces assurances causèrent une grande joie dans le pays; le prince les annonça avec solennité dans une diète tenue à Kragoujévatz.

Cependant ce n'étaient encore que des promesses; il restait à savoir comment la Porte les exécuterait. La déclaration de la Porte elle-même semblait annoncer peu de sincérité.

Le sultan Mahmoud était sur le point d'entreprendre une chose dont il attendait la restauration de l'ancienne prépondérance ottomane.

Les forces que commandait le Grand-Seigneur, suivant les constitutions de l'empire et de l'armée, renouvelées en 1808, sous l'influence du parti janissaire, paraissaient plus que jamais incapables de sauver l'État. Des expéditions considérables, destinées à réprimer l'insurrection grecque et que l'on n'avait rien négligé pour rendre utiles avaient complétement échoué. Si le pouvoir ottoman n'avait pas encore été renversé dans la Grèce, on en était redevable aux Égyptiens, dont les troupes avaient adopté la discipline européenne. Ce que le Grand-

[redacted]

cien et comme les barbares, t
les Turcs suivaient la tactique d
européennes, ce qui leur ass
vantage.

Ces résultats firent une im
profonde sur le sultan. L'id
vaient eue quelques-uns de s
cesseurs que l'empire turc ne
reprendre son ancienne splend
par des réformes intérieures,
la catastrophe de Sélim n'avait
abandonner, mais dont la néces
avait imposé l'ajournement,
réalisable dans la circonstance
La cause des janissaires ne
plus s'identifier avec celle d
misme. Il était temps de leur
que leur résistance systémat
aveugle à toute espèce de réfor
mis l'empire à deux doigts de
et que ceux qui avaient la p
d'être le plus ferme appui
agissaient comme pourraient
des ennemis déclarés. Des hom
sés dans la loi abandonnèrent
des janissaires; et dans un gra
seil de vizirs et d'oulémas, qu
sembla au mois de juin 1826,
du Grand-Seigneur furent adopt
nanimité. On rendit un fet
par tous les membres du con
prescrivait aux janissaires cert
cices militaires, sur ce motif
tait seulement en opposant aux
de armées régulières qu'on
compenser les avantages qu'il
remportés sur les musulmans. O

[redacted]

ssaire de rétablir celui de édid : il se contenta de donner ructeurs à ses troupes des ofyptiens qui avaient été formés uropéens; ce qui eut lieu sans t.

ud fit les plus grands efforts tre sur pied des forces consiqui fussent en état de soutenir de l'islamisme, et il les désile nom d'*armées victorieuses*. insi que s'effectua cette révont la cause remontait aux la fin du dix-huitième siècle : tte que pour en assurer le il fallut recourir aux actes de troce cruauté. Toutefois cette quelle qu'en ait été l'origine, r objet la domination exclu'islamisme. Les seuls mahoouvaient servir dans les armées à rétablir par la victoire le la parole du Prophète.

que se proposait en même ahmoud était de faire rester issance les nations chrétienvaient conquis leur émancin publia un livre où il était que la nouvelle milice ne se pas à défendre les anciennes , mais qu'elle pénétrerait dans lances chrétiennes de l'empire. l'une confiance présomptueuse, rejetèrent l'intervention des ssances dans les affaires de et, quoique les Grecs demaneulement le droit d'adminisaffaires intérieures, tout en sant la suprématie de la divan déclara qu'il ne consenais à faire de semblables con-Ni l'interruption de tous rape les Égyptiens et la Grèce ni tion de la flotte de Méhémet ı ne purent faire changer au résolutions. Après une discusnelle dans le divan, le Grandannonça qu'il était prêt à parıx Moréotes et à les exempter sch pendant un an s'ils vousoumettre. Ce fut tout ce t obtenir de lui.

ne proclamation adressée aux sie et d'Europe (hatti-schérif bre 1827) Mahmoud tient un elliqueux qui ferait supposer l'intention de révoquer les concessions d'Akiermann. Il y déclare formellement n'être entré en négociations que pour avoir le temps de se préparer à la guerre. Quant aux demandes des Serviens, il les représente comme inacceptables, et reconnaît qu'il n'avait cédé sur ce point que parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Cet aveu n'avait rien que de plausible. En effet, les demandes des puissances en faveur des Grecs n'allaient guère au delà; et cependant elles avaient été repoussées avec indignation. Dans la même proclamation les chrétiens étaient représentés comme n'ayant d'autre but que la ruine de l'islamisme. Le sultan faisait un appel à la brillante valeur des Turcs, grâce à laquelle leurs ancêtres avaient établi dans le monde la vraie religion : mais il enflammait surtout leur zèle en leur peignant les Russes comme leurs ennemis les plus dangereux. Quoique les circonstances ne fussent rien moins que favorables pour une guerre générale, le différend ne pouvait plus être vidé que par les armes : le sultan recourut le premier à ce moyen extrême.

En Morée, les Égyptiens se retirèrent devant une armée française, et les Russes attaquèrent sur le Danube les troupes nouvellement disciplinées. Il était évident que l'armée turque avait gagné non-seulement dans l'art de défendre les places fortes, mais dans la tactique de la guerre de campagne. Elles observaient mieux la discipline et résistaient plus longtemps; mais, dans la pratique militaire elles en étaient restées au même point. Comme autrefois, les Turcs se livraient à une impétuosité aveugle, dirigeant tous leurs efforts sur un même point et sans s'occuper des manœuvres de l'ennemi.

Dans la seconde campagne, les Russes franchirent les Balkans, qu'on avait regardés jusque-là comme le boulevard de la Roumelie, et menacèrent la capitale. Ils dictèrent les conditions de la paix. La Turquie n'avait plus qu'à se soumettre. Non-seulement il lui fallut accepter le règlement des affaires de la Grèce, mais toutes les conditions de détail qu'il plut aux puissances alliées de déterminer. La Grèce eut, il est vrai, des limites plus étroites

que celles qu'on avait d'abord voulu lui donner, mais d'un autre côté elle fut élevée à l'état de royaume indépendant (1).

Les sympathies pour les populations chrétiennes du Danube, après s'être vivement manifestées pendant les guerres de 1788 et 1806, s'étaient comme épuisées dans la cause grecque. On ne permit pas aux Serviens de prendre les armes, et leur influence, tant que dura ce grand conflit, dut se borner à empêcher une armée bosnienne de passer la Drina. La paix ne changea rien à ce qui avait été décidé pour eux dans leurs relations avec la Turquie ; tout ce qu'ils y gagnèrent réellement, ce fut la certitude que les conditions acceptées ne seraient point enfreintes. Par le traité final d'Andrinople la Porte s'engagea à observer les stipulations de la conférence d'Akiermann, lesquelles reposaient sur le traité de Bukarest, et cela sans délai et avec la plus scrupuleuse exactitude. On lui donnait un mois pour que ce point fût définitivement réglé et pour faire parvenir à Pétersbourg le firman qui devait mettre un terme à toute contestation ultérieure.

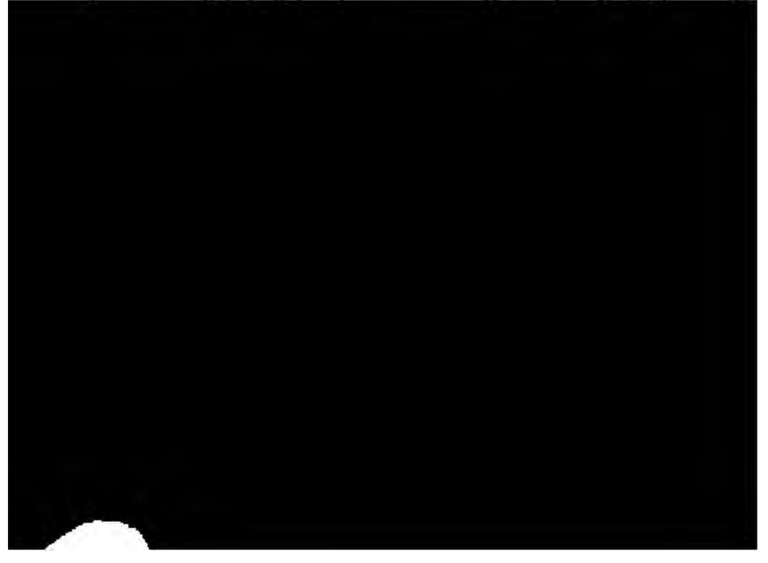
Il n'y avait plus moyen d'éluder un engagement pris dans de telles circonstances. Le 30 septembre 1829 parut le firman imposé dans la forme ordinaire de ces actes. Les demandes des Serviens, conformément à l'interprétation que leur donnait la convention d'Akiermann, furent communiquées au

Il résultait de ce firman qu vant les forteresses seraient par des garnisons turques. fois pendant le cours des é les Serviens purent échappe clause, et depuis longtemps i perdu l'espoir de s'y soust avaient si souvent invoqué le Bukarest qu'il fallait bien qu signassent à observer ce qu'il de favorable aux Turcs. D' moindre infraction au traité des Serviens eût inévitablem des troubles qui auraient tou question.

Le plus difficile était d'a difficultés qui avaient leur so le principe de domination e base du système gouvernem musulmans.

D'abord le sultan interdit rités turques de s'immiscer d manière que ce fût et sous a texte dans les affaires d'admi intérieure du pays et dans les tions entre Serviens. Il aboli diction des moussélims. Cett tion, que l'avant-dernier pa largement étendue à la suite de avait été limitée par son su mais il en était résulté tant d' que Milosch avait renoncé à p cette prétendue amélioration.

Toute l'administration était au prince, titre qu'avait pris seulement il était assisté par l des anciens.



Si l'on n'eût adopté ce parti, l'indépendance de l'administration intérieure eût été une chose impossible.

On trouva encore dans la même mesure le moyen d'aplanir un des obstacles principaux à une pacification durable. Les spahis se regardaient toujours comme les propriétaires légitimes du pays : le refus de renoncer à ce droit avait fait échouer les négociations de Péter Itschko, et avait empêché l'exécution du traité de Bukarest. La rupture qui eut lieu en 1820 n'avait pas eu d'autre cause. En effet, au point de vue du gouvernement turc, on ne pouvait sans injustice écarter des prétentions qui se liaient intimement au système de l'islamisme. Pour cette fois le sultan ordonna de faire un recensement général de tous les revenus des zaïms et des timariotes dans le pachalik, pour que les Serviens en versassent le montant en même temps qu'ils s'acquitteraient du tribut. De cette manière le revenu général des domaines des spahis représentait pour eux ce que le tribut représentait pour le Grand-Seigneur, l'exercice et la jouissance d'un droit sous une autre forme. La dîme et la taxe de la glavnitza, qui pesaient sur le pays depuis l'époque de la conquête, furent ainsi abolies, et le sultan put indemniser comme il le jugeait convenable ses vassaux dépossédés.

Il n'était pas moins urgent de séparer les deux populations; on défendit à tout musulman d'employer des Serviens pour son service personnel. Mais cette défense serait restée vaine en l'absence de toute autorité compétente pour en réprimer la transgression. En conséquence, le sultan jugea qu'il valait mieux obtempérer aux demandes des Serviens, et interdire le séjour du pays à tout musulman non attaché à la garnison d'une forteresse. Ceux qui avaient des terres dans le pays eurent la faculté de les vendre, et des fonctionnaires publics furent chargés de l'estimation. S'il arrivait qu'un Turc ne voulût point se défaire de sa propriété, il n'avait pas le droit de l'exploiter par lui-même; le revenu en était versé à Belgrade et remis au propriétaire. Tous ces règlements tendaient à mettre le moins possible en présence des intérêts opposés ou hostiles, en supprimant les relations qui avaient été la source de tant de réclamations et de plaintes.

L'armée que le gouvernement turc tenait en Servie et qui se composait d'une classe dont l'autorité reposait sur l'élément religieux s'était regardée jusque-là comme maîtresse dans le pays; elle se trouva ainsi dépouillée de toute influence personnelle. L'impôt de la capitation, qui autrefois était le signe de la qualité de raïah, cessa d'être payé : ou du moins il n'eut plus la même signification. On veilla avec le plus grand soin à ce que les officiers turcs dans leurs rapports avec les Serviens des autres districts ne leur demandassent jamais de teskères; ils devaient se contenter de certificats émanés du gouvernement serbe.

La Servie était par le fait soumise et tributaire; mais elle avait cessé d'être une nation de raïahs, auxquels le port d'armes était interdit. Il n'existait plus de distinctions somptuaires. On bâtit un grand nombre d'églises; le hatti-schérif portait même qu'on pouvait construire des hôpitaux et des écoles sans qu'il fût besoin d'attendre une autorisation préalable. En annonçant ces réformes importantes au peuple servien, Milosch déclara que dorénavant le service divin serait annoncé au son des cloches, et qu'il serait célébré avec la même solennité qu'avant les persécutions de l'islamisme.

Tout ce qui regardait le culte fut réglé conformément aux désirs des Serviens. On a vu dans la suite de cette histoire combien l'influence des évêques envoyés de Constantinople avait contribué à agiter le pays. Ces rapports devaient cesser après les changements que l'on venait d'opérer. Comment aurait-on consenti à payer aux évêques l'impôt de la dimnitza quand toutes les charges analogues avaient été abolies ?

Le pays désirait vivement d'être débarrassé des évêques grecs, qui étaient regardés comme des étrangers. Dans le hatti-schérif de 1830 on accorda aux Serviens la faculté d'élire parmi les membres du clergé national des évêques et des métropolitains; on réservait seulement au patriarche de Constantinople le droit

de confirmer cette élection. Mais les évêques n'étaient pas tenus de se rendre de leur personne dans la capitale pour que leur nomination fût reconnue valide. Ces mesures coupaient court aux relations intéressées qui existaient entre l'éparchie serbe et l'Église grecque; la nation prenait sur elle l'acquittement des dettes accumulées. Au lieu de l'impôt des cheminées, qu'il était difficile de déterminer exactement, les évêques reçurent du trésor public un salaire fixe.

Milosch avait déjà essayé d'établir un arrangement sur ces bases; mais ce fut seulement depuis cette époque qu'il fut mis en vigueur. Le clergé serbe ne jouit pas d'une grande influence, et les réglements adoptés n'étaient point de nature à augmenter son indépendance. Ce résultat, considéré au point de vue de l'ordre moral, avait sans doute des inconvénients graves; mais il offrait au moins un avantage qui put paraître déterminant, celui d'empêcher à l'avenir que l'épiscopat ne se transformât en une institution hostile au gouvernement et à la nation. Malgré ces restrictions, d'une portée plutôt politique que religieuse, le clergé serbe put aspirer dans ses relations à un développement non moins étendu que celui auquel il semblait appelé dans la courte période qui avait précédé la conquête. La nation accueillait avec une joie mêlée d'orgueil ces bienfaits présents et concevait de grandes espérances pour l'avenir.

[redacted]

maginer que la Turquie se prêtât sans arrière-pensée à une réduction de son territoire pour agrandir les domaines d'un prince de Servie.

Lorsque les députés serbes informèrent le pacha de Vidin de l'objet de leur mission, ils furent éconduits durement, et on les menaça même d'un traitement rigoureux dans le cas où ils auraient l'audace d'exciter à la désobéissance et à la défection des sujets du Grand-Seigneur.

Les autorités turques raillaient les députés de ce qu'ils prétendaient donner pour une prise de possession l'occupation momentanée de quelques pays par les avant-gardes de Kara-George; ils demandaient ironiquement si une province devait appartenir à la Servie par cela seul que l'heïduk Véliko y avait fait galoper son cheval.

Il se présenta dans les districts de la Drina quelques Serviens munis d'argent, dont l'intention était d'acquérir des propriétés appartenant à des Turcs. Ils comptaient sur les dispositions du hatti-schérif, portant que la vente de ces biens devait avoir lieu sans le moindre délai; mais ils furent violemment attaqués et dépouillés de leur argent et de leurs montures, après quoi on leur permit de s'en retourner.

Dans les districts dont la possession était contestée, les chrétiens, pendant un certain temps, furent plus malheureux et plus durement traités que jamais.

[redacted]

sch mettait peu d'empressement er des troubles qui tournaient au de son autorité; mais il attira désordres l'attention de la Porte a Russie. Dans une conférence à Constantinople (25 mai 1833), ement des frontières fut accepté Turcs conformément au rapport par les commissaires. Le décret e fit encore attendre pendant s temps; mais la prise de pos-, qui était préparée d'avance, put ieu sans nouvelles difficultés.

délimitation des frontières eut ise l'extension du territoire serbe à la suite des victoires de Kara-. On estime que la Servie se ainsi plus étendue d'un tiers, et ibre de ses habitants augmenta i même proportion.

ette manière se trouvaient défi-ient réglés tous les rapports en-gouvernement turc et les popu-ottomanes qui les avoisinent. les causes d'irritation et de ré-s avaient disparu. Mais il y avait au fond de la situation des élé-de discorde, et l'on vit surgir estions qu'il n'avait pas été pos-s prévoir.

CHAPITRE XXXI.

ISTRATION INTÉRIEURE. OPPO-SITION CONTRE MILOSCH.

nombre des demandes que les s adressaient au sultan en 1820, ui regardait particulièrement la n de Milosch ne fut point prise sidération à Akiermann. On se ta d'y stipuler que la nation au-droit d'élire librement son chef. re la Russie, qui était maîtresse nférences, jugea-t-elle qu'il ne ait pas de mêler à une question it général des conditions de per-et à des résultats qu'on voulait ients des intérêts que le temps circonstances pouvaient détruire nger. Quel qu'ait été le motif des contractantes, on ne toucha en manière à ce point; du moins n fait appuyé par des autorités de foi.

1817, Milosch avait été élu par mpatriotes pour leur chef; dix ans plus tard (1827), dans la diète qui se rassembla pour prendre connaissance du traité d'Akiermann, cette élection fut renouvelée. Les grands knièzes, les knièzes de districts et les anciens, le clergé et les membres des cours de justice, tant en leur nom qu'au nom de la nation et de ceux de leurs frères qui dorénavant se réuniraient à eux, se déclarèrent sujets de son Altesse Sérénissime le prince Milosch Obrénovitch et de ses descendants, de génération en génération, et disposés à le reconnaître comme leur prince et seigneur.

Ils signèrent en corps une pétition dans laquelle ils suppliaient le Grand-Seigneur de leur donner un métropolitain serbe et de nommer Milosch Obrénovitch pour leur prince héréditaire. Mais à cette époque d'hostilités et de violences on ne pouvait donner suite à de telles demandes. Dans le traité d'Andrinople, aussi bien que dans le firman qui parut quelque temps après, on s'occupa de la nation et nullement du prince. Lorsque, en 1830, Milosch communiqua ce firman à l'assemblée, il fit ressortir l'avantage qu'il y aurait pour le pays à ne plus être gouverné par des officiers turcs, qui, en succédant les uns aux autres, n'avaient d'autre but que celui de s'enrichir aux dépens du peuple, mais par des hommes associés à la cause de tous, également prêts à vivre et à mourir avec leurs frères. Il ajouta en même temps que, le but des Serviens étant presque atteint, il était dans l'intention de se retirer, et que la nation pourrait alors choisir pour prince l'homme qu'elle jugerait le plus digne de la commander. Cette allocution eut l'effet qu'il s'était proposé : il fut réélu pour la troisième fois. L'assemblée le salua du titre de prince donné par Dieu. On supplia la Porte de le confirmer comme knièze et comme chef légitime, dont les descendants devaient lui succéder, attendu que la résolution de la nation était unanime et irrévocable.

La Porte crut ne pas devoir résister plus longtemps à ce vœu; elle le fit d'autant plus volontiers que Milosch avait rendu quelques services dans la dernière guerre, entre autres celui d'envoyer à l'armée des approvisionne-

ments par le Danube, secours dont l'armée impériale avait le plus grand besoin. Ainsi dans le hatti-schérif de 1830 il était exprimé en termes formels que Milosch devait être maintenu dans la dignité de knièze, qui, après lui, passerait à sa famille. Le bérat qu'il reçut de la Porte était conçu en ces termes : «Que la dignité de prince devait lui être asssurée sa vie durant et qu'à sa mort elle serait transmise à son fils aîné, puis à son petit-fils. »

Le gouvernement turc appuyait sur ce point que c'était par faveur spéciale et par choix que cette faveur était conférée à Milosch, et qu'il la devait à sa fidélité : c'est sous de tels auspices qu'il était appelé à continuer de gouverner le pays pacifié. Cependant Milosch ne put obtenir que son nom fût mentionné dans le traité communiqué aux puissances étrangères ; ce qui eût rendu l'exécution de ces clauses indépendante des caprices de la Porte. Sa position resta donc ce qu'elle avait été, celle d'un homme revêtu d'une autorité mixte, où se combinait la suprématie de la Turquie avec le droit conféré par l'élection. Il est même permis de supposer qu'il n'avait pas une idée bien nette du véritable caractère de sa dignité de prince. Ce n'était pas sans de grands efforts qu'il était parvenu à ce résultat ; et il parut croire qu'après avoir obtenu un bérat et un hatti-schérif il n'avait rien de plus à espérer. Il se regarda dès [redacted]

son administration en lui donnant pour motif la nécessité de sévir contre tous ceux qui contrariaient ses vues et ajournaient pour des raisons personnelles le grand plan de l'émancipation serbe. Il était évident que, si la nation jugeait nécessaire de lui obéir, c'était parce que tout le monde sentait le besoin de l'ordre et de l'unité sous une main ferme.

Mais le but auquel on aspirait était atteint. La Servie était indépendante, elle avait la garantie de la Porte et celle d'une des grandes puissances de l'Europe. Tous les districts, qui précédemment n'avaient eu qu'un lien sympathique, formé par la communauté d'origine, de langage et d'intérêts, étaient désormais réunis en un même corps de nation. Aucune réaction ne paraissait à craindre, du moins quant au présent. Mais pouvait-on se flatter qu'un peuple naturellement fier et turbulent accepterait avec résignation le gouvernement dur et entier de Milosch précisément à l'instant où le sentiment national se trouvait relevé par la déclaration récente de l'indépendance ?

Milosch aurait dû se préoccuper davantage de cet état de choses ; car, quoi que pût faire le Grand-Seigneur, l'attachement de la nation et une élection trois fois répetée étaient pour Milosch un titre plus solide et plus réel que toutes les faveurs d'un sultan.

Si la nation venait à l'abandonner, [redacted]

termes : « Et nous avons lieu
ie Milosch emploiera tout le
nt il a été investi dans des
roubles pour s'affranchir de
turque, et qu'il assurera à la
ienfaits de la paix en faisant
le peuple confié à ses soins
e du bien-être moral et ma-
marche lui est conseillée au
propre gloire et de ce que
s estiment par-dessus tout.
ement le peuple l'entourera
quand il se trouvera heu-
otégé par de bonnes institu-
; de cette manière qu'il as-
s son souvenir le nom de
elui des Némanias. Il ne sau-
de sécurité sans lois. Ni le
s momkis, ni la force des
le dévouement des courti-
uraient suffire. La sécurité
e repose sur celle que son
ive dans de sages lois. Sans
s lois, Milosch ne les emprun-
Europe ; car la différence des
i permettrait qu'imparfaite-
cation; mais il les fera claires
pour qu'elles soient en har-
le caractère national : elles
la propriété et la liberté re-
civile dans les limites que
le droit et l'unité de l'État.
ières il consultera les lumiè-
rience des anciens de la na-
que ces lois soient à la fois
otectrices. C'est ainsi que les
précieront tous les avantages
ernement et qu'ils pourront
re que dans ce qu'il a fait
prince avait plus en vue leur
le sien propre. En tenant
nduite il n'aura plus à crain-
r des exilés et de tous ceux
idonné le pays depuis Kara-
s habitants des provinces
ireront vivre sous son gou-

ie qu'il n'y a point de sécurité
ninistration intérieure sans
ie aussi les Serviens n'échap-
nfluence des Turcs qu'en cul-
ntelligence. La nation, il est
ié leur joug ; mais elle ne ces-
lominée par leurs mœurs et
qu'en se mettant au-dessus
éveloppant les qualités pro-

pres à son génie. Une fois que cette supériorité sera acquise, les Serviens pourront se regarder comme réellement émancipés. Milosch, comme il en a souvent témoigné l'intention, établira sans doute des écoles sur une large échelle dans tout le pays ; et leur organisation répondra aux besoins de son peuple En enseignant la religion chrétienne dans sa pureté, il n'aura rien à craindre; le clergé ne pourra abuser de son influence. Les chants populaires apprendront à la jeunesse l'histoire nationale, et ce qui paraîtrait devoir y être modifié le serait conformément aux principes de l'Évangile. Rien ne serait plus dangereux pour la génération qui s'élève qu'une demi-instruction, dont le seul résultat serait de fausser les esprits. Quant aux connaissances scientifiques de l'Europe, on pourrait arriver graduellement à les donner aux élèves. C'est seulement par des moyens semblables que les Serviens, devenus supérieurs aux Turcs, acquerront cette force morale et ces lumières dans lesquelles réside le bonheur d'un peuple. Le sol est préparé ; il n'attend plus que le bienfait d'une bonne semence. »

Pour mieux faire comprendre comment Milosch fut entraîné par degrés à abuser du pouvoir qui lui avait été remis, il ne sera pas inutile de remonter à l'époque où l'acte d'Akiermann touchant la situation de la province arriva en Servie. Le 15 janvier 1827, en présence des kniézes et des notables il fit donner lecture dans l'église, par son secrétaire Dmitri, du discours suivant :

« Très-vénérable métropolitain (celui d'Oujitza), vénérables et honorés membres du clergé ! nobles kniézes et très-honorés kmètes, mes frères ! lorsque le cruel Soliman suçait notre sang, empalait ou tuait nos frères, que nous étions pour ces causes en guerre avec lui, et que je m'étais rendu, au péril de ma vie, au milieu des Turcs, je donnai d'abord le conseil d'implorer la grâce de notre très-haut Empereur, afin qu'il mît fin à cette effusion de sang, qu'il nous reçût parmi ses sujets et posât les fondements de notre bonheur à tous. Comme je savais que les empereurs d'Europe ne souffrent jamais de rebelles, mais qu'ils les blâment et sévissent contre eux ; moi, le

plus petit des princes, n'ayant rien plus à cœur que de rendre heureux le peuple et d'établir une bonne administration intérieure, je ne pouvais que me régler sur eux et les prendre pour modèles. D'ailleurs il ne convenait pas d'irriter celui que je devais supplier ; je tombai donc à genoux devant le sultan et j'implorai sa grâce. Vous avez entendu plus d'une fois vous-mêmes, soit à table, soit dans les combats, que je demandai toujours à Dieu qu'il voulût amener le cœur du sultan à la miséricorde, et l'apaiser par sa sainte intervention.

« Notre protecteur a agi dans ce sens depuis un an ; déjà, il y a six ans, nous avions envoyé une députation à Constantinople ; mais la révolution greco-valaque interrompit les négociations. L'empereur Alexandre aurait, avec le temps accompli nos désirs ; le Très-Haut l'a appelé à lui. Or, il a ordonné généreusement, de son lit de mort et dans son testament à son successeur et frère l'empereur Nicolas, régnant glorieusement sur la Russie, de s'interposer pour nous, comme lui-même l'avait fait (à ce moment le peuple cria par trois fois : Dieu reçoive son âme! que sa mémoire dure à jamais!)

« L'empereur actuel pressa donc le sultan de terminer nos affaires ; et je me sens heureux, mes chers frères, de

[redacted]

« Vous le voyez mes frères, approche où notre chère patrie rang parmi les États constitu notre nation connaîtra les bie

stipulations du traité. Ces privilége au peuple serbe tant comme juste ré de sa fidélité éprouvée envers l'e toman que comme la plus sûre ga cette fidélité restera inaltérable. I parties contractantes ont reconnu, a été déclaré dans un acte particuli et conclu par les plénipotentiaires qu'il est absolument nécessaire miner un délai de dix-huit mois p cherches et les pourparlers indi dans le règlement de ces matières. séquence il est arrêté que les déter sur les points arrêtés seront fixées a sentement de la députation serbe à tinople, et seront mentionnées a tails nécessaires dans le très-haut fir hatti-schérif confirmera et qui se dans le délai le plus court possible, tous les cas pas plus tard qu'à l'expi dix-huit mois convenus. Ce firman soumis à la cour impériale de R sera qu'alors reconnu comme part ble de cette convention. La conve est extrait ce cinquième article a é par sa Majesté Impériale le 14 octo — *II. Acte particulier de la Serv* blime Porte, mue uniquement pa de remplir religieusement les stipu huitième article du traité de Bukar permis aux députés serbes de lui les demandes de leur peuple sur t

[redacted]

tant de la liberté du culte
lu commerce, ainsi que
islation et de l'instruction
er encore le Serbe était

ferme résolution d'accorder
les avantages stipulés par le
du traité de Bukarest, elle
jointement avec les députés
lements concernant les de-
tionnées de ce peuple fidèle,
toute autre qui pourrait lui
députation serbe, et qui ne
raire aux devoirs des sujets
man.
orte portera à la connaissance
ériale de Russie ce qu'elle
l'exécution du huitième ar-
e Bukarest, et lui communi-
confirmé par un hatti-schérif
les priviléges susmentionnés

nous soussignés, plénipoten-
ajesté l'Empereur et Roi de
s, en vertu des hauts pouvoirs
, et conjointement avec les
de la Sublime Porte Otto-
et déterminé les conditions
sur les affaires de la nation
du cinquième article de la
e en huit articles à Akierman
plénipotentiaires ottomans
et la confirmation du traité
Akiermann, le 25 septembre
rontzof et Ribeaupierre.
e le 22 novembre 1830 que
oud envoya au vizir de Bel-
chérif suivant contenant les
nation serbe :
le traité conclu à Andrino-
lime Porte et la cour de Rus-
ion des clauses de la conven-
nn, laquelle porte qu'on se
nstantinople avec les députés
cuper des intérêts de la Ser-
la liberté du culte avec l'ad-
érieure; l'incorporation des
s; la fixation des impôts; la
priétés turques; la permis-
avec leurs propres passe-
de créer des hôpitaux, des
imeries; la défense expresse
iter la Servie, ne faisant d'ex-
ur les soldats des garnisons
forteresses; la liberté d'avoir
ion nationale en tant qu'elle
contraire aux devoirs des su-

e la nation qui a manifesté

un esclave étranger dans l'empire ot-
toman; depuis aujourd'hui son âme lui
appartient, il a pouvoir sur sa propriété,
sur son serviteur, sur lui-même. Certes

sa fidélité à ma Sublime Porte est l'objet de ma sollicitude impériale, et que j'ai l'intention de satisfaire à ses demandes d'une manière juste et convenable afin de multiplier les moyens de sécurité intérieure;

En conséquence, après avoir délibéré avec les députés serbes à Constantinople, on a arrêté ce qui suit :

Ladite nation exercera librement son culte dans les églises à elle appartenant.

Le knièze Milosch Obrénovitch, ici présent, demeurera, en vertu du bérat dont il est muni, et en récompense de sa fidélité envers ma Sublime Porte, knièze de ladite nation, et cette dignité restera la propriété de sa famille.

Il conservera, au nom de ma Sublime Porte, l'administration des affaires intérieures du pays, de concert avec l'assemblée des notables serbes.

Quant aux six districts détachés de la Servie et dont elle demande la réincorporation, on est convenu de nommer des commissaires, tant du côté de la cour de Russie que de celui de ma Sublime Porte, lesquels seront chargés de s'informer exactement de l'état des choses, afin qu'on puisse prendre les mesures en conséquence.

Le haradsch et tous les autres impôts seront fixés d'une manière précise; les sommes provenant des emprunts militaires dont les zaïms et les Timariotes étaient les détenteurs, à l'exception de ceux de Nisch, seront dans les domaines de l'administration serbe et feront partie des recettes des districts à incorporer,

Les autorités de ma Sublime Porte ne s'immisceront ni dans l'administration du pays ni dans ses querelles intérieures, et ne pourront exiger un para en sus de la somme fixée pour les impôts.

Comme mon désir est que ladite nation puisse participer aux avantages du commerce à l'ombre de ma puissance impériale, tous les Serbes qui voudraient s'y livrer obtiendront, après le visa des passe-ports qu'ils auront reçus de leur knièze, les teskères nécessaires des mains des autorités de ma Sublime Porte, sans qu'ils puissent être inquiétés par qui que ce soit et sans qu'on puisse leur demander même un aspre pour les frais des teskères, et partout ils trouveront protection et assistance. Et à l'exception des droits de douane, personne ne leur

ces avantages sont grands, nous les devons à vingt années d'efforts patients, et ils nous ont coûté de grands sacrifices, que la répression de plus d'une

révolte semblait quelquefois renc
tiles. Pour parvenir à ce but,
crifié tout ce qu'un homme q
sa patrie et dont le vœu est de la

demandera rien de ce qui est contraire aux règlements de l'État. Chacun s'abstiendra à cet égard de tout acte punissable du même genre.

En ce qui concerne les marchandises présentées à la douane de Belgrade, pour être ensuite expédiées à Constantinople, elles arriveront ici munies de teskères de la nation serbe, et l'on percevra ici les droits de douane auxquels elles sont assujetties.

Une fois tous les sept ans, on s'occupera d'examiner la différence des prix proportionnels des choses pour augmenter les sommes fixées d'après les échelles de proportion.

Quant aux droits de douane exigibles pour les marchandises qui partiront de la douane de Belgrade pour être transportées dans d'autres contrées, ils rentreront désormais dans la classe des impôts fixes de ladite nation, et les mesures à prendre pour en régler la perception seront confiées aux soins du knièze Milosch.

Les Serbes ont la faculté de créer dans leur pays des imprimeries, des hôpitaux pour les malades, des écoles pour l'éducation de leurs enfants.

Les mousselims et les voïvodes ne séjourneront plus dans les contrées de la Servie où il ne se trouve pas de places fortes, et la juridiction de ces endroits sera dorénavant confiée aux knièzes.

Les Turcs qui possèdent des biens et des terres en Servie et qui voudraient s'en dé-

payer au fisc impérial une somme
mille piastres de ses propres revenu

Les métropolitains et les évêques
ladite nation seront nommés par
triarche grec à Constantinople sa
soient obligés de venir dans cette

Tant que les membres du sénat
ront pas rendus coupables de quelq
crime contre ma Sublime-Porte ou c
lois du pays, ils ne pourront être de
privés de leurs emplois sans motif

Au cas où ladite nation jugera
nable d'établir une poste aux lettres
térêt des affaires intérieures, les aut
ma Sublime Porte n'y opposeraient au
trave.

Si un Serbe ne veut pas servir un
son plein gré, celui-ci ne pourra e
manière exiger de lui un service for

Hors les forteresses impériales qu
vent en Servie depuis un temps imm
toutes les fortifications récemment é
ront rasées.

La Servie faisant partie de me
(que Dieu veuille conserver!) on n'
ni obstacle ni retard à ma Sublime
cas où elle jugera convenable et n
d'acheter dans ce pays du bétail ou
subsistances.

Et enfin des agents serbes fixeron
jour à Constantinople pour s'occupe
faires de Servie.

Ce sont là les points concertés et



t sacrifier dans ce monde. ous touchons de près à la réclame de nous le bon-le, plus je désire de le lui el que les empereurs sont ns l'accorder. Je crains les ont agité souvent ce pays. ous sommes sensibles aux nant de nos ennemis; mais n'avons point d'ennemis à us nous opposons à l'auto-ajoutons plutôt foi aux sug-malveillance qu'aux aver-s chefs de l'État. Or, nous accroître le nombre de nos lorsque nous serons arri-florissant qui provoquera e l'on comprendra tout le eur impériale qui vient de cordée. C'est alors que la tachera à nous avec plus it. On dira que nous trou-quillité, et l'on nous trou-es dans l'espoir de nous s grâces si généreusement éjà, quand nous n'avions mbre de la liberté, quand dire partout : Que ne se elqu'un pour arrêter l'ef-g et nous recommander à du sultan! chacun aurait lave pour qu'il nous fût re en paix avec les escla-n ne s'est-il pas trouvé, de gens dont le but était émeutes sérieuses, en fai-des propos séditieux et en l'être impérieux et inexo-a perception des impôts? ois ne m'a-t-on pas repro-it mettre à mort les plus s le savez, dites quel était e la paix et le bonheur de ils voulaient fonder, ou chaient-ils pas à nous pré-m abîme? Qu'est-ce que né aux révoltes qui l'ont l fruit a-t-on tiré de celles tcharapitsch, de Dobriniaz ? La perte de beaucoup d'â-re civile, la haine entre adie, la ruine de familles ne honte éternelle pour le Ceux qui m'ont reproché nvers les rebelles ont-ils cours impériales deman-daient? Ceux qui ont dit que je n'étais jamais rassasié d'or ont-ils calculé tout ce que nous ont coûté notre rachat des Turcs, nos employés et les fonctionnaires impériaux? Ont-ils réfléchi que des épargnes nous étaient indispensables pour préparer dignement le pays aux institutions de la liberté? Ils ne se sont pas inquiétés si des millions suffiraient à tant de besoins; si depuis longtemps nous n'avions fait des épargnes, il eût été bien autrement difficile de traiter avec les cours.

« Nous vous soumettons toutes ces choses, frères, parce que les cours exigent l'envoi d'une députation à Constantinople pour y négocier au sujet des droits que nous désirons depuis si longtemps. Il convient donc d'y penser mûrement, et de choisir des hommes non-seulement habiles, mais assez fermes pour conserver intacts les droits acquis. Les cours exigent que nous nous soumettions au glaive de la justice impériale, et alors elles promettent que nous n'aurons à réclamer contre aucune injustice; que nous chercherons même en vain le prétexte d'une plainte. Si nous violons un seul, fût-ce le moins important, des articles qui règlent nos droits, ce sera comme si nous les avions tous transgressés. Personne ne nous protégera; nous attirerons sur nous la colère de tous les princes de l'Europe et celle de la cour à laquelle nous devons tant. Voyons, frères, comment nous répondrons à ces cours, et comment nous pourrons les satisfaire. Faisons en sorte que notre résolution ne soit pas prise pour aujourd'hui ou pour demain, mais pour toujours, pour les enfants de nos enfants et leur postérité. Les cours attendent de nous obéissance, continuation non interrompue de la paix et de l'harmonie entre nous, obéissance envers l'autorité que les empereurs donnent à notre pays en même temps qu'ils assurent notre prospérité. Ma conscience me rend ce témoignage que j'ai rempli moi-même mon devoir selon mes forces et en raison des circonstances; c'est par ma fermeté et une justice sévère que je suis parvenu à conserver dans le pays la tranquillité, l'ordre et tout ce que les cours exigent des sujets d'un vaste empire : aussi

l'heure de la rémunération est-elle arrivée. J'exposais ma vie et méprisais la mort; et cependant j'entendais des reproches dont je ressentais vivement l'injustice. Je n'en étais pas moins porté à pardonner, toujours et uniquement dominé par l'idée de faire obtenir à la Servie ses droits et de fonder sur eux votre bonheur pour des siècles. Ce résultat, je l'ai vu et touché, et je remercie le Très-Haut de cette grâce insigne. Mais ce que j'ai fait seul, c'est à vous maintenant de le conserver.

« Il n'est pas besoin, mes frères, de nous révolter les uns contre les autres ni de nous prodiguer des flatteries. Sachons, s'il le faut, sacrifier dix, cent et même mille têtes, non par cruauté et comme si nous étions altérés de sang, mais parce qu'il est nécessaire de sévir contre les méchants et les rebelles pour atteindre le seul but important, celui de prévenir le malheur de la nation : c'est ce que demandent et attendent de nous deux puissants empires, la Turquie et la Russie.

« Frères, l'union et la paix élèvent aussi les petits États, tandis que la discorde et la révolte détruisent même les grands empires. Si vous êtes sages, votre choix ne saurait être douteux. Un gouvernement dépendant et facile ne nous permettrait de faire que des réformes sans portée ; à peine nous laisserait-il assez d'énergie pour maintenir notre inviolabilité ; il nous faut le respect d'une jus-

les intérêts et les passion
blée se sépara en faisant d
ciel pour l'hospodar, le sult
pereur Nicolas. Le même jo
zes, les membres du conseil
tes prêtèrent à Milosch le se
vant :

« Prince Milosch Obréno
gracieux hospodar ! après av
ce discours si plein de sollicit
peuple dont il comble l'espoi
mons le vœu que Dieu vous
bonheur en récompense de
constants pour nous procure
une faveur si insigne, et de l'
généreuse protection. Nos
viennent du cœur, sont celle
reconnaissants et de servite
Daignez continuer de travai
prospérité et à notre bien-êt
ger les bons et les faibles,
les méchants par des lois ju
dez notre bonheur comme u
vous est confié : nous vous
tous ensemble, membres
national, ecclésiastiques,
périeurs des districts, kni
bunaux de districts, knièzes
et knièzes des villages, en
et au nom du peuple absent
ceux de nos frères qui son
se réunir à nous. En renouve
ments déjà prêtés en 1817 et
vous déclarons unanimemen
et nos frères, et pour les g
venir, notre prince et hospo



e posa sur sa tête après s'être t, et embrassa tous les mem- assemblée, en tenant l'acte à A la suite d'un banquet, les allèrent signer à la chancellerie. nières signatures furent celles s de Milosch, puis se présentè- essivement les membres du tri- prême, les archimandrites, les es, les knièzes et enfin les Il n'y eut pas moins de huit natures.

putés choisis pour se rendre à nople furent Lazare Théodo- secrétaire de Milosch et membre nal suprême, Ilia Markovitch, le drogman Marc Géorgié- ui fut remplacé plus tard par Simitch, et Ivan Antitch. La int ces députés comme otages s sultan eut violé la convention man.

nduite de Milosch peut être à celle que tinrent les grands e Russie à l'époque où le joug ols pesait sur l'empire : ils se nt par ambition autant que par ne; lorsque les vainqueurs, t affaiblis, se virent forcés de guer une partie de leur pou- princes s'habituèrent à gou- un moins despotiquement que de la Grande Horde, et lors- le pays eut reconquis son indé- les descendants de Riuric se t bien d'effacer le pli de la ser-

lant Milosch parut vouloir sérieusement de la réforme Il professait une grande ad- pour le Code Napoléon, ou ugea ce monument d'un grand près l'opinion générale, sans se les lois qui convenaient à la e pouvaient guère être appli- a Servie. On traduisit donc de d en serbe le Code de l'Em- ajouta des commentaires de- Vienne; on consulta égale- version polonaise. Le texte ainé fut soumis à une commis- ouraient Protitch, Lazare ...h et Preta Nénadovitch. ilation du Code Servien fut t Vouk Karadschitch, assisté ffaire.

Les articles, examinés tour à tour, étaient acceptés ou abandonnés quand ils paraissaient inexécutables. Un légiste polonais qu'on avait adjoint aux commissaires ne contribua que médiocrement à éclaircir ce qui était difficile à comprendre et à la collation raisonnée des articles. Il arrivait souvent que le bon sens des commissaires pénétrait la pensée du législateur beaucoup mieux que le jurisconsulte de profession. Enfin le travail fut poussé avec tant de zèle que dans l'automne de 1830 on put convoquer tous les fonctionnaires ecclésiastiques et laïques à l'effet d'en entendre la lecture. En conséquence ils s'assemblèrent en plein champ, et approuvèrent le projet avec quelques modifications. Cette œuvre était sans doute imparfaite, et un homme exercé dans ces matières y eût découvert plus d'une erreur. Cependant, telles qu'elles étaient, ces lois étaient utiles. Elles auraient pu servir à contenir le despotisme et à donner au peuple des garanties d'ordre et de sûreté. Mais, quand Milosch eut reçu le bérat de Constantinople, on ne s'en occupa plus, et l'on retomba dans l'ancien ordre de choses, c'est-à-dire dans les mesures arbitraires et la confusion.

Le pouvoir public représenté par Milosch ne reconnaissait point de droits privés, et sa nature ne pouvait guère admettre ces distinctions. Il s'emparait de tout ce qui était à sa convenance, terres, maisons, moulins, et le prix qu'il en donnait était fixé par lui-même. Un jour, substituant son caprice au droit des propriétaires, il fit brûler un des faubourgs de Belgrade, parce qu'il avait l'intention d'élever dans ce quartier de nouvelles constructions. Il continua d'exiger du peuple des services qui étaient de véritables corvées. Les paysans d'Oujitza étaient tenus de se rendre à Krakoujévatz pour l'aider à faire ses foins; et plus d'une fois les marchands de Belgrade durent fermer leurs boutiques pour venir aider à rentrer les fourrages du knièze. Les habitants logeaient et nourrissaient les soldats sans avoir droit à aucune indemnité. Tandis que les Tartares ou courriers turcs commençaient déjà à payer pour tout ce qui leur était fourni, les messagers serviens

se faisaient servir gratuitement. Souvent, quand un momki traversait un village et que son cheval était fatigué, il le laissait à la garde des premières personnes qu'il rencontrait, et se faisait donner une autre monture. Pour les transports, les gens du prince disposaient à leur gré des bœufs des paysans, et pour peu qu'on résistât on courait le risque d'être puni comme s'il se fût agi d'un acte d'insubordination.

Ces abus de pouvoir étaient fréquemment exploités dans un intérêt privé, ce qui est presque inévitable dans les gouvernements despotiques, où les agents du pouvoir s'arrogent les prérogatives du chef dont ils ne sont que les délégués, de sorte que pour s'affranchir de cette tyrannie en sous-ordre le peuple, au jour de sa colère, remonte jusqu'à celui au nom duquel tout ce qui le blesse lui a été imposé.

Ainsi les mêmes causes qui avaient rendu si impopulaires Mladen et Miloï se reproduisaient sous Milosch. L'exemple qu'il donnait lui-même ne pouvait que multiplier les abus. Il ne reculait devant aucuns moyens pour s'assurer le monopole du commerce le plus lucratif du pays, celui qui avait fait la fortune de Kara-George et des personnages les plus considérables du pays. Il fit enclore les forêts où paissaient ses troupeaux de cochons, tandis qu'autrefois elles étaient ouvertes à la commune pâture : il rendit un décret plus vexatoire encore : les transactions

était un crime ; et jamais pa
plus rigoureusement le dro

Ce principe du gouvern
à savoir que les hommes re
torité suprême doivent ad
l'intermédiaire de leurs d
fut complétement adopté
Ses officiers, et sous cette d
étaient compris les knièzes
traités en esclaves : on les
moins possible, et leur é
premières charges aussi bi
disgrâce n'étaient point n
des raisons de service, de
vant le prince tous les ra
saient confondus. Les ha
n'exemptaient personne des
porelles : on se serait cru a
Mongols ou à la cour des anc
Russie quand il n'était pas
les hommes du rang le plu
pés ou battus de verges sa
dégradation personnelle fût
à leur avancement futur.

Ce sens moral dont le fo
l'honneur et qui est comm
institutions européennes é
ment ignoré en Servie.

L'idée de classes et de
ciale présuppose des dr
par les institutions ; mais l
lonté du chef de l'État
chaque instant l'ordre des
on se contente d'obéir à
sans considération perso
le fonctionnaire, et de son
ci s'occupe bien moins de



en se faisant regarder comme le
du moins le plus capable.
atti-schérif de 1830 portait tex-
ent qu'il administrerait la Ser-
ec l'assistance du conseil des
; mais il n'était pas homme à
r, pour obéir au sultan, à un
e qui lui avait réussi jusqu'alors.
point, il ne prit pas même la
e sauver les apparences.
d un homme tombe du pouvoir,
aturel de rechercher les causes
hute; mais on se trompe souvent
çant qu'une conduite contraire
amené un résultat différent. Si
n se fût montré généreux avec les
s, peut-être serait-il tombé d'une
anière. Les révolutions récentes
a prouvé que la douceur a ses
comme la sévérité a ses dangers.
ples qui ont été longtemps me-
la crainte prennent trop souvent
suétude de leurs princes pour de
esse : la race slave, si portée
sous le mérite militaire, n'ac-
e joug dans les temps ordinaires
rsqu'il lui est imposé par une
rme.
qu'il en soit, cette jalousie de
qui aurait pu porter atteinte à
avoir et sa crainte de toute ri-
urent pour Milosch de fâcheuses
ences. Il refusa d'accueillir une
le qui aurait assimilé le gou-
ent serbe à celui de la Turquie,
un degré inférieur. Comme les
jusqu'à l'arrangement définitif de
faires étaient toujours considérés
les propriétaires du sol, les fonc-
res qui entouraient le prince
èrent le désir de succéder aux
et de devenir ainsi les seigneurs
s villages.
présentèrent à Milosch combien
t difficile de gouverner le peuple
n pouvoir intermédiaire, et tout
ge qu'il y aurait pour lui à pou-
r sur des hommes qui lui
la propriété des terres serbes.
feras-tu, demanda Milosch
vien qui insistait plus que les
la demande d'obtenir en fiefs
villages, si je t'accordais ce
sires? — Je fumerais en re-
ndit celui-ci, en attendant que
ître eût besoin de mes services,

et dans ce cas je volerais avec mes momkis partout où m'appelleraient ses ordres. » Si Milosch eût consenti à leur abandonner la propriété des villages, ils lui auraient volontiers permis de regarder comme son patrimoine les domaines de la couronne dont il n'était que le tenancier.

Un des plus beaux titres de Milosch à la reconnaissance de la Servie, c'est d'avoir résisté à de telles sollicitations. Tout en se proposant d'imiter le Grand-Seigneur dans sa conduite et dans les actes de son administration, il s'écarta constamment de cette règle en refusant de concéder des fiefs. Il fut réglé que l'abolition des droits des spahis et que les revenus de leurs biens ajoutés au tribut national profiteraient à l'État. Nous pensons que l'avantage du pays ne fut pas le seul motif déterminant pour Milosch : en accordant des fiefs à ses favoris il établissait une aristocratie, qui se serait nécessairement classée d'après l'importance des domaines, et dès lors cette égalité dans la dépendance aurait cessé d'exister. Les jalousies, dans une distribution de cette nature, lui auraient fait plus d'ennemis que ses grâces ne lui auraient attaché de partisans; et dans l'hypothèse où les circonstances auraient permis au sultan de revenir sur les concessions du dernier traité, les spahis, en rentrant dans leurs privilèges, eussent trouvé le peuple bien moins disposé à la résistance; il n'eût fait que changer de maîtres.

Quels qu'aient été les motifs de Milosch en refusant de créer des grands vassaux, il n'en rendit pas moins un service inappréciable aux paysans de la Servie, qui se trouvèrent, par le fait de la propriété foncière, plus indépendants que dans plusieurs contrées de l'Europe. Quand le sort des Provinces Danubiennes sera fixé, la Servie se trouvera ainsi toute préparée à former un État séparé, ou, si elle doit continuer à rester tributaire de la Turquie, ce ne sera qu'en conservant ses privilèges, placés désormais sous la garantie des puissances occidentales. Elle comprend dès aujourd'hui que la protection exclusive de la Russie la mènerait à une absorption complète sans lui procurer les mêmes avantages.

Cette résistance de Milosch aux prétentions de ceux qui l'entouraient n'augmenta point le nombre de ses adhérents. Les amis de la liberté l'accusaient de sacrifier les franchises du pays au désir de complaire au sultan, afin de régner despotiquement en son nom; les ambitieux se plaignaient que leur dévouement ne fût pas à l'abri d'une disgrâce qui pouvait tout à coup les faire rentrer dans la foule; et leurs exactions, genre d'injustice qui irrite partout le peuple plus que la violence et l'oppression, semblaient justifier les mécontents, qui grossissaient encore le mal dans l'espoir d'un bouleversement où ils avaient tout à gagner.

CHAPITRE XXXII.

La première conspiration contre Milosch depuis que le hatti-schérif de la Porte (1834) eut définitivement fixé sa position comme prince de Servie eut lieu en 1834 à l'occasion d'un baptême. Dans l'été de cette année il avait envoyé en Moldavie et en Valachie Stoïan Simitch pour y complimenter en son nom les nouveaux chefs du gouvernement. Stoïan Simitch était un des chefs qui désiraient le renversement de Milosch; parmi les autres on remarquait son conseiller intime Avram (Abraham) Pétroniévitch, plusieurs membres de l'ancien tribunal suprême, tels que Protitch, Miléta Radoïkovitch, Milosaf Resavatz, Ranko Maïstirovitch et enfin Voutschitch Pereschitch, commandant

[redacted]

pondance secrète en qualité de c
puis il l'éleva au rang de kniès
confia auprès des pachas du v
diverses missions où il eut occ
s'enrichir tant par les présents
que par d'autres spéculations.
que dont nous parlons c'était
personnages les plus considér
la Servie. Déjà, en 1830, Milos
permis à un de ses fils d'être té
mariage de Stoïan Simitch, qu
lébré à Pojarévatz. Lorsque St
un fils, le prince permit à la p
Lioubitza, sa femme, de se r
Krouschévatz avec son jeune
prince Michel, pour baptiser
de Simitch. A la suite de la prin
trouvaient Miléta Radoïkovitch,
Pétroniévitch et Milosaf Resa
prince avait fait présent, à l'
de cette cérémonie, d'un palais
à Stoïan et à son frère Aléko;
ajouté à ce cadeau un moulin à
terres et des bâtiments d'expl

Lorsque les personnes que n
nons de nommer furent arriv
maison de Simitch, on ne parut
s'occuper que des détails de la
nie. En présence de la princesse
à la santé de Milosch; mais le s
que les hommes furent seuls,
versation prit un tour politiq
anciens sujets de plaintes il
gnait un nouveau; on remar
Milosch semblait éviter d'asse
diètes; et en effet il venait d'en
une qu'il avait promis de conv

[redacted]

it aussi nombreux que possible, n obtiendrait, fût-ce en em- la force, des changements dans ème oppresseur du gouverne-

hefs n'ignoraient pas que l'opi- pays était en leur faveur. Chacun it l'engagement de faire soulever t où il exerçait son influence; on nême qu'il fut question dans ce bule d'attenter à la vie du prince. i Pétrovitch, frère de l'heïduk quoiqu'employé dans la maison e, promit d'agir de concert avec urés. Cependant, soit remords, nte, il parla du complot à la e, qui découvrit tout à son

s, qui paraît excuser la conspi- avance que Miloutin ne jugea ssaire de tenir secrète la résolu- 'on venait de prendre. Sa con- ms paraît difficile à expliquer : ait pas l'intention de dénoncer plices, pourquoi faire une telle ce à la princesse? s'il était par Milosch d'épier Simitch et s, il était plus naturel de con- rôle en avertissant non pas la de Milosch, mais Milosch lui- i le fait est tel qu'on le rapporte, it supposer que Lioubitza, à la- n mari faisait des infidélités fré- était elle-même d'accord avec ntents; mais que la réflexion ou la crainte l'aura déterminée à éler.

qu'il en soit, Milosch, lorsqu'il is qu'on avait le projet de le r, fit venir Miloutin, et lui re- on ingratitude. Celui-ci s'excusa t qu'il n'était pas l'auteur du , mais que d'autres en avaient : « Maintenant, ajouta-t-il, tout e est d'accord. — Comment tout e? reprit Milosch. — Même ce- e tient près de toi, » poursuivit . Il parlait du favori de Mi- i de ses momkis et de plus son du vieux Joseph.

ait déjà averti Milosch du dan- el sa conduite l'exposait; et en mécontentement était général; n'avait tenu aucun compte de « Ce que dit Miloutin serait-il manda le prince à Joseph. — Mon prince, répondit le vieillard, c'est l'exacte vérité. Tout le peuple répète que les choses ne peuvent pas aller long- temps comme cela. »

Jusqu'à ce moment, Milosch n'avait pris conseil que de son caprice. Il croyait que tout lui était permis et qu'on lui passerait tout. Il s'était, dit-on, moqué de Charles X, qui ne serait pas tombé, disait-il, s'il eût conduit les Français, comme lui Milosch gouvernait les Serviens. Il pouvait voir maintenant que les excès des princes compromettent toujours leur sécurité ou les conduisent à leur perte.

Doué d'un tact peu ordinaire, il com- prit au même moment toute l'immi- nence du danger. Ne pouvant plus se dissimuler que l'opposition était la plus forte, il prit immédiatement le parti de quitter le pays.

Cependant on le conjura de ne rien précipiter. Personne n'en voulait à sa liberté ni à sa vie. Le peuple n'avait pas même l'intention de renverser son gou- vernement; ce que chacun voulait, c'é- tait la jouissance de ses droits et leur sécurité garantie.

Presque toujours les révolutions com- mencent par les fautes du pouvoir; les révoltes ne présentent un danger sé- rieux que lorsque les masses, étrangères aux intérêts des partis, viennent ap- puyer l'insurrection, ce qui ne peut avoir lieu que lorsque les griefs des mé- contents sont légitimes; mais, lorsque le pouvoir est obligé de céder, et que les hautes influences se déplacent, il est bien rare que les vainqueurs usent avec modération de leurs avantages, et que le but qu'on s'était proposé d'abord ne soit pas méconnu ou dépassé.

La position de Milosch était des plus critiques : le peuple avait acquis des droits qu'il était encore inhabile à exer- cer, et les agitateurs faisaient un crime au prince d'une sévérité qui était dans son caractère ambitieux et jaloux, mais que les circonstances rendaient en quel- que sorte nécessaire. Pour s'assurer de la force et des véritables intentions du parti opposé, il déclara qu'il était prêt à satisfaire aux vœux du peuple.

Cependant les troupes qu'on avait as- semblées dans les diverses nahies mar- chaient sur Kragoujévatz. Voutschitch

qui, jusqu'au dernier moment, avait gardé les apparences de la fidélité, se trouvait dans cette ville à la tête de forces trop peu considérables pour défendre la place; car les assaillants étaient dix fois plus nombreux. Malgré cette infériorité, son devoir était de combattre, ce qui eût montré aux insurgés que le prince n'était pas abandonné de tout le monde. Mais il laissa entrer sans résistance Milosaf, Avram et Miléta (20 janvier 1835).

On a prétendu que les insurgés avaient l'intention de piller la ville et le konak du prince. Peut-être en serait-on venu à cette extrémité s'il eût fallu emporter de force le siége du gouvernement; mais, en l'absence de toute lutte, une telle mesure devenait odieuse : on assure même que Miléta menaça de tuer de sa main le premier qui se permettrait la moindre violence.

Les données d'Ami Boué sur le caractère et les incidents de ce complot diffèrent beaucoup de ce que nous lisons dans Ranke. Il est facile de reconnaître que l'historien de la Servie atténue la culpabilité des insurgés; et qu'à ses yeux Milosch est surtout inexcusable de n'avoir point accordé aux Serviens des institutions, bonnes sans doute au point de vue philosophique, mais inapplicables peut-être alors dans un pays où dominent encore jusqu'à ce jour l'esprit et les mœurs de l'Orient. Plus positif et appuyé sur des faits rapportés par les partisans du prince, Boué juge [redacted]

« cupaient de régler tous les dé
« la conspiration.

« Simitch exposa, dit-on, diver
« et confia à ses complices que
« une autre époque, ils avaient
« Protitch (George) et lui aux
« de se défaire du prince. Ils s'
« rent donc, sous la foi du ser
« lui remettre une adresse co
« où seraient exposés leurs vo
« à prendre les armes si cette t
« restait infructueuse. L'exécutio
« projet fut fixée au mois de févr
« vant. Milosaf Résavatz, qui av
« été compromis avec Abdoul
« de rebelles du district de Sem
« promit de faire soulever tout
« tric de Résava; Miléta Radoï
« se chargea de faire insurger
« Jagodin, de Kioupria et de Par
« tandis que Stoïan Simitch soul
« le cercle de Krouschévatz.
« Pétroniévitch devait correspond
« eux, et les tenir au courant d
« constances; ce que lui permet
« faire mieux que personne la p
« confiance qu'il occupait dans
« son du prince. On dit mêm
« George Protitch développa u
« d'attentat contre la vie de M
« mais tous ont nié plus tard ce
« constance.

« Lorsqu'après le jour de
« princesse fut de retour à I
« vatz, les conjurés se sépa
« Avram Pétroniévitch et Milét
« doïkovitch allèrent à Jagodin [redacted]

s chefs du complot marchè-
Kragoujévatz. Résavatz, qui
pas à les rejoindre, leur
assurance qu'ils n'avaient
indre du district de Résa-
s ils s'avancèrent vers Kra-
qui est à huit lieues de Ja-
arrivèrent le même jour à
te, à une distance de trois
la capitale.
ce Milosch, qui avait con-
des mouvements et des vues
és, eut, dit-on, un instant
n : déjà même il avait pris
ui mène au Danube, lorsque,
sé, il revint sur ses pas.
à Voutschitch Périschitch,
it encore fidèle, l'ordre de
la ville contre les insurgés
pposant la milice locale.
ch reçut cet ordre le 7-19
rs les onze heures arriva le
du district de Semendria,
Spasitch avec de nouvelles
ns, lesquelles portaient de
ivrer la ville, en enjoignant
Protitch et à Ranko Maïs-
dont on suspectait la fidé-
livre à Pojarévatz le capi-
itch. Ceux-ci, au lieu
lèrent rejoindre leurs com-
Voutschitch les accompagna
ne partie du chemin, pour
er contre tout danger. Ils
mplimentés par Résavatz et
tch, et l'on essaya d'animer
en lui disant que la Provi-
it choisi ces deux chefs pour
r la régénération du pays
nir saluer au nom des habi-
Kragoujévatz et de tous les
peuple comme le vengeur
nnie. Quand ils crurent les
fisamment excités, ils ren-
e métropolitain Pierre Iova-
ui était venu pour les engager
lans le devoir, et continuè-
marche vers Kragoujévatz,
vèrent le 8-20 janvier 1835
jour. Voutschitch, qui n'a-
core levé le masque, alla au-
ux avec un escadron de hou-
rencontra devant la ville,
issa entrer après quelques
s.
moment où les amis du
« prince eurent la preuve de la trahison « de Voutschitch, une scène de désor« dre et de confusion se passait dans la « ville. Les riches se hâtaient de déro« ber ce qu'ils avaient de plus précieux « à un pillage qui paraissait inévitable. « Les employés de la cour se préparaient « à défendre la maison du prince, sa « chancellerie et le trésor de la nation, « qui étaient dans les édifices contigus. « Ils envoyèrent au capitaine Toutzako« vitch, commandant du district de « Grouscha, la nouvelle de la défection de « Voutschitch, en le priant de rassembler « au plus tôt des hommes armés et d'ac« courir au secours du konak et de la « ville.

« Pendant que les citoyens étaient in« certains s'ils devaient prendre parti « pour l'insurrection, l'avant-garde des « conjurés entra dans la rue principale; « d'autres masses armées la suivaient. « Toute cette foule se dirigea dans le « plus grand ordre vers le tribunal su« prême, et campa dans la vaste cour « de cet édifice. Pendant ce temps « Voutschitch retournait à la maison du « prince. Là il informa les amis de « Milosch qu'il avait livré la ville aux « insurgés, sous la condition qu'ils n'a« vanceraient pas dans le quartier oc« cidental, jusqu'au port qui mène à la « place d'exercice, ni vers le konak du « prince. Il leur donna l'assurance que « le reste de la ville était sous sa sau« vegarde et qu'il ne serait fait de mal « à personne. Quoiqu'il affectât de ne « point laisser paraître qu'il fût de conni« vence avec les révoltés, les partisans « du prince ne furent pas dupes de ce « manége. Ils se regardèrent comme « prisonniers, et ne s'éloignèrent qu'a« vec sa permission. On se demanda si « Voutschitch, en réservant pour lui« même la partie de la ville où étaient le « konak du prince et le trésor, avait « l'intention de les préserver du pillage « ou de se les approprier.

« Dans l'intervalle l'ardeur des in« surgés s'était un peu ralentie en « voyant que le peuple ne secondait pas « l'entreprise et que l'attitude des ha« bitants et des employés de la cour « exprimait plutôt l'inquiétude et la « résignation que l'enthousiasme. Ils « commencèrent à craindre que la ré-

volte n'eût quelque fâcheuse issue si les premiers fonctionnaires et les employés de la maison du prince refusaient de se déclarer pour eux. En conséquence, ils adoptèrent la proposition de Voutschitch de convoquer une assemblée de tous les kniézes et notables présents à Kragoujévatz et des autres employés du prince, pour leur exposer les motifs de leur conduite et tâcher de les attirer dans leur parti. Le même jour, à trois heures, cette assemblée fut ouverte dans la grande salle du conseil suprême. George Protitch ouvrit la séance par un discours où il se plaignait de quelques griefs personnels. Il partit de là et de quelques autres assertions calomnieuses contre le prince pour justifier l'insurrection. Il alla même jusqu'à dire que l'existence de Milosch était un danger pour la Servie, et que les malheurs du peuple n'auraient d'autre terme que la mort du despote. Ce discours ne rencontra que peu de sympathie dans la majorité. Plusieurs voix s'élevèrent en faveur du prince; quelques-uns déclaraient qu'ils n'avaient suivi les insurgés que pour se consulter sur la réforme de certains abus, mais non pour attenter à la vie du prince ou à l'hérédité princière achetée au prix de tant de sacrifices. Protitch vit donc sa motion écartée. Alors quelques insurgés plus modérés parlèrent de la nécessité d'instituer des lois civiles qui garantissent la sûreté des personnes et la

[redacted]

des prétentions légales, il convenait d'attendre jusqu'à la prochaine diète, convoquée pour le 2 de février. Ils ajoutèrent qu'on pouvait se fier à la clémence du prince, qui pardonnerait, en faveur de l'intention, le caractère irrégulier d'une telle démarche, et que les chefs n'avaient rien de mieux à faire que de renvoyer le peuple à ses travaux.

« Sur ces entrefaites, le capitaine Toutzakovitch était arrivé avec quinze cents hommes de la milice pour défendre la cause du prince; mais ce secours n'empêcha point les insurgés de déclarer qu'ils ne quitteraient Kragoujévatz que lorsqu'ils auraient réglé avec le prince les affaires du pays; pour que cette demande ne fût point éludée, ils convoquèrent, séance tenante, l'assemblée nationale, et résolurent d'attendre à Kragoujévatz qu'elle fût réunie. Comme l'assemblée persista dans cette résolution, le parti de Milosch quitta la salle, et les autres membres s'occupèrent de la convocation des députés.

« Le 9 janvier, Voutschitch, qui attendait que la situation se dessinât plus nettement pour se déclarer, alla trouver les insurgés et accepta d'eux le rôle de dictateur. On promettait de le reconnaître pour chef et d'obéir à ses ordres; de son côté, il s'engageait à les protéger contre toute surprise et tout danger. Cette défection ne tarda pas à être connue au konak.

[redacted]

aux renforts de la milice, s'é-
décidé à partir pour Pojarévatz
demander à Milosch d'amnis-
ns insurgés.

10 janvier, l'ordre arriva d'an-
r aux révoltés qu'ils eussent à
irer et à congédier tous les gens
: on annonçait au peuple que
devait retourner dans ses
et attendre la réunion de l'as-
lée nationale, où tout Servien
ait présenter ses vœux et ses
dans les formes prescrites par
; que, si on obéissait à cet ordre,
surgés pouvaient compter sur
mnistie pleine et entière; mais
dans le cas contraire, ils devaient
prendre qu'à eux-mêmes de
ce qui pourrait leur arriver de
ux. Les insurgés n'opposèrent
e résistance à une injonction
onciliait les exigences du peuple
les égards dus au pouvoir. Ce qui
ndit moins récalcitrants, ce fut
doute la nouvelle que le peuple
t de faire prisonnier, à Palanka,
o Maïsterovitch, qui avait été
é dans le district de Semendria
y propager la révolte, et qu'il
été livré au prince.

outre, ils se voyaient pour ainsi
loqués par les corps restés fidè-
u gouvernement et qui étaient
cesse grossis par de nouveaux
rts : enfin, la défection du capi-
qu'on avait chargé de tenir en
t le district de Pojarévatz par
ces de celui de Résava, acheva
courager les meneurs, auxquels
restait plus d'autre parti à pren-
ne de se conformer aux ordres
ilosch.

ns la nuit du 10 au 11 janvier
nvint que les insurgés quitte-
immédiatement Kragoujévatz
débanderaient. En leur signi-
l'ordre de partir, on leur répéta
prince était disposé à s'occuper
léances du peuple à la prochaine
blée. En conséquence ils évacuè-
jévatz dans le même ordre
t entrés. A peine furent-
ue Davidovitch, accompa-
nce, se rendit en toute hâte à
vatz. Avec eux se trouvait éga-
t Milosaf Résavatz, qui, à l'ins-
« tant du départ des insurgés, avait failli
« être tué par Miléta Radoïkovitch, à
« cause de la défection du district de
« Résava. Milosaf, compromis aux yeux
« des deux partis, résolut d'aller se jeter
« aux pieds de Milosch. Cependant on
« le renvoya à Kragoujévatz avec ordre
« d'y attendre le prince, dans la crainte
« que le peuple qu'il rencontrerait sur
« la route ne lui fît un mauvais parti.
« A peine était-il de retour dans la capi-
« tale qu'on crut que les insurgés re-
« venaient. Le peuple courut aux armes;
« il se forma des rassemblements, sur-
« tout devant la cour du prince; et, lors-
« qu'on vit Milosaf se diriger à cheval
« vers le palais, on ne douta plus qu'il
« ne précédât les bandes. Désarçonné et
« maltraité par la foule, il eut beaucoup
« de peine à faire comprendre qu'il n'a-
« vait plus aucun dessein séditieux et
« qu'il venait se rendre de son propre
« gré. Il fallut que quelques officiers
« vinssent le tirer des mains du peuple.

« Le 12 janvier, la tranquilité était
« rétablie. Le prince reçut ce même
« jour la nouvelle que les insurgés
« avaient évacué la capitale. Il fit don-
« ner à Miléta Radoïkovitch, Avram
« Pétroniévitch et Stoïan Simitch l'as-
« surance écrite qu'il leur pardonnait
« leur faute, sous la condition qu'ils ré-
« tabliraient l'ordre dans les districts
« insurgés; et le même jour il envoya
« son frère Iéphrem avec un secrétaire
« à Kragoujévatz pour prendre les me-
« sures nécessaires en attendant qu'il
« s'y rendît lui-même. Il expédia en
« même temps qu'eux Ranko Maïsto-
« rovitch, qui non-seulement avait reçu
« sa grâce, mais auquel il avait conservé
« sa place comme membre du tribunal
« suprême. Il congédia tous les capi-
« taines de districts et autres employés
« qui étaient venus prendre ses ordres
« et mettre leurs bras et leur influence
« à sa disposition.

« Le 13, Milosch prit le chemin de
« la capitale; et le 14, lorsqu'on sut
« qu'il approchait, un grand nombre
« d'employés supérieurs et même plu-
« sieurs de ceux qui avaient trempé
« dans le complot sortirent à sa ren-
« contre, et reçurent de lui l'accueil le
« plus bienveillant. Il fit son entrée à
« Kragoujévatz, au bruit des salves

« d'artillerie et des feux de peloton de « la milice, au son des cloches et au mi- « lieu des acclamations de la foule ac- « courue des environs pour jouir de ce « spectacle.

« Le jour suivant, lorsque Avram « Pétroniévitch arriva avec les autres « chefs des insurgés, le prince les manda « chez lui, et, après leur avoir reproché « de s'être laissé entraîner à un acte si « coupable et d'avoir compromis avec « tant d'imprudence la nationalité serbe, « il les engagea à lui parler à cœur ou- « vert pour qu'il pût satisfaire aux be- « soins et aux vœux du pays. Là-dessus « tous lui témoignèrent leur gratitude, « et renouvelèrent dans l'église le ser- « ment de fidélité. Tous les chefs des « insurgés conservèrent leurs emplois, « à l'exception de George Protitch, qui « fut expulsé du conseil du gouverne- « ment, mais pour un fait étranger à « la conspiration. Il fut convaincu d'a- « voir mal usé de son pouvoir dans un « procès de la commune de Belgrade « contre son knèze ou maire. Stoïan « Simitch, qui se sentait probablement « accusable d'un délit plus grave, allé- « gua des affaires particulières et partit « pour Bukarest. On prétend qu'il « avait l'intention d'établir dans cette « ville une fabrique de tabac, commerce « qu'il avait fait autrefois. » (Ami Boué. *La Turquie d'Europe*, t. IV, p. 334-343).

Le 2 février de la même année, la

« Nous n'avons pas terminé le travail « qui devait être soumis à l'assemblée « générale. Et même jusqu'à ce jour « il nous a été impossible d'achever « le recensement de la population et « d'arriver au chiffre exact de la dîme « et des autres taxes qui composent le « total du revenu public. Le temps ne « m'a pas permis de prendre à ce sujet « toutes les mesures convenables. Les « changements qui font de nous une nou- « velle nation ne datent encore que d'une « année, c'est-à-dire de l'époque où nos « rapports avec la Porte ont été défini- « tivement réglés. Quand les institutions « d'un peuple sont si récentes, il faut « se garder de rien précipiter, et de pu- « blier ne fût-ce qu'une parole, qu'on « sera peut-être obligé de rétracter, au « détriment soit du pouvoir, soit de la « communauté. La fondation des États « dont les institutions sont aujourd'hui « établies a demandé des siècles; ce- « pendant on trouve tous les jours quel- « ques améliorations à y faire. La Servie « doit suivre la même voie; elle n'a « point le privilége d'accomplir dans « une année une œuvre qui exige tant « de sollicitude et de maturité. D'abord « il y a dans le caractère du peuple « serbe des traits qui lui sont propres « et qu'il convient d'adapter en quelque « sorte aux formes de la civilisation eu- « ropéenne, afin qu'il puisse graduelle- « ment prendre rang parmi les autres « États. Le plus grand obstacle c'est qu'on

primais le désir, 1° que toutes res nationales fussent réglées tionnées; 2° que les impôts établis sur le taux le plus mo- manière à concilier l'équité intérêts du trésor; 3° que es dettes de nos précédents qui retombent à la charge icts nouvellement incorporés romptement liquidées. Je vous la liberté de discuter chez à loisir, de concert avec le mes propositions, afin que issiez me communiquer à cet os idées et vos observations. cette époque, les dettes dio- des nouvelles acquisitions ont ées; mais les deux premiers réclament encore nos soins. 'hui votre opinion doit être de mon côté, je me suis oc- e les employés de mon cabi- les membres du tribunal su- es mesures que me paraissent r la tranquillité et le bonheur . Ces mesures sont les sui- 1° rédiger et publier un statut Servie, dans lequel seront dé- droits et les devoirs du prince utorités serbes. Ce statut, dont ndrez connaissance, vous prou- les droits généraux de la na- mme ceux de chaque Serbe itablement fixés. Il sanctionne té personnelle et celle de la é. Nous devons prêter le ser- 'observer ce statut, nous qui ici présents, et au nom de es absents. Nous devons nous s uns aux autres, le prince aux s et à la nation, et la nation e et aux autorités, d'observer t aussi religieusement que l'É- et que nous ne nous en écar- mais si peu que ce puisse être notre commun consentement lui du peuple entier.

me suis décidé à former un l'État, composé de conseillers administrateurs ou ministres, quels seront distribuées les branches du service national. istres prépareront les affaires; illers les discuteront, et leur sera soumise à ma sanction. inistrateurs, comme les con- « seillers seront responsables de leurs « actes au prince et à la nation; et en « général ils auront à répondre de tous « les abus qui se rattacheraient aux « fonctions dont ils seront chargés.

« 3° J'ai fait de nouveau revoir, dis- « cuter et amender le code de nos lois « civiles et criminelles, auquel on tra- « vaille déjà depuis quatre ans et qui « prescrira à nos cours de justice le « meilleur mode à suivre pour protéger « l'innocent et punir le coupable. Cha- « que Serbe trouvera désormais protec- « tion et justice non plus, comme jus- « qu'ici, d'après le bon sens du juge, « mais d'après la loi elle-même. J'ai « lieu de croire que ces bases donneront « à l'administration plus de cohésion et « d'ensemble. De cette manière, selon « la hiérarchie la plus naturelle, le peu- « ple sera placé sous les kmètes, les « capitaines et les tribunaux, ceux-ci « sous le conseil d'État, le conseil d'É- « tat sous le prince, qu'il aidera de ses « lumières, et le prince sous la loi et « n'agissant que de concert avec les « conseillers. Une telle institution re- « médiera, je l'espère, à tout acte arbi- « traire soit dans l'ordre général, soit « dans les cas particuliers. On trouvera « peut-être quelques omissions dans ce « travail; mais il se complétera avec le « temps et à mesure que l'expérience « en montrera les imperfections.

« En tenant ainsi la promesse que je « vous avais faite d'établir une admi- « nistration intérieure légale, je passe « à un autre point important, au mode « de distribution des impôts. Le peuple « serbe est tenu de faire face aux dé- « penses suivantes : Le tribut du sultan; « la liste civile du prince et de sa fa- « mille; le salaire des employés de l'É- « tat et des évêques; la paye et l'entre- « tien des troupes nécessaires au main- « tien de l'ordre, celle des gardes qui « veillent à la sûreté des frontières; les « frais pour les postes, pour la construc- « tion et l'entretien des lazarets, pour « la députation à Constantinople et les « missions dans d'autres pays et enfin « pour les dépenses accidentelles et im- « prévues. Jusqu'ici toutes ces charges « ont été supportées par la nation serbe « au moyen de ressources d'une nature « très-diverse.

« Jusqu'à ce jour, nous avons mis tout « notre soin, moi et notre tribunal na- « tional, à satisfaire à ces exigences mul- « tiples, en ne recourant qu'aux moyens « les plus simples, les plus justes pour « le peuple et en même temps les plus « avantageux pour le gouvernement. « Sur cette question, débattue l'an passé, « les avis ont été partagés. Enfin, j'ai « cru remédier à la confusion et à un « grand nombre d'abus[1] en réunissant « en une somme unique tous les impôts « des Serbes, et en les faisant percevoir « sous cette forme à deux époques de « l'année, savoir à la Saint-George et « à la Saint-Dmitri, afin que les contri- « buables aient le temps nécessaire pour « acquitter leur quote-part.[1]

« Dans le but d'épargner aux citoyens « des détails minutieux, j'ai proposé un « impôt de trois écus par tête pour cha- « que semestre, sans qu'on leur puisse « rien demander en sus, pour le ha- « radsch, le tschibouk, la taxe de l'é- « vêque, l'impôt personnel, la taxe des « mariages, celle des moulins et des « instruments distillatoires, celle du « droit de pâture pour les cochons, ni « la dîme du maïs, blé, orge, ruches « et vin. Enfin, le peuple ne sera plus « tenu envers les employés à des cor- « vées, excepté quand il s'agira de cons- « tructions entreprises par le gouver- « nement et d'une utilité générale : en « outre les corvées exigibles seront « payées dans le cas où le travailleur « serait occupé pour une journée. « toutes les taxes précédentes ; que le sa- « laire des évêques s'y trouve compris « et que la dîme des récoltes que Dieu « lui accorde lui restera à l'avenir ; « qu'il aura la jouissance des forêts et « pâturages ; que les corvées au profit des « employés cessent tandis que celles que « le gouvernement impose sont payées ; « si, disons-nous, la nation prend en « mûre considération tous ces avantages, « nous espérons qu'il deviendra évident « pour tout le monde que l'impôt pro- « posé est un des plus modiques auquel « un peuple ait jamais été soumis en Eu- « rope. Nous verrons s'il nous sera pos- « sible de faire face à toutes les dépen- « ses avec ces seules ressources. Après « un an révolu, notre ministre des fi- « nances présentera à nous, au conseil « d'État et à l'assemblée nationale le « compte exact des recettes et des dé- « penses.

« Afin que cet impôt de trois écus « par semestre soit réparti le plus équi- « tablement possible, et que tout Serbe, « le plus riche comme le plus pauvre, « l'accepte sans murmurer, je vous fais « présenter ici le tableau des hommes « mariés, avec l'indication de leurs biens « et avoir. D'ailleurs les kmètes et les « starostes savent combien chacun de « leurs frères avait à payer pour la dîme. « L'impôt sera réparti d'après ces rele- « vés et proportionnellement aux for- « tunes. Quant à la fixation de chaque « part individuelle, ni nous ni notre gou- « vernement n'aurons à nous en occu-

[redacted]

e vous être soumis touchant
ité et le mode de perception
pôts. J'engage donc tous ceux
it ici rassemblés à me donner
nciencement leur avis. Ensuite,
voir prêté le serment d'observer
uis de l'État, désignez les in-
les plus dignes et les plus
s, et laissez-leur une procu-
comme à vos fondés de pou-
in que je puisse, conjointement
conseil d'État et ces délégués,
e ultérieurement telles mesures
ont jugées nécessaires. Ces me-
eront communiquées plus tard
ition, afin que personne n'en
Les mêmes individus, choisis
s à cet effet, seront vos dépu-
nvoyés aux frais de leurs com-
ts. Ils assisteront à chaque as-
e pour réviser les comptes et en
au peuple. Il est impossible
assemblée si nombreuse se réu-
haque année sans qu'il en ré-
le grandes dépenses ; mais le
que je vous propose est adopté
s autres États, et la coopéra-
s ces députés est absolument
ire. »
cours, prononcé devant une as-
l'hommes qui, pour être étran-
a civilisation européenne, ne
ent cependant ni de tact ni de
revèle dans le prince Milosch
tch une aptitude peu com-
manier les esprits et à assou-
résistances les plus opiniâtres.
essions que lui arrache la né-
il a l'air de les faire de son
ouvement, et telle est l'adresse
role que rien, dans l'exposé
ures qu'il propose, n'annonce
s d'un chef de gouvernement
capituler avec les représentants
uvement insurrectionnel. Il
pas pour ne pas être obligé
étendre à son tour : tout ce
le peuple, la responsabilité du
des agents du pouvoir, la
des droits, l'assiette des im-
ession des abus, il a songé
le temps lui a manqué pour
prompte et heureuse fin tant
s si compliquées ; et la ré-
d'en accélérer la réalisation,
les retarder : un gouver-

nement sage ne marche qu'avec lenteur, pour ne pas être forcé de reculer. Quand il parle de l'impôt, il montre encore plus d'assurance : la Servie a pris rang parmi les États ; si elle veut un gouvernement qui puisse se comparer avec celui des autres États, un haut clergé, une administration, des relations suivies avec les cours étrangères, une police et une force publique, elle doit se résigner à des sacrifices sans lesquels on ne peut ni fonder ni maintenir tous ces établissements. La simple énumération des bienfaits dont la nation lui est redevable le justifie et l'élève en face de ses ennemis, et telle est sur l'assemblée l'ascendant de cet homme, qui ne savait pas même écrire, que ses ennemis en sont réduits à regretter de lui avoir préparé ce nouveau triomphe et à trembler pour leur propre tête. Pour sortir de cette situation périlleuse, il ne reste plus qu'à faire comme le prince, à dissimuler comme lui. Si Milosch les a pénétrés ; s'il sait que la demande de réformes en faveur du peuple n'était qu'un prétexte pour leur avidité et leur ambition, eux aussi le connaissent ; ils prévoient qu'une fois le danger passé le préposé du sultan les mènera de nouveau à la turque ; et ils pourront dire au peuple : Nous avons été plus clairvoyants que vous ; vous en avez fait l'expérience : pour détruire la tyrannie il faut abattre le tyran.

Quoique les réformes exposées dans le discours de Milosch soient parfaitement appropriées aux mœurs, au caractère et à la condition politique des Serbes, il n'en porte pas moins l'empreinte des idées qui dominaient en Europe et que répandaient dans tout le monde les organes de la presse philosophique et parlementaire. Jamais, depuis la conquête des Turcs, les droits et les devoirs du souverain et du peuple n'avaient été formulés avec cette précision. Les cabinets des États voisins s'en alarmèrent, et l'on s'efforça de jeter du ridicule sur des vues dont le seul défaut était de n'être pas sincères et de décréter par une charte le passage de la barbarie à la civilisation. Ce que le prince n'avait pas soupçonné, parce que les formes du gouvernement turc, qu'il trouvait commode de suivre, reposent sur les faits bien plus que sur les idées,

pourvu que celles-ci ne dérivent pas du principe religieux, c'est qu'il s'imposait l'obligation d'être fidèle à ses promesses et de renoncer à l'absolutisme; or, comme il n'avait nullement l'intention de n'être qu'un prince constitutionnel, il devait s'attendre à voir s'élever contre lui et les factions, pour lesquelles les réformes n'étaient qu'un prétexte, et les gens de bonne foi, qui voulaient le mieux et qui croyaient y arriver à la suite des agitateurs. La nouvelle constitution allait donner elle-même des armes aux mécontents. Les knièzes, les conseillers, les grands officiers de l'État, les kmètes (ou maires) ne pouvaient plus être traités en esclaves; ils participaient d'après la déclaration du prince au gouvernement; ils assistaient et surveillaient celui que jusqu'alors on avait appelé le *maître*.

Les besoins étaient connus, les droits définis; il ne s'agissait que de les codifier. Davidovitch, alors secrétaire du prince, et quelques jeunes gens que leurs études désignaient plus spécialement pour ce travail furent chargés de rédiger la charte de 1835. Elle fut promulguée le 15 février avec toutes les solennités dont les peuples et surtout les Slaves aiment à entourer les nouveautes.

Elle était composée de quatorze chapitres. Le premier, composé de deux articles, définissait l'étendue et l'état de la Servie; le deuxième fixait les cou-

[redacted]

dont l'existence est plus ou moins mère, se composait de deux élé distincts, d'axiomes de droit n renforcés de citations de l'Évangile a-dire de vérités admises comme i testables et formant la base de tou législations, et en second lieu d positions accidentelles, dont ri pouvait garantir la durée. Le p défaut de la charte serbe de 183 tait que le prince et le peuple qu tractaient comme pouvoirs lib indépendants étaient politiquemen la dépendance de la Turquie; cette transaction *plenojure* ne p que blesser le pouvoir souverain. conçoit guère, en effet, comme peuple soumis au tribut et cor de voir ses forteresses occupées p troupes étrangères peut se croire de modifier ses institutions à l d'une nation absolument indépen On lui a laissé, il est vrai, le droit gler comme il l'entendra son nistration intérieure; mais le sul pourra reconnaître ce droit qu'e qu'il ne portera aucune atteinte à pendance politique; car cette dance est la condition nécessaire concession. Milosch le sentait s qu'il se crut libre d'agir à sa fa tant qu'il compta sur l'appui de la Réformateur de bonne foi, il n' pu éviter une rupture ouverte a gouvernement turc; et, après ce fraction flagrante des traités, il

[redacted]

ıme des députés de leur province, e la Turquie ne les eût nullement tés en cette qualité. Il semblait ıue Milosch assumât le rôle de ·ateur non-seulement pour la serbe, mais pour tous les Slaves ›naux, ce qui était une menace onstantinople. En un mot, il s'a- le pouvoir dont le sien n'était délégation pour s'assurer les hies du peuple. Il ne faisait pas un mystère de ses vues à cet plus d'une fois on lui a entendu e les autres tribus de raïahs de- aussi obtenir un gouvernement ı. Avec toutes ces idées sur la ır future de la Servie, il n'était ıins que pressé de lui donner, au ›ar anticipation, la jouissance des t des franchises d'un peuple li- ıt flatté qu'il était de fonder des ions qui porteraient leurs fruits venir, il s'accommodait volon- s formes despotiques d'un pacha, ait bien aise de pouvoir donner 'étexte à ses délais les disposi- :u favorables de la Turquie, de ːhe et de la Russie à l'égard utions si libérales.

ırte suivait avec sollicitude toutes ıarches : habituée à briser sans e les instruments qui la gênent, imule jusqu'au bout et ne frappe qu'elle peut le faire sans danger. 835, dans le courant de l'été, ı reçut l'invitation de se rendre ıntinople. Connaissant les habi- ıales de cette cour, il eut soin oint partir les mains vides ; Mah- ui fit un accueil distingué, et dit ıant du prince : « Ses présents bles comme lui-même. » Cette ıxprimée d'une manière si flat- ıi donna l'assurance que tout ce ıurrait faire serait approuvé, et ıt de ne rien changer dans sa : de gouverner les Serviens. s'il eût voulu que personne n'en il fit publier dans la gazette offi- ı'en Servie le prince était le seul et que personne autre que lui ıit de se mêler de politique. ın de l'article était que le ıssait d'être placé sous un monarchique. ːation avait sans doute pour objet de calmer les appréhensions des grandes puissances limitrophes ; mais elle était inopportune et semblait défier l'opposition et le mécontentement populaire.

Les Serviens se seraient peut-être résignés à un gouvernement qui eût mis les grands et la masse de la nation sous le même niveau ; et c'était le but auquel tendait Milosch, qui croyait pouvoir remplacer la liberté par l'égalité. Mais le plus grand vice du despotisme, c'est la nécessité où le met sa nature d'employer une foule de despotes secondaires, qui se regardent comme irresponsables parce qu'ils agissent au nom d'un pouvoir qui ne relève que de lui-même. En Turquie, cet inconvénient est tempéré par la haute position religieuse du sultan. Quant un pacha abuse de son autorité au point de devenir un embarras pour le gouvernement, il tombe en vertu du même principe dont il a méconnu les limites. Mais les employés de Milosch étaient Serbes, et les abus de pouvoir qu'ils se permettaient étaient plus blessants pour leurs compatriotes que si l'on avait eu à les supporter de la part d'un spahi, d'un moussélim ou d'un kadi. La haine et le mécontentement remontaient naturellement jusqu'au prince, qui se crut assez fort pour tout braver et se montra plus entier et plus inflexible que jamais. Soit qu'il ne fût pas insensible à l'amour des richesses, soit plutôt qu'il méprisât assez les autorités turques pour espérer d'être soutenu tant qu'il serait en état d'acheter leur appui, il paraissait uniquement occupé de grossir ses trésors par toutes sortes de monopoles. Quelques-uns de ses actes portent le cachet d'une fiscalité révoltante. Les Serviens tirent leur sel de la Valachie, qui en exporte annuellement chez eux environ trente millions d'okas. Milosch s'empara de tout ce commerce, en prenant pour son compte sur les marchés valaques la quantité nécessaire à la consommation générale ; il fallut donc acheter le sel du prince ou s'en passer. Il suivit le même système pour certains articles d'exportation ; il les accaparait en imposant au vendeur les conditions du marché, de sorte qu'il pouvait calculer d'avance le bénéfice net de ses

spéculations. Cette conduite excitait un mécontentement d'autant plus grand que les profits résultant de ce trafic se dépensaient en partie hors du pays. Ainsi il achetait des terres en Valachie, comme s'il eût craint que des propriétés en Servie ne lui offrissent pas la même sécurité. En se rappelant ce qu'il avait dit devant l'assemblée, qu'à l'avenir la Servie ne serait gouvernée que par des princes décidés à vivre et à mourir pour le peuple, parce que leurs intérêts seraient les mêmes, on se demandait s'il avait été de bonne foi dans ses promesses ou si ses dispositions s'étaient modifiées par l'exercice du pouvoir.

Cependant il s'occupa de la rédaction d'un code servien, travail négligé depuis longtemps. Cette compilation fut confiée à deux juristes de la Servie autrichienne; mais la rédaction marchait lentement, et en attendant les choses suivaient leur cours ordinaire. La continuation des anciens abus ne faisait que plus vivement désirer les réformes promises : tout semblait présager une crise prochaine.

Pour cette fois l'opposition, au lieu de recourir à une résistance ouverte, suivit une marche plus prudente et plus sûre : les ennemis du prince affectaient une grande confiance dans la promulgation des lois préparées, et en dirigeant de ce côté les espérances du peuple ils le préparaient par degrés à user de violence lorsqu'il deviendrait [redacted]

dit aux conjurés, il faut co
vous débarrasser du prince
tous les moyens possibles :
il finira toujours par avo
ses ennemis. En 1836, il n'
par la fuite au danger qui
Milosch, dans sa jalousie so
n'épargna pas même son frè
dont l'assistance lui avait é
les commencements de s
tration, mais qui depuis
parmi les opposants. En
obligé de quitter le pay
Voutschitch, dont il a dé
plusieurs fois.

Ce Voutschitch, dont
nom était Thomas Péritsc
un des premiers rangs parm
favoris du prince, pour le
quitté le parti de Hadji P
à cette époque, il s'était
prince à la suite d'une di
dentelle; depuis on le fit
rendit en cette qualité de g
ces dans la révolte de Dj
n'eut des alternatives plus
plus fréquentes de disgrâce
Ainsi, après s'être réfugié
pour échapper à la colère
celui-ci le rappela et le n
serdar. On le retrouve ens
que immédiatement après c
de haute confiance, en ex
dria, d'où il fut encore rapp
plir une place dans le s
princesse. Il jouait aussi [redacted]

ntentement qu'il n'était pas fa-
niser. Lorsque Milosch, à son
e Constantinople distribua au
sultan des décorations aux pre-
nctionnaires de l'État, il ne fut
estion de Voutschitch, et dans
s imprimé dans une feuille alle-
Allgemeine Zeitung) et qu'on
, comme officiel, Voutschitch
résenté comme un traître qui
é la ville aux révoltés. Lors-
i donna lecture de cet article,
la main à son épée et s'écria :
endra mon tour d'écrire, voilà
sera ma plume. Ce peu de
ffisent pour peindre son ca-
Voutschich ne sait ni lire ni
l est sobre de paroles, même
s'agit de ses propres actions ;
n jugement droit il joint une
inébranlable : on lui reconnaît
ge, de la présence d'esprit ;
pitoyable ; en un mot, c'est
on qu'on le redoute et qu'on
heureux de l'attirer dans son
anke, *Histoire de Servie.*)
h possédait incontestablement
lés et les vices qui font le des-
plet ; mais, comme la fermeté,
ce et un courage instinctif sont
généraux du caractère serbe,
s, qui étaient las de trembler
s'apprêtaient à le combattre
mêmes armes. Tout leur espoir
ur les dispositions du peuple.
lecture de la charte de 1835,
le prince reçut l'invitation de
à Constantinople, les Serviens,
luence de leur première joie,
onné au fondateur de l'indé-
nationale les témoignages
directs et les plus passionnés
ement et de gratitude. On ne
as même le laisser partir. On
it dans une adresse signée par
es et approuvée avec enthou-
ar le peuple d'envoyer vers
quelqu'un des membres de sa
ais de ne point enlever un
enfants. Ces manifestations,
n naïve des sentiments d'un
demi sorti de l'état barbare,
lé dans les esprits une im-
ue le temps et l'obstination de
ns son système pouvaient seuls
Ses ennemis ne doutaient pas

qu'après tant d'espérances déçues le mécontentement prendrait à la première occasion le caractère d'une révolte nationale et que toute l'habileté du prince serait impuissante à la calmer. Mais il ne suffisait pas d'aigrir les craintes et de fomenter les haines à l'intérieur ; il fallait attaquer Milosch dans le principe même de son autorité, en le rendant suspect à la Porte. Ce gouvernement, dont les dernières concessions en faveur de la Servie lui avaient été arrachées par le cabinet de Saint-Pétersbourg, ne voyait pas sans une secrète satisfaction que les embarras de la situation résultaient du système que lui avait imposé la politique étrangère. Comme les libertés s'enchaînent logiquement, il attendait que les prétentions des Serviens parussent assez alarmantes à la Russie et à l'Autriche pour qu'on lui permît de revenir à l'ancien système. D'un autre côté, Milosch ne s'effaçait pas assez comme vassal ; et il paraissait à craindre que tous les Slaves chrétiens de l'empire turc ne finissent par se réunir à la Servie ou ne formassent entre eux une confédération dont la religion donnait la base. Dans cette appréhension, plus Milosch lui paraissait capable de se poser comme chef de ce mouvement, moins la Porte était disposée à le maintenir au pouvoir. Tout ce qui pouvait amener une rupture entre Milosch et la nation serbe entrait donc subsidiairement dans ses vues. Les prétextes et même les motifs ne lui manquèrent pas. On pouvait reprocher au prince d'avoir fait tourner à son avantage personnel des concessions qui étaient inséparables d'une soumission et d'une fidélité entières ; de s'être montré trop indulgent en traitant les raïahs insurgés : enfin, dans sa persistance à gouverner la Servie comme État indépendant on trouvait qu'il sacrifiait à son ambition les intérêts du sultan. Les hauts fonctionnaires de l'empire, dont la magnificence de ses présents avait excité la jalousie, avaient remarqué sa répugnance à baiser les pieds du Grand-Seigneur, et ils affectaient de dire que Milosch était trop puissant pour un vassal. Même à l'époque de son voyage à Constantinople, quelques-uns des Serviens qui formaient sa suite, avaient

adressé contre lui aux autorités turques des plaintes que la jalousie et la malveillance avaient probablement accueillies, de sorte que les rivaux du prince savaient qu'en cas de révolte ils trouveraient des préventions toutes faites et un puissant appui. Ils n'ignoraient pas que Milosch sollicitait un autre firman qui fût comme la consécration du pouvoir tel qu'il aspirait à l'exercer. Cet acte lui fut accordé, mais en termes plus conformes aux vues de ses ennemis qu'à ses prétentions. Aussi ne se pressa-t-il pas de le faire connaître. Il porte la date du 24 décembre 1838; nous le donnons ici son entier, comme étant une expression dans fidèle de la situation des Serbes au point de vue des Turcs.

« A toi, vizir Joussouf- Mouhla-Pa- « cha, et au prince du peuple serbe, sa- « lut et prospérité!

« D'après les priviléges et les libertés « accordés aux habitants de la Servie « pour leur fidélité et leur attachement, « et d'après le contenu de plusieurs hatti- « scherifs émanés de nous sous diffé- « rentes dates, il a été trouvé néces- « saire de donner à cette province une « organisation et une constitution « particulière, privilégiée et inaltérable, « sous la condition que les Serbes « observeront ponctuellement les de- « voirs de la fidélité et de l'obéissance, « et qu'ils acquitteront le tribut à ma « Sublime Porte exactement et aux épo- « ques prescrites.

« D'après le contenu du décret impé- « rial que tu as reçu précédemment, et

« tranquillité du pays, prévenir ou ré- « primer les attaques et le tumulte; « D) la répartition et la collecte du tribut « ainsi que la distribution des charges « publiques; E) la nomination des com- « missions nécessaires et la publication « des instructions conformes à l'ordre « à tous les employés de la province; « F) la juridiction et le droit de punition « et de grâce pour les crimes.

« 4. Avec ce pouvoir qui t'est con- « fié, tu auras donc le droit entier de « choisir, de nommer et d'installer trois « individus qui seront soumis à tes com- « mandements, et formeront une ad- « ministration centrale, comme l'exige « le bien du pays et des habitants; de- « voir qui t'est prescrit. Un de ces fonc- « tionnaires s'occupera des affaires de « l'intérieur, un autre des finances et « le troisième de la justice.

« 5. Tu auras une chancellerie parti- « culière, confiée à la direction de ton « lieutenant (*namestnik*), que tu char- « geras de dresser les passe-ports et de « régler les rapports des Serbes avec les « nations étrangères, ainsi que les in- « térêts nationaux.

« 6. Un conseil composé de primats « et de notables serbes sera institué. « Le conseil se composera de dix-sept « membres un desquels occupera la pré- « sidence.

« 7. Quiconque n'est pas né en Ser- « vie ou n'est pas nationalisé, n'a pas « trente-cinq ans au moins ou ne possède « pas de biens immeubles ne peut être « membre de ce conseil.

iple et de l'aider de son expé-
nce.

1. Sans le consentement du con-
l aucune loi ne pourra être décré-
ni aucun impôt établi.

12. Le traitement des membres du
seil sera fixé par toi d'une manière
venable et de commun accord; et,
nd les assemblées seront instituées
s le lieu du gouvernement central,
attributions s'étendront sur les ob-
suivants : A) Le jugement et la
ision des demandes et des points
tieux ayant rapport aux décrets et
du pays, à la justice, au tribut et
res impôts; B) la fonction des trai-
ents et des rémunérations des em-
yés du pays, ainsi que l'installation
eux qui seraient jugés nécessai-
; C) l'estimation des dépenses an-
lles nécessaires à l'administration
pays ainsi que la délibération des
ens les meilleurs et les plus con-
ables pour établir et lever les im-
s qui doivent faire face aux dé-
ses; D) enfin la délibération sur
loi qui détermine le nombre, la
le et le règlement de service de la
ce nationale nécessaire pour le
ntien de l'ordre et de la tran-
llité;

3. Ce conseil aura le droit de faire
propositions touchant des lois qui
paraîtraient utiles, en en motivant
avantages et en apposant à ces
positions les signatures du prési-
t et du secrétaire, sous la con-
on toutefois qu'elles ne porteront
une atteinte aux droits légitimes
la suzeraineté de ma Sublime-
te.

14. De pareilles demandes seront
ies de discussions, et la décision
a lieu à la pluralité des voix.

5. Le conseil est autorisé à exiger
uellement, en mars et avril, des
s ministres mentionnés, un ta-
u de leurs mesures administratives
r l'année écoulée et à examiner
s comptes.

6. Ces trois ministres, de l'inté-
r, des finances et de la justice,
i que le directeur de la chancelle-
assisteront, pendant la durée de
charge, aux séances du conseil,
s avoir prêté serment.

« 17. Les dix-sept membres du con-
« seil ne peuvent être destitués avant
« que ma Sublime-Porte ait reconnu
« qu'ils se sont rendus coupables de
« quelque crime, de la violation de la
« loi ou d'autres ordonnances en vi-
« gueur.

« 18. Parmi les Serbes il sera choisi
« et nommé un *kapou-kiaia*, qui ré-
« sidera toujours auprès de ma Haute-
« Porte pour que les affaires serbes
« soient soumises à une administration
« conforme à mes intentions impériales,
« aux libertés de la nation et aux règle-
« ments sur l'organisation de ce pays.

« 19. Les affaires de police, les qua-
« rantaines, l'expédition des ordres du
« prince aux employés des districts,
« l'administration des établissements
« d'utilité publique et de la poste, l'exé-
« cution des ordonnances concernant les
« pauvres du pays sont dans les attri-
« butions du ministre de l'intérieur.

« 20. Le ministre des finances exa-
« mine les comptes de l'État; il s'occupe
« d'encourager le commerce, de con-
« server et d'administrer les revenus
« publics, dont le budget estfixé par les
« lois du pays, d'après les comptes éta-
« blis par les autres ministres : il aura
« soin de faire dresser un cadastre des
« propriétés immobilières, tant publi-
« ques que particulières, ainsi qu'un
« tableau des propriétés mobilières du
« pays et de l'État. Il surveillera l'ex-
« ploitation des mines, l'aménagement
« des forêts et les autres détails qui
« concernent sa chancellerie.

« 21. Le ministre de la justice et qui
« est en même temps le directeur de
« l'instruction publique et de la diffu-
« sion des sciences utiles est chargé de
« s'assurer si les décisions prises ont été
« exécutées, de recevoir les plaintes qui
« s'élèveraient contre les juges et de
« prendre des décisions à cet égard; de
« s'assurer si les juges sont capables, et
« de se faire remettre tous les trois mois
« un relevé sommaire des procès jugés
« par eux; de surveiller la construction
« des prisons ainsi que leur régime et
« les améliorations reconnues possi-
« bles.

22. Il aura également dans ses attri-
« butions la moralité publique, l'établis-
« sement des écoles et les encourage-

« ments donnés aux sciences. Il aura « l'inspection des hôpitaux et autres éta- « blissements d'utilité publique, et s'en- « tendra avec les anciens de l'Église « pour tout ce qui concerne la religion « et le service divin.

« 23. Un étranger, à moins qu'il ne « soit naturalisé Serbe, ne peut rem- « plir aucune de ces dignités.

« 24. Ces trois ministres seront in- « dépendants chacun des deux autres « dans l'exercice de leurs attributions « respectives; chacun d'eux aura sa « chancellerie particulière.

« 25 Chacune de ces divisions for- « mera plusieurs bureaux; et chaque « publication concernant les affaires de « l'État qui émanera de ces bureaux « devra porter une signature. Aucune « décision d'une nature mixte et ap- « partenant à deux départements ne « sera exécutoire que si elle est revêtue « de la signature des chefs de bureau « compétents, et qu'après avoir été por- « tée et enregistrée au protocole des bu- « reaux susdits.

« 26. Les trois ministres rédigeront « chaque année, en mars et en avril, « un tableau de toutes les affaires traitées « et terminées dans leurs chancelleries, « ainsi qu'un relevé de celles qui leur « sont soumises; ces documents seront « revêtus de leurs sceau et signature, « ainsi que de la signature des chefs de « bureau; et ce tableau sera soumis au « conseil de la province.

« 27. Ma volonté expresse est que [redacted]

« Ces cours de justice s'occuperont des « contestations, connaîtront des crimes « et violations des lois; mais dans aucun « cas on n'appliquera la peine de la con- « fiscation des biens.

« 29. Trois espèces de cours de jus- « tice seront établies : la première, dans « les villages, sera composée de starostes « (anciens), et portera le nom de jus- « tice de paix; la seconde, qui formera « la première instance, sera établie dans « chacun des dix-sept districts de la « Servie; enfin la troisième cour, ou « cour d'appel, agira dans le lieu où le « chef du gouvernement aura sa rési- « dence.

« 30. La justice de paix de chaque « village sera composée d'un président « et de deux membres élus par les ha- « bitants du lieu. Les attributions judi- « ciaires de ce tribunal local, quant à la « détermination des peines et à la dé- « cision des contestations, ne s'étendront « pour les affaires criminelles qu'à une « peine de trois jours d'arrêt ou de dix « coups de bâton, et pour les affaires « civiles aux procès dont les points con- « testés ne dépasseront pas une valeur « de vint-cinq francs.

« 31. Les enfants et les parents des « coupables ne sont pas responsables « pour leurs père et mère et parents, « et ne peuvent être punis en leur lieu « et place.

« 32. Dans les tribunaux locaux on « n'instruit que sommairement et ver- « balement. Les jugements et procé- [redacted]

'appeler. Au bout de huit gement porté acquiert force

ı cour d'appel s'occupera nt de révisions et des décies par le tribunal de preance. Les quatre conseillers ur doivent avoir atteint leur uième année.

membres de la cour d'appel re nés Serbes ou s'être fait r.

ant aux procès renvoyés r à l'autre, le président est lélivrer aux parties intérésrésumé des délibérations, son cachet et de sa signa-

membre du tribunal de jus- ı ne peut être membre d'une autres cours de justice.

rès la mort d'un membre nt à l'une de ces deux cours, gard, en désignant son sucux années de service et à l'âge lats.

cun des membres de ces trie peut être privé de ses foncr cause de négligence dans s ou de violation des lois, s sa culpabilité ait été léconstatée.

militaire ou employé civil, qu'un ecclésiastique, ne peut qu'après constatation du dément formel.

s employés civils et milisi que les ecclésiastiques, ne t soumis aux peines corpoes moyens de répression à d sont les réprimandes, la destitution et le bannisse-

Servie jouit de la liberté illicommerce; chaque Serbe a lroit de se livrer à tel trafic ı convenable, à moins que le 'un commun accord avec le tional, ne trouve urgent de é momentanément le comcertains articles.

aque Serbe observant les lois e de ses biens en toute propeut les aliéner, les vendre, sans autre motif que sa vo-

« 47. Il ne peut perdre ce droit que « par un jugement émanant d'une des « cours de justice du pays.

« 48. Tout Serbe est tenu de s'adres- « ser pour obtenir justice au tribunal « de son district; et il ne peut être « sommé de comparaître que par le tri- « bunal local.

« 49. Aucun Serbe ne sera désormais « tenu de faire des corvées (Robot.)

« 50. Les dépenses nécessitées par « l'établissement et l'entretien des ponts « et des tours sont à la charge des com- « munes environnantes.

« 51. Attendu que le gouvernement « central de la principauté a la surveil- « lance des routes postales, des ponts et « autres établissements d'utilité publi- « que, les particuliers doivent être en- « couragés à porter leur attention sur « ces travaux.

« 52. Tu t'entendras avec le conseil « pour déterminer la paye des ouvriers « pauvres chargés des travaux publics « et un traitement fixe pour les employés « dans les différents services.

« 53. Tout employé peut renoncer à « ses fonctions après un certain nombre « d'années de service ou pour des rai- « sons légales. Lorsqu'il aura pris sa « retraite, on lui assignera une pension « en rapport avec l'importance et la « durée de ses services.

« 54. Toute charge est conférée par « un décret du prince; mais l'avance- « ment n'a lieu que d'après le rang, l'an- « cienneté et l'examen préalable pres- « crit.

« 55. Les personnes qui ont été em- « ployées comme jurisconsultes doivent « toujours rester dans la carrière judi- « ciaire, pour acquérir plus d'expérience « dans ce qui a fait l'objet spécial de « leurs études.

« 56. Un employé civil ou militaire ne « peut pas faire partie, même provisoi- « rement, d'une cour de justice.

« 57. Attendu que les Serbes, sujets « de la Sublime-Porte et lui devant un « tribut, appartiennent à l'Église grec- « que, je leur ai donné la complète li- « berté de célébrer leur service divin d'a- « près les cérémonies en usage, ainsi que « celle de se choisir, sous ton assistance « et ta surveillance, leur métropolitain « et leurs évêques, sous la condition que,

« conformément aux canons de l'Eglise, « ils soient soumis à la puissance ecclé- « siastique du patriarche résidant à « Constantinople, qui doit être regardé « comme le chef de l'Eglise et du synode. « En outre, il est conforme aux libertés « et privilèges accordés anciennement « par la Porte-Ottomane à ses sujets « chrétiens, que les chefs du clergé ad- « ministrent seuls les affaires de l'É- « glise, en tant qu'elles sont indépen- « dantes des affaires politiques. D'autre « part, les rémunérations et dotations du « métropolitain, des évêques, des igou- « mènes, des autres membres du clergé, « de même que les fonds affectés aux « fondations pieuses, sont déterminés « par le peuple : les mêmes règlements « s'appliqueront donc au traitement et « à la dignité du métropolitain et des « évêques de Servie.

« 58. On désignera, pour la Servie, « les lieux où le haut clergé s'assem- « blera pour tenir conseil sur les affaires « concernant le métropolitain, les évê- « ques et l'Église.

« 59. Les seigneuries et les timars « sont abolis en Servie, et cet usage ne « pourra désormais y être introduit de « nouveau.

« 60. Tout Serbe est soumis à l'impôt « et autres taxes. Les employés doivent « être imposés en raison de leurs pro- « priétés, mais le clergé est exempt de « toutes ces charges.

« 61. Attendu que la Servie se com- « pose de districts dont chacun se par-

[redacted]

« de district aura sous sa garde les « biens et les propriétés territoriales des « villages, pour les préserver contre « toute attaque ; il protégera également « le peuple contre les bandits, les va- « gabonds et autres gens mal famés et « malintentionnés.

« 64. Il est tenu d'examiner et de « viser les passe-ports, tant au départ « qu'à l'arrivée des voyageurs.

« 65. Il est autorisé à mettre en pri- « son les personnes suspectes et à les « y retenir pendant vingt-quatre heures. « Il s'adresse aux chefs de district pour « les contestations qui peuvent s'élever « dans son arrondissement, en tant « qu'elles rentrent dans l'ordre des ma- « tières de simple police. Il surveille « les tribunaux de justice de paix ; mais « il est incompétent pour tout ce qui re- « garde les affaires de l'Église et les « écoles, et il n'a aucune action sur les « revenus provenant de fondations pieu- « ses. Quant aux biens, terres et pro- « priétés affectés aux églises, communes, « et institutions de charité, de même « que quant aux propriétés particu- « lières, il sera délivré aux ayants droit « un titre de possession, lequel sera porté « au registre des propriétés foncières.

« 66. Aucun Serbe ne peut être pour- « suivi ni inquiété, soit publiquement, « soit en secret, avant qu'on ait pro- « noncé sa condamnation juridique.

« Cette constitution ayant reçu la « sanction de ma volonté impériale, elle « te sera transmise avec un firman orné

[redacted]

« recommande à tous les Serbes en général de se soumettre à tous les ordres du prince, en tant que ces ordres seront conformes aux lois et institutions du pays, et de se montrer dignes de la civilisation qu'ils ambitionnent.
« J'ordonne que le présent hatti-schérif soit publié, afin que le peuple en ait connaissance. Que chacun, pénétré de gratitude et de reconnaissance pour ces gracieux bienfaits, se conduise en toute situation et circonstance conformément à ma volonté impériale, et que la présente constitution soit observée à la lettre pour tous les temps et sans qu'on ose en aucune manière y faire la moindre infraction.
« Et toi, tu concourras avec le prince, de toutes tes forces à l'exécution ponctuelle et sévère de tout ce qui est prescrit par le présent firman impérial. »

L'examen attentif de cette constitution prouve deux choses; la première, c'est que la Porte, d'accord sur ce point avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, désapprouvait les vues de Milosch, comme tendant à isoler la Servie dans sa situation politique et dans son administration intérieure, ce qui était un exemple dangereux pour les Bosniaques et les Bulgares; la seconde, c'est que les entraves mises par le hatti-schérif à l'autorité du prince annonçaient une étude de détails et une prévoyance qui ne pouvaient qu'être l'œuvre du parti servien opposé au chef de l'État. En effet, dès l'année 1837, pour avoir l'air de s'occuper sérieusement de la réforme des lois, Milosch avait appelé en Servie deux jurisconsultes, Lazarovitch, bourgmestre de Semlin, et Hatschitch, conseiller municipal de Neusatz. Il leur fut recommandé dans ce travail de révision d'exclure tout ce qui ne serait pas applicable aux mœurs et aux usages de la Servie. Soit que Milosch voulût seulement gagner du temps, soit que les jurisconsultes fussent restés au-dessous de leur tâche, il les congédia sans donner suite à cet essai. Quelque temps après, au mois de novembre de la même année, le prince Dolgorouki, aide de camp de l'empereur Nicolas, arriva en Servie avec la mission de presser la promulgation du nouveau code et d'en déterminer la portée générale. On fit répandre parmi le peuple que l'agent russe, à côté de mesures bonnes e[t] utiles, en avait proposé d'autres don[t] l'application était impossible.

L'année suivante, 1838, on rappel[a] de Hongrie les mêmes jurisconsultes et le conseil supérieur (*Veliki Soud*) présidé par le prince Jéphrem, fut charg[é] d'examiner de nouveau leur travail.

Dans l'intervalle, les ennemis d[u] prince et ceux qui voulaient sérieusement la constitution promise avaien[t] adressé des plaintes à Constantinople Le sultan demanda des explications e[t] ordonna de lui envoyer une députation dont un des plaignants, Abraham Pétroniévitch, devait faire partie. Ne pouvant éluder cette injonction formelle Milosch envoya à Constantinople c[e] même Pétroniévitch auquel il adjoignit pour neutraliser son influence, le secrétaire Joanovitch et le colonel Jovan Le consul anglais en Servie, M. Hodge qui avait reçu des instructions contraire[s] aux vues de la Russie, partit aussi pou[r] Constantinople. L'Angleterre trouvai[t] que la Servie était encore trop peu avancée pour qu'on lui donnât une constitution libérale; mais son véritable moti[f] était que le sultan n'était déjà que tro[p] affaibli et que l'émancipation des Slave[s] chrétiens dans les régions danubiennes, ne profiterait dans un temps donn[é] qu'aux intérêts russes.

Dans cette lutte d'influence, la politique de la Grande-Bretagne eut le dessous; et, quand la députation revint en Servie, les ennemis du prince, dont Voutschitch était le plus dangereux, étaient sûrs du succès.

Vers la fin du mois décembre 1838, le hatti-schérif que nous venons de rapporter fut approuvé dans sa teneur pa[r] le sultan et l'empereur Nicolas; et l[e] vizir de Vidin reçut l'ordre de remettre en personne ce document au prince en présence du pacha de Belgrade. Le résultat de ces négociations doit être attribué d'abord aux tendances politique[s] des puissances intéressées à l'époque dont il s'agit, et ensuite à l'habileté de Pétroniévitch. En prenant congé de la députation serbe, le sultan lui avait adressé ces paroles : « Je prends Dieu à témoin que je n'entends faire aucune distinction entre mes sujets chrétiens et mes sujets musulmans. J'ai entrepris le voyage de

tion que Milosch se vit sans la moindre influence dans l'État et qu'on alla même jusqu'à empiéter sur le droit que la constitution lui laissait, celui de nommer les sénateurs. Il n'y eut qu'un point sur lequel on interpréta fidèlement le sens de la charte, à savoir que le prince ne pouvait choisir les membres de la cour nationale de justice que parmi les personnes les plus riches et les plus distinguées et jouissant de l'estime générale.

Les premiers sénateurs nommés furent Voutschitch et Jéphrem, c'est-à-dire les chefs mêmes de l'opposition, qui revinrent triomphants de l'exil. Les autres choix portèrent plus ou moins le même caractère d'hostitilité systématique. Les ministres ne furent pas plus favorables au chef nominal de l'État. Abraham Pétroniévitch eut le département des affaires étrangères, et Protitch celui de l'intérieur.

Pour un homme du caractère de Milosch, le poste n'était plus tenable. Il avait sans doute abusé de son pouvoir; mais quel est le Servien ayant rendu au pays d'aussi grands services et reçu autant de marques de dévouement et d'admiration qui aurait montré plus de modération que lui dans le rang suprême? Il sentait que le succès de ses ennemis était dû plutôt à un concours de circonstances extérieures qu'à la supériorité de leur mérite; et, comptant sur le bon sens du peuple, il se flatta qu'il suffirait à ce peuple de faire l'essai de la nouvelle administration pour demander lui-même le rétablissement de l'ancien gouvernement. Il voyait les formes absolues trop fortement enracinées dans le pays pour que des fonctionnaires, la plupart sans instruction et étrangers à la direction des affaires, restassent dans les limites de leurs attributions respectives. Il compta sur le désordre; et il ne négligea rien pour le faire naître ou pour l'augmenter. Dans le fait, sa tâche était plus facile que celle de ses adversaires : les infractions à une légalité nettement définie se manifestent d'elles-même, tandis que les abus du despotisme ont une sorte d'excuse dans leur principe. Il jugea donc qu'il était plus sage et plus sûr de n'opposer à ses rivaux qu'une force d'inertie, d'autant plus qu'une résistance ouverte l'eût exposé à une répression directe de la part de la Turquie et de la Russie. Une des nouveautés qui déplaisaient le plus au peuple, c'était la distribution par classes ou guildes des marchands et des corps de métiers. Cette sorte de police, empruntée à la Russie, où tout s'étage à l'exception du serf et du tsar, n'était considérée par les Serbes que comme un artifice de fiscalité : les partisans de Milosch ne manquèrent pas de la tourner en ridicule.

Outre ceux qui se trouvaient lésés dans leurs intérêts par les changements récents, il y avait encore dans la masse de la population un assez grand nombre de personnes qui regrettaient de voir l'homme à qui l'on devait d'être une nation indépendante traité avec si peu de ménagement. En général, le despotisme de Milosch ne s'était appesanti que sur les grands; et le peuple, ordinairement foulé par eux, les voyait avec une secrète satisfaction trembler à leur tour devant une volonté toute-puissante.

Malheureusement pour Milosch, la vénalité de son administration avait laissé dans le pays des traces trop récentes pour ne pas prêter à de nombreuses accusations. Le peuple comprenait mieux ce genre de griefs que tous les autres; et, en se montrant sévère à cet égard, il croyait donner en même temps aux ministres et au sénat un avertissement salutaire pour leur conduite à l'avenir.

Tout à coup et de tous côtés des milliers de plaintes s'élevèrent; on voulait faire comparaître Milosch pour qu'il eût à rendre compte de l'emploi des deniers de l'État. Quoique ces accusations ne fussent pas toutes fondées, Milosch savait qu'il était facile à ses ennemis d'établir sa culpabilité en matière de finances et qu'une condamnation lui fermerait à jamais tout retour au pouvoir. Il se retira donc à Semlin, et déclara qu'il ne rentrerait en Servie que lorsqu'on aurait éloigné Jéphrem et Voutschitch, dont la haine le privait de toute garantie. Quant aux comptes qu'on lui demandait, il rappelait les nombreux témoignages de satisfaction qu'il avait reçus à différentes époques de l'assemblée, de ses accusateurs pré-

« des volontaires. On l'avait d'abord « destiné au commerce; mais, ayant « montré peu de goût pour cette car- « rière, il retourna en Servie. Là il fut « employé dans la chancellerie de la « cour, où il se distingua tellement, « grâce surtout à la connaissance qu'il « avait de la langue grecque, qu'il s'ac- « quit la réputation d'un homme habile. « Pendant quelque temps il fut attaché « à la maison du prince en qualité de « chambellan (prestavnik) ou introduc- « teur, et il remplissait les fonctions « de kiaïa. Mais plus leurs rapports « avaient été intimes, plus leur inimi- « tié fut ardente et implacable après « leur rupture dans les affaires de « 1835. Ses amis le représentent comme « un homme naturellement honnête et « bienveillant, ayant de la peine à re- « fuser, et dans les occasions où il « fallait agir ne prenant une résolution « que lorsqu'il se sentait appuyé. Il s'é- « tait ménagé un certain crédit auprès « des autorités turques, qui lui avaient « reconnu beaucoup de souplesse et « d'habileté, pendant la détention de « la députation serbe, en 1820. On le « regardait comme le meneur et le con- « seil de ceux qui, en s'efforçant de fon- « der un gouvernement, pensaient sur- « tout à se prémunir contre les dangers « dont les menaçait personnellement la « haine du prince. »

L'habileté de Pétroniévitch consista surtout à faire admettre comme articles de la constitution des règlements qui, tout en exprimant les vœux de la nation, n'étaient pas contraire aux vues de la Russie et restreignaient l'autorité de Milosch ; de sorte qu'en cas de résistance ce dernier mécontentait à la fois et les Serbes et la puissance protectrice. On lui laissait, il est vrai, le pouvoir exécutif, le droit de faire grâce, la nomination aux grandes charges de l'État, la levée des impôts et le commandement en chef de l'armée; mais le sénat, qui devait l'assister comme conseil, était investi d'un pouvoir qui excédait en réalité celui du prince. En effet, tandis que celui-ci surveillait les collecteurs de la taxe, le sénat arrêtait les dépenses et décrétait les voies et moyens d'alimenter le trésor. Aucun impôt n'était exigible sans la sanction du conseil supérieur (*Verkhovni Soviet*). Cette action sur les finances emportait comme conséquence nécessaire la faculté de déterminer le nombre des troupes et leur paye aussi bien que les appointements des fonctionnaires et la création de nouveaux emplois.

Le pouvoir législatif était exercé presque exclusivement par le même corps. Après qu'il avait délibéré sur une loi reconnue utile par la majorité, le prince était moralement obligé d'accorder sa sanction. Si un ordre émanait de l'initiative du prince, il n'était valide qu'après avoir reçu l'approbation du sénat. En cas de contestation en matière de droits et de lois, tout restait en suspens jusqu'à ce que ce haut conseil eût rendu son verdict définitif. La responsabilité de l'administration suprême était soumise aux formes les plus strictement inquisitoriales.

Le prince recevait un traitement quadruple de celui d'un ministre ou curateur (popetschitel). Les ministres dirigeaient, en se les partageant, les départements de l'intérieur, des affaires étrangères, des finances, de la justice et de l'instruction publique. Comme nous l'avons vu, ces fonctions étaient entièrement distinctes les unes des autres. Tous les actes du gouvernement devaient être revêtus de la signature du ministre compétent. En un mot, toutes les affaires importantes émanaient des ministres ou étaient soumises à leur contrôle.

Le nombre des sénateurs était de dix-sept, et répondait à celui des nahies. Milosch les nommait; mais, une fois désigné, chaque membre était inamovible, et ne pouvait être destitué que pour violation des lois et sur un ordre exprès de la Porte. Devant un corps investi de toutes ces prérogatives les fonctions de prince étaient une sinécure. Il n'y avait pas jusqu'à son action sur les juges et les employés dans les diverses branches de l'administration qui ne fût virtuellement atteinte par les dispositions de la nouvelle charte; et l'on peut dire qu'à son retour de Constantinople Milosch avait cessé d'être prince de Servie. Ceux qu'il avait traités jusque-là en esclaves étaient désormais les seuls maîtres. A peine le nouveau sénat était-il en fonc-

George, bien autrement odieuse, puisqu'elle n'avait été sanctionnée par aucune mesure légale. Mais d'autres, moins aveuglés par la passion, représentèrent qu'on attribuerait cet acte de rigueur à la haine de quelques individus et qu'il serait aussi injuste qu'impolitique d'inaugurer par une exécution sanglante le règne régénérateur de la constitution; que rien n'accuserait plus directement l'absolutisme de Milosch que le triomphe de la modération et de l'ordre sous la protection des lois nouvelles; enfin que ce serait une tache éternelle pour le nom serbe que de mettre à mort l'homme qui avait gouverné si longtemps et dont les fautes, quelque grandes qu'elles fussent, ne devaient point faire oublier les services passés. Cette opinion l'emporta : il fut résolu que le prince partirait immédiatement pour l'exil, et qu'il serait assez puni en se voyant condamné à vivre loin du peuple dont il avait méconnu les intérêts.

En conséquence de cette détermination, Voutschitch, complétement armé et entouré de ses momkis, se rendit à la demeure du prince pour l'informer de cette décision. Le choix d'un tel messager ne devait point laisser Milosch en doute sur le sort qui lui était réservé. Peut-être même s'attendait-il à pire. Voutschitch lui signifia « que la nation ne le reconnaissait plus pour son chef, et que, s'il en doutait, il allait faire assembler le peuple, qui le déclarerait lui-même. » « Puisqu'il en est ainsi, répondit Milosch, et qu'ils ne veulent plus de moi, à la bonne heure! je n'essayerai pas plus longtemps de m'imposer aux Serviens. »

Le 12 juin 1839, il déclara au sénat et à l'assemblée nationale, par l'intermédiaire du métropolitain, qu'il résignait sa charge en faveur de Milan, son fils aîné, en demandant qu'il lui fût permis de se retirer dans une terre qu'il avait en Valachie. Il prit l'engagement de ne jamais rentrer sur le territoire serbe. Le lendemain l'assemblée accepta l'acte de son abdication, qui était ainsi conçu.

« Attendu que ma santé, épuisée par les soins pénibles du gouvernement pendant de longues années, ne me permet pas de les continuer, je me suis décidé librement à abdiquer la dignité de prince de la Servie et à me délier du serment prêté. En conséquence j'abdique aujourd'hui et à tout jamais cette dignité et me délie du serment en faveur de mon fils aîné Milan, qui, en vertu du hatti-schérif donné au peuple serbe et du bérat que j'ai reçu, est mon successeur légitime dans la dignité princière. Comme le repos et le délassement me sont indispensablement nécessaires après tant d'années de gouvernement pénible, je quitte pour toujours la Servie et j'emporte dans mon cœur la seule consolation que le sort de ma patrie est assuré par des lois et des priviléges, qu'elle est placée sous un haut protectorat et qu'elle peut enfin voir régner la paix, l'ordre et la prospérité, qui les accompagne. Comme garantie que cette abdication a été écrite de ma pleine volonté, je donne à savoir que mon plus jeune fils Michel y a apposé mes nom et prénom, ainsi que mon sceau, ne sachant pas moi-même écrire. Donné à Belgrade, le 13 juin 1839. Milosch Obrénovitch.

En même temps il adressa à son fils aîné Milan Obrénovitch le rescrit suivant.

« Ma santé affaiblie par le gouver-
« nement pénible du peuple serbe m'o-
« blige à abdiquer la dignité princière et
« à vous la remettre, conformément au
« hatti-schérif et au bérat donnés par
« le sultan au peuple serbe et à moi,
« ce que j'ai fait aujourd'hui par la dé-
« claration de mon abdication adressée
« au sénat, au corps des magistrats,
« au clergé et à tout le peuple serbe. En
« même temps que je vous en informe
« et que je vous souhaite de remplir
« avec bonheur la dignité que j'abdique
« volontairement, je vous donne ma
« bénédiction, et j'adresse au ciel la
« prière fervente qu'il vous conduise
« dans sa sagesse de manière à ce que
« vous vous attiriez l'amour du peuple
« dont vous allez devenir le chef et
« dont vous devez toujours vous pro-
« poser le bien, afin que, multipliant ses
« bénédictions, vous deveniez le père de
« la patrie et le fils élu du Tout-Puis-
« sant, à la joie infinie de votre père,
« qui vous a toujours souhaité et vous
« souhaite du fond du cœur la jouis-

e tous les biens de ce monde
l. » Donné à Belgrade, 13 juin
Milosch Obrénovitch.
voulait quitter le pays aussi-
son abdication; mais il ne
le partir que lorsque l'on se
é de tous les documents qu'il
fait mettre sur le bateau des-
transporter. Il lui fallut donc
ir de tous les batti-schérifs,
bérats qu'il avait reçus de
comme prince de Servie, et
sa correspondance politique.
ue le vizir de Belgrade, Jous-
le haïssait et qui avait de-
'il fût livré au sultan comme re-
ut pas étranger à cette mesure.
e 15 juin 1839, Milosch, en-
haut clergé, des sénateurs et
ipaux employés, prit solen-
congé de la nation serbe. Il
a avec son jeune fils Michel
l domestique. Quinze hommes
trois officiers et un sénateur
gnèrent jusqu'à Tschernetz
ile. On dit qu'à l'instant de
pied dans le bateau qui allait
rter sur la terre étrangère il
dernier regard sur le rivage
qu'il ne prononça plus une
armi les assistants, dont la
it tombée devant cette grande
, plusieurs donnèrent des mar-
e vive émotion, Voutschitch
ne put retenir quelques larmes.
ctère du prince Milosch offre
ge remarquable des qualités
fauts qui sont propres aux
rses des Slaves du sud; les
uses qui ont fait son élévation
sité sa chute. Sa fermeté natu-
pris cette inflexibilité que ses
lui reprochaient dans l'exer-
commandement militaire, où
ité de vaincre habitue le chef
quiconque lui résiste comme
ni et à considérer les luttes
mme un engagement sur un
bataille. Les formes du des-
ure que la conquête avait ac-
depuis des siècles dans la
protectorat du gouvernement
e de la subordination sous
me religieux et politique,
lui persuader que le despo-
i flattait son orgueil et son
ambition serait plus utile au peuple qu'une liberté fondée sur des institutions prématurées, imparfaitement définies et mal comprises. D'un autre côté, il voulait l'indépendance de l'administration dans l'État et assez de liberté dans la nation pour qu'elle se regardât comme débarrassée à jamais du joug de la Porte; mais avant tout il voulut être l'homme indispensable et représenter à lui seul le principe et la garantie de toutes les franchises et priviléges. En un mot, il se figura que les Serviens pourraient être tout à la fois courageux et indépendants devant les menaces de l'étranger, et souples et dociles sous la main du prince régénérateur. Il ne comprit pas que la liberté commence par poser rigoureusement ses conséquences; et ce fut surtout dans cet ordre d'appréciations qu'il erra.

Sa vivacité, qui allait jusqu'à l'emportement, lui fit souvent commettre des actes qui avaient tout l'odieux de la cruauté, quoiqu'il fût naturellement porté à la générosité et à la clémence. Mais, comme ses retours de faveur étaient brusques et capricieux aussi bien que sa colère, ceux qui l'entouraient n'étaient jamais dans cette sécurité que réclament les hautes positions du gouvernement.

Comme pour ressembler davantage à un pacha, il se permettait de fréquentes infractions aux devoirs qu'impose le lien conjugal, et cette conduite, que la licence des mœurs excuse ou tolère en Europe, offusquait les vertus serviennes. Quand il rencontrait dans ses voyages de jeunes filles qui lui plaisaient, il leur trouvait quelque emploi dans son palais, et il fallait que la princesse Lioubitza n'eût pas l'air de s'apercevoir de ce qui se passait sous ses yeux. Quand il était las de ses maîtresses, il les mariait. « On citait, dit Boué, une de ces maîtresses mariée maintenant à un jeune homme de Kragoujévatz. D'abord ce dernier avait refusé de l'épouser; mais, pour l'y contraindre, on l'enrôla, et il finit par céder. Quelques autres se sont montrés plus accommodants et ont établi des maisons de commerce avec des libéralités princières provenant de la même source. A son retour de Constantinople, il avait amené avec lui deux Éthiopiennes, de

sorte que son konak ressemblait à un sérail. Non-seulement ses mœurs privées, mais ses rapports avec ceux qui l'entouraient, rappelaient les coutumes des cours de l'Orient; on cite un certain Tzvéko Raïovitch nommé tout à coup général en chef de l'artillerie, lequel reçut avec sa démission vingt-cinq coups de bâton, ce qui ne l'empêcha pas d'être élevé plus tard au poste de chef de la police de Belgrade. Un caprice de Milosch transformait un marchand en aubergiste et un sommelier en médecin. Non-seulement il s'arrogeait le monopole des principaux produits du pays, mais il glanait encore dans les détails; ainsi il faisait vendre la viande de son bétail à Belgrade et à Kragoujévatz à un prix plus élevé que toute autre, parce qu'en effet ses bœufs étaient d'une race supérieure; et le peuple, qui aurait souvent préféré une viande moins belle à meilleur marché, était obligé d'acheter celle du prince. Cette prétention avait un caractère fiscal d'autant plus révoltant qu'elle rappelait certains priviléges de la loi turque. Les éleveurs de porcs devaient cacher leurs richesses; car on se trouvait exposé à mille persécutions dès qu'on en possédait plus que le *maître*. Le rang et les services ne mettaient personne à l'abri des peines réputées ailleurs infamantes, et les jugements même équitables étaient avilis par les formes du caprice et de l'arbitraire. Nul n'était sûr de conserver ses biens immeubles : si une propriété convenait à Milosch, il exigeait qu'on la lui vendît, et il en fixait lui-même le prix. Un de ses employés supérieurs, nommé Radischovitch, ne put achever sa maison, parce qu'elle devait être décorée de quelques statues et que les konaks de Milosch n'en avaient aucune. « En 1837, dit M. Boué, auquel nous empruntons en les abrégeant quelques-uns de ces détails, les Saxons offrirent d'établir dans la province quelques colonies dans le but d'apprendre aux Serbes à tirer un meilleur parti des ressources du pays et de donner à l'industrie une impulsion nouvelle. Ce plan était appuyé par le prince Jéphrem, et la jalousie de Milosch ne permit pas de le mettre à exécution. » Dans l'hiver de 1837 à 1838, on fit paîratre un almanach, l'Uranie

(*Urania*), orné de gravures re[illegible]
des portraits de femmes. Le [illegible]
reprendre à chacun des sou[illegible]
l'exemplaire qu'il avait ache[illegible]
ôter les gravures des autres. [illegible]
uns virent dans le motif de cet[illegible]
le désir de plaire aux Turcs, [illegible]
dent comme une impiété la re[illegible]
tion de la figure humaine; d'[illegible]
posaient que le portrait d'Anl[illegible]
trouvait en tête du recueil, étai[illegible]
la fille cadette de Jéphrem, et [illegible]
publicité, qui ramenait l'atte[illegible]
public sur un frère qu'il n'ai[illegible]
offusquait sa jalousie. D'autres [illegible]
cru que la disgrâce de l'almana[illegible]
à ce qu'on y avait donné à M[illegible]
titre d'Altesse.

Le poëte Miloutinovitch en[illegible]
disgrâce du prince pour avoir [illegible]
son histoire des trois années [illegible]
de la Servie contre la Porte q[illegible]
ple avait dû sa délivrance à [illegible]
Cependant l'auteur avait reçu [illegible]
l'autorisation de ne pas déguise[illegible]

Tous ces griefs, peut-être [illegible]
grossis par la malveillance, f[illegible]
Milosch un prince fantasque [illegible]
gne d'occuper la postérité si de[illegible]
réelles et solides ne les rejeta[illegible]
l'ombre.

Un des mérites de Milosch [illegible]
négligé de s'entourer d'un ap[illegible]
litaire, qui cependant eût contr[illegible]
samment à affermir un gouv[illegible]
absolu : joignant la bravoure [illegible]
rience, il lui eût été facile d[illegible]
vers le déploiement de la puiss[illegible]
taire les idées et les instincts d'[illegible]
qui venait de conquérir son [illegible]
dance. Il eut le bon esprit de co[illegible]
que dans un pays où tout le m[illegible]
soldat et qui borne le luxe à un [illegible]
pement et aux armes de prix, [illegible]
ses inutiles en temps de paix [illegible]
raient en grande partie les [illegible]
réclamées par l'agriculture, le [illegible]
et les institutions d'utilité [illegible]
S'il poussa trop loin l'économ[illegible]
qu'il n'ignorait pas que l'arg[illegible]
nerf de la paix aussi bien que d[illegible]
et que dans ses rapports ave[illegible]
vernement turc le meilleur moy[illegible]
ter le maître, c'était d'être plu[illegible]
de donner qu'exposé à se voir [illegible]
recevoir.

ait dans son entourage la
i était dans son caractère.
sa suite se composait de
lans et tartares, d'un ou
itaires et d'un médecin. Il
t de gardes à la porte de ses
ais un corps de garde vis-
orte principale. Une mu-
annonçait l'heure du dîner
celle de son souper. A
ctions, qu'il avait réduites
ple expression possible, il
ansi dire rien changé à sa
. La princesse Lioubitza
ce qu'on appelle en Eu-
on montée. Lorsqu'on la
fils venaient recevoir l'é-
orte et toute espèce d'éti-
non pas bannie, mais
te cour, dont tout le per-
posait de quelques secré-
ants. Ce qui fait peut-être
s que tout le reste, c'est
ux qui ont joui le plus
sa confiance se trouvent
hommes qui ont précipité
t à sa table et à son foyer
eu et préparé leurs plans,
i des épanchements de l'a-
it marqué l'endroit où le
t être frappé.
oute M. Boué, se montrait
économe des deniers pu-
rétaire de cabinet avait la
ment et touchait 1,500 écus
, ses autres secrétaires de
s; 300 écus étaient un sa-
Ses conseillers supérieurs
evaient annuellement jus-
s (5,000 francs), les autres
cus (de 3 à 4,000 francs).
phrem, comme général-
sident du sénat, touchait
s autres sénateurs de 800
le bon plaisir du prince;
ants jusqu'à 1,300 écus;
000; les capitaines de dis-
0; les capitaines de com-
400; les juges de 4 à
crétaires de 100 à 125
t le logement; les méde-
de 300 à 360. La modi-
aitements ne permettait
les économies; mais le bon
choses nécessaires à une
rendait suffisants.

Sous le gouvernement du prince Milosch, les relations de la Servie avec les provinces voisines surtout avec la Moldo-Valachie et les pays danubiens de la domination autrichienne ne sortaient guère de la sphère commerciale; de sorte que les objets de luxe et les recherches de la table se rencontraient rarement même chez les marchands assez riches pour se les procurer.

Malgré leur simplicité de mœurs et leur sobriété, les Serviens sont sujets à des maladies épidémiques dont le retour périodique doit être attribué à l'insalubrité des terres basses qui sont souvent inondées à l'époque du débordement des fleuves et de la fonte des neiges. Dans certaines localités la fièvre règne périodiquement et présente les caractères que le docteur Wolf a observés à Jassi. Il y a beaucoup à faire en Servie pour l'hygiène publique et le régime de la vie privée. Les habitants attribuent à l'eau prise comme boisson en trop grande quantité les dyssenteries et autres maladies inflammatoires. Des fièvres rémittentes sévissent périodiquement au printemps et surtout en automne. Les ophthalmies sont fréquentes dans les régions montagneuses; et l'habitude de se tenir trop couvert dans les maisons, tandis que l'on s'expose sans précaution à l'air froid, multiplie les refroidissements et les rhumatismes.

La vie active des paysans rend assez rares les exemples de longévité : la barbe et les cheveux des Serviens grisonnent avant quarante ans; leur carrière est plus courte; mais ils ont autant vécu que les Européens en moins d'années. La petite vérole y fait quelquefois de grands ravages, l'usage de la vaccine était encore bien peu répandu malgré les efforts des médecins et les prescripions de l'autorité. Le choléra se répand de temps à autre le long des bords du Danube, suit le cours de ses affluents en remontant vers leurs sources et cause plus d'effroi que la peste elle-même.

Cette dernière maladie présente trois périodes, l'attaque, la réaction et la crise. Sa durée ne dépasse guère quatre à cinq jours, à moins qu'elle ne dégénère en fièvre typhoïde; et alors elle peut se prolonger de dix à quinze jours. En général,

on regarde comme plus meurtrière celle qui vient de Trébizonde ou de Sinope que celle qui a pris naissance en Égypte. Quoique l'origine de ce fléau soit encore un mystère pour la science, il est permis d'espérer que des relations suivies entre l'Europe et l'Orient appelleront sur ce sujet des investigations plus méthodiques et plus générales, et que cette cause de mortalité qui a plus contribué à dépeupler le monde que toutes les guerres réunies pourra être combattue avec plus de succès qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. D'après le calcul approximatif du docteur Brulard, chaque année de peste enlève en moyenne à l'empire turc un million d'habitants.

La Servie n'a pas été épargnée en 1837, année pendant laquelle le fléau a sévi dans tout l'Orient avec une violence extraordinaire. Le prince Milosch semblait partager sur la peste les idées des Turcs, qui acceptent les grands dangers de la vie avec la résignation du fatalisme, persuadés que tous les efforts de l'homme ne peuvent rien changer à sa destinée.

Cependant on avait fait en Servie quelques essais pour l'établissement de quarantaines; et c'était le gouvernement turc qui avait pris l'initiative. Milosch avait désigné à cet effet quelques points de transit dans la direction de Vidin; mais un déficit sensible dans le revenu des douanes et la répugnance des Slaves pour les nouveautés fiscales le forcèrent à ajourner ce projet. En 1836, il crut les circonstances plus favorables. On évita d'abord d'adopter des règlements rigoureux. Les voyageurs et les marchandises ne furent soumis qu'à une quarantaine de trois à cinq jours sous des abris aérés ou hangars; mais l'on s'occupa immédiatement de construire des lazarets à Radouschévatz au confluent du Danube et du Timok, devant Négotin, à Alexinatz, à Mokra-Gora près d'Oujitze, à Lioubovik, au sud de Svornik, et à Rodscha au confluent de la Drina et de la Save. Ces établissements ont été achevés en 1838, et c'est par ces points que les voyageurs et les marchandises pouvaient pénétrer en Servie; mais, malgré la surveillance des postes échelonnés de distance en distance, ces limites étaient fréquemment violées. ces points, Alexinatz (ou est le plus fréquenté.

Le prince Milosch avait co la Servie serait encore longter taire de l'étranger pour ce qui arts et aux professions ind mais il ne doutait pas qu'avec les priviléges que lui assurait titution ne finissent par assu commerce un avantage ma la Bosnie, la Bulgarie et mêm provinces moldo-valaques, où tous les capitaux des diverses tions sont entre les mains d Il s'attacha donc plus spéc sans négliger les fondations teraient leurs fruits dans l'aven le meilleur parti possible de ces qui tiennent au sol, c de l'agriculture et surtout de l' tion de la race porcine.

De tout temps les Serbes o dans la vente de leurs cochons tages considérables; et c'est à ce commerce qu'ils doiver devenus un peuple indépenda la remarque de Boué, les T lieu de s'obstiner à leur faire se seraient peut-être plus f assuré leur conquête s'ils s bornés à incendier les forêts d où les cochons s'engraissent s coûter à leurs maîtres.

Le nombre de ces animaux q chaque année de la Servie cer à trois ou quatre cent admettant que le chiffre de l tion de la province soit de mille âmes ou deux cent mille il s'ensuivrait que chaque fan en moyenne à l'exportation deu par an.

Les paysans les vendent à tiers qui parcourent le pays compte de gros marchands de S les font passer à Pest en H même jusqu'à Vienne. Ce produit dans le pays un m de fonds d'environ seize mi piastres (quarante millions d Il y a une quinzaine d'années, de porc achetée sur pied se viron 90 centimes le kilogram à-dire un peu moins de ce payait à Semlin. En général l

les variations de la glandée; ...hênes rendent peu, le paysan, ...ourrait engraisser ses porcs ...frais considérables, se borne ...un petit nombre, et alors ...lèvent en raison de la rareté ...rchandise. Le cochon sorti ...le la Servie est souvent trans...ue dans la haute Autriche, ...péculateurs étrangers les en...s la Bavière, le Würtemberg ...Alsace.

...s genre de commerce, mais ...ces sont bien plus aléatoires, ...les sangsues. Il suffit quel...n changement brusque dans ...ture ou d'un orage pour ...toute une cargaison dont le ...coûté beaucoup de soins et ...l'abandon du système Brous...oir fait baisser sensiblement ...qu'on allait chercher non-seu...Hongrie et en Servie, mais ...s l'Asie Mineure et dans quel...s du littoral de la mer Noire.

...ce qui vient d'être exposé, ...nclure que le prince Milosch ...dignement l'œuvre de la ...n de la Servie; désormais la ...nce du peuple écrira son nom ...lui de Kara-George. Ces deux ...mes eurent les défauts de ...; sans doute l'ambition et la ...ont fait commettre des fautes ...s crimes; mais si l'on met ...nce le bien et le mal dont ...été redevable à leur admi...t à leurs services; si l'on se ...rtout aux difficultés et aux ...u'ils eurent à surmonter, on ...ur refuser une place honora...es hommes qui apparaissent ...oin dans l'histoire pour chan...itutions de leurs compatrio... après avoir réussi, tombent ...monument qu'a élevé leur

...APITRE XXXIV.

...LA SERVIE APRÈS L'EXIL ...SCH. MILAN. MICHEL. VOU...H.

...ites les révolutions précéden...prince qu'on venait d'exiler, ...temps de Kara-George, la résistance et le triomphe avaient eu un caractère populaire; mais ce dernier mouvement, bien qu'il eût été préparé par les grands sous le voile des intérêts de la nation, s'était opéré sous le patronage de la Turquie et du consentement du gouvernement russe. La Servie jouissait d'une charte octroyée; sa position était évidemment plus favorable pour essayer ses nouvelles institutions, et cependant elle entrait dans ses droits avec une certaine méfiance, à la suite non plus d'une grande lutte contre le despotisme systématique du sultan, mais d'une querelle, pour ainsi dire, de famille, dont l'objet était de réduire le pouvoir de l'homme à qui l'on devait jusqu'à la faculté de le renverser. Les Serviens avaient, en effet, obtenu ce qu'ils désiraient, la limitation du pouvoir du chef de l'État; et le Grand-Seigneur avait intimé l'ordre au pacha de Belgrade de veiller à l'exécution des réformes que le gouvernement voulait bien concéder à ses sujets soumis, les Serviens.

Ces concessions, dont l'esprit était entièrement opposé aux principes de l'islamisme, puisqu'elles n'étaient que l'application à une annexe d'un État absolu d'une constitution démocratique, n'avaient été imposées par la Russie, autre État absolu, que dans l'espoir que la Turquie ne pourrait les garantir pratiquement, et que les infractions aux traités fourniraient au cabinet de Saint-Pétersbourg de nouvelles occasions d'exercer sa prépondérance en Orient. De son côté, la Porte Ottomane, obligée de céder sur ce point, comprit qu'il fallait s'exécuter de bonne grâce, pour ne donner aux Russes aucuns prétextes d'intervention. Dans le fait, la charte des Serbes était une nouveauté également dangereuse pour les trois empires voisins. Quant aux ennemis de Milosch, ils entrèrent dans ces combinaisons politiques sans autre projet que celui de se débarrasser d'un chef qui les gênait; enfin, le peuple, en voyant un mouvement qui semblait favorable à ses intérêts, conduit par les personnages les plus considérables de l'État et appuyé par l'influence étrangère, regarda l'exil de de Milosch comme la garantie de sa nouvelle constitution. En attendant, il

a pris la liberté au sérieux ; et l'incorporation de la Servie à une quelconque des puissances limitrophes, autrement que par la force des armes, est devenue presque impossible.

A l'instant de l'abdication de Milosch, il semblait que tout était fini ; et cependant ce fut seulement alors que se manifestèrent les difficultés qui naissent nécessairement de l'application d'un nouveau système. Les gouvernements les plus arbitraires ne sauraient exister sans certaines règles qui n'ont rien d'injuste en elles-mêmes et auxquelles l'usage prête une grande force; et lorsqu'il est question de les abolir ou de les modifier, parce qu'elles cessent d'être en harmonie avec les institutions, le peuple, qui ne connaît pas encore les avantages des lois nouvelles, tient à conserver celles dont, dans d'autres conditions, l'expérience lui avait démontré l'utilité.

Il n'était donc guère présumable qu'après un gouvernement tel que celui de Milosch les prétentions du peuple et celles des chefs pussent se concilier sans qu'il s'élevât de nouveaux conflits.

Le premier point à régler était celui de la succession à la dignité princière. Le texte de la constitution sur lequel s'appuyait l'acte d'abdication était formel. Milan, fils aîné de Milosch, était désigné comme successeur par la volonté de son père et par les dispositions du hatti-schérif de Mahmoud. Ce jeune prince était dans un état de santé qui lui [redacted]

Pétroniévitch et Jéphrem a
le pays du consentement
Les deux premiers, craig
collègue ne prît avantage
que lui faisait le titre de
cien prince, lui firent senti
mencement, qu'ils n'étaien
à lui reconnaître des dro
minence : ils firent donc
son traitement fût réduit
pondît non plus au ran
autrefois le fonctionnaire
fonction elle-même. Jéphr
lait des réformes générale
non sans répugnance, à c
chait à ses propres intérê
décidée dans la première
La mort de Milan semb
champ libre aux ambition
rances : mais la situation
était tout autre qu'à l'a
Kara-George et de Milos
peuple avait besoin d'un h
supériorité reconnue ; et ce
vainqueur de la lutte contr
étrangère était naturellem
pour chef. Le cas n'était p
Le parti qui avait réussi à
losch ne représentait que
de la légalité ; toute prétentio
eût inspiré de l'ombrage.
pouvaient aspirer au prem
vaient donc paraître uniq
pés de l'intérêt général. Qu
bres de l'assemblée, préoc
dée que Milosch pourrait
saisir le pouvoir, proposèr
[redacted]

s à obéir à un jurisconsulte.
phrem, les convenances ne
point qu'il prît la place
t il s'était déclaré le rival,
ffrages qui se seraient par-
Voutschitch et Pétroniévitch
faire éclater des ressenti-
ux à l'instant même où
it le plus nécessaire.
le Milosch n'était pas entiè-
tu, quoiqu'il se vît forcé
s espérances. Parmi ceux
nt franchement la nouvelle
uelques-uns craignaient de
ordonnés à quelqu'un des
avaient regardés jusqu'alors
égaux. Le caractère résolu
itch les alarmait; ils crai-
la préférence des Turcs
un ne portât ce dernier à
appui ailleurs que dans la

sénat était indécis, Miléta
roposèrent de nommer le
fils de Milosch, le prince
novitch, qui se trouvait
son père dans le domaine
Pojana, que ce dernier avait
lachie.
Milosch parut peu disposé
du seul fils qui lui restait;
céda; et Michel se rendit
ople accompagné d'un of-
an, avec sa mère Lioubitza
Serbes. Le jeune prince
nd-Seigneur, qui le décora
u Nischani, et le nomma
istinction qui n'avait jamais
à aucun raïah. Mais le bérat
ne portait pas, comme ce-
été accordé à son père, que
rait héréditaire; il est même
lle lui ait été conférée à vie.
le constitution allait être
ns les circonstances les plus
Le jeune prince avait sous
emple de la chute de son
t pas destiné au pouvoir, et
bjet des préférences mater-
ait, de même que la prin-
tza, partagé, dans une cer-
, les sentiments de l'opposi-
ouvait donc espérer qu'il
selon l'esprit de la charte,
é du sénat, de même que
ition, semblait toute dispo-
sée à lui rendre plus faciles ses débuts dans l'exercice du pouvoir.

Cependant des obstacles imprévus se manifestèrent presque immédiatement.

La Porte, dont l'influence avait gagné dans ces changements, jugea prudent de placer comme conseil du jeune prince des hommes sur le dévouement desquels elle pût compter, de manière à rendre toute réaction impossible. Les deux personnages les plus influents comme les plus capables et les plus engagés dans la situation étaient Voutschitch et Pétroniévitch; ce furent eux qu'elle chargea de ce rôle de surveillance, bien que le prince Michel eût été reconnu majeur.

Cette tutelle pesait naturellement à ce dernier; tout le bien qu'il pouvait faire était attribué à ses conseillers; et comme chef de l'État il était cependant responsable aux yeux de la nation de toute mesure fausse ou impopulaire. Dans la crainte que Michel ne voulût pas d'un pouvoir restreint, on ne s'était point expliqué à ce sujet lors de son voyage à Constantinople; ce ne fut qu'à Alexinatz et lorsqu'il mit le pied sur le territoire serbe que l'effendi l'instruisit de cet arrangement.

« Cette mesure de la Porte, observe Ranke, n'était-elle pas de nature à soulever de nouveaux conflits? Tout récemment, elle avait accordé à la nation serbe le droit d'élire ses magistrats; en vertu du pacte constitutif, celui de nommer les fonctionnaires appartenait au prince, comme la création de nouveaux offices était la prérogative du sénat. Était-ce avec justice qu'elle gênait l'action du chef de l'État par de telles restrictions et en lui imposant pour conseillers ceux qui avaient déjà fait tomber son père? »

Cette conduite, loin d'assurer l'ordre et la tranquillité, était précisément celle qui pouvait ôter au peuple la sécurité et la confiance; plus Michel était traité en suspect, plus on lui témoignait d'intérêt, et moins on était disposé à voir la Porte administrer le pays par l'intermédiaire de ses créatures.

Le sénat, qui voyait le pouvoir réel entre les mains de deux de ses membres, était loin d'accueillir avec faveur ce compromis dans les hautes régions de l'autorité, et les starostes, qu'on pouvait re-

garder comme représentant l'opinion des villages et qui s'étaient rassemblés dans la cour du palais pour saluer le nouveau prince, se déclarèrent à une forte majorité contre la mesure qui liait ainsi les mains au chef qu'ils regardaient comme l'élu de la nation. Cette manifestation donna quelque hardiesse aux partisans de Milosch. Un grand nombre de paysans représentaient qu'ils seraient mieux gouvernés par un seul chef que par tant de personnes dont chacune aurait ses vues et qui ne s'accorderaient que sur un seul point, celui de s'enrichir aux dépens du peuple. « Autrefois, disaient-ils, nous n'avions qu'un plat à remplir, et voilà qu'on nous en présente dix-sept. » De tous côtés des rassemblements armés se formaient dans le pays, ayant à leur tête les anciens des villages, ou même des knièzes, quoique ces derniers fussent en général pour le nouvel ordre de choses. Ces bandes demandèrent trois choses : premièrement, que le siége du gouvernement fût transporté à Kragoujévatz, où il serait plus en sûreté et plus indépendant qu'à Belgrade; secondement, qu'on fît le procès à Voutschitch et à Pétroniévitch; et enfin qu'on rappelât l'ancien prince.

De telles demandes prouvaient clairement que, du fond de sa retraite, Milosch donnait l'impulsion à ces mouvements. Quant au changement de résidence, nous nous contenterons de citer M. Boué.

« Sous Milosch, il avait été souvent

[redacted]

« l'attaquer. Il pouvait donc éc
« sans inconvénient Belgrade
« son konak favori de Kragouj

« D'un autre côté, ce prince
« jours montré une grande répu
« à obtempérer aux désirs de s
« seillers et des étrangers. A B
« il se trouvait gêné par la prés
« pacha, et en outre il était te
« déployer plus de luxe qu'à Kr
« vatz. Ses mesures y attiraient
« l'attention; les émissaires de l'é
« y étaient plus facilement sur
« et les consuls n'avaient aucu
« pour cette résidence. Il av
« de perspicacité pour ne pas
« que les conseillers, hongrois
« plupart, préféraient le séjour
« grade pour ne point sortir de
« européenne, pour avoir l'occa
« faire parade de leurs charges a
« de leurs compatriotes et pour
« à s'enrichir par des spéculatio
« merciales.

« Enfin, le prince Milosch voy
« l'abandon de Kragoujévatz la
« rition d'un foyer de coalition
« Servie méridionale, qui est bie
« avancée que la partie danu
« Dût-on agrandir un peu la S
« paraîtrait plus convenable
« culer le siége du gouvernem
« de le placer sous le canon
« autrichien. Krouschévatz ou l
« vatz seraient si bien faits pour
« sidence par l'étendue de leurs
« et les avantages de leur s

[redacted]

ment, dont la réussite pouvait les
. George se rendit lui-même dans
fférents districts pour y étouffer
rrection ; mais il fut arrêté par les
ns, qui méconnurent son autorité
ent sur le point de lui faire un
is parti.

rôle de Michel devenait de plus en
ifficile. Placé entre les exigences
rti que soutenait la Porte et le vœu
iple, il n'avait pas même la liberté
détermination franche dans un
ns dans l'autre. Comme tous ses
publics devaient avoir la sanction
conseillers, il ne put qu'agir sous
irection. Il est probable que, s'il
assez de décision dans le carac-
our saisir le moment qui est sou-
unique dans les révolutions, il
pu rétablir le gouvernement de
re; mais, sans expérience et
ble de son élévation à une com-
n de circonstances fortuites, il
mit tout en voulant tout conci-
répondit aux demandes du peuple
rappel de Milosch ne dépendait
lui, mais de la volonté de la Porte;
e qui regardait le changement de
ce il ferait tout ce qui était en
uvoir pour que le siége du gou-
ent fût transféré à Kragoujévatz;
n que, quant à Voutschitch et à
iévitch, ils auraient à s'expliquer
r conduite et seraient punis s'ils
t reconnus coupables.

te réponse, qui était presque un
émancipation, avait été dictée à
l par les partisans de Milosch;
n'elle exprimât assez nettement
ation, elle paraissait trop exclu-
nt favorable aux intérêts de Mi-
our ne pas refroidir le zèle du
. Milosch crut avoir gagné un
l'une haute importance; les deux
es qui s'étaient flattés de gouver-
son nom se trouvaient réduits à
ndre devant la justice du pays;
raison de l'irritation générale, il
guère présumable qu'ils fussent
tés. Aussi déclarèrent-ils qu'une
ion si manifeste aux vues du gou-
nent turc, qui était la source de
autorité, motivait suraboudam-
leur refus de comparaître; et ils
gièrent dans la forteresse sous la
tion du pacha.

D'autres personnages qui, sans être précisément les ennemis déclarés des Obrénovitch, auraient eu plus à perdre qu'à gagner à la restauration du pouvoir de Milosch, refusèrent de suivre à Kragoujévatz les membres du nouveau gouvernement; et, prévoyant que dans ce conflit l'influence turque finirait par être prépondérante, ils suivirent la fortune de Voutschitch et de Pétroniévitch; de sorte que le pacha avait groupé autour de lui les membres les plus influents du parti turc. Parmi ces derniers, Ranke cite les noms suivants : Stoïan Simitch, Garaschanin, Prota Nénadovitch, Lazare Théodorovitch, Stéphan Stéphanovitch et tous leurs adhérents.

On tint, à Topschider, une assemblée générale où se manifestèrent tous les dissentiments qui agitaient le pays.

Dans les districts de Branitschévo et d'Oujitze, les partisans de Milosch se mirent en révolte ouverte. Les meneurs reprochaient à Jéphrem et à Protitch l'exil du prince Milosch : ils disaient tout haut que le pays ne serait tranquille que lorsqu'on les aurait renversés; les plus exaltés demandaient leurs têtes.

Sans se laisser intimider par ces menaces, le gouvernement turc suivait strictement la ligne que les circonstances lui traçaient. Un commissaire, Moussa effendi, demandait la réinstallation dans leurs charges de ceux qui s'étaient retirés dans la forteresse de Belgrade, et sommait le gouvernement de lui accorder des garanties.

Deux partis opposés et également extrêmes dans leurs vues et dans les moyens se partageaient le pays : les uns croyaient qu'il fallait subordonner toutes les questions vitales au protectorat de la Porte, les autres que la volonté du peuple devait être prépondérante si l'on était décidé à obtenir autre chose que les apparences d'une réforme.

Entre ces deux partis il s'en était formé un troisième qui, calculant les sacrifices et le résultat final des insurrections et des guerres civiles, admettait ce qu'il y avait de réalisable dans les prétentions opposées, et espérait arriver sans secousses à une amélioration que le temps pourrait compléter. La position

de Michel lui traçait nécessairement cette conduite ; et son gouvernement, sans s'écarter de la modération, déploya dans ce sens une fermeté et une énergie remarquables.

Nous avons vu que les kniézes, si longtemps froissés par les formes despotiques de Milosch, redoutaient plus que toute autre chose le retour du prince : cependant un d'eux, Mitschitch osa prendre ouvertement son parti. Il se présenta à l'assemblée générale accompagné d'un assez grand nombre d'adhérents qui n'avaient pas le droit de présence. Non-seulement on le força de s'éloigner avec tout son monde, mais on le fit arrêter ainsi que d'autres insurgés, qui se dispersèrent sans résistance sérieuse. Les mutins s'excusèrent en disant qu'on les avait entraînés, et désignèrent les meneurs, qui furent emprisonnés. On ne se montra pas moins ferme à l'égard du commissaire turc : il lui fut répondu sans autre formalité que le hatti-schérif du sultan interdisait aux agents turcs de s'immiscer en quoi que ce fût dans les affaires intérieures de la Servie. En conséquence de cette déclaration, Moussa effendi jugea que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de s'éloigner de Belgrade emmenant avec lui ceux qui s'étaient placés sous sa sauvegarde. Quelques-uns de ces derniers l'accompagnèrent jusqu'à Vidin : d'autres continuèrent leur voyage et ne s'arrêtèrent qu'à Constantinople, où ils furent défrayés par le gouver- [redacted]

une faiblesse et que les partis méprisent tout pouvoir qui ne leur résiste pas ouvertement.

Tandis que les ennemis des Obrénovitch n'attendaient qu'une occasion favorable pour le renverser et qu'ils stimulaient le ressentiment de la Porte, le jeune prince s'efforçait de se concilier l'affection du peuple. Il donna le ministère de la justice et de l'instruction publique à Stéphan Raditschévitch, homme distingué et d'un caractère honorable. C'était un de ces Hongrois qui, désespérant de faire agréer leurs services par l'Autriche, étaient venus les offrir à Milosch. Les Serviens faisaient grand cas de son mérite et surtout de son exactitude scrupuleuse à ne point s'écarter de la légalité. On lui doit un grand nombre de projets utiles où il s'est efforcé d'approprier à la Servie les institutions en vigueur en Autriche.

Pensant qu'il était peu convenable pour les prêtres de mener le même genre de vie que les paysans, il proposa de leur construire des maisons aux frais de leurs congrégations, et de faire cultiver leurs terres, pour leur laisser le temps de s'acquitter de leurs devoirs religieux.

Il exprima le désir que les affaires du ressort des cours de justice fussent formellement rédigées. Souvent les plaintes des paysans ne reçurent aucune suite, parce qu'à l'instant de les présenter ils n'avaient trouvé personne pour les dresser par écrit. Il avait coutume de dire que le mensonge parlé était [redacted]

llait pas jusqu'à la lecture.
ecture avait aussi attiré son
avait le projet d'élever un
ur la sépulture de la famille
Comme les Slaves ont une
turelle pour la musique,
Belgrade un théâtre où l'on
opéras : mais les Turcs se
que l'on représentât devant
s pièces dont le sujet rap-
xploits des anciens héros
que ceux de Milosch Ko-

essais, qui témoignaient du
intention louable, n'étaient
accueillis avec faveur par
bes. Ceux de la Servie pro-
s prenaient ombrage de ce
oyait tant de Slaves autri-
tenaient aucun compte des
le leur expérience procurait
mme leurs manières les fai-
maître pour avoir vécu au
Allemands, on les appelait
les *sages Souabes*. Bientôt
plus sérieux d'irritation se
t.

Matschva, des querelles,
ixes violentes s'étaient éle-
es paysans; et il avait fallu,
r l'ordre, recourir à des me-
s. Pour rendre ce châti-
exemplaire, on condamna,
coupables aux dépens. Cette
it lieu avec une rigueur qui
la saisie au domicile des
s. Les réclamations furent
ites sur certains points, et
ch dut rembourser une
mendes déjà rentrées. Ceux
té injustement saisis étaient
ils demandaient qui leur
étail et les instruments de
leur avaient été enlevés, et
e de faire payer des amendes
ux Serbes pour salarier des

té excitait encore d'autres
s. On reprochait au gouver-
oir permis à des marchands
de faire de la potasse dans
la Servie; et cette permis-
onna des rencontres san-

e presque tous les griefs des
aient à des froissements d'intérêt et d'amour-propre; et on peut en conclure qu'en général le Serbe est jaloux, fier et intéressé.

Ce qui l'exaspéra plus que tout le reste, ce fut l'élévation de la taxe proportionnelle. Comme les avantages des institutions récentes ne peuvent se manifester immédiatement et que d'ailleurs les résultats les plus heureux sont presque toujours au-dessous des espérances, ils murmuraient contre un surcroît de charges sans trouver de compensation dans d'autres avantages. Primitivement cet impôt avait été fixé à six dollars d'Autriche par an : à la chute de Milosch et selon toute probabilité dans le but de capter la faveur du peuple plutôt que parce qu'une réduction dans les revenus du trésor n'entravait aucun des services, on avait fait descendre cette taxe à cinq dollars. Le rétablissement de la porièza sur l'ancien pied ordonné par Michel contribua beaucoup à rendre son gouvernement impopulaire. Une autre mesure intempestive vint porter atteinte à la sécurité des transactions. Le gouvernement fixa un rabais qui dépréciait la valeur de la monnaie d'or. Le peuple ne pouvait se faire à l'idée que le ducat qu'il avait reçu pour vingt-quatre piastres ne fût accepté que pour vingt-trois quand il avait un versement à faire dans les caisses de l'État. Ces griefs, qui avaient un fondement réel, étaient encore grossis par la malveillance ; de sorte qu'avec de bonnes intentions le prince Michel voyait tous les jours s'augmenter le nombre des mécontents. Ces derniers ne se comptaient plus seulement parmi les ennemis des Obrénovitch, mais dans cette même classe qui leur avait montré le plus de sympathie et de dévouement. Le peuple accusait Michel de rétablir les anciens abus et de laisser tout le pouvoir entre les mains des employés, qui n'en usaient qu'au préjudice de la nation.

En voyant cette disposition générale des esprits, les partisans de Milosch crurent qu'il était temps d'agir. En 1841, on découvrit une conspiration à la tête de laquelle était Gaza Voukamanovitch, frère de la princesse. Lioubitza elle-même regrettait amèrement d'avoir contribué sans le vou-

loir à la chute de son époux. Elle eût bien mieux aimé voir Milosch au pouvoir que son fils Michel. Quoiqu'elle aimât tendrement ce dernier, elle était moins considérée comme mère du chef de l'État que comme femme du prince, et d'ailleurs elle ne croyait pas que Michel eût assez de fermeté et de vigilance pour se maintenir au poste difficile où la disgrâce de son père l'avait placé.

« La plus grande désunion régnait « dans la famille des Obrénovitch. « Jovan était mécontent qu'on n'eût « trouvé d'autre emploi à lui donner « que celui d'adjudant de son neveu. Il « visait à devenir ministre du département de l'intérieur ; mais le gouvernement n'était rien moins que disposé à confier une charge de cette « importance à un homme qui s'était « montré si hostile au parti constitutionnel. Jéphrem voyait sa ruine dans « le triomphe possible des amis de son « frère ; et il se regardait comme peu « en sûreté à Kragoujévatz. Il résulta « de cette divergence d'intérêts que les « menées des Turcs et de ceux qui s'étaient placés sous leur protection n'étaient pas surveillées comme elles auraient dû l'être.

« La Porte ne cessait de réclamer en « faveur des exilés le droit de rentrer « en Servie. Elle finit par arracher cette « concession au gouvernement de Michel. On commença par amnistier les « moins compromis ; mais bientôt cette « permission s'étendit à Voutschitch « lui-même. La réaction fut rapide. « Michel se laissa persuader de reporter « à Belgrade le siége du gouvernement, « sous le canon de la forteresse des Turcs. « Ce fut en vain que les kmètes essayèrent de l'en détourner en lui représentant qu'il leur serait bien plus « difficile de le secourir en cas de danger, puisque ses ennemis seraient « ainsi à portée des secours des Turcs.

« Milosch croyait n'avoir rien à « craindre de ce côté. Après s'être soumis aux désirs de la Porte, il se flattait « qu'elle l'appuierait à l'avenir. Le pacha avait engagé sa parole que Voutschitch se tiendrait tranquille ; et « lorsque, contrairement à cette assurance, les ministres reçurent l'avis « qu'il fomentait de nouveaux troubles, « ils firent arrêter les dénonciateurs « comme propageant des bruits calomnieux et comme étant eux-mêmes « des perturbateurs. Ils croyaient même « que, si l'on venait à les attaquer, « la charte suffirait à les protéger. Si « quelqu'un l'ose, disaient-ils, le châtiment est tout prêt.

« On peut plutôt blâmer le gouvernement de Michel d'avoir manqué de « cette vigilance et de cette sévérité qui « caractérisaient celui de Milosch que « d'avoir abusé de ces moyens : cette faiblesse encourageait les Turcs à faire « toujours de nouvelles demandes, et « plus ils obtenaient, plus ils se montraient exigeants. Un tel état de choses « ne pouvait durer. La nation entière « éleva une voix accusatrice contre les « hommes qui dirigeaient les affaires « de l'État. Les mécontents qui avaient « obtenu leur rappel voyaient en eux « des ennemis déclarés et refusaient de « solliciter aucune place, ce qui, après « la réconciliation, leur eût été facilement accordé. Les officiers et les « knièzes qui craignaient le retour de « Milosch, aussi bien que les paysans « et les kmètes qui probablement le désiraient, se trouvaient d'accord dans « leur haine contre le gouvernement. Il « n'y avait de sécurité nulle part ; le « sénat lui-même n'était pas sans inquiétude.

« Enfin les Turcs ne purent se résigner à endurer plus longtemps les refus qu'on ne leur avait pas ménagés « et que Protitch, avec sa roideur ordinaire, n'avait pas craint de renouveler dans ces derniers temps. Un « nouveau commissaire de la Porte arriva à Belgrade, chargé de faire au « gouvernement des représentations sévères et d'exiger la démission non-seulement de Protitch, qui était personnellement désigné, mais de tous « les membres du ministère.

« Michel lui-même ne partageait pas « entièrement les vues de ses ministres : « il était assez disposé à les renvoyer, « mais il voulait le faire plus tard et « sans avoir l'air de se laisser forcer « la main. Depuis les restrictions dont « son pouvoir avait été entouré, il regardait le droit de nommer et de

« déposer ses ministres comme la partie « la plus essentielle des prérogatives « qu'on lui avait laissées, et il ne vou- « lait point s'en dessaisir sans résis- « tance; encore bien moins était-il dis- « posé à confier les premières charges « de l'État à des protégés de la Tur- « quie, dont les sentiments à son égard « étaient au moins douteux. Mais l'op- « position dans laquelle il se renferma « ne fit qu'irriter le mauvais vouloir des « Turcs. Peut-être leur mécontentement « était-il encore aggravé par un motif « accessoire. Tout récemment, les Bul- « gares, qui désiraient obtenir les mêmes « privilèges que les Serbes, s'étaient « adressés à Michel; et celui-ci, bien « qu'il ne leur eût donné aucune espèce « d'encouragements, n'en était pas « moins, aux yeux des musulmans, « l'homme dans lequel les raïahs avaient « mis leurs espérances.

« En somme, les Turcs ne voyaient « pas sans une certaine satisfaction les « symptômes d'un mouvement qui me- « naçait le gouvernement de Michel « soit d'un changement sérieux, soit « même d'un renversement total.

« Il y avait longtemps que les agita- « teurs se préparaient à cette éventua- « lité. Ils avaient dans toutes les bran- « ches de l'administration des amis qui « leur devaient leur position et qui « comptaient en outre sur une récom- « pense pour les services qu'ils pour- « raient leur rendre.

« Quoique Michel n'eût violé aucun « des articles de la charte, ceux qui « l'avaient obtenue se donnaient le « nom de *défenseurs de la constitu- « tion* (*Oustavo braniteli*). Ils avaient « toujours cette expression sur les lè- « vres; et elle produisait l'effet qu'ils « en attendaient.

« Le mouvement commença dans les « districts soumis à l'influence de Prota « Nénadovitch, Résavatz, Garaschanin « et Lazare Théodorovitch.

« Voutschitch ne fut pas longtemps à « s'apercevoir que sa connivence avec « le parti turc cessait de lui être préju- « diciable aux yeux de la nation, et « qu'il pouvait se poser comme chef « des deux oppositions réunies. Il lui « tardait de faire sentir à ceux qui l'a- « vaient fait expulser à quel homme ils « avaient affaire. Après avoir quitté la « Servie pendant quelque temps, il re- « vint près de Smédérévo. Il traversa « les districts monté sur un cheval « arabe, que Résavatz lui tenait tout « prêt. Partout il trouva ses adhérents « disposés à le seconder. Bientôt le bruit « se répandit qu'on allait tenir une as- « semblée générale pour forcer le prince « à changer son administration.

« Michel prit la résolution de ne pas « céder à cette contrainte et d'opposer « la force à la force.

« Il ne doutait aucunement que son « parti ne fût le plus puissant; et sans « même prendre les mesures nécessai- « res pour mettre Pojarévatz à l'abri « d'un coup de main, sans s'assurer « de l'artillerie de cette place, il partit « pour Kragoujévatz dans la nuit du 20 « août 1842, avec une petite troupe « d'infanterie régulière de six cents hom- « mes et de trente-six chevaux.

« Il envoya des ordres dans les dis- « tricts; et bientôt de nombreux ren- « forts vinrent le rejoindre, de sorte « qu'il se vit à la tête d'environ dix mille « combattants. Les nouvelles qui lui « parvenaient de divers points étaient « toutes favorables. »

Garaschanin, qui tâchait de soulever le cercle de Belgrade, fut blessé et arrêté.

Ces succès partiels enhardirent le prince, et lui firent supposer que le peuple était disposé à combattre pour le soutenir.

Voutschitch, qui s'était emparé de Kragoujévatz, campait avec deux mille hommes sur une hauteur à peu de distance de la ville. Ce petit corps pouvait être cerné facilement; mais l'armée de Michel, soit qu'elle craignît d'en venir aux mains avec Voutschitch, soit qu'elle reculât devant les conséquences funestes d'une guerre civile, manifesta une grande irrésolution, et demanda qu'on envoyât une députation au chef des insurgés. Cette démarche, qui permettait aux ennemis du prince de mettre leur justification dans la critique trop facile des actes de l'administration, était à la fois humiliante et périlleuse pour le prince. Cependant il ne pouvait faire autrement que de s'y résigner.

Voutschitch ne déploya pas moins

d'habileté dans la conduite des négociations qu'il n'avait montré de présence d'esprit et de courage comme général. Il sépara adroitement la cause de Michel de celle des ministres, et protesta de son dévouement au chef de l'État. Le principe de sa résistance, disait-il, n'avait rien que de légal, puisqu'il se bornait à demander qu'on le laissât se présenter, lui et ses amis, devant le commissaire impérial; il ajoutait que l'on ne pouvait traiter de rebelle un homme qui soumettait sa cause et celle du peuple à la décision de leur juge suprême.

Cette apologie, soutenue par des gens déterminés, fit impression sur les partisans de Michel, qui se vit forcé de discuter les conditions qu'on lui imposait. Elles pouvaient se réduire à trois : 1° le renvoi des ministres et même de Jéphrem; 2° le rappel et la réintégration de ceux qui avaient été exilés l'année précédente; 3° enfin la réduction de la taxe proportionnelle. Voutschitch appuyait sur ce dernier point, pour faire croire aux Serviens que le principe de l'insurrection se rattachait à un intérêt national.

La réaction en faveur des constitutionnels fut si rapide et si générale que les amis du prince lui donnèrent le conseil de céder. Cependant Michel regardait comme déshonorant pour lui de recevoir la loi d'un sujet qui traitait les armes à la main et dont les forces apparentes étaient de beaucoup inférieures à celles du gouvernement. Il résolut donc d'attaquer ses ennemis avant que la défection vînt réduire le nombre de ses défenseurs. Voutschitch, qui, mieux que le prince, connaissait la disposition des esprits, fit ses préparatifs pour le combat, tandis que ses partisans répétaient, dans les rangs mêmes de l'armée de Michel, que la responsabilité du sang qui allait être versé retomberait tout entière sur le prince dont l'orgueil repoussait un accommodement équitable.

Aux premiers coups de canon partis du camp des rebelles, l'armée de Michel se débanda. Resté seul avec quelques compagnies régulières, il dut battre en retraite. Arrivé aux environs de Schoubari, il se vit de nouveau à la tête d'une quinzaine de mille hommes; c'étaient les contingents des districts de Roudnik et de Poschéga qui étaient venus le rejoindre. Parmi cette multitude quelques-uns seulement étaient décidés à risquer leur vie pour maintenir l'autorité de leur prince; le plus grand nombre suivait le mouvement par entraînement et sans en comprendre toute la portée; parmi ces derniers il s'était glissé des partisans zélés de Voutschitsch. De son côté, celui-ci n'était pas resté inactif; il venait de recevoir de Résavatz un renfort commandé par le kapitan Bogdan, qui s'était fait une grande réputation de bravoure. Avec ce secours, il prit immédiatement l'offensive, et dispersa l'armée du prince sans qu'elle opposât la moindre résistance.

On put reconnaître alors combien il était important pour les Turcs d'occuper militairement Belgrade. Le pacha favorisait le mouvement insurrectionnel; si Michel avait pu d'abord se faire illusion sur les véritables dispositions de la Porte à son égard, la conduite de Voutschitch dans ces derniers temps avait dissipé tous ses doutes. Il refusa donc de recourir à la protection des autorités turques de Belgrade, et il répondit au consul de Russie, qui était venu le trouver pour lui conseiller cette démarche, qu'il n'aurait garde d'aller se mettre à la discrétion de ceux qui avaient fait à ses ennemis un accueil si favorable.

Menacé de tous côtés et ne trouvant dans le parti qui le soutenait que des sympathies tièdes et vacillantes, il prit le chemin des exilés, celui de la frontière autrichienne. Ses ennemis auraient sans doute préféré de rester vainqueurs après une lutte plus sérieuse; mais il crut inutile de la prolonger, et il renvoya chez eux ceux qui étaient venus encore une fois lui offrir leurs services. Il entra à Semlin sept jours après avoir quitté Belgrade pour aller étouffer l'insurrection. Protitch, Raditschévitch et Miléta suivirent immédiatement son exemple. Voutschitch entra dans la capitale en triomphe; il se fit appeler le chef de la nation, et prit d'une main ferme les rênes du gouvernement.

HAPITRE XXXV.

MENT PROVISOIRE. ALEXAN-
.S DE KARA-GEORGE, CHOISI
INCE. VOUTSCHITCH EXERCE
ITÉ SUPRÊME; RÉÉLECTION
NDRE. (*D'après Ranke.*)

s causes ont contribué à la Obrénovitch : d'abord le ca-me et ambitieux de Milosch craindre à la Porte que la finît par lui échapper entiè-qu'à un moment donné cette fût réunie soit à la Russie, triche, ce qui aurait laissé à découvert les frontières rie et de la Roumélie; en , l'indépendance des Serviens mple attrayant pour les Bos-s Moldo-Valaques; et le ca-int-Pétersbourg n'eût pas vu tude une constitution libérale établie parmi ses coreligion-es, tandis que les Russes res-nis à un régime despotique. s raisons portaient ombrage ement autrichien, si forte-ssé à affermir sa domination en et le bas Danube; enfin, inquiet et remuant de la , si prompte à s'engouer et à r de ses chefs, ouvrait une ux intrigues étrangères, d'au-langereuses que les membres lle de Milosch n'étaient pas x-mêmes d'une rivalité mes-obstacles que rencontraient s de Servie, depuis Kara-squ'à Michel Obrénovitch, ature à donner à l'opposition ion entièrement contraire à gouvernement; et, malgré nces, l'hostilité s'adressait aux personnes qu'à l'inter-les principes. L'autorité du tat étant subordonnée à celle dont les concessions étaient et conditionnelles, il deve-ue inévitable que le prince it la nation s'il agissait con-aux vues de la Turquie, ou suspect aux Turcs s'il sui-gne indépendante. Dans l'un cas l'opposition trouvait un point d'appui, et l'amour du change-ment entraînait bientôt les masses du côté qui donnait les plus grandes espé-rances, c'est-à-dire vers les nova-teurs.

Dans le mouvement qui renversa Mi-chel, on peut dire que l'influence turque triompha, puisqu'elle se constitua juge dans des détails d'administration qui, d'après la charte, échappaient à sa com-pétence, et que le peuple perdait virtuel-lement en libertés tout ce qu'il croyait devoir à la bienveillance des puissances protectrices.

Le parti des vainqueurs le sentait si bien qu'ils s'adressèrent au commissaire turc pour qu'il donnât sa sanction à un gouvernement provisoire. Cette permis-sion fut donc accordée au nom du sultan à Voutschitch, Simitch et Pétroniévitch, qui formèrent une sorte de triumvirat dont ils s'étaient distribué d'avance les rôles.

Ils convoquèrent immédiatement une assemblée générale.

On se rapelle que sous Kara-George la skouptschina ne se réunissait que pour mettre en exercice le genre d'autorité qui venait de s'établir dans le pays, et que du temps de Milosch elle se bornait à confirmer les propositions portées devant elle. Ces sortes de diètes n'admettent pas de débats régulière-ment suivis; elles ont plutôt, dit Ranke, le caractère des *parlamenti* des villes libres de l'Italie au moyen âge, où le parti vainqueur imposait la loi aux vain-cus. Personne n'eût été assez hardi pour émettre une opinion contraire aux vues des chefs qui venaient de s'empa-rer du pouvoir.

L'assemblée générale qui fut convo-quée au mois de septembre 1842 ne comptait que des membres hostiles aux Obrénovitch; c'étaient, à peu d'excep-tions près, les mêmes hommes qui ve-naient de renverser Michel. On avait lancé une proclamation par laquelle on annonçait au peuple que des Serbes, dont l'intention était uniquement de porter quelques plaintes devant l'effendi du Grand-Seigneur, avaient été attaqués par le prince, et que ce dernier, ayant été battu, avait quitté le pays.

Quand tous les députés furent réunis, Voutschitch parut accompagné du com-

missaire turc et du pacha de Belgrade. On demanda aux membres de la skouptschina s'ils étaient disposés à rappeler le prince fugitif. Kiamil pacha fit lui-même cette question en langue serbe, qu'il parlait d'une manière presque inintelligible ; et tous les députés répondirent négativement.

On s'occupa immédiatement de l'élection du nouveau prince ; à cet égard il n'y eut pas la moindre hésitation.

Le fils de Kara-George, Alexandre, était né pendant la mémorable campagne de 1806. Après la mort de son père, il était revenu en Servie, où il vivait ainsi que sa mère d'une pension que lui faisait Milosch. Jusque-là il avait été attaché au prince Michel en qualité d'adjudant. C'était un jeune homme d'une conduite irréprochable, d'un caractère aimable et de l'extérieur le plus avenant; jamais il n'avait pris parti dans les querelles des chefs. Depuis quelque temps Voutschitch le désignait à ses amis comme leur prince futur, et ceux-ci n'avaient pas eu de peine à préparer les esprits en sa faveur.

Lorsque l'assemblée eut déclaré qu'elle ne voulait plus de Michel, Voutschitch lui demanda qui elle choisissait. Tous répondirent aussitôt : Kara-Georgiévitch. Au même instant il fut présenté aux députés, qui le saluèrent de leurs acclamations.

Voutschitch, qui s'était réservé le ministère de l'intérieur, se garda bien de commettre la même faute qu'avaient faite ceux qui l'avaient précédé au pouvoir : tous ses ennemis furent exilés; quant aux plus compromis, ils quittèrent le pays spontanément. Ceux qui étaient moins à craindre n'en perdirent pas moins leurs emplois. Les kmètes qui s'étaient déclarés ouvertement contre lui durent se démettre également de leur charge. La prison fut le partage de quelques-uns, l'exil celui du plus grand nombre.

La Porte, qui avait tout laissé faire, déclara la déchéance de Michel sans enquête préalable et sans qu'il lui fût permis de se justifier; elle reconnut sans plus de formalités le prince nouvellement élu, satisfaite que son influence eût été décisive.

Fidèle à l'esprit de l'islamisme, elle n'accueillait quelques-unes des tions qui assurent la prépondé l'Occident que pour se mettre de résister aux puissances qui p sa ruine ; les emprunts qu'ell à la civilisation européenne éta tinés d'abord à repousser tout sion étrangère, et plus tard, la force militaire de l'empir régénérée, à reprendre le syst conquête qui est le devoir et la des vrais croyants. Cet espoir, moins déguisé selon les circon se manifeste avec toutes ses te rétrogrades dès que la fortune d ou les combinaisons de la di semblent permettre aux Turc montrer tels qu'ils sont. Ainsi l ment de la crise égyptienne et celui de la question serbe années plus tard enhardirent vernement turc et ses agents mettre les injustices et les cru plus révoltantes en Syrie contr habites, en Crète et en Bulgari les raïahs. Elle révoqua la co solennellement faite de laisse chefs chrétiens le soin de pr haradsch. Les raïahs s'estima reux lorsque les Arnautes s'abs des dernières violences. Les T lèrent à diverses reprises le des Monténégrins : en Valachie podar fut jugé et renvoyé san sentement de la Russie.

Tous ces actes arbitraires, qu une violation flagrante des traité postérieurs à la révolution qui le pouvoir des Obrénovitch da vie, lorsqu'elle eut cessé d'être de la résistance des Slaves méri

Cette conduite mettait les ap du droit du côté de la Russie demandait pas mieux que de un prétexte pour faire quelqu plus vers le but constant de s tion. Nicolas déclara que la Po rait pas dû déposséder Michel a eût été reconnu coupable de qu'on lui imputait, et que dans cas le consentement de la R été nécessaire. Il faisait surtou proche au gouvernement turc sanctionné une révolte, et sur c il protestait contre ces chan

Ce qui mécontentait réell

le Saint Pétersbourg, c'était que
phe de Voutschitch et de Pétro-
, en réconciliant les Serbes avec
, rendait inutile le protectorat
t dérangeait tous les plans qui
nt la conséquence.
rte n'ignore pas que les puis-
hrétiennes, rivales entre elles,
ent son parti que dans des vues
les; aussi ne se fait-elle aucun
d'enfreindre des engagements
ortée change selon les éventua-
la politique. Lorsqu'elle est
d'un côté, elle sait qu'elle sera
de l'autre, et que le temps est
le principe religieux suffisait
mer contre elle une coalition
te. Persuadée que les menaces
ssie seraient interprétées peu
ment par les cours rivales,
dut de maintenir ce qui avait
Servie, et les raisons spécieuses
nquèrent pas.
rd elle prétendit qu'il n'y avait
ébellion, puisque les commis-
périaux avaient approuvé le
nt, et que, comme puissance
ne, elle avait usé d'un droit
table.
; aux intérêts serbes, elle était
ée de vouloir y porter atteinte
t en prenant une détermination
ne, elle avait agi d'un commun
vec la nation, qui avait unani-
applaudi au changement dont
signait.
iscussions donnèrent lieu à des
ons assez compliquées et dont
masquait la portée générale.
he s'accordait avec la Russie
oint qu'une question intérieure
as du domaine de la politique
e; mais elle déclarait en même
ne l'autorité de la Porte serait
t compromise sur le Danube
pouvait renvoyer Michel qu'a-
voir mis de nouveau en cause.
e il arrive souvent dans les
s où l'agresseur qui a compté
r par l'intimidation trouve une
e inattendue, les parties intéres-
nt un terme moyen : la Russie
iger la réinstallation de Michel
ion que l'élection d'Alexandre,
t eu lieu à la suite de scènes
euses, fût regardée comme non
valide et qu'elle fût de nouveau soumise au peuple, mais avec des formes régulières ; elle demandait en outre le renvoi de Kiamil pacha et celui de Voutschitch et de Pétroniévitch.

On conclut un arrangement sur ces bases. Le pacha perdit effectivement sa charge; mais on le fit vizir de Bosnie.

Quant aux deux chefs serviens, il était plus embarrassant de leur donner l'équivalent des fonctions qu'ils occupaient.

D'après ce qui venait d'être convenu, Alexandre Kara-Georgiévitch dut résigner provisoirement ses pouvoirs ; le plénipotentisire russe exigea seulement que Voutschitch et Pétroniévitch ne fissent point partie de la skouptschina nouvellement convoquée. Mais, malgré cette précaution, le résultat des votes ne pouvait être douteux.

La Porte, en vertu de son droit de souveraineté, déclara exclu de la dignité princière le jeune Michel Obrénovitch, comme incapable de gouverner selon ses vues. Cette décision ne laissait pour compétiteur à Kara-Georgiévitch que Milosch lui-même, et le retour du prince exilé eût menacé trop de positions élevées pour que ceux qui avaient intérêt à ce qu'il ne fût pas rappelé ne missent point en œuvre tous les moyens, dans le but de prévenir sa réélection.

Pour le présent, les esprits n'étaient point disposés en faveur de Milosch. On avait fait courir le bruit qu'il était entièrement soumis à l'influence étrangère. On disait à Belgrade que les partis opposés à Kara-Georgiévitch étaient disposés à établir leur candidat à force ouverte, mais que le conflit serait sanglant. Le peuple, en attendant, préparait ses armes.

Cependant rien n'annonçait l'intention d'imposer aux Serbes un chef dont ils auraient méconnu l'autorité. On ne prit même, avant l'ouverture de l'assemblée, aucune mesure pour faire rentrer en Servie ceux qui s'étaient retirés sur le territoire autrichien, ce qui n'eût offert aucune difficulté.

Le 15 juin 1843, on procéda à une élection libre. Les Serbes se rangèrent par nahies, comme autrefois les Polonais votaient par voïvodies. Le nouveau pacha, le consul, le plénipotentiaire de

la Russie et le métropolitain s'avancèrent vers les électeurs et leur demandèrent quel était celui qu'ils voulaient pour prince. Les dix-sept nahies demandèrent à l'unanimité Kara-Georgiévitch. On interrogea ensuite plusieurs personnes séparément, et toutes firent la même réponse.

C'est ainsi que les paysans serbes conservèrent le droit que leur avait conféré la convention d'Akierman, celui de choisir leur prince. Les deux puissances protectrices se déclarèrent satisfaites, et l'élection de Kara-Georgiévitch fut reconnue valide.

On crut d'abord que Voutschitch et Pétroniévitch seraient libres de rester dans le pays, attendu que l'agent russe n'avait point demandé leur éloignement; mais peu de temps après l'empereur Nicolas insista sur l'exécution pleine et entière de la convention passée avec la Porte.

La Turquie se voyait débarrassée des Obrénovitch; mais les hommes qui avaient été les principaux instruments de son triomphe durent ajourner leurs espérances. Les Serviens apprirent que le prince qu'ils venaient d'élire ne serait confirmé dans sa dignité que lorsque Voutschitch et Pétroniévitch auraient quitté la Servie. Quelle que fût l'influence que ces deux chefs exerçaient, personne n'était disposé à tout remettre en cause uniquement pour les rappeler à leur ministère; on leur signifia donc, mais avec toutes les marques de respect [redacted]

pouvoir héréditaire et illimité. Les conditions auxquelles son autorité est subordonnée peuvent fournir de nombreux prétextes et opposer à son administration des entraves qui le mettent dans une entière dépendance.

L'expérience des dernières années et plus encore la guerre difficile que soutient actuellement la Porte peuvent faire supposer qu'elle s'abstiendra de toute mesure vexatoire. Autant qu'il est permis de le conjecturer, l'affaiblissement de la Russie, en assurant l'indépendance de l'empire ottoman, établira sur une base plus solide les libertés de la Servie; et avec le temps la Bosnie et la Bulgarie seront appelées à jouir des mêmes priviléges. L'alliance de la France et de l'Angleterre aura beaucoup fait sans doute pour la sécurité de l'Europe; mais la Turquie ne pourra compter parmi les grandes puissances continentales que du jour où, abjurant sans arrière-pensée les préventions fatales de l'islamisme, elle ne mettra aucune différence entre ses sujets, et s'assurera ainsi le concours de populations énergiques, belliqueuses et intéressées à conserver et à défendre les institutions qui les régissent.

Un prince qui ne doit ni à ses services ni même à son ambition le rang auquel il vient d'être élevé, dont les prétentions ne se fondent que sur des souvenirs, et qui, à l'instant même où il entre dans l'exercice de son pouvoir, se voit séparé de ceux qui lui en ont ouvert [redacted]

plus seulement des puissances et rivales, mais des grands 'Occident, d'où rayonnaient les méliorations et de réformes.

et état de choses, la loi fonda- c'est-à-dire la charte des présente pour un chef d'un cabsolu, semble offrir des convorables à un prince qui sait ster de la portion de pouvoir ui laisse : l'unité nationale se ssi établie sur une base plus t la distribution de l'autorité plus solides garanties; mais, re côté, les inimitiés personseuvent facilement des armes s ces degrés de responsabilité onnelle.

a constitution peut prendre ra- le pays, si elle porte tous les on est en droit d'en attendre, s, moralisés par la puissance stitions, auront fait un grand leur émancipation comme peu- l'exemple de leur supériorité berté agira avec plus de force frères de la Bosnie que ne t le faire des priviléges encore étus, mais qui seraient sans r la vie privée et publique.

considère l'état où se trouvait avant Kara-George et celui où rvenue à la suite des dernières s, il faudra bien reconnaître différence est immense. La e changement est surtout dans des priviléges de la caste Le Grand-Seigneur n'exige Serbes la taxe de la capitation, regardée comme le rachat e capitale encourue par tout ainc : les spahis ne se re- plus comme les maîtres nés les terres. Les Turcs domilement dans les forteresses. première fois il leur était inrésider en dehors du rayon des tes. C'est ce qui a été observé z et à Kladovo, et c'est ce qui l'être à Belgrade. D'abord, us l'avons vu, les propriétaires s de ce district s'étaient à vendre les biens-fonds qu'ils ient, pour se transporter ailis, sur un ordre venu de Cons- e, ils résilièrent ces marchés, et la ville entière fut regardée comme formant la forteresse.

A considérer cette décision au point de vue stratégique, on ne saurait nier que la Porte ne fût dans son droit. Les Turcs restèrent donc en grand nombre à Belgrade. Mais cette exception, qui place les spahis sous la juridiction de leurs coreligionnaires, ne leur restitue aucun de leurs anciens priviléges, et plus d'un vétéran de la milice turque se voit réduit à recevoir des Serbes un salaire pour les services manuels qu'il leur rend dans leurs maisons. On se rappelle d'ailleurs que ces franchises de la nation serbe n'ont pas été le fruit d'une révolte directe contre la souveraineté du sultan, mais qu'elles lui ont été concédées à la suite d'une lutte contre le parti qui repoussait les réformes adoptées par le Grand-Seigneur. Cette position particulière a permis aux Serbes de réclamer des franchises qui ont été achetées par des flots de sang.

Mais toutes ces circonstances n'auraient pas suffi pour faire de la Servie une province maîtresse de régler son administration intérieure si l'esprit de nationalité ne l'eût soutenue dans les revers, et ne lui eût indiqué la marche à suivre quand la fortune des armes lui était favorable.

Par un effet singulier de leur position, l'Autriche faisait peser en leur faveur son influence politique quand le protectorat religieux de la Russie découvrait trop les vues ambitieuses de cette dernière puissance, et la Russie reprenait son ascendant aussitôt que la Turquie essayait de revenir à son système de domination oppressive. Grâce à ces prétentions rivales, la Servie est parvenue à se constituer; et aujourd'hui l'entrée en lutte des grands États de l'Occident tend chaque jour davantage à la rattacher au gouvernement turc, qui, en retour de sa fidélité, lui accordera sans doute bien plus que ne pourraient le faire ni l'Autriche ni la Russie, la première parce que des concessions libérales auraient bientôt disloqué cet amalgame de possessions qu'on appelle l'Autriche; la seconde parce qu'elle ne peut donner aux Serbes que ce qui est le partage des Russes eux-mêmes, l'espoir de la do-

mination universelle, au profit de l'absolutisme religieux et politique.

Ainsi la Turquie et l'Autriche, quoique peu sympathiques l'une à l'autre, se trouvent néanmoins unies par le lien des faits. Le sultan, forcé, il est vrai, par la Russie, a donné aux Serbes leur constitution; et cette charte qui rappelle, bien que d'une manière imparfaite, les institutions de l'Europe civilisée; cette charte, arrachée à la Turquie uniquement pour l'embarrasser et l'affaiblir, s'est trouvée justement le palladium et le point de l'union future de tous les Slaves méridionaux.

Le sultan a tiré un avantage incontestable des franchises concédées aux Serbes. En les armant contre le fanatisme du parti janissaire, qui se perpétuait dans les prétentions des spahis, il a décidément consommé la réforme militaire qui lui a donné des troupes telles que celles qui ont battu les Russes à Citaté, à Oltenitza, à Silistrie, à Eupatoria et à Kars, et des généraux comme Omer-Pacha.

Il s'ensuit que la civilisation des Serbes et la régénération de la Turquie sont en quelque sorte solidaires, et qu'en dépit des causes qui empêcheront toujours leurs intérêts d'être homogènes le musulman et le Serbe doivent s'appuyer mutuellement, et dans la crise actuelle plus que jamais.

Pour revenir à la constitution de la Servie, on peut se demander si les restrictions apportées au pouvoir du



[redacted]

Porte, ce qui, en rompant les
du pacte, primitif eût expos
à toutes les chances d'une lut
Enfin l'idée seule que le pr
investi d'un pouvoir non mo
que celui des pachas, sou
Servie avait si longtemps sou
insupportable pour le peupl
que pour les kniézes et les
derniers, comme on l'a vu da
de cette histoire, n'étaient p
de châtiments corporels. Po
mière fois, il est défendu
constitutif de soumettre le
naires à des peines infamant
rité elle-même ne pouvant p
la considération dont elle d
tourée si le caprice du m
élever ou destituer qui bon l
Une telle faculté discrétionn
nécessairement détruire tout
d'honneur, et décourager le
profit de l'intrigue et de la

Des abus de cette sorte a
peine à disparaître entièrem
où la domination turque se
avec le caractère de la conq
tive. Il faut que l'autorité
modifie graduellement son
que les mœurs des provinces
tes, en s'épurant au contact
civilisées, réagissent à leur
puissance souveraine. Quand
moral sera obtenu, les différ
gieuses et politiques ne sero
motifs de jalousie et d'hostili
paraîtront plus que comme d

[redacted]

portant la séparation des
s d'administration de celui
, quoique l'application de
e en Servie ne doive pas
idées conformes à celles
t naître dans des pays plus
utrefois les pachas et les
avaient singulièrement em-
s droits des fonctionnaires
'ordre judiciaire; il en avait
plus tard; les knièzes et
yés n'avaient guère mieux
viens. La prétendue sanction
suprême n'avait fait que ren-
plus irremédiables. Cette
tait donc devenue d'une né-
lue. Quant au reste, les rè-
Kara-George et de Milosch
l'administration de la justice
ervés dans la nouvelle charte
ifférence que les différentes
nt leurs attributions nette-
s, et formèrent des ressorts

hangement le plus efficace
si résultait des restrictions
à savoir qu'aucun mem-
eur de justice ne pouvait
office dans l'administration
le même que nul fonction-
'ordre politique n'était apte
pouvoir judiciaire.
ments analogues furent ap-
matières de commerce. Les
arbitraires adoptées par
loi et même par le prince
ii, à cet égard, suivaient
les janissaires, cessaient
ables. Elles reposaient sur
particulières à l'Orient et
-roi d'Égypte suit encore
Mais là elles ont leur raison
lus qu'en Servie, où la pros-
idée sur l'agriculture et l'in-
à cette faculté tyrannique
qu'à faire ressortir d'une
s odieuse les inégalités
individu. La charte veut
ments soient fixés d'un com-
par le prince et par le sé-
empêche tout empiètement
L'impulsion salutaire don-
merce et à l'industrie prouve
le feraient tous les raison-
-propos et l'utilité de ces

Ainsi, malgré les obstacles qu'oppose à une réforme radicale, dans l'esprit des institutions européennes, le milieu encore à demi asiatique de la Servie, les résultats obtenus sont d'une importance incontestable. Le joug qui a si longtemps pesé sur les Serbes est brisé; désormais ces raïahs si méprisés forment une nation. Ce qui a surtout contribué à rendre durables les changements qui ont régénéré cette province, c'est que l'opposition, et non le prince, les a introduits; c'est qu'ils ont leur racine dans le sentiment populaire, et que les vicissitudes de la politique extérieure et même l'avénement d'une autre famille trouveront les Serbes bien décidés à ne point renoncer aux avantages de leur émancipation. Le gouvernement turc tel qu'il existait autrefois est devenu impossible, à plus forte raison un gouvernement qui, se trouvant dans des conditions différentes, voudrait suivre l'exemple de la Turquie. Si même la fortune rendait le pouvoir aux Obrénovitch, ils ne pourraient le conserver qu'en observant la constitution.

La guerre actuelle, qui remue si profondément le sol de l'Orient, pourra soumettre la Servie à des formes plus monarchiques : il est également possible qu'elle complète ses institutions républicaines et qu'elle forme comme une Suisse slave, dont la mission dans l'équilibre européen serait de défendre le cours du bas Danube contre les empiétements de la Russie et de l'Autriche. A mesure que la Pologne semble s'effacer dans l'absorption moscovite le rôle des populations chrétiennes qui sont répandues au nord de la Turquie acquiert une plus haute importance.

La Servie doit à l'Occident cet esprit de justice qui est l'âme de ses nouvelles institutions : elle payera un jour ces dettes en réagissant sur le fanatisme turc, qui, pour être ébranlé, n'est pas encore vaincu; et l'exemple de deux provinces qui comptent à peine un million d'habitants changera en peu d'années la face de cette partie de l'Europe, si favorisée par la nature, mais dépeuplée par deux fléaux également funestes, l'intolérance religieuse et l'ignorance.

En attendant que la lumière se fasse

en Orient et que la civilisation retourne à son berceau, le moyen le plus simple pour que les chrétiens et les Turcs oublient leurs anciens dissentiments, c'est de les laisser en contact le moins possible. Quand leur administration sera entièrement séparée, la résistance ne naîtra plus des prétentions de l'orgueil, et l'excellence des institutions se manifestera d'elle-même.

CHAPITRE XXXVI.

INSURRECTIONS EN TURQUIE DE 1849 A 1851. (*D'après Cyprien Robert et autres sources.*)

La révolution de 1848, qui a ébranlé tous les trônes de l'Europe, a eu son contre-coup dans les provinces slavo-danubiennes. Les Hongrois et les Polonais ont mis l'Autriche à deux doigts de sa ruine, et ont forcé la Russie à démasquer sa politique. La Turquie, avec ses demi-concessions aux raïahs, n'était pas en mesure de prendre dans ce conflit de nationalités le parti que lui conseillaient ses intérêts et qu'une marche plus franche eût pu rendre décisif.

Le système suivi avec tant de persévérance sur le Bosphore par Reschid pacha et dont le but est d'assimiler aux Turcs les chrétiens de l'empire n'a qu'un avantage, celui de réduire à l'impuissance le vieux parti turc; mais il pèche par la base en ce qu'il admet la possibilité d'opérer politiquement la fusion [redacted]

leviers puissants qu'elle man grande habileté. Elle flatte co les Slaves en leur rappelant mune origine, et ne néglige messes ni même les sacrific rattacher à son système de universelle; mais ce qui do à ses intrigues un caractère désintéressement et de haut c'est le soin qu'elle prend ses démarches politiques du religion. Il faut convenir qu' les apparences sont pour el l'intolérance incorrigible de a donné trop souvent gain d la faveur des derniers traités, se concilient par des faveurs messes les primats du clerg donnent aux popes des li contiennent des prières pou les membres de sa famille, e res sont chantées dans toute de Turquie.

Les réformes militaires d'a sème européen et l'antago gieux tendent à séparer en les sujets turcs du sultan; l'A s'obstine à rester stationnair tilité des vieux croyants con qui est emprunté à la civili dentale se manifeste de tem par des massacres, soit à A Smyrne, dont les population traitent d'infidèles les musul rope. Il en résulte que la P réduite à compter sur les r [redacted]

Servie, dont la population
ère huit cent mille âmes,
ses anciennes dépendan-
couverte, surtout dans
de ses nahies, de forêts
es qui forment des posi-
nables. Malheureusement
t plus encore la Bosnie
us l'influence de l'aristo-
pte un grand nombre de
s, appelés par leurs frères
is *potouritzi*, c'est-à-dire
. Retirés dans leurs *koula*
rts, ces petits tyrans se
s avides et plus impitoya-
es raïahs que les grands
emps de la féodalité. Il
s Bosniaques sont traités
t par leurs seigneurs que
Chez ces derniers, l'aris-
as obtenu des priviléges
, et les conditions physi-
ont donné à la nation plus
i a contribué au dévelop-
ntiment national. Les Bul-
peuple grave, s'occupant
eaux et d'agriculture ; les
font pour multiplier chez
élémentaires et spéciales
ir qu'ils ont de s'instruire.
ques, depuis l'émancipa-
, ils ont essayé d'obtenir
riléges ; et, si ces derniers
ncouragés, ils n'auraient
se soulever pour former
ne nation ayant une sorte
e. La Turquie, dans l'hy-
révolte sérieuse des Bul-
le cas où elle serait im-
a comprimer, se verrait
: accorder des conditions
r elle ne peut se passer de
ni des produits de leur
t un parti qu'elle ne pren-
ernière extrémité, dans
la jouissance de ces privi-
duise à une émancipation
-seulement on leur refuse
erté que celle de travailler
ltres, mais on les accable
le redevances, de peur
nce moins rude, telle que
en procurer leurs habitu-
s, ne vienne à leur inspi-
d'affranchissement. Le
Hussein de Vidin, qui les a gouvernés pendant plus de vingt-cinq ans, a fait peser sur eux les plus incroyables exactions. Ses intendants et ses facteurs enveloppaient comme dans un réseau toute la province, accaparant toutes les marchandises manufacturées et achetant toutes les récoltes sur pied. Cependant, tout en se plaignant de la rapacité de leur vizir, les Bulgares avouaient qu'ils lui vendaient leurs produits à un prix plus élevé qu'à tout autre. Le vieux Hussein payait bien pour revendre plus cher, et ses bénéfices le rendirent si opulent que son palais ressemblait à la cour d'un roi.

La Bosnie se trouve dans des conditions entièrement différentes. Là le mal est plus profond, plus invétéré et demande des remèdes plus énergiques. La mission du vizir Tahir est donc tout autre que celle de Hussein. Chargé par le sultan d'écraser la résistance de l'aristocratie, il a dû agir avec une extrême sévérité. Ce rôle l'a fait regarder par les raïahs comme un sauveur : dans tous leurs différends avec les seigneurs, ils sont sûrs de trouver auprès de lui justice et protection. Une de ses dernières mesures est l'abolition des corvées et de tout travail non rétribué ; il a également réduit les taxes sans nombre dont les pauvres raïahs étaient grevés en les comprenant toutes dans un impôt unique, comme la nouvelle constitution l'a réglé en Servie. Cette taxe pour chaque paysan bosniaque ne peut excéder le tiers de sa récolte en grain ; et elle est fixée non plus comme précédemment par les spahis, mais par les starostes ou anciens de la commune. Dans tous les pachaliks dépendants de son autorité, Tahir, l'ennemi juré de tous les partisans de l'ancien système turc, faisait sans pitié administrer la bastonnade aux spahis qui désobéissaient aux prescriptions impériales. Aussi est-il l'objet des plus grands éloges dans le journal illyrien qui défend la cause des Slaves méridionaux.

Depuis l'administration de Tahir, la Bosnie semble renaître, et pour la première fois peut-être les bénédictions des chrétiens ont retenti jusqu'au pied du trône d'un sultan. Quand les détails de la guerre actuelle seront mieux connus, on saura sans doute que les Bosniaques

ont bravement combattu à côté des Arnautes, des Albanais et des Égyptiens.

Tel était l'état de la Bulgarie et de la Servie ottomane lorsque éclata en Autriche la révolution de 1848, que suivit bientôt l'insurrection de la Hongrie. Les deux lions de Travnik et de Vidin, affaiblis par l'âge, étaient impuissants à réprimer l'esprit de révolte qui agitait toutes les contrées du Danube. Hussein et Tahir sentirent leur résolution chanceler devant les spahis de la Bosnie et les chrétiens bulgares. Hussein céda volontairement sa place à Zia pacha. Tahir, par une indulgence que sa conduite antérieure faisait paraître de la faiblesse, encouragea la révolte des beys de la montagne, qui coururent immédiatement aux armes. En ce moment, les magyares remportèrent des triomphes signalés sur les armées autrichiennes; et leurs chants de victoire, répétés par les échos du Danube, enflammèrent la jeunesse bosnienne. Ce fut dans la Kraïna que flotta pour la première fois le drapeau de l'insurrection (1849). Les motifs mis en avant par les Bosniaques offraient le thème habituel. Ils se plaignaient de la cruauté du pacha et des extorsions du vizir, qui entassaient dans leurs caveaux les richesses et les dépouilles du pays.

La conduite des Bosniaques dans cette circonstance semblerait indiquer qu'ils n'aspiraient point à l'indépendance. En effet, au lieu de prendre parti pour les magyares, qui défendaient le principe de l'indépendance nationale, ils se déclarèrent pour les Croates de Yellatschitch, qui soutenaient l'intégrité de l'empire. Ne suivirent-ils dans cette détermination que l'influence d'une intrigue austro-russe? c'est ce que le temps révélera plus tard; quant à nous, sans écarter ce motif, qui a tous les caractères de la vraisemblance, nous serions plutôt porté à croire que la tyrannie des magyares envers les Slaves de Hongrie, cruauté qui obligeait fréquemment ces derniers à chercher un refuge sur le territoire turc, a été pour beaucoup dans la résolution des insurgés. Ils ne voulurent ramper et souffrir ni sous les Turcs ni sous les magyares, et ils se contentèrent de demander leur incorporation à un Etat sla[illegible] qu'il fût.

Ceci se passait en juillet [illegible] Autrichiens, battus sur tous le[illegible] étaient contraints d'évacuer la [illegible] et d'implorer le secours des [illegible] Paskévitch lui-même fut sur[illegible] de voir tomber de son front [illegible] riers d'Érivan et de Varsovie; [illegible] sa conduite, comme général, r[illegible] cette campagne au-dessous de [illegible] tation, on ne peut nier que [illegible] l'habileté de son administratio[illegible] logne que Nicolas fut redevab[illegible] pas avoir à étouffer pour son [illegible] une insurrection non moins re[illegible] que celle des Hongrois. Ains[illegible] gyares échouèrent pour s'être [illegible] les sympathies des Slaves [illegible] naux, et la Russie put jouer [illegible] pour elle le rôle de puissanc[illegible] trice, parce que les Polonais, [illegible] rement traités, se flattèrent qu'[illegible] tenant d'une insurrection en [illegible] acquerraient des droits aux f[illegible] tsar. Leur erreur a été de court[illegible] aujourd'hui le plus pur de l[illegible] coule dans une cause qui n'[illegible] la leur. Dans leurs plus mauv[illegible] ils disaient en se résignant à [illegible] nie moscovite : Dieu est trop [illegible] les Français sont trop loin! [illegible] de la civilisation a rapproché [illegible] tances; la mer a transporté s[illegible] vages de leurs ennemis éter[illegible] armée nombreuse et intrépi[illegible] l'instant où l'Orient régénéré [illegible] aux étreintes de la Russie et [illegible] triche la malheureuse Pologn[illegible] fers et arme les derniers de [illegible] pour reculer de quelques jou[illegible] faite de ses oppresseurs!

La cause des magyares para[illegible] gnée; Yellatschitch et ses [illegible] avaient essuyé de sanglantes [illegible] Seul, Knitschanin, à la tête d'[illegible] serbe de volontaires, protégea[illegible] les magyares la frontière turqu[illegible] la jeunesse ottomane brûlait d[illegible] dre au général Bem et de lave[illegible] sang moscovite les affronts [illegible] Le sultan lui-même ne faisait [illegible] mystère de ses sympathies [illegible] héros polonais et hongrois. C[illegible] le ban Yellatschicth, qui dep[illegible] temps intriguait en faveur d[illegible]

enait des relations avec les
le la Bosnie et de la Croatie
ra le signal de la révolte
ricts au delà de la Save,
es spahis par l'appât de
nes. Des troubles intérieurs
oyen le plus efficace pour
sultan de prendre ouverte-
ti qui soutenait avec tant
ne lutte si inégale. Ainsi,
d'une part le cabinet de
ait à l'insurrection les Sla-
m au nom des principes
s, de l'autre il excitait les
ongrie contre leurs maîtres
la légitimité et les bien-
s du gouvernement monar-
te conduite rappelait celle
même cabinet en 1847
s de Tarnow en Galicie,
politique de Catherine II
en Pologne. Le résultat de
st que les spahis ne purent
magyares; car, dans ce cas,
a contre eux les raïahs de la
tenant leurs frères serbes
nfédérés contre l'aristocra-
. En conséquence, ils ju-
nt de se montrer sympathi-
se des Austro-Slaves.
voir d'attirer à eux les sept
ns de leurs frères de Tur-
clamèrent la confédération
avoir sollicité l'alliance
égrins et du prince de Ser-
nt jusqu'à inscrire sur leurs
nom du ban Yélatschitch;
nombre d'entre eux étaient
lemander pour leur souve-
iche. Telles étaient les vues
les lorsqu'ils se préparaient
ce. Ils s'étaient procuré des
des armes; on assure que
rque découvrit une ving-
ons cachés dans des caver-
rêts. Lorsqu'ils crurent que
agir était venu, ils élurent
néral dans la Croatie turque
, qui se qualifiait lui-même
Yelatschitch, parce qu'il
lu village d'où les ancêtres
lèbre tiraient leur origine.
r exploit de ce Kiéditch fut
er la citadelle de Bihatch,
er aux entreprises des Alba-
ils des siècles traitent les Sla-
ves de ce pays avec toute la rigueur que peuvent inspirer l'avidité et le fanatisme. A cette nouvelle, Tahir-Pacha accourut; mais, ayant à lutter contre les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas dans les défilés et les forêts de la Bosnie, il se vit enfin obligé de se replier sur Travnik avec les débris de son armée.

La position des rebelles était des plus avantageuses; ils étaient parvenus à rallier à leur cause toute la population, quelle que fût d'ailleurs la religion de leurs adhérents. Les renégats bosniaques voulaient combattre à côté de leurs frères chrétiens; ils comptaient de nombreux auxiliaires en Macédoine et en Bulgarie. Depuis la frontière autrichienne jusqu'à la mer Noire, tout ce qu'il y avait de Slaves brûlait de concourir à l'œuvre de l'indépendance nationale. La Porte, sur le conseil de Tahir lui-même, consentit à traiter avec les meneurs de l'insurrection, qui furent invités à envoyer des plénipotentaires à Travnik, où devait se réunir une sorte de congrès formé des représentants de toutes les populations slaves de la Turquie. Ce mouvement était la contre-partie de ce qui se passait à Prague et à Agram. Mais dans ces deux dernières villes les députés, à peine arrivés, ne purent s'entendre; toutes les anciennes inimitiés de tribu à tribu, de musulmans à chrétiens se ravivèrent, et les intentions véritables des rebelles, qui désiraient avant toute chose de se soustraire à ce qui avait l'apparence d'une réforme, se manifestèrent avec plus de force que jamais.

Les insurgés, qui avaient compté sur l'alliance des Serbes, se virent frustrés dans leurs espérances. Le parti qui avait renversé Michel et appelé au pouvoir Kara-Georgiévitch se servait de son influence pour rattacher le peuple au gouvernement du sultan; la crainte que la Russie ne fît triompher les Obrénovitch, créatures de la Russie, réunit dans un intérêt commun Belgrade et Constantinople; la haine qui séparait depuis si longtemps ces deux tribus, la jalousie des Serbes contre leurs voisins et la crainte de voir peut-être leurs frères en religion obtenir des privilèges semblables aux leurs les portèrent à s'isoler entièrement dans un

mouvement où ils avaient tout à risquer.

Le prince de Servie était dans les meilleurs termes avec le divan. A l'époque où il était désigné par l'élection populaire, le sénat, croyant devoir ménager la susceptibilite de la Porte, l'avait présenté sous le nom d'Alexandre Georgiévitch, pour ne point réveiller le souvenir de Kara-George. Mais le sultan, rendant aux Serbes courtoisie pour courtoisie, lui donna dans le bérat d'investiture le nom de Kara-Georgiévitch, témoignant ainsi qu'il oubliait les dissentiments passés et réhabilitait dans le fils la mémoire du père.

En 1850, Pétroniévitch, toujours dévoué aux intérêts de la Turquie, se trouvait à la tête de l'administration: Voutschitch était ministre sans portefeuille; le département de l'intérieur était occupé par Garatschanin, celui de la justice par Alexis Simitch, ex-secrétaire de Milosch et ministre des finances sous le même prince; celui des finances par Jankovitch; celui de la guerre était réuni à l'intérieur, et celui des cultes et de l'instruction publique à la justice (1).

(1) L'armée des Serbes est simplement un cadre qui se complète au besoin, parce que dans le pays tout le monde est soldat. L'uniforme rappelle celui des Russes, avec cette différence qu'il est bleu au lieu d'être vert. Il y a toujours sur pied deux bataillons d'infanterie, un escadron de lanciers et une

Cependant les événements de
avaient arraché la Servie de son

séminaire. Les professeurs de droit
des études suivies à Leipzig, Heid
Vienne ou Paris. Le professeur d'hist
un Bohème, neveu du célèbre Sch
quant aux autres, ils sont Serbes, mêm
qui sont chargés de l'enseignement d
gues allemande et française.

L'instruction publique, quoique
au ministre des cultes, a son admini
distincte. Les écoles primaires elles-
sont sous l'inspection d'employés cha
les visiter à certaines époques.

La première imprimerie de la pro
été fondée par Milosch. Avant ce
les Turcs trouvaient que leurs raïahs n'
pas besoin de livres. Le clergé seul
permission de s'en procurer. Les o
indispensables au service de l'église
transcrits dans les cloîtres, ou imp
Pesth, à Kief, à Saint-Pétersbourg, à
et en dernier lieu à Neusatz, d'où on
sait venir à grands frais. Milosch a
venir de Pyrmont Bahrmann, et lu
donné la direction d'une imprimerie
que et de celle du gouvernement. Bal
resta à la tête de ces établissements
ce que le Moldave Kogalnitchan,
donné en français une histoire des
pautés, dont le public attend la d
partie, l'ait appelé à Jassi pour le m
la tête de l'imprimerie qu'il y a fond

L'imprimerie du gouvernement à B
emploie des presses à grande vitesse
déjà donné quelques ouvrages qui s
modèles de typographie, entre au
poëme à la louange de Kara-George

[redacted]

Pendant quelque temps on put qu'elle était disposée à secourir les Serbes de la Hongrie et à donner la main aux Bosniaques et aux Bulgares.

ils célèbrent donc le service divin en romane; mais ils l'écrivent en caractères illiens. Cependant, dans ces derniers on a recommencé à imprimer en lettres, surtout en Transylvanie et dans vine et même à Bukarest.

ittérature serbe est redevable de ses s essais aux exilés qui avaient cherrefuge dans le banat et dans la voïvodie. Les sources anciennes se réduisent de chose près, aux chroniques de ha et du prince Brankovitch, qui fut s'enfuir en Hongrie. Les documents nt laissés sont plutôt curieux comme nts de l'époque qu'intéressants aux le vue littéraire et historique.

la fin du dix-huitième siècle, un serbe, appartenant à un cloître de la n, nommé Johau Raïtsch, écrivit toire de Servie qui est encore estimée jours, bien qu'elle ait paru en ancien de l'Église et qu'elle ne soit pas à la de tous les lecteurs. Elle a été im- à Vienne en quatre volumes.

mmencement de ce siècle, Dosithée itch a écrit en langue vulgaire, et a l'époque de la littérature moderne es. Né dans le banat, il avait beauyagé, et fut ministre de l'instruction sous Kara-George. Ses œuvres, qui de philosophie, d'esthétique, de pédamythologie, d'histoire, etc., forment umes qui sont sortis des presses de Elles ont eu trois éditions à Bel-

an Vidakovitch est le premier écridans la Servie proprement dite; il a ié à donner à ses compatriotes le la lecture en leur offrant des romans s.

tinovitch, le premier poëte remarn'ait produit la Servie, est mort à il y a une dizaine d'années. Son pitale est le poëme de la *Serbiade* : oit aussi une histoire impartiale des temps du gouvernement de Kara et du commencement de celui de

que Moujitzki a laissé des chants s et des poésies lyriques estimés. Ses nt paru à Pesth et à Neusatz.

ase Stoïkovitch s'est distingué comme ; son cours a été imprimé à Vienne. Karatschitch Stépanovitch est étaienne, où il reçoit une pension du ment serbe. Ses principaux ouvrages sont des lexiques slaves, des traités de grammaire et des recueils de chants nationaux et de proverbes, enfin une traduction en servien du Nouveau Testament. Cet écrivain distingué tient aujourd'hui le premier rang parmi les lettrés de la Servie. On cite après lui Radisitch et Soubotitsch.

Ahdisch a publié quelques poésies originales et des traductions des classiques grecs et latins qu'on trouve dans *le Chroniqueur serbe*, journal de Pesth, et dans *le Pigeon-Messager*, feuille de Belgrade. Quoique né en Servie, il habita dans la voïvodina.

Le secrétaire du sénat Stoïtsch a publié un ouvrage estimé sous le titre de *Bon Conseil de la raison*.

Sous peu de temps il paraîtra en langue serbe un grand nombre de traités scientifiques. Les professeurs qui ont étudié en Allemagne et en France devront, chacun dans la branche d'enseignement dont il est chargé, publier des ouvrages spéciaux d'après ceux que l'on suit à l'étranger. Ces ouvrages ont été soumis à une commission compétente, et il est probable que quelques-uns sont déjà entre les mains de la jeunesse des écoles.

Parmi les écrivains distingués on cite encore Martinovitch, qui s'est formé à Paris.

Il existe à Belgrade une société savante qui a déjà publié deux volumes et qui s'occupe de réunir dans un musée les antiquités de la province.

Belgrade compte environ trente mille habitants, dont deux mille Turcs. Les derniers donnent à la ville le nom de Daral-Dschihad, c'est-à-dire *Maison de la guerre sainte* : les Hongrois l'appellent Fejervar, en allemand Weissenburg ou Ville-Blanche, expression qui est la traduction littérale du mot slave *Belgrad*. La forteresse, bâtie sur une hauteur qui s'avance dans le Danube, domine à l'ouest la ville serbe et à l'est la ville turque. Cette dernière a un aspect misérable et manque de régularité. Les casernes qui s'élèvent sur le bord du fleuve sont ce qu'il y a de mieux dans ce quartier de Belgrade. La demeure du pacha lui-même menace ruine; mais la mosquée qui est dans la forteresse est assez belle. Il n'y a qu'une opinion sur la droiture des Turcs et sur leur bonne conduite envers les habitants, qui vivent avec eux dans la plus parfaite intelligence. Les mœurs des Serbes ont eu sur leurs voisins une telle influence que pas un mahométan, à l'exception du pacha, n'a plus d'une femme. Les Turcs ont d'autres établissements militaires sur le bord

Belgrade, la cité affranchie, était le point vers lequel tous les Slaves des Balkans et du Danube portaient leurs regards. Déjà des milliers de ses guer-

du Danube, à Semendria et dans l'intérieur du pays à Oujitza, qui est une place très-forte.

La ville serbe offre un aspect plus agréable, quoique les édifices en paraissent sans connexion. Une des plus belles maisons appartient au jeune prince Milosch; celle qu'occupait son père n'a rien de remarquable. On peut citer encore le séminaire, l'imprimerie de l'État. Quant au palais où réside le prince, le gouvernement l'a acheté à un riche marchand.

Quoique le serbe soit la langue que les habitants parlent généralement, l'allemand est assez répandu, ce qui donne aux Serbes de la voïvodina, qui sont familiers avec cet idiome, de grandes facilités lorsqu'ils s'établissent à Belgrade.

Le commerce de Belgrade prend tous les jours un développement plus considérable. Un marchand du pays, Anastase Mischa, qui fait venir des riches salines d'Okna, en Moldavie, le sel destiné à l'approvisionnement de la capitale, a introduit il y a quelques années une amélioration qui facilite les communications fluviales : les bâtiments qui naviguent sur le Danube peuvent aller à la voile.

Belgrade, comme la ville la plus commerçante de la principauté, est le séjour des consuls envoyés par les grandes puissances européennes. Personne n'ignore que leur mission est surtout politique et que, de même qu'à Bukarest, ils sont chargés d'informer leurs cabinets de tout ce qui se passe en [redacted]

tre effet que de signaler à l'autorité les membres de l'opposition qui mettent dans l'étranger leurs espérances et leur appui.

En voyant en Servie les traces tous les jours plus nombreuses et plus profondes d'un gouvernement paternel et national et d'une administration régulière, on arrive à la conviction que cette population énergique comprend déjà qu'elle a ses intérêts distincts, qui peuvent se combiner avec ceux de certaines puissances, mais non leur être aveuglément subordonnés. Son histoire lui a suffisamment appris que, depuis la réforme, elle a plus à gagner avec les sultans qu'avec les États intéressés à l'affaiblissement de la Turquie. Si la Servie peut se tenir en garde contre les intrigues des partis, elle s'abstiendra sans doute de toute nouvelle révolte contre la Porte, dont elle garde la frontière au nord et à l'occident, et elle ne répandra plus le sang de ses fils pour finir par être une province de la Russie ou de l'Autriche. En ne s'appuyant que sur elle-même, elle sera plus forte et plus respectée; et, si plus tard la liberté doit mettre une barrière infranchissable entre la Russie et les Slaves méridionaux, elle deviendra le centre et la clef de voûte d'un nouvel empire destiné à remplir la magnifique mission que la Russie a rejetée, celle de reporter en Asie la civilisation de l'Occident.

Après avoir longtemps compté sur la protection de l'étranger, Milosch, paraît avoir été ramené à des vues plus saines. Dans son exil en Valachie, ils s'était mis en relations [redacted]

avaient passé la Theiss. Si Bel-
s'était déclarée pour les Russes,
mple eût entraîné toutes les po-
ns de l'ancienne Servie. Si Bel-
e déclarait le centre d'une grande
tion de peuples sous le patronage
Turquie et de l'Autriche, c'en
fait de l'aristocratie magyare
renégats turcs de la Bosnie et de
arie. Cette idée d'une grande fé-
n des Slaves paraît avoir été celle
roniévitch et de Voutschitch;
ce actuel Kara-Georgiévitch
lui être favorable, quoique par
tifs différents. Ce prince, qui
oint appelé au pouvoir pour le
un autre, comme les hospodars
alachie et de la Moldavie, mais
n temps illimité, ne doit son élé-
qu'au bon vouloir de la Porte et
tion des Serbes. Il n'ignore pas
Russie n'a rien négligé pour
arrer son élection; il est donc
intérêt de ménager la Turquie,
la lutte actuelle son abstention
nnonce assez de quel côté pen-
es sympathies.
onduite tenue par les agents
russes durant les troubles qui
nt la Bosnie et la Bulgarie à la
a la révolution hongroise avait
ctère trop prononcé pour que le
Alexandre n'en conçût pas de
ge. A Belgrade même la Russie
ait pas mystère de ses projets.
ski, le consul russe, s'était attiré
dversion générale pour avoir
aire soulever le peuple contre le
Les choses avaient été poussées
que l'empereur Nicolas crut néces-
le remplacer par un agent plus
pect, M. Levschin. Ce dernier,

répondit : Ne comptez pas sur la
les peuples occidentaux connaissent
l'Orient; et c'est inutilement que les
généraux envoient à leurs cabinets
ormations, parce que, les relations
ionales ayant dans le cours ordinaire
es un caractère entièrement diffé-
y manque d'expérience et de mesure
n apprécier celles qui vous regardent.
nez donc rien, sinon vous vous expo-
erdre vos propriétés en Valachie,
vous avez perdu votre principauté. »
üd-Slaven und ihre Länder, von
er; Leipzig, 1851.)

après avoir sondé le terrain, se laissa prendre à l'indifférence apparente des Serviens, et jeta bientôt le masque. Croyant avoir gagné Voutschitch, il commença à donner des dîners splendides aux sénateurs : on y portait des toasts *au dictateur du monde, au nouveau royaume de Servie destiné à réunir tous les Slaves méridionaux sous l'éternel patronage des Romanof*. Les deux Simitch applaudirent à ces saillies inconsidérées, mais Pétroniévitch garda une attitude neutre. Seul, Élias Garatschanin protesta hautement au nom du parti national, et cet acte de résolution suffit pour faire tourner contre Levschin toute la jeunesse serbe. Personne de ceux qui auraient fréquenté les salons de Levschin n'eût osé briguer le moindre emploi. Et, en effet, il existait une loi en vigueur depuis une dizaine d'années en vertu de laquelle tout fonctionnaire serbe devait en prenant du service renoncer à tout engagement antérieur avec des étrangers. Cette précaution a empêché la province d'être inondée, comme elle le fut du temps des Obrénovitch, par des employés élevés et formés en Russie ou en Autriche, et qui, restés sujets de l'une ou de l'autre de ces deux puissances, étaient autant d'agents hostiles à la cause nationale. Cet état de choses n'existe plus. Les intrigues de l'étranger ont perdu leur prestige en Servie. La Turquie en est si bien persuadée que le vieux Hassan, pacha de la citadelle de Belgrade, étant mort en 1850, le sultan n'hésita pas à confier au prince Alexandre le commandement intérimaire de la garnison.

On voit que les Slaves insurgés ne pouvaient point compter sur l'aide de leurs frères de Servie. Tous les efforts des musulmans de la Bosnie tentés à l'effet d'exciter une insurrection contre la Porte échouèrent contre la ferme résolution des Serbes; car les Slaves de la Macédoine et de la Bulgarie s'autorisaient de la conduite de Kara-Georgiévitch pour résister à toutes les sollicitations. Quant aux Monténégrins, ils ne se contentèrent pas d'une simple abstention. Profitant de l'absence des spahis, leurs bandes portèrent la dévastation sur les frontières de l'Hertzégovine et de la Bosnie. Les Ouskoques de la vallée de

Vassoïévitch s'avancèrent jusqu'à Saraïévo. La Porte, voyant les rebelles cernés par les montagnards et par ses troupes régulières, ordonna au vizir de rester sur la défensive et de congédier la diète slave qui avait été convoquée à Travnik. En effet, l'anarchie devait rétablir l'autorité de la Porte plus rapidement que n'eût pu le faire la force des armes. Cependant la guerre se renouvela avec un redoublement d'ardeur au printemps de 1850. Le vieux Tahir n'était plus capable de faire tête à l'orage. Le divan rappela de Bukarest le vainqueur des Albanais, Omer-Pacha. Il était alors en Macédoine, à la tête d'une armée aguerrie : il traversa rapidement Pristina et Kossovo, et laissant derrière lui des masses nombreuses d'insurgés, il s'avança droit au cœur de la Bosnie.

C'était le moment qu'attendaient les espions de la Russie; la lutte était partout de Slave à Turc et de Slave à Slave; la désorganisation devait être la conséquence de la guerre civile et du désordre général. Les Turcs d'Asie, toujours opposés aux réformes, se soulevaient au sud de l'empire. L'armée russe, échelonnée le long de la rive gauche du Danube, n'attendait plus qu'un prétexte que les Bulgares devaient fournir. L'arrivée des débris glorieux de l'insurrection hongroise avait déjà réveillé les sympathies des Bulgares. Kossuth et Dembinski étaient à Vidin. Le peuple se rappelait tout ce que les Albanais lui avaient fait [redacted]

révolte parmi les paysans, qui demandèrent au sultan un prince chrétien pour les gouverner. Le foyer de cette insurrection était le couvent de Rakovitza, en grande vénération parmi les Slaves du Balkan. Les moines, excités sans doute par le synode de Saint-Pétersbourg, n'eurent pas de peine à enflammer le zèle de cette population simple et ignorante. Au mois de juin 1850, ils se soulevèrent; mais leurs attaques étaient moins dirigées contre les garnisons turques qui occupaient les forteresses que contre les soubachis et les spahis, dont la tyrannie leur paraissait insupportable. Sans autres armes que leurs faux et leurs bâtons ferrés, ils détruisirent les villages, massacrèrent quelques seigneurs, et finirent par se procurer de l'argent, avec lequel ils comptaient acheter de la poudre et des armes de guerre.

Déjà les trois nahies de Vidin, Belgradschitch et Verkovatz avaient réuni leurs forces pour marcher contre la forteresse de Belgradschitch; mais, repoussées par le canon, elles furent obligées de battre en retraite jusqu'à leurs camps retranchés, où elles attendirent l'ennemi. Les Turcs feignirent alors de vouloir entrer en négociations avec les rebelles, et, profitant d'un armistice, ils pénétrèrent dans leurs lignes, et en massacrèrent un grand nombre. La confiance des insurgés eut des suites encore plus fatales au camp de Vlasino- [redacted]

et les spahis de les poursuivre. e russe, qui s'apprêtait à franchir ube, suspendit sa marche. Ce , qui avait réprimé tant de ré- était connu des généraux russes, furent pas médiocrement surpris oir entrer à Nisch, tandis qu'ils osaient dans les défilés de la et entouré de masses de rebelles. fs moscovites demandèrent des à leur cour, qui regarda l'occa- mme manquée. En effet, le plan ses, si habilement conçu, échoua pidité des mouvements d'Omer- Nommé roumeli-valessi, c'est- gouverneur général de la Tur- Europe, ce chef usa de ses pou- vec la plus louable modération. ter à la Russie tout prétexte enir dans les démêlés turco- il proclama une amnistie géné- complète. La Porte envoya Riza- en qualité de commissaire pour s les réclamations des Bulgares. 'on les interrogea sur les motifs rébellion, ils ne firent aucun de toutes les intrigues que la avaient pratiquées auprès d'eux agents et par ceux du parti de . Quant à leurs griefs, ils les ent avec la même franchise. Ils rent qu'ils aimaient mieux la e de se voir réduits à livrer leurs et leurs enfants à la merci des qui refusaient obstinément d'ad- aucune des réformes ordonnées sultan. Ils se plaignaient que eût décuplé depuis qu'il était en espèces, parce que les sou- évaluaient le grain et les autres s d'après les prix courants sur ché de Constantinople, où ils fois plus élevés qu'en Bulgarie. andaient en conséquence que pôts fussent désormais payés en comme ils l'étaient autrefois, et s fixât proportionnellement à me de chacun, en indiquant à l'époque de leur perception. andèrent qu'on leur donnât des nationaux, qui comprissent la du pays, tandis que les évêques s ecclésiastiques grecs n'enten- pas le bulgare et paraissaient nent occupés à vendre le plus ent possible les fonctions de leur ministère. Pour défendre au besoin l'honneur de leurs filles, ils priaient le sultan de les autoriser à porter comme les Turcs un poignard et des pistolets à leur ceinture. Enfin, pour assurer l'exécution des ordres du souverain, ils exprimèrent le vœu que le divan soumît à un contrôle sévère les autorités locales, contre lesquelles un paysan ne pouvait former une plainte qu'au péril de ses jours.

Riza-Pacha et le roumeli-valessi Omer ayant déclaré que toutes ces requêtes étaient fondées en raison, les Bulgares retournèrent à leurs champs avec l'espoir d'obtenir une prompte satisfaction. Tout l'honneur d'une pacification si prompte fut attribué à la présence d'Omer-Pacha; cependant ni la fermeté ni l'habileté bien connue du roumeli-valessi ni toutes les mesures que pouvait prendre la Porte n'auraient suffi à écarter les dangers qu'avait suscités contre l'empire ottoman la propagande moscovite. L'insurrection des Bulgares retranchés dans leurs montagnes inaccessibles n'aurait pu être étouffée de longtemps sans l'intervention des Serbes et des Polonais réfugiés. La Servie avait évidemment joué le rôle principal dans la question bulgare: dès la première manifestation du mouvement, des masses d'insurgés s'étaient portées vers les frontières de la Servie pour y échanger leur or contre des cartouches et des armes; mais la frontière resta fermée pour l'artillerie. Ce fut en vain que les rebelles implorèrent le secours de leurs frères; ils furent bientôt découragés par le refus positif du prince Alexandre de s'associer à une guerre absurde, qui ne pouvait manquer d'amener une conflagration générale en Europe. Les Bulgares se virent donc forcés d'accepter la médiation que leur offrit le cabinet de Belgrade, mesure qui fut suivie immédiatement du désarmement d'un grand nombre de rebelles, assurés de trouver un asile en Servie. C'est à la suite de ces arrangements qu'Omer-Pacha put offrir aux vaincus des conditions avantageuses avec une amnistie sans restriction. La confiance du roumeli-valessi dans les dispositions des Serbes s'appuyait encore sur les ingénieurs hongrois et polonais,

dont plus de six cents s'étaient enrôlés comme instructeurs dans son armée; un nombre à peu près égal de ces réfugiés se trouvaient à Schoumla, dans le cœur de la Bulgarie. Ceux-ci avaient été vivement sollicités de se mettre à la tête des mécontents dans les derniers troubles. S'ils eussent consenti à se déclarer contre les Turcs, l'insurrection, dirigée par les chefs exprimentés, aurait pu donner la main aux généraux du tsar. Mais ces réfugiés refusèrent toute coopération avec les ennemis du sultan; et les paysans ne tardèrent pas à se disperser dans toutes les directions.

Ce n'était pas sans motifs que l'empereur Nicolas insistait auprès de la Porte pour obtenir le renvoi des réfugiés. Abdul-Medjid a noblement résisté à ces exigences; et aujourd'hui il doit peut-être à cette fermeté d'avoir dans ses armées des corps d'élite capables de tenir tête aux meilleures troupes de l'Europe.

Les Bulgares soumis, il ne restait plus qu'à faire rentrer les Bosniaques dans le devoir. Omer-Pacha arriva dans le pachalik insurgé aussi inopinément qu'il s'en était éloigné. A peine le bruit se fut-il répandu qu'il était à Séraïévo que les beys qui s'étaient le plus compromis s'enfuirent vers la Save sous divers déguisements. A cette même époque, le vieux vizir Tahir, qui avait encore les armes à la main, succombait à des fatigues trop grandes pour son âge. Omer-Pacha le remplaça immédiatement, et, confiant dans la supériorité de son armée, il présenta le combat à toutes les forces de l'aristocratie. Après quelques escarmouches, les insurgés se dispersèrent; leurs officiers, n'ayant plus personne à commander, allèrent chercher un refuge les uns en Autriche, les autres en Servie. Tous les cantons, en y comprenant la Kraïna, firent successivement leur soumission; Kiéditch lui-même, le vainqueur de Bihatsch, dut se rendre comme otage au camp d'Omer-Pacha

N'ayant plus d'ennemis dans toute la Bosnie, Omer convoqua à Séraïévo les agas, les moussélims et les beys, et fit lire en leur présence le nouveau firman de l'empereur, en vertu duquel les spahis étaient mis à peu près sur le même pied que les raïahs. T
Bosniaques, musulmans ou ch
étaient désormais soumis à la c
tion et au service militaire e
de leurs frontières, tandis que d
priviléges leur laissaient la facul
combattre que dans l'intérieur
La forteresse de Travnik cessa
la résidence des autorités. Le go
ment général, le tribunal sup
les consulats étrangers furent
Séraïévo, qui, dépouillé de ses
ses républicaines, ne forme
État dans l'État, et rentre sou
commune. Ce fut Omer-Pacha lu
qui se chargea d'interpréter c
né Croate, et parlant parfaite
dialecte slavo-bosniaque, il exp
peuple les avantages qui résul
pour lui d'une loi égale pou
pour la mettre immédiatement
plication, il prit ses nouvelles
sans distinction aucune parmi
milles musulmanes et chrétien
soumit à la taxe les spahis, qui
pour la première fois la payer
les raïahs.

Adossée à ses montagnes et au
tières militaires de l'Autriche,
nie était restée la plus arriérée d
les provinces de la Turquie d'E
c'était le séjour des préjugés et
barbare fanatisme. Les chréti
cachaient encore dans des cavern
célébrer les saints mystères, co
temps des persécutions païenne
qu'ils avaient payé au poids d
quelque pacha le droit d'élever u
pelle, les spahis s'amusaient à y
le feu, après avoir souillé le sa
de leurs débauches. La loi n
a mis un terme à toutes ces in

Omer-Pacha savait que la cl
sied bien à la force; il se montr
pour décourager la résistance e
pour ramener ceux qui n'étaient
rés ou ignorants : il refréna les e
Albanais en ne gardant de ces
énergiques et infatigables que le
mes qui purent se soumettre à l
pline des camps. De cette ma
espérait renforcer l'armée ot
de cinquante à soixante mille
gnards, soldats énergiques et agi
pour la guerre de partisans et j
à la solidité des Russes l'élan d

qui habitent des régions forte-
ssidentées. Ce sont ces hommes
n commandés, ont repoussé les
x du tsar à Kalafa, à Citaté, à
a et à Silistrie avant que les
de l'Occident fussent venues
le poids de leurs armes dans la
.
it aux beys les plus opiniâtres
ur résistance à toute réforme,
n fit poursuivre dans leurs re-
par ses troupes régulières. Tra-
nme des bêtes fauves, ils furent
t envoyés chargés de chaînes à
tinople ou en Égypte et à Tri-
s autres abandonnèrent leurs
x et allèrent chercher une mort
s dans l'Hertzégovine, où Ali
Régovitch, non moins hostile
mêmes aux changements récents,
rit ses forteresses et se renferma
tolatz pour s'y défendre jus-
mort. Les raïahs, dont les vues
térêts étaient naturellement op-
la conservation des priviléges
stocratie, ouvrirent les portes
liers d'Omer-Pacha et les ac-
nt comme des libérateurs. Dans
de choses, il devenait impossi-
parti des spahis de continuer la

ndant la Russie voyait avec in-
e le développement des ressour-
itaires de la Turquie. Résolue à
rix d'entraver ce mouvement
steur, elle insistait auprès de la
r l'extradition des officiers hon-
: polonais; et, tandis que M. de
ppuyait ses réclamations de me-
son gouvernement faisait à
ff et dans les ports de la mer
s préparatifs immenses pour être
de dicter des conditions à la
n de l'écraser si elle voulait cou-
chances d'une lutte inégale.
nt sur l'Autriche, qu'elle venait
rer d'une ruine certaine, sûre
ner au besoin la Prusse, domi-
cours de Suède et de Danemark,
t des tendances généreuses des
scandinaves, elle travaillait avec
rance à séparer les cabinets de
s et de Paris, tous deux intéres-
êter ses empiétements en Orient.
n l'Allemagne, elle effrayait la
s des suites d'un bouleverse-
ment radical en France, et montrait à tous les souverains le repos de l'Europe et du monde attaché à la conservation d'un pouvoir autocratique, type immuable des monarchies pures. C'est au nom de l'ordre qu'elle exigeait l'extradition des réfugiés. L'attitude des provinces slaves déjoua tous ces plans sur le théâtre où devait se passer l'action, comme l'alliance franche et sincère de la France et de la Grande-Bretagne vint bouleverser toutes les traditions de la diplomatie. Pour s'assurer jusqu'à quel point le concert anglo-français était solide, elle crut faire preuve d'adresse en s'emparant de la question des lieux saints, comme n'offrant aucun point d'intérêt commun à deux nations l'une catholique et l'autre protestante; il lui paraissait même probable, après les craintes exprimées par quelques organes de la presse anglaise, que les prétentions émises par le cabinet des Tuileries pourraient rompre un accord contre lequel protestaient d'anciens préjugés et des souvenirs inquiétants. L'empereur Nicolas, aveuglé par ses courtisans, trompé par les rapports de ses agents, qui puisaient leurs renseignements à des sources suspectes et qui se fiaient pour l'avenir à des hommes qui n'avaient pas su conserver la monarchie de Louis-Philippe, pressé d'ailleurs de clore son règne par un coup d'éclat, se crut assez fort pour être à demi sincère, et s'ouvrit au représentant de l'Angleterre dans l'espoir de la rendre complice d'un acte non moins sérieux que le partage de la Pologne, le démembrement de la Turquie. Lord Seymour enlaça avec tant d'habileté l'orgueil de l'autocrate qu'il put l'exposer à nu aux yeux de l'Europe; et ce fait cimenta plus puissamment l'alliance des deux grandes nations occidentales que n'eussent pu le faire tous les raisonnements d'une philosophie humanitaire. L'empereur Nicolas déclarait la Turquie mourante; ce magnifique héritage allait être un embarras pour l'Europe: à peine s'occupait-il d'assigner aux vainqueurs de l'empire grec un coin obscur de l'Asie pour y expier leur fanatisme et leurs cruautés sur les races du culte chrétien. Le génie pratique du diplomate anglais avait saisi d'abord toute la portée

d'un plan de cette importance : la marine russe, servie par les insulaires de l'Archipel et par les Grecs du littoral, allait devenir prépondérante en Orient ; le commerce lui donnait la richesse et les moyens d'entretenir une armée immense, échelonnée le long de la Perse et de l'Arménie et étreignant l'Allemagne dans un réseau de fer descendant de Cronstadt par Varsovie pour enserrer Belgrade et Constantinople. La Caspienne était déjà un lac russe ; encore quelques pas, et les Indes orientales étaient sérieusement menacées.

Mais que pouvait l'Angleterre seule contre le géant du Nord? Certes la marine de la Grande-Bretagne est la première du monde ; le commerce qu'elle fait avec le monde entier assure à ses flottes de guerre des ressources inépuisables en matelots braves et expérimentés : il lui était facile de bloquer les ports de la Russie, et d'arrêter toutes ses communications par mer ; mais ses vaisseaux auraient-ils pu détruire les escadres ennemies, protégées par des forteresses de granit et hérissées de canons. Sur tous les points attaqués l'armée russe eût été supérieure aux forces anglaises ; il fallait à la grande puissance maritime l'appui d'une grande puissance militaire : la France et l'Angleterre se complétaient mutuellement, et l'alliance de ces deux fières rivales allait se cimenter par le sang sur de nombreux champs de bataille.

Il était donné à l'homme qui préside

[redacted]

ne fait point une guerre d'amb
d'agrandissement. Cette abnéga
paru si nouvelle que les puissan
plus intéressées à l'affaiblissem
la Russie ont hésité à y croire ;
tandis que les cours tâtonnent
culent, la voix de tous les peupl
lué de ses sympathiques acclam
cette série de triomphes, acheté
sang si généreusement sacrifié a
térêts de l'avenir.

Quand les puissances occide
dont la tâche resterait imparfaite
négligeaient de régler la situati
provinces danubiennes, s'occu
de cette importante question, elle
veront que les réformes introdu
consenties par le gouvernement
Porte ont déjà porté quelques fru
Bulgarie l'administration comm
les écoles, l'Église sont en voie
lioration. Les Bulgares peuvent
gner en justice; et leur serment
les tribunaux est valable comm
des Turcs. Les spahis ne peuve
exiger d'eux ni corvée ni travail
tout service est rétribué par un
qui se traite de gré à gré. Qua
religion, la Porte exige que, si u
gare veut se faire mahométan, i
pendant trois jours avec son
dont le devoir est de l'instruire, d
que le changement de religion
avoir lieu qu'en pleine connaiss
cause ; alors seulement le rené
circoncis et peut paraître à la mo
A Constantinople les Bulgares o

[redacted]

autrichienne par Fiume et De nouvelles voies de commu- entre Rouschtschouk et Varna, onstendji et le Danube favo- les relations commerciales de , de la Bulgarie supérieure et ipautés avec la mer Noire; le par Soulina ne sera plus indis- aux bâtiments qui descendent , et ils ne seront plus arrêtés se ou les ensablements que ou le mauvais vouloir laisse ler dans les passes. Mais de s réformes qui ont changé la es provinces la plus importante nission de la jeunesse chré- ns les rangs de l'armée régu- présence de la coalition austro- mit l'empire en si grand danger la Porte jugea nécessaire d'aug- 'effectif de ses armées, et les rent appelés à la défense de ne. L'adoption de cette grande a cela de remarquable qu'en les forces de la Turquie elle même temps impossible le re- s anciennes vexations. Si la ut être sûre de la fidélité de ces x auxiliaires, il faut qu'elle les s paternellement et que les es rivales n'aient rien à leur préférable aux conditions qui hent au sceptre du sultan.

l les rapports de la Turquie avec seront plus suivis et que nos uront passé dans ses mœurs, sans doute disparaître les der- stiges de barbarie, et le re- nt ne sera plus accompagné de ures coercitives qui semblent de condamnation l'homme que pelle à la plus noble des mis- elle de défendre le pays et le nestique contre l'invasion étran- a reste, il ne faut pas s'étonner els abus se rencontrent chez on qui est restée si longtemps, stème, en dehors de la civili- rétienne quand nous les voyons duire avec un caractère non ssant en Autriche et dans tou- rties de l'empire russe.

rience d'une guerre de deux dont nous pouvons prévoir le émontrera sans doute à la out ce qu'il y a de force dans l'esprit de corps qui rend solidaires les succès comme les revers. Le mélange des races diverses qui diffèrent entre elles par la religion et le langage et qui n'ont d'autre lien que celui de la discipline présentera longtemps encore de sérieux obstacles, tandis que des régiments formés par nationalités auraient le double avantage d'une cohésion plus parfaite et d'une émulation constante. Mais il faut, pour arriver à ce résultat, que les chrétiens aient un intérêt incontestable à rester fidèles : dans le cas contraire, chaque province aurait tout prêts des éléments de résistance et d'insurrection. Les mêmes avantages, accompagnés des mêmes inconvénients, seraient attachés à l'établissement d'une landwehr. Dans ces pays de montagnes, où tout homme est soldat, une garde nationale serait une pépinière de guerriers qui appuieraient admirablement les troupes régulières; mais si le montagnard marche au combat contre son gré, il n'écoutera que l'instinct de l'indépendance native, et il tournera contre un pouvoir oppresseur les armes qu'il en aura reçues pour le défendre. Ce système de recrutement, en supposant la population affectionnée au gouvernement, entretiendrait dans tous les villages le sentiment de l'honneur militaire; et, au premier appel, la jeunesse slave accourrait à la frontière.

Mais dans tous les cas, comme nous l'avons souvent répété d'après les meilleures autorités dans le cours de cet ouvrage, les priviléges accordés aux provinces danubiennes doivent suivre une marche ascendante. Éclairées et en possession d'une forte organisation militaire, elles ne pourront se résigner indéfiniment à un rôle subordonné. Elles ont pour elles le nombre et l'énergie: leur émancipation complète ne peut être qu'une question de temps. Réunies à la Russie ou à l'Autriche, elles donneraient à la puissance absorbante une prépondérance inquiétante pour l'Europe; isolées, elles ne pourraient se maintenir comme États distincts; mais en formant entre elles une fédération dont le lien serait la religion, la race et la langue, et placées sous la protection de la Turquie et des grandes nations de

l'Europe, elles s'appartiendraient désormais à elle-mêmes, et, loin d'être un sujet de discorde, elles assureraient l'équilibre des influences politiques, et cette pondération des forces sans laquelle les efforts des peuples stériles, l'ambition des dynast quérantes remettant sans cesse e tion la sécurité du présent et les e ces de l'avenir.



ANNEXE
L'HISTOIRE DE SERVIE.

LOIS ET ORDONNANCES
(ZAKON I OUSTAV)
DU TSAR ÉTIENNE,
MACÉDONIEN ET AIMANT LE CHRIST,

le de la Servie de la Bulgarie, de la Hongrie, de l'Allbanie, de la Hon-alachie et de beaucoup d'autres contrées et pays. Lois établies (avec ice du très-haut Dieu Jésus-Christ en l'an du monde 6750 (1349) *dans indict, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.*

is et ces ordonnances ont été lans une assemblée où se trou-otre très-vénérable père le pa-Kyr Iohannik, tous les grands et nitaires de l'Église, les métro-et les évêques, le tsar Étienne, es, les grands et les petits gou-de l'empire. Ces ordonnances is sont les suivantes :

ut prendre soin de la religion ie, des saintes églises et cou-les ecclésiastiques.

cune autorité ni personne ne narier sans la consécration de ue ou de son confesseur, au-ir l'évêque.

un mariage ne doit avoir lieu monie de mariage et serment lui qui célébrera une noce sans tion et la permission de l'Église en prison jusqu'à ce qu'il ait iende.

icun doit se montrer soumis à ecclésiastiques en général et nfesseur en particulier, et cha-leur être obéissant. Si quel-fense par un péché l'Église ou iastiques, ou enfreint de plein que commandement, il doit e son sort à l'Église sainte, et icilier avec elle, à moins qu'il d'une communion étrangère. iste dans sa désobéissance, s'il se tient éloigné de l'Église et ne veut ni se soumettre ni se réconcilier avec elle, il sera excommunié par l'Église et payera une amende.

5. Les ecclésiastiques ne doivent pas anathématiser les chrétiens pour leurs péchés, mais ils doivent leur faire des remontrances avec douceur et sans scandale, et leur représenter deux ou trois fois la grandeur de leur faute : si alors ils n'obéissent pas, ils les excommunieront.

6. Quant à l'hérésie latine et à ceux qui attirent des vrais croyants dans cette foi, le patriarche et les métropolitains ainsi que les évêques doivent expliquer à ces derniers la théologie et les saintes Écritures, afin qu'ils se convertissent de nouveau à la véritable foi et au vrai christianisme. Si quelqu'un ne veut pas se convertir et revenir à la véritable foi, il sera puni de mort comme cela est écrit dans les ouvrages des saints Pères ; et le vrai croyant tsar doit extirper de ses États toute hérésie. Celui qui ne voudra pas se convertir perdra tout son avoir ; au contraire, celui qui reviendra à la véritable foi recevra en présent ses biens confisqués. Les ecclésiastiques hérétiques d'une autre communion qui cherchent à faire des prosélytes seront arrêtés, envoyés dans les mines ou expulsés du pays. On con-

sacrera les églises hérétiques, et on les ouvrira aux ecclésiastiques de la vraie croyance, afin que chaque personne s'étant départie de cette dernière y revienne.

7. Des protopopes seront attachés aux grandes églises, et ils devront convertir les Latins dans toutes les villes, les bourgs et les villages. N'y eût-il dans un lieu qu'un seul homme qui ne soit pas un vrai croyant, ils lui feront une leçon spirituelle, et ils l'instruiront chaque dimanche dans l'église. Chaque chrétien doit se convertir à la vraie foi, comme l'ordonnent les apôtres et les saints Pères.

8. Si on trouve un ecclésiastique latin cherchant à convertir un chrétien à la foi latine, il sera puni de mort d'après le précepte des saints Pères.

9. Si on trouve un demi-croyant ayant épousé une chrétienne, il devra recevoir le baptême de la seule manière chrétienne; mais s'il ne se laisse pas baptiser, on lui prendra sa femme, ses enfants, sa maison; il sera réduit à la misère et obligé d'émigrer.

10. Si on trouve un hérétique vivant avec des chrétiens, il sera marqué au visage et chassé; celui qui le cache souffrira la même peine.

11. Le synode ecclésiastique doit nommer à toutes les cures dans toutes les villes et les villages d'habiles ecclésiastiques qui recevront la confession de leurs ouailles. Ils devront préalablement recevoir la bénédiction du saint [redacted]

seule doit juger les péchés espèce d'affaire d'Église.

13. Les évêques, les métropo les igoumènes ne doivent pas obt places pour de l'argent; que le fait soit anathématisé et exco Ils doivent être nommés par synode. Chacun doit être j son église; si des personnes églises sont en désaccord, ell jugées par les deux églises. Les et les gens appartenant à une é doivent pas aller à une a doivent rendre des services à le et non travailler pour d'autres; q pour faire les foins, pour le labo vigne ou tout autre ouvrage gra tit : car ma Majesté les a délivr autre travail, excepté celui p église. Celui qui sera pris obli sujets de l'église à quelque si sa Majesté l'apprend, ce perdra toute sa fortune et s comme un transgresseur des tsar et de l'Église.

14. Les curés qui posséderon rain doivent le conserver et ê d'impôts; mais ceux qui n'en et qui habitent sur le terr leur église recevront trois terrain exactement mesurés. de terre de l'église ne peu acheté ni vendu par person qu'on le remplace par un aut voisin de l'église.

15. Le curé ne doit nulleme son seigneur foncier; mais si [redacted]

ns plusieurs enfants, et que aisse ses possessions et ses s-héritiers mâles, s'il se trouve enfant mâle dans sa famille, que le fils de son troisième obtiendra les terres. Les pos- l'un seigneur foncier seront npôts, à l'exception de la dîme tingents de troupes pour faire . Ni Son Excellence le tsar, ale, ni la tsarine ni aucun neur ne pourra prendre à son terrain sans sa volonté. gneurs fonciers et les autres qui ont des églises dans essions ne seront pas soumis, tsar, ni par le patriarche, à église; mais un tel seigneur âtir ses églises et avoir ses il ne sera obligé de présenter rche que l'évêque, afin qu'il e et lui donne l'autorité ecclé-

neur foncier qui est déjà sou- son église à la grande église pas de cette liberté.

colons sur des biens nobles ujours y rester, et ne donne- ne possession à un nouveau dnik). Les gens que les sei- nt sur leurs biens doivent y eulement ceux à qui ces der- nent la liberté (que ce soient de famille ou des filles) res.

la mort d'un riche seigneur s armes appartiennent au tsar; habits, ses perles ses objets n argent, ses pierreries, ses dorées et autres parties de retombent à ses fils; mais qui meurt n'a pas de fils et une fille, celle-ci hérite de et elle peut le vendre ou le sa guise.

n noble blesse l'honneur d'un le ou l'injurie, il payera cent t un petit gentilhomme (ou- i) qui offense un noble devra recevoir la bastonnade. Un gentilhomme qui injurie un aye cent perpers; mais, si, au l'injure vient de ce dernier, a même amende et sera mar-

quelqu'un injurie un évêque, ou un moine, ou un curé, il payera cent perpers, et sera mis quarante jours en prison, comme convaincu de sacri- lége.

22. Si un noble fait violence à une femme mariée, on lui coupera les deux mains et le nez. Une femme mariée se livrant au libertinage aura les oreilles et le nez coupés.

23. Les nobles dont les troupes pillent le pays à leur passage sont obligés de payer le dégât en repassant par la même contrée.

24. Pour l'infidélité le frère sera par- donné pour le frère, le père pour le fils, les enfants pour le père; ceux qui n'ont rien fait ne payeront aucune amende; mais la maison ou la famille de ceux qui auront commis quelque délit en payera.

25. Un noble non appelé à un dîner ou souper ne doit pas par force se mettre à la table; mais s'il y est invité et ne vient pas à temps, c'est une offense.

26. Tout noble, ou toute espèce de guerrier, revenant à la maison avec sa troupe, ne pourra pas être cité en justice avant trois semaines.

27. Les grands nobles ne doivent pas être cités en justice par un simple avis, mais par des envoyés de justice; pour les autres, l'avis avec le sceau de la justice est suffisant.

28. Le noble qui par haine fait du mal aux colons par le pillage, l'incendie ou leur joue tout autre mauvais tour perdra son domaine et n'en recevra pas d'autre.

29. Quand quelqu'un meurt et qu'il a un village dans un district ou sur les limites de plusieurs districts, les dommages causés à ces possessions par le feu ou toute autre voie seront payés par toute la contrée environnante.

30. Les colons seront jugés par leur juge, c'est-à-dire par leur seigneur, pour toutes les affaires, aussi bien pour dettes que pour les affaires du tsar. Ils auront recours au juge pour des injustices, comme pour obtenir justice pour des vols ou des brigandages, ainsi que pour avoir arrêté des personnes.

31. L'huissier ne sera pas envoyé à la femme, et celle-ci ne sera pas citée, quand le mari est absent de sa

[illegible] mais s'il fait son message [illegible] l'homme, si [illegible] s'il ne [illegible].

[illegible] et les paysans du pays [illegible] le même village doivent [illegible] leurs [illegible]. Quelque [illegible] chacun [illegible] l'impôt.

[illegible] par [illegible] seigneurs. Ils doivent [illegible] chaque [illegible] un [illegible] leur [illegible] leurs [illegible] leur [illegible].

[illegible] dans une maison des [illegible] leur [illegible] un père [illegible] de ses enfants [illegible] sur le même [illegible] que ceux [illegible] maison; et [illegible] leur seigneur tous ses [illegible].

[illegible] de paysans [illegible] qui habite [illegible] les [illegible] marque au visage. Les [illegible] en [illegible] ne peut pas [illegible] un [illegible] sa [illegible].

[illegible] un village est [illegible] d'un [illegible] jouiront la jouissance et

pour la ville ou le village qu[illegible] garde.

38. Quand des villages on[illegible] férends, ils doivent s'adresse[illegible] et quand l'autorité proclam[illegible] sions, on doit s'y conformer.

39. Les métropolitains et l[illegible] ne doivent pas obtenir leur [illegible] de l'argent; si un tel fait se [illegible] l'ecclésiastique comme celui [illegible] l'argent perdront leur place.

40. Les igoumènes ne so[illegible] que pour crimes; ils sont c[illegible] tous les moines de chaque co[illegible] doivent être des hommes ra[illegible] et religieux. Ma Majesté leu[illegible] le pouvoir de domination sur [illegible] nes: ils peuvent se tenir des [illegible] des bœufs, des moutons, [illegible] observer les règles monacale[illegible]

41. L'évêque ne doit pas en[illegible] laïques avec des ecclésiatiques [illegible] moine doit accompagner cha[illegible] et celui-ci prendra du premi[illegible] lui revient des biens.

42. Les moines qui se lais[illegible] surer et restent dans leurs [illegible] doivent se defaire de leurs f[illegible] vivre dans les couvents.

43. Les moines tonsurés qui [illegible] sesseurs d'église ne doivent p[illegible] On doit leur fournir les habi[illegible]

44. Un moine qui quitte s[illegible] sera emprisonné jusqu'à ce qu'i[illegible] à l'obéissance. Ils ne doivent [illegible] hors des couvents, à l'excep[illegible] ermites.



perdra toute sa fortune. Per-
n'a à commander aux églises, si
st Son Altesse le tsar, le très-
ble père, le patriarche et le lo-
e du tsar. Toutes les églises de
mpire ont été affranchies de toute
par Notre Majesté.

Les églises du tsar ne doivent pas
bordonnées à la grande Église
nstantinople). Dans toutes les
, les pauvres doivent être en-
s; les archêques et les évêques y
t veiller et rassembler les néces-
pour leur donner des aliments.
Si les fonctionnaires préposés à
llages appartenant à l'église ou
terre ecclésiastique chassent les
s de l'église, ils seront garrottés;
rdront leurs terres, et l'église
a autant de paysans qu'il lui en
pour remplacer ceux qui auront
sés.

es fonctionnaires des églises sont
en toute chose au tribunal des
olitains, des évêqués et des
mes. S'il y a un noble parmi
laideurs, on se conformera à ce
substitut dans le tribunal
ra et à la teneur de l'acte impérial.
Quand deux personnes élèvent
étentions à des biens-fonds de
, on jugera au moyen d'un nom-
il d'arbitres nommés par chaque

Les montagnes doivent appartenir,
du tsar au tsar, celles de l'église
ise, et celle des nobles aux nobles.
Si on produit deux actes impé-
le possession, on décidera d'après
des témoins.

Pour une parole mauvaise ou
nête le noble payera cent perpers,
ysan douze perpers; et il recevra
tonnade.

Pour un homicide involontaire avec
rre, du bois ou une arme on
trois cents perpers; pour un
e prémédité, on aura les mains cou-
t pour meurtre par suite d'une rixe
era la somme fixée par le tribunal.

Un noble ayant tué un paysan
ou à la campagne payera mille
s; un paysan ayant tué un noble
s mains coupées et payera trois
perpers.

Celui qui frappe ou tue un évêque,
ou un moine, ou un curé, aura d'abord les
mains coupées, puis la tête, ou bien il
sera pendu.

59. Le parricide ou celui qui tue sa
mère, son père ou son enfant sera brûlé.

60. Si deux nobles se disputent, celui
qui a commencé donnera deux cautions
pour lui. Si, l'offensé appelant devant la
justice, l'offenseur ne comparaît pas,
hors le cas de maladie, il perdra sa cause,
lors même qu'il aurait raison.

61. Les gages doivent être dégagés.

62. Si quelqu'un reconnaît quelque
chose qui lui a été volé quelque part ou
sur quelqu'un, fût-ce même dans les
champs, lors même que personne ne
serait là pour citer le voleur devant le
tribunal, il sera condamné à une amende
fixée par ce dernier.

63. Celui qui accompagne un étranger dans un pays étranger doit le remettre à sa destination en présence de sept témoins.

64. Celui qui arrache la barbe à un noble ou à tout autre honnête homme aura la main coupée; celui qui arrache la barbe à des paysans payera à chacun douze perpers.

65. L'incendiaire sera brûlé; si son village ne le livre, il payera les dommages de l'incendie. Quand quelqu'un incendie un village, les environs payent le dommage si on ne prend ou ne livre pas l'incendiaire.

66. On ne doit faire violence à personne, quelle que soit son occupation. Celui qui fait violence à quelqu'un ou le foule aux pieds en galopant à cheval perdra tous ses chevaux : la moitié sera pour le tsar, l'autre pour celui qui a souffert; et les coupables seront punis de mort, comme il est prescrit par les saints Pères.

67. Les juges examineront les actes impériaux présentés; ils prendront et remettront au tsar ceux qui sont contraires à de plus anciens actes. Les actes à demi effacés ou avec des additions ne seront pas valables; si quelqu'un y a écrit quelque chose, la décision ci-relatée est nulle.

68. Celui qui offense un envoyé du seigneur payera cent perpers; et s'il le frappe, il perdra toute sa fortune.

69. Le magistrat d'une colonie reçoit d'un fonds de terre trois perpers, du village trois perpers, de tous trois perpers,

d'un moulin trois perpers : le magistrat de campagne reçoit trois perpers ; celui de la ville un cheval et l'habillement, trois perpers pour un vignoble, trois perpers pour un cheval, six deniers pour une jument, quatre deniers pour un bœuf, et deux pour un mouton.

70. Les magistrats en voyage n'ont pas le droit d'employer la force pour se faire entretenir, ni de prendre quoi que ce soit, excepté ce qui leur est offert de bon gré. Celui qui leur manque de respect, s'il est noble, perdra tout son bien et tombera dans la misère. Si cette offense vient d'un village, il est pillé. On leur fera partout de grands honneurs.

71. Le prisonnier ou l'esclave qui s'échappe et emporte quelque chose sera libre s'il arrive à la cour du tsar ou chez un de ses serviteurs ou chez un ecclésiastique ou un noble : s'il s'est sauvé chez un pauvre homme il sera son esclave et devra demeurer dans la cour de l'église ; s'il s'est réfugié dans le palais impérial, il sera libre.

72. Quand des individus sous caution et appartenant à des pays étrangers réunis au territoire du tsar se sauvent, ceux qui ont été caution pour eux n'ont rien à payer. Celui qui reçoit quelqu'un venant de l'étranger et s'étant enfui de chez son maître doit le rendre ; mais le réfugié échappé par nécessité ou de l'esclavage à l'étranger ne sera pas rendu, le pays dût-il même en souffrir.

73. Si quelqu'un trouve quelque chose près de nos limites, il le prendra ; mais si quelqu'un le réclame comme lui appartenant, et le déclare au tsar, il sera traité comme un voleur et payera tout. En temps de guerre, si l'on trouve quelque chose en pays étranger, on l'apportera à son capitaine ou voïvode.

74. Les marchands voyageurs ne doivent être arrêtés par aucun noble ni par personne : leur commerce ne doit pas être entravé par la force ; et on ne doit pas s'emparer de leur argent ; celui qui usera envers eux de violence ou les volera payera cinq cents perpers et rendra l'objet volé. Il est permis aux marchands de vendre sans empêchement de petites et de grandes marchandises. Que celui qui veut acheter achète, et que celui qui veut vendre vende.

75. Les employés du tsar n'ont pas le droit d'arrêter ou d'empriso[…] marchands pour qu'ils leur cèd[…] marchandises sans profit ; mai[…] peut aller en liberté au march[…] le commerce. Le noble qui a[…] marchand payera trois cents pe[…] c'est un employé du tsar, l'am[…] de cinq cents perpers.

76. Un étranger arrivant d[…] ville ou dans un village doit […] à son hôte tout ce qu'il a pour q[…] ci le garde. Lorsqu'il redemand[…] ses effets, s'il y manque quelqu[…] ce dernier payera tout : le territo[…] ville et ses environs doivent p[…] ce qui y est volé.

77. Les églises orthodoxes n[…] pas être démolies par les troupes[…] dats ne doivent pas se disputer […] ne doit pas prendre parti dan[…] relle de deux soldats se disput[…] battant ; celui qui le fait aura […] mains coupées.

78. Si quelqu'un achète ce c[…] volé à l'étranger, et qu'il se tr[…] cela ait été pris dans nos dom[…] lui ni un étranger n'aura le […] l'acheter. Si quelqu'un préte[…] sement qu'une chose est à lui, […] le détenteur se légitime par un […] formément à la loi, le premie[…] rien, et l'autre gardera ce qu'il […]

79. Tout ambassadeur étra[…] cevra les honneurs qui lui sont […] lui donnera à chaque village […] saire pour son dîner et son sou[…]

*80. Quand le tsar donne à q[…] un bien-fonds, ou un village […] terre, celui-ci payera au logothè[…] perpers pour le diplôme, et […] pers à l'écrivain.

81. Aucun décret impérial […] violé, qu'il soit porté à l'impéra[…] krale, ou aux petits et aux grand[…] ou à tout autre personnage, […] monde doit s'y conformer. S'il […] pas être exécuté tout de suite, […] nécessaire sera accordé pour c[…]

82. Quant aux paysans seign[…] aucun seigneur n'a le droit […] quelque chose en dehors de […] nance, excepté ce que le tsar a p[…] et confirmé. Le paysan travaille[…] le seigneur deux jours la semaine[…] est commandé quelque chose c[…] décrets, le tsar ordonne que […]

ttera pas avec son maître, avec ou l'église ; mais si on est injers lui, personne ne doit l'empêe plaindre aux juges impériaux ; doivent lui rendre la justice la loi ; et, si l'ouvrier gagne le contre son maître, le juge de- à celui-ci une caution qui conon ouvrier dans un certain terme; ître n'aura pas le droit de lui un mal.

ersonne, qu'il soit de l'église e, ne doit enlever un ouvrage omme sans une décision des périaux ; c'est l'ordre strict du

quelqu'un ayant reçu du tsar s ou des villes se trouve comans une trahison ou une infidé- 'il fait la moindre chose contre tés du tsar ; par exemple, s'il contrée ou un village ou quelperdra sa seigneurie, il payera perdra son état, et sera réduit licité (1).

un voleur entre sur le territoire mandant des frontières, et qu'il tourner chez lui avec sa proie, le dant payera le vol sept fois.

un noble ou tout autre homme quelque part comme voyageur, uelqu'un, et même un employé engage le pays ou les environs à r de sa terre, de sa maison ou tune, il sera traité comme toute infidèle envers le tsar.

s brigands ou des voleurs ne se trouver nulle part. Les en- t les villages où on en prendra dans lesquels on apprendra n est introduit seront pillés, itants disséminés. Les brigands leurs seront pendus : le seigneur ge sera emmené garrotté au du tsar, et payera tout le domccasionné. De même seront knièzes, les starchines ou anles autres notables des contrées ils méfaits auront lieu. Quand bles l'auront annoncé à leurs s, et que ceux-ci n'y auront pas ition, ces derniers seront mis à nme les voleurs. Si quelqu'un accuse un individu comme brigand ou voleur devant le juge, sans qu'il y ait de preuves convaincantes, il devra retirer du feu, devant la porte de l'église, le fer destiné à cet usage par le tsar, et le poser sur sa table sacrée.

88. Quand les juges du tsar ont adressé à quelqu'un un écrit concernant un fait quelconque, tel qu'un vol, ou un brigandage, ou toute autre affaire juridique, celui qui n'obéit pas à cette injonction, qu'il soit de l'église ou noble, sera considéré comme désobéissant au tsar lui-même.

89. Il y aura désormais décision juridique et séquestre pour de petites et de grandes affaires. Il y aura vingt-quatre juges nobles ; pour de plus petites affaires douze juges, et pour de très-minimes six. Ces juges iront d'abord à l'église avec leurs habits de cérémonie pour y prêter serment, et après cela leurs jugements et décisions recevront toute créance. Les grands commandants doivent avoir plus de pouvoir, et les juges moins ; d'autres gens ne doivent pas faire des complots contre eux ni contre ce qui est ordonné par les commandants.

90. Les envoyés du tsar ou des juges ne doivent nullement aller sans acte impérial dans les maisons, excepté où on les envoie avec des lettres de juges ; car ils ne doivent rien faire que ce qui leur est commandé dans ces lettres.

91. Si les marchands voyageant de nuit ne sont pas reçus par le noble ou le seigneur du village, ils camperont près du village, d'après la loi du tsar. Si un voyageur gâte quelque chose, le seigneur du village payera le dégât, parce qu'il ne l'aura pas reçu dans les maisons. (1)]

92. Quand un voyageur, un marchand, un moine ou un curé est volé ou attaqué par des voleurs, il s'adressera au tsar pour se faire rendre ce qu'on lui a volé. Le tsar fera arrêter les commandants du pays où ce méfait a eu lieu, et ces derniers feront arrêter les gardes et les voleurs. Chaque voyageur ou négociant doit aller au commandant des postes, pour qu'il

prince Miloch a suivi cette loi à

(1) Cette loi très-sage indique clairement que l'état du pays, surtout en Albanie, était alors ce qu'il est encore aujourd'hui.

ait à l'accompagner et le faire remettre d'un poste à un autre. (Mode encore en usage.) Si quelque chose de leur bagage manque, et que des gens dignes de foi l'attestent, cela sera payé.

93. Quand le juge décide quelque chose, et que l'avocat (que chacun peut appeler à sa guise) comparaît, ce dernier n'aura pas le droit de parler d'autre chose, ni de calomnier les autres avocats. Tout juge qui a prononcé présentera par écrit sa décision, en gardera copie, et en donnera un exemplaire à la partie en cause. Le juge enverra des personnes fidèles, probes et dignes de foi, comme envoyés et avocats au tribunal du tsar; ce qu'ils auront dit dès le premier abord sera cru, et on en déduira la sentence judiciaire, tandis qu'on ne fera pas attention à ce qui sera dit ensuite.

94. On arrachera les yeux et coupera la main aux ivrognes qui font du tumulte, attaquent, battent ou font saigner quelqu'un sans le tuer. Un ivrogne qui frappe, ou fait tomber le chapeau ou la chaussure de quelqu'un, ou qui prend quelque chose, que ce soit une arme ou tout autre objet, ou qui insulte ou frappe avec la main sans faire saigner, sera arrêté dès qu'il sera revenu à lui, et recevra cent coups avec une baguette double. De plus, il restera douze jours en prison, et à sa sortie il recevra encore le même nombre de coups (1) et payera quarante perpers.

95. Un faux-monnayeur dans une ville ou dans un village sera brûlé, et l'endroit où il habitait payera une amende fixée par les juges du tsar; s'il était dans un village, ce dernier sera de plus pillé et détruit.

96. Le juste tsar prononce et les saints synodes ont ordonné que celui qui a commerce honteux avec le bétail perdra ses parties génitales. D'après la décision des saints synodes, l'homme et la bête seront brûlés (2).

97. Ceux qui boivent et qui mangent avec des hérétiques seront sou
pénitence, comme l'ordonne
catholique et apostolique
mais les canons ne défendent
aux prisonniers et aux amba

98. Celui qui arrive armé
village ou une maison sera ex
le glaive; s'il jette des pierres
maison, et enfonce le toit c
tuiles ou d'autre chose, il pa
perpers pour une première foi
fait exprès, et trois cents s'il l'a f
fois. S'il enfonce la porte, s'
dans une maison et pille, il
mains coupées, et payera le d
dût-il même être un envoyé du
il ne doit pas se permettre de
choses.

99. Quand le magistrat vend
chose pour une créance comm
pour toute autre raison, et qu
se fait en public dans une vill
assemblée, le magistrat ou en
dant ne doit rien acheter; l
doivent estimer et acheter c
l'entendent.

100. La loi défend que per
s'avise d'épouser une veuve e
jugement, ou peu après la mo
mari; si une telle femme osai
un homme pendant son deui
nécessaire et même décent p
dividu qui doit être son mari
se marier avec une femme qui,
mort de son premier mari, n'
tendu quelque temps en son l

101. Que ce soit une créance i
ou synodale, un créancier ne do
taquer la veuve malheureuse,
phelin quinze jours avant que
du deuil soit passé; celui qui
pas cela et tourmente des ma
payera comme violateur de la lo
aura reçu.

102. Celui qui rassemble un
troupes contre le tsar mourr
glaive. Si quelqu'un trouve d
lettre cachetée du bavardage
contre le tsar, et qu'au lieu de l
il la lise devant d'autres perso
et celui qui a écrit seront sou
même peine (1).

(1) Cette singulière espèce de législation est encore en vigueur en Hongrie et en Autriche.

(2) On voit que ce vice incompréhensible existait déjà alors, lorsque les Turcs n'étaient pas encore dans ce pays; il ne faut donc pas les en rendre responsables.

(1) Cette loi sévère montre que
du tsar Douschan avait assez d'enn
bablement Grecs et Albanais, et qu

Quand un soldat est occupé à la , d'après les ordres du tsar, sa doit l'attendre dix ans jusqu'à le obtienne des nouvelles écrites lqu'un ; elle ne doit pas se marier t'elle n'a pas la certitude de la son mari. Lorsqu'elle l'a acquise, t attendre encore un an avant de ier. Quand une femme ne peut t la mort de son mari par des at- es écrites et qu'elle se marie avec tre soldat, ils seront séparés adultères. Si le premier mari , il peut reprendre sa femme. S'il prisonnier, la femme doit aussi re; mais si elle s'unit à un autre et que son véritable mari re- , il a le droit de reprendre sa ; car une loi dit : la femme doit cinq ans son mari dans l'escla- t elle peut se marier si elle n'a nes nouvelles de lui pendant rvalle de temps.

Celui qui viole une vierge, dit e la sainte Église orientale, que avec violence ou par ruse, aura coupé, et la fille recevra le tiers rtune. Si le fait a eu lieu avec sentement, mais sans que les le sachent, aussitôt que ceux-ci le sauront, le mariage sera conclu si l'homme veut la prendre pour sa femme et si les parents y consentent. Ce consentement n'étant pas donné, si le violateur est riche, il donnera une livre d'or à la fille; s'il est très-pauvre, il aura le nez coupé et sera réduit à la misère; et s'il n'est pas fort pauvre, il donnera une demi-livre d'or et sera exilé. Si quelqu'un a violé une fille ayant moins de treize ans, et que les parents ne veuillent point rompre un tel lien, ils devront attendre le temps du mariage; mais, s'ils veulent le rompre, cela aura lieu, et le violateur donnera à la fille le tiers de sa fortune.

li sur des bases solides comme la prouvé.

105. L'adultère avec le consentement de la femme d'un autre, s'il est marié, payera cent perpers, parce qu'il couvre de honte son semblable; et la femme sera punie et tourmentée corporellement. S'il n'est pas marié, il payera trente perpers, et la femme portera toute la peine; car elle n'est autre chose qu'une fille publique, et son mari ne devra pas la recevoir chez lui. Si c'est une veuve et qu'elle ait consenti à ce méfait, tous les deux doivent être exposés à l'animadversion publique; mais si l'homme a employé la force, il payera trois cents perpers et recevra la bastonnade. (Ami Boué, *Turquie d'Europe*, volume IV, p. 426-441.)

NOUVEAU CODE DU MONTÉNÉGRO.

avril dernier, il a été publié eau code dans le Monténégro. l Ier, prince et seigneur des Monténégro et Brda,

ord avec les chefs et anciens ténégro et Brda, constitue le néral d'après lequel à partir d'hui, dans l'avenir et pour , seront jugés tous Monténé- ; gens de la Brda, petits ou pauvres ou riches, chacun ayant its égaux à ce qu'il lui soit stice.

ince et seigneur, pour le bien , du peuple et de ses malheureux qui, pendant le cours de tant de siècles, ont répandu leur sang afin de conserver une liberté qui leur est si précieuse et dont ils se vantent chaque jour, désire que son cher peuple, ses chers frères les Monténégrins et Brdianis aient la liberté à l'intérieur comme au dehors, et qu'ils puissent s'en vanter devant le monde entier. A chaque bon frère du Monténégro cette loi sera le plus cher gage, le plus grand trésor; car en elle il trouvera des garanties pour sa tranquillité, un bouclier pour son honneur et sa dignité, enfin la sécurité pour son avoir et sa propriété.

Aucun État, aucun pays ne peut être

heureux, ne peut progresser ni avoir l'estime du monde s'il n'a pas une loi accordant bonne justice à tous et à chacun en particulier, et les défendant contre les agressions des mauvaises gens. C'est pourquoi le prince et seigneur du Monténégro et des Brdas s'est trouvé conduit à donner à tous Monténégrins et Brdianis la liberté légale, sans laquelle aucune autre liberté ne peut atteindre son vrai et digne but.

Jusqu'ici les Monténégrins et Brdianis étaient libres, mais ils n'avaient aucun code publié qui pût défendre et guider les Monténégrins et Brdianis, de sorte que la justice et leur sort se trouvaient seulement dans la bouche de leurs gouvernants.

Le prince et seigneur, désirant que toute justice arbitraire et capricieuse disparaisse, et que le peuple ait une justice régulière, prohibe, à partir d'aujourd'hui tout tribunal arbitraire, et, à sa place, en institue un juste et loyal.

Avec le cœur paternel qui le guide dans toutes ses actions, le seigneur du Monténégro et des Brdas donne un code à son peuple, et lui-même prête serment de prendre sous son patronage le présent code, et de leur côté les chefs et anciens du peuple jurent qu'ils se conformeront à ce code, qu'ils jugeront suivant ce qu'il prescrit, et que, pour les choses non prévues, ils rendront une justice égale à tous [redacted]

rent assurés à tout Monténégrin et Brdiani ; et personne ne peut toucher à ces choses sacrées qu'en vertu d'un jugement.

Art. 3. Aujourd'hui, à l'avenir, et pour toujours, la personne du prince comme maître de cette terre demeure inviolable et sacrée à tout Monténégrin et Brdiani ; comme tel chacun d'eux est obligé de le respecter, et il ne doit jamais, à quelque point de vue que ce soit, parler mal ni de sa personne ni de ses actions.

Art. 4. Si un Monténégrin ou Brdiani osait offenser la personne ou le caractère du prince, il serait puni comme celui qui tue un homme arbitrairement.

Art. 5. Toutes les sentences capitales doivent être soumises à la sanction du prince, comme seigneur de cette terre. Il a aussi le droit de faire grâce.

Art. 6. Lorsque les juges s'unissent dans le lieu où ils doivent juger les parties, avant tout, ils se rappelleront qu'ils sont nommés par la voix du peuple et la volonté de Dieu pour juges et administrateurs. Afin de pouvoir rendre son jugement avec justice et conscience, chaque juge doit observer le serment qu'il a prêté de ne pas juger avec partialité, mais avec équité, les petits comme les grands. Les juges doivent écouter les parties et les raisons qu'elles exposent et ne pas permettre qu'un des litigants porte la main sur [redacted]

quand et comment les choses jugées.

7. Si, pendant une délibération, commence à défendre une ties sans donner des raisons et qu'il ne veuille pas se re aux idées de ses collègues, s'il cherche à faire prévaloir ses et non les raisons de ceux qui juste, ce juge se déclare alors nent partial et suborné, et r conséquent, un vrai juge et peuple. Un tel individu sera n-seulement chassé du tribu- lestitué pour toujours de tout honneur, mais encore il sera payer cent cinquante talari d'a- Il en sera de même de celui qui, ié, cadeaux ou sa propre igno- un découvert en public quelque secrète que le gouvernement pour l'avantage commun; car rejet ne peut avoir une bonne ns parmi les membres du con- trouvent des traîtres et des dé-

. Si l'on découvre qu'un juge e ou prend des cadeaux de qui oit, et surtout pour acquitter ble ou condamner un innocent, sera chassé du tribunal et douze talari d'amende.

. Celui qui dorénavant pro- ou donnera des cadeaux aux pourra plus être entendu en si l'on vient à le découvrir; ura ainsi fait voir clairement croit pas avoir raison contre rsaire, et il sera en conséquence coupable et puni de prison. risonnement sera d'une semaine eau donné sera versé à la caisse e.

0. Celui qui dénoncera le juge recevra une récompense de cin- alari, somme qui sera prise au orné, contre lequel il sera procédé qui a été dit au paragraphe 8.

1. Lorsque les juges ne seront cord sur une question à décider, ité des votes l'emportera; mais ent déclarer avoir jugé suivant re conviction, sans subornation ilité, reconnaissant, d'après leur discernement, que la décision it prise est une chose juste.

Art. 12. Si quelque juge ou chef met la discorde ou le trouble parmi ses collègues, il ne sera pas toléré; mais il sera congédié, et à sa place entrera un individu honnête et d'un caractère plus conciliant, nommé par l'autorité. Celle-ci pourra de même licencier les chefs et les starostes indociles et poltrons.

Art. 13. Les juges et les recteurs étant, comme les autres chefs, choisis par la nation, il est de leur devoir de ne s'intéresser qu'au bien public et de remplir leur charge de veiller à la paix et à la tranquillité intérieure, et pour cela il ne leur est permis de s'occuper ni d'affaires particulières ou de négoce ni de voyages; mais ils doivent, au contraire, rester pour le temps déterminé au service de l'État, et remplir fidèlement l'emploi auquel ils ont été nommés.

Art. 14. Tout Monténégrin ou Brdiani, petit ou grand, doit aimer et respecter ses chefs, juges et anciens et leur témoigner toute son estime; celui qui les dénigrera ou les maltraitera sera puni d'une amende de vingt talari, et s'il n'a pas de quoi l'acquitter, il sera mis en prison.

Art. 15. Le juge, chef ou ancien qui offensera un Monténégrin payera vingt talari d'amende.

Art. 16. Tout traître à la patrie ou à ses frères qui se mettrait d'accord avec nos ennemis pour causer des dommages au pays ou pour faire révolter le peuple, si cela est prouvé par deux témoins, sera fusillé.

Art. 17. Le plus infime Monténégrin ou Brdiani pourra tuer un semblable traître: à peine on aura découvert ce traître que l'autorité le poursuivra. Celui qui le cachera ou ne le tuera pas, lorsqu'il aura été déclaré traître, sera poursuivi et châtié comme lui.

Art. 18. En temps de guerre, lorsque l'ennemi se montrera prêt à attaquer quelques parties de notre territoire, tout Monténégrin ou Brdiani sera obligé, aussitôt qu'il l'apprendra, de prendre les armes et de marcher contre l'ennemi de notre patrie et de notre liberté. Si quelque Monténégrin ou Brdiani, quelque village ou district, ne marchait pas contre l'ennemi commun, ces peureux et indifférents au sort de leur patrie seraient désarmés; et ils ne

pourront plus, pendant toute leur vie, porter des armes, n'auront plus et ne pourront plus avoir d'honneurs dans le Monténégro et les Brdas; outre cela, on les contraindra à porter un tablier de femme, afin qu'on sache qu'ils n'ont pas un cœur d'homme.

Art. 19. Chaque voïvode, chef ou ancien, dans un district ou un cercle, est obligé, aussitôt qu'il apprendra qu'une partie du territoire est menacée, d'appeler son district aux armes, et de marcher à la tête des siens au lieu de l'attaque. Celui qui n'ira pas ou ne réunira pas son district sera considéré comme traître à la patrie et condamné à mort.

Art. 20. Si les autorités de l'État envoient des juges, des chefs ou des périanik dans quelque district pour y prendre un coupable, et qu'ils trouvent quelqu'un qui veuille le défendre, ces envoyés de l'autorité ont le droit de prendre les défenseurs et de les consigner à la justice.

Art. 21. Si quelqu'un prend les armes contre des hommes envoyés par l'autorité pour se saisir d'un coupable, ces derniers ont le droit de tuer sur-le-champ ces perturbateurs de la paix et du bon ordre, s'ils ne déposent pas les armes et ne se rendent pas spontanément.

Art. § 22. Si quelqu'un facilite de quelque manière que ce soit la fuite d'un coupable poursuivi par l'autorité, il subira la même peine que celui qu'il a soustrait à la vengeance des lois.

Art. 23. Les hommes expédiés par

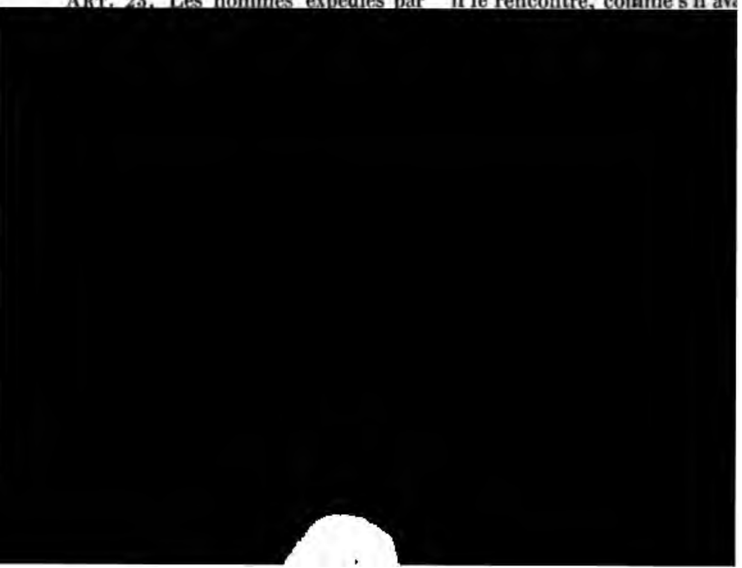
les brigandages, les vols et tou
versations sont défendus; dans
le butin sera rendu à qui il app
et le coupable sera puni.

Art. 27. Pour conserver la
l'union parmi le peuple, et que
ne soit pas répandu à l'intérie
Monténégrin ou Brdiani qui, s
tif ou sans nécessité, donnera l
son frère Monténégrin et Br
pourra être absous au prix d'au
sor; mais il sera pris et fusillé.

Art. 28. Si le coupable p
fuite, la partie de ses biens lui
nant en propre sera saisie, v
versée dans la caisse nationale à
mende.

Art. 29. Ce coupable assassi
nemi ne pourra plus jamais r
dans notre État. Si un Mon
quel qu'il soit, reçoit ou défen
reil malfaiteur, le cache et n
pas lorsqu'il aura connaissanc
crime, il sera immédiatement p
par la loi comme le malfaiteur lu
car en agissant ainsi il se dé
complice et son défenseur. De
nière les malfaiteurs, ne trou
personne pour les défendre,
plus le courage de commettre
et ces crimes, et leurs défense
recevront plus quand ils saur
doivent répondre pour eux.

Art. 30. Il est permis à to
négrin et Brdiani de tuer to
teur ou son défenseur dans l'e
il le rencontre, comme s'il ava



endé, suivant que la jus-
era équitable.
un Monténégrin ou Brdiani
nocent soit avec ses armes,
bâton, par caprice ou pour
à son courage, quoiqu'il
le courage là où il n'y a
sité ou d'occasion, la bles-
ra faite sera de même que
'il devra payer appréciée

i, de sa propre volonté, un
ou Brdiani en blesse un
e sorte qu'il reste estropié
ls, soit des mains, il sera
amende de cent talari, et
s'il l'a fait sans le vouloir.
la tête ou lui fait perdre
nte talari; si pareille chose
sa volonté, trente. Les mé-
u'il y consente ou non, se-
r le coupable.
quelqu'un frappe, sans mo-
re Monténégrin, soit avec
avec la pipe, il payera une
nquante sequins d'or; mais
été frappé tue à l'instant
altraité, ce dernier sera tué
t on ne pourra pas plus ré-
demnité ou une satisfaction
été tué en volant.
i cependant le battu le tue
ps après la rixe ou après
urs, il sera châtié comme
met un meurtre.
l arrive qu'un Monténégrin,
en blesser un autre, le soit
r au moment où il se voyait
n n'a rien à lui demander,
lui qui voulait frapper et
ire est aussi coupable que
mis ce délit; car, s'il l'avait
it.
omme il peut arriver que les
nténégrin partent, et que,
oir, il tue ou blesse un de
nténégrins, chose qui a eu
s fois, il faut dans ce cas
cherche à arranger cette
l'individu est blessé légè-
épenses du traitement se-
ées par le propriétaire des
s'il est privé soit d'un œil,
d ou d'une main, il sera
suivant le paragraphe 33.
i, en défendant sa propre
vie, et après avoir conjuré l'agresseur de se relever et de le laisser libre, l'assailli le tue, il ne pourra être recherché sous aucun autre prétexte; car il été dit que l'on peut tuer un semblable agresseur sans être responsable envers la justice.

Art. 39. Les Monténégrins et Brdianis ayant l'usage des *vendette* non-seulement contre l'assassin ou le coupable, mais encore contre son frère ou ses parents innocents, une semblable vendetta est rigoureusement défendue, et celui qui tuera un innocent sera condamné à mort. L'assassin seul, qui sera recherché par la justice, pourra être tué; on ne devra molester en aucune façon son frère ou ses autres parents, qui n'ont commis aucune faute; mais l'assassin, et aucun autre, payera le meurtre de sa tête.

Art. 40. Les duels peuvent avoir lieu, mais sans que les parrains y prennent part, et surtout sans que l'on appelle des parties de population en aide; ceux qui serviront de parrains ou iront au secours des combattants seront punis de cent talari d'amende.

Art. 41. Si, par méchanceté, un Monténégrin ou Brdiani met le feu à la maison d'un autre Monténégrin ou Brdiani, le dommage causé sera réparé avec les biens du coupable, qui, en outre, subira la peine de mort. Il est également permis à celui qui se voit menacé du feu de tuer l'incendiaire.

Art. 42. Si quelque Monténégrin ou Brdiani tue un cheval, un bœuf ou tout autre animal au moment où il lui fait du tort dans sa campagne ou dans tout autre lieu, il sera condamné à une amende de dix talari au profit de la caisse nationale, et il payera, en outre, le dommage causé au propriétaire de l'animal. Il n'est, en effet, permis à personne de se faire justice, puisqu'il existe des tribunaux pour juger et faire payer le dommage causé; un chien seul peut être tué alors qu'il a brisé sa chaîne et qu'il cause des dommages.

Art. 43. Si un Monténégrin ou Brdiani brise accidentellement le fusil, le pistolet ou le kangiar d'un de ses frères, Monténégrin ou Brdiani, celui qui l'aura fait payera le tiers de la valeur

leur de l'arme brisée, et les deux autres tiers seront supportés par le propriétaire.

Art. 44. Si quelqu'un emprunte des armes et qu'il les brise par accident, il remboursera les deux tiers de la valeur à celui qui les lui aura prêtées.

Art. 45. Celui qui, dans notre État, à partir d'aujourd'hui, voudra vendre des terres, des maisons, des bois ou d'autres immeubles devra d'abord, en présence de témoins, demander à ses parents s'ils veulent ou peuvent les acheter; si les parents refusent, il devra le demander à ses voisins; si ceux-ci refusent encore, il pourra librement les vendre à qui bon lui semble dans son village ou sa nahie. Toutefois le contrat fait devant trois témoins devra stipuler et relater qu'il a demandé à ses parents et à ses voisins de l'acheter et qu'ils ont refusé. L'écrivain doit ensuite signer ses nom et prénoms, et mettre la date, afin que l'on sache clairement où, quand et par qui le contrat a été écrit, devant quels témoins, de quel district ils sont, s'ils ont signé avec leur nom ou en faisant une croix. Toutes ces formalités doivent être remplies sous peine de nullité de la vente.

Art. 46. Ses parents ou voisins devront acheter au prix offert par les autres, et non à celui qu'il leur plaira de proposer.

Art. 47. Les fils ne peuvent se séparer de leur père que lorsque celui-ci

la jouissance viagère de la par
mari. Après sa mort, son bie
tage entre ses enfants, s'ils s
jeurs; sinon, l'on attend pou
ser qu'ils aient atteint l'âge
dans ce cas, ce bien est
la surveillance d'un curateur,
de bonne renommée, jusqu'à
les enfants aient atteint l'âge
ans.

Art. 51. Quand une jeune
se marie, elle n'a droit, suivan
du pays, à aucune partie de la
paternelle, hors la dot qui
constituée par ses parents sui
sage.

Art. 52. La veuve qui pen
certain temps reste sans ma
si elle n'a pas d'enfants et ju
qu'elle se remarie, de toute la p
bien appartenant à son défunt
Si elle se remarie, elle reçoit u
annuelle de dix talaris. Si elle a
cinq sequins par garçons et deux
Il est entendu que la veuve reç
rente autant pour le temps q
vécu avec son mari que pour celu
a passé dans sa maison.

Art. 53. Si un père reste s
fants mâles et qu'il lui reste
plusieurs filles, alors le patrim
père, comme celui des ancêtr
partagé entre elles; seulement
mes seront données au parent
proche; cela, toutefois, dans l
le père n'en aurait pas dispos
ment.

8. Il peut arriver qu'un fils ne
pas ses père et mère et leur
chagrin. Dans ce cas, la pre-
is, il sera puni par une
s'il recommence et qu'il ne
leur obéir ni les respecter,
is en prison et recevra un
t corporel. Cette peine sera
unité première et une seconde
is à la troisième le père sera
chasser de sa maison.

). Comme dans tous les em-
dans tous les royaumes une
les impôts que l'on doit payer
subvenir aux dépenses du gou-
t, de la justice et de la mi-
r se pourvoir de poudre et
, choses qui sont de la plus
ité, et enfin pour cons-
routes et des choses utiles
lation, de même maintenant
ns chaque Monténégrin et
lévra payer les impôts, qui
pris par les chefs des localités
à l'époque fixée dans la caisse

). Celui qui s'opposera au
de l'impôt établi pour le bien-
ral sera puni de la même
le traître à sa patrie.

. Si quelqu'un dissimule des
des biens sujets à l'impôt, le
l pourra prendre pour lui et
ignons, à titre d'amende, les
n aura omis de déclarer.

!. Les chefs et starostes des
districts peuvent infliger des
jusqu'à la concurrence de
ri; toutes celles excédant cette
vront être portées au tribunal
et versées dans la caisse na-

. Si un chef, staroste ou juge,
des amendes appartenant à
nationale ou le produit de
l payera cinq fois autant qu'il
rné, et sera destitué.

. Tout Monténégrin ou Brdiani
it injustement frappé d'une
u de toute autre condam-
ut toujours en appeler au
supérieur, qui examinera si
été jugée suivant les pres-
du code. Dans le cas où il
it pas ainsi, on appliquerait
u code, et les autorités qui
auront commis cette injustice seront démises de leurs fonctions et punies d'amende, suivant le paragraphe 8.

Art. 65. Si, à partir d'aujourd'hui, quelque Monténégrin ou Brdiani se présente devant la justice avec la pierre liée au cou, qu'il soit innocent ou non, il subira un châtiment corporel.

Art. 66. Tout prêtre de notre pays est obligé de fréquenter l'église chaque dimanche et de la tenir propre, d'observer ponctuellement les canons de l'Église, de former, autant que ce sera possible, le peuple au bien et de l'instruire dans notre sainte religion. Celui qui ne remplira pas ces obligations sera destitué.

Art. 67. Les divorces entre maris et femmes, choses si habituelles dans notre pays, sont défendus, à l'exception de ceux permis par notre sainte Église orientale par empêchements ou fautes du mari et de la femme.

Art. 68. A partir d'aujourd'hui tout Monténégrin ou Brdiani qui voudra se marier devra, trois jours avant la cérémonie, être interrogé par le prêtre de la localité. Celui-ci devra s'assurer si la jeune fille a l'intention de s'unir à celui qui la demande. Si tous les deux se plaisent, il pourra les marier; mais, dans le cas contraire, il ne le fera pas. Si un prêtre célèbre le mariage contre la volonté de l'une ou de l'autre des parties, il sera chassé de notre sainte Église, parce que l'un et l'autre des fiancés peuvent toujours se séparer avant d'avoir été unis par le prêtre; tandis que, lorsque le mariage a été célébré, ils ne peuvent plus être séparés que par la mort ou les motifs indiqués au paragraphe 67.

Art. 69. Celui qui prendra une femme du vivant de son mari ou enlèvera une jeune fille qui ne lui aura pas été promise par le père ou la mère ou, à défaut de ceux-ci, par les parents les plus proches, comme le veut notre sainte religion orientale, sera poursuivi comme malfaiteur et ravisseur des enfants d'autrui; il ne lui sera plus permis de demeurer dans notre pays; ses biens seront saisis et divisés, comme ceux de quiconque tue volontairement un homme.

Art. 70. Si une jeune fille, de son

propre mouvement et à l'insu de ses parents, s'unit avec un jeune homme, on ne pourra leur rien faire; car ils auront été réunis par l'amour.

Art. 71. Si un Monténégrin ou Brdiani rend une femme ou une jeune fille enceinte et qu'il ne veuille pas l'épouser, il payera à l'enfant cent trente talari, avec lesquels il pourra l'entretenir; et quand celui-ci aura atteint l'âge voulu, il recevra la même part que les autres fils légitimes. S'il prend l'enfant avec lui, il ne payera rien. La jeune fille ou la veuve n'aura droit à aucune indemnité.

Si l'homme est marié, il payera cent trente talari d'amende et sera mis en prison pour six mois, au pain et à l'eau, et non autrement.

Art. 72. S'il arrive à un Monténégrin ou Brdiani que sa femme soit infidèle et qu'il la prenne sur le fait, il lui est permis de tuer l'homme et la femme. Si la femme fuit, elle ne pourra vivre dans notre État.

Art. 73. Si une femme attente de quelque manière que ce soit à la vie de son mari ou qu'elle le fasse mourir, elle sera condamnée à mort comme tout assassin; mais elle ne sera pas exécutée avec des armes, l'arme étant pour ceux qui les portent et savent se défendre.

Art. 74. S'il arrive qu'une jeune fille, une veuve, ou toute autre femme, pour se couvrir et échapper à la honte, fasse disparaître son enfant, elle sera condamnée à mort.

Art. 75. S'il y a haine ou mauvaise

pourra indemniser le volé a
gent : mais s'il s'en comm
après la publication, chaque
bâtonné, savoir : celui qu
armes recevra cent coups; po
ou un cheval, cinquante; pour
comme pour un bœuf; vol d
son, la cour et autres plus p
jusqu'à un mouton, vingt. So
les enfants qui déroberaien
objets de la maison, ainsi q
sonnes imbéciles.

Art. 79. Celui qui volera l'
puni de mort.

Art. 80. Celui qui volera de
de l'État, fût-ce la première foi
de mort; il en sera de mê
qui, soit ouvertement, soit
exporteraient des munitions

Art. 81. Les petits domma
par les animaux, soit dans
du foin, des vignes, des jardins
contre la volonté du propri
ront évalués par les chefs e
village ou du district, et ob
propriétaire des animaux à pa
mage sans délai; mais celui
propre volonté, commettra
bles dommages sera puni sui
ragraphe 43.

Art. 82. Si un voleur est tu
au moment même où il com
il n'y a pour ce fait aucune
puisqu'il a été convenu q
monde peut faire feu sur lui
un meurtrier.

Art. 83. Les marchés d

herchait à faire punir le
i, s'il arrive que l'un ou
versaires trouve quatre
rant pour lui, ce sera
sentera le plus grand
nes bien famés prêts à
qui sera cru.
seconde fête du patron
de la famille et les pré-
ı ces occasions sont pro-
r; car c'est ainsi que les
ient, et qu'elles devien-
celui qui ne voudra pas
re et continuera à suivre
ondamné à la prison et
amende. Il suffit, suivant
e servienne, de sancti-
te fête de la famille en
baptême de nos ancê-

arbares coutumes qu'ont
s femmes, lorsque quel-
le se couper les cheveux,
, de se déchirer et de se
longtemps sont défen-
d'aujourd'hui, et tout
u Brdiani qui le fera
nière fois, deux sequins
, qu'il soit homme ou
stement.
ti qui veut donner de l'ar-
loit faire un contrat de-
ins, afin que l'on sache
a été donnée. Celui qui
contrat en recevant de
donner un gage de la
'intérêt ne peut être de
eutzer par talari pour un
rpassera ce taux aura son
ıé au profit de la caisse

ıivant le testament de
notre seigneur, tout fu-
e pied dans notre libre
écurité; et personne ne
ter tant qu'il vivra tran-
ıt des mêmes droits que
rin et Brdiani, il sera,
nauvaises actions, châtié
rit le présent code.
ɔiqu'il n'y ait dans notre
re sujet étranger que des
autre religion hors celle
gion orthodoxe orientale,
ıcun peut y vivre libre-
r des mêmes priviléges qu'ont les autres frères Monténégrins et Brdianis.

Art. 91. Si quelque délit est commis par un homme en état d'ivresse, il subira la moitié de la peine qu'il eût dû subir s'il eût été sain d'esprit; si toutefois un semblable délit était commis sur une personne qui lui était déjà odieuse, il sera puni comme s'il l'eût commis volontairement.

Art. 92. Si un Monténégrin ou Brdiani s'avisait d'appeler aux armes, et qu'à la suite de cela il y eût du sang répandu ou des morts, il sera condamné à mort, et celui qui l'aidera à dix-huit talari d'amende. Si cependant il n'en résultait aucune conséquence funeste, le premier payerait vingt talari d'amende.

Art. 93. Les condamnés à la prison seront employés aux travaux des routes ou tous autres ordonnés par l'autorité.

Tout ce qui a été exposé ci-dessus en 93 articles a été aujourd'hui, jour du grand martyr et triomphateur saint Georges, institué avec les chefs de la nation, réunis au chef lieu de Cettigné. En conséquence, nous affirmons et jurons sur la sainte croix et l'Évangile que ce code sera observé en toutes ses prescriptions et que l'on jugera d'après lui. Que celui qui, à partir d'aujourd'hui, ne s'y soumettra pas soit voué à l'éternelle malédiction comme ennemi de notre patrie.

Cettigné, le 23 avril 55.

D. Médacowich, secrétaire.
Le prince Daniel Pétrovitch.

REMARQUES SUR LA BOSNIE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES INÉDITS DE POUQUEVILLE.

Après les historiens des croisades, on trouve çà et là sur la Bosnie quelques indications qui peuvent servir de points de comparaison avec l'état actuel de cette province. Tel est le passage suivant que nous empruntons à Jean Chenau, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale (fonds de Baluze, n° 8471). « Partis de Paris le « 5 janvier 1547, veille des Rois, nous « étant rendus à Raguse, nous arrivâmes « le 13 mars à Trébign, ville située sur

« la rivière de ce nom. De là nous pas-
« sâmes à Sernich, et cheminâmes par
« les montagnes les plus rudes et les
« plus arides que possible. Puis vînmes
« à Cochis, pays qui est une ville à la
« turcquesque assez marchande, où
« y a ordinairement un sangiac. Puis
« arrivâmes à Pleunie, village de Zadri-
« ma, où les maisons sont toutes de
« bois. Nous passâmes à un autre assez
« beau village appelé Prépoville, et de
« là près d'un monastère nommé Santa-
« Sava, où il y a plusieurs moines qui
« vivent à la grecque, et monstrent le
« corps de Santa Sava aux passants. Les
« Turcqs l'ont en révérence et y font
« des aumônes. Tout joignant il y a
« un petit château, nommé Mily,
« et couchâmes au village joignant celui.
« Après vînmes à Novo-Bazard, ville
« non fermée, mais assez marchande,
« où démeurâmes cinq jours pour
« changer chevaux.

« Au partir de là montâmes le mont
« d'Argent (Srebrnitza), qui est fort
« haut et fâcheux : on y tire l'argent
« qui vaut un grand revenu au soultan.
« Vîmes à côté Nisse, anciennement
« bonne ville, et maintenant réduite à
« un village, puis passâmes la rivière
« Moraua ou Moraca. La plupart des
« femmes du pays ont les cheveux cou-
« pés et aucunes les ont longs et un
« chapeau sur leur tête fait de drapeau
« sans aucune forme ne façon, où elles
« ont pendues des patenôtres de verre,
« quelques pièces d'argent et anneaux

DÉTAILS TOPOGRAPH

Lorsque les Turcs poss
Hongrie, ils avaient réuni l
compris entre la Save et le
royaume de Bosnie, qui
alors six sandgiaks ou drap
l'autorité d'un vizir. En vert
de Passarovitz, la Porte, av
l'empereur le pays qui s'ét
la Drave et la Save, ajouta l
la Bosnie. Ce dernier royau
à deux sandgiaks, fut divisé
sept voïvodies.

Le sandgiak de la Povach
située entre la Drina et la
pour chef-lieu Svornik, et
de sa dépendance Bellina,
Touzla avec Vrandouk.

Le sandgiak de Clissa fut
en 1684 à Skopia, où le pacha
le titre *in partibus* de vizir
Hongrie.

Dix des trente-sept voïvo
pitaineries sont comprises d
nie proprement dite, savoir
Doboï, Gradatschatz, Banial
chaïn, Maglaï, Touzla-Vélik
Achaa, Glomatscha ou Klém
pria.

Celles de la Croatie sont
Doubitza, Gradiska, Novi,
Pridor, Otrozatz, Kroupa,
Vakoup, Klioutsch, Ostrovit
vatz, Yaïtza.

Dans l'Hertzégovine on co
tar, avec un pacha ; Levno



tions latins, de cinq cent mille
thodoxes, de six cent mille
douze mille Juifs et de trente
ziganes ou Bohémiens.

D'UN ITINÉRAIRE INÉDIT
UQUEVILLE A TRAVERS LA
.

osnie. Le mont Polog forme
a la Cettinia, qu'on passe en
quatre milles de Sign, une
collines qui s'élèvent graduel-
squ'à son sommet. Mais à
on arrivé à la *Torre*, quatre
demi plus loin, que la scène
nt à coup. Le regard plonge
ne de Livno, où l'on parvient
un fourré épais et des pré-
ne rangée de collines divise
en deux bassins, celui de Liv-
de Douvno. Ces deux gorges,
l'entonnoir, versent leurs eaux
x gouffres dont l'ouverture
moins de cent pieds de dia-
s habitants prétendent que
pies communiquent avec la
t la Marenta par des canaux
s sous le mont Polog.
bâtie en amphithéâtre sur un
ent entouré de rochers, do-
urs de la Pistritza, rivière qui
nord-ouest. On compte dans
tion huit villages catholiques,
our pasteurs des religieux de
Saint-François.
re lieues au nord-est de Liv-
cend à Snitza. Le cours d'eau
e ce bourg conflue avec la
rivière qui a donné son nom
e Douvno. On passe la Snitza
nt de cinq arches, construit
et qui aboutit à une chaussée
evée, jetée à travers la prai-
nt de la chaussée, dont la
st d'environ cinq cents toises,
que des masses de pierres
isposées comme le sont celles
ents druidiques de la basse
Enfin, à mille toises de là,
aux sources de la Snitza, qui
s deux cavités profondes,
s par d'énormes rochers,
els porte sur son sommet un
construit dans le moyen

Kouprès est séparée de Snitza par une plaine d'une étendue d'environ huit milles. Les pâtres de la Dalmatie y conduisent leurs troupeaux, moyennant une redevance qu'ils payent aux Bosniaques mahométans. La Miliaska traverse cette contrée, dont le point extrême en suivant la direction que nous avons indiquée est Kouprès, où réside un ban ou commandant héréditaire. La garnison se compose d'une vingtaine de pandours, et son artillerie de deux pièces de canon qu'on ne tire qu'à la solennité du bairam.

Au milieu de ces vastes pâturages, on rencontre des cabanes construites au moyen de poutres superposées, et des demeures ambulantes, couvertes d'écorces d'arbre. Elles sont traînées d'un endroit à un autre par des attelages de bœufs; les familles auxquelles elles appartiennent suivent à pied et poussent aux roues dans les passages difficiles. Ces habitations sont celles des Tzingars ou Tzygans, race nomade que l'on désigne en Europe sous le nom de Bohémiens.

En sortant de Kouprès, on suit au milieu de magnifiques forêts, plantées de sapins, de mélèzes et autres arbres à essence, un large chemin aboutissant à un poste de pandours qui fournissent des escortes aux voyageurs. Après deux heures de marche on découvre la riche vallée de Skopia, arrosée par le Verbatz et ses affluents. Après avoir remonté pendant deux heures le cours de cette belle rivière, on trouve un pont en maçonnerie, que l'on passe pour entrer à Skopia, ville de trois mille âmes dont la population est chrétienne pour les deux tiers.

Prussatz, ville jadis fortifiée, a été témoin des dernières luttes des Bosniaques contre les Turcs. Elle domine toute la vallée du Verbatz.

Après trois heures de chemin, on entre dans le bassin de la Lassova. Cette rivière, qui descend du mont Secca, charrie des paillettes d'or. Il existe dans cette contrée une source dont les eaux ont, à ce qu'on prétend, la propriété de guérir les fièvres tierces.

Travnik est éloignée de deux heures de la Lassova. Comme toutes les villes turques, elle est, en été surtout, d'un

aspect pittoresque et agréable. De grands arbres qui s'élèvent au-dessus des toits bleuâtres des maisons, des minarets dont les pinacles dorés s'élancent dans les airs, un château délabré armé de quatre canons, et servant de prison d'État, des quartiers groupés par étages, des eaux coulant de toutes parts, telle est la scène qui frappe au premier abord. Mais dès qu'on pénètre dans les rues mal pavées et fangeuses, et qu'on examine de près les maisons de bois construites sans goût et sans symétrie, on se demande si c'est bien la ville qu'on vient d'admirer à distance.

Le palais du vizir (Saraï), bâti au bord de la Lassova, est un vaste édifice en bois de la construction la plus grossière. La cour, où on laisse s'amonceler le fumier, est entourée d'écuries, au-dessus desquelles règne une galerie circulaire qui communique à des cellules où logent les gens du satrape. Le divan et les appartements de parade occupent une des façades de ce palais, qui ressemble assez à une grande auberge d'Allemagne.

Dolatz n'est, à proprement parler, qu'un faubourg de Travnik. Douze cents chrétiens du rite latin, artisans pour la plupart, habitent cette ville, dont la situation serait assez agréable si elle n'était entièrement dépourvue d'eau. Un peu plus loin, on rencontre un village peuplé de chrétiens du rite grec, qui, après s'être enrichis par le commerce ou le brigandage, reviennent cultiver leurs champs.

La Lassova, après avoir arrosé une plaine qui mène à Bosna-Séraï, parcourt une vallée où s'élève le village de Grécia-Gora, habité par des chrétiens latins. Les Franciscains y ont une mission qui relève de la custodie de Sojnitza, résidence du vicaire apostolique de Bosnie.

En sortant de Travnik, après avoir contourné les sinuosités de la Lassova, on entre dans une plaine d'environ quatre lieues de diamètre. La rivière se détourne à l'est au-dessous de Boussovatz. Arrivé à ce point, on rencontre après quelques heures de marche, Jovtza et Menzil-Hané, où l'on prend des chevaux pour prendre la route de Constantinople.

De Jovtza à Séraglio la distance est

de huit heures. Bosna-Séraï, c
de la Bosnie, est éloignée des fro
de Dalmatie de cinq journées d
vane ; et un chemin de seize heu
sépare de Travnik.

Luccari, dans son histoire de B
rapporte que Cotroman bâtit, en
sur le mont Ikatina le château de
Bosna, au pied duquel se forma Sé
ville baignée par la Migliaska et
à l'orient par la Bosnie : on y
tait de son temps dix mille feux
clet, qui la visita en 1658, dit
renfermait cent une mosquées
soixante-neuf fontaines, des bai
vastes bazars. Son évêché latin
titué vers la fin du seizième siècl
pape Clément VIII. L'évêque ét
nomination de l'empereur com
de Hongrie, et la chambre des do
de cette circonscription lui pay
nuellement cent ducats.

Séraglio, dont le prince Eugè
cendia quelques faubourgs en
est une des villes les plus consid
de la Turquie d'Europe. C'est
dence du mollah ou grand juge
province et de l'archevêque grec
la destruction des janissaires,
aussi celle de l'aga. Autrefois les
y résidaient ; mais un d'eux ay
décapiter un grand nombre de se
cipaux officiers, les habitants ob
que ces satrapes auraient leur r
Travnick, village situé à deux li
Séraglio. Lorsqu'un vizir vient p
le gouvernement du sandgiak, i
ordinairement par la capitale, où
demeurer trois jours. C'est pend
temps qu'il reçoit l'hommage des
et qu'il donne aux différentes au
l'investiture par la pelisse.

La population de Séraglio est
les gens du pays, d'environ quatr
mille âmes. Le caractère des ha
est porté à la sédition, ce qui
empêche pas de faire un com
actif. Les maisons des chefs tu
encore le même aspect que l
Poullet visita cette ville au com
ment du quinzième siècle. Les
qui donnent sur la rue sont e
ment dépourvus de fenêtres, ce
fait ressembler à des couvents c
gieuses. Les maisons des parti
sont construites en bois sur u

té par une lanterne qui donne la fumée du foyer placé, stume du pays, au milieu ion.

émité de la ville vers Belnte ce voyageur, est élevée lline, d'où descend un petit equel est tellement conduit uler cinquante moulins d'un s, qui sont si industrieuses par étages, les uns au-desutres, que la même eau fait re. La roue sur laquelle elle st pas posée sur le côté de omme elle l'est parmi nous, n bas, et mise à plat sur un re terre, ayant son étendue l'horizon et faisant la même ne pirouette, tournant sur

machine est emportée par la que la chute de ce ruisseau lans les canelures, qui vont iminuant de la circonférence re. Elle ne pourrait pas faire a poids aussi pesant que celui les; mais, n'ayant pas besoin p d'eau et étant fort commode, e l'attention des mécani-

res qui arrosent la plaine de nt la Gelouvitza, la Rouko-Negliaska. Les coteaux envisont couverts d'habitations s d'arbres, de jardins et de pittoresques.

oute de Séraglio à Pratza, neuf heures, on rencontre Pallée, chef-lieu d'une cone par des nomades dont les les bergeries sont dispersées eaux; plus loin le pays est des catholiques. La Pratza uent de la Drina. Lorsqu'on sur le bord du premier de d'eau, si l'on se détourne lroite, on trouve un terrain l, couvert d'énormes pierres, unes en parallélipipèdes, les rismes ou en pyramides. On ces monolithes couvrent d'anpultures (1).

Le village de Pratza est situé au fond d'un vallon boisé; il se compose d'un caravansérail et de quelques maisons bâties sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans la Drina, dont le cours, vers le douzième siècle, servait encore de limite entre la Bosnie et la Servie.

De Pratza à Tschaïnitza, distante au sud-est d'environ huit lieues, on traverse le vallon de la Vouitza, dont on suit le cours jusqu'à la Saponitza près de Goradja, bourg situé au confluent de cette rivière avec la Drina, qu'on passe sur un pont de bois de quatre-vingts toises : les arches reposent sur des piles en maçonnerie. La population de Tschaïnitza se compose de deux cents familles; elle fabrique des couvertures et des draps grossiers.

Tartligé est à huit lieues est-sud-est de Tschaïnitza : cette ville est peuplée de quatre cents familles turques; au nord-ouest, elle domine sur un bassin baigné par une rivière qui tombe dans le Lem, au-dessous de Priépol. On y lit quelques inscriptions anciennes qui témoignent de l'occupation du pays par les Romains.

Priépol est à douze heures de chemin de Tastligé. Pour y arriver, on coupe transversalement la chaîne de montagnes qui séparent la Drina du Lem. Cette route, enveloppée de forêts, est sillonnée de torrents qui partagent leurs eaux entre deux rivières tributaires de la Save. A mi-chemin, on fait halte au kiosque de Strana, qui n'est plus qu'à six lieues de Priépol, ville située dans

é Fortis, qui a visité cette partie ie d'Europe, est du même avis : n de la caverne de Rousko-Blato, « on avait préparé notre dîner dans un ancien « cimetière, voisin d'un édifice ruiné. Entre « les tombeaux se trouvaient de beaux arbres. « Les pierres sous lesquelles repose la cendre « des anciens guerriers sont remarquables « par leur nombre et par leur grandeur. On « voit plus de deux cents de ces pesantes « masses, chacune d'un seul bloc de mar- « bre, de sorte qu'on pourrait les regarder « comme des tombeaux de géants. Quelques- « uns de ces blocs ont huit pieds et demi « de longueur sur quatre de largeur et au- « tant de diamètre. Ces masses sont pour la « plupart des parallélipipèdes assez bien « polis; aucunes ne portent d'inscriptions, « mais toutes sont ornées de guirlandes scul- « ptées en bas-reliefs. »

baptême, la fête d'un saint, en un mot, tout motif ou prétexte de réjouissances entraînera le paysan à des excès de table. Ils compensent cette prodigalité par la plus stricte parcimonie pour tout ce qui regarde les vêtements : ainsi, pour ménager un bonnet neuf, il s'exposeront nu-tête à la pluie et à la neige, et en passant un endroit fangeux, ils ne manqueront pas d'ôter leurs chaussures. Cette incurie des choses essentielles les entraîne souvent à des sacrifices ruineux : ainsi, lorsqu'ils ne sont pas en mesure de satisfaire à un payement à échéance, ils ont l'habitude de faire un présent au créancier pour obtenir quelques jours de répit; et comme ils ont souvent recours à ce moyen, ils se trouvent quelquefois avoir acquitté une valeur double de la somme exigible.

L'idée de la vengeance se confond tellement chez les Illyriens avec celle de la justice qu'on dit proverbialement : *Kot sé né osvéte, on sé né posvéti* (qui ne se venge pas ne se sanctifie pas).

L'agriculture et l'art d'élever le bétail sont encore parmi eux dans l'enfance. Ils s'inquiètent aussi peu du choix des semences que d'améliorer les races de leurs troupeaux. En cas d'épizootie, ils se contentent de recourir à des exorcismes.

Les Dalmates montagnards et les Bosniaques ont quelques notions sur l'art de la teinture, et leurs procédés ne sont pas à dédaigner. Ils font infuser bornes; il n'est pas rare de voir sur la place de l'église un religieux assis à terre pour écouter la confession d'une femme agenouillée à ses côtés; quant aux pénitences, elles vont jusqu'à la bastonnade inclusivement. De pauvres prêtres vendent en toute sécurité de leur conscience des *zapis*, ou scapulaires sur lesquels on écrit le nom de quelque saint, pour préserver de maladies ou de maléfices non-seulement les hommes, mais les animaux. Les Turcs eux-mêmes ont confiance dans ces amulettes, surtout dans les médailles dites de sainte Hélène. Elles sont fabriquées par des Juifs de Liége, et débitées dans le Levant par leur coreligionnaires du Gherito de Venise.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES ANTIQUITÉS DE LA SLAVIE MÉRIDIONALE.

Les antiquités de la Turquie d'Europe, comme le remarque Ami Boué, sont moins nombreuses qu'on ne le suppose généralement. D'abord les grands monuments, comme les temples, les palais, les arcs de triomphe, les cirques et les théâtres, n'ont été élevés par les Romains que dans les provinces riches et populeuses comme l'Asie, l'Afrique littorale, les Gaules et l'Espagne. Dans les pays à demi sauvages et constamment rébelles, ils se contentaient d'établir quelques routes stratégiques, de jeter des ponts pour arrêter

»sation romaine! Les temples
nbeaux païens ont été ruinés
arbares, et l'Église latine a
de ces débris des chapelles
onastères. Les Bulgares, les
et en dernier lieu les Turcs
e bouleversé ces ruines : l'in-
e la poudre a presque achevé
ction du monde ancien; tout
tout a changé de destination :
qui avait orné le cénacle du
a servi tour à tour de cou-
pulcral au guerrier dace,
ur la célébration des mystères
anisme et d'âtre dans la hutte
ı bulgare.
ant il est à espérer que le
uvement qui s'opère aujour-
)rient permettra de mieux étu-
nonuments déjà trouvés et de
storiquement les médailles qui
ıtrent en grand nombre, sur-
byzantines. Jusqu'à présent
ches des voyageurs ont été pé-
nêmes périlleuses. Les Turcs,
toujours en méfiance devant
es, supposent des vues hostiles
ger qui dessinera les ruines
ce; c'est surtout à leurs yeux
été que de fouiller les sépul-
ne comprennent pas d'ail-
l prix on peut attacher à un
cela seul qu'il est contem-
une époque ancienne ou célè-
avant montrait à un Turc une
trouvée dans une crypte et
citer sa curiosité en lui affir-
le vase n'avait pas moins de
cles : le musulman ramassa
et se contenta de lui répondre :
re est probablement plus an-
quand cette incurie et les pré-
igieux auront fait place à des
s en rapport avec l'esprit cu-
nvestigateur de notre époque,
ra sans doute à des recherches
es; et en fouillant les tumulus
et là, dans ces provinces de-
longtemps négligées par la
on fera peut-être quelques dé-
importantes.
aie occupe tout l'espace que
traverser les hordes asiatiques
étrer en Europe; c'est surtout
'il appartient de classer histo-
t les monuments qui appar-
tiennent aux invasions postérieures à celles des Goths et des Huns. Son contact avec l'Orient, l'étude des langues mères et des divers dialectes de l'Asie, qui seule permet de pénétrer dans les institutions et les mœurs des descendants de ces peuples, lui rendront les investigations plus faciles qu'aux nations de l'Occident, sur lesquelles d'ailleurs elle a un grand avantage, celui d'être initiée aux idiomes slaves, qui forment comme un anneau entre l'Europe orientale et les peuples de l'époque barbare. Ces conquêtes sur le passé lui donneraient une influence plus réelle sur le monde civilisé que le système d'envahissement qu'elle suit depuis plus d'un siècle, et qu'il a suffi de l'alliance anglo-française pour déconcerter. L'Autriche, dont les projets sur les provinces de la Turquie d'Europe s'enveloppent sous des formes moins agressives, ne néglige rien de ce qui peut lui révéler la vie de l'Orient; mais il y a dans la nature germanique je ne sais quoi de roide et d'entier qui repousse les rapports sympathiques des autres races; les vertus même des allemands ont leur allure propre, qui empêche de les apprécier ce qu'elles valent; en un mot, ils sont inhabiles à s'assimiler leurs conquêtes, qui leur échapperont à la première occasion favorable. Mais du moins ils se préoccupent des chances que peut amener l'avenir. Les Anglais, avec un caractère moins flexible encore, ont un levier puissant entre leurs mains, c'est le sceptre du commerce; ils s'imposent par la nécessité, et compensent du moins la hauteur et les exigences de leurs rapports par l'introduction des avantages inséparables d'une civilisation avancée. La France seule, plus sociable que les autres nations, néglige les moyens de connaître, dans l'idée qu'il lui suffit d'être connue. Avec un jugement sain, une grande délicatesse de tact et une facilité merveilleuse à suppléer à tout et à se détacher de tout, comme si son rôle était d'essayer sans cesse pour faire profiter le monde de ses expériences, elle arrive brusquement sur le théâtre de la lutte, et apprend en peu de mois à ses dépens ce qui eût exigé des études longues et suivies. Rien n'a mis plus en évidence les qualités et les défauts

de l'esprit français que cette guerre d'Orient où l'on a déployé tant d'héroïsme et d'énergie, que cette campagne commencée avec des données si incomplètes, sans plan arrêté, sans qu'on eût pris même la peine d'utiliser des dévouements qui ne demandaient que l'honneur d'épargner aux pays une partie de ses sacrifices. Mais quelques erreurs ne sont rien devant l'importance du résultat; et cette fois encore la France aura été, nous ne dirons pas assez riche, mais assez généreuse pour défrayer sa gloire.

TABLEAU DE QUELQUES HAUTEURS,

D'APRÈS AMI BOUÉ.

(*Servie*, *Bosnie*, *Bulgarie*, *Macédoine*, *Albanie*, *Croatie*.)

Servie.

	Pieds parisiens.
Belgrade. Au nord de la Save	237
Belgrade. Sur le glacis de la citadelle	335
Topschider	247
Plate-forme au pied du mont Avala	800
Cime du mont Avala (chênes, frênes et tillenls)	1100
Église de Grotzka	243
Semendria	220
Pojarévatz	240
Goloubatz	205
Montagnes au-dessus du défilé du Danube à l'est de Goloubatz	2000
Svilanitza	254
Popovitch	254
Plateau boisé à 1 lieue ½ au sud de Popovitch, point culminant	700
Monts Gosniak (sommet gazonné)	1800
Omolieska Planina (gazon et rochers)	3500

Servie.

	Pieds parisiens.
Baniani	300
Keschélévo	290
Cime du mont Vlasekitch (chênes et bouleaux)	1001
Mileschinski	900
Montagne de Kriva Granitza	1200
Crête à l'est de Kroupagn	826
Jagoda Planina, au sud de Kroupagn et près des mines de plomb	1817
Les cimes les plus élevées	2000
Quarantaine de Ratscha	350
Schabatz	360
Kroupagn	882
Mont Gola à l'est de Sokol	2260
Cime un peu plus au sud	2500
Crête au N.-O. de Pétratz	1730
Sokol	1380
Mont Medvednik (ou de l'Ours)	2900
Valiévo	300

[redacted]

Servie.

	Pieds parisiens.
ik..........	520
za..........	1800
schar..........	1500
lar..........	1920
....	1000
ibor..........	3000
près de Gleditza..........	2600
....	688
....	1324
e Kosnik..........	2858
....	3367
ientrionale du mont Ko-..........	5882
me au sud..........	5966
(rochers)..........	5650
périeure des sapins sur la dentale de cette montagne.	4636
tsch de 4800 à..........	5000
, ou Stolova Planina au Karanovatz..........	3,000
n (chênes, hêtres, cime ga-..........	4,200
sur l'Ibar..........	531
au nord de Stoudenitza..........	3,477
érieure des pins sur le re- ridional du mont Jako	1,282
....	1,238
e sur une hauteur au con- u Dikim Potok et de la..........	1,359

E. de la Bosnie et de la Mœsie supérieure.

....	1,257
u couvent des colonnes de orge (*Djourjovi Stou-* ès de Novibazar..........	2,000
hâteau serbe de Jélesch..	2,600
lanina, entre Novibazar et , région basse, de 2,000 à	3,145
région supérieure (hê-..........	3,445
....	1,680
....	1,460
Svetschan (chênes)....	1,990
à carrières de meulière, . de Mitrovitza..........	2,390
plus éloignées au sud..........	3,490
au S.-O..........	2,500
ossovo, où s'est donnée la ntre Lazare et Amurat...	1,500
Sinitza ou Skoulan, deux est de Pristina..........	1,479
....	1,600
....	1,350
la plaine du Lab ou de et Kratovo, le plus haut Pristina et la vallée de	

	Pieds parisiens.
Graschanitza, sur la route de Novo-Brdo et de Vrania (chênes)......	2,092
Novo-Brdo..........	2,600
Col entre la vallée au pied des montagnes de Novo-Brdo et Guilan...	2,384
Crête entre les bassins de Guilan et de Pristina..........	1,800
Plaine de Guilan-Pousti..........	1,440
Col entre Guilan et Ropotof..........	1,799
Collines de Kontschioul..........	1,400
Vallée de la Morava à une ½ lieue de Vrania..........	919
Montagnes au nord de Vrania ; les plus élevées, environ..........	2,400
Kourbatzka-Planina (hêtres)..........	5,000
Montagnes autour de la vallée de la Morava, près de Jéleschnitza....	2,806
Jéleschnitza..........	793
Montagnes du défilé de la Morava, au sud de Leskovatz..........	2,565
Konapnitza..........	628
Batmilovtza..........	667
Leskovatz..........	565
Baditschka - Gora (chênes) de 1,420 à..........	2,420
Pousta-Han..........	430
Kourvi-Han..........	400
Arnaout-Planina, au S.-O. de Préka-plié..........	2,500
Nisch..........	414
Popolitze..........	442
Col à Karaoul entre Bania et Topolnitza-Han..........	1,014
Mont de Stara-Planina (chênes et hêtres) 3,000 à..........	3,500
Mont de Souva-Planina..........	3,800
Klissourski-Han..........	750
Bélava-Planina..........	2,500
Scharkoïé..........	800
Col et passage entre Tsaribrod et la plaine de Sophie..........	2,100
Montagne à l'est de Scharkoïé......	2,800
Mont de Krouschévitza (chênes)...	1,379
Krivilski-Han au pied du Schirena-Planina..........	1,993
Points culminants de Schiréna-Planina..........	2,400
Montagnes à l'ouest..........	2,900
Jakoubovi..........	3,095
Montagnes de Snegpolié (ou de Neige)..........	4,000
Col avant la descente du Schiréna-Planina sur Sélénigrad (hêtres)...	3,189
Cimes à l'ouest du col, de 3,700 à...	3,800
Limite inférieure des hêtres sur le revers méridional du Schiréna-Planina, et limite supérieure des chênes..........	2,285
Sélénigrad (au moulin)..........	1,991
Vallée du Neboïlitza ou Goméla Voda..........	1,920
Montagnes au sud de la vallée......	2,740
Montagnes au nord, de 2,500 à....	3,800

Servie.

	Pieds parisiens.
Montagnes à 2 lieues de Jovanovtzi	2,540
Montagnes au sud de Klissovtza	3,500
Limite inférieure des hêtres dans cette vallée	2,000
Klissoura	2,040
Col du Klissourska-Planina	2,830
Cimes au nord	2,900
Cimes au sud	3,300
Plateau élevé, près de Lasina-Sélo	3,365
Partage des eaux coulant à l'ouest et au nord-ouest dans la Morava, et à l'est et au nord-est dans la Soukhova	3,200
Trn	1,542
Col entre Trn et la vallée Philipovitza, à une lieue du hameau de ce nom	1,741
Montagnes à l'ouest de ce point	2,341
Montagne à l'est	1,841
Col entre cette vallée et celle du Grlo ou des sources du Strymon	2,073
Vallée de Grlo	1,956
Montagnes près de Grlo, de 2,056 à	2,356
Crête entre Grlo et la Novoselska-rèka	2,210
Bresnik	1,945
Crête à l'est de Bresnik	2,637
Grlo, 2,056 à	2,456
Premier col entre Bresnik et la descente sur la plaine de Sophie (montagne déboisée)	2,587
Second col	2,687
Sophie (prairies, point de vignes)	1,609
Ousélia	1,640
Mont Vitosch (chênes, hêtres)	4,500
Crête entre le bassin de Sophie et celui d'Ichtiman	2,460
Le col entre ces bassins	2,200
Plaine d'Ichtiman	2,060

[redacted]

	Pieds parisiens.
domir et celle de Kostendil, 2,720 à	2,920
Radomir	2,073
Montagne à l'est	3,27[illegible]
Montagnes à l'ouest	2,87[illegible]
Kostendil	2,150
Crête au sud de Kostendil	2,650

Bulgarie.

Soumoughou-Balkan, au nord-est de Sophie	3,000
Col du Balkan d'Étropol sur la route d'Étropol à Jeni-Han	4,129
Vikrar	1,278
Jablonitza	1,510
Sopot	1,500
Lovdscha	830
Montagnes près d'Aghindjelar	2,400
Tourian-Balkan, à la source de l'Osma	5,000
Despotobaïlase, à la source de l'Osma	5,100
Point culminant du Kodja-Balkan près de Svendol-Bogoroditza	5,251
Kolibola	1,832
Grabova	1,984
Pied du Balkan à 1 lieue de Grabova	2,198
Auberge au haut du Balkan de Tschepka	4,453
Cime plus élevée à l'ouest de cette auberge	4,628
Trnova	750
Razgrad	913
Sonschak	1,295
Collines d'Eïradin	1,449
Eski-Djouman	949
Osman-Bazar	1,663
Plateau au nord de Badéla	1,994

[redacted]

	Pieds parisiens.
, 1,800 à.................	2,000
....	1,369
près de Boghazdéré Keni...	1,423
de ce plateau au nord.......	2,300
entre Karnabat et le Déli-tschik.................	2,000
-Dagh.................	2,500

Macédoine.

nes entre Uskiouk et Kats-k........................	2,000
....	600
Kartschiak à l'ouest d'Us-........................	2,600
tzi......................	550
....	1,167
Plévat entre Trojak et Prilip.	2,684
ozlak au N. N.-O de Trojak.	3,484
ne au S.-E. du col entre Tro-: Prilip................	3,184
ne à col entre Prilip et Keu-........................	2,500
de Marko-Kraliévitch à l'ouest ilip....................	1,850
ement septentrional de la de ce château.............	2,000
....	1,600
ou Toli-Monastir..........	1,574
......	1,526
, au moins.	5,800
Véretschka-Planina à l'O.-S. Florina	4,922
oisines environ...........	5,500
....	1,923
tze......................	2,923
Vlakhi-Klissoura..........	3,309
es entre Aladjilar et Despot-........................	6,000
es nord et est du Névre-, de 6,000 à.............	7,000
oub......................	1,500
ultanitza.................	3,000
Manikiou près de Sérès....	2,400
....	80
thos, suivant les différentes itions, de 4,260 à.........	5,016
lomon	3,600
e Toiran et Stroumnitza...	2,800
s Stroumnitza et Istib......	3,000
....	590
le Platschkavitza au sud du nitza	5,000
de Lesno, environ........	2,000
ninant entre Lesno et Kara-........................	2,900
'est de Karatova, de 3,000 à.	3,100
....	1,627
nka......................	1,700
es au nord d'Égri-Palanka..	2,700
es au sud du même point..	2,600
crête Egri-Palanka et le bas-Bistritza................	3,062

Macédoine.

	Pieds parisiens
Cimes plus élevées, de 3,112 à.....	3,142
Bassin du Bistritza...............	2,280
Montagne au sud du bassin de Bistritza........................	3,000
Montagnes au N.-O. de Strajin.....	2,700
Komanova......................	653
Montagne de Karadagh, 2,000 à.....	2,600
Montagnes au nord de Keusoli.....	4,000
Montagnes au sud du même point..	3,000
Ostrovo........................	1,000
Telovo.........................	881
Vodéna (platanes d'Orient, *Colutea arborescens*)................	681
Montagnes à l'ouest de Vodéna, de 2,500 à......................	3,000
Pella...........................	100
Crête au sud du Vlaïnitza	5,000
Kalkandel (vignes) de 1,300 à......	1,400
Toumschéita, à l'est de Kostovo....	1,420
Crêtes entre Kostovo et le Drin Noir	4,000
Podalischta-Han	2,117
Col entre ce point et le Zaïas......	3,033
Kritschovo	1,755
Premier col qui mène à Slivora.....	3,483
Second col, même direction.	3,239
Vallée de Slivora ou Slivo	2,446
Col au sud-sud-ouest de Slivora...	2,546
Cimes à l'est	2,846
Montagnes à l'ouest............	4,546
Montagnes à l'ouest de Strouga, de 4,500 à..................	5,000
Col de Babagora.................	2,780
Dibresipre......................	1,900
Château d'Ochri.................	2,121
Lac d'Ochri	2,015
Crête entre Ochri et Resna.........	2,620
Prespa.	1,750
Col entre Resno et Monastir, 2,300 à.	2,400
Mont Galeschitza	4,000
Couvent de Schir-Naoun (Saint-Non)........................	2,035
Montagnes environnantes, de 2,700 à.	2,900
Cimes à l'est et au nord-est de Svezda........................	4,000
Svezda.........................	2,486
Pogani (plaine à maïs, coton, tabac).	2,450
Montagnes à l'est, de 3,600........	4,000
Pont de la vallée à 4 lieues de Belischta........................	2,497
Montagnes de Dévol.............	4,000
Castoria (vignobles).............	1,923
Bogaskoï.......................	1,495
Montagnes au nord de Telka.......	2,400
Vourschitza....................	1,913
Schatista......................	2,658
Montagnes au nord-ouest..........	2,650
Kojani (vignobles)...............	1,720
Montagnes éloignées à l'ouest de Kojani (contre-forts du Pinde)......	3,676
Montagnes éloignées au nord (contreforts du Boureness).............	2,500

	Pieds parisiens.
Jénouslou	1,114
Montagnes à l'ouest du Narilitza	3,000
Servia	1,332
Ancien château de Servia	1,392

Basse Albanie.

Col du mont Zégos	5,063
Cimes voisines	5,163
Col entre Metzovo et Milias	5,050
Metzovo	3,705
Limite supérieure des vignes, de 2,800 à	2,900
Mont Périster, de 6,000 à	7,000
Mont Kakardista	6,000
Mont Djourmerka	6,000
Janina	1,600
Han-Noutza	1,600
Mont Mitschikéli	3,000
Mont Skroueles, point culminant de l'Akrocéraune	4,230
Mont Cergenik, près de Tapedelen	3,000
Han-Véla ou Kalbaki	1,364
Touranik-Han dans la vallée de Konitza	996
Ostanitza-Han	999
Leksoviko	1,700
Mont-Vasilitza (pâturages)	5,000
Mont Smolika	5,000
Mont Desniko	4,000
Malia Nemerska au sud de Permet	3,900
Cime culminante de ce mont à l'ouest de Bardiglione	4,900
Klissoura-Han	890
Vinokas-Han	1,010
Le petit Tomor	4,102
Le grand Tomor	5,100
Col entre Teman-Han et Bérat (myrtes et lauriers)	1,040

Albanie moyenne.

Haute Albanie.

	Pieds parisiens.
Cimes à l'ouest	2,106
Cimes au nord	1,960
Montagnes de Péloumatz	900
Tirana (oliviers)	474
Montagnes au sud-est de Krouja, de 2,500 à	3,000
Montagnes à l'ouest de la vallée, entre Dibre-Sibre et Dibre-post au moins	3,000
Oros, de 1,800 à	2,000
Krouja	1,200
Lous-Han (platanes d'Orient)	100
Koula-Han	100
Schinavlia-Han	80
Alessio	33
Château d'Alessio	223
Skoutari (partie orientale de la ville) orangers, grenadiers et oliviers dans les jardins abrités	93
Montagnes près d'Antivari	2,000
Gradiska	831
Podgoritza, de 150 à	200
Limite supérieure des grenadiers dans la vallée de Boga	1,875
Limite supérieure des vignes sauvages dans la même vallée	1,975
Boga	2,715
Limite inférieure des hêtres	3,100
Limite supérieure des hêtres au-dessus de Boga	4,400
Col entre Boga et Schalia	4,466
Cimes à l'ouest (neige en juillet)	6,466
Limite inférieure des sapins et limite supérieure des hêtres à l'est de Schalia	3,700
Schalia	2,742
Limite supérieure des hêtres et commencement des pins au nord-est de Schalia	3,042
Col culminant du mont Prokletia	6,104

[redacted]

Haute Albanie.

	Pieds parisiens.
....	538
ıt Pouka..............	2,201
....	1,549
ıa-Mala...............	2,638
s au nord...........	3,438
....	2,066
....	620
....	630
chivan Keuprisi, sur le	700
....	5,800
....	6,000
Drin Noir et l'échan- ›nduit à Prisren.......	2,600
....	1,149
r entre Prisren et Kal-	6,380
st....................	6,819
tza..................	7,389
de ce pic, de 7,800 à..	8,100
....	3,216
›ten..................	6,400
ivant les quartiers, de	1,416
de Prisren...........	1,240
....	1,180
à l'est de Soukha-	2,247
ıt entre Soukha-Rièka ra-Rièka à Doulié.....	2,408
la région supérieure du ›ernoiéva-Rièka.......	2,023
e même vallon.......	1,725
ntre ce point et le vil- bar dans la plaine de	2,219
rès de Hass entre Spass	1,800
leschoss.............	3,000
Pastritsch au nord...	3,300
,ova..................	1,011
Detschiani..........	5,000
....	1,448
l'ouest de Drsnik....	1,040
....	1,100
....	1,457
itza.................	1,447
....	2,700
a, de 3,000 à........	4,000
....	1,357
....	3,000
nord de ce point.....	4,000
ıord-nord-est........	5,000
›niatz sur l'Ibar......	1,600
'rénié.............	3,084
; à l'est, de 3,600 à...	3,800
ıu nord d'Ipek.......	5,926
vés au nord-ouest...	6,900
....	6,900
ıre des hêtres sur le lional du Glieb.......	4,046
s.................	4,000

	Pieds parisiens.
Premier col de Glieb...............	3,951
Cimes voisines, de 4,451 à.........	4,551
Col culminant du Glieb...........	5,197
Partage des eaux.................	5,187
Cime du mont Glieb..............	6,197
Rojaï..........................	2,903
Col déboisé à 2 lieues de Rojaï.....	4,233

Bosnie méridionale.

Limite inférieure des sapins au sud de Souodol.....................	3,925
Ougrio..........................	2,105
Col entre Ougrio et la vallée de Charoia..........................	3,465
Cimes voisines, de 3,500 à.........	3,600
Jarout-Planina..................	3,387
Mont Stavitza...................	5,000
Glougovik......................	2,666
Col entre Glougovik et la descente dans le bassin de Novi-Bazar....	2,954
Cimes voisines..................	3,000
Posténié à l'ouest de Novi-Bazar....	1,310
Lioudska-Rièka-Han..............	1,800
Dougopolié......................	2,500
Sénitza (orge, avoine)............	2,075
Col avant Miloschévédo-Han.......	2,100
Miloschévédo-Han...............	1,400
Montagnes boisées à l'ouest........	3,000
Col à trois lieues au sud de Priépolié..........................	2,062
Château de Hissardji..............	1,756
Montagnes à l'est de ce point......	3,856
Priépolié........................	1,256
Montagnes à l'ouest de Priépolié sur le bord du Lim................	3,256
Montagne entre Priépolié et Taschlitza, près de Taschli-Han........	3,768
Second col après cette auberge.....	4,176
Partie de la chaîne du Lioubitschnia, vis-à-vis et à l'ouest...........	5,000
Taschlitza..............	1,442
Kovatschi-Han............	3,114
Premier Karaoul...........	3,214
Deuxième Karaoul..........	3,300
Tschaïnitza...............	1,976
Montagnes voisines.........	2,276
Goresda.................	506
Pratza..................	2,000
Crète entre Pratza et Koleschitz....	2,469
Koleschitz...............	1,860
Défilé à 3 lieues au sud-est de Séraïévo................	2,000
Cimes aux environs, de 2,800 à....	3,000
Montagnes au sud et au sud-est de la route de ce point à Séraïévo, de 3,500 à...............	4,200
Séraïévo...............	1,762
Col entre Séraïévo et Mokro, portion de la chaîne de Romania......	3,200
Mokro..................	3,058
Hitschmale-Han............	3,032
Auberge à 4 lieues au nord-est sur la	

Bosnie méridionale.

	Pieds parisiens.
montagne	3,282
Podgoré-Han	662
Montagnes entre Srébrnitza, Vischégrad et Djélébi-Bazar	3,000
Svornik	410
Château de Svornik	660
Jania	380
Lioubeschnia, de 4,000 à	5,000
Crête entre Tschaïnitza et la vallée du Tschiotina	3,476
Fotscha	556
Passage entre Zagorié et le bassin de la Narenta, au Névésign	3,500
Crêtes entre les vallées d'Oulok et de la Narenta, de 3,600 à	4,000
Montagnes à l'est de la Drina et au sud de Fotscha	3,000
Jonction des trois rivières qui forment la Drina	800
Montagnes à l'est de ce point	3,000
Col entre Meschschanski-Louke et la vallée du Soutschésa	3,800
Cimes sur le col au nord	4,200
Montagnes au sud	4,800
Soutschesa-Han	1,000
Soutschinska-Planina	6,300
Preskavadska-Planina	6,000
Pirlitor	1,700
Château ruiné	2,400
Cimes voisines, de 6,000 à	7,000
Tschemerno-Karaoul, de 3,800 à	4,000
Volojak-Planina, de 5,800 à	6,000
Loberschnik, de 4,600 à	5,000
Plateau entre Verba et la Planina de Galzko	2,800
Plaine de Galzko	2,500
Mont Dormitor, de 7,500 à	8,000
Drobniak	2,500
Mont Grubotitza, entre Drobniak et [redacted]	

Bosnie méridionale.

Mont Trébisch. . . . .
Mont Kom, entre 8,500 et. . . .
Mont du Koutschi-Kom. . . . .
Cime culminante du mont P vitza. . . . .
Hauteur moyenne de cette chaî
Mont Loukavitza. . . . .
Mont Lovtschin. . . . .
Cettigné. . . . .

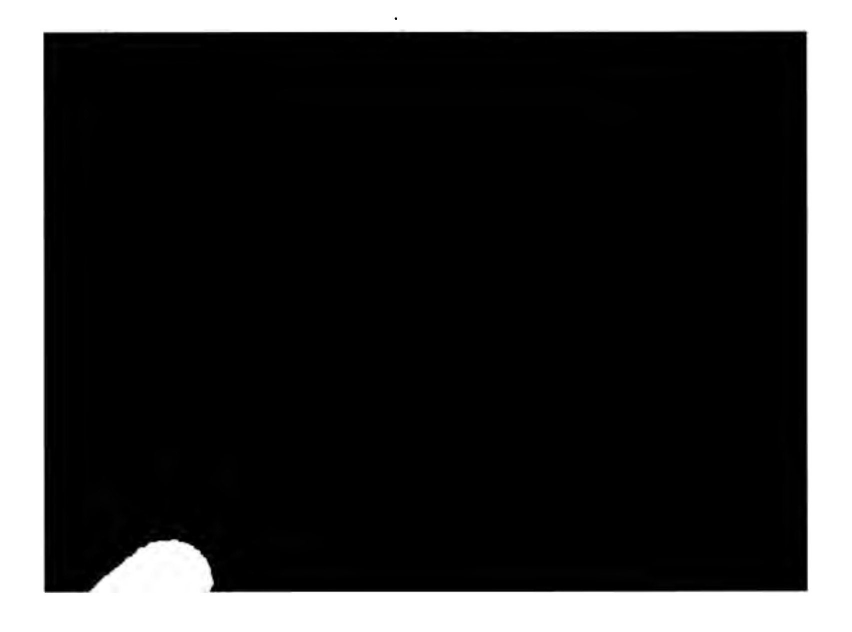
Bosnie septentrional

Cimes au nord de Kognitza, 3,000 à. . . . .
Col entre Kognitza et Bradina. .
Cimes voisines. . . . .
Tarschin. . . . .
Crêtes boisées entre la plaine de liana et Rakovitza. . . . . . .
Kisséliak. . . . .
Montagnes de Komiratscha à l'e Krivaïa. . . . .
Voïnitza. . . . .
Mont Setz, entre 5,000 et. . . . .
Mont Vranitza. . . . .
Skopia. . . . .
Koupris. . . . .
Cimes au nord et au nord-est. .
Cime au sud-ouest de Sokol. . .
Travnik. . . . .
Montagnes au nord. . . . .
Col du Vlasitsch. . . . .
Mont Vlasitsch. . . . .
Plateau de Vitolia. . . . .
Col entre la vallée de l'Ougra et Si der Vakoub. . . . .
Col du mont Tisovatz. . . . . .
Bania-Louka, de 400 à. . . . . .
Derbend. . . . .

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

principales, depuis les temps anciens à la conquête de Constantinople par net II.



SECONDE PARTIE.

PROVINCES D'ORIGINE ROUMAINE.

VALACHIE, MOLDAVIE, BUKOVINE, TRANSYLVANIE, BESSARABIE,

PAR M. A. UBICINI.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTIO

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

INTRODUCTION.

I.

LES PAYS ROUMAINS.

Étendue et limites des pays Roumains. — Ancienne Dacie. — Origine du nom de Valaques. — Division de la Roumanie en trois parties. — *Roumanie turque.* — *Roumanie autrichienne :* Transylvanie, Bukovine et Banat. — *Roumanie russe :* Bessarabie. — Population de la Roumanie,

Étendue de la Roumanie.

A l'extrémité orientale de l'Europe,

[redacted]

moun), en souvenir de leurs aïeu
Trajan fit venir de l'Italie et des
parties de l'empire pour repeu
Dacie, après la dispersion de la r
digène, et donnent à leur pays l
de Terre romaine (*Tsara roman*
Les lettrés le nomment *Rouman*

La dénomination de Valaques e
pruntée aux idiomes slaves, qui,
procédé d'assimilation assez co
chez ces peuples, traduisirent le m
main (ῥωμαῖος, fort, robuste), pa
ou Vloky, signifiant la même chos
leur langue, de la même manière

m de Vlaques ou Valaques, restriction à la fraction la ...able des habitants de la ...).

... la Roumanie est une par ...ngue, la religion, les mœurs, ..., elle est divisée politique...s parties, la *Roumanie tur*...*umanie autrichienne*, et la ...*usse*.

...oumanie turque.

...anie turque est formée des ...autés de Valachie et de Mol... de celles-ci que nous écri...rticulièrement l'histoire.

...anie autrichienne.

...anie autrichienne est formée ...lvanie, de la Bukovine, du ...mesvar, et des pays adja...

...*nie*. — La chaîne des Car... avoir séparé la Hongrie ...e, en suivant une direction ...t au sud-est, descend en ...vers le midi, perpendiculai... ...anube; puis tourne subite...'ouest, parallèlement à ce ...'à ce qu'elle rejoigne le ter...rois. Le pays compris entre ... Carpathes forme la Tran...

...trefois la Dacie méditerra... moyen âge, les Magyars ... *Silvana regio* le pays situé ... Hongrie, la contrée qui se ... delà reçut le nom de *Ultra* ...*Trans Sylvana*. En hongrois ...*Erdely* (Ardalie), de *erdo*,

...u nord et à l'ouest, du côté ...ie, elle a pour voisines, au ...rpathes, à l'orient la Mol...idi la Valachie.
...cie est évaluée à 1,108 mil... les carrés géographiques; sa population, à 2,073,737 habitants (1).

Cette population appartient à diverses races entièrement distinctes, et dont les principales sont: les Hongrois, les Szeclers ou Sicules, et les Saxons. Chacune de ces trois nations a son territoire, que la loi lui assigne, la première à l'ouest et au centre, la deuxième à l'est, la troisième au sud et au nord; chacune a son administration, ses droits, ses priviléges distincts; chacune figure pour son propre compte à la diète qui représente ce que l'on appelle la *Trinité transylvaine*, instituée solennellement en 1545, à la diète de Torda.

Les Hongrois sont les premiers; ils ont conquis le sol au dixième siècle. Après eux viennent les Sicules, fraction du peuple magyare, qui l'occupaient bien avant eux. Enfin arrivent les Saxons, admis au douzième siècle en qualité de colons. Les armes de la principauté, jadis puissant royaume, se composent d'un aigle pour les Hongrois, d'un croissant et d'un soleil pour les Sicules, et de sept tours pour les Saxons (2).

Au-dessous des *trois nations* sont les Valaques, anciens maîtres du sol et les plus nombreux habitants, qui ne possèdent pas de territoire en propre, et qui, dispersés sur toute la surface du pays, gardent profondément empreint le sentiment de leur nationalité.

Leur nombre est diversement estimé. Un publiciste roumain, dans une brochure publiée récemment (3), le porte à 1,486,000, chiffre évidemment exagéré; M. Vaillant (4), à 970,000; de Gerando, à 570,000. Le gouvernement autrichien n'ayant pas encore publié de dénombrement exact par nationalités, ce qu'il y a jusqu'à présent de plus précis, ce sont les tableaux statistiques dressés par religions pour les divers États de la monarchie. Or, ces tableaux comptent pour la Transylvanie 725,700 habitants du rit grec non uni. Voilà donc déjà un chiffre acquis à la nationalité roumaine,

..., *de Regno Dalmatiæ*, lib. VI, ...lon une autre explication, Flac... colonies que Trajan envoya en ... au pays son nom, auquel le ...r une légère altération. *Voyez* l'éclaircissement de cette ques... de la page 22.
...rando, *la Transylvanie et ses*

(1) *Almanach de Gotha* pour 1854.
(2) De Gerando, *loco citato*.
(3) G. Chainoi (Jon Ghica), *Dernière occupation des principautés danubiennes par la Russie*.
(4) Vaillant, *la Roumanie*.

les Valaques étant les seuls habitants de la Transylvanie qui professent la religion grecque. Si l'on ajoute 70 à 80,000 Roumains catholiques, l'on obtient le chiffre de 800,000 individus, qui me paraît le plus approcher de la vérité.

Bukovine. — La Bukovine, comprise entre la Gallicie et la Podolie au nord, la Moldavie à l'est et au sud, la Transylvanie à l'ouest, offre une population de 380,000 habitants, presque exclusivement roumains, sur un territoire de 189 milles carrés géographiques.

La Bukovine faisait anciennement partie du territoire moldave, dont elle fut démembrée peu de temps après la paix de Kaïnardji (1774). Voici comment Schœl, dans son *Histoire abrégée des traités*, rend compte de cette spoliation : « Peu de temps après la signature de la paix de Kaïnardji, l'Autriche profita de l'épuisement où se trouvait l'empire ottoman, de ses liaisons avec la Russie, pour faire une acquisition importante aux dépens de la Porte. Les Russes étaient maîtres de la Moldavie. Un district de cette province, qu'on appelle la Bukovine ou la *forêt Rouge*, et qui est située entre la Gallicie et la Transylvanie, avait anciennement fait partie de cette principauté. Étienne V, prince de Moldavie, l'avait réunie à ses États. L'impératrice-reine ayant réclamé la Bukovine comme dépendance de la Hongrie, les Russes, qui venaient de conclure la paix avec les Turcs, mais qui n'avaient

luent pour le moins à 1,200,00

Roumanie russe.

La Roumanie russe est form province de Bessarabie, qui fais lement partie de la Moldavie, e trahison de Démétrius Morou aux Russes en 1812 (1).

La Bessarabie est bornée au le Danube, au nord et à l'es Dniester et la mer Noire, à l'o la Bukovine et le Pruth, qui l de la Moldavie. « Elle forme a M. Hommaire de Hell, entre c et le Dniester, une lisière de 600 kilomètres de développen dont la largeur moyenne ne dé 80 kilomètres. Cette lisière, qui peu à peu en se rapprochant d maritime, se partage en deux totalement distinctes, autant p ture de leur population que constitution topographique. L méridionale, à laquelle les Ta donné le nom de Boudjiak, se du pays plat, qui s'étend au bo mer, entre les embouchures du et le cours inférieur du Dniest région, qui présente déjà tous l tères des steppes de la Russie, e sède que quelques maigres r sans importance, est principale vorable à l'élève du bétail ; l'ag proprement dite y est peu pro à part dans quelques localités des cours d'eau, où se sont éta



t pas moindre de 792,000 habi- épartis entre 8 villes, 16 bourgs, llages et hameaux.

rovince est partagée en 9 dis- nt les chefs-lieux sont, en partant ,Ismaïl, Akerman, Khaboul,Ben- chinev, Beltz, Orgiev, Soroka et . La capitale est Kichinev, sur k, petit affluent du Dniester, e population de près de 45,000 armi lesquelles on compte de ,000 juifs.

commerce peut être évalué en eà8,250,000roubles(33,000,000 nt un onzième seulement à l'im- n (1).

pulation de la Roumanie.

Résumant les données précédentes, ouvons que la population rou- dans les limites de l'ancienne atteint un chiffre de plus de s d'habitants, répartis de la e suivante :

ldo-Valachie.		4,000,000
ansylvanie. . . .	800.000	
kovine.	380,000	
nat et pays adjacents.	1,200,000	2,380,000
ssarable		800,000
		7,180,000 (2)

d.

chiffre ne comprend que les Roumains ncipautés. Mais il existe encore sur le e ottoman proprement dit, en Bul- ans la Dobrodja, en Macédoine, des roumaines très-compactes, qui ne pas être évaluées à moins d'un demi- d'individus.

II.

LA MOLDO-VALACHIE.

§ 1.

Géographie et statistique.

Position, limites, étendue. — Montagnes, rivières. — Climat, productions. — Revenu agricole, exportations, importations. — Population. — Races : Roumains, Grecs, Arméniens, Juifs, Tsiganes ou Bohémiens. — Partage de la population par classes. — Privilégiés et contribuables. — Boyarie. — Son origine. — Rangs. — Assimilation des rangs de la boyarie aux grades militaires. — Classe intermédiaire. — Négociants et artisans patentés. — Paysans cultivateurs. — *Mosneni*, ou paysans propriétaires. — Paysans corvéables. — Rapports du propriétaire et du paysan.

La Valachie et la Moldavie s'étendent entre 48°50′ et 43°38′ lat. N. et 20°20′ — 27°10′ long. E. Séparées l'une de l'autre par le Milkov et le bas Sereth, elles sont limitées au nord par la Transylvanie et la Bukovine, à l'est par le Pruth, au sud et à l'ouest par le Danube.

La superficie totale, en y comprenant les îles du Danube, au nombre de quatre-vingt-huit, est évaluée à 5,727 lieues carrées, dont 3,820 lieues pour la Valachie, et 1,907 pour la Moldavie (1).

La Valachie (en turc, *Iflak*) se divise en deux parties, séparées par le cours de l'Olto : la grande Valachie à l'est, et la petite Valachie à l'ouest. On y distingue aussi, de même qu'en Moldavie, le haut pays (*Tsara de Souss*) et le bas pays (*Tsara de Schoss*),

Le territoire de la Moldavie (en turc, *Bogdan*) s'étend, sous une forme longitudinale, de l'est à l'ouest; sa plus grande longueur. est d'environ 70 lieues, et sa plus grande largeur de 35. Les deux frontières de Russie et d'Autriche occupent, chacune d'un côté opposé, la presque totalité de sa circonférence, en laissant à la frontière valaque un développement de près de 30 lieues. La frontière du Danube, du côté de la Turquie, n'a qu'une étendue de 4 lieues (2).

(1) G. Chainoi, *loco citato*. N. Soutzo, *Notions statistiques sur la Moldavie*.
(2) Soutzo, *loco citato*.

Montagnes, rivières.

La Valachie s'élève par degrés, depuis les immenses plaines du Danube qui la borde dans toute sa longueur, jusqu'aux Carpathes, dont le pic le plus élevé (l'Omul ou le Kara Imam) atteint de ce côté une élévation de 2,650 mètres. Braïla, sur le Danube, est à 15 mètres, Bucarest à 77, Ploiesti à 141, Tergowist à 262. Le sol de la Moldavie est beaucoup plus montueux et plus accidenté. Les pics principaux sont : le Pion ou Tchahleou, dans le district de Neamtzo (2,720 mètres), le mont Baraou, dans le même district (2,008 mètr.), et Vranitcha, dans celui de Poutna.

Les principales rivières, outre le Danube, sont, en Valachie : le Chyl, l'Alouta ou Olto, l'Argis, la Dumbovitza, la Jalomnitza; en Moldavie : le Sereth et le Pruth.

Le Chyl, naît dans l'intérieur des Carpathes, sur le plateau de Transylvanie, d'où il sort par le défilé de Vulkan, arrose Craiova, capitale de la petite Valachie, et finit dans le Danube en face de Rahova.

L'Alouta, ou l'Olto, qui sépare la petite et la grande Valachie, vient également de la Transylvanie; il entre en Valachie près de la Tour-Rouge par un défilé de 40 kilomètres de longueur, arrose Rimnik, Slatina, et finit en face de Nicopoli, après s'être partagé en plusieurs bras.

L'Argis, ou Ardjich, descend du re-

[redacted]

Bouzeo, à gauche le Berlat, arrose Romano, petite ville dont le nom indique l'antique origine, et se termine près de Galatz.

Le Pruth vient également de la Bukovine, entre en Moldavie par son extrémité la plus reculée près de Mamornitza, reçoit la Gigia grossie du Bachlui, ruisseau fangeux qui passe à Jassi, capitale de la principauté, coule non loin de Huch, où Pierre Ier fut enveloppé avec son armée par les Turcs en 1711, et se perd dans le Danube près de Réni.

La Valachie compte plus de quarante sources d'eaux minérales de toutes sortes; les plus fréquentées en Moldavie sont celles de Slanik, dans le district de Baken, de Borea dans celui de Neamtzo et de Strounga, non loin de la ville de Tirgo-Formos.

Climat, productions.

Le climat de la Moldo-Valachie réunit les extrêmes les plus opposés; en hiver, c'est le froid de Moscou; l'été, les chaleurs de la Grèce. A proprement parler, on n'y rencontre que ces deux saisons, qui succèdent brusquement l'une à l'autre. L'hiver dure environ cinq mois, de novembre à la fin d'avril; pendant les quatre premiers, la neige couvre constamment la terre, et l'on ne peut voyager qu'en traîneau.

Peu de contrées d'ailleurs, en Europe, sont aussi favorisées de la nature. Aux vastes et fertiles plaines, auxquelles le

[redacted]

dent qu'une exploitation intelli-
pour rivaliser avec les vins de
. Point de terrains stériles, point
les. Un grand nombre de riviè-
Olto, l'Argis, la Jalomnitza, la
a, roulent des paillettes d'or ar-
aux flancs des montagnes. Ces
montagnes renferment dans leur
mines inexploitées de mercure, de
cuivre, de bitume, de soufre, de
n de terre, etc. La cire, le miel,
, le beurre, le laitage, les cuirs,
ax, le lin, la graine jaune, la laine,
, le gros et le menu bétail, la
, le gibier, s'ajoutent à la ri-
naturelle de ces contrées. Là
les céréales abondent; point de
artificiels pour stimuler la pro-
; les engrais, les amendements
connus. Le froment y donne seize
ne vingt-cinq fois la semence; le
trente; le millet, trois cents (1).
ouve des forêts entières d'arbres
s, tels que poiriers, abricotiers,
s. La plus grande partie des mon-
essemble, pour la variété et la ri-
les productions, aux plus beaux
jardins (2).

agricole, exportations, importations.

ompte dans les Principautés en-
,700,000 hectares cultivés, dont
luction annuelle est évaluée à
),000 piastres, ou 88,000 francs :
lonne une moyenne de 24 francs
are. En Angleterre, cette moyenne
41, c'est-à-dire qu'un hectare de
ns les Principautés rapporte en-
vingtième de ce qu'il rapporte en
rre.
us grande partie de la production
céréales. Cette production a été
ainsi pour les dernières années :

ent.	4,500,000 hectol.
. . . .	6,000,000
, orge, etc.	1,700,000

)0,000 hectolitres de pommes de
ette dernière culture est encore
cente en Moldavie, et presque
e en Valachie (3).

Sur cette quantité, les Principautés exportent annuellement près de 4,000,000 hectolitres de céréales, représentant une valeur approximative de 30,000,000 fr.

Les autres branches de l'exportation peuvent être classées et évaluées de la manière suivante :

Bêtes à corne et chevaux.	15,000,000 fr.
Sel.	2,800,000
Bois de construction, laines, peaux, suifs, cire, lin, vin, etc. .	11,000,000;

soit, en total, 58,800,000 fr. (1).

Le total de l'importation dépasse 50,000,000 francs, dont un tiers pour la Moldavie, et deux tiers pour la Valachie.

Les principaux articles d'importation sont les produits manufacturiers de Leipsick, qui arrivent dans les Principautés par la Bukovine, la Transylvanie et le Danube; les marchandises de Vienne, consistant en draps, chaussures, gants, voitures, instruments de musique, verrerie de Bohême, glaces, vaisselle, faïence, etc.; celles de Cronstadt (Transylvanie), consistant en objets d'un usage vulgaire, tels que grosse toile, couvertures, peaux tannées, papier, quincaillerie, ustensiles de ménage, poudre, plomb, etc.; les marchandises du Levant, consistant en produits coloniaux et épiceries, huiles, olives, caviar, salaisons, tabac, coton en fil, manufactures anglaises et françaises, fer et acier anglais, vins étrangers, etc.; les marchandises de la Russie, consistant en farine, poisson salé, ustensiles en cuivre, fourrures, etc.; les marchandises de France, telles que soieries, draps, parfumerie, gants, livres, et articles de modes (2).

Villes principales.

Les Principautés comptent peu de villes importantes. Les seules que nous trouvions à mentionner sont :

Bucarest (*Bucuresci*), capitale de la Valachie, et résidence des princes depuis 1600, située au milieu d'une plaine dont une partie descend par une pente douce jusqu'au bord de la Dimbovitza,

ichel Anagnosti, *la Valachie et la* *e.*
alte-Brun, *Géographie générale.*
hainoi, *loco citato.*

(1) Ce chiffre représente la moyenne des dix années 1837-47, d'après les documents officiels.
(2) G. Chainoi, *loco citato.*

qui traverse la ville (1), offre de loin l'aspect d'un immense village de quatre lieues de tour, et percé de cinq grandes rues qui en forment les artères principales. L'espace compris entre ces rues, semé de maisons et de jardins, conserve le nom turc de *mahallé* (faubourg), et forme quatre-vingt-six paroisses portant chacune le nom d'une église. Suivant la statistique dressée par M. Vaillant, Bucarest renferme une population de plus de 100,000 habitants, y compris 5,000 étrangers et près de 9,000 Tsiganes. On y compte 10,000 maisons, 26 monastères, 130 églises grecques, 1 église catholique, 2 églises protestantes, 5 synagogues, 10 khans ou hôtelleries, 1 collége et 80 écoles. La ville d'ailleurs est peu riche en monuments. Les seuls qui méritent d'être cités sont : la métropole, l'hospice Brancovano, l'hôpital de Coltsa, et sa tour en ruines construite en 1715 par les soldats de Charles XII, et le couvent de Saint-Georges.

Giurgevo, sur le Danube, vis-à-vis de la forteresse turque de Routschouk, à 70 kilom. sud de Bucarest, doit son nom à un fort bâti anciennement par des navigateurs, sous l'invocation de saint Georges, *santo Giorgio*, dont les Turcs ont fait Giurgio, puis Giurgevo. Ses fortifications furent rasées en 1829, aux termes du traité d'Andrinople, et son territoire restitué par la Porte à la Valachie. C'est actuellement un des points les plus fréquentés des principautés, en raison du mouvement des bateaux à vapeur de la mer Noire et du Danube.

Braïla, autre port sur le Danube, à environ 72 milles de Bucarest, 60 de la mer Noire, et à 4 lieues de Galatz (Moldavie), n'était également, il y a une trentaine d'années, qu'une forteresse turque autour de laquelle se groupaient à peine quelques centaines d'habitants. C'est aujourd'hui une ville de 11 à 12,000 âmes. La forteresse, cédée à la Valachie, après le traité d'Andrinople, a été démolie, suivant une des clauses du traité, et le gouvernement en a fait don à la ville, qui a bâti, à l'aide des pierres prove[nant des] démolitions, de vastes magasin[s sur le] quai, destinés à recevoir les céré[ales. En] effet, Ibraïla, déclaré en 1836 po[rt franc,] est devenu le point central de l'i[mporta]tion et de l'exportation de tout[e la Va]lachie par la voie maritime.

On peut encore mentionner, su[r le ter]ritoire valaque, Tergovist (*Tu*[...]) (10,000 hab.) sur la Jalomitza, a[ncienne] capitale de la principauté, rema[rquable] par son château, qui servit de ré[sidence] à Mircea et à Michel le Brave; C[...] capitale de la petite Valachie (15,[...] Ploiesti, chef-lieu du district de [...] (10,000 hab.)

La Moldavie ne renferme q[ue deux] villes importantes : Jassi et Gal[atz.]

Jassi (l'ancien *municipium* [...]*rum*) capitale de la principauté [depuis] 1529, bâti sur la pente d'un co[teau as]sez élevé, au pied duquel coule [le Ba]chlui, un des affluents du Pruth[, à qua]tre lieues de la frontière russ[e, ren]ferme une population de 50 à [...] habitants, sur lesquels on ne [compte] pas moins de 14,000 juifs. Le[s seuls] monuments dignes d'attention q[ue pos]sède Jassi sont la tour de Basile l[e Loup,] la nouvelle cathédrale, l'ancien[ne ...] nouvellement restauré, l'église d[es] Trois-Saints, et le monastère de [...] (Formosa).

Galatz (*Galatzi*), port franc [sur] le Danube, près de l'embouch[ure du] Pruth, et à 16 lieues environ d'[...] fait, de même qu'Ibraïla, une [concur]rence redoutable à Odessa pour l['expor]tation des blés et le commerce e[n géné]ral (2). La ville est divisée en de[ux par]ties : l'ancienne ville, d'un aspect [...] et repoussant, construite entiè[rement] en bois, et pavée de poutres plac[ées en] travers de la chaussée, comme p[our] toutes les villes russes et mold[ava]ques; et la ville moderne, bâtie [à l'eu]ropéenne sur la colline qui dom[ine le] Danube, et permet de découvrir [la der]nière chaîne des Balkans.

La France, l'Angleterre, l'Au[triche,] la Russie, la Grèce, la Sardaigne,

(1) Un proverbe dit : *Dimbovitza, apa dolce, quine o bea, no se mai duce*, « Dimbovitza, eau douce! qui la boit, ne s'en va plus. » Le nom même de Bucuresci, dérivé de *bucurie*, signifie « joie, plaisir. »

(1) Galatz a été déclaré port franc [par] office princier en date du 28 août [...]

(2) Voy., plus bas, les détails re[latifs au] commerce de Galatz et d'Ibraïla.

chacune des consuls ou des consulaires à Jassi, à Galatz et . Ces mêmes puissances ont un consul général à Bucarest; la t la Belgique également.

Population.

832, la population des deux utés réunies s'élevait à 3,299,362 voir :

Valachie . . . 2,032,362
Moldavie . . . 1,267,000

38, le gouvernement valaque or- n nouveau recensement qui ac- ,000 familles; soit, à 5 individus lle, un total de 2,065,000 habi- . Mais le recensement ne tenait que des classes contribuables, et complétement en dehors toutes es non soumises à l'impôt, tels boyards, les ordres religieux, les des particuliers, les domesti- ., dont le nombre ne doit pas être moins de 170,000; en sorte que réel de la population atteignait e époque 2,235,000 individus. me année, la statistique mol- ssait, d'après Colson, 1,419,000 qui donne, pour les deux prin- réunies, 3,754,000 âmes. nême population est estimée au- i, en nombres ronds, par suite des ments successifs depuis 1839, ons d'individus, dont 2,500,000 Valachie (2) et 1,500,000 pour vie (3).

Races.

ulation des Principautés se par- us le rapport ethnographique, grandes classes, la race rou- indigène, et les races indigé-

emière, sortie du mélange des anciens Daces et des nombreux colons romains que Trajan importa dans cette contrée, après l'avoir conquise, forme environ les neuf dixièmes de la popula- tion totale. Grands, robustes, beaux de visage, intelligents, les Roumains avec leur costume, que l'on dirait emprunté aux bas-reliefs de la colonne Trajane, rappellent, à la rudesse près de la phy- sionomie, les fiers guerriers dont ils des- cendent. Cette mâle expression est rem- placée chez eux par un air de tristesse et de résignation, résultat des longues souffrances qu'ils ont dû supporter. En effet, dit un historien contemporain, « il est peu de contrées, peu de populations qui aient été plus maltraitées, plus fou- lées, plus torturées; leur histoire n'est qu'un long martyre; et, quand on lit ce monstrueux récit de dévastations et de massacres, on s'étonne qu'il y ait encore là des habitants et quelques coins de terre cultivés (1). »

Les autres races, qui se sont adjoin- tes peu à peu à la nation indigène, sont très-nombreuses. Je ne mention- nerai ici que les principales, celles qui ont retenu le plus de leur physionomie native; ce sont :

Les Grecs. Ce n'est guère que dans le courant du quinzième siècle que les Grecs commencèrent à s'introduire dans les Principautés pour y faire le com- merce. Plus tard, la nomination des Pha- nariotes à la dignité d'hospodars en at- tira un grand nombre de Constantinople et des autres parties de la Turquie qui se fixèrent dans le pays et s'allièrent au familles indigènes, avec lesquelles ils ne tardèrent pas à se confondre.

Les Bulgares. Dès le septième siècle, et avant même leur conversion au chris- tianisme, les Bulgares, établis sur les bords du Danube, envoyèrent des co- lonies dans la Dacie. A des époques plus récentes, les guerres entre la Porte et la Russie, notamment celles qui furent ter- minées par les traités de Jassi (1791) et d'Andrinople (1829), déterminèrent l'émigration d'un grand nombre de fa- milles, qui vinrent s'établir sur le terri- toire valaque ou moldave, tandis que, au rebours, de nombreuses colonies de Moldo-Valaques, chassés de leur pays par

suivi la moyenne adoptée par tous iens, et par les agents mêmes de ration chargés du recensement : il résulterait, de recherches faites ieurs localités, que cette moyenne peu trop élevée, et ne devrait pas lée à plus de 4,75.

Assaki, *Almanach valaque pour*

5a,105, d'après la statistique dressée utzo.

(1) Lavallée, *Histoire de l'Empire ottoman.*

le fléau des guerres et l'oppression de leurs princes, allaient chercher un refuge sur le sol ottoman. Les Bulgares des Principautés, comme ceux de la rive droite du Danube, sont agriculteurs et pasteurs.

Les Arméniens. Au onzième siècle, les invasions des Persans forcèrent un grand nombre d'Arméniens à se réfugier en Pologne et en Moldavie. De nouvelles émigrations plus considérables eurent lieu en 1342, 1418 et 1606. Le commerce du Levant en attira d'autres de Constantinople. Ces derniers, établis en général dans la basse Valachie et la basse Moldavie, ne parlent entre eux que le turc, tandis que leurs coreligionnaires fixés dans le haut pays, ont conservé l'idiome national : circonstance qui dénote assez leur double origine (1).

Les Juifs. Les Juifs des Principautés sont Espagnols ou Polonais. Les premiers viennent de Turquie où ils émigrèrent de l'Espagne et du Portugal au quinzième siècle, par suite des persécutions de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique. Ils se prêtent facilement à la civilisation européenne, et se tiennent plus particulièrement en Valachie. Les seconds, dont la Moldavie fourmille, et qui composent le tiers de la population de Jassi, sont venus de la Russie et de la Pologne autrichienne, fuyant, d'une part, le recrutement, de l'autre, les troubles de la Gallicie. Leur physionomie a quelque chose de tatare ; et

[redacted]

Les Tsiganes ou *Bohémien*
Tsiganes sont, d'après l'opinio
accréditée (1), une race hindo
rait émigré en Turquie à la suit
mées de Timour (Tamerlan) aprè
de Delhi en 1399, et se serait r
de là dans le reste de l'Europe
hordes nomades sont connues
férents noms (2). Dans leur pr
gue qui est un dialecte indien, t
sanskrit, ils s'appellent *Rom*
ou *Roumi*, c'est-à-dire *hommes*
dénomination très-juste, car ils
néralement nomades, exerçant
tiers de maréchal, de chaudron
musiciens, jongleurs, diseurs d
aventure, etc.

On rapporte communément à
1417, sous le règne d'Alexandre
la première apparition des Tsiga
les principautés danubiennes.
taillard, d'après deux chartes d
tes récemment dans les archives
nastère de Tismana, dans la
Valachie, la fixe à une époque
peu antérieure, qu'il ne précise t
pas. Suivant cet auteur, non-se
les Bohémiens existaient déjà e
chie au milieu du quatorzième
mais ils y étaient déjà, comme
d'hui, à l'état d'esclaves (3). Pou
est de l'origine de cet asservis
sans exemple dans les autres con
l'Europe, on l'ignore complétem

Les Tsiganes, dans les Princ
se distinguaient autrefois en T

[redacted]

lées aux paysans cultivateurs,
es comme elles à l'impôt.
ités sous le rapport de leurs
s et de leur genre de vie, les
se divisent en trois classes :
eshes, nomades, formant des
es et exerçant divers métiers,
de cuillers et d'ustensiles de
ursari, de lingoura, cuiller),
ns d'ours (oursari), maqui-
rgerons, etc.; 2° les Vatra-
ntaires, (de vatra, foyer),
rs et domestiques; les Nototsi,
mi-sauvages et demi-nus, tou-
ts, vivant de rapines, ou ser-
nœuvres dans les bâtisses.
ux Principautés réunies ren-
viron 260,000 Tsiganes, dont
our la Valachie, et 100,000
Moldavie (1). Le rapport des
aux esclaves peut s'évaluer,
ière générale, aux deux cin-

le la population par classes.

ement organique de 1831 di-
pulation des principautés en
les catégories : les privilégiés
tribuables.
ière est composée de tous les
exempts d'imposition, quel que
ang ou leur position dans l'É-
le boyards, employés de tous
êtres, moines, religieux, sol-
estiques, Tsiganes des monas-
s particuliers, etc. Leur nom-
 masse, ne doit pas être évalué
e 680,000 pour les deux prin-

e des contribuables comprend :
négociants et artisans, dési-
la qualification de *patentés ;*
visés en trois catégories, sui-
idue de leur trafic ou la na-
ir industrie, et supportent une
lle de 60 à 240 piastres (20 à
80 francs). Ils sont environ 120,000,
dont 50,000 pour la Moldavie.

2° Les paysans cultivateurs, évalués à 640,000 familles ou 3,200,000 individus, pour les deux principautés (1).

En récapitulant nous avons :

		Valachie.	Moldavie.	Total.
Privilégiés. . . .		370,000	310,000	680,000
Contribuables.	Négociants et artisans. . .	70,000	50,000	120,000
	Paysans cultivateurs. .	2,000,000	1,200,000	3,200,000
				4,000,000

Ainsi, plus d'un sixième de la population, dans la Moldo-Valachie, est exempt d'impôts. Les classes laborieuses déshéritées, celles qui n'ont aucun droit dans l'État, en supportent seules les charges.

Les quelques éclaircissements où nous allons entrer feront ressortir encore mieux cette inégalité.

Ce qu'on appelle la *boyarie*, ou noblesse, ne fut réellement instituée danles Principautés que vers la fin du quinzième siècle. « Jusque-là, dit M. Vaillant, tout homme d'armes portait le titre de boïer, que portaient anciennes ment les colons romains au huitième et au neuvième siècles, alors qu'ils conduisaient encore à la guerre des chararmés de faux et attelés de bœufs. Tout maître de char armé en guerre s'appelait boïer (*bovis herus*), comme tout maître de cheval équipé s'appelait cavalier (*cavali herus*) (2). » Ce titre, tant que la guerre durait, entraînait l'exemption de toute contribution ou charge personnelle.

Les grades auxquels on parvenait dans la hiérarchie militaire étaient personnels. Le fils ne pouvait hériter du titre paternel; et, comme tout Romain alors était soldat, tous les citoyens servant l'État, le juge comme l'employé civil, recevaient un titre militaire.

Radu ou Rodolphe IV, prince de Valachie, à la fin du quatorzième siècle conçut le premier l'idée de fabriquer une noblesse, sur le modèle de la noblesse

I. Soutzo compte, en Moldavie,
illes seulement de Bohémiens,
familles à l'État, 3,535 aux mo-
4,500 aux particuliers Mais ce
raisemblablement trop faible. —
hiffre total de la population tsi-
bémienne en Europe, il est évalué
illant à 767,000 individus. Voy.
e du 29 juillet 1854.

(1) *Question économique des Principautés danubiennes* (par M. Balcesco); Paris, 1850.

(2) Vaillant, *la Roumanie.*

byzantine, en convertissant en titres les offices de cour. Ces titres, au nombre de dix-neuf, donnèrent lieu à trois classes de boyards.

La première classe comprenait :

1° Le grand *ban* de Craiova, gouverneur de cinq districts ;

2° Le grand *vornik*, ministre de l'intérieur ;

3° Le grand *logothète*, ministre de la justice ;

4° Le grand *spathar*, chef des armées ;

5° Le grand *vestiar*, ministre des finances ;

6° Le grand *postelnik*, ministre des affaires étrangères.

Les boyards de la seconde classe étaient, comme les premiers, au nombre de six ; ils portaient un bâton en argent, mais point de barbe, ce privilége appartenant exclusivement aux grands boyards. Les voïvodes les appelaient *Mes fidèles boyards*. Ils avaient place dans le conseil des six grands boyards, mais pas de voix délibérative, si ce n'est lorsque le voïvode demandait leur avis (1).

Ces six boyards de seconde classe étaient :

1° Le grand *aga*, préfet de police et capitaine des chasseurs ;

2° Le grand *cluciar*, fournisseur général de l'armée ;

3° Le grand *paharnik* (échanson), qui versait à boire les jours de cérémonie ;

4° Le grand *stolnik*, intendant de la cour ;

5° Le grand *portier*, maît
monies ;

6° Le grand *satrar*, ins
tentes de l'armée ;

7° Le grand *cluciar de A*
teur des magasins de l'armée

Ces charges étaient en m
militaires et civiles ; chaqu
gnitaire avait sous lui deu
lieutenants. Le grand co
exemple, avait à son service
et un troisième commis et u
sous-commis. Il en était de
autres grands employés.

En temps de guerre, t
poussière de petits boyard
les armes, et avait chance
aux premières dignités ;
temps de paix, elle se mett
vice des grands boyards fonc
et jouissait des mêmes priv
leur étaient accordés. — Les
n'étaient données que pour u
mais tous les dignitaires, gr
tits, au sortir de charge co
leurs titres, ce qui multipliait
des boyards.

Cette institution fut en gra
l'œuvre du patriarche Niphon
de Constantinople dans les
tés sous le règne de Rodol
introduisit les mœurs et l
grecs (1).

L'arrivée des Phanariotes
Principautés faussa encore
le principe déjà altéré, et eng
foule d'abus. L'ancienne



, Nicolas Maurocordato, pre-
e phanariote de Valachie,
a une loi aux termes de la-
digénat s'acquérait par le
ee une indigène, les Prin-
irent livrées en proie à une
enturiers grecs, la plupart
de Constantinople et de la
qui envahirent le pays à la
rinces, et devinrent, grâce
s qu'ils obtinrent, la source
ocratie nouvelle, avilie, cor-
ipre au gain, étrangère au
le pillait sans vergogne, et
trit du nom de *clocoï* (parve-
'intrusion de cette noblesse
rganisée plus tard à la russe,
plonger dans la misère et
ti les quelques restes de la
gerie roumaine. Aussi voit-on
i les vrais nobles des Prin-
eux qui sont encore désignés
s dans les registres de l'état
seuls dans le pays qui aient
héréditaires, porter des san-
nduire la charrue. Il ne leur
de leur ancienne illustration
illes chartes poudreuses que
ne sauraient déchiffrer, et
nobles d'origine (*neamuri*),
ce dans la classe des non-
les : seule distinction légale
re eux et les autres cultiva-
ilieu desquels ils se font remar-
e par un reste de fierté native
ur leur physionomie (2).
rie, telle qu'elle a été éta-
règlement organique, d'après
itions de Pierre le Grand con-
noblesse russe, consiste moins
s qu'en des rangs assimilés
s militaires. Les rangs sont
ar les hospodars. Quiconque
emploi dans l'État a un
r conséquent est boyard. La
forme donc point une caste
se renouvelle sans cesse à sa

alachie, sur trente familles de
rds, il n'y en a que dix-neuf
nt au delà de vingt ans. En
est à peine si on pourrait trouver
sur dix qui date de plus haut
tourdza en 1828. (G. Chainoi,

inoi *loco citato*.

base. Le soldat en devenant officier, le scribe qui a passé quelques années au service de l'État, deviennent nobles eux et leur progéniture jusqu'à la deuxième génération (1).

On compte en Valachie 3,200 familles de boyards et 2,800 en Moldavie (2) présentant un total de 30,000 individus.

Ces boyards se divisent en deux catégories, les grands et les petits boyards.

Les grands boyards, au nombre de 70 pour la Valachie et de 300 pour la Moldavie, composent une oligarchie qui concentre entre ses mains tout le pouvoir de l'État. Cette distinction a été introduite par le règlement organique; jusqu'à cette époque il n'existait aucune différence de boyard à boyard, quant à l'exercice des droits politiques.

Le même règlement fixe de la manière suivante le rapport des rangs de la boyarie aux grades militaires :

1. *Logothète* (du grec), grand chancelier.
2. *Vornik* (du slave), chambellan.
3. *Hetman* (du tatare), chef de la milice.
4. *Vestiar* (du latin), chef de la trésorerie.
5. *Postelnik*, chef de la secrétairerie d'État. (Le logothète, le vornik et le postelnik forment la première classe de la boyarie, et correspondent par le rang aux grades les plus élevés de la hiérarchie militaire.)
6. *Aga* (du turc), chef de la police, rang de colonel.
7. *Spathar* (du grec), porte-épée, rang de major.
8. *Buno* (du slave).

9. *Comis* (du latin), écuyer. 10. *Caminar* (du grec) inspecteur des feux. 11. *Paharnik* (du romain, échanson). 12. *Serdar* (du turc), chef, capitaine. 13. *Slolnik* (du slave), pourvoyeur.	Rang de capitaine.
14. *Medelintchiar* (du slave), sommelier. 15. *Cloutchiar* (du slave), porte-clef. 16. *Sloudjiar* (du slave), aide. 17. *Pitar* (du grec), pitancier. 18. *Jignitchar* (du grec), cellerier. 19. *Chatrar* (du roumain), dresseur de tentes (3).	Rang de lieutenant et de sous-lieutenant.

(1) *Ibid.*

(2) 3,750, suivant M. N. Soutzo, en y comprenant les fils de boyards.

(3) Ce tableau des rangs se rapporte à la Moldavie; leurs dénominations et leurs assimilations diffèrent un peu pour la Valachie. Ici, par exemple, le rang le plus élevé est celui de bano, ancien titre de gouverneur

La classe intermédiaire n'existe, pour ainsi dire pas, dans les Principautés. Les négociants et les artisans patentés, qui représentent ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie roumaine, confondus jusqu'à ces derniers temps avec les prolétaires, n'étaient comptés pour rien dans l'État. Cependant cette classe, la seule qui soit véritablement en progrès, malgré les entraves apportées à son développement, a acquis une certaine importance politique depuis les événements de 1848.

Passons donc tout de suite aux paysans cultivateurs.

Ils se divisent en deux catégories : les *mosneni*, ou petits propriétaires, au nombre de 70,000 en Valachie et 50,000 en Moldavie ; et les paysans corvéables, dont le nombre dépasse 3 millions, répartis sur les domaines des boyards, des monastères et de l'État (1).

La condition faite au paysan moldo-valaque par le règlement organique et les règlements antérieurs, comme aussi la constitution même de la propriété et les lois qui la régissent, n'ont pas d'analogue précis dans les autres contrées de l'Europe. Le paysan, sans être attaché à la glèbe, ne peut cependant quitter la terre qu'avec l'autorisation du propriétaire ; de son côté, le propriétaire ne peut disposer que de la portion de terre dont le paysan ne fait aucun usage, et que la loi limite au tiers de la propriété.

[redacted]

ares et demi) de terre culti
savoir :

1 pogone, ou un demi-hectar
maison et jardin ;

3 pogones, ou un hectare et
terrain de labour.

3 pogones de prairie à foin.

2 pogones, ou un hectare, p
turage. Pour le surplus du ter
le paysan en a besoin et s'il peu
tiver, il doit traiter avec le pro
de gré à gré.

Le paysan doit, en retour,
priétaire pour le loyer de son

1° L'équivalent de *douze*
de travail, d'*une* journée de labo
journée de transport de bois,
torze jours d'*obatchie* ou cor
par le règlement à 98 ½ piastres,
viron 33 fr. (1).

2° La dîme sur tous les prod
leur variable, évaluée en mo
30 piastres (10 francs).

3° Un droit de monopole
les objets de consommation,
pris les objets de première n
tels que pain, vin, eau-de-vie, e
lué à 50 piastres (ou 17 francs)

Ces redevances, qui donnent
d'environ 60 francs pour le lo
nuel de 4 hectares et demi de
paraîtront modiques en Fran
Angleterre. Mais si l'on song
part, que dans les Principautés
de terrain ne se paye pas, prix
plus de 45 francs, d'autre part

[redacted]

ion aussi bien que du service
et de la corvée des routes, l'on
pas à voir que ces conditions,
n apparence, deviennent en
astreuses, puisque le paysan
rtion de terrain qui lui est pré-
yer égal à quatre fois l'intérêt
00 de la valeur de ce terrain.

§ 2.

nement et administration.

organique de 1831. — Gouver-
— Pouvoir et liste civile du hos-
- Ministère. — Assemblée géné-
ordinaire. — Assemblée géné-
naire. — Division administrative.
au des districts avec leurs chefs.
- Division judiciaire. — Hauts
udiciaires. — Divans d'appel. —
ux ordinaires. — Tribunaux de
e. — Division ecclésiastique. —
ecque. — Église catholique. —
— Armée permanente. —
, ou gendarmerie. — Gardes-
— Finances. — Budgets de la
et de la Moldavie. — Com-
- Importance des ports d'Ibraïla
latz.

ncipautés jouissant, aux ter-
ités, d'une législation et d'une
ation intérieure indépendan-
nt régies par un règlement
s le nom de Règlement orga-
qui a été promulgué en 1831,
s stipulations de l'acte séparé
ention d'Ackerman (2).

Gouvernement.

principauté est administrée par un prince ou hospodar (1), élu à vie par l'assemblée générale extraordinaire (2).

En cas de mort, ou d'abdication, ou de destitution, les ministres de l'intérieur et de la justice, et le président du haut divan (en Moldavie), composent, sous le nom de *caïmacamie*, une administration provisoire jusqu'à la nouvelle élection.

Le hospodar jouit d'une liste civile annuelle de 600,000 francs.

Le hospodar est le représentant du pouvoir exécutif, et participe, avec l'assemblée générale ordinaire, à la puissance législative. Il nomme à tous les emplois et choisit ses ministres, qui sont au nombre de cinq, savoir :

Le ministre de l'intérieur, le ministre de la justice, le ministre de l'instruction publique et du culte, le ministre des finances et le secrétaire d'État (*postelnik*), chargé du département des affaires étrangères.

Le commandement en chef de la milice est confié à un général ou *spathar* (en Moldavie, *hetman*) qui fait partie du conseil des ministres, ou grand conseil administratif.

C'est à ce conseil que les hospodars Ghika et Stirbey, lorsqu'ils quittèrent les Principautés au mois d'octobre 1853, remirent les rênes de l'administration.

Il existe, en outre, un deuxième conseil, dit conseil administratif ordinaire, composé du postelnik, du ministre des finances, et du ministre de l'intérieur, président.

La police est sous un chef qui a le titre d'*aga*.

L'assemblée générale extraordinaire, à laquelle appartient l'élection du prince,

5 du traité d'Andrinople.
s troubles survenus dans les der-
les en Moldavie et en Valachie
la plus grave atteinte à l'ordre
verses branches de l'administra-
ture, les hospodars seront tenus
r dans le moindre délai, avec les
pectifs, des mesures nécessaires
orer la situation des Principautés
eurs soins; et ces mesures feront
règlement général pour chaque
equel sera mis immédiatement à
e
éparé de la convention d'Acker-

(1) *Hospodar* ou *gospodar* est un mot slave, dont la signification est la même que celle de *domnu* (*dominus*, seigneur), ancien titre des princes indigènes. En 1717, les Phanariotes remplacèrent le titre de hospodar par celui de *bey*, sous lequel les Turcs désignent encore les princes régnants de Valachie et de Moldavie.

(2) D'après le dernier acte conclu entre la Russie et la Porte (traité de Balta-Liman, du 1er mai 1849), les hospodars n'ont été nommés, cette fois seulement, que pour sept ans.

est composée, en Valachie : 1° du métropolitain de Bucarest, et des trois évêques de Bouzéo, de Rimnik et d'Argis ; 2° de 50 boyards de premier rang;- 3° de 73 boyards de deuxième rang ; 4° des députés nobles des districts, à raison de deux par district ; 5° de 27 députés des corporations ; en tout, 190 membres.

L'assemblée générale extraordinaire en Moldavie ne compte que 132 membres, recrutés de la même manière.

En dehors de cette assemblée, l'assemblée générale ordinaire, ou législative, délibère sur toutes les propositions du gouvernement, et contrôle les dépenses de l'État.

L'assemblée générale ordinaire de Valachie est composée de 43 députés, savoir :

Le métropolitain, et les 3 évêques diocésains ; 20 députés pris dans la classe des grands boyards ; 1 député des grands boyards de Craïova ; 19 députés des districts, choisis par les 3,000 électeurs qui constituent la masse de la noblesse inférieure.

L'assemblée générale ordinaire de Moldavie n'est composée que de 35 députés. Le système de recrutement y est le même, avec la différence que le corps des grands boyards y est plus nombreux, et compte 300 familles au lieu de 70.

Division administrative.

Chaque principauté est divisée en districts ou départements, administrés

[redacted]

7. Argis. . . . Pitesti
8. Romnik-Valceä. . . . . Romnik.
9. Gorgi. . . . . Turgujiiù.
10. Mehedinti. . . Cernetz.

Bas pays.
11. Dolgi. . . . . Craiova.
12. Romanati. . . Caracala.
13. Oltû. . . . . . Slatina.
14. Tele-Orman . Zimniceä.
15. Vlasca . . . . Giurgevo.
16. Jalomiça. . . Calarach.
17. Ilfovù. . . . . Bucuresci (Buc
18. Ibraila. . . . . Ibraila.

MOLDAVIE.

Haut pays.
1. Nemtzo. . . . Piatra.
2. Dorohoi . . . Mikhaili.
3. Suciava . . . Falticeni.
4. Rômano . . . Rômano.
5. Botochani. . . Botochani.
6. Jassi . . . . . Jassi.

Bas pays.
7. Bakeû. . . . . Bakeû.
8. Putna. . . . . Fokchani.
9. Tekoutsi. . . Tekoutsi.
10. Vaslui. . . . Vaslui.
11. Tutova. . . . Burlatù.
12. Faltchi. . . . Houch.
13. Covurlui. . . Galatsi (Galatz

La Valachie compte, d'après 22 villes, 12 bourgs, 3,590 vill Moldavie, d'après M. N. Soutzo les et 1,933 villages.

14 villes en Valachie (1) et 6 davie (2), sont constituées en palités. Elles ont chacune un communale alimentée par les et dont les fonds sont affectés ment à leur entretien, au pav l'éclairage des rues, à l'extinct incendies. Les municipalités so posées de 5 membres à Bucar Jassi, et de 4 dans les autre lieux, élus pour trois ans par le

[redacted]

e, 13 en Moldavie), siégeant
u de chaque district;
ux de commerce, à Bucarest,
Valachie), et à Galatz (Mol-

, il existe dans chaque vil-
spèce de jury dont les attri-
nt analogues à celles de nos
aix, et composé de trois vil-
s annuellement par la com-
rs séances se tiennent le di-
 sortir de l'église, dans la
sous la présidence du *papas*

ision ecclésiastique.

mains des Principautés sui-
religion grecque orientale.
les deux provinces est régie
ent par un métropolitain
du patriarche de Constanti-
utefois, cette sujétion n'est
ale, et se borne à une *aumône*
étropolitains envoient au pa-
rs de leur installation (1).
opolitain de Valachie prend
 métropolitain de Hongro-
st a pour suffragants les évê-
zeû, de Rimnik et d'Argis.
opolitain de Moldavie a pour
les évêques de Rômano et

 métropolitains président les
, dont les évêques font par-

nal ecclésiastique, qui fonc-
s leur direction, juge les dif-
re maris et femmes, et a la
rononcer le divorce.
é, comme dans toute l'Église
e divise en deux ordres : les
u moines de Saint-Basile, qui
tis au célibat, et les prêtres séculiers, qui peuvent se marier avant d'entrer dans les ordres.

Les premiers seuls peuvent arriver aux hautes dignités de l'Église. Ils se subdivisent en quatre classes :

1° L'archevêque métropolitain et les évêques diocésains;

2° Les *archimandrites,* qui administrent les monastères, soit grecs (1), soit indigènes, en qualité de prieurs (*higoumènes*);

3° Les *ieromonachi* ou moines consacrés prêtres, et pouvant dire la messe et administrer les sacrements;

4° Les simples frères.

Les prêtres séculiers, sous le nom de *papas,* sont chargés des fonctions ordinaires du culte dans les paroisses, et sont exempts, ainsi que les caloyers, de toute contribution

On compte, dans les principautés, environ 80,000 catholiques, dont 45,000 en Moldavie. Ces derniers sont divisés en quatre vicariats, administrés par des délégués de l'évêque visitateur de Jassi : le vicariat de Jassi (7,129 fidèles), celui du Sereth (18,729), celui de Bistrizza (16,969,) celui de Trotuch (6,490).

Les paroisses avec leurs succursales sont administrées par des abbés appartenant au chapitre des Minorites de Saint-François. Dans toute la Principauté, il y a 73 églises catholiques, dont 2 cathédrales, l'une à Jassi et l'autre à Bakû jadis évêché, 17 paroisses et 54 succursales (2).

Toutes les autres religions sont tolérées en Moldo-Valachie, à l'exception de la religion musulmane, les Turcs ne pouvant, aux termes des capitulations, ni séjourner dans le pays, ni y entretenir de mosquées.

Force militaire.

La force militaire des Principautés, formée pour la garde d'honneur des hospodars, le service des quarantaines, des douanes et de la police intérieure, comprend l'armée régulière ou milice,

a souvent demandé s'il y a quel-
ce entre la religion grecque pro-
ussie, et la religion grecque du
professée dans les Principautés.
s considèrent les Russes comme
s, parce qu'ils ne reconnaissent
arche de Constantinople comme
 Église, et ne reçoivent pas non
n sainte de Constantinople. Il y
quelque différence dans les ca-
s quelques autres détails de li-
lintineano, *Les Principautés Rou-*

(1) Ou monastères *dédiés* aux saints-lieux. Voyez plus bas les développements relatifs à cette grave questi n.

(2) *Calendrier moldave* de 1845.

la gendarmerie et les gardes-frontières.

L'armée régulière, en Valachie, se compose de 2 régiments d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie, deux batteries légères d'artillerie et une compagnie de pompiers, formant un effectif de 6,000 hommes.

L'armée est commandée en chef par le grand spathar.

Le recrutement ne pèse que sur les paysans contribuables; les boyards, les négociants, les artisans, les tsiganes, les juifs et les domestiques, sont exempts de service.

Il s'opère à raison de deux hommes sur cent familles. Tout individu servant sous le drapeau exempte sa famille de l'impôt pendant toute la durée de son service. Cette exemption devient viagère s'il a servi trois termes, c'est-à-dire dix-huit ans.

La gendarmerie (*trabants* ou *dorobantz*, fut instituée en 1832 pour le service de l'administration, et divisée à cet effet en caporalats de dix hommes chacun. Trois de ces caporalats sont attachés à chaque préfecture, et un à chaque sous-préfecture.

Le corps entier se compose de 17 compagnies, formant deux régiments commandés chacun par un colonel.

Les trabants sont obligés de servir à cheval, armés et équipés à leurs frais. Leurs maisons sont exemptes de la capitation et du recrutement.

Les gardes-frontières (*cordonasi*)

[redacted]

toujours sur le point qui leur es
quatre hommes armés et deux b
2° d'avoir et d'entretenir les
et les logements nécessaires p
gardiens. En revanche, ils sont
du recrutement et de la levée d
bants. Ce dernier corps forme
ment 2 régiments sous le com
ment de 2 colonels, avec 20 comp
12 sur la ligne du Danube et
frontière d'Autriche.

En résumant, nous avons :

Armée régulière. . .	6,00
Trabants.	4,80
Gardes-frontières. . .	6,64
	17,44

Pour la Moldavie, nous avons

Armée régulière. . .	3,54
Trabants.	1,80
Gardes-frontières. . .	5,00
	10,34

Total général pour les deux pri
tés : 27,78

Finances.

Les Principautés ont deux so
revenus. Revenus directs : con
bles ou patentés, Tsiganes de l'Éta
colons et protégés étrangers (e
davie.) Revenus indirects : fer
salines, douanes, domaine de l'Éta
de pacage, exportation du bétail,
rangs et des procès, etc.

Les dépenses se composent d
à la Porte Ottomane, fixé à 2 mill

[redacted]

Commerce.

dit précédemment en quoi con- le commerce des Principautés; chiffre atteignaient leurs impor- et leurs exportations.

presque totalité de ces échanges, Bucarest et Jassi sont les deux dépôts, s'effectue par la voie la et de Galatz.

uis une période de quinze années, ffre du commerce de ces deux plus que décuplé, et cela malgré travers que la Russie ne cesse rter à la navigation des bouches nube (1).

1837 il était entré dans le port la, suivant Colson, 449 navires; portations s'étaient élevées, la année, à 280,747 francs, et les exportations à 2,782,501 fr. — En 1852, le mouvement de la navigation a été, d'après les tables anglaises, de 1,049 navires; les importations se sont élevées à 9,902,300 fr., les exportations à 19,458,925 fr.

Galatz avait été fréquenté en 1837 par 528 bâtiments; l'importation et l'exportation réunies ne dépassaient pas 6,500,000 fr. — En 1852, il a reçu 619 bâtiments; et le chiffre réuni de ses importations et de ses exportations s'est élevé à 24,929,275 fr.

C'est surtout dans le commerce avec l'Angleterre que l'augmentation se fait sentir.

De 1846, époque à laquelle les tables officielles anglaises donnent pour la première fois le détail du mouvement commercial de la Grande-Bretagne avec les Principautés, à 1851, cette augmentation atteint presque le double.

Ainsi, en 1846, l'Angleterre avait expédié dans les Principautés des marchandises pour une valeur de 4,879,000 fr.; en 1851, ses envois se sont élevés à 7,365,000 fr. (1).

(1) On sait que depuis plusieurs années ...ction de la navigation aux bouches ...dims tend sans cesse à s'accroitre, r les effets accidentels du temps, soit négligence systématique du gouverne- russe, jaloux d'intercepter la navi- et le commerce du bas Danube au l'Odessa. Pendant tout le temps que formé par l'embouchure du fleuve sous la domination turque, il y a eu ...ment seize pieds d'eau par-dessus la Mais depuis que la Russie, aux ter- traité d'Andrinople, a acquis ce ter- la profondeur a été réduite à onze et la passe a été rendue si étroite, par la quantité de navires naufragés y a laissés, que la plupart du temps ires, même d'un faible tonnage, sont de décharger à l'extérieur et de re- à l'intérieur de la barre (voyez le s de lord Palmerston dans la séance de ...bre des communes du 7 juillet 1853).

(1) Du 1[er] janvier au 31 décembre 1853, Galatz a expédié 859 navires, qui ont chargé 455,000 kilos *, (1,733,550 hectolitres), savoir :

Blé.	651,510 hectol.
Maïs.	941,070 —
Seigle.	140,970 —

La moitié de ce total appartient aux ports d'Angleterre, le reste se partage entre Trieste et Venise (362,000 hectol.); Marseille, Gênes et Livourne (289,000); Constantinople (164,000); Grèce et îles Ioniennes (57,000).

* 1 *kilo* ou *kilé* de Galatz — 3, 81 hectol.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANCIENNE DACIE.

§ 1.

LA DACIE INDÉPENDANTE.

...ERRES DES DACES CONTRE LES ...INS. COTYSON. DÉCÉBALE. CONQUÊTES DE TRAJAN. — Le pays qui s'étend sur la rive gauche du Danube depuis la Theiss jusqu'à la mer Noire, et qui forme aujourd'hui la Transylvanie, le banat de Temeswar, la Valachie, la Moldavie et la Bukovine, était habité, vers le commencement de l'ère chrétienne, par les Daces, peuple nomade,

de race scythique. Le monde romain avait là des voisins turbulents et redoutables, dont les incursions troublèrent plus d'une fois le repos d'Auguste et l'établissement de l'Empire. Au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne, leur chef Cotyson, auquel on attribue la fondation de Cotyn ou Choczyn, fut vaincu et tué par Cn. Lentulus; mais bientôt les Daces, soutenus par les Sarmates, rejetèrent les légions au delà du Danube. Tibère, envoyé contre eux, obtint quelque avantage; mais il ne fit point de conquêtes sur leur territoire. Une expédition dirigée par T. Caton (14 ap. J.-C.) échoua complétement, et les Romains regagnèrent la Thrace en désordre. Les Daces prirent à leur tour l'offensive. Sous le règne de Domitien, ils franchirent le Danube, et battirent l'armée d'Appius Sabinus. C'est alors que Décébale reçut le commandement de la nation. Il réunit sous son autorité toutes les tribus, fit alliance avec les Sarmates et les Cattes (87), et attaqua les frontières de l'Empire. Domitien, effrayé par les revers de son lieutenant Fuscus, promit aux Daces un tribut annuel, ce qui ne l'empêcha point de monter en triomphe au Capitole, et de prendre impudemment le surnom de Dacique. Les aigles romaines attendaient un vengeur: Trajan parut. Il passa le Danube, joignit Décébale près de Tapes ou Talpa, remporta une victoire meurtrière, et força les Daces à se retirer dans les montagnes (100). Suivant les chroniques moldaves,

et d'anéantir la nation des D
construire sur le fleuve, par l
Apollodore de Damas, un pont
que Cassius Dion a décrit lo
dans son histoire. Situé au-d
village valaque de Séverin et
serbe de Feti-Islam, à un co
par le Danube, ce pont avait
lonnes de pierres carrées; chaqu
avait 150 pieds de haut et 60
elles étaient séparées l'une de l
175 pieds (1). La construction d
nument gigantesque annonçait l
tions de l'empereur. Décébale
que Trajan ne voulait poser l
qu'après la conquête de la Da
nement il implorait la paix; les l
rejetaient toutes ses offres, te
prières; d'un autre côté, les peu
sins refusaient de lui prêter sec
ignorance du péril dont les
l'approche des envahisseurs,
une lâche crainte de la puissan
riale. Réduit à ses seules forc
bale devait succomber; il t
moins avec honneur, et ne
pas à l'indépendance de son p

Après avoir disputé le terra
pied aux légions romaines, il
dans les murs de Zarmizégé
capitale; là, il soutint un siége
Pour braver l'ennemi, les Dac
pendu, au sommet de leurs
le cadavre d'un officier de Traj
dire assez qu'ils ne songeaient
pituler. Après un long et terril
les Romains pénétrèrent dans

§ 2.

. DACIE ROMAINE.

LATION DE LA DACIE PAR NS. — Après avoir triomphé élevé en souvenir de ses vic-neuse colonne qui porte son n s'occupa de repeupler la ovince ajoutée par ses armes s étendue de l'Empire. Il y toute part des troupes nom-olons, qui bâtirent des villes a culture les campagnes dé-La Dacie prit une face nou-izégéthusa, reconstruite, re-l'Ulpia Trajana. Outre Cara-lachie, et Romanu en Mol-m fonda beaucoup d'autres s que Turris Litterata sur la Mica ou Galita, Caput Bovis hure du Danube, Aquæ ou d'Hercule près de Meha-pium Jassiorum (aujourd'hui . La province fut partagée ubdivisions : 1° *Dacia ri-Dacia transalpina*; 3° *Dacia* es. Pour mettre ce pays en tion avec l'Italie, l'empereur re la grande voie romaine nce à la Porte de fer et se Bessarabie, près de Caus-s Dniester.

successeur de Trajan, n'hé-le sa politique. Loin de cher-dre par des conquêtes péril-rontières déjà trop vastes du nain, il les resserra prudem-andonna l'Assyrie, la Méso-l'Arménie. Il était près de galement à la Dacie, et de ra-Danube la limite de l'Empire; lons étaient déjà nombreux it établis sur la rive gauche il n'était possible ni de les i de les livrer sans défense s des barbares (2). La Dacie resta soumise à l'administration romaine. Les Sarmates, il est vrai, tentèrent de l'envahir; ils savaient que Trajan était mort, et qu'Adrien n'était pas un conquérant; ils s'avancèrent vers le Danube, mais les légions veillaient aux frontières; les Sarmates furent repoussés, et l'on frappa des médailles en l'honneur d'Adrien, sauveur de la Dacie : *Adriano, restitutori Daciæ.*

INVASION DES BARBARES. LES WISIGOTHS. — Sous le règne d'Antonin, un certain nombre de barbares vint se mêler à la population romaine des provinces daciques. Ils furent reçus comme des hôtes, et non comme des maîtres; mais l'heure approchait de l'invasion armée et du démembrement de l'Empire. Au troisième siècle, Rome ne conserva plus sur la Dacie qu'une domination précaire. En 257, les Goths enlevèrent à l'empereur Gallien la rive gauche du Danube (1). Ils furent battus, sans être chassés, par Claude II. Aurélien fit évacuer par les garnisons romaines les places qu'elles occupaient encore; alors une partie des colons passa de l'autre côté du fleuve, et s'établit au sud dans la Mœsie, qui prit le nom de Dacie Aurélienne (270) (2). La Dacie de Trajan resta au pouvoir des Wisigoths. Constantin la reprit en 332, et en fit un diocèse de la préfecture d'Illyrie. Mais les Goths ne tardèrent pas à revenir; ils ne furent dépossédés que par d'autres barbares. En 376, les Huns arrivèrent du fond de l'Asie. Pour arrêter leur marche, Athanaric fit élever une forte muraille entre le Pruth et le Danube. Mais des fossés et des palissades ne sont qu'une vaine défense pour un peuple qui s'abandonne lui-même. Les Wisi-

acia diuturno bello Decebali viris a, Trajanus ad frequentandam ntena millia passuum in circuitu ovinciam, ex toto orbe romano ias hominum transtulerat, ad s colendas. *Eutropius*, lib. 8,

de Dacia facere conantem amici deterruerunt, ne multi cives romani barbaris traderentur. *Eutrop.*, lib. 8.

(1) Dacia, quæ a Trajano ultra Danubium fuerat adjuncta, amissa est. Id., lib. 9, *in Gallieno*. — Dacia trans Danubium in perpetuum aufertur. *Orosius*, VII, 22.

(3) Cum vastatum Illyricum ac Mœsiam deperditam videret, provinciam trans Danubium Daciam, sublato exercitu et provincialibus, reliquit, desesperans eam posse retineri; abductosque ex ea populos in Mœsiam collocavit, appellavitque suam Daciam. *Flav. Vopiscus*, in Aureliano, c. 39.

goths, sans attendre l'ennemi, prirent la fuite, et cherchèrent un refuge sur le territoire de l'Empire.

Les Huns; les Gépides; les Avares. — Les Huns s'emparèrent de la Dacie, et en restèrent maîtres jusqu'à la mort d'Attila. C'est alors que les Gépides se révoltèrent contre Ellach, fils aîné du Fléau de Dieu (454); ils tuèrent trente mille Huns près de la rivière Nétard ou Néra, et soumirent à leur autorité les Daco-Romains. Leur royaume dura cent dix ans. Il fut détruit en 565 par la ligue des Lombards et des Avares. Leur roi Kunimund périt dans une bataille, et son crâne servit de coupe au farouche Alboin, futur conquérant de l'Italie. Les Lombards occuperent la Pannonie, les Avares la Dacie. Bientôt Alboin passa les Alpes; les Avares, peuple nomade, quittèrent la Dacie sous leur khan Bajan et se fixèrent dans la Pannonie, abandonnée par les Lombards. Aucun autre peuple ne vint prendre leur place sur le territoire daco-romain.

Commencements de la nationalité roumaine. — Délivrés du joug de l'étranger, les descendants des colons établis par Trajan au nord du Danube descendirent des montagnes où ils avaient cherché un refuge, et reprirent possession du sol dont les Goths, les Huns, les Gépides et les Avares les avaient successivement dépouillés depuis trois siècles. Ceux qui n'avaient point quitté les plaines et les villes [redacted]

« Les Romains, dit un historien moldo-valaque, durent, en changeant de patrie, changer nécessairement beaucoup de leurs habitudes et de leurs mœurs; la cause en est toute naturelle. Venant d'un climat chaud dans un pays froid, ils durent modifier leur manière de vivre, leurs demeures, leurs habillements. Mais tout ce qui avait rapport à la religion, aux lois, aux différentes cérémonies du culte, du mariage, de l'enterrement, demeura intact dans leur nouvelle patrie pendant bien des siècles. Et même aujourd'hui l'on en voit de fortes traces : nos paysans ont conservé une foule de superstitions romaines; leurs mariages renferment beaucoup de cérémonies pratiquées par les citoyens de Rome; à l'enterrement d'un Român, il y a encore des pleureuses, des *Præficæ*, qui accompagnent le mort jusqu'à son dernier séjour, en chantant ses louanges et ses belles actions.

« Les Romains, qui, sous de vaillants généraux, avaient dompté des nations barbares, suivirent aussi en Dacie ce principe : « Le Romain vit où il a vaincu. » Ils s'occupèrent de l'agriculture; seuls ils labouraient la terre en Dacie, car les barbares ne touchaient pas même une charrue (1). Mais lorsque plus

Wolochi. Les Hongrois nomment les Italiens Olach, et les Moldaves et les Valaques Oulach; l'Italie, Wloschazeme, et la Valachie Woloschazeme. Pierre Katantsich, auteur illyrien, dit que depuis que les Romains ont [redacted]

obligés de mener une vie errante
s montagnes, ils commencèrent
uper aussi de l'éducation du bé-
n les appela *tchiobani* ou pâtres.
rbares leur étaient en horreur :
et de leurs ancêtres leur inspirait
aine. Aussi ni les Goths, ni les
s, ni les Huns, n'eurent aucune
ce sur eux. La langue romaine
adopter nécessairement des mots,
lectes barbares, mais jamais se
dre avec leur langage. Les Vala-
uivirent scrupuleusement les usa-
leurs ancêtres; ils ne les mêlè-
s avec ceux des peuples noma-
s ne coupèrent pas à leurs nou-
s le menton et le visage, pour
prendre à connaître le fer avant
maternel, comme faisaient les
ils n'attelaient pas les femmes
arrues, comme les Avares; ils
paient pas le pouce des esclaves,
les Scythes.

mais les Romàns ne voulurent
r des femmes d'une autre nation.
ent ces mariages en horreur, et
ersion existe encore aujourd'hui.
un paysan moldave ou valaque
rait se marier à une Hongroise,
olonaise, ou à toute autre étran-
ls suivent scrupuleusement le
e qui dit : « Lorsque vous prenez
mme, sachez-en l'origine et la
. »

ut ce que je viens de rapporter
que les Romàns sont toujours
une nation à part, conservant
urs et les usages de ses ancê-
Les Valaques, dit Gibbon (1),
nvironnés de barbares, sans être
vec eux (2). »

Moldo-Valaques se vantent encore
origine, et portent avec orgueil
n de Romains. Ils rappellent
moyen âge leur descendance ita-
n'était pas contestée par leurs
. « Ce sont les héritiers et les
lants de la race romaine (3), » dit, dans une lettre au pape Innocent III, Basile, archevêque de Zagora; et le pape constate lui-même cette filiation (1). Lorsque, vers la fin du douzième siècle, les Valaques de la Dacie de Trajan envoyèrent des secours à l'empereur Emmanuel contre les Hongrois, ceux-ci les prirent pour une colonie italienne, à cause de leur langue (2). Enfin, au témoignage de Chalchondylas, les Valaques parlaient la langue latine, quoiqu'un peu corrompue; ils avaient tout à fait les mêmes mœurs, la même manière de vivre, les mêmes armes, les mêmes ustensiles de ménage que les Romains (3).

« Que sous Gallien, dit M. Vaillant, la Dacie ait été perdue pour les Romains, qu'à cette époque un grand nombre de colons l'aient évacuée, est-ce à dire qu'en entrant les Goths l'aient trouvée déserte? Tous les jours un État ne perd-il pas une de ses provinces, sans que les habitants consentent pour cela à abandonner de gaieté de cœur les établissements qu'ils ont fondés? Nous avons perdu le Canada, la Louisiane, etc.; mais la majeure partie de nos colons y sont encore. Pourquoi donc, parce que les temps sont loin, vouloir qu'il en fût alors autrement qu'aujourd'hui? Le sentiment de la propriété n'était pas moins fort chez les colons d'un peuple conquérant que chez ceux des nations commerçantes de notre époque. Aurélien rappela les légions, soit, et je conviens aussi que l'administration dut les suivre; je conviens

contingit. *Amm. Marcell.*, XXXI, 2.
he Walachians are surrounded by,
mixed with, the barbarians. Gibbon,
of the roman Empire, c. XI.
ogalnitchano, *Hist. de la Valachie, de
avie*, etc.; Berlin, 1837, t. I, p. 26.
eredes descendentes a sanguine Romanorum. *Gesta Inn.* III, p. 31, c. 67.

(1) Ut sicut genere, sic sis etiam imitatione romanus, et populus terræ tuæ, qui de sanguine Romanorum se asserit descendisse. *Ibid.*, p. 32.

(2) Cinnamus, lib. VI, p. 152.

(3) Χρῶνται φωνῇ παραπλησίᾳ τῇ Ἰταλῶν... Διαχρώμενοι ἤθεσι Ῥωμαίων,... Συμφέρεται δὲ Ἰταλοῖς τά τε ἄλλα καὶ τῇ ἐς δίαιταν κατастάσει, καὶ ὅπλοις τοῖς αὐτοῖς, καὶ σκεύῃ ἔτι καὶ νῦν τῇ αὐτῇ Ῥωμαίων διαχρώμενοι. *Chalchondylas*, l. II, p. 40, 41. Citons encore Diocleas, qui dit expressément (288): Inde (Vulgari) debellando ceperunt totam Macedoniam; post hæc *totam provinciam Latinorum qui illo tempore Romani vocabantur*, modo vero Maurovlachi, hoc est Nigri Latini vocantur.

même que tous ceux qui le purent se retirèrent avec elles; mais la masse des colons, mais ce que l'on appelle le peuple, ne les suivit pas; qu'il le voulût ou non, il ne le pouvait pas. En effet, il était moins facile à Aurélien de les transporter en Mœsie, qu'il ne l'avait été à Trajan de les conduire en Dacie de tous les points de l'Empire, et cela pour deux motifs bien plausibles : le premier, parce que Trajan envoyait des citoyens qui, victimes de la grande propriété et, n'ayant plus depuis longtemps dans la mère-patrie d'autre état que la misère, accouraient dans cette contrée comme dans un Eldorado, tandis qu'Aurélien rappelait des colons riches, et liés au sol par l'industrie et la possession; le second, c'est qu'en supposant que les *infinitas copias* de Trajan ne s'élevassent qu'à trois cent mille familles, elles devaient être plus que doublées sous Aurélien. Peut-on d'ailleurs supposer que les colons, naguère soldats, hier laboureurs, soient devenus tout à coup nomades? Que les Romains de Mésopotamie, d'Assyrie, de ces provinces enfin où ils ne formaient qu'une partie minime de la population, où ils étaient plus marchands que cultivateurs ou industriels, se soient retirés lorsqu'elles furent enlevées à l'Empire, on le comprend, si toutefois ils en ont eu le temps; mais quand ils n'ont fui ni d'Espagne ni des Gaules, comment admettre qu'un peuple entier de Romains, trois millions d'âmes peut-être, aient

les chrétiens et les Turcs, et des uns facilita et prolonge autres; ainsi les Romains leur qualité de colons, sino tien de leurs droits, du moi leur existence; et, comme l bien Katancsich, « ils garan là la patrie d'une dominati nente et absolue (1). »

CHAPITRE II.

FONDATION DES DUCHÉS D CHIE ET DE MOLDAVI

§ 1.

LES ROUMAINS SOUS LA DOM DES BULGARES ET DES HO

INVASION DES BULGARES (HONGROIS (899). Le premier main dont il soit parlé dans le ques comprenait les cinq dist forment aujourd'hui le banat de il avait pour capitale la tour Sé dixième siècle, on trouve en T nie un prince valaque, du nom Menomorout possédait le territ la Transylvanie, la Theiss et l Vlad régnait dans le banat de T Les villes de Foyaras et de Ma rent aussi des chefs indépenda me on le voit, l'unité de la D été entièrement rompue. Les mains, délivrés de la domina bare, ne surent point s'org corps de nation.

Ils ne purent repousser l'in



des Roumains. Tuhutum, un de eux[1], franchit la Theiss, vain- les bords de l'Alma Gélu, s Valaques, et soumit la Tran- Menomorout et Glad prêtèrent le vasselage. Les Hongrois fu- s maîtres de toute la Dacie mé- e et du versant septentrional le alpique.

és au sud du Danube, les Bul- rnèrent contre les Grecs leurs ies à celles des Valaques mœ- rs sujets, ou pour mieux dire ts. Leur royaume fut détruit ar l'empereur Basile, surnommé octone. Les souverains de Cons- e conservèrent jusqu'en 1187 le reconquise.

d du Danube, la Transylvanie subit la suzeraineté des Hon- Valachie et la Moldavie n'é- ient soumises à ce joug; mais ang romain n'avait pu s'y main- s mélange; leurs montagnes et nes, fermées aux Hongrois, uvertes aux tribus slaves des t des Patzinaces. La Moldavie ne quelque temps le nom de noire.

lans la vie de l'humanité une isastreuse que le dixième siècle el le monde semblait près de e terrible échéance de l'an mil, rigands féodaux attendaient i, combien d'opprimés l'appe- t bas de leurs vœux, comme tale de la délivrance? Parmi artyrs, nul peuple n'avait plus oumains le droit d'invoquer la n mil passa; le monde continua t de souffrir. Le joug des Hon- pesantit sur les Roumains.

ES ET PERSÉCUTIONS DES S CATHOLIQUES CONTRE LES S ORTHODOXES. — Tandis que royaume valaco-bulgare (1014) Valaques de la Dacie aurélienne ité du fisc de Constantinople, sion des Hongrois au catholi- rait sur les habitants de la nie la guerre et la persécution. umains avaient de bonne heure le christianisme; c'est en Da- ers 360, l'évêque Ulphilas pré- angile aux tribus des Goths. iens des provinces du Danube reconnurent dès l'origine la suprématie de l'église de Constantinople. Lorsque le patriarche Photius (857-891) eut commencé le schisme de l'Église d'Orient, les Roumains suivirent l'exemple des Grecs. Dans le même temps (957), Olga, grande princesse de Russie, introduisait chez les Russes idolâtres les dogmes chrétiens, tels que l'Église grecque les enseigne, les cérémonies chrétiennes, telles qu'on les pratique à Constantinople. Les Roumains, comme les Grecs et comme les Russes, se mirent donc à communier sous les deux espèces et à administrer le baptême par immersion; ils firent procéder le Saint-Esprit du Père et retranchèrent le *Filioque*; ils nièrent enfin la suprématie de l'évêque de Rome.

Les Cumans, mêlés aux Valaques, entrèrent à leur exemple dans l'Église chrétienne; mais, convertis après le schisme, ils se firent baptiser d'après le rit grec, par immersion, non par affusion. Les Hongrois, baptisés à la mode latine, prirent les schismatiques pour des païens et entreprirent de les christianiser par les armes; ils ne connaissaient pas d'autre genre de prédication.

Dans le banat de Temeswar régnait, sous la suzeraineté de la Hongrie, un descendant de Vlad, Actum ou Octum, prince riche et puissant, qui appartenait à l'Église grecque ou orthodoxe. Un de ses lieutenants, Chanadin, le trahit et se réfugia auprès du roi Vaïc. Celui-ci, bon catholique, d'autant plus zélé qu'il avait plus nouvellement renoncé à l'idolâtrie, fit abjurer le transfuge et lui servit de parrain à son second baptême. Puis, épousant sa querelle contre Actum, il l'envoya au delà de la Theiss avec une armée. D'abord vaincu, Chanadin fit un vœu à saint Georges; il vit en songe un lion qui lui disait : « Pourquoi dors-tu? Lève-toi; sonne de la trompe; marche au combat; tu reviendras vainqueur. » Le lendemain, les Hongrois sortirent du camp; ils chantaient : *Kyrie, eleïson; Christe, eleison; Kyrie, eleison; Pater noster*. Le Dieu des armées tint parole au traître; Actum périt. « Tu m'as délivré de mon ennemi, dit Vaïc à Chanadin; que de ce jour Morusena, sa capitale, devienne tienne, et s'appelle Chanadina; que le territoire qui en dépend fasse à jamais de ton nom le sien;

je te fais comte de cette province, et tu l'appelleras de ton titre et de ton nom. » Chanadin avait renié sa foi et sa nationalité; ce n'était pas assez d'apostasies pour satisfaire la pieuse ardeur de Vaïc. Mais vainement il déclara libre quiconque embrasserait le catholicisme; vainement, dans l'emportement de son fanatisme, il recourut aux menaces et condamna à l'esclavage tous ceux qui ne renonceraient point au schisme; les Valaques et les Cumans restèrent orthodoxes. Le prince qui, ne sachant pas les convertir les persécuta a été canonisé sous le nom de saint Étienne.

Vers la fin du onzième siècle, les Cumans de la Valachie, pour venger leurs frères, firent irruption dans la Transylvanie, et attaquèrent les établissements des Hongrois (1089). Le roi Ladislas était alors occupé contre les Dalmates. Il accourut en toute hâte et rencontra l'ennemi sur les bords du Thémès. « Soldats, dit-il à ses Madjares, la victoire est à nous; vous savez si ma parole est vraie; qui croit en Dieu me suive! » Et, prenant en main la bannière rouge, il se précipita sur les Cumans. Kopulch, leur chef, fut fait prisonnier avec la plupart des siens. Le vainqueur leur promit la vie sauve, à condition qu'ils se feraient chrétiens, c'est-à-dire catholiques; mais ils refusèrent d'abjurer la foi orthodoxe, et Ladislas les fit tous égorger : l'Église l'a mis au rang des saints.

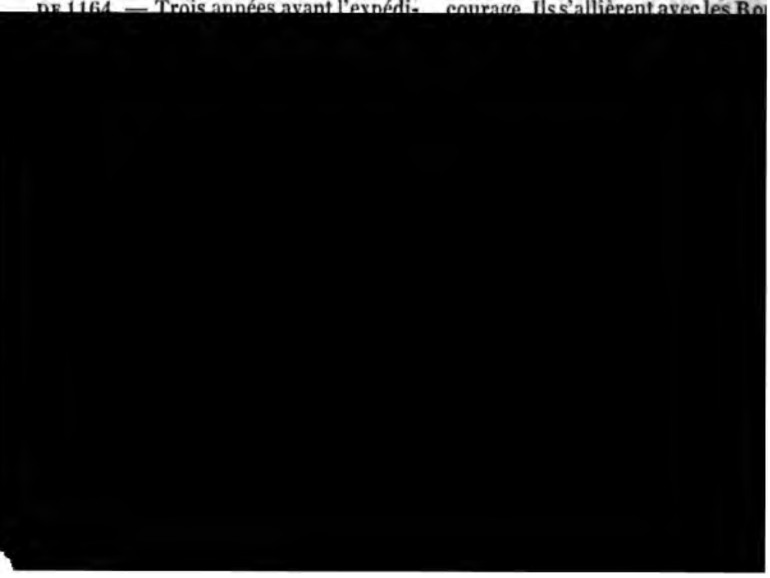
Relations avec les Grecs; expédition au delà du Danube; traité

durée; bientôt éclata le soulèvem Valaques mœsiens contre la tyra Constantinople (1187).

Fondation du royaume va bulgare (1187). Les Asan. — pereur Isaac l'Ange avait dema mariage la fille de Béla III, roi d grie. Les noces des souverains c fort cher. Le trésor était vide; pour recevoir dignement sa jeun cée, mit sur le peuple un nouvel Le peuple, déjà surchargé de taxe mes, aurait voulu qu'on assurât à de frais la perpétuité de la dynas se plaignit, il conspira.

Les Valaques surtout accuei avec colère les agents du fisc; f des exactions de la cour, ils ref de payer et n'attendaient qu'un pour chasser de leurs montagn ces oiseaux de proie venus de By Deux frères, Pierre et Jean Asan lèrent aux armes les paysans d Hémus. Jean avait reçu un souf l'empereur; il fut vengé. A sa vo les Valaques s'insurgèrent, et le gares, leurs anciens dominateurs guèrent avec eux contre l'empir dant deux ans, les rebelles étendi loin leurs ravages. Enfin Isaac entreprit de les repousser et de le (1187); il les poursuivit dans les des montagnes; un brouillard é vorisait sa marche. Les Valaque pris et dispersés, se réfugièrent du Danube.

Mais les Asan n'avaient point



ndormie sous les tentes, la tail-pièces, et laissèrent à peine Cantacuzène avec quelques-s gardes. Les Asan s'affublè-moquerie de ses habits impé-ivés dans les bagages, et le roi, lement costumé en césar, s'a-défi du côté de Constantinople. 'Ange, averti par cet échec de du péril qui le menaçait, ras-s troupes, prit en personne le ement et se porta rapidement ntre des Valaques, sûr qu'une prompte et décisive pourrait êcher les progrès de la sédition répandre, par la contagion de , dans toutes les provinces de Les Valaques et les Bulgares nt de pied ferme. Tandis qu'un ent ramenait le butin dans les s, ils se rangèrent en bataille s Grecs.

e récit de l'historiographe Ni-niatès, qui assista lui-même à née, ils firent d'abord plusieurs de flèches, puis ils se préci-a lance en avant; une fois la gée, ils feignaient de prendre quand les Grecs rompaient es pour les poursuivre, ils re-à la charge sur les troupes en Bientôt la confusion se mit née byzantine. Les Grecs, ébran-rent pas contre le dernier choc, soldats d'Asan s'élancèrent, ris terribles, le sabre à la main. ur, avec les débris de son armée e, reprit honteusement le che-onstantinople.

ut pas plus heureux dans les s suivantes; la quatrième fail-lui coûter la vie : surpris dans il ne dut son salut qu'au dé-de quelques cavaliers, qui se r pour protéger sa fuite; son sta entre les mains des Vala-n Asan reculait chaque jour uvelles conquêtes les limites yaume; sous sa conduite, les et les Bulgares portaient au dévastations; ils s'emparèrent , de Varna, de Triadizza, de et de Nise. Après la mort de a l'Ange, qui seul leur inspi-que crainte, ils incendièrent olis et pénétrèrent jusque dans Andrinople. En 1193, Alexis Gui et Basile Vatatzès marchèrent contre eux avec des forces considérables; les Grecs furent encore battus; Vatatzès périt; son collègue prit la fuite. Désespéré de tant de revers, Isaac invoqua le secours du roi de Hongrie; et pour tenter un dernier effort il se mit lui-même à la tête des troupes, jurant de ne rentrer à Constantinople qu'après la défaite et la soumission des rebelles. Mais « la main de Dieu était encore levée sur Byzance ; la colère divine n'était pas encore apaisée. » L'empereur, infidèle à son serment, retourna vaincu dans sa capitale. Son frère, Alexis Comnène, lui fit crever les yeux et le détrôna (1195).

L'usurpateur voulut d'abord négocier un traité de paix. Mais on lui offrit des conditions si dures qu'il fut contraint de les rejeter. Il envoya contre Asan son gendre Isaac Sébastocrator. Celui-ci s'aventura dans cette expédition avec toute l'inexpérience de la jeunesse. Les Valaques et les Bulgares avaient envahi le territoire d'Amphipolis. Sans s'informer de leur nombre, il se mit à leur poursuite. Ses troupes, épuisées par des marches forcées, tombèrent dans une embuscade, et ne purent soutenir l'assaut de l'ennemi qui les enveloppait de tous côtés. Isaac fut fait prisonnier, et mourut peu de temps après sans avoir revu sa patrie.

En 1196, Jean Asan mourut assassiné. Pierre, son successeur, eut le même sort; il périt sous la main d'un traître. Ivantch engagea l'empereur à envoyer des troupes prendre possession de Tûrnova. Alexis confia cette mission au protostator Manuel Camyzès; mais les Grecs refusèrent de suivre leur général. « Où nous mène-t-on? criaient-ils; dans les montagnes? nos frères y sont morts; qu'y ferons-nous? » Il fallut renoncer à l'expédition. Ivantch ne profita pas de son crime. Jean, frère de Jean Asan et de Pierre, parvint à s'échapper de Constantinople où il était resté longtemps comme otage. Les Bulgares et les Valaques le proclamèrent roi, et lui rendirent la couronne que ses frères avaient portée avec honneur.

Les croisades. Passage des croisés dans la vallée du Danube. — Pendant que ces événements s'accomplissaient dans l'empire grec, l'Occident,

la voix de Pierre l'Ermite, se soulevait, dans les transports d'un saint délire, et se mettait en marche vers Jérusalem. La vallée du Danube fut une des trois routes suivies par les armées de la première croisade.

Tandis que Raymond de Saint-Gilles, avec ses Provençaux, traversait la Lombardie, l'Illyrie et la Dalmatie, et que les comtes de Blois et de Flandre prenaient le chemin de l'Italie et de la Pouille, Gotteschalk, avec ses Allemands, et Godefroy de Bouillon, à la tête des Lorrains et des Belges, suivirent le cours du Danube (1096). Les Roumains partirent en foule pour la guerre sainte; ils sont cités sous le nom de Daces parmi les dix-neuf peuples qui prirent part à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Les bandes indisciplinées de la deuxième croisade suivirent le chemin tracé par les compagnons de Pierre l'Ermite et de Godefroy de Bouillon (1147). Mais, cette fois, les chrétiens d'Occident trouvèrent dans la vallée du Danube, non plus des alliés, mais des ennemis. Ils dévastaient tout sur leur passage. Les Valaques se levèrent en armes contre ces pillards, et plus de cent mille croisés périrent, dit-on, sous leurs coups. Il est certain que Louis VII perdit le long du fleuve une grande partie de son armée. Beaucoup d'aventuriers, échappés au massacre, ne purent regagner leur patrie et se mêlèrent sans doute aux populations riveraines.

Jean Asan II Romaioctone; ses

[redacted]

les Valaques s'étaient emparés
tance et de Varna. Rendant a
injure pour injure, il prit le titr
maioctone, destructeur des I
comme Basile s'était appelé B
tone. Dans sa haine contre C
nople, il prêta même l'oreille a
tations du pape Innocent III, q
pelant aux Valaques leur ori
lienne, essaya de les ramener
giron de l'Église latine. Un lég
lique vint le sacrer roi de la Mac
de la Thessalie, des Bulgares et
laques. Mais les espérances de l
Rome furent bientôt déçues.

Traité par Baudouin comme u
Jean se tourna du côté des Grec
la ville d'Andrinople assiégée
Latins, et, dans une bataille s
fit prisonnier le nouvel empereu
Après seize mois de captivité à
Baudouin fut mis à mort. On l
les jambes depuis le genou, les
puis le coude, et l'on jeta son
mutilé dans un ravin pour serv
ture aux oiseaux de proie. Je
une coupe avec son crâne.

Le roi des Valaques, encou
sa victoire sur les Latins, ne l
pas un instant de repos; il e
Macédoine, dévasta dans sa c
rieuse Philippopolis, Héraclée,
Trajanopolis, Claudiopolis, et
dans la Bulgarie tout un peupl
sonniers. Il menaçait Const
quand la mort vint le surprer
les murs de Thessalonique (120

[redacted]

aniers, traités avec plus de
souvrèrent bientôt la liberté.
qui se rappelaient la cruauté
tone, applaudirent à l'hu-
son neveu. L'empereur Jean
tama des négociations; la
blie et scellée par le mariage
lle d'Asan, avec un Com-
hevêché de Tŭrnova, sous-
prématie de Constantinople,
igé en patriarcat indépen-
ance des Grecs et des Vala-
es mit en péril l'empire latin
inople. Jean Vatatzès et Jean
nèrent ensemble contre By-
énétrèrent jusqu'aux portes
mais Jean de Brienne, tuteur
n II, soutint leur effort, et
a. Jean Asan mourut en

commença la décadence du
alaco-bulgare. La dynastie
teignit en 1258: la prépondé-
alaques finit avec elle; et dès
ent disparaître de la Bulgarie.
cependant y a subsisté jus-
urs; elle s'y maintint sous la
bulgare, et les Turcs mêmes
s anéantie. On retrouve en-
umains sur la rive droite du
sque dans la Macédoine et
ace (1).

NS DES ROUMAINS DU NORD ALAQUES ET LES BULGARES UBIENS. PERSÉCUTIONS RE- EN TRANSYLVANIE. —
dit quels secours les Rou-
Cumans de la Dacie prêtè-
37 aux libérateurs des Bul-
Valaques. Alliés d'Asan et
ls donnèrent le même appui
naioctone; ils le suivirent
ursions en Thrace (1199), et
it point de part à la prise de
t de Varna, c'est qu'une in-
Russes en Bessarabie les
coup de courir à la défense
pre territoire. Jean, roi des
des Bulgares, possédait aussi
Craïova. Il passe pour le fon-
ville qui porte ce nom, formé
ral ou *Cral*, roi; *Jov* ou
). Il y fit, dit-on, construire
ésa, qui existe encore aujourd'hui (1). Après sa mort, les Cumans de la Moldavie aidèrent Jean Asan III à renverser Frurila; sous le règne du prince qu'ils avaient rétabli dans l'héritage paternel, ils conservèrent sans doute avec les Valaques transdanubiens d'étroites relations d'amitié; il ne semble pas toutefois qu'ils aient soutenu Jean Asan dans ses guerres contre les Latins et contre les Grecs; on ne dit pas non plus que ce prince, malgré la communauté de race et de religion, ait protégé les Roumains orthodoxes de la Transylvanie contre le fanatisme de son beau-père André II. Un bref de Grégoire IX enjoignit au roi de Hongrie d'extirper de ses États tous les schismatiques, et l'inquisition se hâta de mettre cet ordre à exécution (1234). Les bûchers, allumés de toutes parts, ne s'éteignirent que sous le règne de Béla IV (1236). Les dominicains s'éloignèrent pour un temps; les Roumains respirèrent; mais un autre fléau était près de fondre sur eux. A peine ont cessé les persécutions religieuses que déjà commence l'invasion tartare.

INVASION DES TARTARES (1241). LA HONGRIE ET LA TRANSYLVANIE DÉVASTÉES. — Gengiskhan était mort en 1226. Battou-Khan, son successeur, après avoir conquis la Russie, passa le Dniester et s'établit dans la haute Moldavie, au lieu où s'élève aujourd'hui la ville de Botos'han. Deux fois Kuthen, roi des Cumans, repoussa les envahisseurs. Vaincu dans une troisième rencontre, il se retira dans les Carpathes. De là il envoya des députés au roi de Hongrie Béla IV, et lui demanda des terres pour son peuple, s'engageant à reconnaître la suzeraineté des Hongrois et à embrasser la religion catholique. Béla accueillit avec empressement ses propositions et donna aux Cumans le territoire qui, de leur nom, s'est appelé la grande Cumanie. Il exigea seulement que Kuthen restât en otage dans un bourg voisin de Pesth, pour garantir la fidélité de ses sujets. Les Cumans, qui avaient vu de près les Tartares, conseillèrent aux Hon-

(1) ...itchano t. I p. 41.

(1) Photino, *Histoire de la Dacie*, en grec moderne. Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, τὰ νῦν Τρανσυλβανίας, Βλαχίας καὶ Μολδαυίας. Vienne, 1818, t. I, p. 282.

grois de se mettre en défense et de prendre les précautions nécessaires contre des attaques prochaines et inévitables. Béla IV écouta leurs avis; il visita les frontières, fortifia les défilés, et y plaça des garnisons. Mais les magnats, endormis dans une trompeuse sécurité, ne s'associèrent pas à ses efforts; ils se repentirent bientôt de leur imprudence. Battou-Khan parut, précédé de quarante mille hommes, qui abattaient les forêts pour ouvrir un passage à l'armée tartare. Le 15 mars 1241, le khan arriva presque sous les murs de Pesth. Les Hongrois l'attaquèrent; ils furent battus. Un certain nombre de Cumans, prisonniers des Mongols, avaient été forcés de combattre dans leurs rangs. Ce fut pour les Hongrois un prétexte de rejeter sur Kuthen la honte de leur défaite; ils l'accusèrent de complicité avec Battou-Khan et demandèrent qu'il fût puni de mort. Vainement Béla voulut le défendre; une bande de furieux saccagea le bourg qu'il habitait; le roi des Cumans fut égorgé avec tous ses serviteurs, et le peuple promena dans les rues leurs têtes sanglantes. A cette nouvelle, les Cumans se soulevèrent; ils massacrèrent plusieurs magnats de Hongrie et mirent le pays à feu et à sang. Pendant ce temps, les Mongols continuaient leurs dévastations; Béla marcha contre eux avec une armée de cent mille hommes, et leur livra sur les bords de la Theiss une grande bataille; malgré le courage des Hongrois, la lutte était inégale; les

[redacted]

porter l'origine de la principa[…] lachie. Radu Negru, Rodolph[…] régnait sur la ville de Fogar[…] parurent les hordes tartares. dérober aux fureurs de ces sau[…] quérants, il franchit les Carpat[…] s'établir au fond de la vallée d[…] lungu. A la haine des Roumai[…] doxes pour la domination ho[…] pour l'intolérance catholique [‌…] la terreur inspirée par les Mon[…] foule d'émigrants suivirent Ro[…] delà des monts (1241).

Sur le territoire qui descen[…] nube entre l'Olto, le Melcove[…] ret, vivaient des peuplades ép[…] lées, sans liens sociaux, les u[…] les autres nomades. Elles ac[…] comme des frères les Roum[…] Transylvanie. Rodolphe, rec[…] de la *terre romaine* (t'era ron[…] bâtit à Longchamp un châte[…] église qui subsistent encore. son portrait; il est vêtu d'un [‌…] brodé en or et en argent et tout orné d'une fourrure noire dème couvre sa tête. Il a le t[…] les moustaches et les cheveux là son surnom.

Rodolphe le Noir releva de [‌…] nes Pitesci, l'ancienne Pinu[…] resci, autrefois Thyanus, et T[…] la Tour du Bourg. Il fixa quel[…] sa résidence dans les murs d'[…] et y fonda, d'après les vœux de [‌…] un évêché catholique.

Le roi de Hongrie, sorti des[…]

[redacted]

.. tous, avons arrêté ce qui ... gratifions le vénérable Raim... ... siens, et leur faisons do... la terre de Sévérin, avec ... qui y tiennent, ainsi ... knezats d'Ivanciu, et de ... jusqu'à l'Olto, à l'excep... ... du duché du prince de ... nous confirmons aux Va... ... ils l'ont possédé jusqu'à ... voulons encore que les... ... soient tenus de prêter ... aux susdits frères; qu'ils ... bien équipés pour la guerre, ... défendre le pays et de repous... ... hostilités des étrangers, et qu'en ... frères soient également tenus ... courir; le tout autant qu'il ... ble. De plus, nous gratifions ... grand maître des monta... l'Ardialie et de toute la Cu... ... mêmes conditions que Sé... ... exception encore du pays de ... prince des Valaques, à qui ... issons pour en jouir comme ... ésent. »

... ire de Sévérin appartenait à ... de Craïova. Celui-ci n'était ... à se laisser dépouiller par ... de l'Hôpital. Il conclut ... un traité d'alliance et re... ... uzeraineté.

... ATION POLITIQUE ET SO... ... LA VALACHIE. — Les deux ... possèrent par les armes aux ... de la Hongrie. Quand ils ... ussé l'ennemi commun, ils ... t pour organiser leurs États. ... ils établirent ont régi les Va... ... à la fin du quinzième siècle; ... nnaît pas exactement; mais ... en ont indiqué l'esprit.

... les Roumains étaient égaux, ... étaient tous soldats, divisés ... ctifs ou masnavi, masnegi, ... esnadieri, mesnades, miles, ... mmes; et en soldats retrai... ... ou masterrani, masneni, ... s'négi, mos'neni et t'erani ... ui, c'est-à-dire tenanciers mi... ... tat.

... terre appartenait à l'État : ... n avait la *domnia*, la mas'ia ... était divisée en deux parts : ... rani ou mos'neni, et celle ... proprement dite ou de la commune. Les mos'negi seuls avaient droit aux biens communaux. Ils n'en étaient pas propriétaires, mais possesseurs. A la mort du titulaire, la famille n'héritait pas; les biens retournaient à l'État.

« 3° Le duc était élu par la nation.

« 4° Les fils du souverain n'héritaient point des titres de leur père.

« 5° Toutes les charges étaient à la nomination du duc.

« 6° Un conseil de douze vieillards aidait le souverain de sa sagesse et de ses lumières.

« 7° L'assemblée du peuple était convoquée dans les moments difficiles.

« 8° Le pays était divisé en juridictions et la justice administrée par des *jupans*.

« 9° Tous les enfants avaient un droit égal à la succession de leur père; mais les frères étaient tenus de se gêner s'il le fallait pour établir les sœurs selon leur rang.

« 10° La noblesse était personnelle et viagère.

« 11° Étaient nobles tout mos'nag et tout mos'nan.

« 12° Le prince portait le titre de chef suprême et de duc des Moldo-Valaques, c'est-à-dire des Roumains de la montagne et de la plaine.

« 13° Il n'y avait ni impôt ni taxe; car il n'y avait encore ni conquérants ni vaincus, mais de simples contributions volontairement votées par les communes.

« 14° Le peuple ne payait que la dîme; elle était double : dîme à l'État, dîme à l'Église; les huit autres dixièmes étaient à lui; mais l'une et l'autre ne semblent avoir été dans l'origine qu'une offrande; celle de l'État, en effet, s'appelait *dare* (don); elle était en espèces et en nature; celle de l'Église n'était qu'en nature et s'appelait *daj Dei* (don de Dieu).

« Radu Negru règle ensuite les cérémonies du sacre, crée des charges auliques et donne des noms à tout. Les ministres s'appellent *camaras'i* (chambellans), les secrétaires, *grammatici*, les aides, *slugeri*, l'échanson, *pocularnick*, le pitancier, *pitar*, l'armée, *oste*, le soldat, *ostas*, les généraux, *capiteni*, les hommes d'armes, *armas'i*, les hallebardiers, *trabant'i*, et ceux qui semblent former son état-major et ne pas le quitter

d'un instant sont ses *comis*, écuyers, compagnons ou comtes.

« Sans discuter, dit M. Vaillant, l'évidence de cette constitution, que la suite des faits nous prouvera et que nous retrouverons chez les Moldaves avec la seule différence de l'hérédité, je ferai remarquer que cette égalité des Roumains n'a rien qui puisse étonner ; il y a si longtemps que les Serviens l'ont acquise qu'ils semblent n'avoir jamais fait d'effort pour l'obtenir, et l'on sait fort bien que des peuples plus barbares qu'eux, ceux de la Russie par exemple, furent également libres jusqu'en 1566, et ne durent alors leur esclavage qu'à Ivan Vazilevitch. Il était juste d'ailleurs que les compagnons d'armes de Radu eussent leur part de sa conquête. Le pays, du reste, était encore peu peuplé ; ils pouvaient y devenir tous propriétaires sans être obligés de déposséder les peuplades qui s'y trouvaient et se poser au milieu d'elles en dominateurs (1). »

RELATIONS DE LA VALACHIE AVEC LA HONGRIE. VICTOIRES DES VALAQUES. — Plusieurs circonstances facilitèrent l'accomplissement des entreprises de Rodolphe le Noir. La Hongrie fut pour lui une ennemie peu redoutable. En guerre avec la république de Venise (1244), avec l'Autriche (de 1248 à 1253), elle avait encore à combattre les Tartares, qui, sous la conduite de Nogaï, menaçaient de franchir les montagnes (1261).

Le premier prince de Valachie mourut

[redacted]

des ennemis plus dangereux s
rent sur les confins de la Vala
taient les Mongols. Étienne
contre eux avec le despote d
Les Tartares se répandirent su
la Bulgarie et dans la Thrace (

Pendant plusieurs années,
grois avaient été en proie à l'
un parti puissant offrit la co
Charles-Robert, fils de Charle
roi de Naples et prince de l
française d'Anjou. Charles-Ro
ronné en 1300, voulut gagner
populaire par la conquête de
il envahit le banat. Jean Ier l
des députés : « Seigneur, di
« vous paierai sept mille marcs
« pour vos frais de guerre, et
« vous tenez la ville je vous l'
« nerai avec son territoire ; mais,
« rendez-moi votre amitié, si vo
« éviter les dangers qui vous e
« si vous avancez, vous êtes
— « Dites à Jean, répondit
« qu'il n'est que le berger de m
« et que je l'arracherai de son re
« la barbe. »

Jean s'était préparé à la résist
son ordre, tous les habitants
abandonné la plaine et s'étaient
sur les hauteurs avec leurs trou
leurs grains. Charles-Robert s'é
un pays désert et inconnu, à tr
forêts impraticables, et son a
bientôt épuisée par la fatigue
disette. Il prit le parti d'acc

[redacted]

de magnats et de chevaliers
nt dans cette « vallée de la
» Avec eux périrent les chape-
roi, que Charles avait amenés
chever par leurs discours les
ions commencées par ses armes.
massacre vint le pillage : les
de l'armée, le trésor du roi, les
du royaume furent la proie
nqueurs. Quand ils eurent fini
, ces chiens furieux, *canina*
do Valachorum, comme les ap-
Hongrois Turocz, cherchèrent
ermi les morts ; et ils retrou-
ses vêtements sur le cadavre
rviteur fidèle qui lui avait donné
pour faciliter sa fuite. Char-
ert, avec un petit nombre de
r, échappa, comme par mira-
milieu de la mêlée ou plutôt de
herie. Il ne renouvela point ses
ses contre les Valaques.
les successeurs de Jean Ier, jus-
gue de-Mirce Ier, l'histoire de la
présente peu d'intérêt. Nous
à peine, pendant un demi-siè-
lques faits dignes de remarque.
les Turcs, conduits par Soli-
pénétrèrent en Bulgarie, le voïvode
envoya deux mille cavaliers au
des chrétiens (1360). Cette petite
ne revint pas. Le temps appro-
le Danube ne serait plus pour
dipautés une barrière suffisante
ambition des Ottomans. Denys II
382) accueillit les juifs chassés
grie par Louis Ier. Cet acte d'hu-
ut en même temps une sage et
sure politique. Les juifs firent
u le principal entrepôt de leur
ce dans les provinces danubien-
Valaques tirèrent moins de pro-
ablissement des frères Minorites,
tolérance du voïvode permit de
re une église pour la célébration
catholique.

COMMENCEMENTS DU DUCHÉ DE
VIE. — Quant à la Moldavie, ses
cements furent très-obscurs. On
r une lettre d'Antoine, patriar-
Constantinople, aux voïvodes Ba-
Dragos, successeurs de Bogdan;
nit quelques détails importants
istoire religieuse de la princi-

nme les très-nobles frères en
« Saint-Esprit les voïvodes Baliça et
« Dragos, fils aînés de notre Modestie,
« possèdent héréditairement un couvent
« dans le pays de Maremorus, au nom
« révéré de Michel, chef des puissances
« célestes, pour lequel le très-noble Dra-
« gos, pendant son séjour dans la reine
« des villes, où il est venu révérer les
« saints et où nous lui avons accordé
« l'amitié de notre Modestie et les hon-
« neurs et hommages dus à très-noble
« et très-haut seigneur, bon chrétien et
« orthodoxe, a prié notre Modestie que
« ledit couvent jouît à l'avenir de l'ins-
« pection et de la protection patriarcales;
« notre Modestie... lui a délivré la pré-
« sente lettre, par laquelle il est ordonné
« que ledit couvent... jouisse à l'avenir
« de l'inspection et de la protection pa-
« triarcales, aussi bien que des grandeurs
« et des honneurs y attachés.

« Notre Modestie nomme aussi le ré-
« vérend père Pacôme supérieur dudit
« couvent et exarque des villages qui en
« dépendent... Il devra surveiller les prê-
« tres et le peuple qui se trouvent dans
« lesdits villages, et leur prêcher et en-
« seigner tout ce qui est sain et salutaire
« à l'âme; il doit en outre examiner et
« juger les droits départis par les prê-
« tres, et diriger régulièrement et légale-
« ment tout ce qui a besoin de répara-
« tion. Le nom du patriarche doit être
« remémoré à toutes les fêtes, dans la-
« dite église et dans tous les couvents
« qui seront bâtis à l'avenir.

« Notre Modestie ordonne encore par
« la présente qu'en cas de décès du su-
« périeur et exarque Pacôme, lesdits
« très-nobles frères les voïvodes Baliça
« et Dragos *puissent, de concert avec*
« *le conseil des moines du couvent*,
« *choisir un autre prieur*, et l'établir
« au lieu et place du révérend Pacôme,
« afin qu'il ait aussi le droit et le pou-
« voir de notre exarque, dans les susdits
« villages, de *surveiller les prêtres et*
« *consacrer les églises qui y seraient*
« *dédiées* aux Stavropigées patriarcales. »
(14 août 1293).

Vers le milieu du siècle suivant, Bog-
dan, voïvode de Moldavie, et Alexandre,
voïvode de Valachie, fixèrent les étoffes
et les couleurs des vêtements pour cha-
que peuple et pour chaque classe. Les
Moldaves portèrent la cuciulla d'agneau

noir, la braie et la blaude de bure également noires; les Valaques, la cuciulla d'agneau blanc, la braie et la blaude blanches. Les autres couleurs étaient le rouge pour la cour, le jaune pour les boyards, le vert pour les *mos'negi*, le bleu pour les *mos'neni*.

LATZCO Ier. — LE ROI DE HONGRIE CONFISQUE LE DUCHÉ DE MAREMORUS. — A Bogdan II succéda Latzco Ier (1356-1373). Ici commence véritablement l'histoire du duché de Moldavie. Sous le règne de ce prince, le territoire de Maremorus fut confisqué par Louis Ier, roi de Hongrie, qui le donna d'abord au Polonais Théodore Custutovicz (1360), puis à la famille Balck. On a conservé l'acte de cession.

« Considérant, dans la conscience de « notre âme, le zèle de Balck, fils de « Sas, notre prince de Maremorus, « notre amé et féal, et nous rappelant « ses nombreux services, en témoignage « de notre faveur particulière et de no- « tre amitié, nous le gratifions et lui fai- « sons donation du village de Cucnia, en « notre pays de Maremorus, avec Ghiod, « Botchucan, les deux Bizu, Muze, Bo- « ros et deux autres hameaux dépen- « dants tous dudit village de Cucnia, « avec tous leurs revenus, c'est-à-dire « avec leurs eaux, forêts et montagnes, « comme aussi toutes leurs dépendances, « n'importe sous quel nom, et qui sont « rentrées en nos mains des mains du « duc Bogdan et de ses fils, infidèles « bien connus par leur conduite infâme

[redacted]

« à Bogdan et à ses fils comme à « sérables; et pour que personn « inquiété à l'avenir, nous ann « révoquons tous les documen « ont ès mains, et en gratifions l « Balk, etc....

« Donné de la main de l'hon « révérend frère en J.-C. mon « Nicolas, archevêque de Strigo « notre amé et féal le comte ch « de notre cour. Au quatrième d « l'an de N. S. 1365 et de notr « le vingt-quatrième. »

Latzco était trop faible pou diquer par la voie des armes le que lui ravissait le roi de Hongr rentrer en grâce auprès de Lou embrassa le catholicisme. Un bien une messe. Il rétablit l'év Melcove, et pria le pape Urbain envoyer un évêque (1370). Mais temps il demanda que son mar rompu, sous prétexte que sa fem opiniâtrément attachée au rit gr tes ses instances échouèrent. Voy son apostasie ne lui servait à rie jura de nouveau, rentra dans grecque, et garda sa femme.

Après lui, Bogdan III (137 fut attaqué par les Hongrois. L réclamait la Moldavie; il trouva sistance énergique. Mais déjà l mains des deux duchés étaient as pour maintenir leur indépendanc la Hongrie; Louis Ier, vaincu et r dut renoncer à ses projets de c Heureux les Valaques et les M

[redacted]

nsdanubiens, et perdit Sistov, a, Silistrie et Widdin. Mirce, sieurs victoires, se trouva malleux rives du Danube (1387); il it : « kral de Bosnie et des deux s, duc de Vacaras et d'Omlas, n banat de Séverin, despote de i, seigneur de Silistrie et de s villes et contrées jusqu'aux es d'Andrinople. »

d Ier régnait alors sur les Osil attaqua Lazare Samoderski, des Serviens. Lazare invoqua s Bulgares, des Bosniens, des, des Valaques, des Polonais et grois. Avec les secours envoyés voisins, il livra la bataille de il fut vaincu, mais le sultan milieu de son triomphe, assasun seigneur servien, Miloch sch (1389). Bajazet, successeur d, reçut l'hommage d'Étienne, zare, qui s'engagea à lui payer annuel. Sistov, Widdin, NicoSilistrie tombèrent au pouvoir s. Sisman, assiégé dans Nicorendit, avec son fils, devant le pacha; il demanda la vie en le son royaume; Ali pacha l'enif à Philippopolis, où il mourut près; et la Bulgarie tout ennnut la domination de Bajazet. u sort de Lazare et de Sisman, recherche l'alliance de la Posigne avec Ladislas Jagellon offensif et défensif (traité de décembre 1389).

ER TRAITÉ DE LA VALACHIE PORTE OTTOMANE (1393). — iance était dirigée également s Hongrois et contre les Turcs. Hongrie Sigismond se mit en ontre les Valaques; c'est alors e Ier résolut de négocier la paix zet et d'assurer par un traité re du sud contre les invasions nes. La Valachie, après avoir, cent cinquante ans, combattu neté de la Hongrie, se reconnaît s Turcs (1393).

notre grande clémence, dit Banous consentons que la princinvellement soumise par notre incible se gouverne d'après ses ois, et que le prince de Valae droit de faire la guerre et la paix, et celui de vie et de mort sur ses sujets.

« Tous les chrétiens qui, ayant embrassé la religion de Mahomet, passeraient ensuite des contrées soumises à notre obéissance en Valachie et y deviendraient de nouveau chrétiens ne pourront être nullement réclamés et attaqués.

« Tous les Valaques voyageant dans une partie quelconque de nos possessions seront exempts du karatch et de toute autre capitation.

« Les princes chrétiens seront élus par les métropolitains et par les boyards.

« Mais, à cause de cette haute clémence et parce que nous avons inscrit ce prince raïa dans la liste de nos autres sujets, il sera, lui aussi, tenu de payer par an à notre trésor impérial trois mille piastres rouges du pays ou cinq cents piastres d'argent en notre monnaie (cette somme équivaut à 1,800 francs en monnaie de France). »

Ce traité, selon la remarque de Vattel, ne peut être considéré d'après le droit des gens que comme un simple traité de protection; car, d'après l'usage généralement reconnu en Europe, une nation incapable de se garantir elle-même d'insulte et d'oppression peut se ménager la protection d'un État plus puissant. Si elle l'obtient en s'engageant seulement à certaines conditions, ou même à payer un tribut en reconnaissance de la sûreté qu'on lui procure, se réservant du reste le droit de se gouverner à son gré, c'est un simple traité de protection, qui ne déroge point à sa souveraineté.

GUERRE CONTRE LES TURCS. VICTOIRES DE BAJAZET. — Mirce Ier ne resta pas longtemps fidèle aux obligations qu'il avait contractées envers les Turcs: Dès 1395, il s'unit avec Sigismond contre Bajazet, s'engageant à livrer passage à l'armée hongroise, à lui fournir des vivres et à marcher en personne en cas de besoin, si les Hongrois passaient le Danube et envahissaient la Bulgarie. En vertu de ce traité, il prit part à la bataille de Nicopolis (28 septembre 1396). Pour cette campagne décisive, le roi de Hongrie avait fait appel à tous les princes chrétiens; les chevaliers teutons, les chevaliers de Saint-Jean, les Styriens, les Bavarois, plusieurs

milliers de Français accoururent, comme à une fête, au rendez-vous qu'il avait fixé. Les Valaques et les Moldaves se joignirent à cette croisade. Mais, après la défaite des Français et des Hongrois, Mirce trahit la cause des chrétiens et se tourna du côté des Turcs. Sa défection décida la victoire de Bajazet. Il se ligua ensuite avec les princes d'Ardialie et de Moldavie, renversa Sigismond, et plaça sur le trône de Hongrie un prince français, Ladislas de Naples, fils de Charles III de Durazzo. Fort de toutes ces alliances, il abandonna de nouveau le parti des Turcs et leur refusa le tribut. Bajazet s'avança contre lui, franchit le Danube près de Silistrie, et établit son camp à Rovine, dans le district de Ialomizza (1398). A son approche, Mirce donna l'ordre à tous les habitants de sortir des villes et des villages et de se retirer dans les montagnes. Les Ottomans, après d'inutiles ravages, furent obligés de repasser le fleuve. Les Valaques les prirent en queue et les poursuivirent jusqu'à Andrinople; cette victoire les affranchit pour quelque temps de tout tribut. En 1402, le sultan Bajazet fut fait prisonnier par Tamerlan; ses fils se disputèrent le trône; Manuel, empereur de Constantinople, soutint Soliman; Mirce prit parti pour Musa. Avec l'aide des Valaques, Musa vainquit son frère; mais il fut bientôt dépossédé par Mahomet, autre fils de Bajazet. Le nouveau sultan passa le Danube en 1416, s'empara de Séverin et de

son importance; il transporta dans ses murs la résidence de la cour. Il fonda, en 1383, le monastère de Cozia. Son principal titre de gloire fut la réforme de l'administration et de l'armée; il établit en Valachie une armée régulière, fixa le nombre des soldats, leur paye, leur uniforme. Il divisa la principauté en dix-huit capitaineries, qui fournissaient, au premier signal, dix-huit mille fantassins. Tous les soldats en activité de service reçurent par jour deux piastres rouges (environ dix centimes), une ration de viande et du pain de blé et de millet; plus, une fois par an, une pièce de drap. La Valachie est un des premiers États européens qui possédèrent des troupes permanentes. « La guerre sans anarchie était l'état normal du pays (1). »

LA VALACHIE EN PROIE AUX GUERRES CIVILES. — Mirce Ier aimait beaucoup les femmes; il eut plusieurs enfants naturels; à sa mort ses fils se disputèrent le pouvoir. Wlad II, avec l'aide des Turcs, triompha de ses frères; mais après lui la guerre civile recommença; les Ottomans continuèrent d'intervenir en Valachie. Wlad III passa tour à tour de leur alliance à celle des Hongrois. En 1440, il se rendit à Andrinople pour saluer le sultan Mourad; mais son hommage était suspect; il fut arrêté sous prétexte de trahison. Quand il sortit de captivité, il se lia étroitement avec Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie (1442). Excité par les conseils de Jean Corvin et par les succès de Georges Castriot Scander-

[redacted]

tan, au contraire, leur a ouvert le détroit. Ainsi le moment n'est pas favorable pour l'attaque; il faut attendre. » On méprisa ses avis, et Ladislas alla se faire tuer à la bataille de Varna (1444).

Dan IV, successeur de Vlad, s'unit avec les Hongrois contre les Turcs; il commanda l'aile gauche de l'armée chrétienne dans les plaines de Cossova (1448); après la défaite de Szekeli, les Valaques firent défection; pour obtenir la vie sauve, ils s'engagèrent à fournir annuellement, outre le tribut, 300 fantassins, 400 cavaliers, 3,000 flèches et 4,000 boucliers.

§ 2.

VLAD L'EMPALEUR (1456-1479).

DEUXIÈME TRAITÉ DE LA VALACHIE AVEC LA PORTE (1460). — La mort de Dan amena de nouveaux troubles. Vlad V s'empara du trône en 1456; il est resté célèbre sous le nom de Vlad le Diable ou l'Empaleur.

En 1460, il envoya des ambassadeurs à Mahomet II, et renouvela, en l'aggravant, le traité de 1393. Les stipulations de 1460 fixèrent définitivement les relations des Valaques et des Turcs; elles servent encore de base à la souveraineté de la Porte. Le sultan s'engage pour lui et pour ses successeurs à protéger la Valachie et à la défendre contre tout ennemi, sans exiger autre chose que la suprématie sur cette principauté et sur ses souverains, qui payeront un tribut de dix mille ducats. La nation continuera de vivre sous ses propres lois; le voïvode sera élu par le métropolitain, les évêques et les boyards; l'élection sera reconnue par la Porte; le voïvode aura droit de vie et de mort sur ses sujets; il décidera de la paix et de la guerre; il ne sera jamais soumis pour ses actes à aucune responsabilité envers la Turquie. Les Valaques établis dans l'empire ottoman ne payeront pas le *karatch* (capitation) que payent les raïas. Nul chrétien, après avoir embrassé l'islamisme, ne pourra être inquiété ni réclamé si, revenu en Valachie, il embrasse de nouveau la religion chrétienne. Tout procès entre un Valaque et un Turc sera jugé par le divan valaque, conformément aux lois de la principauté. La Porte promet de ne jamais délivrer un firman à la requête d'un sujet valaque pour ses affaires en Valachie, de quelque nature qu'elles puissent être, et de ne jamais s'arroger le droit d'appeler à Constantinople ou dans aucune partie des possessions turques un sujet valaque, sous quelque prétexte que ce puisse être. Chaque année un officier de la Porte viendra en Valachie pour recevoir le tribut; il sera accompagné à son retour par un officier du voïvode jusqu'à Giurgevo; à la frontière, on comptera de nouveau la somme remise, et l'on en donnera un second reçu; lorsqu'elle aura été transportée au delà du Danube, la responsabilité de la Valachie sera complétement dégagée. Les Turcs ne pourront voyager en Valachie sans motif plausible; ils devront déclarer aux autorités locales la durée présumée de leur séjour et partir à l'expiration du délai fixé; ils ne pourront emmener avec eux aucun serviteur valaque. Il est interdit aux musulmans de construire aucune mosquée sur le territoire de la principauté.

Certes, dit Vaillant (1), les conditions de ce traité sont telles qu'il y aurait progrès d'en pouvoir jouir aujourd'hui; malheureusement tout ce qu'elles veulent conserver disparaît, et la Valachie est perdue. La protection musulmane sera toujours impuissante; bientôt le voïvode devenu pacha aura moins besoin de soldats que d'esclaves; les dons devenus capitation ne différeront plus du karatch, et, peu à peu, sans s'en douter, les Romans seront réduits au servage le plus dur.

GUERRE CONTRE LA TURQUIE. INVASION DE MAHOMET II. — Vlad V ne tarda pas longtemps à rompre ce traité de 1460. Dès 1461, il conclut une alliance avec Mathias Corvin. Mahomet II ordonna au gouverneur de Widdin, Tschakardji-Hamsa pacha, de s'emparer du voïvode par force ou par ruse. Hamsa pacha demanda une entrevue au prince valaque; mais il tomba dans un piége avec le renégat Katabolinos. Vlad le Diable les fit prisonniers, leur coupa les bras et les jambes, et les fit empaler; le gouverneur, par respect pour la hiérar-

(1) Vaillant, *la Romanie*, t. I, p. 229.

chie, eut un pieu plus élevé que celui de son secrétaire. Après avoir renouvelé son alliance avec les Hongrois, le voïvode passa le Danube, entra en Bulgarie, brûla les villes et les villages et emmena vingt-cinq mille prisonniers. Ces malheureux furent tous empalés autour du cadavre d'Hamsa pacha. L'horrible exécution était à peine achevée que des ambassadeurs turcs arrivèrent avec des propositions de paix; ils refusèrent de se découvrir en présence de Vlad; il leur fit clouer leurs turbans sur la tête.

A cette nouvelle, Mahomet II, transporté de fureur, rassembla une armée de deux cent cinquante mille hommes, et, tandis que le grand vizir marchait vers le Danube, il partit lui-même avec une flotte considérable, remonta les embouchures du fleuve et s'avança jusqu'à Widdin : Étienne, voïvode de Moldavie, fit une diversion en faveur des Turcs, et envahit la Valachie par le nord-est. Enfin Rodolphe, frère de Vlad, essaya de soulever les boyards. Pressé de tous côtés, Vlad attendit vainement le secours des Hongrois; mais il ne perdit point courage. Il envoya sa famille et ses trésors à Cronstadt, en Transylvanie, dirigea un corps de trois mille hommes vers le Séreth pour tenir tête aux Moldaves, et lui-même attendit les Turcs avec dix mille ou sept mille cavaliers.

Mahomet II s'avançait à grandes journées; pendant sept jours de marche il ne rencontra point de résistance ; tout

Valaques sortirent du camp, n'ayant perdu pendant la nuit que fort peu de monde (1). » Ali bey se mit à leur poursuite et ramena mille prisonniers; par ordre du sultan, on les égorgea tous, en représailles des cruautés de Vlad. L'un d'eux, interrogé par le grand vizir, refusa d'indiquer la retraite où se réfugiait le voïvode : « Je sais mourir et me taire, » dit-il. Sa tête roula aux pieds de Mahmoud pacha. « Si Vlad avait une plus grande armée d'hommes pareils, s'écria le vizir, il acquerrait bientôt une gloire immense. »

Mahomet hâta sa marche vers Bucarest (2); en chemin, il fut arrêté par un spectacle épouvantable; c'était une forêt de pieux, large d'un quart de lieue, longue du double, où vingt-cinq mille Turcs et Bulgares étaient crucifiés ou empalés; au-dessus des autres s'élevait le corps d'Hamsa pacha, vêtu de soie et de pourpre. On voyait des enfants empalés près de leurs mères et dont les corbeaux et les vautours dévoraient les entrailles. « Comment, s'écria Mahomet, comment dépouiller de ses États un homme qui ne répugne pas à de tels moyens pour les sauver? Cependant, ajouta-t-il, s'il y a de la grandeur dans de pareils actes, l'homme qui les commet ne mérite pas d'estime. »

Les Turcs entrèrent dans Bukarest sans coup férir; les habitants s'étaient retirés dans la forêt de Pœnarii, et Vlad, avec mille cavaliers, était passé en Moldavie, puis en Ardialie; il s'arrêta à

[redacted]

es TURCS. — Après leur départ, int avec les Hongrois. Mais les qui avaient accueilli avec faveur rnement de Rodolphe, négo-rec Mathias Corvin, lui expo-urs griefs contre le voïvode dé-et obtinrent pour son successeur le la Hongrie : Vlad fut envoyé r à Bude; il y resta quatorze

phe III fut l'ami des Turcs. Il abattre le voïvode de Moldavie, , adversaire implacable des in-de leurs alliés. Vaincu en 1470, trois ans après, une nouvelle dé-dit sa capitale (1474) et ne fut se par le secours des Ottomans es Hongrois s'unirent aux Mol-ur le renverser; il se réfugia à t, et les bourgeois de la ville le aux mains d'Étienne, qui le fit (1476).

V, mis en liberté, reprit le en 1477. Il ne le posséda que ées. En 1479, un de ses servi-frappa par derrière d'un coup lui coupa la tête et la donna s, qui la promenèrent comme ée à travers les villes où il niné.

...TÉS DE VLAD LE DIABLE OU ...EUR. — Ainsi mourut Vlad le le bourreau, l'empaleur. « Les dit un historien de la Romanie, trent pas de surnom assez ex-i assez infâme pour flétrir sa . » Engel prétend que, durant nd règne, il se comporta plus en; c'est, sans doute, suivant la de M. Vaillant, parce qu'il plus particulièrement aux infi-our se débarrasser des Scind-qui errent en mendiants dans s, il les invite à un festin, les mets et de boissons, et, quand rres, les fait jeter au feu. Il en d'autres dans une vaste chau-ont le couvercle est percé de ous et qu'il remplit d'eau e, ou bien il les fait empaler té, et lorsqu'il s'ennuie de les crier et de les voir se débattre, bourreaux : « Clouez-leur les es mains. » Quelquefois il s'a-s faire hacher comme la paille. te pas mieux les juifs et les mu-sulmans. Des Tartares viennent un jour lui demander la grâce d'un des leurs, condamné pour vol à être pendu; il leur ordonne de l'exécuter eux-mêmes, et, sur leur refus, il fait cuire le coupable et les force à manger son cadavre. Quant aux prisonniers turcs, il leur enlève la peau des pieds, les leur frotte avec du sel et les fait lécher par des chèvres. Son spectacle favori est de voir empaler; son plus grand plaisir est de manger avec sa cour au milieu d'un cercle de pals. Il déchire le sein des femmes, y fait empaler les enfants qu'il en retire, et force ceux qui vivent déjà à manger de leur mère rôtie. » Par une chaude journée d'été, il se prome-nait au milieu de ses victimes avec un de ses boyards, que l'odeur des cadavres asphyxiait : « Eh quoi! dit le tyran, vous ne trouvez pas que cela sent bon ? » — « Non pas, » dit l'autre. Vlad, pour qu'il ne fût plus incommodé par la mauvaise odeur, le fit empaler sur un pieu très-élevé. A ces traits de folie furieuse se mêlent quelques actes de justice, mais d'une justice farouche et cruelle. Il éta-blit l'ordre par la terreur. On raconte qu'un négociant florentin, craignant de rencontrer des voleurs en route, lui fit demander une escorte, et reçut pour toute réponse l'ordre de déposer ses marchan-dises sur le grand chemin; le lendemain il les retrouva toutes exactement à la même place. « Ainsi les cruautés de Vlad eurent du moins cela de bon que le pays était sûr, et que l'on y pouvait voyager sans crainte. Si même on voulait y faire attention, on verrait qu'elles étaient de son siècle et qu'elles avaient la plupart la religion pour excuse. Les Tartares, les Turcs, les juifs, les renégats, les païens étaient des races que son zèle pour la foi chrétienne lui faisait un devoir d'exterminer (1). » *Tantum rel-ligio potuit suadere malorum*. On peut bien dire avec le sultan Mahomet que les emportements de ce zèle chrétien « n'étaient pas dignes d'estime. » En admettant même que les chroniques, d'ailleurs unanimes, aient exagéré de

(1) Vaillant, *la Romanie*, t. I, p. 248 et suiv.; Kogalnitchano, t. I, p. 200-204, d'après Bonfin, Engel et un mémoire saxon écrit vers 1477.

beaucoup le nombre de ses meurtres et les raffinements de sa férocité, Vlad l'empaleur n'en fut pas moins un monstre exécrable et contre nature.

Avec son règne finit, pour la Valachie, la période d'indépendance réelle sous la suzeraineté nominale des Turcs. Si le succès peut justifier le crime, les fureurs de ce brigand n'ont pas même l'excuse du succès. Tout le sang qu'il versa ne racheta point la Valachie du tribut que les traités de 1393 et de 1460 lui avaient imposé ; l'horreur qu'il inspira affaiblit le sentiment national et prépara la voie aux usurpations de la Porte. C'est le sort ordinaire des peuples : ils portent la peine des forfaits que commettent les rois en délire.

CHAPITRE IV.

LA MOLDAVIE VASSALE DE LA HONGRIE OU DE LA POLOGNE.

§ 1.

ALEXANDRE LE BON (1401-1432.)

La Hongrie et la Pologne se disputent la suzeraineté de la Moldavie. — Tandis que la Valachie tombait sous la suzeraineté des Turcs, la Moldavie, pour être plus éloignée de Constantinople, ne réussissait pas davantage à maintenir l'intégrité de son indépendance.

Trois années avant l'avénement de Mirce Ier à la voïvodie des Valaques, Pierre Ier succéda en Moldavie à son père Bogdan III (1379). Il s'unit étroitement

A la mort de Pierre Ier (1390), s
se disputèrent la couronne ; il y
parti hongrois et un parti polon
1395, Étienne Ier prêta foi et hom
Jagellon. Sigismond, qui venait
tablir en Valachie Mirce Ier, dépos
les Turcs, tourna ses armes co
Moldaves ; il s'enfonça imprude
dans les défilés des Carpathes, o
voïvode et les boyards avaient
toutes les issues ; il fut arrêté d
marche par une grêle de traits et
quartiers de rochers que les Mo
postés en embuscade, précipitai
les Hongrois en désordre. Pour d
l'armée, il fallut que les cavalie
sent pied à terre ; ils escalader
hauteurs, et s'élancèrent le sa
poing sur les Roumains déconc
leur tour. Sigismond franchit le p
et, grâce à la rapidité de sa mar
surprit dans leur tente Étienne
principaux officiers. Le voïvode
nier invoqua sa clémence. Le
Hongrie se contenta d'un serm
paix et d'amitié ; il retourna d
États pour préparer contre les
l'expédition que devait si tristem
miner la bataille de Nicopolis
Les Moldaves parurent à côté de
ques dans cette journée funeste
soutinrent mieux que leurs frères
neur de la patrie roumaine. Irr
l'alliance d'Étienne avec Sigism
sans considérer que cette allianc
été dirigée contre l'ennemi comm
la chrétienté, la Pologne suscita

[redacted]

. Il organisa des tribunaux
fixa la hiérarchie du clergé,
évêchés et des monastères,
école de droit avec des classes
le latin et de slavon. C'est
ègne qu'on place l'arrivée des
es ou Bohémiens en Rouma-
418, il accueillit trois mille
rméniennes. Il les établit à
dans cinq autres villes. Quel-
après il épousa la sœur du
ogne (1421), et reçut de l'em-
Constantinople une bulle d'in-
s pour son archevêché et pour
a couronne de roi, la chlamyde
d'or Alourgida. Les derniè-
de son règne furent troublées
rre impolitique contre la Po-
Polonais, soutenus par les
s Budjak, écrasèrent son ar-
. Il survécut peu au rétablis-
la paix. Vers la fin de novem-
il termina « une vie moins
ar les entreprises guerrières
bienfaits dont, pendant plus
s, il ne cessa de combler son
ve sans témérité, ajoute l'his-
lui donne cet éloge, il sut cou-
ses toutes les fois qu'il le ju-
d'une sagesse rare, il comprit
que son peuple retirerait
ié constante avec la Pologne,
re de 1431 serait le seul re-
e l'on pourrait lui faire s'il
t fait lui-même; religieux et
employa tout son temps à
son peuple de sages institu-
ns maître enfin que père de
il maintint parmi eux, comme
armi les Valaques, cette douce
s'efface bientôt après le règne
ses et dont les Roumains n'ont
rvé que le terme symbolique
).

s CIVILES. INTERVENTION
LOGNE. LA DIÈTE MET EN
L'INCORPORATION DE LA
. — La mort d'Alexandre
les Moldaves tous les maux
e civile, dont les Valaques leur
l'exemple. L'ambition des
oue également et de l'élection
dité. En Valachie, le pouvoir

re des Romans de la Dacie, t. Ier,

était électif; les fils de Mirce Ier se disputèrent à main armée les suffrages des boyards : en Moldavie, il était héréditaire; Étienne combattit avec le secours des Polonais Élie, son frère aîné, soutenu par les Valaques. En 1435, les deux frères, tour à tour vainqueurs et vaincus, se décidèrent à partager les États d'Alexandre; Élie eut la Moldavie proprement dite; Étienne, la Bessarabie. Leur rivalité ne profita qu'à la Pologne, à laquelle l'un et l'autre ils prêtèrent hommage et payèrent tribut. Étienne offrit un présent annuel de cinq mille ducats et de quatre cents chevaux; Élie envoya chaque année à Ladislas deux voitures d'esturgeons, cent chevaux, quatre cents pièces de soie cramoisie et quatre cents bœufs. Ils jurèrent de garder entre eux paix et amitié; mais Étienne eut pour ses obligations envers son frère moins de respect que pour ses engagements envers l'étranger. Il s'empara d'Élie dans un guet-apens, et lui fit crever les yeux (1443). Le meurtre appelle le meurtre. Quatre ans après il périt assassiné (1447).

Le désordre en vint à ce point que Casimir proposa à la diète d'incorporer la Moldavie au royaume de Pologne. Son plan fut repoussé, parce que les Polonais redoutaient « l'esprit intraitable des Moldaves » et le voisinage des Turcs de Bulgarie. Il fut décidé que la principauté resterait dans la condition de simple vasselage, et que la république continuerait de s'en servir comme d'un boulevard contre les attaques des Ottomans (1450).

Bogdan, fils naturel d'Alexandre le Bon, disputait alors la couronne au jeune Alexandre II, fils d'Élie. Il amusa les Polonais par des offres conciliantes, promettant de payer en tribut 7,000 pièces d'or, 200 chevaux, 200 bœufs et 300 charrettes d'esturgeons. Puis il fondit sur eux à l'improviste au passage de Pasta, et en massacra un grand nombre (1450). « Ils ne reviendront plus, » disait-il. En effet, la diète décida qu'on lui laisserait la régence jusqu'à la majorité d'Alexandre (1450). Son frère Pierre Aaron le tua dans un festin (1456). Alexandre voulut alors ressaisir le pouvoir; « mais, dit la chronique, comme, au lieu de chasser l'usurpateur, il ne

chasse que sur les terres des maris, et passe son temps à poursuivre les jeunes femmes, les maris et les frères complotent contre sa personne, et il meurt empoisonné (1456). » Pierre Aaron, pour assurer son autorité, ne se contenta point de prêter hommage à la Pologne; il offrit au sultan Mahomet II un présent de 2,000 ducats. Mais il ne put échapper à la vengeance du fils de Bogdan, et fut contraint de se réfugier à la cour de Casimir (1456).

§ 2.

ÉTIENNE LE GRAND (1456-1504).

TRAITÉ D'ÉTIENNE AVEC LA POLOGNE (1459). — Il était temps qu'un chef habile et vaillant se mît à la tête des Moldaves et terminât cette triste période d'anarchie. Pendant que Vlad l'Empaleur s'emparait du trône de Valachie, Étienne IV succéda à Pierre Aaron. Son premier soin fut de réclamer l'extradition du meurtrier de son père. Sur le refus de la diète, il envahit la Podolie et la Russie Rouge. Casimir entama des négociations; par une convention signée au mois d'avril 1459 il s'engagea à ne pas troubler les habitants de Hotin dans leur commerce de pêcherie; à ne pas gêner la navigation du Dniester, enfin à retenir Pierre en Pologne, dans une résidence éloignée des frontières. De son côté, Étienne promit de respecter le commerce des Polonais, de prêter foi et hommage à la république, et de ne pas

[redacted]

ses, et installèrent Rodolphe II place de Vlad (1462).

GUERRE CONTRE LES HON (1468.) — Après la soumission de la et de l'Esclavonie et la mort de Sc beg, Étienne, effrayé des progrès lamisme, renouvela ses traités Pologne (1466). Mais, par les qu'il prêta aux Roumains d'Ardi voltés contre les Hongrois (14 s'attira la colère de Mathias Corv se venger en épousant la cause de Aaron. Une armée hongroise fr les Carpathes, passe le Séreth, avoir brûlé la ville de Roman à Baïa. Là se livre un combat san Mathias, blessé d'un coup de flèc en retraite; l'insurrection de Je polia le força d'accepter la soum d'Étienne (1468).

GUERRE CONTRE LES TARTA Débarrassé des Hongrois, le voïv Moldavie dirigea ses entreprises les Tartares; il les battit à Leipt fit prisonnier le fils du khan. C fut réclamé par son père; Étienn trancher la tête en présence des d qui exigeaient sa délivrance; et mieux montrer sa haine contre fidèles et le mépris qu'il avai leurs menaces, il ordonna d'empa députés mêmes, à la réserve d'u à qui l'on coupa le nez et les ore qui retourna ainsi mutilé auprès maître. En imitant la pieuse de Vlad, Étienne croyait prouve glise chrétienne l'ardeur de so

[redacted]

8). — Mais tout en évitant de
rt à la querelle de ses puis-
as, il ne resta pas inactif. Il
s renoncé à ses projets sur la
En 1473, il attaqua Rodol-
battit sur les bords du Mel-
Tirgoviste et entra sans ré-
Bucarest. Toute la province
uise; le moment semblait
incorporer à la Moldavie; il
andace, et se contenta d'im-
ribut à Vlad VI, qui prit la
dolphe.

t contre les Turcs. —
départ, Rodolphe III reparut à
nquante mille Turcs, avant-garde
le de cent vingt mille hommes
lad VI prit la fuite. Étienne,
mille Moldaves, deux mille
cinq mille Szicles, attendit les
sur les bords du Bûrlatu, entre
à Racoviça. Il les repoussa,
plusieurs rencontres quatre-
peaux, les rejeta au delà du
Danube, et, profitant de sa
ncorpora définitivement à la
le district valaque de Putna
ur rendre grâces au dieu des
rdonna un jeûne de quarante
une église et fit empaler tous
iers.

grois l'excitèrent à poursui-
stilités, et lui offrirent le se-
urs armes; mais son ambi-
ait devant les entreprises
. Content d'avoir refoulé les
il n'osa point reporter chez eux
Il voulut, au contraire, né-
aix et envoya une ambassade
Mahomet II. Le sultan in-
députés, et recommença la

au sud par les Turcs, à l'est
tares de Crimée, la Moldavie
ppui de la Pologne. Casimir,
onnait point à Étienne d'a-
té la suzeraineté de Mathias
ida la diète à garder la neu-
s Moldaves, abandonnés à
, ne perdirent ni le courage
Ils disputèrent longtemps le
Danube, reculèrent lente-
retirèrent dans les places de
Suciava et de Niamtz. Maho-
tit à l'approche de l'hiver

L'année suivante, Étienne acheva les fortifications de Kilia et de Bilgorod. En même temps il punit Rodolphe III de son alliance avec les Turcs, et rétablit Vlad le Diable. Celui-ci voulut reprendre à la Moldavie le district de Putna; il fut vaincu et bientôt après assassiné (1479).

Sa mort ne profita point à la Roumanie. Vlad VII, proclamé par Étienne, suivit l'exemple de Rodolphe et se joignit aux infidèles contre les Ardialiens et les Moldaves.

Serment de fidélité a la Pologne. — Étienne, voyant la trahison des Valaques et les préparatifs de Bajazet, implora les secours de la Hongrie et de la Pologne. Casimir exigea qu'il vînt à Colomnia lui rendre hommage en personne. Au jour fixé, le voïvode arriva; il mit pied à terre, plia le genou et déposa son drapeau aux pieds du roi : « Roi très-gracieux, dit-il, je te prête serment de fidélité, je promets et jure sans feinte et sans artifice, avec tous les pays qui sont en ma puissance, mes boyards et mes fidèles sujets, fidélité et obéissance à ta seigneurie, à tes successeurs et au trône de Pologne. » Casimir répondit : « Nous te prenons, toi, tes boyards et les pays qui te sont soumis sous notre protection, et nous te reconnaissons pour notre voïvode. » Puis le suzerain et le vassal se donnèrent l'accolade; Étienne s'assit à la table royale, reçut de riches présents et revint en Moldavie avec trois mille cavaliers.

Nouvelle invasion des Turcs et des Valaques (1484). — Avec ce faible renfort et trente mille Moldaves, il essaya de défendre le passage du Danube; son courage échoua : soutenus par les Valaques, les Turcs opérèrent leur débarquement aux bouches du fleuve, et s'emparèrent de Kilia et de Bilgorod (1484). Étienne se retira dans la haute Moldavie. On raconte qu'arrivé aux portes de la citadelle de Niamtz il entendit une voix qui, du haut du rempart, criait à la sentinelle : « N'ouvre pas! ce n'est pas mon fils. » Il reconnut la voix de sa mère, qui lui ordonnait de retourner sur ses pas, et d'avoir au moins le courage de mourir, s'il n'avait pas la force de vaincre. « As-tu donc oublié que je suis ta mère? » disait cette femme

héroïque. Étienne ramena son armée contre les Turcs. Il les rencontra dans une étroite vallée, fondit sur eux, et les extermina presque entièrement. « De trente mille qu'ils étaient venus, dit un historien, il n'échappa qu'un très-petit nombre de cavaliers (1). » La vallée, couverte d'ossements, porta dès lors le nom de Vallée Blanche.

INVASION HONGROISE. BATAILLE DE ROMANO (1486). — La guerre n'était pas terminée; Vlad VII se maintenait dans le district de Putna; il fallut pour le chasser une nouvelle campagne. D'un autre côté parurent les Hongrois sous les ordres de Kraïot. Étienne leur livra bataille dans la plaine de Roman (1486). Il tomba dans la mêlée avec son cheval tué sous lui. « Enfants, cria-t-il à ses pages, ne vous rendez pas! » Purice, l'un de ses hérauts d'armes, mit pied à terre, le releva, et lui présenta son cheval. « Alors, dit la chronique, le cheval étant très-grand et Étienne très-petit de taille, Purice se mit à genoux et lui dit: « Seigneur, permettez-moi de vous servir de taupinière; » et posant le pied d'Étienne sur son épaule, il l'aida à se mettre en selle. « Taupinière, lui dit Étienne en montant, je ferai de toi une colline. » En effet, après la victoire il l'appela auprès de lui à Suciava, et en présence de toute sa cour: « Purice, lui dit-il, tu m'as servi de taupinière; je t'appelle Movila (colline), et tu ne porteras plus d'autre nom; tu m'as donné ton cheval, je te gratifie

[redacted]

lui reprocher d'avoir porté att
principe de l'égalité par la créat
noblesse, importation funeste d
venus de Constantinople.

INVASION POLONAISE. ÉC
JEAN-ALBERT (1494). — La l
commençait à respirer sous son
nement tutélaire, lorsque, à
de Casimir, l'ambition des pri
lonais mit tout en désordre. Jes
fut couronné roi de Pologne;
trois frères: Ladislas prit poss
la Bohême et de la Hongrie; Al
du grand-duché de Lithuanie
mond, de l'Ardialie. Celui-ci
plus mal partagé; Jean-Albert,
avec Alexandre, lui promit en
la Moldavie. Mais Étienne n'ét
disposé à la céder; le roi de l
avec quatre-vingt mille homm
mettre le siége devant Sucia
inférieur en force pour risquer
taille rangée, le voïvode se ti
défensive. Il se contenta de
l'armée polonaise, lui coupa l
et la réduisit à la famine. L
éclata bientôt dans le camp
Albert. « Il nous sacrifie, dis
soldats, pour asservir la Pologn
nous ne serons plus. » Le roi
traint de battre en retraite. C
traversait la forêt de Cosmine
mée de paysans l'assaillit tou
On n'entendait que ce cri: « Tu
Étienne accourut, et acheva l
des Polonais. Jean-Albert put
échapper avec l'avant-garde

[redacted]

ı Grèce, en Crimée et dans
ıure.
nce avec la Porte fut rompue
s, qui lui fit signer une trêve
s avec Jean-Albert (1497),
ır un traité la Pologne, la
la Moldavie et la Valachie
1499, une armée turque
nube; elle fut vaincue et re-
delà du fleuve. Pour témoi-
nne sa reconnaissance, Jean-
nettre à mort un fils naturel
e le Bon, qui réclamait l'hé-
on père (1500). Il mourut
année suivante. Par un revi-
pliqué, les Moldaves se dé-
lors de la ligue chrétienne,
a Pocutie à la Pologne et en-
s Tartares à envahir la Po-

;, EN MOURANT, CONSEILLE
AVES DE SE SOUMETTRE A
:s (1504). — Ce fut la fin du
enne; il mourut le 2 juillet
ge de soixante et onze ans,
n peuple et regretté même
mis. Prince guerrier et légis-
ait su gouverner les Molda-
léfendre contre les attaques
Nous avons dit comment il
: à tour les Turcs, les Hon-
Polonais. Malgré les succès
rta sur ces trois puissances,
que la Moldavie ne pouvait
ıps maintenir l'intégrité de
ndance, et qu'elle devait
suzerain pour ne pas être,
, asservie par un maître.
scours resté célèbre, il re-
en mourant à ses sujets de
ec les Turcs et de s'assurer
ion par un vasselage volon-

an, dit-il, ô mon fils, et vous
amis et compagnons d'ar-
ez avec moi partagé tant de
vous me voyez sur le point
n tribut à la nature. Toute
ma vie est comme un beau
i se perd dans la nuit. Il n'y
etour pour l'homme, misé-
terre, qui rampe quelques
: sentier de la vie; la mort
pas ses droits; mais ce n'est
e je redoute. Ce qui m'a-
que vous avez à vos portes
l'Ottoman, qui menace ce royaume et qui fera tous ses efforts pour s'en emparer. Il a déjà subjugué la plus grande partie de la Hongrie; la Crimée, qui n'avait encore reconnu aucun maître étranger, il se l'est attachée en y introduisant le culte mahométan; la Bessarabie a été le théâtre de ses succès, et les Valaques, qui sont chrétiens comme nous, ont dû reconnaître sa suzeraineté. En un mot, la plus belle partie de l'Europe et de l'Asie obéit à ses lois. Non content de se voir assis sur le trône des empereurs de Constantinople, il ne met point de bornes à ses projets de conquêtes. Il embrasse en idée la domination de toute la terre. Croyez-vous donc qu'après tant de succès et d'obstacles vaincus, il épargne la Moldavie, qui est à sa porte et tout environnée de provinces de son obéissance? Craignez plutôt que, dès qu'il aura réduit la Hongrie, il ne vienne fondre sur vous avec toutes ses forces. Je ne saurais jeter les yeux sur nos voisins sans déplorer le pitoyable état de leurs affaires. Il n'y a point de fonds à faire sur les Polonais: ils sont inconstants et incapables de tenir tête aux Turcs. Les Hongrois se sont mis eux-mêmes dans les fers. L'Allemagne a sur les bras tant d'embarras domestiques qu'il ne lui reste ni volonté ni pouvoir de prendre part à ce qui se passe au dehors. Ainsi considérons la fâcheuse situation des Etats qui nous environnent. Je pense que le plus sage parti à prendre est de choisir entre les maux qui nous menacent celui qui nous semble le plus supportable. Jamais un pilote de bon sens n'a tendu les voiles contre la tempête et l'orage. Nos forces ne peuvent nous rassurer; les secours étrangers sont éloignés et incertains, et pourtant le danger est imminent et ne peut s'éviter. Notre soumission sera comme une eau répandue à propos sur cette flamme prête à s'éclater; je ne vois pas d'autre remède à notre ruine. C'est pourquoi je vous exhorte dans ces derniers moments de ma vie, avec toute la tendresse d'un père et d'un frère, de tâcher de faire vos conditions avec le sultan. Si vous pouvez obtenir de lui la conservation de nos lois ecclésiastiques et civiles, ce sera toujours une paix honorable, quand bien même ce serait à

titre de fief. Songez-y bien; il vous sera plus avantageux d'éprouver sa clémence que son épée; que si, au contraire, il vous dicte des conditions honteuses, n'hésitez pas; mieux vaut mourir l'épée à la main pour la défense de la religion et de la liberté que de les laisser l'une et l'autre en proie à des malheurs inévitables et d'être les lâches spectateurs de leur ruine. Quoi qu'il arrive, vous ne devez jamais douter que le Dieu de nos pères, qui seul produit des merveilles, ne se laisse toucher par les larmes de ses serviteurs, et ne vous exauce un jour en cicatrisant nos plaies, en nous comblant de ses grâces et en nous fixant à jamais de plus belles destinées. »

Pour bien apprécier la décision d'Étienne, il faut se rappeler que les Corvin et Scanderbeg étaient morts, que la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, l'Esclavonie étaient complétement subjuguées, et que le Danube n'était pas pour les Roumains une barrière suffisante contre les agressions de l'islamisme. Les Moldaves avaient à choisir entre le vasselage, qui assurait le maintien de leurs droits civils et religieux, et la conquête, qui leur aurait imposé le karatch et cet horrible tribut du sang payé par tous les raïas pour le recrutement des janissaires. On ne saurait blâmer Étienne le Grand et son fils des concessions qu'ils furent contraints de faire à la nécessité des circonstances.

La mémoire d'Étienne est restée chère au peuple qu'il commanda quarante-



CHAPITRE V.

LA ROUMANIE AU SEIZIÈ

I.

Décadence de la Val

§. 1.

RODOLPHE LE GRAND (

VLAD VII ET RODOLPHE PAR LE SULTAN. RELATION TURCS. — Tandis que le voïv conseillait aux Moldaves de par une soumission volont les terribles menaces de l'i que, l'asservissement des Val blait être déjà un fait accom

Après la mort de Vlad l'En Ottomans disposèrent en m Valachie. Le sultan, enlevan saux le droit d'élection, no propre autorité Vlad VII, dolphe III, et se fit donner p ture la ville de Giurgevo. E 1484, Vlad VII fournit des Bajazet II contre les Hon qu'il tenta de faire défectio posé et contraint de se réfu dialie. Bajazet mit en sa pla Rodolphe IV (1493).

Le premier soin du nouv fut de se rendre à Constanti y prêter serment de fidélité De concert avec le pacha de il entreprit de reconquérir s grois le banat de Séverin; b Szicles au passage de la F

il reconnut la suzeraineté de
:t alla même à Pesth lui prêter
: fidélité.

. **Son Influence. Réfor-**
ieuses.— Rodolphe n'était
ice guerrier, et cependant ses
s, après sa mort, lui ont dé-
nom de Grand. « Mirce Ier, a
main, avait été le Romulus de
e; Rodolphe le Grand en fut
»

ur de la réforme religieuse
omplie sous son règne appar-
entier au patriarche Niphon.
de Constantinople, Niphon
nprisonné par l'ordre de Ba-
dolphe obtint sa grâce, l'em-
alachie et lui donna de pleins
our toutes les affaires ecclé-

l'au quinzième siècle, dit
alnitchano, les prêtres n'eu-
seul prélat, qui avait sa rési-
, cour d'Argessu et dont le
irituel s'étendait sur les Rou-
ı haute Valachie, de la Tran-
de la Hongrie; les archevêques
le Ternova et de Silistrie di-
s habitants de la basse Vala-
la fin du quatorzième siècle,
s papes essayèrent d'amener
ins à l'union, le patriarche
mma pour la principauté va-
: métropolitains, l'un à Buca-
ortait le titre d'archevêque de
, l'autre à Tirgoviste, lequel
vêque *in partibus* d'Amasie,
nt. Mais ces archevêques fu-
llis avec beaucoup de défiance.
les, en effet, imitèrent les Mol-
, après le concile de Florence,
nvoyé leur métropolitain,
: lettres cyrilliennes et rejeté
res latins, dont ils s'étaient
u'alors. Ce fut toute une ré-
'ous les papiers, tous les ma-
urent brûlés, de sorte qu'il
urd'hui peu de sources histo-
tes en latin avant cette époque.
vint alors plus difficile que ja-
nesse cessa d'être célébrée en
ı langue roumaine, elle le fut
, la plupart des livres furent
s dans cette langue, que ni le
les prêtres ne comprenaient.
riomphe de l'ignorance et du fanatisme. Les Roumains en étaient venus à considérer l'interruption de leurs quatre grands carêmes comme un plus grand péché que l'assassinat. La plupart d'entre eux ne connaissaient du culte ou des dogmes de leur église que de *gospodi gosnitui* (en slavon *seigneur, ayez pitié de nous*), le signe mécanique de la croix et la génuflexion. Les prêtres, qui égalaient le peuple en ignorance et en rudesse, servaient Dieu sans dévotion, sans dignité et sans décence; à vrai dire, ils n'avaient pas d'autre Dieu que leur ventre (1). » Tel était l'état religieux de la Valachie lorsque Niphon commença ses réformes.

Rodolphe, d'après ses conseils, érigea deux nouveaux évêchés, ceux de Rimnicu et de Buzeu. Le métropolitain était le chef suprême; mais il dirigeait particulièrement le clergé des neuf districts de la grande Valachie; l'évêque de Buzeu gouvernait les trois autres districts, et celui de Rimnicu le banat de Craïova (2).

Institutions politiques. Organisation de la noblesse. — L'influence du patriarche grec ne se borna point aux affaires ecclésiastiques. Niphon ne fut pas étranger aux changements que Rodolphe apporta dans l'administration de la Valachie. Le peuple fut divisé en deux grandes sections, la ville et la campagne. Les paysans cessèrent d'être levés en masse pour le service militaire; mais « tout soldat continua de pouvoir devenir mos'nagu (mesnade), et tout mos'nagu est noble. » Tous les emplois de cour, les hauts grades de l'administration et de l'armée furent convertis en titres nobiliaires. La noblesse se partagea en trois classes. La première a le privilége de porter la barbe et joint au titre de sa charge celui de grand; la seconde n'a que le titre de grand, et point de barbe; la troisième porte simplement le titre de sa charge. La plupart de ces charges sont empruntées au cérémonial du Bas-Empire. On distingue :

1° Le *bano*, marquis ou gouverneur du banat de Craïova;

(1) T. I, p. 112.
(2) Mém. du général de Bawr, p. 42.

2° Le *vornic*, chambellan ou ministre de l'intérieur;

3° Le *logothète*, docteur ou ministre de la justice;

4° Le *spathar*, porte-glaive ou ministre de la guerre;

5° Le *vestiar*, officier de la garde-robe ou trésorier;

6° Le *postelnic*, maître de poste, ou garde des sceaux et secrétaire des commandements;

7° L'*aga*, chef de la police générale du pays;

8° Le *camaras*, camérier;

9° Le *paharnic*, échanson;

10° Le *comis*, écuyer;

11° Le *serdar*, général d'infanterie de trois districts, c'est-à-dire de trois mille hommes;

12° L'*armas*, chef de l'artillerie, inspecteur des troupes;

13° Le *clucar* ou *clucer*, valet de chambre ou intendant militaire;

14° Le *stolnic*, pourvoyeur ou maître d'hôtel, intendant des vivres;

1° Le *caminar*, inspecteur des feux, des cheminées;

16° Le *pitar*, pannetier ou pitancier, inspecteur des vivres;

17° Le *satrar* ou *corturar*, gardien de la tente, maréchal de camp;

18° Le *portar*, portier ou huissier.

« Les six premiers, dit l'auteur de *la Romanie*, forment le conseil des ministres; tous ensemble, ils forment le conseil d'État, auquel sont appelées les [redacted]

mériter, ce dernier, qu'il desce portar ou d'un bano, rentre al la classe des neamuri (gens d il reste de race; mais, son pèr été que fils de boïer sans l'avoi été lui-même, il n'est plus noble on le voit, cette noblesse équiva à des décorations d'ordre de cl qu'aux titres de baron, de com et par cela même elle conser temps encore l'avantage imme citer l'émulation et d'entreteni triotisme et la dignité nationale en l'instituant, Radu IV ne s pas qu'elle se changera bientô poison subtil que verseront à bords à leurs créatures les a jaloux d'arriver au trône, et m core que, pour satisfaire toutes le passions, les Phanariotes la p ront en l'étendant à l'infini, et q s'en faire un moyen de fortun blables à ces charlatans qui sur la place publique les cha leurs spécifiques, ils y attach préjugé qui n'existe pas jusq Cependant le mal est fait, et d temps il existe en Roumanie de et des clacasi, c'est-à-dire des n des serfs (1). »

SIMPLICITÉ DES MŒURS E MANIE. DÉVELOPPEMEN'. D MERCE. — Au temps de R l'égalité était du moins respect les habitudes sociales; le noble, chand, le laboureur vivaient [redacted]

s achetaient à la Valachie la laine, les peaux, les cuirs, qu'elle pos- n abondance. Le principal trafic le par l'intermédiaire des juifs, en grand nombre dans la Rou-

Valachie, sous le règne de Ro- IV, paraît s'être élevée à un cer- ré de prospérité matérielle; au à la tyrannie de Vlad le Diable, ière amélioration dans l'ordre religieux suffit pour assurer à vernement réparateur la recon- se du peuple; et les Valaques un grand homme dans le prince r assurait un peu d'ordre et de Ses réformes intérieures lui fi- ent pardonner ses tergiversa- ses faiblesses envers l'étranger. Rodolphe ne trouva-t-il parmi ses qu'un ennemi; ce fut précisé- créature, son confident, son ministre, le patriarche Niphon.

TURE DU VOÏVODE ET DU PA- HE. MORT DE RODOLPHE IV — Un boyard moldave, chassé mne le Grand, s'était retiré en e. Rodolphe le prit en si grande qu'il lui donna sa sœur pour Le proscrit était déjà marié; ière femme porta plainte au pa- ; aussitôt Niphon exigea du divorce de sa sœur. Sur le re- Rodolphe, il jura de punir cette n de la foi conjugale. Un diman- moment où les deux époux unis volonté du prince entraient église métropolitaine, il les ex- ia en présence de tous les fidè- dolphe, irrité d'un tel scandale, le son siége ce prêtre fougueux dit de lui donner asile. Niphon nis, avant de passer le Danube retirer au mont Athos, il lança s Valaque de furieuses impré- La famine survint, comme pour ses menaces. Le peuple se crut r la main divine, et la discorde tre les nobles, qui soutenaient de, et les prêtres, qui ameu- s paysans frappés de terreur. t de Niphon, que le clergé mit des saints, faillit être le signal rre civile. Rodolphe n'était pas t fort; sa raison, ébranlée par cle des maux que sa faute pré- tendue semblait avoir attirés sur la Valachie, ne put résister à de trop fortes secousses. Atteint d'une maladie mortelle, il s'imagina qu'il était maudit, et expira dans des tourments affreux, « après quinze ans d'un règne sagement employé au développement des premières institutions de son pays (1508). »

§. 2.

USURPATIONS DES TURCS (1508-1592).

LES SULTANS S'ATTRIBUENT LE DROIT DE NOMMER ET DE DÉPOSER LES VOÏVODES. — Par le traité de 1460, la Turquie, en s'arrogeant le droit de *reconnaître* les princes valaques, n'avait pas aboli le principe même de l'élection. Les voïvodes devaient être nommés par les boyards et confirmés par la Porte. Mais l'ambition ottomane, peu scrupuleuse en ce temps-là, ne pouvait être maintenue que par la force dans les limites étroites des conventions les plus formelles. Durant le seizième siècle, presque tous les princes de Valachie reçurent de Constantinople non-seulement les insignes de leur dignité, mais leur nomination même.

La Porte, en s'attribuant le droit de donner des chefs au peuple valaque, usurpa également celui de les déposer. En 1541, Rodolphe VIII fut détrôné et envoyé en Égypte, où il mourut; Pierre II fut exilé en Asie (1567) et Mihne II à Tripoli (1583). On voit que les sultans, au mépris des capitulations, traitaient les voïvodes soi-disant indépendants comme de simples gouverneurs responsables et révocables à volonté. L'usage s'établit même d'interner à Constantinople les princes dépossédés, quand on ne les envoyait pas en exil.

AUGMENTATION DU TRIBUT PAYÉ A LA PORTE. FORTERESSES OCCUPÉES PAR LES TURCS. — Les voïvodes, tenant tout leur pouvoir de la Porte, devinrent entre les mains des Turcs des instruments de servitude. Rodolphe VII éleva le tribut à quatorze mille ducats (1524); Pierre II en ajouta cinq mille. Pierre III promit de payer quatre-vingt mille ducats et en compta le quart au moment de sa nomination (1583). Le tribut fut encore augmenté sous Étienne le Sourd (1591). Ce n'était pas assez

des sommes payées au sultan. Alexandre III (1592) amena en Valachie des fermiers musulmans. Ces fermiers payaient d'avance au voïvode le prix des taxes imposées, et levaient sur le peuple presque le double. Rien n'arrêtait leur avarice et leur débauche. Ils entraient de force dans les maisons des habitants, et les mettaient au pillage : ils dévalisaient les marchands et les voyageurs, et violaient, dit-on, les femmes et les filles en présence de leurs époux et de leurs parents. Quelle que soit l'exagération des plaintes portées contre eux par les chrétiens, il est certain que leur présence même en Valachie était contraire aux stipulations de 1460, et que, sous la protection du prince, ils commirent impunément les avanies les plus odieuses.

Sous le règne de Rodolphe IX (1544), les Ottomans reprirent Giurgevo et s'emparèrent de Braïla et de Turnéo. Ces places reçurent des garnisons turques. Bientôt elles devinrent des repaires de brigands. « La Porte favorisa ou du moins toléra toutes les déprédations commises par les soldats des garnisons au delà des limites des forteresses, et traita bientôt la principauté et ses habitants sur le même pied que ses autres conquêtes sur les chrétiens (1). »

Les Valaques combattent pour la Turquie contre les Hongrois. — Les voïvodes, loin de s'opposer aux empiétements de la Porte, détruisaient eux-mêmes toutes les garanties de l'in-

[redacted]

destruction des chrétiens, p
quent à leur propre ruine. »
Soliman prit contre Martinuz
fense de la reine de Hongrie,
femme de Jean de Zapolya, il
aux Valaques d'entrer en c
sous le commandement du sa
Widdin (1550). En 1556, les l
et les Valaques se réunirent cont
nand, archiduc d'Autriche et ro
grie; Pierre prit les forteresses
et de Szamos-Uivar, et s'avanç
Szathmar-Németé ; les Roum
lèrent plus de trois cents villag

La principauté avait cessé de
tenir à elle-même ; pour être t
incorporée à l'empire ottoman
lui restait plus qu'à recevoir un
neur turc : cette honte lui fut é
Il est vrai qu'en 1521 Moham
se déclara formellement san
Valachie, et qu'il institua m
juges mahométans dans plusie
lages ; mais son usurpation ne
de longue durée ; Soliman don
maître aux Valaques leur co
Vlad VIII. Malheureusement il
gnèrent pas beaucoup au cha
conservèrent leurs princes nat
mais ces princes furent, pour la
d'impitoyables oppresseurs.

Exactions des voïvodes
veaux impôts. — L'augment
tribut payé à la Porte nécessi
blissement de nouveaux impôts.
dre II inventa celui de *la bre*
(1576). Son successeur Mihne l

[redacted]

les impôts n'eurent plus rien à piller, ils réclamèrent des intérêts considérables pour les avances qu'ils avaient faites; les dettes montèrent à la somme de dix fardeaux d'or (environ douze cent mille francs), somme énorme pour un État qui n'avait guère que des revenus en nature.

LUTTE DES VOÏVODES ET DES BOYARDS. — A une insatiable rapacité la plupart des voïvodes joignirent une cruauté sauvage; ces voleurs furent aussi des assassins; ils ruinèrent les paysans, ils tuèrent les boyards. Les Turcs les aidèrent dans cette sanglante besogne. En 1523, un capidji bachi arriva en Valachie avec trois cents spahis, sous prétexte d'installer Parvulesco. Au nom de Soliman, il venait remettre à ce prince les insignes de sa dignité; il le frappa de la hache d'arme qu'il lui apportait comme emblème de son droit souverain de vie et de mort. A ce signal, les spahis se jetèrent sur les boyards et en égorgèrent un grand nombre. Un des plus grands ennemis de la noblesse fut Mihne I, le *fléau* ou le Méchant (1508-1510). Peut-être celui-là fut-il seulement un justicier sévère, le fléau des voleurs, comme le dit son épitaphe :

Prædonum fueram domitor furumque *flagellum*, Justitiam rigida fortiter ense colens.

Ventila I est représenté comme un tyran sanguinaire. « Les Roumains, dit M. Vaillant, ont en lui leur Charles IX. Aussi cruel, mais plus orgueilleux que le roi de France, le peuple ne vaut pas pour lui la charge de son arquebuse; c'est sur ses boyards qu'il exerce son adresse. Le maladroit! il ne sait pas que le peuple pardonne, et que la noblesse est sans pitié. En effet, comme en 1532, se trouvant à la chasse au cerf sur les bords du Gilu, il se plaisait à tirer sur ses boyards au lieu de tirer sur la bête, quelques-uns d'entre eux, ayant remarqué cette trahison, se précipitent sur lui, le massacrent et le jettent à l'eau. » Son successeur Rodolphe VIII, quoique élu par les nobles, se maintint au pouvoir par des supplices: Mirce III, dès les premiers jours de son règne (1545), fit périr le vornic, le grand écuyer, le grand maître d'hôtel, le porte-glaive, etc. Un grand nombre de boyards ne durent leur salut qu'à la fuite; ils se réfugièrent en Transylvanie, et revinrent en armes sous la conduite du ban et du ministre des finances; mais ils furent vaincus, et leurs chefs trouvèrent la mort dans le combat. En 1558, Mirce publia une amnistie générale, et autorisa tous les émigrés à rentrer. Quelques-uns eurent foi dans ses promesses, et regagnèrent leurs foyers. Le prince les convoqua bientôt après à Bucarest, où devait se tenir une assemblée générale de la noblesse et du clergé. Lorsqu'il les vit tous réunis, il fit un signe à l'aga de ses gardes turcs, qui se précipitèrent le sabre nu dans la salle des séances, et firent un horrible carnage. Quelques nobles réussirent à s'échapper, et se retirèrent les uns en Transylvanie, les autres à Constantinople. La haine de Mirce les poursuivit jusque dans cet asile; sur sa demande, le sultan les fit jeter à la mer. Pierre le Boiteux, fils de Mirce III, invoqua le secours des Turcs pour comprimer une révolte des boyards. Il y eut encore dans cette lutte beaucoup de sang répandu. Alexandre II, frère et successeur de Pierre (1568), suivit l'exemple de son père; il rappela les émigrés, et, malgré l'amnistie, en fit périr un grand nombre. Mihne II étouffa dans le sang une insurrection des nobles (1582), Pierre *Boucle d'Oreille* mit à mort trois des principaux boyards, le ban, le vornic et l'échanson (1583). Enfin Alexandre III sévit avec une égale cruauté non-seulement contre les grands qui faisaient opposition à son pouvoir; « mais contre tous ceux qui, par leur autorité et leurs richesses, étaient en état de lui nuire. » De tous les voïvodes qui régnèrent en Valachie depuis la mort de Rodolphe le Grand jusqu'à l'avènement de Michel le Brave, Pierre Ier (1554-1557) est presque le seul qui vécut en paix avec la noblesse. On a remarqué qu'il ne fit tuer aucun boyard; aussi la douceur de son gouvernement lui a-t-elle valu le surnom de Bon. Son règne fut une trêve de trois ans, qui suspendit en Valachie la lutte du pouvoir monarchique et de l'aristocratie féodale.

Il est évident que les cruautés des voïvodes au seizième siècle eurent un caractère tout politique. Les souverains

qui versent le sang à plaisir sont des monstres dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Les princes valaques voulurent anéantir, ou tout au moins abaisser la noblesse, qui défendit énergiquement ses priviléges. De là des complots, des révoltes, des guerres civiles; de là tant d'assassinats et tant de supplices; les deux partis se servirent des mêmes armes, et ce ne furent pas toujours des armes loyales. Donc, sans admettre cette hypothèse étrange, invraisemblable, impossible d'une succession non interrompue de fous furieux, ivres de sang, nous dirons que Mirce Ier, Ventila, Mirce III, Mihne II et tous les autres *fléaux* des boyards furent la monnaie de notre Louis XI. Mais Louis XI a été en partie justifié par le succès de son entreprise; elle a tourné au profit de la France; moins heureux et plus coupables, les voïvodes de Valachie, en prenant les Turcs pour auxiliaires, trahirent la nationalité roumaine : ils ne régnèrent qu'en se donnant des maîtres.

RICHESSE ET PRÉPONDÉRANCE DU CLERGÉ. — Dans leur lutte contre la noblesse, les princes furent soutenus par le clergé. La rivalité des boyards et des prêtres commença, nous l'avons vu, sous Rodolphe IV. Dès les temps les plus anciens, le métropolitain présidait les assemblées générales. Par la faveur de Rodolphe, les évêques, les archimandrites, les abbés eurent voix délibérative « dans les assemblées convo-

la nation. » Propriétaires du sol, dominateurs des consciences, représentants de Dieu dans les assemblées publiques, leur autorité morale et leur puissance temporelle se fortifiaient l'une par l'autre. Aucune puissance n'attaqua impunément leurs priviléges. Exempts de la dîme, de la capitation, de tous les impôts, ils exercèrent dans les affaires de l'État une influence prépondérante sans participer aux charges publiques.

Après Rodolphe le Grand, leur protecteur le plus généreux et le plus dévoué fut Nagu Ier, qui régna de 1513 à 1521. Élevé par le patriarche Niphon, « son père spirituel, » il n'oublia jamais les enseignements et les conseils qui avaient instruit sa jeunesse. « Les pauvres, les vieillards et les orphelins furent les objets de sa sollicitude paternelle; il établit pour eux des maisons de charité, où ils étaient reçus et entretenus aux frais de l'État. Pendant toute sa vie il répandit de nombreux bienfaits sur le peuple qui l'avait appelé pour le commander. » Libéral envers les pauvres, il fut prodigue envers l'Église. Il fit construire en marbre blanc l'église d'Argessu, « la merveille de son pays et qui en serait une partout. » A la consécration de cette cathédrale assistèrent le patriarche œcuménique de Janina, quatre archevêques, outre celui de la Valachie, et environ un millier de prêtres. A l'occasion de cette cérémonie, Nagu donna un grand nombre de terres et de villages aux monastères du pays

chesses en embrassant l'islamisme; Murad III le fit pacha d'Alep.

La richesse et la puissance du clergé furent-elles profitables à la Valachie? On ne saurait le croire. Les prêtres ne cherchèrent pas à soulever contre l'étranger, contre l'infidèle l'instinct national et religieux du peuple, qu'ils gouvernaient avec une autorité souveraine; ils ne se montrèrent ni chrétiens ni patriotes. Qu'importaient, en effet, à leur égoïsme les empiétements de la Porte? Ce n'étaient pas eux qui payaient le tribut. Exempts de tout impôt, ils échappaient à l'avidité du fisc, et n'avaient rien à craindre des spoliateurs les plus audacieux. Ils ne firent rien pour arrêter les usurpations des Ottomans et les exactions des princes, parce qu'ils ne se sentirent pas menacés.

Songèrent-ils du moins à améliorer la condition morale des Valaques? Nagu fonda quelques écoles; mais la nation resta dans son ignorance; comment le clergé aurait-il enseigné ce qu'il ne savait pas lui-même? Son intérêt même lui défendait d'éclairer des intelligences dont l'abrutissement faisait toute sa force. Pendant le seizième siècle, les sciences et les lettres furent dont complétement abandonnées ou plutôt complétement inconnues; car, à vrai dire, elles n'avaient pas encore pénétré en Valachie. Pourtant la principauté reçut pour maître, en 1583, un poète qui parlait douze langues; ce fut Pierre surnommé *Boucle d'Oreille*. « Ce prince, dit M. de Kogalnitchano, aurait pu se faire entourer de savants si sa tyrannie n'avait pas éloigné de lui tous les hommes libres et indépendants. La science ne se place jamais près de la tyrannie; la science aime la liberté (1). »

Pierre, élevé en France, avait adopté les mœurs et la langue de ce pays. De retour à Constantinople, il logea pendant trois ans à l'ambassade française, et vécut dans l'intimité du chevalier de Germiny, ambassadeur de Henri III. Après la chute de Mihne, il fut nommé voïvode par l'influence de son protecteur, et obtint une réduction du tribut. La France aurait pu faire un meilleur usage de son crédit auprès de la Porte. Nous avons déjà cité le prince qui lui dut son élévation au pouvoir parmi les voleurs dont les exactions réduisirent la nation valaque aux dernières extrémités de la misère et du désespoir.

(1) T. I, p. 244

II.

La Moldavie sous la suzeraineté des Turcs.

§ 1.

PIERRE RARÈS (1527-1546).

RELATIONS AVEC LES TURCS. SOUMISSION VOLONTAIRE. TRAITÉ DE PROTECTION. USURPATIONS DE LA PORTE. — Bogdan, fils aîné et successeur d'Étienne le Grand, suivit fidèlement les instructions de son père, et envoya à Soliman des ambassadeurs qui furent reçus avec distinction. Le sultan ne voulut point accepter les riches présents du prince moldave, et se contenta de ses protestations de respect et d'amitié (1504.) La Porte ne devait pas se montrer toujours aussi généreuse envers les Roumains.

Étienne V renouvela l'hommage de son père (1551). Sélim était déjà maître de la Bosnie; son fils Soliman assiégeait Belgrade, et Mohammed bey était maître de la Valachie; les Moldaves s'humilièrent pour détourner de leur pays l'ambition des Turcs. En échange de ses présents, Étienne reçut, avec les félicitations du sultan, un turban, un caftan, un cheval, une selle impériale, deux queues de cheval et un drapeau. C'étaient les signes de l'investiture.

Quelques années après, tandis que Soliman assiégeait Vienne (1529), le grand logothète Teutu vint, au nom du voïvode Pierre Rarès, lui offrir la suzeraineté de la Moldavie, et lui prêter foi et hommage aux conditions suivantes : 1° la constitution, les lois, la religion, le trésor du pays seront respectés; 2° le prince continuera d'être élu par l'assemblée de la nation dans la famille des Bogdanides; le sultan sera tenu de le confirmer, et ne pourra jamais en aucun cas imposer un prince non élu; 3° la Moldavie ne fera jamais d'alliance avec les ennemis de la Porte; elle lui fournira au besoin des auxiliaires; 4° le pays sera protégé par la Turquie toutes

les fois qu'il en fera la demande ; 5° la Porte ne s'immiscera ni dans l'administration intérieure ni dans l'élection du prince ; 6° il lui sera envoyé annuellement un présent volontaire de quatre mille ducats, quarante chevaux, vingt-quatre faucons ; 7° les Turcs ne passeront point le Danube ; ils ne seront admis qu'à Galatz et à Kilia ; le présent sera remis de l'autre côté du fleuve. On l'a dit avec raison, ce traité n'est encore, comme celui de Mihne Ier, qu'un traité de protection, et la Moldavie n'y a pas aliéné sa souveraineté. Elle pose elle-même ses conditions. En les acceptant, Soliman n'élève pas sur cette province d'autres prétentions que celles d'un généreux suzerain et d'un bon allié.

Les Turcs furent contraints de lever le siége de Vienne. Malgré cet échec des armes ottomanes, Pierres Rarès vint à Sophie prêter serment de fidélité au sultan. Aussi, flatté de cet hommage, Soliman rendit au voïvode des honneurs royaux ; il le revêtit en grande pompe du manteau d'honneur que portent seuls le grand vizir et les pachas à trois queues, lui posa sur la tête la *cuca* brodée de pierreries et surmontée d'une plume d'autruche, lui remit trois queues de cheval et le nomma général des janissaires. Puis, sur sa demande, il lui fournit des secours contre la Pologne. Mais il ne respecta pas longtemps les clauses du traité, et lorsque son vassal fut tombé entre les mains des Szicles, il entra en Moldavie, réunit à Suciava leurs priviléges, eussent élu Alexandre III pour succéder à Étienne, il obtint pour lui-même un firman d'investiture et donna ainsi le funeste exemple d'un voïvode nommé par la Porte.

Sur l'ordre de Soliman, il se joignit à Radu VII, voïvode de Valachie, et au pacha de Nicopolis, Ahmed bey, pour attaquer Étienne Maïlath, gouverneur de Transylvanie. Maïlath fut tué en trahison (1541). En 1548, Martinuzzi eut à combattre à la fois les Turcs, les Valaques et les Moldaves ; les Roumains furent vaincus comme les Ottomans, et la Porte, imputant sa défaite au voïvode Élie II, fils de Pierre Rarès, le fit comparaître à Constantinople. Pour conserver le trône, Élie abjura ; mais il n'en fut pas moins déposé, et Soliman donna sa place à son frère Etienne VIII. Celui-ci fut assassiné au moment où il allait, dit-on, se faire musulman, et livrer son pays aux Osmanlis (1552).

Ainsi, en moins d'un demi-siècle, le peuple moldave était tombé, du rang de nation indépendante, à la condition de vassal, et déjà son vasselage, d'abord volontaire, s'était presque changé en sujétion. A l'alliance primitive avaient succédé la suzeraineté nominale, puis le protectorat, puis la domination de la Porte. Étienne le Grand n'avait pas attendu ce triste résultat de ses conseils ; il n'avait pas prévu que la race des Bogdanides, éteinte en la personne de son petit-fils, survivrait encore à l'indépendance de la Moldavie!

[redacted]

la veille dès que l'alliance dont
it voulu faire une protection
ne pour eux préjudiciable et pé-

Rarès n'avait pas encore signé
avec Soliman que déjà, pro-
s troubles qui désolaient la
il avait essayé de la démem-
ui fit céder par Jean Zapolya
de Cuculu et de Cisco. Les
e Transylvanie, attachés au
trichien, essayèrent de re-
ces deux places. Ils furent bat-
rienbourg et perdirent toute
llerie (1529). Cette victoire,
de Prasna, le siége de Crons-
pillage de Bistriça et de son
valurent à Pierre le surnom de
Saxons. Zapolya, effrayé de
ès, réclama la restitution de
Le voïvode répondit avec co-
C'est vous qui m'avez appelé
les Saxons. Je croyais avoir
droit à votre reconnaissance
es reproches. Songez que je
oi-même toute la Hongrie de
n. » Il renouvela bientôt ses
s; mais, en 1538, les boyards,
de Zapolya, se soulevèrent
ui; il prit la fuite et se cacha
forêts de la Transylvanie.
ar les Szicles, il se laissa sur-
fut enfermé dans la forteresse
et y resta quelque temps pri-
andis que son frère Étienne VII
a place en Moldavie.
alors, en attaquant la Transyl-
rre Rarès avait du moins agi,
a dire, pour son compte per-
t dans l'espoir de soumettre
vince à sa propre domination.
eut été rétabli sur le trône, ce
exprès commandement de son
et dans l'intérêt exclusif des
ns qu'il marcha contre Étienne
et qu'il dévasta cruellement
hrétien. En 1529, il s'était fait
r Zapolya quelques portions de
; en 1543, il menaça de nou-
Hongrois; mais ce ne fut plus
pour s'agrandir à leurs dé-
s'arma pour les contraindre de
ultan le tribut promis par
es. L'expédition de son fils
contre le cardinal Martinuzzi
même ordonnée par Soliman;
les Moldaves comptaient désormais dans l'armée turque comme des auxiliaires obligés; ils formaient l'avant-garde de la Porte contre la Hongrie et la Pologne.

GUERRES ENTRE LA MOLDAVIE ET LA POLOGNE. — La lutte engagée sous Étienne le Grand entre la Pologne et la Moldavie continua sous les successeurs de ce prince. Bogdan reprit la Pocutie (1507), envahit la Russie-Rouge, assiégea Limberg et porta l'incendie dans Bohotin (1509). Deux mille Turcs se joignirent à son armée. Battu et repoussé par le voïvode de Cracovie, Bogdan perdit toutes les places du Pruth et la Pocutie un moment reconquise (1510). En 1527, Pierre Rarès refusa l'hommage au roi de Pologne. Trois ans après, sans déclaration de guerre, il se jeta en Pocutie avec un corps de six mille hommes. Tour à tour vainqueur et vaincu, il revint à la charge, en 1531, avec les renforts que lui fournit Soliman, conformément au traité de 1529; mais une défaite décisive l'obligea de poser les armes; la paix fut signée le 22 février 1532. Il mourut, en 1546, au moment où il se préparait à renouveler les hostilités. Après sa mort, Sigismond-Auguste, profitant de l'anarchie où la Moldavie et la Valachie étaient plongées, se déclara suzerain des principautés roumaines, *Palatinus terrarum Moldaviæ et Valachiæ a sacra majestate electus et constitutus;* mais il recula bientôt devant les prétentions de la Porte : la Roumanie était une proie réservée aux Turcs.

DISCORDES INTÉRIEURES SOUS LES DERNIERS BOGDANIDES. — Les Moldaves, en courant d'eux-mêmes au-devant de la servitude, avaient trahi la cause de la civilisation chrétienne; la honte de leur défection et de leur abaissement devant l'étranger fut-elle du moins compensée par le développement de la prospérité intérieure? En Moldavie comme en Valachie, la discorde s'éleva entre les boyards et les voïvodes. Bogdan périt assassiné (1517). Étienne V soulève le peuple par des supplices arbitraires. Une conspiration éclate à Roman; elle n'est comprimée que pour un temps par l'exécution des principaux conjurés (1524). Étienne VI meurt empoisonné par sa femme (1527), et les Moldaves

croient la dynastie des Bogdanides éteinte avec lui. Plusieurs ambitieux sont près de se disputer le pouvoir, lorsqu'une femme du peuple se présente devant l'assemblée de la nation. Elle déclare que son fils, le pauvre pêcheur Pétrilo ou Pierre Rarès, est né de ses amours avec Étienne le Grand, et elle le prouve par un diplôme scellé du sceau de ce prince. « On examine Pétrilo sous la plante des pieds, et le sceau d'Étienne, qui y a laissé son empreinte, dit clairement que Pétrilo est son fils (1). » Aussitôt les boyards le proclament prince, et le peuple l'accepte avec joie comme un des siens (1527). Mais après son traité avec Soliman, après ses revers en Pologne, les nobles le chassent du trône (1538). Étienne VII, créature du sultan, se rend odieux par ses exactions et ses cruautés; les boyards l'assassinent (1540), et nomment pour lui succéder un certain Cornia ou Cornu, naguère valet de l'un des meurtriers. Cette élection n'est point sanctionnée par la Porte. Pierre Rarès revient de Constantinople. Les boyards, frappés de terreur, croient apaiser sa colère en égorgeant le prince de leur choix et lui envoient la tête de son rival. Mais ce crime ne reste pas impuni; la noblesse l'expie par de nombreux supplices; Rarès, aimé du peuple, traite les boyards avec une impitoyable sévérité. Son second fils, Étienne VIII, prince dévot et débauché, porte le déshonneur dans des familles puissantes. « Il n'est femme qui ne parle bien de lui, » dit

[redacted]

dynastie, la noblesse se parta
deux factions, et deux prétend
rent élus. Lépuchnano vainquit
son rival Jolda (le Tisserand), lui
per les narines, et l'envoya mou
un cloître. Ainsi l'abolition de l'h
eut pour premier résultat la gu
vile. Les Moldaves étaient habi
considérer le pouvoir suprême
le patrimoine des Bogdanides. P
pect pour un préjugé fortement
et pour légitimer son pouvoir a
de tous ses sujets, Lépuchnano
Roxandra, fille de Pierre Rarès,
d'elle le nom d'Alexandre. Il e
de s'assurer en outre la protecti
Turcs en s'unissant aux Valaqu
la défense d'Isabelle de Hongrie
de la Porte (1556). Quand il
accepté par la nation et par l'é
et qu'il pensa n'avoir plus rien à
ter, il se montra le digne é
Mirce III. A l'exemple de ce prin
était alors le fléau des nobles va
il entreprit d'abattre l'aristocra
poursuivit avec une sorte de
sauvage la lutte déjà engagée
derniers Bogdanides contre les b
« Bientôt, dans toute la Molda
ne fut plus que sang, larmes,
désespoir, anathèmes; on ne
plus de tous côtés que des malh
errant à l'aventure, sans pouvo
jours tendre la main à la pitié
que; des hommes étendus sur la
les mains et les pieds coupés; d
mes, des enfants, sans nez e

[redacted]

professeurs en renom, et fit
efforts pour répandre l'in-
parmi ses sujets. Les boyards
entôt las de ce pédagogue, qui
grec, le latin, l'italien, l'alle-
excitèrent le peuple à la ré-
son Basile, assailli dans son
revêtit les insignes de son au-
ouvrir ses portes à l'émeute
it avec calme les coups de ses
; il fut percé de mille poignards

DE D'ALEXANDRE. MASSACRE
ARDS. — Les boyards furent
leur crime par le retour d'A-
. Chaque jour vit de nouvelles
ées aux portes du palais, et
otés tombèrent, dévorées par
es, les citadelles féodales. La
, décimée, chassée de ses re-
st obligée de demander grâce:
sterna aux pieds de son bour-
ais le bourreau refusa de par-

imanche, au sortir de l'église,
les principaux boyards pour un
gnifique. Ils s'y rendent tous,
deux jeunes gens, Stroïça et
, qui se hâtent, au contraire, de
Dniester. Le repas était somp-
s salves d'artillerie mêlées à la
militaire enthousiasmaient les
; les vins de Cotnar et d'Odo-
laient à flots; la gaieté était
le tyran lui-même avait dé-
ront, lorsque le jeune Veveriça
il) osa lui porter ce toast:
lémence, duc des Moldaves! »
vœu, si simplement exprimé,
Alexandre un sanglant repro-
our ses convives un arrêt de
lexandre y répond en fronçant
ils, et Veveriça tombe, en l'a-
sous le poignard de l'*armas*,
dans les yeux de son maître.
de sa chute : « On m'insulte,
tyran; à moi, mes gardes! » et
les convives il n'en échappe
il, Moçoc, le confident d'Alexan-
nseiller, le ministre de ses cruau-
oc sourit lâchement à son maî-
ilieu de quarante-sept cadavres
têtes bondissent et roulent
mer de sang.
ndant le son des fanfares, le
canon avaient attiré la foule

devant les portes du palais; et elle se tient là, enviant le sort des soldats qui se gorgent dans la cour de viande et de vin et regardant, à travers les grilles les flammes de résine qui les éclairent, les fenêtres illuminées de la salle du repas, les ombres qui passent et repassent. Tout à coup, saisie par un vacarme de vases brisés, de tables renversées, de cliquetis d'armes, de cris de détresse et de mort, avide aussi de sa part du festin, elle s'écrie avec fureur : Moçoc! Moçoc! la tête de Moçoc! « Entends-tu, « Moçoc? dit le voïvode à son ministre; « que faut-il répondre? que faut-il « faire? » — « Mitrailler cette ca- « naille, » répond Moçoc. — « Tout « beau! vornic, reprend Alexandre; ce « serait dommage pour un seul homme; « allons, décide-toi; » et à ses gardes : « Jetez-le au peuple, et dites-lui que le « duc Alexandre en fera toujours autant « de ses spoliateurs. » Moçoc est livré à la multitude et mis en pièces en un instant.

MORT D'ALEXANDRE (1567). — « A quelque temps de là, le voïvode tomba malade pour ne plus se relever. Appelant alors l'archevêque Théophane, les évêques et les boyards : « Pardon pour « moi, leur dit-il, et pitié pour mon « fils! Si je ne meurs pas, je fais vœu « de prendre le froc et d'aller à Slatina « demander à Dieu le pardon du passé. « Prêtres, lorsque vous verrez la mort » s'approcher de mes yeux, coupez- « moi les cheveux, couvrez-moi du « potcap (1), faites-moi moine » Quelques heures après il était obéi; ses cheveux étaient coupés; un potcap lui couvrait la tête; un cierge brûlait à ses pieds; l'image de la Vierge s'appuyait à son chevet, et sur son corps étaient étendus le cilice et le froc. Il se réveille, et jetant sur lui des yeux hagards : « Que signifie tout cela? » murmure-t-il d'un ton encore brusque et farouche. — Comment te sens-tu, frère Païsie? » lui dit un des moines qui l'assistent. A ces mots, il lève la tête, et la laissant retomber : « Ah! s'écrie-t-il avec un accent de rage qui semble défier la mort, ah! si j'en reviens, moi aussi je ferai des moines! » Et comme l'ar-

(1) Toque du clergé grec.

chevêque l'invite à penser à la mort, à ne plus songer qu'il est prince : « Tais-toi, fourbe! » lui répond Alexandre en faisant claquer ses dents; et jetant les yeux sur son épouse : « Quant à cette « chienne, je la couperai en quatre « avec son fils. Non, je ne suis pas « moine! à moi, mes braves! de l'eau! « j'ai soif; de l'eau ! » En cet instant Stroiça et Spancioc entr'ouvrent la porte; celui-ci tend à la princesse une coupe dans laquelle l'autre verse une poudre qu'il tient dans la main. « Du poison! » dit Roxandra. « Du poison, » répondent-ils tous deux, « et que ta seigneurie choisisse de ton fils ou de ton « époux. » Accablée, hors d'elle-même par cette fatale alternative, Roxandra plonge ses regards pénétrants dans les yeux de l'archevêque. « Dieu te pardonne! » lui dit Théophane, et la princesse offre en tremblant la coupe au moribond. Il ne veut pas boire, ses dents se serrent; Roxandra va lâcher la coupe, lorsque Spancioc la lui arrachant des mains, et Stroiça tirant son poignard : « Allez, madame, » disent-ils à Roxandra; tandis que l'un desserre avec sa lame les dents du malade, « Bois, » lui dit l'autre en lui versant le poison, « bois et remercie Stroiça et Spancioc. » Alexandre n'entend plus, ne sent plus rien; le frisson de la mort court dans toutes ses veines, mais il ouvre une dernière fois les yeux, et reconnaît Spancioc et Stroiça. Il meurt

« La jalousie entre Athènes et
démone avait causé leur perte:
avait voulu dominer l'autre, et el
rent toutes deux subjuguées. Il
de même de la Valachie et la Mol
le chef de l'une voulait comma
l'autre, les Turcs profitèrent de
sensions pour établir et consolid
autorité dans les deux principauté
Les Moldo-Valaques ne faisant
guerre qu'entre eux, « leurs trô
sont plus pour la Porte qu'un fonc
elle spécule habilement, qu'elle
au plus fort et dernier enchéri
qu'elle donne et reprend selon l
auquel on lui en paye le prix,
vend intégralement à plusieurs à
pour lequel enfin elle reçoit de
mains, et tout cela sans honte
remords (2). »

Profitant de la minorité de Bog
Alexandre II, voïvode de Va
acheta, au prix de quarante mille
un firman d'investiture pour so
Pierre II, dont il voulait satisfai
bition en la détournant de ses É

Instruit de ce marché, Jean le
ble offrit de son côté au sult
somme de soixante mille ducats
tôt même, craignant qu'Alexan
renchérît, il proposa le double d'
coup, et accompagna cette offre
ches cadeaux. La Porte accept
sans scrupule. Pourtant Pierre
déjà mis en marche à la tête de
mille Turcs, et avait envoyé au

s murs de la forteresse tur-
ma le pacha de se rendre.
réponse, le Turc lui envoya
et douze flèches. Ivonia fit
tête à ceux qui les appor-
tint prêt à donner l'assaut.
Alexandre accourait au se-
frère avec vingt mille Turcs
pièces de canon. Pris entre
les Moldaves capitulèrent.
rendre, Ivonia fit jurer sept
res qu'il lui serait fait grâce
ne le hetman des Cosaques
erté de se retirer, enfin qu'il
mistie complète; les Turcs
rent, et il se livra entre leurs
elques heures après il fut
janissaires dans la tente du
à Zadè (1570).
re Vintila ne régna que qua-
a Valachie. De son côté, le
rre, délivré de Jean le Ter-
ncore des combats à soute-
rendre maître des Moldaves.
la s'éleva contre lui un se-
dant, « maréchal-ferrant de
pour cette raison surnommé
Ce Jean Potcovar, appuyé
s, parvint à se maintenir
77. Pour s'en débarrasser,
gagea, dit-on, à payer au
ribut annuel de deux cent
le ducats. A ce prix il obtint
de la Porte, et gouverna
ent la Moldavie tandis qu'en
a neveu Mihne II succédait
. Menacé par les Tartares,
des secours aux Ottomans;
y de Roumélie, gagné par
considérable, promit de ga-
rincipautés roumaines con-
a, à condition que les voï-
lliraient sur les bords du
forteresse de Hussey, sacca-
Cosaques (1578). Malgré
ment à la Porte, Pierre et
ihne furent déposés en 1591.
nt pour successeur Aaron Ier,
l'aliéner l'indépendance des
endant qu'Alexandre III li-
chie aux exactions de ses
es.

IT DÉGRADATION DU PEU-
IN.—Les Principautés n'eu-
en alors à s'envier l'une à
furent toutes deux en proie à une égale oppression. « Ce n'est plus dans les deux provinces, a dit un historien dévoué à la cause de la nationalité roumaine, ce n'est plus que spoliations sans bornes, sang versé à plaisir, crime sur crime, misère sur misère, anarchie complète, où de toutes les haines la seule dont la durée eût été excusable, celle des Turcs, non-seulement s'est éteinte, mais changée en adulations serviles, en prostitution de tout ce qu'un peuple a de plus sacré, de sa foi, de sa dignité, de son patriotisme. Si la soumission des Serviens et des Bulgares, si l'anéantissement des princes albanais et épirotes avaient été rapides et décisifs, du moins leur chute avait été belle, et la chrétienté, qui s'en était émue, leur avait conservé un souvenir d'estime et d'admiration; mais les tiraillements qui amènent celle des Moldo-Valaques, l'apostasie des uns, la tyrannie des autres, la désunion de tous ont rendu l'Europe si indifférente à des misères au-devant desquelles ils courent d'eux-mêmes, qu'elle ne fait rien pour les arrêter, semble même ne pas se douter que ce sont là des chrétiens qui tombent et ferme l'oreille au bruit prolongé de leurs plaintes. Ainsi abandonnés de leurs voisins et victimes de l'ambition de leurs ducs, les Moldo-Valaques, après s'être ruinés pour aider les voïvodes dans leurs lâches intrigues, dans leurs rivalités perfides, dans leurs vengeances abominables, n'ayant plus d'or à leur donner pour payer le trône, plus d'armes pour le défendre, vendent aux riches leur temps et leur peine, s'attachent d'eux-mêmes à la glèbe et consument leur vie dans la souffrance et le travail, travail stérile qui ne profite pas même à leurs maîtres. » Les Roumains, à la fin du seizième siècle, en viennent à regretter les tyrannies de Vlad le Diable et d'Alexandre Lépusnano.

CHAPITRE VI.

LA VALACHIE SOUS MICHEL LE BRAVE. (1592-1601.)

RÉVOLTE DE MICHEL, SON AVÉNEMENT. — Pour délivrer la Roumanie, il fallait un grand homme; Michel le Brave se mit à la tête des Valaques.

Michel, fils du voïvode Pierre, était ban de Craïova. Il donna le signal de

l'insurrection contre Alexandre et contre les Turcs. Surpris par les émissaires du tyran et conduit à Tirgoviste, il allait expier par un supplice glorieux son dévouement à la patrie roumaine; mais au moment de le frapper le bourreau, comme fasciné par son regard, laissa tomber sa hache; à cette vue, la foule fit retentir l'air de ses cris de joie; Alexandre crut entendre un ordre du ciel; il pardonna.

Michel, sauvé de la mort, se retira prudemment à Constantinople. Il n'oublia pas dans cet asile les maux de la Valachie et son généreux dessein de la délivrer; seulement il changea de tactique, et, renonçant à l'espoir de renverser le voïvode par une révolte nationale, il employa, pour arriver à son but, les ressources plus sûres de la ruse et de l'intrigue. Soutenu par l'amitié de l'ambassadeur anglais Édouard Burton et du grand vizir Sinan pacha, il fit déposer Alexandre et obtint sa place; quelques semaines après il entra dans la principauté à la tête de deux mille spahis et sous les auspices de cette puissance ottomane dont il devait être un ennemi si acharné et si redoutable (1592).

LIGUE CONTRE LES TURCS. MASSACRES DE BUCAREST ET DE JASSI (1594). — Il commença par entamer des négociations secrètes avec Sigismond Bathory, prince de Transylvanie; elles aboutirent à un traité d'alliance, auquel accédèrent bientôt Aaron, voïvode des Moldaves, et Rodolphe II, empereur

reçu des renforts, s'en empa
par une marche audacieuse
la forteresse de Silistrie (159

TRAITÉ DE CARLSBURG
Sur ces entrefaites mourut
Amurath III. Mahomet III,
cesseur, mit sur pied une
cent quatre-vingt mille homm
forma les principautés en
donna la Moldavie à Djaafer
chie à Saturdji-Mohammed, e
vizir reçut l'ordre de mettre
pachas en possession de leur
nements. Contre cet armeme
dable la résistance semblait
ble; Michel, qui n'avait point
à attendre de la part des Turc
ses dernières espérances vers
Bathory; et, pour s'assurer
tion, il signa le traité de Carl
mai 1595). Ce traité établit
première fois les prétentions d
grie sur les principautés m
ques. En vertu de cet acte de
les ducs de ces provinces ne
que des lieutenants du prince
et lui doivent foi et hommage
lui qu'ils reçoivent les insigne
mandement, l'étendard, la m
sabre; ils ont bien encore l
se choisir, avec le consente
prince d'Ardialie, un conseil
boyards; mais ils perdent
destitution, réservé à Sigism
Moldo-Valaques, privés de
semblées publiques, envern
députés à la diète de Transyl

[redacted]

gismond et de ses héritiers le respectable et magnifique seigneur de notre État transalpin, et féal. » Le prince de Transylvania appelé par Michel et par « Le sérénissime Sigismond, de Dieu, prince de Transylvanie, Moldavie, de Valachie et empire romain, seigneur de parties du royaume de Hongrie des Szicles, etc., notre souverain. » La formule *Par la Dieu* est expressément interdite à Michel et à ses successeurs. également défendu d'appeler lieux d'où il datera ses ordres et de sceller ses ordres ou du sceau de l'État, lequel entre les mains du prince de le. Les fonctionnaires relèvent de Sigismond; *aucun Grec recevoir de charge publique.* toutes ces conditions, Sigismond Bathory s'engage à secourir à lui fournir contre tous ses canons, de l'argent et des

...té de Carlsburg, dit M. Ko..., était extrêmement désa... en effet, le prince de Vala... tous ses droits de souve... avait plus le droit de déposer ..., de faire des dotations, ... dernière instance; les em... taient plus sous sa dépen... était plutôt un général tran... le souverain d'un État indé... traité cependant, quelque ...'il fût pour Michel, lui était ...le pour pouvoir continuer ...tre les Turcs (1). » Le voï... serment de fidélité, en at... ccasion favorable de rentrer ...n de ses droits.

...N ET DÉFAITE DU GRAND ...AN PACHA (1595). — Sans ... secours de Sigismond, ...rès avoir envoyé à Her... famille et ses trésors, alla avec huit mille hommes à sur la route de Giurgevo; 'y maintenir longtemps, et traite vers Calugareni, où jonction avec les Transylvains et les Moldaves. Le grand vizir Sinan pacha se mit à sa poursuite. Les deux armées furent bientôt en présence; elles n'étaient séparées que par une forêt marécageuse, coupée en deux par une digue de terre et de bois. Michel semblait voué à une perte certaine; il n'avait que seize mille hommes à opposer à une armée douze fois supérieure. Ce fut lui pourtant qui engagea l'attaque. Le 23 août 1595, au lever du soleil, il franchit la digue et se précipite sur les janissaires qui occupent la forêt. D'abord repoussé, il rallie ses troupes, se jette en avant, pénètre jusqu'au centre de l'armée turque et de sa main enlève l'étendard sacré. Vainement Sinan pacha s'avance avec sa réserve; attaqué en queue par les Cosaques, de front par Michel et les Roumains, en flanc par les Transylvains et par le feu bien dirigé de l'artillerie, il ne tarde pas à prendre la fuite. Plusieurs de ses généraux périssent dans la déroute; lui-même tombe de cheval et n'est sauvé que par le dévouement d'un officier. Le champ de bataille reste au pouvoir de Michel.

Ce succès inespéré n'était pas décisif. Trois mille Turcs avaient péri; c'était beaucoup pour l'honneur des armes chrétiennes; ce n'était rien par rapport au nombre des envahisseurs. Michel tint pendant la nuit un conseil de guerre; on y décida la retraite; les Valaques et les Transylvains se mirent en marche vers les montagnes d'Ardialie; les Moldaves retournèrent dans leur pays, où les Polonais venaient d'installer un voïvode de leur choix.

Impatient de réparer la honte de sa défaite, le grand vizir marcha sur Bucarest et de là sur Tirgoviste; il s'empara sans peine de ces deux villes, qui n'étaient pas défendues, et déclara la Valachie province turque. Dans les églises, changées en mosquées, le mithrab prit la place de l'autel et le croissant celle de la croix. Le palais de Bucarest se transforma en citadelle; la ville fut entourée d'un rempart de palissades, et Saturdji-Mohammed, proclamé sandjak du pays, y tint garnison avec deux mille hommes. Bientôt Sinan partit de Tirgoviste avec toute son ar-

(1) ...itchano, t. I, p. 149.

mée et se dirigea vers la Transylvanie.

Prise de Tirgoviste. — Sigismond Bathory, menacé dans ses propres États, appela aux armes les Szicles, les Transylvains et les Saxons, et fit venir quelques renforts d'Allemagne. Quand toutès ses troupes furent réunies, il résolut de marcher à la rencontre des Turcs. Le 7 septembre 1595, il entra en Valachie par le défilé de Torzburg. Le lendemain, l'arrivée de Michel avec huit mille Valaques et d'Étienne Rasvan avec trois mille Moldaves porta les forces de l'armée chrétienne à plus de soixante mille hommes. Sigismond continua sa route vers Tirgoviste. Cette place était défendue par trois mille cinq cents Turcs et plus de quarante canons; elle ne fit pas une longue résistance. Assaillie de trois côtés à la fois et enveloppée par un vaste incendie, la garnison périt tout entière; la ville fut mise au pillage. Les vainqueurs y trouvèrent de l'artillerie, des armes de toute espèce, des munitions et des vivres pour trois ans. De cette journée (18 octobre 1595) date la décadence de l'ancienne capitale de la Valachie. « Tirgoviste n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois; elle n'a plus qu'une population de cinq mille âmes, avec des remparts qui tombent en ruines. Le jeune poëte Basile Kirlova a chanté ou plutôt pleuré, dans des vers immortels, les malheurs de cette ville infortunée. »

[redacted]

artillerie, bagages, hommes et tout se pressa sur le pont da désordre que pour hâter la jetait au milieu du Danube l res et les canons. Michel avait fait braquer son artiller troit passage où s'entassait éperdue; le pont, rompu par lets, s'écroula en entraînant bîme la masse qui le surc les Turcs se noyèrent par Quant à ceux qui se trouvaie sur la rive gauche, les Val firent un horrible carnage; dix-sept mille hommes péri cette journée; et les bandes des *Brûleurs* et des *Coure* avaient été pendant deux demi la terreur de la Hong l'Allemagne, y furent presqu ment anéanties.

Prise de Giurgevo, de V de Nicopolis. Farcassu. cette victoire, l'armée chrétie siége devant la citadelle de Giu tuée sur une petite île du l alors entourée de hautes mur canons pris sur les Turcs à Tî à Bucarest servirent à ouvrir La place fut prise d'assaut e garnison passée au fil de l'épé bre 1595).

Sigismond Bathory reprit chemin de la Transylvanie. A des Roumains, il avait refou sion ottomane et mis en s propres États ; il laissa au voi

[redacted]

ni. Instruit de ses exploits, it relever de ses vœux par itain, lui fit quitter le froc ıpchênu (1), la croix pour nomma général d'infanterie. : aimait en effet à récom-rai mérite; aussitôt qu'il ap-un de ses sujets avait donné ; de bravoure et de dévoue-patrie, il l'appelait près de ait aux plus hautes dignités mer s'il était riche ou pau-ou roturier.

ACHIE SE RELÈVE DE SES

Maître de Giurgevo, de Vid-icopolis, Michel rentra enfin t et s'occupa pendant l'hiver les désastres que la guerre s. La Valachie avait acheté son indépendance. Elle avait grand nombre de ses habi-ur les champs de bataille ou ı esclavage; beaucoup d'émi-nt réfugiés dans les pays voi-une contrée où Mirce Ier et vaient eu quatre-vingt mille ı troupes, Michel II pouvait à une armée de douze à quinze es. Les Turcs avaient enlevé s moissons, arraché les vi-ou emmené les troupeaux; et les villages n'étaient plus s de ruines fumantes. »

le maux il fallait de prompts Michel fit venir de Transyl-vivres et des semences; il a au peuple. Sortis des fo-; montagnes où ils s'étaient dant l'invasion, les Valaques leurs villages, labourèrent ; dévastés et changèrent en maines la face du pays dé-s armes de Michel.

STILITÉS RECOMMENCENT. DES VALAQUES. — Cepen-pendance n'était pas encore le exigeait de nouveaux sa-e nouveaux combats. Les algré leurs revers, ne renon-à l'espoir de recouvrer la nce d'où la capitale de leur ait toute sa subsistance, des bœufs, des moutons, du blé, du fromage, du beurre, du miel, et qu'ils appelaient eux-mêmes « le grenier de Constantinople. » Le sultan jura de venger la défaite de son grand vizir. Mais, avant de mettre sur pied une nouvelle armée et de renouveler ses attaques, il recourut d'abord aux négociations pour isoler la Valachie et détacher d'elle tous ses alliés. Il fit faire par le beyler-bey de Pesth des propositions avantageuses à l'empereur Rodolphe II, qui les rejeta avec indignation. Repoussé de ce côté, il offrit à Sigismond Bathory de lui céder la Transylvanie en toute souveraineté, de l'exempter du tribut et d'annexer à ses États la principauté de Valachie, moyennant un simple présent annuel, s'il consentait à se retirer de la quadruple alliance formée par l'empereur d'Allemagne (juillet 1596). Sigismond répondit qu'il n'abandonnerait jamais le parti des chrétiens pour s'unir à leur ennemi. Les intrigues de la Porte réussirent mieux auprès de l'aristocratie valaque. Les nobles voyaient avec dépit les faveurs accordées par le voïvode à des gens de rien, qui n'avaient d'autre mérite que de bien servir la patrie et que la bassesse de leur naissance aurait dû exclure des emplois où leur talent faisait ombrage aux fils dégénérés des anciens boyards. Les chefs du clergé se joignirent aux chefs de la noblesse pour vendre la Valachie aux infidèles. Ils conspirèrent avec Mahomet III la ruine du vainqueur de Sinan pacha, du glorieux défenseur de la chrétienté, et se soulevèrent à l'approche des Turcs et des Tartares. Leur trahison fut découverte et sévèrement châtiée; la mort des principaux boyards étouffa la conjuration. Avec les forces dont il put disposer, Michel marcha contre les Ottomans; il les battit en deux rencontres; ses troupes, emportées par leur ardeur, franchirent même le Danube et s'avancèrent en Bulgarie; mais son général Velitcu fut vaincu et tué au *Lieu de l'écuyer;* les Turcs reprirent la forteresse de Viddin, et le brave Fârcassu, assailli au milieu d'une forêt par un parti ennemi, succomba, non sans gloire, après une longue résistance (1596).

ı de dolman, habit militaire, r les Roumains aux Polonais et s.

Trahison du khan des Tartares. Intrigues de Michel. — Michel ne recevait aucun secours de ses alliés; pressé en même temps au sud par les Turcs, à l'est par les Tartares, abandonné par une partie de ses sujets et réduit à douter même de la fidélité des mercenaires dont l'épuisement de son trésor ne lui permettait pas d'acquitter la solde, il fut sur le point de perdre courage, et n'hésita point à écouter les propositions de paix que le khan des Tartares lui fit communiquer par l'entremise du voïvode de Moldavie. Le khan s'engageait à rétablir la bonne harmonie entre les Valaques et les Ottomans, à condition que Michel congédierait les troupes étrangères qu'il avait à son service, « lesquelles, disait-il, commettaient toutes sortes de ravages sur le territoire turc et étaient à charge à la principauté même. »

Michel accéda à cette demande; il renvoya ses Transylvains et ses Cosaques, et fit porter au Tartare un présent de deux mille ducats. Mais, au lieu de se retirer, le khan, profitant du départ des mercenaires, passa le Melcove et vint camper avec trente mille hommes entre Buzeu, Ibraïla et Bucarest. Le voïvode n'avait sous ses ordres que six mille Valaques; il semblait perdu; il voulut du moins tomber avec honneur et courut droit à l'ennemi; les Tartares, postés à Ghergbizza, ne l'attendirent point, et battirent en retraite. Pendant [redacted]

projet d'abdiquer en faveur (phe II, et les conditions que nais avaient mises à leur entr ligue contre les Turcs; ils (de l'empereur et de Sigismond formel de toutes prétentions s lachie et la Moldavie, la dépo Michel et la cession des deux p tés à la république de Polog elles se reconnaîtraient vassal butaires. Le prince de Tra n'avait pas fait encore de répo tive à ces demandes exorbitant de rien conclure il voulait s' avec l'empereur d'Allemagne, vait bientôt rejoindre à Prague. là pour le voïvode de fâcheuse les. De retour à Tirgoviste, il envoyé du sultan qui lui appo drapeau rouge en signe de ré tion. « Dans son incertitude s sultat des conférences de Pra craignant d'être dépossédé par nais, Michel accepta l'inves Mahomet III. Son dessein étai voyer entre les deux partis. Il s son armée, pour être prêt à nement, et attendit l'occasio décider. Au mois de juin 1 Serviens révoltés lui offriren mandement de toutes leurs Rodolphe II lui promit un renf mille hommes, outre la solde mille mercenaires; le moment pour les Valaques de recomm lutte contre l'infidèle. Mais, a [redacted]



juillet 1597, Michel fut re-
mellement vassal de la Su-
et prêta serment de fidélité.
suivante, Sigismond Bathory
faveur de l'empereur d'Alle-
dolphe II; en retour de sa
de Transylvanie et de ses
zeraineté sur la Moldavie et
, il reçut Oppeln et Raibort
une pension annuelle de
mille écus et le chapeau de car-
avril 1598, les Transylvains
rment de fidélité aux com-
l'empereur. Avant son dé-
ppeln, Sigismond envoya à
s officiel de son abdication,
u'il n'avait oublié ni la Mol-
Valachie, et qu'en cédant à
suzeraineté de ces provin-
oulu obliger la maison d'Au-
llemagne à leur donner une
fficace.

e Tirgoviste (1598). — Mi-
onça point sans regret aux
qu'il avait conçues; il ne
ster à Rodolphe la Tran-
prit donc le parti de se sou-
ttendant une occasion favo-
vait se présenter tôt ou tard.
s se rendirent auprès des
s impériaux pour prêter
n son nom. L'affaire traîna
. Les commissaires n'avaient
oirs suffisants pour traiter;
t attendre l'arrivée de l'ar-
imilien; enfin, sur les ins-
chel, ils allèrent eux-mêmes à
r furent reçus avec de grands
t après trois jours de con-
nèrent, le 9 juin 1598, un
tant qui régla les relations
ur d'Allemagne et du voï-
chie.

raduction de ce traité, que
ns son Histoire de Hon-
anffy, l'un des négociateurs
e :

lichel; voïvode (duc) des
alpins du royaume de Hon-
seiller de Sa Majesté Impé-
yale, etc., avec Euthémius,
e de Tirgoviste, le vornic
etc., nos conseillers et offi-
« ciers, représentants de toute la Vala-
« chie, savoir faisons à tous ceux qui
« les présentes liront que, mûs par la
« piété et l'affection chrétienne, las du
« joug et de l'oppression que la tyran-
« nie des Turcs fait peser depuis plus
« de cent ans sur la Valachie, nous
« avons résolu de la rendre à son pre-
« mier état. Ainsi que nous l'avions
« déjà rattachée à la couronne de Hon-
« grie, comme elle l'était jadis, nous l'u-
« nissons à l'Empire; reconnaissant
« pour notre seigneur et roi légitime et
« naturel Sa Majesté Impériale et Royale,
« nous nous mettons sous sa protection
« perpétuelle, nous ainsi que notre pro-
« vince, et lui prêtons serment comme
« à notre suzerain. Comme nous avons
« imploré le secours et le patronage de
« Sa Majesté Impériale, et que nous
« nous sommes décidé à ne plus tirer
« l'épée pour les ennemis de la croix de
« Jésus-Christ, mais pour l'empire et la
« religion des chrétiens, Sa Majesté Im-
« périale et Royale ne s'est pas refusée
« à recevoir notre province sous sa pro-
« tion et à nous reconnaître pour son
« vassal; elle a daigné même nous se-
« courir généreusement et prompte-
« ment, et elle a chargé le très-révérend
« Étienne Szuhay, évêque de Weizen,
« préfet de la chambre hongroise de
« Presbourg, et le très-illustre Nicolas
« Istvanffy, propalatin du royaume de
« Hongrie et capitaine de la ville
« d'OEdenbourg, ses conseillers et lé-
« gats plénipotentiaires et commissaires
« en Transylvanie et en Valachie, de
« s'entendre avec nous, et, si l'occasion
« se présentait, de traiter des articles
« et de la manière dont nous devions
« nous soumettre à Sa Majesté Impé-
« riale. Lesdits légats, après avoir ter-
« miné autant que possible les affaires
« de la Transylvanie et après avoir oc-
« cupé ce pays, sont venus nous trou-
« ver, et après un serment solennel et
« vrai, reçu et prêté d'abord par nous,
« et ensuite par le très-révérend Euthi-
« mius, archevêque de Tirgoviste, et
« par nos boyards, dans l'église du bien-
« heureux archevêque Nicolas, sise sur
« la colline de Tirgoviste, notre capi-
« tale, et après être convenus de la for-
« mule des serments et articles de fidé-
« lité que à Sa Majesté Impériale et

fy, *Historia regni Hungarici;*
ppinæ, 1724, p. 444.

« Royale, ils ont arrêté et conclu avec « nous et nos principaux boyards et « conseillers les articles suivants :

« Art. I. Sa Majesté Impériale et « Royale nous donnera et nous fera « compter en espèces par ses trésoriers, « afin de défendre notre province et, « si la fortune nous seconde, afin d'at- « taquer l'ennemi, la solde de cinq « mille hommes, lesdits seigneurs « commissaires nous promettant de l'ob- « tenir pour cinq autres mille hommes, « ou de nous faire accorder soit leur « équipement, soit un nombre égal « d'auxiliaires, pendant l'été le nombre « complet, pendant l'hiver la moitié « seulement. En outre il est convenu « que le trésorier de Sa Majesté les sol- « dera et en passera l'inspection tous « les mois, et que si, par la volonté de « Dieu, l'état des choses devient tel « que ces troupes ne soient pas néces- « saires, elles ne seront pas entretenues « inutilement, ou du moins elles seront « employées comme les circonstances le « demanderont ou comme Sa Majesté « Impériale et le sérénissime archiduc « Maximilien l'ordonneront. De notre « côté nous nous efforcerons dans tou- « tes les occasions de repousser de la « Transylvanie, de la Valachie et des « autres parties de la Hongrie les « Turcs et les autres ennemis, et dans « ce cas, après la victoire, nous nous « engageons à suivre la volonté et les « ordres, quels qu'ils soient, de Sa Ma- « jesté Impériale et Royale et du séré-

« de guerre nous seront four « Sa Majesté Impériale ou en « par le sérénissime Maximilie

« Art. II. Afin que nous p « donner ces secours avec plu « chement et d'amour et que n « consacrions sans réserve à la « de la chrétienté, Sa Majesté « donné à nous et à notre très « Pierre la Valachie avec tou « venus, ses droits et ses fro « pour la tenir et la posséder « tuité. Elle nous a donné cette « comme à ses vassaux et féau « taires, ainsi qu'à nos descen « ligne directe, du sexe mascul « que nous soyons tenu de pay « impôt ni tribut; et nous aur « principauté telle que nous « possédée jusqu'à présent ave « ses libertés et privilèges; ma « vant l'ancien et louable usa « et nos successeurs nous lui « chaque année, comme à no « gneur et roi, un présent d'h « à notre libre choix, qui lui t « du zèle et de la fidélité d'un « dataire. Nos biens propres et « notre fils, hérités ou acquis « argent, seront transmissibles « gré aux légataires de notre c « nous pourrons en disposer lib « selon notre volonté.

« Art. III. S'il nous arrivai « qu'à notre fils, de mourir sa « cendance masculine, ce dou « nous garde! Sa Majesté Imp

« vera ; de même les soldats d'infante-
« rie ou de cavalerie qui, après avoir
« reçu leur solde, auront déserté, dans
« quelque endroit qu'ils se trouvent,
« nous seront rendus.

« Art. V. Quant à ce qui concerne le
« commerce des marchands de la Vala-
« chie, il est établi que, si leurs affaires
« ne sont pas au désavantage des villes
« libres de la Transylvanie ou qu'elles
« ne soient pas contraires aux priviléges
« que possèdent ces villes, un libre
« commerce leur sera permis doréna-
« vant avec la Transylvanie, toutefois
« après qu'ils auront payé le tarif légal ;
« les négociants transylvains, hongrois
« ou allemands auront le droit d'im-
« porter en Valachié ou d'en exporter
« les marchandises qu'il voudront après
« avoir payé la taxe imposée.

« Art. VI. Sa Majesté Impériale et
« Royale nous garantit l'exercice paisi-
« ble de notre religion, et promet que
« nos évêques, nos prêtres et nos fidè-
« les ne seront jamais gênés en rien
« dans leurs cérémonies ni dans leurs
« croyances.

« Art. VII. Les boyards ou les sol-
« dats de cette principauté qui auront
« bien mérité de la république chrétienne
« et de Sa Majesté Impériale et Royale
« et que nous aurons recommandés
« seront traités dignement ; de même
« les nonces et les ambassadeurs que
« nous aurons envoyés à Sa Majesté
« Impériale et Royale et au sérénissime
« archiduc Maximilien recevront une
« prompte audience et une réponse di-
« gne de leur qualité et de leur mission,
« et seront traités d'une manière con-
« venable.

« C'est ce que nous avons certifié par
« ces lettres munies et marquées de
« notre propre signature et de notre
« sceau authentique. Fait et donné dans
« l'église du bienheureux archevêque
« Nicolas, située sur la colline de Tir-
« goviste, notre capitale, ce neuf juin,
« l'an du Seigneur 1598, et le 23e du
« règne de Sa Majesté comme empereur
« d'Allemagne, le 26e comme roi de
« Hongrie et le 23e comme roi de
« Bohême. »

Le jour de la publication de ce traité, Michel prêta le serment de fidélité à Rodolphe II :

« Moi Michel, voïvode des pays tran
« salpins du royaume de Hongrie, con
« seiller de Sa Majesté Impériale e
« Royale, je jure, par le Dieu vivant
« Père, Fils et Saint-Esprit, et par l
« très-Sainte-Trinité en un seul Dieu
« la bienheureuse Vierge Marie, mèr
« de Dieu, et tous les saints et le sain
« Évangile du Christ, d'être à partir d
« ce jour, moi et mes successeurs, fidèl
« et soumis à la personne sacrée d
« l'empereur des Romains, roi de Bo
« hême, de Hongrie, etc., et à ses suc
« cesseurs, d'être l'ami des amis de S
« Majesté et l'ennemi de ses ennemis
« de ne jamais rien faire contre ell
« ou ses successeurs ni ouvertement
« ni secrètement, ni en actions, ni e
« conseils ; de ne jamais révéler les se
« crets qu'elle m'aura confiés par lettre
« ou par exprès ; de lui donner de bon
« et sages avis, et de l'instruire fidèle
« ment des trames de ses ennemis qu
« parviendraient à ma connaissance
« promettant, quant à moi, de leur te
« nir tête et de perdre corps et bien
« plutôt que de tremper dans leurs ma
« chinations hostiles. Qu'ainsi me soien
« en aide la Vierge Marie, tous le
« saints, les élus de Dieu et l'Évangil
« du Christ. »

« Le traité que les Valaques avaien conclu avec Rodolphe II était d'un haute importance pour leur pays, qui s'unissant ainsi en quelque sorte à l'Al lemagne, devait prendre part aux lu mières de l'Europe civilisée ; l'Allema gne était l'anneau qui pouvait attache la Valachie au monde éclairé, et de bel les destinées pouvaient être le partag de cette principauté si ce traité avai eu une longue durée. Ce pays n'étai plus assez puissant, ou, pour mieux dire les États avoisinants étaient devenu trop formidables pour que les Valaque pussent se soutenir dans une indépen dance absolue ; ils devaient se placer sou la protection d'un souverain qui, tou en respectant leurs lois et leurs institu tions, pût les défendre contre les force formidables des Turcs, et le protecteu naturel des Valaques était alors le ro de Hongrie et par conséquent l'empe reur d'Allemagne. La Valachie, quoiqu reconnaissant la souveraineté de l'em pire, restait autonome ; Rodolphe II e

ses successeurs ne devaient se mêler en rien des affaires de la principauté, qui, exempte de tout tribut, devait seulement fournir des secours en temps de guerre. » C'est ainsi qu'un historien moldo-valaque appréciait, en 1837, le traité de Tirgoviste. Il ajoutait : « M. G. d'Eichthal, dans son ouvrage *les Deux-Mondes*, semble vouloir qu'on remette en vigueur le traité de Rodolphe II par ces paroles : *Une confédération du Danube devra se former sous le protectorat de l'Autriche;* et par confédération du Danube il entend la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie, la Servie; chacun de ces États devra avoir un gouvernement national. L'antipathie qui existe entre les peuples du Danube et les Autrichiens rend ce plan presque impossible, et si même ce protectorat avait lieu, il ne nous serait pas favorable. » Aujourd'hui que l'Autriche occupe les principautés danubiennes pour les garantir contre l'invasion des Russes, il n'est sans doute pas inutile de rappeler la convention de 1598; les esprits défiants ne croient guère au désintéressement des Habsbourg; ils demanderont peut-être si les armées autrichiennes sont entrées en Valachie pour garantir l'intégrité de l'empire ottoman ou pour rendre à l'héritier de Rodolphe II cette suzeraineté de la Valachie conférée à la maison d'Autriche par le traité de Tirgoviste.

Fort de son alliance avec l'empire, Michel méditait une nouvelle campagne contre les Turcs lorsqu'un événement imprévu vint déranger tous ses plans. Sigismond Bathory avait à peine signé son abdication qu'il regretta la couronne et résolut de la reprendre. Il quitta Ratibor et rentra à Clausembourg aux acclamations de tout le peuple (20 août 1598). Il s'appliqua aussitôt à se prémunir contre le ressentiment de Rodolphe. Un de ses officiers se rendit auprès de Michel pour solliciter l'appui des Valaques. La révolution accomplie en Transylvanie mettait le voïvode dans une situation très-embarrassante. S'unir avec Sigismond, c'était rompre le traité récemment conclu avec son ennemi; rejeter les propositions de ce prince, c'était le contraindre à invoquer le secours du sultan, livrer la Transylvanie aux Turcs, et par suite exposer la Valachie aux plus grands périls. Michel prit le parti de promettre à Bathory une armée de trente-cinq mille hommes à condition que l'Ardialie resterait fermée aux troupes ottomanes.

EXPÉDITIONS EN BULGARIE. — Cependant Hafiz pacha, gouverneur de Nicopolis, et le pacha de Silistrie menaçaient de franchir le Danube. Michel envoya vers eux le vornic Démètre avec un immense convoi. Les chariots, couverts de drap rouge, étaient censés contenir le tribut et les présents du voïvode; les Turcs les laissèrent approcher sans défiance. Mais, aux portes du camp, vingt mille Valaques, jusqu'alors cachés dans les voitures, se montrèrent tout à coup, s'élancèrent le sabre au poing et culbutèrent les Turcs, étourdis par cette attaque inattendue; Hafiz pacha prit la fuite, et ses deux queues de cheval tombèrent aux mains du vornic. Démètre, après ce brillant succès, alla rejoindre Michel à Caracala, au confluent de l'Olto et du Danube. Le voïvode, dans l'excès de sa joie, fit revêtir à une vieille femme les vêtements du pacha, son turban et sa fourrure, et la promena par la ville dans cet accoutrement ridicule, aux applaudissements de toute l'armée.

Encouragé par la victoire de son lieutenant, il passa le Danube, battit une armée turque de treize mille hommes, lui enleva toute son artillerie, tous ses bagages, et le 10 septembre mit le siége devant Nicopolis. Son entreprise ne réussit point. Au bout de quelques jours il fut contraint de se retirer devant la résistance de la garnison, qui pendant la nuit réparait les brèches faites durant le jour par les canons des chrétiens. Après avoir dévasté tout le pays autour de la ville, les Valaques marchèrent sur Viddin. Le commandant de cette place les attendait en rase campagne avec des forces considérables. Michel fut vainqueur dans une rencontre meurtrière où périrent un grand nombre de Turcs; mais lui-même faillit succomber, victime de son ardeur à poursuivre les infidèles. Comme il courait seul bien en avant de sa colonne, quelques Turcs firent volte-face et se jetèrent sur lui; il en tua plusieurs; mais

d'eux lui appuya sur la poitrine la te de sa lance; alors s'engagea une corps à corps, qui finit par l'arri- le quelques officiers valaques. Les tiens ne s'arrêtèrent pas devant Vid- ils parcoururent la Bulgarie pen- dix jours, pillant tout sur leur ge et brûlant les villes situées le du Danube; le 5 novembre, ils re- rent le fleuve avec un immense et seize mille Bulgares, à qui le voï- donna des terres sur la rive gauche.

SIGISMOND ABDIQUE EN FAVEUR D'ANDRÉ BATHORY. — Peu de temps s, Sigismond, par un nouveau ca- , abdiqua en faveur du cardinal An- Bathory (21 mars 1599). « Ce prince, ne chronique valaque, avait formé jet de quitter le parti de Michel et de ettre aux Turcs la Transylvanie. Il pouvait exécuter ce plan à cause du ent qu'il avait prêté au voïvode de chie. C'est ce qui lui inspira la ruse eler au trône son cousin André, qui it conclure aussitôt une alliance avec orte. » André feignit d'abord de se rocher de Michel; il prit l'engage- : de ne jamais permettre aux Otto- s de mettre le pied en Transylvanie avril 1599), autorisa les Valaques eter des armes et des munitions erre dans les villes saxonnes de sa ipauté, et souffrit que plusieurs s officiers prissent du service dans oupes du voïvode; mais en même s il entamait des négociations les Turcs et avec Jérémie Movila, e de Moldavie. Michel, averti de s ses menées, les dénonça secrète- à Bassa, général de l'empereur en rie; il fit ses préparatifs de guerre, manda de l'argent et des armes à lphe II, promettant de détrôner é si l'empereur consentait à lui er la Transylvanie à titre de fief. pereur s'empressa d'accepter ses sitions, et le voïvode, tout en stant de sa fidélité envers Bathory, lit le moment d'engager la lutte. André doute de ma foi, disait-il, je nnerai pour otages ma femme et fils; j'aimerais mieux manger leur et boire leur sang que de m'em- de l'Ardialie. » Serment de prince i ne pouvait tromper que la cré- la moins soupçonneuse.

EXPÉDITION DE MICHEL EN TRANSYLVANIE. — Le cardinal-prince avait résolu de convertir les Saxons protestants ou de les exterminer. Il voulut leur porter un coup dont ils ne pussent se relever. La diète de Carlsburg devait se réunir le 18 octobre 1599. André fit dresser sept pieux sur la place publique pour empaler avant l'ouverture de la session les sept juges saxons dont il craignait la résistance. Mais Albert Huet, comte de cette nation, découvrit le projet du tyran; il écrivit à Michel, lui offrit le secours de tous ses compatriotes et le conjura de hâter son entrée en Transylvanie.

Michel aussitôt assembla ses troupes à Ploïesti. Vainement sa femme Florica lui représenta les dangers de l'entreprise qu'il méditait : « Qu'allez-vous faire, lui dit-elle; où comptez-vous aller? De quelle tache de trahison voulez-vous souiller votre nom? Pourquoi ne vous souvenez-vous plus de ce temps où, fugitif, chassé de votre patrie par la fureur du voïvode, vous avez trouvé un sûr asile en Transylvanie? Ne vous rappelez-vous plus avec quelle bonté, avec quelle faveur vous fûtes accueilli et protégé par le prince Sigismond? n'est-ce pas à la prière des Transylvains que le sultan Murad vous accorda la permission de retourner dans votre pays et vous décora de la dignité de voïvode? J'atteste Dieu et les hommes que les auteurs de cette guerre commettent un crime abominable. Que la victoire penche de notre côté ou du côté des Transylvains, nous serons en tous cas souillés d'une fourberie inexpiable. En supposant que les Transylvains ne vous aient jamais rendu aucun service, de quel droit voulez-vous vous emparer d'une province étrangère, que Dieu, que la nature, que les travaux des hommes ont séparée de votre État par tant de montagnes et de villes? Si leurs services, si les chances de la guerre, si les serments que vous avez prêtés ne vous retiennent pas, craignez du moins le Créateur du ciel et de la terre et les saints patrons Nicolas et Michel, qui tôt ou tard punissent sévèrement la force qu'on emploie contre la justice et l'équité. » Un tel discours n'était guère propre à dissua-

der Michel des projets qu'il avait conçus. Le 16 octobre 1599, l'armée valaque vint camper au pied des Carpathes.

Les défilés n'étaient pas gardés. Michel s'avança sans obtacle jusque dans la vallée de Bozza. Là il s'arrêta quelques jours pour traiter avec les Szicles; il les entraîna dans son alliance par la promesse de rétablir leurs franchises abolies par les Bathory. Les Szicles prirent les armes, détruisirent la forteresse de Varhegy, que Sigismond avait élevée pour les tenir en respect, et pillèrent les châteaux des nobles qui les avaient tyrannisés jusqu'alors. L'armée valaque se dirigea vers Cronstadt; à sa vue, les bourgeois effrayés capitulèrent; ils jurèrent de rester neutres jusqu'à la fin de la guerre. Le voïvode se contenta de cette assurance; il avait hâte d'attaquer Hermanstadt, qui était la seconde ville de la principauté et que le cardinal-prince se préparait à défendre.

Bataille d'Hermanstadt. Michel entre a Weissemburg (1709). — Surpris par l'invasion de son ennemi, André avait appelé aux armes la noblesse et le peuple; il avait tenté de se réconcilier avec les Saxons et les Szicles; mais il ne put réunir que neuf mille hommes. Avec cette petite armée, il se posta sous les murs d'Hermanstadt. Comme il attendait quelques renforts, il demanda un armistice; Michel y consentit, pour donner à sa grosse [redacted]

d'une cuirasse par-dessus sa robe de cardinal, parcourut d'abord les rangs de ses soldats et sut enflammer leur courage par ses discours. « Qu'est-ce, disait-il, que ce traître Michel? il veut régner sur les Hongrois; ne sait-il donc pas que ses frères gardent encore aujourd'hui les porcs des étrangers? » Les Transylvains, malgré leur infériorité numérique, enfoncèrent les lignes valaques. La victoire était à eux si Kornis, le commandant en chef, avait fait avancer la réserve; mais ce général montra beaucoup d'indécision. Michel eut le temps de rallier ses troupes ébranlées. Monté sur un cheval fougueux, couvert de sang et de poussière, il fait arrêter les drapeaux et frappe de son sabre les fuyards qui ne veulent pas retourner au combat. « A moi! s'écrie-t-il, à moi, mes soldats de Bulgarie, vainqueurs de Kara-Iman et d'Ahmed! Quoi! vous fuyez la victoire qui vient à vous! Vous avez le sabre en main, et vous demandez à vos jambes de vous prêter secours! Volteface! En avant! » Bientôt les Transylvains fatigués cédèrent à leur tour; le centre est enfoncé; les ailes se débandent; plusieurs généraux sont tués ou faits prisonniers; André prend la fuite, et Michel reste maître du champ de bataille.

Trois jours après il fit une entrée triomphale à Weissemburg (1er novembre 1599). L'évêque de la principauté, revêtu de ses habits pontificaux et suivi [redacted]

chevaux ornés de panaches rgent; puis, déployés au drapeaux pris sur Bathory. nt; les boyards et l'armée a marche.

mait de prendre possession es princes de Transylvanie, ite Ordog, chef d'une bande saxons, lui apporta la tête et lui en demanda le prix. ataille d'Hermanstadt, Anmé de tous ses compagnons mourant de faim, de soif et avait erré pendant trois les forêts de Csik; des payt rencontré, reconnu et tué. ette tête sanglante, la prinit ne put retenir ses larmes. ces pleurs? » dit le voïvode. pondit-elle, un pareil malmenace peut-être! » Michel it. « O le pauvre prêtre! le tre! » s'écria-t-il, et, s'a-t meutrier, il ajouta : « Va récompense. » Ordog fit s et tomba mort. Le caBathory, retrouvé dans la oyer, fut enfermé dans un il. Les états et les ordres auté, les nobles, les boyards, valaques et Michel en pertèrent aux pompeuses funéurent célébrées dans l'église burg (17 novembre 1599).

EUR RÉCLAME LA TRAN- — C'était au nom de Rodolichel avait attaqué André envoya deux ambassadeurs our annoncer à l'empereur de l'expédition et lui deouvernement de la Transyluise par ses armes. Toutes la province lui ouvrirent . A Ust, il trouva les trésors des Bathory; il les fit translssemburg et s'en servit pour lde des troupes; ses soldats les mercenaires serviens, osaques commettaient parbles brigandages et ne méas plus les Saxons que les l'énergie du voïvode ne parrétablir la discipline et à s malheureux habitants de . D'ailleurs lui-même, en t à mort un certain nombre de magnats, avait donné l'exemple de la cruauté. Les Transylvains commencèrent à regretter les Bathory. Seuls les Szicles trouvèrent quelque compensation aux maux de l'invasion dans le rétablissement de leurs anciennes libertés; ils acquirent le droit de choisir eux-mêmes leurs magistrats; mais cette réforme, qui portait atteinte aux priviléges de la noblesse, acheva d'irriter contre les Valaques les Hongrois et les Saxons.

Basta, général de Rodolphe II, vint alors réclamer la Transylvanie au nom de son maître. Michel répondit qu'en aucun cas il ne se dessaisirait d'une province qu'il avait conquise au prix de son sang. Il rassembla le conseil des boyards et posa nettement devant eux la question de savoir s'il devait évacuer la principauté ou s'y maintenir même malgré l'empereur. L'avis des boyards fut conforme à ses vœux. En conséquence il convoqua la diète de Transylvanie et lui demanda des subsides considérables d'argent et de vivres (février 1600). La noblesse le pria vainement de respecter ses droits et ses priviléges. « Vos priviléges! » s'écria-t-il avec fureur en portant la main sur la garde de son épée. Il n'acheva pas; mais les nobles avaient compris la menace; ils jurèrent tout bas de se venger, tandis que les paysans valaques et szicles, délivrés de la servitude, criaient : Vive le roi Michel! vive notre Alexandre le Grand!

Telles étaient les dispositions des grands et du peuple lorsque les commissaires de Rodolphe arrivèrent à Weissemburg. Ils apportaient à Michel un diplôme impérial qui lui assurait ainsi qu'à ses descendants le gouvernement héréditaire de la Valachie, et qui lui ordonnait d'évacuer immédiatement la Transylvanie. Michel ne put maîtriser sa colère : « La Transylvanie, répondit-il, m'appartient comme un dédommagement des pertes que j'ai éprouvées en combattant pour l'empereur contre les Turcs. Je l'ai conquise; elle est à moi. Aucune puissance ne l'arrachera de mes mains. Si Rodolphe veut me la disputer, s'il tarde à m'envoyer les subsides qu'il m'a promis, je lèverai contre lui autant de milliers de diables

qu'il a d'hommes à son service. »

MICHEL S'EMPARE DE LA MOLDAVIE ET RÉUNIT SOUS SON AUTORITÉ TOUTES LES PROVINCES ROUMAINES (1600). — Rodolphe n'était pas le seul ennemi que l'occupation de l'Ardialie eût soulevé contre le prince des Valaques. Sigismond Bathory avait à venger la mort du cardinal André. Soutenu par la diète de Pologne, il se ligua étroitement avec Jérémie Movila, prince de Moldavie. Vainement Michel, pour gagner du temps, offrit de lui céder Vacaras et Cronstadt, et demanda pour son fils la main d'une des filles de Movila. Les Polonais et les Moldaves entrèrent en Valachie, s'emparèrent sans coup férir de Bucarest, et y installèrent le grand échanson Siméon Movila, frère de Jérémie. Michel quitta aussitôt Weissemburg et courut défendre sa principauté. Il poursuivit Simon, qui, sans attendre son approche, s'était retiré vers Fokchani, l'atteignit aux bords de la rivière de Melcove, mit son armée en déroute, et pénétra en Moldavie à la tête de cinquante mille hommes (18 mai 1600). Vainqueur dans un nouveau combat près de Suciava, il s'avança jusqu'aux portes de Khotin, battit Jérémie sous les murs de cette ville et le força de se réfugier en Pologne, envoya ses troupes dévaster la Pocutie, la Podolie et la Russie Rouge et alla se faire couronner à Jassi; depuis lors il s'intitula prince de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie. Après cette heureuse campagne, il reçut de Rodolphe des subsides, des présents, et le titre de conseiller de l'empire. Il fit alors frapper une médaille à son effigie, portant d'un côté ces mots : *A. D. vigilantia, virtute et armis victoriam nactus : 1600*. « Et en effet, dit un historien, sa vigilance était infatigable; il a montré en toute occasion qu'il savait se garder de tout ce qui pouvait lui nuire. Sa bravoure était à toute épreuve, et ses ennemis même l'ont hautement proclamée. Né sous la tente, élevé dans les camps, maniant les armes mieux que personne, il ne démentit point sa devise. »

Michel avait triomphé de tous ses ennemis; maître des trois principautés, il réunissait sous son autorité toute l'ancienne Dacie; son pouvoi[r] d'être reconnu et confirmé par [l'empe]reur d'Allemagne. La Porte ell[e] lui envoya l'étendard, l'épée et [le scep]tre, emblèmes de son investiture [de] prince de Moldavie et de Trans[ylvanie]. Le voïvode alla au-devant de l'[envoyé qui] lui apportait ces insignes, et il [le reçut] à Cronstadt avec toutes les [marques] d'un profond respect; il embra[ssa l'é]tendard et ceignit l'épée. Le c[ommis]saire de Rodolphe s'étonna d'u[ne telle] conduite. Michel répondit qu'il [avait] accepté l'investiture du sultan [par] politesse, et que d'ailleurs il ne [pouvait] pas se fier à l'empereur, qui l[ui avait] toujours préféré son ennemi [George] Basta. « Que Rodolphe, dit-il, m[e donne] quelque preuve certaine de son [amitié]. Je veux, outre la principauté d[e Tran]sylvanie, la dignité de prince d[e l']Empire, les villes du Grand-V[aradin], de Nagyi-Banya et de Huszt, d[es sub]sides annuels, et, en cas d'ex[pulsion] par les Turcs, l'assurance d'un [e pen]sion de cent mille écus. A ces [condi]tions l'empereur pourra comp[ter sur] ma fidélité. »

L'ambition du voïvode ne con[nut] plus de bornes. Non content de [régner] sur tous les peuples roumains, [il mé]dita la conquête de la Hongrie e[t de la] Pologne. En Hongrie, il avait u[n parti] nombreux; en Pologne, ses p[réten]tions étaient secrètement favoris[ées par] les Orthodoxes. Mais il était arr[ivé au] terme de ses succès; les puissanc[es qu'il] menaçait se coalisèrent contre [lui; il] se trouva pris entre deux feux.

COALITION FORMÉE CONTRE MICHEL (1600). — D'un côté, Rod[olphe], irrité de l'orgueil de son lieut[enant], encouragea les Transylvains à la r[évolte]. Étienne Csàky se mit à la tête de [la no]blesse, réunit une armée de douz[e mille] hommes et opéra sa jonction avec [Geor]ges Basta, qui commandait six mill[e Hon]grois et Allemands. A l'Orient, les [Polo]nais, sous les ordres de Zam[oyski], franchirent le Dniester et envahi[rent la] Moldavie.

En Transylvanie, la rencont[re eut] lieu entre Michel et Basta près d[u vil]lage de Misiszlo, sur les bords [de la] rivière de Maros (18 septembre [1600]). La déroute des Valaques fut com[plète].

ient quatre ou cinq mille hom-
ine canons et tous les bagages.
rode, sans perdre courage,
iques troupes en Valachie, et
contre les Polonais. Il fut en-
ttu le 15 octobre. Forcé d'é-
territoire moldave, il s'arrêta
n sur le Séreth. Là, dans un
désespéré, il vit anéantir sa
armée. Il se sauva dans les
s.
sans défense à l'invasion, la
se prosterna devant le maître
que lui imposèrent les vain-
Michel le Brave. Siméon Mo-
a en grande pompe dans Bu-
occupée par une garnison de
le Polonais, et les boyards lui
t serment de fidélité. Michel
ait plus rien contre lui; après
t de Zamoyski, il descendit de
ite avec une troupe de monta-
Mais il fut encore une fois
rès d'Argessu (25 novembre),
lui resta plus d'autre ressource
se réfugier auprès de l'empe-
se rendit à Vienne avec sa fa-

dant la diète de Transylvanie
unie à Weissemburg. A l'ins-
d'Étienne Csàky, elle envoya
ntés à Rodolphe pour le préve-
s'il ne se hâtait pas de confier
rnement à l'archiduc Maximi-
se verrait obligée de procéder
e à l'élection d'un prince : en
mps elle réclamait l'extradi-
Michel, et la suppression des
qu'il avait accordées et des
rendues aux Szicles. Comme
tardait à répondre, les états
Sigismond Bathory (4 février
prince, ramené à Claudem-
une escorte de Moldaves et
ais, prit pour troisième fois la
que deux fois il avait abdiquée.
IL VAINCU SE RÉFUGIE A PIEN-
EST ASSASSINÉ PAR BASTA,
ANT DE L'EMPEREUR (1601).
tes de la diète mécontentèrent
l'empereur. Michel, d'abord
Vienne, reçut l'invitation de
à Prague. Le 23 mars 1601,
le dépossédé parut pour la
fois à la cour; sa taille impo-
sa mâle beauté excitèrent l'admiration de toute la noblesse allemande. Les charmes de sa fille Florica gagnèrent le cœur de Rodolphe. « On pardonne aisément au père de celle qu'on aime. » L'empereur, oubliant tous ses griefs contre Michel, lui donna cent mille ducats et lui rendit le gouvernement de la Transylvanie après l'avoir publiquement réconcilié avec Basta.

Michel et Basta entrèrent en campagne avec dix-huit mille hommes; trente-cinq mille Transylvains les attendaient devant Gorozlo, sur la rive droite du Szamos. Une bataille terrible, engagée le 3 août, se termina par la défaite totale de Sigismond Bathory. Ce fut la dernière victoire de Michel le Brave. Aussitôt après, la discorde éclata entre les deux généraux de l'armée impériale. Basta, pour se débarrasser de son rival, ne recula point devant un crime. Par ses ordres, le 19 août 1601, Jacques Bory, capitaine des Wallons, accompagné d'un capitaine allemand, de trois cents Wallons, d'autant d'Allemands et de quelques cavaliers, pénétra au lever du jour dans le camp de Michel à Thorda. Le voïvode n'avait auprès de lui que quelques Valaques. « Au nom de l'empereur, lui cria Bory, je vous arrête. » — « Vous ne m'aurez pas vivant, » répondit le héros, et il plongea son épée dans la poitrine du capitaine allemand; il n'eut pas le temps de la retirer; frappé au cœur d'un coup de hallebarde, il tomba en poussant un cri de douleur et de rage. Les assassins lui coupèrent la tête et la placèrent sur une carcasse de cheval. Basta écrivit à l'empereur que Michel était convaincu de trahison, et son crime resta impuni.

Ainsi périt, à l'âge de quarante-trois ans, ce grand homme qui sera l'éternel honneur du peuple roumain. Il essaya de réunir en corps de nation tous les habitants de l'ancienne Dacie. C'était là une difficile entreprise. Malgré la communauté d'origine, de langage et de religion, il n'y avait pas de sympathie entre les trois principautés. Pourtant, malgré tous les obstacles, peut-être, s'il avait plus longtemps vécu, serait-il parvenu à fonder un nouveau royaume de Dacie qui aurait été d'un grand poids dans la balance de l'Europe. Il comprenait les vrais intérêts des pro-

vinces roumaines : *Crescunt parvæ res concordia*; mais ses compatriotes ne surent pas le seconder et le soutenir; les nobles ne virent en lui que l'ennemi de leurs priviléges; seuls les paysans lui restèrent fidèles, et ils vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire. « Michel le Brave, dit un historien allemand, a puissamment aidé à garantir l'Europe de la barbarie des Turcs. Si son règne avait été plus long, la Roumanie aurait un meilleur destin. Que l'histoire conserve le souvenir de ses exploits et de ses vastes pensées; qu'elle fasse pressentir à l'Europe ce qu'elle peut attendre de la nation qu'il commandait, et ce qu'a droit d'espérer d'elle ce pauvre peuple qui lui tend aujourd'hui les bras! (1) »

CHAPITRE VII.

LA ROUMANIE AU XVIIe SIÈCLE.

SERBAN BASARABA. RELATIONS AVEC LES TRANSYLVAINS ET LES MOLDAVES. — La mort de Michel le Brave fut le signal de la décadence de la Valachie. Toutes les conquêtes de ce prince furent perdues. Basta garda la Transylvanie, Jérémie Movila reprit la Moldavie, les Turcs rentrèrent à Giurgevo, à Ibraïla et à Turnu.

« Par la volonté de Dieu, dit le chroniqueur Greceano, les boyards choisirent pour prince, d'une voix unanime, Georges Radu Serban, de la famille de Basaraba, et le conduisirent en triomphe [redacted]

Basta, après lui avoir donné des troupes pour repousser les Moldaves et reconquérir sa principauté, ne tarda pas à réclamer le prix de ses services. Lui-même avait à se défendre contre Moïse Székéli, qui, soutenu par une armée de Szicles et de Turcs, s'était proclamé prince de Transylvanie. Serban n'envoya d'abord à son allié qu'un renfort de quinze cents hommes; mais ses soldats le contraignirent de marcher en personne contre Székéli, qu'il surprit devant Cronstadt, dans la plaine de Burzenland, et qui périt dans le combat.

Au retour, il trouva en Valachie une armée turque, venue au secours de Székéli; il la battit et la rejeta au delà du Danube (1604). Quelque temps après éclata une révolte fomentée par les intrigues de Jérémie Movila et de la Porte. Étienne Prodic, fils naturel de Pierre Boucle-d'Oreille, prit le titre de voïvode et se fit reconnaître en cette qualité par le métropolitain de Tirgoviste. Serban était alors à Cronstadt; il accourut, attaqua vigoureusement son rival, le fit prisonnier, et lui coupa le nez et les oreilles.

Les paysans de la Transylvanie, poussés au désespoir par les désastres de la guerre qui, depuis plusieurs années, ne cessait pas de dévaster leurs champs et leurs villages, avaient organisé une sorte de Jacquerie et ne vivaient plus que de brigandages et de rapines. Une troupe de ces bandits pénétra dans le banat de Craïova. Serban les chassa, [redacted]

a Porte pour lui assurer défi-
sa principauté. (Traité de
août 1605.)
vait dans Siméon un ennemi
ble, qui ne lui laissait pas de
: armée de Tartares et de
nvahit la Valachie et s'avança
bords du Teleajin. Là fut li-
taille de trois jours. Les Va-
portèrent enfin la victoire.
ntraîné dans la déroute, se
rès du khan de Crimée. Celui-
her sur un cheval sauvage et
s au milieu des forêts. Son
antin lui succéda.
in Movila n'hérita point de
sa famille contre Serban; il
contraire, le prince valaque
riel Bathory. Bocskay était
6. Son successeur, Sigismond
diqua au bout de deux années.
bory, devenu prince de Tran-
608), médita la conquête des
moldo-valaques, et vers la
mbre 1610 il franchit les Car-
a en Valachie et s'empara de
L'approche d'une armée
orça de se retirer; le sultan
nner l'investiture de la Va-
Radu XII, fils de Pierre
ban, avec des troupes re-
Pologne et en Moldavie,
à tour ses deux ennemis;
mis en fuite l'armée de
nvahit la Transylvanie, et
ur Gabriel un avantage si-
tersdorf près de Cronstadt
1611). Mais Radu revint
elles forces; affaibli par ses
ames, Serban se vit hors
ister à son rival; il venait
appui des Moldaves par la
e Movila; pouvait-il lutter
l'empire ottoman? il posa
et se retira en Autriche.
sta en Valachie, et la Mol-
nnée à Étienne X-Tomsa II.
e 1610, les chefs des deux
escendus au rang de pachas,
s leurs actions soumises,
oit, du moins de fait, au
potique des sultans. « Si
encore le bruit des armes
u delà des Carpathes, ce
dinairement que comme un
is qui se confond et se perd
au milieu des anses musulmanes; car de cette époque date le désarmement des principautés. Il ne se fait que graduellement encore et commence par la destruction des forteresses qui hérissent le territoire; mais à l'avenir les Roumains ne se lèveront plus en masse; ils ne seront plus un peuple de soldats; cinquante ans encore, et l'hospodar, tenu d'assister son suzerain, ne traînera plus à sa suite que quelques milliers de lances. »

RADU ET ALEXANDRE ÉLIAS. INFLUENCE DES PHANARIOTES. — A peine installé par les Turcs sur le trône de Valachie, Radu reçut l'ordre de se joindre à Etienne X pour renverser Gabriel Bathory. Les Moldaves et les Valaques occupèrent la Transylvanie; Bathory fut assassiné, et Gabriel Bethlen lui succéda (1613). Le firman d'investiture donné à ce prince par le Divan enleva aux voïvodes de Valachie et de Moldavie, ainsi qu'au roi de Pologne, le droit d'acheter des châteaux en Transylvanie, et défendit à Bethlen de donner asile aux voïvodes rebelles. « La Turquie avait enfin compris que, tant que les princes moldo-valaques seraient attachés à la Hongrie ou à la Transylvanie par des intérêts de propriété ou par l'espoir d'y trouver un refuge, ils tiendraient toujours pour ces deux pays et par conséquent pour la chrétienté. Cet article du firman séparait les Moldo-Valaques du reste des chrétiens et les soumettait irrévocablement à l'autorité turque. »

Les exploits de Radu se bornèrent à son expédition en Transylvanie; après cinq ans de règne, il fut déposé par le sultan. A l'exemple de Serban, il avait essayé de réformer l'administration intérieure de la Valachie; mais ses bonnes intentions n'eurent point d'effet durable. L'histoire l'accuse d'avoir le premier amené de Constantinople en Roumanie une nuée de Phanariotes. Les Grecs commencèrent sous son règne à s'emparer des places les plus importantes. Le peuple, irrité de leurs exactions, se souleva; mais cette révolte fut étouffée dans le sang. Radu fit décapiter les principaux conjurés devant la porte de son palais. Sans doute, a dit un patriote roumain, les courageux

Valaques n'auraient pas dû souffrir que de vils esclaves de Constantinople vinssent sucer impunément le meilleur sang de la Valachie; sans doute ils prévoyaient les maux que cette race avilie, immorale et funeste causerait dans la suite à leur pays; sans doute ils cherchaient de toutes leurs forces à éloigner de leurs frontières cette pépinière d'intrigants; mais malheureusement leurs efforts furent vains; la fatalité avait destiné les Phanariotes à être les bourreaux de la Valachie, et ils devaient remplir cet office odieux pendant un siècle entier.

Alexandre IV Élias, successeur de Radu, était d'origine grecque. Les Phanariotes arrivèrent en foule à sa cour, « et se répandirent comme d'avides sauterelles dans toute la principauté. » Les boyards indigènes formèrent un complot pour les exterminer; mais leur projet fut découvert, et les chefs de la conjuration n'échappèrent au dernier supplice que par la rapidité de leur fuite. Moins heureux que ses complices, le grand vornic Hriste fut pris et décapité. Le grand échanson Lupu (le Loup) s'était réfugié en Transylvanie. Il y rassembla une armée et marcha sur Tirgoviste. Aucun obstacle n'arrêta sa course. Les soldats du voïvode refusèrent de prendre les armes contre celui qu'ils appelaient le libérateur de la patrie. Abandonné par ses sujets, Alexandre invoqua vainement la protection des Turcs. Loup entra sans coup férir dans la ca-

paysans, une incursion de bo tares. La tyrannie de Léon l' la ruine de la principauté.

Révolte de Matthieu Ba Bataille de Dudesci (1633 1631, l'aga Matthieu Basarab verneur du district de Roma ganisa un vaste complot avec le paux boyards. Les conjurés én en Transylvanie; ils combattir Georges Racoczy contre Ferdi empereur d'Allemagne et roi grie, et contribuèrent au succ bataille de Rakomatz, gagnée p coczy sur les Impériaux. En pense de leurs services, ils obtin subsides et des secours pour l treprise contre Léon; ils rentrè Valachie et battirent à Ungureni garde du voïvode; mais dans u contre décisive près de Buc furent complétement vaincus; l'a thieu se retira de nouveau en T vanie.

La Porte, pour terminer cet relle, déposa Léon et donna l'inv à Radu, fils d'Élias. Ce prince parmi les Grecs, se rendit odi Valaques. Les boyards rappelère thieu, le choisirent pour souve lui prêtèrent serment de fidéli partisans de Léon s'unirent à Radu, et appelèrent à leur sec peuples voisins. Un torrent de de Tartares, de Polonais, de M se précipita sur la Valachie. La se répandit d'abord dans l'arm



accoururent à sa rencontre
mercier de les avoir délivrés
› On lui offrit du pain et du
au père de la patrie, et les
sans, pour témoigner leur
ent leurs habits sur la route
mube jusqu'à Bucarest. Cet
se ne devait pas être de lon-

DE MATTHIEU ET DE BA-
UP. — Basile le Loup, voï-
Moldavie, envahit la Vala-
637. Vaincu et repoussé,
nna point ses projets de
avorisés par le pacha de Si-
ar une partie du Divan.
m de Constantinople écrivit
logne et au prince de Tran-
ır les détourner de l'alliance
ı. Le prince valaque reçut
ne lettre qui contenait ces
n'ignores pas qu'il est d'u-
voïvodes de Valachie soient
s les trois ans; or, en voici
règnes. Hâte-toi donc de te
u ne veux pas t'attirer par
colère du sultan. » Matthieu
pas à ce message insolent
à résister vigoureusement.
de tenter la chance des ar-
vit au sultan qu'il était prêt
tribut promis par Basile.
rche ne réussit pas. Le caï-
oya des troupes turques au
Basile, et Jean, fils du prince
t proclamé voïvode de Vala-
ieu marcha au-devant de son
tteignit au village d'Ojogeni
rahova et le poursuivit jus-
es d'Ibraïla. En apprenant
son armée, le sultan donna
angler le caïmacam, qui, par
ion mal conduite, avait com-
nneur de l'empire (1639).
urt armistice, les hostilités
ent; mais elles se terminèrent
tthieu acheta la paix, et pen-
es années la Valachie goûta
pos. Ce n'était qu'une trêve.
coczy II et Matthieu Ier reçu-
nstantinople un firman qui
ait de détrôner le prince de
ls se mirent en marche et s'a-
usqu'à Jassi. Basile s'enfuit
che; mais il ne tarda pas à
rec une armée de Cosaques.

Les Valaques furent battus à Fokchani, puis à Soplea sur le Teleajin. Une troisième rencontre eut lieu, dans une plaine entre la rivière de Jalomizza et le ruisseau de Finta. Le combat fut long et terrible; un ouragan qui jeta le trouble dans les rangs des Cosaques donna la victoire aux Valaques (17 mai 1653). Tandis que Basile gagnait en toute hâte la forteresse de Galatz, Matthieu rentra en triomphe à Tirgoviste.

RÉFORMES DE MATTHIEU. LE POTIER GLINA. RÉVOLTE DES MERCENAIRES. — De nouvelles épreuves attendaient son courage. Au commencement de son règne de sages réformes lui avaient gagné la faveur du peuple. Il avait amélioré la condition des paysans, reconstruit les villes en ruines, relevé les fortifications de plusieurs places, réorganisé l'armée, fondé des écoles et une imprimerie et remis en honneur la langue nationale. Il avait fait beaucoup de bien; mais les guerres qu'il eut à soutenir contre les Turcs et contre les Moldaves le forcèrent d'entretenir une nombreuse armée permanente dont la solde épuisa son trésor. Pour payer ses mercenaires il eut recours à des impôts excessifs; ce fut la cause de sa perte.

Il avait pour ministre un Grec nommé Glina, ancien potier, qui était venu chercher fortune en Valachie. Ce Glina, suivant l'expression d'un chroniqueur, se mit à tourner la roue du gouvernement comme il avait tourné celle du potier, si vite qu'elle cassa et qu'il fut chassé. Il n'était pas, dans toute la principauté, un coin de terre dont il ne connût l'étendue et le produit; il augmenta toutes les taxes en proportion de la valeur des biens, qu'il estimait avec une exactitude rigoureuse, et tout en prélevant à son profit une large part des recettes, il doubla en peu de temps les ressources de l'État. Le grand trésorier avait pour complice de ses exactions le grand armas Radu, surnommé le Planteur de choux, fils d'un jardinier du village de Ploesti. Président du tribunal criminel, ce Radu remplissait les prisons des suspects dont il voulait confisquer les biens. Par ses ordres plusieurs boyards périrent assassinés; d'autres eurent le nez et les oreilles coupés; d'autres furent exposés

sur la place publique et envoyés aux travaux forcés dans les salines ; leur richesse faisait tout leur crime. Le Planteur de choux voulait que tout le monde tremblât quand il toussait et que l'on se cachat la tête dans les mains quand il levait sa hache d'armes.

Les Valaques, poussés à bout, se révoltèrent. Un jour des bandes de soldats entrèrent en armes dans le château du prince et demandèrent à grands cris qu'on leur livrât le grand trésorier et le grand armas. Ils s'emparèrent des deux coupables, et les hâchèrent en morceaux. Matthieu essaya d'apaiser la sédition à force d'argent ; mais l'incendie, une fois allumé, ne devait plus s'éteindre. Les trabanti et les seïmens (1), Serviens, Bulgares, Hongrois, Polonais, mercenaires de toutes nations, s'insurgèrent de nouveau et fermèrent au voïvode les portes de sa capitale. Pendant trois jours Matthieu resta avec sa suite sous les murs de Tirgoviste ; enfin, à force de prières, il obtint la permission d'entrer dans la ville. Il y mourut quelques jours après, accablé des malédictions du peuple et des insultes de la soldatesque (8 avril 1654).

Basile le Loup, dépossédé de la Moldavie, ne vit pas la triste fin de son ennemi ; il venait de mourir dans la misère, à Constantinople, lorsque l'anarchie militaire commença en Valachie.

PUBLICATION DU CODE DE BASILE LE LOUP EN MOLDAVIE (1646). — Ce Basile est un des princes les plus remar-

peine de payer à la cour d
d'argent et vingt-quatre écu
gneur.

2° Celui qui pour voler un b
troupeau en aura chassé le b
le troupeau, demeuré sans
vient à être dévoré par les bête
aura les yeux crevés.

3° Celui qui aura volé une
ou un soc, ou un joug, s'il e
vert, sera tenu de payer po
jour, à dater du jour de la dé
douze aspres, qui font le prix
de travail.

4° Celui qui emploiera de
fausses, c'est-à-dire moindres
réglées par l'usage, sera puni
comme impie et infidèle.

5° Celui qui coupera une vign
arbres fruitiers aura les main
et payera l'amende.

6° Celui qui mettra le feu à
s'il arrive que quelques arbres
soient consumés, aura la main
d'un fer rouge et payera double

7° Celui qui, pour se venger
nemi, mettra le feu à sa mai
grange ou à sa meule de f
brûlé vif.

8° Si le scindrôme d'un boy
tout autre propriétaire, sa fe
quelqu'un de leurs enfants vo
deux ou trois fois une poule,
ou toute autre bagatelle, il l
pardonné; mais s'ils volent quel
de plus considérable, ils sero
comme voleurs.

[redacted]

toucher, le tout appartenant
ider.
lui qui tuera un enfant à la ma-
a puni plus sévèrement que
aurait tué un homme.
mari qui ne fera pas venir un
quand sa femme sera malade
lui achètera pas les remèdes
s aliments dont elle pourra
oin, si la femme vient à mou-
ra le revenu qu'il pourrait avoir
ines de sa femme.
lui qui trahira la patrie sera
s qu'un parricide.
iconque empoisonnera son sem-
ra puni plus sévèrement que s'il
sassiné avec une épée ou toute
e.
elui qui aura empoisonné, outre
ent qu'il devra subir, sera puni
enfants, lesquels seront déclarés

un homme armé donne un
à quelqu'un, et si celui-ci le tue,
ier ne sera pas puni, surtout
é insulté avant de recevoir le

out homme est tenu d'éviter ce-
'insulte, afin qu'il ne puisse ré-
uelque meurtre.
out noble ou tout employé qui
ant l'agresseur est réputé in-

un médecin assure qu'une bles-
dangereuse ou ne l'est pas, il
croire, surtout s'il est maître,
ire de ceux appelés docteurs,
ne tout autre barbier ou sorcier.
un homme épouse deux femmes
, on le conduira par les rues,
onté sur un âne, et on le frap-
coups de quenouille. De même
e qui épousera deux maris sera
par les rues, nue et montée sur
et on la frappera de coups de

elle qui, étant payée pour l'en-
nt et la nourriture des jeunes
éduirait quelqu'une d'elles par
vais conseils et la livrerait à un
à l'insu de ses parents recevra
gorge du plomb fondu qui pé-
qu'à son cœur; car c'est de là
sortis tous les mauvais con-
nés à la jeune fille pour cha-
s malheureux parents.

26° Tout mari qui livrera sa femme à un autre sera puni de mort après avoir été conduit par toutes les rues de la ville, nu et monté sur un âne, le visage tourné vers la queue de la bête, et la femme conduisant elle-même l'âne par la bride. (Ce crime était puni auparavant du bannissement ou des galères à perpétuité.)

27° Le rapt d'une femme sera puni de mort.

28° L'esclave, l'homme salarié ou le serviteur qui ravirait une femme sera brûlé.

29° Le ravisseur doit être pris et puni partout où on le trouvera.

30° Celui qui enlèvera, de son consentement, une femme adultère ne subira aucun châtiment.

31° On reconnaît une adultère repentie par le lieu qu'elle habite et les habits qu'elle porte. Celui qui enlèvera une adultère de cette sorte sera puni de mort.

32° Celui qui fera des vers ou des chansons pour diffamer quelqu'un sera puni comme celui qui écrira des insultes et des injures, avec celui et ceux qui les auront chantées à d'autres.

33° Si quelqu'un attache un écrit injurieux à la porte ou à la fenêtre d'un honnête homme, ou à la cour de l'hospodar, ou à l'Église, il subira un châtiment plus sévère que pour les cas-ci-dessus.

34° Prière de prince est souvent une menace.

35° Ainsi le juge d'une ville n'est pas tenu d'obéir au prince pour faire torturer ou pendre quelqu'un qu'il sait être innocent. Cette torture et cette mort sont des crimes. Il est donc mieux que le juge se démette de sa fonction plutôt que d'obéir à la volonté cruelle du prince.

36° S'il arrive qu'un juge se contente de dire qu'il a agi par ordre du prince, il ne faut pas le croire avant qu'il ait prouvé son dire par l'instruction signée du prince ou par des témoins.

37° La cause pour laquelle le juge atténue la peine d'un coupable, c'est l'amour. L'amour ressemble à l'ivresse et à la folie.

38° Celui qui commet une faute en-

traîné par l'amour ne sera point puni d'après la rigueur des lois.

39° Celui qui, épris d'amour, rencontre une fille en chemin et l'embrasse ne sera pas puni.

40° La cause qui engage le juge à atténuer la peine d'un coupable, c'est la noblesse. C'est pourquoi ni les nobles, ni les boyards, ni leurs fils ne seront condamnés ni aux galères ni aux mines; mais ils seront bannis pour un temps plus ou moins long; ils ne pourront être non plus ni pendus, ni empalés, ni traînés dans les rues, comme les malfaiteurs ordinaires; mais ils seront décapités.

La législation écrite de Basile et de Matthieu n'apporta point de changements réels dans la condition des Moldo-Valaques. Cependant, grâce à l'imprimerie et à l'étude des lettres, favorisée par Basile, qui était lui-même un savant et un érudit, la civilisation commença à se répandre sur la rive gauche du Danube. « Tout porte à croire, dit un historien, que les institutions des deux voïvodes avaient déjà porté d'heureux fruits et que l'instruction surtout était en grand progrès dans leurs provinces, puisque cette année (1654) le czar de Moscovie, Alexis Michailowitch fait venir près de lui Nicolas Carmel et J. Michlesco, jeunes étudiants moldaves, déjà savants polyglottes, et dont l'un devint plus tard bon historien; il les chargea bientôt d'une mission en Chine, et ils durent s'en être bien acquittés ; car [redacted]

exempta le pays de toute contri pendant trois mois. Il se concilia générosité les troupes indigènes gna la faveur du clergé en bâ des églises et des monastères.

Quand il se vit bien affermi trône, il entreprit d'éloigner les naires dont les révoltes avaient le règne de son prédécesseur. ficiers des trabanti s'associèren projets et lui promirent leur contre les Serviens du corps des s si ces étrangers ne consentaient retirer. Mais les soldats n'éco point la voix de leurs chefs et parti pour leurs camarades. Pl conseillers du prince furent égorg autres s'enfuirent; Constantin re sonnier dans son palais (1655).

Les voïvodes de Moldavie et d sylvanie vinrent le délivrer. A l proche, il appela les chefs de dition : « Frères, leur dit-il, l' nous menace ; Racoczy veut m mon trône; si vous avez du co avant ! » L'armée sortit de Bucare deuxième halte, Constantin disp était libre; son stratageme avait Après son départ, les seïmens nuèrent leur marche contre le sylvains, et le 17 juin 1655 frirent le combat à Racoczy, bords du Teleajin. Leur déro complète. Le prince de Moldavie de les disperser, et Constantin triomphalement dans sa capital empaler tous ceux des rebelles q [redacted]

...-nous écraser? » Les boyards ...ent : « Le sabre du sultan est ...g que le nôtre ; » et leur lâcheté ... le voïvode à exécuter les ordres du ... (1658).

...dant il ne renonça point à ses ... L'année suivante, il fit massa... les Turcs qui se trouvaient à ... et s'empara des forteresses ...vo et d'Ibraïla. Puis, avec ... Transylvains, il attaqua Ghica, ... de Moldavie, et le battit près de ... l'arrivée des Tartares et des ... la trahison des boyards, la révolte ... firent échouer son entre... Il chercha un asile au delà des ...

...Ghica prit sa place, et fut ... dépossédé par son propre fils, ... Ghica.

...-ci rétablit pour un temps les ... de la Valachie. Mais un crime ... son règne ; il fit assassiner Con... Cantacuzène, son bienfaiteur et ... (1663). La guerre venait d'é... entre la Turquie et l'Allemagne. ...laques et les Moldaves fourni... leur contingent à l'armée du ...seigneur. Ils suivirent en Hon... vizir Kuprili et prirent part aux ... de Leventz et de Saint-Go... ...mais, dans ces deux journées, ...èrent pied dès le commencement ...; accusé de trahison, Grégoire n'osa point retourner à Bucarest ... en Pologne (1664).

...alachie fut alors mise à l'encan; ...ier enchérisseur, Rodolphe, sur... le marchand d'huîtres, offrit ... mille ducats ; il fut nommé ... sultan. Il amena dans la princi... grand nombre de Grecs dont ...tions excitèrent bientôt un sou... général. Les Valaques en... des députés au grand vizir Ku... demandèrent la déposition du ... et l'exil des Phanariotes dont il ...empli sa cour. Le sultan écouta ...ières, et confirma les princes ... les boyards de Valachie et de ..., Antoine de Popesci et Alexan... En leur donnant les insignes ... dignité, il dit aux deux voïvodes : ...prends que vous opprimez vos ... je vous ferai décapiter. » ... ne régna que trois ans. Grégoire Ghica s'était réconcilié avec la Porte par l'entremise du célèbre drogman Panajoti, que nous verrons bientôt fonder la puissance des Phanariotes. Malgré la défense de l'empereur d'Allemagne, dont il avait reçu le titre de prince du Saint-Empire, il parvint à retourner en Turquie et vécut quelque temps à Constantinople. Son protecteur lui fit donner pour la seconde fois le gouvernement de la Valachie (1672). Son retour fut le signal d'une persécution furieuse contre la famille des Cantacuzène ; les Grecs recommencèrent leurs pillages, et les Roumains durent implorer de nouveau la justice du grand vizir. Kuprili le déposa et lui donna pour successeur Duca, ancien voïvode de Moldavie, qui promit de payer un tribut annuel d'un million deux cent mille piastres (1673). Duca servit fidèlement les Turcs dans la guerre contre la Pologne ; mais il n'en fut pas moins déposé en 1678, et Serban II Cantacuzène lui succéda après avoir payé au grand vizir Kara-Mustapha, pour son joyeux avénement, treize mille bourses ou six millions et demi de piastres.

Réformes de Serban Cantacuzène en Valachie (1678-1688). — Serban fut un habile administrateur. Il augmenta les revenus de l'État et dépensa des sommes considérables pour s'assurer l'appui et l'amitié du Divan de Constantinople. Lorsque le vizir Kara-Mustapha entreprit le siége de Vienne, les Valaques et les Moldaves vinrent renforcer l'armée ottomane. Mais la victoire inespérée de Sobieski sauva la capitale de l'Autriche et arrêta les progrès des Turcs régénérés par les Kuprili (1683). Dès lors Serban médita de rendre à la Roumanie son ancienne indépendance. Enhardi par les succès des Polonais et des Allemands, il conclut un traité secret avec l'empereur Léopold Ier. Il fit en même temps une étroite alliance avec les czars de Russie, Jean et Pierre. Cette ligue avait pour objet de rejeter les Turcs en Asie. Si les chrétiens reprenaient Constantinople, l'empire byzantin devait être reconstitué au profit de Serban, héritier des Cantacuzène. Mais la noblesse valaque ne partageait pas les sentiments et les espérances du voïvode. Elle acceptait la suzeraineté

des Turcs, ou du moins elle ne voulait pas sacrifier son sang et ses richesses pour satisfaire l'ambition des Grecs. Aussi, lorsqu'après la prise de Belgrade les Impériaux, sous les ordres de Vétérani, entrèrent dans la principauté (1688), Serban dut les engager à battre en retraite et à lui laisser le temps d'achever ses préparatifs. Au moment où il allait enfin rompre ouvertement avec les Turcs, il mourut empoisonné par son frère Constantin Cantacuzène et par son neveu Constantin Brancovano (19 octobre 1688).

La mémoire de Serban est restée chère aux Moldo-Valaques. Ce prince fit de grands efforts pour civiliser son peuple et pour réveiller dans le cœur des Roumains le sentiment de la nationalité! Il établit le premier collége valaque à Bucarest, enrichit l'imprimerie fondée par Matthieu Ier et éleva les savants roumains aux premières charges de l'État. Il fit traduire la Bible en langue roumaine et ordonna de célébrer le service divin dans l'idiome national, à l'exclusion du grec et du slavon. Il introduisit en Valachie la culture du maïs et mérita par ce bienfait le surnom de Providence des paysans. C'est encore lui qui établit dans la principauté la première fabrique de draps. Il favorisa les marchands et resserra les liens commerciaux qui unissaient la Valachie et la Transylvanie (1685). Sous son règne les boyards adoptèrent des noms patronymiques, qui jusqu'alors n'avaient [redacted]

tablissement des anciennes lim leur royaume, la Crimée, la Mo la Valachie et en général tous l qui s'étendent des deux côtés du thène jusqu'au Danube. « Il n'y de doute, dit Cantimir, que la P rait passé par tout ce que ses e auraient voulu et que la paix au faite si le très-chrétien soleil n'e muniqué un rayon de sa lum pâle croissant. » La France sa Turquie en rappelant sur le R forces qui triomphaient sur nube.

Les Roumains auraient dû m profit les victoires remportées Ottomans par les Allemands et lonais. Mais, au lieu de poursui projets de Serban, Brancovano en le parti des Turcs.

Le margrave de Bade, génér des Impériaux, résolut alors d' la Valachie. Il franchit les Carpa s'empara de Cernetz (1689). So tenant Hausler, secondé par un nombre de boyards, prit Tirgo Bucarest. Les Impériaux auraie solidé leur domination en Valacl avaient su se concilier l'affecti habitants; mais ils traitèrent la pauté en pays conquis, irritèrent laques par leurs violences et exactions et se rendirent plus odie les musulmans. Hausler deman entrevue à Brancovano, qui s'étai à Rutchuk; mais la conféren Draganesci échoua complétem [redacted]

mal défini des deux prin-

Valachie, qui pendant la guerre pourvu aux approvisionnements des turques, fut exemptée du tribut deux ans, et Brancovano reçut titre à vie. Mais c'étaient là, de sultan, des concessions toutes dues surtout à l'influence Maurocordato, drogman de Ce Maurocordato, principal né de la paix de Carlovitz, jouis un grand crédit à Constantinople. Scarlatos (Charles) épousa la Brancovano, et les faveurs obte le prince valaque furent sans de ce mariage.

du voïvode et de l'*illustris* drogman fut rompue par la mort Maurocordato. Dès lors fut contraint d'épuiser son pour satisfaire les exigences in des grands vizirs. En 1703, il de se rendre à Andrinople paraître devant le sultan. Il parvint dans ce voyage à se ré Maurocordato; le tribut fut cent cinquante mille piastres

le prince valaque ne put déjouer trigues de tous ses ennemis. Dé Cantimir conspirait contre lui un acharnement infatigable. Ce fils d'un voïvode de Mol cherchait tous les moyens de faire Brancovano pour prendre sa Il le força de se jeter dans les de la Russie.

LATIONS DES ROUMAINS AVEC LE GRAND. TRAITÉ DE LUSK. PRÊTE SERMENT DE FI AU CZAR (1711). — Lorsque le Grand eut gagné la ba de Pultava, Brancovano lui en des ambassadeurs. Un traité fut signé entre le czar et le voï Celui-ci s'engageait à fournir des aux Russes, à lever contre les une armée de trente mille hommes les Bulgares et les Serbes. côté, Pierre reconnaissait l'in de la Valachie et promet la protéger contre tous ses en ; en signe d'alliance il donna au valaque l'ordre de Saint-André. desseins de Brancovano et ses négociations avec la Russie furent révélés à la Porte par la trahison d'un de ses secrétaires. Le sultan donna aussitôt le gouvernement de la Moldavie à Démétrius Cantimir, qui devait tenir les Russes en respect, attirer dans un piége le voïvode de Valachie et l'envoyer mort ou vif à Constantinople. Cantimir se rendit à Jassi (1710); mais, au lieu d'écouter les conseils de Charles XII et les ordres du sultan, il proposa au czar un traité d'alliance dont voici les principaux articles :

La Moldavie sera rétablie dans ses anciennes limites, et demeurera sous la protection de la Russie.

Le prince et son peuple prêteront serment de fidélité au czar dès qu'il sera entré en Moldavie.

Le prince joindra ses forces à celles du czar et agira de concert avec lui contre les Turcs.

Le prince et ses successeurs jouiront à perpétuité du gouvernement de la Moldavie.

Nulle autre maison ne régnera sur les Moldaves jusqu'à ce que celle des Cantimir soit éteinte.

Le prince de Moldavie tiendra sur pied une armée de dix mille hommes aux frais du czar.

Tout boyard qui ne se présentera pas au camp le 15 juin sera puni de mort, et ses biens seront confisqués.

Le traité fut ratifié à Lusk le 13 avril 1711 ; un mois après, le 14 mai, Cantimir lança la proclamation suivante : « Nous, Démétrius Cantimir, « hospodar de Moldavie, savoir faisons « que, pour mettre fin aux spolia- « tions de la Porte et aux atteintes « portées à nos droits politiques, con- « sacrés par d'anciens traités, nous « nous sommes entendu avec le czar « Pierre pour lui prêter hommage, ce « dont il nous saura gré en nous resti- « tuant le Budjak et en entretenant à ses « frais une armée moldave de dix mille « hommes. Cette armée sera levée et « mise en marche le 15 juin. »

Les troupes russes passèrent aussitôt le Pruth; elles avaient ordre de s'emparer du pont du Danube et d'enlever les magasins d'Ibraïla. Pierre vint en personne camper à Cruciova. Cantimir alla l'y rejoindre. Ils entrèrent ensemble

à Jassi et le 15 juin le prince, avec quelques boyards, reconnut publiquement le czar de Russie pour son suzerain. Vainement les émissaires du czar parcoururent toute la Roumanie et répandirent une proclamation russe qui garantissait aux habitants des provinces danubiennes l'exercice exclusif de la religion grecque et l'affranchissement de la domination turque (1); vainement un évêque de Jérusalem, principal agent de ces intrigues, fit courir pour la première fois le bruit qu'on avait trouvé sur le tombeau de Constantin une prophétie annonçant que les Turcs seraient chassés de l'Europe par une nation rousse, toutes ces manœuvres furent inutiles; les Moldaves ne se rendirent pas à l'appel de Cantimir. En Valachie les boyards refusèrent de s'allier avec la Russie, et Brancovano écouta les avis de Michel Cantacuzène. « Il est dangereux, disait celui-ci, de nous déclarer pour le czar avant qu'il ait passé le Danube. Qui sait d'ailleurs si le pays se trouvera mieux sous sa protection? Notre véritable appui est l'empereur d'Allemagne; Racoczi ne peut manquer de faire éclater la guerre entre l'Autriche et la Porte; attendons. » Le voïvode résolut de louvoyer entre les deux partis, et se retrancha dans le district de Sculeni avec son armée.

« Le czar se trouva bientôt dans la même situation où Charles XII s'était trouvé avec les Cosaques, si ce n'est qu'après la découverte de leur complot ceux-ci restèrent affectionnés au roi de Suède, protégèrent sa retraite à Bender, au lieu que les Valaques et les Moldaves, contents de vivre sous le gouvernement des Turcs, ne firent rien pour acheter la liberté et les priviléges que le czar leur avait promis.

« On sait quelle fut l'issue et le succès de cette guerre, dont Pierre avait attendu et annoncé le succès. Il ne se flattait de rien moins que de planter l'aigle russe sur les minarets du sérail. Il comptait sur le secours des provinces grecques et de la Pologne. Il était lui-même à la tête d'une armée formidable; il emmenait avec lui cette célèbre captive de Marienbourg, cette belle Catherine, qu'il venait de reconnaître comme son épouse; il marchait environné du faste de sa cour, comme à une victoire certaine, avec une confiance et une présomption qu'il n'avait jamais montrées, lorsqu'il se trouva tout à coup sur les rives du Pruth sans vivres, sans munitions, enfermé par une armée turque et tartare de deux cent soixante-dix-mille hommes, dans une situation plus périlleuse que n'avait été celle de Charles XII à Pultava. Mais Pierre savait mieux que son rival s'accommoder aux circonstances. Il renonça à tous les avantages qu'il s'était promis; il ajourna ses desseins; il consentit à restituer Azoff, à détruire le port de Taganrok, à raser toutes les forteresses qu'il avait fait élever sur les frontières de la Turquie. Il s'estima trop heureux de sauver par cet humiliant traité (20 juillet 1711) sa liberté, son empire et sa vie.

« Il nous importe peu de discuter aujourd'hui si ce traité fut l'ouvrage de Pierre ou de Catherine, s'il fut acheté par la corruption ou dicté par la politique du grand vizir Baltadji Méhémet et en haine de Charles XII, enfin si la destruction de l'armée russe était inévitable : les avantages que retirait la Porte immédiatement étaient évidents. « La campagne du Pruth, dit Voltaire, fut plus funeste au czar que ne l'avait été la bataille de Narva; car, après Narva, il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes et enlever l'Ingrie à Charles XII; mais, après avoir perdu, par le traité de Falksen, ses ports et ses forteresses sur les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire de la mer Noire. » Ainsi tous les vaisseaux qu'on commençait à y construire pourrirent sur les chantiers. On ramena ce qu'on put à Saint-Pétersbourg. En vain Pierre voulut-il retarder la restitution d'Azoff, il n'était pas assez fort pour manquer impunément à sa parole. Sa mauvaise foi ne servit qu'à faire disgracier le vizir qui lui avait accordé la paix du Pruth; il fut contraint d'en remplir les conditions. Il est difficile d'imaginer jusqu'où son ambition se serait portée si cet échec n'eût arrêté son essor (1). »

(1) Perry, *The State of Russia*, p. 45.

(1) *Progrès de la puissance russe*, p. 150.

ANCOVANO EST ACCUSÉ PAR LES ... ET MIS A MORT (1711). — Le ... 1711 décida pour longtemps ... de la Roumanie. La Porte ... dès lors d'enlever aux princi... leurs chefs indigènes. Le czar re... livrer Cantimir; mais il ne put ... intenir dans son gouvernement, ... voïvode moldave fut contraint de ... gier en Russie. Il eut pour suc... Nicolas Maurocordato, Grec-... riote et sujet du sultan. Quant à ... vano, il essaya vainement de ... r la conduite qu'il avait tenue ... la guerre. Il envoya des pré... à Constantinople; il fit rédiger ... mphlets contre les Russes; il in... aux Valaques toute correspondance ... czar; mais il ne put se faire ... ner ses indécisions et ses in... Ses compatriotes même hâ... sa chute : Michel Racovizza re... divan une pétition des boyards ... ccusaient de félonie envers la ... et demandaient sa déposition. ... pétition contenait dix griefs prin... :

... rancovano a été et est encore en ... pondance avec l'empereur d'Al... le czar de Russie, le roi de ... et la république de Venise; ... ile les secrets de la Porte à ces ... nces.

... récompense de ses services, il a ... e l'empereur Léopold Ier le titre ... ce du Saint-Empire.

... été nommé par le czar de Russie ... croix de l'ordre de Saint-André.

... uine le pays pour amasser des ... qu'il place dans les banques de ... et de Venise.

... sse la moitié de l'année à Tir... pour être plus à portée de se ... en Transylvanie en cas de pé... e changement de résidence est ... désavantageux au commerce de ... st.

... ossède des biens et des palais ... nsylvanie.

... ntretient des agents à Vienne et ... se, etc., etc. »

... divan fit droit aux plaintes des ... s. Le 23 mars 1714, le ca... Mustapha aga arriva à Bucarest. ... demain il se présenta au palais ... douze janissaires, et, jetant un long crêpe sur les épaules de Brancovano, il prononça le mot fatal : « *Mazil!* » (déposé). Le mercredi de Pâques, le voïvode dépossédé, avec toute sa famille, se mit en route pour Constantinople. « Si mon malheur me vient de Dieu, dit-il, que sa volonté soit faite, et s'il me vient de mes ennemis, que Dieu leur pardonne. »

« Les habitants de Bucarest, dit Wilkinson, ne firent aucun effort pour délivrer leur prince. Avec une nation qui eût moins oublié sa propre dignité et le prix de l'indépendance, un tel événement n'aurait pas eu lieu sans effusion de sang; et les circonstances de cette arrestation paraîtraient à peine croyables si elles n'étaient pas encore présentes à la mémoire de la génération actuelle. »

Un officier turc fit l'inventaire des richesses de Brancovano; il trouva un service en or, l'ancienne couronne des voïvodes de Valachie, une ceinture d'or ornée de pierreries, un collier de nacre, deux mille pièces d'or, chacune de dix ducats, à l'effigie des voïvodes, quatre-vingt mille ducats de Cremnitz, soixante mille sequins, trente mille pièces de monnaie de différents États, cent mille écus de Hollande, cent livres de perles, quatre cent cinquante livres d'argenterie, douze harnais en or, cloués de pierreries, trente-six harnais en argent, etc. On estime que toute la fortune du prince s'élevait à trente millions d'écus.

La moitié des trésors trouvés à Bucarest fut envoyée à Constantinople. Bien que le sultan s'étonnât lui-même à la vue de tant de trésors, le grand vizir fit appliquer la torture à Brancovano et à son fils aîné pour les forcer d'indiquer l'endroit où ils avaient caché le reste de leur fortune. Voyant qu'après cinq jours des plus cruels supplices ils s'obstinaient à garder le silence, il ordonna de leur trancher la tête ainsi qu'à toute leur famille. Alors se passa une scène horrible, dont le souvenir vit profondément empreint dans la légende (1).

LE DERNIER VOIVODE INDIGÈNE EN

(1) Voy. les *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, par B. Alexandre.

VALACHIE. — Telle fut la fin de Brancovano. Son successeur, Étienne Cantacuzène, ne garda pas longtemps le pouvoir. Il abolit l'impôt du vâcâritu (20 paras sur chaque tête de bétail) ; il affranchit le clergé de toute contribution ; il détruisit les synagogues des Juifs; mais il ne réussit pas à gagner l'affection des Valaques. La Porte n'attendait que l'occasion de le déposer. Lorsqu'en 1716 la guerre fut déclarée entre la Turquie et l'Allemagne, le grand vizir Ali pacha crut le moment venu de donner la principauté a des hommes dont la fidélité ne pût être mise en doute. Étienne reçut l'ordre de se rendre a Constantinople; il obéit, et dès son arrivée il fut jeté dans un cachot du sérail, appelé *le four du bostandji bachi*. Le 7 juin 1716, a quatre heures du matin, il fut décapité avec son père; le bourreau exposa leurs têtes devant la porte du sérail; et le sultan confisqua tous leurs biens. La princesse Pauna et ses jeunes enfants, après avoir mendié dans les rues de Constantinople, s'embarquèrent sur un vaisseau vénitien, qui les transporta à Messine; de là ils allèrent à Naples, à Rome, à Venise, à Vienne, et s'arrêtèrent enfin à Saint-Pétersbourg, où ils vécurent des aumônes du czar.

« C'est dans le Four du bostandji bachi que s'éteignit la dernière étincelle de la liberté et de l'indépendance roumaines. » Trois princes, durant le dix-septième siècle, luttèrent vainement

[redacted]

CHAPITRE VIII.

LA ROUMANIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. LES PHANARIOTES.

ORIGINE DES PHANARIOTES. — Il existe à Constantinople un quartier appelé quartier du *Fanar* ou du *Fanal*, situé le long de la Corne-d'Or, près d'une porte qui était désignée, du temps même des empereurs d'Orient, sous le nom de *Pili toû Phanarioû*. Ce quartier, qui renferme l'église, la maison et l'école patriarcales, est encore aujourd'hui habité presque exclusivement par des Grecs. Vers le milieu du dix-septième siècle on y comptait une vingtaine de familles, formant une espèce d'aristocratie qui se faisait distinguer du reste de la nation par son habileté et par ses richesses, aristocratie douteuse d'ailleurs, mi-partie européenne et mi-partie asiatique, composée à l'origine des débris de ces familles notables qui formaient le corps du clergé laïque à Constantinople, mais mêlée par la suite de sang italien, comme l'indiquent les noms de Giuliani, de Mourousi, de Rosetti, figurant à côté de ceux de Maurocordato, de Callimachi, d'Hypsilantis. Quelques-unes de ces familles affectaient, il est vrai, une origine encore plus illustre, et à cause de leurs noms de Cantacuzène et de Paléologue se portaient comme les héritières directes des maisons impériales de Constantinople et de Trébisonde, dispersées, mais non anéanties, par la

[redacted]

…pports de la Turquie avec les … de l'Occident devenaient plus … et plus importants chaque … cependant les Turcs, soit pa… … préjugé, continuaient à dé… … l'étude des langues européennes, … qu'ils refusaient d'accréditer … ambassadeurs près des cours étran… … se servaient pour leurs com… … avec les Francs de juifs ou … la plupart Italiens ou Polo… … remplissait à la fois l'office d'in… … de traducteurs.

… la Porte trouva plus com… … employer ses propres sujets, au … recours à des étrangers, et … des Grecs, dont l'esprit … délié s'adaptait merveilleuse… … cette sorte d'emploi. Néan… … fonctions, qu'ils avaient … moins lucratives, n'étaient en… … le principe d'aucune con… … Ils portaient simplement le … grammatiki. Le *gram*… … tenait dans la grande salle … le divan, pêle-mêle avec … attendant qu'on le fît … lire ou traduire quelque … faveur était toute personnelle, … uniquement de son habi… … caprice du ministre auquel … spécialement attaché.

…OTI. — ALEXANDRE MAURO… — Parmi ceux qui remplis… … emploi sous le règne de Mo… IV, à l'époque du siége de Can… … était un Grec de Chio, un de ces … que les Turcs désignaient par … sous le surnom de *thavchan* …; il s'appelait Panajoti ou Pana… quoique natif de Chio, on le di… d'une famille grecque émigrée de … de. C'était un homme d'un es… délié, comme tous ceux de sa … jouissait d'une grande réputa… … ses compatriotes et même … Turcs pour l'étendue et la va… … ses connaissances. Non-seule… … était instruit dans les principaux … les Francs, mais il connaissait … médecine et les sciences naturel… … avait étudiées en Italie. Les Grecs … surnommé le *Cheval vert* (1), … au lieu de sa naissance; les Turcs le prenaient pour un magicien et prononçaient son nom avec une sorte d'épouvante. Sa réputation grandit encore au siége de Candie, où il avait accompagné son maître et protecteur le grand vizir Kupruli Ahmed pacha. Après la reddition de cette île (1669), Kupruli récompensa ses services en créant pour lui la charge de grand interprète du Divan (*divan terdjumani*), dont les émoluments étaient considérables. Il y ajouta comme don particulier les revenus de l'île de Miconi, dans l'Archipel, évalués à quatre mille écus.

Panajoti resta pendant quatre ans dans cette charge, qu'il remplit avec un rare talent et un désintéressement que peu de ses successeurs imitèrent. Lorsqu'il mourut (2 octobre 1673), la Porte perdit un agent habile et fidèle, qui, tout en la servant avec zèle, s'était montré en toute occasion l'énergique défenseur des droits de ses compatriotes, en faveur desquels il obtint un firman qui les mettait en possession du Saint-Sépulcre au préjudice des religieux latins de Jérusalem. Il était fort attaché à sa religion, au point qu'il osa un jour, en présence du grand vizir Kupruli et des principaux ulémas, disputer avec le cheikh Wani touchant la supériorité du dogme chrétien. Mais son zèle éclata surtout en faveur de l'orthodoxie grecque, pour la défense de laquelle il composa un livre curieux, écrit en grec vulgaire et imprimé en Hollande sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Église catholique et apostolique d'Orient*. Il entrait, peut-être à son insu, un peu de cette partialité dans l'ardeur avec laquelle il seconda les efforts des Turcs au siége de Candie. Mais, s'il est vrai, comme le prétendirent dans le temps les Latins, que la chute de la ville doive être imputée à ses machinations, il ne faut pas non plus oublier que ce fut lui qui ménagea à la garnison une capitulation honorable et dont l'intervention sauva les Candiotes de la rage des musulmans, enflammés par une résistance longue et opiniâtre. Il racheta lui-même de ses deniers deux églises pour les Grecs et les Arméniens, et à la même époque

(1) … Grecs ont un proverbe qui dit qu'il *est aussi difficile de trouver un cheval vert qu'un homme sage dans l'île de Chio*.

la république de Gênes lui envoya des lettres de noblesse pour les services qu'il avait rendus au marquis de Durazzo pendant son ambassade à Constantinople.

Panajoti avait été remplacé dans sa charge de grand interprète par Alexandre Maurocordato, chef de l'illustre famille de ce nom. C'était également un Grec de l'île de Chio, dont le savoir était presque universel, à en juger par la liste de ses ouvrages, insérée dans le catalogue de la *Bibliographie grecque moderne*, publié à Hermopolis (Syra) en 1846. Professeur, médecin, érudit, historien, diplomate, versé dans la plupart des langues de l'Orient et de l'Occident, cet homme vraiment extraordinaire laissa un *Traité de la circulation du sang*, dont la découverte récente était encore contestée dans l'Europe; une *Histoire des Juifs*; des *Essais de morale* très-estimés, etc. Mais ce qu'on possède peut-être de plus curieux est un Recueil d'une centaine de lettres extrêmement intéressantes au point de vue de l'histoire contemporaine. En effet, Alexandre Maurocordato fut mêlé à toutes les grandes affaires de son époque. Après avoir représenté la Turquie aux conférences de Carlovitz, où il signa le traité de paix avec l'Autriche, il fut l'âme de toutes les négociations comme de la politique extérieure de la Porte, et reçut en récompense de ses services le titre nouveau de *conseiller intime* (ἐξ ἀποῤῥήτων), titre qui s'est conservé dans les diplômes de ses successeurs jusqu'à l'insurrection de 1821, époque à laquelle la charge de secrétaire interprète fut remplie exclusivement par des Turcs.

Dans le même temps le Divan créa la charge de drogman de la marine (*tersané terdjumani*), dont les produits éventuels s'élevaient jusqu'à trois cents bourses d'alors (près de huit cent mille francs) par an. Le titulaire était spécialement chargé d'accompagner chaque année le capitan-pacha dans la tournée qu'il faisait avec sa flotte pour lever les tributs des îles soumises à sa juridiction, et servait d'intermédiaire entre lui et les primats des villes et des villages.

Ces deux emplois de drogma
la Porte et de l'Amirauté devinre
panage exclusif des Phanariotes.
Turcs, qui dédaignaient d'employ
raïas dans leurs armées, emprunt
à défaut de leurs bras, l'esprit sou
la langue déliée des Grecs. Mêlés à
les affaires, ces derniers eurent l'
se rendre nécessaires. « Dès lo
Rizos, ce groupe de familles étab
Phanar s'augmenta et s'enrichit p
sivement. S'insinuant de plus e
dans les affaires ministérielles
Porte, ces Grecs formèrent une cas
ticulière, officiellement reconnue
gouvernement turc. Quoique es
aussi bien que le reste de leurs
toyens, les Phanariotes occupaie
emplois respectés par les Turcs
mêmes et considérés auprès du g
nement. Presque entièrement c
des affaires extérieures, que l'igno
et l'incapacité des Turcs les for
de leur confier, ils étaient obligés
quérir les nombreuses connais
requises pour ce genre d'admi
tion. Aussi donnaient-ils à leurs e
une éducation soignée. L'étude a
fondie de la langue grecque, du
de l'italien, du français et des
principales langues orientales, le
l'arabe et le persan, étaient de
liminaires et des instruments ind
sables pour réussir dans la ca
restreinte et ambitionnée des c
auxquelles ces Grecs de Constant
pouvaient aspirer. Les Phanariote
voyaient dans l'instruction la s
de leur avancement, de leur
et de leurs privilèges, faisaient c
hommes instruits, et protégeai
tout leur pouvoir ceux de leurs
toyens qui montraient du mé
des connaissances. Aussi les s
grecs affluaient-ils de toutes p
Constantinople, comme dans u
où l'on savait apprécier et récom
les talents et les vertus. Les jeune
nariotes destinés au maniemen
affaires publiques se formaient p
soins éclairés de leurs parents,
nétraient de bonne heure de senti
élevés, et apprenaient à user d'u
gage supérieur à celui du vul
les femmes même du Phanar pa
avec pureté et écrivaient ave

sur langue maternelle (1). »

ATION DES PHANARIOTES A DARAT. — Mais ce qui mit bl̃e à la fortune des Phanario-fut leur élévation à la dignité dars de Valachie et de Mol-

Avant la régence des principautés mes aux boyards moldo-vala-Porte se garantissait ou du moins pouvoir se garantir des intel-que les princes avaient souvent puissances limitrophes et qui nt, dans plus d'une occasion, lui funestes. Elle n'avait que deux à prendre, celui de faire des s des provinces moldave et va-en de les faire gouverner par s ses sujets. Elle opta pour ce moyen, qui était conforme au e de Mahmoud, prince paci-prudent. Les pages de l'histoire ldavie et de la Valachie, si elle te par une main ferme, impar-indépendante, ne seront rem-e des actes arbitraires de ces x despotes. Les malheureux s de ces provinces doivent fré-seuls noms de Phanar et de Pha-(3). Del Chiaro avait dit avant : « Les Grecs, surtout ceux de tinople, ont toujours été fu-la Valachie toutes les fois ont eu le gouvernement (4). » oint tous les témoignages sont s; citons encore celui de Mi-agnosti (5) : « Le plus désas-le tous les mouvements poli-ubis par la Valachie, celui qui mpu ses entrailles, altéré ses dépravé ses habitudes natio-battu son courage, c'est l'avé-des princes phanariotes, race le et funeste, pépinière de diplomates avilis, débris mal famés de l'ancienne cour byzantine, dont les brigues obscures, les intrigues de valets, la politique perfide et criminelle ont été dévoilées par plus d'un écrivain. Le fils trahissant le père, le père supplantant le fils, l'hospodorat devenu le prix de la bassesse la plus éhontée, voilà les tableaux que nous présente leur histoire. Soumises à ces serviteurs de la Porte, les deux provinces ne furent désormais, pour les sultans, que des fermes à livrer au plus haut enchérisseur. La place d'hospodar fut mise à l'encan. Aussi, dès que le Phanariote arrivait dans sa principauté, une seule pensée l'occupait : faire sa fortune et celle de ses acolytes, oiseaux de proie qui le suivaient en foule et s'abattaient sur le pays. Dans la crainte d'être supplanté, il s'épuisait en inventions nouvelles pour acquitter dans le plus bref délai les énormes dettes que lui avait fait contracter l'hospodarat. Il se hâtait de payer ses protecteurs et ses appuis nécessaires, d'acheter les courtisans de la Porte, d'écarter la foule des compétiteurs, de thésauriser pour les jours d'une ruine prévue et infaillible. Que d'exigences, mais aussi que d'excès! L'imagination a peine à embrasser dans son étendue l'immense système d'extorsion mis en pratique par les Phanariotes de Valachie et de Moldavie. » Les faits ne justifient que trop ces accusations.

CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION. — En même temps que la Porte substitua les Phanariotes aux voïvodes indigènes, elle modifia profondément la constitution des États roumains. La principauté, d'abord donnée à vie, ne le fut plus que pour trois ans. Les hospodars conservèrent le titre de prince et quelques droits régaliens, tels que le droit de vie et de mort, celui de conférer des dignités, de faire des dotations, d'administrer le pays; mais ils perdirent celui d'entretenir des troupes, de conclure des traités avec les puissances chrétiennes et de déclarer la paix et la guerre.

Mais, si leur pouvoir fut diminué, ils obtinrent en échange de plus grands honneurs. L'investiture d'un voïvode se faisait avec plus de pompe que celle

os-Néroulos, *Cours de littérature moderne*, p. 80.

r. les *Lettres sur la Turquie*, IIe par-*sias*, p. 59 et suiv.; Paris, chez J. , 1854.

. P. Zallony, *Essai sur les Fana-* vol. in 8°; 1824, p. 248.

l Chiaro, *Rivoluzioni di Vallachia*,

ihal Anagnosti, *la Valachie et la* , p. 18.

des pachas et des vizirs. Après la cérémonie du caftan que le grand vizir lui-même mettait sur les épaules de celui qui était destiné à la principauté, le nouveau prince était conduit par tout le Divan turc à la cathédrale de Constantinople, où le patriarche l'attendait avec une suite nombreuse. La cérémonie religieuse rappelait le sacre des empereurs de Byzance. Quelques jours après, quand il avait reçu le sandjak ou grand étendard, le prince allait avec douze boyards à l'audience du sultan. Arrivé dans la seconde cour du palais, il goûtait de la soupe des janissaires; puis, revêtu de la *cambanizza*, manteau d'honneur qui n'était donné qu'au khan des Tartares, au grand vizir et aux princes de Moldavie et de Valachie, et couvert d'un cimier en argent, nommé *cuca*, que l'aga des janissaires portait seul et dont la partie supérieure était garnie de plumes d'autruche et d'une aigrette en diamants, il entrait avec quatre boyards dans la salle, où le sultan l'attendait assis sur un petit sofa. Devant lui marchait le premier huissier de la Porte, derrière le grand drogman; deux capidjis baschis le soutenaient de chaque côté sous le bras. Après s'être incliné trois fois, il s'avançait au milieu de la salle. Le sultan ordonnait alors au grand vizir de transmettre à l'hospodar sa volonté ainsi formulée : « Sa fidélité et son sincère attachement étant parvenus aux oreilles de Ma Hautesse, je veux bien l'en

[redacted]

Au bout de trente jours, l'hospodar sortait de Constantinople. La marche était ouverte par deux régiments turcs et par des portefaix grecs, revêtus de l'uniforme national des slugitori valaques. Venait ensuite la garde turque du prince, sous les ordres de l'aga chargé en Valachie de la police relative aux voyageurs musulmans; puis les *câlârassi* et les *lipcani* (courriers lithuaniens) à cheval, les *deli* et les Albanais à pied; derrière les troupes, les boyards en charge; enfin, entre deux peïkis, au milieu d'une foule de *tchogadars* (huissiers) et de *tchaouchs*, le prince revêtu de la campanizza et coiffé de la cuca. Le second spathar le suivait avec le sabre et la hache, et le vatave du Divan avec l'arc et le carquois. Les Phanariotes fermaient la marche. Le cortége s'arrêtait à deux lieues de Constantinople, au village d'Avaskeui.

L'entrée de l'hospodar à Bucarest ressemblait à une fête triomphale. Les restes des anciennes troupes, les sapeurs, les cosaques, les trabanti, les chasseurs marchaient en tête, commandés par le grand aga, qui, monté sur un cheval magnifique, portait un manteau et un bonnet de zibeline. Après l'aga venaient les câlârassi, les deli, les *tufedkji*, les seïmens, les *poterassi* ou la maréchaussée, servant de garde d'honneur au grand spathar; les *aprodi* ou huissiers, la garde intérieure du palais (*copii din casâ*), les portiers de la cour, les marchands à cheval avec

[redacted]

de queues de cheval. La marche mée par une division de gardes l, portant des lances ornées de les (prapuri), par les officiers tisans du prince et par la musiultan.

on de toutes les cloches de la prince se dirigeait vers l'église nême cour. Le métropolitain le venaient à sa rencontre et le duisait au trône préparé pour lui. messe, le voïvode remontait et se dirigeait vers la cour. Il dans la spatharie avec tous les et les marchands du cortége; mait sur le trône et faisait signe rands de prendre chacun sa divan effendi se levait alors le firman d'investiture. Aussitôt des canons et des mousés dans la cour du palais, it aux habitants de Bucarest tion de leur souverain. Le soir bal à la cour (1) et toute la illuminée (2).

maison du prince rassemblait toutes les charges ridicules du Bas-Empire et de la Porte. » Le premier officier de la cour était le grand *câmâraşu* ou intendant de la liste civile; le titre subsista jusqu'en 1827, quoique la liste civile fût abolie dès le règne de Constantin Maurocordato. Le grammatikos ou secrétaire grec correspondait avec le résident du prince à la Porte pour les affaires publiques, et employait un grand nombre de secrétaires subalternes à écrire les lettres officielles et de compliment aux agents publics de la principauté et des provinces voisines. Le postelnic ou maréchal était ordinairement un Grec; c'était le principal intermédiaire par lequel on communiquait avec le prince, tant pour traiter les affaires que pour obtenir des grâces. Dans les cérémonies publiques, il portait la masse devant l'hospodar et se tenait debout auprès du trône. Le grand écuyer était aussi un Grec; sa fonction la plus importante était de conduire les chevaux à l'herbe le jour de la fête de Saint-Georges. Il fermait la procession, monté sur le cheval donné par le sultan au prince lorsqu'il avait été conduit à l'audience impériale, et qui, tant dans les écuries que dans les cérémonies officielles, occupait toujours la place d'honneur par le droit de son premier maître. Le *portar bachi* faisait les fonctions de maître des cérémonies vis-à-vis des Turcs de distinction; il les introduisait à l'audience du prince et avait grand soin de remplir envers eux toutes les formalités d'usage. Il faut citer aussi le vatave des *copii din casă*, qui avait sous ses ordres cent copii; le préfet de la cour; le médecin de la cour; le muhurdar ou garde des sceaux; le *divictar*, qui tenait l'écritoire et les plumes du prince; le *mabeindji*, inspecteur des appartements; le *caftandji*, chef de la garde-robe; le *tchogadar bachi*, qui presentait les bottes à l'hospodar; le *rahtivar*, qui lui apportait une chaise pour l'aider à monter à cheval; le *cuparu*, qui lui versait du vin; le cafetier, qui lui donnait du café; le *serbedji bachi*, qui lui offrait le sorbet; le *tchibukdji*, qui allumait sa pipe; le *narghiledji bachi*, qui lui présentait le narghilé; le *sufragi bachi*, qui couvrait la table; le *pescher bachi*, qui

(1) ...ra, dans son *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, fait d'un bal de la cour la ...n suivante, dont l'Anglais Thornton ...parfaite exactitude. « Ils se forment ...hommes et femmes, main à main, ...bien en dedans, les longues culottes ...s hommes pendantes sur le cou-de-...r les talons, comme à des pigeons ...; dames couvertes depuis les épaules ...à ceinture d'une pelisse dont le ...en dehors, tendant horriblement ...et rentrant les fesses. Dans cette ...vous voyez leurs bras se remuer ...ment comme si on les tirait de ...les épaules avec un fil d'archal; ...le aller et venir en même temps de ...arrière, de l'arrière en avant; ...le cou roide, l'œil stupide, se ...n cadence de droite à gauche et de droite et avancer ainsi gauchement ...lement comme un mulet fatigué ...se en broyant la navette. On imaque la musique est aussi monotone ...misérable que la danse : ce sont *les* ...qui sont chargés de leur chatouiller ... Voy. Thornton, *État actuel de* ...trad. de l'anglais par M. de S.; II, p. 482.

(2) ...timir et Photino, t. III, p. 415-...lpitchano, t. I, p. 439-443.

présentait l'essuie-main, etc. Quand le prince allait à l'église ou à la promenade pour se faire voir à ses sujets, il était ordinairement suivi par tous ses officiers. « Après la procession des récolets du grand couvent de Milan, je ne connais rien, dit Carra, de plus imposant ni de plus majestueux que cette marche de l'hospodar. »

SYSTÈME DE LEUR GOUVERNEMENT. — Pour subvenir à leurs folles dépenses et à l'entretien de leur cour, les princes phanariotes recouraient à toutes sortes d'exactions. Si la Turquie réclamait du bétail ou du blé, l'hospodar quintuplait la quantité demandée; au lieu de cent mille kilos de blé, il en exigeait cinq cent mille; au lieu de quarante mille moutons, il forçait les Roumains à en fournir deux cent mille; il gardait ce surplus pour lui-même et le convertissait en argent. La Porte demandait-elle des ouvriers pour réparer les fortifications des villes du Danube, le prince en envoyait quatre ou cinq cents et se faisait payer par ses sujets le salaire de deux ou trois mille. « Ce n'est pas tout, dit un historien moldave; tous les ans on transporte de Transylvanie en Valachie une eau-de-vie de fruits et d'orge connue dans le pays sous le nom de *holerca*, dont le peuple fait une grande consommation. Les marchands, pour en hausser le prix, achetaient du prince l'ordre qui en prohibait l'introduction. C'était le premier argent que l'hospodar gagnait dans cette affaire. Bientôt les marchands introduisaient la holerca secrètement; l'objet de contrebande était confisqué au profit du prince. Le prix de la holerca s'élevant de plus en plus, l'hospodar devenait lui-même contrebandier; il faisait introduire dans la principauté une grande quantité d'eau-de-vie que les douaniers se gardaient bien de confisquer. Cette contrebande lui valait pour la troisième fois des sommes considérables. Bientôt le peuple demandait à grands cris la levée de la prohibition; le prince, après s'être fait longtemps prier, permettait à prix d'argent l'introduction de la holerca. Ainsi, pour un seul article, il retirait quatre fois des bénéfices immenses. Le voïvode ne se contentait pas de faire la contrebande; il diminuait la val monnaies étrangères au momen percevait les impôts, et la réta à l'époque de ses payements. Il toutes les charges; il s'attribuait cession des métropolitains, des et des archimandrites; enfin, l'expression de M. Kogalnitch écrirait des in-folio si l'on voul mérer tous les moyens employés princes phanariotes pour amas richesses. « C'est par ces moy Zallony, qu'on les voit descen l'hospodarat au rang des plus ric jets de la Porte; il n'est pas rar voir réaliser, en quittant le pouv capital de dix millions de fran ont régné seulement deux année

Le tableau suivant, présenté à l'impératrice Catherine II, don idée des charges qui pesaient Moldaves!

REVENUS DE LA PRINCIPAU

Capitation......	984,049 piast
Abeillage.......	74,078
Pacage.........	74,012
Vinade.........	106,110
Patentes........	87,500
Gabelle.........	25,000
Tribut sur les Tartares du pays,	8,600
Tribut sur d'autres étrangers.	9,250
	1,368,599

« Jusqu'à présent, disaient l daves dans leur requête à la les princes envoyés par la P disposé de ces revenus pour p espèces ou en nature les contr dues au sultan, aussi bien que sents aux pachas qui vont et vi et le compte suivant, extrait d tres, donne une idée du système gouvernement :

PRÉSENTS PAYÉS PAR LA PRINC DE MOLDAVIE.

Du tribut.................
Du Baïram................
Au résident du khan tartare.
Présents secrets à Constantinople..................

(1) La piastre valait alors 2 fr. 5

le l'argent emprunté rince avant son avé-	
. . . .	68,620
vizir.	13,608
s de Khotin.	16,200
tartare et aux pa- laine.	45,000
s en voyage.	32,600
ins turcs.	80,000
du prince à Constan- , aux veuves des ui ont servi le pays.	65,000
s de Jassi à l'occa- Baïram et du Ra-	4,500
s à son arrivée et à part.	12,000
ure.	2,000
es.	405
riers pour Constanti-	3,850
rriers de Constanti- étranger.	12,400
rriers de la princi-	7,600
tres de poste et pos-	20,000
de Vienne et de Po-	2,390
extraordinaires à ntinople.	12,750
extraordinaires en trangers.	4,300
ire du secrétaire grec.	480
ire du secrétaire turc.	960
queurs du prince. . .	5,100
du palais et nourri- la garde.	36,000
nt des gens du prince.	4,000
. . . . .	21,000
de la servitude.	12,000
de 200 hommes et s du hetman.	1,290
ions de Pâques et de	30,000
t maîtres d'école. . .	4,200
aux veuves et aux ns.	12,000
lain du prince.	1,670
baptêmes et maria- quels assiste le prince rincesse.	6,000
e la vigne de la cour.	250
bougie de chancelle-	720
s au service du prince	31,800
Maréchaussée nationale.	71,500
Aux troupes étrangères.	20,305
Musique turque, y compris 200 soldats seïmens et leurs officiers.	14.244
Habillement de la princesse. .	22,908
Huile et encre pour la tombe des princes.	6,000
Fête du prince.	3,000
Aumônes de la princesse.	6,500
Total. .	1,162,267

« On le voit, dit avec raison M. Vaillant, l'argent du pays s'en allait en cadeaux : Grecs et Turcs en avaient leur part, et tandis que le paysan roumain n'avait ni vêtement, ni lit, ni ustensiles de ménage, tandis qu'il couchait sur la glaise ou sur des nattes de jonc, ses spoliateurs étaient couverts de soie, d'or et d'hermine. »

Les Phanariotes ne se bornèrent pas à ruiner la Roumanie par leurs exactions; ils détruisirent toutes les libertés publiques.

Les assemblées nationales furent entièrement abolies. De temps en temps les princes appelaient auprès d'eux les boyards et quelques marchands notables; mais ce conseil n'était point convoqué pour délibérer; il devait écouter l'ordre du voïvode, obéir et se taire.

« Les boyards, dit Thornton, qui composent le divan et prennent arrogamment le rang et les honneurs de la noblesse héréditaire, ne sont en réalité que des propriétaires opulents et d'impitoyables collecteurs d'impôts. La plupart des nobles moldaves et valaques doivent leur titre aux hospodars phanariotes; car ces êtres éphémères, ces ombres passagères de royauté peuvent d'un souffle conférer une dignité permanente, et l'homme auquel ils ont donné un emploi conserve, même après en avoir été privé, le titre, les honneurs et même les priviléges de la noblesse. La puissance collective des nobles, considérés comme un corps représenté par le Divan au grand conseil, est spécieuse et illusoire. Le Divan intervient en apparence dans la direction des affaires publiques; mais il ne possède aucune autorité réelle, car dans le fait tout est conduit par le prince et par ses minis-

tres. Le Divan est plus spécialement autorisé à surveiller et contrôler les recettes et dépenses du trésor public, et la signature de ses membres est nécessaire pour donner de l'authenticité aux comptes annuels. Cette signature n'est cependant qu'une pure formalité, qui n'a d'autre objet que d'empêcher les boyards de faire à la Porte des représentations contre le gouvernement du prince. En effet elle annulle virtuellement toute accusation de leur part tendant à charger le prince d'avoir opprimé le pays par des taxes indues ou d'avoir levé des contributions sans leur participation.

« Les Grecs qui se partagent les magistratures et les emplois honorables et lucratifs sont tous déplacés quand leur patron est déposé, et ils sont obligés de quitter la province, à moins qu'ils n'obtiennent, pour y rester, le consentement de son successeur. Dans ce cas, ils s'engagent par un serment solennel à ne prendre aucune part et à n'apporter aucun obstacle aux opérations de son gouvernement, à ne former aucun complot ni aucune intrigue contre sa personne et contre son autorité. S'ils ont épousé des femmes du pays, s'ils possèdent des terres, et si pendant trois règnes consécutifs ils ont tenu une conduite paisible et régulière, ils sont réputés avoir acquis la naturalisation et un rang parmi les boyards ou la noblesse. Les nobles, ainsi que le clergé régulier, sont exempts, sauf les de-

corrompent par une servilité al
une vile complaisance pour to
caprices. Formés par de tels
teurs, ils passent dans un mond
et d'hypocrisie, sans aucun
juste pour régler leur condui
aucun projet généreux et auc
timent honorable.

« Ils adoptent indistinctement
vices des Grecs sans saisir leur
ou sans les voiler avec cette dé
que les Grecs n'ont pas encor
tout à fait. Ils confondent ce q
la débauche, est le comble de l
dation avec ce qui est le plus b
de la civilisation ; et dans leu
tion grossière des mœurs de l
ils se plongent dans toute espèce
et se livrent avec frénésie à la
déréglée du jeu. Comme les
et les Polonais, les boyards ont
héréditaire pour les habits ma
et les équipages brillants. Ils ai
bals et les fêtes; mais leurs as
sont grossières et tumultueuse
tables sont ouvertes à toutes
sonnes de leur connaissance; n
sont servies sans goût. Il leu
fendu, dans les villes, de for
liaisons intimes et même de fr
les étrangers.

« Les Grecs ont adopté un
qu'asiatique; ils dorment ap
dîner sur des sofas, tandis q
mestique les évente pour ch
mouches et rafraîchir l'air qu'i
rent. Ils exigent de ceux qui s



l dans ses *Mémoires* (1), les cour-
et les gens riches sont lâches et
pis devant leurs supérieurs, in-
blement fiers avec leurs infé-
L'argent leur fait tout faire. Ils
trigants, cabaleurs, sangsues im-
les du peuple, oppresseurs des
sévères envers leurs sujets et
dans leurs maisons. »
heureux que la noblesse, le
vit augmenter son pouvoir sous
ation des Phanariotes. Pendant
ptième siècle, il avait été soumis
. Il en fut exempté en 1715 par
Cantacuzène. Nicolas Mauro-
supprima ce privilége. Con-
Maurocordato le rétablit; mais il
aux prêtres et aux moines le pré-
é le voïvode avait coutume de
re aux fêtes de Pâques. Michel
, par une politique différente,
que les monastères payassent le
deux termes et les prêtres en
fertori; il exigea même le po-
joyeux avénement) et *l'adjuto-*
Sous Scarlate Ghica, en 1766,
des prêtres, pour trois
montèrent à 25,858 piastres,
rizza et le poclona à 27,045.
, Grégoire Ghica fit faire le
brement du clergé et taxa chaque
à quatre piastres par année. En
e tribut des monastères montait à
piastres; quatre ans après il fut
de plus de moitié!
ré l'influence du clergé ortho-
s catholiques, les protestants, les
uissaient de la liberté de con-
et de culte. Toutes les religions
publiquement pratiquées à Bu-
excepté la religion musulmane.
Turcs, dit Sulzer, et qui peut le
s admirer leur tolérance et leur
tion? les Turcs, maîtres de ce
ont si fidèles à leur parole et à
omesse qu'ils préfèrent adresser
ice leurs prières à Dieu plutôt
offenser la liberté exclusive du
accordée à la Valachie, par la
ction d'une seule mosquée (2). »
ers-état était divisé en plusieurs
, ou corporations, dont chacune
on propre staroste. C'étaient :

sp. II, p. 234.
lzer, t. III. p. 646.

1° Les *neamuri*, descendants des anciens nobles de la première et de la seconde classe;

2° Les *mazili*, descendants des nobles de la troisième classe;

3° Les *logothètes* de la Vestiairie;

4° Les *logothètes* du Divan;

5° Les anciens *capitaines de mille*, qui, après la réforme de Maurocordato, n'étaient plus que chefs des slugitori;

6° La *corporation des marchands de Bucarest;*

7° La *grande compagnie des marchands de Craiova;*

8° La *petite compagnie des marchands de Craiova;*

9° La *corporation des marchands de Silistrie;*

10° Les *marchands de Cronstadt;*

11° Les *Arméniens;*

12° Les *Juifs*.

Le tiers-état faisait tout le commerce de la Roumanie. Les négociants valaques fréquentaient les foires de Leipzig, de Dantzig et de Vienne; les Grecs et les Arméniens, qui s'occupaient spécialement du commerce du Levant, allaient s'approvisionner à Andrinople, à Constantinople, à Smyrne et à Brousse. Giurgevo et Galatz étaient les principales échelles de la Valachie.

Les produits importés étaient principalement les draps de Pologne et de Leipzig, les camelots de France, les étoffes de Scio, de Venise, de Brousse et de Lyon, les fourrures de Russie, les teintures, les épiceries, etc. En échange, la Roumanie exportait les trésors inépuisables de son sol; le blé, l'orge, le seigle, le maïs étaient exclusivement réservés pour l'approvisionnement de Constantinople (1).

La bourgeoisie fit des progrès considérables pendant le dix-huitième siècle grâce au luxe des Phanariotes et des boyards. Quant aux paysans, leur condition fut profondément modifiée par la fameuse réforme de Constantin Maurocordato.

RÉFORME DE CONSTANTIN MAUROCORDATO. — Cette réforme, publiée en 1740, comprend douze articles.

I. Le clergé et les monastères sont

(1) Peyssonnel, *Commerce de la mer Noire*, t. II, p. 177-188.

exempts de tout impôt ; mais ils n'ont plus droit à aucune gratification.

Un collége de dix ecclésiastiques est chargé de l'inspection des monastères; les higoumènes doivent rendre compte à ce tribunal de leurs recettes et de leurs dépenses.

L'excédant des recettes, déposé dans une caisse commune, servira à l'entretien des écoles publiques et à l'établissement des filles pauvres.

II. Les boyards sont exempts de tout impôt.

III. Des appointements fixes sont attribués aux employés et aux boyards, qui auparavant levaient eux-mêmes des contributions sur ce pays.

IV. Les capitaines de mille perdent leur autorité et leurs priviléges. Remplacés dans les districts par des boyards qui, sous le nom d'ispravniks, exercent les fonctions de juges et de commandants, ils ne sont plus chargés que de l'entretien et de la sûreté des routes.

V. Sont soumis à la capitation : les bresles ou corporations des logothètes de la Vestiairie (secrétaires du trésor public) et les logothètes du Divan, dont les fonctions sont héréditaires ; les capitaines de mille, les officiers de douane hors de service, les marchands de Bucarest, les compagnies des négociants de Craïova, des marchands de Silistrie, de Cronstadt, les Arméniens et les Juifs, tous placés sous l'inspection de l'intendant de la liste civile.

Le paysan émancipé pourra à ferme les terres de son an gneur.

Il travaillera pour lui un nombre de jours. Il lui donnera des céréales, le cinquième du vingtième des ruches.

Pour chaque ruche, il payera lement trois paras, quatre p chèvre, cinq ou six pour un co

Pour un troupeau de brebis, nera au seigneur un agneau et du fromage.

Il ne pourra planter des vig la permission du boyard.

Il a le droit de chasse; la p réservée au seigneur

Pour vendre du vin, de l'eau-d d'autres liqueurs spiritueuses, mission du seigneur du lieu est saire.

Si un paysan quitte secrètemen lage et s'il n'est pas revenu au trois ans, le seigneur peut don maison à un autre.

Le paysan n'est plus attach glèbe; il peut quitter son hab mais pour une juste cause; s'il p motif, le seigneur peut le forc venir.

Pour dédommager les boyard monastères de la perte de leurs loi leur accorde la faculté d'ex du tribut un certain nombre de p qui prennent le nom de *scuteln* ces scutelnici, qui ne payent rie tat, les boyards tirent des red

[redacted]

a de dix piastres par an, payable tre termes ou sferturi.
blissement de cette capitation a é au général de Bawr des réflexions dicieuses : « Bien loin, dit-il, ger à asseoir le poids principal pôt sur les productions et la mation du pays, Constantin ordato augmenta la capitation et ma ses autres revenus à des fer- Cette manière de percevoir les ; pour être commode aux hospo- 'en est pas moins très-pernicieuse sujets. Personne n'ignore aujour- ue l'impôt assis sur la terre et les tions, et non sur les personnes, il est restreint dans de justes , peut servir à encourager l'in- , à multiplier les produits, à r la population et la circulation, fleurir les arts et le commerce ner ainsi l'essor à l'esprit hu- le toutes les manières possibles. itation, au contraire, arbitraire ses procédés, appauvrit le en écrasant le pauvre, tandis épargne le riche et le puissant; truit l'agriculture, enchaîne l'in- , engourdit les esprits et traîne ite tout ce cortége de maux et de és auxquels ne peuvent résister ts les mieux constitués (1). »
ranchissement des serfs fut pu- et simplement une mesure fis- onstantin Maurocordato ne son- nt à créer un peuple d'hommes il se fit un troupeau de contri- . Aussi la réforme de 1740, au méliorer la condition des pay- n'eut pas d'autre effet que de les au désespoir. Fixée d'abord à stres par an, la capitation s'éleva, , à quinze piastres; elle fut bien- que doublée. Il ne faut donc pas er des progrès rapides de l'émi- . La Valachie se dépeupla. En oixante-dix mille familles seule- taient inscrites sur le rôle des uables; dix ans plus tard ce nom- ait réduit à trente-cinq mille. en 1766, la capitation des pay- produisit que 849,458 piastres. ilissement de l'aristocratie, la du peuple, la perte de l'indépendance et l'abaissement du caractère national, voilà les seuls fruits du gouvernement grec dans les deux provinces de la Roumanie. La prétendue réforme de 1740 ne fut qu'un mensonge; les paysans payèrent la liberté si cher qu'ils durent regretter la servitude, et leur affranchissement, au lieu de sauver la nationalité moldo-valaque par la formation d'une vigoureuse classe moyenne, n'eut pour résultat que de faire hausser le prix des firmans d'investiture achetés à Constantinople par les Phanariotes.

DYNASTIES PHANARIOTES. — De 1716 à 1768, trois familles possédèrent tour à tour le gouvernement de la Valachie. Voici la liste des hospodars, ou plutôt des fermiers, qui se succédèrent pendant cette période :

1716, Nicolas Maurocordato Ier;
1717, Jean Maurocardato II;
1719, Nicolas Maurocordato Ier;
1731, Constantin Maurocardato III;
1731, Michel Racovizza Ier;
1733, Grégoire Ghica;
1735, Constantin Maurocardato III;
1741, Michel Racovizza;
1744, Constantin Maurocordato III;
1748, Grégoire Ghica;
1752, Matthieu Ghica;
1753, Constantin Racovizza II;
1756, Constantin Maurocordato III;
1758, Charles Ghica.
1761, Constantin Maurocordato III;
1763, Constantin Racovizza II;
1764, Étienne Racovizza III;
1765, Charles Ghica;
1766, Alexandre Ghica;
1768, Grégoire Ghica.

Nous retrouvons les mêmes noms dans la liste correspondante des voïvodes de Moldavie :

1716, Michel Racovizza Ier;
1727, Grégoire Ghica;
1733, Constantin Maurocordato;
1735, Grégoire Ghica;
1741, Constantin Maurocordato;
1743, Jean Maurocordato;
1747, Grégoire Ghica;
1748, Constantin Maurocordato;
1749, Constantin Racovizza;
1753, Matthieu Ghica;
1756, Constantin Racovizza;
1757, Charles Ghica;
1758, Jean-Théodore Callimachi;
1761, Grégoire Callimachi;

(1) *Mémoires sur la Valachie*, p. 101 et suiv.

1764, Grégoire Chica;
1766, Grégoire Callimachi;
1769, Constantin Maurocordato.

Les Callimachi sont les premiers rivaux qui viennent disputer aux Maurocordato, aux Racovizza et aux Ghica l'hospodarat de la Moldavie et de la Valachie. A leur suite paraissent de nouvelles familles de Phanariotes :

En Valachie :
1774, Alexandre Hypsilantis;
1778, Nicolas Caradja ;
1783, Michel Soutzo;
1786, Nicolas Mavroyéni;

En Moldavie :
1774, Grégoire Ghica;
1777, Constantin Mourousi ;
1782, Alexandre Maurocordato Ier;
1785, Alexandre Maurocordato II ;
1787, Alexandre Hypsilantis ;
1792, Alexandre Mourousi.

Il suffit de comparer ces deux listes pour voir que, durant le dix-huitième siècle, les deux principautés roumaines furent administrées alternativement par les mêmes hospodars et, par suite, qu'elles furent en proie au même système de gouvernement. La tyrannie et la cupidité des Grecs ne firent pas de distinction entre les deux familles du peuple roumain. Tout ce que nous avons dit des Valaques s'applique aux Moldaves; et, puisque leur misère fut commune, nous n'avons pas besoin de séparer leur histoire.

Nicolas et Jean Maurocordato. — Nicolas Maurocordato, le premier [redacted]

ottomane; mais les troupes valaques passèrent du côté des Impériaux. A la nouvelle de la bataille de Péterwaradin, gagnée par Eugène de Savoie (5 août 1716), le voïvode s'enfuit de Bucarest; il croyait voir déjà les Allemands dans sa capitale. Quand sa terreur se fut calmée, il sortit de Giurgevo, où il avait cherché asile, et rentra en Valachie avec un corps de Turcs. Les boyards vinrent à sa rencontre; mais il ne leur pardonna point les sympathies qu'ils avaient manifestées pour les Impériaux; il recommença les poursuites et les emprisonnements, et près de la Fontaine du prince Radu il fit décapiter le grand vornic en sa présence. L'archevêque Anthimius fut dégradé et exilé. Les Turcs qui le gardaient l'assassinèrent. L'arrivée des Allemands mit fin à ces cruautés.

Maîtres de Témesvar et d'Orsova, les Impériaux entrèrent en Valachie. Le 14/25 novembre 1716, ils s'emparèrent de Bucarest par un coup de main dont la connivence des habitants favorisa et assura le succès. Maurocordato, surpris dans sa chambre à coucher, fut envoyé à Hermanstadt.

Après avoir massacré un grand nombre de Grecs et de Turcs, les Valaques élurent pour prince Georges Cantacuzène et proclamèrent leur indépendance. Ils demandèrent au général Stainville des secours pour attaquer les forteresses turques du Danube et renouveler les entreprises de Michel le Brave. Mais les Allemands ne soutinrent pas [redacted]

seigneur : écoutez ce que je vous
e. Que chacun retourne dans sa
et dans sa maison ; que celui qui
retourné demeure en paix ; que
i soit pardonné, ainsi qu'à sa
, à ses enfants, à sa maison, à son
, à ses bestiaux et à tout ce qu'il
. Je veux avoir pitié de vous et
xempter pendant une année du
des contributions et de toutes
; je n'exige que votre obéissance;
z pas de la clémence que je veux
ontrer cette fois. » L'amnistie fut
lie avec joie par les Valaques.
ui désirait se rendre populaire,
ontenta pas d'épargner le sang
sujets ; pour soulager les pay-
i étaient en proie à une horrible
il fit venir à ses frais du blé de
et de Transylvanie et le dis-
gratis (1717).
ême temps qu'une députation
rds allait porter au sultan l'hom-
les Valaques, Jean envoya des
s au marquis de Stainville et lui
la un armistice, qui fut accordé.
périaux en profitèrent seuls ; ils
ent le long de l'Olto l'ancienne
jane, assurèrent leurs commu-
s avec la Transylvanie et con-
ent un fort en face de Kinéni,
rotéger leur retraite en cas de
Ces travaux achevés, Stainville,
it des intelligences avec le serdar
prit possession du banat de
. Il ne s'avança pas plus loin
a avec Jean Maurocordato un
ecret en six articles : « Les Im-
restaient maîtres de la petite
e. Le prince conservait la grande
e, mais à condition de ne pas
re aux Turcs et aux Tartares
r par sa principauté sur les pos-
impériales. Le prince promet-
outre amnistie complète à tous
grés valaques et aux prisonniers
Il s'engageait à ne prêter aucun
à son frère et à payer à l'empe-
Allemagne un tribut annuel de
urses. » Stainville organisa sa-
l'administration du banat de
; il maintint les lois en usage
ecta les droits des habitants.
au voïvode, accusé de trahison
le sultan, il se rendit à Andri-
se justifia en prouvant que la
cession de la petite Valachie était un sacrifice nécessaire pour sauver le reste.

L'année suivante la paix fut signée à Passarovitz (21 juillet 1718). Jean Maurocordato fut un des commissaires désignés par la Porte. L'Empereur exigeait toute la Roumanie ; mais il n'obtint que le banat de Craïova. Les Turcs perdirent, par ce traité, Semendria, Belgrade, une partie de la Valachie et de la Serbie, quelques châteaux de Dalmatie ; mais ils recouvrèrent la Morée. Tous les émigrés valaques rentrèrent en possession de leurs biens ; les prisonniers d'État furent rendus sans rançon ; les prisonniers de guerre furent échangés, mis en liberté. Nicolas Maurocordato se rendit à Constantinople en passant par Bucarest, où il eut une entrevue avec son frère. Celui-ci mourut quelques jours après, empoisonné, dit-on, par un émissaire de Nicolas. A ses derniers moments, il appela près de lui le métropolitain et les boyards, les engagea à vivre en paix et en bon accord, et prévint les ennemis de son frère de se tenir sur leurs gardes ; car il ne devait pas tarder à reparaître.

Nicolas Maurocordato fut en effet nommé voïvode pour la seconde fois (1719). Son premier soin fut d'augmenter les impôts et de diminuer l'armée. « Cette réduction, dit le général de Bawr, affaiblit tout à fait l'État ; non-seulement elle accéléra l'exécution des projets de la Porte en livrant la Valachie à son caprice, sans crainte de contradiction ou de révolte ; mais elle exposa encore le pays aux insultes des Turcs et surtout des habitants circonvoisins du Danube, ses plus implacables ennemis. »

Sous le règne de ce prince, la langue tomba en défaveur et fut presque complétement abandonnée. A la cour, le grec moderne était seul en usage ; les boyards affectaient d'ignorer la langue nationale, et ne la parlaient plus qu'avec les domestiques et les serfs. Le voïvode semblait vouloir changer la Valachie en province grecque. Il ambitionnait la gloire littéraire, et s'entourait de savants étrangers. En 1720 il fit imprimer à Bucarest un livre « Des devoirs » en grec moderne ; mais le goût qu'il montra pour les sciences et les lettres n'est

pas une excuse suffisante pour lui faire pardonner ses débauches, ses rapines et ses cruautés. Il mourut en 1730, au milieu des malédictions de ses sujets.

CONSTANTIN MAUROCORDATO. — Les boyards élurent pour lui succéder son neveu Constantin, fils de Jean Maurocordato, qui fut confirmé par la Porte. C'est le dernier hospodar élu par les Valaques. Au bout de quelques mois, il fut dépossédé par Michel Racovizza; il revint en 1731, puis il alla régner en Moldavie; enfin, en 1736, il obtint, pour la troisième fois, le trône de Valachie. « Les Turcs, dit M. de Bawr, trouvaient leur compte à changer continuellement les hospodars, et il ne restait à ceux-ci d'autre ressource que de surcharger le pays d'impôts pour pouvoir suffire à tant de dépenses. »

En 1736 la guerre fut déclarée entre la Turquie et la maison d'Autriche. Un corps d'Impériaux s'avança jusqu'à Tirgoviste; mais il fut bientôt repoussé par Constantin, et la Valachie fut entièrement évacuée. L'année suivante, des conférences s'ouvrirent à Niemirow (août 1737). L'empereur d'Allemagne consentait à la paix moyennant la cession des principautés moldo-valaques. Son alliée la czarine Anne demandait seulement que la Valachie et la Moldavie fussent déclarées indépendantes sous la protection de la Russie. Le sultan repoussa ces conditions, et la guerre continua deux années encore.

Les Russes obtinrent plus d'avantages [redacted]

propota ou plutôt imposa son réformes à l'assemblée nationa avons apprécié déjà ces innc elles irritèrent tous les Valaq boyards par la suppression droits féodaux, les paysans et l geois par l'augmentation des publiques. Sur les plaintes una ses sujets, il fut déposé en 1 successeur, Michel Racovizza, le pouvoir que trois ans; en 17 exilé à Mitylène.

« Désormais, dit un histo terme du fermage est fixé à troi dès lors commence pour la R cet état le pire de tous, le pr Jusqu'à cette époque elle avait proie à la guerre, à l'anarchie, a tions, à la peste, à la famine; avait eu de temps à autre des repos, des lueurs d'espérance, était grande l'activité des R que les affaires avaient toujou leur cours comme si ces fléaux vaient jamais revenir. Mais à ce moment l'administration n' qu'un repaire d'agiotage, où se et s'achètent les divers détails d sère publique; tout tombe, tout commerce, agriculture, homme tes; tout sort du pays pour n'y p trer, productions et numéraire. est ruiné. La Moldo-Valachie n' qu'un désert (1). »

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA SANCE RUSSE DANS LES PRINCI — L'excès de ses souffrances di [redacted]

nais ce génie était en même
p pénétrant pour ne point voir
re n'était pas venue. Il marqua
uvrit la voie à ses successeurs.
de ce moment commence l'ac-
a Russie sur les populations
de la Turquie, action sourde
ents, mais constante, systéma-
jours semblable à elle-même.
n en fut le moyen le plus ef-
e czar exerçait un pouvoir
ur les moines du mont Athos
synode de Constantinople. De
résents, des parures d'église,
s imprimés étaient expédiés de
lans les couvents et les évêchés
rèce; ceux-ci envoyaient en
les reliques que le clergé mos-
servait avec une grande véné-
ujourd'hui encore, après un
demi, les choses n'ont pas
Entrez dans une église ou
monastère grec en Turquie, le
l'higoumène qui vous accom-
us arrête avec orgueil devant
labre en or massif ou devant
superbement enluminé et en-
pierreries. C'est un présent de
ur de Russie. S'il osait même,
ne vous connût pas pour un de
natiques pires à ses yeux que
lmans, il vous montrerait de
échismes imprimés à Moscou,
quels l'obéissance absolue au
Russie et sa reconnaissance
chef de l'église orthodoxe et
successeur de Constantin sont
nombre des articles de foi. De
lu temps du czar Pierre, les
recs mêlaient le nom du grand-
oscovie à celui des saints de la

720, Pierre le Grand conclut
orte un traité où l'on voit pour
re fois la Russie, à l'exemple
nces catholiques, stipuler avec
en faveur des pèlerins russes à
n et des religieux de cette na-
rticle 11 du traité de Constan-
5 novembre 1720), confirmé
ème article du traité russe de
, origine première du protec-
s les czars prétendirent plus
es Grecs de Turquie, s'exprime

ra permis aux Russes de faire
« des pèlerinages à Jérusalem et en
« d'autres lieux saints sans qu'ils soient
« assujettis, ni à Jérusalem ni ail-
« leurs, à aucun tribut ni à des exac-
« tions pécuniaires pour leurs passe-
« ports. Les ecclésiastiques russes qui
« s'arrêteront sur le territoire de la Porte
« ne seront point molestés. »

« Il y a loin, comme l'on voit, de ce début modeste aux prétentions exorbitantes que la Russie a mises en avant de nos jours; mais il en marque le point de départ et met entre les mains de la Russie le levier dont elle s'est servie depuis avec tant d'habileté à l'encontre de la Porte.

« Le dessein de soulever les orthodoxes à un moment déterminé ne fut jamais abandonné par les Russes. Il passa, comme une tradition, de Pierre à ses successeurs (1). »

Du temps de l'impératrice Anne (1730-1741), des émissaires envoyés par le maréchal Munich répandirent l'or et les proclamations à pleines mains dans la Roumanie, dans l'Épire et dans les montagnes de la Thessalie. Sous le règne d'Élisabeth (1741-1762), de nouveaux émissaires parurent dans les montagnes du Taygète, dans le pays habité par les Maniotes, et y semèrent des bruits de guerre et d'affranchissement. Ces bruits n'avaient rien de précis; c'étaient plutôt de vagues rumeurs, des conjectures hasardées à voix basse, des prophéties répétées d'un ton mystérieux, dans ce langage mystique qui fonda plus tard le succès de l'hétairie, et tellement inhérent à l'esprit des peuples slaves qu'il se retrouve jusque dans le style de leurs chancelleries. Mais leur succès sur les masses ne fut que plus certain; elles finissaient par se mêler aux croyances religieuses du pays.

En 1767 la Russie résolut de frapper un grand coup et de soulever toutes les populations orthodoxes de l'empire ottoman. Trois émissaires se rendirent en Grèce et en Roumanie. Un certain Germanos fut chargé spécialement d'appeler à la révolte les Moldaves et les Valaques. Il parvint à séduire l'archimandrite d'Argessu et par son entre-

(1) *Lettres sur la Turquie*, t. II.

mise gagna un certain nombre de boyards à la cause de l'impératrice.

La guerre commença en 1769. Gallitzin s'empara de Khotin et se rendit maître de la Moldavie. Le voïvode Constantin Maurocordato fut fait prisonnier. Au mois de septembre, le lieutenant-colonel Karosin entra en Valachie. Une troupe de Valaques le suivit dans cette expédition, sous le commandement de l'archimandrite et du spathar Pervu Cantacuzène, que Catherine II avait nommé major-général. Karosin arriva le 18 octobre à Bucarest, et ne rencontra point de résistance. Le voïvode Grégoire Ghica s'échappa de son palais en sautant par-dessus le mur du jardin; pendant trois jours il resta caché dans une boutique. Le troisième jour il fut découvert et arrêté; on le conduisit à Iassi, puis à Saint-Pétersbourg, où il resta jusqu'à la conclusion de la paix. Peu de temps après (février 1770) les boyards de Moldavie et de Valachie prêtèrent serment de fidélité à la czarine, et envoyèrent auprès d'elle une députation. Le feld-maréchal Romanzoff établit dans chaque principauté un divan composé des principaux boyards (1771). C'étaient les deux grands vornics chargés de l'administration de la justice; le grand spathar, chargé de l'entretien des routes et des postes; le grand vestiar, ministre des finances; le grand logothète ou chancelier, etc. Le métropolitain et les évêques, d'abord exclus du conseil, y furent admis vers

contraindre les Russes de restituer leurs conquêtes, moyennant un subside de dix millions de piastres et la cession du banat de Craïova.

Traité de Kutchuk-Kaïnardji. — Au congrès de Fokchani (1772), la Russie offrit de nouveau une paix perpétuelle, à condition que les principautés seraient déclarées indépendantes sous la garantie de plusieurs puissances de l'Europe. Un troisième congrès, tenu à Bucarest, n'eut pas de résultat. Enfin la paix fut conclue à Kutchuk-Kaïnardji (juillet 1774). La Porte reconnut l'indépendance absolue des Tartares de la Crimée, du Budjiak, du Kouban, etc. Elle céda à la Russie les deux Kabardas, Azoff et son district, Yénikalé et Kertch dans la Crimée, le fort de Kimburn, la libre navigation de la mer Noire, la faculté d'accréditer des consuls et des vice-consuls dans les Échelles, le droit de bâtir à Galata une eglise russe-grecque, etc. L'article 7 du traité est très-important à cause des conséquences que la Russie a su en tirer plus tard. En voici la teneur. » La Sublime Porte promet de protéger constamment la religion chrétienne et ses églises; et aussi elle permet aux ministres de la cour impériale de Russie de faire dans toutes les occasions des représentations tant en faveur de la nouvelle église à Constantinople que pour ceux qui la desservent, promettant de les prendre en considération comme faites par une personne de confiance d'une puissance voi-



élevées aux monastères et aux ises dans les environs d'Ibraïla, Bender, etc.

le respectera les priviléges du

familles qui voudront émigrer t emporter leurs biens.

s provinces roumaines ne payent les tributs arriérés.

es ne seront soumises à aucune tion pour tout le temps de la t pendant les deux années qui l'échange du traité.

expiration de ce terme la Porte d'user de toute l'humanité et la générosité possible envers ipautés; elle ne leur imposera ibuts trop lourds; le tribut sera es commissaires envoyés tous les ; il ne sera exigé aucune taxe arbi- s Roumains jouiront des mêmes s dont ils ont joui sous le règne met IV, d'heureuse mémoire.

voïvodes de Moldavie et de Va- ront chacun auprès de la Porte gés d'affaires chrétiens.

a Sublime Porte consent encore ivant les circonstances où se nt les deux principautés, les mi- le la cour impériale de Russie parler en leur faveur; elle pro- oir égard à ces représentations, ément à la considération ami- aux égards que les puissances nes pour les autres.

ussie, on le voit, ne réclamait ore le protectorat des princi- oumaines; elle se contentait du ntercéder en leur faveur, et ne pas leurs priviléges sous sa ga- Les Roumains apprirent bientôt dépens qu'ils n'avaient rien à de l'alliance russe. Plus heu- e les Grecs, ils profitèrent de ie; mais ils ne recouvrèrent pas é d'élection que le traité de Kaï- ur avait promise implicitement garantissant tous les avantages jouissaient sous le règne de t IV (1648-1687). Les boyards chie se réunirent pour nommer e indigène. Deux candidats ur les rangs. L'assemblée, avant un choix, demanda l'avis de Ro- . Le général russe fit une ré- quivoque et leur conseilla de s'adresser à la Porte. Les boyards élurent un des leurs; mais ils trouvèrent à peine deux députés pour aller à Constantinople solliciter l'aveu du sultan. De son côté, la Turquie, autorisée par l'usage, et non par le droit, confia le gouvernement de la principauté au Phanariote Alexandre Hypsilantis (28 septembre 1774). Lorsque la députation se présenta pour réclamer la confirmation du prince indigène choisi par les boyards et la réforme des abus dont la Valachie souffrait depuis trop longtemps, le colonel russe Péterson, chargé d'affaires de la Russie, engagea les envoyés à se désister de leurs demandes et à reconnaître le Phanariote désigné et investi par le sultan. Selon l'expression d'un partisan autrefois très-déclaré du protectorat moscovite, « tout l'avantage que la Valachie retira du traité de Kaïnardji se réduisit au droit qu'obtint la Russie *d'intercéder* entre la Porte et les deux Principautés. » Le colonel Péterson ne se hâta point de mettre ce droit à profit.

ALEXANDRE HYPSILANTIS. FIRMAN DE 1754.— Hypsilantis, en arrivant à Bucarest, publia un firman impérial, qui fut accueilli avec beaucoup de joie par les Valaques. En voici les articles principaux :

« Les raïas de Valachie et de Moldavie payeront désormais, proportionnellement à leurs facultés, leur capitation; mais, quant aux comptes du passé, on ne pourra exiger d'eux ni argent ni quoi que ce soit.

« S'il s'élève quelque différend soit entre un musulman et un raïa, soit entre deux raïas, l'hospodar de Valachie, consultant les lois de l'équité, écoutera les parties adverses et rendra justice à qui de droit; dans les procès survenus entre un musulman et un raïa, l'intervention du *divan kiatibi* (secrétaire du divan) qui est auprès du prince et celle d'autres musulmans devenant nécessaires, ceux-ci chercheront à mettre les parties d'accord et à apaiser le différend. Si la médiation, les conciliateurs et les instances des musulmans ont été infructueuses; s'il est démontré que ces prétentions injustes ont pour motif la pure animosité et pour unique but celui de tourmenter et de léser les pauvres raïas, et si la décision sur les lieux présente des

difficultés insurmontables, l'on ne permettra pas que ces malheureux soient tourmentés par de pareils procès, contraires aux lois et suscités par la mauvaise foi; mais l'affaire sera portée devant le cadi de Giurgevo, qui l'examinera et la décidera d'après la loi et la justice. Les cadis de Giurgevo, de leur côté, en prononçant sur les causes qui leur seront ainsi soumises, auront scrupuleusement égard au bon droit, ne se permettront rien qui puisse porter la moindre atteinte à la pureté des lois et se garderont bien d'accabler de faibles raïas.

« On ne pourra exiger des raïas de Valachie qu'ils comparaissent devant un autre tribunal que celui de Giurgevo.

« Le témoignage des chrétiens contre les musulmans est recevable en justice quand il s'agit de testament et de constatation de naissance, mais non en matière de commerce.

« Tout soldat turc qui commettra quelque délit dans l'intérieur de la Valachie sera conduit à la frontière et puni par les officiers qui y commandent.

« Il est expressément défendu à tout habitant des frontières autre que les négociants, dont le nombre est déterminé, d'entrer en Valachie; et ces négociants même devront prendre des permis de leurs gouverneurs, les montrer au prince de Valachie ou à son ministre, dont ils recevront une autre permission, et dans les endroits où ils iront ils ne pourront ni posséder de maison ou autre domicile, ni labourer ou ensemencer les terres, ni tourmenter les raïas, ni se faire donner le *selam aktcheci* (prix du salut).

« Pour que les Valaques trouvent plus d'avantages et de facilités dans le transport des marchandises qui leur appartiennent, soit de leur pays dans un autre, soit d'un autre pays dans le leur, il leur est permis de renouveler et entretenir les Échelles d'Orassu et de Fuloudj.

« Les vizirs et beyler-beys, en se rendant à leurs gouvernements ou à leur retour, ne doivent pas quitter le droit chemin pour entrer en Valachie, ni opprimer les pauvres en prenant aux raïas, sans les payer, des fournitures, des vivres et des chevaux de poste.

« Les courriers expédiés pour des affaires importantes ne feront pas tours pour traverser la Valachie qui seront envoyés dans la prin ne demanderont pas plus de chev ne leur en accordent leurs ord poste.

« Les raïas de Valachie, qu affaires et leur commerce con dans des villes, bourgs et marc rives du Danube n'y seront poi mis à la capitation.

« Comme il est indispensabl les pensions alimentaires à la ch domaine et pour la nourriture bitants de Constantinople, de ti moutons de l'intérieur de l'empi man, il est défendu aux raïas d chie de cacher ceux qu'ils aur vendre. Ils devront les donner courant aux marchands et aux chargés de les conduire.

« La Roumanie est le grenier d stantinople, et la traite de tous les nécessaires à cette capitale doit s exclusivement dans les deux pr de Valachie et de Moldavie. quoique leur redevance en sem denrées ait été antérieurement mée pour adoucir la situation des Valachie, cependant ces derniers tent pas moins tenus à transport Echelles tous les grains et autres d qu'ils auront récoltés, à les ven prix courant aux capitaines de ments du *kapan* (greniers public ne point les donner ailleurs. La su sion de la redevance, qui doit êtr compensée d'une autre manière, donc porter les habitants ni à re à la culture de leurs terres, ni à les blés qui se trouvent en leurs ni à les entasser avec des vues d'a rement. Les raïas valaques trou leur propre avantage à la vente d denrées, et les habitants de Con nople seront à l'abri de la disett

« Les bois nécessaires pour la truction des châteaux de Roumé ront coupés, comme par le pas Valachie et en Moldavie. Il en s même du transport, les frais de et de charroi seront payés et a tés en entier, d'après les quit délivrées par les intendants des tructions, sur les fonds de la r des capitations de Valachie et de

dont les hospodars sont chargés.»
andre Hypsilantis était un hon-
omme. Il entreprit de sages réfor-
t pendant sept années la Valachie
sous son autorité bienfaisante. Il
i les Turcs et releva les Roumains
abaissement. Il protégea l'agricul-
le commerce, réorganisa les pos-
bellit Bucarest, fonda de nom-
écoles et des hôpitaux, construisit
educs et des fontaines, établit la
les grâces pour les veuves et les
des pauvres employés, fit, en un
n utile emploi des deniers publics,
nua les impositions payées par le
Ses revenus montaient, en 1782,
0,000 piastres; les dépenses de
cipauté étaient annuellement de
0 piastres, le tribut et les pré-
nvoyés à Constantinople s'éle-
à 1,600,000 piastres : le voïvode
donc de son gouvernement un
e annuel d'un million.

ant ce temps, Grégoire Ghica ad-
ait la principauté de Moldavie.
d'Hypsilantis, il s'occupa lui aussi
iorer le sort de ses sujets, et se fit
ner son origine. Il établit des
es de draps à Piperig et à Nou-
esci, près d'Iassi, accueillit une
d'horlogers allemands, qu'il au-
à se construire un temple, et
le collége Basilien. Tous les
: qu'il exécuta ne l'empêchèrent
'acquérir d'énormes richesses. Il
un luxe royal. Invité un jour par
maréchal Romanzoff à faire avec
our de promenade à pied par les
la ville : « Y pensez-vous, s'é-
l? et que diraient mes sujets
yaient leur souverain aller à
» Mais, s'il faisait ses affaires, il
ussi celles du pays. Comme Hyp-
, il a laissé un nom cher aux Rou-
C'est qu'en effet il montra comme
lévouement à sa patrie adoptive,
évouement lui coûta la vie.

ION DE LA BUKOVINE. NOU-
PROGRÈS DE LA RUSSIE. TRAI-
IASSI ET DE BUCAREST. —
iche convoitait la Bukovine : par
onventions successives (7 mai
2 mai 1776, 25 février 1777),
Thérèse se fit céder cette pro-
elle acquit deux cent cinquante-
les ou villages, et entre autres
Czernovitz, Seret et Suciava, ancienne capitale de la Moldavie. Grégoire Ghica protesta hautement contre cette spoliation et dénia au sultan le droit d'aliéner les terres de ses vassaux. Ses plaintes irritèrent le divan. Un capidji-bachi, envoyé à Iassi avec ordre de l'amener mort ou vif, l'attira dans un guet-apens, et lui fit trancher la tête par des janissaires (1777). Son beau-frère Constantin Mourousi lui succéda. En Valachie, le Ragusain Nicolas Caradja remplaça Hypsilantis (1778).

A peine nommé, cet autre chef d'une nouvelle dynastie fiscale se voit assiégé dans sa maison du Phanar par tout ce que Constantinople a d'usuriers, de regrattiers, de marchands des rues, Grecs, Turcs, Arméniens et Juifs. « Son Illustre Grandeur a-t-elle besoin des économies de son esclave? dit le juif; elles sont à lui, et son esclave ne lui demande que le fermage du tabac ou du ramonage. » — « Notre Très-haut Seigneur, dit le regrattier, voudra bien accepter de son humble compatriote, son indigne serviteur, ces limons et ces olives de Smyrne, ce caviar de Thessalie, et ces savons de Stamboul. » — « J'ai des châles magnifiques qui ceindraient à merveille la taille et la tête de mon gracieux maître, dit un jeune Arménien. » « Caradja efendum, dit en fronçant le sourcil un Turc honteux de courtiser un ghiaour, j'ai du tabac d'Andrinople, des jasmins de Perse, des bouquins d'ambre, tels que tu les pouvais rêver à dix-huit ans; je veux être ton fournisseur et je te traiterai en frère. » Caradja accepte tout, argent des Juifs, offrandes des regrattiers, châles de l'Arménien, pipes et tabac de l'Osmanli, compose de ces gens son cortége, distribue leurs cadeaux à ses protecteurs, et, comme il ne lui reste rien pour son voyage, écrit à Bucarest de lui envoyer le montant de la capitation de l'année courante, en reçoit la moitié et se met en route (1) ».

A Caradja succéda Michel Soutzo (1783). Sous son règne, la Roumanie obtint de la Porte quelques nouvelles concessions. En 1779, par l'article 7 de la convention explicative du traité

(1) *La Romanie*, t. II, p. 246.

de Kaïnardji, la Turquie avait renouvelé ses engagements envers les deux principautes. De son côté, la cour de Russie avait promis de n'employer le droit d'intercession réservé à son ministre que pour la conservation inviolable des conditions stipulées par l'article 16 du traité. En 1781, une nouvelle convention donna à la Russie le droit d'envoyer à Iassi et à Bucarest des consuls généraux censeurs de la conduite des princes. La Porte ne se soumit pas sans résistance à cette exigence de Catherine II ; elle craignait avec raison que la résidence des consuls russes dans la Roumanie ne donnât lieu à des intrigues et à des factions ; mais, d'après les conseils de la France, elle céda pour éviter le péril d'une lutte inégale. Les consuls de Bucarest et d'Iassi reçurent un *taïn* (1) proportionné à leur rang. Ce taïn était payé en *scutelnici*, c'est-à-dire en hommes de divers états, bouchers, boulangers, porteurs d'eau, tapissiers, carrossiers, etc., qui devaient fournir aux agents russes la viande, le pain, les meubles, etc., ou en *poslusnici*, c'est-à-dire en paysans qui approvisionnaient le consulat de grains, de foins, de volaille et de beurre. Derrière le consul marchaient douze janissaires armés ; devant sa voiture couraient la nuit deux porte-torches à cheval. Ces prétendus censeurs des princes n'empêchèrent pas les exactions de Mourousi en Moldavie ; mais, en 1783, le chargé d'affaires russe à Constantino-

Pour donation aux baïrams (1), en argent ou effets. 9
Pour donation de l'Étrier. . . 4

Total pour la Valachie 1

Sur la Moldavie :

Pour donations aux baïrams, en argent ou effets 9
Pour donation de l'Étrier. . . 2

Total pour la Moldavie, 1

Total pour les deux provinces, 24

« III. L'on ne prendra rien au ces pour les continuer dans leu ces ; et, à moins qu'ils n'aient c un délit bien constaté, ils ne po être déposés.

« IV. L'on ne pourra demand revenus et présents d'usage, aux p nouvellement en place un seul p plus que par le passé : on ne pour plus prendre ces revenus ou prése les raïas). Ils seront fournis sur revient d'ordinaire aux princes en sur les salines, les fermes à b nuel, les douanes et sur les d'autres droits semblables. »

Cet acte semblait présager un règne à Michel Soutzo. Trois a cependant ne s'étaient pas écoulé déjà ce prince était déposé par la sans qu'il eût mérité sa disgrâc aucun délit, sans que la Russie in dât en sa faveur et songeât à ra le sultan au respect de la parole Soutzo fut renversé par les intrig Nicolas Mavroyeni, drogman de l rine.

[redacted]

ur la tête de Potemkin; et toute ur, ivre d'orgueil et d'ambition, ait déjà transportée des bords le la Néva sur les rivages magnilu Bosphore (1).

irquie subit pendant cette guerre ecs multipliés. Mavroyeni n'en as moins fidèle à la cause du Il appela les boyards aux armes; a voix ne fut pas entendue. rds, leur dit-il, voici l'ennemi; êtes las de vous laisser envahir, ies et à cheval! » Les nobles vas'excusèrent. Le voïvode, pour ioigner son mépris, fit venir de son cheval de parade, le reun caftan brodé d'or, le déoyard et lui donna le titre de fficier. Cet affront ne réveilla ur courage.

h II ayant déclaré son alliance therine, les Autrichiens menaa Valachie pendant que les Rusaient en Moldavie. Pour comes Impériaux, Mavroyéni leva iée de Bulgares et d'Albanais; orta quelques avantages; mais, argent pour solder ses troupes, ntraint de se retirer en Bulgaconfier la défense de la prinà son lieutenant Démétrius te. Après son départ, les Autrintrèrent à Bucarest, et le prince -Cobourg y établit un gouverprovisoire, composé des prinboyards (1789). Vainement Marevint avec une armée de Bulde Serbes; il fut battu à Kalafat de repasser le Danube (1790). ériaux occupèrent toute la Vala Russes, maîtres de la Moldavie, èrent d'Ismaïl et s'avancèrent Balkans. Constantinople croyait voir à ses portes. Heureuse-Angleterre et la Prusse intervinfin pour arrêter leur marche. he elle-même, effrayée de l'ame ses alliés, conclut la paix à 4 août 1791); et la Russie céda de l'Europe en signant le traité le 9 janvier 1792. L'Autriche irmée dans la possession de la e, et restitua la Valachie; mais Mavroyéni n'était plus : en récompense de ses services, il avait reçu du grand vizir un arrêt de mort. La Russie conserva la Crimée, l'île de Taman, une partie du Kouban et de la Bessarabie, la ville d'Oczakow et les pays enclavés entre le Bog et le Dniester; ce dernier fleuve devint la limite de deux empires. La Moldavie fut restituée à la Porte, sans que la Russie stipulât en sa faveur aucune condition particulière autre que celles déjà stipulées dans le traité de Kaïnardji et dans la convention explicative. Si les Roumains avaient d'abord montré quelque sympathie pour les Autrichiens et pour les Russes, ils durent voir sans regret le départ de ces prétendus protecteurs, qui avaient achevé la ruine des principautés et n'avaient rien fait pour les affranchir. Loin de rendre aux Moldo-Valaques leur indépendance nationale, la paix d'Iassi ne les délivra pas même du gouvernement des Phanariotes et ne leur rendit point le droit de se choisir des chefs indigènes; ils restèrent sujets de la Porte, dont ils n'auraient dû être que les vassaux.

Depuis le traité d'Iassi la Russie n'avait plus besoin de faire à la Porte une guerre ouverte. Elle dominait aussi tranquillement à Constantinople que si elle en eût déjà fait la conquête. Le droit fatal de protection qu'elle s'attribuait sur les habitants grecs des provinces ottomanes avait pris, par les intrigues et l'audace de ses agents, une extension illimitée. Dès l'origine le cabinet de Pétersbourg avait apprécié l'importance de cette stipulation. Un article du traité de 1792 portait que le sultan payerait à la Russie les frais de la guerre et indemniserait en outre les sujets russes des pertes et dommages qu'ils auraient éprouvés par l'arrestation ou confiscation de leurs biens, navires ou marchandises. Cependant le comte Redbrosko, président du conseil des plénipotentiaires, s'étant présenté en pleine assemblée à l'échange des ratifications, déclara, au nom et de la part de sa souveraine, que Sa Majesté Impériale, pour donner une preuve manifeste de son désintéressement et de la générosité de ses sentiments à l'égard de la Sublime Porte, renonçait au payement stipulé des frais de la guerre. Mais

(1) ...ogrès de la puissance russe, p. 280.

en même temps le ministre russe à Constantinople et les consuls en Valachie, en Grèce, en Morée, à Smyrne et dans toutes les Échelles avaient eu ordre d'exiger avec instance et exigeaient en effet la restitution des biens confisqués et les indemnités des frais et dommages qu'il plaisait aux protégés de la Russie de réclamer.

Les derniers traités de commerce et d'alliance conclus entre la Porte et la Russie avaient ouvert en tout temps le Bosphore aux vaisseaux russes; ce n'était pas sans raison que le prince Repnin, pendant son ambassade à Constantinople, menaçait hautement le reïs-efendi de faire arriver dans trois mois les Russes à la portée du sérail; leur pavillon, flottant jusque sous le kiosque du Grand Seigneur, appelait sous la protection russe tous les chrétiens disposés à changer de maîtres. « Depuis cette alliance funeste, l'esprit et la marche des agents russes en Turquie, à commencer de l'ambassadeur résident à Constantinople jusqu'au dernier vice-consul dans la plus petite île de l'Archipel, ont été uniformes et invariables; sauf le plus ou moins de rigueur ou de modération, de politesse ou de grossièreté, ce qui tient au caractère personnel des individus, ils ont tous eu pour objet unique d'humilier la Porte Ottomane aux yeux de ses propres sujets dans toutes les circonstances, de les détacher de son empire et de les unir à la puissance russe par les liens de l'in-

faire arrêter un Français par ses agents dans les rues d'Iassi, et non-seulement refuser de le rendre aux réclamations les plus pressantes du prince, mais faire conduire sous escorte russe, aux frais de la principauté, ce prisonnier fait en pleine paix dans les États d'une puissance amie. Des humiliations et des vexations de ce genre tendaient à dégrader bientôt la dignité de la Porte Ottomane, et fondaient dans la capitale même une autorité étrangère. Tous les jours les agents russes, pour rendre l'influence de leur cour plus active et plus féconde, multipliaient ces patentes qui accordaient non-seulement aux Grecs, mais à tout sujet natif de la Turquie qui les leur demandait une protection spéciale et illimitée (1). Les priviléges dont jouissaient ces protégés dans leur pays natal, sous les yeux de leur souverain, aux dépens du reste de leurs compatriotes, excitaient les musulmans même à se mettre sous la dépendance de la Russie; de sorte que, sans la crainte d'une révolution subite ou sans les considérations qui retenaient les Turcs à leur famille, à leur religion, à leur patrie, la Turquie d'Europe n'aurait bientôt été peuplée que de sujets de la Russie. Ainsi la Turquie, cernée de toutes parts au dehors par des armées, occupée au dedans par des proconsuls moscovites, était réellement dans la situation où la Pologne s'était trouvée quelques années auparavant. C'était aussi en vertu d'un pacte d'alliance; c'était même après avoir subi la protection et sur la foi des mêmes

[redacted]

Moldavie, dit-il, a été occupée
Russes, le prince Potemkin en
les habitants avec une douceur
et les exempta de toute espèce
ts; de sorte que ce ne fut qu'avec
la répugnance qu'ils retournè-
ous l'autorité des Turcs. C'est
ux une bien légère source de
ition que d'être gouvernés par
nces de leur religion ; car la po-
les voïvodes, si ce n'est leur in-
n, les rend aussi avides que
es eux-mêmes. Le mépris, les hu-
ns auxquels les Moldaves de tous
s sont journellement exposés de
des Turcs ne peuvent que pa-
nsupportables à une race d'hom-
turellement fiers et qui n'aspi-
'à la liberté et l'indépendance.
ards se soumettent surtout avec
p de peine à ces vexations, parce
Russes les traitent sur le pied
é et leur accordent beaucoup de
ration; lorsqu'ils émigrent, ils
ême admis en Russie dans les
s civils et militaires (1). » Ce té-
ge n'est pas entièrement d'ac-
ec celui de Thornton. Parlant
ctorat russe sur les principautés
nes : « Il faut avouer, dit ce der-
ivain, qu'un tel état de choses n'a
ué à l'avantage ni des princes
euple. La Porte est insultée par
ites ostensibles posées à son
é souveraine ; mais elle n'est
treinte dans les moyens d'op-
les habitants. C'est en vain
ttendrait un bienfait de la mé-
d'une puissance étrangère entre
nce et ses sujets, et l'on peut
s'il est jamais entré dans les vues
inet russe d'améliorer la condi-
s habitants de la Moldavie et
alachie ; car il n'y a pas d'exem-
e les consuls russes aient fait
e leur influence pour alléger les
ces du peuple, s'opposer et met-
ein à la tyrannie des Phanariotes,
ner quelque plan pour le bien-
manent des infortunés Moldo-
s (2.) »

(1). Eton, *Tableau de l'Empire Otto-*, p. 23.

(2) Thornton, *État actuel de la Tur-* II, p. 516.

Pendant quelque temps l'influence de la France contrebalança en Valachie celle de la Russie. La Convention établit à Bucarest un consul général, Émile Gaudin. Un bérat du sultan enjoignit aux hospodars d'accueillir avec respect le représentant de la république et de lui garder, aux termes de nos capitulations (1), la prééminence sur tout autre consul. Le voïvode Alexandre Mourousi, imbu des idées françaises, opéra quelques réformes; il établit une imprimerie, une manufacture de draps, et régularisa les postes. Mais en 1796 il fut remplacé par une créature russe, Alexandre Hypsilantis. Les voïvodes se succédaient comme de simples commis, révocables à volonté. Ces changements continuels avaient deux causes, la politique et le besoin d'argent. La Turquie était obligée de céder alternativement à la Russie et à la France et de se procurer de l'argent par tous les moyens pour réparer les pertes de son trésor.

C'est alors que fut établi l'impôt du *cazan*. Depuis un quart de siècle la culture du prunier avait fait de grands progrès. Ses fruits servaient à composer une liqueur fermentée (*raki*) dont on faisait un commerce considérable à l'intérieur ainsi qu'en Hongrie et en Russie. Cette branche de commerce fut frappée d'un impôt, qui reçut le nom de l'instrument employé à la distillation. Le mot *cazan* désignant à la fois l'alambic et le chaudron, la taxe atteignit un grand nombre de paysans qui ne possédaient pas un prunier et ne distillaient pas une goutte de liqueur, mais qui avaient dans leur cuisine plus d'une marmite. Le *cazanit* fut le prétexte des plus horribles exactions.

La Moldavie et la Valachie respirèrent un moment sous l'administration d'Alexandre Mourousi et de Constantin Hypsilantis, nommés en 1802. Par le khatti-chérif (2) d'installation que ces princes apportèrent à leurs sujets la Porte « fixa à sept années la durée de l'hospodarat ; renouvela sa promesse de prendre en considération les représentations qui lui seraient faites par la cour de Russie ; reconnut à cette puissance un droit de

(1) Art. 18 des Capitulations.

(2) Voy. plus bas, p. 130, l'explication du mot *khatti-chérif*.

surveillance sur l'intégrité des priviléges garantis aux principautés; autorisa la répression des abus et le châtiment des concussionnaires; ordonna la répartition proportionelle des impôts; concéda aux boyards le soin des écoles, des chemins et des hôpitaux, comme aussi celui d'aviser, conjointement avec le voïvode, à l'organisation et à l'entretien d'un corps des troupes, etc. »

Le siége archiépiscopal de Moldavie devint vacant; deux candidats se présentèrent : l'un était Grec, l'autre Roumain. Celui-ci fut nommé par l'influence de la Russie. Il rétablit l'ordre et la discipline dans le clergé, et fonda une école roumaine où les Moldaves purent étudier la langue nationale (1804). La Russie, pour attacher à sa cause les habitants des principautés, commençait à se séparer des Phanariotes.

La victoire d'Austerlitz (1805) rendit à la France son ancienne influence auprès de la Porte Ottomane. Au mois d'août 1806, le général Sébastiani arriva en qualité d'ambassadeur à Constantinople. Il tâcha d'entraîner le sultan Sélim dans une guerre contre la Russie. Son premier soin fut de faire destituer Hypsilantis et Mourousi et de les remplacer par Alexandre Soutzo et Charles Callimachi. Aussitôt le czar Alexandre envoya une armée en Bessarabie, et fit occuper les places de Bender et de Khotin. Dans le même temps les Français entraient en Pologne. Sélim, encouragé par les victoires de Napoléon, déclara la guerre à la Russie.

faiblesse, descendre du haut rang où ses ancêtres l'ont placé. Vos remparts ne sont pas armés; mais vous avez du fer, des munitions, des vivres, des bras; ajoutez-y du courage, et vous triompherez de vos ennemis. » Sélim donna l'ordre de repousser l'attaque des Anglais. Sébastiani fit élever comme par enchantement de puissantes fortifications; et la flotte anglaise, désespérant de vaincre cette résistance inattendue, battit en retraite.

Cependant les Russes avaient occupé la Moldavie et la Valachie. Maîtres de Routchouk, ils marchaient sur Choumla. Pour les repousser, le sultan ordonna une levée extraordinaire, et les rejeta au delà du Danube; mais la révolte éclata parmi les troupes ottomanes que Sélim avait entrepris d'assujettir à la discipline européenne; et ce prince réformateur fut déposé au mois de mai 1807, après dix-huit ans de règne employés à faire entrer la Turquie dans la voie de la civilisation. Les Russes profitèrent de la révolution faite par les janissaires. Si les pachas avaient envoyé les contingents qu'ils devaient fournir, les envahisseurs auraient été forcés d'abandonner les principautés. Mais l'anarchie paralysa toutes les opérations de l'armée turque. Le général Michelson, qui se préparait à repasser le Pruth, fit occuper Bucarest par un corps de six mille hommes. La Moldavie et la Valachie restèrent sous l'autorité de commissaires russes.

La paix de Tilsitt, signée le 7 juillet

bre 1808), Napoléon renou-
itations, et reconnut la Fin-
ldavie et la Valachie comme
s de l'empire russe (1). C'est
achetait l'alliance d'Alexan-
'Angleterre et la reconnais-
frère Joseph comme roi d'Es-
liait à un intérêt de famille la
bgne, la Turquie et la nationa-
. On sait quel profit il retira
bus maladroites, et combien
à l'amitié de la Russie et de

velle révolution amena au
sultan Mahmoud (1808).
près les conseils de M. de
ernonce d'Autriche, entama
ions secrètes avec M. Adair,
ais; et malgré l'opposition
deurs de Napoléon et d'A-
gna la paix avec la Grande-
janvier 1809).
ice avait été conclu entre
a Porte (24 août 1807); les
iires des deux puissances
t à Iassi pour discuter les
une paix définitive; mais les
n'eurent point de résultat,
tés recommencèrent. Les
risés par l'insurrection de
es en Serbie, prirent la for-
botsa et battirent les Turcs
. Bagration passa le Danube,
victoire près de Silistrie et
Rassova et d'Ismaïl; il
tiers d'hiver en Moldavie et
Ces provinces étaient ré-
ernières extrémités. On ne
ts que cent vingt mille
ribuables en Valachie, et
soixante-quinze mille.
llion de Roumains avaient
r fuir les exactions des
s Phanariotes.
subis par les Turcs dans la
s 1810 disposèrent Mah-
ouveler les négociations;
nipotentaires ne purent se
ord. Kutusoff passa le Da-
Silistrie; Ismaïl pacha, de
vahit la petite Valachie; il
par le général Sass. Le
sollicita une suspension

d'armes, et les conférences furent ouvertes de nouveau, d'abord à Giurgevo, puis à Bucarest. Cependant Mahmoud ne voulait point d'une paix honteuse. Jugeant les propositions russes tout à fait inadmissibles, il fit un effort désespéré, et mit sur pied toutes les forces de l'empire. Son énergie décida les Russes à se montrer plus conciliants. Alexandre, près de rompre avec la France, avait besoin de toutes ses troupes; il donne l'ordre à ses plénipotentiaires de hâter la fin de la guerre sur les rives du Danube. La paix fut signée à Bucarest le 28 mai 1812, et presque aussitôt les Russes, rappelés au cœur de leur empire par l'invasion de l'armée française, évacuèrent les principautés, où depuis 1807 ils vivaient en maîtres.

Le traité de Bucarest porta du Dniester au Pruth la limite des deux empires. Les petites îles du Danube, d'Ismaïl à Kilia, furent données aux Russes; mais elles devaient rester désertes, et désormais il ne devait y être construit aucune fortification quelconque. Les bâtiments marchands des deux puissances purent désormais entrer dans l'embouchure du Danube, en sortir et naviguer sur toute l'étendue du fleuve; mais les vaisseaux de guerre russes n'eurent le droit de remonter le Danube que jusqu'à son confluent avec le Pruth.

La Russie rendit à la Porte la partie de la Moldavie située sur la rive droite du Pruth, ainsi que la grande et la petite Valachie, avec ses forteresses, villes, bourgs, etc. Les traités et les conventions relatifs aux priviléges de la Moldavie et de la Valachie furent confirmés. La Porte promit de ne pas exiger d'indemnité pour les revenus qu'elle avait perdus, de ne lever aucun impôt pour toute la durée de la guerre, et d'exempter les Roumains de toute imposition pendant deux années.

Ainsi la Moldavie perdit à ce traité la moitié d'elle-même, la Bessarabie; les Roumains de Bender, incorporés à l'empire russe, furent dépouillés de leur nationalité, et l'affaiblissement de la Turquie, au lieu de servir à l'émancipation des Moldo-Valaques, n'eut d'autre effet que de diminuer les ressources des principautés et d'enlever à la patrie roumaine une partie de ses enfants.

inistre des relations extérieures
de Romanzoff (25 avril 1812).

CHAPITRE X.

LES DERNIERS PHANARIOTES.

§ I.

Jean Caradja, Charles Callimachi, Alexandre et Michel Soutzo.

CONSÉQUENCES DE LA PAIX DE BUCAREST. — La paix de Bucarest ne constituait pas seulement une atteinte grave portée à la puissance et à l'indépendance de l'empire ottoman; elle était une violation flagrante de tous les principes du droit des gens. En cédant à la Russie une portion du territoire moldave, la Porte livrait ce qui ne lui appartenait pas. Rien n'était changé dans le droit politique depuis l'époque du traité de Carlovitz, alors que, les envoyés du roi de Pologne élevant des prétentions sur plusieurs districts de la Moldavie, la Turquie leur répondait : « Les principautés n'ont pas été soumises par la force des armes; elles ont fait leur soumission volontairement, en vertu de capitulations qui obligent la Porte à protéger leur territoire ainsi que leurs libertés. »

La Russie était loin, au début des conférences, d'espérer un résultat aussi avantageux. En présence du danger qui la menaçait du côté de l'Occident, et après les événements d'une campagne douteuse, ce qui lui importait le plus, c'était moins de chercher un agrandissement de territoire que d'avoir toutes



menaçante des janissaires, les
de ses ministres, les uns inti
autres gagnés par l'or de la
de l'Angleterre, triomphèrent
gnances de Mahmoud. Il signa
signant il refusa de s'unir à
contre la France; et, si l'on s
cette époque Mahmoud devai
sérieux motifs de se croire
Napoléon (1), cette fidélité à un
qui pouvait à bon droit lui être
doit lui être comptée pour
chose.

Mais il ne pardonna pas de s
traîtres qui avaient préparé
sommé le démembrement de
et le supplice de Mourousi e
l'expiation que devait couron
torze ans plus tard, la sanglant
de l'Etmeïdan (2).

FIN DE DÉMÉTRIUS MOUR
C'était lui en effet qui avait dirig
gociations. Initié de bonne
tous les secrets de la politique
il connaissait, à n'en pouvoir d
instructions qui avaient été don
plénipotentiaires du czar. Il sa
s'il poussait le vizir à insiste
restitution intégrale des prin
elle serait consentie par Kutus
collègues, qui avaient ordre d
conclusion de la paix et de so
toute condition qui ne s'éten
au delà de cette restitution. M
rousi, comme tous les Phanariot
vus du grand-drogmanat, a

er l'une ou l'autre des deux prin-
i; et il était bien aise de donner
ssie un gage qu'il pût invoquer
d à l'appui de sa candidature.
ue de Mourousi n'échappa point
it pénétrant de ses rivaux; ils
rent de connivence avec la
, et le sultan, dont le ressenti-
'avait pas besoin d'être attisé,
l'ordre de sa mort.
usi n'avait pas été sans inquié-
'abord sur l'accueil qui l'at-
à Constantinople, et un mo-
eut l'idée de passer en Russie.
entôt les protestations d'amitié
lib pacha le rassurèrent, et tou-
ttiré par cette fatale perspective
spodarat, qui faisait que les
iotes ne comptaient la mort pour
pourvu qu'ils possédassent pen-
in jour ce faux-semblant de
, il se décida à revenir à Con-
ople avec Ghalib pacha. Ils quit-
nsemble Bucarest dans le mois
embre et traversèrent le Danube
chouk. Mais à peine eurent-ils
ied sur l'autre rive que le pacha
ter son compagnon et l'envoya
orte à Choumla, où le grand vizir
vait encore avec son armée.
'il parut à l'entrée de la tente du
am (1), plusieurs tchaous (2) se
sur lui, et le tuèrent à coups
e : sa tête fut envoyée à Con-
ople, où elle demeura trois jours,
l'usage, exposée à la porte du
ec celle de son frère Panayoti,
ndant l'absence de Démétrius,
mpli ses fonctions à la Porte. Il
upçonné de complicité avec son
).

tre officiel du grand vizir.
étaient, sous l'ancienne administra-
mane, des espèces d'huissiers mili-
tachés à la personne du grand vizir
tres pachas. Voy. p. 98.
oyez Wilkinson, p. 110. Suivant
e version, Mourousi, à son arrivée à
uk, invité à se rendre auprès du grand
r assister à une conférence, aurait
Ghalib pacha une garde d'honneur
corter jusqu'à Choumla; et ce serait
me garde qui aurait rempli l'office
reau au moment où il allait péné-
s le tente du grand vizir. Voyez
Voyages en Turquie, 1828, p. 215.

Nomination de Ch. Callimachi en Moldavie et de Janco Caradja en Valachie.—Deux semaines environ après ce tragique événement, le 3 octobre, jour fixé pour la restitution des deux principautés, Charles Callimachi et Janco (Jean) Caradja, qui avaient été nommés hospodars de Moldavie et de Valachie dans le courant d'août, prirent possession de leurs gouvernements respectifs. Cette nomination, œuvre du nouveau favori de Mahmoud, Khalet efendi, était dictée d'ailleurs par les circonstances. Au moment où les hostilités venaient d'éclater entre la France et la Russie, la Porte, désireuse de garder une stricte neutralité et ne voulant donner d'ombrage à aucune des deux puissances par le choix des nouveaux hospodars, résolut sagement de le fixer sur des individus qui ne fussent pas compromis par leurs antécédents politiques. Khalet avait été autrefois *kiatib* (secrétaire) du père de Callimachi alors que ce dernier gouvernait la Moldavie, et avait connu à la même époque Caradja, qui remplissait un office subalterne sous ce prince. Devenu tout-puissant sur l'esprit de son maître, Khalet les désigna l'un et l'autre au choix de Mahmoud.

Codes Callimachi et Caradja. — Le règne des princes Callimachi et Caradja est surtout célèbre par la promulgation des codes qui portent leur nom. La Moldavie en était encore à la législation d'Alexandre le Bon et de Basile l'Albanais en matière civile. Quant au code pénal promulgué par ce dernier prince, il était tombé en désuétude, et toutes les sentences des tribunaux étaient rendues d'après le droit coutumier et quelques ordonnances publiées par les princes phanariotes de concert avec la majorité des boyards et du clergé (1). En Valachie, c'était pis encore. Les dispositions, d'ailleurs très-incomplètes, des anciens codes de Serban-Voda et d'Hypsilantis subsistaient bien encore en principe; mais la plupart étaient hors d'usage, et le caprice ou l'intérêt du juge était presque l'unique règle suivie dans les tribunaux.

(1) Voyez Colson, *Etat des principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 200.

Les deux princes entreprirent en même temps de réformer ces abus, et confièrent à un comité spécial, dans chaque province, le soin de reviser entièrement l'ancienne législation d'après les nouveaux besoins du pays. Le but ne fut guère atteint. Le travail du comité moldave, imprimé en 1816, en grec, par ordre du prince Callimachi, lourde et sophistique compilation des lois du Bas-Empire, laissait subsister tous les anciens abus et ne renfermait aucun principe nouveau, indice d'un progrès dans les mœurs ou dans les idées. Il consacrait l'esclavage comme une chose existant dans les principautés depuis des siècles, bien qu'il le déclarât injuste et antinational. Son principal rédacteur était Jean Stourdza, qui parvint plus tard (1822) à la principauté.

Le code Caradja fut rédigé et publié à Constantinople en 1816 ou 1817. C'est un petit recueil de huit feuilles d'impression, précédé d'une belle introduction en vers grecs et divisé en six livres. « Autant, dit M. Colson, le code de Moldavie est diffus, autant celui de Valachie pèche par trop de concision. Rien de plus abrégé que les deux premiers livres qui traitent des Personnes et des Choses. Les livres III et IV, Des Conventions et des Donations, sont plus détaillés. Le livre V, qui traite des Peines, tiendrait moins d'une demi-feuille. Le livre VI est consacré aux Actions et à la Procédure ; il a été modifié et augmenté par le Règlement.

Jian et Kirdjali, commandaien
bris des anciennes milices na
maintenant transformées en b
et voyaient chaque jour gros
bandes des mécontents que le
lités et les passe-droits de la lo
tuaient en état d'hostilité vis-à-
Jian se lassa bientôt de sa
ventures : aussi bien était-ce une
de noble, un boyard sans terr
emploi. Il n'était pas assez de
pour identifier sa cause avec la s
prendre le rôle de grand justicier
l'avaient fait les bandits popul
la légende Boujor, Codrean,

« Boujor, brigand fameux, dis-
as caché tes richesses si tu veux s
jours. — Je les ai enfouies au pie
bres, pour que les pauvres puisse
ter des vaches et des bœufs de lab

Il livra ses compagnons et
son pardon de Caradja, qui le e
et, après l'avoir marié à une fille
vice de la princesse, le renvoya
ville natale de Caracala.

Kirdjali était un homme d'u
trempe. Albanais de naissance
à l'âge de douze ans, à vingt
perte de sa femme, ravie par l'in
de son village, fit de lui un band
que l'insurrection de 1821 vint
ter, il retrouva son premier m
soldat, et combattit jusqu'à la
heure dans les rangs d'Hyp
Échappé presque seul au mass
tous les siens, il se réfugia chez les

de la sentence. Les Osmanlis veillaient nuit et jour sur leur prisonnier, dont ils répondaient sur leur tête au pacha. Kirdjali leur persuade qu'il a caché dans la montagne, à une heure environ de distance, une marmite remplie d'*icosari* (1), et s'offre à les guider vers la mystérieuse cachette. Ils acceptent : on se met en route au milieu des ténèbres ; on arrive ; trois de ses gardiens se mettent à creuser la terre à l'endroit indiqué, tandis que les deux autres se tiennent auprès de Kirdjali, moins occupés de leur prisonnier que de leurs camarades. Pour travailler plus à l'aise, ceux-ci ont déposé à terre leur turban, leur fès, leur ceinture, leurs pistolets ; mais vainement, depuis un quart d'heure, ils creusent le sol dans tous les sens à l'aide de leur kandjiar, rien n'apparaît. — « Aide-nous, mon frère, disent-ils à Kirdjali. — Je le veux bien, répond l'Albanais. » — Ils lui ôtent ses liens, et, penché sur la fosse, il creuse avec ardeur. Les regards des cinq Osmanlis, tous fixés sur le même point, cherchent à percer les ténèbres qui les environnent. Tout à coup Kirdjali pousse un cri de joie : *Machallah !* Ils se précipitent d'un bond, et se baissent pour écarter la terre avec leurs mains. Alors Kirdjali se relève, saisit un pistolet de chaque main, en étend deux à ses pieds, et brandissant son kandjiar : « Chiens, s'écria-t-il d'une voie tonnante, cherchez ; voilà mon or ! » Deux autres prennent la fuite et tombent sous les coups du lieutenant de Kirdjali, Michalaki : un seul, nommé Aslan, échappe au massacre de ses camarades, et s'attache à Kirdjali, dont il devient l'ami et le compagnon inséparable.

Pendant trois ans encore ces trois hommes, Kirdjali, Michalaki et Aslan, firent trembler la Moldavie, pillant et rançonnant, durs aux boyards et aux riches, cléments pour le pauvre peuple. Mais enfin cette vie d'aventures eut son dénoûment prévu ; vendus par un des leurs et surpris pendant leur sommeil, ils furent pendus à Iassi le 24 septembre 1824.

Émeute a Iassi. — L'épisode de Kirdjali, que j'ai rapporté parce qu'il sert à caractériser l'état intérieur des principautés, nous a fait devancer un peu l'ordre des temps. Revenons à l'époque de la promulgation du code de Callimachi en Moldavie. Il y eut quelques années de tranquillité, pendant lesquelles la population et les revenus de l'État s'accrurent dans une proportion assez notable. Bientôt néanmoins la mise à exécution de certaines formalités prescrites par les nouvelles lois devint la cause ou plutôt le prétexte de troubles (1818). Une émeute éclata à Iassi et faillit coûter la vie au prince. Des attroupements considérables, formés presque exclusivement d'étrangers allemands, serbes et bulgares, se portèrent en armes à la métropole et de là au palais, dont ils enfoncèrent les portes à coups de hache ; l'émeute remplit la cour, et faisait retentir de tous côtés des cris de mort contre l'hospodar. On lui conseillait de fuir ; au lieu de cela, il fit ouvrir la porte intérieure à deux battants, et par sa contenance ferme imposa à la foule qui se dissipa d'elle-même.

Fuite de Caradja. Son remplacement par Alexandre Soutzo. Caradja n'avait pas la même énergie que son collègue de Moldavie. Quoique la tranquillité n'eût point été troublée à Bucarest, il trembla à la nouvelle de ce désordre. Il avait employé les six années déjà écoulées de son hospodarat à accumuler des sommes considérables. Arrivé bientôt au terme légal de son administration, il ne pouvait s'empêcher de frissonner à la pensée de son prochain retour à Constantinople et du compte qu'il pouvait avoir à rendre de ces richesses dont l'énormité pouvait tenter la justice ou la cupidité du divan. Ajoutez à cela les alarmes que lui causaient les hétairistes, qui ne prenaient plus la peine de cacher leurs projets. Soit qu'il eût fait partie lui-même de l'association (ce qui paraît assez vraisemblable si l'on songe qu'Alexandre Maurocordato, son gendre et son premier ministre, en était un des principaux chefs), soit qu'il eût été mis par hasard sur la voie du complot ourdi depuis deux ans au sein même de l'empire ottoman contre l'existence de cet empire, on ne peut douter que Caradja ne fût instruit de

(1) Pièces de vingt piastres.

tous les projets des hétairistes; et en supposant qu'il eût assez de patriotisme pour souhaiter leur réussite, il n'avait pas l'énergie nécessaire pour y coopérer de sa personne.

Ces diverses considérations le portèrent à hâter l'accomplissement d'une résolution qui était depuis longtemps arrêtée dans son esprit; et le 12 octobre 1818 au matin Bucarest apprit avec stupeur que le prince Caradja s'était enfui de son palais, pendant la nuit, avec sa famille et ses trésors, et avait gagné la frontière transylvaine, escorté par quatre cents Arnautes de sa garde.

La correspondance de M. Wilkinson, consul général britannique à Bucarest à cette même époque, nous fournit sur ce fait étrange des détails circonstanciés et authentiques :

« Le 7 octobre courant, un messager pour le prince arriva en trois jours de Constantinople, et le même jour le bruit commença à se répandre dans la ville que le prince se préparait à partir. Le lendemain matin, on vit le postelnic Vlacuzzi, avec sa femme et sa famille, sortir de la ville dans une voiture de voyage; et de grands préparatifs de départ se continuant à la cour, les rumeurs augmentèrent, et le peuple commença à être alarmé.

« Le dimanche 11, après que la cérémonie accoutumée du baïram turc eut été faite à la cour, le prince conféra des titres à diverses personnes, et fit quelques changements dans les em-

[redacted]

velle administration. Il envoya aussi chercher M. Pini, consul général de Russie, et, après l'avoir décidé à se charger du soin des affaires particulières qu'il n'aurait pas eu le temps de régler, il prit amicalement congé d'eux tous et partit dans sa calèche ordinaire, suivi seulement de deux domestiques, comme s'il allait faire sa promenade du soir accoutumée. Il se rendit à Banessa, où il fut joint par la princesse sa femme, la princesse Rallou, sa fille, et son mari le ban Argyropoulo, le jeune prince Constantin, le postelnic Maurocordato, l'aga Vlangali et un petit nombre de domestiques, qui les attendaient tous avec des voitures de voyage, des chevaux de poste, des bagages, etc. Ils partirent tous ensemble, et, à un mille de distance de Banessa, ils furent joints par quatre cents Albanais, bien montés et armés. Ils se dirigèrent sur Cronstadt, en Transylvanie, où ils arrivèrent en sûreté après un voyage de quatre jours; ils furent parfaitement bien accueillis par le général autrichien qui commandait sur les frontières.

« Les quatre cents gardes furent renvoyés, et le prince, pendant qu'il était encore en route, envoya divers ordres au gouvernement provisoire, comme s'il continuait d'être le seul chef du pays (1). »

Après avoir pris quelques jours de repos à Cronstadt, l'hospodar fugitif

[redacted]

prince, le consul général de Russie fit apposer le sceau impérial sur tous les appartements du palais, et séquestra les propriétés particulières du prince sous prétexte de sommes dues à des sujets russes.

Le même jour les boyards s'assemblèrent et adressèrent à la Porte un mémoire dans lequel, après avoir relaté les particularités de cet événement, ils suppliaient le sultan de délivrer le pays de l'oppression des Phanariotes, et de confier l'administration au divan de la principauté, « lequel s'engageait à observer fidèlement vis-à-vis de la Sublime Porte les mêmes conditions auxquelles étaient tenus les hospodars. »

L'occasion était belle pour le divan de se débarrasser des Phanariotes en réglant l'état des principautés, sinon d'après le vœu intéressé des boyards, du moins d'une manière plus avantageuse pour elles-mêmes et pour la cour suzeraine. Il ne sut pas ou n'osa pas la saisir.

La pétition, délibérée dans le divan, fut rejetée, et dans les premiers jours de novembre le vieux Alexandre Soutzo fut nommé hospodar de Valachie pour la deuxième fois.

La cour de Russie, qui avait combattu sa nomination en 1805, n'éleva cette fois aucune réclamation, et le nouvel hospodar, en attendant que ses préparatifs fussent terminés, se fit précéder, suivant l'usage, de deux caïmacams, qui arrivèrent à Bucarest à la fin de novembre et prirent l'administration provisoire des affaires. Il les rejoignit au commencement de l'année suivante (1819).

Premiers actes d'Alexandre Soutzo. — L'âge, ou le cours des événements, avait modifié les opinions du vieux prince : il s'était retourné vers la Russie; et lorsqu'au début de son administration il médite de nouvelles réformes ou qu'il sollicite une augmentation de sa liste civile, c'est à Saint-Pétersbourg qu'il demande des conseils ou un appui.

Les réponses, que l'on a soin de rendre publiques, sont empreintes d'une modération et d'un désintéressement qui eussent fait honneur à la cour protectrice s'ils eussent été sincères. « La cour impériale, écrivait le baron de Strogonoff à l'hospodar, à la date du 15 mars 1819, applaudira aux efforts de Votre Altesse. Elle y contribuera autant que possible, pourvu que ni les plans de réformes ni les mesures prises pour les mettre à exécution ne soient contraires aux droits légitimes des boyards et du peuple, qu'elle est décidée à maintenir dans toute leur force. » Et sur le deuxième point, relatif à l'augmentation de la liste civile du prince : « Je suis prêt à chercher les moyens d'aider Votre Altesse autant que faire se peut sans porter la moindre atteinte aux règlements financiers ; et l'unique borne de la bonne volonté de ma cour sera le maintien rigoureux des priviléges et de l'intérêt du peuple (1). »

Soulèvement de Tirgoviste. Mort d'Alexandre Soutzo. — Mais quels moyens pour un hospodar de s'enrichir sans sortir des voies légales? Alexandre Soutzo ne songe pas, comme ses prédécesseurs, à vendre la justice, à trafiquer des emplois publics : il choisit un moyen plus expéditif; il tente de s'approprier le territoire de toute une ville, en dépouillant de leurs titres les propriétaires *mosneni* (2) de Tirgoviste, la première résidence des hospodars. Cette prétention exorbitante devient le signal d'une insurrection qui de l'ancienne se propage jusqu'à la nouvelle capitale. Les cris de : *Mort aux limondji* (3)! retentissent partout. Mais la mort avait déjà pris les devants, et lorsque les mécontents envahissent le palais d'Alexandre Soutzo l'hospodar venait d'expirer (fin de janvier 1821).

Un mystère impénétrable plane encore aujourd'hui sur cet événement. Lorsque, plus tard, des bruits de poison circulèrent, on fit peser sur l'hétairie le soupçon de la mort d'Alexandre Soutzo, parce que disait-on, mis sur la trace du complot, il avait refusé de s'y associer (4).

(1) Voyez Colson, p. 41.

(2) Petits propriétaires.

(3) Marchands de limons, épithète injurieuse par laquelle le bas peuple en Valachie désignait les Phanariotes.

(4) Voyez Anagnosti, *la Valachie et la Moldavie*, p. 23.

Charles Callimachi, hospodar de Valachie (1821). — Le divan nomma à la place de Soutzo Charles Callimachi, ex-prince de Moldavie. Esprit droit et ferme, plus libéral que ses prédécesseurs, Callimachi avait atteint sans encombre le terme septennal de son hospodarat, et vers le milieu de 1819 était revenu à Constantinople, laissant la principauté au jeune Michel Soutzo, que la faveur de Khalet efendi lui avait fait donner pour successeur (1). Chargé, durant l'intervalle, de suivre pour le compte de la Porte plusieurs négociations importantes avec diverses puissances, notamment avec la Russie, il se vit obligé de différer de quelques semaines son départ pour sa nouvelle capitale, et envoya en avant ses trois caïmacams, Jean Samourcasi, Constantin Négri et Étienne Vogoridis, depuis prince de Samos. Les caïmacams quittèrent Constantinople à la fin de février. Déjà ils avaient traversé une partie de la Bulgarie, et touchaient aux rives du Danube lorsqu'ils apprirent que le chef des hétairistes, Hypsilantis, entré en Moldavie à la tête d'une petite armée (5 mars), s'apprêtait à marcher sur Bucarest. Cette nouvelle inattendue les força de rebrousser chemin.

§ 2. — *L'Hétairie.*

Origine et formation de l'hétairie. — J'ai exposé assez longuement, dans un autre ouvrage (2), l'o-

[redacted]

idée. Il s'adjoignit pour auxiliaires deux autres Grecs, patriotes ardents comme lui, mais d'une égale ignorance, comme l'atteste le nom même donné à la nouvelle société (1), véritable barbarisme dans la langue maternelle. Son but, sinon avoué, du moins connu de tous les membres, était l'affranchissement de la Grèce du joug ottoman; mais la connaissance des moyens n'appartenait qu'aux membres supérieurs de l'association. Il y avait sept degrés d'initiation : chaque initié des degrés inférieurs était tenu d'avoir toujours ses armes disponibles avec cinquante cartouches. Le mode d'initiation, les formules symboliques, les signes mystérieux de ralliement rappelaient les pratiques en usage dans les loges de la franc-maçonnerie et les ventes du carbonarisme.»

Scouphas et ses compagnons, comprenant dès l'abord qu'ils seraient impuissants par eux-mêmes à accréditer l'entreprise, supposèrent l'intervention d'une mystérieuse puissance, qui était comme l'âme de l'hétairie et qui devait se manifester à un moment donné et en prendre la direction suprême. Cette *archi* invisible (2) (c'est ainsi qu'ils la désignaient), au nom et par ordre de laquelle ils agissaient, tout le monde l'entendait de la Russie; et bientôt l'idée d'une coopération directe et prochaine du czar orthodoxe à l'émancipation de la Grèce s'établit dans tous les esprits à l'égal d'un dogme. Plu-

[redacted]

taïrie, qui avait pris naissance et recrutée premièrement en Russie; te position qu'occupait à la cour andre un Grec bien connu par timents patriotiques, Jean Capo s; enfin plus tard, aux approches tion, le choix d'un général aide p de l'empereur comme chef e de l'hétairie.

1816 à 1817 l'hétairie fit peu de s en Russie et dans les provinces s de la Turquie; en Grèce, elle peine connue. Mais à partir de poque elle s'accrut rapidement ans et au dehors des possessions nes, et au commencement de 1820 nprenait plus de deux cent mille ns, affiliés aux diverses éphories stantinople, Smyrne, Chio, Sa-Calamata, Missolonghi, Janina. st, Iassi, Trieste, Moscou, etc. Alors les membres du secret ,de l'hétairie (1) senti-nécessité de placer à la tête de prise un chef puissant par son l et propre à la diriger dans la s l'action. Ils firent choix de ntre eux, Emmanuel Xanthos, lépêchèrent à Saint-Pétersbourg arge de sonder les dispositions te Capo d'Istrias et de lui offrir, ueillait bien une première ou-, la direction suprême de l'hé-

EIL LITTÉRAIRE DE LA ROU-GEORGES LAZAR. — Pendant llénisme s'apprêtait à triompher en de l'hétairie, un mouvement analogue, mais restreint encore à la sphère intellectuelle, avait commencé à se produire en Roumanie. La langue et la littérature nationales sortaient peu à peu de l'oubli où elles avaient été tenues depuis l'arrivée des Phanariotes. On se rappelle qu'en effet un des premiers soins de Nicolas Maurocordato, en prenant possession de l'hospodarat, avait été de licencier l'armée et de fermer les écoles. Le mouvement littéraire qui se manifesta dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et que ses successeurs secondèrent habilement fut dirigé dans le sens exclusif de la nationalité hellénique, dont il préparait sourdement le réveil. La langue et la littérature grecques étaient seules enseignées dans les écoles et dans les maisons des boyards, et tandis que les nobles et les lettrés affectaient de ressusciter le pur langage de Démosthène, l'idiome national, considéré comme un patois, l'ancienne langue des soldats de Trajan n'était plus parlée que par le peuple des campagnes (1).

Heureusement la Transylvanie put, à la faveur des circonstances, conserver plus fidèlement le dépôt de la tradition et de la langue. Vers la fin du dix-huitième siècle, Joseph II, alarmé des progrès du mouvement magyare, résolut de le combattre en encourageant les tendances nationales des Roumains transylvains, alors réduits à l'état d'ilotes. Il institua des écoles dans chaque village, « afin de relever les popes de leur état de grossièreté et d'ignorance. » Plus tard il choisit parmi les jeunes gens sortis de ces écoles les plus intelligents et les plus studieux, et les envoya à ses frais en Italie pour y compléter leur éducation. Plusieurs d'entre eux devinrent des érudits et des littérateurs distingués, comme Pierre Maïor et Sinkaï, les pères de l'histoire nationale moderne, et ouvrirent la période de la renaissance. Ceux-ci à leur tour formèrent de nombreux élèves, et l'un de ces derniers, Georges Laza , porta le mouvement en Valachie.

En 1816, Lazar vint à Bucarest, et

oncentriques, l'un un peu plus grand re; il y avait dans l'intervalle comre eux plusieurs A avec un K, et nilieu un Σ. Ces signes ne manquède tromper un grand nombre de d'après ces Grecs, l'A désignait re, l'empereur de Russie, le K et le t les lettres initiales de Καποδίστριας Istrias) et de Συμμαχία ἱερά (Sainte '. (Soutzo, *Histoire de la Révolution*)

conseil était formé de seize memscrits, par ordre d'admission, sous des lettres correspondantes de l'alrec. Toutefois ce nombre n'était pas xandre Hypsilantis, qui fut un des dernis, était inscrit sous la lettre P, pladix-septième rang dans l'alphabet.

(1) *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, Introduction, p. XIX.

ouvrit dans les ruines du couvent de Saint-Sava, un cours public de mathématiques et de philosophie dans la langue nationale. L'effet de cet enseignement fut prodigieux. Lazar ne se contentait pas de parler a ses auditeurs dans cet idiome roumain oublié depuis longtemps des lettrés; en leur rappelant leur origine, en leur retraçant l'histoire et les hauts faits de leurs ancêtres, il les enflammait d'une noble ardeur pour la patrie et pour l'étude, et mérita le glorieux surnom de régénérateur de la nationalité roumaine. Dans l'espace de cinq ans il forma une vingtaine d'élèves qui se répandirent en Valachie et en Moldavie, ou ils propagèrent et développerent son système. L'un de ces disciples fut Héliade, qui devait, une trentaine d'années plus tard, jouer un rôle politique important.

Ainsi commençaient à poindre les deux éléments qui allaient se trouver bientôt en opposition, sinon en lutte ouverte, dans les principautés, l'élément grec et l'élément roumain. L'hétairie, en passant de la théorie à l'action, fit éclater cet antagonisme.

§ 3. — *Insurrection de* 1821.

HYPSILANTIS EST MIS A LA TÊTE DE L'HÉTAIRIE. — Xanthos ne trouva point à Saint-Pétersbourg l'accueil qu'il avait espéré. Capo d'Istrias ne se borna pas à decliner les offres des hétairistes; il ajouta à son refus de sévères paroles, les accusant de préparer par une dé-

répondit le jeune homme, chez le ce n'est point la main que l'on per la tête: et on la perd d'une faço minieuse ! . . Il se souvenait à l d'Alexandre des leçons et des ex de sa jeunesse. Enthousiaste, pr tueux, prompt a se faire illusio même et sur lui-même, il se lai gner aisement aux promesses d thos. Il vit une occasion de jouer et, sans songer s'il était de tai rempiir, il accepta sans hésiter, e juin 1820 prit le commandemen ral de l'hetairie.

A quelque temps de la, il solli congé de l'empereur sous prét santé, et se rendit à Kichenev de son beau-frere, Catacazis. L rejoint par plusieurs chefs de l'h venus des differentes parties de la pour se concerter avec lui. La q d'un prochain soulèvement fut a résolue. Ces emissaires avaient s bruit dans toute la Grèce qu'une lutte engagée de nombreux app viendraient du dehors; mainten assuraient Hypsilantis que la Grè prête pour un soulèvement et n dait que son signal. Hypsilantis dait une foi implicite à ces fla promesses; et, lorsque l'entree e pagne fut décidée, il crut moi a la conquête qu'à la renconti trône.

Le soulèvement devait éclater en Grèce, où les éphories avai puis plusieurs mois semé le b



i de ce plan étaient plus spé-
jue solides. On faisait valoir que
principautés étaient comme une
Grèce; les chefs qui les gou-
t étaient des Grecs; les habi-
ous du rite grec, seraient en-
aisément au nom de l'ortho-
e prince de Moldavie, Michel
était favorable au mouvement
y coopérer; en Valachie la mort
d'Alexandre Soutzo avait laissé
dans un état d'anarchie favora-
agitateurs; la majeure partie des
naires dans les deux principau-
nt affiliés à l'hétairie, et avaient
s mains l'argent des caisses pu-
enfin, ce qui importait beau-
n'y avait pas un seul Turc dans
pays. Ils ajoutaient une autre
ation. Sans parler des com-
ts des Arnautes qui étaient de-
gtemps gagnés à la cause, on
ssuré du concours de deux chefs
s, qui exerçaient une grande
non-seulement au dedans, mais
u dehors du pays. Le premier,
i, du mont Olympe, avait été au-
u service de la Russie et avait
lepuis une grande influence en
ar son mariage avec la veuve
ef renommé de cette province;
mandait à cette heure un corps
à trois mille partisans, Pan-
Arnautes et autres. Le second,
minari, qui jouissait d'un grand
armi les Bulgares, avait sous
es près de deux mille cavaliers
.

urent les motifs qui portèrent
ntis à modifier ses premières
ns. Il chargea l'un de ses frères,
s, de passer en son lieu et place
Péloponèse, pendant que, de son
envahirait les principautés et se
t de là à sa rencontre par la
, la Roumélie, et la Macédoine,
volutionnerait sur son passage.
ircenstance imprévue le força
nt à engager la lutte avant l'heure

les émissaires qu'Hypsilantis
dépêchés de divers côtés pour
préparatifs de l'insurrection, se
t un certain Démétrius Hippa-
Kassovo, et Aristide Papas, Thes-
destination, le premier de la
Macédoine et de l'Épire, le second de la Serbie, que l'on espérait entraîner dans le mouvement. Hippatros arriva sans encombre à Salonique, d'où il s'apprêtait à gagner l'Épire; mais il fut arrêté et tué sur la route dans le courant de janvier. Son compagnon eut un sort pareil. Surpris sur les frontières de la Serbie par les autorités turques, il fut pendu, et les lettres dont il était porteur furent transmises à Constantinople.

Ce résultat ne devait pas surprendre. Jamais entreprise aussi grave ne fut conduite avec une imprudence et une légèreté pareilles. « Les hétairistes, dit M. Max. Raybaud, mettaient si peu de mesure dans leurs propos et dans leur conduite, ils affectaient un tel mépris pour la prudence que le gouvernement le plus apathique en fait de police ne tarda pas à en avoir connaissance. D'un autre côté, rien n'était prêt pour la lutte qui était près de s'engager; munitions, armes, approvisionnements, tout allait manquer dès le principe. » (1).

Néanmoins, comme les lettres tombées au pouvoir des Turcs, signées de la main d'Hypsilantis ou simplement revêtues de son cachet, suivant l'usage oriental, le donnaient clairement comme le chef du complot, en même temps qu'elles faisaient pressentir une prochaine levée de boucliers, Hypsilantis résolut de brusquer les événements.

EXPLOSION DE L'INSURRECTION. PASSAGE DU PRUTH. — Le 22 février à la grecque (6 mars), vers les cinq heures du soir, une petite troupe de partisans, composée d'Hypsilantis, de ses frères Nicolas et Georges, de Georges Cantacuzène, précédemment colonel de hulans au service russe (2), du colonel Garnowski, Polonais, et de quelques autres, franchit le Pruth dans une petite barque, près de Sculeni, et après avoir rallié une trentaine de soldats qui étaient venus attendre le généralissime sur l'autre rive arriva le même soir, au coucher du soleil, à Iassi, où elle fut reçue dans la maison de Cantacuzène. Hypsilantis passa la nuit

(1) Raybaud, *Mémoires sur la Grèce*, p. 185.
(2) Suivant d'autres, Cantacuzène aurait reçu Hypsilantis à Iassi, le lendemain seulement de son arrivée.

au monastère de Galata, situé à vingt minutes environ de la capitale, sur une hauteur. Le lendemain matin il fut rejoint par les Arnautes de la garde du prince, qui, à la nouvelle de son arrivée, désertèrent subitement tous leurs postes.

Michel Soutzo, entré depuis peu dans l'hétairie, n'était instruit qu'imparfaitement de ses projets. Celui qui l'avait initié, soit qu'il crût devoir lui cacher une partie de la vérité, soit qu'il ne la connût pas bien lui-même, l'avait assuré d'une part que les principautés ne seraient point troublées, de l'autre que le mouvement n'éclaterait pas en Grèce avant l'année 1825. Soutzo, qui jugeait ce terme encore trop rapproché, avait écrit à l'*archi* pour lui conseiller de le proroger jusqu'en 1827, et avait envoyé à Hypsilantis, pendant son séjour en Bessarabie, plusieurs messages dans le même sens. Celui-ci avait accueilli ses ouvertures sans s'expliquer définitivement, en sorte que l'hospodar fut grandement surpris en apprenant, le soir, qu'Hypsilantis devait arriver le lendemain à Iassi. Toutefois il se rassura par l'idée que l'entreprise était appuyée par la Russie. Cette idée, à vrai dire, était celle de tout le monde. La plus grande partie des boyards s'attendaient à voir, d'un moment à l'autre une armée russe entrer en Moldavie pour appuyer le mouvement d'Hypsilantis, et celui-ci ne se faisait pas faute de corroborer cette croyance. Il ne parlait de rien

[redacted]

Les Turcs, fidèles en cela à la lettre des capitulations, n'avaient dans les principautés ni maisons ni mosquées. Les villes seules d'Ibraïla et de Galatz comptaient un petit nombre d'Osmanlis, domiciliés dans ces ports, où ils s'occupaient paisiblement de commerce; d'autres y étaient attirés journellement par leurs affaires. Cette petite colonie était placée sous la juridiction d'un efendi, qui résidait à Galatz et avait sous ses ordres une centaine de soldats. Basile Caravia, l'un des capitaines dont la conduite fit le plus de tort à l'hétairie, surprit à l'improviste cette petite garnison, égorgea chef et soldats, se répandit de là dans la ville avec sa troupe et passa au fil de l'épée tout ce qu'il y avait de musulmans, artisans, marchands, patrons de navires.

La nouvelle de ce massacre arriva à Iassi le même jour qu'Hypsilantis y fit son entrée, et fut comme le prélude d'une scène semblable qui se passa à quelques jours de là sous les yeux du généralissime. Une quarantaine de mahométans, domiciliés dans la capitale, où ils étaient adonnés exclusivement au commerce, à l'instar de leurs coreligionnaires de Galatz et d'Ibraïla, avaient été désarmés à l'arrivée d'Hypsilantis et jetés en prison par son ordre. Ils furent égorgés pendant la nuit, lâchement et sans nécessité. On s'attendait à voir Hypsilantis répudier la solidarité de ces actes et, sinon les venger, du moins les flétrir par un désaveu public. Il

[redacted]

e et le somme de lui livrer cet ar-
elui-ci nie, ce qui était vrai, qu'il
aucun argent en dépôt. Le gé-
ime le fait jeter en prison lui et
, ordonne qu'on lui apporte ses
s, et après qu'il s'est assuré de
é de ses déclarations, au lieu de
re en liberté, il le force à payer
mme de six cent mille piastres
rançon.
quiétude et la consternation de-
générales. Les paysans, qui se
t enlever leurs denrées, murmu-
Les commerçants et les petits
taires se tenaient renfermés dans
aisons. Les grands boyards émi-
à la file, les uns en Bessarabie,
res en Transylvanie et en Buco-

Grecs seuls étaient dans la joie
s l'enthousiasme. Une proclama-
ubliée par Hypsilantis trois jours
on arrivée (9 mars) et par la-
il les appelait aux armes en leur
tant le concours et l'appui d'une
puissance (la Russie), avait
toutes les têtes. La confiance re-
quand on vit le consul de Rus-
endre journellement chez le gé-
n chef pour prendre ses ordres.
bientôt que la même proclama-
it été lue publiquement à Odessa
théâtre, et tous ces faits étaient
mme autant de preuves de la com-
de la Russie. De toutes parts la
jeunesse accourait se ranger sous
[illegible] de l'insurrection, et telle
ferveur de ces nouveaux croisés
[illegible] laissèrent croître leurs
en faisant vœu de ne la couper
le sol affranchi de la patrie.
[illegible] des Roumains s'augmen-
raison de l'enthousiasme des
Les proclamations d'Hypsilantis
[illegible] aucun effet sur eux : le
[illegible] son bon sens ordinaire,
[illegible] qu'il s'agissait là d'une
[illegible], d'autres intérêts que les

[illegible]lantis avait lancé son mani-
9 mars. Le même jour Michel
qui voyait ses propres serviteurs
[illegible] de son palais l'abandon-
[illegible] grossir la cour du futur
[illegible], assembla son conseil, et [illegible]
[illegible] ressentiment que la nouvelle

des événements d'Iassi ne manqueraient pas d'exciter à Constantinople, il proposa de rédiger une adresse à la cour protectrice pour implorer son assistance dans une lutte imminente. L'adresse, délibérée et signée séance tenante, fut remise au prince pour être envoyée à l'empereur Alexandre, qui se trouvait alors au congrès de Laybach. Hypsilantis joignit à la supplique une lettre en son nom personnel.

Le lendemain (10 mars) il publia un décret organique de l'armée. Georges Cantacuzène et les deux frères d'Hypsilantis, Georges et Nicolas, devaient commander en chef sous ses ordres.

Le 12, les drapeaux de la liberté furent bénits dans l'église des Trois-Saints, où l'on chanta un *Te Deum* solennel. L'armée entière y assistait avec son chef. A l'issue de la cérémonie, le métropolitain lui ceignit l'épée en prononçant les paroles sacramentelles par lesquelles la victoire et le trône lui étaient prophétisés. Ensuite il bénit le drapeau, qui portait, d'un côté, la figure de la croix avec les images de Constantin et d'Hélène et la fameuse devise : Ἐν τούτῳ νίκα (Sois victorieux par elle); de l'autre un phénix avec ces mots : « Ἐκ τῆς κόνεως μου ἀναγεννῶμαι (Je renais de ma cendre). Tous les assistants prêtèrent ensuite le serment de mourir pour l'affranchissement de la patrie.

Marche d'Hypsilantis sur Bucarest. Le bataillon sacré. — Le lendemain 13, le septième jour après son entrée à Iassi, Hypsilantis se mit en route pour Bucarest, à la tête de huit cents cavaliers, en faisant donner l'ordre partout par son avant-garde de préparer des approvisionnements pour une armée de cent mille hommes.

Arrivé à Fokchani, sur la frontière moldo-valaque, le septième jour de son départ d'Iassi, Hypsilantis trouva deux de ses lieutenants, Caravias et Anastase d'Argirocastro, qui lui amenaient deux pièces de canon et quelques renforts. Une multitude de jeunes Grecs, des premières familles, qui avaient quitté à la hâte les universités d'Europe pour venir combattre sous les drapeaux de la liberté, ralliaient chaque jour son camp : il en forma un corps séparé qui prit le nom de *bataillon sacré* (ὁ ἱερὸς λόχος). Ils

portaient l'uniforme noir (1) avec la cocarde tricolore. Sur leur étendard était figurée une tête de mort avec deux ossements en croix, et cette devise: *La liberté ou la mort* (Ἐλευθερία ἢ θανατός).

De Fokchani, l'*armée de la délivrance*, comme elle s'intitulait pompeusement, continua sa route par Buzeü et Ploïesti; et le 9 avril, quatre semaines après le départ d'Iassi, Hypsilantis établit son quartier général à Kolentina, maison de plaisance distante de trois quarts de lieue de Bucarest.

ÉVÉNEMENTS D'IASSI. DÉSAVEU DE LA RUSSIE. FUITE DE MICHEL SOUTZO. — Le même jour le consul russe d'Iassi désavouait officiellement, par ordre de son souverain, l'entreprise d'Hypsilantis, « que Sa Majesté (c'étaient les termes de la proclamation) ne pouvait considérer que comme un effet de l'exaltation qui caractérisait l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune homme. » Telle était la réponse d'Alexandre au message qui lui avait été envoyé à Laybach. Quelques semaines avaient suffi pour faire juger du résultat de l'entreprise: c'était un coup manqué; dès lors la Russie y déclinait toute participation. A la proclamation était joint un ukase par lequel Hypsilantis était privé de son grade de major général dans l'armée et sommé de rentrer immédiatement en Russie. Le petit nombre d'hétairistes qui se trouvaient encore en Bessarabie en furent chassés par les

sement d'une lieutenance pr
la substitution, dans les hautes
du service, des autorités indi
autorités grecques, dont la pl
compagnèrent sa fuite (1).

Le prince fugitif se consid
core comme hospodar de fait :
moldave lui prouva, en cassant
arrêtés, que celui qui déserte s
perd son droit au commandem

Quelque temps après, Miche
voulut quitter son asile pour
l'Italie. Il fut arrêté à la front
ordre de l'Autriche et confiné
Remis en liberté au bout de
années, il se retira à Athènes,
toujours résidé depuis.

Hypsilantis fut atterré de ce
qu'il aurait dû prévoir. Ce n'
la première fois que la Russi
tait la cause des Grecs aprè
épousée en secret : il n'avait
rappeler l'insurrection de Moré
Hypsilantis avait engagé un
luttes où l'on doit vaincre
avant de se chercher des a
Or, avant même son entrée
pagne, Hypsilantis était perdu
sources.

De nouvelles complications
Les Roumains, sur la coopér
quels il avait compté, menaça
tourner contre lui. Un homm
patriotes roumains révèrent
restaurateur de leur nationa
qu'il ait succombé à la tâch
dore Vladimiresco, fut l'artis

[redacted]

ravoure personnelle, l'ar-
triotisme, l'énergie de son
gagnèrent de nombreux
sein de ces populations
ne celles du reste de la
ans un temps de crise il
a'à frapper du pied le sol
urgir des hommes armés.
comprit la nécessité de
al homme. Giorgaki, chef
aques, fut chargé de lui
rtures, mais sans lui dé-
i était le véritable but de
formation d'un État grec,
outes les provinces chré-
ies à l'autorité du sultan.
ime s'il s'agissait unique-
enverser les Phanariotes
ur le pays la restitution de
oits, sous la suzeraineté
odore accueille avec em-
plan qui s'accorde avec ses
et il part avec une centaine
e lui donne Giorgaki, pour
tite Valachie et le Banat.
armes ces populations
t confiantes dans ses pa-
ille dans tous les cœurs
pendance. « Roumains, le
enu de nous délivrer du
oï (1) et des *archondas* (2)
J'ai pris les armes pour
-moi, et je mettrai fin à
itions; je vous rendrai
et votre gouvernement
Tel est la substance de
lamations. Ce qu'il veut,
ersement des Phanario-
on des abus, le rétablis-
iciennes libertés nationa-
e fait pas la guerre aux
este de sa soumission aux
titule lui-même le fidèle
an.
de cette levée de boucliers
arest presque en même
celle du massacre de la
ie de Galatz, au commen-
irs. Le divan, qui gérait
la principauté depuis la

mort d'Alexandre Soutzo, craignant que les Turcs et les pandours ne marchassent en même temps sur la capitale, les uns pour venger leurs frères, les autres pour obtenir le redressement de leurs griefs, tenta des pourparlers avec Théodore, qui avait établi son quartier général à Craïova. Mais le chef patriote, qui ne voulait ni Grecs, ni boyards, ni aristocratie indigène, ni tyrannie exotique, refusa de traiter avec ceux qu'il regardait comme les oppresseurs du bien public, et, se sentant assez fort désormais pour tout oser, il commença à se rapprocher de Bucarest en suivant les deux rives de l'Olto. L'arrivée à Bucarest des deux caïmacams de Charles Callimachi (20 mars) n'apporta aucun remède à la situation. Théodore reçut les envoyés du prince avec la même hauteur qu'il avait fait ceux des boyards, et comme ils le menaçaient de l'arrivée de Callimachi avec une armée turque : « Je ne redoute rien, répondit Théodore; et quant à votre maître, il ne passera pas le Danube sans ma permission ni avant d'avoir accordé une charte aux Roumains. » Ils ordonnèrent alors à Giorgaki de marcher contre lui avec six cents soldats, et nommèrent Sava commandant en chef des troupes de la capitale. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient le lien qui unissait ces trois chefs, Giorgaki, Sava et Théodore : aussi furent-ils consternés en apprenant que les forces destinées à combattre l'insurrection s'étaient jointes à elle, et que la plupart des soldats de Giorgaki l'avaient quitté pour grossir les rangs de Théodore sans que leur chef eût pris aucune mesure contre cette désertion.

Alors Théodore poursuivit sa marche sur Bucarest aux acclamations de tout le peuple, qui le saluait des noms de libérateur et de prince (*Téodor voda*). Dans tous les districts qu'il traversait il proclamait la réduction de la capitation d'après le taux des anciennes lois, abolissait les impôts du *vacarit* et du *vinarit*, onéreux aux cultivateurs, et annonçait les mesures les plus sévères contre les boyards et les exacteurs de la fortune publique.

L'alarme était dans le camp des boyards; elle redoubla quand on apprit que Théodore avait fait filer des troupes

venu, terme de mépris par
e en Roumanie flétrit ses

, nom donné aux chefs de la
eque à Constantinople.

pour couper les chemins qui conduisent de Bucarest en Transylvanie. Tous ne songèrent qu'à gagner la frontière, s'il en était temps encore. Le grand spathar Brancovano, qui, dès la nuit du 10 au 11 mars, avait expédié sa femme et ses effets les plus précieux dans une de ses terres, au milieu des montagnes, donna l'exemple ; les autres membres du conseil de régence le suivirent ; les deux caïmacams s'enfuirent à Routchouk, sur la rive droite du Danube, après avoir confié à Sava le soin de défendre la ville. C'était, dit M. Tricoupis, préposer le loup à la garde des brebis.

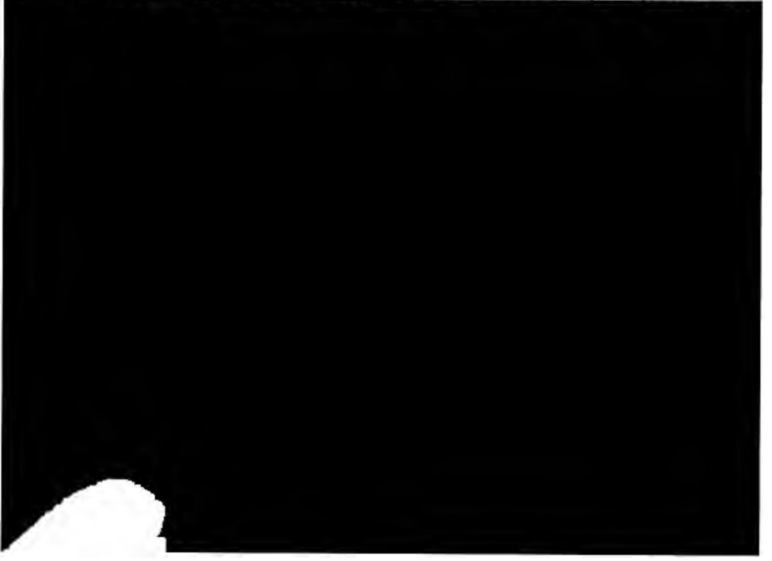
Sava tenta de vains efforts pour rétablir la confiance. Toute la boyarie, grande et petite, était aux abois. Bucarest offrit durant plusieurs jours un tableau indicible. « On ne voyait, dit un témoin oculaire, que des gens affairés portant des armes et occupés, les uns à leurs préparatifs de fuite, les autres à faire à la hâte des caisses et des ballots, que l'on transportait des maisons des particulières et des magasins dans les monastères et les khans (1). Toutes les maisons des boyards, ainsi que celles des marchands et leurs magasins, étaient fermées ; plusieurs rues, et entre autres le pont de Mogochaï, (2) qui a près d'une demi-lieue de long, étaient couvertes de chars de bagages et de gens qui quittaient leurs foyers, doutant de jamais les revoir ; enfin, pour comble de détresse, les boyards ne trouvaient pas même de pain et de provisions de voyage, les

plusieurs d'entre eux souf attaques de vagabonds qu détachés des différents cor gés (1). »

Tel était l'état de Buc que, le 27 mars au soir, Vl y fit son entrée à la tête de ses A sa droite, un prêtre porta à sa gauche était le Macédo dore, son lieutenant (2). Ce solennel, la proclamation qu resco fit lire le même soir d les rues de la ville par ses o compagnés de prêtres, de réc velles qui démentaient le b marche des Turcs rétablirent quillité dans la ville. Vladimir d'ailleurs a ce qu'aucun exc commis par ses gens, et, pou sécurité, il les fit camper h ville, autour du monastère tcheni, où il établit son quarti Giorgaki et ce qui lui restait occupèrent les casernes à I Sava, avec sa garde albanaise dans la métropole, dont les b entourés de fortes murailles sur une hauteur, dominent comme une citadelle.

Les trois chefs, qui comme pénétrer leurs desseins mutue vaient avec défiance, chacun ses troupes. L'arrivée d'Hyp éclater cette mésintelligence.

SEJOUR D'HYPSILANTIS TINA. NÉGOCIATIONS AVEC RESCO. — A la première n



; ordres. Il envoya dès le
n (11 avril) son secrétaire,
ur demander pour quels
avaient point paru encore à
Jne entrevue avec le prince
suite de ces pourparlers.
ntrevue n'amena aucun ré-
silantis n'avait rien de ce
pour gagner à sa cause des
lui étaient instinctivement
continuèrent à se tenir sur
et Vladimiresco, au sortir
e, se retira à Cotrotcheni,
a les travaux de défense,
que jamais à ne s'associer à
ative qui n'aurait pas pour
diat le bien et l'indépen-
ys.

POUR TIRGOVISTE. — Les
amoncelaient autour d'Hy-
mmençant à prévoir le mo-
udrait battre en retraite, il
ment Kolentina le 17 avril,
s après son arrivée, et alla
amp à Tirgoviste, à vingt-
de Bucarest, dans le
route des Carpathes. De là,
é son frère Nicolas occuper
gû avec un faible détache-
ta Giorgaki à Pitesti, entre
l'Olto, et Constantin Doucas
Ensuite il compléta l'orga-
bataillon sacré, dont l'effec-
quatre cent cinquante hom-
é sous le commandement de
tacuzène, ainsi qu'un corps
nts cavaliers et quelques
llerie de campagne.

DES TURCS DANS LES PRIN-
COMBATS DE GALATZ ET
I. — Comme Hypsilantis
préparatifs, il reçut la nou-
; Turcs s'apprêtaient a en-
principautés.

e désaveu infligé aux hétai-
a déclaration de Laybach
ur effet immédiat d'armer
rces de la Porte contre l'in-
Les pachas de Silistrie et
ak reçurent ordre de fran-
ube et de se porter sur Bu-
deuxième corps, fourni par
Widdin, devait occuper la
hie. A droite, Jouçouf,
aïla, devait opérer en Mol-
mouvements de ces trois corps, forts d'environ trente mille hommes, s'exécutèrent dans les premiers jours de mai.

Ils ne rencontrèrent nulle part de résistance sérieuse. Youçouf pacha, après avoir détruit la flottille grecque du Danube et battu les insurgés à Galatz et à Sculeni (13 et 29 mai), occupa Iassi, et força les dernières bandes des hétairistes à passer le Pruth. De son côté, Sélim-Méhémet, pacha de Silistrie, détacha un corps de cinq mille hommes sous le commandement de son kiaïa-bey Hadji-Ahmed efendi. Cette armée parvint, sans coup férir, sous les murs de Bucarest et y fit son entrée (27 mai).

Quelques heures auparavant, Sava Caminari, sous prétexte qu'il n'avait pas de forces suffisantes à opposer aux Turcs, avait quitté la ville avec ses Albanais; et, prenant la direction de Tirgoviste, il alla camper le lendemain au monastère de Vacaresti, à deux heures environ de cette ville.

POLITIQUE ET ASSASSINAT DE VLADIMIRESCO. — C'est alors que le but politique de Vladimiresco et le rôle qu'il s'était réservé dans le mouvement commencèrent à se dessiner.

Durant le peu de temps qu'il avait conduit les affaires, Vladimiresco avait montré une grande sagesse et une grande fermeté. Le rude soldat qui s'était constitué le vengeur des droits de son pays ne se laissa emporter à aucune mesure violente et arbitraire contre les privilégiés qui depuis des siècles s'engraissaient des sueurs du peuple. Les boyards les plus compromis par leurs antécédents avaient émigré en Russie et en Transylvanie; ceux qui étaient demeurés dans le pays se rallièrent bientôt autour de Théodore, « trop heureux qu'ils sont de trouver en lui un homme de cœur et de tête. Conseillé d'ailleurs par Zalie, chancelier-drogman du consulat de France, il sait se tenir en garde contre la couardise des uns, profiter du courage des autres et prendre décidément le rôle de représentant du pays. C'est à ce titre qu'il adresse à la Porte et aux pachas danubiens les plaintes énergiquement exprimées des boyards contre l'administration phanariote, leur désir de recouvrer leurs princes indigènes et leur droit d'élection, leurs protestations

contre les actes d'Hypsilantis et de Cantacuzène, leurs vœux de les voir au plus tôt chassés du pays, leurs sentiments de fidélité envers elle, déclarant qu'il est impatient que justice soit faite pour remettre la Valachie sous sa domination (1). »

En apprenant que les Turcs se disposaient à passer le Danube, Théodore résolut de s'aboucher et de traiter définitivement avec eux. Comment et sur quelles bases? c'est ce que nous ne saurions indiquer d'une manière précise. Rien n'a transpiré sur le contenu des lettres, tombées plus tard aux mains d'Hypsilantis, et qui servirent de prétexte à l'assassinat. Il est hors de doute cependant que Vladimiresco n'eût pris ses sûretés en faisant ses conditions. Il s'engageait à faire cause commune avec eux contre les hétairistes; mais il exigeait « que la Porte rendît aux principautés leurs anciens droits; qu'elle les délivrât du joug humiliant et onéreux des Phanariotes, et qu'elle établît une constitution en harmonie avec les traditions démocratiques des institutions primitives (2). »

A la suite de ces négociations, les Turcs s'avancèrent en Valachie sans être inquiétés. Le lendemain de leur entrée à Bucarest Vladimiresco quitta cette capitale, et se dirigea vers le nord à la tête de quatre à cinq mille pandours, dans l'intention supposée de couper aux hétairistes la route des montagnes.

C'est alors qu'il périt victime d'un in- [redacted]

Le 30 mai, Vladimiresco campait à Golesti. Entre ce village et Pitesti, où se trouvait Giorgaki, coule la rivière d'Argis, que l'on traverse sur un pont. Giorgaki fit couper ce pont. Vladimiresco, ainsi arrêté au passage, envoya demander une explication à Giorgaki. Celui-ci, pour toute réponse, se présenta le lendemain à Golesti suivi de quatre cents de ses soldats. Vladimiresco le reçut au milieu de ses officiers. Le récit de cette entrevue a été fait de diverses manières. Suivant l'opinion la plus accréditée, Giorgaki aurait commencé par reprocher à son ancien compagnon d'avoir déserté la cause qu'il avait juré de servir et de s'être uni avec les Turcs. Théodore n'avait mis aucun de ses lieutenants dans le secret de sa politique. De sourds murmures accueillirent les paroles de Giorgaki. Celui-ci tira alors de sa ceinture un écrit de Théodore, qu'il lut à haute voix; et, profitant de la stupéfaction où la lecture de cet écrit avait plongé les assistants, il lui enleva lui-même son épée par un brusque mouvement, et le fit saisir par les soldats de son escorte. Cela fait, Giorgaki sortit brusquement de la salle des conférences, en criant aux pandours, qui commençaient à s'agiter : « Mes enfants, les Turcs arrivent; marchons à leur rencontre. » Il monta à cheval, et s'éloigna en les laissant dans la stupeur et la confusion.

Vladimiresco fut conduit à Pitesti, et de là au quartier général de Tirgoviste. [redacted]

... L'un deux commença à tirer ...; alors Théodore s'enveloppant ... son manteau : « A vous trois, ... pas au moins un pistolet ? » ... Ils le frappèrent à grands ... sa mort fut lente entre les ... ces assassins malhabiles. Il ... encore que déjà il était en ...

... plus tard le bruit que ... avait amassé des millions. La ... que ses bourreaux ne trouvè... que quatre thalers (1).

... fut la fin de Vladimiresco (4 ...). Les étrangers ont fait de ...; les Roumains le révèrent ... un héros et un martyr.

... s'était enrôlé parmi les ...; mais il s'éloigna d'eux dès ... leurs desseins ne cadraient ... le but patriotique qu'il s'était ... Homme du peuple, il comprit ..., avec cet instinct populaire ... lieu aux masses de science et ..., que l'avenir de la nationa... n'était ni dans l'hétairie ... ni dans le protectorat russe, ... la Roumanie elle-même, se ... dans la limite stricte de ses an... avec la Porte. Vladimiresco ... trahi par son entourage. Ces ... trop nouvelles pour pou... accueillies d'emblée par le peu... la révolution ne périt pas tout ... avec lui. L'idée démocratique, ... en 1821 dans le sol roumain, ... mûrit en 1848.

... DE L'HÉTAIRIE. COMBAT DE ...CHAN. — L'entreprise d'Hypsi... le dénoûment qu'elle devait ... armée s'était dissoute avant ... l'entrée en campagne; aucune ... sérieuse n'avait été prise; et le ..., accru par la mésintelligence et ... des chefs, avait été porté au ... Personne ne voulait reconnaître ... supérieure à la sienne, et un ... Boucovâla, commandant de douze ... signait ainsi ses proclamations : ... Boucovâla, archistratège ... grecque à Carlovita, nazir des ..., etc. » (2).

A la nouvelle de la marche des Turcs, l'armée se débanda en partie. Georges Cantacuzène se sépara d'Hypsilantis à la suite de dissentiments assez graves, et, après s'être fait battre avec le petit corps qu'il commandait par les troupes du pacha d'Ibraïla, à Sculeni, il passa le Pruth avec quelques-uns de ses officiers, sous prétexte de conférences avec les autorités russes, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Le 29 juin le corps principal franchit l'Olto, et rencontra les Turcs à Dragachan, à deux lieues de Rimnik. Les généraux Georges Hypsilantis, son frère Nicolas, Caravia firent tout ce qu'il fallait pour compromettre le sort de la journée. Lorsque l'affaire fut engagée, on s'aperçut que les canonniers n'avaient pas même de mèches pour mettre le feu à leurs pièces; et ils furent obligés de courir dans les rangs de l'un à l'autre pour trouver un briquet, une pierre et de l'amadou. Le bataillon sacré seul fit son devoir, et se laissa sabrer par la cavalerie turque sans rompre d'une semelle. Ils étaient quatre cent cinquante avant la bataille; à peine une centaine échappèrent.

Hypsilantis avait assisté au combat sans y prendre part. Quand il vit les siens en déroute, il ne chercha même pas à les rallier et gagna en toute hâte, ainsi que ses frères, le monastère de Kosia, situé quatre lieues plus loin, de l'autre côté de l'Olto, et se sauva de là en Autriche. Mais il fut retenu prisonnier par les autorités à la frontière et conduit dans la forteresse de Mongatz en Hongrie. Il fut relâché en 1827 sur la demande de l'empereur Nicolas, et se retira à Vienne, où il mourut le 20 juillet de l'année suivante, à l'âge de trente-trois ans (1).

Les princes Nicolas et Georges passèrent en Grèce, où leur frère Démétrius avait soulevé le Péloponèse. Giorgaki continua à guerroyer contre les Turcs, et, après des actes inouïs de bravoure et d'audace, se fit sauter avec les débris

(1) ...yez Raybaud, p. 237 et suiv. — ..., p. 149.

(2) ...yez Tricoupis, t. I, p. 137. — Na...zir, en turc, administrateur; *kadilik*, juridiction de cadi.

(1) Voyez, dans l'*Histoire de la révolution grecque* par Soutzo, un récit détaillé de la captivité d'Hypsilantis, fait par lui-même.

de sa troupe dans le monastère de Séco, en Moldavie. Athanase, non moins brave que lui, mais plus heureux, franchit le Pruth à la nage sous une grêle de balles. Sava Camirari passa aux Turcs.

CHAPITRE X.

RETOUR DES PRINCES INDIGÈNES. — RÈGNES DE GRÉGOIRE GHICA ET DE JEAN STOURDZA.

INTERRÈGNE. — La défaite d'Hypsilantis et de son parti fut suivie d'un interrègne d'un an environ, pendant lequel les principautés, rendues à elles-mêmes, reprirent une apparence de tranquillité et de bien-être. Les Turcs continuèrent à occuper militairement le pays, mais sans se mêler en rien de l'administration intérieure. Il fallut pourvoir à la vacance du trône. Des deux hospodars placés à la tête de l'administration à l'arrivée d'Hypsilantis, l'un, Michel Soutzo, après avoir pris parti pour les rebelles, était gardé à vue par l'Autriche, l'autre, Charles Callimachi, enveloppé dans la réaction qui atteignit, après la découverte du complot, les principales familles du Phanar, avait expié par une mort imméritée sa fidélité à la Porte (1). Une caïmacamie fut instituée suivant l'usage, en attendant que le divan eût statué définitivement sur le sort des principautés. Une longue expérience avait appris aux Turcs à se défier des Grecs. Les emplois de drogmans de la Porte et de l'amirauté, dont

boyards, qui exposeraient à Sa les griefs et les vœux du pays. torze députés arrivèrent le 2 Constantinople, où Khalet ef jours en possession de la fave maître, le *reis-efendi* (minist faires étrangères) et le *kiaia-be* tre de l'intérieur) leur firent, à l accueil splendide. Une somme en outre du *tain* (1) ordin fut allouée, par ordre exprès d à titre d'indemnité pour les p la guerre leur avait fait subir. I tint plusieurs séances extraor où les députés moldo-valaque appelés à diverses reprises; mois après leur arrivée, M ayant déclaré sa résolution so de confier désormais l'hospoda princes indigènes, Jean Stourdz logothète de Moldavie, et (Ghica, grand ban de Valachie, digène et descendant de Vla Valachie, l'autre issu d'une fan rigine albanaise en possession digénat depuis cent cinquante rent choisis (juillet 1827). Le *chérif* impérial (2) portait que tesse « vu l'ingratitude des Gr fidélité des Moldo-Valaques, leu un prince indigène pour sept a

AVÈNEMENT DE GRÉGOIRE ET DE JEAN STOURDZA. — D khatti-chérif qui fixait leurs att et leurs prérogatives, les nouve n'avaient que le rang de pacha queues, et recevaient leur in



s suppléer à Bucarest et à Iassi
s cimacames, tandis que le sul-
ur donner une nouvelle preuve
bon vouloir à l'égard des princi-
, envoyait l'ordre à une partie de
upes de repasser le Danube.
uient les Tartares et les janis-
qui formaient le gros de l'armée
vaient cru que les deux princi-
seraient réunies au *dar-ul-is-*
, entrèrent en pleine révolte en
nt qu'elles demeuraient au pou-
s infidèles. Plusieurs quartiers
furent incendiés et pillés, et les
ns, frappés de terreur, s'enfui-
ns les campagnes environnantes,
vécurent pendant plusieurs jours
le et souvent sans pain (août).
mes scènes de désordre, les
excès se répétèrent à Bucarest,
usèrent qu'à l'arrivée des hos-

-ci avaient quitté Constantino-
août, et s'étaient rendus à Si-
où ils reçurent l'investiture du
r-pacha. De Silistrie ils conti-
leur route vers leurs capitales,
irent leur entrée, Grégoire Ghica
rest, le 6 octobre, et Jean
, à Iassi, le 19 du même mois.
DU PAYS A L'ARRIVÉE DES
DARS. INTRIGUES DE LA RUS-
- A cette époque la Russie,
t rappelé sa mission de Cons-
ple, n'était plus représentée ni
capitale ni dans les provinces
urquie. La protection des inté-
ses avait été confiée à l'ambas-
et aux consuls anglais. D'un
ôté, l'occupation turque, si elle
ait de grever les principautés
harge que les misères des der-
nnées rendaient encore plus
n'entravait en rien l'administra-
s hospodars. Dès lors ceux-ci
prendre impunément plusieurs
utiles, à la faveur desquelles
tants subvinrent, sans vexations
, à toutes les charges qui leur
mposées, et jouirent d'une tran-
qu'ils n'avaient pas goûtée de-
gtemps.

maison de l'islamisme, nom donné
ahométans à l'ensemble des pays
la domination musulmane.

Ces commencements n'étaient point du goût de la Russie, menacée de perdre toute sa prépondérance dans les principautés, si elles se maintenaient en paix et en prospérité sous le gouvernement de leurs princes indigènes. Il était urgent de détruire un état de choses qui était tout prétexte au protectorat ; et le protectorat, c'était, dans la pensée du cabinet de Saint-Pétersbourg, l'acheminement à la conquête. Elle chercha un prétexte. La présence des troupes turques au delà du Danube, après la cessation complète des hostilités, constituait un état de choses illégal, contre lequel les principautés, dont elles affectaient l'indépendance, n'osaient réclamer. La Russie intervint pour demander l'évacuation complète du territoire moldo-valaque : par là elle se posait encore comme le défenseur des droits et l'interprète du vœu des principautés.

Une première note transmise à la Porte par le canal de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Strangford, à la fin de 1823, demeura sans résultat. L'année suivante (10 avril 1824) lord Strangford remit au divan une nouvelle note, signée par les représentants des grandes puissances, pour l'inviter à procéder sans délai à l'évacuation des principautés et à les replacer, sous tous les rapports, dans le même état et dans les mêmes conditions où elles se trouvaient avant les troubles. Cette nouvelle démarche n'obtint pas plus de succès que la première. Le czar néanmoins ne se tint pas pour battu. Résolu à poursuivre ses réclamations sans pour cela en venir à une rupture avec la Porte, il envoya à Constantinople le conseiller d'État Minziaki. La mission de M. Minziaki n'avait pas trait seulement à la retraite des Turcs des principautés ; il était porteur d'une proposition qui devait, dans l'opinion du cabinet de Saint-Pétersbourg, mettre un terme au différend oriental, aggravé de jour en jour par le progrès de l'insurrection hellénique. Il ne s'agissait de rien moins que de l'établissement, au sein de l'empire turc, de trois principautés de terre-ferme, sous les noms de Grèce orientale, Grèce occidentale et Grèce méridionale, dans des conditions analogues à celles où s'était trouvée jusqu'alors la Moldo-

lachie, et régies isolément par des hospodars à la nomination du sultan. La Porte, quelque étrange que dût paraître le moyen de conciliation proposé par les Russes, ne témoigna ni surprise ni colère, et ne s'occupa qu'à traîner les négociations en longueur, suivant son habitude ; et ce ne fut que plus d'une année après, en apprenant la mort de l'empereur Alexandre à Taganrok et l'arrivée de son successeur dans cette ville avec des forces considérables, qu'elle envoya l'ordre au reste de ses troupes demeurées en Moldo-Valachie de repasser le Danube.

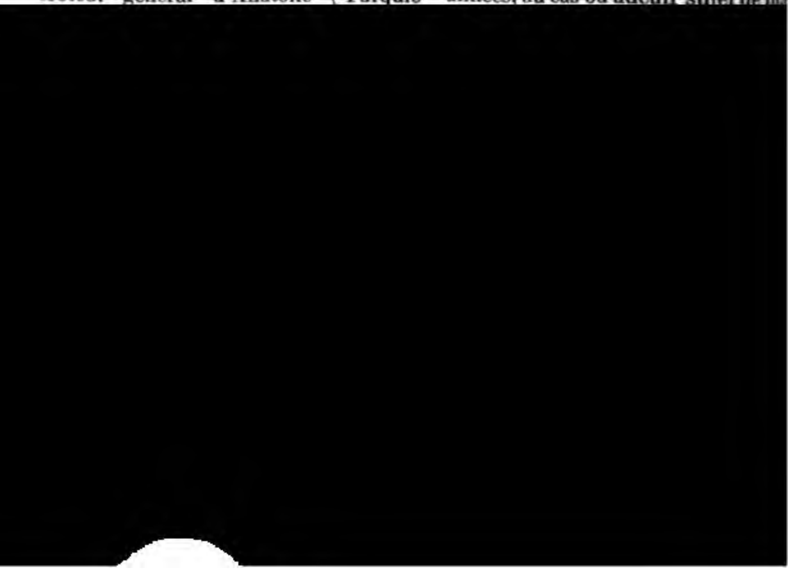
Du projet chimérique de M. Minziaki, il n'en fut plus question. Toutefois la Porte consentit, sur sa demande, à l'ouverture de conférences en vue d'apaiser les différends qui subsistaient depuis plusieurs années entre les deux cours, et de régler définitivement le sort des principautés d'après les stipulations du traité de Bucarest.

CONVENTION D'AKERMAN. — La petite ville d'Akerman en Bessarabie fut indiquée comme lieu des conférences. Les plénipotentiaires étaient : pour la Russie, le comte Michel de Woronzof, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, dont la nouvelle province de Bessarabie était considérée comme une annexe, et M. de Ribeaupierre, ministre de Russie à Constantinople ; pour la Turquie, Séid-Méhémet-Nadi efendi, contrôleur général d'Anatolie (Turquie

gènes. Ils recevront leur investi
la Porte, qui sera maîtresse d'
l'élection, mais seulement pour
tifs graves et avérés par les deux
La durée de l'administration de
podars reste fixée à sept ans.
peuvent être destitués qu'avec l'a
ment de la cour de Russie. En
destitution, d'abdication ou de
d'un hospodar, et jusqu'à ce qu'
donne un successeur, l'*intérim* de
rempli par des caïmacams nommé
divan de la principauté.

2° Que les hospodars détermi
les impôts et les charges annuell
principautés conformément aux
ments établis à la suite du khatt
rif de 1802, et *en ayant égard
représentations du ministre d
Majesté Impériale et à celles q
consuls de Russie leur adresseront
près ses ordres.*

Remarquons d'abord ce droit de
sure que la Russie s'arroge, comm
passant, sur la conduite des hospo
et qui les met naturellement da
dépendance en même temps que l'a
nistration tout entière est livrée à
merci. Cette dépendance est rendu
étroite encore par les clauses qui
buent l'élection du prince à l'assem
des boyards, composée presque exc
vement des créatures de la Russie
plus encore, autorisent sa proroga
après l'expiration du terme de
années, au cas où aucun sujet de pl



nce dans votre zèle à remplir
t les fonctions honorables que
vous a confiées et que la Russie
sanctionner par ses suffrages.
que approche où un change-
ef de l'administration pourra
u, plus je voudrais vous devoir
connaissance pour vos soins
(1). »

aziaki était consul général à
depuis le rétablissement des
diplomatiques entre la Rus-
Porte. Dès lors les anciens er-
reparurent, et tout progrès

ERS ESSAIS DE RÉFORME. —
les débuts des deux nouveaux
aient été marqués par plusieurs
libérales et profitables au pays.
remplirent pas tout à fait l'at-
érale, Grégoire Ghica et Jean
, pendant le peu de temps qu'ils
rent hors de la présence des
la Russie, s'étaient montrés
r le bien et les intérêts du pays.
ns vu comment, en Valachie,
nement était parvenu à payer
e cinq millions de piastres qu'il
tractée à l'effet de solder les
de la Porte et qui n'avait pu
oursée à l'époque des troubles.
art des vexations qui depuis
siècle pesaient sur les paysans
nt, et, si l'on en excepte quel-
atives du parti russe réfugié en
anie, tentatives qui furent ai-
primées, les principautés joui-
dant ces six années d'une tran-
arfaite.

ire Ghica en profita pour pren-
rses mesures propres à amé-
situation morale et matérielle
Il nomma un comité de cinq
qu'il chargea de rédiger un
réformes basées sur les anciens
usages, fit rentrer dans la pos-
le l'État les monastères fondés
is par la piété nationale et qui
té usurpés par le clergé, forma
de pandours, à l'imitation des
s gardes civiques, fit paver les
es rues de Bucarest, agrandit
ra les hôpitaux de la Philanthropie et de Pantéléimon, rétablit les écoles nationales, et donna une vive impulsion aux études par la fondation du collége de Saint-Sava, construit sur les ruines du couvent du même nom. Le poëte Héliade et deux boyards patriotes dont nous retrouverons plus tard les noms, Constantin Golesco, nouvellement retourné de l'exil (1826), et Jean Campinéano, secondèrent dignement ses efforts, et rédigèrent, de l'aveu du prince, les statuts d'une société de progrès en Valachie. Ces statuts contenaient en projet :

1° L'établissement de colléges nationaux à Bucarest et à Craïova;

2° L'établissement d'écoles normales dans chaque chef-lieu de district par les premiers élèves sortis des colléges;

3° L'établissement d'écoles primaires dans chaque village;

4° La fondation de journaux dans la langue nationale;

5° L'abolition du monopole typographique;

6° Les moyens d'encourager la jeunesse à traduire et à écrire des ouvrages dans la langue nationale;

7° La formation d'un théâtre national (1).

L'opposition de M. Minziaki rendit inutile la bonne volonté du prince; et les novateurs, privés du patronage officiel qu'ils avaient espéré, ajournèrent leurs plans de réformes. Cependant un second collége fut établi à Craïova, et Héliade réussit à fonder plusieurs journaux, entre autres le Courrier roumain (*Currier romanesti*), qui furent supprimés lors de l'occupation russe de 1828.

En Moldavie, Jean Stourdza semblait décidé à marcher sur les traces de son collègue. Il rouvrit le collége Basilien à Iassi, y établit des fontaines publiques et entreprit d'autres travaux d'utilité générale. Le peuple tout entier, dit M. Élias Regnault, s'associait au mouvement de rénovation. Le paysan, délivré des garnisaires étrangers, avait reconstruit sa cabane; les boyards, revenus de l'émigration, relevaient leurs palais; le commerce se faisait avec sé-

on, *État des principautés de Va-*
la Moldavie, p. 43.

(1) J. Radulesco (Héliade), *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine.*

curité; l'agriculture reprenait son essor; un bien-être inaccoutumé s'annonçait au pays.

Ce calme, cette prospérité ne furent pas de longue durée. A peine réinstallé, le consulat russe devint ce qu'il était auparavant, un foyer d'intrigues et de menées tantôt patentes, tantôt occultes, destinées à entretenir dans le pays une agitation favorable aux vues de la Russie. « On vit le consulat, rétabli quelques mois auparavant dans les principautés, commencer à élever ses prétentions en insistant pour que les boyards du parti russe fussent employés de préférence et en tâchant d'enlever toutes les faveurs aux boyards du parti opposé. L'intrigue russe parvint bientôt à les brouiller soit entre eux, soit avec le prince. Elle sema des nouvelles alarmantes au sujet d'une rupture entre la cour de Saint-Pétersbourg et la Porte, aussi bien que sur une nouvelle invasion des principautés par les Turcs. Ces craintes étaient si peu fondées que la Porte permit, au contraire, au prince de laisser sévir les autorités locales contre les Turcs reconnus coupables. Autrefois on les renvoyait toujours devant les pachas pour leur faire subir le châtiment de leurs crimes ou de leur mauvaise conduite (1). »

CONSÉQUENCES AVANTAGEUSES DE LA CONVENTION D'AKERMAN. — Cependant nous devons dire, pour être juste, que la convention d'Akerman renfermait plusieurs clauses réellement [redacted]

tensiblement comme la tutrice des Moldo-Valaques, et relâchait de plus en plus le lien qui les rattachait à la Turquie.

Cette politique, à l'aide de laquelle la Russie parvint, pendant près d'un siècle, à donner le change sur ses véritables desseins, reçut une nouvelle consécration par l'établissement des *Règlements organiques*, ou Codes administratifs des Principautés, dont les bases commencèrent à être jetées dès cette époque, bien qu'ils ne furent achevés et promulgués que cinq ans plus tard, en 1831.

ORIGINE DES RÈGLEMENTS ORGANIQUES. — L'avant-dernier article de la convention d'Akerman portait « que, les troubles survenus dans les dernières années en Valachie et en Moldavie ayant porté la plus grave atteinte à l'ordre dans les diverses branches de l'administration, les hospodars seraient tenus de s'occuper sans le moindre délai, avec leurs divans respectifs, des mesures nécessaires pour améliorer la situation des principautés, et que ces mesures seraient l'objet d'un règlement général pour chaque province, lequel serait mis immédiatement à exécution. » En conséquence de cet article, deux comités préparatoires furent établis à Bucarest et à Iassi vers le milieu de 1827. Chacun de ces comités était composé de quatre membres, dont deux à la nomination de la Russie. Dans le nombre se trouvaient deux futurs hos- [redacted]

Turcs et les Russes, vint in- leurs travaux (1).

CHAPITRE XI.

[illegible] (1828-1834).

§ Ier.

[illegible] la Russie et la Porte. [illegible] d'Andrinople (*mai* 1828 *[illegible]bre* 1829).

[illegible]NCEMENT DES HOSTILITÉS. [illegible]ai 1828, l'armée russe, forte [illegible] cent cinquante mille hommes, [illegible] commandement supérieur du [illegible] de Wittgenstein, franchit le [illegible] trois points, à Sculéni, Falschi [illegible] d'Isaac (*Vadului Isatktcha*). [illegible] composée des 3e, 6e et 7e [illegible] les ordres des généraux Rud- [illegible] Roth et Voïnow.
[illegible] demain un détachement du [illegible] conduit par le général Kleist, [illegible] sans coup férir, désarma [illegible] albanaise de l'hospodar, et l'o- [illegible] constituer prisonnier. Une [illegible]ion, publiée le même jour par [illegible] maréchal, avertit les Moldo- [illegible] qu'ils cessaient d'être gou- [illegible] leurs hospodars, et qu'une [illegible]ation centrale provisoire allait [illegible]tuée sans retard sous la pré- [illegible] conseiller privé, comte Pah- [illegible]mé plénipotentiaire des divans [illegible] et de Moldavie et *dépo- [illegible] la confiance de Sa Ma-*

[illegible]ants de la Valachie et de la [illegible], disait, en terminant, le ma- [illegible] guerre que mon auguste [illegible] forcé d'entreprendre ne vous [illegible] que momentanément les avan- [illegible] paix ; elle vous garantira le [illegible] retour et vous assurera le bien- [illegible] existence légale et stable. La [illegible] due aux autorités, l'oubli [illegible] ressentiments que l'anarchie avait fait naître, le sacrifice de vos intérêts privés pour une cause qui les embrasse tous, tels sont les devoirs dont je vous recommande l'accomplissement spontané, unanime, au nom de l'empereur. Conformez-vous aux magnanimes instructions dont je me félicite d'être l'organe, et vous acquerrez un nouveau titre à la bienveillance de Sa Majesté. »

D'Iassi le général Kleist continua sa marche sur Bucarest, où ses Cosaques entrèrent le 12, croyant surprendre l'hospodar. Mais Grégoire Ghica, à la nouvelle de l'approche des Russes, s'était retiré dès la veille à Cronstadt, en Transylvanie. La ville fut occupée militairement, et quatre jours après le général Roth, avec le gros de son armée, ayant rallié son avant-garde, transféra à Bucarest le siége de l'administration des deux principautés, et installa le comte Pahlen dans ses nouvelles fonctions (16 mai).

ADRESSE DU DIVAN DE VALACHIE AU CZAR NICOLAS. — Le même jour, le divan de Valachie se réunit en séance extraordinaire et vota une adresse de félicitations et de remercîments au czar Nicolas en réponse à la proclamation du maréchal de Wittgenstein. Cette adresse, éternel monument de honte pour la boyarie valaque, fut transmise à l'empereur par le comte Pahlen (1).

Aussitôt le général Geismar, avec quinze mille hommes, se porta sur l'Olto, et occupa le banat de Craïova, tandis que le 7e corps faisait le siége d'Ibraïla.

(1) On trouvera ailleurs (*Turquie Pitto-[illegible]* [illegible]12 et suiv.) un exposé des opéra[illegible] [illegible]res pendant les deux mémorables [illegible] de 1828 et 1829. Nous ne pren[illegible] [illegible]écit des événements que ce qui [illegible] à l'histoire particulière des prin[illegible] [illegible] à la manière dont leur situation [illegible] modifiée par la guerre.

(1) « Sire, depuis cinq jours, l'avant-garde de l'armée victorieuse de Votre Majesté Impériale se trouve parmi nous. Le divan de Valachie, *interprète des sentiments de tout le peuple*, s'empresse de déposer au pied du trône de Votre Majesté Impériale l'hommage de sa profonde reconnaissance et *de sa fidélité inviolable. Pénétrés de l'étendue de nos devoirs et soumis à toutes les intentions de Votre Majesté Impériale*, nous rivaliserons tous de zèle pour le service des troupes impériales, *qui sont nos défenseurs naturels*, et nous nous empresserons, autant que nos ressources le permettront, de coopérer à tout ce qui nous sera demandé, etc. » A quelque temps de là (12 juin) une députation de Moldaves apporta à M. de Nesselrode, sous les murs d'Isatkcha, un acte de soumission empreint du même servilisme et de la même couardise.

Les hostilités éclatèrent à la fois sur tous les points.

Misères des Moldo-Valaques. — Nous n'avons pas à retracer les détails de cette campagne, où les Turcs opposèrent à leurs adversaires une résistance inattendue et dont nous avons consigné ailleurs un éclatant témoignage (1). A l'exception d'un petit corps de pandours qui se joignirent au général Geismar, dans la petite Valachie, les Moldo-Valaques ne prirent point de part directe à la lutte. Mais tous les maux de la guerre fondirent à la fois sur leur malheureux pays. Les maux qu'il eut à subir dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Jamais, dit M. Saint-Marc Girardin, il n'y a eu une plus épouvantable destruction de créatures vivantes; jamais le désordre et la négligence n'ont entassé tant de fléaux. Dès le début de la campagne, la commission établie pour subvenir aux besoins de l'armée russe commença par ordonner la fourniture de 250,000 mesures de blé, 400,000 quintaux de foin, 50,000 barils d'eau-de-vie et 36,000 bœufs, moyennant des bons remboursables après la guerre et d'après un tarif fixé par la commission elle-même. Tous ces approvisionnements étaient épuisés dès le milieu de la campagne. — « Combien vous reste-t-il des trente-six mille bœufs que vous venez de tirer des principautés, demandait vers cette époque le grand-duc Michel au général qui avait

ciens magasins étaient vendu profit particulier ; une admin occupée exclusivement du soin lever les approvisionnements rigueur qui n'admettait aucun mation, sourde à toutes les contre les autorités subalterne bles de mille abus et, au rebou jours prête à sévir contre les ha accusés de mauvaise volonté e Russie, quand le trésor public sédait au plus que sept milli piastres de revenu, y compris maines de la couronne, et avec gation de défrayer une commis santé, qui coûtait seule cent mil tres par mois, des hôpitaux mi renfermant plus de dix mille n et la solde des officiers russes ca chez les autorités locales. Le tous les articles de première né monta bientôt jusqu'au décup misère devint pire encore après comte Pahlen eut été remplacé général Zoltouchin. Dans plusieu tricts, notamment dans celui de dinti, les habitants furent réduit nourrir d'écorce d'arbre broyé voyait les routes couvertes de ca De malheureux paysans succom les uns à l'excès de la faim, les sous le poids des fardeaux. Ces vres, laissés sans sépulture sur et les convois de blessés qui se daient sans interruption engend dès le milieu de l'année, une pe


[redacted]

nes ou des bêtes faisait le service, ru que les ordres fussent exécu- » Le métropolitain de Valachie, oire, qui avait osé faire entendre ues plaintes, fut exilé en Bessara- janvier 1829).

printemps ramena la peste; la e continuait toujours; nulle ré- à attendre, le temps des semailles été perdu à envoyer douze mille pour recevoir de Russie un convoi s avariés qu'il avait fallu jeter à Dans plusieurs endroits, de mal- ux paysans, des femmes avec leurs ts se précipitèrent sous les roues rs chariots, ou se noyèrent dans des torrents, afin d'échapper aux res de la faim ou de la corvée, l'enfin la prise de Choumla et le e des Balkans par l'armée du hal Diébitch vinrent décider de la Il était temps moins encore pour urcs que pour les malheureux mains. Tant de calamités, dit le nent auquel nous empruntons la rande partie de ces détails, avaient la population de plus des trois s (1).

IX D'ANDRINOPLE. — Leur suc- ûta cher aux Russes. Leur ar- vait été presque anéantie dans la ère campagne. Diébitch, au mo- de son entrée à Andrinople, avait e quinze mille hommes de dispo- . Il était perdu sans ressources si ardise des ministres de Mahmoud pons-le aussi, les conseils de la natie européenne n'eussent pa- la résistance du sultan. Les nces, dont l'apathie ou l'aveugle- avait servi jusque-là les projets ndissement de la Russie, com- ient à se préoccuper des suites agression qui menaçait de ne ter que sous les murs de Con- nople, et les ministres de France, leterre et de Prusse pressaient à le sultan de céder tout pour sau- capitale (2). C'est dans de telles conjonctures que la paix fut signée à Andrinople, le 2|14 septembre 1829.

Le traité qui intervint entre les deux puissances belligérantes est composé de deux parties distinctes, l'une relative à la Turquie, l'autre relative aux principautés de Valachie et de Moldavie et à la Serbie.

Par la première la Russie acquiert Anapa et les autres forteresses riveraines de la mer Noire, avec leur territoire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au fort Saint-Nicolas, ce qui ne lui garantit pas seulement l'occupation non interrompue de la côte orientale de l'Euxin, mais lui assure une prépondérance telle qu'elle peut contrôler à son gré le sort de l'Asie Mineure, tandis que la cession d'une portion de l'Arménie lui donne à la fois les clefs des provinces persanes et turques et lui ouvre les deux routes de Téhéran et de Constantinople. De plus, elle oblige la Turquie à lui payer une somme de dix millions de ducats de Hollande pour les frais de la guerre, et un million et demi de ducats, à titre d'indemnité, pour les pertes essuyées par les sujets et commerçants russes, à différentes époques, depuis 1806.

Par l'acte séparé relatif aux principautés, l'hospodarat, dont la durée avait été précédemment fixée à sept ans, est déclaré viager, sauf les cas d'abdication volontaire ou de destitution prévus par la convention d'Akerman.

Toutes les îles attenantes à la rive gauche du Danube sont reconnues partie intégrante du territoire moldo-valaque, et le chenal de ce fleuve, depuis son entrée dans les États ottomans jusqu'à son confluent avec le Pruth, est assigné comme limite aux deux principautés. La Porte s'engage à ne conserver aucun point fortifié, et à ne tolérer aucun établissement quelconque de ses sujets musulmans sur la rive gauche du Danube. Les villes turques situées le long de cette rive doivent être, ainsi que leurs

(1) Portfolio, t. V, p. 163.

(2) Ce fait est attesté par un passage de lettre de lord Aberdeen à lord Hey-, ambassadeur britannique à Saint-bourg, en date du 31 octobre 1829 : ltan, menacé d'une formidable insurrection à Constantinople et *cédant aux conseils des ambassadeurs d'Angleterre et de France et du ministre extraordinaire du roi de Prusse, se mit à la discrétion du commandant en chef russe,* etc. »

territoires, restituées à la Valachie, et les forteresses existantes auparavant ne peuvent jamais être rétablies. La Porte consent en outre à l'établissement de cordons sanitaires et de quarantaines le long du Danube et ailleurs, et admet les bâtiments moldo-valaques à naviguer librement dans toutes les eaux et ports de la Turquie, munis des passeports de leurs propres gouvernements.

Par ces différentes clauses, les deux principautés sont rendues virtuellement indépendantes de la Porte. A la vérité, elles doivent payer au sultan un tribut qu'il n'a le moyen d'exiger qu'avec la permission et même l'assistance de la Russie elle-même; et leurs princes, élus à vie, sont tenus de demander une investiture qui ne peut être refusée. Les habitants musulmans doivent être expulsés de leur territoire par la force. L'ancien droit de péremption est aboli, et l'on supprime entièrement les contributions en nature nécessaires à l'approvisionnement de Constantinople, des arsenaux turcs et des forteresses. Voilà donc la Roumanie rendue à elle-même et réintégrée, en partie, dans les droits qu'elle tenait de ses anciennes capitulations avec la Porte (1). Mais ces droits seront une lettre morte entre ses mains, et elle n'échappera à la domination des sultans que pour tomber de plus en plus sous le joug des czars.

(1) Ces droits sont formellement reconnus

§ 2e.

Administration de M. de Kisel Promulgation des règlement niques. (1829-34.)

Le traité d'Andrinople stipul les principautés seraient gard dépôt par la Russie jusqu'à l'en quittement de la somme que l s'était engagée à payer pour l de guerre. En fait, l'occupatio maintenue sans interruption de passage du Pruth, et, malgré l messes pompeuses du manife maréchal de Wittgenstein, les gouvernaient despotiquement le provinces.

REPRISE DES TRAVAUX DU DU RÈGLEMENT. — Le temps dant n'avait pas été consume t tier en préparatifs et en opérati guerre. Vers la fin de juillet d même année 1829, pendant que du général Diébitch, qui avai placé le maréchal de Witt dans le commandement supérie vançait au delà des Balkans, l potentiaire des divans de Vala de Moldavie reprit l'œuvre de la tution roumaine, interrompue précédente à l'ouverture de l pagne.

La commission, composée veau et formée de deux section valaque, l'autre moldave, ou séances à Bucarest le 29 juillet



ichie, et nous, commissaires
'assemblée générale; en vertu
e en date du 17 juin, nous
ert nos séances à Bucarest,
et 1829, *sous la présidence*
'inziaki, muni d'instruc-
ces améliorations, et nous
parons de toutes les parties
nt composer ce règlement,
nant de chacun un chapitre
us le soumettrons à mesure
préparé à l'examen de S. E.
ident plénipotentiaire, jus-
e tout le travail de réforme
ement fini. »

s plus libéral en apparence
tructions. Elles réclamaient :
ion du pouvoir judiciaire et
r administratif;
e d'instruction et de procé-

unaux rustiques ou justices

vibilité des juges;
risprudence fixe et régu-

istrement des actes et des

ssement de registres de l'é-

ation d'une partie des biens
ux besoins du peuple, etc. (1).
nt les travaux marchèrent
. Cinq mois s'étaient écoulés
stallation de la commission.
unissait tous les jours réguliè-
ais des obstacles surgissaient
es. Les instructions transmi-
Minziaki, pour éclairer et fa-
travaux des comités, man-
elquefois de précision. Il fallait
éter en les adaptant aux con-
le la cour protectrice et aux
besoins du pays, ce qui n'é-
oujours facile. M. Minziaki
sident plénipotentiaire lui-
taient pas certains de ne
r dans cette interprétation,
rainte d'encourir le mécon-
de leur cour, ils prenaient
sur eux d'approuver un pa-
avant de l'avoir transmis à
rsbourg. Ces allées et venues

-Marc Girardin, *Souvenirs de*
I, p. 259.

perpétuelles prirent un temps considérable, en sorte que rien n'était encore terminé lors de la signature de la paix d'Andrinople : cependant, par un article du traité, la Turquie confirmait solennellement à l'avance les articles de ce règlement encore inédit (1). Dès lors la Russie demeure maîtresse absolue du terrain, et, munie du blanc-seing que la faiblesse ou l'indifférence de la Porte a mis entre ses mains, elle poursuit son œuvre *régénératrice*, certaine qu'une fois terminé elle saura bien l'imposer aux principautés.

La nomination du général Kisseleff au commandement en chef de l'armée d'occupation et au gouvernement des principautés avec le titre de président plénipotentiaire imprima une grande activité aux travaux de la commission.

Disons un mot de ce personnage, qui a exercé une influence considérable sur l'avenir des principautés.

Né en 1788, à Moscou, le comte Paul Kisseleff avait, au sortir des chevaliers-gardes, fait ses premières armes dans la guerre que termina le traité de

(1) « La Sublime Porte, désirant assurer de toutes les manières le bien-être futur des deux principautés, s'engage solennellement à confirmer les règlements administratifs qui, durant l'occupation de ces deux provinces par les armées de la cour impériale, ont été faits d'après le vœu exprimé par les assemblées des plus notables habitants du pays et qui devront à l'avenir servir de base pour le régime intérieur des deux provinces, en tant, bien entendu, que lesdits règlements ne porteront aucune atteinte au droit de souveraineté de la Sublime Porte. » (*Acte relatif aux principautés de Valachie et de Moldavie.*) — Ainsi la Sublime Porte s'engageait à confirmer la constitution moldo-valaque, qui n'était point encore achevée, qui ne devait l'être que trois ans plus tard, qui avait été faite sans sa participation et ne lui avait pas même été communiquée officiellement, et que, par conséquent, elle ne pouvait affirmer être *l'expression du vœu général de la nation.* Il est vrai qu'il est fait une réserve en faveur de la souveraineté de la Porte; mais rien ne garantit l'autonomie roumaine, que l'art. 5 de ce même traité a reconnue solennellement. Par cela seul les Roumains seraient fondés à rejeter en principe, ainsi qu'ils le font aujourd'hui, les Règlements organiques de 1831.

Tilsitt. Il avait figuré plus tard avec distinction dans la campagne de France, et, devenu aide de camp du czar Alexandre, l'avait accompagné au congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés en France. Chargé, dans cet intervalle, de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec distinction, et, de retour dans sa patrie, il reçut, avec le grade de général-major, le poste important de chef d'état-major de la seconde armée (1816). Sa faveur continua sous le successeur d'Alexandre, et en 1828 il fut appelé à concerter avec le comte Diébitch le plan de la campagne, près de s'ouvrir, contre les Turcs. Il y prit lui-même une part active, et dirigea en personne, sous le feu de l'ennemi, le passage du Danube, ce qui lui valut le grade de lieutenant général (1). Chargé, l'année suivante, du commandement des troupes cantonnées en Valachie, il s'avança en Bulgarie pour couvrir les flancs de l'armée russe menacés par la diversion du pacha de Scutari, Moustapha, et ne s'arrêta qu'après avoir reçu l'avis officiel de la signature des préliminaires de la paix.

Lorsque la paix elle-même eut été signée, et que les troupes du général Diébitch eurent repassé le Pruth, Kisseleff, qui, pendant son court séjour en Moldo-Valachie, avait fait une étude spéciale de l'histoire et de la situation de ces pays, succéda au titre et aux fonctions de Zoltouchin et du comte

des commissions chargées de cher dans chaque district les e qui avaient été commises dep cupation, et fit cesser un gra bre d'abus (1). Fatigué des l que la commission du règlem portait à sa tâche, il lui traça l le plan qu'elle avait à suivre taillant, en quelque sorte, sa jour par jour. Six mois après, vail, qui, au début, avait paru voir jamais parvenir à sa fi terminé. C'était moins, cepend corps de lois organiques qu'un blage de huit codes différents em toutes les branches de l'adminis Il se divisait, sous le titre de Rè organique, en huit chapitres.

Le 1er traitait de l'élection d podar;

Le 2e des attributions de l'as générale;

Le 3e des finances;

Le 4e de l'administration et de butions des différents départem

Le 5e du commerce;

Le 6e des quarantaines;

Le 7e de la justice;

Le 8e de la milice (2).

Nous l'examinerons tout à plus en détail; disons d'abord co il fut imposé au pays.

Les deux projets terminés (ca cune des deux sections, valaque dave, avait fait un travail sépa nomma deux commissaires, M. lara et Michel Stourdza, pour le



mais ce ne devait être là qu'une
ualité.

mai 1831, une assemblée gé-
lite extraordinaire, fut convo-
Bucarest et à Iassi. D'après les
s lois du pays, ces assemblées
être formées de députés élus par
age des citoyens, ce qui en
véritables représentations na-
L'assemblée de 1831, com-
lque exclusivement de boyards,
la Russie et nommés directe-
r le président plénipotentiaire,
soint ce caractère. La plupart
utés étaient des boyards de
, qui n'apprirent leur mission
moment de leur arrivée à Buca-
stres, qui devaient en faire par-
droit, furent exclus arbitraire-
.

fois l'esprit de cette assemblée
nstituée ne répondit pas entiè-
aux vues de la Russie. Dès la
séance, une opposition assez
va dans son sein, d'abord con-
ode de convocation, et ensuite
Règlement en lui-même. Bien
discussion ne fût permise que
étails, plusieurs incidents prou-
que l'idée nationale avait fait
grès dans les principautés, et
que les Roumains attachaient à
onomie. Le cabinet de Saint-
urg, inquiet d'une résistance
sait une certaine méfiance dans
ts, voulut s'en débarrasser à tout
Bucarest, un jeune député qui
faire allusion à l'exil du mé-
in de Valachie, président de
assemblées nationales (2), fut
comme lui, en Russie; les
uragеux tremblèrent, et le vote
lement fut ainsi emporté de
tte. Toutefois plusieurs boyards
rent jusqu'à la fin de la ses-
refusèrent de signer le Règle-
'armi eux étaient le vieux Ba-
, Jean Campineano et Chry-

soleсco, dont un jeune poëte valaque dans sa reconnaissance, proposait de faire trois saints (1).

Analyse du Règlement organique. — Essayons maintenant de donner une idée de ce Règlement, qui, nonobstant la vive opposition qu'il avait soulevée et grâce à la reconnaissance anticipée de la Porte, devenait la loi organique des principautés.

Nous avons dit qu'il se divisait en huit chapitres.

Le premier a trait à l'élection de l'hospodar. Cette élection se fait par une assemblée composée de cinquante boyards de la première classe et de soixante-dix de la deuxième, des évêques, de trente-six députés des districts et de vingt-cinq délégués des corporations des villes. Avant de procéder à l'élection, chaque membre de l'assemblée prête le serment suivant, qui indique le danger plutôt qu'il ne le prévient : « Je jure de n'être guidé dans le vote que je vais émettre par aucune vue d'intérêt personnel, ni par aucune instigation étrangère, ni par aucun sentiment que celui du bien public. » L'élection doit être validée par le consentement des deux hautes cours, avec lesquelles l'hospodar correspond directement et près desquelles il a le droit d'entretenir des agents ou fondés de pouvoir.

L'hospodar ne peut gouverner que sous la surveillance de l'assemblée ordinaire, composée du métropolitain, président, et des trois évêques diocésains, de vingt boyards, grands propriétaires fonciers élus par leur ordre, des dix-huit députés des districts et des représentants de la ville de Craïova. Cette assemblée, toute-puissante et souveraine, réunissant le pouvoir législatif au pouvoir administratif, a seule le droit de voter l'impôt (art. 65), et reçoit tous les ans le compte des recettes et dépenses des caisses de l'État (2). Elle veille à la conservation des propriétés publi-

leon, *De l'état présent*, etc., p. 45

en liberté après cinq années d'exil,
ble prélat, dont l'âge et la souffrance
isé les forces, se hâta péniblement
trie, et mourut quelques jours après
ée à Bucarest.

(1) Colson, *ibid.*

(2) Il est bon d'observer, dit M. Colson, que les classes exemptes de toute charge et de toute imposition et qui seules ont droit aux fonctions administratives et judiciaires, peuvent seules être élues membres des assemblées qui votent les impôts.

ques, à l'encouragement de l'agriculture, et règle, de concert avec l'hospodar, tout ce qui est relatif aux progrès de l'industrie et du commerce, etc. Elle a le droit d'exposer par des *anaphorai* (rapports) adressées au prince les griefs et les doléances du pays, et peut même, au besoin, les porter à *la connaissance superieure* (art. 54). Il est vrai que les pouvoirs qui lui sont conférés ne peuvent, dans aucun cas, entraver l'exercice du pouvoir *souverain* qui est dévolu au prince, et qu'à la moindre velléité d'opposition celui-ci peut la proroger et la faire dissoudre par cette même *autorité supérieure* (1).

« Ainsi, remarque justement un historien, l'on met face à face deux pouvoirs souverains, mal définis, fortifiés l'un contre l'autre par le texte de la loi non moins que par ses réticences, gouvernant tous deux, ou plutôt incapables de gouverner; car ils s'excluent mutuellement par des droits égaux. C'est la collision devenue obligatoire, la discorde en permanence, le litige perpétuel appelant un juge. Et c'est là ce qui est prévu; car le juge sera le seul souverain, et le juge est à Saint-Pétersbourg (2). »

Les députés à l'assemblée générale ordinaire sont nommés pour cinq ans.

Les conditions d'éligibilité sont déterminées par l'article 45 du Règlement, où il est dit « que les candidats seront pris parmi les domiciliés boyards, fils

boyards *non fils de boyards*, (
de boyards *non boyards*, en
tant l'article dans son sens le p
et en sous-entendant la particul
le texte. L'ordonnance de 1847
une doctrine opposée, remplaç
et, et exigeait des candidats l
qualité de fils de boyards et de
Les mêmes controverses se son
au sujet du mot *domicilié*
l'interprétation légale a varié d
sion à l'autre, le domicile s'e
une année de la terre avec un
déterminé de paysans, une aut
de la simple possession de l
d'autres fois d'une maison d
droit même où se fait l'électi

Voilà pour ce qui regarde
bles. Les électeurs doivent
parmi *les plus notables* des bo
fils de boyards, domiciliés dans
où l'élection doit avoir lieu (
Mais que doit-on entendre pa
notables? L'autorité administ
précie seule, ce qui lui permet
poser les listes électorales à sa

Les ministres ne sont ni él
éligibles. Ils assistent aux dél
de l'assemblée, mais sans
part.

Les articles 61, 62 et 63, r
finances, abolissent toutes les
redevances, et nommément la
corvées, les réquisitions en
les subsides fournis par les vi
fonctionnaires du gouvernem



...itaires suffisants et en rapport
l'importance de leur emploi sont
...és aux différents fonctionnaires.
...ableaux de recensement (1) sont
...lis dans toutes les villes, bourgs
..., pour servir de base à la per-
... des impôts pour une période de
...; et chaque village est pourvu
... caisse communale dans laquelle
... contribuable doit verser le
... de sa capitation annuelle (2).
... le rapport administratif, les
...tés sont divisées en districts (3),
... de chacun desquels se trouve
...strat choisi par le prince parmi
...andidats élus par les notables.
... ville a un conseil municipal,
...quel elle se gouverne, s'impose
...administre elle-même, sous la
...bligation de soumettre son bud-
...x ministres. Les habitants chré-
...ables ou roturiers, propriétai-
...un immeuble de sept cents francs,
...issent tous les trois ans dans leur
...se, et nomment des députés char-
... leur tour d'élire, parmi les ci-
... possesseurs d'un immeuble de
...mille huit cents francs les quatre
...res qui forment le conseil muni-
Chaque village a ses archives, sa
...n commune, ses percepteurs nom-
...ar les contribuables et un méde-
...ns cesse en tournée dans le dis-
...pour vacciner les enfants (4).
... articles 138 à 146 du Règlement
...minent les rapports du proprié-
...et du paysan. Certes rien n'est plus
...ble que le principe sur lequel il
...de pour établir ces rapports :
...e propriétaire est oblige de four-
... la nourriture des villageois éta-
...ur sa terre, de même que ceux-ci
sont obligés de travailler en retour pour
le compte du propriétaire.

« Cette réciprocité doit, pour être équitable, compenser, autant que possible, les avantages et les obligations de part et d'autre.

« La mesure du terrain à céder doit être basée sur les vrais besoins du cultivateur; et le travail de celui-ci doit correspondre à la valeur de ce terrain (1). »

Malheureusement le principe fut mal appliqué. Si le Règlement contenait plusieurs dispositions qui, suivies à la lettre, pouvaient contribuer à améliorer le sort des paysans, à côté de ces dispositions il y en avait d'autres qui neutralisaient complétement les bons effets des premières, et qui tendirent à aggraver sa condition de jour en jour, en le livrant à la merci du propriétaire, justifiant par avance cette phrase de M. Ionesco : « Le Règlement est la charte de la misère du peuple, élaborée au plus grand bénéfice des boyards. »

Les quarantaines, établies en vertu d'une disposition spéciale du traité d'Andrinople, forment un chapitre séparé dans le Règlement. A leur tête est un comité directeur composé d'un inspecteur général, du ministre de l'intérieur, de l'*aga* ou chef de la police et du médecin en chef. Chaque établissement quarantainaire doit être pourvu d'un directeur, d'un médecin, d'une sage-femme et d'un interprète. Ces établissements sont au nombre de douze, dont un pour la Moldavie (Galatz) et onze pour la Valachie : Ibraïla, Giurgevo, Calarach, Severin, Turnu, Kalafat, Zimniceâ, Oltenitza, Joverelé, Beket, Gura, Jalomitza. Une suite de piquets, formant le cordon sanitaire et composés, en Valachie, de deux soldats et de six paysans, requis à tour de rôle dans toute la population riveraine; en Moldavie, de deux cavaliers et de deux fantassins, doivent être échelonnés tout le long de la frontière. La Valachie compte deux cent dix-sept de ces piquets, et la Moldavie quinze, sur un parcours total de cent quarante-deux heures.

(1) Le recensement opéré à cette époque ...) donna un total de 3,299,362 indi... dont 2,032,362 pour la Valachie, et ...000 pour la Moldavie. L'année sui... le général Kisseleff fit dresser une sta...e complète du pays, qui a longtemps ...le base officielle, quoiqu'elle soit erro...r beaucoup de points.

(2) *Paul Kisseleff, etc., passim.*

(3) Dix-huit pour la Valachie, et onze pour ...ldavie. Voyez plus haut, p. 16, le ta... les districts pour les deux principautés.

(4) Thouvenel, *la Hongrie et la Valachie*, ..., et suiv.

(1) Parmi les vices du Règlement, un des plus funestes est l'insuffisance de la terre allouée aux cultivateurs. Cette insuffisance les force à traiter de gré à gré avec le propriétaire pour

Les quarantaines diminuèrent sans doute les ravages de la peste. Néanmoins ceux d'entre les Roumains qui avaient les yeux ouverts sur les menées de la Russie y virent moins une précaution sanitaire, inspirée par un motif d'humanité, qu'un nouvel effet de cette politique qui tend sans cesse à isoler les principautés de la Turquie, en attendant leur incorporation à l'empire des czars; et ils profitèrent des avantages qu'elle avait stipulés en leur faveur, bien résolus à ne lui tenir aucun compte d'un bienfait dont elle s'était payée elle-même à l'avance.

Nous avons vu précédemment comment les principautés furent organisées judiciairement et militairement (1). La séparation du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif était proclamée par le nouveau code. Chaque village eut sa justice de paix, composée de membres choisis par les habitants de la commune. Des tribunaux de première instance remplacèrent, dans ch trict, la juridiction exercée j par les fonctionnaires de l'ordre tratif. Des cours d'appel étai tuées pour reviser les arrêts re les tribunaux de première inst système pénal et le système tiaire furent améliorés. La p mort, ainsi que la question ex criminelle, fut abolie. Des foncti publics, sous le nom de procur rent attachés à chaque tribu accélérer la mise en jugement d venus, veiller à l'observation d et poursuivre les crimes et déli

Tel est, en résumé, ce Règlem le parti national dans les princ roumaines s'est toujours refu connaître en principe et qu'il nul de plein droit, 1° comme a établi sous le poids d'une occ militaire et par une assemblée tait pas la représentation légale d 2° comme violant, dans ses pri dispositions, les droits garantis a cipautés tant par leurs ancienn tulations avec la Porte que khatti-cherifs, et particulièrem celui de 1834, où il est dit expr que « les deux Principautés les droits d'une législation dante (1).

En fait, ils l'accusent :

1° De porter atteinte à l'a des principautés, en laissant à la faculté d'intervenir dans les plus essentiels et même dans

le surplus dont ils ont besoin, et comme l'offre et la demande ne sont pas balancées par un besoin réciproque, le propriétaire reste le seul arbitre du marché. Puis les employés de l'État, intervenant en vertu de la loi dans les transactions des parties, sous prétexte de légaliser les actes, s'unissent au propriétaire pour dépouiller le paysan. Voici ce que nous trouvons dans une brochure publiée à Bruxelles en 1847, sous le titre de *la Valachie sous l'hospodar Bibesco* : « On peut évaluer, pour les 4,000 villages qui cou-



… d'après lesquels l'impôt … sur toutes les classes des ci… distinctement, y compris les no… prêtres eux-mêmes.

… en outre, réparti cet im… manière très-inégale parmi … des contribuables par l'éta… d'une capitation uniforme … pareillement le cultivateur, … d'un nombreux bétail et … ne possède que ses bras.

… entravé la libre mutation … tenanciers au moyen … et de taxes vexatoires qui …, en réalité, le paysan à la … .

… STRATION DU GÉNÉRAL KIS… — Toutefois les vices du Règle… devaient se faire sentir qu'à la … au contraire, le début de l'ad… du comte de Kisseleff put … que le nouveau système … par lui était destiné à asseoir … stables la prospérité du … que la Russie, au commen… de l'occupation, se fût imaginé … conserver les deux pro… soit qu'elle n'ait pas cru au développement de leur prospé… enfin, comme on l'a prétendu, … président plénipotentiaire ait eu … de travailler pour lui-même (2), … est-il que, sous son gouverne… une ère nouvelle sembla s'an… pour les principautés. Sa vi… et son activité suffisaient à … après avoir, par la sagesse de … sures, contribué à diminuer les … du choléra qui envahit la Mol… vers le milieu de l'été et se re… de là dans la Valachie, il pour… sans interruption le cours de … mes, qui, dans l'espace de quel… années, changèrent entièrement … du pays. L'agriculture et le com… reprirent un nouvel essor. Les … intérieures furent abolies; des … furent ouverts dans les prin… centres de population de l'inté… dans toutes les échelles du Danube. La ville d'Ibraïla, érigée en chef-lieu de district et peu après en port franc, devint un centre commercial de premier ordre. L'état des routes fut amélioré; des ponts furent jetés sur les rivières; des greniers d'abondance furent établis dans chaque village, moins sans doute pour parer aux éventualités de la disette que pour ménager aux armées envahissantes du czar des ressources toujours prêtes.

Vers le milieu de l'année 1832, toutes les nouvelles institutions ayant reçu leur pleine exécution, le général Kisseleff, désirant juger par lui-même de l'état intérieur du pays, entreprit une tournée dans la Valachie. Quelle que fût la pensée politique ou personnelle à laquelle il obéît, il est certain qu'il s'était attaché à son œuvre, et plusieurs de ses actes le montrent animé d'un véritable désintéressement vis-à-vis des Moldo-Valaques. Aussi, lorsque l'année suivante (1833) le czar l'appela au commandement de l'armée qui devait se porter par terre au secours de Constantinople menacé par Ibrahim, tandis que d'autres forces étaient envoyées par mer sous la conduite du comte Orloff, il ne s'arracha pas sans peine à ses travaux administratifs pour s'occuper des préparatifs de l'expédition. L'assemblée générale de Valachie, qui déjà, en 1831, lui avait offert l'indigénat avec toutes les prérogatives attachées à la noblesse de première classe, lui vota une adresse de félicitations. Bientôt après il se mit en marche; mais arrivé à Giurgevo, comme il s'apprêtait à passer le Danube avec son armée, il reçut la nouvelle de la cessation des hostilités entre la Porte et le pacha d'Égypte, et rebroussa chemin vers Bucarest.

CONVENTION DE SAINT-PÉTERSBOURG. NOMINATION DES HOSPODARS. — Malgré cela, le moment approchait où le général Kisseleff devait quitter définitivement les principautés. La convention conclue à Saint-Pétersbourg au commencement de 1834 (17-29 janvier), en stipulant leur évacuation par les troupes russes deux mois après la nomination des hospodars, allait mettre fin à sa mission. Par la même convention, la Sublime Porte reconnaissait formellement la nouvelle constitution

… *Notes et éclaircissements servant de … tion à la pétition des Moldo-Va… à l'Assemblée nationale française, …*

… Thouvenel, etc., p. 229.

moldo-valaque, et s'engageait à publier à cet effet un firman accompagné d'un khatti-chérif deux mois après l'échange des ratifications (1).

Ce khatti-chérif, qui fut publié, en effet, dans le terme prescrit, ne faisait que renouveler les déclarations du traité de Saint-Pétersbourg et des traités antérieurs relativement aux principautés. Plusieurs paragraphes consacraient de nouveau, et de la manière la plus formelle, leur autonomie et l'indépendance de leur administration intérieure.

En effet, l'article 8 du khatti-chérif porte :

« Les deux principautés ayant tous « les droits d'une législation indépen- « dante.... »

Et ailleurs (art. 4) :

« Les principautés feront librement « toutes les lois nécessaires à leur admi- « nistration intérieure, de concert avec « leurs divans respectifs, sans qu'ils « puissent néanmoins porter atteinte « aux droits qui ont été garantis en fa- « veur de ce pays par les différents trai- « tés ou khatti-chérifs; et elles ne se- « ront molestées, pour l'administration « intérieure du pays, par aucun ordre « contraire à leurs droits. »

« Les Moldo-Valaques jouiront d'une « indépendance législative entière pour « tout ce qui concerne l'intérieur, etc. »

Bientôt l'on s'occupa de la nomination des hospodars.

L'article 2 de la convention de Saint-Pétersbourg portait que « pour cette fois- [redacted]

abandonner la nomination des hospodars aux hasards d'une élection.

Les candidats étaient nombreux : en Moldavie, les Balsh, les Rosnovano, les Pascano, les Conaki, les Catargi, les Stourdza; en Valachie, les Crezulesco, les Philipesco, les Vacaresco, les Golesco, les Baliano; de part et d'autre, les Ghica, les Rosetti, les Cantacuzène, les Mavrocordato, les Soutzo, riches et puissantes familles dont les deux branches ont de longtemps couvert comme d'un réseau le sol des deux provinces. De tous ces prétendants, cinq seulement, dans chacune des deux principautés, furent maintenus sur la liste présentée au choix des deux cours. Michel Stourdza, que nous avons vu figurer comme membre de la commission du Règlement, et qui, pendant toute la durée de l'occupation, avait entretenu des relations suivies avec les Russes, et Alexandre Ghica, spathar de Valachie, furent nommés (21 mars 1834). Ce dernier, dit-on, dut son élévation à la recommandation du général Kisseleff.

Quelques semaines auparavant (fin avril), celui-ci avait quitté les Principautés, après avoir remis l'administration provisoire aux mains du consul général de Russie, baron Ruckmann. On dit que, lorsque le général arriva sur les bords du Pruth, où le clergé, les boyards et une partie de la population avaient voulu l'accompagner, au moment de passer sur l'autre rive, il eut peine à maîtriser son émotion. Ses regrets [redacted]

voyaient s'éloigner sans regrets un maître impérieux, dont le joug, léger au peuple, avait pesé lourdement sur la noblesse, en Moldavie surtout. Quant aux Russes, ils devenaient de jour en jour plus impopulaires; et les sympathies personnelles qu'inspirait le général Kisseleff, non plus que les bienfaits incontestables de son gouvernement, n'avaient pu parvenir à les faire aimer des Moldo-Valaques (1).

CHAPITRE XII.

RÈGNE D'ALEXANDRE GHICA ET COMMENCEMENT DU RÈGNE DE MICHEL STOURDZA.

§ I.

Alexandre Ghica, hospodar de Valachie. (21 mai 1834—26 octobre 1842.)

Avénement d'Alexandre Ghica. — Né en 1793, Aleco (Alexandre) Ghica était frère puîné de l'ex-hospodar Grégoire, sous l'administration duquel il avait rempli successivement les charges de caïmacam de la petite Valachie et de grand spathar, ou chef de la milice. C'était un homme généreux, désintéressé, affable, désireux du bien de son pays, mais sans énergie pour le vouloir (2).

Après avoir reçu leur investiture des mains du grand vizir, aux termes du dernier khatti-chérif, les deux hospodars laissèrent à Constantinople comme leurs fondés de pouvoirs, le premier le grand logothète du patriarcat grec, Jean Aristarchi, le second le prince de Samos, Étienne Vogoridis, dont il venait d'épouser la fille; puis ils reprirent en semble le chemin de leurs principautés

A Giurgevo, où il devait purger s quarantaine, Alexandre Ghica trouva l colonel Campiniano, qui, s'enferman avec lui dans le lazaret, s'efforça de lu inculquer les principes d'un patriotism ardent et éclairé, l'exhortant à s'affran chir de la tutelle de la Russie pour s'ap puyer sur le parti national. L'hospoda comprit la grandeur du rôle qu'on lu destinait; mais il manqua de force pou le remplir.

Cependant, dans le discours qu'i prononça lors de son installation, l lendemain ou le surlendemain de so arrivée à Bucarest (août 1834), on re trouve comme un écho affaibli de ce patriotiques entretiens. Après avoir pay un tribut obligé de gratitude et d'éloge aux deux augustes cours et à l'adminis tration du général Kisseleff, le nouve hospodar s'exprimait ainsi : « Comm je n'ai eu d'autre but, en acceptant l gouvernement de mon pays, que celu de le rendre heureux, je marcherai d'u pas ferme vers le but, sans qu'aucun considération puisse m'en détourner car si l'opinion de ceux parmi lesquel je suis destiné à vivre m'est précieuse je suis plus jaloux encore du jugemen des générations qui viendront aprè nous. »

Retraite des Russes. — Au moi d'octobre de cette année, les troupe moscovites repassèrent le Pruth a grand contentement des Moldo-Vala ques, qui saluèrent ce jour comme celu de leur délivrance. L'instinct populair se prononçait de plus en plus contre l Russie. L'opinion avait fait de grand progrès sous ce rapport depuis 1821, e partout sous le protecteur on commen çait à voir percer le maître.

Les Russes avaient pensé un moment lors des premiers travaux du Règlemen organique, à occuper définitivement le principautés par la réunion de la Vala chie et de la Moldavie en un seul Éta en faveur d'un membre de la famill impériale. « Les instructions envoyée de Saint-Pétersbourg aux comités, ra conte M. Saint-Marc Girardin, procla maient la nécessité de l'intime union de deux principautés. Dans cette vue, il de vait y avoir mêmes douanes et mêm

chis par Alexandre. (Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages*, t. II, p. 263.)

(1) Voy. St-Marc Girardin, *loc. cit.*, et M. Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie*, p. 229.

(2) Un pamphlet anonyme, publié à Bruxelles en 1842 sous le titre de : *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghica*, représente l'hospodar comme n'ayant que l'apparence de ces qualités. Mais il faut se défier des assertions de cet écrit, que l'on attribue à Bibesco et dicté par l'esprit de parti.

monnaie; les Valaques devaient avoir en Moldavie tous les droits des Moldaves, et de même les Moldaves en Valachie; cette combourgeoisie et cette fraternité que recommandait le cabinet de Saint-Pétersbourg menaient naturellement à l'idée de faire des deux principautés un seul et même État. La proposition en fut faite dans le comité de réforme : elle fut agréée par le général Kisseleff et par le consul général de Russie; elle fut communiquée au cabinet de Saint-Pétersbourg; le cabinet l'approuva. Le comité s'occupait de la rédiger, et dans la rédaction il inséra une clause qui, à l'imitation de ce qui s'était fait en Grèce, excluait les princes des maisons régnantes de Turquie, d'Autriche et de Russie. Cette clause gâta tout. Elle montrait un esprit et une intention d'indépendance qui déplut, et il ne fut plus question de réunir les principautés. Si je ne me trompe, cependant, le comité proposait un prince de la maison d'Oldenbourg, c'est-à-dire d'une maison alliée à la famille impériale de Russie (1). »

A quelque temps de là, une autre tentative plus directe eut lieu. Cette fois il n'était point question de s'approprier, mais d'acheter les deux principautés. C'était peu après le traité d'Unkiar-Skelessi, au moment où les armées russes campaient en *amies* sur les rives du Bosphore. Le comte Orloff proposa à la Porte, au nom du czar, la cession des deux provinces à la Russie, moyennant une somme de trois millions de ducats. A cette époque la Turquie, assez embarrassée dans ses finances, était encore redevable à la Russie des deux tiers de sa dette. La proposition du czar fut agitée sérieusement dans le divan, et ne fut rejetée, dit-on, que sur les représentations énergiques d'un drogman de la Porte.

Du reste il ne paraît pas que le cabinet de Saint-Pétersbourg ait été grandement affecté par ce double échec. La démarche du comte Orloff, comme l'idée soufflée aux boyards moldo-valaques, était plutôt un propos en l'air, une sorte de ballon d'essai qu'un projet destiné à recevoir une réalisation immédiate. Le fragment suivant d'une dépêche de M. de Nesselrode paraît renfermer sur ce point la véritable pensée du cabinet de Saint-Pétersbourg.

« Nous pouvions, est-il dit dans cette dépêche, garder les principautés en 1831. Mais c'eût été réveiller les susceptibilités de l'Occident. En lui laissant un semblant d'indépendance, nous en sommes bien plus effectivement maîtres, soit en guerre, soit en paix. »

ÉTAT DÉSASTREUX DES FINANCES. — Cependant les principautés, pour être débarrassées de la présence de leurs hôtes importuns, n'étaient pas pour cela dans un état plus prospère. L'administration provisoire avait grevé les deux provinces de dettes assez considérables. La Valachie elle seule devait neuf millions, et toutes les caisses étaient vides. Le conseiller d'État russe Mavros, chargé de la liquidation de la faillite Meïtani, se trouvait débiteur envers le trésor de plus de huit millions de piastres. Jean Ghica, cousin de l'hospodar, qui s'était rendu adjudicataire des salines au prix modique de deux millions quatre cent mille piastres, devait les deux tiers du montant de son fermage. Deux autres faillites, celles de Sakellarios et de Hadji Mosco de Bucarest, en ruinant un grand nombre de familles et en portant le trouble et la stagnation dans les affaires, rendaient le recouvrement de ces diverses créances encore plus incertain.

Heureusement, à cette même époque, le traité de navigation entre l'Autriche et la Grèce, suivi bientôt de l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur entre Vienne, Constantinople, Trébisonde et Smyrne, en faisant du Danube le grand véhicule central des échanges entre le nord-ouest de l'Europe et l'Orient, contribua à rétablir les finances de la Moldo-Valachie par l'impulsion qu'il donna à l'agriculture et au commerce.

ÉTABLISSEMENT DE LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. TENTATIVES DU PARTI NATIONAL. — L'année 1835 vit l'établissement de la société philharmonique, fondée par le colonel Campiniano. Le but de cette société, littéraire dans la forme, mais politique dans le fond, et qui rappelait l'ancienne hé-

(1) Saint-Marc Girardin, p. 302.

s Philomuses, était le dévelop-
le l'idée nationale dans toute la
de, avec l'autonomie du pays
erainété de la Porte pour bases.
la langue, substituer aux ca-
cyrilliens qui lui donnent un
lave les lettres latines, qui ma-
son origine, l'enrichir par la
n des chefs-d'œuvre littéraires
nger, la faire entendre sur la
ire de la scène une école de
atriotique et de politique na-
éclairer le pays et le manifes-
ême temps à l'Europe avec son
caractère, tels sont les moyens
piniano, héritier des traditions
ео Golesco, compte mettre en
ur faire revivre et reconstituer
temps la nationalité roumaine.
et Aristias prêtant le concours
talent à la nouvelle scène prête
ir, il ne reste plus à Campi-
r'à vaincre le préjugé dont sont
les artistes dramatiques, et il
de l'hospodar un office par le-
e théâtre devant être considéré
une école, l'acteur est reconnu
naire public, et après un cer-
nps de service déclaré admis-
tous les autres emplois. » La
patriote donna l'exemple; des
les filles de boyards ne crai-
nas de se montrer sur la scène,
ent, aux applaudissements d'un
nthousiaste, les beaux vers d'Hé-
l'Aristias. Le *Mahomet* de Vol-
aduit par le premier en vers
s, ouvrit la voie; et dans l'es-
quelques années plus de quatre-
ièces de théâtre, traduites du
ou de l'allemand, enrichirent
moldo-valaque.
adre Ghica ne demandait pas
ne de favoriser ce mouvement,
du moins qu'il ne le compro-
pas vis-à-vis de la Russie. Au
. l'eût lui-même provoqué. Il
t fond, animé des meilleures
s; et, depuis son avénement à
pauté, il n'avait pas cessé de
r les ressources de sa liste ci-
: fonder des hôpitaux, instituer
s primaires, soulager la misère
ans.

ANCHISSEMENT DES TSIGANES
AT. — Une nouvelle réforme, décrétée par l'hospodar, témoigna de son esprit libéral.

Campiniano, emporté par l'ardeur de son libéralisme, avait affranchi tout les Tsiganes de ses terres. Plusieurs boyards, les Golesco entre autres, suivirent son exemple. La mesure était plus généreuse que sage. Ce n'était pas assez de rendre les Tsiganes à la liberté si en même temps on ne leur donnait les moyens de gagner leur vie. Ceux qui avaient une profession sauraient sans doute se tirer d'affaire; mais les autres étaient exposés à mourir de faim. Cependant l'exemple donné par Campiniano et ses amis porta coup; les autres boyards, rougissant de retenir dans l'esclavage des créatures humaines, leurs égales devant Dieu, résolurent, comme lui, de s'en défaire; mais, frappés en même temps des inconvénients que je viens de signaler, ils trouvèrent plus humain et sans doute aussi plus avantageux de les vendre. M. Barbo Stirbey, l'hospodar actuel, mit une partie des siens aux enchères, et céda les autres au banquier Oprano pour quelque dix mille ducats qui servirent à l'achèvement de la somptueuse demeure qu'il était en train de se faire bâtir.

L'année suivante le gouvernement proposa une loi de rachat, et, dans l'espérance de triompher par son exemple des scrupules intéressés des boyards, il rendit un décret par lequel quatre mille familles de Tsiganes, appartenant à l'État, étaient déclarées libres et colonisées dans les villages des boyards, à la charge par ceux-ci de leur donner des terres de labour et de les assimiler aux cultivateurs ordinaires. Cette mesure faisait perdre au fisc une cinquantaine de mille francs par an; mais ce déficit fut plus que compensé, dès la première année, par l'accroissement de la production agricole (1837).

OPPOSITION CONTRE ALEXANDRE GHICA. LUTTE ENTRE L'HOSPODAR ET L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. — Cependant, malgré ces gages donnés à la cause de la réforme et du progrès, l'opposition grossissait de jour en jour contre Alexandre Ghica. Cette opposition se scindait alors en deux partis, plus hostiles l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient au pouvoir constitué : le parti libéral,

formé par ce qu'on commençait dès lors à nommer *la jeune Roumanie*, et poursuivant, dans un avenir éloigné et dont lui-même n'entrevoyait pas le terme, la reconstitution de la nationalité roumaine; et le parti russe, composé des vieux boyards, ennemis personnels de Ghica et recevant leur mot d'ordre du consul général Ruckmann. Entre ces deux partis, l'hospodar n'avait pas su choisir. Trop timoré pour appeler dans ses conseils des hommes suspects à la Russie, il avait refusé à plusieurs reprises le concours de Campiniano et de ses amis. D'un autre côté, il était trop ami de son pays pour se livrer pieds et poings liés entre les mains des agents de la Russie. Cette incertitude le perdit. N'osant se fier à personne, ballotté entre ses devoirs d'hospodar roumain et de protégé moscovite, il ne réussit qu'à manifester de plus en plus son impuissance, jusqu'à ce que, effrayé de l'excès du mal, alarmé des progrès de l'opposition, il prit, de concert avec son collègue de Moldavie, le funeste parti d'adresser ses doléances au cabinet de Saint-Pétersbourg contre les *tendances libérales*, qui commençaient à se faire jour de toutes parts. L'assemblée générale gêne l'hospodar; il trouverait plus commode de gouverner sans elle. Cependant il n'ose proposer ouvertement à la Russie de détruire ou même de modifier la constitution; c'est une simple question d'interprétation et de tendance. « Il ne s'agit point ici, écrit l'hospodar à M. de Nesselrode, ni de changer rien

Les chefs du parti national dans l'assemblée, Campiniano, Jean Rosetti, Grégoire Cantacuzène, ne cessaient de censurer hautement les malversations du pouvoir, la dilapidation des deniers publics, le malaise croissant du pays causé par l'incurie du gouvernement, et plus que tout les menées corruptrices du consulat russe, dont il se rendait le complice. Alexandre Ghica, exaspéré de ces clameurs, est déterminé à frapper un grand coup. Il adresse à l'assemblée un office dans lequel les trois chefs libéraux sont dénoncés comme des perturbateurs du repos public. Par le même office la chambre est invitée « à ne plus se laisser guider dorénavant par leurs conseils, et à extirper de son sein cet esprit factieux contre lequel l'hospodar se verrait obligé de sévir. » Mais la chambre, indignée, répond par l'organe de l'archevêque métropolitain, son président, qu'elle ne doit nul compte à l'hospodar de ses actes, encore moins de ses opinions; qu'au reste il est permis à toute nation *garantie* de se mettre en garde contre les mesures de son *garant*; qu'à la Porte seule appartient le double droit de suzeraineté et de protection, le second n'étant que la conséquence du premier; que la chambre ne saurait sans forfaire à l'honneur abandonner à la puissance garante un droit qui n'appartient pas même à la puissance protectrice, celui de l'autonomie nationale. Ce n'est pas tout; après avoir protesté contre les actes de rébellion qu'on lui

lirent de nouveau de l'urne.
ys fut bien inspiré, car la
qui allait s'ouvrir devait être
par un incident des plus
tout à fait inattendu.

BLÉE GÉNÉRALE DE 1837 ET
RÉVISION DU RÈGLEMENT
UR. — L'assemblée était à
unie qu'elle fut saisie d'une
du consul général de Russie,
Ruckmann, tendant à ce
s les ordonnances du général
pendant la durée de l'oc-
de 182 à 1834, fussent an-
u Règlement à titre de lois,
liverses modifications fussent
au texte de ce même rè-
notamment aux articles 52

le 52 était ainsi conçu :
acte ou décision de l'as-
générale et du prince qui se-
traires aux privilèges de la prin-
aux traités et aux khatti-ché-
és à son profit, comme aussi
aux *droits de la cour su-*
t protectrice (1), doivent être
comme nuls et non ave-

inet de Saint-Pétersbourg de-
que l'on remplaçât les mots
par ceux-ci : *aux deux cours.*
s l'article 54, au lieu des
aire parvenir *à la connais-*
deux cours, » il voulait sub-
à une plus haute connais-

à la conclusion du Règlement
, qui portait « que l'assem-
rrait, avec le concours de
, faire au Règlement les chan-
et réformes que le besoin
it, » le baron de Ruckmann
t qu'on ajoutât : *toutefois*
urait avoir lieu sans le con-
de la cour suzeraine et
e. »

marquons comme le rôle de la
-vis des Principautés grandit à
té, à chaque acte officiel, arra-
blesse de la Porte. Le droit d'*in-*
tipulé par le traité de Kutchuk-
fut changé successivement en un
sure, puis de *garantie* (traité
le), puis de *protection.*

C'était demander d'un seul coup au pays l'abandon complet de son droit d'autonomie.

Mais laissons parler sur cette importante affaire un historien témoin oculaire :

« L'assemblée générale sentit toute la portée d'une pareille atteinte, et pour la première fois elle prit une attitude imposante. La majorité, invoquant la puissance des traités qui garantissent son existence politique, refusa d'admettre les changements et articles additionnels.

« Le baron de Ruckmann, étonné de la tendance que prenait l'assemblée, effrayé de la manifestation de sentiments aussi opposés à ses vues, s'empressa de protester entre les mains de l'hospodar.

« Le soussigné, était-il dit dans la « protestation, devait s'attendre à ce « que l'assemblée générale de Valachie, « pénétrée, comme celle de Moldavie, « des intentions salutaires qui ont pré- « sidé aux réformes introduites dans « les principautés, tributaires de la « Porte, mais placées formellement par « les traités sous la protection de la « Russie, suivrait une ligne de con- « duite analogue, conduite qui lui était « tracée par des devoirs qu'elle ne « pourra jamais méconnaître impuné- « ment.

« Ce n'est pas sans une extrême « surprise et un vif regret que le sous- « signé a vu l'assemblée générale éle- « ver des objections et des difficultés « relativement aux changements in- « troduits dans la nouvelle rédaction « par suite des principes qui ont servi « de base et de règle et en vertu d'une « sanction suprême. Cette rédaction « est basée, d'une part, sur le texte « primitif du Règlement et des dispo- « sitions supplémentaires adoptées par « l'administration provisoire, et d'une « autre sur les changements de pure « forme arrêtés entre la cour impériale « et la Porte Ottomane, et qui n'altè- « rent d'aucune manière le dispositif « du texte.

« D'après cela, l'assemblée générale « n'étant appelée qu'à constater si la « nouvelle rédaction est exactement « conforme à ces bases, elle ne pou-

« vait que sortir du cercle de ses at-
« tributions et de ses pouvoirs soit
« en s'opposant à ces changements,
« soit en voulant les modifier selon
« ses propres opinions.

« Le soussigné se fait, en consé-
« quence, un devoir de déclarer à
« Votre Altesse que, les discussions des
« membres de l'Assemblée ayant pris
« une pareille tendance, il ne peut les
« considérer que comme essentielle-
« ment attentatoires aux droits des
« cours suzeraine et protectrice, et
« il ne lui reste dès lors qu'à pro-
« tester, comme il proteste par la pré-
« sente, de la manière la plus formelle,
« contre une marche aussi irrégulière
« et aussi contraire au respect dû aux
« deux cours, qui n'admettent aucune
« déviation de la lettre des transac-
« tions qu'elles ont conclues et qu'elles
« sauront maintenir dans toute leur
« intégrité. »

« Etc., etc., (1).

« Le résultat de cette note fut un office de l'hospodar à l'Assemblée par lequel il lui retirait la copie du Règlement à reviser, et annulait tout le travail relatif à la révision du Règlement (2).

« Que pouvait faire l'Assemblée? L'obéissance était moins un devoir qu'une impérieuse nécessité; mais elle ne pouvait laisser passer un pareil office sans réponse (3). »

En conséquence les députés procédèrent séance tenante (21 juillet) à la ré-

atteinte aux prérogatives de hautes cours alors qu'ils n'avai que défendre l'autonomie de la solennellement garantie par l'ar du traité d'Andrinople, les arti et 8 du khatti-chérif de 1834, et l cles 52 et 379 du Règlement org lui-même (1).

« Le Règlement manuscrit, l'adresse, contient en effet qu lignes d'après lesquelles toute sition administrative ou chan qui pourrait être opéré sans ment de la cour protectrice sera sidéré comme nul. Ce passage, pas été imprimé par ordre du vant président plénipotentiaire, général Kisseleff, par la voie du tariat d'État, a excité maintena tention de l'assemblée a l'effet convaincre de la vérité d'une addition (2). Après avoir pris tou circonstances en considération, restée persuadée que M. le Kisseleff, d'après toute justic pouvait faire insérer un sembla

(1) Ce dernier article commence « D'après l'article du traité de paix d nople qui assure au *seul* gouverneme que l'administration intérieure du pay

(2) La vérité est que cet artic tionnel, glissé subrepticement à l Règlement, postérieurement à l'appos signatures, pouvait être aisément a faux. Voici comment M. J. Radules liade) raconte le fait : « L'avant-der



dditionnel, puisqu'il se trouve
tradiction patente avec tous les
ges de cette principauté. »
resse finissait par un appel au
isme du prince :
otre Altesse, comme fils de cette
, gouvernant aujourd'hui le peu-
l lui a été confié par la divine
lence, nous la prions très-hum-
nt de se persuader de toute la
des droits du pays, de recon-
l'innocente conduite de cette as-
le, de partager ses sentiments, et
uloir bien porter à la connais-
le qui Votre Altesse jugera con-
e la vérité que nous lui exposons
ectitude de nos intentions, etc. »
a adresse fut lue, discutée et
au scrutin à la majorité des trois
de l'assemblée. Les ministres,
avoir tenté vainement de s'op-
au vote, provoquèrent un office
ture de la part de l'hospodar ;
l arriva trop tard, l'adresse était
gnée. Des sentinelles furent pla-
ux portes comme pour empêcher
rétaires d'enlever les archives et
sparer des papiers. On vit même
istre de l'intérieur se charger de
urs dossiers et les porter en dépôt
e consul de Russie. On voulait
r à la résistance légale de l'as-
e un caractère de rébellion (1).
lant jamais délibération n'avait
s calme. C'est qu'il ne s'agissait
à d'égoïsme et de priviléges de
: c'était l'avenir même du pays
tait en question. Si quelques
es pourtant s'y firent remarquer
véhémence de leur parole, c'est
furent poussés à bout par les
s imprudentes de MM. Stirbey
hel Ghica. Il n'y a donc pas lieu
onner si Campineano, rappelant
mier la profession originelle de
es, lui cria : « Prenez-y garde,
ur, nous ne sommes pas au
(2) ; ». et si Jean Philippesco,
nt son poing à l'autre, lui lança
errible apostrophe : « Tu mé-
s qu'on te serrât au cou le cordon
rouge qu'y a attaché la Russie. » Le lendemain Jean Philippesco donna sa démission d'*aga* de la police.

Le prince et ses ministres, réunis au consulat général, attendaient avec une certaine inquiétude l'issue des délibérations de l'Assemblée. En apprenant le vote de l'adresse, Alexandre Ghica rendit sur-le-champ une ordonnance de dissolution de la chambre, tandis que M. de Ruckmann demandait des instructions à Saint-Pétersbourg. L'irritation fut vive ; mais la cour protectrice ne s'en montra que plus résolue à poursuivre énergiquement son but, en faisant tomber tout l'odieux des moyens sur la Porte Ottomane. M. de Ruckmann reçut l'ordre de se rendre à Constantinople, sous prétexte de remplacer l'ambassadeur, M. de Boutenieff, en congé, mais en réalité pour engager la cour suzeraine à frapper un coup d'autorité. La volonté de la Russie était toute-puissante à Constantinople. La Porte céda, au détriment de son honneur et de la foi due aux traités, au détriment des droits des Moldo-Valaques et de son propre intérêt ; et le kapou-kiaïa de Valachie, J. Aristarchi, fut chargé de porter à Bucarest *l'oukase déguisé en firman* qui prescrivait l'intercalation au Règlement de « toutes les dispositions additionnelles qui avaient eu lieu du temps de l'occupation russe et de la clause finale exclusivement insérée pour maintenir intacts les règlements, tout comme aussi les droits légitimes des deux hautes cours à l'égard des Principautés (1). »

Le départ de M. Aristarchi fut combiné de manière à ce que son arrivée dans la capitale de la Valachie coïncidât avec le retour de M. de Ruckmann, qui s'était fait précéder d'une note adressée au prince, dont l'insolence le disputait à celle du firman (2).

Mais laissons M. Colson nous raconter le dénoûment de ce drame parlementaire :

olson, p. 101.
e grand-père de M. Stirbey (actuel-
hospodar) était marchand de chevaux
s.

(1) Voyez le texte de ce firman dans l'ouvrage déjà cité de M. Ed. Thouvenel, *Pièces justificatives*, p. 347. « Jamais, dit l'auteur, la force n'a tenu à la faiblesse un langage plus insolent. »

(2) Voyez dans Colson, p. 103, le texte de cette note.

« Dès le lendemain de son arrivée, le baron de Ruckmann invite, au nom des deux monarques, tous les dignitaires de l'État et les membres de l'Assemblée générale à se réunir chez lui. Il leur dit que S. M. était vivement affectée des événements de la session passée; qu'il était chargé d'exprimer toute son approbation *à ces dignes et braves patriotes* qui ont compris les vrais intérêts de leur pays (ce sont MM. Georges Philippesco, son fils, le colonel Philippesco, Étienne Balaciano et le vornik Kocoresco), et son mécontentement aux députés qui avaient fait de l'opposition dans l'Assemblée nationale, et avaient provoqué des dissentiments (1); qu'on avait à choisir maintenant entre la soumission volontaire ou le régime des firmans, et que pour sa part il était désolé que de pareilles choses se fussent passées *sous son administration*. Le 14 mai, les mêmes membres durent se rendre au palais pour y entendre la lecture du fameux firman. Je ne peindrai pas les sentiments divers qui s'emparèrent des assistants. Le 15 mai, à onze heures du matin, eut lieu enfin l'ouverture de la chambre : il y avait ordre ministériel, le discours d'ouverture prononcé, de procéder de suite à l'exécution du bon vouloir du sultan (2). »

M. Aristarchi, assis au banc des ministres, présidait de fait l'assemblée. Campineano avait refusé d'y assister. Condamné à signer le premier, l'hospodar brise deux plumes avant de trouver celle

qu'elle ne désespère pas de lui-même et de l'avenir, redouble jusqu'à la fin de la session de prévoyance et de fermeté. Elle frappe de nullité tous les actes arbitraires du gouvernement, se montre infatigable à poursuivre les abus, demande un compte sévère aux ministres de leurs dilapidations, inscrit définitivement parmi les revenus de l'État diverses sommes soustraites du département des finances depuis plusieurs années, met à la charge des ministres responsables toutes les dépenses faites sans l'autorisation de l'Assemblée, réclame l'exécution du Règlement organique au sujet de la confection des routes et de la canalisation des rivières, et vote, à l'unanimité, l'impression aux frais de l'État de trois ouvrages, entrepris dans un but éminemment national, l'*Histoire de la Valachie* par le Transylvain Aaron Floriani, la traduction en vers de l'*Iliade* par Aristias et le *Dictionnaire universel de la langue romane* par M. Vaillant, directeur du collége de Saint-Sava.

L'idée nationale, bannie de la sphère politique, se réfugiait dans la littérature et sur la scène. Bientôt cependant ce dernier élément de propagande allait lui manquer. Le théâtre national, fondé en 1835 par la société philharmonique, après avoir débuté, comme de coutume, par des traductions des théâtres étrangers, avait produit des œuvres originales et nationales. *Michel le Brave* et les *Douze bouards* inaugurèrent dignement

Angleterre, l'éventualité ropéen au sujet de cette mt si souvent agitée et ravivaient les ardeurs et des nationalités éparses an.

se Campineano se rendit Angleterre pour y plai- parti national, la cause alachie devant les cabi- nt. Faire connaître l'état is, dénoncer les abus et protectorat, demander, ce protectorat exclusif rotection collective des issances, tel était l'ob- n de Campineano. L'ac- t de l'amiral Roussin à Constantinople lui pa- eux augure; mais elle aute des circonstances, négociateur, qui à Lon- soutint avec une géné- les droits de son pays. sur le point de rentrer il reçut la nouvelle que l de Russie (c'était alors), qui avait remplacé de- de Ruckmann), instruit l'étranger, avait obtenu l contre lui (2). Ses amis de différer son retour nquillement à Paris que té. Campineano ne crut ndre à ces avis, et il se pour Bucarest. Arrivé il fut arrêté par les tra- éré sous escorte au mo- ginano, et plus tard à uitu. Cette arrestation le patriotisme de Cam- rendu populaire; on ac- ent le prince de s'être des hautes œuvres de la nes de Bucarest retenti- de ce refrain que la jeu- chantait en chœur :

a Marginano
Campiniano (3).

oyé extraordinaire à Con- résentant de la Russie aux enne en 1855.
alaque de l'année 1839.
, à Marginano et délivrons yez Vaillant, t. II, p. 403.

Mouvement libéral de 1840. — Bientôt cependant l'annonce du traité de la quadruple alliance (1), l'éventualité de plus en plus probable d'une guerre qui mettrait la France aux prises avec la Russie et l'Autriche ranimèrent les espérances du parti national, découragé un moment par l'insuccès et l'emprisonnement de son chef. Depuis longtemps les sympathies des Moldo-Valaques les portaient vers la France, et malgré le peu d'appui qu'ils avaient trouvé jusque-là dans le gouvernement de Juillet, c'était d'elle qu'ils attendaient leur délivrance. Les Serbes et les Bulgares s'agitaient de leur côté, et la Russie favorisait sous main ces menées, qu'elle comptait tourner à son profit. La Turquie semblait à la veille d'un démembrement. En attendant qu'un nouveau Vladimiresco revendiquât, les armes à la main, les droits du pays, les patriotes roumains se concertèrent, afin de se préparer par la voie légale pour un avenir prochain. Ils ne réclamaient rien que la stricte exécution des traités, la suzeraineté de la Porte, le droit de la nation de se gouverner elle-même sans le contrôle de l'étranger, le développement libre et régulier de ses institutions. Certains que le pays serait avec eux, ils se sentaient assez forts, ou du moins assez courageux, pour arborer hardiment le drapeau national en face de la Russie. Quant à l'hospodar, quels que fussent ses torts envers la nation, ils songeaient moins à l'en punir qu'à lui offrir l'occasion de les réparer en se mettant lui-même à la tête du mouvement et en se prononçant ouvertement contre le protectorat. C'était le mouvement de 1848 anticipé.

Néanmoins, comme il pouvait sortir de là un conflit avec la Russie, et que, dans ce cas, la coopération, ou tout au moins la diversion de la France, devenait indispensable, les patriotes roumains crurent devoir différer le mouvement jusqu'à ce que la question de la paix ou de la guerre eût reçu une solution définitive. En attendant, les chefs parcouraient les districts, et notamment ceux des montagnes, recrutant partout des partisans et s'assurant au besoin

(1) 15 juillet 1840.

du concours armé des populations. Il ne se passait pas de jour que le comité patriotique, qui siégeait à Bucarest, ne reçût les adhésions de *mosneni* et de fermiers indigènes, avec l'indication précise du nombre d'hommes et de fusils qu'ils tenaient en réserve. Tout le quartier de Bucarest dit des *tabatci*, ou tanneurs, était à sa dévotion, et cette population, de plus de six mille âmes, était suffisante pour provoquer, au besoin, une démonstration capable d'en imposer à la réaction. En même temps les mesures étaient prises pour jeter à l'improviste en Bessarabie un corps nombreux de paysans, armés de haches et de faux et commandés par des officiers de la milice. On voulait par ce coup d'audace décontenancer la Russie et donner le temps au pays de s'organiser militairement; on espérait même qu'il suffirait de cette invasion armée, au sein de populations qui n'avaient pas eu le temps d'oublier leur origine, pour révolutionner et peut-être pour reconquérir la Bessarabie. On prenait toutes ces mesures en silence, et l'oreille tendue à ce qui se passait en France. L'on n'attendait plus que la déclaration de guerre, lorsque l'ultimatum de M. Thiers, suivi bientôt de sa démission (29 octobre), vint ajourner, puis détruire complétement les espérances des patriotes roumains.

A cette époque, Alexandre Ghica se trouvait à Craïova. C'est là que deux des principaux chefs, récemment arrivés des montagnes, Téléjesco et Marino, reçurent l'ordre de lui faire des ouvertures, et de l'amener soit à se mettre à la tête du mouvement, soit à lui donner un chef de sa main, et, en cas de refus, de l'arrêter. Des précautions semblables devaient être prises à l'égard de l'hospodar de Moldavie : car les plans des conjurés embrassaient les deux provinces. Peu au courant de ce qui se passait, ignorant la démission de M. Thiers, dont la nouvelle a été apportée la veille à Bucarest par le télégraphe, Téléjesco et Marino se disposent à exécuter les ordres du comité patriotique. Mais la trahison les a devancés; leurs mouvements sont observés, et avant qu'ils aient pu joindre l'hospodar ils sont arrêtés et conduits sous escorte à Bucarest. Alors les arrestations commencent; les prin
chefs patriotes, Démétrius Phili
Nicolas Balcesco, jeune écrivain
grand mérite, César Bolliac, Sot
sont incarcérés, et attendent
neuf mois leur condamnation a
vail des mines, qui pour trois a
pour huit, qui à perpétuité. MM
lant et Mourgo doivent à leur
d'étrangers de n'être punis que
simple bannissement (juillet 18

COMPLOT D'IBRAÏLA. —
que s'instruisait le procès des p
roumains, l'insurrection bulgar
sée en secret par la Russie, gagn
que jour du terrain. Elle com
à étendre ses ramifications en Val
en Moldavie, où des bandes a
composées de Grecs et de Bulg
fugiés, s'organisaient sous le
nage du consul de Russie à Gal
mon Andréjewitch. Tout à c
nouvelle arrive à Bucarest que
trois cents de ces individus éta
courus à Ibraïla et demandaien
ser le Danube pour se joindre
frères insurgés (juin 1841). Al
Ghica se trouvait dans une posit
tique : il devait ou trahir la Po
mécontenter la Russie. Il y ava
des deux côtés; et si l'hospo
consultait que son avantage, il
hésiter, mais non s'il consult
devoir. Il prit le parti le moins
le plus honorable. Il arma les
valaques, et les envoya sur le
du Danube; les principaux chefs
bulgares furent cernés dans la c
taine d'Ibraïla, faits prisonnie
vrés aux tribunaux; le reste fut n
en voulant passer le fleuve. L'h
fut complimenté par la Porte a
énergique fidélité, et reçut un
d'honneur de la part du sultan
la Russie ne cacha pas son mé
tement, et le nouveau consul, M
koff, reçut l'ordre de préparer
chéance d'Alexandre Ghica.

La tâche devait être aisée. L
avait contre lui et l'Assemblé
gée alors par deux frères de ca
et de noms différents et destinés
l'autre à l'hospodarat, Georges
et Barbo Stirbey, et l'opposition l
dont l'exil de Campineano et le
des accusés de 1840 avaient ai

…ments, et le peuple, dont le ma-
…laissant allait servir de prétexte
…versement de l'hospodar.

…ACE D'ALEXANDRE GHICA.—
…sion de 1841 avait clos ses tra-
… votant, sur la proposition du dé-
…mmanuel Baliano, l'indigénat
…titre de bano et le don d'une terre
… de Kisseleff. (1)

…nouvelle législature s'ouvrit l'an-
…vante pour une autre période de
…nées. A peine les députés furent-
…s qu'ils votèrent à l'hospodar
…resse, véritable manifeste de
… Cette adresse, rédigée avec un
… talent et une perfidie notoire
…Bibesco, et dans laquelle étaient
…, avec une apparente confu-
…les plaies les plus vives et les
…rêts du pays, la vénalité de
…tration, le trafic de la justice
…tres, l'aggravation du sort du
…, qui, depuis l'introduction du
…ent organique, avait payé plus
…ble des redevances légales qu'il
… d'acquitter, l'état de plus
… déplorable des finances, l'aban-
… droits les plus sacrés et des
…ers intérêts de la nation, con-
…un véritable réquisitoire contre
…ar. Les ménagements hypocrites
…rme rendaient le fond plus ac-
…. Tout cela était vrai, mais peu
…. Le pays souffrait tous les maux
…dans l'adresse; mais la totalité de
…x ne devait point être imputée à
…dar : et parmi ses accusateurs
…eût refusé d'être son complice?
… copie de cette adresse fut en-
… Constantinople et à Saint-Pé-
…rg : il était évident que ceux qui
…fait une peinture si navrante de
… pays cherchaient moins un re-
…ses maux que le renversement
…podar.

…enquête fut ordonnée par les deux
…ours. Chekib éfendi, ex-ambassa-
…ondres et l'un des signataires du traité du 15 juillet, et le général russe Duhamel furent nommés commissaires. L'enquête n'eut pas de peine à constater la réalité des faits allégués par l'adresse. Chekib éfendi, de retour à Constantinople, présenta au divan un rapport exact de la situation du pays, dans lequel les torts du prince n'étaient ni atténués ni grossis au gré de ses ennemis. La Porte répugnait à la destitution d'Alexandre Ghica; l'ambassadeur de France le soutenait de son crédit; mais ce crédit s'effaçait devant celui du ministre de Russie, M. de Boutenieff, qui, pour contre-balancer l'échec que la Russie venait de subir en Serbie, avait reçu l'ordre de sa cour d'exiger la déchéance de l'hospodar valaque. Alexandre Ghica fut déposé (octobre 1846), et Safet éfendi partit pour Bucarest afin de signifier à l'ex-prince la décision de la Porte (1), et de procéder à l'élection de son successeur par la voie et suivant les formes établies par le Règlement.

ÉLECTION DE GEORGES BIBESCO.— Mais l'observation des formes n'arrêta pas le jeu des intrigues. Tandis que la Turquie observe, la Russie agit. Pro-

(1) …ous avons dit (p. 146) que l'assemblée … de 1831 avait déjà offert l'indigénat …Kisseleff; mais celui-ci avait déclaré ne … l'accepter tant qu'il serait dans le pays …e du gouvernement. Voy. *Paul Kuss… …s principautés de Valachie et de Mol…* …32.

(1) Nous empruntons à la *Gazette de Transylvanie* l'acte de renonciation de l'hospodar Alexandre Ghica à la principauté de Moldavie :

« Nous, Alexandre Démétrius Ghica, prince par la grâce de Dieu et hospodar de Valachie,

« Au conseil d'administration extraordinaire.

« Nous soumettant à la volonté des hautes cours, de la puissance suzeraine et de la puissance protectrice, lesquelles exigent que nous renoncions au gouvernement de la principauté;

« Nous remettons dès ce jour le gouvernement aux caïmacams nommés par la Sublime Porte, et nous les renvoyons aux articles 18 et 19 du Statut organique pour y puiser les règles de leur conduite.

« MM. Georges Philippesco, président du Divan, Théodore Vacaresco, ministre de l'intérieur, et Michel Cornesco, ministre de la justice, devront, sous leur responsabilité, veiller au maintien de l'ordre public et vaquer aux affaires du gouvernement.

14 octobre 1846.

Signé Alexandre Ghica.

Le secrétaire d'État postelnik Constantin Soutzo.

messes et menaces, rien n'est épargné pour écarter de l'hospodarat les hommes du parti national et y faire arriver l'un des deux candidats de la Russie.

Ces deux candidats étaient les deux frères Bibesco et Stirbey. Les patriotes portaient Campineano. Ce dernier avait des chances; il fallait l'écarter à tout prix. Les caïmacams effacèrent son nom de la liste, sous prétexte que la Porte refuserait de confirmer son élection. Mais il ne suffisait pas d'avoir rayé de la liste électorale le nom de Campineano; il fallait y inscrire ceux de MM. Bibesco et Stirbey. Or, l'article 26 du Règlement n'admettant comme candidats à l'hospodarat que les boyards dont la noblesse remonte au moins au grand-père, ni l'un ni l'autre ne se trouvait dans les conditions voulues d'éligibilité (1). Le texte de la loi était positif; on n'en tint nul compte.

Deux mois après (30 décembre), l'assemblée générale extraordinaire procéda à l'élection. Une nouvelle illégalité fut commise. Le nombre des candidats inscrits était de trente. D'après l'article 32 du Règlement, on était tenu de voter séparément pour chacun d'eux. Au lieu de cela, les caïmacams, prétextant une trop grande perte de temps, partagèrent les trente candidats en six séries, et remirent à chaque électeur cinq boules, dont une blanche. Ensuite ils eurent soin que les candidats sérieux, ceux que l'on avait in-

Le commissaire ottoman impassible et muet, à ce tour lets.

Le nom de Georges Bibesc l'urne à une grande majorité réuni 131 voix; son frère Stirbe eu 90; le grand bano Georg pesco, candidat de la vieille bo Au moment de l'élection, voy les chances réunies en f M. Stirbey, les électeurs de tion s'étaient divisés; les un voté pour Baliano, qui obtint les autres pour Bibesco, dont paraissait préférable à celui frère. « Votons tous pour c'est le seul moyen d'échappe bey, » s'était écrié l'un des Villara.

§ 2.

MOLDAVIE.

Commencements du règne de Stourdza (1834-1843).

Les événements de la Molda moins connus et moins import ceux de la Valachie. La politi térieure ou intérieure ne aucun fait remarquable. Tout de ces sept années est concent le mouvement et les jeux de l' tion.

Cette opposition avait précé nement de Michel Stourdza. moment même où il aspira



hargé de porter à Saint-Péters-
le projet du Règlement comme
mage d'un vassal à son suzerain,
preuve à la fois d'une capacité
t zèle qui le désignaient long-
à l'avance au choix de la Rus-

autres boyards, qu'aucun sen-
de rivalité n'animait contre
m, redoutaient son avidité bien
et s'apprêtaient à le combattre,
ant par zèle patriotique, mais
les vues personnelles. Quant à
ition nationale, à celle qui haïs-
Michel Stourdza la créature de
sie et l'oppresseur des droits et
ertés du pays, elle n'était en-
présentée que par trois hommes,
ayèrent vainement de protester
l'acceptation de la clause finale
glement, MM. Georges Ghica,
et Grégoire Couza.
el Stourdza n'avait point à s'ef-
de tels adversaires : il comprit
véritable lutte serait entre lui et
de boyarie, composée en grande
le Phanariotes. Après s'être mé-
par ses antécédents, des appuis
-Pétersbourg, et, en dernier lieu,
tantinople par son mariage avec
le du prince de Samos, Étienne
lis, devenu en même temps son
kiaïa à la Porte, il fit mine de
rocher à l'intérieur de la boyarie
e, et le discours qu'il prononça
son installation, en rappelant
s le testament politique d'É-
le Grand, le montra préoccupé
ment du bien-être et de l'or-
ion future du pays :
solennité de ce jour est, disait-
mmencement de l'époque que le
d'immortelle mémoire Étienne
d, dont nous contemplons ici
, avait su prévoir. Par son tes-
politique ayant préservé la
le d'une perte imminente, à
un torrent d'événements si-
l'aurait inévitablement entraînée,
servée pour un meilleur avenir;
relèvera de ses ruines sous les
s de la foi de nos aïeux.
faut que tout Moldave éprouve
n de répondre dignement à l'exis-
olitique qui vient d'être assurée
ays. Un tel résultat ne saurait
être obtenu par mes seuls efforts. Je m'attends à une coopération franche et loyale de la part de mes compatriotes que des principes conservateurs doivent guider dans leur conduite.

« L'ordre social ne saurait se maintenir sans l'accomplissement des devoirs sacrés de père, de fils et d'époux. J'appelle bon père celui qui sait préparer ses descendants à l'héritage de la foi des vertus. Le nom de fils sera mérité par celui qui sera animé de la noble émulation de surpasser ses ancêtres, etc. »

Conservateur par excellence, diplomate consommé autant qu'habile administrateur, attentif à éviter tout ce qui pouvait le compromettre à l'égard de l'une ou de l'autre cour, il échappa aux piéges de ses ennemis, et sut naviguer sans péril entre ces deux redoutables écueils, la suzeraineté et le protectorat. Dans un pays où tous les partis lui étaient ouvertement ou instinctivement hostiles, il eut constamment la majorité dans l'Assemblée, qui ne fût pas suspendue une seule fois pendant tout le cours de son règne; et, sans coup d'État, sans secousse violente, sans firman, il gouverna paisiblement la principauté pendant quatorze ans, le Règlement à la main, ne se préoccupant de la moralité ni du but, ni des moyens, pourvu qu'il restât dans la légalité. « C'était, dit un écrivain national, un homme éminemment constitutionnel, constitutionnel un peu à la manière du gouvernement de Juillet, sachant se faire une majorité à tout prix, mais homme légal, et c'est quelque chose dans un pays comme le nôtre, où le respect seulement apparent, de la légalité est une garantie presque suffisante. »

Lorsque l'opposition, exclue des assemblées, chercha à lui susciter des embarras à l'intérieur, Michel Stourdza s'adressa directement au cabinet de Saint-Pétersbourg, et par la manière dont la question était posée il assurait et garantissait à l'avance le triomphe de sa politique. « Faut-il, demandait l'hospodar, sacrifier le Règlement aux intérêts isolés de quelques boyards, ou le prince ne doit-il pas, conformément aux inspirations de sa conscience, aux exigences de ses devoirs, soutenir ces

institutions tutélaires malgré tous et contre tous? » C'était le pendant de la fameuse note secrète qu'Alexandre Ghica adressait au comte de Nesselrode à la même époque (1837). Mais Michel Stourdza était bien plus dans la légalité que son collègue de Valachie. Il ne s'agissait pas d'interpréter le Règlement *de telle ou telle manière,* mais de le maintenir purement et simplement. Ici, en effet, l'opposition au Règlement venait non pas du parti national, trop peu nombreux encore pour qu'on le comptât pour quelque chose, mais des Phanariotes, qui ne pouvaient se résigner à la perte de leur riche domaine, et se montraient d'autant plus animés contre le nouvel ordre de choses qu'ils ne le considéraient, non sans une apparence de raison, que comme une transition pour arriver soit à l'indépendance, soit à l'incorporation.

Libre d'inquiétudes de ce côté, Michel Stourdza poursuivit paisiblement le cours des améliorations matérielles qu'il s'était proposé d'introduire dans sa principauté. La communication adressée par lui à l'Assemblée générale de 1838, en traçant la marche suivie par la Moldavie pendant une période de sept années, renferme à cet égard une foule de notions utiles et curieuses. Ainsi les dettes des communes, qui, au commencement de 1834, s'élevaient à plus de 15 millions, ont été éteintes. Les magasins de réserve, à peine au terme de

traverse la Moldavie dans longueur, du sud au nord, que entièrement achevée; ponts, dont quatorze en pier confectionnés. En même tem pourvu à la sécurité publique routes et dans l'intérieur de moyen de l'organisation des (gendarmes).

Mais tandis qu'il donne au et à l'agriculture une imp vorable aux intérêts générau qu'il perce des routes, con ponts, jette les fondements de taine de Galatz, qu'un office 1834 a érigée en port fran Stourdza ne perd pas de vue sa fortune particulière. Homm et de rapine, il ne se contente néficier sur les travaux public effrontément la justice, tra emplois et des titres. Ce sont l exactions, les mêmes scand Valachie, à la différence prè dilapidation est, pour ainsi d ganisée, et que les bénéfices lieu de s'éparpiller sur une d'employés, se concentrent da du chef de l'État et de ses immédiats. Plus de 30 million l'on assure, furent rendus da de quatorze ans par la Mold nagée en coupes réglées, et l'hospodar rentré dans la vie des plus riches propriétaire rope.



s; le peuple commença à s'agiter. ...ie, qui, à cette époque, travail... sa propagande la Bulgarie et la ..., ne négligea pas une aussi belle ... de susciter des embarras à la ... Un vaste complot, qu'elle fa... sous main, se forma pour ... un massacre des boyards et ... fermiers. Le chef de la con... était un Bulgare, nommé Ba... Popowitch. Heureusement Michel ... fut prévenu à temps; il fit ar... Popowitch, le chassa du pays; et ...plot, privé de son chef, avorta. ... débats de l'assemblée générale ...chie l'année précédente, le coup ... du 15 juillet, la protestation et ... Campineano et bientôt après la ...ive révolutionnaire de 1841 eurent ... retentissement en Moldavie. ... la Principauté, où la prédo... de l'élément aristocratique ... retardé le progrès des idées li..., resta étrangère à cette efferves... politique, de même qu'elle était ... étrangère au mouvement litté... propagé, dès 1835, par l'institu... de la société philharmonique à ...rest. Michel Stourdza, préoccupé ...ivement d'améliorations maté... et toujours prêt à prodiguer les ...rs de l'État pour construire des ... et des chaussées qui devaient ...er l'écoulement des produits de ses ... domaines et en doubler la va... négligeait tout ce qui pouvait ...ibuer à l'avancement moral de la ... Le document officiel que nous ... tout à l'heure constate bien ...iffre d'environ douze cents élèves ...uivent les cours des écoles pu..., ainsi que la création d'un cer... nombre de bourses en faveur de ... gens qui doivent être envoyés à ... pour y compléter leurs études; ... là se borne l'initiative du gouver...nt. Si quelque tentative se pro... en dehors de son action, il est ... plutôt à la combattre qu'à la secon... Point de presse périodique; point ... nationale; l'hospodar n'en ... nul besoin, et d'ailleurs la Russie ... tolérerait pas. Cependant l'exem... leurs frères de Valachie n'est ... tout à fait perdu pour les Mol...; ils ont commencé par ap-plaudir de loin à leurs efforts et sourient à leurs espérances; bientôt ils voudront les imiter.

CHAPITRE XIII.

RÈGNE DE GEORGES BIBESCO (*Valachie*). — SUITE DU RÈGNE DE MICHEL STOURDZA (*Moldavie*). — (Janvier 1844 — juin 1848.)

AVÉNEMENT DE GEORGES BIBESCO. — Le 17 janvier l'élection de Georges Bibesco fut confirmée par la Porte, et le 25 du même mois le nouvel hospodar fut installé en grande pompe dans l'église de la Vieille Cour à Bucarest. En le voyant traverser les rues de la capitale au milieu d'un nombreux cortége d'aides de camp et de grands boyards, revêtu du costume traditionnel de Michel le Brave lorsque ce héros entra triomphalement dans Clausembourg, le peuple battit des mains avec transport, croyant voir renaître les anciens jours. C'était le premier chef élu que la nation voyait à sa tête depuis plus d'un siècle : comment supposer que ce chef ne serait pas un prince patriote?

Ceux-là même qui savaient combien cette élection avait été peu sincère s'en applaudissaient comme d'un retour au droit national. On se faisait d'ailleurs illusion sur l'homme. On le savait ambitieux, et il était évident pour tous qu'il n'avait travaillé avec tant d'ardeur à la chute d'Alexandre Ghica que pour le remplacer. La violence de son langage comme député et comme publiciste (1) était moins le cri d'une âme indignée que le calcul de l'ambition et de l'envie. Mais cela même l'engageait, et, à défaut d'un prince national, l'on pouvait au moins espérer un administrateur honnête et intègre.

Le langage tenu par le nouvel hospodar aux boyards et aux autorités du pays le jour de son couronnement

(1) Ce fut Bibesco qui rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, la fameuse adresse dont j'ai parlé précédemment (voyez p. 157) et qui amena la disgrâce d'Alexandre Ghica. On lui attribue aussi la brochure anonyme qui fut publiée contre ce prince, à Bruxelles, en 1842, et que j'ai mentionnée plus haut, p. 147.

sembla confirmer ces espérances. « Il est temps, avait-il dit, d'extirper de notre patrie les mauvais germes qui se sont développés dans son sein et qui menacent de tarir toute source de prospérité et de bonheur si l'on ne se hâte de prendre des mesures énergiques pour leur prompte destruction. Pour la dernière fois aujourd'hui ma voix s'élève pour appeler les méchants au repentir; demain s'élèvera celle des lois, qui étouffera la mienne; et je serai obligé d'insister avec force pour que leurs dispositions soient exécutées. Messieurs, en retournant au sein de vos familles, faites connaître les principes de votre chef; respectez les lois et l'autorité, qui a besoin du concours des bons pour réaliser ses bienveillantes intentions; enfin, donnez-moi motif, par de louables actions, de pouvoir, moi le chef, manifester tout l'amour que je vous porte (1). »

Ce langage un peu hautain ne parut point messéant dans la bouche d'un homme qui, s'il n'avait pas encore prouvé sa vertu, n'avait pas du moins souillé sa renommée. Bibesco était en effet un homme nouveau dans tous les sens. Sauf le rôle qu'il avait joué dans la dernière assemblée, il avait pris peu de part dans les affaires. Après un court passage à la secrétairerie d'État (ministère des affaires étrangères), dans les commencements du règne d'Alexandre Ghica, il avait quitté le pays pour aller vivre à Paris et à Vienne, où il noua de hautes relations qui lui servirent plus tard à pousser sa fortune. La plus puissante de ces recommandations fut celle de M. de Kisseleff, avec lequel il se rencontra à Vienne et dont il se ménagea les bonnes grâces par la publication d'une brochure qui devait lui valoir également l'appui de cabinet de Saint-Pétersbourg (2).

Ces divers écrits, plusieurs notes rédigées en langue française pendant qu'il gérait la secrétairerie d'État, quelques

(1) *Écho de l'Orient*, journal de Smyrne, février 1844.

(2) C'est la brochure que nous avons citée plus haut, *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie*, par un habitant de Valachie, etc.

discours prononcés à l'assemblée générale, la présomption d'une instruction solide et variée, fruit d'une éducation terminée à Paris, avaient suffi pour lui faire une réputation d'homme supérieur. Ajoutez à cela une grande facilité de parole, l'habitude des grands mots, l'affectation des idées françaises, une fortune indépendante, une réputation de probité que rien n'avait entamée jusque-là : toutes ces raisons expliquent suffisamment comment, à défaut de Campineano, les voix des libéraux s'égarèrent sur Bibesco.

En réalité, ce fut la Russie qui triompha dans cette élection, comme le prouve ce passage d'une dépêche de M. de Nesselrode au consul général Dachkoff :

« Nous ne pouvons assez louer la sagesse des mesures prises, selon votre recommandation, pour arriver à ce résultat. L'élection du jeune Bibesco a parfaitement répondu à notre désir. Nous vous prions d'exprimer au prince nos félicitations les plus sincères au sujet de son élection. Vous lui communiquerez nos instructions, et vous lui ferez connaître en même temps toutes les espérances de succès que nous fondons sur son administration. Ces espérances, il saura les réaliser, nous n'en doutons point, et il répondra dignement ainsi à la haute idée que l'empereur a eue de ses principes, de son caractère et de ses talents distingués (1). »

Ainsi donc il n'y a point à s'y méprendre; c'est bien la même influence qui a renversé Ghica qui vient d'élever Bibesco.

Premiers actes. Assemblée générale de 1843. — Cependant un des premiers actes du nouvel hospodar fut un office par lequel Telejesco, Marino, Démétrius Philippesco, Nicolas Balcesco et les autres individus impliqués dans le mouvement de 1841 furent tirés de la prison ou rappelés de l'exil. Philippesco mourut un mois après sa mise en liberté, et le pays tout entier pleura sa perte. Balcesco se retira de la politique active; et, rendu aux

(1) Voyez Bellanger, *la Keroutza*, t. II, p. 102.

aux études qui avaient fait le
t l'occupation de toute sa vie,
c M. Lauriano, savant tran-
e *Magasin historique*, en at-
u'il eût achevé de rassembler
aux de sa grande histoire de
nie.
se rendit ensuite à Con-
e pour y recevoir l'investiture,
retour choisit son ministère,
composé de MM. Stirbey,
and bano, à l'intérieur; Em-
liano, à l'extérieur; Constan-
a, à la justice; Jean Phi-
aux finances; Emmanuel
au culte et à l'instruction pu-
direction de la police fut
M. Jean Mano.
ix impressionnèrent l'opinion
ière fâcheuse. Le méconten-
accrut quand on apprit que
était fait allouer une somme
ducats pour l'agrandissement
se maison, transformée en ré-
incière (1), et que, non con-
s'être fait rembourser par
rie 5,000 ducats pour les
son voyage à Constantino-
llicitait du cabinet de Saint-
rg une indemnité de 120,000
our dépenses d'investiture.
t deux projets de loi qu'il
ans le même temps à l'Assem-
rnant l'octroi et l'organisation
me régulier de routes corri-
peu les mauvais effets de
Malgré les symptômes d'op-
ui commençaient à se mani-
ns l'Assemblée, tous ceux
ient sincèrement le bien du
andirent de bonne foi à ces
qui devaient, l'une développer
e générale en ouvrant des
s au commerce et à l'agricul-
tre accroître les ressources
permettant aux villes de
au moyen de leurs propres
leur entretien et à leur embel-

lissement. La première seulement, qui grevait chaque famille de contribuables d'une corvée de six journées par an, tandis que les boyards, suivant l'usage, étaient exemptés de toute charge, aurait eu besoin d'être amendée dans quelques parties. Mais le résultat était si avantageux pour le pays que l'on ferma les yeux sur les moyens, et les deux projets furent adoptés d'emblée. Enhardi par ce succès, Bibesco présenta une nouvelle loi tendant à modifier le régime dotal dans une de ses dispositions les plus essentielles, celle qui interdisait au mari d'hypothéquer les biens de sa femme. L'opinion se montra très-alarmée de cette proposition, dont les véritables motifs ne lui échappaient point d'ailleurs (1), et qui aurait dépouillé la femme des garanties que la loi lui offrait fort sagement contre la dissipation et les entreprises hasardeuses du mari; et l'Assemblée la rejeta à une très-forte majorité. Irrité d'un échec qu'il considérait comme un attentat à sa personne, Bibesco destitua de leurs emplois judiciaires et administratifs la plupart des députés qui avaient voté contre la loi, et bientôt après il ordonna la clôture de l'Assemblée.

Assemblée générale de 1843-1844. Procès et condamnation des insurgés bulgares. — A la session suivante, l'opposition prit un caractère plus prononcé. Les ex-ministres de Ghica et les chefs du parti phanariote éloignés des affaires par la disgrâce de ce prince furent les premiers à dénoncer les tendances *russophiles* de Bibesco. Évidemment ce n'était là qu'un prétexte; son véritable crime était de leur avoir enlevé le pouvoir: aussi n'hésitèrent-ils pas à se compromettre eux-mêmes pour le perdre. Cette manœuvre leur réussit d'abord. Le parti national, trop faible pour agir seul, se mit de leur côté et leur prêta son appui dans les nouvelles élections.

En effet, la démission de deux ou trois

podar se fit payer de plus quinze
s de loyer par an pour cette même
us prétexte qu'elle était la pro-
s enfants. Ajoutez qu'il existait
it de Mogochaï un superbe local,
logement du prince, pour la mise
uel le Trésor avait dépensé, dit
ant, trente mille ducats.

(1) Tout le monde à cette époque connaissait les démêlés de Bibesco avec sa femme, et son dessein de la répudier pour contracter un nouveau mariage, tout en se réservant l'usufruit de la dot qui se montait à plus de deux cent mille francs de rentes. Voyez Chainoi, p. 58.

députés, l'entrée de plusieurs autres dans le ministère avaient laissé une demi-douzaine de siéges vacants à l'assemblée générale. Les candidats phanariotes, poussés par le parti national, arrivèrent d'emblée malgré les intrigues de la cour et du consulat : c'étaient le beyzadé Charles Ghica, Alexandre Ghica, dit Barbe-Rousse, Constantin Cantacuzène, Constantin Soutzo, Constantin Creziabsco et Jean Balaceano. A Ploïesti, M. Kokoresco avait été élu sans autre titre que son hostilité avérée contre le gouvernement protecteur. Dès lors la réunion des deux oppositions, dont les rangs furent grossis par l'adjonction de quelques députés mécontents, assura aux adversaires du pouvoir la majorité dans la nouvelle chambre.

Elle fut ouverte officiellement le 22 janvier, par un message de l'hospodar dont le secrétaire d'État donna lecture suivant l'usage. Ce message, après avoir déclaré l'ouverture de la session, conformément à l'article 60 du règlement organique, et appelé l'attention des représentants sur les budgets des finances ainsi que sur divers projets de loi qui devaient leur être proposés, exprimait l'espoir « que l'Assemblée s'attacherait, pendant la durée des délibérations, à maintenir le bon ordre sans sortir des convenances (1) » Cette dernière phrase, dans laquelle il était aisé de voir une menace, décelait clairement les incertitudes et les embarras de la situation.

En effet, l'Assemblée, dès l'ouverture de ses séances, ne laissa échapper aucune occasion de témoigner son mauvais vouloir contre Bibesco et contre la Russie. Ainsi, lorsqu'on vint à parler dans la Chambre de l'affaire des insurgés d'Ibraïla, dont le procès s'instruisait depuis près d'une année devant la cour criminelle réunie au divan suprême, le grand logothète Chrysolcosco, dit Bouzoïano, coupa court à la discussion, en s'écriant : « Tout ceci, messieurs, est l'œuvre de l'empereur Nicolas ; c'est à celui qui a fait le nœud de le défaire. » En apprenant cette audacieuse sortie, l'hospodar, sur la demande de M. Dachkoff, décréta Bouzoïano d'accusation ; toutefois ils reculèrent l'un et l'autre devant les plaintes des boyards, rendues plus inquiétantes par le mécontentement populaire, et l'affaire n'eut pas de suite. Mais à quelques jours de là (26 janvier) l'arrestation d'un employé des finances, le serdar Grégoire Fetesco, qui avait été arraché violemment de son lit et conduit à pied, en robe de chambre et en pantoufles, dans la prison de Tirgoudafar, donna un nouveau prétexte à l'animosité et aux récriminations des partis. La noblesse cria à la violation de ses priviléges : « Sous Ghica, répétait-on de toutes parts, on eût donné à l'homme le plus coupable le temps de s'habiller avant d'être conduit en prison ; aujourd'hui l'on nous fait enlever sur un simple soupçon, au saut du lit, et on nous livre nus à la soldatesque. »

Le 30, l'exaspération fut portée à son comble par un incident dont les esprits se préoccupaient déjà depuis quelque temps.

Dans le courant de l'année précédente le gouvernement avait concédé à un industriel russe, nommé Trandafiroff, un privilége pour l'exploitation des mines de la Valachie. Le consulat s'était beaucoup entremis en faveur de cet individu, qui était arrivé de Pétersbourg muni des plus puissantes recommandations, tandis que des correspondances privées, émanant également de personnages considérables, le présentaient comme un homme suspect et dont il fallait se défier ; et le gouvernement, soit qu'il fût dupe ou complice, avait signé avec lui un contrat par lequel il lui accordait le droit exclusif d'exploiter pour son compte, et même par voie d'expropriation, toutes les mines de la Valachie, sous la seule obligation de payer un droit de 10 pour 100 au Trésor. Ce privilége exorbitant constituait à la fois, de la part du pouvoir qui l'avait consenti, une atteinte portée à la propriété et une infraction au Règlement, qui exigeait, pour de telles concessions, le consentement préalable de l'assemblée générale. Envisagée dans ses conséquences, l'affaire devenait plus grave encore. Trandafiroff, qui avait amené avec lui de Russie une

(1) Voyez le texte même de ce message dans le t. III, p. 280, de la *Revue de l'Orient*.

d'aides et d'ouvriers, parlait
venir cinq mille autres : la
pouvait se croire à la veille
nouvelle invasion moscovite.
blée générale évoqua l'affaire
ule juge dans une question
ait en même temps à la pro-
à la sécurité de l'État, et
ne adresse au prince pour de-
a résiliation du marché. Des
is-vifs s'engagèrent, à la suite
séance, entre le ministre et
lée. Un jeune député de l'op-
Constantin Philippesco (1), dé-
l'indignation de ses collègues
t ourdi contre l'État : « On
nie-t-il, nous livrer aux Russes.
s-vous donc, répliqua le mi-
l'intérieur, Barbo Stirbey, que
soit capable de trahir son
n silence morne accueillit cette
te parole, tandis que l'Assem-
re battait des mains aux sor-
ntes de Philippesco. En de-
'Assemblée, l'opinion, excitée
able d'Héliade intitulée *le Jar-
la Ronce*, sorte de pamphlet
e dans lequel les menées de
étaient dévoilées avec beaucoup
et d'à-propos, se prononçait
n plus contre Trandafiroff et
ices (2).

Le gouvernement céda, et l'Assemblée générale, encouragée par son triomphe, commença dès lors à lui faire une oppo-

stantin Philippesco, après avoir
rablement dans la révolution rou-
848, est mort dernièrement à Paris
) à l'âge de quarante-sept ans. Il
é, cette même année, une brochure
le sous le titre de *Mémoire sur les
d'existence des principautés danu-*
agment d'un travail bien plus consi-
ui fut interrompu par la mort.
let produit par cette fable fut pro-
il est vrai, comme on le dit, que
le copies s'en répandirent dans un
Bucarest sans que la police parvint
riginal. Nous croyons devoir la re-
i comme un spécimen de la poésie

NIER, LA RONCE, LA TRAINASSE ET LES FLEURS.

nce épineuse et sauvage, galeuse,
e sais d'où, arrachée par l'aquilon
ns un jardin riche et fertile, pré-
rendre racine parmi les fleurs odo-
lle traînait après elle certaine

herbe maudite, qui s'étend, s'allonge en mille bras, s'attache, se cramponne, prend racine en terre, la dessèche, la rend stérile, absorbe le suc des plantes, rend vaine la sueur du jardinier, et dont le nom est *traînasse*. Nous savons ce que vaut la ronce, pas grand'chose : ici pourtant elle prétend être de la famille des roses. Réjouissez-vous, amantes; jeunes garçons, faites vos bouquets.

Enorgueillie de sa longueur, qu'elle prend pour mesure de sa noblesse, elle sourit à sa queue, qu'en guise de pompon elle a décorée d'un *of*, qu'elle fait sautiller çà et là; *of* par ci, *ef* par là, *of* dans tout le jardin. C'est charmant!

Les fleurs curieuses se disent l'une à l'autre : Mais, ma sœur, est-ce donc une rose? — Rose! non, ma mie, mais une ronce —. Pauvres fleurs! qu'allons-nous devenir? Mauvais augure que la ronce! Elle enlace, étouffe et nous fera mourir.

— Charmantes sœurs, reprend la ronce, qui les entend ainsi discourir, ne craignez rien, j'ai le même Dieu que vous; comme vous je porte des fleurs, et je vous invite à fleurir.

— La, la! disent les fleurs, ronce, tais-toi; tu n'as pas de Dieu, menteuse; va donc, tire ta queue et déguerpis. Tu ne traînes après toi que malheur avec ta sœur la traînasse, qui s'insinue, presse la terre, se faufile, se fait place en haut, en bas, dessus, dessous, dedans, dehors et partout. Va donc, menteuse, tire ta queue et déguerpis.

La rumeur alors était grande. Soudain entre le jardinier : il veut planter la ronce parmi les fleurs. — Père jardinier, bon père, sais-tu donc bien ce que tu vas faire? Bouche ce trou, tu feras bien; arrose-nous, tu feras mieux; et si tu nous en crois, bon père, à l'instant, nous t'en prions, chasse et la ronce et le traînasse.

— Vraiment? répond le jardinier; mais non! non! cent fois non! et taisez-vous, mes belles; vous n'entendez rien à l'affaire. Chasser la ronce quand j'en peux faire un églantier! y pensez-vous? Boucher le trou, chasser ces plantes! De tous mes soins prouvez-moi donc que vous êtes reconnaissantes. Permettez-moi de travailler au bien public, à sa richesse; un peu plus de confiance en moi, et je promets que la ronce portera comme vous des fleurs odorantes. Je l'enterai d'un rosier franc; vous en deviendrez toutes jalouses.

— Bon jardinier, lui répliquent les fleurs,

de l'Assemblée générale, fut élu métropolitain et remplacé dans son diocèse par l'archimandrite Rosetti. Plusieurs boyards et notamment MM. Alexandre Ghica et Charles Conaki protestèrent auprès du consul général de Russie Dachkoff, se fondant sur ce que l'élection avait eu lieu, contrairement aux formes usitées, à l'aide de billets numérotés à l'avance. La motion ayant été jugée intempestive, treize autres boyards s'assemblèrent chez l'un d'eux, M. Cantacuzène, et rédigèrent une nouvelle protestation, dans laquelle il était dit formellement « que, puisque le consulat de S. M. l'empereur n'était point disposé à accueillir les plaintes légitimes des Moldo-Valaques, l'on cesserait désormais de s'adresser à lui. » La fin de la protestation donnait à entendre que, dans de tels cas, on réclamerait l'intervention des grandes puissances de l'Europe et en particulier de l'Autriche. Néanmoins cette seconde démarche n'eut pas plus de succès que la première, et l'évêque de Romano fut reconnu comme métropolitain malgré les vingt-sept voix accordées à l'évêque de Houch, son concurrent, que poussait le parti national.

La fin de cet incident précéda de peu la clôture de l'Assemblée générale de Moldavie. La chambre, qui, pendant ces deux dernières années, avait fait preuve d'une certaine énergie, mollit tout à coup sur la fin de la session dans une question assez importante : il s'agissait de l'abandon fait à l'hospodar pour toute la durée de son règne d'une dotation de 450,000 piastres, provenant de l'impôt sur la sortie des grains, impôt qui avait été voté dans le principe pour un nombre fixe d'années et dont le terme venait d'expirer. Or, même si l'on admettait le renouvellement de la taxe, encore paraissait-il plus raisonnable d'en affecter le produit à des dépenses d'utilité publique, au lieu de le faire servir à grossir l'épargne du prince, déjà riche de plusieurs millions et dont la liste civile se montait à plus de 600,000 fr.

La même année la ville et le port de Galatz furent placés sous le commandement d'un officier supérieur russe, M. le colonel Michinkof, entré, *par ordre*, au service de la Moldavie. La ville d'Ibraïla, en Valachie, jouissait depuis deux ans d'un avantage analogue, et avait reçu également un commandant russe, M. Jacobson.

L'importance de Galatz, comme port commerçant, s'accroissait d'année en année. Ses arrivages atteignirent, en 1845, le chiffre de 663 navires, et l'exportation en céréales dépassa 240,000 kilès.

La même année le résultat du travail des routes et voies de communication présentait un total de 6,688 toises de nivellement, 56,874 toises de réparations, 23,440 de chaussées, 37 ponts et 98 maisons de cantonniers.

Le document auquel nous empruntons cette statistique évalue le nombre des élèves dans les écoles et instituts (1) de la principauté à 2,186, dont 901 dans la capitale et le séminaire de Sokola, et 1,285 dans les provinces. Dans le courant de la même année, la curatelle de l'instruction publique avait ajouté à l'école de Galatz une classe pour les études commerciales et pour l'enseignement des langues grecque et italienne. Deux écoles primaires avaient été instituées à Okna, l'une pour les indigènes moldaves et l'autre pour la communauté arménienne. Deux autres écoles avaient été ouvertes à Vasloui et à Pietra (2).

Ces améliorations étaient dues en grande partie à la restitution faite récemment à la curatelle des Écoles d'une ancienne dotation foncière qui datait du temps de Basile le Loup et dont les bigoumènes du monastère des Trois-Saints s'étaient approprié les revenus depuis l'année 1724. Déjà en 1830, lors de l'occupation russe, le référendaire de l'instruction publique avait réclamé contre cette spoliation, et avait demandé d'être remis en possession des biens-fonds usurpés par les moines. Le procès durait depuis cette époque, et n'avait pu encore être vidé, parce que les moines, détenteurs du testament de Basile le Loup, refusaient, comme de raison, de

(1) *Communication de S. A. S. le prince de Moldavie adressée à l'assemblée générale ordinaire pendant la session de l'année* 1845.

(2) *Ibid.*

é de porter à Saint-Péters-
rojet du Règlement comme
e d'un vassal à son suzerain,
we à la fois d'une capacité
e qui le désignaient long-
vance au choix de la Rus-

es boyards, qu'aucun sen-
rivalité n'animait contre
redoutaient son avidité bien
s'apprêtaient à le combattre,
par zèle patriotique, mais
ues personnelles. Quant à
nationale, à celle qui haïs-
hel Stourdza la créature de
t l'oppresseur des droits et
du pays, elle n'était en-
ntée que par trois hommes,
ent vainement de protester
eptation de la clause finale
ent, MM. Georges Ghica,
régoire Couza.
tourdza n'avait point à s'ef-
ses adversaires : il comprit
able lutte serait entre lui et
oyarie, composée en grande
hanariotes. Après s'être mé-
es antécédents, des appuis
rsbourg, et, en dernier lieu,
nople par son mariage avec
prince de Samos, Étienne
devenu en même temps son
à la Porte, il fit mine de
er à l'intérieur de la boyarie
: le discours qu'il prononça
installation, en rappelant
testament politique d'É-
rand, le montra préoccupé
: du bien-être et de l'or-
ture du pays:
nité de ce jour est, disait-
nement de l'époque que le
mortelle mémoire Étienne
dont nous contemplons ici
ait su prévoir. Par son tes-
itique ayant préservé la
'une perte imminente, à
torrent d'événements si-
ait inévitablement entraînée,
rée pour un meilleur avenir;
vera de ses ruines sous les
la foi de nos aïeux.
que tout Moldave éprouve
répondre dignement à l'exis-
ue qui vient d'être assurée
Un tel résultat ne saurait être obtenu par mes seuls efforts. Je m'attends à une coopération franche et loyale de la part de mes compatriotes que des principes conservateurs doivent guider dans leur conduite.

« L'ordre social ne saurait se maintenir sans l'accomplissement des devoirs sacrés de père, de fils et d'époux. J'appelle bon père celui qui sait préparer ses descendants à l'héritage de la foi des vertus. Le nom de fils sera mérité par celui qui sera animé de la noble émulation de surpasser ses ancêtres, etc. »

Conservateur par excellence, diplomate consommé autant qu'habile administrateur, attentif à éviter tout ce qui pouvait le compromettre à l'égard de l'une ou de l'autre cour, il échappa aux piéges de ses ennemis, et sut naviguer sans péril entre ces deux redoutables écueils, la suzeraineté et le protectorat. Dans un pays où tous les partis lui étaient ouvertement ou instinctivement hostiles, il eut constamment la majorité dans l'Assemblée, qui ne fût pas suspendue une seule fois pendant tout le cours de son règne; et, sans coup d'État, sans secousse violente, sans firman, il gouverna paisiblement la principauté pendant quatorze ans, le Règlement à la main, ne se préoccupant de la moralité ni du but, ni des moyens, pourvu qu'il restât dans la légalité. « C'était, dit un écrivain national, un homme éminemment constitutionnel, constitutionnel un peu à la manière du gouvernement de Juillet, sachant se faire une majorité à tout prix, mais homme légal, et c'est quelque chose dans un pays comme le nôtre, où le respect seulement apparent, de la légalité est une garantie presque suffisante. »

Lorsque l'opposition, exclue des assemblées, chercha à lui susciter des embarras à l'intérieur, Michel Stourdza s'adressa directement au cabinet de Saint-Pétersbourg, et par la manière dont la question était posée il assurait et garantissait à l'avance le triomphe de sa politique. « Faut-il, demandait l'hospodar, sacrifier le Règlement aux intérêts isolés de quelques boyards, ou le prince ne doit-il pas, conformément aux inspirations de sa conscience, aux exigences de ses devoirs, soutenir ses

État des esprits. Premiers symptomes révolutionnaires. — Un écrivain roumain trace ainsi le tableau de la Valachie pendant les dernières années de l'administration de Bibesco :

« L'exploitation des mines de sel, malgré les profits extraordinaires réalisés par les fermiers antérieurs, fut accordée avec une diminution considérable et une prolongation de deux ans dans le bail.

« Le revenu de l'impôt sur l'exploitation des céréales, lequel peut monter jusqu'à trois et quatre millions de piastres par an et qui était affecté auparavant à des récompenses nationales, des encouragements et des gratifications aux bons employés, fut donné par cette assemblée au prince Bibesco, à titre d'allocation supplémentaire et viagère de sa liste civile.

« L'instruction universitaire, gratuite jusque-là et qui avait plutôt besoin d'une prime pour les élèves, tant leur nombre était petit, fut soumise à une taxe de trois ducats (trente-six francs) par mois par élève externe.

« La vente des postes, faite avec de très-grandes pertes l'année précédente à des protégés du prince, fut légalisée par cette assemblée.

« Cette assemblée encore lui accorda la prérogative de confirmer les arrêts des tribunaux de première instance, sans appel.

« L'opinion s'émut enfin de cet état de choses, qui allait tous les jours en empirant; car c'est toujours l'excès du mal qui a éveillé les esprits. L'hiver de 1847 à 1848 a été partout une époque de fermentation. On vit tout à coup, et d'une manière inattendue, la jeunesse, qu'on croyait oisive et insouciante, refuser de saluer un officier qui, par ordre du prince, avait fait battre à coup de verges, comme on bat les soldats, une jeune gouvernante hanovrienne, dont le crime était d'avoir encouru la disgrâce de la princesse Bibesco. Dans un cercle où l'on parlait des frivolités du jour, un juge, nouvellement marié, se permit d'attribuer toute la corruption des tribunaux à l'amour effréné du luxe, dont la princesse donnait l'exemple à son entourage, et ne craignit pas d'avouer que lui-même, en cas d'épreuve, préférait transiger avec sa conscience plutôt que de se refuser aux exigences de toilette de sa femme dans la crainte de faire mauvais ménage.

« Environ cent cinquante à deux cents jeunes gens du collége de Saint-Sava, jetés sur le pavé par suite de la nouvelle taxe universitaire, devinrent autant de propagandistes d'opposition au gouvernement de Bibesco; ils firent de l'expulsion de la langue roumaine des écoles une question d'attentat à la nationalité (1). »

..... « L'année 1847 s'était accomplie pour les Roumains sous de sinistres auspices : à côté de l'abondance agricole des campagnes, les villes manquaient de pain; la famine atteignait presque les populations des capitales. On attendait avec anxiété le choléra, qui s'avançait à grands pas; les sauterelles ravageaient les semailles sur trois zones. Une inquiétude vague s'était emparée des esprits en général. En cette année, on avait compté plus d'iniquités scandaleuses encore qu'en d'autres temps. Un jeune mari, d'une des premières familles du pays, voulut venger son honneur outragé par un proche parent du prince; il fut puni et exilé, tandis que l'homme qui avait indignement offensé la morale se promenait publiquement, recevait des places et des promotions malgré la réprobation des honnêtes gens. On n'était pas encore sorti de cette affaire qu'un président de cour de justice se trouve impliqué dans un assassinat sur un fermier. Au lieu de la punition réclamée par la loi et attendue par le public, après de nombreuses et incontestables preuves à la charge du coupable, le cours judiciaire de l'affaire est suspendu, et le susdit président se montre en plus grande faveur que jamais. Les ministres, aussi bien que le prince Bibesco lui-même, convenaient et parlaient très-haut de l'état déplorable dans lequel se trouvait le pays; mais les ministres rejetaient les fautes les uns sur les autres et sur le prince, celui-ci sur les boyards et le

(1) Chainoi, p. 70 et suiv. Voyez aussi une brochure imprimée en 1847, à Bruxelles, sous le titre de *Le Prince Bibesco et son administration*, et attribuée à un employé du consulat russe.

de Russie, qu'il accusait sans
d'être opposés à toute améliora-
toute mesure propre à arrêter

jeunesse, traquée par la police,
en toute occasion, gênée dans
avements, est poussée par les
itions qu'on lui fait subir à
le, à avoir un esprit de corps, et,
sorte, elle devient une force à la
ion de quiconque voudra agir
le gouvernement du prince Bi-
). »

T PRODUIT PAR LA NOUVELLE RÉVOLUTION DE FÉVRIER EN . SITUATION DES PARTIS AU NCEMENT DE 1848. — Tels l'état des choses et la situation rits en Valachie au commen- de 1848, lorsque la nouvelle évolution de février vint des- ous un jour plus transparent le et les espérances des partis.

artis étaient au nombre de trois : rti des vieux boyards, appuyé atisfaits et sur la majeure partie tionnaires de l'État, remplis- ntes les sphères officielles. Le lui appartenait en entier, mais sans force et sans appuis au Il avait pour chefs l'hospodar et principaux ministres, Alexan- ara et Emmanuel Baliano. Le l'hospodar, Stirbey, avait passé leux ans à l'opposition. Au re- ancien coryphée du parti natio- Campineano, après avoir perdu u par sa conduite équivoque la e et les sympathies populaires, isolé et inactif dans son petit e du contrôle, incertain, mais ifférent entre les factions qui it le pays, porté par ses instincts venir de son passé vers le parti rès, enchaîné par sa faiblesse de sa situation présente dans de la réaction.

rti phanariote, avec les Ghica, zo, les Cantacuzène à sa tête, voir pendant un moment fait ommune avec les libéraux par ntre la Russie, avait fait amende le au sortir des élections de s'était jeté complétement dans les bras de cette puissance. Il jugeait ce moyen plus sûr pour satisfaire en même temps son ambition et sa haine contre Bibesco ; et déjà le mécontentement croissant contre l'hospodar lui faisait entrevoir la possibilité de sa chute. Il commença par porter plainte devant le consul général de Russie contre les modifications arbitraires apportées par l'hospodar à la loi électorale, et rompit par là l'alliance avec le parti national, d'accord avec lui touchant la culpabilité de l'homme, mais non touchant le choix du juge. L'année suivante, il publia à Bruxelles son manifeste (c'est l'opuscule dont nous avons parlé plus haut), dans lequel la jeune Valachie et les défenseurs de la nationalité roumaine n'étaient pas moins maltraités que Bibesco et ses adhérents. Les libéraux répliquèrent par un article inséré dans la *Revue des deux Mondes* du 1er janvier 1848, et donnèrent à leur tour leur programme.

Les principaux chefs de ce parti étaient les Golesco, frères et cousins, famille de grands boyards qui avait la première embrassé avec ardeur la cause populaire, Nicolas Balcesco, Constantin Rosetti J. Voïnesco II, Jon Ghica et Héliade, qui, après avoir été de tous les partis et les avoir tous trahis ou abandonnés, penchait alors vers les libéraux, disposés à se servir de lui tout en s'en défiant. Tous ces hommes, depuis que Bibesco avait trompé les espérances de la nation, s'étaient tenus éloignés des affaires; et, laissant les deux partis rivaux se détruire l'un l'autre, ils bornaient pour le moment leur action à la littérature et à la presse. Plusieurs journaux et revues, telles que la *Dacie littéraire*, *le Progrès*, *l'Album*, furent successivement créés à Bucarest et à Jassi, et supprimés par la censure. Le *Courrier roumain*, rédigé par Héliade, poursuivait la pensée nationale et la haine du slavisme sous la réforme de la langue, de laquelle il voulait rejeter tous les mots slaves. Nicolas Balcesco et Lauriani, dans le *Magasin historique de la Dacie*, Cogalniceano, en Moldavie dans *l'Archive roumaine* et par la publication des chroniques moldaves, remettaient en mémoire les vieilles traditions nationales, et traçaient le tableau des anciennes institu-

inoi, p. 80.

tions. En même temps plusieurs sociétés secrètes s'organisèrent, afin de généraliser et d'accélérer le mouvement. Telle fut la *société des frères*, fondée en 1844 par les membres de l'ancienne société de 1840, Nicolas Balcesco, Jon Ghica, le major Tell, auxquels s'adjoignirent bientôt Alexandre-Grégoire Golesco, le capitaine Plessoiano et plusieurs autres. Le but qu'elle poursuivait était le rétablissement de l'unité nationale et de l'ancienne forme démocratique; mais elle-même jugeait ce but trop éloigné pour pouvoir être atteint immédiatement, et en attendant elle arborait, ainsi que toute la jeune Roumanie, la bannière turque relevée par Vladimiresco, par opposition aux Phanariotes, qui marchaient sous le drapeau russe.

Les événements de février en France, suivis bientôt de la nouvelle de la révolution de Vienne, donnèrent tout à coup une grande importance à ce parti. Les esprits commencèrent à s'agiter. A Bucarest, à Craïova, à Ibraïla, dans les principaux centres de population, des clubs s'organisèrent, et l'on commença à discourir tout haut sur les réformes à introduire dans le gouvernement et dans les institutions.

Les chefs voulurent alors tenter une manifestation pacifique, afin de décider l'hospodar à accorder une constitution nationale. Bibesco, averti à temps, déjoua leurs desseins par des promesses qui allaient au delà même de leurs espérances; et, profitant du répit qui lui était accordé, il sema parmi eux des méfiances qui portèrent leurs fruits plus tard (mars 1848).

Mouvement en Moldavie. — Les deux principautés sont solidaires; quand un mouvement se produit dans l'une, l'autre en ressent le contre-coup; ce qui est opinion à Bucarest le devient bientôt à Jassi, et réciproquement.

Il y avait déjà douze ans que les Moldaves avaient cessé d'espérer en leur hospodar; et depuis ce temps, depuis le jour où il avait signé sans hésiter la reconnaissance de l'article final du Règlement organique, l'opposition n'avait cessé de grandir contre lui. Sans se manifester beaucoup au dehors, surtout depuis la mort de Charles Ghica, elle ne laissait pas que d'être redoutable; car les haines s'augmentaient des efforts tentés pour les contenir. Il régnait de plus, surtout depuis les deux dernières années, une grande irritation dans les campagnes et dans les localités voisines de la Gallicie. Les propriétaires avaient de vives appréhensions. A la nouvelle de la révolution de Vienne, des agitations de Pesth et de Lemberg, les plus sages d'entre eux étaient d'avis qu'il fallait transiger à temps; et le 27 mars près de deux mille boyards et propriétaires, poussés les uns par la peur, un plus petit nombre par le désir d'améliorer la condition du paysan, tous, en général, par la haine contre Stourdza, se réunirent dans l'hôtel de Regensbourg à Jassi, afin d'aviser en commun aux mesures nécessitées par les circonstances. Comme personne n'avait de plan arrêté, on délibéra trois jours sans s'entendre. Du reste, aucune précaution ne fut prise pour assurer le secret des délibérations; le ministre de l'intérieur Stephanaki Catardji et l'aga de la police Prunco étaient présents aux séances; les individus les plus compromis par leurs relations avec le prince ou avec la Russie se mêlaient aux groupes, et allaient et venaient continuellement, au vu et au su de tout le monde, de la salle des conférences à la demeure du consul. Regensbourg touchait au palais de Michel Stourdza; on conspirait, comme dans les tragédies, sous les propres yeux du *tyran*. Les patriotes moldaves, jeunes gens la plupart sortis de nos écoles, qui s'étaient formés en société secrète, à l'exemple des patriotes valaques, afin de révolutionner le pays non plus au profit d'une ambition ou d'une vengeance personnelles, mais au profit de l'unité et de la nationalité roumaine, refusèrent d'abord de s'associer à ces menées, dont l'origine, comme les tendances, leur était suspecte. Mais le second jour, gagnés par l'effervescence générale, ils se réunirent à l'assemblée de Regensbourg et signèrent avec elle une adresse au prince contenant, avec la demande de quelques modifications dans le régime de la propriété, un projet de constitution pour la principauté en dix-huit ou vingt articles. Cette constitution était des plus modérées, et se bornait à de-

à liberté de la presse en ce qui
les affaires intérieures, l'insti-
...garde civique, la responsa-
...ministres et des agents de
...tation. Michel Stourdza ac-
...cieusement la députation, et
...prendre ses demandes en
...en tant qu'elles ne por-
...point atteinte au Règlement;
même temps ayant enrôlé par
...tout ce qu'il y avait à Jassi
...aveu, d'aventuriers de toute
...principalement d'Albanais,
...l'ordre de s'assurer des
Le soir, une troupe de sol-
...par le fils de l'hospodar,
Stourdza, cernèrent la maison
...cordato, où se trouvaient une
de jeunes gens sans armes, et
...à coups de crosse de
...du prince, victimes d'un
...guet-apens. Un grand nombre
...à domicile eut lieu pen-
...Les prisonniers furent con-
...escorte à Matchin, et de là à
...Asie Mineure. Je vis à cette
Constantinople plusieurs de
conspirateurs; le prince Stour-
...donné à peu de frais le mé-
...écrasé *l'hydre révolution-*

...DE TALA'AT-EFENDI ET DU
...DUHAMEL DANS LES PRIN-
... — Les Valaques, quoique
...encore pour la vie politique,
...pendant une meilleure entente
...révolutionnaires : aussi le
...qui se préparait chez eux
...-il sous des apparences plus
Les chefs résolurent de pro-
...par la voie légale, et deux
...res, l'un ottoman, l'autre
...ont été envoyés dans les prin-
à la suite des événements
pour s'enquérir de l'état des
...s'adressèrent directement
...sentant de la Porte, Tala'at
et lui exposèrent les griefs
...x du pays, en protestant de
...ment à la cour suzeraine.
...ommes revenus, disaient-ils
mémoire, de l'ancienne et fi-
...tique de nos pères, et nous
...aujourd'hui qu'à nous ral-
...rement à la Sublime Porte,
...ue celle-ci nous délivre du
fléau du protectorat. (1) » Mais là précisément était le nœud de la question. Ce que demandaient les Valaques, bien que leur programme fût autrement radical que celui des Moldaves, à savoir l'égalité civile et politique, la réforme complète de l'administration, l'égale répartition des impôts, l'affranchissement des Tsiganes et des paysans, la liberté de la presse, l'abolition des titres de noblesse, était dans la limite de leur droit, et n'excédait pas même la bonne volonté de la Porte; mais pour cela il fallait abolir du même coup le Règlement et le protectorat (les auteurs du Mémoire le proclamaient hautement); et cela, la Porte n'était pas libre de de l'accorder.

Le départ de Tala'at efendi pour Jassi (mai 1848) laissa le champ libre aux intrigues du commissaire russe (général Duhamel), dont l'envoi dans les principautés, qui avait précédé de quelques jours l'arrivée du commissaire ottoman, avait surtout pour objet d'entretenir l'Europe dans l'idée d'un accord préalable et d'une conformité parfaite de vues entre les deux cours. M. Duhamel, à qui le parti national, ne reconnaissant à la Russie aucune intervention légale dans les affaires intérieures du pays, avait refusé de s'adresser, vit avec déplaisir son collègue gagné à la cause progressiste et les choses incliner à un arrangement amiable qui, faisant de la cause des principautés une question pour ainsi dire personnelle entre elles et le suzerain, laissait le protecteur tout à fait en dehors du débat. Aussi, lorsque plusieurs membres du parti phanariote entreprirent à leur tour de signaler à l'envoyé du czar quelques-uns des maux dont souffrait le pays, non par compassion pour ses misères, mais par inimitié contre le prince régnant, M. Duhamel leur répondit-il brutalement, comme pour pousser le pays à bout : « Je ne suis pas venu ici pour écouter les griefs de la nation, mais pour prêter à l'hospodar un appui moral et même matériel (2).

(1) *Extrait du Mémoire présenté à S. E. Tala'at efendi* dans le *Mémoire justificatif de la Révol. roum.*; Paris, 1849, p. 74.
(2) *Mémoire justificatif*, p. 5.

Révolution du 11|28 juin. Proclamation et acceptation de la constitution. — Le moment critique approchait. Les patriotes roumains, voyant qu'il n'y avait rien à attendre de la faiblesse de la Porte, résolurent d'en appeler au prince lui-même, comme au tuteur naturel de la patrie. Ils voulaient jusqu'à la fin rester dans les voies légales. Les violences seules du prince les contraignirent à en sortir. Quand ils le virent répondre à leurs ouvertures par des mesures de proscription et d'exil, comprenant qu'ils n'avaient plus à compter que sur eux-mêmes, ils résolurent d'agir Tout était prêt pour l'insurrection. Les chefs, avant de donner le signal, se réunirent une dernière fois dans la maison des frères Golesco. Là les rôles furent distribués : Stephan Golesco, Héliade et le major Tell, qui commandait un bataillon à Giurgevo, furent désignés pour aller à Islaz dans le district de Romanati (Petite Valachie), dont l'ancien capitaine de pandours Maghiero, l'un des chefs du mouvement, était administrateur. C'était de là que devait partir le signal. La petite garnison d'Islaz, formée d'une compagnie sous les ordres du capitaine Plessoiano, attendait les insurgés pour se joindre à eux; on espérait que son exemple entraînerait le reste de la milice.

Les deux frères Balcesco reçurent mission d'insurger les deux districts de Pracova et de Volcea, où ils avaient des relations. Jon Ghica demanda à être envoyé à Constantinople pour s'entendre, s'il était possible, avec la Porte.

arrivèrent le lendemain soir
ils trouvèrent le major Tell,
Plessoiano et le prêtre Radul
village de Celeïu, situé à quel
d'Islaz. C'est là que, le 2
matin, au milieu d'un certa
reil religieux et en présence
pes nombreux et ébahis de
de fermiers, de matelots du
paysans accourus des villages
soldats et d'officiers (deux
pagnies et un peloton de cava
tionné à Zimnilcea, à deux lieu
s'étaient joints à la compagni
taine Plessoiano), Héliade don
de la nouvelle constitution, dont
cipes, formulés en vingt-deux
étaient développés dans une
allocution à la nation et au prin
proclamation, datée d'Islaz,
la régénération, le 9 *juin*, était
le prêtre Chapca, Jean Héliade,
Golesco, Christian Tell et Nic
soiano. Ceux-ci se constituère
gouvernement provisoire en s'a
Maghiero; et le même jour, apr
les assistants eurent prêté e
mains le serment de fidélité à
tution, ils adressèrent au prin
par l'entremise de Maghiero, d
nivence restait secrète, une l
laquelle ils présentaient la
comme une nécessité de salut
adjuraient le prince, au nom
d'en prendre la direction su
Une grande fermentatio
alors à Bucarest. Le départ su
térieux d'Héliade et de Stéph

[illegible] arrêtés par la police depuis [illegible], tirèrent sur le prince et [illegible] ministre Villara à la promenade. Cet attentat, que l'on ne manqua pas d'attribuer aux révolutionnaires, [illegible] y aient constamment dénié [illegible] participation, redoubla les inquiétudes [illegible] Bibesco. Il voulut sonder les [illegible] des troupes en garnison à [illegible], et le lendemain il parcourut [illegible], harangua les officiers [illegible] soldats, en parlant vaguement [illegible] complots contre l'État, et leur demanda s'ils seraient prêts à soutenir le gouvernement. La réponse, à la [illegible] respectueuse, accrut les alarmes du prince au lieu de les calmer : [illegible] de tirer l'épée contre les ennemis de notre patrie, dirent-ils, comptez sur nous; mais nous ne nous battrons [illegible] nos frères, qui veulent notre [illegible] du pays. » Bibesco rentra [illegible] à son palais, et donna l'ordre [illegible] discontinuât les arrestations. [illegible] heures après, il reçut l'estafette de Maghiero qui lui apportait le [illegible] la proclamation avec la lettre [illegible] d'Islaz.

[illegible] délibéra, dit-on, lui qui, à la première nouvelle de l'insurrection, avait [illegible] à Maghiero pour toute réponse [illegible] mots : « A mort tous ; » il dé-[illegible], mais déjà il n'était plus temps. [illegible] même jour, quand on avait ap-[illegible] de Bibesco aux casernes, un [illegible] de Maghiero, cadet à l'école militaire, suivi de plusieurs de ses camarades, était présenté sur la place du mar-[illegible] une copie de la proclamation, [illegible] fait lecture à haute voix, affir-[illegible] que Bibesco y donnait son adhésion, [illegible] invité le peuple à se rendre au [illegible] remercier le prince. En un [illegible] oeil plus de deux mille personnes [illegible] autour des jeunes gens, et [illegible] virent vers la demeure de l'hospodar, [illegible] promenant par les rues des drapeaux tricolores. Le prince, soit entraî-[illegible], soit surprise, accepta aussitôt [illegible] stitution, qu'il signa au milieu de [illegible] frénétiques, et nomma, séance [illegible], un nouveau ministère pris en [illegible] à l'exception du spathar (M. Odobesco), parmi les chefs du mouvement. Les deux frères Golesco, Nicolas [illegible], étaient nommés, le premier à l'intérieur, le second à la justice; Maghiero, aux finances; Héliade, à l'instruction publique et aux cultes; Nicolas Balcesco, au secrétariat d'État; Rosetti, à la police. (23 juin.)

Abdication de Bibesco. — La nouvelle de ces changements parvint le lendemain dans la nuit à Héliade et à ses collègues, qui, après avoir été reçus en triomphe à Caracala, s'avançaient vers Craïova, capitale de la Petite Valachie, au milieu d'un immense concours de citoyens et escortés par une véritable armée de miliciens et de dorobantz. Ils envoyèrent dans la même nuit un message à Bucarest, par lequel ils demandaient, 1° le renvoi d'Odobesco et son remplacement par Tell; 2° la nomination de Maghiero comme capitaine général des dorobantz et de l'armée irrégulière ; 3° la reconnaissance de tous les actes promulgués par le gouvernement provisoire depuis le 21 juin. A ces conditoins, ils répondaient de la tranquillité du pays ; sinon, les représentants de la nation viendraient, avec le camp, traiter aux portes de Bucarest. A cette fière réponse l'hospodar, déjà ébranlé par les remontrances et la protestation du consul général de Russie Kotzebue (24 juin), sentit faiblir son courage et son patriotisme, et le troisième jour, à deux heures du matin, après avoir, par un dernier office, confié le gouvernement aux mains des nouveaux ministres qu'il venait de nommer, il abdiqua, et passa à Cronstadt, en Transylvanie (25 juin) (1).

A la nouvelle du départ du prince,

(1) Voici le texte de cette abdication, traduit littéralement d'après l'acte officiel :

« *Au conseil des ministres.*

« Nous, George-Démètre Bibesco, par la grâce de Dieu, prince régnant de Valachie.

« Attendu que je sens que l'état de mes forces n'est point en rapport avec les exigences des circonstances actuelles, et afin que ma conscience ne me reproche pas d'avoir compromis le sort de mon pays en continuant à me charger d'un fardeau trop lourd pour moi, je remets le gouvernement entre vos mains, et rentre dans la vie privée avec le contentement que donne une conscience pure.

« Georges-Démètre Bibesco.

« Bucarest, le 13 (25) juin 1848. »

le peuple se porta en masse au palais du gouvernement et demanda la nomination par acclamation d'un gouvernement provisoire définitif. L'élection eut lieu séance tenante, et le gouvernement fut composé comme il suit :

Président, S. Em. le métropolitain Néophyte.

Membres, MM. Héliade, Stéphan Golesco, Tell, Maghiero, Scurto.

Secrétaires avec voix délibérative, MM. A.-G. Golesco, Nicolas Balcesco, Rosetti et Jean Bratiano.

Ministres, Nicolas Golesco, J. Canpineano, Constantin Philippesco, Odobesco, Héliade, J. Voïnesco II, Nitzesco.

Des exprès furent envoyés aux membres du gouvernement dans la Petite Valachie pour les inviter à se rendre immédiatement dans la capitale, où ils arrivèrent dans la journée du 28.

Trois jours auparavant, MM. Duhamel et Kotzebue avaient quitté Bucarest et s'étaient rendus en Moldavie par Fokchani, d'où M. Kotzebue protesta de nouveau par une lettre adressée au métropolitain, sous la date du 18 (30) juin, contre les actes *illégaux* qui venaient de s'accomplir. « Les suites de cette infraction patente aux traités, était-il dit dans la lettre, sont immanquables ; et je viens de recevoir la nouvelle que les troupes de S. M. l'Empereur, mon auguste maître, ont franchi le Pruth, et se dirigent vers la frontière de la Valachie. »

mots de la constitution que
venait d'acclamer dans le Ch
Liberté et qui ne fut pas sans
sur la marche des événement

Elle était composée, ainsi
l'avons vu, de 22 articles, sav

1° L'indépendance adminis
législative basée sur les traité
cea et de Vlad V;

2° L'égalité des droits polit

3° L'égale répartition des in

4° Une assemblée nationale,
de représentants pris dans
classes de la société ;

5° Un chef de l'État respon
pour cinq ans et éligible dans
classes de la société ;

6° Une diminution de la li

7° La responsabilité des mi
de tous les fonctionnaires pul

8° La liberté absolue de la

9° Toute récompense déc
nom de la patrie, par ses rep
et non par le chef de l'État;

10° Le droit pour chaque d
lire ses propres magistrats;
découle de celui qu'a le peu
de participer à l'élection d
l'État;

11° L'établissement d'une
tionale;

12° L'émancipation des m
dédiés aux lieux saints;

13° L'abolition de la *claca* i
paysan, qui devient propri
moyen d'une indemnité;

14° L'affranchissement et



olition des châtiments cor-

olition de la peine de mort;
blissement d'un nouveau sys-
entiaire;
ancipation des Israélites et
s droits pour les citoyens in-
toutes les religions;
onvocation immédiate d'une
générale constituante, élue
senter tous les intérêts et tou-
ses de la société et chargée
et de promulguer la constitu-
bases des articles précités (1).
ces articles, qui plus tard
e prétexte à l'accusation de
ne portée contre le mouve-
ain de 1848, ont besoin d'être
ce sont les articles 12, 13 et
ant l'émancipation des mo-
diés aux lieux saints, la con-
droit de propriété au paysan
hissement des Tsiganes.

N DES MONASTÈRES DES NTS. — Les monastères de eque en Moldo-Valachie sont rtes, les monastères indigè- monastères *dédiés* aux lieux st-à-dire aux communautés u Saint-Sépulcre, du mont ., qui les font régir par des s ou délégués de leur choix, vent les revenus à leur profit. ant de ces revenus est évalué hainoi (Jon Ghica) à dix-huit e piastres (six millions de r la Valachie seulement. En ls possèdent deux cent treize grandes propriétés, dont cent t du Saint Sépulcre, quatre- du mont Athos, douze du , cinq du patriarcat de Con- , deux de celui d'Antioche, lui d'Alexandrie et trois du de Drian, en Épire.

s-fonds de ces monastères, origine se confondaient avec ères indigènes, proviennent de donations faites ancienne- les princes et les particuliers et dont le produit devait être consacré exclusivement à des œuvres pies et charitables, telles que l'entretien de l'église du monastère, la distribution journalière d'aumônes à un nombre déterminé de pauvres, la fondation d'écoles et d'hôpitaux, l'établissement d'un fonds destiné à doter chaque année des orphelines sans fortune, etc. Ces obligations ou d'autres analogues sont expressément mentionnées dans tous les actes de donation dont on a pu jusqu'ici retrouver les doubles, les higoumènes s'étant toujours refusés à produire les originaux qui étaient en leur possession.

Au commencement du dix-septième siècle, lorsque les Grecs du Phanar se furent impatronisés dans les principautés et que plusieurs d'entre eux se glissèrent dans les conseils des princes, ceux-ci placèrent ces monastères sous le patronage des sanctuaires les plus révérés de l'Église orthodoxe. Ce n'était d'abord qu'un simple hommage. Les monastères *dédiés* ne passèrent pas aux communautés du mont Sinaï ou du mont Athos à titre de possession, mais de suprématie religieuse (*inchinate*). Les volontés des donateurs étaient encore respectées. On prélevait chaque année sur les revenus les sommes affectées aux actes de bienfaisance locale, et une partie seulement du surplus, s'il y en avait, était envoyée aux couvents de terre sainte à titre *d'aumône*. Même quand cette aumône devint en quelque sorte obligatoire par l'usage et que les abbés grecs commencèrent à exiger comme un droit ce qui n'était qu'un don gratuit, il étaient tenus de s'en rapporter à la bonne foi des supérieurs indigènes, et il leur était interdit d'envoyer des agents ou des higoumènes pour contrôler les dépenses et s'assurer de la quotité de l'excédent. Tous les couvents moldo-valaques étaient administrés par des moines indigènes, qui faisaient partie du divan du pays, ainsi que le prouve un rapport adressé au prince Grégoire Ghica en 1742. Mais, à la longue, la dédicace dégénéra en une servitude matérielle; et les Grecs ayant obtenu l'autorisation de faire gérer les monastères roumains par leurs délégués, ceux-ci ne tardèrent pas à s'approprier la totalité des revenus.

ouveau par le Règlement orga-

le mémoire publié par Héliade le: *la Constitution roumaine ex- rès ses vrais principes.*

De nombreux documents attestent les efforts tentés par les hospodars, à diverses époques, pour arrêter ou modérer le cours de ces empiétements. Matthieu Bassaraba fit rentrer les monastères sous l'ancienne loi (1634), défaisant ainsi ce que les Grecs avaient fait. En 1654, Constantin Bassaraba renouvela le décret de Matthieu. Pendant tout le cours de ce siècle la question suivit les fluctuations de la lutte politique qui se débattait alors entre les boyards indigènes et les Phanariotes. La défaite des premiers, au commencement du dix-huitième siècle, fut suivie de l'aliénation complète des monastères. Mais en même temps plusieurs princes phanariotes, comme pour diminuer l'odieux de cette spoliation, disposèrent par des chrysobulles que les higoumènes seraient tenus de payer chaque année certaines redevances au fisc, aux écoles, à la caisse des aumônes, etc. On peut citer entre autres les chrysobulles des hospodars Hypsilantis (1780), Hangerli (1791), Caradja (1816), en Valachie; en Moldavie, la décision du clergé et du divan général, confirmée par un office princier daté de 1706, ainsi que les chrysobulles des hospodars Grégoire Ghica en 1748 et Alexandre Hypsilantis en 1799.

En 1822, à la chute des Phanariotes, le pays réclama contre l'aliénation des monastères. La Porte, se fondant sur ce que les higoumènes avaient pris une part active à la révolte d'Hypsilantis et avaient employé les revenus des communautés à solder des bandes d'insurgés, ordonna leur expulsion des principautés, et nomma, pour gérer les biens des couvents, un comité composé de boyards et présidé par le métropolitain. En même temps une décision de l'assemblée générale arrêta que les revenus seraient affectés pendant cinq années à l'extinction des dettes du pays. L'occupation russe de 1828 ayant ramené les higoumènes, malgré les protestations énergiques de l'assemblée générale et du haut clergé de Moldavie, le Règlement organique statua (art. 336) qu'une partie des revenus des monastères dédiés reviendrait à l'État, qui les emploierait en actes de bienfaisance et d'utilité publique, et par cette considération il les exempta de l'impôt qu'ils avaient payé jusque-là. Les higoumènes protestèrent; et, élevant le débat à la hauteur d'une question de propriété, ils se prétendirent spoliés et refusèrent de se soumettre au Règlement. Le général Kisseleff nomma alors une commission d'examen, dont le conseiller d'État russe Mavros et M. Barbo Stirbey (l'hospodar actuel) faisaient partie. La commission n'eut pas de peine à démontrer l'absurdité de ces prétendus griefs; et elle conclut en proposant, puisque les moines grecs refusaient de reconnaître le Règlement en ce qui les concernait, de leur laisser les revenus des monastères tels qu'ils existaient sous l'ancien régime, déduction faite des redevances qu'ils étaient tenus d'acquitter envers le fisc et les établissements de bienfaisance, et d'attribuer à l'État l'augmentation provenant de l'application de la nouvelle loi sur la propriété, dont le rapport avait plus que quintuplé (1). Le général Kisseleff adhéra au projet de la commission; mais, à Constantinople, la mission de Russie en décida autrement, et il fut statué par les deux cours que les higoumènes continueraient pendant dix ans à disposer des revenus des monastères, sans être tenus à aucunes redevances ou contributions. A l'expiration de ce terme, c'est-à-dire en 1844, la Russie, qui s'était arrogé la tutelle des monastères des lieux saints, émit des propositions qui ne tendaient à rien moins qu'à transformer les moines et les cultivateurs établis sur leurs domaines en sujets immédiats du czar orthodoxe. Arrivée à ce point, la protection se heurta et contre les Roumains et contre les moines eux-mêmes, qui rejetèrent l'arrangement proposé. Quatre ans plus tard (1847), les exactions de Bibesco, encouragées sous main par le cabinet de Saint-Pétersbourg, contraignirent les higoumènes à implorer de nouveau l'assistance de la Russie; et, à quelque temps de là, un firman, dû à l'énergique intervention de M. de Titoff à Constantinople, donna gain de cause aux

(1) Voyez dans la brochure de G. Chainoi le texte du rapport de MM. Mavros et Barbo Stirbey.

higoumènes, sous l'unique condition de payer une contribution annuelle de 700,000 piastres (233,000 francs) pour les deux principautés.

Tel était, en 1848, l'état de la question. L'article 12 de la déclaration des droits, en faisant rentrer les monastères dédiés dans la possession de l'État, se bornait donc à restituer à celui-ci un bien qui lui appartenait. Les révolutionnaires ne faisaient rien de plus en cela que ce que les princes Matthieu et Constantin Bassaraba, Hypsilantis, Grégoire Ghica, Caradja et le général Kisseleff lui-même avaient proposé de faire. Les monastères avaient été des dépositaires infidèles ; ils s'étaient approprié les fonds dont ils ne devaient être que les distributeurs au profit du public ; c'était à l'État de pourvoir directement à l'exécution des volontés des donateurs, puisque ces volontés avaient été méconnues. En vain on alléguait les actes par lesquels les princes phanariotes avaient aliéné les anciennes donations au profit des monastères : ces actes étaient nuls en droit, non-seulement parce qu'ils n'avaient pas eu l'assentiment des États du pays, mais encore parce qu'ils violaient les dispositions essentielles de la loi. (1). D'ailleurs, le droit qu'ils conféraient aux moines grecs n'était qu'un simple droit à l'assistance. Le programme de 1848 entendait garantir ce droit ; mais en même temps il voulait que la propriété restât au véritable possesseur, c'est-à-dire au pays Le pays, par l'entremise de son gouvernement, continuerait de payer son tribut d'aumônes aux saints lieux, mais sans frustrer ses propres indigents de leur légitime. C'était l'application pure et simple des dispositions du firman de 1822.

QUESTION DE LA PROPRIÉTÉ. — L'article 13, par l'abolition de la claca et les modifications qu'il apportait dans le régime de la propriété, touchait à une question vitale pour le pays et qui, depuis le soulèvement et les massacres des paysans dans la Gallicie, préoccupait vivement tous les esprits sérieux dans les deux principautés. Un des principaux réformateurs de 1848, N. Balcesco, rendu au calme de la vie privée, publia un mémoire exprès pour démontrer que la révolution n'avait rien innové sur ce point, non plus que sur les autres, et que les droits qu'elle réclamait en faveur des paysans n'étaient que le rappel de leurs anciennes franchises. L'établissement de la corvée (*claca*) et le servage qui était venu à la

(1) Il est certain, d'après les actes mêmes, que les donations de biens-fonds ne furent pas concédées aux religieux individuellement, mais bien à la communauté, être collectif et abstrait. Or, d'après le code roumain, les communautés ne sont point considérées comme propriétaires, avec la faculté *d'user et d'abuser*, selon le droit romain. Les dispositions des codes de Bassaraba, d'Hypsilantis et de Caradja sont unanimes à cet égard ; elles interdisent aux moines, tant indigènes qu'étrangers, de disposer, dans aucun cas, des biens des monastères, ni de les échanger ou de les vendre, ni d'hypothéquer et d'emprunter, ni même de faire des coupes de bois. Voyez, sur les développements de cette question, le mémoire de N. Balcesco, *Question économique des principautés danubiennes*, p. 7 et 78. — La question, du moins en ce qui concerne la Moldavie, vient d'être de nouveau déférée à l'arbitrage de la Porte par le prince régnant (octobre 1855). Le 22 juillet dernier, le conseil administratif et le divan général séant à Jassi, prenant en considération l'état des finances par suite des événements politiques et la nécessité de rembourser la dette de trente-six millions dont la principauté est grevée, ont cru devoir fixer eux-mêmes le montant de la contribution annuelle des monastères de terre sainte ; et pour cela ils ont statué à l'unanimité, en se basant sur les art. 58, 59, 79, 80 et 416 du Règlement, qu'il serait fait sur les revenus de ces monastères trois parts, dont l'une serait versée au fisc, la seconde à la caisse du ministère des cultes et la troisième serait mise à la disposition des saints lieux. Il est à regretter qu'au lieu d'une transaction qui ne remédiera à rien, en supposant même qu'elle aboutisse, le divan de Moldavie n'ait pas cru devoir adopter une mesure radicale, qui coupât court à toutes les récriminations présentes et futures. Il est plus fâcheux encore que le prince Ghica, qui a ratifié la décision de l'assemblée, ne l'ait pas mise à exécution sur-le-champ en vertu des pouvoirs qu'il tient de la constitution, et ait cru devoir en appeler à la Porte dans une question d'administration intérieure, que le pays seul est appelé à réglementer en vertu de son autonomie.

suite (1) avaient été une des causes les plus actives de la ruine et de la dépopulation du pays. Lorsque le paysan cessa d'être attaché à la glèbe, sa condition n'en devint pas meilleure, et l'accroissement successif des taxes et des redevances détermina bientôt un grand nombre d'émigrations : « Les paysans à proximité des frontières, dit M. G. Chainoi, émigrent toutes les fois qu'ils le peuvent. Les Moldaves passent en Bucovine, en Bessarabie et dans la Dobrodja ; les Valaques en Transylvanie et surtout en Serbie et en Bulgarie. En Serbie, où l'on compte aujourd'hui deux districts, plus de quarante mille familles roumaines sont émigrées de la Valachie depuis l'établissement des redevances du Règlement de 1831. En Bulgarie, on en compte plus de cent mille, et leur nombre augmente tous les jours. Après la guerre de 1828, une colonie de Bulgares de plus de trente mille familles créa de magnifiques établissements agricoles : le Règlement bientôt l'obligea de se dissoudre, et ces Bulgares repassèrent le Danube; ceux qui restèrent fondèrent deux petits bourgs, mais ils abandonnèrent l'agriculture. Pendant les années 1834, 1835 et 1836, plus de douze mille familles transylvaines, établies depuis près d'un demi-siècle, retournèrent dans leur pays. Ces chiffres sont officiels et plus éloquents que tous les arguments que l'on peut invoquer pour ou contre les redevances entre propriétaires et paysans établies par le Règlement et par les diverses modifications subséquentes. Il est aisé de comprendre que des faits donnant de tels résultats aient donné à réfléchir à quelques esprits sérieux (1). »

Les chefs du mouvement de 1841 avaient déclaré, par une clause de leur programme, les paysans francs-tenanciers avec un droit héréditaire sur la portion du terrain qui leur est allouée, en remplaçant les journées de travail fixées par le Règlement par une rente en argent basée sur la valeur actuelle du sol. En 1846 on tenta d'aller plus loin, et le parti national, jugeant que le rachat définitif de la rente serait plus avantageux aux uns et aux autres, proposa l'abandon absolu au paysan de ce même terrain, en remboursant le capital au propriétaire. Ces idées n'étaient donc pas nouvelles. D'ailleurs la constitution de 1848, en abolissant d'une part le servage et le travail obligatoire, de l'autre en attribuant au paysan la propriété du fonds, dont il n'avait eu jusque-là que l'usufruit, se bornait à appliquer les mêmes mesures adoptées récemment par plusieurs États allemands, et que l'Autriche elle-même avait décrétées en Gallicie et en Hongrie au mois de mars de cette même année. Les révolutionnaires roumains pouvaient-ils faire moins que ce qui venait d'être fait par les gouvernements eux-mêmes dans les pays voisins? Du reste, le principe de la réforme ne fut contesté par personne; et, lorsque le gouvernement eut décrété l'établissement d'une commission mixte (2), afin

(1) Voyez N. Balcesco, p. 10 et suiv. — Suivant M. Héliade (*le Protectorat du czar*, p. 12), la *claca*, à son origine, était loin d'être ce qu'elle est devenue depuis. « De temps immémorial, dit-il, il existe en Moldo-Valachie une coutume charitable de secourir les pauvres, les nouveaux mariés, le chantre de l'église et le prêtre, tout homme qui n'a pas de bœufs ou de chevaux. Les jours de fêtes, tout le village, jeunes garçons et jeunes filles, hommes, femmes, enfants, se rassemblent avec leurs bœufs et leur chevaux pour labourer, ensemencer ou récolter la terre cédée aux hommes et aux familles hors d'état de la cultiver. Ce travail pieux s'appelle *claca*, c'est-à-dire travail gratuit. Par son bienfait les pauvres sont soulagés et parviennent à obtenir une récolte, à s'en nourrir et même à posséder progressivement une vache, une paire de bœufs, ce qui les met en état de commencer la vie agricole. Le chantre de l'église et le prêtre jouissent de la claca en faisant appel à la piété et à la bienfaisance de leurs paroissiens. » C'est ce pieux et touchant usage, dont le propriétaire recueillait le bénéfice dans l'occasion, qui dégénéra à la longue en une servitude, la plus odieuse et la plus dure au paysan roumain.

(1) G. Chainoi, p. 101. — N. Balcesco, *Question économique des principautés danubiennes*, p. 48.

(2) Cette commission fut composée de trente-six députés, à raison de deux par district, dont dix-huit représentants des boyards ou propriétaires, dix-huit représentants des cultivateurs, sous la présidence d'un grand boyard, M. Racovitza, désigné d'office par le gouvernement. On lui adjoignit en qualité

d'arrêter les bases de la nouvelle loi sur la propriété, les discussions ne roulèrent que sur l'exécution, sur la quantité de terrain à céder aux cultivateurs et sur la valeur en argent de ce terrain; et, malgré le mauvais vouloir évident des boyards, nul doute que les parties intéressées n'eussent fini par se mettre d'accord si la Russie, après avoir crié au communisme, ne fût intervenue, les armes à la main, dans le débat.

Question de l'affranchissement des Tsiganes. — L'article 14, concernant l'affranchissement des Tsiganes des particuliers et leur rachat par l'État, était le seul qui ne pût pas se justifier par les anciens droits et usages du pays. Aussi était-il une conquête de la civilisation, un résultat du progrès et de l'adoucissement des mœurs, dont les hommes qui aspiraient à régénérer leur pays ne pouvaient pas ne pas tenir compte. La mesure projetée n'avait rien, d'ailleurs, de proprement révolutionnaire après l'initiative prise, quelques années auparavant, par le gouvernement lui-même d'affranchir les Tsiganes de l'État et des monastères, dont la condition était loin d'être aussi malheureuse que celle des Tsiganes des particuliers (1).

Sauf ces trois articles, dont le sens avait besoin d'être précisé par un court commentaire, tous les autres points de la constitution valaque s'expliquaient et se justifiaient par leur simple énoncé. Les principes étaient les mêmes que ceux qui servirent de base à toutes les constitutions qu'enfanta cette année de crises et de douloureux mécomptes: responsabilité des ministres, représentation nationale sur une large base d'élection, garde nationale, liberté de la presse et de la parole. Le tort de ceux qui les mirent en avant ne fut pas d'en avoir fait la base de leur réforme, mais d'avoir cru à leur réalisation possible dans de telles conditions de temps et de lieu. Évidemment la Russie et l'Autriche elle-même, du moment qu'elle aurait recouvré sa liberté d'action, feraient tout pour empêcher l'établissement à leurs portes d'un État issu d'une révolution et régi par des institutions politiques entièrement opposées aux leurs. Quant à la Porte, disposée peut-être, par le principe même de son gouvernement, à plus de tolérance, elle ne pouvait donner suite à ses bonnes intentions qu'autant qu'elle serait assurée de l'appui de la France et des puissances occidentales. Or, les événements de juin à Paris allaient imprimer à toute l'Europe une politique de réaction, et, par les difficultés qu'ils créaient à la France à l'intérieur, détourner de plus en plus son attention des affaires du dehors.

Premiers actes. — On en acquit bientôt la preuve. A peine installé, le gouvernement provisoire chercha à établir des relations officielles et directes avec la Turquie et les grandes puissances. En même temps qu'il accréditait des agents à Constantinople (M. Jon Ghica), à Pesth (M. Démètre Bratiano), à Paris (M. A.-G. Golesco), à Francfort (M. Maïoresco), il notifiait officiellement à ces cabinets son avénement, présenté comme une suite *nécessaire* de l'abdication du prince. La nouvelle administration, disaient les circulaires, ne s'était pas constituée de sa propre autorité; elle avait été élue spontanément par le peuple et composée presque en entier des mêmes ministres à qui l'ex-hospodar, en se retirant avait délégué ses pouvoirs. Quant aux autres changements, ils étaient présentés comme une simple modification dans l'administration intérieure, résultant de l'autonomie que les anciennes capitulations et l'article 5 du traité d'Andrinople garantissaient à la principauté. Les relations restaient les mêmes entre le suzerain et le vassal, comme aussi les rapports politiques de la Valachie avec les États voisins. A l'égard de la Russie seulement, le gouvernement provisoire déclarait la résolution de se renfermer dans la teneur stricte des traités, et de ne

de vice-président M. Ionesco, Moldave, que recommandaient des études spéciales sur l'agronomie et l'économie politique.

(1) Nous recevons à l'instant la nouvelle que le prince régnant de Moldavie, Grégoire Ghica, vient, par un office daté du 28 novembre (10 décembre) 1855 d'émanciper les Tsiganes dans toute l'étendue de la principauté. Voyez *Steoa Dunarii* (*l'Étoile du Danube*) du 29 novembre (11 décembre) 1855.

point la reconnaître comme protectrice des principautés dans le sens exclusif qu'elle entendait donner à ce mot, mais seulement au même titre que les autres puissances amies de la Turquie et qui avaient garanti l'intégrité de l'empire ottoman. Tel était le langage que le nouveau gouvernement tenait aux cabinets en général. Les lettres adressées au ministre des affaires étrangères de France et au chargé d'affaires de la république à Constantinople contenaient quelque chose de plus : ici la révolution du 23 juin était représentée « comme un mouvement démocratique qui devait exercer l'influence la plus salutaire sur les destinées de la Hongrie, de la Pologne et des autres nationalités. » Les chefs du mouvement, qui, à Constantinople et à Londres, se disaient conservateurs, se proclamaient révolutionnaires à Paris.

Mais toutes ces ouvertures restèrent sans réponse. M. Jon Ghica n'avait pas encore donné de ses nouvelles; on ne savait pas même s'il était arrivé à Constantinople. Ses collègues ne paraissaient pas devoir être plus heureux dans leur mission. A Bucarest, le consul général d'Autriche s'annonçait comme hostile; le consulat général de France, depuis le départ de M. de Nyon, était géré par le chancelier. En vain les Valaques pressaient-ils de leurs vœux l'arrivée de son successeur; la France avait autre chose à faire, au lendemain des journées de juin, que de prêter [redacted]

se compromettre et de compromettre son gouvernement par tout ce qui pourrait ressembler à une reconnaissance, même tacite, du nouveau gouvernement. Ce n'est pas qu'il ne sût autant que personne à quoi s'en tenir sur l'origine et sur la tendance du mouvement valaque, lui qui y avait poussé conjointement avec l'envoyé de Russie, quoique dans des vues entièrement opposées. Mais le but primitif avait été de beaucoup dépassé, et, dans de telles complications, Tala'at, homme d'ailleurs de peu d'énergie, ne croyait pas devoir préjuger des intentions de son gouvernement.

Les choses en étaient là (1er juillet) lorsque le métropolitain communiqua au gouvernement provisoire la lettre qui venait de lui être adressée de Fokchani par M. de Kotzebue. Cette lettre, conçue en termes assez embarrassés, renouvelait en la commentant la protestation du 11 (24) juin, et annonçait au métropolitain que les troupes de S. M. I. avaient franchi le Pruth et se dirigeaient vers les frontières de la Valachie. La nouvelle pouvait être vraie; mais le danger n'était pas immédiat. Sans doute la Russie avait la plus grande envie d'occuper les principautés, moins pour réprimer un mouvement dont elle était certaine d'avoir raison quand elle le voudrait que pour se trouver plus à portée d'intervenir, à un moment donné, en Italie. En effet, la question valaque n'était qu'un point dans la grande question qui se débattait alors en Europe et [redacted]

m Bessarabie avaient franchi le au nombre de douze mille hommes ent entrées en Moldavie. Le 28, avancèrent rapidement jusqu'à Bur- i vingt lieues de la frontière va-

Cette démonstration fut mal illie à Constantinople, et une de- d'explications fut adressée par le et par les représentants de France ngleterre à M. de Titoff, qui ré- t que c'était un malentendu, que mandant militaire de la Bessara- ait outrepassé ses instructions, l'ordre lui avait été envoyé er la Moldavie. En effet, il y a mouvement de retraite : les s russes rétrogradèrent jusqu'à ni, et même quelques régiments sirent le Pruth. Mais ce mouve- fut bientôt arrêté par la nouvelle événements de juin en France, et a fin de juillet l'armée d'occupa- portée à vingt-cinq mille hommes, a de douze mille, reprit sa marche les journées vers la Valachie.

TATIVE DE CONTRE-RÉVOLUTION.

oi qu'il en soit, la lettre de M. de bue, que les partisans et les agents de la Russie à Bucarest connais- bien avant qu'elle eût été com- quée au gouvernement, si elle ne nait pas l'indice d'un péril im- t du dehors, était de nature à ag- la situation au dedans, en encou- t les projets des réactionnaires uscitant l'idée d'une contre-révo- dans l'esprit des chefs et de l'état- de la milice, composé presque ment de créatures de la Russie. ient toujours MM. Odobesco, n, Garbaski, etc., que le gouver- t avait maintenus à leur poste leurs antécédents fort équivo- t leur conduite plus équivoque depuis les événements. On sa- n effet, qu'ils étaient en correspon- secrète soit avec le général Du- , soit avec les boyards valaques ar politique ou par peur, s'étaient s dans son camp et le pressaient venir. Le reste des boyards, moins s qu'embarrassés de prendre un s'étaient retirés à Giurgevo, sous de fuir le choléra, dont la capi- ait de ressentir les premières s. De fait, le fléau, quoiqu'il ne sévit pas avec une grande violence, était plus à craindre que la révolution. Jamais gouvernement enfanté par une crise ne s'était montré plus pacifique, plus débonnaire même. Révolutionnaire dans le fond, puisqu'il s'agissait de renouveler les bases de l'organisation sociale, il répudiait tout procédé violent dans les moyens et paraissait vouloir s'établir uniquement par la conviction et le libre accord de tous les citoyens. *Respect aux propriétés*, *respect aux personnes*, telle était la devise inscrite par Héliade en tête de son manifeste, qui devait, pour emprunter les paroles mêmes du texte, « procurer le bien-être de tous sans causer de préjudice à personne : » véritable utopie qui, si elle ne prouvait pas une grande profondeur politique chez les chefs du mouvement, montrait du moins l'honnêteté de leurs intentions.

Pendant ce temps-là un complot s'ourdissait pour les renverser. L'exécution devait être des plus simples. Le 30 juin au soir, le chef de la milice Odobesco ayant proposé au gouvernement de lui présenter l'état-major et les officiers de la garnison de Bucarest, la réception fut indiquée pour le lendemain à midi. Le 1er juillet, à l'heure convenue, le gouvernement étant réuni dans la salle ordinaire de ses séances, Odobesco, après avoir posté secrètement le colonel Salomon avec deux compagnies du 1er régiment en embuscade dans une petite rue adjacente au palais, entra brusquement dans la salle suivi d'un groupe nombreux d'officiers, et déclara tous les membres présents en état d'arrestation. MM. Héliade, Nicolas et Stéphan Golesco, A.-G. Golesco (1), Nicolas Balcesco furent enfermés provisoirement dans une chambre du Palais, sous la garde d'un piquet de soldats, tandis que le général Tell, désarmé et séparé de ses collègues, était envoyé sous escorte à la caserne. Averti par le tumulte, Maghiero s'était frayé un passage, le sabre à la main, à travers la troupe d'Odobesco, et, suivi de deux de

(1) Secrétaire du gouvernement provisoire, le même qui fut envoyé quelques jours après à Paris en qualité d'agent et de fondé de pouvoirs du gouvernement.

ses dorobantz, avait gagné une salle voisine, où il s'était barricadé, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Mais la trahison avait compté sans le peuple. Au premier bruit du coup d'État, la ville entière fut debout et se porta, indignée et menaçante, vers le palais. Bientôt, excitée et guidée par quelques gardes nationaux, elle pénétra dans les appartements, en chassa les soldats et délivra les prisonniers, tandis que Tell, arraché pendant le trajet des mains de son escorte, revenait en toute hâte vers ses collègues, et s'emparait d'Odobesco, qu'il parvint avec peine à soustraire à l'indignation du peuple. Sa fureur se tourna alors contre ses complices, et averti de la présence des deux compagnies placées en embuscade derrière le palais, il s'élança en masse pour les débusquer. Pendant qu'on parlementait, un coup de pistolet ayant été tiré d'une des fenêtres du palais sur la troupe, Salomon commanda le feu, et une vingtaine d'hommes tombèrent, dont neuf tués sur place. Ce fut l'unique sang qui coula pendant tout le cours de la révolution, et il fût versé par ses ennemis.

Journées des 11 et 12 juillet. — Cette première tentative avortée de contre-révolution fut suivie, à dix jours de là, d'une seconde, provoquée cette fois par la maladresse et, il faut bien le dire, par la pusillanimité du gouvernement provisoire. Depuis plusieurs jours le bruit avait commencé à se répandre qu'un corps de trente mille Russes avait franchi le Pruth et s'avançait sur Bucarest. Une vive anxiété régnait dans la ville. Cependant aucun avis officiel n'était encore parvenu au gouvernement; et les chefs, interrogés, affectaient une sécurité qu'ils étaient loin de ressentir. Bientôt la nouvelle prit plus de consistance. On assurait que l'avant-garde ennemie n'était plus qu'à deux postes de Bucarest; des individus étrangers à la ville, mêlés aux groupes dans les rues, disaient l'avoir vue et ne la devancer que d'un jour ou deux; d'autres montraient des lettres datées de Fokchani, de Buzeû, des diverses localités sur la route; toutes étaient d'accord sur le fait de la prochaine arrivée des Russes. Bientôt l'on apprit que l'administrateur de Fokchani, Charles Philippesco, avait quitté sa résidence et s'était enfui à Buzeû, et dans le même temps (8 juillet) le métropolitain fut averti par une lettre confidentielle du secrétaire de Tala'at efendi de l'arrivée prochaine (mais sans préciser la date) d'une armée turco-russe. Le gouvernement chargea alors un de ses membres, M. Jean Bratiano, de se rendre à Buzeû pour s'assurer de la réalité des faits; mais déjà la panique était arrivée à son comble. En même temps la réaction commençait à lever la tête, et le gouvernement ne trouvait plus autour de lui ni en lui la force nécessaire pour lui imposer par sa contenance. Le 10, après le départ de M. Bratiano, plusieurs officiers du 3e régiment vinrent offrir leur démission. Héliade, éperdu d'épouvante, se cacha tout le jour, et ne parut pas même à la séance extraordinaire qui avait été indiquée pour le soir en raison de l'urgence et de la gravité des circonstances. C'est alors que, sous prétexte que Bucarest était une ville ouverte et impossible à defendre, même pendant une heure, quelques membres ouvrirent l'avis de se retirer avec la milice dans les montagnes, et de transférer le siége du gouvernement soit à Campû-Lungû, soit dans un autre endroit plus fortifié des Carpathes. Les Golesco, N. Balcesco, Rosetti et le ministre des finances Constantin Philippesco combattirent en vain cette mesure, que Tell et Maghiero soutinrent par des raisons purement stratégiques. Tout ce qu'ils réussirent à obtenir fut qu'on ne prendrait pas une résolution définitive avant le retour de Bratiano, qui était attendu le lendemain.

Mais des lettres arrivées pendant la nuit aux divers consulats changèrent cette résolution; et le 11 juillet, au lever du jour, les membres du gouvernement provisoire, à l'exception de Philippesco, escortés des deux compagnies du commandant Plessoiano, quittèrent Bucarest et prirent la direction de Tirgoviste. Quant à Héliade, il avait pris les devants depuis plus de vingt-quatre heures.

Les fugitifs n'avaient pas atteint la première poste que Bratiano revenait à Bucarest, après avoir poussé jusqu'à

, où personne n'avait entendu l'arrivée des Russes. La plus tranquillité régnait dans les . En revanche il trouvait la n émoi. Au premier bruit de la gouvernement provisoire, les s'étaient assemblés chez le mé-n, et avaient institué, aux ter-article 18 du Règlement, une ité, composée du grand ban Vacaresco et de MM. Em-baliano et Jean Philippesco, res de la justice et de l'inté-e double proclamation, signée re du métropolitain Néophyte, le des trois caïmacams, an-peuple la déchéance du gou-t provisoire et le rétablisse-'ancien ordre de choses. Une s le même sens fut adressée uveau secrétaire d'État, Con-heresco, aux consuls des puis-angères (1).

s toujours les restaurations se nt par leurs excès. Le triomphe rés fut de courte durée. Dès juin 12 une députation des x négociants, épouvantés des par lesquelles le gouverne-rimaire avait signalé son avéne-rendit chez le métropolitain ander le rétablissement de la on et le rappel du gouverne-risoire. Plus de quarante mille prêtres, artisans, villageois, des campagnes environnantes, nt à la députation et entou-palais du métropolitain en de sourds murmures. Bientôt ures se changèrent en cris ace, puis de fureur. Plusieurs du peuple pénétrèrent dans les nts intérieurs après la sor-putés, et reprochèrent en face olitain sa trahison et son Le prélat, effrayé, céda et le-champ une nouvelle circu-laire par laquelle il annulait son encyclique de la veille, rappelait le gouvernement qu'il avait proscrit, et annonçait, en attendant son retour, la formation d'une commission intérimaire (1).

Cette commission fut formée du métropolitain, président, et de MM. Campineano et Crezzulesco.

Odobesco et Salomon, qui avaient été tirés la veille de prison et replacés à la tête des troupes, sommés de quitter leurs commandements, envoyèrent leur démission après s'être convaincus qu'ils n'avaient point à compter sur l'appui de l'armée. Celle-ci, en effet, habituée à obéir à la voix de ses chefs, mais qui ne savait plus où étaient ces chefs, se tenait en dehors des partis et des événements; et quand bien même elle eût voulu intervenir, elle était trop peu nombreuse pour que cette intervention pût être efficace.

Le même jour le ministre du contrôle Nitzesco et le préfet de la ville Arons furent députés vers les membres du gouvernement provisoire pour hâter leur retour dans la capitale.

Ceux-ci étaient arrivés sains et saufs, mais non sans avoir couru quelques dangers, à Lucar, petit village des Carpathes. Partis la veille de Bucarest, à la pointe du jour, escortés de deux compagnies de la milice et d'une suite nombreuse de fonctionnaires publics et d'amis, ils avaient vu leur cortége diminuer peu à peu, à mesure qu'ils s'éloignaient de la ville; et à la distance de deux ou trois postes, soldats et amis, tous les avaient abandonnés. C'était justice; quel droit avaient-ils de compter sur la fidélité de la nation et de l'armée, eux, les chefs du pays, qui

(1) note était ainsi conçue : « L'an-de choses étant rétabli définitive-me il existait avant le déplorable du 11 (23) juin, je m'empresse de ser qu'une caïmacamie vient d'ê-, conformément à l'article 18 du organique, et que tout rentre normal. »

(1) « Ce qui a été publié hier 29 juin (11 juillet), sous notre signature, et où nous qualifions le gouvernement provisoire de rebelle et d'autres choses semblables, nous le déclarons aujourd'hui non avenu et le renions complétement, selon le vœu du peuple roumain. Nous répétons et confirmons de toute notre force le serment que nous avons prêté sur le Champ de la Liberté, le 15 (27) juin, touchant les vingt et un articles de la constitution, etc. » Quelle triste palinodie! et ce ne devait pas être la dernière!

donnaient les premiers l'exemple de la désertion?

Les populations se montraient de plus en plus hostiles. Les habitants de Tirgoviste, ameutés par les boyards réactionnaires, sortirent en masse pour fermer aux constitutionnels l'entrée de leur ville. On avait dit qu'ils emportaient avec eux tout l'argent des caisses publiques; ils prouvèrent qu'ils n'avaient pas plus de dix-huit mille ducats (quinze cents francs) à eux tous. Alors les Tirgovistains laissèrent passer les fugitifs, qui gagnèrent les districts des montagnes.

En apprenant les événements du 12, Héliade, qui se tenait caché depuis trois jours à Puciova, revint en toute hâte à Tirgoviste, où il se rencontra avec C. Philippesco, parti le dernier de Bucarest, dans la matinée du 11, et à qui la nouvelle de ces mêmes événements avait fait rebrousser chemin pendant qu'il cherchait à rejoindre ses collègues. Les deux membres du gouvernement reprirent ensemble le chemin de la capitale, où ils firent une entrée triomphale dans la soirée du 14. Nicolas et Stéphan Golesco, N. Balcesco, Voïnesco revinrent le lendemain, et furent suivis quatre jours après (19) de Rosetti, de Tell et de Maghiero, qui avaient pris une autre direction. Le même jour le secrétaire d'État Voïnesco adressa une circulaire aux consuls pour notifier la rentrée en fonctions du gouvernement provisoire.

Premiers essais d'organisation.

grief eût été fondé dans des
dinaires et si le nouvel ordre
même en se tenant dans
strictes de la légalité, avait e
chances de durée. Mais desti
il l'était à périr, il valait m
être qu'il se manifestât dè
dans toute sa plénitude, af
pays en reçût une impression
et plus salutaire. Quant à l'ho
personnifiait pour ainsi dire l
tion aux yeux des masses, Hél
considéré dans l'esprit de ses
par sa conduite dans les dernie
ments, il se vengeait de leur
en les calomniant.

On perdait un temps préci
journées se passaient à recevoi
putations des villages, qui vena
districts les plus éloignés appor
adhésion au gouvernement pro
à débiter force harangues au p
gouvernement et ailleurs; à
force notes à l'étranger, qui dem
sans réponse; à promulguer cha
des décrets dont la plupart res
l'état de lettre morte; à organ
comités chargés de préparer le
de lois qui devaient être soumis
bérations de l'assemblée consti
comités pour la réforme de l'ins
publique, comités pour la réf
l'administration, des financ
l'impôt, de la milice, de la lo
rale, etc. Mais la plupart de
mités n'existaient que sur le
Des commissaires furent env

...leurs compagnies de pan-
...ir tous les dorobantz en
...s pour former un camp

...st on forma les cadres d'une
...nale, sous le commande-
...ieur de Crezzulesco, puis
Mais le difficile n'était pas
des chefs et même des
...tait de les équiper et sur-
...armer.
...entrefaites (25 juillet), on
...velle qu'un corps de troupes
sous les ordres d'Omer
...t arrivé à Routchouk et
passer le Danube. Ces trou-
mises à la disposition de
Soliman) pacha (1), nommé
extraordinaire dans les
en remplacement de Tala'at
muni des pleins pouvoirs
. Le premier interprète du
... efendi, lui avait été
qualité de conseiller.
...ES TURCS. MISSIONS DE
...PACHA ET D'EMIN EFENDI.
... jours après (31 juillet)
...culaire de M. de Nesselrode
...t la révolution roumaine
...œuvre d'une minorité tur-
...nt les idées de gouverne-
...nt qu'un plagiat emprunté
...nde démocratique et socia-
...rope, » et annonçait l'envoi
...n corps d'armée chargé d'oc-
...rincipautés conjointement
...upes ottomanes et d'y ré-
...e légal.
...ion commençait à se des-
manière menaçante. Le
...nt provisoire, sentant son
, résolut d'attendre les évé-
...lieu de les provoquer. Il
...secrétaire d'État Voïnesco
avec mission d'empêcher,
...sible, les Turcs de passer
se réservant de répondre
...a circulaire du ministre du

...n de Voïnesco échoua par

...ite qui était ambassadeur à
la révolution de février.
...ire parut en effet quelque
septembre). Voyez le *Mémoire*
la révolution roumaine, p. 57.

suite du refus de Suleïman pacha de reconnaître sa qualité officielle; et il quitta au bout de quelques jours Giurgevo, où il fut remplacé par Stéphan Golesco.

Le 30 juillet, le plénipotentiaire ottoman prévint par une lettre l'administrateur du district de Vlasca (Giurgevo) que l'armée impériale devait franchir le Danube le lendemain, « non d'une manière hostile, mais dans le seul but de protéger les anciens droits et les anciennes institutions du pays et d'y rétablir l'ordre légal. » Il annonçait en même temps son intention d'observer scrupuleusement les formalités du règlement sanitaire, et invitait en conséquence l'administrateur à lui envoyer un nombre suffisant de gardiens de la quarantaine.

L'administrateur transmit cette lettre au gouvernement, qui néanmoins crut de son devoir de protester, au nom des droits du pays, contre le fait d'une occupation totale ou partielle de son territoire (1). Cette protestation resta sans réponse, et le 2 août, tandis que Rifa'at pacha occupait Ibraïla avec une division, Omer pacha passa le Danube à Giurgevo avec douze mille hommes, et établit son camp sur la rive gauche du fleuve, à environ trois quarts de lieue de la ville.

Il était évident que la Porte persistait à ne pas reconnaître le pouvoir de fait qui s'était établi après l'abdication du prince Bibesco, et à voir dans les événements accomplis, quelques causes qui les eussent produits, une atteinte aux droits de la cour suzeraine. Ce point de vue officiel, où se plaçait la Porte pour envisager la question, ressortit pleinement quelques jours après dans la lettre adressée par Suleïman pacha *aux boyards et aux notables de Bucarest*. Par cette lettre, plus dure encore dans la forme que dans le fond

(1) Le prince Stourdza n'avait point cru devoir protester contre l'entrée des Russes en Moldavie : il se borna, dit-on, à faire observer au général Duhamel que la principauté n'étant point sortie de l'ancien ordre de choses, elle ne devait point supporter les charges de l'occupation. Voy. Chainoi, p. 107.

et où a main de la Russie se trahissait presque à chaque ligne, l'envoyé de la Porte se déclarait prêt à accueillir les doléances des Roumains; mais il exigeait comme condition préalable la dissolution du gouvernement provisoire et l'installation d'une caïmacamie ou lieutenance, aux termes du Règlement organique (1).

La situation était délicate. La majorité dans le gouvernement désirait ne pas entrer en lutte avec la cour suzeraine; mais d'un autre côté devait-elle se renier elle-même en subissant les conditions qui lui étaient imposées? Et en supposant que son patriotisme la portât à faire bon marché de la question de personnes, pouvait-elle céder de même sur le principe? Une grande fermentation régnait à Bucarest. Le gouvernement provisoire, qui voulait à tout prix éviter un conflit, consentit à se retirer, mais à la condition que cette mesure, toute de conciliation, serait considérée de sa part comme un acte de condescendance, et non comme le désaveu de son droit. En conséquence, il publia (4 août) un décret par lequel il abdiquait le pouvoir entre les mains de la nation et engagait celle-ci à s'assembler sans délai pour procéder à l'élection d'un nouveau gouvernement qui prendrait le nom de « lieutenance princière

(1) « L'objet principal de ma mission est de vous signifier clairement que la continuation de l'état actuel des choses, établi con-

de la terre roumaine » (*loc domnescă tsara Rómanesca*), reconnu officiellement par la Porte (1). En effet, Suleiman dès qu'il s'était trouvé en conta diat avec les Roumains, frappé et de la simplicité de ce peupl lui avait dépeint comme un de brouillons et de factieux, s' lâché de la sévérité de son pre gage; et après d'assez longs po touchant le nombre des mem la lieutenance, (2) les noms de colas Golesco, Héliade et Te été acclamés par le peuple, ce confirmé par le plénipotentiaire qui reconnut la lieutenance du sultan (10 août), et invita suls des puissances étrangères en relations officielles avec elle

§ 2.

Lieutenance princière
(4 août — 25 septembre 1

A peine installée, la lie nomma des commissaires pour avec Suleïman pacha certains de la constitution qui devaie lui, être modifiés avant d'être à la sanction impériale. La d ne fut ni longue ni orageuse. de la Porte montrait les dispos plus bienveillantes, et les com n'eurent pas beaucoup de pein crire à des demandes, qui port plus sur l'apparence que sur

garde nationale, » qui sonnait aux oreilles de l'envoyé ottoman, était ému du souvenir des barricades de février, fut remplacé par : « une garde civique établie sur les anciens usages du pays. » Les articles 5 et 12, relatifs, le premier au terme de cinq ans fixé pour la durée de l'hospodorat, le deuxième à la sécularisation des monastères dédiés, furent réservés.

Le projet de constitution ainsi révisé et approuvé, les mêmes commissaires furent chargés de le porter à Constantinople pour être soumis à la sanction du sultan. C'étaient MM. Stéphan Golesco, N. Balcesco, Démètre Bratiano, Grégoire Gradisteano, directeur du ministère de l'intérieur, et Basiliadis, l'un des notables commerçants de Bucarest (1). Leur départ fut fixé au 8 août. La veille, ils assistèrent avec Héliade au grand banquet que Suleïman donna en leur honneur. De nombreux toasts furent portés; l'envoyé ottoman porta ainsi le sien dans le style allégorique de son pays :

« Je vois, dit-il, un beau jardin; entre lui et le soleil, qui devait vivifier ses fleurs et ses arbres, des nuages jaloux s'étaient interposés; le jardin avait tardé à répandre dans l'univers le parfum de ses fleurs et le bénéfice de ses fruits. Je porte un toast à la dispersion des nuages! Le soleil, c'est le sultan; le jardin, c'est la Roumanie; moi, je m'estime heureux d'être le jardinier. »

Basiliadis répondit :

« Je porte un toast à la santé du jardinier. Des frimas du Nord s'étaient abattus sur le jardin. Un hiver rigoureux et sans fin couvrait tout herbe et tout arbre comme un linceul de mort; pas un signe de vie ou de végétation. Un rayon du soleil de l'Orient, multipliant ses rayons, fondit la neige et les glaces; le sol en reçut la chaleur bienfaisante; toute plante sourit et s'épanouit à la vue du jardinier. Mais, hélas! des plantes parasites abondent aussi dans le jardin; la terre a besoin de culture, et demande à être dégagée de toutes les broussailles qui nuisent à sa fécondité. Le jardinier est appelé pour distinguer la bonne plante des plantes parasites et vénéneuses; il doit détacher les branches flétries par un long hiver et par le souffle des autans. Vive le jardinier (1)!! »

Après le départ de la députation, Suleïman pacha se rendit, accompagné seulement d'Emin efendi et d'une faible escorte, à Bucarest, où il passa trois jours (21-24 août). Ce furent trois jours de fêtes et d'ivresse continuelles. La lieutenance avait adressé une circulaire aux boyards qui s'étaient retirés dans leurs terres ou en Transylvanie, pour les inviter à revenir dans la capitale; la plupart se rendirent à cet appel, et le 22, dans une grande réunion de tous les ordres, convoquée par Suleïman pacha, ils adhérèrent formellement, en sa présence, au nouveau gouvernement.

La lieutenance profita de ce retour des esprits pour ouvrir la première séance de la commission qui s'était rassemblée à Bucarest, afin de poser d'un commun accord les bases de la nouvelle loi sur la propriété, conformément à l'article 13 de la constitution (19 août). Nous avons vu précédemment (2) que, dès le début, la question avait été résolue en droit, la commission ayant admis à l'unanimité ces trois principes essentiels : le droit de propriété, la liberté du travail et l'expropriation pour cause d'utilité publique. Mais lorsqu'on en vint à l'application et qu'il s'agit de déterminer la quotité de pogones nécessaire pour chaque famille, ainsi que les conditions et le mode de rachat, le mauvais vouloir des boyards commença à se faire jour. Il était évident que tous leurs efforts tendaient à rendre illusoire le droit qu'ils venaient de reconnaître au paysan; et, après de longues et orageuses discussions, le gouvernement, désespérant de régler la question à l'amiable se vit obligé de dissoudre la commission (3).

(1) L'auteur de cet ouvrage, attaché dès le commencement des événements d'abord au gouvernement provisoire, ensuite à la lieutenance princière, en qualité de secrétaire intime, avait été adjoint, par une délégation spéciale, à la commission.

(1) *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 251.

(2) Voyez plus haut, p. 180.

(3) Voyez le texte du décret de dissolu-

Rappel de Suleïman pacha. Il est remplacé par Fuad efendi. — Pendant ce temps-là de graves événements se passaient à Constantinople. La modération dont avait fait preuve Suleïman pacha, son adhésion, quoique conditionnelle, à la constitution valaque, le bon accord qui régnait entre les Turcs et les Roumains avaient excité au plus haut degré le mécontentement de la Russie. C'était la première fois depuis 1821 qu'une question concernant les principautés se décidait sans sa participation. Le 14 août, pendant que la députation valaque se préparait à se rendre à Constantinople pour demander la confirmation de la constitution, le ministre de Russie, M. de Titoff, remit à la Porte une note, sous forme d'ultimatum, par laquelle il demandait le renvoi de la députation attendue à Constantinople, le rappel immédiat de Suleïman pacha et la nomination d'un nouveau commissaire, avec ordre d'agir en tout de concert avec le général Duhamel, qui avait reçu l'ordre de hâter son entrée en Valachie. La Porte hésita quelque temps, cherchant autour d'elle non pas même un appui, mais un simple encouragement. Elle était prête à déclarer la guerre à la Russie. On se tut; elle céda. Suleïman pacha fut rappelé, et reçut quelques jours après le portefeuille du commerce. Fuad efendi (aujourd'hui Fuad pacha), référendaire du divan impérial, fut alors nommé pour le remplacer (1).

Lorsque la députation arri stantinople, Rechid pacha, al vizir, et le ministre des affair gères Aa'li pacha refusèrent d cevoir officiellement; mais ils particulier chacun de ses memb

Ceux-ci, après avoir protest mémoire qui resta et qui dev sans réponse, reprirent le ch Bucarest (11 septembre). Pend purgeaient leur quarantaine à ils apprirent en même temps l de Suleïman pacha et d'Emi pour Constantinople, et l'arrivé gevo de Fuad efendi en comp général Duhamel. Dès lors le ments se précipitent avec une qui fait assez voir que la Turq plus seule à intervenir dans l Tandis que les troupes du c avaient commencé un mouve trograde au delà du Sereth, nent leurs premières positions, ne tardèrent pas à franchi efendi, suivi de l'armée d'Om s'avance vers Bucarest. Le 22 bre, le généralissime ottoma son camp à l'ouest de la ville, du monastère de Cotrocéni, à sur le même emplacement campé, vingt-sept ans auparav mée d'Hypsilantis. Quelle est sion? vient-il en ami ou en enn ne le sait; aucune communic été adressée par lui au gouv qui a été reconnu officielle son prédécesseur; plusieurs dé une entre autres qui avait à



ans des districts de Vlasca, Il-
miça, Dimbovitza et Prahova,
ar villages et accompagnés de
es, remplissent l'étroit espace
d entre le camp et la ville ; ils
puis deux jours et deux nuits,
sur la terre et sous un ciel
, et attendant les Turcs, au-
ils sont venus comme
de libérateurs. Depuis deux
nuits ils chantent des hym-
en chœur le verset de
: « *Dieu de la force,*
! » Mais maintenant les
, et la foule, grossissant
, s'agite dans un morne
lieutenance, qui redoute un
les Turcs, donne l'ordre aux
de cavalerie et à la bat-
qui se trouvent à Bu-
le corps de Maghiero
l'ancien camp de Trajan, dans
'alachie.

le 23 au matin, Fuad efendi
lettre au métropolitain pour
« que la capitale, à dater de
placée sous la sauvegarde
impériales, lesquelles y
mment leur entrée ; que,
la police et la milice étaient
sponsables du maintien de
la sécurité publique. » Le
transmit ce message à la
, en l'invitant à le publier sur
formément aux injonctions
ntiaire ottoman. Mais la
, se fondant sur ce que cette
ne lui était point parve-
voie régulière, refusa de
et chargea le secrétaire d'É-
connaître au métropolitain
de son refus (1).

Néanmoins on touchait au dénoû-
ment.

Le surlendemain (25), sur l'invitation de Fuad efendi transmise par le métropolitain, une députation des principaux boyards et notables de Bucarest se rendit dans le camp, où elle fut reçue dans la tente du commissaire impérial. Le motif de cette convocation était la lecture d'un prétendu firman où étaient énoncées les volontés « irrévocables » de la cour suzeraine.

Ce document, qui portait simplement la signature du délégué de la Porte et non le sceau du sultan, pouvait se résumer ainsi quant au fond :

La nomination d'un caïmacam *unique* qui gouvernerait provisoirement avec l'assistance et sous la tutelle des fondés de pouvoir des deux cours ;

Le choix du logothète Constantin Cantacuzène comme caïmacam, motivé sur son respect pour les institutions réglementaires ;

L'occupation temporaire de la Valachie par les troupes d'Omer pacha, nommé en même temps gouverneur militaire de Bucarest et comme tel investi du commandement supérieur de la milice valaque et de la police.

La main, aussi bien que les intentions de la Russie, se laissait voir d'un bout à l'autre de cette proclamation, conçue, comme à dessein, dans les termes les plus irritants (1). Les députés l'écoutèrent avec une sorte de stupeur ; à la fin cependant un long cri d'indignation s'éleva. De vives réclamations surgirent de tous les côtés. Nicolas Balcesco et Crezzulesco conjurèrent l'envoyé du divan de surseoir à l'exécution de ses ordres, et d'en référer de nouveau à la Sublime Porte, après avoir jugé par lui-même du véritable état des choses. Fuad parut quelques instants indécis ; mais Omer pacha, se levant de son fauteuil, s'écria avec une certaine impatience : « Qu'attendons-nous ? Nous sommes ici pour

que la lieutenance prin-
par le peuple, ayant été reconnue
le 4 août par S. E. Suléiman
de S. H. le Sultan, demeure
le fait le gouvernement légal de
, tant qu'elle n'aura pas été dis-
lement par les mêmes autorités
stituées;
lors elle ne peut reconnaître une
à la sienne comme la re-
légale du pays, ou comme in-
entre elle et la cour suzeraine ;
suite elle ne saurait voir aucun
dans la communication qui
lui a été faite de la part de Votre Éminence ;

« En conséquence, etc. » (*Extrait de la réponse du secrétaire d'État à S. Em. le métropolitain.*)

(1) Voyez le texte de cette proclamation dans le *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, p. 321.

gile, croyant que les envahisseurs s'arrêteraient devant ces signes communs et révérés de leur religion; les Cosaques les renversèrent et les foulèrent aux pieds. Ailleurs des villages refusèrent d'amener le drapeau national, ou chassèrent leurs nouveaux administrateurs qui durent être maintenus avec l'appui des baïonnettes étrangères : mais on ne tarda pas à avoir raison de ces vaines tentatives de résistance.

Dans le Petite-Valachie cependant la constitution était encore debout. Du camp de Trajan, où il se trouvait avec quinze cents fantassins, six cents cavaliers, six pièces d'artillerie et près de trois mille irréguliers, Maghiero refusait de reconnaître le nouveau caïmacam et gardait son attitude menaçante. Les paysans des districts environnants n'attendaient qu'un signal de lui pour marcher, armés ou non armés, contre les Russes. En effet, le bruit s'étant répandu que ceux-ci s'approchaient du district d'Argis, le généralissime fit ses préparatifs comme pour aller à leur rencontre, et annonça une revue générale pour le 9 octobre. Lorsqu'il parut, il se vit entouré de plus de trente mille hommes, qui lui demandaient à grands cris de les mener à l'ennemi. Maghiero avait été invité par la lieutenance, peu de temps avant la dispersion de ses membres, à licencier son armée plutôt que de précipiter le pays dans une lutte disproportionnée. Il hésitait cependant, lorsqu'une lettre du consul général britannique, apportée par son secrétaire, M. Grant, triompha à la fin de ses irrésolutions. Le 10 octobre, après une conférence de plusieurs heures avec ses officiers, il licencia son armée, décida, non sans peine, les Oltéans (1) à rentrer dans leurs villages, et gagna les frontières de la Transylvanie en protestant une dernière fois devant les consuls des puissances étrangères à Bucarest et devant Fuad efendi lui-même contre la violation des droits du pays (2).

Le même jour, le gros de l'armée russe étant arrivé sous les murs de Bucarest, le général Duhamel notifia officiellement au représentant de la cour suzeraine qu'il occupait militairement les Principautés par l'ordre de l'empereur, son maître. Fuad, interdit d'un dénoûment qu'il avait eu mission de prévenir, essaya de protester; mais ce fut en vain. L'occupation des Principautés était un fait accompli.

En même temps le consul général, M. de Kotzebue, signifia au caïmacam que les frais de l'occupation (dont le terme n'était point indiqué) seraient à la charge des Principautés; mais que « S. M. l'empereur, toujours préoccupée du bien-être de ces pays, *avait bien voulu ordonner* que la Valachie fît un emprunt à la Russie de trois cent mille roubles argent (1,200,000 fr.), applicable aux frais d'approvisionnement et d'entretien de l'armée d'occupation (1). »

La Porte, par un contraste qui lui fait honneur, pourvut elle-même à la subsistance de ses troupes, et toutes les denrées qui lui furent fournies par les Principautés, elle les paya comptant avec son propre argent. La Turquie n'avait voulu qu'être juste; elle se montra habile par le fait, et sa conduite, comparée à celle des Russes, accrut encore l'antipathie que les masses ressentaient pour ces derniers.

L'occupation simultanée produisit un autre résultat qui mérite d'être signalé. L'armée turque, placée en regard de l'armée russe, parut de beaucoup supérieure non-seulement par l'élan guerrier et l'habileté dans les manœuvres, mais par la discipline, la tenue, l'organisation. Les armées du czar commencèrent à perdre de leur prestige; les Turcs, au contraire, grandirent dans l'opinion.

(1) Habitants de l'Olto.

(2) Voyez le texte de cette double protestation dans les *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 253 et suiv.

(1) *Lettre du consul général de Russie, M. de Kotzebue, à S. E. le caïmacam, en date du 22 octobre.* — L'occupation s'étant prolongée bien au delà du terme qu'on avait paru supposer d'abord, les trois cent mille roubles furent loin de suffire : aussi la Russie, un an après l'évacuation, réclamait-elle, de la Valachie seulement neuf millions de francs pour le surplus des frais d'occupation. Seulement le czar consentait, par faveur, à ce que cette somme fût payée par annuités et par sixièmes. Voyez Chainoi, p. 118.

sur les instances du consul gé- ...Angleterre, avait promis de ... la liberté, après les avoir fait ... sous escorte jusqu'à la fron-...trichienne. Mais, au lieu de se ... le nord, l'escorte, suivant les ... qu'elle avait reçus, prit la route ...evo, où les prisonniers arrivèrent ...ptembre. Ensuite ils furent em-... sur le Danube et conduits, ...ne traversée de près de trente ...remplie des incidents les plus ...eux et les plus pathétiques (1), ...la ville frontière d'Orsova. Là ...ppèrent enfin aux mains des ...et poursuivirent leur route, les ...r la France, par la Croatie, la ...le Tyrol et la Suisse; les autres ...Transylvanie, où ils se réunirent ...compagnons d'infortune et d'exil.

§ 3.

Caïmacamie.

...tembre 1848 — 1[er] mai 1849).

...tablissement de ce qu'on appe-...ordre légal » fut signalé à Bu-...t dans toute la Valachie par les ...excès qui accompagnent presque ... et perdent souvent les restau-...; destitutions aveugles et sans ...arrestations illégales, emprison-... arbitraires, procès iniques, violences et injures gratuites, vengeances privées sous le manteau de la chose publique, crimes et bassesses de toute nature. Le nouveau ministère ne fut composé que d'hommes sans valeur ou sans principes : Alexandre Grégoire Ghica, aux finances; Constantin Soutzo, à la justice; Constantin Bello, à l'instruction publique et aux cultes; Jean Philippesco, à l'intérieur; Jean Voïnesco, ancien chef de l'état-major et cousin de l'ex-secrétaire d'État, à la police. Campineano, qui seul conservait un reste de popularité, quoique sa conduite dans les derniers événements fît peser de graves soupçons sur son caractère, fut exilé du ministère de la justice dans celui du contrôle. Il est vrai que les ministres, quels qu'ils fussent, et le caïmacam lui-même n'étaient là désormais que pour la forme et pour servir de prête-noms à la Russie.

C'était elle qui gouvernait par l'entremise du général Duhamel. L'autorité de ce dernier fut étayée bientôt de la présence d'une armée de soixante mille hommes, sous le commandement du général Lüders. Le 28 septembre, l'avant-garde de cette armée avait franchi le Sereth et s'était établie à Fokchani. Une proclamation du général en chef, datée du même jour, annonça aux Moldo-Valaques l'entrée dans leur pays des armées *libératrices* et le prochain rétablissement de l'ordre légal.

Quelques administrateurs, entre autres ceux de Fokchani et de Buzeu, essayèrent non pas de résister, mais de protester; ils furent arrêtés et jetés en prison. Ailleurs les paysans, prenant à la lettre les paroles de la proclamation (1), se portèrent d'eux-mêmes sur le chemin des Russes, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants et précédés de leurs prêtres avec la croix et l'Évan-

...t de ceux qui avaient été les plus ...és dans le mouvement. Nous nom-...s principaux : l'archimandrite Josa-...gorenno, les trois frères Stéphan, ... et Radu Golesco, les deux Balcesco, ...ti, J. Bratiano, C. Bolliac, Aristias, ... Gradisteano, l'ex-aga de la police ..., Bolintineano, Basiliadis, etc. L'ex-... d'État Voïnesco fut ajouté plus tard ...ste.

...femme d'un des prisonniers, M[me] Ro-...rès avoir vainement sollicité d'être ...son mari et à ses compagnons d'infor-...suivit à pied, durant ces trente jours, ...oid de plus en plus rigoureux, por-... ses bras sa petite fille âgée de trois ... touchant épisode a fourni à M. Mi-... sujet d'un de ses plus éloquents ré-...ses *Légendes du Nord : Madame* ...Voyez également le *Voyage sur les* ...par un des proscrits, mort derniè-...n exil (31 décembre 1855), M. Voï-

(1) « La croix sera placée sur notre fron-« tière, et le Russe ne posera point le pied « sur notre sol sans y fouler d'abord la croix « devant laquelle il s'incline. S'il ne suffit « pas de ce signe révéré, nous enverrons au-« devant de l'impie non des armées, mais « nos vieillards, nos mères, nos enfants, nos « prêtres portant le saint Évangile dans leurs « mains, etc. » (*Extrait de la proclamation à la nation roumaine, du* 9 (21) *juin.*)

pinion. Mais personne n'avait en soi l'étoffe d'un dictateur.

Cette insuffisance fut rendue plus déplorable encore par les dissensions qui éclatèrent dès l'origine entre les chefs du parti et qui survécurent même à sa défaite. L'émigration roumaine, comme l'émigration italienne et polonaise, offrit ce triste spectacle d'anciens compagnons, martyrs de la même cause, qui se jettent mutuellement le blâme et l'injure à la face. L'homme qui avait le plus à se faire pardonner, Héliade, fut celui qui se laissa le plus emporter à ces indignes récriminations (1).

Cependant cette révolution, qui passa presque inaperçue au dehors, laissa des traces profondes dans le pays. C'est qu'elle était juste dans son principe, et qu'elle fut honnête dans ses actes. Les hommes de 1848 commirent bien des fautes ; mais ils les rachetèrent par leur désintéressement. Il résulte du rapport même de la commission qui fut chargée, en 1849, de reviser les comptes de l'année précédente, que le gouvernement provisoire et la lieutenance princière, dans un espace de trois mois, depuis le jour de la proclamation de la constitution jusqu'à la formation de la caïmacamie, ne grevèrent le budget que d'une somme de cent cinquante mille francs (2). Le rétablissement de l'ordre légal coûta à la Valachie seulement plus de quatre millions de francs en outre des dix millio[ns] pour les frais de l'occupatio[n]

D'un autre côté, la révolutio[n] est demeurée populaire, parce [qu'elle] était plus sociale encore que po[litique] et qu'étant l'œuvre de quelques [hommes] devint la pensée et l'espérance [...] Le mouvement moldave du moi[s ...] avait été dirigé uniquement cont[re ...] podar et dans l'intérêt des b[oyards ;] aussi ne produisit-il qu'une agi[tation à] la surface. Qu'est-ce que cela fa[isait au] paysan écrasé d'impôts, au Tsi[gane es]clave, au Juif opprimé et mau[...] pauvre prêtre dévoré par le haut [clergé,] que les boyards gouvernassent à [la place] du prince Stourdza ? Que leur fa[isaient] même les réformes demandées [par les] jeunes libéraux de Jassi, comm[e la li]berté de la presse, la responsabi[lité des] ministres ? Ces mots pour eux n'[avaient] point de sens. La révolution vala[que, au] contraire, eut le grand art d'inté[resser à] sa cause toutes les classes de la s[ociété :] prêtres, paysans, bourgeois, Jui[fs, Bo]hémiens, tous les déshérités de l['ancien] régime recouvraient leur part l[égitime] d'influence et de bien-être (1). [...] craignit pas surtout de poser net[tement] et sur-le-champ la grave questio[n de la] propriété. On a dit que cette q[uestion] avait perdu la révolution ; elle la [sauva] au contraire.

Aujourd'hui encore elle est la [...] l'unique question sociale, de mê[me que] la question politique est tout [entière] dans l'union des deux Princi[pautés].

(1) Héliade et Tell sont retirés depuis plu-



pas davantage. En lui donre vous lui aurez donné la st son droit, là est son avepondons de lui devant l'Eu-

RE XV ET DERNIER.

1, MONUMENTS, MOEURS, COUTUMES, etc.

S ET MONUMENTS. — Époque m des origines. — Époque roat de Trajan, la tour de Sévea, villes et voies romaines. — domni : Campû-Lungû, église gis, monastère de Niamtzo. — COUTUMES. — Habillement, nouitations des paysans. — Ameustensiles de ménage. — Instrures. — Caractère. — Fêtes et eligieuses : Noël, Pâques, l'Astes de Saint-Basile et de Saintnier jour de mai. — Célébration et du mariage. — Funérailles; nes. — Superstitions, préjugés. lanses populaires : la *hora;* la *tsari;* la danse *de la ceinture;* la musique. — Airs et chants ballades, doïnas, complaintes; s; expression du génie antique nt national.

TÉS ET MONUMENTS. — La chie, quoique foulée et raamment par les Barbares, ncore aujourd'hui en restes é et du moyen-âge. Ces moconnus la plupart à l'Eu-, se rapportent à trois époes : l'époque dace, l'époque époque des premiers *domni*

Dace. — Peu d'auteurs se s jusqu'ici de rechercher et rigines de la Dacie (1); néanmoins il paraît avéré aujourd'hui que la belliqueuse nation avec laquelle les Romains se trouvèrent en contact dès le premier siècle était formée du mélange de trois nations, ou plutôt de trois peuplades, distinctes bien qu'elles se rattachassent à un tronc commun : les *Davi* ou *Danavi* (1), qui étaient les plus anciens habitants du sol; les *Pélasges*, venus par les Palus-Méotides et par l'Euxin, et qui s'unirent aux premiers il y a environ trente-neuf siècles; enfin, les *Celtes*, qui, au temps des grandes migrations gauloises, envahirent le pays par trois points. Les Galates vinrent par le bas Danube, sous la conduite de leurs *brenns*, qui ont laissé leur nom à diverses localités et à plusieurs cimes de montagnes; les Bastarnes débouchèrent par les Palus-Méotides, et occupèrent la branche supérieure des Carpathes, qui prit d'eux le nom d'Alpes Bastarniques. Une troisième tribu, partie de la grande Germanie, s'établit vers les sources de la Tisa (Theiss). C'est ainsi que se peupla cette contrée, dont les habitants sont confondus par les historiens de l'antiquité sous les noms de Scythes, de Gètes ou de Daces. Strabon seul les divise en deux groupes distincts, les Gètes dans le bas, et les Daces dans le haut Danube, bien que ces deux groupes ne formassent au fond qu'une même nation établie entre ce fleuve, le Dniester et la Theiss, ayant la même religion, vivant sous les mêmes lois, parlant la même langue. Le costume même était semblable, comme le prouvent les bas-reliefs des monuments romains (la colonne Trajane, la colonne Antonine, le portique de Septime-Sévère), et la série de médailles recueillies par M. César Bolliac. Les premiers néanmoins paraissent avoir possédé un état de civilisation plus avancé que les Daces proprement dits. Voisins de la Thrace et par la Thrace de la Macédoine et des autres contrées helléniques, ils subirent, à un degré très-faible sans doute, l'influence de la civilisation et de l'art grecs. Leur alphabet,

(1) ..., ainsi que beaucoup d'autres ... numismatique, à la topogra- ... Principautés, a été traité d'une ... par M. César Bolliac, Rou- ... qui emploie ses années ... abler les matériaux d'une grande Roumanie. Le peu de données ... ici sur les origines et les ... la Dacie a été extrait, en ..., de notes manuscrites qu'il a ... communiquer.

(1) Ce sont les mêmes qui donnèrent leur nom au Danube, et sous le nom de *Danai* se répandirent par la Mœsie et la Macédoine dans une grande partie de la Grèce.

c'est l'alphabet grec; leurs monnaies, à en juger du moins par les échantillons recueillis dans cette partie de la Dacie, sont des imitations de la drachme et du statère grecs ou macédoniens, et dénotent une certaine pratique des arts du dessin et de la gravure. Au contraire, les Daces du haut Danube, qui s'étendaient entre l'Aluta et la Theiss, faisaient usage des lettres latines, et leurs monnaies, qui se rapprochent du type gallo-romain, sont beaucoup plus grossières. Quelques-unes portent sur le revers la tête de *l'Urus*, ou bœuf sacré des Daces, et sur la face l'effigie de Jules César, le conquérant des Gaules.

Le culte des druides, mêlé aux principes de Pythagore, apportés dans la Dacie par son disciple Zamolxis, formait la base de la religion et des lois, du moins à l'époque où la lumière de l'histoire commence à pénétrer dans ces contrées lointaines. Les Daces croyaient à l'immortalité de l'âme, et voyaient dans la mort un simple changement d'état. Leurs principales divinités étaient Mithra (le Soleil), dont le culte fut apporté de la Perse par les Pélasges; les Dioscures, introduits par les Argonautes et dont la tradition a conservé le souvenir sous les noms de *Zorila* et *Murgila*; Hercule, qui fut reçu en Dacie par Diane Chasseresse (1), enfin le bœuf Urus, la divinité la plus ancienne du pays. La Dacie avait de plus son Génie protecteur, *Genium Daciarum*, comme l'atteste l'inscription suivante trouvée à *Alba Carolina* (Carlsburg) en Transylvanie (2):

Cœlesti Augustæ
Et OEsculapio Augusto
Et Genio
Carthaginis et
Genio Daciarum
Volus. Terentius
Prudens Uttedianus
Leg. aug. 6.
Leg. XIII. Gem. leg.
Aug. propræt.
Provinciæ Rhetiæ.

« Le nom de ce génie, dit M. Cogalniceano, s'est conservé jusqu'à nos jours : c'est une vieille femme qu'on appelle *Baba Dokia*, ou la vieille Dokia. Elle a une statue colossale, moitié faite par la nature, moitié par la main des hommes. Elle est entourée de vingt brebis, et de ses parties naturelles sort une source. Cette statue se trouve sur le sommet le plus élevé du mont Ceclïù en Moldavie, et les paysans racontent une foule de traditions sur cette divinité dace. »

Quant à la langue, elle était formée du dorique et du celte, mêlés plus tard au latin et à l'idiome d'Ulphilas; et c'est ce mélange qui produisit à la longue le roumain actuel.

Les Daces formaient, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, une nation puissante, que ni les efforts de Darius ni ceux de Mithridate ne purent entamer. Lorsqu'ils vinrent en lutte avec les Romains, cette puissance avait atteint son apogée. Plus de cinquante villes daces mentionnées par les géographes anciens, et dont on a conservé les noms et quelques vestiges; le costume et les armes des guerriers représentés sur la colonne Trajane et qui se distinguent aisément des combattants demi-nus et grossièrement équipés des autres nations barbares; les dépouilles ravies par les Romains au moment de la conquête; les vases d'or et la magnifique coupe formée de la corne du bœuf Urus, dont Trajan s'empara pour en faire une offrande à Jupiter Cassien, lors de son expédition contre les Parthes, attestent que la Dacie, lorsqu'elle cessa d'exister, n'était déjà plus qu'à demi barbare.

Cependant les monuments qui datent de cette époque, ceux du moins que le hasard a fait découvrir (car les Principautés n'ont jamais été explorées dans un but et un intérêt scientifiques), sont aujourd'hui peu nombreux, et leur origine est très-difficile à constater. Les plus apparents sont des vestiges d'anciens fossés, suivant l'usage adopté par les peuples barbares d'entourer leurs camps

(1) Pindare, *Olymp.*, III.

(2) L'ancienne *Colonia Apulensis* des Romains, rebâtie par le chef magyar Gyula, dont elle porta le nom jusqu'au siècle dernier (*Alba Julia*, en magyar *Gyula Fejervar*), ensuite munie d'une citadelle par le prince Eugène, sous le règne de l'empereur Charles VI, d'où son nom moderne d'*Alba Carolina*, *Karoly Fejervar* en magyar, *Karlsburg* en allemand.

ıchements. Tel est un rempart
, d'une étendue considérable,
ıns le pays sous le nom de *Va-*
anolui (le Rempart de Trajan),
l ne porte aucune trace de con-
romaine. De plus, le tracé
u *vallum* semble contredire
ıothèse. Ayant son point de dé-
lessous de la ville de Czernetz,
a frontière du Banat, et sépa-
l'ouest à l'est le pays plat de
montagnes, il s'approchait du
du côté de Galatz, et de là
t les rivages du Pont-Euxin
environs de Tigina (Bender)
ırabie. Or, on ne comprend
ılle raison stratégique eût porté
ıins, maîtres des provinces si-
nord et au sud de la Dacie, à
rempart, dont leurs historiens
d'ailleurs aucune mention et
st plus vraisemblable d'attri-
Daces.
ıve également dans les envi-
ıoia, l'ancien *Castra Trajani*,
vestiges de monuments cyclo-
pélasgiques, qui se rapportent
ent à l'époque dace. Des traces
ructions semblables se voient
fameuses Portes de Fer dans le
paraissent provenir d'un rem-
é par les Daces pour protéger
tale Sarmizægéthusa (1).
ı de Arama, dans la Petite-Va-
n trouve de nombreuses traces
, dont l'aspect diffère essentiel-
le celui des établissements du
ıra exploités par les Romains,
rte à croire que cette contrée
ıntre de l'industrie minière au
s Daces.
48, M. Bolliac découvrit dans
Valachie, au milieu d'un champ
ıe faible distance du Danube, un
ırésentant un sacrifice au dieu
ıomposé de six personnages dont
ne est tout à fait semblable à
ı Daces figurés sur la colonne
et les autres monuments ro-
t un peu plus loin une tête dace
dont la physionomie et la coiffure pré-
sentent la même analogie. Ces deux ob-
jets se trouvent actuellement au musée
de Saint-Sava, à Bucarest.

La numismatique dace est plus riche que l'archéologie monumentale. M. Bolliac possède à lui seul une collection de cent trente-quatre médailles ou monnaies, dont vingt-sept portant des noms propres de chefs, recueillies par lui tant dans la haute que dans la basse Dacie, celles-ci avec les caractères grecs, les autres avec les caractères latins. Ces dernières, quoique d'un travail grossier, offrent une analogie frappante avec nos anciennes monnaies gauloises (1).

Époque romaine. — Si les Principautés n'ont conservé que de faibles traces de l'époque dace, en revanche les vestiges et les monuments romains y abondent. Sans parler des nombreuses chaussées qui sillonnaient le sol dans presque tous les sens, les débris du pont de Trajan, la tour de Séverin, Caracalla, Romano et tant d'autres villes dont le nom seul indique l'origine attestent encore aujourd'hui la puissance et le génie du peuple de qui les Moldo-Va-

'lpia Trajana de Trajan; ce n'est
ırd'hui qu'un simple village, appelé
lieu du fort). Dans le voisinage est
ille de Hacseg. Voyez de Gérando,
lvanie, p. 371 et suiv.

(1) La numismatique de la Roumanie est partagée par M. Bolliac en quatre parties ou périodes :

1° La numismatique dace, depuis les origines jusqu'à la conquête romaine;

2° La numismatique romaine, depuis Domitien jusqu'à Aurélien, comprenant les médailles relatives à la Dacie, mais frappées à Rome ou en Italie;

3° La numismatique daco-romaine, renfermée dans la précédente, mais restreinte dans une plus courte période (de Philippe à Aurélien), comprenant les médailles relatives à la Dacie, frappées en Dacie. Toutes ces pièces présentent à la face la figure de la Dacie, avec les mots *Provincia Dacia*, sous des formes et avec des attitudes diverses, mais toujours coiffée du bonnet de Mithra et ayant à chacun de ses côtés l'aigle et le lion, emblèmes et divinités tutélaires de la Ve et de la XIIIe légion, fondatrices des colonies romaines de la Dacie. Elles portent à l'exergue un numéro qui va de 1 à 17;

4° La numismatique roumaine proprement dite, commençant avec les premiers *domni*, bien que les plus anciennes pièces ne remontent pas au delà du règne de Mircea le Vieux.

laques se font gloire de descendre.

J'ai déjà dit quelques mots (1) du pont de Trajan, l'une des constructions les plus gigantesques qui soient sorties des mains des Romains. Ce pont, construit par l'architecte Apollodore l'an 104 ou 106 de Jésus-Christ, se composait de vingt arches de cent cinquante pieds de hauteur, présentant d'une pile à l'autre une ouverture de soixante pieds. Sa largeur était également de soixante pieds et sa longueur de neuf cents. Les opinions sont partagées au sujet de son véritable emplacement. Les uns le placent à Celeiu, un peu au-dessus du confluent de l'Olto, là où se voient encore quelques restes de fortifications romaines, et croient que les deux énormes piles encore debout, l'une sur la rive serbe, l'autre sur la rive valaque, à six ou sept kilomètres au-dessus de *Cerneti* (Czernetz), et visibles au temps des basses eaux, sont les têtes d'un autre pont bâti par Constantin en 332. Les autres, par une hypothèse diamétralement opposée et que semble justifier la description que l'historien grec Dion Cassius nous a laissée du pont de Trajan, le placent précisément à l'endroit où les premiers trouvent celui de Constantin. On voit sur la rive valaque une suite d'arches basses qui continuent le long du rivage. En 1844, on découvrit dans les environs une quantité d'armes, de cuirasses et d'ustensiles de campagne très-curieux pour l'histoire de cette époque.

A un quart de lieue au-dessus du pont de Trajan se trouvent les ruines de la tour de Séverin (*Turnu Severinului*), bâtie, vers 240, par Severinus, gouverneur de la Mœsie sous l'empereur Philippe (2). Il ne reste plus de cette tour fameuse, que les Barbares ont détruite, qu'un grand pan de muraille sur une éminence artificielle fermée par un fossé dont les deux extrémités aboutissent au Danube (3).

(1) Voyez plus haut, p. 20.

(2) Cette opinion est celle de M. Bolliac, qui mérite toute confiance pour l'exactitude de ses recherches. La plupart des auteurs, avant lui, attribuaient la fondation de cette tour à l'empereur Sévère après sa malheureuse expédition en Thrace.

(3) La tour de Séverin et le bourg qui en a pris son nom, chef-lieu du district de Mehinditi, ne doivent pas être confondus avec un autre Turnu, situé vis-à-vis de Nicopolis. Ce dernier est l'ancienne *Turris littorata*, ainsi nommée parce qu'à partir du pont de Trajan la rive gauche du fleuve est aussi plate et unie que la rive opposée est escarpée et abrupte. De là vint aussi que les deux Dacies, celle d'Aurélien et celle de Trajan, furent distinguées par les noms de *riparia* et de *littorata*.

Non loin des ruines de la tour de Séverin, l'on aperçoit les vestiges de la citadelle de Théodora, bâtie par Justinien et qui joua un grand rôle au moyen âge dans les guerres entre les Romains et les Barbares. A la fin, elle tomba au pouvoir des Hongrois, qui la détruisirent. C'est alors que le bano et l'évêque de Séverin transportèrent leur résidence, le premier à Arcina, plus tard Craïova, le second à Romnic, pendant que les habitants se réfugiaient à quelques milles plus bas et fondaient sur l'emplacement de l'ancienne Tierna une nouvelle ville, qui est aujourd'hui Cerneti (1).

On remarque encore le long du Danube des vestiges de plusieurs villes romaines : *Ratiaria*, ancienne capitale de la Dacie Ripéenne; *Regiana*, à l'embouchure du Jiù; *Sicibida*, près de Celeiu, à l'embouchure de l'Olto, formant la tête de l'ancien pont de Constantin et qui a fourni un grand nombre de monnaies antiques à l'effigie des Césars depuis Trajan jusqu'à Héraclius, ainsi que de plusieurs rois goths et vandales (2).

Caracalla (*Castra nova*), chef-lieu du district de Romanati, dans la Petite-Valachie, doit son origine à l'empereur Antonius Caracalla, qui y établit son quartier général et lui donna son nom. Des fouilles pratiquées dans les environs presque au raz du sol ont amené la découverte de tombeaux, de statues et d'autres objets extrêmement curieux.

Toute la rive gauche du Danube jusqu'à Galatz est parsemée de débris de monuments, ouvrages des anciens maîtres du monde et sur lesquels est restée debout la nationalité roumaine. A une

(1) *Mss. de M. César Bolliac.*

(2) *Ibid.*

de Galatz, près du confluent on rencontre les ruines d'une on suppose avoir été l'ancien is. Cantimir nous apprend couvrit de son temps quantité es romaines, ainsi qu'un marnt cette inscription : *Imp. Nerv. filio Nervæ Trajano. Aurm. Dacico. Pont. Max. Fel. XVI. Imp. VI. Cons. VII. purnio, Pub. Marco. C. Au- o* : d'où il tire la conclusion it été fondée par Trajan. Des pérées récemment, ont per- connaître l'emplacement et de la forteresse, de forme garnie d'une quadruple mu- si que les limites de la ville, dait en trois directions, sud, st. En outre ces fouilles ont sieurs découvertes intéressan- crypte avec des tombeaux, et tude d'urnes, de lampes, de et d'autres ornements funé- Cupidon en bronze de trente- es, une Cérès de marbre blanc, mettes d'ordre toscan, plu- piteaux corinthiens et des bas- présentant les guerres des Ro- te les Barbares et qui parais- rtenir à la céramique plutôt lpture. Du moins une grande le briques qu'on a recueillies roit et portant l'empreinte du i. *VVIIVII*, tracé avec le doigt, es noms mêmes donnés au vil- s'élève actuellement sur l'em- t de la ville romaine, Gertina, Triglina, semblent indiquer illerie considérable y existait nent.

n'est pas seulement sur les Danube que les vestiges ro- ndent; le voyageur les trouve, i dire, à chaque pas dans toute des Principautés. Kinéni, le de Topolnitza, l'église de la inité à Czernetz conservent s avec des inscriptions latines des empereurs; et dans quel- it que l'on fouille le sol, il est l'on ne mette à découvert un lus ou moins considérable de médailles, de pierres gravées, ines et d'autres objets précieux chéologie de ces provinces.

Mais ce qui frappe le plus le voyageur, ce sont les restes de chaussées, dont le tracé est visible dans beaucoup d'endroits, mais principalement dans la Petite-Valachie. Suivant le rapport des historiens, les Romains, après s'être emparés de ce pays, y construisirent plusieurs voies, dont l'une partait du pont de Trajan et aboutissait à la ville d'Ulpia Trajana (la Sarmizægethusa des Daces), capitale des colonies romaines dont l'établissement datait de la première guerre dacique. Une autre voie partant du bourg de Celeiu, près de l'emplacement supposé du pont de Constantin, se dirigeait vers le nord, parallèlement à l'Aluta, et s'avançait au delà des Carpathes. Un tronçon de cette dernière, de Céléiu au bourg de Biska, sur un parcours de quarante kilomètres, existe encore en entier; puis la voie se perd, pour se montrer de nouveau dans un parfait état de conservation, une première fois près du village de Colibasi, puis un peu avant Romnik.

Époque des domni. — Les premiers *domni*, ou voïvodes, ont bâti un grand nombre de châteaux, d'églises, de monastères, de forteresses; mais la plupart de ces monuments ne sont plus aujourd'hui que des ruines; les autres ont à peine laissé des traces de leur existence. Deux tourelles crénelées marquent seules l'emplacement de l'ancien château de Rodolphe le Noir à Campû-Lungû; mais l'église bâtie par ce prince est demeurée presque intacte. Une des raretés de cette église est un portrait en pied de Rodolphe, vêtu d'un long habit brodé en or et en argent avec un pardessus orné d'une fourrure noire, et la tête couverte d'un diadème. Le visage, fortement accentué, est d'un brun mat; les cheveux et les moustaches sont noires, ce qui valut sans doute au prince son surnom (1).

Plus tard Rodolphe transporta sa résidence à Curté d'Argis, où il bâtit un nouveau château et une église qui passe à bon droit pour un des plus beaux édifices de la Renaissance dans le monde entier. L'architecte fut un Roumain du nom de Manoli, dont la légende a perpétué le souvenir dans un de ses plus

(1) Voyez Cogalniceano, p. 47.

émouvants récits (1). Néanmoins elle ne fut achevée que deux siècles et demi après, par Neagu Bassaraba, qui en fit la dédicace solennelle, le 17 août 1518, en présence du patriarche œcuménique de Janina, de cinq archevêques, y compris le métropolitain de Valachie, et d'un nombreux clergé (2).

Le vaisseau de la basilique, mélange harmonieux des trois styles grec, arabe et byzantin, est recouvert d'un dôme surmonté de quatre tourelles, deux à cols tors et deux à facettes octogones, que l'on découvre à plusieurs lieues de distance. Le portique, orné d'une statue en pierre de Rodolphe le Noir, placée autrefois sur son tombeau (3), et où l'on parvient par un large escalier de douze marches en pierres massives, est remarquable par sa légèreté, ainsi que par la finesse et la grâce de ses sculptures et de ses reliefs (4). L'intérieur resplendit d'ornements et de dorures. Les murs, couverts de fresques dont les sujets sont empruntés à l'Apocalypse, offrent plusieurs groupes admirables de dessin et de couleur. La nef est garnie de chaque côté de stalles pour les femmes, et se referme sur le chœur, où l'on pénètre par une seule arcade. Le *catapetazma*, ou voile du sanctuaire (5), richement sculpté et couvert de dorures, est percé de trois portes : l'une, au centre, pour l'officiant; les deux autres, latérales, pour ses acolytes. Le pourtour extérieur de l'église, réservé, suivant l'usage, aux sépultures, est flanqué par les murs à demi ruinés d'un monastère dont on attribue la fondation à la femme de Rodolphe, princesse catholique romaine, et qui est habité aujourd'hui par une petite communauté de moines dominicains. Ces vieux murs, entourés d'épais massifs d'arbres fruitiers, offrent un aspect des plus pittoresques (1).

La plupart des monastères qui peuplent le sol de la Roumanie remontent au temps des premiers voïvodes. Bâtis dans les sites les plus pittoresques des montagnes, entourés de précipices et de ravins, munis d'épaisses murailles crénelées et percées de meurtrières comme les forteresses du moyen âge, ils offrent un égal intérêt au peintre, à l'archéologue et au voyageur, qui sans eux serait condamné, la plupart du temps, à passer la nuit à la belle étoile, et réduit à la *mamaliga* du paysan pour toute nourriture. Tels sont les monastères de *Tismana* près de la frontière hongro-transylvaine, un des plus vieux monuments de l'art du moyen âge en Valachie (2), remarquable par la grotte et le tombeau de saint Nicodème; *Cernica*, avec ses trois églises et ses fresques dues à un peintre qui n'a jamais eu de maître; *Passere*, avec son charmant ruisseau et ses frais ombrages, où des millions d'oiseaux mêlent leurs concerts aux hymnes sacrées de ses cent soixante religieuses; *Suasû*, où Cantacuzène fut enfermé par ordre de Nicolas Maurocordato; *Agapia*, en Moldavie, qui sert de retraite aux filles nobles sans dot; *Veratice*, aux toitures orientales, à qui sa riante position au pied des Carpathes, au milieu d'une immense prairie toute parsemée de fleurs, a si bien mérité son nom (3); *Putna*, en

(1) Voyez Alexandri, *Ballades et chants populaires de la Roumanie*; Paris, Dentu, 1855.

(2) Le tombeau de Neagu Bassaraba se voit encore dans l'intérieur de l'église à côté de celui de sa femme et de son fils. Un peu plus loin il est représenté avec une haute stature, le visage martial, une épaisse chevelure blonde flottant sur ses épaules, vêtu d'un costume hongrois brodé d'or et la tête ceinte du diadème.

(3) La statue, d'un travail grossier, a 1 archine de hauteur; le prince est représenté dans un accoutrement bizarre, mi-partie de cuir et de fer.

(4) Voyez Bellanger, t. II, p. 432.

(5) On appelle ainsi la cloison qui sépare le sanctuaire de la partie de l'église où se tiennent les fidèles. La consécration de l'hostie devant se faire, d'après le rite grec, hors de la vue des assistants, l'officiant ne se montre qu'au moment de l'élévation, et fait processionnellement le tour de l'église suivi de ses acolytes. Les portes du sanctuaire se referment aussitôt que le calice a été replacé sur l'autel.

(1) Voyez Bellanger, *loc. cit.*; Vaillant, t. III, p. 332.

(2) Achevé en 1366 par le prince Badu. Sa situation est des plus remarquables : voyez la description qu'en a donnée Vaillant, t. III, p. 365.

(3) Printanier.

, qui conserve le tombeau
le Grand ; *Caldarusani*, une
entière moins les femmes, vé-
ialanstère de moines, sur le
d'un plateau qu'entourent de
orêts et dominant un lac d'une
ide étendue.
tous ces monastères le plus
ns contredit est le monastère
zo, en Moldavie, auquel une
hênes séculaires, qui rappelle
ileau, sert d'avenue. Cette fo-
eux églises du monastère avec
breux clochers, les sapins qui
nelle à sa porte, les hautes mon-
uvertes de neige qui encadrent
tout cela est d'un effet gran-
plus vaste, le plus peuplé,
he de tous les couvents de la
, il en est comme le chef-lieu,
ent en pèlerinage de toutes les
la principauté. A quinze cents
on de son enceinte s'élèvent
de l'ancienne forteresse, toute
le souvenirs chers aux Mol-
), et d'où le voyageur s'éloi-
upirant le poétique regret des
s :

) temps où les femmes moldaves
à d'exemple aux hommes les plus
[braves (2)

avoir autrefois servi de refuge
e et à la littérature nationales,
tère de Niamtzo possède en-
urd'hui une imprimerie et une
ue, un hôpital, une école
re, plusieurs établissements
s, notamment une fabrique
de serge provenant de fonda-
ses. Il est question, en outre,
r un grand séminaire ainsi que
pratiques d'agronomie, de mé-
uelle et d'art vétérinaire, à
u clergé des campagnes.

s ET COUTUMES DU PEU-
PLE. — Les Roumains des Principautés, ainsi que leurs frères de la Transylvanie et de la Bukovine, ont conservé fidèlement les usages de même que le type physique de leurs ancêtres. Leurs cheveux noirs et longs, plantés jusqu'au milieu du front, leurs sourcils épais et bien arqués, encadrant des yeux à l'expression tour à tour vive et mélancolique, leurs membres robustes rappellent les figures de prisonniers sculptés sur la colonne Trajane, ou ces captifs barbares dont les statues ornent les salles du Louvre (1).

Habillement. — Cette ressemblance est complétée par le costume. Voyez un paysan des Carpathes ; vous vous croyez encore au temps des empereurs romains. Une chemise de toile grossière, serrée à la taille par une large ceinture de cuir ou par une large bande d'étoffe de laine, qui sert en même temps de poche ; un pantalon de toile, très-ample sur la cuisse et resserré depuis le genou jusqu'à la cheville ; pour chaussures des sandales (*opinci*) de peau de chèvre ou de cheval écrue, coupées suivant la forme du pied et attachées par des courroies croisées sur le bas de la jambe (2) ; sur la tête un bonnet en peau d'agneau (*caciola*), à la façon du *cucullus* phrygien et garni de poils longs et frisés, tandis que les cheveux, longs et tressés derrière la tête, flottent sur les épaules. Quelquefois le paysan de la plaine remplace cette coiffure par un bonnet de laine, court et plat, assez

ez plus haut, p. 43.
iste une fort belle ode sur les ruines
resse de Niamtzo, par M. Chriso-
ncien aide de camp du prince
mort en 1836. Un peintre de Mu-
isé dans l'épisode d'Étienne le
de sa mère, tel qu'il a été rap-
haut, le sujet d'un tableau, *le
portes de Niamtzo*, qui se voit
i au musée de Jassi.

(1) Le type national ne s'est conservé dans toute sa pureté que parmi les Roumains des campagnes, chez ceux-là surtout qui avoisinent les Carpathes et qui ont eu moins l'occasion de se mêler avec les autres races postérieures à la conquête romaine. Les habitants des villes se rapprochent davantage par leur physionomie du type grec. Du reste le lecteur voudra bien avoir présent à l'esprit que, dans cette courte et imparfaite esquisse, je me suis attaché presque exclusivement à donner une idée des usages et du genre de vie des habitants des campagnes, qui représentent plus fidèlement que les autres le caractère national.

(2) L'hiver, les paysans aisés remplacent les sandales par de hautes et larges bottes, appelées *housé*, mot hongrois qui a donné son nom aux *housards* (hussards).

semblable à celui qui distinguait il y a une soixantaine d'années nos *chauffeurs*, et l'habitant des montagnes par un chapeau rond à larges bords. Tel est le costume habituel du paysan roumain. Les jours de fête, en hiver, il porte une veste de peau d'agneau brodée en laine sur les coutures : le reste du temps, il jette sur ses épaules un long pardessus de fourrure de mouton d'où pend, en guise de collet, une petite toison d'agneau noir; ou bien il endosse une large douillette de molleton blanc, en forme de caban, que sa femme lui a fabriquée; car aux femmes appartient le soin de filer, de tisser, de confectionner le linge, les vêtements, la literie de la famille, et il n'y a pas encore bien longtemps que cette coutume toute romaine était suivie par les femmes même des boyards. Quelquefois il se contente d'un manteau de peau d'agneau, dont la toison tournée en dehors le garantit de la pluie. C'est alors qu'il offre le véritable type de ce paysan du Danube si vigoureusement et si éloquemment dépeint par La Fontaine.

Le costume des paysannes est propre et élégant. Elles portent une chemise de toile ornée sur la poitrine, au collet, au poignet et sur les épaules de broderies en laine rouge ou bleue; une ceinture de couleur fixe la chemise, qui est fort courte, et qui rejoint une jupe blanche, laquelle ne couvre jamais la cheville. Devant et derrière flotte un double tablier (*catrinza*) d'une étoffe assez compacte, à raies bleues, rouges ou jaunes, et garni de franges dont les plis en s'entr'ouvrant laissent voir la jupe. Pendant l'hiver ou par les temps humides, elles se couvrent d'une pelisse de mouton ou d'un surtout à larges manches. Comme les hommes, elles sont chaussées de sandales ou de bottes pendant l'hiver; mais l'été elles remplacent cette chaussure par des bottines rouges ou jaunes, à l'instar des anciens Polonais. Encore les portent-elles plus souvent sous leurs bras qu'à leurs pieds, surtout s'il s'agit de passer un ruisseau ou de franchir un torrent. Un mouchoir d'étoffe légère, attaché ou plutôt jeté sur leur tête de la façon la plus pittoresque, forme la coiffure. Les jeunes filles ont la tête nue et réunissent leurs cheveux en une seule natte qui tombe sur le dos et au bou de laquelle elles attachent un ruban o une pièce d'argent. Quelquefois elle parent leur front d'un diadème garn de verroteries et de perles soufflées, e suspendent à leur cou des colliers d pièces d'argent ou de cuivre.

NOURRITURE ET HABITATIONS DU PAYSAN ROUMAIN. — La nourritur du paysan roumain est des plus simples pour ne pas dire des plus misérables Une bouillie épaisse, faite de farine d maïs, appelée *mamaliga*, et qui lu tient lieu de pain, en compose le fond La préparation de la mamaliga exig peu de frais. Il suffit de faire bouilli de l'eau dans un chaudron et d'y verser en y joignant un peu de sel, la quantit nécessaire de farine, qu'on remue e qu'on laisse épaissir au point de forme une pâte. Quand elle est cuite, on la ren verse du chaudron sur la table, et cha cun en coupe un morceau avec un fil comme on fait d'une motte de beurre Dans les bons jours on y ajoute un pe de lait, de beurre ou de crème, et ce assaisonnement en fait un mets asse agréable. Mais il faut y être habitu depuis l'enfance comme le paysan rou main pour pétrir la mamaliga entr ses doigts et la manger, en guise d pain, avec des radis ou des oignons crus. L'eau compose sa boisson ordinaire; toutefois il fait une grande consommation des liqueurs fortes, et principalement d'une eau-de-vie de prunes, appelée *rakiou* (1), dont l'usage est répandu dans toute la Turquie d'Europe Le bas peuple des villes remplace communément l'eau par une sorte de bièr de millet, appelée *braga*, que les Albanais ont introduite et vendent dans l pays.

Il y a quelques années, les paysans moldo-valaques n'avaient pour demeures que des tanières obscures e enfumées, nommées *bordei* (2), creusées en terre, à une profondeur de deu mètres, sur une superficie de trois à quatre mètres en longueur et de deu à trois en largeur. Une fois le trou pratiqué dans les dimensions voulues, o

(1) *Raki*, en turc.

(2) Mot de la langue des Tsiganes ou Bohémiens, suivant M. Vaillant.

terre aux deux extrémités deux reliés entre eux par une forte de chaque côté de laquelle l'on une claie ou des aisseaux en un pied environ de l'ouverture. tout à fait primitif était recouglaise ou de terre battue, sauf ite ouverture destinée à livrer à la fumée. Cette terre ne pas à se revêtir d'herbe, les haformés par un amas de cones de cette sorte faisaient l'effet mense taupinière, et sans la fude loin en loin révélait la présence ise le voyageur eût marché longla recherche du village qu'il fout sous ses pieds. Dans le voisi montagnes, où le bois est à proces trous en terre étaient remar des espèces de cases formées branches d'arbre tressées, critérieurement et extérieurement terre argileuse et recouvertes de de roseaux. Ces cases étaient ment fort basses, et ne rece lumière que par de petites fenêllées dans le mur et garnies de x de vessie. Aujourd'hui cases ont disparu presque entièret le peu qu'on en rencontre ne plus guère que de celliers aux ca, d'étables pour les buffles et les estiaux, ou d'ateliers de forges nes. Depuis 1842, les paysans construit de véritables cabanes ches ou de claies enduites de blanchies à la chaux, et comordinairement de trois pièces un parallélogramme. Celle du qui est la moins grande, fait par l'antichambre et dans le fond ne. Les deux autres servent de à coucher pour toute la fa elle est nombreuse; sinon, l'une est transformée en magasin baret. Chaque cabane possède de quatre cents mètres carrés ficie, si bien que, se ressemblant ar les dimensions et la couleur, par des intervalles égaux et comme les réverbères de nos les communiquent aux villages, aspect riant et animé que don plantations de haies vives au maisonnettes, du moins une ce moins triste et moins misérable que les tanières sépulcrales dont les Tziganes colonisés font encore leur habitation.

Ameublement et ustensiles de ménage. — Mais pour ce qui est du comfort et du bien-être intérieur, ils n'existent pas plus ici que là. A l'exception de son lit en forme de divan (*patù*), scellé dans le plancher et recouvert d'un long matelas sur lequel il étend en guise de housse un long tapis à larges raies bleues, rouges, jaunes et noires; à l'exception des oreillers et des couvertures qu'il y déploie chaque soir et reploie chaque matin, suivant la mode turque (1), le paysan roumain ne possède point de meubles, ni commode, ni armoire, ni buffet, ni chaises : deux ou trois coffres, rangés le long de la muraille et recouverts de courtes-pointes, lui tiennent à peu près lieu de tout cela. On trouve cependant dans quelques cabanes des bancs et des escabeaux. Les ustensiles de cuisine consistent en une marmite, une poêle, plusieurs pots de terre, une demi-douzaine d'assiettes et de cuillers de bois : les fourchettes sont rares; l'usage des bouteilles de verre est presque inconnu. Pour savonner, les femmes emploient de longs vases de bois d'une seule pièce, creusés en formes de barques et appelés *albii*. Ces vases, de même que le dessous du lit, servent aussi à déposer les œufs et les légumes d'hiver. Quelques-uns sont assez grands pour qu'un garçon de dix ans puisse y dormir à l'aise, et l'on s'en sert comme de barcelonnettes pour y coucher et y dorloter les enfants au maillot.

Instruments aratoires. — La charrue, à son état le plus primitif, le boyau, la pelle et la fourche de bois, voilà à quoi se réduisent les instruments aratoires et les ustensiles de travail du cultivateur moldo-valaque. Quant à la herse, le plus souvent une énorme touffe d'épines y supplée. Le fléau pour le battage des grains est inconnu; les pieds des chevaux en tiennent lieu. J'ai souvent été témoin dans les Principautés, de même qu'en Bulgarie et dans le reste de la Tur-

(1) Voyez Ubicini, *la Turquie actuelle*; Paris, 1855, p. 266.

quie d'Europe, de ce mode de battage. On nivelle le sol en plein champ; on trace une aire circulaire au moyen d'une corde fixée à des pieux de distance en distance (la récolte amoncelée garnissant l'enceinte extérieure); on plante au milieu un autre gros pieu, auquel est attachée une longue corde, terminée par une paire de licous; puis, les gerbes ayant été étendues sur l'aire, deux forts chevaux, que l'on a soin de relayer d'heure en heure, les piétinent jusqu'à ce que le grain ait été séparé de l'épi. Point de granges pour serrer les récoltes. Le foin est entassé en meules; le blé, le maïs et les autres graines sont conservés tantôt dans des fosses creusées en terre, tantôt dans de grands paniers, ou mieux de grandes cages de coudrier revêtues de chaume, échafaudées à quelques pieds du sol sur un gros piquet fiché en terre. Ces greniers en plein air, dont le nombre est parfois considérable, et placés tous dans un même enclos, présentent un coup d'œil tout à fait singulier.

Les transports s'effectuent au moyen de chariots, et, pendant l'hiver, de traîneaux. On ne saurait rien imaginer de plus grossier que ces véhicules, dans la construction desquels il n'entre pas la plus petite parcelle de fer : aussi sont-ils d'un bon marché, à vrai dire, fabuleux. Le plus solide traîneau ne se paye pas plus de cinq francs, et le prix d'un chariot à quatre roues, de la plus grande dimension, n'excède pas trente francs.

servitude, qui paraîtrait intolér
d'autres, ils sont incapables de c
voir l'espoir d'une meilleure cond
La dépression morale à laquelle il
habituellement soumis s'est con
en une sorte de stupeur et d'a
naturelle qui les rend également
férents et insensibles aux jouis
de la vie comme aux angoisses
souffrance et de la douleur (1). »

« Cette apathie qui forme le fo
caractère du paysan moldo-valaq
un fait attesté par tous les histori
les voyageurs. Chez lui la résigna
tué l'énergie. En se voyant si con
ment opprimé, il a fini par croire q
destinée de malheur pesait sur l
il n'a plus tenté aucun effort po
soustraire. Victime de l'étranger q
vahit son territoire, victime du b
qui s'approprie les fruits de son l
il les hait l'un et l'autre; mais
haine ne va pas jusqu'à couvrir l
de guérillas lorsque le sol est en
ou, lorsque l'oppression a attei
extrêmes limites, à brûler les ch
et les seigneurs. Mais s'il a perdu
guerrier qui caractérisait autref
race, s'il a remplacé la passion des
par l'amour de la terre, il n'a ré
aucune des qualités qui forment le
soldats et les solides armées, la sol
la discipline, le courage. Il est dou
tout a un haut degré de l'opiniâtret
résistance. *Da pe moarte*, « donn
qu'à la mort, » est un proverbe
parmi les Valaques. Quelque ch



ionalité, Trajan, est leur
.
; de la terre moldave d'où
-elle? — D'Italie, que tout
croie. — Flaccus d'abord,
in ont amené ici — les ancê-
heureux habitants de ces
ls ont fixé les limites ; — par
qui existent on peut les
Trajan, de la souche de ce
empli — la terre roumaine,
et la Moldavie. — Les preu-
nt debout; on les voit par
— La tour Séverine se
depuis longtemps » (1).
primait, il y a près de deux
ithée, métropolitain de Mol-
une pièce de vers impri-
n de son *Psautier*. De là
rajan est considéré comme
ancêtre, le Romulus de la
Son souvenir est empreint
is la tradition, dans la lan-
monts, dans la plaine (2),
nême. Ainsi la Voie Lactée,
nin de Trajan; l'orage est
alanche est son tonnerre;
son camp; la montagne est
ic escarpé est sa vedette. Il
nain, c'est-à-dire l'homme
nt par excellence.
l'est pas d'aujourd'hui seu-
les Roumains des Princi-
'on s'obstine encore à faire
Slaves (3), revendiquent leur origine romaine. Cette origine d'ailleurs n'est pas attestée seulement par l'histoire et par les monuments; la langue, les traditions, les coutumes, les mœurs, la religion elle-même en rendent témoignage.

Fêtes et cérémonies religieuses. « Les Roumains, dit M. Vaillant, suivent le rite grec orthodoxe et les dogmes du concile de Nicée, qui leur assurent, disent-ils, la catholicité des temps, tandis que, suivant eux, l'Église romaine ne peut espérer que la catholicité des lieux. Ils rejettent du *Credo* la formule *et du fils*, de leurs églises les statues et de la vie future le purgatoire. Ils ont les sept sacrements, communient, selon les préceptes de saint Basile et de saint Jean-Chrysostome, sous les deux espèces, observent quatre grands carêmes, font abstinence le mercredi et le vendredi de chaque semaine, et changent en adoration la vénération due aux saintes images, dont les mains et l'habit peuvent être en relief de cuivre, d'argent ou d'or, mais dont la figure doit toujours être peinte. Le signe de la croix se fait avec le pouce, l'index et le doigt du milieu réunis, emblèmes de la Trinité. La place du Fils est marquée à l'épaule droite. Se signer, se prosterner devant les images et les baiser, allumer des cierges en leur honneur, jeûner cent dix jours par année, tel est le christianisme du peuple (1) » Ses prêtres, non moins grossiers que lui, seraient bien embarrassés pour lui en enseigner un autre. Confondus dans les rangs des paysans, dont ils ne sont extérieurement distingués que par une longue barbe, voués aux mêmes labeurs et à la même servitude, partageant leur misère et leur ignorance, la plupart d'entre eux ne savent ni lire ni écrire, et sont obligés d'apprendre par cœur les formules du rituel. Tout ce que j'ai dit ailleurs de l'état misérable et de l'insuffisance du clergé grec en Turquie (2) peut être appliqué justement au clergé moldo-valaque.

t, *la Roumanie*, t. III, p. 165 :

Moldavi de unde derad'à
talii tot omul sè cred'à.
u, apoi Traian au adus pe alce
s'i questor t'eri de nemu cu fericos;
t'erilor hotarele tote
jue staŭ in veci a se vedĕ pote.
questui nem, t'era romanesca
Ardialul s'i Moldovenesca.
ŭ de se vid de densul fàcute
rinului se custa'n vremi multe.

: de plaines encore aujourd'hui
noms de *pratal Trajanolui*,
nolui.

songe, accrédité à dessein par
russes, est répété chaque jour
res classiques d'histoire et de
La Turquie d'Europe se divise
ies, la Turquie d'Europe pro-
et les *principautés slaves* tri-
sont *la Moldavie, les Valachie,*
Petit Cours de géographie moderne, par Cortembert, autorisé par le conseil royal de l'instruction publique, p. 78.)

(1) *La Roumanie*, t. III, p. 70.

(2) Voyez Ubicini, *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 159.

L'Église roumaine célèbre un grand nombre de fêtes ; les principales sont Noël (*Crecitne*, la crèche), Pâques (*Pashtelor*) et l'Assomption (*adormire*, endormissement). Chacune de ces fêtes est marquée par certains usages traditionnels, qui se sont transmis fidèlement dans le peuple depuis les temps les plus reculés. Ainsi la Noël donne lieu encore aujourd'hui à une mascarade renouvelée de notre moyen âge et qui a pour objet de représenter la naissance de Jésus, la crèche où il est couché, l'étoile qui l'annonce aux mages de l'Orient, le départ de ces derniers pour l'Occident et leur recherche du lieu où vient de naître à minuit, avec la lumière d'une nouvelle année, le Sauveur du monde. Un enfant porte en guise de bannière une étoile gigantesque de papier peint et découpé ; il est suivi des mages vêtus à l'orientale ; l'escorte est formée de soldats romains, tenant une lance dans leur main droite. Chaque individu est muni d'une lanterne, et le cortége se promène ainsi par la ville, et va de porte en porte et de maison en maison, récitant des *kolinde*, sortes de complaintes religieuses qui rappellent nos anciens noëls (1).

Les plus grandes solennités sont celles de Pâques. Aux approches de la fête, on badigeonne l'intérieur et l'extérieur des maisons; on lave les planchers; on substitue des persiennes aux doubles fenêtres nécessitées par le froid rigoureux de l'hiver; les ménagères étament leurs casseroles; les boyards redorent leurs équipages; citadins et villageois s'habillent de neuf; et lorsque le grand jour arrive toutes les cloches sont en branle, tous les cœurs sont épanouis ; parents et amis, dans leurs plus beaux atours, se visitent et se félicitent mutuellement, et les passants dans la rue se saluent de la phrase sacramentelle : « Il est ressuscité le Christ ; le Christ est ressuscité (*a inviat Kristû, Kristû a inviat*). » Pendant les huit jours que se célèbre la fête, la ville offre le tableau le plus animé : ce ne sont que brillants équipages, éclatantes livrées, splendides toilettes, serviteurs portant dans leurs bras de jeunes agneaux parés de rubans bleus ou roses, comme les bandelettes des anciennes victimes, ou sur leur tête d'énormes corbeilles remplies de brioches, de pots de confiture (*dulceas*), qui jouent un si grand rôle dans l'hospitalité orientale, de dragées et d'autres friandises que l'on s'envoie en présent. De larges et copieux festins réunissent tous les membres de la famille : les plus pauvres prennent part à ces réjouissances ; car il a été distribué à l'avance à tous les indigents des vêtements, de l'argent et des vivres. Disons aussi que c'est généralement à cette époque que se déclarent les fièvres intermittentes et d'autres maladies, causées par le passage subit du régime plus qu'ascétique du carême à l'intempérance et aux excès des Jours Gras.

Outre ces trois grandes fêtes canoniques, il y en a d'autres que l'usage a en quelque sorte popularisées en Roumanie : ce sont la Saint-Basile, qui se célèbre le 1er janvier, la Saint-Georges (23 avril) et la Saint-Démétrius (26 octobre).

Ces deux dernières, séparées l'une de l'autre par un intervalle de six mois, sont en Roumanie ce que sont chez nous la Saint-Jean et la Saint-Martin, l'époque ordinaire du renouvellement des baux pour le fermage des terres et le loyer des maisons.

Le premier dimanche de mai, les paysans valaques célèbrent encore par tradition la fête de Flore ; ils se rendent dans la prairie et la forêt voisines, se couronnent de fleurs et de feuillage et reviennent danser au hameau. De même, aux approches de l'été, ils plantent devant leurs chaumières une longue perche, surmontée de branches d'arbres et de foin, qu'ils appellent *armindenu*. C'est là, assure-t-on, une coutume romaine ; les colons militaires consacraient l'ouverture de la saison des combats en élevant à leurs portes ce qu'ils nommaient *arma Dei* ou *Martis* (1).

Célébration des fiançailles et du mariage. — Les demandes en mariage, les cérémonies des fiançailles et de l'hyménée forment chez les paysans roumains de petits drames entremêlés de luttes guerrières et se terminant,

(1) Voyez plus bas, p. 216.

(1) De Gérando, t. I, p. 311.

Romains, par un simu-
ltanément.
le la jeune fille du village a
demande, le jeune homme
itôt des messagers, précédés
de cornemuse, qui adresse
s l'allocution suivante :
rands-pères et les ancêtres
ères, allant à la chasse et
nt les bois, ont découvert le
e nous habitons et qui nous
la jouissance de son miel et
it. Or, poussé par cet exem-
norable garçon N*. est aussi
chasse à travers les champs,
et les monts, et il a rencon-
biche qui, timide et réservée,
présence et s'est cachée. Mais
tres, en suivant ses traces,
ns été conduits jusqu'à cette
Or donc il faut que vous la
z entre nos mains ou que vous
ntriez l'endroit où s'est ca-
biche que nous poursuivons
t de fatigues et de peines. »
neur de cornemuse déploie
s les ressources de son élo-
t sème son discours d'autant
ores et d'allégories qu'il en
er.
arents répondent que celle
suivent n'est pas entrée dans
n. Les messagers insistent;
rents font venir la bisaïeule
fille. — Est-ce là celle que
chez? — Non. — La grand'-
t à son tour. — Peut-être
-ci? — Même réponse. Vient
- Non, non, ce n'est pas celle-
s. — Après la mère on fait
servante laide, vieille et cou-
haillons. — Eh bien, c'est
-ci que vous cherchez? —
; car notre biche a les che-
s comme l'or et les yeux de
ses dents sont comme une
erles, et ses lèvres vermeilles
e cerise; elle a la taille d'une
n sein est ferme et rond et sa
blancheur du cygne, ses
t plus délicats que la cire,
plus radieux que le soleil et
.
enfin par la menace d'en
armes, les parents amènent
parée aussi richement que
possible. On célèbre les fiançailles, et la jeune fille rentre dans sa chambre, qu'elle ne doit plus quitter que le jour du mariage.

« Ce jour-là, si le promis habite un autre village que celui de sa fiancée, il envoie d'avance, pour annoncer sa venue, quelques hommes à cheval, que les parents de la jeune fille vont attendre sur la route. Dès qu'ils les voient approcher, ils se précipitent sur eux et les emmènent prisonniers dans leur maison. Aux questions qui leur sont adressées les prisonniers répondent qu'ils étaient les hérauts envoyés pour déclarer la guerre; que le gros de l'armée est resté en arrière à peu de distance, qu'il s'avance pour prendre d'assaut la forteresse. Les parents s'en vont alors, avec les prisonniers, à la rencontre du promis, qui se présente avec une suite plus ou moins nombreuse. Lorsque les deux partis réunis sont arrivés en face de la demeure de la fiancée, ils se livrent tous ensemble à l'exercice de la course qui simule un tournoi. Les cavaliers les mieux montés et qui arrivent les premiers au but reçoivent des mains de la fiancée un voile brodé d'or ou de soie.

« Ces exercices finis, tout le monde se rend à l'église. Le jeune marié et sa fiancée se tiennent debout sur un tapis où l'on a jeté des pièces de monnaie, témoignant par là le peu de cas qu'ils font des richesses pour ne chercher que le bonheur domestique. Lorsque le prêtre dépose sur leur front la couronne nuptiale, un des assistants jette à droite et à gauche des noix et des noisettes, pour montrer que les jeunes mariés renoncent à tout jamais aux amusements de l'enfance et que des objets plus sérieux occuperont désormais leur vie.

« De retour à la maison, un dîner est servi. Les mariés occupent le haut bout de la table; à droite et à gauche se placent les beaux-pères et les témoins. Alors un des frères, ou en son absence un des plus proches parents du jeune homme, se lève et lui adresse la parole en ces termes :

« Frère, vous voici arrivé à l'âge du
« mariage et de la joie; notre père vous
« accorde une place à sa table et vous
« marie aujourd'hui en vous unissant

« à une autre famille. Gardez toujours « néanmoins la mémoire de ceux à qui « vous devez le jour et conservez tou- « jours votre amour à vos frères. Con- « tinuez à demeurer soumis de cœur « aux volontés de vos parents, afin d'ob- « tenir leur bénédiction. Honorez votre « père et songez toujours à ce que votre « mère a souffert pour vous; car ce « sont eux qui vous ont donné la vie. « Puisse leur bénédiction et celle du « Seigneur Dieu vous maintenir tou- « jours dans la joie ! »

« Après le repas, quand le jeune homme est sur le point de se retirer avec son épouse, le *vatachel*, qui porte un bâton orné de fleurs et de rubans et se tient derrière la fiancée, se lève et demande, au nom de celle-ci, pardon à ses parents en ces mots :

« Quand nous nous demandons, ho- « norables parents, quel est le vérita- « ble bonheur de la vie, nous trouvons « qu'il n'en est pas de plus grand ni de « plus solide que celui que nous procu- « rent les enfants. En effet, ce bonheur « est, ainsi que le disent les philoso- « phes, *proprium naturæ,* c'est-à-dire « un bonheur réel et conforme à la « nature; car ils sont notre sang, ils « sont d'autres nous-mêmes. Ce bon- « heur, la sainte Écriture l'atteste aussi: « *Votre femme dans l'intérieur de vo-* « *tre maison sera comme une vigne* « *fertile et abondante; vos enfants,* « *comme de nouveaux plants d'oli-* « *vier, environneront votre table.* « Vous voilà donc aujourd'hui, vous, « honorable père, ainsi que votre « épouse, au comble de la joie. Con- « templez tous deux le bonheur pur, « réel et sans mélange de votre fille, « et jouissez de la joie intarissable des « parents. Car voici que, d'abord par « votre volonté et ensuite par vos bé- « nédictions, votre bien-aimée fille de- « vient, pour toute sa vie, la compagne « de notre frère N*. Parvenue à cet âge « heureux, votre enfant, en quittant « votre maison pour aller dans celle que « Dieu lui a choisie, doit, de concert « avec son compagnon, vous remercier « et implorer vos bénédictions; car la « bénédiction des parents est un rem- « part inébranlable autour de sa mai- « son. Il est temps que votre fille im- « plore votre pardon pour tout ce qu'elle « a manqué de faire afin d'accomplir « vos volontés et les désirs de ses frè- « res. Que son bon naturel et son âme « pure la poussent à vous remercier de « la sagesse avec laquelle vous l'avez « élevée dans votre maison. Qu'elle « s'étonne de ne pouvoir trouver assez « de soupirs et de larmes pour implorer « son pardon. Qu'elle s'étonne de ne « pouvoir trouver assez de douces pa- « roles de reconnaissance pour tous vos « soins pleins de tendresse et de bonté « paternelle. Aussi en appelle-t-elle de « toute son âme à l'inépuisable bonté « du Très-Haut, et le prie de faire que « vos enfants et les enfants de vos en- « fants jusqu'à la quatrième génération « vous comblent de joie. Elle vous con- « jure aussi, conjointement avec son « mari, de leur conserver votre ten- « dresse à l'avenir. »

« Cette allocution terminée, les ma- riés font leurs adieux et vont baiser la main des parents.

« Ceux-ci, les yeux baignés de lar- mes, répondent à leur tour :

« En vous accordant aujourd'hui, « jeune homme, la main de notre bien- « aimée fille, nous ne faisons que nous « soumettre aux décrets de la divine « Providence, qui a permis cette union. « Et, bien que la plus parfaite béné- « diction soit celle du Très-Haut, ce- « pendant, de même que nos pères « nous ont bénis, de même aujour- « d'hui nous vous bénissons. Fasse le « Seigneur Dieu qu'en vous unissant « il vous affermisse dans l'amour et « répande ses bénédictions sur vos têtes! « Jeune homme, n'oubliez pas d'ob- « server fidèlement le précepte de l'É- « glise : « Tu aimeras ta femme et ne « lui causeras point de chagrin, et tu « vivras avec elle dans la paix du Sei- « gneur. » Et toi, notre fille chérie, toi « que nous avons élevée dans nos bras, « que nous avons entourée de notre « amour et de notre sollicitude pater- « nelle, toi que nous avons nourrie du « lait de notre tendresse et fortifiée de « nos enseignements, voici l'heure de « la séparation; nous accomplissons « aujourd'hui un devoir bien doux, « mais bien douloureux à la fois, en te « laissant arracher de nos bras pour

« suivre celui que ton cœur a choisi. « Vivez en paix; quant à nous, nous « ne cesserons de vous bénir et de « prier le Seigneur qu'il vous accorde « de longues et heureuses années, qu'il « vous dirige dans sa sagesse et vous « affermisse dans l'union et l'amour, « afin que notre âme se réjouisse de « votre bonheur; car vous êtes le seul « soutien de notre faiblesse et la seule « consolation des douleurs de notre « vieillesse. Que le Seigneur Dieu dai« gne envoyer aussi ses bénédictions sur « vos fils ! »

« La jeune fille se jette alors dans les bras tremblants de ses parents. Le marié se dispose enfin à emmener sa femme; mais les frères de celle-ci se mettent en travers de la porte, la hache à la main, — jadis c'était le sabre nu, — et ne le laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don. L'épouse monte alors sur un chariot qui porte sa dot, ayant à ses côtés sa belle-sœur ou sa belle-mère. Le marié suit à cheval en compagnie des assistants, ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

« Cependant le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que les parents de la jeune épouse s'emparent d'elle et l'enferment dans une chambre. Les amis du jeune homme vont la demander à grands cris, et, n'obtenant pas de réponse, ils enfoncent la porte. L'heureux époux se précipite alors dans la chambre et arrache son épouse des bras de ses parents; sur le point de franchir le seuil, en commémoration de l'enlèvement des Sabines par les Romains, il la prend dans ses bras et l'emporte dans la chambre nuptiale (1). »

Funérailles. Culte des mânes. — Les funérailles rappellent par certains détails l'ancien culte des mânes. Dès qu'un malade est près de rendre le dernier soupir, on lui met un cierge allumé dans la main et on en allume plusieurs autres dans l'appartement, tandis que le prêtre récite à haute voix les prières des agonisants. Aussitôt qu'il est expiré, on le lave, on le rase, on lui couvre le visage, on le pare de ses plus beaux habits, puis on le dépose dans la bière, qui reste découverte, après avoir eu soin de placer une petite pièce de monnaie dans sa main (1). Les funérailles ont lieu ordinairement le jour même ou le lendemain du décès. Les riches y déploient une grande magnificence. Le char funèbre est traîné par deux ou quatre chevaux noirs, complétement recouverts d'un caparaçon noir qui ne laisse voir que leurs yeux. Des *vataset*, également couverts de manteaux noirs et coiffés d'énormes chapeaux à larges bords, marchent aux côtés du char tenant à la main des torches allumées; deux autres précèdent le char en portant la corbeille qui renferme la colybe ou l'azyme, espèce de brioche bénite, que l'on mange en l'honneur des mânes du défunt; derrière, deux épistates tiennent le couvercle de la bière, sur lequel est déposé le couteau du défunt en signe de droit de port d'armes. Si le convoi est celui d'une jeune fille vierge, on porte devant le char un mai d'où pendent des tresses de fils d'or, semblables à ceux dont les fiancées ornent leur tête au jour des épousailles; si c'est un garçon, le mai est un jeune sapin auquel on attache des rubans de diverses couleurs. Derrière les épistates marchent les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, et suivis de la foule des parents et des amis, tenant chacun un flambeau dans la main. Le convoi ainsi formé s'arrête à plusieurs reprises avant d'arriver à l'église; on pose le cercueil à terre; les plus proches parents l'entourent, adressent au défunt les expressions les plus tendres, l'embrassent, lui demandent par-

(1) Voïnesco, *Revue de l'Orient*, t. XXVI, p. 173, 1854.

(1) Encore un souvenir de l'antiquité païenne. Quelquefois l'offrande destinée à payer le passage du défunt dans l'autre vie est collée au cierge que l'on place sur sa poitrine pour être enterré avec lui. Cette coutume subsiste également parmi les Roumains de la Transylvanie malgré les efforts que l'empereur Joseph II tenta pour l'abolir. « Il est rare, dit M. de Gérando, qu'un fils bien affectueux laisse ensevelir son père sans glisser quelque kreutzers dans la main du trépassé ».

don pour tous les petits mécontentements qu'ils peuvent lui avoir causés durant sa vie, témoignent leur douleur par des regrets et des louanges qu'ils chantent en s'interrompant par des sanglots, en s'arrachant les cheveux et en déchirant leurs vêtements. Quelquefois ce rôle est rempli par des pleureuses à gages (*præficæ*), comme dans les funérailles de l'ancienne Rome.

Au sortir de l'église l'on se rend au cimetière, appelé le *jardin des morts;* le cercueil est déposé sur le bord de la fosse, pendant que le prêtre récite les dernières prières et asperge d'eau bénite le cadavre, la terre et les assistants. Alors les vatasei recouvrent la bière de son couvercle, et la descendent dans la fosse (1). La tombe est recouverte d'une croix de pierre ou de bois. Souvent au pied de cette croix est creusée une petite niche, fermée par une porte en fer, où les parents du défunt font brûler une lampe et où ils déposent de temps à autre de petits pains azymes.

Ce culte pieux et constant des mânes est la source d'abondantes aumônes. Le jour anniversaire du décès, la famille distribue aux pauvres de l'argent ou des vêtements, accompagnés de provisions de gâteaux composés de froment cuit à l'eau, de noix broyées, de miel, et recouverts de sucre en poudre, que l'on a exposés pendant quelque temps dans l'église. Il se mêle à l'hospitalité, chère à la nation. C'est une coutume générale dans toute la Roumanie, comme dans les pays musulmans, de déposer sur le bord des routes et devant les portes des maisons des vases remplis d'eau pour le passant et le voyageur. Les plus riches, rapporte M. de Gérando, mettent du pain. Ils donnent à cet usage le nom de *pomane* (pour les mânes) : car ils espèrent que ceux qu'ils ont perdus ne souffriront dans l'autre monde ni de la faim ni de la soif s'ils soulagent eux-mêmes les vivants.

(1) Il n'y a guère que les gens du peuple, les pauvres, les marchands ou les petits boyards qui soient enterrés dans les cimetières. Les grands boyards et les riches particuliers ont leur place marquée d'avance dans quelque pieux asile, église ou monastère, bâti par eux ou par leurs ancêtres.

« Une autre cérémonie qui présente quelque chose de singulier et de touchant à la fois, c'est l'exhumation qui a lieu après l'expiration de la troisième année, ordinairement à la mort de quelque proche parent ou d'un époux, dans la tombe duquel on dépose les restes de la personne qui lui avait été unie, et cela après les avoir lavés dans du vin. Cela a lieu quelquefois aussi après la septième année, pour voir si le corps est entièrement corrompu; car, s'il en est autrement et qu'il soit encore un certain état, c'est une marque d'excommunication, et que l'âme du défunt n'est point en repos; ce qui exige que ses parents ou ses amis fassent de nouvelles dévotions pour obtenir sa délivrance (1). »

Superstitions, préjugés. — Les Roumains conservent un grand nombre de superstitions, dont la plupart ont un fond antique. Ils croient aux fées, aux loups-garous, aux vampires, aux sorcières, aux charmes du mauvais œil, à ceux des sorcières. Les vampires sont des revenants qui la nuit sucent le sang des hommes en poussant des cris de strygie, d'où leur nom de *strigoï*. Il y a aussi les *staffii*, autres esprits malfaisants qui se tiennent dans les lieux isolés, au milieu des ruines, et qui font une guerre implacable aux vivants. Nul voisinage n'est aussi dangereux, aussi importun que le leur. Malheur au pauvre diable qui oublie de leur porter chaque jour à manger et à boire, et le samedi, pour surcroît, un bassin d'eau pure pour leurs ablutions! Veut-on cependant se soustraire à ces exigences incommodes, le pope se charge de ce soin. Il consacre devant vous une fiole d'huile, dans laquelle il infuse un papier plié d'une façon mystérieuse, et vous attache ce papier sur sur le crâne avec sept cheveux pris à la lisière du front. En moins de trois semaines, grâce à la vertu du spécifique, staffii ou strigoï ont cessé leur poursuite. (2) Les fées (*babe*) sont de vieilles femmes auxquelles on attribue une influence maligne plutôt que malfaisante :

(1) *Lettres sur la Valachie*, par F... R..., p. 73.

(2) Bellanger, t. I, p. 247.

on doit seulement prendre garde de ne rien dire ou rien faire qui leur déplaise : car elles sont très-susceptibles et partant très vindicatives. C'est surtout à la tombée de la nuit, à l'instant où elles vont perdre leur puissance d'un jour, qu'elles redoublent de méchanceté contre les pauvres humains. Aussi nombre de gens évitent-ils de sortir après le coucher du soleil, pour n'avoir rien à démêler avec la fée du mardi soir (le mardi et le vendredi sont les jours de la semaine les plus mal famés). La *mar sara* t'emporte! est une de ces phrases charitables que l'on adresse à ses ennemis (1).

Une foule d'autres êtres fantastiques, qui rappellent les dragons et les monstres familiers de la Fable, peuplent les légendes et les ballades. Tels sont les *balauri*, doués par l'imagination populaire de proportions telles que, lorsqu'ils ouvrent leur gueule pour avaler leur proie, une de leurs mâchoires touche au ciel, tandis que l'autre s'appuie sur la terre. Les balauri sont en lutte perpétuelle avec de poétiques aventuriers, les personnages favoris de la muse populaire qui leur prête toutes les qualités des héros, et les caresse avec amour du nom de *Fat-Frumosi* (les Beaux Enfants). Naturellement la lutte finit toujours au désavantage des premiers, qui, vaincus et coupés en mille morceaux par leurs adversaires, sont doués d'une telle force vitale que « leurs tronçons remuent sans cesse et cherchent à se rejoindre tant que le soleil n'a pas disparu. »

Les *zmei* sont une autre espèce de monstres, d'une force et d'une grandeur surnaturelles et munis d'ailes immenses. Ils habitent au centre de la terre, ou bien au sein de forêts impénétrables, où ils cachent leurs trésors ainsi que les filles de sang royal qu'ils ont enlevées. Suivant un autre préjugé répandu dans toutes les provinces danubiennes et qui remonterait jusqu'au temps d'Hésiode, les pierres précieuses seraient formées de la bave des serpents, en sorte que les nids de ces reptiles contiendraient des richesses incalculables.

(1) De Gérando, t. I, p. 316.

Mais à côté de ces dragons, de ces monstres ailés qui donnent lieu à d'effravants récits, il y a le serpent familier l'hôte du foyer (*serpi de casa*), que le paysan roumain, par l'effet d'une tradition dont il ne se rend pas compte entoure d'un respect quasi idolâtre. Il voit en lui à la fois un hôte sacré et comme la divinité protectrice de son toit; il l'admet l'hiver près de la cendre de son foyer, et l'abreuve de lait matin et soir. Un de nos amis, raconte M. Michelet, s'arrêtant chez une paysanne de Transylvanie, la trouva tout en larmes. Elle venait de perdre son fils, âgé de trois ans. « Nous avions remarqué, dit-elle, que tous les jours l'enfant prenait le pain de son déjeûner et s'absentait une bonne heure. Un jour je le suivis et je vis, dans un buisson, à côté de l'enfant, un grand serpent qui prenait sur ses genoux le pain qu'il avait apporté. Le lendemain j'y conduis mon mari, qui, s'effrayant de voir ce serpent étranger, non domestique et malfaisant peut-être, le tue d'un coup de hache. L'enfant arrive et voit son ami mort. Désespéré, il retourne au logis en pleurant et criant : *Pouiu!* (c'est un mot de tendresse qu'on donne à tout ce qu'on aime, mot-à mot, cher petit oiseau). *Pouiu!* répétait-il sans cesse. Et rien ne put le consoler. Après cinq jours de larmes il est mort en criant : *Pouiu!* » (1)

Telle est, ajoute l'éminent historien, la sensibilité naturelle de ce peuple si cruellement maltraité par l'homme, et qui prête à sa langue un charme tout particulier. Ajoutons, comme témoignage de cette hospitalité dont l'usage lui a été transmis par ses ancêtres, que tout ce qui s'est abrité sous le toit du Roumain lui devient cher et sacré, l'homme comme le serpent, la cigogne comme l'hirondelle.

Il a hérité de même de leurs superstitions relativement à l'influence des jours, à celle des astres, aux bons et aux mauvais présages. Il croit que la destinée de chaque homme est liée par une chaîne mystérieuse à celle d'une étoile qui reflète et indique du sein du firmament les phases et les accidents de sa vie terrestre. Ainsi, lorsqu'un Rou-

(1) Michelet, *Légendes du Nord*, p. 334.

main est menacé de quelque malheur, son étoile se voile (*se intuneca*), et elle tombe dans l'espace au moment où il expire. D'autres astres, couleur de feu, lorsqu'une grande catastrophe est sur le point de fondre sur un peuple, apparaissent dans le ciel comme un signe précurseur et fatal.

D'autres superstitions, répandues dans les campagnes de la Moldo-Valachie, rappellent des usages ou des préjugés antiques. La paysanne qui vient de remplir sa cofitza à la fontaine ne manque jamais de souffler à la surface et de répandre à terre une petite portion du liquide, comme une libation à la Nymphe de la source. Si deux personnes se rencontrent après une absence, et que l'une des deux vienne à complimenter l'autre outre mesure sur sa santé, celle-ci crache aussitôt à terre, pose le pied sur sa salive et se signe, comme pour conjurer les divinités jalouses.

Jeux, danses populaires, musique. — Les jeux et les passe-temps favoris des paysans moldo-valaques, les luttes des bergers, les danses des montagnards sont également renouvelés des Romains. Il y a deux danses nationales dans les Principautés, la *hora* (prononcez *chora*, en aspirant fortement l'*h*), et la danse des *calusari*. Cette dernière est selon toute apparence l'ancienne danse des prêtres saliens. Les danseurs saliens, dit Nieuport, possédaient un temple sur la colline Quirinale. Aux ides d'avril ils exécutaient, en récitant des rhapsodies qui étaient à peine intelligibles au temps d'Horace, des danses que menait un chef ou *vates*. Aujourd'hui les danseurs valaques portent, comme les Romains, deux courroies garnies de boutons en cuivre qui se croisent sur les épaules et dont l'une figure le baudrier; ils commencent à la fin d'avril ou après la Pentecôte leur danse, que l'on regarde en quelque sorte comme sacrée, se mêlent en brandissant des massues et des boucliers qu'ils choquent avec un grand fracas, et donnent à celui qui les dirige le nom de *vatof* (1). D'autres voient dans ces simulacres guerriers un souvenir de l'enlèvement des Sabines.

La *hora* rappelle exactement le chorus romain tel qu'on le voit figuré sur les bas-reliefs antiques. Les danseurs, hommes et femmes, se prennent par la main et forment un cercle au centre duquel se tiennent les musiciens (*lautari*); puis ils tournent en rond en se balançant les bras et pliant un pied, tandis que l'autre pied fait un pas soit en avant, soit en arrière, et se rapprochent tour à tour et s'éloignent du centre de manière à rétrécir ou à élargir le cercle. Pendant ces évolutions, dont la lenteur et l'uniformité prêtent à la hora un caractère d'indolence et de laisser aller tout à fait en harmonie avec le génie mélancolique du peuple roumain, un des lautari chante en s'accompagnant. Ces chants portent également le nom de horas.

Il y a aussi la danse de la ceinture (*joc de braû*), aussi vive et rapide que la hora est lente et monotone. Les danseurs se tiennent tous de la main gauche par la ceinture, et ont leur main droite appuyée sur l'épaule de leur voisin; ils commencent d'abord *moderato*, et peu à peu pressent la mesure avec une vitesse inimaginable.

L'orchestre ambulant, formé par des Tsiganes qui vont de village en village, comme nos anciens ménestrels, se compose ordinairement d'un violon, d'une flûte de Pan et de la *kobsa*, sorte de mandoline à cordes de métal. Le chef de la troupe rend la mélodie sur le violon : la flûte de Pan fait ressortir en sons aigus les passages les plus passionnés; la kobsa forme la basse; elle est tenue ordinairement par le plus âgé des artistes bohémiens, qui exécute sur cet instrument les accompagnements les plus difficiles avec une prestesse étonnante.

Quelquefois ce sont de simples villageois qui forment l'orchestre au moyen du *boutchoum* (sorte de trompe en bois de cerisier) ou du *fluër*, flûte longue et droite, compagne indispensable du pâtre moldo-valaque.

Airs et chants populaires. — Le caractère et le rhythme musical des airs roumains est très-difficile à saisir quand on ne les a pas entendu jouer dans le pays et par les artistes pâtres ou bohémiens eux-mêmes. Cependant, à étudier

(1) De Gérando, t. I, p. 312.

leurs différences, on trouve
avent se classer en quatre ca-
:

ntice *batrinesti* (airs de bal-

ine,

ntice *de lume* (airs de roman-

ntice *de joc*, ou airs de danses,
quels sont comprises les *hore*.
allades sont de petits poëmes
rent les hauts faits des princes
iros populaires de la Rouma-
paysans des Carpathes, qui
rais bardes roumains, conser-
ieusement le souvenir de ces
e ces chants nationaux, qu'un
ite moldave, M. Basile Alexan-
ecueillis dernièrement et dont
mé lui-même une traduction
(1).

ine sont de petites pièces de
iennent de la chanson des trou-
and elle est tendre et des *lie-*
llemands. La doïna est inspi-
e *doru*, ce sentiment indéfinis-
l tient en même temps du re-
l'espoir, de la douleur et de
et qui, dit-on, fait mourir celui
t atteint. Elle se chante sur un
et plaintif, avec un mouve-
usical tout à fait irrégulier, en
les notes du chant et en pres-
notes d'agrément. Le sentiment
mélancolie dont ces airs sont
s est tel qu'on ne les oublie
fois qu'on les a entendus. Sou-
oyageur, à l'entrée des Carpa-
end de loin une doïna dont une
x de femme rend la mélodie :
par un charme inconnu, il s'ar-
prête machinalement l'oreille
eux écouter ces soupirs de la
e.

pour exemple, une doïna, ou
fragment de *doïna* emprunté
l d'Alexandri. Elle est intitulée:
la Petite Brebis :

e penchant de la montagne, belle
l'entrée du paradis, voici che-
descendre vers la vallée trois
x d'agneaux, conduits par trois jeunes pâtres; l'un est un habitant des plaines de la Moldava, l'autre est Hongrois (1), le troisième est un montagnard de Vrantcha (2).

« Le Hongrois et le Vrantchien tiennent conseil et résolvent de tuer leur compagnon au coucher du soleil, parce qu'il est le plus riche, qu'il possède un plus grand nombre de brebis aux belles cornes, et des chevaux mieux domptés, et des chiens plus vigoureux.

« Cependant depuis trois jours, certaine petite brebis, à la laine blonde et soyeuse, ne goûte plus à l'herbe de la prairie et sa voix ne cesse de gémir.

« Gentille brebis, gentille et rondelette, pourquoi, depuis trois jours, gémis-tu de la sorte ? L'herbe de la prairie te déplairait-elle, ou bien serais-tu malade, chère petite brebis ?

— « Oh ! mon berger bien-aimé, conduis ton troupeau au fond de ce massif; il s'y trouve de l'herbe pour nous et pour toi de l'ombre. Maître, cher maître, appelle près de toi, sans tarder, le plus brave et le plus vigoureux de tes chiens; car le Hongrois et le montagnard ont résolu de te tuer au coucher du soleil.

— « Petite brebis de Birsa (3), si tu es prophétesse, et s'il est écrit que je dois mourir au sein de ces pâturages, tu diras au Hongrois, ainsi qu'au montagnard, de m'enterrer près d'ici, dans l'enclos du bercail, afin que je sois toujours avec vous, mes chères brebis ; ou bien derrière la bergerie, afin que je puisse toujours entendre la voix de mes chiens.

« Tu leur diras cela; ensuite tu pla-

(1) *lades et chants populaires de la* , par B. Alexandri; 1855, in-18, u.

(1) C'est-à-dire un Roumain de la Transylvanie; dans son ignorance, l'habitant des provinces danubiennes confond très-souvent le Transylvain, son frère par le sang et par la langue, avec le Hongrois, qui se l'est incorporé.

(2) Vrantcha est un arrondissement du district de Poutna, en Moldavie, sur le penchant des Carpathes, dont les habitants forment entre eux une sorte de fédération patriarcale et ont conservé dans leur costume, comme dans leurs habitudes, le type primitif du Moldave.

(3) Birsa, village des environs de Cronstadt, en Transylvanie; on appelle brebis birsane celle qui marche en tête du troupeau.

« ceras au chevet de ma tombe une petite « flûte de hêtre aux accents d'amour, « une petite flûte en os aux sons harmo- « nieux, une petite flûte de sureau aux « notes passionnées ; et quand le vent « soufflera à travers leurs tuyaux, il en « tirera des sons plaintifs, et soudain mes « brebis se rassembleront autour de ma « tombe et me pleureront avec des lar- « mes de sang.

« Mais garde-toi de leur parler du « meurtre... dis-leur seulement que j'ai « épousé une belle reine, la fiancée du « monde (1) ; dis-leur encore qu'au mo- « ment de notre union une étoile a filé ; « que le soleil avec la lune ont tenu la « couronne sur ma tête (2) ; que j'ai eu « pour témoins les pins et les platanes « des forêts, pour prêtres les hautes mon- « tagnes, pour orchestre les oiseaux, des « milliers d'oiseaux, et pour flambeaux « les étoiles du firmament.

« Mais si tu apercevais jamais, si tu « rencontrais une pauvre vieille mère à « la ceinture de laine, versant des larmes « et courant à travers champs et deman- « dant et disant à tous :

« Qui de vous a connu, qui a vu un « jeune et beau berger dont la taille svelte « passerait par une bague ? il a le visage « blanc comme l'écume du lait ; sa mous- « tache est pareille à l'épi des blés ; ses « cheveux sont comme la plume du cor- « beau et ses yeux comme la mûre des « champs... »

« Alors, ma petite brebis, prends « pitié de sa douleur et dis-lui simple-

(1) C'est-à-dire *la Mort*. La langue roumaine est pleine de ces périphrases et de ces comparaisons d'un pittoresque tour à tour gracieux et terrible. C'est ainsi qu'elle appelle l'argent *l'œil du diable* ; elle donne à la terre le nom de mère ; elle compare la bonté à la maternité, *bon comme le sein d'une mère* (*bun ca sinul mameii*) ; un homme en colère au Danube, *il devient Danube* (*se face Dunere*) ; elle dit d'un homme supérieur qu'*il porte une étoile au front* (*cu stea in frunte*) ; d'une belle femme qu'elle est *un fragment de soleil* (*rupta din sore*).

(2) Dans la cérémonie du mariage selon le rite grec, il est d'usage que les pères, assis, tiennent dans leurs mains, pendant quelques minutes, les couronnes de fleur ou d'or émaillé dont le prêtre orne le front des jeunes mariés.

« ment que j'ai épousé la fille d'un roi « dans une contrée belle comme l'entrée « du paradis.

« Mais garde-toi bien de dire qu'à ma « noce une étoile a filé ; que j'ai eu pour « témoins les pins et les platanes des fo- « rêts, pour prêtres les hautes monta- « gnes, pour orchestre des milliers d'oi- « seaux, et pour flambeaux les étoiles du « firmament.... » (1)

Les *cantice de lume* sont des mélodies adaptées à des poésies plus récentes que les ballades et que les doïnas, dont elles diffèrent en ce que, jouées avec un mouvement plus rapide, elles servent aussi comme airs de danse. Les mélodies destinées exclusivement à ce dernier emploi portent le nom générique de *cantice de joc*.

Il existe une autre espèce d'airs et de chansons populaires, mais d'un caractère tout à fait religieux : on les appelle *kolinde*. La veille de Noël et du nouvel an, des troupes d'enfants parcourent les villes et les villages, et s'arrêtent devant les fenêtres des maisons pour chanter divers cantiques, consacrés par un usage immémorial, tels que *les Fleurs merveilleuses* (*Florile dalbe*), *la Charrue* (*Plugul*), etc. Ce sont les noëls de notre moyen âge.

Ces chants populaires ne se présentent pas seulement à nous comme des compositions poétiques de premier ordre, elles sont encore l'expression la plus complète et la plus sincère du génie du peuple roumain. Elles portent surtout l'empreinte indélébile de son origine latine.

Parcourez les ballades recueillies par Alexandri, vous vous trouvez en pleine mythologie. Le soleil vous apparaît encore, comme au temps d'Ovide, sous les traits d'un jeune homme, avec des tresses d'or, porté sur un char que traînent neuf coursiers ardents (2). Pan n'a pas cessé de courir dans les forêts à la poursuite des jeunes filles (3). Vous reconnaissez de même la plupart des dieux de la Fa-

(1) La fin de cette ballade n'a pu être retrouvée.

(2) Voyez la ballade du Soleil et de la Lune (*Soarele si Luna*).

(3) Voyez la ballade du *Paon des Forêts* (*Paunasul Codrilor*).

onisés ou féminisés par le chris-
; sainte Joé (Jupiter), sainte
(Mercure), sainte Vénus, etc. (1).
aïades ont fui du sol de la Rou-
la poésie populaire se plaît en-
ersonnifier, selon le mode an-
s sources renommées soit par
é, soit par la vertu de leurs
nsi la source minérale de Méha-
s le banat de Témesvar, est re-
e sous la figure d'une jeune
nche, douce, attrayante, cachée
nbre d'un rocher (2).
êmes ballades, celles-là surtout
artiennent à une époque plus
témoignent en même temps
jugé inhérent en quelque sorte
du paysan roumain, et que
rez régner d'un bout à l'autre
cipautés. C'est que toutes les
s, tous les fléaux dont la Rou-
été la proie, le choléra, la fa-
épizooties, les sauterelles, lui
es d'au delà du Pruth; et, dans
i superstitieux, il attribue à
ion des Russes sur ses bords
es présages sinistres que témoi-
tome la venue d'une comète (3).
Pruth est-il pour lui la rivière
, le Cocyte aux eaux noires, qui
rivage infernal du *paradis de*
anie, comme il appelle sa terre
émoin ce beau *chant du Pruth*,
tit comme un anathème d'une
é à l'autre de la Roumanie :

E CHANT DU PRUTH.

! rivière maudite!
es-tu devenir large
ne le déluge aux eaux troubles!
le rivage ne puisse voir le rivage,
Ni la voix entendre la voix,
Ni les yeux rencontrer les yeux
A travers ta vaste étendue!
Quand les sauterelles passeront,
Qu'elles se noient dès l'autre bord;
Quand les choléras passeront,
Qu'ils se noient au milieu de ton cours;
Quand les ennemis du pays passeront,
Qu'ils se noient près de notre rive!
Et toi, Pruth, fier de tes eaux,
Puisses-tu les porter, les porter encore,
Jusqu'au Danube, jusqu'à la mer
Et jusqu'à l'entrée des enfers!

Il ne se doute pas, l'ignorant Roumain, et la savante Europe ne le sait guère plus que lui, qu'au delà du rivage maudit il a des frères par le sang; que la Roumanie ne finit pas aux montagnes qui bornent sa vue; qu'au delà de ces montagnes et jusqu'au cœur de la Hongrie, au delà du faible ruisseau qui le sépare de la Bukovine (1), comme au delà du Danube et jusqu'aux limites de la Macédoine, au delà du Pruth et jusqu'au Dniester, les monts et les vallées, les plaines et les rivages nourrissent des hommes dont la race est la sienne, dont la langue, la religion, les coutumes sont les siennes, et qui, comme lui, quel que soit le maître de la terre qu'ils foulent, répondent au passant qui les interroge : *Sûnt Rôman*, « je suis Roumain. »

Il est ainsi huit millions et plus de Roumains jetés d'un seul bloc dans la Moldo-Valachie, la Hongrie, la Bessarabie et les contrées adjacentes, sans parler des colonies disséminées par groupes par delà le Danube et le Dniester, huit millions de Roumains dont les ancêtres, placés en sentinelles à l'entrée du monde barbare, soutinrent pendant un siècle et demi, sans en être ébranlés, le choc de l'invasion, et servirent de rempart à l'empire romain.

Qui empêcherait de renouveler de nos jours cette politique en préparant les Principautés Danubiennes pour le rôle que remplit la Dacie après Trajan? Les circonstances sont demeurées les mêmes; il n'y a de changé que les noms et les temps. Quelle résistance n'opposerait pas aux envahissements du slavisme une masse compacte composée de huit millions d'individus, d'origine la-

tains noms païens, comme *Florica*,
ina, Diane; *Dainitia*, sont encore
dus parmi les femmes.
ez la ballade d'Hercule (*Erculean*).
n'étonnais devant un Roumain de
de la saison (1849) : « Ne vois-tu
it-il, que les Russes nous ont ap-
hiver? » Par une coïncidence sin-
n remarque en effet que chacune
ns moscovites dans les Principautés
ie non-seulement de la peste ou de
ce qui serait une conséquence natu-
de catastrophes purement acciden-
me l'épizootie, l'inondation, etc.

(1) La Molnitza.

tine, si les autres nations de l'Occident reconnaissaient hautement la communauté de race et d'intérêts qui lient leur destinée à la sienne? Quel gage de stabilité pour le maintien de l'équilibre en Europe que cette Roumanie, si généreusement douée par la Providence, si, pour emprunter l'image poéti son peuple, « les divers ramea chêne, éparpillés autour de son tronc, reprenaient leur place prin pour reconstituer l'arbre majest le noble roi des forêts! »

FIN.



TABLE CHRONOLOGIQUE

ES VOIVODES, OU PRINCES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

PÉRIODE NATIONALE.

VALACHIE (*d'après Cogalniceano*).

1	Radu (Rodolphe) I, *le Noir*	1241 — 65
2	Michel I Bassaraba, frère du précédent	1265 — 84
3	Dan (Denis) I, fils de Radu	1284 — 98
4	Stephan (Étienne) I	1298—1324
5	Jean I Bassaraba	1324 — 40
6	Vlad (Vladislas) I, frère du précédent	1340 — 42
7	Aleco (Alexandre) I Bassaraba, frère du précédent	1342 — 52
8	Nicolas I, fils du précédent	1352 — 66
9	Radu II, frère de Vlad I	1366 — 76
10	Dan II, fils du précédent	1376 — 82
11	Mircea I Bassaraba, *le Vieux*, fils de Radu II	1382—1418

MOLDAVIE (*d'après Vaillant*).

I	1	Bogdan I. Avèn.	1[illegible]
II	2	Dragos I	13
III	3	Bogdan II, *le Saxon*	13
IV	4	Latzco I	13
V	5	Bogdan III	13
VI	6	Pierre I	13
VII	7	Étienne I	13
VIII	8	Roman I	13
IX		Étienne I (deuxième fois)	13
X	9	Juga I	13
XI		Roman I (deuxième fois)	13
XII		Juga I (deuxième fois)	14
XIII	10	Alexandre I, *le Bon*	14
XIV	11	Élie I	14
XV	12	Étienne II	14
XVI		Élie I et Étienne II	14
XVII	13	Roman II	14
XVIII	14	Pierre II	14
XIX	15	Étienne III	14
XX	16	Czuber I	14
XXI	17	Alexandre II	14
XXII	18	Bogdan IV	14
XXIII	19	Pierre III Aaron	14
XXIV	20	Étienne IV, *le Grand*	14
XXV	21	Bogdan V, *le Borgne*	15
XXVI	22	Étienne V	15
XXVII	23	Pierre IV	15
XXVIII	24	Étienne VI	15
XXIX	25	Pierre Rarès I	15

PÉRIODE DE VASSALITÉ.

12	Mircea II, fils du précédent	1418—1419	
13	Vlad II, fils du précédent	1419 — 22	
14	Vlad III, *le Diable*, fils du précédent. Dan III, fils de Vlad II	1422 — 46	
15	Dan IV, fils de Dan III	1446 — 48	
16	Vlad IV, neveu de Mircea I	1448 — 55	
17	Radu III, fils de Vlad III	1455 — 56	Détrôné
18	Vlad V, *l'Empaleur*	1456 — 62	id.
	Radu III (pour la deuxième fois)	1462 — 73	id.
19	Vlad VI, *le Moine*	1473 — 74	id.
	Radu III (pour la troisième fois)	1474 — 76	
	Vlad V, *l'Empaleur* (pour la deuxième fois)	1476 — 79	
20	Vlad VII, fils de Radu III	1479 — 93	Détrôné
21	Radu IV, *le Grand*, fils de Vlad VI	1493—1508	
22	Mihne I, *le Méchant*	1508 — 10	
23	Radu V, *Vladuzza*	1510—1513	
24	Neagu I Bassaraba	1513 — 21	
25	Radu VI	1521 — 24	
26	Radu VII, *d'Afumati*	1521 — 24	
27	Vlad VIII	1521 — 24	
	Radu VII (pour la deuxième fois)	1524 — 29	
28	Moïse I, fils de Vlad VIII	1529 — 30	
29	Vlad IX	1536 — 33	
30	Vintila I	1533 — 34	
31	Radu VIII (*Paisius*, *Pierre*)	1534 — 41	Détrôné
32	Radu IX, fils de Radu VII	1541 — 45	id.
33	Mircea III, fils de Mihne I	1545 — 54	Déposé
34	Pierre I, fils de Radu VIII	1554 — 57	
	Mircea III (pour la deuxième fois)	1558 — 59	
35	Pierre II, *le Boiteux*, fils du précédent	1560 — 67	Détrôné

XXX	26	Étienne VII	15
XXXI	27	Alexandre III, *le Cornu*	15
XXXII		Pierre Rarès (deuxième fois)	id
XXXIII	28	Élie II	15
XXXIV	29	Étienne VIII	15
XXXV	30	Alexandre IV Lepusneano	id
XXXVI	31	Jean Basile, *le Despote*	15
XXXVII	32	Étienne IX Tomsa I	15
XXXVIII		Alexandre IV Lepusneano (deuxième fois)	id
XXXIX	33	Bogdan VI	15
XL	34	Ivonia I, *le Tyran*	157
XLI	35	Jean Potcovar, *l'Hérétique*	id
XLII	36	Pierre V	158
XLIII	37	Pierre VI, *le Boiteux*	158
XLIV	38	Aaron I, *le Mauvais*	159
XLV	39	Étienne X, *Razvan*	159
XLVI	40	Jeremie Movila I	id
XLVII	41	Michel, *le Brave*	160
XLVIII	42	Siméon Movila II	160
XLIX	43	Constantin Movila III	160
L	44	Étienne XI Tomsa	161
LI	45	Bogdan VII	161
LII	46	Radu I, *le Grand*. (Xe de Valachie)	161
LIII	47	Gabriel Movila IV	161
LIV	48	Gaspard Quatrani, *l'Italien*	161
LV	49	Alexandre V	162
LVI		Étienne XI Tomsa (deuxième fois)	162
LVII		[illegible]	162
LVIII	50	[illegible]	162

…s chiffres romains désignent la série … ; les chiffres arabes ; …

PÉRIODE DE VASSALITÉ (SUITE.)

VALACHIE (*d'après Cogalniceano*).

XLI	36	Alexandre II, fils du précédent. .	1568 — 77	
XLII	37	Mihne II, *l'Apostat*, fils du précédent.	1577 — 83	Détrôné
XLIII	38	Pierre III, *Boucle d'oreilles*, fils de Pierre I.	1583 — 85	Déposé
XLIV		Mihne II, *l'Apostat* (pour la deuxième fois).	1585 — 91	Id.
XLV	39	Stephan II, *le Sourd*.	1591 — 92	Id.
XLVI	40	Alexandre III.	1592 — 93	Id.
XLVII	41	Michel II, *le Brave*, fils de Pierre I.	1593—1601	
XLVIII	42	Serban I Bassaraba.	1601 — 11	Détrôné
XLIX	43	Radu X, fils de Mihne *l'Apostat*.	1611 — 16	Déposé
L	44	Alexandre IV Élias.	1616 — 17	Id.
LI	45	Gabriel I Movila.	1617 — 17	Id.
LII		Radu X (pour la deuxième fois).	1617 — 23	nommé prince de Moldavie.
LIII	46	Alexandre V, fils du précédent. .	1623 — 28	Déposé
LIV		Alexandre IV Élias (pour la deuxième fois).	1628 — 30	Id.
LV	47	Léon I.	1630 — 33	Id.
LVI	48	Radu XI, fils d'Alexandre IV. . .	1633 — 33	Id.
LVII	49	Mathieu I Bassaraba.	« — 54	
LVIII	50	Constantin I Bassaraba, fils de Serban I.	1654 — 58	Id.
LIX	51	Mihne III, *le Grec*.	1658 — 59	Id.
LX	52	George I Ghica.	1659 — 60	Id.
LXI	53	Grégoire I Ghica, fils du précédent.	1660 — 64	Id.
LXII	54	Radu XII.	1665 — 69	Id.
LXIII	55	Antoine I.	1669 — 72	Id.
LXIV		Grégoire I Ghica (pour la deuxième fois).	1672 — 73	Id.
LXV	56	Duca I, ex-voïvode de Moldavie.	1673 — 78	nommé prince de Moldavie.
LXVI	57	Serban II Cantacuzène.	1679 — 88	
LXVII	58	Constantin II Brancovano.	1688—1714	Déposé
LXVIII	59	Stefan III Cantacuzène, neveu du précédent.	1714 — 16	Id.

MOLDAVIE (*d'aprè*

LIX	51	Alexandre V
LX	52	Moïse Movi
LXI		Alexandre I fois). . . . .
LXII		Miron et (deuxième
LXIII	53	Basile l'Alba
LXIV	54	Étienne-Geo
LXV	55	Georges Ghi
LXVI	56	Étienne XII.
LXVII	57	Eustache Dab
LXVIII	58	Alexandre D
LXIX	59	Élie III. .
LXX		Alexandre D fois). . . .
LXXI	60	Étienne Petr
LXXII	61	Démétrius (*le Constan*
LXXIII	62	Antoine Ros
LXXIV		Alexandre D fois). . . .
LXXV		Étienne Petri me fois). .
LXXVI	63	Constantin *Vieux*. .
LXXVII	64	Constantin D
LXXVIII	65	Antiochus C Constantin
LXXIX		Constantin I me fois).
LXXX	66	Michel Raco
LXXXI		Antiochus (deuxième
LXXXII		Michel Raco me fois).
LXXXIII	67	Nicolas Mau
LXXXIV	68	Démétrius frère d'An

PRINCES PHANARIOTES.

LXIX	60	Nicolas II Maurocordato, ex-prince de Moldavie.	1716 — 17	Détrôné
LXX	61	Jean I Maurocordato, frère du précédent.	1717 — 18	
LXXI		Nicolas II Maurocordato (deuxième fois).	1719 — 30	
LXXII	62	Constantin II Maurocordato, fils de Jean.	1730 — 30	Déposé
LXXIII	63	Michel III Racovitça.	« — 31	Id.
LXXIV		Constantin III Maurocordato		nommé prince

LXXXV		Nicolas Mau xième fois
LXXXVI		Michel Racov fois). . . .
LXXXVII	69	Grégoire Ghi
LXXXVIII	70	Constantin M
LXXXIX		Grégoire Ghi fois). . . .
XC		Constantin M (deuxième

Interrègne pendant l'occupation russe de 1769 *à* 1774.

Valachie (*d'après Cogalniceano*).				Moldavie (*d'après Vaillant*).
71 Alexandre VII Hypsilantis	1774 — 82	Démis	CIII	Grégoire Ghica V (deuxième fois). 17
72 Nicolas III Caradja	1782 — 83	Déposé	CIV	78 Constantin Mourousi I. . . . 17
73 Michel IV Soutzo	1783 — 86	Id.	CV	79 Alexandre Maurocordato IV. 17
74 Nicolas IV Mavrojeni	1786 — 89	Décapité en 1790	CVI	80 Alexandre Maurocordato V. 17
			CVII	81 Alexandre Hypsilantis I. . . 17

Interrègne pendant l'occupation austro-russe de 1789 *à* 1791.

Michel IV Soutzo (deuxième fois)	1790 — 93	nommé en Moldavie.	CVIII	82 Alexandre Mourousi II. . . 17
75 Alexandre VIII Mourousi	1793 — 96	Déposé	CIX	83 Michel Soutzo I. 17
Alexandre VII Hypsilantis (deuxième fois)	1796 — 98	id.	CX	84 Alexandre Callimachi III. . 17
76 Constantin V Hangerli	1798 — 99	Id.	CXI	85 Constantin Hypsilantis II. . 17
Alexandre VIII Mourousi (deuxième fois)	1799—1801	Id.	CXII	86 Alexandre Soutzo II. 18
Michel IV Soutzo (troisième fois)	1801 — 02	id.	CXIII	Alexandre Mourousi II. . . 18
77 Alexandre IX Soutzo	1802 — 02	id.	CXIV	87 Charles Callimachi IV. . . . 18
78 Constantin VI Hypsilantis	» — 06	id.	CXV	Alexandre Mourousi II. . . 18
Alexandre IX Soutzo (deuxième fois)	1806 — 06	Id.		
Constantin VI Hypsilantis (deuxième fois)	» — 08	id.		

Interrègne pendant l'occupation russe de 1808 *à* 1812.

79 Jean II Caradja	1812 — 18	Démis	CXVI	Charles Callimachi IV (deuxième fois) 18
Alexandre IX Soutzo (troisième fois)	1818 — 20		CXVII	88 Michel Soutzo III. 18

Insurrection grecque de 1821 *à* 1822.

RETOUR DES PRINCES INDIGÈNES.

80 Grégoire IV Ghica	1822 — 28		CXVIII	89 Jean Stourdza I. 18

Interrègne pendant l'occupation russe de 1828 *à* 1834.

81 Alexandre X Ghica	1834 — 42	Déposé	CXIX	90 Michel Stourdza II. 18
82 Georges I Bibesco	1843 — 48	Abdique		

Révolution de 1848.

83 Barbo Stirbey, frère du précédent	1849 — 56		CXX	91 Alexandre-Grégoire Ghica VI. 1849-1

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

— LES PAYS ROUMAINS.

— LA MOLDO-VALACHIE.

CHAPITRE Ier.

L'ANCIENNE DACIE.

CHAPITRE II.

DES DUCHÉS DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

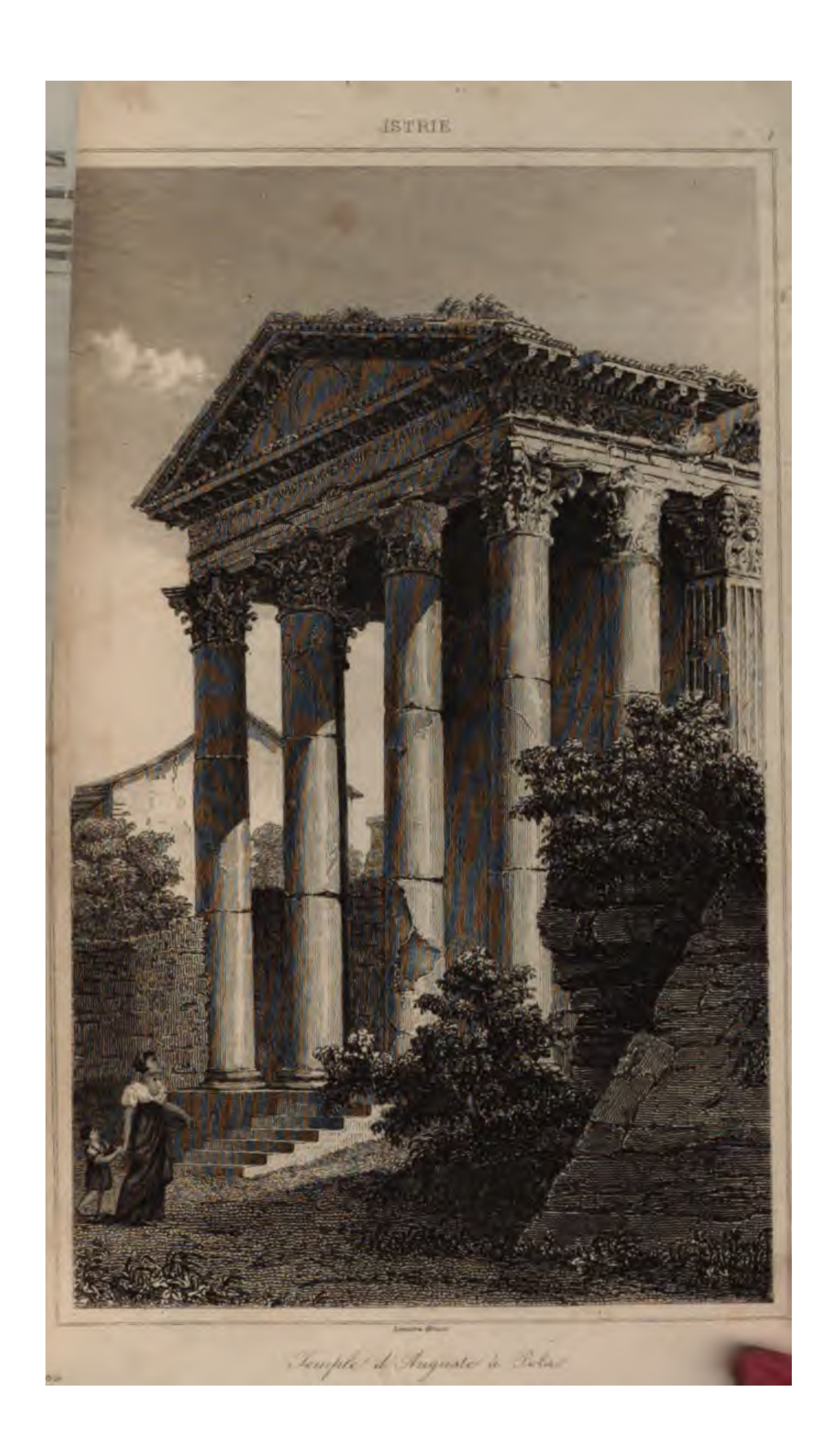
CHAPITRE III.

LA VALACHIE SOUS LA SUZERAINETÉ NOMINALE DES TURCS.

CHAPITRE IV.

LA MOLDAVIE VASSALE DE LA HONGRIE ET DE LA POLOGNE.





Temple d'Auguste à Pola.



Temples à Pola



Amphithéâtre à Pola







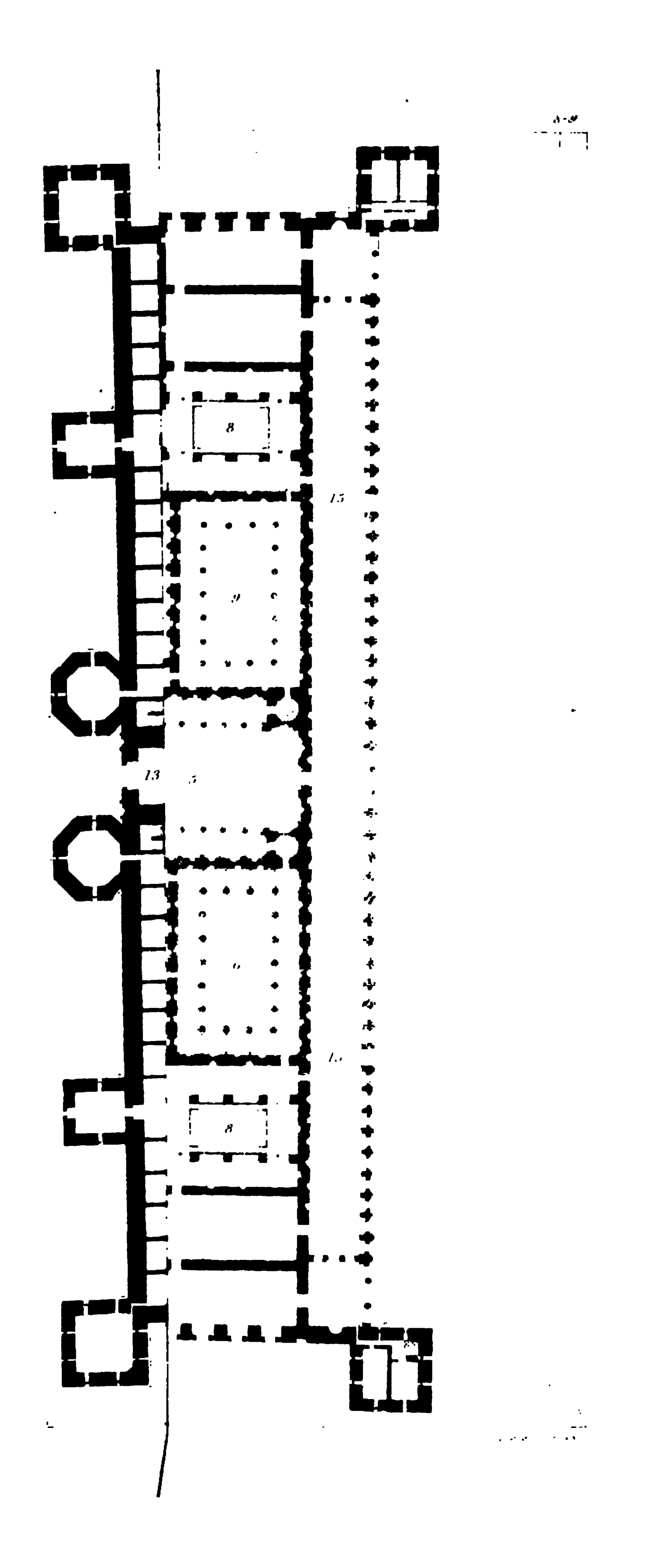
Lemaitre direxit.

Porte a Pola.

Temples à Pola



Amphithéâtre à Pola


8
9
13
8



Arc de Triomphe dit Porta Aurea à Pola.

[redacted]

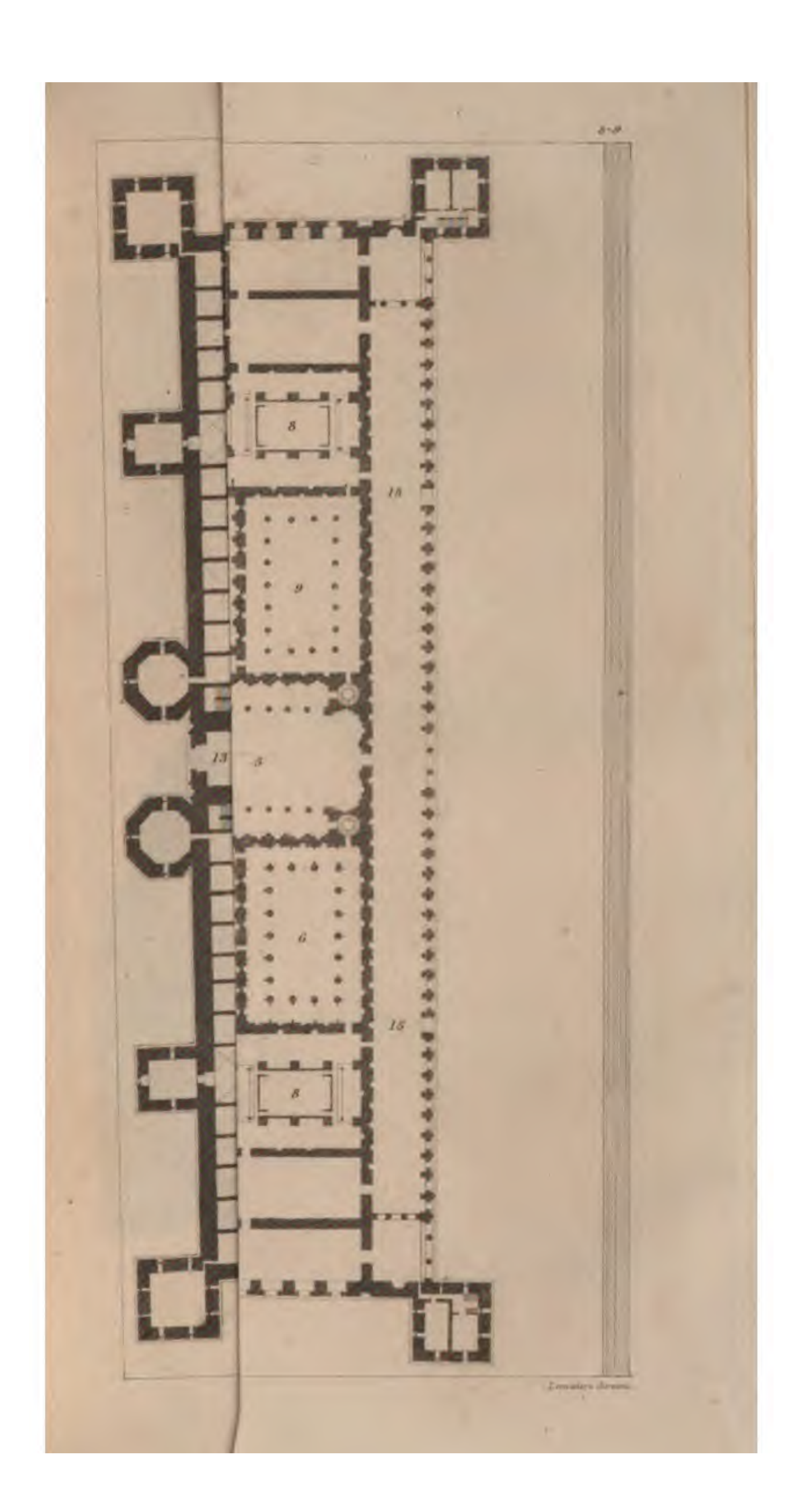


Porte a Pola.



Lemaitre direxit

Entrée du temple d'Esculape au palais de Dioclétien


8
15
9
13
3
6
15
8



Temple de Jupiter

du palais de Dioclétien à Spalatro.

Lemaître direxit.

Le grand vestibule du palais de Dioclétien, à Spalatro.





Lemaitre direxit

Entrée du temple d'Esculape au palais de Dioclétien.

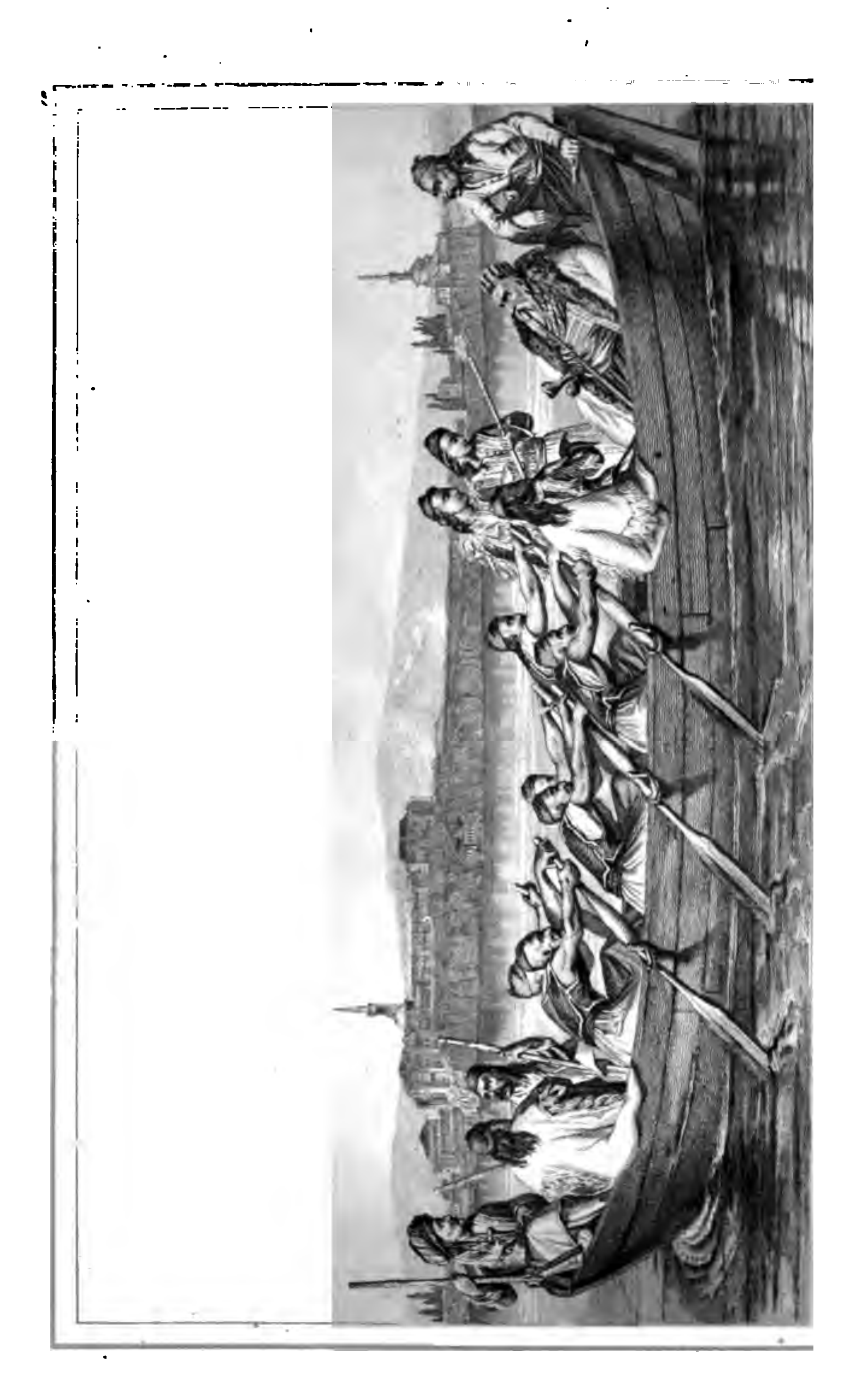


Lemaître direxit

Porte extérieure du palais de Dioclétien, à Spalatro.

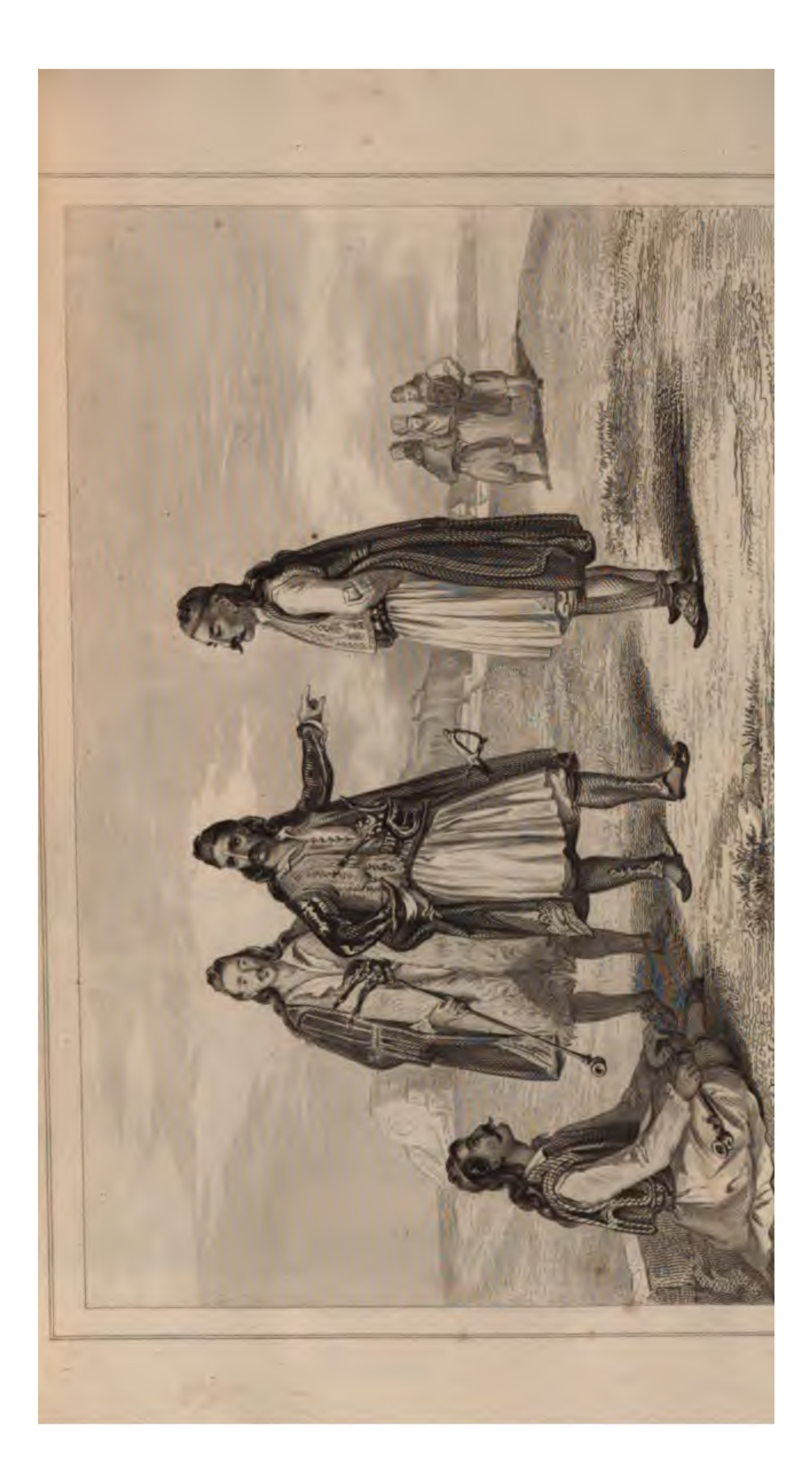
Lemaître direxit

Le grand vestibule du palais de Dioclétien à Spalatro





Le Vladika, Evêque du Montenegro.





Lemaître

Monténégrins



Mariée grecque



Lemaitre

Le Vladika, Évêque du Montenegro.



Église au Monténégro.

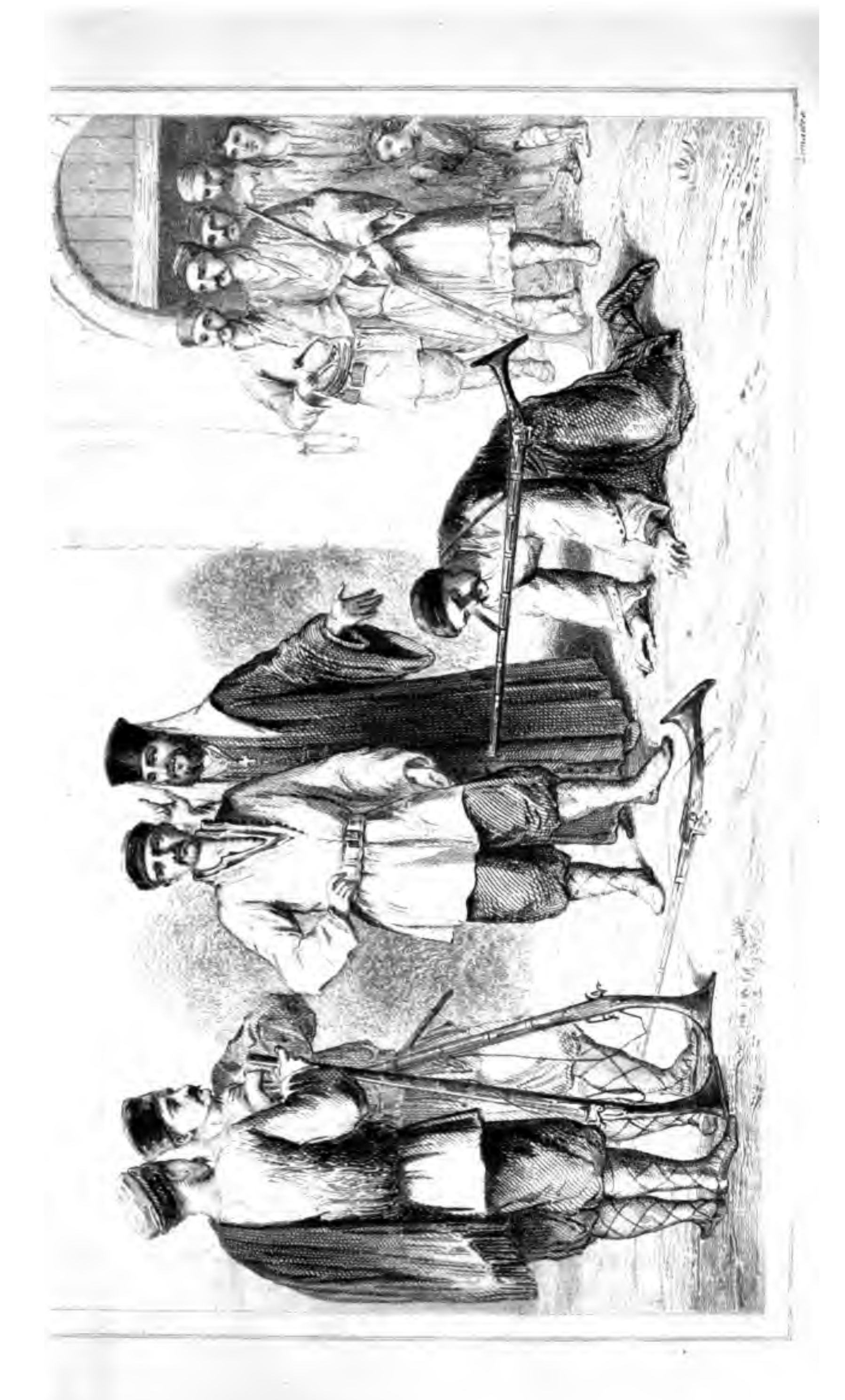


Monténégrins



Salvador Chérubini del. Lemaitre Sculp.

Église à Galatz





Rue à Viddin





Salvador Cherubini del. Lemaître Sculp.

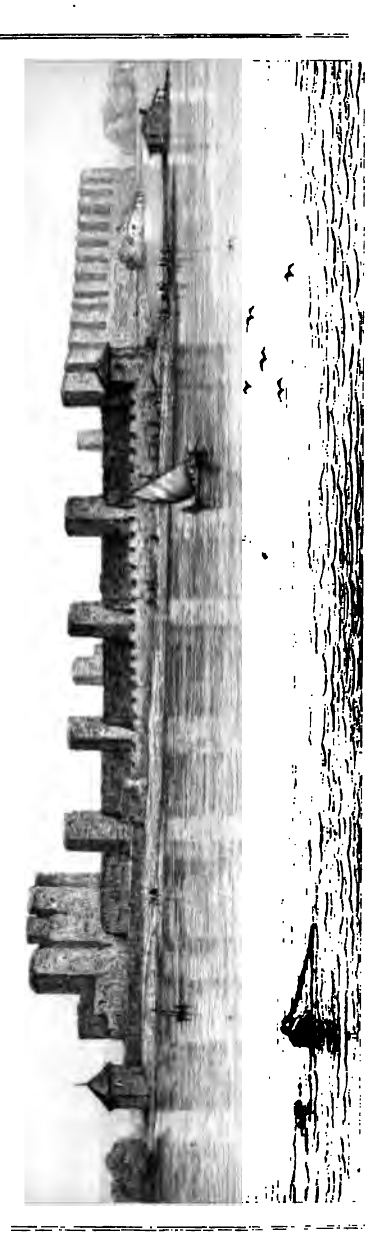
Église à Galatz.





Lemaître Sculp.





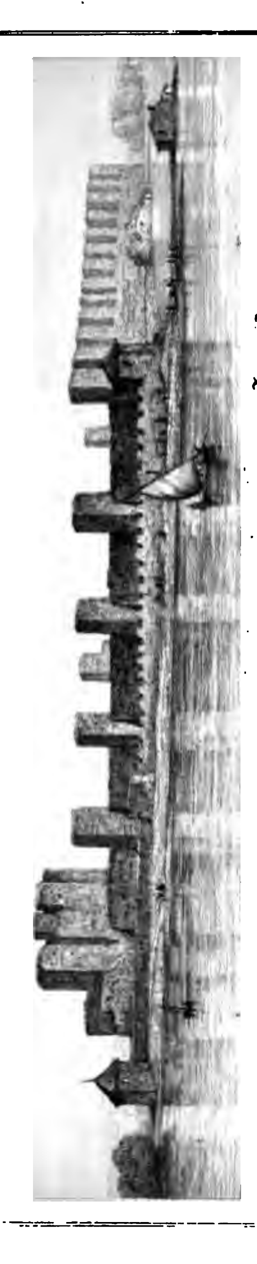


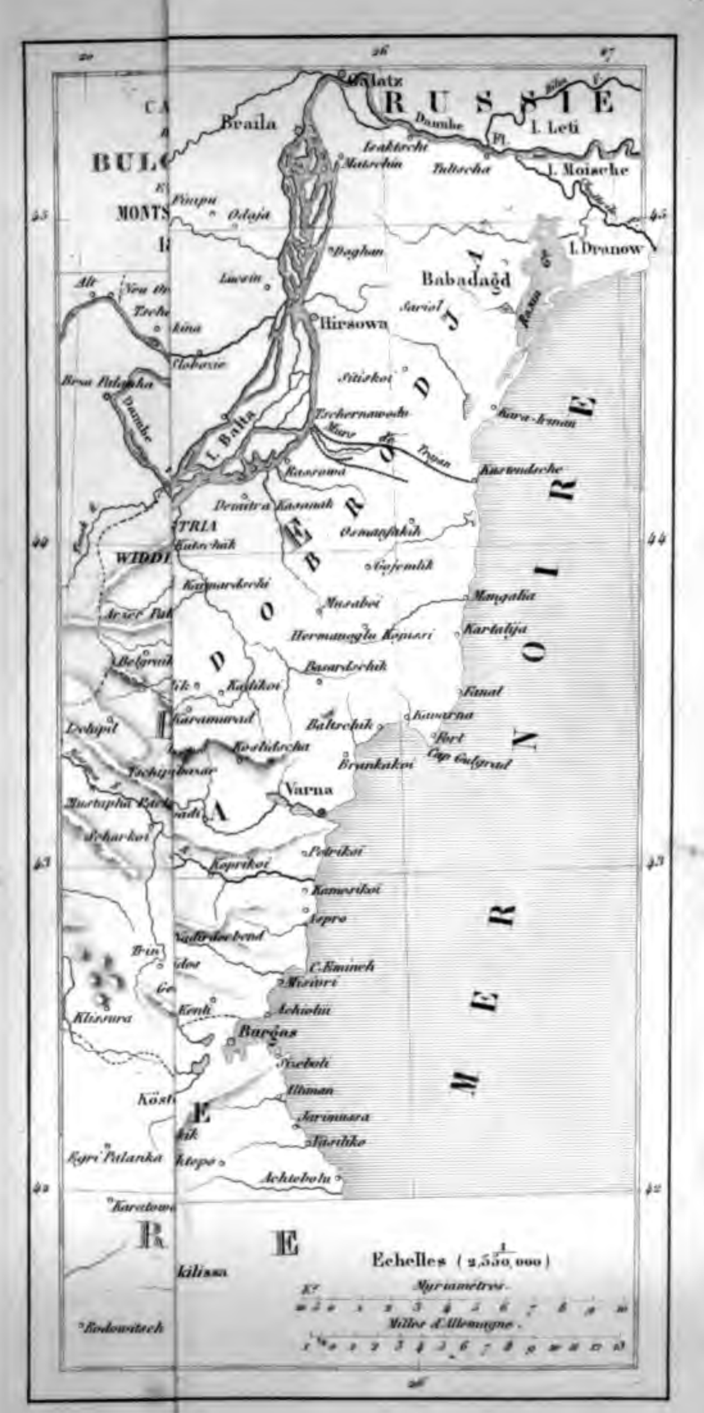


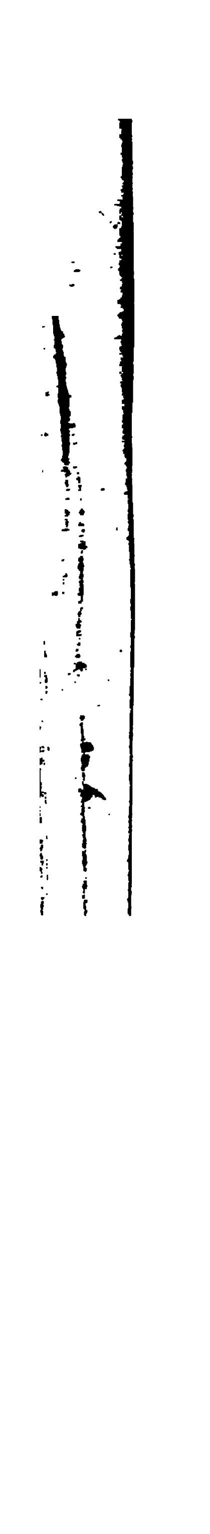
CARTE
DE
L'ALBANIE
ET DE

Delvino
Corfou
Paramythia
Suli
Arta
Trikala
Turnavo
Ambelakia
LARISSE
IANINA
Pinde
Porto Palermo
Prevesa
G. d'Arta

Echelles (1/2,250,000)
Myriamètres.
Milles d'Allemagne

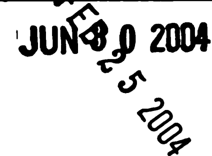



RUSSIE
Galatz
Braila
BULG
MONTS
Babadagd
Hirsowa
I. Balta
I. Leti
I. Moische
I. Dranow
Varna
Burgas
MER NOIRE
DOBRODJA
Echelles (2,550,000)
Myriamètres.
Milles d'Allemagne.






DR 10 .C49
Provinces danubiennes et rouma
Stanford University Libraries
3 6105 041 471 801
DR
10
C49


JUN 3 0 2004
FEB 2 5 2004

